

Université de Montréal

Correspondance d'Alain Grandbois. Édition critique

Volume I

par
Bernard Chassé

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph. D.)
en Études françaises

Juin 2001

© Bernard Chassé, 2001



PA

35

JS4

2002

v. 004

t. 1

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Correspondance d'Alain Grandbois. Édition critique

présentée par
Bernard Chassé

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Philippe BEAULIEU
président-rapporteur

Nicole DESCHAMPS
directrice de recherche

Jean Cléo Godin
membre du jury

Chantal BOUCHARD, département de littérature française, Université McGill
examinatrice externe

Pierre TRÉPANIÉ, département d'histoire
représentant du doyen de la FES

RÉSUMÉ

La présente thèse consiste en une édition critique de la correspondance d'Alain Grandbois datée entre 1920 et 1975. Elle inclut aussi bien les lettres d'Alain Grandbois que les lettres reçues et conservées par lui au cours de cette même période. L'ensemble du corpus édité regroupe à la fois les lettres inédites d'Alain Grandbois, une réédition des lettres de jeunesse adressées à Simone Routier au cours des années 1920-1922, de même qu'une réédition, avec une nouvelle annotation, des *Lettres à Lucienne* parues en 1987 aux éditions de l'Hexagone.

Notre démarche a consisté à retrouver le plus grand nombre de lettres inédites. Pour ce faire, nous avons dépouillé plusieurs fonds d'archives publiques et privées, au Québec et au Canada. À ce propos, signalons que certains amis du poète nous ont généreusement ouvert leurs archives personnelles, nous permettant ainsi de compléter nos recherches.

Tout au cours de notre travail éditorial, nous avons suivi les règles du *Protocole d'édition critique pour les ouvrages de la collection de la « Bibliothèque du Nouveau Monde »* (Arbour, Mailhot, Major, 1983). Nous avons favorisé l'authenticité des documents retrouvés, ce qui limite au minimum nos interventions sur le texte. Par ailleurs, nous proposons une annotation détaillée et la plus exhaustive possible. La description et le lieu de localisation des manuscrits se trouvent en note infrapaginale. L'établissement des variantes des lettres à Simone Routier et des lettres à Lucienne Boucher, pour lesquelles nous avons trouvé des brouillons inédits, se trouve à la fin du second volume.

Enfin, précisons que notre édition s'inscrit dans le cadre des travaux amorcés par le groupe de recherche « Textes et intertextes chez Alain Grandbois », dirigé par les professeurs Nicole Deschamps et Jean Cléo Godin et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).

Mots-clés: Grandbois, Alain (1900-1975); littérature québécoise; histoire du Québec; correspondance; épistolaire; édition critique.

ABSTRACT

This thesis constitutes a critical edition of Alain Grandbois' correspondance covering the period from 1920 to 1975. It also includes as many of Alain Grandbois' letters as letters received and kept by him over this very period. The entire published corpus groups together Alain Grandbois' unpublished letters, a new edition of childhood letters written to Simone Routier from 1920 to 1922, as well as a new edition, including a new annotation, of the *Lettres à Lucienne*, which came out in 1987, published by Hexagone. Our approach has involved uncovering the largest number of unpublished letters.

To accomplish this, we have sifted through several banks of archives, both public and private, in Quebec and Canada. While on this subject, let us point out that certain friends of the poet have generously provided us with their own personal archives, thus allowing us to complete our research.

Throughout this editorial project, we have followed protocol guidelines governing critical editions for works published in the collection of the "Bibliothèque du Nouveau Monde" (Arbour, Mailhot, Major, 1983). We have favoured the authenticity of the documents uncovered, which keeps our tampering with the original text to a minimum. Furthermore, we propose a detailed and most exhaustive possible annotation. The description of and the place in which the manuscripts were located may be found in the footnotes. The establishment of the variants of the letters written to Simone

Routier and the letters written to Lucienne Boucher, for which we have found unpublished drafts, may be seen at the end of the second volume.

Finally, allow us to specify that our edition falls within the scope of the work initiated by the research group "Textes et intertextes chez Alain Grandbois", directed by Professors Nicole Deschamps and Jean Cléo Godin, and funded by the Social Sciences Research Council of Canada (SSRCC).

(Traduction: Pamela Lipson)

Key words: Grandbois, Alain (1900-1975); Quebec literature; Quebec history; correspondence; epistolary; critical edition.

TABLE DES MATIERES

Identification du jury	II
Résumé en français	III
Résumé en anglais.....	V
Table des matières.....	VII
Liste des sigles.....	VIII
Remerciements	IX
Introduction.....	1
Note sur l'établissement du texte	82
Correspondance d'Alain Grandbois.....	86
Variantes	857
Bibliographie	877
Index chronologique.....	884
Index onomastique.....	897

LISTE DES SIGLES ET DES ABRÉVIATIONS

ACA	Archives du Collège de l'Assomption (Assomption)
ANC	Archives nationales du Canada (Ottawa)
ANQ	Archives nationales du Québec (Montréal)
BNC	Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa)
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec (Montréal)
CRLG	Centre de recherche Lionel-Groulx (Montréal)
<i>Ibid.</i>	renvoi à un ouvrage indiqué dans la note qui précède
<i>idem</i>	même auteur
<i>infra</i>	plus loin
<illisible>	mot(s) illisible(s)
ill.	illustration(s)
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
[s.d.]	sans indication de date
[s.l.n.d.]	sans lieu ni date
suppl.	supplément
<i>supra</i>	plus haut
t.	tome
trad.	traduction
var.	variante
vol.	volume(s)
[?]	renseignements incertains
/	indique un changement de ligne
//	indique un changement de paragraphe

REMERCIEMENTS

La réalisation de cette thèse n'aurait pas été possible sans l'aimable autorisation de Jeanne Grandbois-Drouin, sœur du poète, et sans la collaboration des amis et correspondants d'Alain Grandbois, qui nous ont généreusement permis d'avoir accès à leurs archives personnelles.

Nos remerciements chaleureux et reconnaissants vont à Nicole Deschamps, directrice de la présente thèse et instigatrice du projet.

Nous remercions également Marcel Fortin, dont le travail sur la réception critique des œuvres d'Alain Grandbois et les recherches actuelles sur la biographie du poète ont constitué une aide précieuse, notamment pour l'édition des lettres de jeunesse à Simone Routier.

Pour leur soutien constant, nous tenons à remercier Philippe Beaudoin, Jean-Philippe Beaulieu, Marie-France Godbout, Alexandre Masino, Denis Meilleur, Christine Tellier et tous ceux et celles qui ont contribué, de près ou de loin, à l'élaboration de cette thèse.

Un mot pour remercier également le personnel de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, tout particulièrement France Ouellet, de la salle de consultation des collections spéciales et des archives privées, pour l'attention qu'elle a portée à chacune de mes nombreuses demandes.

Enfin, tous nos remerciements vont à Jean Cléo Godin, codirecteur du Projet Alain Grandbois avec Nicole Deschamps, et à tous les membres qui ont été associés à un moment ou un autre aux travaux de recherche du projet « Textes et intertextes chez Alain Grandbois », à commencer par Jo-Ann Stanton et Marielle Saint-Amour, Dany Bérard, Luc Bouchard, Stéphane Caillé, Simon Dupuis, Suzie Lalancette et Martin Robitaille. Leurs efforts ont été indispensables et ont largement contribué à l'édition critique des œuvres d'Alain Grandbois dans la collection de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » aux Presses de l'Université de Montréal.

INTRODUCTION

Pourquoi éditer aujourd'hui la correspondance d'Alain Grandbois? Pourquoi rendre publics des textes écrits sous le sceau de la confiance et destinés à l'origine à demeurer secrets? Comment justifier que l'on dévoile ainsi au grand jour la vie privée d'un poète reconnu par plusieurs de ses contemporains comme un homme infiniment discret et réservé et qui, de son propre aveu, détestait écrire des lettres à un point tel qu'il refusait parfois de prendre connaissance de son courrier durant des semaines?

Plusieurs raisons justifient la présente édition critique de la correspondance de Grandbois. Signalons d'abord la valeur documentaire d'une telle entreprise, c'est-à-dire la valeur historique et biographique indéniablement liée à la publication de toute correspondance, en particulier lorsqu'il s'agit de celle d'un écrivain de la trempe de Grandbois, dont l'œuvre poétique figure parmi les plus importantes dans l'histoire de la modernité littéraire québécoise. Il faut aussi en noter l'intérêt proprement littéraire. Au cours des dernières années, un nombre important d'études a permis à cet égard d'examiner les rapports complexes, parfois difficiles, souvent intenables, qu'entretiennent les écrivains entre l'exercice de l'écriture épistolaire elle-même et l'écriture de textes où l'intention

INTRODUCTION

littéraire est délibérée (romans, poèmes, etc.)¹. Entre le billet mondain, le télégramme, la lettre d'affaires ou la lettre d'amour, et l'œuvre proprement dite, la correspondance joue un rôle déterminant que l'on ne saurait occulter. Celle d'Alain Grandbois ne fait pas exception de ce point de vue.

La présente correspondance nous permet de reconstituer le fil chronologique de la vie mouvementée d'Alain Grandbois. Plus encore, en suivre les traces, c'est inviter le lecteur à parcourir l'histoire du XX^e siècle. Né en 1900, Grandbois a intensément vécu dans le Paris des années de l'entre-deux-guerres, visité l'Espagne de Franco, assisté impuissant et terrifié à la montée du nazisme, découvert la Chine pré-révolutionnaire de 1934. De retour au pays, il s'est trouvé confronté, comme la plupart des intellectuels de l'époque, au règne politique de Duplessis et à la grande noirceur qui aura précédé la Révolution tranquille de 1960.

Cette histoire, c'est aussi celle de la famille Grandbois qui, partant de Saint-Casimir de Portneuf, où Henri Grandbois, son père, dirige une entreprise prospère, s'établit dans la haute ville de Québec, rue Grande Allée, où elle cherche à se faire une place. Les lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois, la mère d'Alain, et d'Henri Grandbois constituent une véritable chronique de la vie bourgeoise de Québec au cours des années vingt et trente. Les relations qu'ils entretiennent avec certaines instances politiques, notamment grâce à Mark Drouin, époux de Jeanne Grandbois, sœur d'Alain, fervent conservateur et futur sénateur, et leurs relations étroites avec certains membres du clergé dans l'entourage de l'abbé Joseph-Émery Grandbois, professeur d'études bibliques au Séminaire de Québec et

¹ Pensons ici entre autres à Vincent Kaufman et à son ouvrage intitulé *L'Équivoque épistolaire*, paru aux Éditions de Minuit en 1990, ou plus près de nous à Gilles Lapointe, auteur d'un essai remarqué sur le peintre Paul-Émile Borduas, *L'Évol des signes. Borduas et ses lettres* (Montréal, Fides-Céтуq, coll. « Nouvelles études québécoises », 1996, 275 p.) Pour une liste détaillée, voir notre bibliographie en fin de volume.

INTRODUCTION

ami personnel de Mgr Camille Roy, témoignent de leur position sociale privilégiée. Les lettres qu'ils adressent à leur fils voyageur nous permettent de comprendre la dynamique familiale à l'intérieur de laquelle Alain a grandi et éclairent certains de ses agissements (son esprit libre, ses rapports avec l'argent, son sentiment d'appartenir à l'élite, etc.).

La correspondance inédite que nous publions aujourd'hui nous permet également d'assister à quelques-uns des événements clés de la vie littéraire et artistique du Canada français, depuis la fondation de l'Académie canadienne-française (sous l'égide de Victor Barbeau), où se retrouvent le chanoine Groulx, Rina Lasnier et Gustave Lamarche, avec qui Grandbois entretiendra quelques amitiés épistolaires, jusqu'à la montée de la jeune génération des poètes de l'Hexagone au début des années cinquante, entre autres Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Jacques Brault et Gaston Miron, qui tous se trouveront liés à un moment ou un autre à Grandbois.

Les valeurs documentaire et historique de la présente édition sont d'autant plus importantes qu'il n'existe encore aucune biographie exhaustive sur Alain Grandbois. Certes, nous trouvons bien quelques repères chronologiques dans le premier volume des œuvres poétiques paru en 1990 aux Presses de l'Université de Montréal¹. Jacques Brault et Jacques Blais ont également jeté quelques pistes biographiques sur Grandbois, le premier dans son très beau livre, intitulé *Alain Grandbois*, paru dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers en 1968, le second dans son ouvrage ayant pour titre *Présence d'Alain Grandbois*, publié aux Presses de l'Université Laval en

¹ *Poésie I*, chronologie établie par Jo-Ann Stanton et Marielle Saint-Amour, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, p. 35-49.

INTRODUCTION

1974, soit un an avant le décès du poète¹. Malgré l'intérêt indéniable des différentes sources disponibles, force est d'admettre que le récit biographique d'Alain Grandbois reste à faire et nécessitera une vaste investigation. Ces recherches seront d'autant plus importantes et nécessaires qu'il existe une sorte de légende autour de la personne de Grandbois, voyageur insouciant, mondain à ses heures, comparable à celle d'un Paul Morand ou d'un Ernest Hemingway, qu'il aurait peut-être incidemment fréquentés.

Il faut dire qu'Alain Grandbois a lui-même largement contribué à édifier la légende de son propre personnage, élaborant de nombreux textes de fiction sur ses années de jeunesse, tels ceux que nous retrouvons dans le recueil d'*Avant le chaos* où, par de multiples renvois autobiographiques, l'auteur se substitue à la figure du narrateur et confond l'exactitude du souvenir et le récit imaginaire². Dans les entrevues qu'il accorde tout au long de sa vie, Alain Grandbois confond allègrement l'exactitude des faits et des dates et déjoue ainsi par avance l'établissement d'une chronologie détaillée³. L'édition de sa correspondance nous permet de situer avec plus de précision certains événements. Elle nous permet surtout de mieux comprendre l'homme derrière le personnage. Jour après jour, lettre après lettre, année après année, il nous sera désormais possible de suivre la trajectoire de l'écrivain boulingueur, d'assister à la genèse de certaines de

¹ Il faudrait également mentionner les ouvrages de Madeleine Greffard (*Alain Grandbois*, Montréal, Fides, coll. « Écrivains canadiens d'aujourd'hui », 1975, 191 p.) et de Denise Pérusse (*L'homme sans rivages: portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « Itinéraires », 1994, 214 p.) et souligner que Marcel Fortin prépare actuellement une biographie sur Grandbois, à paraître prochainement aux éditions de l'Hexagone.

² Sur *Avant le chaos et autres nouvelles*, voir l'introduction de Chantal Bouchard et Nicole Deschamps, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1991, p. 7-37.

³ Une édition des entrevues accordées par Grandbois paraîtra sous peu aux Éditions de l'Hexagone (avec avant-propos et notes de Marcel Fortin).

INTRODUCTION

ses œuvres, de partager avec lui les nombreux drames de ses amours tourmentées, etc. Alain Grandbois se révèle ici pour la première fois. Nous découvrons sa pudeur, son extrême sensibilité, ses crises d'angoisse fréquentes et difficiles, son caractère neurasthénique, son besoin de solitude, ses diverses souffrances physiques, son alcoolisme. Nous découvrons aussi son extrême générosité, à l'égard notamment des jeunes poètes qui sollicitent ses conseils ou son aide. Alain Grandbois a fait partie de ces rares hommes dont nous pouvons dire qu'ils furent libres. Presque toute sa vie, il a fait ce qu'il a souhaité, a voyagé là où il a voulu. Son regard sur les règles sociales, politiques et religieuses de son époque témoignent à la fois de ses préoccupations profondes pour la nature humaine, mais aussi de ses distances vis-à-vis du clergé et du nationalisme canadien-français. Nous découvrons ici la grande noblesse du poète des *Iles de la nuit*, son sens de l'humour et de l'autodérision, son profond attachement à la vie, sa loyauté et son indéfectible amitié pour ceux et celles qui l'auront aimé et respecté tel qu'il était.

Éditer la correspondance d'Alain Grandbois, c'est aussi, disions-nous, poser la question de la valeur littéraire du texte épistolaire. Affirmons-le tout de suite et sans détour : la correspondance de Grandbois n'a rien de littéraire, au sens où l'on entend généralement ce terme. Pour dire autrement les choses, Alain Grandbois n'y fait pas de littérature. Ses lettres sont généralement très courtes, écrites dans un style rapide, sans fioriture, avec une sorte de détachement constant. Il n'y a pas d'épanchement du « moi », pas de recherche ou de questionnement sur ce qu'est ou doit être la littérature. En ce sens, l'épistolier Grandbois n'a donc rien d'un Franz Kafka, rien d'un Saint-Denys Garneau, chez qui l'écriture épistolaire se confond aisément à celle du journal intime, rien d'un Paul-Émile Borduas pour qui le commerce des lettres, ainsi que l'a démontré

INTRODUCTION

Gilles Lapointe¹, constitue un défi lancé à l'écriture elle-même. Alain Grandbois écrivait des lettres par nécessité plutôt que par plaisir, se devant de répondre à ceux et celles qui l'interpellent. Pour lui, l'écriture épistolaire avait des visées purement fonctionnelles, comme on se sert aujourd'hui d'autres moyens de communication (courriel, télécopie, etc.) pour rejoindre ceux à qui l'on veut parler.

Cela ne veut pas dire pour autant que cette correspondance est dénuée d'intérêt pour la « chose littéraire », bien au contraire. La correspondance inédite d'Alain Grandbois nous permet pour la première fois de saisir la genèse de l'ensemble de son œuvre, depuis la rédaction difficile et éprouvante de son premier livre, *Né à Québec*, paru à Paris en 1933, jusqu'à la publication de *Poèmes* aux Éditions de l'Hexagone, en 1963. Toute la vie d'Alain Grandbois a été profondément marquée par la littérature, par les livres qu'il a lus et parfois relus plusieurs fois tout au long de sa vie, par ceux qu'il a écrits et ceux qu'il aurait tant souhaité écrire. Des premiers poèmes adressés à Simone Routier au début des années vingt à la relecture de Proust, Grandbois n'a vécu que pour et par la littérature, dont il n'exigeait rien de moins que la perfection.

Qui dit littérature dit aussi histoire de la modernité littéraire du Québec. Dès 1946, souvenons-nous, le critique René Garneau insistait pour dire combien le recueil des *Iles de la nuit* — illustré par Alfred Pellan, ami de Grandbois et autre figure de la modernité culturelle québécoise — rompait de façon définitive avec le passéisme qui, selon lui, avait jusque-là défini les principaux courants de la littérature canadienne d'expression française. « Ce n'est pas que le Canada littéraire puisse se passer légèrement du talent et du prestige d'un poète de la valeur de Grandbois. En fait, il est le seul avec

¹ Gilles Lapointe, *L'envol des signes. Borduas et ses lettres*, Fides-Céтуq, coll. « Nouvelles études québécoises », 1996, 276 p.

INTRODUCTION

Paul Morin dont l'histoire de notre poésie doit s'enorgueillir et présenter comme l'égal des poètes français.»¹. Si Grandbois semble avoir toujours entretenu des réserves, voire même ses distances vis-à-vis des milieux littéraires de Montréal et de Québec, il aura par ailleurs également participé à l'émergence de certaines de ses institutions. Sa correspondance nous permet de découvrir aujourd'hui le vaste réseau d'amitiés qui liaient Grandbois à quelques-unes des principales figures du monde littéraire d'alors.

Enfin, il est important de souligner que nos recherches en vue de l'édition de cette correspondance s'inscrivent dans le cadre du projet d'édition critique des œuvres d'Alain Grandbois, maintenant publiées dans la collection de la « Bibliothèque du Nouveau Monde » aux Presses de l'Université de Montréal. Rappelons brièvement les titres parus : *Poésie I et II* (1990), *Visages du monde* (1990), *Avant le chaos* (1991), *Né à Québec. Louis Jolliet*. (1994), *Proses diverses* (1996) et *Voyages de Marco Polo* (2000)². Avec la correspondance, lecteurs et chercheurs, biographes et historiens de la littérature disposeront désormais d'un nouvel instrument de travail qui permettra de relire et de redécouvrir l'œuvre dans son ensemble.

Description du corpus de la correspondance

La présente édition inclut l'ensemble des lettres inédites d'Alain Grandbois, une réédition des lettres de jeunesse adressées à Simone Routier³

¹ « Retour sur un poète et sa poésie. À propos des *Iles de la nuit* d'Alain Grandbois », *Le Canada*, supplément littéraire, 4 novembre 1946, p. 20.

² Voir bibliographie complète en fin de thèse.

³ D'abord parues sous le titre *Rencontres avec Simone Routier suivies des Lettres d'Alain Grandbois*, Les Éditions de la Parole, Joliette, 1978, 220 p.

INTRODUCTION

et des *Lettres à Lucienne*¹, de même qu'un très grand nombre de lettres reçues et conservées par l'auteur et que l'on trouve aujourd'hui dans le Fonds Alain-Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal².

D'Alain Grandbois, nous connaissons déjà les lettres à Simone Routier, publiées en 1978 par le père René Pageau, en collaboration avec Simone Routier elle-même. Principalement écrites au cours des années 1920 à 1922, elles témoignent de la sensibilité amoureuse du jeune homme qu'était alors Grandbois, déchiré entre les désirs de la chair et la bonne moralité chrétienne du temps. Alain y met son cœur à nu et tente de surmonter les douleurs qu'il ressent suite à la séparation d'avec Simone, retournée à Québec, tandis que lui séjourne encore au Lac Clair, où la famille Grandbois habite durant les étés, ou à Saint-Casimir de Portneuf. Déjà sensible à la littérature – sans distinction aucune il fréquente aussi bien les œuvres d'Edgar Allan Poe que celles de Musset ou d'Alfred de Vigny –, Alain écrit de longues lettres passionnées. Il fera aussi parvenir à Simone de courtes lettres-poèmes, empreintes d'un romantisme juvénile. Quelques lettres plus tardives suivront au cours des années 1940 et 1950 et montreront comment l'amitié entre Alain et celle qu'il surnomme affectueusement la « petite Monne » n'a jamais cessé, malgré les silences et les chemins qui les ont séparés. Simone Routier est devenue l'écrivaine que l'on sait. Femme active, engagée dans les milieux littéraires parisiens et québécois qu'elle fréquentait, auteure de nombreux livres, reconnue par les critiques de son époque, elle a toujours gardé pour Alain Grandbois, cet « immortel

¹ Établies, présentées et annotées par Lucienne Boucher-Dumas, Montréal. Éditions de l'Hexagone, 1987, 202 p.

² Inventaire disponible à la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ). La correspondance se trouve répartie dans deux boîtes identifiées et classées alphabétiquement suivant le nom du destinataire de chacune des lettres (BNQ, 204/9 et ajout BNQ, 209/10).

INTRODUCTION

adolescent » dont elle parle dans son tout premier recueil de poèmes publié en 1929¹, un respect et une sincère affection.

L'édition des lettres à Simone Routier que nous présentons ici reprend en partie celle que nous avons proposée dans le cadre de notre mémoire de maîtrise². Nos recherches nous ont permis de préciser depuis certaines allusions et d'identifier les noms de quelques amis communs à Simone et à Alain. Nous nous permettons également de citer en note infrapaginale plusieurs extraits de la correspondance de Simone Routier avec René Pageau, considérant que celle-ci éclaire de façon étonnante plusieurs aspects des lettres de Grandbois. Les confidences de Simone Routier au père Pageau constituent un document biographique exceptionnel.

Il nous a aussi paru essentiel de présenter une réédition des *Lettres à Lucienne* publiées en 1987. Il nous a semblé évident que les notes et commentaires personnels de Lucienne Boucher, où s'entremêlent sans distinction les faits historiques et les confidences intempestives, trouvent difficilement leur justification dans une édition critique comme la nôtre. Intégrées ici pour la première fois au corpus général des lettres grandboisiennes datées des années 1932 et 1933, cette correspondance prend une autre dimension et permet de mieux situer et comprendre la relation amoureuse entre Lucienne et Alain.

¹ *L'Immortel adolescent* est le titre du premier recueil publié par Simone Routier (Québec, Le Soleil, 1929), pour lequel elle remporte le Prix David. L'exemplaire conservé dans la bibliothèque de Grandbois déposée chez un antiquaire de Deschambault porte la dédicace suivante : « Mars 1929, à Monsieur Alain Grandbois, j'attendais afin de pouvoir mettre votre nom en entier – comme auteur – au début du coffret, mais vous aurez tant tardé, ce sera bien votre faute, et je devine bien que vous en serez affreusement désolé! En toute cordialité, Simone Routier. Dis donc, tu n'écris pas souvent, et tu n'écris pas longtemps. »

² Mémoire déposé au département d'études françaises de l'Université de Montréal en 1991, 161 p.

INTRODUCTION

Une seconde raison motive le choix de rééditer les lettres à Lucienne, dans la mesure où nous avons retrouvé plusieurs brouillons de ces lettres dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec. Coiffé du titre « Le roman inutile », le carnet dans lequel se trouvent les brouillons de ces lettres constitue une sorte de laboratoire d'écriture. Alain Grandbois n'a pas simplement retranscrit ses lettres après les avoir jetées d'un seul trait sur le papier. Il a coupé ici, ajouté là, déplacé tel ou tel fragment de texte. De telles opérations nous permettent de voir combien les lettres adressées diffèrent parfois sensiblement des brouillons et montrent qu'il y a eu un véritable travail de réécriture de la part du poète¹.

Signalons par ailleurs que les documents originaux ayant servi à l'établissement du texte des *Lettres à Lucienne* ont apparemment tous été détruits par Lucienne Boucher elle-même ou son mari le docteur Paul Dumas. N'ayant pu le vérifier, nous n'avons eu d'autre choix que de reproduire ici le texte tel qu'il apparaît dans l'édition publiée par l'Hexagone. Nous reprenons donc l'ordre chronologique des *Lettres à Lucienne* en ajoutant toutefois une présentation exhaustive des brouillons et un nouvel apparat critique détaillé.

Enfin, parmi les lettres connues d'Alain Grandbois, nous reprenons ici intégralement la « Lettre d'amour pour un cœur vide » adressée à Sophie Jablonska et publiée par Jacques Brault dans *Délivrance du jour et autres inédits (avec dessins de l'auteur)*, aux Éditions du Sentier en 1980. À cette lettre passionnée et pleine de fougue, nous greffons quelques missives de Sophie Jablonska ainsi que des brouillons de lettres qui lui sont adressés et que nous avons retrouvés dans les papiers personnels de l'auteur. Il nous a semblé

¹ Sur les brouillons des lettres à Lucienne Boucher, voir notre article « Remarques sur les *Lettres à Lucienne* ou quelques considérations sur le " roman inutile " », paru dans *Littératures* n° 15, consacré à Alain Grandbois, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, 1997, p. 97-109.

INTRODUCTION

inutile de publier l'ensemble des lettres de Sophie Jablonska (au nombre de vingt-neuf), d'abord parce que, d'origine polonaise, elle écrit parfois difficilement en français, ensuite parce que nous ne disposons que de quelques réponses de Grandbois. Mentionnons tout de même que les lettres de Sophie Jablonska ont été écrites sur une période d'une année (1931-1932) et que cette correspondance amoureuse se situe tout juste avant celle des lettres à Lucienne Boucher, qui débutent en septembre 1932.

Au corpus des lettres déjà publiées, nous ajoutons plusieurs lettres inédites adressées à Alain Grandbois et conservées dans le fonds de l'auteur à la Bibliothèque nationale du Québec. Cette correspondance a été déposée en 1980 par Madame Jeanne Grandbois-Drouin, sœur du poète. Elle a été classée de la manière suivante :

- 1) les lettres et les brouillons de lettres de Grandbois (représentant en tout 55 pièces);
- 2) les lettres reçues et conservées par Grandbois (au nombre de 421);
- 3) autres correspondances (23 lettres en tout), dont Alain Grandbois n'est ni le destinataire ni le destinataire. Cette section est principalement constituée des lettres, télégrammes et cartes de condoléances adressées à Marguerite Rousseau à la suite du décès d'Alain. Nous trouvons aussi quelques lettres d'amis, adressées à Marguerite.

Signalons également que Madame Grandbois-Drouin a effectué un dernier dépôt de manuscrits en 1991. Tout comme le précédent, celui-ci incluait plusieurs documents personnels d'Alain Grandbois et un certain nombre de documents iconographiques. Nous y retrouvons une partie de la correspondance d'affaires du poète, plusieurs lettres de Marceline Jeanne

INTRODUCTION

Gaffet¹, de même que la quasi totalité des brouillons des lettres adressées à Simone Routier datés des années 1920-1922. Parmi les autres documents inédits, mentionnons un exemplaire du contrat d'édition des *Iles de la nuit*² et la correspondance de Madame Jeanne Grandbois-Drouin avec Gaston Miron, du temps que ce dernier était directeur des Éditions de l'Hexagone.

Toutes les autres lettres d'Alain Grandbois et celles de ses destinataires sont inédites et proviennent de fonds d'archives privées et publiques.

Genèse du projet

Il va de soi que la présente édition a été réalisée en plusieurs étapes. Au départ, un examen attentif de l'ensemble des manuscrits et des documents personnels conservés dans le fonds Grandbois a été nécessaire. Nous avons lu et rassemblé un nombre important de lettres adressées à Alain Grandbois, puis dressé une liste des noms de personnes susceptibles d'avoir correspondu avec le poète.

Par la suite, notre travail a eu pour principal objectif de retracer le plus grand nombre possible de lettres adressées et signées *par* Alain Grandbois. Véritable jeu de détective, cette tâche a entraîné un dépouillement systématique de plusieurs fonds d'archives privées et

¹ Surtout connue sous le nom de Claudie Balyne. Marceline Jeanne Gaffet est née à Marseille le 24 avril 1884 et décédée à Hyères le 26 mars 1966. Elle a été enterrée à Port-Cros, où elle a vécu une grande partie de sa vie. Marceline et Alain se sont rencontrés à Port-Cros à l'automne 1932, ainsi qu'en témoignent les *Lettres à Lucienne*. Ils ont entretenu une correspondance suivie à la fin des années 1930 (1937-1939), correspondance qui reprendra après la guerre, en 1947, puis en 1960-1961. Ces renseignements biographiques s'appuient sur le rapport de Jo-Ann Stanton, membre de l'équipe de recherche du Projet Grandbois, suite aux entrevues qu'elle a faites à Hyères le mercredi 20 mai 1987 avec Eric Binet, adjoint du parc national de Port-Cros, et avec Pierre Buffet, légataire universel de Mme Gaffet et propriétaire du Manoir, le jeudi 21 mai 1987, à Port-Cros.

² Il s'agit là d'ailleurs de la seule trace écrite qui nous soit parvenue, puisque selon Lucien Parizeau, Alain Grandbois et lui n'ont jamais entretenu de correspondance, leurs « relations [ayant] toujours été conduites de vive voix. » (Lettre de Lucien Parizeau à Bernard Chassé, 10 avril 1991)

INTRODUCTION

publiques déposés dans de nombreuses institutions québécoises et canadiennes (Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives nationales du Canada, Centre de recherche Lionel-Groulx, archives de différentes universités et collèges, etc.). La collaboration de certains membres de la famille Grandbois et amis intimes du poète a été nécessaire et ne s'est jamais démentie tout au long de nos démarches. Tous ont aimablement accepté de nous ouvrir leurs archives personnelles.

Malgré tout, il est certain que la présente édition ne saurait être considérée comme « exhaustive et définitive ». Des démarches semblables à celles que nous avons faites, mais du côté de l'Europe, où l'auteur a vécu entre 1925 et 1939, et du côté de la Chine, devront un jour être entreprises si l'on veut saisir les dimensions réelles de l'ensemble de la correspondance inédite de Grandbois. Malheureusement, nos recherches auprès des membres de la famille de Jules Supervielle, qu'Alain Grandbois aurait fréquenté à Port-Cros dans les années trente, et du légataire testamentaire de Marceline Jeanne Gaffet sont demeurées infructueuses. Ce qui ne signifie bien évidemment pas pour autant qu'il n'existe pas d'autres correspondances ou qu'il ne se trouve pas des fonds d'archives privées où nous pourrions retrouver des lettres de Grandbois. La difficulté de ce travail de recherche provient essentiellement du fait que nous ne disposons pas toujours d'indices suffisants pour retracer ces fonds d'archives ou les personnes qui s'en occupent.

Un tel type d'investigation est d'autant plus complexe que plusieurs indices nous laissent croire que des documents personnels d'Alain Grandbois ont été détruits, soit par son épouse Marguerite Rousseau, soit par ses héritiers, soit encore par la famille Grandbois, qui a peut-être ainsi voulu protéger à jamais la mémoire et l'image du poète. Précisons toutefois que nous n'avons jamais pu avoir une confirmation de la disparition de ces

INTRODUCTION

documents sont bel et bien disparus. Nous disposons à cet égard du seul témoignage de Patricia Devlin-Watson, fille de Marguerite Rousseau, selon qui toutes les lettres échangées entre Alain et sa mère ont été détruites. Il faut espérer qu'avec le temps d'autres lettres inédites, reçues ou adressées par le poète, feront un jour surface et échapperont ainsi à l'oubli ou au triste destin des flammes.

Rétablir le dialogue entre Grandbois et ses interlocuteurs

Par souci de vouloir rétablir le dialogue original entre Grandbois et ses interlocuteurs, nous avons jugé important d'inclure certaines lettres adressées à Alain Grandbois. Ce faisant, l'édition de la correspondance grandboisienne joue son rôle véritable et reconstitue certaines des conversations épistolaires entretenues entre l'auteur et ses très nombreux destinataires.

Nous éditons ici les lettres qui répondent *directement* à celles de Grandbois. C'est ainsi que les missives de Victor Barbeau viennent dialoguer avec celles du poète et illustrent de façon saisissante le contraste qui pouvait exister entre ces deux hommes, de personnalité si différente, l'un explosif, provocant (V. Barbeau), l'autre solitaire et au tempérament plutôt dépressif (A. Grandbois). Il en va de même pour les autres correspondances que nous avons pu retrouver, dont celles avec Marcel Dugas, l'ami de toujours, Lionel Groulx, Roger Duhamel, Rina Lasnier et Gustave Lamarche, ainsi que les correspondances qu'Alain Grandbois a entretenues avec Jacques Brault, Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette et Gaston Miron, pour n'en signaler ici que quelques-unes.

Une exception de taille contrevient cependant à cette règle de base. Elle concerne les lettres de la famille Grandbois, plus particulièrement celles du père Henri Grandbois, celles de la mère Bernadette Rousseau-Grandbois

INTRODUCTION

et celles de l'oncle Joseph-Émery Grandbois, pour lesquelles nous ne disposons pas ou à peu près pas de réponses du poète.

En fait, d'Alain Grandbois à sa famille nous ne publions en tout que cinq lettres : trois sont adressées à sa mère en 1944, une à son père en 1934 et une à sa sœur Jeanne, datée de 1956. Aucune lettre à l'oncle Joseph-Émery n'a été retrouvée. Ce nombre est minime lorsqu'on le compare à l'ensemble de la correspondance familiale déposée à la Bibliothèque nationale du Québec. Nous disposons en effet de quarante-trois lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois (datées entre 1925 et 1944, date du décès de celle-ci), de vingt-trois lettres d'Henri Grandbois (datées entre 1925 et 1947) et de trois lettres de l'abbé Joseph-Émery Grandbois (deux sont datées de 1926, la dernière de 1931).

Cette correspondance familiale devait être publiée, dans la mesure où elle constitue un réservoir biographique et historique de tout premier ordre, nous faisant pénétrer pour l'une des rares fois dans l'univers intime et quotidien des familles Rousseau (du côté maternel) et Grandbois (du côté paternel). Leur contexte d'énonciation est intimement lié à la vie et au développement social et économique de Saint-Casimir, de Montmagny, où habitent les cousins Rousseau, et de Québec, où les Grandbois occupent une place tout à fait privilégiée. Régulières, écrites avec la simplicité de la conversation quotidienne, sans prétention littéraire aucune, ces lettres rendent compte de la personnalité de chacun des signataires et nous permettent de saisir les liens qu'Alain Grandbois a pu avoir avec ses proches parents.

Bernadette Rousseau-Grandbois s'y révèle une mère entièrement dévouée à sa famille. Elle informe son fils de ce qui se passe à la maison, lui parle longuement des mariages des sœurs cadettes, Jeanne, Madeleine, Gabrielle et Catherine, lui raconte ses liens avec le voisinage, les soirées

INTRODUCTION

mondaines qu'elle organise à leur résidence de l'avenue Grande Allée. Pour sa part, Henri Grandbois discute beaucoup de la tenue de ses affaires, qui l'occupent au plus haut point. Du prospère industriel qu'il était au début des années 1920, Henri Grandbois finira par se laisser prendre dans de mauvais investissements et des partenariats d'affaires qui tourneront mal et lui coûteront une véritable fortune. Il ne se prive pas non plus pour décrire et parfois décrier le paysage politique canadien et québécois. Il parle ouvertement de ses allégeances au Parti conservateur et ne se prive pas de critiquer le gouvernement Taschereau. Quant à Joseph-Émery, l'oncle Jos, il veille, en bon abbé, à ce que son neveu suive le droit chemin des études et des traditions familiales. Convaincu de l'importance de l'éducation supérieure et de la nécessité de parfaire des études en France, il tente d'encourager Alain et le guide dans ses choix de cours. Son rôle sera aussi déterminant dans le projet de rédaction de *Né à Québec*¹.

Encore une fois, bien que nous ne disposions que de très peu de réponses d'Alain, l'ensemble de cette correspondance familiale constitue un document exceptionnel qui s'inscrit parfaitement dans le fil chronologique de l'ensemble de la correspondance que nous publions.

À l'inverse, il aurait été difficile de publier sans distinction aucune toutes les lettres reçues et conservées dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal. Ces lettres sont nombreuses et surtout d'intérêt inégal. Plusieurs d'entre elles ne contiennent que des données purement factuelles (ce sont des lettres de remerciements, des lettres d'affaires, etc.) et elles sont parfois de destinataires peu ou pas connus.

¹ Jean Cléo Godin, « Introduction », *Né à Québec*, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994. p. 8.

INTRODUCTION

De même, nous avons décidé de ne pas publier l'ensemble de la correspondance amoureuse d'Alain Grandbois. La plupart des missives reprennent le même discours épistolaire. Il y est question de la perte de l'être aimé, des amours déçues et improbables, des silences trop longs, de retours impossibles, des séparations douloureuses, etc. À titre informatif, soulignons tout de même que toutes ces lettres se trouvent aujourd'hui dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec. La liste des destinataires est la suivante :

- 5 lettres d'Olga Karmilof, datées entre 1927 et 1929
- 17 lettres de Phillis Capwell Seydel, datées de l'automne 1928
- 29 lettres de Sophie Jablonska, datées de 1931-1932
- 4 lettres de Gerda-Maria Kizler, datées de 1933-1934
- 56 lettres de Jane Thomas, datées entre 1935 et 1937
- 33 lettres de Marceline Jeanne Gaffet, datées entre 1937 et 1961

Nous ne publions aucune missive de Olga Karmilof, de Phillis Capwell Seydel et de Jane Thomas.

Seules certaines lettres de Sophie Jablonska et de Gerda-Maria Kizler ont été insérées dans le corpus de la correspondance grandboisienne, parce que nous avons pu retrouver dans les papiers personnels et les carnets de notes du poète des brouillons de lettres adressées à l'une et l'autre de ces deux femmes. Là encore, notre souci a été de rétablir le dialogue et le contexte d'énonciation d'origine.

Autre cas d'exception : celui des lettres de Marceline Jeanne Gaffet, qui nécessitaient selon nous un traitement particulier, au même titre que la correspondance familiale d'Alain Grandbois. Ces missives sont remarquablement bien écrites et se distinguent également de l'ensemble de la correspondance amoureuse de Grandbois, par les propos tenus par Marceline et par le statut particulier qu'elle occupera tout au long de la vie du poète. Il est aussi important de noter que, contrairement à ce qui en est

INTRODUCTION

pour les autres destinataires, nous disposons de plusieurs éléments biographiques sur Marceline Jeanne Gaffet et savons qu'elle a joué un rôle important dans la vie de plusieurs autres écrivains de l'entre-deux-guerres.

Connue sous le nom de Claudie Balyne, Marceline Jeanne Gaffet de son vrai nom est née à Marseille le 24 avril 1884 (elle a donc seize ans de plus qu'Alain) et a été l'épouse de Marcel Henry. Elle a habité le fort de l'île de Port-Cros, rendu célèbre au cours des années de l'entre-deux-guerres pour avoir accueilli plusieurs écrivains gravitant autour de la maison des Éditions Gallimard et de la *Nouvelle Revue Française* dont Jules Supervielle, Jean Paulhan et Marcel Arland¹.

La première rencontre entre Marceline et Alain remonte à l'automne 1932, alors que celui-ci séjourne sur l'île en compagnie de Lucienne Boucher et qu'il termine la rédaction de son premier livre, *Né à Québec*. Ce n'est toutefois que quelques années plus tard, soit en juillet 1938, qu'ils se lieront d'une amitié plus intense, Marceline endossant le rôle de la mère-maîtresse, femme protectrice et amoureuse du poète. Alain rentre à Paris au début du mois d'août 1938 et suivront aussitôt les toutes premières missives de Marceline, restée à Port-Cros. Avec le temps qui passe et la distance qui les

¹ Marcel Arland raconte son séjour à Port-Cros dans un texte intitulé « Ce que fut la Vigie », paru dans *La Nouvelle revue française*, n° 241, janvier 1973, p. 4-29 (repris dans *Proche du silence*, Paris, Gallimard, 1973, p. 55-92). Voici ce que l'auteur écrit au sujet de Claudie Balyne [Marceline Jeanne Gaffet] : « On l'appelait Mme Balyne, ce qui n'était pas son nom, mais celui d'un homme qu'elle connaissait depuis longtemps et qui, malade, l'avait rejointe à Port-Cros où il partageait sa demeure. Je l'ai connu, sans l'aimer beaucoup, et sans comprendre la tendresse de Marceline à son égard (je la comprends mieux). C'était un ancien sous-préfet du Languedoc, divorcé d'une épouse qui, s'adonnant à la poésie, avait eu quelque renom. Poète de son côté, M. Balyne, et très conscient de sa valeur, mais sans gloire, ce qui l'emplissait d'amertume. J'ai tort de prendre ce ton; c'était un infirme, qui savait ses jours comptés, et se vengeait de ses maux à coups de récriminations, de plaintes, de hargne et d'exigences. [...] Marcel et Marceline : les vrais époux, et non divorcés. Il avait la figure d'un faune sans audace. Ancien notaire, grand amateur de musique, voire chef d'orchestre en Avignon : qu'il eût épousé une fille ravissante, il le méritait bien. À qui la faute si l'union s'est rompue? Marcel, sans doute, était un peu frivole. Marceline, d'un esprit supérieur, préférait la poésie à la musique. Je n'en sais pas davantage, sinon qu'en pleine entente ils ont acheté Port-Cros, que l'épouse y a convié son amant tuberculeux, tandis que l'époux veillait sur chacun, tout en assumant la direction de l'hôtel. » (*Ibid.*, p. 6-7)

INTRODUCTION

sépare de plus en plus, le ton des lettres changera peu à peu, faisant place à la souffrance et au constat de l'impossible retour de Grandbois à « l'île enchantée ». La déclaration de la Seconde guerre mettra fin au rêve de celle qui signe affectueusement ses lettres "Yiyi", surnom créé à partir de celui de Marcel Henry (son mari) et de celui d'un ancien amant, l'écrivain Claude Balyne.

Malgré le fait que nous ne disposons pas des lettres d'Alain à Marceline, si ce n'est qu'un brouillon daté tardivement du début des années 1960, il nous a paru essentiel d'intégrer l'ensemble des lettres de Marceline dans le corpus même de la correspondance générale d'Alain Grandbois, éclairant ainsi tout particulièrement les années 1937-1939.

Marceline et Alain se reverront une dernière fois au début des années 1960. La dizaine de lettres qu'ils échangeront au cours de l'année suivante sera marquée par le sceau du temps. Beaucoup plus distantes, bien souvent empreintes de nostalgie, elles témoignent de l'amitié réelle et sincère de Marceline, qui aura toujours encouragé son jeune ami à écrire et à publier. « La vie, c'est cela, si simple, si facile, avec des heures de travail, des heures de rire et ce recommencement dans la lumière de chaque matin. Dis-toi cela, et dis-toi que ta tâche à toi, c'est de réaliser ce que tu portes, c'est d'être toi-même, de faire ton œuvre quelle qu'elle soit. C'est de tenter de la faire, toute la vie tenter de la faire. » (Lettre de Marceline Jeanne Gaffet, 4 août 1938) Ailleurs, elle incitera Grandbois à demeurer « libre », « libre de faire la tâche pour laquelle [il est] né », celle d'écrire, bien entendu (Lettre de Marceline Jeanne Gaffet, 26 octobre 1938).

Ces choix que nous avons faits d'inclure la correspondance familiale d'Alain Grandbois, certaines lettres reçues et conservées par lui, de même que les lettres de Marceline Jeanne Gaffet, nous ont permis de constituer un ensemble de cinq cent soixante-deux lettres, dont trois cent soixante-quatre

INTRODUCTION

sont d'Alain Grandbois. Les cent quatre-vingt-dix-huit autres missives font partie des lettres reçues et conservées par l'auteur, aujourd'hui déposées dans le fonds Alain-Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec. À eux seuls, de tels chiffres nous donnent l'étendue de la présente édition et suggèrent l'importance de la place du corpus épistolaire dans l'ensemble des textes grandboisiens, corpus que nous nous permettrons de présenter dans les pages qui vont suivre. Malgré la très grande diversité des destinataires, nous verrons comment Alain Grandbois est demeuré toujours le même, depuis ses premières lettres d'amour à Simone Routier aux lettres adressées à son ami et éditeur Gaston Miron, qu'il admirait comme l'un des poètes les plus importants de sa génération.

Lettres à la petite Momme, 1920-1922

La correspondance d'Alain Grandbois avec Simone Routier s'ouvre à l'été 1920. Simone vient de quitter le Lac Clair, où la famille Grandbois possède un domaine¹. Sitôt partie, Alain s'ennuie déjà d'elle et tente de la rejoindre par le biais des lettres qu'il lui adresse à Loretteville, où M. et Mme Routier résident pour l'été.

Jeune fille enthousiaste et dynamique, Simone rencontre Alain par l'entremise de l'une des sœurs d'Alain, Gabrielle, pensionnaire au Couvent des Ursulines, à Québec, là même où Simone étudie. Simone apporte un peu de gaieté dans la vie d'Alain, alors très souvent enclin, suivant sa nature neurasthénique, à la dépression et au repli sur lui-même, attitude qui sera

¹ Les Grandbois seront propriétaires de leur domaine au Lac Clair à partir du 11 septembre 1920, domaine qu'ils ont acheté pour la somme de 1000\$ à M. Léon Mercier-Gouin. La transaction concernant la vente du Lac Clair entre *La Laurentide Paper Co Ltd* et Henri Grandbois sera signée le 9 décembre 1927 et inclura « divers immeubles, le lot 1 du rang 5 et les lots 1 et 2 du rang 6, au montant de 300\$, ainsi que les îles vis-à-vis du lot portant les lettres A, B, C, au prix de 15,000\$ » (Source : Alcide Tessier, « Le lac Clair », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 1, n° 3, automne 1998, p. 16).

INTRODUCTION

d'ailleurs la sienne tout au long de sa vie. Le jeune homme traverse une période extrêmement difficile et aurait même songé quelques années plus tôt au suicide. Leur caractère si différent condamne toutefois d'avance leur relation, marquée tantôt par de nombreux moments de ruptures et de retrouvailles, tantôt encore par de longs moments de silence ou de longues explications.

Il est clair que par l'écriture épistolaire, le jeune Alain tente de donner un sens à sa vie. Il y énonce notamment la vision qu'il se fait de l'amour, une vision romantique, sinon morbide, où se confondent l'être aimé et la femme disparue. L'amour est ce qui fait mal, parce qu'il ne nous appartient pas ou parce qu'il nous échappe d'une manière ou d'une autre.

Fait à noter, c'est aussi cette vision que nous retrouverons dix ans plus tard dans les lettres adressées à Lucienne Boucher, où le souvenir du visage de Lucienne finira par se confondre littéralement avec celui d'une « morte ». « Mon amour, mon amour, j'ai donné des ordres pour que cette lettre parte ce matin, par avion. Quand tu la recevras, je serai encore couché sur le ventre, la face contre le mur. Pour nous survivre. [...] Et je t'aimerai, toi si vivante, comme on aime une morte. » (Lettre à Lucienne Boucher, 21-22 septembre 1932)

Dans les lettres de jeunesse, Simone est perçue comme la femme inaccessible, et l'amour que ressent Alain est semblable à celui que l'on porte à la Vierge Marie, aussi pur et aussi chaste, dira-t-il. « Ma petite Monne d'autrefois, au sourire doux, au sourire triste. Jamais, jamais je ne la reverrai, et je vous hais quand je pense à Elle. Elle est morte pour toujours, et c'est Elle que je pleure. » (Lettre à Simone Routier, 21 juillet 1922) Ailleurs : « Je vous aime, Simone, comme les Nonnes, autrefois, dans des chapelles ardentes et basses, avec des extases, adoraient la Vierge. » (Lettre à Simone Routier, 10 août 1920). L'écriture épistolaire implique en elle-

INTRODUCTION

même une sorte de deuil à faire, une façon de racheter la perte de l'autre, de reconstruire le passé.

La relation entre Simone et Alain prendra fin définitivement lorsque celle-ci apprendra que le jeune homme a depuis longtemps été initié aux jeux de l'amour par d'autres jeunes femmes de son village¹ et qu'il fréquente en cachette une autre femme qu'elle, et qui plus est une femme mariée (Lettre 46, de Simone Routier, 1920-1922). Les lettres brûlantes et remplies de promesses, où le désir physique ne s'exprime qu'avec une extrême pudeur, prendront dès lors pour elle une autre dimension. La réaction de Simone est immédiate. À la fois choquée et déçue, elle trouve refuge dans le silence et les bons principes de son époque, renouvelant ainsi son souhait de jeunesse d'entrer en religion. Au terme de leurs échanges, Simone et Alain prendront des directions opposées. Suivront quelques billets et quelques rencontres entre amis au cours de l'été 1923. Puis viendront les études de droit à l'Université Laval et le départ d'Alain pour Paris en septembre 1925.

De nombreux détails des lettres de jeunesse à Simone Routier annoncent quelques-uns des traits typiques de la personnalité d'Alain Grandbois. Nous en retiendrons tout particulièrement deux, que nous retrouverons d'ailleurs tout au long de la correspondance qui va suivre. Le premier concerne son aversion des mondanités. Bien qu'il soit lui-même issu de cette bourgeoisie, que sa mère Bernadette ne dédaigne pas les rencontres mondaines, bien au contraire, Alain gardera toujours ses distances, posant un regard ironique, parfois décapant, sur la bonne société de son temps. Il se moquera des bals et soirées auxquels Simone l'invitait (« Quand pourrais-je vous voir? Vous allez au bal jeudi? Puisque vous vous

¹ Ce que Grandbois raconte dans deux textes autobiographiques publiés dans *Proses diverses*. « Cela peut faire bondir... » rappelle la toute première relation amoureuse de Grandbois, avec Irène Trottier, et « Lucette » fait allusion à Lucette Dussault, fille de l'épicier du village de Saint-Casimir (p. 24-28 et p. 38-40).

INTRODUCTION

rendez avec plaisir à des choses que vous détestez, serait-il impossible que vous vous rendiez avec ennui à des choses que vous aimez - moi, par exemple », Cf. Lettre à Simone Routier, 20 novembre 1920), tout comme il se moquera de Lucienne et de l'univers des salons bourgeois des années trente, et plus tard des remises de prix littéraires ou diverses rencontres d'écrivains.

De même, Alain Grandbois gardera toujours ses distances vis-à-vis du catholicisme dans lequel il a été élevé, allant jusqu'à avouer un jour à Simone qu'il « a perdu la foi » (Lettre à Simone Routier, 3 octobre 1920). « Je ne crois à rien, à personne. » (*Ibid.*) Nous retrouverons cette même réserve lorsqu'il écrira, quelque trente ans plus tard, au chanoine Groulx, au père Gustave Lamarche ou à Rina Lasnier à qui il dira : « Je ne crois ni à l'impuissance, ni à la puissance, ni à la dignité, ni à la noblesse, ni à l'esprit de l'être humain. *Je veux Dieu.* Le reste, malgré le talent, le génie, n'est même pas la poussière. Je vous envie — et croyez bien que je ne fais pas d'ironie — de vous baigner dans Sa connaissance comme dans une source fraîche et merveilleuse et créatrice de beauté. » (Lettre à Rina Lasnier, 15 juillet 1948. *C'est l'auteur qui souligne*)

Les lettres à Simone Routier annoncent également l'importance que prendra la littérature dans la vie d'Alain. C'est à Simone qu'il adresse deux de ses premiers poèmes. L'un a été écrit la veille de son dix-septième anniversaire, l'autre au cours des années vingt : « Mes douleurs sont en moi, plaintives, et je sens / La tendresse éperdue de leurs pleurs qui m'émeuvent... » (Lettre à Simone Routier, 1920).

Simone et Alain se quitteront définitivement en septembre 1925, lorsque le jeune homme, nouvellement diplômé de la faculté de droit de l'Université Laval, partira pour Paris. Leur relation amoureuse tumultueuse, faite de reprises et de séparations, prendra fin à ce moment précis. Par la

INTRODUCTION

suite, leurs chemins se croiseront quelques fois encore, leur rappelant chaque fois leur amour de jeunesse, un amour aussi romantique qu'impossible.

Les études parisiennes (1925-1928)

Subventionné par son père, qui lui fait parvenir mensuellement une allocation variant entre 100\$ et 125\$ (soit 1,100\$ et 1,300\$ aujourd'hui¹), Alain Grandbois pense rester à Paris un an, deux ans tout au plus, dans le but de parfaire ses études et de compléter sa formation intellectuelle. Son oncle, l'abbé Joseph-Émery, l'encourage, lui qui croit fermement que les études supérieures sont nécessaires pour l'obtention d'une « chaire à l'Université Laval » (Lettre d'Henri Grandbois, 6 janvier 1928) ou d'un emploi d'avocat dans un grand cabinet de Québec.

Il ne faut pas s'étonner de la démarche adoptée par Alain. Plusieurs autres jeunes hommes de son entourage, également fils de famille bourgeoise et éduquée, ont suivi ou suivront un parcours identique et iront poursuivre leur formation en France (en droit, en médecine ou en théologie). C'est ce que font entre autres Jean Bruchési, boursier de la Province de Québec de 1924 à 1927, Paul Fontaine, jeune et brillant avocat de la ville de Québec, rattaché plus tard au Ministère de la Justice du Québec, ami de la famille Grandbois, Langevin Cimon, fils de l'honorable juge Cimon, René Garneau, critique littéraire bien connu², le docteur Paul Dumas, qui épousera Lucienne Boucher dans les années 1940, André Laurendeau, que Grandbois rencontrera à quelques occasions et qui séjournera dans la Ville lumière en 1936 et 1937. Tous graviteront autour de la Maison des étudiants

¹Ces chiffres nous ont été fournis par Laurent Lapierre, professeur titulaire à l'École des Hautes Études Commerciales à Montréal. Nous l'en remercions.

²Sur René Garneau, voir Paul Beaulieu, « Présentation », « Hommage à René Garneau (1907-1983) », *Écrits du Canada français*, n° 50, 1984, Montréal, p. 10-11.

INTRODUCTION

canadiens ou du Commissariat canadien, où se retrouvaient les Canadiens français exilés à Paris.

Entre 1926 et 1929, Alain vit confortablement et profite des occasions qui lui sont offertes pour voyager et découvrir l'Europe, tout cela avec l'approbation de son père qui voit dans de telles démarches un bienfait pour le développement personnel de son fils. Il effectue un séjour à Londres, pour apprendre ou perfectionner son anglais (Lettre de Henri Grandbois, 24 octobre 1926), puis ce sera la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne, etc. Henri Grandbois espère qu'Alain reviendra un jour au pays pour trouver une situation convenable, c'est-à-dire à la hauteur de la réputation de sa famille.

Car il faut bien le dire, les Grandbois et les Rousseau, du côté maternel, occupent une position privilégiée à Québec et ses environs. Chacune des lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois et d'Henri Grandbois informe leur fils de ce qui se passe au pays. Interrompant leurs activités quotidiennes, ils « viennent causer un brin » et n'hésitent pas à raconter longuement ce que chacun fait de ses journées. Dans des lettres truffées de détails sur leur vie familiale, les Grandbois parlent aussi bien d'économie et de politique que de leurs relations privilégiées avec la bourgeoisie de la Haute ville de Québec, rappelant ainsi, lettre après lettre, leurs attentes vis-à-vis de leur fils Alain.

Puisque l'univers des Grandbois-Rousseau occupe une place importante dans la correspondance des années 1920 et 1930, il nous paraît essentiel d'en signaler ici quelques-uns des acteurs principaux. Il y a d'abord les oncles Rousseau : Arthur, médecin, ami personnel de Mgr Camille Roy, avec qui il fonde l'Hôpital Roy-Rousseau en 1914, et qui est également doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval. Maurice Rousseau est quant à lui un avocat et un homme d'affaires bien connu de la

INTRODUCTION

région de Montmagny, où il fut maire puis conseiller juridique pour la *Compagnie d'électricité de Montmagny*. Enfin, signalons la présence discrète mais constante de l'oncle abbé Joseph-Émery Grandbois, frère d'Henri, qui enseigne au Grand Séminaire de Québec, après avoir réussi de brillantes études en théologie biblique. Tous trois, Arthur, Maurice et Jos demanderont souvent des nouvelles du neveu Alain, qu'ils ont en haute estime.

Il est aussi très souvent question des « petites sœurs » d'Alain : Gabrielle (née en 1902), mariée à Raymond Paquin; Madeleine la « mondaine » (née en 1903), épouse de Pierre de Varennes, avocat de formation; Jeanne la « rieuse » (née en 1907), épouse de Mark Drouin, avocat criminaliste et futur sénateur; et Catherine la « critique » (née en 1910), mariée au docteur Paul Gagnon. Il est largement fait mention des deux autres garçons de la famille : Louis (né en 1905), enfant sensible et nerveux, et Jean (né en 1916), qui réussira avec brio ses examens de médecine et pratiquera comme chirurgien.

Bernadette et Henri décrivent longuement ce que leurs enfants font, leurs projets de fiançailles, leurs études, leurs relations, leurs réussites mais aussi parfois leurs difficultés ou leurs échecs. Certes, il y a là une manière de « donner des nouvelles » à Alain, une façon de le tenir au courant de ce qui se passe, comme s'il s'agissait de venir combler l'absence du fils aimé en le faisant participer, à distance, à la vie de famille. Par la même occasion, il y a là aussi une manière de rappeler au jeune étudiant que tous, ses frères et sœurs, ses oncles et tantes, finissent par se « ranger » dans la bonne société bourgeoise de Québec. Les attentes sont élevées pour l'aîné de la famille Grandbois. Trop élevées? Peut-être. Chose certaine, la pression exercée sur Alain est constante et deviendra de plus en plus lourde à porter au fur et à mesure qu'il retardera son retour au Canada.

INTRODUCTION

Les premiers indices de résistance se manifesteront au cours de l'année 1927-1928. Alain laisse tomber ses cours à la Sorbonne et à l'École des sciences sociales, où il est inscrit, et abandonne le projet de rédaction d'un mémoire ou d'une thèse sur le philosophe français Antoine Rivarol. Henri et Bernadette s'inquiètent de voir leur fils agir ainsi et multiplient les appels afin qu'il trouve quelque chose à faire de sa vie. En témoignent par exemple ces bons vœux d'anniversaire formulés en mai 1928 – Alain vient donc d'avoir vingt-huit ans – par Henri Grandbois, songeur face à la tournure générale des événements :

Je te souhaite donc une bonne santé et forme des vœux pour le succès de ton avenir qui reste toujours mystérieux pour nous. J'espère que tu atteindras sûrement le but vers lequel tu vogues sans nous le faire savoir... N'oublie pas cependant qu'ici il y avait place pour toi et que le succès – en y mettant un peu de bonne volonté – ne tarderait pas à venir. Enfin, tu n'es plus un enfant et tu sais, mieux que moi, ce qui te convient et ce qui fera ton bonheur. (Lettre d'Henri Grandbois, 24 mai 1928)

Cet « avenir qui reste toujours mystérieux pour nous » signale à quel point Alain a sans doute été peu loquace dans ses lettres, entretenant peut-être l'image du bon étudiant qui cherche encore la direction à prendre. Significative également cette remarque du père qui insiste pour rappeler à son fils qu'« en y mettant un peu de bonne volonté », il finira bien par revenir à Québec et trouver un emploi à sa convenance. Cette volonté de vouloir faire confiance à Alain, à son avenir et à sa future carrière, est liée à une situation financière de plus en plus précaire et instable de la famille Grandbois. De mauvais investissements dans une laiterie, la *Laiterie Champlain*, condamnée par les autorités publiques en 1928 pour non respect des règles d'hygiène (Lettre d'Henri Grandbois, 24 mai 1928), un ralentissement imprévu dans l'industrie du bois, la chute de ses actions à la bourse lors du Krach de 1929 font en sorte qu'Henri Grandbois vit une

INTRODUCTION

grande période de stress et que l'argent qu'il fait parvenir à son fils devient une charge supplémentaire qui hypothèque le train de vie du reste de la famille. Résignés, Henri et Bernadette verront leur fils prendre une direction autre que celle qu'ils avaient rêvée pour lui, et pour eux-mêmes. Même l'intervention de l'oncle Jos n'y fera rien : « L'assiduité au travail et la vie rangée ne tarderont pas, ensuite, à réaliser cet espoir de légitimes succès, que tes études auront fournis. » (Lettre de Joseph-Émery Grandbois, 29 décembre 1926). À défaut de répondre aux appels lancés d'outre-mer, Alain Grandbois s'engagera peu à peu dans l'écriture de son premier livre, *Né à Québec*, dont la publication en 1933 deviendra « enfin » une première véritable source de fierté pour la famille. Le prestige social tant attendu et tant recherché viendra donc par le truchement de l'image de l'écrivain respecté et par la reconnaissance des critiques littéraires et des historiens de l'époque, parmi lesquels on compte, non le moindre, Mgr Camille Roy, proche ami de l'oncle Arthur Rousseau (Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 janvier 1934). « Tu deviens quelqu'un, mon Alain, et ta maman est fière de son fils », écrira Henri Grandbois, heureux du succès remporté par la publication de *Né à Québec* (Lettre d'Henri Grandbois, 14 décembre 1933).

La correspondance familiale des années vingt et des années trente nous permet de pénétrer et de mieux comprendre l'univers dans lequel le poète a grandi et le type de relation qu'il a entretenue avec sa mère, femme extrêmement croyante, qui remet sa vie et celle de ses enfants entre les mains de Dieu, et un « père dévoué » (c'est d'ailleurs ainsi qu'Henri Grandbois signe plusieurs de ses lettres), prêt à tout pour aider son fils. Malgré leur déception, parfois à peine voilée, Alain restera toujours pour eux le jeune enfant de Saint-Casimir, le garçon à la santé fragile et au tempérament neurasthénique, à protéger et à chérir plus que tout.

INTRODUCTION

Quinze ans passeront entre 1925 et 1939, avant que Grandbois revienne définitivement s'établir au pays. Bien qu'il y ait eu quelques allers-retours et que la famille Grandbois elle-même se soit rendue à deux reprises au moins en Europe (en 1928 et en 1930), l'écriture épistolaire constitue le principal lien entre Alain et ses parents. Quinze années de bourlingue, au cours desquelles il écrira de nombreux poèmes et textes en prose, comme pour tenter de mieux se comprendre, mieux se définir vis-à-vis des siens et du milieu dont il est issu, cherchant à comprendre aussi la diversité du monde autour de lui et pour lequel il éprouve une réelle fascination.

C'est par le truchement de plusieurs autres correspondances que nous pouvons retracer le parcours biographique et intellectuel d'Alain Grandbois. Témoin des amours et des amitiés du poète, elle nous révèle la solitude d'un homme refusant une fois de plus de jouer le rôle de l'écrivain modèle, comme il avait refusé des années plus tôt d'endosser la toge de l'avocat diplômé.

Amours et amitiés de l'entre-deux-guerres

Au cours de son séjour européen, Alain Grandbois avait correspondu avec un grand nombre de gens. Qu'il s'agisse d'amitiés de passage, de celles qui durent le temps d'une rencontre dans un bar ou en pays étranger, des amitiés parisiennes, alors qu'il fréquente quelques salons littéraires et les ateliers des peintres, Grandbois a croisé des gens issus de tous les milieux. La correspondance que nous publions fait état de quelques-unes de ces rencontres. Insistons plus particulièrement ici sur les amours du poète avec Lucienne Boucher (1932-1933) et sur son amitié avec le critique et écrivain Marcel Dugas.

Alain Grandbois et Lucienne Boucher ont sans doute fait connaissance à Paris au milieu des années vingt. Grandbois avait été

INTRODUCTION

entraîné par son ami Dugas au salon littéraire de Mme Georgine Normandin-Boucher, mère de Lucienne, qui recevait écrivains et musiciens à son appartement de la rue La Motte-Picquet, dans le septième arrondissement. Ils ne sont toutefois devenus amants qu'au début des années trente, lors d'un séjour à Cannes, en septembre 1932.

Les lettres adressées à Lucienne illustrent bien la vie amoureuse du Grandbois de cette époque. Chronologiquement, elles prennent place entre les lettres de Sophie Jablonska, datées entre mars 1931 et mai 1932, et les lettres de Gerda-Maria Kizler, rédigées entre juillet 1933 et novembre 1934. Écrites « à cœur ouvert », elles témoignent une fois de plus de la sensibilité romantique du poète, déchiré entre son besoin de s'assurer de la présence et de la fidélité de l'autre et le besoin qu'il éprouve de se sentir libre. Comme dans les lettres à Simone Routier, l'image de la femme aimée et de la femme perdue se confondent et créent une sorte de désespoir que même l'écriture épistolaire ne saurait vaincre et surmonter.

Précisons également qu'au moment de leur rencontre Lucienne et Alain vivent, sur le plan amoureux, une situation à peu près semblable. Lucienne est séparée depuis longtemps de son premier mari, le musicien Alfred Laliberté¹, elle a bien un nouvel amant, avec qui toutefois elle semble

¹ Lucienne Boucher et Alfred Laliberté se sont mariés en décembre 1918 (*Cf. Montreal Star*, 7 décembre 1918, section « Social World »). Pianiste et chanteuse de formation, Lucienne est connue du monde musical montréalais. Nous trouvons une photo d'elle dans *la Revue moderne* du 15 avril 1920, avec la notice suivante : « artiste dont la belle voix fait l'admiration de tous » (Nos remerciements vont à Marie-Thérèse Lefebvre, professeure à la faculté de musique de l'Université de Montréal, pour nous avoir communiqué cette information). Elle passe les années vingt entre Montréal, où habite son père, Urgel P. Boucher, et Paris, où séjourne fréquemment sa mère, Georgine Normandin-Boucher. Quant au pianiste Alfred Laliberté (1882-1952), il s'est établi à Montréal en 1911. En 1913, il ouvre un studio à New York. La Guerre l'oblige cependant à revenir à Montréal, où il enseigne à l'école de musique Vincent d'Indy (jusqu'en 1935). Alfred Laliberté ouvrira par la suite son propre studio de musique, rue Sainte-Catherine, que fréquenteront plusieurs musiciens, écrivains et poètes, parmi lesquels on retrouve notamment Robert Choquette. Lucienne réussira à faire annuler leur mariage au tout début des années trente (sur Alfred Laliberté, voir H. Kallman, G. Potvin et K. Wonters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 551).

INTRODUCTION

plus ou moins bien s'entendre. De son côté, Alain vient de rompre avec son amie polonaise Sophie Jablonska, la petite « Jade », avec qui il avait habité un temps boulevard Raspail à Paris. Sans avoir fait le deuil de leur relation amoureuse antérieure, ils tombent littéralement dans les bras l'un de l'autre, peu soucieux des conséquences de leur geste.

Quelques temps après avoir parcouru ensemble la Côte d'Azur, Alain et Lucienne connaissent une première séparation. Lucienne retourne à Paris, auprès de sa mère qui la demande. Alain regagne Port-Cros, où la fin de la rédaction de *Né à Québec* l'attend. Suivront leurs premières lettres, chargées déjà de regret et de nostalgie, mais aussi pleines d'espoir et de promesses puisqu'elles laissent miroiter leur prochain rendez-vous. Certes, l'écriture épistolaire permet au poète de rejoindre Lucienne et de renouer avec elle le dialogue interrompu. Hélas, chaque lettre constitue un rappel de la douleur provoquée par l'absence de l'autre. « Je me réfugie en toi, cette nuit, comme dans le coin le plus doux, le plus secret, le plus obscur du monde. Je n'ai jamais été plus seul, plus nu. Jamais plus près de cette mortelle limite qui sépare la lumière de l'ombre. Je n'ai pas de larmes. J'écris avec des yeux secs. Mais je veux cette dernière illusion, ce dernier mirage : ton amour. » (Lettre à Lucienne Boucher, 22 septembre 1932) Illusion d'un impossible amour, trop violent pour durer.

Leur seconde rencontre date du 22 octobre 1932. Lucienne fuit Paris et va retrouver Alain à Port-Cros. Suivra leur seconde rupture, après laquelle plus rien ne sera comme avant. Jour après jour, lettre après lettre, Alain ne cherchera plus qu'à dissiper les malentendus que l'écriture épistolaire semble bien involontairement entretenir. De longues lettres d'explications dans lesquelles la « logique » fait place à la vérité du « cœur » et des émotions succéderont ainsi aux lettres passionnées, investies de la seule et unique présence de l'être aimé, lectrice attentive. La rupture paraît

INTRODUCTION

inévitabile, presque annoncée. Le ton change, les envois se font moins fréquents, interrompus par de longs moments de silence.

De nombreuses raisons peuvent sans doute expliquer la fin de cette liaison d'Alain Grandbois avec Lucienne Boucher : les difficultés qu'éprouve Alain à s'investir dans une relation amoureuse durable, les ennuis financiers qu'il connaît alors et qui contrastent avec le mode de vie bourgeois de Lucienne, le brouillage de la communication épistolaire, qui se traduit par le sentiment de ne pas être compris par l'autre, l'idée romantique qu'aucun être humain ne peut vivre et supporter une passion aussi brûlante et passionnée que celle qu'ils vivent, allant jusqu'à faire dire à Grandbois « Je hais l'amour. Mais moins que je ne t'aime » (Lettre à Lucienne Boucher, 13 octobre 1932), etc.

Il faut cependant voir qu'un différend plus fondamental marque les lettres adressées à cette époque à Lucienne Boucher. Écrites à la fin de la rédaction de *Né à Québec*, nous pouvons sans doute croire qu'Alain n'est pas entièrement disponible, trop angoissé à vouloir terminer un manuscrit sur lequel il a peiné près de cinq ans¹. L'idée qu'a Lucienne de retourner vivre avec lui au Canada n'a rien pour retenir Grandbois, dont les projets de voyage sont tout autres, et dans une autre direction. C'est en effet au cours de l'année 1933 que Grandbois organise son premier départ pour la Chine, projet qu'il caresse, semble-t-il, depuis l'hiver 1926 (Lettre d'Henri Grandbois, 26 février 1926). Il se documente, demande à son ami Dugas de lui faire parvenir des livres sur l'Orient et planifie son itinéraire. Enfin, une troisième raison expliquerait peut-être la rupture d'Alain et Lucienne. Elle tiendrait à la présence d'un troisième acteur, que Lucienne Boucher

¹ Sur la genèse de ce livre, voir Jean Cléo Godin et Estelle Côté, « Introduction », *Né à Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994, p. 10-13.

INTRODUCTION

n'aimait pas beaucoup, il faut dire, mais avec qui Alain est alors profondément lié : Marcel Dugas lui-même.

Dugas est alors bien connu dans le milieu des exilés canadiens-français à Paris. Ses gestes d'éclat, son homosexualité, qu'il affiche sous des aspects de fier dandy, ont fait de lui depuis longtemps un écrivain à part, une sorte d'esthète à la André Gide. Côté littérature, sa carrière ne manque pas non plus de relief. Il a pris position pour le *Nigog*, revue autour de laquelle se sont regroupés en 1918 de jeunes poètes, écrivains, critiques littéraires et musiciens, s'étant donné pour mission « d'éduquer l'âme canadienne-française¹ », et il est l'auteur de recueils de poèmes en prose ainsi que d'un essai sur Verlaine, qu'il admirait par-dessus tout. Dugas habite Paris dès 1920², vit plutôt modestement et, jusqu'à son retour au pays en 1940, travaille aux Archives de la Légation canadienne aux côtés de Robert de Roquebrune et de Simone Routier. Il ne fait aucun doute que la rencontre entre Grandbois et Dugas a été déterminante pour les deux hommes, sur le plan personnel d'abord, mais aussi sur le plan des influences intellectuelles et littéraires. À la limite, nous pourrions même dire que Marcel Dugas s'est institué le « directeur de conscience » du jeune Grandbois d'alors, trop enclin, dira-t-il des années plus tard, au découragement et à la paresse³.

Malgré leur différence d'âge — plus de quinze ans les sépare —, Marcel Dugas et Alain Grandbois se sont liés d'amitié dès leur première rencontre en 1926. Leur correspondance s'échelonna par la suite sur une

¹ Sur l'histoire de cette revue, voir *Le Nigog*, publié sous la direction de François Gallays, Sylvain Simard et Paul Wyczinski, *Archives des lettres canadiennes*, Tome 7, Ottawa, Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Fides, 1987, 388 p.

² Il s'agit, en réalité, de son deuxième séjour en France. Le premier a eu lieu entre 1910 et 1914.

³ Voir Marcel Dugas, « Né à Saint-Casimir. M. Alain Grandbois », *Approches*, Québec, Éditions du Chien d'Or, 1942, p. 41-64.

INTRODUCTION

vingtaine d'années, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Dugas, survenue en janvier 1947. Ce qui étonne le plus à la lecture de leurs lettres tient à la différence de leur personnalité. Dugas est un être de contrastes et de contradictions. Passionné, excessif, il refuse les jugements tièdes et ne se gêne pas pour dire tout haut ce qu'il pense, exigeant tout de son interlocuteur comme de lui-même. Il peut aussi être affectueux, tendre et sensible à l'égard de son jeune ami, s'informant de la bonne marche de son travail, de ses amours, de son état de santé, qu'il sait fragile. Le style épistolaire de Dugas diffère tout à fait de celui de Grandbois. Il y a chez lui une sorte de frénésie épistolaire, comme s'il ressentait le besoin de tout dire, de prendre toute la place. Dans la vie, comme au théâtre, Dugas est en constante représentation de lui-même, refusant de laisser voir ses blessures et ce qui le préoccupe réellement au fond de lui-même. De son côté, Grandbois répond presque toujours avec le même calme, la même sollicitude. Par moments, il tente de pondérer les propos de son ami, justifie ses longs silences, lui raconte ce qu'il fait, décrit les rencontres qu'il a faites avec quelques connaissances communes. Sachant faire preuve d'écoute, Alain Grandbois démontre ainsi tout le respect qu'il porte Dugas avec qui il partage une amitié fidèle.

Marcel Dugas a également joué un rôle important dans la formation littéraire et intellectuelle de Grandbois. Il a introduit le jeune homme dans certains salons littéraires de Paris, l'a présenté à son amie Louise Read, nièce de Barbey d'Aurevilly, à Madame de Faucamberge, qui publiait incidemment chez l'éditeur Messein, là même où Grandbois fait paraître son premier livre¹, et à Madame Normandin-Boucher, mère de Lucienne. Il lui

¹Voir Jean Cléo Godin, « Introduction », *Né à Québec*, *op. cit.*, p. 12-13.

INTRODUCTION

offre de nombreux livres, lui fait connaître l'œuvre de Gide¹ et corrige les épreuves de *Né à Québec*². C'est encore Dugas qui conseillera à Grandbois de changer le titre de son recueil de nouvelles, *Avant le déluge* – qui deviendra *Avant le chaos*³ – et le titre du recueil de poèmes *Passages de l'homme* – modifié aussitôt pour *Rivages de l'homme*⁴ –, le premier coiffant un livre de souvenirs de l'écrivain Léo-Paul Fargue, le second, un roman de Marius Grout.

Il est fait allusion à l'amitié de Dugas avec Grandbois dans une lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois adressée à Dugas, où celle-ci lui demande d'intervenir auprès de ses amis écrivains ou critiques littéraires pour rendre compte de la sortie de *Né à Québec* en France. Madame Grandbois conclut sa lettre en disant :

Je ne puis terminer sans mêler ma voix, toute profane qu'elle soit, à tant d'autres plus autorisées et vous offrir mes cordiales félicitations pour ces magnifiques ouvrages, les vôtres, que nous lisons non seulement avec charme et intérêt mais avec fierté. De telles œuvres écrites par une main canadienne, nous le répétons bien haut, quel grand honneur pour toute une race, pour le Canada français! Ce que vous me permettrez de vous dire encore, c'est toute l'affection que

¹ Marcel Dugas a notamment offert un livre de Gide, *La porte étroite*. La dédicace de l'exemplaire retrouvé dans la bibliothèque de Grandbois, déposée à Deschambault, va comme suit : « Pour Alain Grandbois, le plus beau livre de Gide qui doit être lu tranquillement sans en passer une ligne. Je vous donne ce livre parce que je l'ai aperçu à la devanture d'une librairie et que je n'ai pu m'empêcher de vous l'acheter et parce que Alissa est une jeune fille bien chic et afin qu'après cette lecture vous vous remettiez à croire au génie littéraire de la France. Marcel Dugas, ce 17 août 1926, à Saint-Jean-de-Luz, Basses Pyrénées. »

² Voir Jean Cléo Godin, « Introduction », *Né à Québec*, *op. cit.*, p. 12.

³ Voir l'introduction de Chantal Bouchard et de Nicole Deschamps, dans *Avant le chaos et autres nouvelles*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1991, p. 24-25.

⁴ Voir la lettre d'Alain Grandbois à Marcel Dugas datée de janvier 1946. Voir également *Poésie I*, p. 85-86.

INTRODUCTION

vous porte une maman au souvenir des heures réconfortantes que mon Alain a passées près de vous, de la bonne amitié qui vous lie à ce cher enfant.¹

Marcel Dugas et Alain Grandbois ont connu une complicité véritable et se sont peut-être rejoints dans ce qui a fait leurs différences. Tous deux ont vécu en marge de la société de leur temps, l'un, Dugas, à cause de sa personnalité excentrique et flamboyante, de son homosexualité aussi, qui n'est pas sans venir bousculer les bonnes mœurs, l'autre, Grandbois, par son besoin de solitude et son refus d'adhérer aux règles et aux petits jeux des milieux littéraires parisiens.

S'il est question de Marcel Dugas dans la correspondance familiale des Grandbois, jamais il n'est fait mention de Lucienne Boucher ou des autres correspondances amoureuses d'Alain, comme s'il s'agissait là d'un aspect intimement caché de la vie du poète, auquel ses parents n'ont eux-mêmes eu aucun accès véritable. Lire la correspondance des années trente, c'est avoir accès à l'univers éclaté au sein duquel Grandbois évolue et où se croisent Marcel Dugas et Lucienne Boucher, ainsi que de nombreux autres Canadiens français qui avaient choisi de vivre à Paris. C'est aussi assister aux années de formation d'Alain Grandbois, au cours desquelles l'œuvre littéraire n'a pas encore atteint sa véritable destination et son public.

Période de formation littéraire

Alain Grandbois a rapidement pris conscience qu'il rompait avec la tradition familiale et décevait ainsi les aspirations de son père et de sa mère. Que faire d'autre alors? La publication de *Né à Québec* vient confirmer son talent et la possibilité qu'il a de « faire quelque chose de sa vie ». De là

¹ Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois à Marcel Dugas, 30 janvier 1934 (Archives du Collège de l'Assomption, Fonds Marcel Dugas).

INTRODUCTION

cependant à vouloir épouser la carrière d'écrivain, c'était autre chose. Plusieurs de ses amis, Marcel Dugas, Lucienne Boucher, mais aussi René Garneau, l'encourageront à écrire et à se faire connaître. Grandbois hésite, dépréciant sans cesse ce qu'il fait, résistant même à l'idée de publier. S'il aime écrire, jamais il n'a eu ce qu'on appelle « l'ambition littéraire ». En un sens, pour lui, l'idée de « devenir avocat » ou celle de « devenir écrivain » reviennent à la même chose, dans une société de plus en plus dominée, croit-il, par les valeurs matérielles et où l'arrivisme semble de mise pour réussir socialement. Alain Grandbois se sent vite condamné à vivre avec très peu de ressources financières, encore plus s'il persiste à vouloir vivre de sa plume et sans le secours de son père. Il ne se prive pas non plus de ridiculiser les jeux de pouvoir des milieux littéraires qu'il fréquente à l'occasion, comme dans cette lettre adressée à Lucienne le 2 décembre 1932 :

Tu prêches un converti. Je sais depuis longtemps que les temps ne sont plus au « grand seigneur ». Mais tu t'illusionnes sur les possibilités de gagner son pain avec sa plume. Ils sont cent mille qui crèvent de faim. Les autres sont des gens « en place », qui pérorent et jugent. Et quelques-uns ont même du talent. Mais ils ont oublié — et je ne parle pas seulement des gens de lettres — toutes les intrigues, les protections, les avilissements, les prosternations, les flatteries, les bassesses auxquels ils ont dû se soumettre pour en arriver là. Ils ont oublié ou feignent d'avoir oublié. C'est pourquoi, et depuis longtemps, que [sic] j'ai choisi de partir.

Plus tard encore, reconnu par la critique comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, Alain Grandbois n'appréciera pas d'avoir à jouer un rôle dans l'institution littéraire. Citons seulement à titre d'exemple l'extrait d'une lettre adressée à Victor Barbeau, en décembre 1963, au lendemain de la remise du prix France-Canada :

INTRODUCTION

Ce couronnement s'est bien passé. J'ai dansé le « twist » avec la présidente (15 secondes). Il fallait ouvrir la sauterie qui suivait la dégustation de crustacés. Je lui ai demandé : « Avez-vous déjà dansé ça? » Elle m'a répondu : « Jamais, et vous? » Je lui ai répondu : « Jamais. Mais je l'ai vu à la T.V. Nous n'avons qu'à prendre l'air tout à fait idiot, fixer les yeux dans le vague, balancer ses bras comme un chimpanzé, etc. » Ce qui fut fait.

L'ensemble de la correspondance de l'entre-deux-guerres nous laisse entrevoir par ailleurs combien Alain Grandbois a été un lecteur boulimique. Il ne s'agit pas de reconstituer ici une liste exhaustive de ses lectures — opération risquée et plutôt hasardeuse —, mais de signaler quelques traits de la culture livresque du poète.

Comme bien des jeunes gens de son époque, Grandbois fréquente les écrivains célèbres de la maison Gallimard. Parmi les incontournables, il lit Proust, Claudel, Valéry et Gide. Il y découvre aussi la génération des jeunes auteurs de l'après-guerre, Marcel Arland¹ entre autres, et fréquente les œuvres poétiques de Jules Supervielle, poète qu'il aurait d'ailleurs connu personnellement à Port-Cros². Au cours des années 1936 et 1937, Grandbois se passionne pour la lecture des écrits intimes de certains écrivains du XIX^e siècle. Il dévore coup sur coup le journal de Stendhal, « d'une fraîcheur, d'un cynisme ingénu qui enchantent » et celui d'Amiel, « émouvant au-delà du possible » (Lettre à Marcel Dugas, janvier 1937). À l'inverse, les confidences d'un Jules Renard sont à son avis « ignobles » : « C'est un cul, un

¹Rappelons qu'en 1929, Marcel Arland remportait le prix Goncourt pour *L'ordre*, roman qui figure dans l'inventaire de la bibliothèque personnelle de Grandbois.

²Ce que raconte Grandbois à Alain Pontaut : « J'ai [...] été très lié avec Jules Supervielle, lorsque nous fréquentions Port-Cros et la Côte d'Azur, où il venait avec sa femme et ses deux filles, qui étaient des beautés » (entrevue parue dans *Le Devoir*, 30 octobre 1965, p. 18). Malgré nos recherches, nous n'avons retracé aucune lettre de Grandbois dans le *Fonds Jules-Supervielle* de la Bibliothèque nationale de Paris, ni dans les archives privées de la famille Supervielle. Supervielle a séjourné à Port-Cros entre 1925 et 1938.

INTRODUCTION

petit cul ambitieux, spirituel, vaniteux, acide, écrit Grandbois. Il raconte la mort de sa mère, qui se jette dans un puits. C'est ignoble. » (Lettre à Marcel Dugas, janvier 1937). Parmi les autres écrivains qu'il fréquente, citons encore François Mauriac, à l'égard de qui il entretient de grandes réserves : « Mauriac étire un peu trop sa *Thérèse*. Il ratiocine sur des fonds de tiroirs. Son atmosphère de péché, d'inquiétude, franchement, elle m'emmerde » et *Plongées* le déçoit « beaucoup » (Lettre à Marcel Dugas, 13 avril 1938). Toutes ces lectures, toutes ces explorations littéraires influenceront, d'une manière ou d'une autre, la trajectoire de la formation littéraire et intellectuelle de Grandbois.

S'il lit avec passion, il faut aussi voir que Grandbois écrit abondamment. Inscrit à la Sorbonne, il entreprend en 1926-1927 la rédaction d'un mémoire consacré à la vie et à l'œuvre d'Antoine Rivarol. De ce travail, il ne subsiste plus aujourd'hui que les traces de quelques notes de lecture dans un carnet inédit de l'auteur. Pourquoi Rivarol? Peut-être parce que Louis Latzarus publie en 1926 chez l'éditeur Plon une biographie sur Rivarol intitulée *La vie paresseuse de Rivarol*, livre qui figure bel et bien aujourd'hui dans l'inventaire de la bibliothèque de Grandbois. Tout au long de sa vie, écrit Latzarus, Antoine Rivarol a « trouvé le moyen de vivre à sa fantaisie sans s'imposer la moindre peine. »¹ (p. 54) Traducteur de *L'Enfer* de Dante, auteur de maximes sur la littérature, la politique et la philosophie, Rivarol est considéré par plusieurs historiens, dont Latzarus, comme « l'héritier spirituel » de Voltaire. Un tel profil biographique a sans doute inspiré le jeune Grandbois, lui-même épris de liberté et de « fantaisie ».

C'est également au cours des années 1926-1927 qu'Alain se lance dans la rédaction de plusieurs contes et nouvelles. Il entreprend d'écrire un

¹Louis Latzarus, *La vie paresseuse de Rivarol*, Paris, Plon, 1926, p. 54.

INTRODUCTION

roman, intitulé provisoirement *Samiah ou l'épisode ingénu*¹, qui raconte l'histoire du fils d'un riche industriel américain débarqué un jour à Paris dans le but de poursuivre ses études et de découvrir le continent européen. Nettement autobiographique, le projet ne connaît toutefois aucune suite, demeurant à l'état d'ébauche.

La correspondance grandboisienne du début des années trente nous apprend qu'après avoir terminé la rédaction de *Né à Québec*, Grandbois mènera de front deux importants projets d'écriture. Au moment de quitter l'Europe pour l'Orient en décembre 1933, il entreprend la rédaction des *Chroniques de l'Empire*, projet ambitieux ayant pour but de raconter, en une sorte d'épopée historique, les grands événements de l'histoire de la Chine. En parallèle, il s'engage aussi dans la rédaction d'une biographie sur le révolutionnaire chinois Sun Yat-Sen, dont il admire la détermination et le parcours idéologique². Malgré les pressions familiales et celles qu'exerceront sur lui Marcel Dugas et Marceline Jeanne Gaffet en 1937-1938, cette dernière lui ayant proposé d'intervenir auprès d'un de ses amis éditeurs à Paris, Alain Grandbois abandonnera définitivement ces deux manuscrits au début des années quarante, pour se consacrer à la rédaction des *Voyages de Marco Polo*, publiés à Montréal en 1942 chez l'éditeur Bernard Valiquette.

Alain Grandbois n'a jamais eu, disions-nous, la prétention de vouloir « faire carrière » dans le monde des lettres. En témoigne de façon éloquente cette courte phrase : « La littérature gâte tout », lancée un jour à son ami Dugas (Lettre à Marcel Dugas, janvier 1937) et qui illustre bien les rapports

¹Des fragments de ce texte ont été publiés dans *Délivrance du jour et autres inédits (avec des dessins de l'auteur)*, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, p. 33-41.

²Voir à ce sujet le mémoire de maîtrise de Luc Bouchard, « Édition critique de *Sun Yat-Sen* d'Alain Grandbois », Département d'études françaises, Université de Montréal, 1995, 118 f.

INTRODUCTION

qu'il entretient avec la chose littéraire. Alain Grandbois écrit beaucoup certes, mais n'hésite pas non plus à abandonner, rejeter, voire même détruire les textes dont il n'est pas entièrement satisfait ou qui lui semblent ne mener nulle part. Des textes publiés à l'époque de l'entre-deux-guerres, il ne tire aucune satisfaction personnelle, aucune fierté ni gloire. Grandbois s'intéresse d'ailleurs très peu aux réactions suscitées par la parution de son premier livre, *Né à Québec*, qu'il considère, selon ses propres termes, comme une « chose médiocre » et « sans intérêt » (Lettre à Lucienne Boucher, 16 novembre 1932) et qu'il aurait bien voulu signer d'un « pseudonyme » (Lettre à Lucienne Boucher, 18 février 1933).

À l'inverse, le lecteur remarquera que plusieurs lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois et d'Henri Grandbois font écho à la réception critique de *Né à Québec*. Elles informent Alain de ce que les oncles Arthur et Maurice en pensent (l'oncle Jos est décédé en 1931), lui font parvenir des coupures de presse, lui signalent les ventes à la librairie Garneau, etc. Les parents d'Alain interviendront même directement auprès de Marcel Dugas afin qu'il stimule la critique parisienne :

Cher Monsieur,

Mon mari vient de recevoir votre mot. Il vous en remercie de tout cœur, mais reste confus à la pensée qu'il puisse s'être mal exprimé dans sa lettre du 28, et, par là même, donné à ses paroles une portée autre que celle voulue. Je m'avoue un peu téméraire de venir à vous. Moi, sans autres armes que le langage de mon cœur de maman, mais vous me comprendrez, j'en suis sûre. Si je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, j'ai appris par mon fils toute votre bonté, ce qui plus est, à vous apprécier hautement. Je viens donc en toute simplicité causer, vous expliquer. Quand donc *Né à Québec* parut, nous étions, mon mari et moi anxieux de savoir comment on l'apprécierait ici. L'opinion générale se montra vite extrêmement favorable. D'aucuns toutefois, se trouvant dans la réserve, nous demandaient souvent : « Qu'est-ce qu'on en dit en France ? »

INTRODUCTION

Nous n'étions pas sans supposer qu'il pourrait passer beaucoup d'eau dans la Seine avant qu'on remarquât ce livre parmi des milliers d'autres. N'y avait-il donc pas un moyen d'activer les choses ? — C'est ce que nous avons cru trouver en vous demandant de faire faire cette critique par un écrivain de votre connaissance, non pas avec l'inconcevable intention de forcer une opinion, mais bien dans une juste et loyale appréciation. C'est ce que nous tenions à éclaircir et voilà. Maintenant nous attendons avec patience la chronique de M. Dupuy. Il est évident que nous n'avons pas su mettre en pratique le proverbe : « Tout arrive bien à qui sait attendre. » Mais vous oublierez, n'est-ce pas ?

En post-scriptum, Madame Rousseau-Grandbois ajoute la note suivante : « Sera-ce trop vous demander que de nous faire parvenir ce qui peut paraître au sujet de *Né à Québec*. Je vous reste infiniment reconnaissante. »¹ Chaque coupure de presse sera précieusement conservée et collée dans un cahier conçu spécifiquement à cet effet, comme s'il s'agissait d'un album de souvenirs.

Alain Grandbois éprouve à peu près le même détachement à l'égard de son premier recueil de poèmes paru en 1934. *Poèmes*, publié par Pierre R. Spire à Hankéou, ne constitue pas au fond pour lui — pas encore à tout le moins — le coup d'envoi de son œuvre poétique. Il ne faut donc pas se surprendre du jugement que Grandbois portera plus tard sur cette œuvre de jeunesse, confiant au printemps 1936 au journaliste Marcel Hamel que ces premiers poèmes sont « ennuyeux comme tout » et n'ont d'intérêt que parce qu'ils ont été publiés en Chine². L'édition de cette première œuvre poétique

¹ Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois à Marcel Dugas, 1934 (Archives du Collège de l'Assomption, Fonds Marcel Dugas).

² « Alain Grandbois... voyageur de Chine », *La Nation*, 30 avril 1936, p. 3. Propos recueillis par Marcel Hamel.

INTRODUCTION

ne trouvera son public que dix ans plus tard, lorsque, en 1944, le recueil est repris en entier dans les *Iles de la nuit*¹.

De 1920 à 1930, les lettres d'Alain Grandbois nous rappellent une chose toute simple et pourtant essentielle à la compréhension de son parcours biographique et littéraire : avant d'être le poète et l'écrivain célèbre que nous connaissons, Grandbois a été un voyageur comme il s'en trouvait bien d'autres à l'époque. Il a parcouru le monde en quête de découvertes et de dépaysement, comme il a été à la recherche de lui-même. Bien souvent, l'écriture lui a servi de bouée de sauvetage, une façon de s'exprimer et de prendre place dans son propre univers familial. Écrire des lettres lui permet autrement de faire signe, de donner des nouvelles à ceux et celles qui l'aiment et qui l'attendent de l'autre côté du globe. Elles lui permettent surtout de rompre la solitude et les longues nuits d'insomnie qui le font souffrir. La Déclaration de la Seconde Guerre l'obligera à mettre fin à sa vie de bourlingue.

Le retour imprévu

A l'été 1939, quelques mois après avoir effectué un second séjour en Chine, probablement entre novembre 1938 et janvier 1939 – la chronologie demeure encore incertaine à cet égard –, Alain Grandbois reçoit l'ordre de rentrer le plus tôt possible au Canada. Devant la menace d'une seconde guerre mondiale, les autorités canadiennes à Paris, alors sous la gouverne du commissaire Pierre Dupuy, doivent intervenir rapidement et avec efficacité. Le 5 décembre 1939, trois mois après le déclenchement des hostilités franco-allemandes, il atterrit à l'aéroport de Saint-Hubert en banlieue de Montréal. Ébranlé par les événements et sans aucune ressource financière, il gagne le

¹ Les poèmes, légèrement modifiés, seront classés dans un ordre différent. Voir *Poésie 1, op. cit.*, p. 78.

INTRODUCTION

domicile de ses parents à Québec, où il demeure jusqu'au printemps de l'année suivante.

À l'été 1940, après un bref séjour à Saint-Irénée de Bellechasse et quelques semaines passées dans un petit hôtel de Deschambault, où il termine la rédaction de son prochain livre, consacré aux voyages de Marco Polo, Alain Grandbois effectue un autre séjour chez ses parents, au 127 rue Grande-Allée à Québec. De là, il quitte pour Montréal, où il s'installe temporairement. Inquiète de le voir ainsi poursuivre sa vie sans domicile fixe, Bernadette Rousseau-Grandbois prie pour que son fils s'établisse une fois pour toutes quelque part et qu'il se trouve une situation confortable. « Un jour viendra-t-il enfin où tu m'apprendras que tu es stabilisé? », lui demande-t-elle en octobre 1942. Des années plus tôt, elle formulait des vœux semblables, espérant qu'Alain puisse trouver une « compagne » et ainsi endosser le rôle du bon époux et du bon père. « Que je te veux heureux, mon Alain, je te veux une intelligente et aimante petite compagne pour réchauffer ton foyer, de beaux petits-enfants pour l'orner. » (Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, 18 septembre 1929)

La compagne a pour nom Marguerite Rousseau, cousine germaine d'Alain, qu'il épousera en 1958, soit plusieurs années après le décès de Madame Grandbois, survenu en 1944. Mère de quatre enfants, Marguerite a quitté son premier mari, l'avocat de grande réputation Bernard Devlin. Elle vit d'abord à Ottawa, puis à Montréal. Elle prend soin d'Alain, le reconforte et lui apporte une certaine forme de stabilité, tant d'un point de vue psychologique que dans les petites choses quotidiennes. Attentive, elle est à l'écoute de ses moindres désirs et respecte surtout son immense besoin de liberté et d'indépendance. Après tant d'années, Alain Grandbois retrouve pour la première fois la petite cousine Marguerite, qu'il affectionne depuis sa prime jeunesse.

INTRODUCTION

La correspondance entre Alain et Marguerite a été détruite, nous a confié Patricia Devlin, fille de Marguerite. Il s'agit là d'une perte énorme. Ces lettres auraient très certainement permis d'éclairer cette relation particulière et si importante dans la vie du poète, qui plaça en exergue du recueil de *Poèmes*, paru en 1963, la dédicace suivante : « Pour M. R. », venue coiffer ce qui demeure sans doute l'œuvre la plus importante de Grandbois¹. Femme d'une grande beauté, d'une délicatesse extrême, Marguerite incarne ce qu'Alain a peut-être toujours cherché à travers ses relations amoureuses.

Cette correspondance nous aurait peut-être également permis de mieux comprendre l'importance de la littérature dans la vie même de Marguerite, qui a publié quelques poèmes et écrit en collaboration avec Grandbois une nouvelle intitulée « L'anneau de feu »². Alain Grandbois lui rendra d'ailleurs hommage lors d'une émission radiophonique diffusée dans le cadre des *Écrivains canadiens de langue française*, disant que la poésie de Marguerite Rousseau « enchante comme peut nous enchanter la poésie d'aujourd'hui, et peut-être celle de demain. C'est une poésie à la fois timide et fière, trop orgueilleuse, et dont on ne sait si elle veut faire sauter les ponts, ou cimenter les ponts. Mais c'est de la poésie, et c'est tout ce qui importe. »³ Marguerite Rousseau a publié quelques-uns de ses poèmes dans la revue *Liaison*, dirigée par Victor Barbeau⁴.

¹*Poèmes* paraît aux Éditions de l'Hexagone, à Montréal. Le recueil regroupe pour la première fois les *Iles de la nuit*, *l'Étoile pourpre* et *Rivages de l'homme*.

²L'édition critique de ce poème a été préparée par Simon Dupuis dans le cadre de son mémoire de maîtrise à l'Université de Montréal (« Édition critique de *L'anneau de feu* d'Alain Grandbois et Marguerite Rousseau et des *Poèmes* de M. Rousseau », Montréal, Université de Montréal, 1991, 103 f.)

³Voir *Proses diverses*, p. 189. Ce texte a fait partie de la série des *Écrivains canadiens de langue française*. Il a été diffusé le 3 septembre 1946 sur les ondes de la radio de Radio-Canada International.

⁴En mars 1947, Marguerite fait paraître trois poèmes : « Nostalgies... », « Ce soir » et « Plus seule que toi ». En octobre suivant, elle publie deux autres poèmes : « Les bougies allumées » et « Devant la glace ». Enfin, c'est en octobre 1948 que sont publiés « Chemins » et « Carrousel ».

INTRODUCTION

À Montréal, sans le sou, Grandbois a vite fait de plonger dans une véritable dépression, qui l'entraînera presque au suicide. C'est ce que laisse du moins clairement entendre une lettre de Marcel Dugas à sa nièce Bérengère Courteau :

Bien mauvaises nouvelles de Grandbois. Il faut prier pour lui. La neurasthénie, le découragement, et tout ce qui s'ajoute à ces mots le talonnent. Il faut prier pour cet être afin que le courage le maintienne dans la vie. Je déprime aujourd'hui avec son amie qui, maintenant, habite Ottawa, ayant un de ses fils à l'Université. Madeleine de Varennes, sœur d'Alain, téléphonait hier qu'il était au plus bas. Prions pour lui afin qu'il ne recoure pas au suicide, ce dont je le crois capable, le petit malheureux.¹

C'est grâce à Jean-Marie Nadeau², également un ami de Marcel Dugas, qu'Alain Grandbois est engagé à titre d'assistant-catalogueur à la Bibliothèque Saint-Sulpice à Montréal, rue Saint-Denis. On s'apprête alors à réouvrir les portes de l'institution, fermée à partir de 1931 en raison de la crise économique. L'occasion est rêvée pour Grandbois, qui vit à cette époque dans un état de quasi pauvreté. Il prend plus ou moins au sérieux son statut d'employé et en profite pour écrire, et il écrira beaucoup.

Entre septembre et décembre 1942, il publie coup sur coup quatre nouvelles inédites dans la *Revue moderne* que dirige Henri Girard³. Cette revue populaire, dont les tirages sont étonnants pour l'époque, compte parmi ses collaborateurs de prestige Ringuet, Lucien Parizeau, futur éditeur du recueil des *Iles de la nuit*, René Garneau, que Grandbois connaît depuis le

¹ Lettre de Marcel Dugas à Bérengère Courteau datée du 14 septembre 1941 (BNQ, 35/1/17).

² Sur la carrière de Jean-Marie Nadeau, voir Jean-Jacques Lefebvre, « Nos disparus », *La revue du barreau de la Province de Québec*, Montréal, février 1961, p. 108-115.

³ Sur l'histoire et les grandes orientations de cette revue, voir l'article de François Ricard, « *La Revue moderne* : deux revues en une », *Littératures*, n° 7, 1991, p. 77-84.

INTRODUCTION

milieu des années 1930 pour l'avoir rencontré à Paris, et Robert de Roquebrune, archiviste et collègue de Dugas. Roger Duhamel, dont nous parlerons plus loin, y signe quant à lui une chronique régulière sur la littérature canadienne-française, et Lucienne Boucher supervise les pages féminines, publie quelques articles sur les arts (son mari Paul Dumas est un collectionneur hors pair et circule dans les ateliers de plusieurs peintres importants de l'époque¹) en plus de répondre au courrier du cœur... À la demande de René Garneau, directeur du service de la radio internationale de Radio-Canada, Grandbois rédige à l'automne 1943 une série de textes radiophoniques sur la guerre sino-japonaise². Dans le même élan, il prononce à Montréal une conférence intitulée « Visages de Chine »³. Enfin, parallèlement à tout cela, il reprend quelques projets d'écriture laissés en chantier, dont sa biographie de Sun Yat-Sen, qu'il abandonnera toutefois définitivement en 1945.

La correspondance d'Alain Grandbois nous fait voir combien le début des années quarante constitue une période difficile pour lui. Ses silences sont nombreux et très longs. Il lui arrive même par moments d'ignorer les lettres qu'il reçoit. Parmi ceux qui l'entourent, seul Marcel Dugas ne se gêne pas pour lui dire d'aller prendre l'air et de cesser de broyer du noir : « Ne batifolez pas avec tant d'abusives errances. Je vous prie, aspirez l'air de la campagne et chassez sans pitié les nuées qui vous

¹ Il est notamment l'auteur d'un livre sur John Lyman, paru aux Éditions de l'Arbre, à Montréal (coll. « Art Vivant », n° 2, 1944, 31 p.)

² Voir Émilie Lavery, « Édition critique de *La guerre sino-japonaise, Visages de Chine, et Voyages* d'Alain Grandbois », Université de Montréal, département d'études françaises, mémoire de maîtrise, 1989, p. 43-114. La série est diffusée entre le 16 décembre 1942 et le 27 janvier 1943, à raison d'une émission de 15 minutes par semaine.

³ Cette même conférence sera reprise plus tard à Toronto, devant un auditoire francophone. Voir Émilie Lavery, « Édition critique de *La guerre sino-japonaise, Visages de Chine, et Voyages* d'Alain Grandbois », *op. cit.*, p. 115-169.

INTRODUCTION

inclinent en tentation. La pire des tentations chez vous, c'est ce défaut que vous manifestez pour le drame, les subtilités, les randonnées à travers la chimère... quand vous pensez à vos amis. » (Lettre de Marcel Dugas, juillet 1944) Outre le fait qu'elle nous renseigne sur l'état de santé physique et psychologique du poète, la correspondance inédite des années 1940 nous permet de jeter un éclairage nouveau sur les réseaux d'influence qui se mettent alors en place à Montréal. Si Grandbois se retrouve peu souvent sur la scène publique, à l'inverse d'intellectuels comme Barbeau ou Lionel Groulx, il n'en demeure pas moins qu'il est présent au cœur de bien des événements littéraires et artistiques.

Montréal littéraire des années 1940

Le Montréal littéraire des années 1940 voit l'éclosion de nombreuses maisons d'édition et revues littéraires. De lui-même, Grandbois n'aurait peut-être jamais pénétré le milieu littéraire et intellectuel de l'époque, trop « timide » pour aller vers les autres, s'il faut en croire une lettre de Dugas à Victor Barbeau¹. Ce sont les autres qui iront vers lui, lui proposant de publier dans leur revue, leur journal, leur maison d'édition, l'invitant à participer à leurs activités littéraires et autres. Sans jamais l'avoir voulu et très certainement sans l'avoir cherché, Grandbois se retrouvera au centre de plusieurs événements, dont la fondation de *l'Académie canadienne-française* en 1944.

L'Académie canadienne-française regroupe des historiens, des critiques d'art, des écrivains et des poètes de toutes tendances et de tous les milieux. Sous la gouverne de son président Victor Barbeau, elle se donne essentiellement pour rôle de promouvoir et défendre la langue et la culture

¹Lettre de Marcel Dugas à Victor Barbeau, 12 novembre 1942 (BNQ, Fonds Victor Barbeau).

INTRODUCTION

françaises au Canada¹. Invité à siéger parmi les membres fondateurs, Alain Grandbois participe activement à la plupart des séances, au début à tout le moins. Il fait entendre son point de vue, défend ses idées². Il y trouve un lieu de socialisation. Il renoue son amitié avec Victor Barbeau, qu'il connaît depuis le début des années 1940, et y rencontre pour la première fois le chanoine Lionel Groulx, avec qui il échangera quelques lettres. Avec Rina Lasnier et le père Gustave Lamarche, il discutera surtout de poésie.

La correspondance du chanoine Groulx avec Grandbois témoigne de la distance entre ces deux hommes qui n'appartenaient pas à la même génération et ne partageaient pas du tout les mêmes opinions politiques. Entre eux, donc, quelques échanges courtois mais brefs, comme l'envoi de livres dédicacés et de simples avis de réabonnement à la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Nous ne retrouverons pas ici le ton et le style vif et contrasté qui rythment d'une façon toute particulière la correspondance d'Alain Grandbois et Victor Barbeau par exemple. Les lettres de Groulx, comme celles de Grandbois, se situent dans un autre registre épistolaire, empreint de convenances, de civilité et de formules de politesse.

Le jeu épistolaire oppose ici, en effet, deux personnalités tout à fait différentes. D'un côté, Grandbois n'hésite pas à se définir comme un être « asocial » et « égocentrique », de l'autre, il idéalise son interlocuteur, insistant sur la figure d'un Lionel Groulx « grand apôtre », « altruiste » et

¹ Sur l'histoire de l'Académie canadienne-française, voir Jean Royer, *Chronique d'une Académie (1944-1994). De l'Académie canadienne-française à l'Académie des lettres du Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1994, 151 p.

² Comme en fait foi l'édition récente des procès-verbaux de l'Académie, *Ibid.*

INTRODUCTION

« généreux » (Lettre à Lionel Groulx, 16 décembre 1947). D'une lettre à l'autre, il s'emploie à entretenir son image de poète « païen »¹ et désespéré.

Le jeu va dans les deux sens, puisque le chanoine Groulx lui-même se campe bien solidement dans son statut de prêtre et d'historien, cherchant à se situer loin de la littérature et des « fantaisies poétiques » : « Voici plus de trente-trois ans que le devoir d'état m'a entraîné, non seulement bien loin de la poésie, mais vers le genre en prose le plus austère : l'histoire. J'ai dû, sinon tuer en moi tout penchant à la fantaisie poétique, du moins me tenir en garde contre le périlleux sortilège. » (Lettre à Alain Grandbois, 30 décembre 1948) Définissant ainsi chacun leur position, il n'est pas étonnant que leur correspondance tourne court : entre eux, il n'y aura pas de véritable dialogue, pas d'échange d'idées.

Tout autre est la correspondance échangée entre Victor Barbeau et Alain Grandbois. Les deux hommes se sont rencontrés au début des années quarante par l'intermédiaire de Marcel Dugas qui connaît le « Turc » (pseudonyme de V. Barbeau) de longue date. Barbeau et Grandbois ont même reçu le Prix David (1941) la même année, le premier pour *Ramages de mon pays : le français tel qu'on le parle au Canada*, le second pour les *Voyages de Marco Polo*, publiés l'un et l'autre chez l'éditeur Bernard Valiquette. Adressée en juillet 1941, la première lettre de Barbeau donne le ton à ce qui deviendra au fil des ans l'une des correspondances les plus importantes et les plus riches du corpus épistolaire grandboisien. Riche d'abord sur le plan de l'histoire littéraire, puisqu'on y apprend la genèse de certains textes de Grandbois, mais riche également par le nombre de lettres échangées, leur correspondance s'échelonnant sur plus de vingt-cinq ans. Nous sont

¹La dédicace du recueil *Rivages de l'homme*, adressé à Lionel Groulx, se lit comme suit : « Pour M. le Chanoine Lionel Groulx, ces poèmes peut-être trop païens, avec cependant ma reconnaissance et mes hommages admiratifs. Alain Grandbois » (Bibliothèque du chanoine Groulx conservée au Centre de Recherche Lionel-Groulx)

INTRODUCTION

parvenues trente-sept lettres d'Alain Grandbois, adressées entre 1944 et 1971, et neuf lettres de Victor Barbeau.

Dès la première lettre qu'il adresse à Grandbois, nous remarquons la fougue et le franc-parler de Barbeau, qui n'use aucunement de périphrases pour bien se faire comprendre de son interlocuteur. Le but de son envoi est clair : il s'agit de convaincre Grandbois de faire partie de la *Société des écrivains canadiens* (fondée en 1936) :

Bien que je vous aie fait demander à plusieurs reprises si vous vouliez être des nôtres à la Société, vous n'avez jamais répondu. Aujourd'hui, c'est un ultimatum que je vous adresse. Vous n'avez pas le droit de refuser ne serait-ce que par esprit de solidarité. Je vous inscris donc au nombre de nos sociétaires. Ça ne vous coûtera rien et le seul inconvénient qui en résultera pour vous sera de lire (et encore!) nos circulaires. C'est dit? Alors c'est fait. (Lettre de Victor Barbeau, 2 juillet 1941)

Alain Grandbois ne répond pas à la demande de Barbeau, lui qui a toujours refusé de faire partie de quelque association que ce soit, jusqu'à ce que Dugas intervienne lui-même directement le 4 août suivant, en adressant les lignes suivantes à son ami poète : « Barbeau m'écrit qu'il vous a adressé une lettre par l'entremise de Valiquette et qu'il n'a pas reçu de réponse. Je vous conseille de lui répondre. »¹ Rien n'y fait, Alain Grandbois garde toujours silence. Sans attendre, Barbeau passe aux actes et inscrit de son propre chef le nom du poète dans le répertoire biobibliographique des membres de la Société². L'incident clos, le dialogue épistolaire entre Grandbois et Barbeau ne s'engagera réellement qu'à partir de l'année 1944-1945.

¹ Bibliothèque nationale du Québec, fonds Victor-Barbeau.

² Voir Victor Barbeau, *La Société des écrivains canadiens. Ses règlements — Son action — Bio-bibliographie de ses membres*, Montréal, Éditions de la Société des écrivains canadiens, 1944, p. 75.

INTRODUCTION

Hiver 1944 : à la demande de Barbeau, Alain Grandbois rédige un court article sur la France : « N'attendons pas que nos veines se vident ». L'article paraît en mars, en page liminaire du *Bulletin des études françaises* du Collège Stanislas de Montréal, sous la signature d'« Alain Grandbois, membre de la Société des Écrivains canadiens »¹.

L'année suivante, Grandbois fait parvenir à Barbeau un exemplaire d'*Avant le chaos*, paru aux éditions de *la Revue Moderne*. Barbeau le remercie sans attendre et lui adresse en retour la collection complète de ses *Cahiers de Turc* où, brillant jeune critique, il exposait déjà avec force et conviction ses idées sur la politique, les arts (le théâtre et la musique notamment), la langue et la littérature². Dans la lettre qui accompagne le précieux colis, Barbeau ne tarit pas d'éloges à l'égard du style de Grandbois, en qui il voit l'un des auteurs les plus « inspirés » et les plus « exotiques » de la littérature canadienne-française. « Bien des gens vous envieront votre expérience et votre art. » (Lettre de Victor Barbeau, mars 1945) Certes, Alain Grandbois est depuis longtemps reconnu pour son écriture complexe et raffinée, dont la critique faisait déjà l'éloge lors de la parution de *Né à Québec* (1933) et des *Voyages de Marco Polo* (1941). Tous connaissent également ses nombreux voyages, qui ont fait de lui un écrivain bourlingueur à la Hemingway ou à la Paul Morand. La différence vient ici du fait que c'est précisément Victor Barbeau qui parle, lui dont le jugement critique peut être aussi tranchant qu'une lame de rasoir. Visiblement ému par l'accusé de réception que lui adresse son ami, Grandbois décide de répondre aussitôt, appuyant sur chaque mot, sur chaque phrase qu'il écrit, de manière à démontrer son

¹ Repris dans *Proses diverses*, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1996, p. 126-127.

² Les seize *Cahiers de Turc* figurent dans l'inventaire fait par Simon Dupuis de la bibliothèque personnelle de Grandbois.

INTRODUCTION

sentiment réel et faire part de l'émotion qu'il ressent. Cette fois c'est au tour du poète de louer le style de Barbeau et de dire toute l'admiration qu'il porte au talent, à la verve et à la ténacité du jeune « Turc » :

Vous n'auriez pu me faire don plus magnifique que l'envoi de vos *Cahiers*, et vous n'auriez pu me faire plus grand plaisir. Car si je n'ignore pas que la collection en est devenue très rare — mais je ne suis guère bibliophile dans le sens de la seule rareté — je sais surtout, parce que je viens de lire chacun de ces *Cahiers*, ce que vous y avez mis de jeunesse, de courage, de dureté logique, de rigueur insolente et juste, de talent fichtre si personnel, qu'il ne doit rien, même aux meilleurs pamphlétaire que je connaisse. (Lettre d'Alain Grandbois, 14 mai 1945)

Entre eux, pas d'« officialités littéraires » comparables à celles que nous retrouvons dans la correspondance Groulx-Grandbois. Il ne s'agit pas non plus de surprendre l'autre par l'envoi d'une nouvelle lettre ou d'un colis inattendu. Alain Grandbois et Victor Barbeau n'ont pas besoin de s'écrire. Ils n'ont surtout pas besoin de l'approbation ou du jugement de l'autre. Leurs lettres viennent ainsi témoigner de l'amitié qui les unit peu à peu et qui jamais ne se démentira par la suite.

Barbeau et Grandbois n'ont pas besoin de correspondre. Ils habitent tous les deux Montréal, se rencontrent régulièrement aux séances de l'*Académie* et passent leurs soirées dans les mêmes restaurants et les mêmes bars. Ils se croisent *Chez Pierre*, un restaurant français, qui existe d'ailleurs encore aujourd'hui, là même où se seront réunis les premiers collaborateurs de *La Nouvelle Relève*¹. Pour les affaires courantes, le téléphone suffit. Écrire des lettres constitue un moyen détourné, une autre manière de se parler, et de se parler autrement, de dire ce que la conversation courante ne permet

¹Ce que raconte Jean Simard dans un texte intitulé « De Amicitia », paru dans *Liberté*, n° 23, mai 1962, p. 353-356.

INTRODUCTION

pas toujours, d'établir un climat d'échange que les rencontres mondaines ou littéraires ne favorisent pas.

Se jouent sur un autre registre, la correspondance de Grandbois avec le père Lamarche et celle avec Rina Lasnier. Bien qu'ils ne partagent pas les mêmes conceptions poétiques et littéraires, l'activité épistolaire constituera néanmoins entre eux une sorte de terrain d'entente où il est possible de se rejoindre.

La correspondance entre Alain Grandbois et le père Lamarche se répartit en deux temps : d'abord en 1948-1949, puis en 1958, dates qui coïncident avec les parutions de *Rivages de l'homme* et de *L'étoile pourpre*, recueils que Grandbois fera parvenir au père Lamarche. Grandbois voit Gustave Lamarche comme quelqu'un de tout à fait à part. Son statut de prêtre (Clerc de Saint-Viateur), sa longue et brillante carrière d'enseignant, de même que ses nombreuses activités littéraires (publication d'articles, de recueils de poèmes, de pièces de théâtre...), le situent en marge du clergé de l'époque. Étrangement, Grandbois ne retient ici que la figure du poète, à laquelle il peut sans doute plus aisément s'identifier. De sa part, c'est faire abstraction de la pensée politique du père Lamarche, qui aura fait partie – et cela Grandbois ne l'ignore pas – de ces intellectuels engagés des années trente, préoccupés par la question nationale. Selon René Pageau, l'idée de l'indépendance du Québec deviendra même, à partir de 1952, l'une des préoccupations majeures du père Lamarche¹. En évacuant la question

¹En juillet 1952, Lamarche publie dans *Les Carnets viatoriens* un texte intitulé « Le manteau de plomb », dans lequel il exprime en toute franchise l'idée de l'indépendance du Québec : « Peu importe que la liberté complète du Canada français soit possible ou impossible, le fait n'en reste pas moins évident que sa résurrection intellectuelle ne pourra se faire sans sa liberté politique et économique [...] ce qu'il faut faire par-dessus tout, c'est la volonté unanime tendue vers le bien final de la possession autonome. C'est la recherche d'une VIE INDEPENDANTE, d'une souveraineté nationale. » (Vol. 17, n° 2, juillet 1952, p. 80 ; cité par René Pageau, *op. cit.*, p. 36)

INTRODUCTION

nationale et en focalisant sur l'image du poète, Alain Grandbois instaure le seul lien épistolaire qu'il croit possible entre eux.

Le coup d'envoi est donné par une lettre du père Lamarche le 24 août 1948, dans laquelle il remercie Grandbois de lui avoir fait parvenir un exemplaire de *Rivages de l'homme*. En post-scriptum, il profite de l'occasion pour inviter le poète à publier quelques « primeurs lyriques ou narratives » dans les pages des *Carnets viatoriens*, qu'il dirige depuis plus de dix ans¹. Le tout contre rémunération, précise-t-il. Le 27 septembre suivant, Grandbois remercie à son tour le père Lamarche et lui promet de lui faire parvenir un poème inédit, le plus tôt possible². Au delà de ce qui pourrait être vu comme une simple collaboration littéraire, ces deux premières lettres témoignent du début de l'amitié qui liera les deux hommes, amitié au cours de laquelle ils seront amenés à partager un certain nombre de confidences et de propos intimes.

Pour donner une idée du registre de certaines des lettres qu'ils échangeront, voici quelques lignes extraites d'une lettre de Grandbois datée du 17 septembre 1949. Grandbois offre ses condoléances au père Lamarche, qui vient de perdre son père, et rappelle combien la mort de sa propre mère, décédée cinq ans plus tôt, éveille encore en lui de douloureux souvenirs. Il faut remarquer comment ici l'écriture épistolaire instaure un effet de miroir, où le destinataire s'identifie parfaitement à l'autre et donc à ce que vit le père Lamarche :

¹ *Les Carnets viatoriens* cesseront de paraître en 1955. Sur l'histoire de cette revue, voir René Pageau, *op. cit.*, p. 21-25.

² Ce qu'il fera le 17 décembre suivant. « Poème » sera publié dans *les Carnets viatoriens* en janvier 1949 et repris sous le titre « Je savais » dans le recueil de *l'Étoile pourpre* (*Poésie I*, p. 243-244).

INTRODUCTION

Vous me parlez de la mort de votre père. Et de cette « permanence » qui subsiste, entre votre mère et lui. C'est très beau. D'une beauté que seuls les mystiques, les poètes peuvent éprouver. Il me semble vous avoir confié déjà que je n'avais jamais été guéri de la mort de ma mère. Il se passe peu de nuits que je ne la voie dans mes rêves, vivante et riieuse et douloureuse et pathétique à la fois. [...] Je ne suis pas guéri.

C'est ainsi qu'une confiance en appellera une autre, puis une autre... jusqu'à ce que le silence du père Lamarche mette un terme à leur correspondance en 1958. Aura-t-il été déçu par l'attitude de Grandbois qui, délaissant la pratique épistolaire, délaisse également par le fait même ses liens d'amitié avec le père Lamarche? À notre connaissance, cette dernière lettre de Grandbois demeurera sans réponse. Entre-temps, le poète se sera lié d'amitié à un autre membre de l'*Académie*, Rina Lasnier, elle-même proche amie du père Lamarche.

Au cours du printemps 1948, Rina Lasnier songe à traduire en anglais quelques poèmes de Grandbois. Au poète, elle fait donc parvenir une première version de « Glaïeuls »¹, prenant soin d'ajouter la note manuscrite suivante : « Vous pouvez garder ou détruire. Je terminerai les autres sous peu. R. L. ». Plusieurs semaines s'écoulaient avant que Grandbois ne réponde. Le 15 juillet, il adresse enfin à Lasnier une lettre de remerciements dans laquelle il se permet d'émettre quelques réserves au sujet de la difficulté de traduire la poésie :

¹ Paru dans les *Iles de la nuit*. Voir *Poésie I*, op. cit., p. 120. La traduction de Rina Lasnier va comme suit : « Gladiolus were offending the blue / Remembrance of garden circling remorses / and men stooped their shoulders // There was somewhere upon an island / paces of shadows and peacocks // With a faint noise she was coming / She was coming with the silence of absence // It was the hour of inanimated worlds / Verily all the stars were silent // The sun was close ».

INTRODUCTION

On est en train de traduire certains de mes poèmes en portugais et en espagnol, ça traîne depuis un an¹. J'ai refusé deux ou trois fois la traduction anglaise, parce que ceux qui me l'avaient proposée m'apparaissaient comme de braves types préparant un combat de boxe. On ne lutte pas contre une langue. Au contraire, il faut la cerner, la guetter, la séduire, la prendre comme au piège. Si le cœur vous en dit, allez-y. Vous êtes poète.

Faut-il voir dans cette lettre une mise en garde de la part de Grandbois? Peut-être. En tout cas, il semble bien que ce projet n'ait eu aucune suite. Rina Lasnier et Alain Grandbois n'en reparleront d'ailleurs jamais dans la suite de leurs lettres.

Ce n'est pas un hasard si la correspondance Grandbois-Lasnier achoppe aussi rapidement. Dans une certaine mesure, Grandbois l'a cherché en opposant dès le départ sa propre conception de la poésie à celle de Lasnier. L'effet d'asymétrie qui caractérisait la correspondance Groulx-Grandbois (l'historien et le poète se faisant face, sans se rencontrer) est en quelque sorte repris dans une lettre de Grandbois datée du 27 septembre 1948 : « Vous vivez parmi les dieux ; je ne suis que parmi les hommes. C'est plus décevant. Vous êtes naïve et confiante. Je suis sceptique et crédule. Cela pourrait revenir au même. Mais cela ne revient jamais au même. » Là encore, Grandbois confronte deux conceptions impossibles à concilier. À partir de l'automne 1948, les lettres de Lasnier et de Grandbois se feront déjà moins nombreuses, plus distantes, écrites sur un ton quasi officiel.

Lionel Groulx, Victor Barbeau, Gustave Lamarche et Rina Lasnier ont en commun d'être tous membres de l'*Académie canadienne-française*. En

¹Eric Devlin a formulé l'hypothèse que Lucien Parizeau a voulu publier en espagnol les *Iles de la nuit* (Entretien avec Bernard Chassé, 1992). En 1946, Parizeau est nommé au secrétariat des Nations Unies et devient professeur au Centre d'éducation de l'Unesco pour l'Amérique latine à Patzcuaro, au Mexique, où il demeurera jusqu'en 1959. Les propos de Grandbois, dans cette lettre à Rina Lasnier, et les données biographiques que nous connaissons, viendraient peut-être renforcer l'hypothèse de Devlin.

dehors de ce cercle restreint, Alain Grandbois s'est aussi lié d'amitié avec plusieurs autres intellectuels, dont Roger Duhamel. La correspondance qu'il échange avec ce dernier nous permet d'ailleurs de préciser pour la première fois la pensée politique d'Alain Grandbois.

Grandbois a-politique?

Dans une lettre datée de juillet 1944, alors que toute la province est en pleine campagne électorale, que Duplessis affronte la voix montante d'André Laurendeau et du Bloc Populaire, Marcel Dugas qualifie Grandbois de « poète doublé [d'un] politicien ». L'idée peut surprendre, tant on a décrit Grandbois comme un poète en dehors de la sphère politique. Elle trouve toutefois un éclairage nouveau dans la correspondance de Grandbois avec Duhamel.

La première lettre de Grandbois est datée du 15 janvier 1942, alors qu'il vient tout juste de remporter le prix David pour les *Voyages de Marco Polo* et souhaite tout simplement remercier Duhamel, un des membres du jury. Quelques semaines plus tôt, Roger Duhamel avait également publié un article des plus élogieux sur le livre de Grandbois dans les pages littéraires du *Canada*¹. Malgré la génération qui les sépare, la complicité entre les deux hommes est immédiate et ne se démentira jamais, ainsi qu'en fait foi ce très beau et très juste témoignage de Roger Duhamel paru dans *Bilan provisoire* :

Une quinzaine d'années nous sépare, dont nous n'avons jamais fait état. Si nous n'avons pas en commun le talent, nous partageons en revanche les mêmes préoccupations intellectuelles, les mêmes goûts, les mêmes réactions face à la sottise. Que d'heures avons-nous passées depuis quinze ans, à deviser de tout et de rien, à marquer nos divergences, à inscrire nos espoirs! Je ne sache aucun écrivain plus dénué

¹« *Les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois », *Le Canada*, 23 août 1941, p. 2.

INTRODUCTION

de toute ambition, dans le sens utilitaire et immédiat de ce terme. Grandbois a des défauts, il ignore la bassesse. Trop distrait pour s'abandonner à ces petites industries en usage dans la faune littéraire, il les rejette d'instinct. Il se présente tel qu'il est, confiant que son œuvre mince et haute portera témoignage pour lui. Il a de la noblesse naturelle, il demeure imperméable à toutes les vilénies.¹

Il est un point sur lequel Alain Grandbois et Roger Duhamel ne partagent toutefois pas du tout les mêmes opinions : la politique. Candidat du Bloc Populaire aux élections de juin 1945, Duhamel fait partie des jeunes intellectuels nationalistes de l'époque, farouches adversaires du Premier ministre Duplessis. Alain Grandbois, on le sait, ne s'est jamais avancé publiquement dans l'arène politique, préférant projeter l'image d'un poète « a-social » et « a-politique », qu'il aura toujours entretenue et défendue avec la plus grande verve.

Les poètes n'ont pas de statut social, ils sont inévitablement et véritablement a-sociaux, indépendants au point d'être en marge de la société, au point d'être péniblement seuls. Ils ne sont pas comme les avocats, les employés civils, les plombiers : ils n'ont pas de fonction précise et essentielle dans la société, qui leur permettrait de former des associations, des syndicats, de faire des grèves.²

En privé cependant, Grandbois montre un certain intérêt à l'égard de la politique canadienne-française. N'oublions pas du reste qu'il est issu d'une famille où la politique occupe les conversations de bien des soirées et où l'engagement social est extrêmement important. Son oncle Maurice Rousseau a été candidat conservateur aux élections partielles de Montmagny en 1904

¹ Roger Duhamel, *Bilan provisoire*, Montréal, Beauchemin, 1958, p. 64-65.

² « Rencontre avec ... Alain Grandbois », réalisée par Guy Robert et publiée d'abord dans les pages du *Devoir* (26 octobre 1963, p. 18-19), puis dans *Littérature du Québec* (Montréal, Déom, 1964, tome 1).

INTRODUCTION

(défait par le libéral Armand Lavergne), son beau-frère Pierre de Varennes s'occupe activement de politique fédérale, provinciale et municipale dans Québec et les environs, son autre beau-frère, Mark Drouin, a été sollicité par Maurice Duplessis lui-même pour qu'il se présente aux élections de 1944, et sa sœur Jeanne parle à la radio en faveur de l'Union nationale ce même été de 1944 (Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, 19 juillet 1944). Dans plusieurs lettres d'Henri Grandbois, il est aussi question de politique, des changements de gouvernement et des répercussions possibles sur la situation économique et sociale du Québec. Au courant de tout, il ne se prive pas pour dire ce qu'il pense et marquer ainsi clairement ses positions. Dans une lettre datée du 20 décembre 1936, adressée quelques mois après la démission de Taschereau, il confie à Alain que Duplessis semble être enfin l'homme de la situation :

c'est Duplessis qui est l'âme, l'homme du jour, fort de son expérience des années passées dans l'opposition, bien au courant de tous les petits & grands moyens qui faisaient la force de la bande Taschereau, pour les avoir scrutés, dénoncés et combattus pendant le temps qu'il a passé dans l'opposition, c'est lui aujourd'hui qui est le maître devant qui vont se courber et s'aplatir ceux qui n'en voulaient pas avant le scrutin... C'est la politique... (Lettre d'Henri Grandbois, 17 août 1936)

Alain Grandbois n'a jamais pris position officiellement pour ou contre Maurice Duplessis à une époque où, il faut le rappeler, plusieurs intellectuels, dont André Laurendeau, s'opposent publiquement et fermement au duplessisme. Comment lire alors cette lettre adressée à Roger Duhamel au lendemain des élections d'août 1944? Doit-on y voir une confirmation des idées politiques de Grandbois? De Provincetown, où il se trouve alors, le poète remercie Duhamel pour l'envoi d'articles et de journaux sortis au lendemain du scrutin :

INTRODUCTION

Merci ami, j'ai tout reçu, et je constate avec joie qu'outre ta rare vertu de l'exactitude, tu possèdes aussi celle de la diligence pour les petits services, lesquels sont le plus souvent plus ennuyeux à rendre que les grands. (Sans allusions aux Cinq). Et pour cela, lors de ton dernier soupir, ou râle — au choix — tu rejoindras d'un bond, d'un seul jet, le Septième Ciel, où tu prendras place à quelque petite droite du Père. Notre «magnifique victoire» m'eut exalté davantage si je n'avais été durant dix ou quinze jours, malade comme une douzaine ou deux de chiens, de sorte que mes vacances ne m'ont guère profité, comme disent les mères de famille.

À l'époque, l'expression «les Cinq Grands» désigne les cinq pays les plus puissants du monde, qu'étaient la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union Soviétique, la Chine et la France. Tant dans *La Patrie* que dans l'hebdomadaire *Le Bloc*, organe de presse du parti du Bloc populaire, où il signait sous le pseudonyme de Paul Laliberté, Roger Duhamel fait paraître en 1944 et en 1945, de très nombreux articles sur la politique internationale. L'allusion faite au sujet de cette « magnifique victoire » renvoie quant à elle directement aux résultats des élections du 8 août, alors que l'Union nationale remporte 48 sièges, les Libéraux 37 sièges et le Bloc populaire 4 sièges. Maurice Duplessis défait Adélard Godbout et est élu pour la seconde fois Premier ministre du Québec.

Par-dessus tout, il nous semble important de retenir ici le ton même de cette lettre à Roger Duhamel. L'ironie à peine voilée et le cynisme rendent compte de l'attitude d'Alain Grandbois à l'égard de la venue de Duplessis au pouvoir, et plus généralement encore du discours politique de l'époque. Rien ne serait plus faux de croire que Grandbois fut duplessiste dans l'âme ou qu'il aurait pu militer d'une manière ou d'une autre pour la cause de l'Union nationale. Bien sûr, il s'intéresse à ce qui se passe chez lui, comme il s'informe de la scène politique internationale, préoccupé qu'il était par exemple par les répercussions de la Seconde guerre mondiale. L'intérêt

INTRODUCTION

que porte sa famille à l'élection de Duplessis, incluant les influences politiques de son beau-frère Mark Drouin¹, ne reflète qu'en partie ses propres positions. C'est ainsi qu'il faut lire, nous semble-t-il, le projet de Grandbois d'écrire une biographie sur Maurice Duplessis.

Ce texte, une commande de Mark Drouin, comprend en tout 215 feuillets dactylographiés et a été écrit au cours de l'année 1947-1948 (BNQ, 204-6-7). Ce travail ne trahit aucun engagement politique de la part de Grandbois, malgré le fait qu'il évoque en guise d'avant-propos des raisons autrement plus « littéraires » et historiques :

Un ami de longue date dont le nom, singulièrement, porte les mêmes initiales que celui de M. Duplessis, me suggéra un jour d'esquisser la biographie du Premier ministre de [sic] Québec. L'idée me plut tout de suite, pour des motifs qui n'auraient échappé à aucun écrivain curieux de l'époque que nous traversons, et des rares hommes qui la marquent du sceau de leur exceptionnelle personnalité.

Se réfugiant derrière l'image de l'écrivain, plutôt que celle du biographe ou de l'historien, Alain Grandbois s'intéresse à Maurice Duplessis comme il s'intéresse à un personnage de roman, de la même manière qu'il s'est intéressé aux personnages de Louis Jolliet, Marco Polo et Sun Yat-Sen. De toute évidence, ce texte était strictement alimentaire et l'auteur ne s'est jamais investi dans l'écriture d'une quelconque biographie « littéraire ». Une analyse du document nous permet d'ailleurs de constater que Grandbois a tout simplement repris et enfilé les unes à la suite des autres les grandes étapes de la vie et de la carrière politique de Duplessis, de ses origines trifluviennes à son ascension au pouvoir et à sa réélection en 1944. Sans gêne aucune, il cite de larges extraits de discours, de lettres et de notes, qu'il

¹ Ross Drouin, frère de Mark, a été candidat pour l'Union nationale dans Québec-Ouest. Il sera toutefois défait par le libéral Wilfrid Samson, seul candidat à être également échevin à la ville de Québec (voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, juillet 1944).

INTRODUCTION

collige page après page, de façon purement chronologique, allant jusqu'à insérer au passage quelques allusions à la famille Rousseau-Grandbois, en la personne de Mark Drouin, qu'il présente comme un « brillant avocat de Québec », de l'oncle Arthur Rousseau, que Duplessis aurait incidemment cité dans l'un de ses discours de 1934, et du cousin Jacques Rousseau, présent au côté du Frère Marie Victorin lors de la création du Jardin Botanique de Montréal. Comble d'ironie, Alain Grandbois va jusqu'à citer l'extrait d'un éditorial de son ami Roger Duhamel, qu'il introduit comme un « écrivain et journaliste, auteur de plusieurs livres d'excellente critique ».

La correspondance avec Duhamel nous permet donc d'affirmer qu'Alain Grandbois était conscient, voire même préoccupé par les enjeux politiques de son temps. Elle nous permet également de constater combien il a fait preuve d'un certain cynisme à l'égard de la politique en général, traçant ainsi les distances entre le poète qu'il est et veut demeurer, et l'homme de tous les jours, influencé ou non par sa propre histoire familiale et les intérêts politiques et économiques de chacun. Son attitude demeurera la même quelques années plus tard lorsque, en 1960-1961, il bénéficie d'une bourse du gouvernement canadien pour aller en Europe et décide d'entreprendre la rédaction d'une série de poèmes intitulée provisoirement : « Suite canadienne »¹. Le projet, qui avait pour objectif de faire l'éloge de l'unité des dix provinces canadiennes, ne débouchera sur aucune publication. Grandbois ne partagera pas non plus l'engagement politique des jeunes poètes des années cinquante et soixante, celle de Miron entre autres, avec qui il échangeera une correspondance assidue à partir de l'automne 1962. Il aura le sentiment d'être déjà trop âgé pour participer à quelque renouvellement social ou idéologique que ce soit. Rien ne l'empêchera toutefois de rencontrer ces jeunes poètes regroupés autour des

¹Voir *Poésie I*, p. 369-385.

INTRODUCTION

Éditions de l'Hexagone et de partager avec eux la seule passion qui reste en lui vivante : la poésie.

Des années de gloire et de solitude

Depuis 1941, date de sa fondation, la revue *Amérique française*¹ joue un rôle important dans le monde des lettres à Montréal. L'écrivain et critique François Hertel en assure la direction de 1945 à 1947. Corinne Dupuis-Maillet et sa fille Andrée prennent successivement la relève, jusqu'à ce que la revue cesse provisoirement de paraître en 1955. Un seul et dernier numéro paraîtra en 1963. Tout au long de son histoire, les grandes orientations de la revue restent à peu près les mêmes, soit concilier l'héritage culturel de la France et l'essor de la culture et de la littérature canadiennes-françaises. Parmi les collaborateurs connus, mentionnons à part François Hertel, Lucienne Boucher, son mari le docteur Paul Dumas, les historiens Guy Frégault et Gustave Lanctot, le poète Robert Choquette, les écrivains Robert de Roquebrune et Philippe La Ferrière dont Grandbois préfacera, en 1954, le recueil de nouvelles intitulé *Philtres et poisons*². Dès son arrivée à la revue, Andrée Maillet se propose de faire plus de place aux jeunes poètes³. Sylvain Garneau y publie dès 1946 ses premiers vers. Quelques années plus tard, Grandbois signera la préface du recueil *Objets trouvés*, « enchanté de l'audace de ce jeune poète de vingt ans »⁴. Viendront ensuite d'autres jeunes

¹ Sur cette revue, voir Richard Giguère, « *Amérique française (1941-1955) : notre première revue de création littéraire* », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 6, été-automne 1983, p. 53-63.

² Montréal, Éditions du Cerbère, [1954], p. 9-11.

³ Au sujet des objectifs de la revue, voir Andrée Maillet, « Lettre sur *Amérique française* », *Amérique française*, vol. 12, n° 5, décembre 1954, p. 356-357.

⁴ « La poésie est une très vieille et très grande dame... », préface à *Objets trouvés* de Sylvain Garneau, Montréal, Éditions de Malte/André Roche, 1951. Repris dans *Proses diverses*, p. 390-392.

INTRODUCTION

poètes, Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette, Jacques Brault et Gaston Miron. Alain Grandbois ne collabore quant à lui qu'une seule fois à *Amérique française*, revue à laquelle il a pourtant été abonné entre 1947 et 1955¹. Au printemps 1952, il y fait paraître « À propos de la poésie² », texte dans lequel il condamne l'ignorance et l'indifférence des Canadiens français à l'égard de la culture en général et de la poésie en particulier. La revue d'Andrée Maillet lancera donc plusieurs jeunes poètes, qui tous graviteront autour de l'« aventure » des Éditions de l'Hexagone, où Grandbois fera paraître successivement *L'étoile pourpre* en 1957 et *Poèmes* en 1963. La correspondance inédite nous permet aujourd'hui d'éclairer les rapports complexes et parfois ambigus, il faut bien le dire, d'Alain Grandbois avec les jeunes poètes de l'après-guerre.

Jean-Guy Pilon et Fernand Ouellette ont été parmi les premiers à correspondre avec le poète des *Iles de la nuit*, espérant que celui-ci pourra leur apporter de précieux conseils. Alain Grandbois s'est cependant toujours défendu d'incarner le rôle de précurseur en poésie. Il s'est gardé de jouer les maîtres en versification, de dire ce qu'il faut ou ne faut pas faire. Des conseils, il n'en a reçu de personne. De même évitera-t-il de prodiguer ou d'inculquer quelque règle littéraire que ce soit et à qui que ce soit. Bien que touché du fait que Pilon et Ouellette trouvent en son œuvre un vent de liberté et de modernité, Grandbois restera toujours le même, un peu distant, réservé. Remarquons, par exemple, l'emploi qu'il fait du conditionnel dans une lettre datée du 10 mars 1953 à Jean-Guy Pilon. Grandbois termine alors tout juste la lecture du manuscrit de *La fiancée du matin*, reçu quelques semaines auparavant. Après les salutations d'usage — Grandbois et Pilon ne

¹ Ce que révèle l'inventaire de la bibliothèque personnelle du poète.

² « A propos de la poésie ». *Amérique française*, vol. 10, n° 2, mars-avril 1952, p. 33-36.

INTRODUCTION

se connaissaient pas encore personnellement – le poète aborde, pour l'éviter aussitôt, la question du manuscrit :

Vous n'êtes pas du tout un inconnu pour moi. J'ai lu certains de vos poèmes dans *le Devoir*, et je les ai trouvés remarquables. (Veuillez bien croire que je ne suis guère prodigue en louanges ou compliments). Le manuscrit que vous m'avez adressé renferme de très belles choses. Je voudrais bien sincèrement vous aider, je ne sais par quels moyens, ni comment. (Nous soulignons.)

Quelques jours plus tard, Jean-Guy Pilon téléphone à Grandbois, qui accepte de le recevoir chez lui, rue Lincoln. Grandbois lui parle alors un peu de poésie (très peu en fait, semble-t-il, selon Pilon) et lui raconte ses très nombreux voyages. Pilon écoute, ravi, fiévreux¹. *La fiancée du matin* paraît à compte d'auteur à la fin de l'été 1953, aux Éditions Amicitia (créées pour l'occasion). Pilon assure les frais du tirage par mode de souscriptions, Grandbois accepte de son côté de distribuer un certain nombre d'exemplaires à ses amis, permettant ainsi de couvrir les frais de l'édition². Le lancement a lieu à Montréal le 9 septembre. Parmi les participants, on trouve, outre Alain Grandbois, Rina Lasnier, à qui est dédié le recueil, et le père Gustave Lamarche³.

Il arrive par contre que Grandbois adopte une attitude plus réservée à l'égard d'autres jeunes poètes, comme le laisse entrevoir la correspondance échangée avec Fernand Ouellette. À l'instar de son ami Pilon, Ouellette a fait parvenir quelques-uns de ses premiers poèmes à Grandbois. Après les avoir

¹ Pilon a lui-même raconté son amitié avec Grandbois dans son discours de réception à la Société royale du Canada, prononcé le 9 novembre 1968 (paru dans *Présentation*, XXIV, 1968, p. 37).

² Entretien téléphonique de l'éditeur avec Jean-Guy Pilon, 26 septembre 1996.

³ Ces informations ont été tirées d'un article d'André Belleau. « Entrevue exclusive avec... Jean-Guy Pilon », *Le Quartier latin*, 15 octobre 1953, p. 4.

INTRODUCTION

lus et annotés, ce dernier adresse une lettre délicate, teintée de réserves. Il remercie Ouellette pour l'envoi de ses poèmes et pour la confiance qu'il lui porte, puis parle de la « voie » poétique forte et originale qu'il discerne dans le travail du jeune homme, invitant toutefois celui-ci à ne pas céder à la tentation de l'« automatisme littéraire », comme on parlait à l'époque de l'automatisme pictural en art, et aux images faciles.

Toute poésie moderne, et si échevelée soit-elle, doit être marquée du signe sur le mur, de la blessure de l'intelligence ou du cœur, ou d'une révolte qui transperce les mots, les défonce et les broie. Le reste est de la mauvaise littérature. [...] [Soyez] surtout vous-même. N'ajoutez pas trop de crédit aux modes du jour. (Lettre à Fernand Ouellette, 4 mai 1954)

Dix jours plus tard, Fernand Ouellette fera parvenir au poète une lettre pleine d'enthousiasme et de reconnaissance :

J'espère, écrit-il, que mes poèmes futurs seront moulés de ce respect sacré envers la Poésie, et dignes témoins de la confiance d'un grand poète envers un jeune. (14 juin 1954)

Par la même occasion, il annonce le titre du recueil : *Ces anges de sang*. Paru en 1955 aux Éditions de l'Hexagone, sous la forme d'une mince plaquette d'une trentaine de pages (dans son édition originale, le recueil comprend dix-huit poèmes en tout), l'exemplaire adressé à Alain Grandbois porte la dédicace suivante :

À Monsieur Alain Grandbois, par la poésie le sang s'unit à l'ange. Et l'être se dépouille de ses limites au nouvel espace de l'œil. Il n'y a plus de souvenirs, la soif pressent son univers. Et nul tombeau, nul vestige, nul masque ne sont lieu de réclusion pour l'innocence. A l'Aube elle tend la main et un nouveau soleil d'or chante l'amour en la poitrine. En toute admiration, et respect, Fernand Ouellette. (4 juin 1955)

INTRODUCTION

La correspondance entre les deux hommes n'ira pas beaucoup plus loin. Suivront deux autres lettres de circonstances seulement, dans lesquelles Grandbois remercie brièvement et sur un ton quasi officiel Fernand Ouellette pour un texte publié dans la revue *Liberté* de mai-juin 1960. Comme il arrive bien souvent pour le reste de la correspondance grandboisienne, les envois de livres viendront prendre le relais du commerce épistolaire.

C'est en 1957 que Jacques Brault rencontre pour la première fois Alain Grandbois. Des années plus tard, Brault se fera d'ailleurs le témoin sensible de ses visites à Mont-Rolland, où le poète habite depuis plus d'une année :

Le bon sens est une pudeur qui se rit d'elle-même et de sa mesure, qui rit à ses propres dépens, ayant les moyens d'acquitter la facture. J'en fis l'expérience un jour que j'allai rendre visite au poète Alain Grandbois. Celui-ci habitait à Mont-Rolland une maison accrochée à flanc de colline et d'où l'on avait une vue panoramique sur les Laurentides. C'était l'automne ; le soleil brillait. Je me faisais une fête de cette rencontre. En descendant du taxi, un faux mouvement pour dégager mes jambes fut cause d'un accident pour le moins embêtant. Mon fond de pantalon venait de se découdre sur une longueur marathonesque [...] Un peu de fil et une aiguille... Nous avons joué les couturières tout en devisant de la justesse du mot en poésie.¹

Au moment de leur rencontre, Jacques Brault n'est pas un inconnu pour Grandbois. Il a déjà publié notamment un certain nombre d'articles sur la littérature et la langue dans *Amérique française*². Le prétexte des premières lettres échangées entre Grandbois et Brault gravite autour d'un projet de

¹ *Ô Saisons, Ô châteaux. Chroniques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1991, p. 67.

² Mentionnons « Notes sur le langage », *Amérique française*, vol. 13, n° 4, 1955, p. 25-27.

INTRODUCTION

livre. À l'été 1957, Brault prépare en effet, à la demande du père P.-A. Martin des Éditions Fides, un choix de textes de Grandbois. Le livre doit paraître dans la collection des « Classiques canadiens » et sera destiné à un large public, mais aussi aux professeurs et aux étudiants. Afin de répondre aux exigences de Fides, Brault doit fournir quelques renseignements biographiques en guise d'introduction, ainsi qu'une brève chronologie. Il demande donc la collaboration de Grandbois, qui accepte volontiers de le recevoir et de répondre à ses questions.

Au cours de l'été 1957, Brault offre à Grandbois un exemplaire dédié de son premier recueil de poèmes¹. Grandbois en prend connaissance et signale discrètement, dans une lettre du 15 août 1957, l'intérêt qu'il a ressenti à la lecture du livre : « Vous avez là de bien beaux vers, je vous le dis sans flatteries. » Une autre lettre suivra, annonçant une dernière rencontre en décembre. Au cours de l'hiver 1958, Alain Grandbois tombe malade et doit être hospitalisé (en mars). Les deux hommes ne reprendront contact que plusieurs mois plus tard.

Au cours du printemps 1958, Jacques Brault revient donc à la charge et demande à Alain Grandbois de publier un poème inédit. La réponse de Grandbois se fait attendre, principalement en raison de son état de santé précaire. En juillet, il adresse à Brault un « petit poème quelque peu ésotérique² ». Enthousiaste, ce dernier accuse aussitôt réception :

Comment vous remercier pour votre poème? Je paraîtrai banalement poli en disant que je l'aime. Je ne le trouve pas ésotérique, mais (comme plusieurs de vos textes) plein de mystère et même de magie; je ne me risquerai cependant pas

¹ *Trinôme*, Montréal, Éditions Jean Molinet, 1957, 57 p. En collaboration avec Claude Mathieu et Richard Pérusse.

² Cf. Lettre de Grandbois à Jacques Brault, 21 juillet 1958. Il s'agit de « Poème », repris sous le titre « Désert fatal... » dans *Poésie I*, p. 300.

INTRODUCTION

à une interprétation impressionniste ou vaguement psychanalytique... Je me contente de lire votre poème à haute voix et d'écouter son bruissement qui me revient en paroles fraternelles. J'aime en particulier le vers: « Bel œillet brûlant sous la furie de l'outrage ». (24 juillet 1958)

L'anthologie est achevée d'imprimer le 15 octobre 1958. Fides annonce au même moment la parution prochaine d'un essai de Brault : *Connaissance d'Alain Grandbois*.

La mise en branle de ce second projet ne se concrétise toutefois qu'à partir de 1962. À nouveau, Brault écrit à Grandbois pour lui faire part de ses intentions d'écrire un livre sur lui. L'idée séduit le poète. Il se fera un plaisir de revoir le jeune professeur et de répondre à ses questions. Deux ou trois lettres et quelques rencontres informelles suffiront donc pour rétablir les liens d'amitié entre les deux hommes. Le livre ne paraît que quelques années plus tard, en 1968, grâce à une collaboration entre Pierre Seghers et Gaston Miron des Éditions de l'Hexagone. Le succès est immédiat, au grand plaisir de Brault. « *Notre* livre, semble-t-il, est apprécié. Surtout, il est LU! J'en suis très heureux pour vous et pour votre poésie. » (Lettre de Jacques Brault, 19 juin 1968. Mots soulignés par l'auteur.)

À partir de la fin des années soixante, Jacques Brault et Alain Grandbois se fréquenteront de moins en moins. Leur correspondance sera ponctuée par de longs moments de silence ; un silence qui doit être perçu non comme une mise à distance, mais plutôt comme un signe de pudeur et de réserve de part et d'autre. Brault n'ignore pas les difficultés et les malheurs de Grandbois, qui vieillit difficilement et souffre de malaises de toutes sortes (ostéoporose, troubles respiratoires...). Il connaît trop bien aussi l'aversion du poète pour l'écriture épistolaire. Rien d'étonnant alors à ce que leur correspondance se termine par une lettre de Jacques Brault dans laquelle il évoque, non sans regret et nostalgie, leurs conversations

INTRODUCTION

d'autrefois à Mont-Rolland. Brault en profitera surtout pour redire l'importance que la poésie de Grandbois a dans sa vie de tous les jours :

Il y a longtemps que je souhaite vous reparler comme nous le faisons si bien, à cœur ouvert, sans complication. Ai-je besoin de vous redire à quel point vous m'avez aidé à vivre et à espérer? Vos poèmes sont toujours là, sur ma table, et je ne cesse de les méditer, me frayant avec eux un chemin vers quelque lumière. (Lettre de Jacques Brault, 19 décembre 1969)

À l'instar de Jacques Brault, Gaston Miron a beaucoup fait pour la diffusion de l'œuvre grandboisienne, au Québec et à l'étranger. C'est très certainement grâce à lui que la poésie d'Alain Grandbois a connu au cours des années cinquante et soixante la reconnaissance et l'estime que l'on sait. Bien qu'ils se soient rencontrés à Montréal vers 1955¹, par l'entremise de Jean-Guy Pilon, il faudra attendre plusieurs années avant que le poète et l'éditeur aient à correspondre.

Dès son retour d'Europe en 1960, Miron reprend la barre de l'Hexagone. La petite maison souffre de difficultés financières importantes et ne semble plus rencontrer les objectifs qu'elle s'était fixés quelques années plus tôt. On modifie le comité de direction et l'on propose de publier de nouveaux titres. Dans une entrevue accordée au journaliste Jean Paré en avril 1962, Miron annonce qu'il désire rééditer *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois. « Non pas les œuvres complètes », précise-t-il. « Grandbois dit qu'il a encore à écrire. »² Au cours de l'hiver 1963, l'éditeur se ravise et décide, avec le consentement du poète, de préparer l'édition de *Poèmes*, qui

¹ Il est fait mention de cette rencontre dans *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Hæffely (1954-1965)*, Montréal, Leméac, 1989, p. 44.

² « Résurrection cette semaine : l'Hexagone repart vers une nouvelle moisson poétique », *Le Nouveau journal*, cahier « Lettres », 14 avril 1962, p. III. Propos recueillis par Jean Paré.

INTRODUCTION

regroupera pour la première fois les recueils *Les Îles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *L'Étoile pourpre*. Ce projet coïncide avec les célébrations des dix ans de l'Hexagone. En rendant ainsi hommage à Grandbois, salué depuis longtemps comme le poète de la modernité littéraire québécoise – et en diffusant le plus largement possible son œuvre –, Gaston Miron tente le tout pour le tout et cherche à revaloriser le travail fait jusque-là par l'Hexagone. La correspondance Grandbois-Miron montre bien comment celui-ci a pleinement et généreusement assumé son rôle d'éditeur, lui qui informait constamment Alain Grandbois, discutait des démarches à entreprendre, justifiait ses choix, etc.

Les lettres de Gaston Miron et d'Alain Grandbois ne se limitent cependant pas au seul mode informatif et ne sauraient être vues comme une simple correspondance d'affaires, au sens habituel du terme. Au détour d'une phrase, il arrive bien souvent que Miron parle d'autre chose, il décrit alors ce qu'il fait ou ce qui le préoccupe, rend compte de ses lectures, de ses voyages ou des rencontres qu'il a eues avec d'autres poètes québécois et étrangers. Alain Grandbois fera de même de son côté, se laissant prendre volontiers au jeu épistolaire de l'ami Miron.

Entre eux, le dialogue est réel, l'écoute réciproque. Par moments, on voit un Miron-poète qui désavoue sans cesse la qualité et l'intérêt de sa propre démarche littéraire, au profit de l'admiration qu'il porte à l'œuvre poétique de son interlocuteur. C'est pourtant ce Miron-là qui plaît le plus à Alain Grandbois, qui lui adresse un jour les salutations suivantes : « Mon cher poète et éditeur » (29 octobre 1962). L'ordre des mots ne tient pas du hasard, lorsque nous lisons la fin de cette même lettre :

Je vous demanderai aussi, si vous pouvez le faire, de m'envoyer ce très beau poème que vous avez écrit, et dont nous avons parlé hier. Ceci n'est pas de ma part de la flagornerie, de la flatterie. Pourquoi? Je l'ai beaucoup aimé,

INTRODUCTION

et vous avouerais-je que, sauf de très rares exceptions, je goûte assez peu la poésie de nos concitoyens. (Lettre à Gaston Miron, 29 octobre 1962)

Le poème dont il est ici question s'intitule « La marche à l'amour » et est paru pour la première fois dans le *Nouveau journal* du 14 avril 1962. Par la suite, Alain Grandbois ne cessera jamais de répéter son admiration pour la poésie de Gaston Miron. Autre exemple : au printemps 1963, Miron rassemble et publie quelques poèmes dans la revue *Liberté*. Grandbois lui adresse aussitôt quelques lignes de félicitations où il se permet encore une fois de réitérer toute son admiration :

Vous avez écrit un bien beau poème, pourquoi ne le publiez-vous pas en tirage spécial, plaquette de luxe, enfin, ce genre-là!¹ Rien ne vous empêcherait, plus tard, et dans une édition plus accessible, de le joindre à ceux que vous préparez. Mais ne voyez ici qu'une suggestion, je n'oserais pas m'occuper de ce qui vous regarde.

Le 21 août suivant, Grandbois insiste et souligne encore : « Vos poèmes sont très beaux. (J'accorde à ces mots leur signification originelle.) »

Lorsqu'un journaliste lui demande en 1965 ce qu'il pense de la jeune poésie, Alain Grandbois répond sans hésiter : « Je la trouve souvent désolante, inculte, hâtive », prenant soin d'ajouter : « Je reçois leurs livres. Il en est un qui m'intéresse, échevelé, diffus, produisant peu, je crois, inspiré : Gaston Miron² ». Sa joie ne sera que plus grande et sincère encore lorsque *L'homme rapaillé* paraîtra en 1970.

¹ Une édition de luxe de « La marche à l'amour » sera publiée en 1977, aux Éditions Erta, illustrée de cinq eaux-fortes et d'une gouache originale du peintre Léon Bellefleur.

² Propos recueillis par Alain Pontaut, « Du Québec aux rivages de l'homme », *le Devoir*, le 30 octobre 1965, p. 18.

INTRODUCTION

Bien qu'issus de générations et de milieux extrêmement différents, Alain Grandbois et Gaston Miron trouvèrent le moyen de partager ce qu'ils avaient en commun. Leurs lettres, où s'entrecroisent propos littéraires et confidences personnelles, rendent compte de leur état de santé fragile, souvent chancelante, de leurs nombreux moments de doute, de tourmente et de désespoir, de leurs difficultés financières, presque constantes, de leurs sentiments d'échec, de solitude et de désolation face à la vie et à l'amour. Ensemble, ils ont su partager aussi leurs espoirs et leur passion inconditionnelle pour la poésie.

Grandbois épistolier

Que devons-nous retenir de la correspondance d'Alain Grandbois? Que le garçon de Saint-Casimir, petit prince de son village natal, révèle ici le portrait d'un homme amoureux, de la vie d'abord, des femmes qui ont été nombreuses – « comme dix romans d'amour », se plaisait à dire Marguerite Rousseau –, amoureux du voyage et de la découverte de nouveaux horizons. Que Grandbois a été le témoin des bouleversements de son siècle, qu'il a vécu le Paris des années vingt et trente et la grande désillusion qui en aura suivi. Qu'il comptait parmi ses amis, des écrivains et des poètes importants de la littérature québécoise.

Derrière la légende grandboisienne, derrière le personnage du jeune bourgeois dilettante et insouciant, la correspondance inédite nous permet d'entrevoir le quotidien d'un homme qui fut profondément angoissé par l'idée de la maladie et de la mort, et ce dès l'âge de vingt ans. Teintées d'une ironie parfois douce, parfois amère, marquées d'une nostalgie constante, les lettres inédites nous laissent entrevoir qu'Alain Grandbois n'a peut-être jamais cherché qu'une seule chose au fond, soit demeurer fidèle à lui-même,

INTRODUCTION

peu importe le regard qu'ont porté les autres sur lui, peu importe les attentes de sa famille ou de certains de ses amis.

Et l'écriture épistolaire dans tout cela? Fallait-il plus de six cents lettres pour rendre compte du fait suivant : Alain Grandbois n'a jamais cessé de se plaindre de devoir écrire des lettres? Les formules qu'il emploie dans plusieurs d'entre elles sont toutes aussi lapidaires les unes que les autres et énoncent clairement sa répulsion envers ce que lui-même appelait « l'art épistolaire ». Tantôt, il emploie les termes d'« horreur » et de « torture », tantôt encore il évoque l'expression de « supplice insensé » et même l'« allergie ».

Or, ce que Grandbois déteste au fond le plus, c'est écrire des lettres comme on écrit des romans, c'est investir l'écriture épistolaire comme certains investissent un journal intime. Au contraire de Gide, jamais il n'a investi sa correspondance comme un objet littéraire adressé à la postérité.

La correspondance que nous publions aujourd'hui est fondée sur un ultime paradoxe, celui qu'Alain Grandbois n'a jamais cessé d'écrire des lettres pour dire qu'il détestait... écrire des lettres. En fait foi, par exemple, ce très beau fragment d'une lettre adressée au critique Guy Sylvestre le 16 mai 1947 et dans lequel il résume en une formule quasi kafkaïenne la difficulté qu'il ressent à l'égard du commerce des lettres :

[...] écrire une lettre pour moi est une sorte de supplice insensé. Je pense tous les jours aux lettres que je dois écrire, aux lettres de gratitude et d'amitié, elles me torturent sans que je puisse me délivrer d'elles, ce sont des lettres-fantômes que je ne puis poursuivre dans le mot, sur du papier.

Il suffit de jeter un rapide coup d'œil à l'ensemble de la correspondance d'Alain Grandbois pour se rendre compte que la très grande majorité des lettres inédites tiennent en quelques lignes seulement. Il n'y pas ici de

INTRODUCTION

lettres-fleuves, pas d'épîtres épistolaires. Le style est laconique, incisif, sans fioriture, comme si Grandbois souhaitait attirer davantage l'attention du lecteur sur le message, plutôt que sur la forme. Il n'y a pas de débordement chez lui, pas de longue mise en scène, pas de dissertation du « moi », comme chez Saint-Denys Garneau, pas de développement théorique, à l'instar d'un Borduas épistolier. Alain Grandbois se refuse à exposer ses états d'âme, par manque d'intérêt d'abord – parler de lui-même ne l'intéresse pas –, ensuite par pudeur et timidité, ne voulant surtout pas déplaire à son interlocuteur en focalisant l'attention sur lui-même. « Veuillez m'excuser de ne parler que de moi, et de commencer toutes mes phrases par un « Je ». Cela est déplorable, mais très utile », écrit-il dans une lettre de jeunesse à Gilberte Guillemetteau (1926) et qui annonce de manière étonnante la suite de la correspondance grandboisienne. À cela, il faudrait encore ajouter l'extrait d'une longue lettre adressée à Victor Barbeau dans laquelle Grandbois parle du destin tragique de plusieurs des siens, de son frère malade, de sa nièce hospitalisée en institution psychiatrique, de ses désillusions. L'écriture épistolaire a quelque chose de pénible, de douloureux. Elle demeure pourtant nécessaire, surtout lorsqu'elle permet de rejoindre l'autre, l'ami lointain, pour lui confier sa détresse. Mais là encore, dira Grandbois, toute volonté de communication devient vite illusoire et ramène l'épistolier à lui-même : « Je me laisse aller à vous écrire comme si nous parlions ensemble. Cependant, l'avantage ou le désavantage d'une lettre, ce n'est pas le dialogue, mais le monologue. (Encore ces sacrées banalités.) » (Lettre à Victor Barbeau, 16-17 mai 1971)

Cette aversion pour l'écriture épistolaire a évidemment des conséquences immédiates sur le rythme des échanges. Il ne faut donc pas s'étonner que chaque lettre reçue soit suivie d'un silence. Le courrier s'accumule sur le coin d'une table de travail, reste là, en attente de réponse.

INTRODUCTION

Suivront les excuses, à peu près toujours les mêmes. La maladie d'abord, sans doute un des motifs les plus importants de l'écriture épistolaire grandboisienne. Depuis les lettres de Bernadette Rousseau-Grandbois, qui s'informe constamment de l'état de santé de son fils, aux lettres des années soixante et soixante-dix, alors qu'Alain Grandbois souffre de rhumatismes et de maux de toutes sortes, la maladie joue un rôle fondamental dans l'écriture épistolaire grandboisienne. Elle explique les retards à répondre au courrier reçu, les silences, le besoin de solitude, les sautes d'humeur. Alain Grandbois est si souvent malade, physiquement et psychologiquement, qu'il trouve difficilement les forces pour tenir à jour une correspondance abondante. Écrire exige des efforts qu'il ne se sent pas toujours apte ou prêt à fournir.

je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt, écrit-il un jour à Rina Lasnier. D'abord, je ne réponds jamais, ou presque, aux lettres. C'est maladif chez moi. Aussi, j'ai été assez souffrant, et dans ces moments noirs, je suis comme l'animal, la bête, je me tourne vers le mur, je ne veux plus voir personne, je n'entends plus personne. Refuge ou prison. Tort ou raison. Il n'importe pas beaucoup. (Lettre à Rina Lasnier, 15 juillet 1948)

Il ne faut pas croire ici que la maladie soit purement et simplement une stratégie d'écriture, un faux-semblant dont userait le poète pour court-circuiter la communication épistolaire. Rien ne serait moins vrai.

Le voyage marque également le rythme de la correspondance d'Alain Grandbois. Après avoir parcouru l'Europe tout au long des années de l'entre-deux-guerres, après s'être rendu aux confins de l'Orient, Grandbois découvre le continent nord-américain. En compagnie de Marguerite et parfois de quelques-uns de ses amis (Roger et Elaine Duhamel par exemple), il se rend à plusieurs reprises sur la côte Est des États-Unis, séjourne à Cape Cod et à Provincetown, « rendez-vous de nombreux artistes,

INTRODUCTION

écrivains et peintres »¹ disait-il. Il s'étonne de la démesure de New York, où il prend plaisir à visiter les musées. En voyage, Alain Grandbois n'a pas tendance non plus à écrire des lettres, à peine adresse-t-il quelques cartes postales.

Aussi, les allusions et les mentions de villes et de pays, les départs et les retours nous permettent d'établir et de préciser l'itinéraire complexe suivi par Grandbois. Les enveloppes, lorsque disponibles, constituent une source d'informations tout à fait indispensables. En plus de nous permettre de dater certaines lettres, elles fournissent des indications précieuses sur les lieux et les endroits où Grandbois séjourne. À Port-Cros par exemple, il demeure à l'« Hostellerie Provençale », un petit hôtel situé à l'entrée de l'île, propriété de Marceline Jeanne Gaffet et de son mari Marcel Henry. Au début des années 1930, il habite un atelier avec Sophie Jablonska, boulevard Raspail, à Paris. Deux ans plus tard, c'est rue Monsieur le Prince que nous le retrouvons, alors qu'il loge dans un petit appartement au dernier étage d'un immeuble situé à deux pas du théâtre de l'Odéon. Portant un cachet postal du 16 août 1934, une enveloppe de Pierre R. Spire, éditeur de *Poèmes* publié à Hankéou, indique l'adresse suivante : « Monsieur Alain Grandbois, Cathay Mansions, Shangai, Rue Car. Mercier ». Construit en 1929 par Victor Sassoon, alors célèbre pour avoir fait fortune dans la vente d'opium et d'armes, l'hôtel *Cathay* (aujourd'hui le *Peace Hotel*) se situe rue Cardinal Mercier au cœur des quartiers coloniaux de Shanghai et accueille, dans un décor Art Déco et une ambiance de jazz, de riches touristes européens et américains, tels Charlie Chaplin et Bernard Shaw. L'édifice comprend également une banque et plusieurs bureaux d'affaires, spécialisés dans l'import-export.

¹ *Visages du monde*, édition critique par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1990, p. 504.

INTRODUCTION

Les enveloppes sont souvent raturées et portent les traces de plusieurs trajets. À défaut d'une adresse précise, plusieurs lettres sont adressées directement à la Légation canadienne, située boulevard des Capucines à Paris, puis rue François 1^{er}. Alain Grandbois y fait un arrêt chaque fois qu'il se trouve à Paris. C'est de là, aussi, qu'on réachemine son courrier. Parmi tant d'exemples possibles, une lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois a d'abord été adressée au « Canadian Building // Trafalgar Square // London », puis au « Canadian Commissariat », avant d'être expédiée une troisième fois vers « Juan-les-Pins // Poste Restante » (voir fac-similé de la lettre à Victor Barbeau datée du 30 novembre 1955). Tous ces changements d'adresse ont souvent pour effet de retarder le rythme des échanges épistolaires, sinon de mettre en péril le fil même de la communication épistolaire. Alors qu'elle croit toujours son fils à Londres, Bernadette Rousseau-Grandbois lui adresse une lettre qui débute par ces mots : « Cher Alain, // Mon « bonjour » se rendra-t-il jusqu'à toi? Nous avons si peu ton adresse, n'empêche que nous pensons beaucoup à toi » (Février 1928)

Un dernier mot, sur l'aspect proprement matériel des lettres que nous présentons. On sait qu'Alain Grandbois écrivait sur à peu près tout ce qui lui tombait sous la main. Plusieurs de ses textes en prose et poèmes ont été griffonnés sur des bouts de papier déchirés, des serviettes de table, voire même des menus de restaurants. Sa pratique épistolaire est tout à fait différente de ce point de vue. Nous trouvons chez lui un souci de lisibilité dans la calligraphie même des lettres. Son écriture est régulière et ne changera pas beaucoup, ou très peu, avec les années. Autre remarque : la très grande majorité des lettres datées des années vingt et trente ont été écrites au crayon de mine. Ce n'est qu'à partir de 1937-1938 qu'Alain

INTRODUCTION

Grandbois écrira ses lettres au stylo-bille¹. Il arrive parfois que Grandbois dessine en marge de certaines de ses lettres. Nous retrouvons des autoportraits, des voitures de course, des gratte-ciel, des voiliers, de nombreux corps de femmes, des paysages exotiques...

Alain Grandbois n'a jamais eu l'instinct d'un archiviste et ne classait que très rarement les lettres qu'il recevait. Il ne conservait pas non plus de double de sa correspondance, au contraire des écrivains ou artistes comme Paul-Émile Borduas, Claude Gauvreau ou Saint-Denys Garneau qui recopiaient leurs propres lettres de manière à en conserver des doubles. En fait, il n'existe qu'une seule exception du genre dans toute la correspondance, le poète ayant retranscrit et même dactylographié une longue lettre d'amour écrite et adressée à Sophie Jablonska au début de l'hiver 1932, à laquelle il a donné le titre de « Lettre d'amour pour *Le cœur vide* »².

Si Grandbois ne gardait aucune copie, aucun double de ses lettres, il lui arrivait par contre de conserver des notes et des brouillons de certaines de ses lettres. La plupart de ces textes sont inachevés, non identifiés et non datés par l'auteur. Rappelons toutefois qu'il existe deux corpus de brouillons de lettres importants, soit celui des lettres à Simone Routier et celui des lettres à Lucienne Boucher, pour lesquels nous avons établi toutes les variantes.

¹ Un repère historique pourrait peut-être expliquer ce brusque changement, puisque l'invention du stylo-bille remonte justement à 1938 (Michel Collomb, *La littérature Art Déco. Sur le style d'époque*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 50).

² Cette lettre a été publiée dans *Délivrance du jour et autres inédits, avec des dessins de l'auteur*, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, p. 25-31. Les éditeurs présentent ainsi cette lettre : « Les six feuillets du manuscrit existent aussi en version soigneusement dactylographiée par l'auteur. Ce fait, ainsi que la nature du titre, inclinent à penser que cette " lettre " devait s'insérer dans une nouvelle. Alain Grandbois, à l'instar de nombreux écrivains, utilisait beaucoup de matériel autobiographique. » (*Ibid.*, p. 8-9)

INTRODUCTION

Que dirait Grandbois en voyant aujourd'hui sa correspondance soigneusement assemblée et annotée dans ses moindres détails? Il revient désormais aux lecteurs d'en accuser réception.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

La présente édition comprend les lettres adressées par Alain Grandbois et les lettres reçues par lui entre 1920 et 1975, date de son décès. Elle inclut une réédition des lettres de jeunesse de Grandbois adressées à Simone Routier, publiées par René Pageau en 1978¹, de même qu'une réédition des *Lettres à Lucienne* parues aux Éditions de l'Hexagone en 1987². Sauf indication contraire, l'établissement du texte a été fait à partir des manuscrits originaux. Seul le cas des lettres à Lucienne Boucher fait exception à cette règle, puisque les lettres originales ont été vraisemblablement détruites par Lucienne Boucher après leur publication en volume. Par ailleurs, ajoutons que nous n'avons pu retracer aucune lettre de Lucienne Boucher à Alain Grandbois.

Nous avons privilégié *l'authenticité* des manuscrits et avons donc, par conséquent, choisi d'éditer le plus fidèlement possible le texte original. Les impropriétés de langage et la syntaxe parfois fantaisiste de certaines lettres témoignent de la signature de chacun des destinataires, de leur personnalité et de leur niveau d'éducation. Ainsi en est-il de la correspondance des parents d'Alain Grandbois, qui fourmille d'anglicismes, de néologismes de toutes sortes, de sigles, d'abréviations de mots courants et d'expressions qui se rapprochent davantage du langage parlé que de la langue écrite. À titre d'exemple, citons quelques extraits des lettres d'Henri Grandbois et de Bernadette Rousseau-Grandbois (c'est nous qui soulignons) : « Gaby & Mad ont donné une *soirée-bridge* » (Lettre 54), « on localise la chambre où a *originé* le feu » (Lettre 55), « Je crois que je vais *avoir de la misère* » (Lettre 55), « Je veux *maller* cette lettre » (Lettre 148), « Louis a sa *chevrolet* » (Lettre

¹ *Rencontres avec Simone Routier suivies de Lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, 219 p.

² *Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits*, avec avant-propos, introduction et notes de Lucienne [Boucher-Dumas], Montréal, Hexagone, 1987, 202 p.

INTRODUCTION

82), pour désigner le type de voiture, « ils ne sont pas prêts d'obtenir un sou du petit épargniste et du moyen bourgeois » (Lettre 135).

Nous avons également respecté les abréviations des noms de personnes. Chacun des enfants de la famille Grandbois est désigné par un surnom ou un diminutif, à commencer par :

Alain, que Bernadette Rousseau-Grandbois appelle parfois « Tit-Lin » ;
le nom de Madeleine se voit presque toujours abrégé en « Mad. » ou « M. » ;
de même, Catherine est désignée par un simple « Cath. » ou « C. » ;
Gabrielle porte le surnom de « Gaby » ou « Gab. » ou « G. » ;
« L. J. » ou « Louis J. » ou « Louis » correspondent à Louis-Jérôme, frère cadet d'Alain.

Nous avons reproduit tel quel cet usage des noms propres, de manière à rendre compte du caractère intime du texte épistolaire. Les Grandbois n'ont en effet pas besoin de préciser outre mesure le nom de la personne désignée et il est certain qu'Alain Grandbois pouvait parfaitement comprendre les allusions, abréviations et surnoms de chacune des personnes mentionnées. Afin d'éviter toute confusion, nous indiquons toutefois en note de bas de page le nom des personnes désignées.

Il arrive également quelques fois que Henri Grandbois et Bernadette Rousseau-Grandbois fassent usage des noms masculins pour désigner une personne de sexe féminin. Par exemple, « Tante Arthur » fait référence à Bernardette Landry, épouse d'Arthur Rousseau, frère de Bernadette Rousseau et donc, par conséquent, tante d'Alain Grandbois. Nous conservons cet usage qui nous paraît tout à fait singulier.

Le lecteur trouvera par ailleurs une notice biographique sur chacune des personnes mentionnées dans la correspondance familiale (et donc sur chacun des membres de la famille Grandbois et de la famille Rousseau), cela à la première occurrence du nom. Un index onomastique à la fin du second volume permet de

INTRODUCTION

repérer aisément les autres occurrences dans le reste de la correspondance grandboisienne.

Nous avons opté pour l'ordre chronologique en ce qui a trait à la présentation des lettres. La datation s'est faite à partir des enveloppes, lorsque disponibles, ou suivant le contexte de chacune des missives. Nos interventions ont été chaque fois précisées et justifiées entre crochets.

Soulignons qu'il est parfois fait usage des abréviations pour désigner le mois de l'envoi (« 1^{er} sept. », « 1^{er} oct. », par exemple). Nous avons conservé ces abréviations, de même que les abréviations d'usage courant (comme « c.a.d. », pour c'est-à-dire, « h. » ou « hres », pour heures, ou « S. » ou « St » pour Saint, etc.) croyant que celles-ci ne gênent aucunement la compréhension du texte.

Il arrive aussi que certaines lettres soient datées « à l'anglaise », c'est-à-dire en inversant le mois et le jour, comme dans l'exemple suivant : « Janvier 24-25/32 » (Lettre 88). Nous avons également conservé ce trait d'écriture, au même titre que les anglicismes tels « réfrigidaires » ou « annulé ».

Le lecteur trouvera en note infrapaginale une description détaillée de chacune des lettres. Cette description comprend les dimensions des feuillets, le type de support, le type et la couleur de l'encre utilisée, etc., ainsi que des indications précises quant à la localisation des manuscrits originaux conservés dans les fonds d'archives privées et publiques auxquels nous avons eu accès (Bibliothèque nationale du Québec, Archives nationales du Canada, Centre de recherche Lionel-Groulx, Archives du Collège de l'Assomption, etc.).

L'établissement des variantes des lettres à Simone Routier (1920-1922) et des lettres à Lucienne Boucher (1932-1933) a été fait en suivant le protocole d'édition critique de la « Bibliothèque du Nouveau Monde ». Chaque variante est indiquée en italiques. Le numéro qui précède celle-ci renvoie à la ligne du texte où se trouve ladite variante. Les abréviations suivantes permettent d'identifier précisément le

INTRODUCTION

type de variante : A = Ajout, R = Rature et S = Surcharge. Nous avons choisi de présenter l'ensemble de ces variantes en fin de volume.

Précisons qu'il existe également d'autres brouillons de lettres dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal que ceux des lettres à Simone Routier et à Lucienne Boucher. Nous reproduisons *exclusivement* ici ceux qui nous ont semblé les plus complets et les plus pertinents. Les notes et autres brouillons de lettres peuvent être consultés dans le fonds de l'auteur à la Bibliothèque nationale du Québec (Fonds Alain-Grandbois, MSS-204-9 et MSS 204-10).

Alain Grandbois a toujours montré une grande préoccupation au sujet du « bien » écrire, révisant lui-même plusieurs de ses textes avant publication. Nous croyons qu'il aurait très certainement fait de même pour l'édition de ses lettres et qu'il aurait souhaité présenter un texte définitif, exempt d'erreurs de syntaxe ou autres.

Nous avons corrigé les erreurs d'inattention, fort peu nombreuses du reste, et n'avons conservé ici que les traits particuliers de l'écriture d'Alain Grandbois, notamment lorsque ce dernier fait usage des majuscules, des traits d'union ou de certaines abréviations précises. À titre d'exemple, Alain Grandbois écrit presque systématiquement : « tout-à-fait », plutôt que l'usage correct de « tout à fait », sans trait d'union. Certaines créations de termes comme « ridiculeusement » (Lettre 14) ou « hoqueter » (Lettre 293) ont été conservées. Toutes les autres interventions de notre part sont signalées entre crochets.

1. À Simone Routier¹

Mardi, [3] août 1920²

Mademoiselle Routier,
Québec.

5

Simone,

Je ne devrais pas, Simone, vous écrire ce soir, dans l'état où je me trouve. Mais il me semble si *doux*³ de vous confier mes misères, à *vous* qui m'êtes tout, vous entendez, que vous pardonneriez à la pauvreté de mon

10 âme.

Je n'ai pu, Simone, depuis votre départ, ni penser, ni réfléchir. J'ai crié, bêtement, ma souffrance, et toutes mes anciennes rancœurs, mes révoltes d'autrefois, me sont revenues. C'est que, voyez-vous, depuis l'âge où l'on sent les besoins et les appels du cœur, j'ai tant chanté, et pleuré, et

15 appelé, de toutes les forces de ma jeunesse, *l'Inconnue, vous*, que maintenant, je n'en puis plus. Le coup a été trop rude, et puis à quoi bon lutter. Je *Vous* aime, Simone, depuis toujours. Vous êtes celle que j'ai aimée, confusément et follement depuis des années⁴, avec le meilleur de mon être. Lorsque vous m'êtes apparue, si exquisément pure, je vous ai reconnue. Et je regrette

20 maintenant, Simone, de vous avoir dit mon amour. Ne pas l'avoir dévoilé, avoir enfoui votre image, jalousement, en mon âme, souffrir en silence, et

¹ Autographe, 2 f. (16.3 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés "1" et "1 bis" à l'encre verte et au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 125-127.

² L'édition de René Pageau mentionne la date du mardi 2 août 1920. Vérification faite à partir d'un calendrier perpétuel, il faudrait précisément dater cette lettre du mardi 3 août 1920. Alain Grandbois écrivait souvent la nuit et il lui arrivait de confondre les quantièmes. C'est ainsi qu'il a tout probablement écrit cette lettre au cours de la nuit du lundi 2 août (en fait, du lundi 2 au mardi 3 août).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

⁴ Simone Routier est liée d'amitié (possiblement depuis 1916-1917) à l'une des sœurs d'Alain, Gabrielle Grandbois, avec qui elle étudie au couvent des Ursulines, à Québec. La rencontre entre Alain et Simone se sera donc faite tout naturellement par l'intermédiaire de Gabrielle.

surtout, oh surtout, n'avoir point troublé votre quiétude de mes justes blasphèmes, de mon scepticisme fatal, raisonner, cela aurait été si beau, et tellement plus digne. Vous ne pouvez comprendre la haine que j'ai pour tout.

5 Voici ce que maman me disait, hier soir, lorsque j'ai dirigé la conversation vers ce sujet: « Tu sembles avoir beaucoup de *sympathie* pour Mademoiselle Routier, je disais cela à ton père, ce matin », et il me répondait: « Tant mieux, s'il peut venir à aimer un jour, sa vie de cœur a été si vide jusqu'ici, que c'en est décourageant. »¹

10 N'est-ce pas merveilleux, tout ce que la vie renferme de paradoxal, d'ironique!

 Ma tête est vide, vide, vide. Je n'ai même plus le courage d'analyser, de clarifier mes idées, et Dieu sait si j'en ressens le besoin. Je pense à *Vous*, à *Toi*, et puis je ne sais ce que je pense. Votre image est là, en mon cerveau, et
15 vos yeux, vos cheveux, votre sourire triste, et tout tourne, un tas de choses noires, sombres, vides, avec des sanglots. Pourquoi vous avoir connue, et perdue, en vous connaissant? Entre nous, il y a *Lui*, et je ne puis lutter contre

¹ Contrairement à ce qu'il laisse entendre ici, Alain Grandbois a connu auparavant trois amours de jeunesse, qu'il aura racontées dans des fragments de textes autobiographiques (Cf. « Cela peut faire bondir... » et « Lucette », *Proses diverses*, p. 24-28 et p. 38-40). Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, il a connu, dans son village natal de Saint-Casimir, une première jeune fille du nom d'Irène, à qui il adressera des lettres et des poèmes enflammés. Puis ce sera Lucette, qu'il rencontre à l'automne 1917, jeune fille « ronde comme une petite boule », qui l'initie au plaisir de la sexualité. Fille d'Ephrem Dussault, cultivateur de la région, Lucette Dussault est née le 8 mai 1903 et décédée des suites de la grippe espagnole le 26 octobre 1918. Alain se consolera alors aussitôt auprès de Froufrou, qu'il couvrira de baisers et de fleurs. Froufrou s'appelle en réalité Irène Trottier. Née à Saint-Casimir en 1902, c'est la fille de Raoul Trottier et de Charlotte Tessier. Elle épousera en 1921 un autre garçon de Saint-Casimir, Antonio Dolbec, fils d'un des médecins du village (Renseignements biographiques fournis par Marcel Fortin, dans « Né à Saint-Casimir... Alain Grandbois, récit », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 3, n° 2, été 2000, p. 20-23).

*Lui*¹. Je suis sceptique, décavé, perdu, je ne crois plus mais je sais qu'il existe. Il est le plus fort.

Simone, si vous entrez là-bas, priez pour moi; vous n'aurez pas à le faire longtemps. Toutes ces choses brisent, cela doit finir par tuer, je crois.
 5 Et je ferai ainsi que je vous aurai aimée toujours, puisque ma vie, la vie du cœur, de l'âme, la vraie, aura commencé et... fini avec *Vous*. Je ne suis pas étonné de mon amour, du bouleversement qu'il apporte à tout mon *moi*; j'ai toujours senti vaguement que s'il m'arrivait de rencontrer l'*Aimée* – oh l'ironie des mots – je souffrirais à en mourir. Dieu a dû faire ainsi certaines
 10 natures, pour payer le bonheur des autres. Seulement, je paye avec tout ce qu'il y a de bon en moi, cela s'épuise.

Simone, voulez-vous me croire. Ce ne sont pas des phrases que j'écris. C'est mon âme, toute nue, que je remets entre vos mains. Lisez le tout avec la *Vôtre*, vous comprendrez.

15 Je ne pleure pas, cela me soulagerait tellement. Tenez, je vais danser, demain soir, à Sainte-Anne², et rire, et peut-être m'amuser.

Mais voyez-vous, il y a quelque chose, que je ne danserai plus, quelque chose qui est cassé. Mon âme était la musique inquiète, banale, sauvage, étrange, folle et douée, l'Hawaïenne que les Noirs jouent, le soir,
 20 avec des sanglots, dans le crépuscule mourant. Quelquefois, la musique s'énerve, grandit, monte toujours, s'affole, s'exaspère; l'âme en est brisée.

¹ C'est-à-dire Dieu. Simone Routier pensait alors entrer en religion au Couvent des Ursulines, où elle a étudié depuis sa toute première jeunesse. Ce rêve, elle le réalisera en 1940 seulement, alors qu'elle entre chez les Dominicaines à Ottawa. Elle n'y restera que dix mois et publiera par la suite deux livres sur son expérience religieuse, le premier, un recueil de poèmes intitulé *Les Psaumes du jardin clos* (Montréal, Éd. Du Levrier, 1947, 43 p.), le second, également un recueil de poèmes, intitulé *Le Long voyage* (Saint-Quentin, France, Éd. La Lyre et La Croix, 1947, 156 p.).

² Sainte-Anne-de-la-Pérade.

Simone, aimez-moi, aimez-moi avec tout votre cœur, toute votre âme, et vous ne m'aimerez jamais comme je vous aime.

Je baise vos yeux, avec tout mon amour.

Alain

5

2. À Simone Routier¹

Dimanche soir, le 8 [août], 1920.

10 Mademoiselle Routier,
Québec.

Simone,

Voulez-vous excuser cette courte lettre, Simone, je vous écrirai plus
15 longuement demain. Depuis deux ou trois jours, j'ai un mal de tête affreux,
et je suis d'une nervosité extrême. Je ne vous écrivais pas avant, me
proposant d'aller à Lorette² dimanche. Remerciez Ernest³ de son invitation,
rien ne pouvait me faire plus *plaisir*⁴ – mais papa m'a jugé trop fatigué, et
m'a conseillé de rester. Soyez sûre que je me reprendrai.

20

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire, numéroté « 2 » à l'encre verte et daté au crayon de « août » par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 128-129.

² C'est-à-dire Loretteville, où le père de Simone est propriétaire d'un camp d'été, le « Courcelette », situé sur les bords du lac Saint-Charles, endroit largement fréquenté par la bourgeoisie de Québec. Suivant la chronique de « L'événement mondain » du journal *L'Événement*, M. et Mme Routier, les parents de Simone, rentreront à Québec, où ils résident, aux environs du 5 septembre 1920 (*L'Événement*, 8 septembre 1920, p. 5). Simone les a rejoints tout probablement à la fin du mois d'août, après avoir passé quelque temps chez son amie Cécile Marcotte, à Sainte-Anne-de-la-Pérade (*L'Événement*, 20 août 1920, p. 5). Il est fait mention de Cécile Marcotte dans une lettre de Grandbois datée du 7 octobre 1920.

³ Ernest Routier, frère de Simone.

⁴ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Vous ne sauriez croire combien votre chère lettre m'a fait du bien. Elle m'est arrivée au moment où je désespérais le plus, et de sentir votre amour pénétrer mon âme, la confiance, la foi en la vie – en *Vous* – sont revenues.

5 Vous seule, Simone, avez le pouvoir de panser mes blessures, par où s'échappe le meilleur de moi-même.

Simone, j'ai peur de notre amour. Je vous aime trop, trop. Dites-moi que vous m'aimez, que ce n'est pas un autre « fort béguin ». Vous êtes très impressionnable, et j'ai peur de vous.

10 Écrivez-moi, vous aussi, souvent. Envoyez-moi des photos, beaucoup, de vous.

Encore une fois, Simone, excusez cette petite lettre. Je vous écrirai très longuement demain. Je ne peux plus, ce soir. Je vous aime *trop*.

Je vous envoie toute mon âme.

15

Alain

3. À Simone Routier¹

Mardi, [10 août] 1920.

20 Mademoiselle Routier,
Lorette.

Simone,

25 C'est encore moi qui vous reviens avec, à la fin, une grande peur de
vous ennuyer. Tout ce que je puis vous dire, je vous aime. Et mon amour

¹ Autographe, 2 f. (16.3 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés, numérotés au crayon « 2 » et « 2 bis », puis à l'encre verte « 3 » et « 3 bis », et daté au crayon du « 11 août » par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). La date indiquée par Simone Routier correspond peut-être à la date de réception de la lettre de Grandbois, puisque le 11 août a eu lieu un mercredi et non un mardi comme l'indique Grandbois. Nous pourrions donc possiblement dater cette lettre du mardi 10 août. Reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 129-131.

est trop grand, trop profond, pour que je m'amuse à le disséquer, à le philosopher, à bâtir des phrases avec.

Vous êtes entrée chez moi, brutalement, comme une voleuse. Vous n'y avez laissé qu'un grand amour, un vide, une douleur. Je n'en ai pas été
5 surpris, tout m'y préparait. J'ai souffert de crises morales trop violentes, trop fortes, depuis quelques années, surtout deux ans, qu'il fallait logiquement que cela vînt à finir, d'une façon ou d'une autre. *L'autre*¹, j'en ai peur, aurait été terrible. Il me fallait la Vie, ou la Fin. La Vie, Simone, c'est *Vous*. Vous l'êtes dans toute sa fraîcheur, sa *pureté*, et un peu, dans son désenchantement,
10 parce que vous possédez, à un degré très rare, la conscience imminente des choses qui passent. Et cela me fait vous aimer d'autant plus, puisque cela me rapproche de vous. Vous avez la perception douloureuse de la vie, avant même d'avoir vécu.

Peut-être sommes-nous un peu fous, de douter; nous avons devant
15 nous toute notre jeunesse, tout l'avenir, tout notre *amour*. Mais aussi, combien d'autres, qui ont aimé pleinement, follement, *infiniment*, et qui ont passé...

Je ne comprends pas l'amour. Il y a là un mystère étrange, fatal, qui déconcerte et affole la raison. Pourquoi l'étincelle divine, allumée chez deux
20 êtres, jeunes, confiants, s'éteint-elle subitement, pour faire des indifférents de ceux dont les âmes, sous la force de ce même amour, s'étaient fondues l'une dans l'autre, en soudant l'Infini?

Ne sommes-nous donc que des marionnettes ridicules, activées par une haine capricieuse, et dont de ces mêmes caprices dépendraient des
25 immenses bonheurs ou des peines inguérissables?

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Je vous aime tant, Simone, qu'il me semble que quelque chose finira par... *finir*. Vous me dites que vous m'aimez, et je sais que vous êtes sincère. Mais vous êtes femme, femme dans toute la beauté et la grandeur du mot, par conséquent très impressionnable, et sensible, et bonne, peut-être ne
 5 s'agit-il que d'une fougue sentimentale, provoquée par certaines circonstances, surtout par l'état d'âme dans lequel vous avait plongé le noir broyé depuis... Jean Minuit¹!

Si je vous fais de la peine, Simone, pardonnez-moi. Je voudrais tant vous rendre heureuse, vous donner, moi aussi, de ce bonheur infini que
 10 vous m'avez fait goûter, *là-bas*, pendant des minutes enchantées, et que je n'ai pas, hélas, su vous rendre.

Je crois pouvoir monter à Québec samedi. Ne pourrais-je pas vous y rencontrer, l'après-midi, et puis nous parlerons de beaucoup de choses qu'il me serait plus facile d'exprimer, les yeux dans les yeux.

15 Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, Simone... Vous savez bien tout le plaisir – plaisir n'est pas le mot – que cela me ferait. Ne m'aimez-vous donc déjà plus, ou un autre a-t-il déjà ému votre... pitié?

Il est trois heures. La nuit commence déjà à pâlir, imperceptiblement. Pardonnez tout ce barbouillage. Toutes mes pensées,
 20 toute mon âme, dans cette journée commençante, sont à vous. Je vous aime, Simone, comme les Nonnes, autrefois, dans des chapelles ardentes et basses, avec des extases, adoraient la Vierge.

Alain

¹ Selon René Pageau, Alain Grandbois ferait ici référence à une note de lecture (Voir *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 214). Aucun autre indice ne nous a permis de vérifier cette hypothèse.

4. À Simone Routier¹

Lundi, le 16 août 1920.

Mademoiselle Routier,
Lorette.

5

Simone,

Il me semble, Simone, que de vous écrire ce soir insulte à notre amour. Mon cœur, mon âme sont tellement pleins de *Vous*², de tout l'amour que je vous y ai élevé, que je n'ai jamais senti comme en ce moment
10 l'impossibilité, avec des mots, de vous rendre mon *Adoration*. Écoutez-moi, comme si j'étais dans l'ombre, prosterné à vos genoux, vous racontant, tout bas, mon bonheur et ma détresse. Vous comprendrez mieux, et *tout*. Je vous aime plus, et mieux, que je ne vous ai jamais aimée. Je *crois*, Simone, en vous, et je crois en moi. Je sens que je ne peux plus vous perdre, jamais, que
15 vous me tueriez, aussi sûrement qu'avec un revolver, le jour où vous me retireriez votre amour. Ce ne sont pas là de vaines paroles. Croyez-moi, Simone. Tout ce que je vous dis ce soir, je vous le dirais dans une église, à la face de Dieu.

20

Mardi, le 17 [août 1920].

Je ne pourrai plus, Simone, ne pas vous croire, ou plutôt ne pas croire en vos dates, puisque j'use du même moyen. Et je suis aussi sûr de vous que je le suis de moi.

¹ Autographe, 2 f. (16.3 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois. Le premier feuillet a d'abord été numéroté au crayon, « 3 » et « 3 bis », puis à l'encre verte, « 4 » et « 4 bis », par Simone Routier. La description correspond ici à celle des lettres datées du 16, du 17 et du 18 août 1920, écrites sans changement de feuillet (BNQ, 234/4/8). La signature de Grandbois se trouve à la toute fin du dernier feuillet. Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 132-134.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Je ne sais quoi vous dire. Mon amour est trop haut, trop pur, pour que je le nourrisse avec des mots. Ne riez pas de moi. Lorsque vous aimerez comme je vous aime, vous comprendrez que l'on peut mourir d'amour, ailleurs que dans les chansons. Nous avons tous, dans un coin de

5 l'âme, des parcelles de l'Infini, des parcelles divines. On ne les fait pas vibrer impunément; nous ne sommes point fait pour elles; elles brûlent trop. Pourquoi les saints, autrefois, se mouraient-ils d'amour pour Dieu? Et de quoi provenaient les extases? Je voudrais, ce soir, Simone, que vous me parliez de vous, très doucement. Je voudrais apprendre de votre vie, de

10 votre âme, de votre amour. Je voudrais que rien ne nous sépare plus, que vous ayez confiance, que vous m'admettiez dans l'intimité de votre cœur. Je vous aime infiniment, douloureusement.

Mercredi matin, 9hres [18 août 1920]

15 Simone,

Ma nuit a été pleine de vous. Il me semble que vous êtes un second moi, que vous êtes liée à mon être. Vous êtes dans toutes mes actions, dans toutes mes pensées.

Vous ne pouvez savoir combien je souffre, intensément, de ne

20 pouvoir baigner mes yeux dans vos prunelles aux « tendresses infinies »¹. Je vous aime comme je vous ai aimée, dimanche soir, désespérément. Que me faisaient alors les hurons, les statues, et les haches de guerre². Vous étiez là,

¹ Grandbois fait-il référence à une lettre de Simone Routier?

² Suivant une note de Simone Routier adressée à René Pageau, Alain Grandbois fait ici référence à une soirée à Loretteville où M. Bastion (également surnommé Wawendarolen) était venu danser. Lorsqu'ils préparaient la première édition des lettres d'Alain Grandbois, Simone Routier précise à René Pageau que « l'orthographe du nom du jeune Bastien, Huron de Lorette, est: Wawendarolen et non *lin* - qui signifie "l'homme qui parle" et justement à Radio-Canada, on l'avait surnommé *La voie d'or* ». Elle se rappelle également que ce M. Bastien « expliquait que la rivière Saint-Charles sur laquelle, sur notre petite terrasse, il dansait, s'appelait: "cader coubar", rivière aux nombreux méandres » (Fonds privé, René Pageau, lettre datée du 5 février 1977).

près de moi, et tout ce que je m'étais promis de vous dire « les yeux dans les yeux », comme je le ressentais, follement.

Simone, soyez franche avec moi. Vous le devez à notre amour. Ne m'écrivez que ce qui existe, réellement, et si vous vous sentez lasse, ou fatiguée, ne m'écrivez pas. Mon amour n'en est pas à une lettre près. Dites-
5 moi si vous pouvez venir à Sainte-Anne¹. Parlez-moi de *vous*.

Je vous rends votre *dernier baiser*. Il me brûle encore la main.

Alain

P.S. Remerciez encore Ernest² pour moi.

10

5. À Simone Routier³

Mercredi matin, 2^{hres} /2... [25 août 1920]

15 Simone,

Je crois que vous m'aimez. Le miracle s'est fait. L'amour appelle l'amour. Je vous aime depuis toujours pour toujours. Disposez de moi comme vous l'entendez, je suis à vous.

Alain

20

¹ Inscrit à l'Université Laval, Alain Grandbois habite alors en pension, rue Sainte-Anne, à Québec. La famille Grandbois ne quittera Saint-Casimir qu'en 1922.

² Ernest Routier, frère de Simone.

³ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, écrit au verso d'une seule moitié, encre noire; numéroté à l'encre verte. "5", par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 134.

6. À Simone Routier¹

Samedi matin, 1 heure [28 août 1920].

*Ma Simone*²,

Je reçois votre *chère lettre*, la *plus chère de toutes*. Vous m'aimez,
 5 puisque vous souffrez. L'on souffre tant que dure l'amour. Je souffrirai
toujours. Et ma souffrance, depuis que vous m'aimez, m'est devenue si
 chère, puisque je souffre pour *Vous*. Je ne comprends pas plus l'Amour sans
 la souffrance, que l'amour sans *vous*. Et je crois que c'est ce qu'il y a de plus
 divinement sacré, la souffrance dans l'Amour. Je donnerais *tout*, toute ma
 10 vie, pour une minute, Simone à *pleurer d'amour*, tous les *deux*. Comprenez ce
 que renferment ces mots, *pleurer d'amour*. Ce seraient nos âmes, enlacées
 infiniment, qui se mourraient presque, dans des sanglots. Une larme, tirée
 de tout l'affolement de l'être éperdu d'amour, vaut mille fois tous les baisers
 du monde.

15

Mercredi soir, 1^{er} sept. [1920]

Simone,

Je vous envoie toutes mes tendresses, toutes mes adorations. Avez-
 vous souffert de mon silence? Je *n'ai pu* vous écrire à mon retour. Peut-on
 20 expliquer *l'infini* avec des mots. Je n'ai gardé de mon voyage à Lorette que
 la saveur de vos baisers, la clarté de vos yeux. Je [me] relève d'une courte
 indisposition – serais-je toujours l'éternel infirme? – qui m'a valu vingt
 heures de sommeil. L'apaisement s'est fait en moi, et je souffre moins. Je

¹ Autographe, 2 f. (16.3 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois, numérotés « 6 » et « 6 bis » à l'encre verte par Simone Routier, datés au crayon, d'abord du « sept. le 3 », puis, en surcharge, du « 28 août ». Se trouvent écrites sur ces feuillets, les lettres datées du 28 août et celles du 1^{er} et 2 septembre 1920 (BNQ, 234/4/8). La signature de Grandbois se trouve à la fin du dernier feuillet. Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 135-136.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

vous aime. Je n'irai pas aux États-Unis¹. Je vous avouerai franchement que je préfère qu'il [en] soit ainsi. Je n'aurais pu souffrir votre absence, et les « bleus » ne sont point bons compagnons de voyage. Aimez-moi, Simone. Si vous saviez comme je me sens peu digne de votre amour, de *toi*, Simone, et
 5 comme mon âme vieillie tremble devant la jeunesse de la *Tienne*. Vous êtes pour moi toute la vie, puisque vous êtes l'Amour. Et jamais je n'oublierai ce que *Vous* avez fait pour moi, parce que l'amour régénère tout, et vous m'avez fait aimer. Je vous aime, à genoux.

10

Jeudi matin [2 septembre 1920].

Je viens d'assister au départ des petites sœurs². Simone, les vacances sont finies. Me direz-vous que nos *beaux* jours le sont?

J'ai ressenti, ce matin, pour la première fois, toutes les angoisses et
 15 les tristesses de l'automne qui vient. Façonnons, Simone, notre amour de telle façon, que rien ne puisse le faire trembler. Qu'il se tienne droit, et fort, et puissant, contre tous et contre tout.

Ma Simone, pour toujours. Je baise *ton âme*.

Alain

20

¹ Ce départ pour les États-Unis pourrait avoir une double signification. De retour d'Europe en mai 1920, où il a voyagé avec ses parents, Alain aurait projeté de descendre le Mississippi pour se rendre à la Nouvelle-Orléans. La chronologie demeure toutefois encore incertaine au sujet de ce périple. Par ailleurs, il pourrait être fait allusion à un voyage d'études. En septembre 1919, Alain Grandbois était en effet inscrit à l'Université St. Dunstan's, affiliée à l'Université Laval, à Charlottetown, à l'Île-du-Prince-Édouard, pour y suivre des cours de perfectionnement d'anglais. Peut-être fait-il allusion ici à un second voyage d'études ? Chose certaine, la correspondance datée de l'année 1926 nous apprend que son père était plus que favorable à cette idée. Il incitera d'ailleurs fortement Alain à entreprendre des démarches en ce sens (Voir lettre d'Henri Grandbois datée du 24 octobre 1926). Grandbois séjournera à Londres au cours de l'automne 1928, dans le but de suivre des cours de langue anglaise et de droit anglais.

² Le mois de septembre étant celui de la rentrée scolaire, Alain Grandbois fait ici référence au départ de ses « petites sœurs », Gabrielle et Madeleine, toutes deux pensionnaires au Couvent des Ursulines, rue du Parloir à Québec, où Simone Routier étudiait et était pensionnaire.

7. À Simone Routier¹

Jeudi soir, 2 sept. [1920]

Mademoiselle Routier
 Québec.

5

Simone,

Si vous saviez comme je vous aime, Simone, ce soir. Et de ne pas savoir où vous êtes, en ce moment, ce que vous faites, me trouble infiniment. Pensez-vous seulement un peu à moi! Il me semble tellement que vous êtes
 10 très loin de moi, de mon âme, que votre pensée s'attédie peu à peu à notre amour, que vous n'êtes plus *toi*², ce soir. Je vous aime à mourir. Quelquefois, il me prend des désirs brusques de tout casser, brutalement, de m'enfuir je ne sais où, d'oublier, dans des folies, l'Existence de ce qui me fait
 15 vivre, de ne plus penser jamais. Il me semble que vous ne m'aimez pas, que c'est une comédie, un jeu, une pitié. Tous mes doutes me reviennent, tous, en foule, et je vous aime, je t'aime, Simone.

Vendredi soir. Minuit. [3 septembre 1920]

20

Je reviens d'un très long et très fatigant voyage en auto. Je suis allé à Shawinigan, Grand-Mère, Trois-Rivières. Et en repassant le grand pont de cette dernière ville, j'ai revu le paysage sombre et désolé qui *nous* avait tant frappé. C'était la même chose, le rouge sombre, noir, à l'horizon, toute la
 25 teinte lugubre, presque morbide, de l'eau pesante et assoupie, et la masse indistincte des cheminées et des forêts lointaines. J'ai pensé à notre amour, et j'ai eu peur.

¹ Autographe, 2 f. (16.3 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés par Simone Routier, « 7 » et « 7 bis », à l'encre verte. Se trouvent sur ces 2 f. les lettres datées des 3 et 5 septembre 1920 (BNQ, 234/4/8). La signature de Grandbois se trouve à la toute fin du dernier feuillet. Lettres reproduites dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 137-138.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

J'étais sûr, en arrivant, d'avoir une chère lettre... Rien ne m'est venu, que plus de tristesses. Vos *toujours* ont-ils déjà vécu? Et je ne sais pourquoi, ce paysage de désolation me poursuit depuis ce soir. Je ne puis penser à vous sans que *lui* s'encadre derrière votre image, et puis vous vous effacez
 5 tous deux, très lentement, comme si cela reculait...

Pardonnez toutes ces folies, Simone, je ne puis plus penser. Je suis très énervé, fatigué! Je ne vois que vous, et je vous aime.

Dimanche soir [5 septembre 1920].

10

De penser, Simone, que dans quelques très petites heures, je ne pourrai plus vous aimer avec mes yeux, que je serai déjà loin de vous, me décourage presque¹. Pourquoi notre amour nous apporte-t-il si peu de bonheur? Je vous aime pourtant avec tout ce que j'ai de meilleur: je ne peux
 15 pas plus vous aimer.

Quand vous lirez ces lignes, je ne serai plus là; sentirez-vous toute mon âme vous entourer, vous pénétrer?

Elle sera *toujours* avec vous.

Alain

20

¹ On peut penser qu'Alain Grandbois a donc été à Québec le dimanche, 5 septembre 1920, rendre visite à Simone Routier.

8. À Simone Routier¹Québec, dimanche, 1^hre matin² [5 septembre 1920]

Ma petite Simone,

Imaginez-vous que, ayant connu toujours, la bad-luck à mes
 5 trousseaux, j'ai perdu mon train – cinq minutes de retard causé par vos fameux
 « p'tits chars »³ – et me voilà sur le pavé de Québec, comme un corps sans
 âme – ne vous ai-je pas dit dans ma dernière qu'elle devait rester avec vous!
 – La perspective de coucher dans les parcs, – même sous vos fenêtres, genre
 Roméo – me souriait assez peu. J'arrive ici⁴, et à force d'insistance, j'hérite de
 10 la chambre d'une New-Yorkaise qui devait arriver ce soir, et... qui n'est pas
 venue, comme de raison.

Et puis ma pensée est tellement pleine de vous – mes mains sont
 encore parfumées de la senteur des vôtres – qu'il me faut absolument vous
 écrire. Je gage que, à cette heure, vous reposez très doucement, à mille
 15 lieues de moi, que vos rêves vous promènent dans de longs couloirs très
 sombres, où glissent, les mains jointes, des formes blanches. Mes rêves à
 moi, tantôt, seront magnifiques, merveilleux, infinis, parce qu'ils seront *toi*.

Je vous aime.

Alain

20

¹ Autographe, 1 f. (20.2 X 25.2 cm), d'abord plié en deux sur le sens de la longueur, puis en trois sur l'autre sens, écrit recto verso, crayon; numéroté à l'encre verte, "8", par Simone Routier. Papier à en-tête: « CHATEAU FRONTENAC, QUEBEC - CANADIAN PACIFIC HOTELS » (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 139.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

³ Allusion aux tramways qui parcouraient alors les rues de la ville de Québec.

⁴ Au Château Frontenac.

9. À Simone Routier¹

Mardi, le 7 septembre 1920.

Simone,

Je reçois votre lettre, et je vous aime. Je puis juger de la profondeur
 5 de votre amour par l'Infini du mien... Et peut-être la mesure n'est-elle pas
 encore égale. Tout ce que mon âme peut disposer de force, de puissance,
 toutes les facultés de mon être, tous les battements de mon cœur, tout ce qui
 compose le moi, toutes les fibres secrètes et mystérieuses qui donnent et
 conservent la vie, se sont infiltrées, incarnées en vous. Il n'y a pas en moi
 10 une goutte de sang, une pensée, un geste, un souvenir, qui n'aient Vous pour
 mobile. Et je sais que si vous veniez à disparaître, d'une façon ou d'une
 autre, l'effondrement serait complet, irréparable. Je puise en vous les
 sources de la Vie.

Peut-être avez-vous lu ce conte d'Allan Poe² – je ne crois pas qu'il
 15 existe d'auteur plus follement inquiet, d'un génie si affolé, si suraigu, qu'il en
 côtoie la folie – dans lequel il raconte l'histoire d'un malade mourant, que
 l'on magnétise. Il meurt, il est mort, mais il parle, il *vit*³, comprenez-vous,
 par l'action souveraine, continue, de la volonté, de l'effroyable puissance de
 l'Autre. Mais au bout de quelque six mois, ne voilà-t-il pas que celui-ci
 20 s'avise de le *réveiller*, de cette vie *morte*. À peine a-t-il réussi, après quelques
 passes magnétiques, que, en moins d'une minute, le Corps du patient se
 fond, s'émiette, se *pourrit*, en une putréfaction épouvantable. Il était mort,
 réellement, depuis ces six mois, mais l'énergie vitale, magnétique,

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté par Simone Routier, « 9 », à l'encre verte (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 140-141.

² Référence à la nouvelle intitulée « Révélation magnétique » de Poe (*Contes-Essais-Poèmes*, Éd. établie par Claude Richard, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989, p. 764-773). Ce texte fait partie des *Histoires extraordinaires* traduites par Charles Baudelaire.

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

surhumaine du spirite le pénétrait tout entier, lui infusait de la vie. Mon âme vit par la vôtre, Simone, s'y nourrit, y puise des forces nouvelles, inconnues jusqu'alors, ne l'éveillez pas.

Si vous saviez comme j'ai besoin d'appui, de soutien, de réconfort,
 5 ces jours-ci. Je suis désorienté, affaibli, sans volonté, comme une loque. Le mauvais temps m'est très pénible. Il agit sur moi très singulièrement. Le croiriez-vous, il me prend des peurs folles, irraisonnées, presque *physiques*, de l'automne qui vient, qui grandit, qui nous touche, à nous pénétrer, presque. Des frissons réels, inexplicables, alors que je suis chez moi, au
 10 chaud, me secouent tout entier, rien qu'à regarder, à travers les vitres, les choses mornes, sans vie déjà, les champs vieilliss, le vent humide qui rage. Simone, ma Simone, soignez-vous, je vous en supplie, pour l'amour de notre Amour. Ma vie ne tient qu'à vous, vous le savez, vous devez le savoir. Je crois que je n'aurai jamais le courage de partir, cet hiver¹. Je vous aime, je
 15 vous aime, Simone.

Alain

¹ À l'été, Alain Grandbois accompagnera ses parents en Europe. Le départ d'abord prévu pour l'hiver sera retardé de plusieurs mois. Henri Grandbois se trouvant possiblement surchargé par la gestion de son entreprise de bois. À partir de janvier 1921, il loue le 73 de la rue d'Auteuil dans le quartier Champlain à Québec, occupé jadis par le juge Adolphe-Basile Routhier, dans l'espoir sans doute de rencontrer des gens d'affaires de la région (Source : Marcel Fortin, « Né à Saint-Casimir... Alain Grandbois, récit », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 3, n° 2, été 2000, p. 18). Le départ pour l'Europe aura lieu en mai ou en juin suivant.

10. À Simone Routier¹

Samedi, minuit, [11 septembre] 1920.

Simone,

5 Simone, Simone, j'arrive du berceau de notre amour². J'ai tout revu, tout. Et toutes ces choses étaient pleines, pleines de Vous, comme mon cœur. J'ai couru toute la nuit, en canot, dans la brume. J'ai revu le bouleau (te souviens-tu?) où je n'osais... Toutes nos promenades, je les ai refaites, comme l'on accomplit un pieux pèlerinage. Et je vous voyais, là, dans le
10 canot, avec vos grands yeux clairs dans la nuit³. Je ne vous ai jamais aimée si intensément, si follement, et je pleurais presque. Croyez-moi, ma Simone, voulez-vous? Je vous jure sur mon âme que je vous aime, que je vous aime. Il me semblait que vous étiez là, que vous me parliez, et la vision était si
15 douce, et nous nous disions des choses, des choses que nos âmes se confiaient, très doucement, des choses que nous [ne] nous sommes jamais dites, Simone, et que nous [ne] nous dirions peut-être jamais. J'ai revécu toute notre nuit. J'ai vu, dans le matin, mourir les étoiles, et la brume courir sur les montagnes. Et puis j'ai senti vos lèvres se poser sur ma bouche, et la
20 douleur fut si forte, que mes yeux se mouillèrent. Vous ne savez pas, Simone, combien je vous aime. Vous ne le pouvez pas, je le sens, m'aimer

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, encre noire; numéroté "10" à l'encre verte et daté du "sept. 11" à l'encre bleue par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 142.

² Référence au Lac Clair (aujourd'hui Lac des Frères).

³ Simone Routier se souvient: « Dans les années 20, la guitare électrique ou autre n'était pas chose courante et l'instrument dont jouait alors Alain était plutôt une façon de balalaïka, de ukelelee, sur les cordes duquel il glissait un petit médiateur en métal avec assez d'oreille et d'habileté. Il m'en sérénadait. Mais, lorsque, sur le lac, j'étais assise à plat au fond de son léger canoë, lui assis à la pince avec son aviron qu'il échangeait pour son ukelelee, aux moments d'arrêt, je n'étais pas trop brave pour l'équilibre de sa légère embarcation [...] » (Fonds privé, lettre à René Pageau, datée du 16 février 1976).

comme je vous aime. C'est impossible. Je le sens, par tout ce que vibre en moi. Et je vous aime pour toujours.

Alain

5

11. À Simone Routier¹

Lundi soir, [13 septembre] 1920.

Simone,

10 Je regrette maintenant pour Vous, Simone, d'être dans votre vie. Je crois en votre amour, je ne crois pas au bonheur que vous puissiez retirer de moi. Notre amour jusqu'ici ne vous a apporté que souffrances et doutes. Et normalement, pour être logique avec ce même amour, ne devrions-nous pas être heureux, et confiants? Vous m'avez donné du bonheur, plus de
15 confiance en la vie, vous m'avez fait meilleur, que vous ai-je procuré en retour? Mon scepticisme vous a rendu sceptique, mes doutes se sont infiltrés en vous, y ont pris corps, mon dégoût de la vie, mes idées malsaines ont fatigué la blancheur de votre âme; de la tristesse, de la désespérance, c'est tout ce que je vous ai donné. Pourquoi m'aimez-vous! Je vous le dis, je n'ai
20 rien, rien. Je ne suis qu'un chaos d'idées incomplètes, illogiques, contradictoires. Je sais moins qu'un enfant, qui, lui, a la foi. À vingt ans, j'ai déjà trop vécu pour avoir confiance, même en moi. Oh, si j'avais le droit de vous dire tout, de soulever devant vos yeux effarés un coin du voile qui cache les misères, les pauvretés, les atrocités, les trahisons de ce pauvre
25 monde, dont les convenances sont la seule vertu. Simone, que la vie est

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté à l'encre verte, "12", et daté au crayon de "sept. 13" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 143.

mauvaise, méchante, hypocrite. Vous ne le saurez jamais combien. Bonsoir Simone, je vous aime.

Mardi, minuit [14-15 septembre 1920]¹.

5 Pourquoi, Simone, toutes ces réticences, dans votre dernière lettre que je viens de relire? Qu'y a-t-il entre nous, Simone? Dites-moi tout, tout, de grâce. Que voulez-vous prévenir? Pourquoi, si vous m'aimez, ne pas dire je vous aime! Confiez-moi tout ce qui vous peine, tout ce qui vous chagrine, je vous en supplie. Vous ne pouvez savoir combien je souffre de
10 vous savoir malheureuse, et par moi. Et tout ce bonheur que nous gaspillons, par notre faute, notre seule faute. Il me vient quelquefois à l'idée que nous ne sommes pas faits pour aimer, tous les deux. Nous demandons trop à l'amour, et parce que nous sommes faits de matière, que notre puissance a des bornes, de par la nature même de nos moi, parce que nous
15 voudrions, dans un regard, franchir l'éternelle barrière qui sépare les âmes, dans un « je vous aime », assurer l'éternité de notre amour, dans un baiser, épuiser l'infini, nous retombons découragés, inapaisés, désenchantés. La matière dont nous sommes pétris sera toujours l'empêchement imbécile, brutal, de ce que nous avons rêvé. Combien je me reproche, Simone, de
20 vous avoir dit mon amour, parce qu'alors vous ne m'auriez pas aimé, ou vite oublié. Et vous ne seriez point aujourd'hui malheureuse. Que me fait mon bonheur, à moi, si je suis seul à le goûter!

Je vous aime, Simone. Que vouliez-vous que je fasse pour vous rendre heureuse, dites-le moi. Répondez, de suite, à cette lettre, voulez-
25 vous. J'en ferai autant pour la vôtre. Et surtout, ne me cachez rien, dites-moi

¹ Autographe de 2 f. (16.3 X 26 cm) encre noire, non paginés par Grandbois, numérotés par Simone Routier à l'encre verte, "11" et "11 bis", et datés par elle d'abord au crayon, du "sept. 15", puis à l'encre bleue du "13". Cette description comprend celle des brouillons des lettres datées du 13 et du 14 septembre 1920 (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 144-145.

*tout*¹. Dites-moi ce que vous pensiez, en écrivant votre chère dernière, Simone.

Je vous aime.

Alain

5

12. À Simone Routier²

Vendredi, [24 septembre] 1920.

10 Simone,

Je ne sais si je pourrai goûter le printemps de vos yeux, samedi. Mais soyez sûre que tout l'automne, de ne pas vous voir de si longtemps, pleurera et frissonnera en moi. J'ai tellement besoin de vous, de votre présence, de votre sourire, de vos yeux, que je ne puis m'habituer à ne pas
 15 vous voir, quoique le souvenir de tout votre *vous* soit gravé en mon cerveau, en mon cœur, et bien que je sache que rien ne changera, d'une visite ainsi manquée. Cependant, les habitudes qu'engendre l'amour sont, deviennent tellement fortes, que de les casser sonne presque faux, comme de noirs pressentiments. D'ailleurs, si c'est absolument impossible pour moi de
 20 m'absenter, croyez bien que je serai avec vous, toujours, et que mon amour vous enveloppera toute. Simone, ma toute petite enfant, vous savez bien que vous n'êtes ni ridicule, ni primitive. Je vous ai aimée telle que vous êtes, et je souhaite que vous restiez ainsi, telle que je vous ai connue, toujours. Et soyez sûre que vous ne m'ennuyez jamais dans vos lettres, au contraire.
 25 Dites-moi tout ce que vous pensez, tout, les convenances – puisqu'il faut

¹ C'est Grandbois qui souligne.

² Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) recto verso, encre noire; numéroté à l'encre verte, "12" et daté au crayon de "sept. 24" par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Lettre reproduite dans *Rencontres à Simone Routier. op. cit.*, p. 145-146.

encore parler de ce masque – n'ont été inventées par des gens dont les pudibonderies surfaites en cachaient de bien belles. Et je ne vois pas du tout ce qu'il y a d'inconvenant – dans le vrai sens du mot – à ce que vous me disiez je vous aime, et moi de même. Simone, que ces deux jours vont être
 5 longs, et tristes, et désolants, loin de vous. J'ai lu et relu votre longue lettre, et je vous aime. Simone, ma petite fille, mon âme, ne pleurez pas. Vous savez bien que je vous aime, et pour la vie. C'est moi qui suis l'imbécile brutal, et je ne suis pas près de vous, pour sécher ces larmes, pour consoler votre peine, pour baiser vos yeux. Vous êtes la potiche [authentique],
 10 précieuse et très rare, que peignit un Francesco di Giorgio, un Perroccio, un Lorenzetti¹, et qu'un maladroit casse, un jour². Il faut me pardonner toutes ces choses, petite Simone, parce que je vous aime et vous savez que le bonheur pour moi n'existe qu'en *vous*³.

Alain

15

¹ Francesco di Giorgio Martini (1439-1502), architecte, sculpteur et peintre italien, a surtout été reconnu pour la réalisation de l'église *del Calcinaiio* (Cortona). Chez les frères Lorenzetti, Pietro (v. 1280-1285-*id.* 1348), plus florentin, s'inspira de la grandeur de Giotto, Ambrogio (v. 1290-*id.* 1348), plus siennois, s'intéressa davantage à la représentation concrète de la vie et de l'univers humains. Parmi les peintres italiens que Grandbois cite ici, le nom de Perroccio n'apparaît dans aucun des dictionnaires ou histoires de la peinture que nous avons consultés.

² Cette allusion à l'histoire de l'art italien s'explique sans doute par le fait que Simone Routier a une sensibilité artistique très développée, que Grandbois n'ignore pas. Elle fréquente à cette époque l'École des Beaux-arts de Québec (fondée en 1920), où elle suit des cours de modelage et acquiert une formation musicale (en piano et en violon). Dans un texte inédit adressé à René Pageau, elle apporte les précisions suivantes sur cette période de sa vie : « Notre professeur de modelage, aux Beaux-arts de Québec, dans les années 20, était le Français Louis Bailleul. Mon professeur de violon, de 1914 à 18, était le Belge M. Léon Goulard, élève du grand Isaïe. Il était premier violon à l'orchestre du Château Frontenac. Il disparut une fois la guerre finie. » (Fonds privé, René Pageau, Clerc Saint-Viateur, Joliette)

³ C'est l'auteur qui souligne.

13. À Simone Routier¹

Saint-Casimir, jeudi [30 septembre 1920]

Mademoiselle Routier,
Québec.

5

Ma Simone,

Je vous aime, je vous aime, Simone, ce soir. J'ai passé trois très
mauvais jours, de découragement, de lassitude, de doute. Je vous ai écrit
deux longues lettres que j'ai déchirées aussitôt. À quoi bon! ç'aurait été, si
10 vous aimez, souffrance pour vous, et je m'étais promis de ne plus vous
assombrir du noir de mes pensées – ou bien vous en auriez ri, croyant à des
peurs! Oh Simone, si vous saviez ce que c'est que le doute, celui qui surgit
tout-à-coup, lorsqu'on est confiant, sans défense, le doute horrible, illogique,
presque bas, que l'on ne peut mater, chasser, raisonner, et qui revient
15 toujours plus fort, plus violent, alors que l'on s'en croit débarrassé à jamais,
vous n'en ririez² pas. Il est en moi, depuis trois jours, piétinant, ravageant
tout, se gorgeant à même notre amour, et mon âme saigne par toutes ses
blessures – parce que je vous aime.

Je suis plus calme, ce soir. Cet après-midi, j'ai gardé la maison,
20 n'étant pas très bien, et je me suis joué toute la musique – notre musique –
du bon vieux temps. De revoir, à travers les notes, votre sourire et vos yeux
m'ont presque guéri. Voyez-vous, toute ma *vie*, toute, je la donnerais pour
vous. C'est bête à dire, c'est romanesque, cela se voit à toutes les pages de
feuilletons, c'est ridicule, mais c'est ça – parce que je vous aime. La vie, ce
25 n'est pas grand'chose, c'est presque rien, ça ne tient qu'à un fil – un revolver,
un dixième de seconde – mais voyez-vous, il y a d'autre chose, qui n'est pas

¹ Autographe, 1 f. (13.6 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "13" à l'encre verte et au crayon par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 147-148.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

« pas grand'chose », il y a *l'après*, l'inconnu, le mystère, le *lieu* d'où l'on ne revient pas. Je m'y plongerais, les yeux fermés – parce que je vous aime. Et toute la distance qui existe entre la vie et le néant, le quelque chose et le rien, l'homme et le cadavre, ne m'empêcherait de vous aimer. J'ai reçu votre lettre
 5 hier. Lorsque l'on commence à aimer « beaucoup, beaucoup », l'on commence à ne plus aimer.

Alain

10

14. À Simone Routier¹

Dimanche, 5 1/2 h. [3 octobre] 1920.

[Saint-Casimir]

Simone,

15 Je vous écris à l'heure où, probablement, si j'avais pu monter à Québec, nous serions à faire des petites farces, moelleusement et ridiculement [*sic*] assis dans un coin – coin qui n'en est pas un – de la rotonde du Château². Je crois que je suis plus avec vous – avec le vous que j'aime – seul, ce soir, dans ma chambre³. Et pourtant, comme je voudrais

¹ Autographe. 2 f. (16.2 X 25.8 cm), écrits recto verso, encre noire; d'abord numérotés à l'encre rouge de "151 à "154", puis à l'encre verte "14" et "14 bis", datés au crayon de "oct. 5" et paginés par Simone Routier de 1 à 5 (encerclé). Selon une note de René Pageau, Alain Grandbois aurait joint à cette lettre un poème de jeunesse daté du 21 avril 1917 et intitulé "Je voudrais des crânes..." (BNQ, 234/4/8), poème qui se lit comme suit : « Je voudrais des crânes, et de livides tibias, / Des squelettes terribles, et beaucoup de tombeaux / De sales linceuls, de blancs suaires en lambeaux / Et des poteaux grotesques en forme d'échalas // Tout autour, des monstres en furie, dont la bave / à leur mufle rougi, coulerait lentement, / Et puis des chaînes, et au fond d'une noire cave, / Autour d'un feu blême, de lourds démons hurlant // Par-dessus les vieux os, des planches empourprées / D'un sang très jeune, et des femmes échevelées / S'y tordraient, éperdues, en claquant des dents // Et aussi, parmi des serpents jaunes, une cuve // Très basse, très noire, et pleine d'une étuve / De blanches vierges; et j'y prendrais un bain de sang. » Ce poème a été publié dans *Poésie II*, *op. cit.*, p. 32. Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 148-155.

² Château Frontenac de Québec.

³ Rue Sainte-Anne.

vous voir. J'ai un tas de choses à vous dire, des choses non prévues, et qui m'assomment presque. J'ai passé une semaine très fatigante, et je n'ai pu seulement vous envoyer un mot. J'imagine que vous allez encore penser que je vous blague, que je ne tiens pas mes promesses, etc. Si vous saviez, ma
 5 Simone. Et comme tout m'accable, semble rire de moi. Vraiment, quelquefois, à regarder ma destinée, je ne puis m'empêcher d'en rire. De voir toute la contradiction entre mes désirs et ce qui arrive, et dans les plus petites comme dans les grandes choses, m'amuse énormément. Seulement, il y a que je suis en même temps et le spectateur et le bouffon. Je paie pour les
 10 deux. C'est inévitable, il me suffit à peine d'exprimer un désir quelconque, pour que le contraire me tombe dessus, et tout de suite, comme de raison, afin de ne point me laisser le petit plaisir de l'espérance. Vous croyez peut-être que j'exagère; je n'ai pourtant jamais été moins porté à l'exagération. D'ailleurs, vous jugerez vous-même, et j'ai beaucoup à vous dire.

15 Votre grande lettre bleue m'est arrivée, et le petit sac de malle. J'ai un peu pensé que la petite religieuse a dû se trouver fort dépaysée, dans le petit sac scellé, en compagnie du télégramme à la musique d'amour¹. Je vous en remercie de tout mon cœur, de toute mon âme.

20 Je suis si malheureux, ma Simone, ces jours-ci. Jamais l'existence ne m'a plus pesé au cœur, à la tête. J'ai besoin de toute votre aide, de tout votre amour. Je n'ai plus d'énergie, de courage. Je suis seul, seul. Le Père Maillard² est venu aujourd'hui. Il m'a demandé une demi-heure d'entretien. Et jamais, alors qu'il me parlait, je n'ai plus senti le vide, tout le vide de tout.

¹ Simone Routier était alors pensionnaire au Couvent des Ursulines et devait nécessairement montrer son courrier à une des religieuses du couvent, avant que celui-ci ne soit envoyé.

² Selon une note de René Pageau (*Rencontres avec Simone Routier*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, p. 214), Alain Grandbois aurait rencontré un prêtre à la demande de ses parents qui, on le suppose, s'inquiétaient de l'état dépressif de leur fils Alain. D'origine suisse, François-Xavier Maillard est né le 24 mai 1851 et ordonné prêtre le 6 octobre 1878. Il était missionnaire du Sacré-Cœur (Source : Marcel Fortin, « Né à Saint-Casimir... Alain Grandbois, récit », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 3, n° 2, été 2000, p. 18).

Des phrases, des phrases. Je n'ai plus la foi, Simone. Je ne crois à rien, à personne. Le doute est une folie, je le sais, et je doute de tout. Je constate en moi toute l'étendue de mes erreurs, de mes faiblesses, et je n'y puis rien. J'ai été mal fait, et l'or ne se refait pas. Simone, aimez-moi. Aidez-moi, votre

5 faiblesse est plus forte que ma force. Je vous aime.

Alain

10 **15. À Simone Routier¹**

Jeudi, [7] octobre 1920.

Mademoiselle Routier
Québec

15 Simone,

Votre lettre m'est arrivée en même temps qu'une de Marc², et j'ai savouré tout le contraste de la... triste vie, et de la vie... triste, peut-être, parce que je vous aime, de ce que j'étais sans vous, et de ce que je suis devenu par vous. Il n'y a pas de plus sainte religion que l'amour, et vous en

20 êtes le dieu très pur que j'adore à genoux. Petite Simone, vous ne pourrez jamais savoir combien vous m'avez fait vous aimer. Je me demande où j'en serais maintenant, si nos âmes ne s'étaient point rencontrées. Ma vie déborde tellement de vous, de votre pensée, de votre souvenir, que je ne puis imaginer ce qui aurait pu combler mon cœur, mon esprit, si je ne vous

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "15" à l'encre verte et daté au crayon par Simone Routier du "10" (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 155-156. Suivant le calendrier perpétuel, le 10 octobre fut un dimanche, non un jeudi, comme le laisse voir l'en-tête de cette lettre. Il pourrait s'agir de la date de réception, auquel cas cette lettre de Grandbois serait datée du 7 octobre 1920.

² Il s'agit de Marc Grandbois, cousin d'Alain, avec qui il est allé au Petit Séminaire de Québec. Marc Grandbois effectue alors un séjour d'études à Paris.

avais jamais connue. Et il suffit de si peu de choses pour changer la destinée : en trois petits jours, pris au milieu de tant d'autres qui s'écoulent, innombrables, inutiles, et c'est tout. Quand passerons-nous donc ensemble, ma Simone, quelques nouveaux trois jours, et des jours qui ne soient pas
5 bordés d'asphalte, de théâtre, de boudoir!

Serez-vous à l'Empire¹ samedi? Je m'y rendrai à l'heure habituelle.

J'ose espérer que notre chère Cécile² aura passé de bonnes vacances, et que ses obligations sociales la rappelleront bientôt. D'ailleurs, si elle n'était pas partie, n'oubliez pas de lui dire que tous mes respects sont à ses...
10 pieds. À vous, ma Simone, tout mon *amour*³.

Alain

16. À Simone Routier⁴

15 Jeudi matin, 2 heures. [Octobre 1920]

Simone,

Je n'ai pu me résoudre, avec tout votre souvenir en moi, à loger au *King*⁵. J'ai maintenant une très jolie petite chambre qui, quand je partirai,

¹ Salle de cinéma alors située sur la rue Saint-Jean à Québec. « L'Empire » était également le nom d'une des salles de réception du Château Frontenac.

² Il s'agit de Cécile Marcotte, une proche amie de Simone Routier. Notez que tout ce paragraphe n'a pas été publié dans l'édition de René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier* suivies des *Lettres d'Alain Grandbois* (Éditions de la Parole, 1978), à la demande de Simone Routier elle-même, qui souhaitait ainsi préserver l'identité de son amie.

³ C'est l'auteur qui souligne.

⁴ Autographe, 1 f. (21.3 X 25.4 cm) sur papier bleu à en-tête : CHATEAU FRONTENAC, QUEBEC, CANADIAN PACIFIC HOTELS, plié d'abord en deux, puis en trois, encre noire; d'abord numéroté au crayon "14" et "14 bis" puis "16" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 157.

⁵ Aujourd'hui disparu, le *King Edward* était un hôtel situé tout juste derrière l'Hôtel de Ville de Québec.

restera parfumée de vos chers vœux que j'ai là...

Je vous aime.

Alain

5

17. À Simone Routier¹

Vendredi soir, [15 octobre] 1920.

Mademoiselle Routier,
Québec.

10

Simone,

Je regrette tant, Simone, ce soir, de n'être pas allé passer ma dernière soirée à Québec avec vous. J'ai vu combien cela me sera pénible, si je passe l'hiver en ville, de penser que vous êtes à cinq minutes de chez moi², et de ne pouvoir vous avoir, à moi, pour tous ces instants de ma vie. J'ai passé mercredi une soirée assommante. C'était la première, depuis que je vous connais que je passais sans vous, à Québec. Et combien d'autres, en perspective!

Toute la journée, toute la nuit, j'ai pensé à vous, j'ai brassé un tas de choses, pas roses, et j'en ai conclu qu'il aurait mieux valu, pour vous, de ne s'être jamais rencontrés. Vous seriez peut-être heureuse, maintenant - en autant qu'on peut l'être - en goûtant la seule véritable Vie, en somme, la vie intérieure qui ne dépend que de l'Être, du Principe, de Dieu, comme vous

¹ Autographe, 2 f. (16.5 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; d'abord numéroté "15" au crayon, puis à l'encre verte "17 16" et "17 bis" et daté au crayon par Simone Routier de "oct. 18" (BNQ, 234/4/8). La date indiquée par Simone Routier pourrait correspondre à la date de réception de la lettre de Grandbois, soit le lundi 18 octobre 1920. La lettre de Grandbois serait par conséquent datée du vendredi précédent, soit le 15 octobre 1920. Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 157-159.

² Alain Grandbois habite alors en chambre rue Sainte-Anne, tandis que la résidence des Routier se trouve Côte-de-la-Montagne. Quant à la famille Grandbois, elle n'emménagera définitivement à Québec qu'à partir de l'année 1924-1925. Henri Grandbois achètera une luxueuse résidence au 127 Grande Allée.

l'entendrez. À défaut de bonheur, vous auriez eu la Paix. Qu'avez-vous maintenant? Du bonheur! De la Paix! Non. Et toutes vos lettres en témoignent, et toutes sont imprégnées d'un très vague et très obscur désir, que vous ignorez – de quelque chose de meilleur, et de plus doux, qui vous
 5 apporterait le calme. Je n'ai pas su vous rendre heureuse, je n'ai jamais donné de bonheur, à personne. Et je donnerais toute ma vie, Simone, pour toi. Notre amour est bâti sur du sable, parce que nous sommes humains, et si toutes les lois humaines ne pouvaient nous empêcher de nous aimer, ces mêmes lois pourraient-elles vous faire m'aimer, si vous ne m'aimiez plus! La
 10 vie est un problème difficile, impossible à résoudre, parce qu'elle dépend d'une foule de circonstances, de détails, de hasards, et l'amour est plus que la vie, puisqu'il en est la source. De quoi dépend l'amour, où prend-il ses forces, *quand*¹ cesse-t-il d'agir, et pourquoi? Nous ne sommes rien, nous ne connaissons rien, rien n'est sûr, et voilà, ma Simone, où je vous ai emmenée,
 15 dans quel dédale mystérieux et très vague nous marchons, avec, pour nous guider, un fil plus ténu que celui d'Ariane, notre amour.

Je vous aime tant, Simone, ce soir. Il me semble qu'il y a des siècles que je ne vous ai vue, que je n'ai goûté la paix de vos yeux, la douceur de vos baisers. J'imagine, quelquefois, que le temps n'existe pas dans les limites
 20 fixées, qu'une heure, par exemple, peut être, réellement, pour quelqu'un, un an. Mesure-t-on la profondeur d'une émotion, la puissance d'un sentiment. Et le temps n'en est-il pas le mobile le plus intime, puisque c'est en lui qui nous vivons. Ce ne serait alors qu'un cadre, dont nos émotions, nos sentiments, nos pensées seraient la toile immense et magnifique, toile qui par
 25 le fond s'allongerait, s'étirerait infiniment, tout en restant dans les limites de la perspective tracée par ce cadre. On a vu des hommes vieillir de dix ans en des minutes, blanchir en une nuit. N'ont-ils pas réellement, par des

¹ C'est l'auteur qui souligne.

phénomènes que l'on ne peut comprendre, vécu ces dix années, années pressées, ramassées, condensées à l'extrême, en ce que l'usage veut que ce soit quelques heures! Je vous aime de toute ma vie, petite Moune¹.

Alain

5

Samedi soir, 5 hres [16 octobre 1920]².

Simone,

Si vous saviez comme l'automne est grand, et magnifique, ce soir. Du rouge, du vieux rose, du vert pâle, de l'orange, noyés dans une orgie de
10 jaune.

Et toute l'ombre du soir, qui descend, comme une tristesse immense. Je vous aime pour toujours.

Alain

15

18. À Simone Routier³

Mercredi, [20-21 octobre] 1920.

Simone,

20 Je n'ai point eu encore la lettre « qui m'attendait ». Votre service postal doit valoir à peu près le mien : pas très sûr et très lent.

¹ Surnom donné à Simone Routier. Alain Grandbois emploie également à quelques endroits le surnom de « Monne » pour désigner Simone.

² Fait suite à la lettre précédente. Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 160.

³ Autographe, 2 f. (16.5 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés à l'encre verte, "18" et "18 bis", et datés au crayon du "oct. 21" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 160-161. Précisons que le 21 octobre était un jeudi, non un mercredi, comme l'a écrit Grandbois. Suivant l'habitude de l'auteur d'écrire la nuit, cette lettre pourrait donc être datée du 20-21 octobre.

Nous avons gaspillé hier quelques heures qui auraient pu nous donner quelque illusion de bonheur. Nous sommes de très pauvres gens qui jetons de l'or par les fenêtres, pour la beauté du geste. Il y a des gestes qui coûtent souvent très cher. Mais il faut bien l'avouer, je n'ai jamais vu
 5 d'amour éternel se cimenter dans des salons, d'idylles bien profondes se nouer sur la rue Saint-Jean¹. L'amour ne s'accommode point en toilette basse; il préfère l'indienne. Vous souvenez-vous comme l'on s'est aimé, jadis, au lac à Lorette. Je dis jadis, il me semble que ce temps est déjà si loin, où nous allions l'un vers l'autre, les mains tendues, avec du soleil dans l'âme.
 10 Et puis, alors, nous ne nous occupions pas le moins du monde de Mlle Chose, de Monsieur Machin. Nous nous suffisions. Maintenant, M. Machin, Mlle Chose nous ont pris notre solitude, tout le bonheur de notre amour. Il n'est point mort, notre amour, seulement, il est malade, un peu. Je crois qu'il souffre d'anémie. Il lui faudrait de l'air, des espaces, des horizons, et nous le
 15 bourrons de pilules de vaudeville, de [rue?]. Ça ne lui va pas. Nous n'avons pas été forts en diagnostic; ce fut là notre seule erreur.

Je ne sais si je pourrai descendre à Québec samedi. En tout cas, ne comptez pas sur moi. Je serai très fâché si vous manquiez la surprise de chez Trudel² à cause de moi.

20

¹ Où se trouvait alors un cinéma.

² Grandbois fait erreur ici quant à l'orthographe du nom Trudel, qui s'écrit plutôt de la manière suivante : Trudelle. *L'Événement* du 27 octobre 1920 (p. 7) mentionne qu'il y a eu chez Madame L.-A. Trudelle une fête en l'honneur de sa fille : « Très joli « surprise », lundi soir, en l'honneur de mademoiselle Marguerite Trudelle, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, à la résidence de ses parents, monsieur et madame L.-A. Trudelle, avenue des Érables. Un très joli cadeau fut offert à mademoiselle Trudelle, à l'occasion de cette jolie fête, qui avait réuni une soixantaine d'invités. » D'où l'allusion de Grandbois à l'avenue des Érables, qu'il écrit à l'anglaise « Maple Avenue ».

Je ne crois pas pouvoir m'y rendre, et vous comprenez que je ne suis pas pour partir de St. Casimir, pour aller faire l'imbécile dans des escaliers et des passages, Maple Avenue, une nuit durant.

M'écrivez-vous un peu, d'ici à ce temps-là?

5

Alain

19. À Simone Routier¹

Jeudi matin. [Octobre 1920]

10 Décidément, nous sommes gens d'ancien régime. Notre système de poste, *cum pedibus*², y gagnerait à être plus rapide. Point de nouvelles de votre lettre. Il pleut à torrents dehors, ce qui est très gai – j'aime beaucoup la pluie, mais pas les gens qui lui ressemblent. Vous, ils vous font bailler!

Alain

15

20. À Simone Routier³

Lundi soir, [1^{er}] novembre [1920].

Petite Moune,

20 Aimez-vous les contes? Laissez-moi vous en dire un, et s'il est trop long – les grandes filles s'en lassent (sans jeu de mots, s.v.p.) si facilement –

¹ Autographe, 1 f. (16.1 X 25.8 cm) plié en deux, encre noire, numéroté "18 bis" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 162.

² Le *cum pedibus* réfère à l'expression populaire *pedibus com jambis*, qui signifie « aller à pied », donc lentement, plutôt que par un moyen de transport plus rapide. Le *cum* latin ne signifie jamais autre chose que « avec » (les pieds).

³ Autographe de 2 f. (16.5 X 26 cm) écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés à l'encre verte, "19" et "19 bis", et datés au crayon par Simone Routier de "nov. 3" (BNQ, 234/4/8). À supposé que le 3 novembre soit la date de réception, cette lettre doit être datée du 1^{er} novembre 1920. Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 162-165.

je vous laisse le droit de le lire en deux fois. Je suis généreux, n'est-ce pas!
Or donc :

« Il y avait une fois une toute petite fille, qui était belle comme le
jour, et blonde comme les épis, sous le soleil de juillet. Elle avait une toute
5 petite âme blanche, qui s'égayait aux moindres choses. Tout le jour, elle
sautait, et riait, et folâtrait, et le soir – petite tête blonde et rose dans la
blancheur des oreillers – elle rêvait aux étoiles. Sa vie était un
enchantement; et comme ses désirs étaient bornés aux yeux bleus des jolies
poupées, et que les problèmes psychologiques et l'analyse du cœur humain
10 ne l'inquiétaient guère, elle était heureuse. Elle vivait à la façon des oiseaux,
et les dieux lui étaient favorables. Elle possédait la sagesse, qui est le dernier
mot du bonheur. Elle n'en savait rien, mais qu'avait-elle besoin de savoir?
Comme elle était intelligente, et que sa jeune imagination trottinait déjà, elle
avait jugé et classé une foule de choses; et sans toutefois croire que les
15 bateaux ont des pattes, elle imaginait tous les vieillards avec de très longues
barbes, toutes les polices vilaines et méchantes, tous les lacs ronds comme
des sous. Et elle croyait aussi que les saintes passaient leur vie sur des prie-
Dieu, les mains jointes, en extase, et que de faire gras le vendredi était le
plus épouvantable des gros péchés. Et elle pensait à toutes ces choses,
20 comme pensent les très jeunes êtres; quand elle était lasse de jouer.

Mais un bon matin, il arriva que la toute petite fille, qui était belle
comme le jour et blonde comme les épis de juillet, ne trouva plus d'intérêt
aux yeux bleus des poupées. Elle avait grandi. Pourquoi les petites filles
grandissent-elles? Elle rêvait maintenant à des choses charmantes et très
25 vagues, qu'elle ne pouvait définir, mais qui la troublaient, parfois,
infiniment. Elle voyait peut-être – mais qui le saura jamais? – quelque
château lointain, baigné de lumière douce et blanche où quelque prince
charmant, en se découvrant, très bas, effleurait des lèvres le bout de ses
doigts roses!

L'amour lui vint, un jour, en coup de foudre. Il avait les sourcils noirs, les lèvres rouges, la voix charmeuse. Il faisait maintenant partie de sa vie¹. Elle l'aimait de toute son âme blanche, et son cœur vierge frissonnait, délicieusement, à sa pensée. Elle était à lui, toute, et elle n'avait point songé

5 que les voix charmeuses, les lèvres rouges et les sourcils noirs sont infidèles, quelquefois. Alors la petite fille pensa qu'elle allait mourir. Elle pleura toutes les larmes de ses yeux. Et elle l'appelait, cette mort, la priait, la suppliait de venir l'envelopper de ses plis, cette mort dont elle avait si peur, mais qu'elle préférait maintenant, à la vie. Et, chose étrange, elle se prit à

10 détester, eux qui ne lui avaient rien fait, tous les hommes en général, alors qu'elle continuait d'aimer celui dont elle souffrait. Et son chagrin, et ses pleurs, et toutes ces pensées l'avaient rendue femme. Son amour ne diminuait point, mais, à la fin, à force d'énergie, et de volonté, elle réussit à l'endormir. Elle le croyait peut-être mort!

15 Et il arriva qu'un autre vint à aimer la toute petite fille, qui avait été blonde comme les épis. Pourquoi l'aimait-il? Pour tout, pour rien. Il l'aimait parce qu'il l'aimait. En vérité c'était bien simple. Mais il l'aimait tellement, que la petite fille se crut à son tour l'aimer. Son cœur avait beaucoup pleuré, mais elle était femme, et les cœurs de femme restent

20 jeunes. Et elle croyait ainsi que l'autre ne reviendrait plus, jamais, et sur son premier amour qui sommeillait, elle en posa un second, mais si léger, que le premier n'en fut point atteint. Qui pourrait l'en blâmer? Ils se disaient des choses très douces, sous la lune, et elle était sincère. Elle était sincère, mais cependant, oui, elle n'était pas heureuse comme elle avait rêvé, jadis, *comme*

¹ Dans une note qu'elle écrit à René Pageau, Simone Routier explique qu'ici Alain Grandbois fait une « extravagante allusion à [son] ex-très beau filleul de guerre. Antoine Rivard, qui ne [l'aura] jamais autrement courtisée » que par ce lien de famille. (Fonds privé, René Pageau, lettre de Simone Routier datée du 31 janvier 1977).

elle l'avait été! Et lui le savait, et en souffrait, parce qu'il aurait donné pour elle tout son bonheur.

Un jour, elle revit les lèvres rouges, les sourcils noirs, la voix charmeuse. Elle ne voulut point s'avouer qu'elle l'aimait, parce qu'elle était
5 droite et juste, et qu'elle connaissait le prix des larmes, et elle chassait, et combattait ces pensées; mais elle s'aperçut alors que la vie était drôle, et bête, et très étrange. Pourquoi trouvait-elle la vie étrange, et bête, et drôle? Mais parce que... »

Imaginez-vous, petite Moune, qu'on ne m'a point raconté la fin de
10 cette histoire, et j'en suis fort navré, comme vous devez le penser. Je tâcherai de la savoir un jour.

Alain

15

21. *De Simone Routier*²

[Novembre 1920]

Mon cher,

L'état de coma dans lequel se maintenait, depuis quelques mois,
20 notre amour ne m'était pas inconnu; mais j'espérais qu'il n'irait point jusqu'à l'agonie et en voici soudain le dernier hoquet. Si douloureux à entendre. Quels mots vous diraient ma peine...

Alain, votre amour pour moi est bien mort et il fallait qu'il en arrive là pour que vous puissiez m'exprimer autant d'amertume, autant de regrets,

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Brouillon de lettre, autographe, 2 f. (14.1 X 19 cm) sur papier ligné, déchirés d'un cahier, écrits recto verso, au crayon, non paginés (BNQ, 234/4/8). Non signé par l'auteur. Ne comporte aucune variante. Les allusions faites ici par Simone Routier nous permettent de croire que ce brouillon de lettre a pu être rédigé après l'envoi de la lettre d'Alain Grandbois datée du 1^{er} novembre 1920.

et si cruellement. Alain, vous m'avez écrit des choses que moi seule aurais été en droit de vous écrire et jamais je ne vous les aurais écrites.

Alain m'avez-vous seulement jamais aimée vraiment? Avez-vous seulement jamais su ce que c'était que d'aimer vraiment et quel don heureux
5 cela suppose? Quel don de soi?

Des yeux bleus, des boucles blondes ou brunes, il y en a partout, tous les mannequins dans les vitrines en ont. Et vous en trouverez aisément, avec des têtes pleines encore, et tant d'autres choses que vous savez et qui tant vous plaisent, oui tout cela Alain aisément et toujours, vous les
10 trouverez, mais je vous le jure ici, un cœur qui vous aime davantage que le mien, jamais et nulle part, vous n'en trouverez. C'est ma vie, toute ma vie que je pose ici dans vos mains et que broient vos doigts nerveux qui écrivent n'avoir « rien à tenir ».

Même s'il était possible que je n'aie aucun bonheur de vous, Alain,
15 ma vie je vous la consacrerai toute et sans regret. Si vous m'aimiez un tout petit peu et si cela pouvait vous donner quelques heures de paix – et je serais heureuse infiniment, seulement de vous sentir respirer et penser près de moi.

Mais vous n'aimez qu'allumer les incendies sur lesquels vous jetez
20 ensuite des baquets d'eau – et dont vous agacez sans relâche les cendres qui n'ont point su refroidir, cesser de consumer.

Je désire que tu sois heureux, que tu ries, que tu ne souffres plus de moi. Je veux que tout soit paisible autour de toi et dans ton âme : que veux-tu que je fasse?

25

[Non signé par l'auteure]

22. À Simone Routier¹

Mardi matin. [9 novembre] 1920.

Mademoiselle Routier
En ville [Québec]

5

Simone,

Je vous ai promis de vous écrire aujourd'hui. Si je le fais, ne croyez pas que ce n'est que pour acquitter cette promesse, et que de vous écrire m'est une tâche. Vous avez, depuis quelque temps, un certain tour d'idées qui m'oblige, presque, à peser beaucoup ce que je dis. À plus forte raison, ce que j'écris. Je n'ai jamais bien aimé les périphrases (en grec : tourner autour) et, en amour, je crois que l'on en use quand on ne désire plus... autre chose. J'ai souvent constaté que l'amour était un très bon dîner, qui n'a de différence avec ce dernier, qu'il commence par le dessert. Le potage serait-il déjà servi?

15

Ma nouvelle vie est assommante². Je suis les cours comme l'on marche au catéchisme, avec des envies de m'échapper. Je n'aurais même plus le temps, s'il fallait en croire tout l'ouvrage amoncelé derrière moi, de penser à vous. J'ose espérer que vous ne me croyez pas si... studieux. Quand il fait beau, je pense à vous; quand il neige, je pense à vous, quand il pleut aussi. Quand il fait seulement sombre, je pense à moi. Et si vous me voyiez ces jours-là, vous auriez le plus pur échantillon de mon charmant caractère. Vous me demandez de vous dire ce qui en est, où nous en sommes. Il me semble seulement que quelque chose, que je ne puis définir,

20

¹ Autographe, 1 f. (16.5 X 26 cm), plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté « 20 » à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 166-167.

² Alain Grandbois est alors inscrit au programme de baccalauréat à l'Université Laval. Nous pouvons croire que son tempérament impulsif et son besoin de liberté ont souffert de devoir répondre au régime d'une vie étudiante appliquée.

nous éloigne, très peu à peu, l'un de l'autre. Et je suis *effrayé*¹, lorsqu'il arrive de regarder en arrière, de voir tout le chemin qu'a parcouru *notre amour*, en... descendant. Pour cela, il me suffit d'assembler mes souvenirs, de relire certaines lettres!

5 Quand pourrais-je vous voir? Vous allez au bal jeudi²? Puisque vous vous rendez avec plaisir à des choses que vous détestez, serait-il impossible que vous vous rendiez avec ennui à des choses que vous aimez – moi, par exemple.

Alain

10

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

² Il s'agit d'un bal donné à l'occasion de l'anniversaire de l'Armistice. Toute la société bourgeoise de Québec s'est alors réunie au Château Frontenac pour fêter et danser. *L'Événement* du 12 novembre 1920 mentionne la présence de nombreux dignitaires. Figurent également dans cette liste les noms de Gustave, Ernest, Robert et Simone Routier (*L'Événement*, 12 novembre 1920, p. 5) Aucun membre de la famille Grandbois n'est mentionné.

23. À Simone Routier¹[1920?]²Derniers seize ans, 24 m. 1917³

- 5 Il pleut dehors... Il pleut... Il pleut dans l'Infini
Et dans mon cœur lassé... Il pleut partout... La terre
Est morne sous ces pleurs... Le ciel qui désespère
Sanglote, monotone, en mon cœur dégarni...
- 10 C'est l'année qui finit en la désespérance...
Ma seizième année s'achève en des sanglots...
Oh, les jours clairs ou bruns, les tristes, les pâlots
Les jours qui font pleurer, les longs jours de souffrance
- 15 Et puis les heures, oh si rares, de bonheur
Et les heures d'amour, les heures de langueur
Les larmes des aveux, les heures où l'on s'aime
- 20 Toutes, elles ont fui, laissant un creux sillon...
Un vif sillon sanglant, un long trait vermillon...
Et c'est toute ma vie, ma vie qu'ainsi je sème...

Simone,

- Voici quelque chose d'écrit lorsque j'étais jeune. Cela était écrit pour
25 vous, ma Simone, et je ne vous connaissais pas.

Alain

¹ Autographe, 1 f. (10.1 X 16.3 cm) écrit recto verso, sur papier ligné, encre noire; numéroté "42" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8).

² Aucune indication précise ne nous a permis de dater ce poème. La note de Grandbois « Cela était écrit pour vous [...] et je ne vous connaissais pas » nous laisserait croire qu'il a été adressé à Simone au cours de l'année 1920.

³ Ce poème est daté du 24 mai 1917. Il a été publié dans *Poésie II*, *op. cit.*, p. 31.

24. À Simone Routier¹

[1920]

À Toi

5

Mes douleurs sont en moi, plaintives, et je sens
 La tendresse éperdue de leurs pleurs qui m'émeuvent...
 Je les ai vues, ce soir, sous leurs voiles de veuves
 Avec des sanglots longs, tristes, infiniment...

10

Je les ai vues passer, elles sont revenues
 Une à une, la main dans la main, et leurs yeux
 N'ont point quitté les miens. Comme au temps des adieux
 Des larmes se mouraient sur leurs épaules nues.

15

Mes Douleurs sont en moi, vivantes, pour toujours
 Et mon âme endeillée, sous leurs mains maladives
 Frissonne longuement dans la Crainte des jours

20

Oh, les grises Douleurs, par les nuits bleues, pensives...
 En sanglotant, je les vois sur moi se pencher,
 Car je vous aime plus de ne plus vous aimer.

25

Une semaine après le 13.

Alain

¹ Autographe, 1 f. (16.3 X 25.7 cm) plié en deux, encre noire, non paginé par Grandbois; numéroté "37" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Ce poème-lettre est écrit au verso du poème « Il est des mots... », daté du 17 septembre 1920, que voici : « Il est des mots qu'on n'ose répéter / Des mots tristes et doux, mots de cadence / Troublant, parfois, le souvenir intense... / Il est des mots qu'on n'ose répéter // Il est des pleurs qu'on n'ose rappeler / Parce qu'ils sont, en la mémoire immense / Comme un grand deuil où gronde la démence / Il est des pleurs qu'on n'ose rappeler... // Il est des morts qu'on n'ose éveiller / De peur quelquefois, que leur souvenance / Ne vienne, en la pensée, comme une offense... // Il est des morts qu'on n'ose éveiller... / Mais, quelque soir, en le divin silence / Il est des amours qu'on ose pleurer... » Ce poème a été publié dans *Poésie II, op. cit.*, p. 35.

25. *De Simone Routier*¹

[1920]

Alain,

5

Tes Douleurs, mon Alain, je les veux à moi toutes.
 J'aime ce noir linceul sur leurs cheveux tout gris
 J'aime leur regard triste où je vois tu souris
 Je veux leur folle étreinte, encore j'y sens tes doutes.

10

Donne-moi tes Douleurs. Laisse-les sangloter
 Sur mon épaule Alain. J'aime leur larme entendre
 Comme un chaud baiser sur mon âme redescendre
 De même que les tiens, il brûle pour rester.

15

N'écoute plus, le soir, ces Douleurs qui se plaignent
 Verse-les moi. Ce sont tes blessures qui saignent
 Et du sang de ton cœur je voudrais m'enivrer.

20

Petit fuis la Pénombre. Il te faut la clarté
 Remets-moi tes Douleurs. Et.. Pardonne...je sais
 Si tu souffres, c'est que je n'ai pas su t'aimer.

Simone

25 Deux semaines après le 13².

¹ Autographe, 1 f. (19.8 X 25 cm) plié en quatre, sur papier gris, encre violette, à l'encre verte on lit la mention suivante: "Voir lettre 37", daté à l'encre bleue par Simone Routier, "1920" (BNQ, 234/4/8). Une version remaniée de ce poème a été publiée dans *L'Immortel adolescent*, Québec, Éditions "Le Soleil", 1928 (p. 38-39) et a été reproduite dans les *Rencontres avec Simone Routier* de René Pageau (p. 190). À notre connaissance, il s'agit là du seul poème que Simone Routier ait jamais fait parvenir à Alain Grandbois. Dans une lettre à René Pageau, elle explique les relations difficiles qu'elle aura avec le jeune poète, qui lui conseillera plus tard de faire « de l'aviron, et du footing, et de l'automobile, et même de la danse », plutôt que d'écrire, « tout cela vous vaudra mieux que dix mille vers, fussent-ils destinés à devenir immortels » (voir lettre à Simone Routier, été 1923). À René Pageau, Simone Routier confiait : « À son poème MES DOULEURS, j'avais répondu par un poème de même style et une couple de fois encore; mais jamais par la suite; car il ne m'y invita pas et sans doute ai-je eu l'impression d'empiéter sur son domaine. C'est aujourd'hui que je pense cela. Je n'insistais guère pour m'affirmer; aujourd'hui ce serait de la niaiserie, autrefois c'était de la discrétion. En 1928, lorsque je publiai L'IMMORTEL ADOLESCENT, nous ne nous fréquentions plus; mais, entre les branches, il m'est revenu qu'il avait été gêné de ces vers qui faisaient allusion à nos amours. Il ne m'a par la suite jamais parlé de mes ouvrages; nous n'en avons jamais eu l'occasion. » (Fonds privé, René Pageau, Clerc Saint-Viateur, Joliette).

² Souligné par Simone Routier.

26. À Simone Routier¹

Mercredi, le 19 [janvier], 1921.

Mademoiselle Routier
 Québec

5

Petite Moune,

Je ne lis point de livre où l'on chante le bonheur de vivre. Ils sont des menteurs qui déçoivent, et il n'est pas besoin de courir après les déceptions. Vous aurez été celle de ma vie. Vous aurez été celle de mon
 10 amour. Vous ne m'aimez plus. Vous êtes peut-être sincère en disant le contraire; ce n'est pas moi que vous aimez, c'est le souvenir de ce que fut notre amour, et Dieu sait - ou ne sait pas - combien infiniment je vous ai aimée, adorée. Tôt ou tard, vous constaterez le vrai de ce que je vous dis, et, tout en songeant à vos amours nouvelles, heureuses, éternelles - les amours
 15 nouvelles sont toujours heureuses et éternelles - vous vous rirez, très doucement, de ce qui fut moi. Et cela, peut-être, avec un peu de pitié, d'attendrissement, car les souvenirs sont ce qu'il y a encore de plus puissant en nous, et je me suis laissé dire que quelques-uns ont encore le respect des morts. La vie est très peu de chose, et l'amour en est le bouffon tragique et
 20 décevant. Il n'y a que la mort qui compte, et encore faut-il vivre pour mourir. Et où cela nous conduit-il? Les heureux de la vie sont des fous, des imbéciles ou des saints. Ils ne veulent point comprendre, ou ne peuvent point, ce qui revient au même. Je voudrais que vous puissiez calculer tout le bonheur que je vous ai donné, et toutes les peines que je vous ai apportées, si
 25 toutefois vous m'avez vraiment aimé. Alors vous verriez ce que vaut

¹ Autographe, 1 f. (16.5 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "21" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). S'il faut se fier au classement de Simone Routier, cette lettre devrait être plus précisément datée du mercredi 19 janvier 1921. Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 167-168.

l'amour, ce que l'amour vous a valu. Dites-moi si vous me croyez, moi qui n'ai jamais cru, *jamais*.

Alain

5

27. À Simone Routier¹

Mardi, [8 février] 1921.

10

Ma Simone,

C'est moi qui vous arrive. Pardonnez-moi, Moune, si je ne vous ai point écrit avant. Je ne sais plus écrire. Je voudrais vous avoir dans mes bras pour vous dire combien vous me manquez, combien votre absence me laisse seul, seul. Il me semble que je vous aimerais tant. Tous nos baisers, nos anciens baisers me brûlent, me torturent. Ils me sont entrés dans la chair, dans le sang, tous. Vous ne pouvez savoir combien j'en souffre, depuis que vous n'êtes plus là.

15

Si je pouvais croire, Simone.

Alain

20

¹ Autographe, 1 f. (16.5 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso; numéroté "22" à l'encre verte et daté au crayon du "fév. le 10" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Le 10 février pouvant correspondre à la date de réception par Simone Routier, cette lettre devrait donc être datée du mardi 8 février 1921. Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 169-170.

28. De Simone Routier¹[Mars 1921?]²

Cher petit enfant, je viens de revoir toutes nos choses, tes lettres
 5 d'amour, tes dernières. C'est inouï. Je ferme mes yeux et c'est une vigne
 glacée de souffrance qui m'envahit. Tous ces mots, le silence, les jours
 depuis ton départ, s'arrachent mon cœur et le piétinent par lambeaux.
 J'entends tes mots anciens discuter la vérité de mon amour, je regarde,
 cruelle évidence, ton amour à la course de cette fin d'hiver, ils saignent sur
 10 mon cœur, sur mon amour immense. Mon amour à qui tu n'as jamais senti
 la nécessité de donner, de sacrifier rien, rien – *tu n'as aimé que pour toi*³. À
 cinq minutes de moi un salut, un sourire, un mot – la présence d'une femme
 suffisait à t'attirer irrésistiblement, on t'aurait cru affamé. Tu ne sais plus
 écrire, non tu n'as plus rien à me dire. Tu n'es plus triste, tu n'es plus seul,
 15 tu ne m'aimes plus. Mon amour pourtant, de toi, pouvait attendre mieux.
 Tu n'aimes maintenant en moi que le souvenir de ton amour d'il y a
 quelques mois. Moi, tu ne m'aimes plus. Je suis absolument convaincue de
 ce que je t'écris là. Et je suis triste à mourir. Je souffre infiniment, mais tu es
 toute ma vie. Et je mourrais, tu en as tant parlé, que ton amour, le souvenir
 20 n'en serait que meilleur, plus beau.

Ah! pourquoi ces baisers, tes mots et la vie? Puisque ton cœur a tant
 d'oubli. J'espère au moins que tu es heureux là-bas.

Simone

¹ Brouillon de lettre, autographe, 1 f. (14.1 X 19 cm), plié en deux, écrit recto verso, crayon, sur papier ligné déchiré d'un cahier (BNQ, 234/4/8). Aucune variante.

² Cette lettre n'a pas été datée par Simone Routier. Cependant, les allusions faites au sujet de la fin de leur relation amoureuse et celles entourant le départ prochain d'Alain nous permettent de croire que cette lettre aurait été écrite en mars de l'année 1921 (« ton amour à la course de cette fin d'hiver »), soit tout juste avant le départ des Grandbois pour l'Europe, en mai ou juin suivant.

³ Souligné par Simone Routier.

29. À Simone Routier¹

Lundi, [été] 1921.

Simone,

J'attendais un peu un mot de vous aujourd'hui. Il n'est pas venu.

5 Je pars à l'instant pour le lac², ayant pu me décider à secouer mon indolence. Je ne sais au juste combien de temps durera mon absence; pas moins d'une semaine, deux mois au plus.

Mais que vous importe?

Mes amitiés à tous,

10

Alain³

¹ Autographe, 1 f. (8.1 X 13 cm) sur papier carton, écrit recto verso, encre noire; numéroté "25" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Le fait que Grandbois mentionne son départ pour le lac Clair nous permet de croire que cette lettre est datée de l'été 1921. Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 169.

² Le lac Clair.

³ Ce billet met fin à la correspondance d'Alain et Simone pour l'année 1921. Leurs échanges reprendront au cours de l'été suivant, après que Simone ait fait parvenir une lettre ou une carte de souhaits d'anniversaire à Alain, qui célèbre ses vingt-deux ans. Ce long silence pourrait s'expliquer par le fait qu'ils viennent de rompre, mais aussi par le fait qu'Alain accompagne ses parents en Europe au cours de l'été 1921. La famille Grandbois visite Londres, Paris, Berlin, Vienne, Gênes, Lucques, Pise, puis Florence, Venise, Naples, Sorrente et Capri. Conquis par Florence, Alain aurait décidé d'y rester pour entreprendre des études de peinture. Ce n'est qu'au printemps de l'année suivante, en 1922, qu'il décidera de retourner à Québec, achever ses études de baccalauréat (entreprises depuis dix ans), de manière à « prendre profession », comme son père lui demanda alors. Il réussit avec plus ou moins de succès ses examens (avec une moyenne de 61,5 sur 100) et s'inscrit dès septembre à la faculté de droit de l'Université Laval (Source : Marcel Fortin, dans « Né à Saint-Casimir... Alain Grandbois, récit », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 3, n° 2, été 2000, p. 18-20).

30. À Simone Routier¹

Saint-Casimir, le 25 [mai 1922].

Simone,

Je vous remercie infiniment d'avoir un peu pensé à moi. Vous êtes
 5 la *seule*², et vous ne pouvez croire combien je vous en sais gré. Il me semble
 avoir compris le muet reproche de l'enveloppe vide : je suis peut-être moins
 coupable que vous ne croyiez.

Je crois sentir de plus en plus, avec le nombre grandissant des
 années, le poids de la vie s'appesantir en moi. J'ai cru voir, ce matin, toute
 10 une page de ma jeunesse, de ma très lointaine enfance déjà, se déchirer de
 mon cœur. J'ai souffert beaucoup depuis quelques jours, et je me suis senti
 très seul, devant la tristesse des choses. L'on naît comme l'on doit vivre : je
 suis né boiteux.

Tout à *vous*,

15

Alain

31. À Simone Routier³

Saint-Casimir, [5 juillet] 1922.

20

Simone,

Écoutez-moi, Simone, je mets tout mon orgueil à vos pieds. Laissez-
 moi vous parler, ce soir, comme d'autres soirs, quand vous étiez ma Simone.

¹ Autographe, 1 f. (16.5 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "23" à l'encre verte et daté au crayon de "mai" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 170. Le 25 mai correspond à la date d'anniversaire de naissance d'Alain Grandbois. Le ton distant de cette lettre nous permet de croire qu'elle aurait été écrite en mai 1922.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

³ Autographe, 1 f. (17 X 25 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre violette; numéroté "24" à l'encre verte et daté au crayon de "juillet le 5 1922" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 171-172.

Ne regardez pas aux phrases. Depuis, je n'ai pas écrit, et je n'ai plus l'habitude. Ne vous moquez pas non plus, car je pleure. Je voudrais, ce soir, mourir pour vous. Pourquoi n'avoir pas voulu, il y a deux automnes. Personne, maintenant, ne se souviendrait. Et nous serions si l'un à l'autre, là-
 5 bas, dans le grand mystère des temps infinis. Je suis dégoûté, lassé, malade. Je n'ai réussi qu'à faire de moi un neurasthénique, un détraqué. Je souffre, je souffre, Moune. Je ne sais plus rien, et je vois toujours votre bouche sur les lèvres d'un autre. Et je n'ai plus la force même de vous haïr. Je voudrais que vous m'écriviez des choses très douces, et qui sortiraient de votre cœur. Des
 10 choses vraies. Je vous ai aimée, un jour, et vous étiez encore toute meurtrie de votre premier amour, je viens à vous maintenant, et tout meurtri de notre amour. Je n'ai pas l'espoir des jours meilleurs : tout est si vide, et si noir, partout. Je ne peux pas penser, Simone, que vous ayez, quelquefois, pleuré par moi. Je vous aime. J'irai peut-être à Québec, samedi¹. Je serais alors à
 15 deux heures, à L'Empire². Mais rien de très sûr. Écrivez-moi, voulez-vous.

Je prends vos lèvres, Simone.

Alain

¹ Aucun indice ne nous a permis de vérifier si Alain Grandbois s'est effectivement rendu à Québec le samedi 8 juillet 1922. Le journal *L'Événement* de la semaine suivante signale toutefois la présence de M. Henri Grandbois dans la Vieille capitale, ce qui pourrait laisser croire, par ailleurs, qu'Alain aurait pu profiter de cette occasion pour lui-même passer la fin de semaine à Québec, en compagnie de Simone (*L'Événement*, 15 juillet 1922, p. 5).

² Voir lettre à Simone Routier datée du 7 octobre 1920.

32. À Simone Routier¹

Lundi, [juillet] 1922.

Simone,

Depuis huit jours, Simone, vous avez à plaisir tourné et retourné le fer
 5 dans la plaie. Le silence, le supplice du silence. Êtes-vous malade, ou [en]
 aimez-vous un autre? Pourquoi ce silence? Pourquoi ne pas le dire? J'ai
 souffert tout ce que l'on peut souffrir. Ma souffrance ne peut se dire avec
 des mots. J'ai quelquefois raconté des peines légères avec des mots très
 lourds, aujourd'hui ces mots sont trop légers pour le mal que j'ai enduré, que
 10 j'endure. C'est un mal physique, une douleur qui se touche du doigt.
 Quand je pense à vous, toute ma poitrine se serre, se serre à étouffer le cœur.
 Et je ne peux vous maudire, parce que *je ne sais pas*². *Je ne sais pas*, Simone et
 vous souffrez, peut-être. Dites-moi quelque chose, répondez-moi. Il faut
 que *je sache*. Je préfère tout, *tout*, à cela, à *ce que je souffre*. Vous me l'avez
 15 promis, un jour, que vous me diriez.

Alain

¹ Autographe, 1 f. (17 X 25 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "26" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 173. Suivant la chronologie établie par Simone Routier, cette lettre devrait être datée de juillet 1922.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

33. À Simone Routier¹

Mardi soir. [25-26 juillet 1922]

Simone,

Je voudrais vous parler tout bas, ce soir, tout bas. Je voudrais vous
 5 parler avec mes larmes, avec mon cœur, je voudrais pleurer, la tête sur vos
 genoux. *Je t'aime*². Je t'aime comme je t'ai aimée déjà, mais plus encore. Je
 t'aime plus de toutes les larmes versées, de toutes les nuits atroces, de tous
 les matins désespérés. Je t'ai pleuré [comme] on pleure une morte, une qui
 ne revient plus, jamais. Si tu savais, si tu savais comme je t'aime, Monne. Je
 10 me suis révolté, dans tes bras, parce que je t'aimais, parce que j'avais le
 souvenir des autres, et que je ne voulais pas, pour toi. Comprends-moi,
 Monne. J'aurais voulu que nos baisers ne t'atteignent pas. C'est moi que je
 méprise. Je t'ai mise plus pure, dans mon cœur, que la Vierge. Tu es plus
 humaine.

15 Que fais-tu ce soir, Simone, ma Simone? Depuis mon départ de
 Lorette, je n'ai pensé qu'à toi. Quand je suis revenu, dans la nuit, j'avais les
 yeux pleins de toi, les lèvres pleines de la saveur de ta bouche, le cœur plein
 de notre amour. Je t'aime. Je voudrais que tu prennes mes forces, mon sang,
 ma vie, pour la vie de ton corps. Comme tu m'as fait mal, Simone. Je te jure
 20 que j'ai eu envie de me tuer, lorsque j'ai lu tes dernières lignes. Je t'aime, je
 t'aime de tout mon amour, de mon amour immense, infini. J'ai rêvé que tu
 me déchirais le sein avec tes dents. Mon amour me fait mal, mais je t'aime, je
 t'aime. Je ne sais plus dire autre chose. Veux-tu m'embrasser, Simone? *Je t'aime.*

Alain

¹ Autographe, 1 f. (17 X 25 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté "27" à l'encre verte, daté au recto au crayon du "26 juillet" et au verso du "juillet 6 26" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 173-174. La date précisée par Simone Routier correspond au mercredi 26 juillet 1922, non au mardi, comme le laisse voir l'en-tête de la lettre de Grandbois. Écrite au cours du soir et de la nuit du mardi au mercredi, elle devrait donc être datée du 25-26 juillet.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

34. À Simone Routier¹

Mardi [1922].

Simone,

5 Parce que la nuit profonde des douleurs
 A sangloté dans mon cœur;
 Parce que j'ai souffert toutes les souffrances
 et pleuré toutes les larmes;
 Parce que j'ai cru mourir de croire
 à la mort de ton cœur;
 10 Parce que j'ai vu tes larmes, ce soir,
 Sous les mots désenchantés,
 sous les mots tristes à mourir;
 Parce que toutes les fibres de mon être
 ne vibrent que par toi -pour toi-;
 15 Parce que toutes les gouttes de mon sang
 sont à toi;
 Parce que je donnerais ma vie, ce soir,
 pour un baiser de tes lèvres;
 Parce que ton image a creusé mon cerveau;
 20 Parce que ton cœur a tout pris de mon cœur;
 Parce que ton âme a étonné, et ravi, et fait
 pleurer mon âme;
 Parce que tu es celle que j'aime;
 Parce que je t'aime, je t'aime, je t'aime,
 25 J'ai peur, j'ai peur
 De l'heure qui pourrait être belle
 et ne reviendrait pas!...

Alain

30

¹ Autographe, 1 f. (17 X 25 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire; numéroté au verso "28" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 175. Ce poème a également été publié dans *Poésie II*, op. cit., p. 36. Suivant l'ordre chronologique établi par Simone Routier, cette lettre-poème devrait être datée de l'année 1922.

35. À Simone Routier¹

Jeudi soir. [27 juillet 1922]

Simone,

Tu ne sais pas, Simone, combien je désire, je veux ta présence, ce
 5 soir. Je pense à toi, je pense à toi, je veux te voir, je te voudrais toute, *pour*
*toujours*². Et je sais tant que cela est, que cela *sera* toujours impossible. Je ne
 peux rien faire. Mon amour est plus fort que tout, plus fort que ma vie. Il
 n'y a que toi et moi. Je te jure que personne ne t'aimera jamais comme je t'ai
 aimée, comme je t'aime, non pas que tu n'en sois pas digne, ma Simone, mais
 10 parce qu'on ne pourra pas. Comprends-moi, je t'aime. Le reste n'est rien, ne
 m'est rien. Tu es toute, dans ce que je suis. Je te sens en moi, tu es mêlée à
 ce que j'ai de meilleur. Je sais que tu le sais, que je t'aime, que tu le sens, que
 tu le vois. Si je t'aimais moins, je te rendrais plus heureuse, et toute notre
 vie, notre pauvre vie, en serait peut-être illuminée. Je ne peux pas, je ne
 15 peux pas. Si je t'aimais plus, mon cerveau éclaterait. Je voudrais te voir,
 Monne. Je pleure d'être seul, ce soir. Je ne veux pas des autres, de leurs
 baisers, de leurs yeux qui mentent. Je voudrais te connaître comme je me
 connais, pour savoir, pour être sûr que tu m'aimes. Pourquoi m'aimes-tu?
 Tu n'as jamais voulu me le dire, tu ne l'as jamais su. Je voudrais être très
 20 loin, ou n'être plus, afin que la pensée de toi ne m'atteigne pas, ne m'atteigne
 plus jamais, parce que je t'aime. Je ne ferai jamais rien de bon, dans la vie.
 Je n'ai jamais vécu pour des choses extérieures, et ce sont celles qui
 comptent, aux yeux de tous, à tes yeux à toi, aussi, Monne. Je n'ai plus de
 mots pour te dire combien je t'aime, Simone. *Simone* tu ne sais pas combien

¹ Autographe. 1 f. (20.2 X 26 cm) plié en deux. écrit recto verso. encre violette, à l'intérieur duquel a été glissée une feuille vierge de papier de soie blanche rognée sur trois côtés (BNQ. 234/4/8); numéroté "29" à l'encre verte et daté au crayon du "août le 2, 1922" par Simone Routier. À supposer que le mercredi 2 août soit la date de réception. cette lettre devrait par conséquent être datée du jeudi précédent. soit le 27 juillet 1922. Lettre reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 176-177.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

de choses renferment ton nom, pour moi. Je voudrais tes lèvres, et tes bras autour de moi, et tous les frissons de ton corps, et tout ce que tu es, toute ton âme, et je ne penserai peut-être plus que tu ne m'aimes pas.

Alain

5

36. À Simone Routier¹

Vendredi soir. [Juillet 1922]

10

Je viens encore à toi, ce soir, parce que je t'aime. Je sens que tu m'as échappé, depuis deux ans, et que ton amour n'est plus le même. Tu as appris à me connaître plus et tu ne me connais pas encore. Mais si tu ne connaissais de moi que mon amour, je sais que tu m'aimerais. J'ai attendu
 15 une lettre, aujourd'hui. Rien ne m'est venu. Je ne suis dans ta vie que la pensée de ta solitude, la pensée de tes tristesses. Tu m'aimes lorsque tu en as le temps. Tu n'as plus rien à me dire, tu ne sais plus m'écrire comme tu le faisais, autrefois. Autrefois, des jours qui ne reviendront plus, des heures qui ont vécu, qui ont passé, qui sont mortes. Et des milliers d'êtres en ont
 20 souffert, en ont crié, de ces heures mortes, et qui sont mêlées, aujourd'hui, à la poussière des choses. À quoi cela sert-il, que je t'aime? Dans dix ans, tu ne me reconnaitras plus, parmi la foule des passants, dans la foule de ceux qui vivent. Et tu aurais été pour moi la vie de ma vie. Ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'amour. Je ne crois pas, je ne crois à rien. Tu seras heureuse, un

¹ Autographe. 1 f. (20.3 X 26 cm), plié en deux, crayon, corrigé à l'encre violette, non paginé (BNQ, 204/9/10). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 177-178. Suivant la chronologie établie par Simone Routier, cette lettre devrait être datée de juillet 1922.

jour, et sa vie sera la tienne¹. Ses baisers te feront pleurer, et tu goûteras dans ses bras le bonheur des minutes qui demeurent, des minutes infinies. Et si jamais tu penses à moi, ce sera avec un peu de pitié, et beaucoup de mépris. Et je n'aurai pas mérité l'oubli complet de ton cœur, parce que je
 5 t'aurai aimée plus que tout, plus que *lui*².

Alain

10

37. À Simone Routier³

Vendredi, 1 heure du matin. [21 juillet 1922]

Simone,

Je vous ai attendue vainement, ces jours derniers. Vous n'êtes pas venue. J'ai souffert horriblement. Cela passera. Tout passe. Notre amour,
 15 qui aurait pu être, qui aurait dû être une aventure merveilleuse, et folle, et vraie, n'est plus. Il est des choses mortes qui ne revivent plus. Je n'ai jamais tant désiré que ce soir l'oubli, le néant. Ne plus être. Je vous aime. Et plus je vous aime, plus je souffre, dans mon cœur, dans ma chair, dans ma foi en vous. Je ne vous croirai jamais. Pourquoi vous ai-je connue? Vous ne
 20 m'avez jamais rien donné de vous, rien, rien qui ne fût provoqué par mon amour. Vous ne m'avez jamais aimé pour moi, pour mon pauvre moi. Vous

¹ D'après les propos tenus ici, nous devons comprendre que Simone Routier avait rencontré un autre jeune homme depuis la fin de sa relation avec Alain, au printemps de l'année 1921. Ce que vient confirmer par ailleurs une lettre de celle-ci adressée à René Pageau, lettre dans laquelle elle confie avoir été amoureuse à cette époque d'un « ami protestant ». Simone Routier devra toutefois mettre un terme à cette relation à la demande à son père. Elle dédiera plus tard à cet « ami protestant » un des poèmes (« La lettre ») de *L'immortel adolescent* (Fonds privé, René Pageau, Clerc Saint-Viateur, Joliette).

² Souligné par l'auteur.

³ Autographe, 2 f. (17 X 25 cm) écrits recto verso, encre violette; numérotés "31" et "31 bis" à l'encre verte et datés au crayon du "juillet le 21, 1922" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 179-181.

étiez seule, et triste, et femme, et vous aviez besoin d'amour. Vous n'avez
 jamais eu besoin de moi. Je vous jure que vous avez regretté, quelquefois,
 de vous être attachée à moi, parce que vous avez eu le désir des autres, de
 leurs caresses, de leurs baisers, de leur amour. Vous auriez été heureuse,
 5 parce que vous auriez aimé. Je vois, maintenant, plus clair que je ne voyais.
 Vous aviez droit au bonheur de vivre, au bonheur d'aimer, au bonheur
 d'aimer *d'amour*¹. Vous ne m'avez jamais aimé d'amour. Un autre vous a
 troublée², parce qu'il vous rencontrait, quelquefois, et qu'il vous causait
 d'amour, entre deux fox-trots. Et moi, pendant ce temps, j'étais à vous, je
 10 vous aimais, je vous aimais, j'aurais donné toutes les gouttes de mon sang,
 toute ma vie, pour vous. Si jamais vous aimez, vous ne connaîtrez pas la
 peur de mourir. Et vous prétendiez m'aimer, et lui vous troublait.
 Qu'aurait-ce été alors si les circonstances l'eussent rapproché de vous – lui et
 les autres – autant qu'elles l'ont fait pour moi? Vous ne m'avez jamais aimé,
 15 jamais. Vous avez pleuré, mais vous avez pleuré votre rêve à vous, un rêve
 chimérique et très doux, un rêve d'amour que vous vous étiez forgé, dans
 votre cœur de petite fille. Vous ne m'avez jamais pleuré, moi. Et pourtant,
 si vous saviez comme je vous ai aimée, Simone. Ma petite Monne
 d'autrefois, au sourire doux, au sourire triste. Jamais, jamais je ne la
 20 reverrai, et je vous hais quand je pense à Elle. Elle est morte pour toujours,
 et c'est Elle que je pleure. Je ne peux pas vous aimer comme je vous ai
 aimée. Vous n'êtes plus ce que vous avez été. Vous n'êtes plus vous. J'ai
 peur de moi, quand je suis avec vous. Quand je pense à celle d'hier, il y a
 des choses d'aujourd'hui auxquelles je ne puis penser sans crier de honte, de
 25 douleur, dans mon cœur. Je vous ai dans ma chair, dans ma chair
 frissonnante, éperdue. Vous passez dans ma pensée, quelquefois, comme un

¹ Souligné par l'auteur.

² Voir lettre précédente, à Simone Routier (juillet 1922).

songe mauvais. Comme je vous hais, comme je vous hais, quand je pense à ce que vous étiez. Je vous avais tellement élevée au-dessus des autres, au-dessus de toutes. Je vous aimais comme on aime un Dieu, avec des adorations infinies. Et je ne vous ai plus reconnue. Et je vous aime, et j'ai
 5 presque la honte de mon amour. Si vous saviez comme vous avez pris de ma vie. Depuis un an – je me souviendrai toujours du jour, du soir où je vous ai vue autre – depuis que je ne vous ai pas eue dans mon cœur, dans ma vie, il n'y a rien, rien. Il me semble que je n'ai pas vécu, que ma vie s'est
 10 arrêtée dans ses sources les plus profondes, que j'étais l'homme d'un autre homme. Je n'ai que des souvenirs de mémoire, je n'ai pas de souvenir de vie, de vie de cœur.

Je ne sais pas si je vous aime, ou si j'aime celle qui n'est plus, celle que vous étiez, ou si je vous hais. Je ne sais pas, je ne sais pas. Mais j'ai besoin de vous. Je vous écris ces choses ce soir, je n'en aurai plus le courage
 15 demain, ni jamais.

Alain

20

38. À Simone Routier¹

Vendredi, [28] juillet [1922].

Simone,

Je voudrais que tu sois heureuse, et souriante, et douce, afin que toute la paix de ton cœur rafraîchisse le mien qui brûle, qui brûle de tant de
 25 souffrances. Mais parce que tu t'attristes et que tu souffres, il vaut mieux que mes peines me restent miennes, et que je garde, dans un cœur malade et

¹ Autographe, 1 f. (17 X 25.2 cm) encre noire, numéroté "33" à l'encre verte et daté au crayon du "31 juillet 1922" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 183. Le 31 juillet a eu lieu un lundi. Cette lettre devrait par conséquent être datée du vendredi 28 juillet 1922.

fou, le désespoir tenace des mauvais jours. Et lorsque les autres jours, les belles nuits sereines et douces viendront, j'aurai peut-être l'apaisement du calme de ton âme, de la confiance de ton regard, de la douceur de ton sourire. Je voudrais n'avoir à te dire que mon amour, parce que je t'aime. Et
 5 parce que je t'aime, je souffre, je souffre, Simone. Je voudrais mourir, afin que tu pleures, et que tout soit fini, tout. Et tu serais plus heureuse, à la fin, de ma mort que de ma vie, parce que ma vie t'a fait plus pleurer que tu ne pleurerais pour ma mort.

Je t'aime de toutes les minutes des jours qui passent. Je n'ai rien fait,
 10 rien fait. Je ne peux pas étudier, et je n'ai plus qu'un mois, pour l'examen¹. Je vois toujours ta face pâle, et tes yeux tristes, que j'aime. J'ai peur de cet amour, que je ne connais pas. Je voudrais pleurer, quand je pense à toi : quand je pense à moi, je voudrais mourir. Si tu savais comme je t'aime, toi, tu ne m'aimes que lorsque tu es seule, lorsque tu pleures : je t'aime toujours.

15 Alain

39. À Simone Routier²

Mardi soir. [22 août 1922]

20 Simone,

J'ai rêvé que tu étais à moi, toute, pour toujours, et que tu m'aimais. Mes réveils sont plus douloureux que les tiens.

Alain

¹ D'après Marcel Fortin, qui prépare actuellement une biographie sur Alain Grandbois, il est ici question des examens de fin de baccalauréat. Ceci expliquerait par ailleurs qu'Alain ait pu être inscrit dès septembre 1922 à la Faculté de droit de l'Université Laval.

² Autographe, 1 f. (13.2 X 20.5 cm) plié en trois, marge droite rognée, encre violette; numéroté "30" à l'encre verte et daté au crayon du "25 août 1922" par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 178. Considérant que la date de réception a lieu le vendredi 25 août 1922, nous pouvons donc déduire que Grandbois l'a écrite le mardi 22 août précédent.

40. *De Simone Routier*¹

Vendredi matin, 8 [septembre] 1922.

Alain,

J'ai de nouveau rêvé à toi il y a quelques instants. Mon rêve d'hier
 5 est déjà vieux. Je suis toute à celui-ci maintenant. Il est la vie de mon cœur
 et j'ai vu tous ces jours passer devant moi en un morceau de nuit. De ce rêve
 je me suis éveillée plus lasse, plus seule. Je voudrais ce matin ne point avoir
 à t'écrire.

Mon rêve était pressé de monde, il était toutes ces choses que tu m'as
 10 dites hier ou d'autres jours, les choses que j'avais déjà pensées, vues ou
 vécues moi. J'étais avec toi dans un champ très clair et ces choses vinrent en
 groupes passer ou se promener autour de nous. Quelques-unes avaient des
 visages que nous connaissons, mais d'autres qui se brisaient les épaules les
 unes sur les autres n'avaient ni visages ni mains, comme des vêtements
 15 vides, et certaines étaient, je ne sais plus bien, comment, mais avec comme
 des bras sur la tête et des yeux dans le cou. Ces êtres passaient près ou loin
 de moi selon que tu les écartais ou les laissais venir. Ils s'entretenaient à
 voix basse mais le vent – comme le mouvement des yeux éteints de deux ou
 trois d'entre eux – se dirigeait sur moi si fort que j'entendais tout à vif de
 20 chacun le moindre dire.

Il y avait là des hommes, des petites filles, des femmes, le Prétexste,
 la Fantaisie, l'Ennui, le Goût, le Beau. Il y avait la Religion, il y avait la
 jeunesse, la Force, il y avait la Confiance, l'Ignorance, il y avait les Rêves, la
 Tendresse, il y avait l'Amour, il y avait Moune, il y avait les Baisers et il y
 25 avait le Bonheur aussi. Mais sur toutes ces choses errait un long nuage gris
 comme un grand sourire!

¹ Brouillon de lettre. Autographe de 1 f. (14.1 X 19 cm) plié en quatre, écrit recto verso sur papier gris, encre bleue, non paginé (BNQ, 234/4/8).

Je tenais ton bras en tremblant et toi tu disais écoute, regarde, Moune, ça c'est la Vie qui passe. Il y avait le Temps, l'Imprévu, les Lettres, la Fatalité, il y avait le Retard, les Pleurs, il y avait le Mal, l'Erreur, il y avait l'Oubli, les Voyages, la Jouissance, il y avait la Vérité, il y avait le Retour, le
 5 Désir, la Haine, le Mensonge, il y avait l'Imagination, la Prétention, il y avait le Regret. Il y avait les Livres, le Dégoût, il y avait la Tristesse, le Désenchantement, les Manies, l'Expression, il y avait la Contradiction et il y avait le Rien... le Vide; une chose immense, une espèce d'être pâle à la peau transparente, la poitrine vide, les yeux <mot illisible>, un rictus amer ou
 10 drôle sur une bouche de cire...

J'ai eu peur devant lui, Alain, et un moment le vertige, mais subitement tout a fui et dans un autre décor, un nain bossu se jeta sur moi et arrachant un morceau de mon vêtement, il prit dans ses doigts courts et crochus une pincée de ma chair au côté droit, il la tournait avec rage en la
 15 tenant très fort pendant que de l'autre main il préparait des sillons concentriques avec ses ongles, et le cercle du mal grandissait, grandissait en dépit de tes efforts pour nous séparer et il allait courber ma tête à mes pieds quand je m'éveillai avec une odeur de pharmacie et le charmant point qui à mon côté droit éclatait de rire.

20 Il n'est point tout à fait neuf heures, Alain. Je vous écris [assise] sur la galerie au chant des arbres qui pleurent encore des petits restes de pluie, j'ai vu tantôt une petite brume courir sur une place là-bas de la rivière. Je ne la vois plus. Pourquoi le souvenir de mon rêve vit-il alors aux brumes du matin?

En avez-vous reconnu, Alain, de ces êtres de mon rêve? Ceux qui se
 25 brisaient les épaules? Nos goûts ceux-là sans doute, ce qu'il suffit que je trouve beau ou bon pour que ce soit une chose que tu n'aimes plus. Et cet autre brisant ma chair? C'était, j'ai pensé, ce monstre que tu as fait naître et qui se développe en moi – le contraire de la confiance et je rougis de t'avouer que je t'aime car je ne crois plus en toi.

41. À Simone Routier¹

Samedi soir. [Septembre 1922]

Simone,

J'ai reçu votre lettre. Je suis tellement inquiet de l'état de votre santé,
 5 Monne. Je vous en prie, soignez-vous. Il y a deux ans que vous devriez le
 faire, et vous retardez, vous retardez. Vous n'êtes plus qu'une toute petite
 chose frémissante à toutes les émotions, les moindres, qui passent. Vous ne
 devriez pas lire ce que vous lisez: vous êtes trop sensible, trop
 impressionnable². Et je crois aussi que je ne *devrais pas*³ vous aimer, vous
 10 *forcer*, presque à m'aimer. Vous étiez tellement calme, et paisible, lorsque je
 vous ai connue. Et cette année, au camp, gaie, pleine de vie. Vous ne vous
 attristiez que lorsque les souvenirs anciens – les souvenirs anciens, bons ou
 mauvais, attristent toujours – revenaient à votre mémoire. J'ai été égoïste et
 lâche, et vous me l'avez dit, un soir, là-bas. Mais j'ai été égoïste quand je
 15 vous ai reprise, et non quand nous nous sommes quittés, je vous le jure. Si
 vous saviez comme j'ai souffert, l'an passé, Simone, et de quelle façon j'ai
 endormi toutes ces souffrances qui me rongeaient le cœur. Et puis le calme
 était venu, parce que je vous avais chassée de ma pensée, comme une

¹ Autographe, 1 f. (17 X 25 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre noire: numéroté "32" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 181-182.

² Se confiant un jour à René Pageau, Simone Routier parlait des lectures de son enfance et de sa jeunesse : « Mon goût de la Poésie, écrivait-elle, est né de ma lecture de CONFERENCIA de ma mère, dans cette bibliothèque où se trouvaient également une cinquantaine de belles brochures vertes, d'une collection dite des classiques, et venue de France, que je n'osai cependant jamais découper, la plupart des auteurs en étant alors à l'INDEX que je respectais scrupuleusement. // Mon 1^{er} achat de poésie fut l'œuvre complète d'EDMOND ROSTAND, édition de luxe, grand format, illustrée et reliée. » Elle mentionne ses fréquentations à la Bibliothèque de l'Institut, rue Saint-Anne, où elle empruntait entre autres les œuvres des poètes suivants : Auguste Langelier, Sully Prud'Homme, Verlaine, Villon, Vigny, Paul Fort, Charles Guérin, etc. Du côté de la littérature canadienne-française, elle fréquente les œuvres d'Alfred Garneau, Émile Nelligan, Paul Morin, Albert Lozeau et Blanche Lamontagne, qu'elle aura lu « toute jeune », dit-elle, et qui lui a peut-être « ouvert la voie ». Parmi les romanciers qu'elle a lus, signalons entre autres Maurois, Mauriac, Duhamel, Bordeaux, Bourget, Maupassant (Archives René Pageau, Clerc de Saint-Viateur, Joliette).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

intruse, et que je ne pensais à vous que pour vous maudire. Et vous aussi, vous étiez guérie. Et aujourd'hui! Aujourd'hui, nous sommes malades et fous, vous, plus malade que moi, moi, plus fou que vous.

Et je vous aime, je vous aime. Il est minuit, Simone. Je t'aime, je
5 t'aime. Je veux que tu fermes les yeux, pour que je te prenne dans mes bras, et que je baise, si doucement tes paupières fatiguées. Je t'aime. Je t'aime de toutes les douleurs de ma vie, et pour toutes tes douleurs, à toi. Je voudrais m'endormir, ce soir, dans tes bras, mes lèvres sur ta bouche, et ne plus me réveiller, jamais, jamais, *jamais*.

10

Alain

42. À Simone Routier¹

15

Québec, nov. 1922.

Simone,

Je ne sais plus rien, petite fille, tout ce que j'avais pensé, pesé, muri, tout ce à quoi j'avais réfléchi, et longuement, tout ce que ma raison me disait, me commandait pour ton bonheur, ta vie, pour *toi*², ma Simone, tout cela se
20 désagrège, se brise, s'efface devant le grand bonheur de t'avoir un peu à moi, de regarder ton pauvre petit visage douloureux, de sentir tes lèvres sur les miennes. Et j'ai peur d'un autre bonheur que j'éloignerais de toi, que je t'enlèverais, le bonheur auquel tu as droit et que je ne t'ai jamais donné, le bonheur d'aimer et d'être heureuse, dans ton amour.

¹ Autographe. 1 f. (18.5 X 28 cm) plié en deux, les marges supérieure et inférieure sont déchirées. encre violette; numéroté "34" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 184-185.

² C'est l'auteur qui souligne.

Écoute-moi, Moune. Tu as été toute ma vie, toute ma pensée, je me suis agenouillé à tes pieds, et j'ai pleuré de toute la force de mon amour. Je t'ai aimée, je t'ai aimée. J'ai frissonné éperdument dans tes bras d'enfant, et j'ai cru, sur ta bouche, sentir monter la folie en mon cerveau. Je t'ai aimée de
5 toute mon âme. Qu'en as-tu retiré! J'ai meurtri ton cœur, ton cœur de femme, j'ai blessé ton orgueil, ta fierté, tes idées. Je t'ai pris ta confiance en la vie, ton enthousiasme, ta joie de vivre. Je t'ai volé ton bonheur. Puisque tu sais que je t'aime, tu dois comprendre pourquoi je dois agir, je devrais agir de la façon dont nous étions entendus. Il te faudrait un amour nouveau,
10 pour que toutes ces choses, que je t'ai fait perdre, se relèvent, ressuscitent en toi. Il y a trop de tristesse, trop de larmes dans notre amour pour que tu en sois jamais heureuse. Et j'ai peur, j'ai peur de ces années qui viennent, de tous ces jours qui nous laissent seuls, séparés, de ces longs soirs où ta pensée est morte de moi, où ma pensée est morte de toi. Et nos cœurs qui se
15 meurtrissent, qui se brisent, qui pleurent, qui pleurent. Et je t'aime, et tu m'aimes.

Je ne sais plus que t'aimer, Simone. Et je t'aime si mal, si tristement, si douloureusement, aussi.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime.

43. À Simone Routier¹

St-Casimir, [27 décembre] 1922.

Simone,

Il me semble qu'un siècle me sépare de toi, un siècle où je n'aurais eu
 5 ni peines, ni joies, ni bonheur. Un siècle gris. Tu me parais loin, distraite,
 sans pensées, avec des souvenirs éteints où la douleur s'est habituée. Mais je
 t'aime mieux, chaque jour.

Si l'idée de nous se matérialise un peu plus, un peu plus, chaque
 fois, l'idée que je me suis faite de toi, l'amour que j'ai pour toi, à côté de
 10 l'autre – de celui qui nous fait [nous] étreindre en frissonnant – s'épure
 infiniment et grandit et s'élève. Je t'aime. Je t'aime comme je t'aime lorsque
 je pense à toi, avec tout ce que j'ai de meilleur, de bon, je t'aime avec tout
 l'amour qui rend l'autre moins bas, plus sain. J'ai reperdu, de nouveau,
 l'habitude de t'écrire. Je ne peux plus prendre ta figure entière entre mes
 15 mains, devant moi, comme je le faisais naguère, et perdre tes yeux avec mes
 yeux, et te parler de mon amour, de cet amour qui m'a fait déjà si souffrir
 que mes souffrances d'aujourd'hui ne me semblent plus que de l'apaisement,
 dans le souvenir des autres. Tu ne sauras jamais, jamais comme tu m'as fait
 souffrir, et dans ma chair, et dans mon cœur, dans mon pauvre cœur où tu
 20 étais toute, avec tes sourires et tes larmes, tes baisers, et la pâleur de ton
 visage d'enfant. Et pourtant, mes peines d'alors m'étaient plus chères que
 mon calme d'aujourd'hui. J'ai vécu si pleinement, si douloureusement vrai.
 Nous nous sommes habitués aux autres, *nous ne sommes plus seuls*². Nous
 avons suivi, peu à peu, l'éternelle convention d'amour, et cet amour sauvage,
 25 farouche, intransigeant s'est fondu, goutte à goutte, dans le creuset banal de

¹ Autographe. 1 f. (16 X 26 cm), écrit recto verso, encre bleue; numéroté "35" à l'encre verte et daté au crayon du "27 déc. 1922" par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 185-186.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

tous les autres. Tu ne m'aimes plus comme avant. Tu m'aimes moins pour moi que pour toi, plus pour mes baisers que pour les tiens, pour ceux que tu me donnes, quelquefois, si rarement, Moune. Je suis avec toi, toujours, depuis Noël. Tout cela m'a paru triste, et si long. J'aurais voulu te voir,
 5 t'avoir, tu me manques dans ma vie. J'ai communiqué avec *toi*, mais tu m'as semblé si loin, si frêle, si peu à moi. Si loin, dans le noir des choses, dans l'immensité infinie du reste, des autres, de la vie.

Alain

10

44. À Simone Routier¹

31 décembre 1922.

15 Je t'aime, ma Moune, de toute la souffrance, de toute la tristesse de mon âme, dans l'effroi des minutes lourdes, lourdes comme des montagnes, de l'année finissante. Comment es-tu? Si je pouvais savoir, un peu et ne plus penser que tu souffres, que tu souffres, et que je n'y puis rien, rien rien. Mon inquiétude m'est plus douloureuse que la douleur, plus angoissante
 20 que la vie. Cette nuit de l'année qui s'en va, envahissante, sinistrement sûre, dans la mort des heures, troublante, appelante comme des délires, et qui passe, qui passe, endeuillée et toi ma Moune, ma pauvre petite, qui souffre. Et je ne sais rien. L'incertitude me torture comme un enfer.

Je viens de compter, un à un, les douze coups de l'année, de l'autre.
 25 Je t'aime, je t'aime. Entends-moi, comprends-moi. Dors-tu? Si tu savais comme je t'aime. Je baise tes pauvres yeux malades, tes yeux rougis, tes

¹ Autographe, 1 f. (15.5 X 26 cm) plié en deux, écrit recto verso, encre bleue; numéroté "36" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Reproduit dans *Rencontres avec Simone Routier*, *op. cit.*, p. 187-188.

yeux qui ont pleuré, et ceux qui furent heureux, si peu, hélas. Ne sois plus malade, ma petite. Il me semble que les douleurs se calment, lentement, et que toute la paix des choses, la paix douce, confiante, descend en moi. Tu es ma dernière pensée, ma première pensée de l'année. Je t'aime, je t'aime.

5 J'ai vieilli ces quelques minutes avec toi. Il me semble que j'ai envie de pleurer, et de m'en aller, à l'infini. Les dernières heures m'ont été mauvaises. Je te veux heureuse. Je ne peux plus croire que tu sois malade. Je veux que tu dormes, et que mon amour te veille, et qu'il te soit doux, bienfaisant, meilleur. Je veux qu'il te veille pour toujours.

10

Alain

45. À Simone Routier¹

15

[1920-1922]

J'ai été peiné de votre retard, et j'ai pensé au retard qui viendra, un jour, au retard définitif. Ce sera parce que tu ne pourras, parce que tu ne voudras plus, parce que tu te créeras de nouveaux devoirs, parce que tu regretteras, parce qu'on te séparera davantage de moi, ou tout simplement

20 pour la raison que tu ne m'aimeras plus. Je serai seul toute ma vie. Je verrai des choses que tu ne verras pas, tu verras des choses que je ne verrai pas, et nos yeux nous [seront] des étrangers. Tu vivras des minutes que je ne vivrai pas, des heures que je ne connaîtrai jamais, et nos vies s'ignoreront. Ta pensée se détachera des mots qui nous ont été si chers, des mots que tu

25 n'oses même plus écrire, par crainte, par pudeur, ou par droiture, et les [couches?] nouvelles de ton aimé [emballeront] lentement, peu à peu, par l'oubli de ce qui a été, la beauté neuve de ce qui sera notre pauvre amour

¹ Autographe de 1 f. (13.6 X 20.6 cm), crayon et encre violet, paginé I au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/9/10).

malheureux. Je serai un mort, pour toi. Et je n'ai jamais réalisé comme ce soir combien il serait préférable que ce retard se produise le plus tôt possible, pour toi. *Nous ne serons jamais heureux, jamais, de cette [façon]*¹, et tu gâches ta vie inutilement. Notre amour. *T'a-t-il donné du bonheur, notre*
5 *amour, te rend-il meilleure, t'a-t-il jamais aidée à passer les heures tristes, les heures mauvaises?* Ma pauvre enfant. Il y a une chose que je me reproche toujours, c'est de t'avoir fait souffrir, de t'avoir fait pleurer. Je t'ai enlevé la part de bonheur à laquelle tu avais droit. Et je t'aimais, et je t'aime. Il ne faut pas que cela dure, que cela continue. Tu me parles de choses indignes de moi.
10 Ma petite fille. Il y a une chose indigne de toi, indigne de ta jeunesse, de tes yeux lumineux, de ton âme fière, et c'est notre amour, mon amour. Je voudrais passer des jours [pleins] avec toi, des jours entiers, des nuits infinies, épuiser tout l'amour, toute la vie, toutes les larmes, te mêler à moi, te fondre en moi, me tordre de ta douleur, pleurer toute ma peine pour tes
15 yeux, mourir, mourir de ta vie.

Alain

¹ C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.



Fac-similé : Carte adressée à Simone Routier, encre noire, non datée par l'auteur.
Au verso, nous trouvons la note suivante : « Avec mes meilleurs souvenirs *Alain* »
(Fonds Simone-Routier, BNQ, 204)



JEUDI 7 Octobre

2



Je t'embrasse tout de suite
 et te souhaite une bonne nuit.
 Tu es si douce et si gentille
 que je ne puis que t'aimer
 et te désirer. Tu es mon
 amour, mon espoir, mon
 avenir. Tu es mon tout.
 Je t'aime de tout mon cœur,
 de tout mon esprit, de toute
 mon âme. Tu es mon paradis,
 mon bonheur, mon ciel.
 Je t'aime, et c'est tout...

Tu me parles de quelques nouvelles
 choses, et de la fin qui
 me vient. Je t'aime d'asphal-
 te et de charbon, de branches de
 la forêt, et de tout ce qui
 fait partie de la vie.
 Je t'aime, et c'est tout...

Fac-similé : Brouillon d'une lettre à Simone Routier, 7 octobre 1920 (BNQ, 204)

Jeudi, octobre 1920.-

Mademoiselle Routier
Luce.-

Simone

Votre lettre m'est arrivée
en même temps qu'une de Marc,
et j'ai perçue tout le contraste
de la... triste vie, et de la vie... triste,
peut-être, parce que je vous ai
vue, de ce que j'étais sans vous,
et de ce que je suis devenu

par vous. Il n'y a pas de plus sainte
religion que l'amour, et non en être
le dieu très bon que j'adore à genoux.
Petite Simone, vous ne pouvez jamais
savoir combien vous m'avez fait
vous aimer. - Je me demande où
j'en serais maintenant, si nos aïeux
ne s'étaient point rencontrés.

Ma vie déborde tellement de
vous, de votre pensée, de votre
souvenir, que je ne puis imagi-
ner ce qui aurait pu combler
mon cœur, mon esprit, si
je ne vous avais jamais connue.
Et il suffit de si peu de chose
pour changer la destinée: un
très petit jour, pris au milieu
de tant d'autres qui s'écoulent,
innombrables, inutiles, et c'est
tout. - Inaud pommou. non
donc ensemble, ma Simone,
quelques nouveaux trois jours,
et ces jours qui ne soient

pas besoin d'articles, de
théâtre, ou bandon!

Serez-vous à l'Empire
samedi? - J'en irai rendre
à l'heure habituelle. -

J'ose espérer que notre chi-
re Cécile aura passé de
bonnes vacances, et que
ses obligations sociales
la rappelleront bientôt
à home. - D'ailleurs, si elle
n'était pas partie, n'oubli-
ez pas de lui dire que
tous mes respects sont à
ses... pieds. - À vous, ma
Simone, tout mon amour. -

A Paris. -

46. *De Simone Routier*¹

[1920-1922]

Alain,

Ne soyez pas ennuyé, ni mauvais. Je ne viens pas vous harceler, ou essayer de te reprendre. Je viens avec le sourire de ta petite Monne te dire moi aussi mon dernier bonjour. Il ne faut pas que la dernière des choses que tu emportes de moi soit ce regard aigri de l'autre jour. Mon amour pour toi mérite mieux, tout notre passé, nos bonheurs d'hier. Tu as voulu partir, tu es parti. Cela devait arriver, sans doute, je le sentais tellement et tu disais si souvent cela inévitable. Mais tu es parti si brusquement, sur une querelle comme en font ceux qui s'aiment mais dont tu ne savais pas le vrai mot. Ce mot je te le dois. Tu veux bien mon petit, que j'explique (je dis mon petit, et tu n'es plus à moi, petit, et les larmes coulent sur mes joues).

J'ai feint de ne pas avoir saisi afin de ne pas gâcher notre petit après-midi si gai. Dimanche, j'aurais voulu n'en rien faire voir et sourire, et sur cette illusion que je ne savais rien, vivre égoïstement de mon amour pour toi jusqu'à ce que tu t'en lasses. Comment n'ai-je pas pu y arriver. Je n'ai jamais su feindre plus que cinq minutes avec toi. Tu sais tout de moi, tout.

Comment as-tu pu dire que je ne t'aimais pas? Ne sache jamais combien je souffre, je souffre tellement. Vois comme je t'aime puisque je t'aime malgré tout cela. Et je ne t'en veux pas, es-tu maître de ce qui se passe en ton cœur et ton départ dimanche te soulageait sans doute comme une franchise et tout petit Pitochou. Je persiste à croire que tu m'as aimée quand même tu sais... Le point de départ de la scène, si tu te souviens, a été de te dire que je m'étais enivrée la veille, gros mot, boutade d'enfant qui se piquait d'importance d'avoir dix minutes étourdi son gros chagrin. Nous avons ensuite parlé des « parties », puis là est venu mon air triste et que tu

¹ Brouillon de lettre, autographe, 3 f. (14.1 X 19 cm), dont les deux premiers seulement sont écrits recto verso, au crayon, sur papier ligné déchiré d'un cahier (BNQ, 234/4/8). Aucune variante.

n'aimais pas. Je t'ai dit que tu avais des amies pour tes différents goûts et occasions et aussi que tu me manquais de franchise – ces deux choses étaient les seules susceptibles d'être prises au sérieux. Alain, maintenant, écoute-moi, je vous parle en toute sincérité, simplement. Vous ai-je jamais fatigué au sujet des attentions que vous pouviez avoir pour d'autres jeunes filles? Vous savez bien que non, nous en parlions comme d'amitiés normales, toutes ordinaires, quoique je ne les adorais pas, puisque je t'aime; mais lorsqu'il s'agit d'un intérêt que tu portes à une femme mariée¹, cela n'a plus la même insignifiance – tu m'en aimes de suite moins – et tu comprends cela toi-même puisque tu me tenais la chose cachée. N'importe quelle femme t'aimant aussi comprendrait cela. C'est samedi que j'ai tout su, dans cette phrase malheureuse de Suzanne²: « C'est parce que tu as fait le voyage avec Gaby...? »³ Il était sans doute ordinaire qu'elle t'eût causé, elle, mais j'étais là moi. Elle me comptait donc si peu de choses vis-à-vis de toi – et tu m'as tirée par la manche de peur qu'elle n'en dise plus long. J'en savais assez, j'ai compris alors et comme tu devais l'aimer Gabrielle! et que tu

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Il pourrait s'agir de Suzanne Legendre, amie de Simone Routier. Elle sera notamment présente au « shower » organisé par Simone Routier en l'honneur de Gabrielle Grandbois, le 8 mai 1926 (Voir la lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 29 avril 1926). Une lettre de la mère d'Alain mentionne également le nom de cette personne qui semble bien avoir fait partie du cercle d'amis de ses filles (Voir la lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 14 décembre 1933).

³ Il se trouve dans le fonds Alain-Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec un brouillon de lettre d'Alain adressé à une femme prénommée Gabrielle. Le style d'écriture et la calligraphie sont tout à fait représentatifs des années vingt. Ce texte, écrit en partie au recto du papier à en-tête de l'Hôtel Windsor, à Montréal, laisse supposer qu'il s'agirait de la personne dont parle ici Simone, avec qui Alain serait allé en voyage à Montréal. Le brouillon (incomplet) consiste en une lettre de rupture et se lit comme suit: « Tes yeux, tes cheveux, ton sourire clair me poursuivent toujours. Je n'ai pas le courage maintenant de rêver à ce qui aurait pu être, à la vie magnifique et troublante de nos [cœurs] infinis, et tes lèvres, et tes bras. Nous ne pourrons jamais revivre les heures courtes de ces derniers jours, nous avons acquis l'habitude de nous < ? >. C'était si bon, Gabrielle. Il me semble qu'il y a un mort, depuis ton départ, dans ma vie. Et je sais qu'il y aura toujours ce mort. » (BNQ, 204/10/ajout 1991)

m'avais trompée au sujet de tes voyages, de ton algarade avec sa mère. Non seulement tu me manquais de confiance, mais tu me prenais celle <...>¹

Je fus toujours le mirage de ton idéal de jeune Monne, tu l'as vite réalisé. Tu as cherché ailleurs et peut-être en as-tu trouvé la réalité, mais sans la pouvoir garder. Ainsi, n'ayant pas celle-ci, tu reviens flatter tes yeux de l'autre mirage! Et c'est ta franchise qui fait que je ne puis plus avoir confiance - stupide paradoxe. Mon amour n'est plus le même, mais il est le seul que je puisse avoir désormais. Je ne crois plus en toi, mais quand tu parles si clairement je vois. Je t'aime Alain, je t'aime. Veux-tu me regarder dans les yeux. Ah! tu n'aurais jamais dû revenir puisque tu devais m'écrire celle de jeudi. C'est si clair maintenant. À quoi bon tous ces mots? Quand on s'aime, pourquoi tant parler. Si je n'avais peur que tu t'inquiètes, celle-ci ne partirait pas. <Manuscrit incomplet et non signé>

47. À Simone Routier²

Samedi. [Été 1923]

Simone,

Je reviens du lac³ où j'ai tué quelques heures, en m'efforçant de penser que je les goûtais infiniment. On s'imagine toujours...

Comment êtes-vous? J'ai appris par Gaby - ma sœur - que vous étiez absente de la ville l'autre jour, quand elle vous a appelée au téléphone.

¹ Le manuscrit est déchiré à cet endroit.

² Autographe, 1 f. (8.1 X 13 cm) sur papier carton, écrit recto verso, encre bleue, ce feuillet est inséré dans une enveloppe numérotée "41" à l'encre verte sur laquelle Simone Routier précise : « Voir poème "Le Coffret de Mosaïque" dans *l'Immortel adolescent*, - coffret qu'Alain me rapporta d'Italie. » (BNQ, 234/4/8). La famille Grandbois a voyagé en Europe au cours de l'année 1922, ainsi qu'en témoigne une allusion que l'on trouve dans une lettre du père d'Alain, datée du 16 mars 1930.

³ Lac Clair.

Peut-être étiez-vous à Lorette, ou même à ce lac cher à Mademoiselle Pouliot¹, dont vous m'avez dit tant de bien? J'espère beaucoup que vous prenez soin de vous-même, et que de cette façon vous vous portez à merveille. Faites de l'aviron, et du footing, et de l'automobile, et même de la danse, et tout cela vous vaudra mieux que dix mille vers, fussent-ils destinés à devenir immortels. Cela aide beaucoup plus à mourir qu'à vivre. Je vous verrai bientôt.

Votre *meilleur*² ami.

Alain

48. De Simone Routier³

[Été 1923]

Alain,

Je me suis réjouie de ce que le lac vous ait donné quelques heures agréables, ne fussent-elles même qu'une illusion. C'est encore tellement! Mais il est regrettable que l'impression en ait été si tôt effacée par votre séjour à Québec, ce court séjour où vous avez réappris à être las et un peu triste si je ne me trompe. Quel nuage a donc passé qui vous a fait si sombre?

Si le mot « ami » entre nous ne doit pas toujours savoir que vous vous dérobez entièrement à moi, il faut avoir confiance et me dire

¹ Selon Marcel Fortin, il s'agit de Jeanne Pouliot avec qui Simone Routier est allée à l'école primaire du *Petit Mérici*, située sur le Chemin Saint-Louis. Fondée par les Ursulines, cette école porte le nom de la fondatrice de la Compagnie de Sainte Ursule, Sainte Angèle de Mérici. Aujourd'hui, il s'agit d'une institution privée de niveau collégial. Les Pouliot résidaient l'été au Lac Saint-Joseph, au nord de Québec, un lieu de villégiature bien connu à l'époque (M. Fortin, biographie sur Alain Grandbois, à paraître aux Éditions de l'Hexagone).

² Souligné par l'auteur.

³ Brouillon de lettre, autographe, 1 f. (14.1 X 19 cm), plié en deux, écrit au verso de la lettre 34 (infra.), crayon, sur papier ligné déchiré d'un cahier (BNQ, 234/4/8). Aucune variante.

simplement avec quelques sourires vos moindres chagrins. Je puis vous demander cela. Je saurais être raisonnable pour vous écouter et vous consoler.

Je vous remercie de vouloir être meilleur, mon ami, Vous.

Sincèrement,

Simone

49. De Simone Routier¹

Mardi p.m. 10-7-23

Alain,

Le cadre est rempli et voici mes nouvelles recrues: il y aura avec Vous, Jean Tellier, Jean Garneau, Jean Hudon². Cela nous fait huit³, ce que nous proposons Gaby⁴ et moi. Que de Jean me direz-vous vous, et pourtant j'espère que vous ne les trouverez pas trop envahissants pour l'auto.

¹ Autographe, lf. (15.9 X 20.5 cm), encre bleue, papier ligné déchiré d'un cahier (BNQ, 234/4/8).

² Tous trois étaient alors étudiants en droit à l'Université Laval, où Grandbois lui-même est inscrit depuis septembre 1922. Né en 1899, fils de Sir Georges Garneau, ancien maire de Québec, Jean Garneau sera admis au barreau en juillet 1924. Jean Hudon est né à Québec en 1901 et sera admis au barreau en 1923. Il exercera sa profession jusqu'en 1926, pour devenir officier en loi au département des affaires municipales de la province de Québec. Enfin, Jean Tellier est né à Montréal en 1900. Il sera nommé juge à la Cour des sessions de la paix en 1961, poste qu'il occupera jusqu'en 1970. Il est décédé à Montréal en 1977.

³ Simone Routier inclut sans doute dans ce nombre la mère d'Alain, « souriante chaperonne » et M. Trefflé Douville, cuisinier et aide de camp de la famille Grandbois et père du futur Mgr Arthur Douville. À René Pageau, elle décrivait un jour l'une de ses expéditions au lac Clair : « Pour se rendre de Saint-Casimir au Lac Clair, le trajet était assez long et devait s'effectuer partie en auto, partie en voiture à cheval. La Buick de l'extravagant cousin Marc Grandbois avait le train trop bas et accrochait les souches. On l'échangeait alors pour une voiture de fermier, bandant les yeux du cheval dans certaines montées pour lui éviter l'effarement de certaines souches à l'allure menaçante, aucune véritable route n'étant encore bien tracée. // Une fois arrivés au bord du Lac, un sifflet appelait le gardien qui venait nous chercher en chaloupe. // Nous étions huit à dix du groupe avec Madame Grandbois comme souriante chaperonne. // S'il me souvient bien, nous ne séjournions que la semaine sans le dimanche, pour ne point manquer la messe. Et il fallait bien fixer heure et jour pour l'organisation du retour. » (Fonds privé, René Pageau, Clerc Saint-Viateur, Joliette).

⁴ Sans doute Gabrielle, sœur d'Alain.

Remarquez, si vous le voulez bien, comme j'ai su délicatement les choisir aux poids accommodants.

Figurez-vous mon ami que j'ai bien rêvé de vous cette nuit. S'il me souvient bien « l'amitié » en était blessée. Quelle affaire! N'est-ce pas heureux tout de même que l'on puisse encore se réveiller parfois. Qu'en croyez-vous grand bailleur?

Je vous salue très amicalement,

Simone

50. *De Simone Routier*¹

8 novembre [1924]

Pour le désir que j'avais hier soir de t'écrire, pour la tristesse que j'ai développée cette nuit de ne point l'avoir fait et pour après en [avoir] le tourment de ma pensée à mon réveil, je me suis fait la promesse ce matin de t'écrire, dès mon retour.

J'avais décidé, il y a quelques temps, de te dire désormais le moins possible, afin que mes paroles ne soient pour rien dans la décision que tu dois prendre. Je change d'attitude aujourd'hui. Le désir que j'ai de ta présence de ton cher regard et de tes paroles tendres s'opposent soudain à ce que j'encourage ta [désertion?]. Je t'aime et tout ce qui est toi ou te concerne me semble un peu comme ma propriété. Laisse notre amour encore se parler tandis qu'il sait le faire. Je t'aime, reste encore un moment. Il semble parfois

¹ Brouillon de lettre. Autographe. 1f. (15.9 X 20.5 cm), encre bleue, papier ligné déchiré d'un cahier (BNQ. 234/4/8). Le seul indice permettant de dater cette lettre se trouve dans les dernières lignes qui se lisent ainsi : « Quatre ans de retards, de retours, de reproches, de reprises, de remords, n'est-ce vraiment pas assez pour acheter le bonheur? Un bonheur à nous deux? » Les débuts de la relation entre Simone et Alain remontent à l'été 1920, ce qui voudrait dire que le présent brouillon de lettre de Simone Routier serait daté de 1924.

que tu viens à peine de m'apprendre que « amour » n'est pas féminin et qu'on dit « un bel amour ».

Que les derniers jours passés chez les tiens avaient de douceur! Étaient-ils bien faits pour nous préparer à une séparation? De quel droit laisserions-nous les raisons de notre tête l'emporter sur celles de notre cœur? Lève donc tes yeux, Alain, pour regarder un peu au fond des miens. Rien donc ne t'y parle de bonheur?

N'est-il point temps de chasser l'incrédulité de ton sourire? Et encore peut-être le feras-tu à regret, quelle étrange nature que la tienne.

Car il y a un moment où le Bonheur – avec un grand B comme tu dis – passe au-dessus de nos têtes; et où il faut se faire plus grand si on prétend s'en saisir. Quatre ans de retards, de retours, de reproches, de reprises, de remords, n'est-ce vraiment pas assez pour acheter le bonheur? Un bonheur à nous deux¹?

À toi.

Simone

51. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*²

Québec, 13 nov., 1925

Mon cher Alain,

Anxieuse d'avoir de meilleures nouvelles, les jours me durent. Je ne sais plus attendre, toutefois j'aime à croire que tu es à cette heure délivré, sorti de l'hôpital et en train de profiter précieusement de ton séjour là-bas.

La vie ici se continue toujours, le même amenant de temps à autre certains agréments voire même des désagréments. Such is life. En ce

¹ Souligné par Simone Routier.

² Autographe, 1 f. (19.5 x 14.75 cm), encre bourgogne, écrit recto verso. (BNQ, 204/9/19).

moment nous jouissons d'une semaine d'opéra. Quelques artistes de l'autre côté — très bons — mais en grande partie des nôtres Canadiens. Votre cousine Suzanne Alain fait partie de cette troupe. Je l'ai entendue dans *Carmen* (dans le rôle de Mercédès), elle s'en est bien tirée, paraît très bien, joue avec souplesse, chante agréablement. Elle a de l'étoffe si je ne me trompe, pour faire une bonne artiste. Là est son plus cher désir, avec l'intention de se conserver bonne, nous a-t-elle dit¹. Mais c'est à faire trembler la mère d'une telle fille, qu'en penses-tu? Le milieu est si provocant, les occasions de se perdre, multiples. Jeanne², pour la première fois, entendait *Carmen*, hier; elle en revint toute impressionnée, ralliée au désir de faire du théâtre, enviant le sort de ces artistes qui faisaient une si belle vie selon son expression. Je bénis le Ciel qui lui a donné tout juste le talent pour la maintenir dans le droit chemin.

Lucille, G. et M.³ sont allées entendre *Samson et Dalila*, musique classique dans le genre *Tannhäuser*. C'était plutôt monotone pour qui ne peut saisir les nuances de cette musique. Madeleine⁴ est toujours triste, je reste fort soucieuse à son sujet. Ton père n'a pas encore vendu son bois, et les affaires ne sont pas roses.

¹ Un journaliste rend compte de la représentation de l'opéra *Carmen* par la Troupe de Féo, en première page du journal *L'Événement* du 12 novembre. Il fait l'éloge des principaux interprètes, mais ne signale aucunement le nom de Suzanne Alain. Le rôle de Mercédès a été interprété ce soir-là par Jane Jamoie (p. 1). D'origine américaine, la Troupe de Féo, fondée par Georges de Féo, passe la semaine à Québec, où elle présente chaque soir un nouvel opéra. Les chanteurs principaux sont principalement des Américains ou des Européens. En tournée, Georges de Féo complète la distribution en faisant appel à des chanteurs locaux, ce qui expliquerait la présence de Suzanne Alain dans un rôle secondaire de *Carmen*. Suzanne Alain chantera également plus tard au mariage de Madeleine Grandbois, sa cousine.

² Sœur d'Alain, née le 21 mars 1907.

³ Il s'agit probablement de Lucille Rousseau, sœur de Bernadette, née en 1880, et de Gabrielle et Madeleine Grandbois.

⁴ Sœur d'Alain, née le 30 décembre 1903.

Suzanne Alain vient souper avec nous tous les soirs de cette semaine. C'est le seul congé qu'elle peut avoir. [C'est] triste, très sincèrement. L. J.¹ se reprend à désirer faire un artiste, mais ses désirs sont rarement l'expression d'une volonté ferme et tenace. Pour lui comme pour bien d'autres, le théâtre n'est pas un bien. Sur ce, je te laisse en te souhaitant tout ce que je peux désirer de meilleur pour mon garçon.

Maman

52. De Henri Grandbois²

Vendredi, le 20 novembre 1925

Mon cher Alain,

Voilà bien un mois près que je t'écrivais pour te donner quelques bouts de nouvelles. Je n'ai pas eu de réponse à cette première lettre et je sais que tu n'as pas tardé non plus, puisque le trajet aller et retour absorbe bien près de 30 jours. Et ensuite, il y a ta maladie qui a pu aussi être cause de quelque retard. Enfin, dis-nous comment tu es? Nous sommes anxieux de le savoir.

Le résultat des élections est maintenant bien connu: 118 conservateurs, 100 libéraux, 23 prog., 2 travaillistes, 1 ind. et 1 siège vacant³. M. King convoque la chambre pour le 10 déc. et veut risquer de gouverner

¹ Louis-Jérôme, frère d'Alain, né le 6 mars 1905, décédé le 28 janvier 1971.

² Autographe, 1 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé II et III. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Granbois avocat // 17 Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris, France », puis au « 15 rue Delambre // Paris ». Cachet postal « QUEBEC 5 PM NOV 29 1925 P.Q. ». Adresse de retour « 11 Place George V // QUEBEC ». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

³ Les élections fédérales du 29 octobre 1925 ont donné les résultats suivants : Conservateurs = 116 sièges; Libéraux = 99 sièges; Progressistes = 24 sièges; Autres = 4 sièges; Indépendants = 2 sièges. Après la répartition des sièges, le Libéral Mackenzie King est finalement élu Premier ministre. Meighen, chef du parti conservateur, se retrouve dans l'opposition.

avec l'assentiment des Prog. Meighen, de son comté, en brave capitaine, attend son homme et savait être le favori du peuple, ayant la grande majorité des votes du pays; pas de doute qu'il choisira son heure pour frapper un grand coup. Tout le monde croit cependant que nous aurons de nouvelles élections d'ici 6 mois, car il faut un gouvernement fort de plusieurs voix pour mener la barque qui est joliment avariée, mais il faut attendre. La lutte dans Bagot excite déjà nos Canayens, elle sera chaude, puisque ce sera la première et la seule avant la session. Les candidats sont Mrs.¹ *Morin* et *Fauteux*², ce dernier n'a perdu que par 600 voix en octobre, et il espère bien se reprendre. Cette fois-ci, Meighen va se montrer en allant lui-même combattre pour son candidat et ancien ministre à Acton Vale, petite ville de ce comté. Sa déclaration de ne plus engager nos soldats dans de nouvelles guerres de l'Empire, sans en appeler au peuple, dans une élection générale, a soulagé les inquiétudes des électeurs et donné meilleure chance à son clan; cette première et grande concession aux Can.-français va probablement lui attirer la province qui n'en voulait pas, du moins les commentaires des journaux sont dans ce sens et il est l'homme habile pour triompher, s'il veut mettre un peu d'eau dans son vin. Tu sais que c'est toujours ce que je t'ai dit sur son compte.

À part de cet événement, les nouvelles sont assez rares. J'ai réussi à vendre environ 40 chars de bois depuis mon retour à Québec, mais il m'en reste encore 2 millions de pieds à passer, et je prévois que ça va prendre une partie de l'année 1926 pour le faire. Je n'ai pas ouvert de bureau à Québec et j'attendrai l'avenir. À la maison, tout est dans le même état qu'au moment

¹ L'usage désigne l'abréviation de « Mrs. » comme « Madame », en anglais. Ici, « Mrs. » désigne clairement « Messieurs ».

² Souligné par l'auteur. Il s'agit du candidat conservateur Joseph Morin, bras droit de Patenaude, futur Ministre fédéral de la justice sous le gouvernement de King, et d'André Fauteux, candidat conservateur défait. Au cours de la seule année 1925, Fauteux a tenté en vain à trois reprises de gagner le comté de Bagot. L'année suivante, Meighen le nomme au prestigieux poste de solliciteur général.

de ton départ. Lucile est toujours ici, elle partira probablement vers la fin de novembre. Gaby & Mad¹ ont donné une soirée-bridge le 8 et Jeanne une après-midi à ses amies hier. Tout ce petit monde est gai et bien vivant.

La neige qui était tombée hier à bonne heure en octobre, est disparue et nous sommes encore sur les chemins de terre; la saison est plutôt pluvieuse avec gros nuage et fort vent. Je remettrai mon auto la semaine prochaine, à St-Casimir, car je veux y faire faire un peu de toilette au printemps avant de la reprendre. Les derniers paquebots d'Europe nous arrivent aujourd'hui et demain, puis le port sera fermé, c'est désert maintenant sur la terrasse², j'y rencontre quelques fois un ou deux de tes amis, mais c'est rare. Saluts & amitiés.

Ton père
Henri Grandbois

53. À Simone Routier³

[Décembre 1925-Janvier 1926?]

Simone,

Permettez-moi de vous adresser, de ce Paris dont vous avez tant rêvé, mes meilleurs vœux de bonheur et de joie pour la nouvelle année.

Alain G.

P.S. Rappelez-moi au bon souvenir de M. et Mme Routier, Thérèse, Ernest et Robert⁴.

¹ Gabrielle, sœur d'Alain, née le 4 mars 1902, et Madeleine Grandbois.

² Terrasse du Château Champlain, située tout juste devant le fleuve Saint-Laurent.

³ Autographe, 1 f. (9 X 14.2 cm), carte postale non datée, encre noire, numéroté "39" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Carte postale reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier*, op. cit., p. 193. Au recto, on trouve une reproduction de la Basilique "Notre-Dame de Paris -Le Transept (côté Est)", ce qui laisserait croire que cette carte a été adressée après l'automne 1925, date du départ de Grandbois pour Paris.

⁴ Famille de Simone Routier.

54. *De Henri Grandbois*¹

Québec, le 16 janvier 1926

Mon cher Alain,

Je voulais toujours t'écrire d'un instant à l'autre, depuis le commencement de l'année, et nous voilà rendus au milieu du mois quand je me mets à la tâche. Heureusement que ta maman et tes grandes sœurs se sont exécutées à ma place, et tu es déjà au courant de tous les événements survenus ces derniers temps. Auras-tu reçu au moins mes bons souhaits, que je t'ai formulés, par câble, le 1^{er} janvier même? — Les tiens nous sont venus à 11 hres, de ce premier de l'An et nous étions heureux de les avoir.

À Noël, nous sommes allés prendre le dîner à Montmagny, ta mère, Gaby, Mad et Louis, et avons eu l'heureux avantage d'assister aux fiançailles d'Alice avec le docteur Provencher². Il y avait là les oncles & tantes, Léon³, Lacasse⁴, Maurice avec leurs enfants, François, Jacques, Lucienne. Ça été une belle fête de famille. Le même jour, Jeanne, Cat et Jean dînaient chez

¹ Autographe, 2 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux et paginés II et III. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois avocat // 17 Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris, France », puis au « 15 rue Delambre // Paris ». Cachet postal « QUEBEC 11 AM JAN 18 1926 P.Q. ». Adresse de retour « 11 Place George V // QUEBEC ». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

² C'est à Montmagny qu'habite la famille de Maurice Rousseau, beau-frère de Henri Grandbois. Maurice Rousseau a été admis au Barreau de la province de Québec en janvier 1900 et a toujours pratiqué à Montmagny, où il a été élu maire de 1902 à 1905. Il démissionne de son poste pour se porter acquéreur de l'aqueduc de la ville, qu'il a exploité jusqu'en 1927. Il a épousé Blanche Grandbois, fille de Michel-Adolphe Grandbois et sœur d'Henri, qui lui a donné trois enfants : Alice, Robert et Lucienne. Alice se mariera avec le docteur Henri Provencher, chirurgien-dentiste.

³ Léon Rousseau, frère de Maurice Rousseau et de Bernadette Rousseau-Grandbois. Né à Saint-Casimir en 1868, il complète des études de droit puis devient notaire en 1902. Il pratique à Montmagny.

⁴ Lacasse Rousseau, frère de Bernadette Rousseau-Grandbois, entrepreneur électricien et industriel, d'abord de Montréal, puis de Montmagny. Il épouse Gabrielle Fafard, fille du Dr Norbert Fafard, premier professeur et fondateur du département de chimie de l'école de médecine de l'Université Laval (succursale de Montréal). Il est le père du renommé botaniste Jacques Rousseau.

l'oncle Arthur¹ avec la famille Landry², dîner de Noël comme d'habitude. Puis nous avons eu le dîner de fiançailles de Raymond³ avec Gaby, le soir des Rois: assistaient le docteur & madame Paquin, Paul Fontaine⁴ & sa femme (sœur de Raymond), l'oncle Jos⁵, l'oncle et tante Arthur⁶, puis toute notre famille. Les *Héros* étaient bien joyeux et les assistants gais.

Le temps des fêtes passé, le calme s'est fait à Québec. L'ouverture de la session a cependant ramené un peu d'animation, avec la rentrée de nos députés. C'est surtout à Ottawa que s'est concentrée l'attention du pays: il s'agissait de savoir quel parti prendrait la direction du parlement. Les Progressistes ont opté pour King, et le vote donnant 123 à 120, le Gouvernement va essayer de faire marcher la barque, pendant quelque temps. Le débat sur ce point a duré huit jours; la discussion a été violente, on a ressassé tout ce qui s'est dit au cours des dernières élections, et les Progressistes, travaillistes & indépendants sont restés imperturbables tout le temps pour se diviser ensuite comme ceci: 5 votant avec Meighen et 24 pour King, soit 123 pour ce dernier et 120 pour le premier. Maintenant, reste le

¹ Arthur Rousseau (1871-1934), frère de Bernadette Grandbois-Rousseau, fonde en 1914 l'Hôpital Laval pour les tuberculeux et en 1926, en association avec Mgr Camille Roy, dont il est un ami intime, et la communauté des Sœurs de la Charité, la clinique Roy-Rousseau pour le soin des malades mentaux, clinique où il ne pratiquera cependant pas. De 1914 à sa mort, il occupe le poste de doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval. Il épouse Bernadette Landry, fille du sénateur Philippe Landry, ancien président du Sénat, de qui il a six enfants, dont Marguerite, qu'Alain Grandbois épousera en 1958.

² Joseph-Philippe Landry était le frère de Bernadette Landry, mère de Marguerite Rousseau-Grandbois.

³ Charles-Raymond Paquin, fils de Charles-Rosaire et de Blanche-Alice de Varennes, épousera Gabrielle Grandbois à l'église Saint-Cœur-de-Marie de Québec, le 25 mai 1926.

⁴ Diplômé des Sciences Morales et Politiques à Paris. Paul Fontaine est né à Québec en 1893. Admis au Barreau en 1919, il a exercé sa profession en cabinet privé, avant de devenir avocat pour le Ministère de la Justice du Québec.

⁵ Joseph-Émery Grandbois, frère de Henri Grandbois. Il a fait de brillantes études en théologie biblique et a enseigné au Grand Séminaire de Québec. Il jouera un rôle important dans le projet de rédaction de *Né à Québec* (Voir introduction de Jean Cléo Godin, *Né à Québec, op. cit.*, p. 8).

⁶ Arthur Rousseau et Bernadette Grandbois-Rousseau, son épouse.

débat sur le discours du trône, l'élection que doit subir King et ses ministres, etc. Tout en étant comique, la situation reste grave, puisque cette scène se déroule en pleine crise économique, dans un temps où l'industrie et le commerce souffrent, dans une période de rajustement, et au moment où nous avons besoin d'un gouvernement fort & habile pour nous tirer de cette pénible position. Que sera l'avenir? Les candidats défaits se sont réunis à Montréal pour conférer avec leur chef Patenaude¹; ils doivent se rencontrer de nouveau à Québec vers les derniers jours de janvier; ils veulent une réorganisation dans la province. M. Chauveau m'a raconté un jour ce qui s'est dit et fit à cette réunion, mais rien de décisif n'a encore été résolu². On s'attend toujours à de nouvelles élections d'ici l'automne, et c'est probable que nous en aurons.

Le dernier grand événement dans la Cité de Champlain, c'est l'incendie du Château qui a consumé toute la vieille bâtisse, la première, construite en 1894. À 6 heures du soir, une fumée épaisse se répand dans l'Hôtel, c'est le 14, on appelle la brigade qui commence son travail et un moment où l'on localise la chambre où a originé le feu, au 5^{ème}, tout cet étage est en flammes, il était 8 hres, et durant toute la nuit, les flammes ont accompli leur œuvre de désolation et de ruine. Tout Québec était sur pied, et plus de 50 000 personnes ont défilé devant le majestueux Château qui faisait l'orgueil du vieux Québec, pour en admirer l'imposant et triste spectacle. Dès le lendemain, le président Beatty annonçait que le vieux Château serait reconstruit dans ses mêmes lignes pour le 1^{er} janvier, que

¹ Avocat et financier, Éziouff-Léon Patenaude (1875-1963) a été Lieutenant-gouverneur du Québec (1934-1939), député du Parti conservateur d'Hochelega à la Chambre des communes (1915-1917) et député conservateur de Jacques-Cartier à l'Assemblée législative (1923-1925). En 1926, il occupe le poste stratégique de Ministre de la Justice fédéral dans le cabinet d'Arthur Meighen.

² Avocat de formation, Charles-Auguste Chauveau (né en 1877) a été conseiller du Roi et bâtonnier du Barreau de Québec. Aux élections de 1925, il a été candidat conservateur pour la chambre des Communes dans le comté de Québec.

l'Hôtel ouvrait ses portes samedi soir — 2 jours après — pour y recevoir ses hôtes, nombreux à ce temps de l'année¹. On évalue les pertes à 3 millions.

Ta dernière carte à Gabrielle nous apprend que tu es rendu à Nice pour y séjourner le temps des fêtes; évidemment tu veux reprendre le temps perdu par la maladie et je commence à croire que tu prolongeras ton séjour jusqu'à mars ou avril; pour ma part je n'y vois que l'objection de la plus grande difficulté à te trouver une place avantageuse dans un bon bureau, si tu n'y vois pas d'avance. Les négociations à ce sujet doivent se faire un peu durant les mois d'hiver, puisqu'il faut se pourvoir de local, etc. Enfin tu connais ton affaire, et je t'ai déjà exprimé mon opinion assez clairement pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. En tout cas, tiens ton ami A.² au courant, s'il a besoin, et ne néglige rien qui pourrait te pousser en avant.

J'ai vendu une grande partie de mon bois en novembre et décembre; les prix obtenus ne sont pas élevés, mais au moins, je me sens plus léger lorsque je rentre l'argent que j'ai déboursé depuis 2 ans sans aucun profit. Inutile de te dire que je vais être plus prudent à l'avenir. Cet hiver, je ne fais aucune opération forestière, mais j'ai acheté de M. Auger³ environ un million de pieds de bois sciés qu'il doit se pourvoir chez les colons de Barraute et scie à son moulin. Par ce moyen, je me tiens en relation avec mes marchands de bois, ce qui me permettra de saisir la première bonne occasion de vendre, avec profit, la limite que j'ai achetée et que je conserve intacte. Le développement toujours plus grand de nos moulins à pulpe et à papier assure, il me semble, une valeur certaine aux terrains forestiers, et je ne dois

¹ E. W. Beatty est alors le président du *Pacific Canadian*, propriétaire du Château Frontenac. Cette déclaration de M. Beatty a été publiée dans *L'Événement* du samedi 16 janvier 1926.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Il s'agit peut-être de M. [Anthyme ?] Auger, menuisier à Saint-Casimir de Portneuf (Source : Ange-Aimée Asselin (dir.), *Saint-Casimir, 1847-1997*, [Saint-Casimir], Comité du 150^e anniversaire de Saint-Casimir, 1997, p. 258).

pas me tromper en escomptant d'obtenir de 75 à 100 000.00 d'ici 10 ans, pour cette limite de Fiedmont qui ne m'en aura coûté une vingtaine de mille.

Nous avons une température bien acceptable ici, cet hiver, peu de neige, du soleil assez souvent, et temps généralement doux. Les journaux nous informent que la saison est très rigoureuse en France, en Italie, et dans toute l'Europe; si c'est vrai, tu n'auras pas été chanceux.

Comme je veux bien que tu ne souffres pas dans tes finances et que tu puisses profiter de ton voyage, je vais déposer à ton compte B. M.¹ ici, la somme de \$300. soit 100. par mois, pour Janvier, Février & Mars, — ce qui va te permettre de boucler avantageusement ton budget et faire honneur aux petites dépenses encourues par cette prolongation de temps. Je déposerai cette somme d'ici le 1^{er} février et je demanderai à la banque de donner avis à Paris.

Je ne ferai aucun voyage cette année, le mariage de Gabrielle occasionnera de nouvelles dépenses, et mes revenus n'ont pas augmenté. D'ailleurs il me faut prévoir que c'est en 1927 + 28 — dans 2 ans bientôt — que le deuxième voyage promis doit se faire. Souvent Jeanne & Cat évoquent la promesse et jusqu'à Jean qui veut absolument faire partie du groupe; il y a même déjà rêvé. Je crois que je vais avoir de la misère à ne pas me rendre à ses désirs. Attendons toujours. — Quand tu auras un moment libre, écris, ça nous intéresse toujours d'avoir de tes nouvelles.

Saluts & amitiés de toute la famille.

Ton père Henri

¹ Banque de Montréal.

55. *De Henri Grandbois*¹

Vendredi, le 26 février 1926

Mon cher Alain,

Je saisis un moment libre pour t'écrire quelques lignes. Le nouveau au pays de Québec se fait toujours assez rare; il y a bien la mort de Mgr Roy² – dont les funérailles ont eu lieu ce matin au milieu d'un concours de milliers de membres du clergé et de citoyens venus de tous les coins de la province – mais cette mort était attendue depuis de longs jours. Mgr était frappé d'une cruelle et longue maladie incurable il y a trois ans passés.

Nous avons eu aussi beaucoup d'étrangers au temps des jours Gras, nos sports d'hiver commencent à attirer ces étrangers, en particulier les Américains qui aiment tant à se promener et à se pavaner, se faisant maîtres partout avec leur sans gêne qui frise souvent l'effronterie. Et puis, ç'a été le départ de Louis Jérôme qui fait un séjour de trois mois au pays de l'oncle Sam. New York, s'il vous plaît, pour y apprendre la langue de Shakespeare. Il nous a laissés le 15 au midi, content comme un prince; depuis il nous écrit souvent et ne cesse de dire que ce voyage lui sera profitable, que déjà son oreille se fait au parler anglais et qu'il reviendra parlant bien cette langue. C'est le Père Brousseau³ qui est son mentor à NY; s'il l'écoute toujours, il devra faire un voyage profitable.

Gabrielle a passé vingt jours à sa chambre, par suite d'une brûlure aux pieds, faite par de l'eau bouillante échappée pendant qu'elle faisait un

¹ Autographe, 2 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux, non paginés. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois avocat // 17 Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris, France », puis au « 15 rue Delambre // Paris ». Cachet postal « QUEBEC FEB 26 1926 5 PM P.Q. ». Adresse de retour « 11 Place George V // QUEBEC ». Porte également le cachet du Commissariat du Canada à Paris (BNQ, 204/9/20).

² Paul-Eugène Roy (né 1859) est décédé le samedi 20 février. Toute la semaine durant *Le Soleil* et *L'Événement* rappelleront son souvenir et parleront de son œuvre. Un deuil public est proclamé par le maire de Québec, Joseph Samson. Les funérailles auront lieu le vendredi 26 février à la Basilique de Québec.

³ Nous n'avons pu identifier cette personne.

dîner dans la cuisine; elle a trouvé le temps bien long. Heureusement que la visite de son Raymond samedi, dimanche et lundi, l'a mise sur pieds, parfaitement guérie. Ses affaires vont bien, son avenir d'un ciel pur, et elle soupire après la venue de l'hirondelle qui nous apportera les jours beaux, longs et chauds de fin de mai, en attendant elle s'occupe aux mille choses dont est fait un trousseau de jeune mariée.

Madeleine est la mondaine de la famille, elle accepte toutes les invitations qui lui sont faites pour parties de Bridge, de Thé, de Soirée, de Cinéma, etc., et elle a même commencé à patiner. Parmi les messieurs qui lui font des politesses, René Samson¹ paraît le plus assidu, mais il n'a pas fait de déclaration paraît-il, car comme toujours elle ne me dit rien. Son ami Pierre² ne vient plus.

Jeanne est toujours la même, gaie, patine beaucoup, reçoit quelques petits amis avec qui elle sort de temps à autre, et se réjouit dans son groupe de jeunes débutantes qui aiment beaucoup à rire et à rire fort. Elles ont surnommé le groupe de Gaby & Mad, le groupe de *vieilles* — tu peux croire que les *vieilles* n'aiment pas ça! Catherine, tout en suivant assidûment ses classes, ne manque pas de faire ses réflexions dans les discussions à table ou au foyer. Elle a toujours le mot juste.

Et petit Jean s'amuse toujours de ses inventions; cet hiver, il est versé dans l'électricité; il s'est pourvu de trois ou quatre batteries, il a des fils de cuivre et il ajuste une petite lampe qu'il fait éclairer pendant la prière ou encore une centaine de fois les jours de congé. À en juger par ses faits et gestes du présent, il fera un ingénieur, car la construction au mécano et au

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Il s'agit de Pierre de Varennes. Né à Waterloo en 1901, fils de Ernest de Varennes, il a fait ses études classiques au Collège Sainte-Marie de Montréal et au Séminaire de Québec. Il complète son droit à l'Université Laval en 1926. Actif sur la scène politique provinciale et municipale dans Québec et les environs, il a aussi été directeur et membre du bureau fédéral des Cadets de l'Air, organisateur et membre du Comité de la France libre. Il épousera Madeleine Grandbois, sœur d'Alain, le 23 octobre 1928.

jeu de blocs, de même que ses goûts pour l'électricité, sont un indice dans ce sens. Ta maman est toujours occupée aux soins de la maison et aussi à pourvoir Gaby pour le Grand jour. Nous sortons peu, car nous n'aimons pas la partie de cartes, et cette année le Mah-Jong¹ est hors mode, ne se joue à peu près nulle part.

Les affaires du bois sont dans une tranquillité absolue depuis le Jour de l'An, les demandes de bois scié sont de plus en plus rares et naturellement l'argent devient plus rare aussi. J'espère cependant que le printemps annoncera un réveil surtout à Montréal où la construction a été assez abondante durant l'automne.

Je ne fais pas de chantier, mais j'ai acheté de M. Auger un million de pieds de bois scié qu'il se procure des colons à Barraute, cet hiver; il en fera le sciage à l'été, le pilage et le chargement à ses frais. C'est un nouvel essai que j'expérimente, et si j'obtiens quelque bénéfice, ce sera facile de continuer sur ce plan.

Pendant ce temps, je m'efforce de placer des contrats pour le bois scié, qui me reste à vendre, et malgré la grande quantité laissée dans la cour, au 1^{er} février, environ 2 millions de pieds, la plus grande partie est vendue pour être livrée dès le printemps et avant le 1^{er} de juillet.

Nous n'avons pas reçu de tes nouvelles depuis le milieu de janvier, es-tu toujours à Paris ou bien à Tokyo, comme la rumeur a couru ici à Québec? Il paraît que c'est [Tibi?²] qui aurait lancé ce canard et il nous est arrivé tout frais un bon matin pour faire le tour de la ville de Samuel³, se

¹ Jeu de cartes chinois qui demande la participation de quatre personnes, chacune incarnant un des points cardinaux ou Vent (Est, Ouest, Nord et Sud). Faire Mah-Jong signifie que le gagnant a réussi à rassembler un jeu de quatorze cartes, formé de quatre combinaisons (de trois cartes identiques) et d'une paire.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Samuel de Champlain, fondateur de Québec.

promenant de bouche à bouche jusqu'à la place George V. Aurais-tu fait allusion à un tel projet et l'aurais-tu confié à [Tibi?]?

J'ai déposé à ton compte spécial une somme de trois cents piastres vers le 10 je pense, et j'ai demandé à la Banque d'avertir leur succursale de Paris; avant ton départ, ce crédit était de \$600.00, et ce dernier dépôt l'a porté à \$900.00. Je tiens à te donner ces détails pour aider ta finance et surtout pour arriver à la balancer.

Nous avons le plus bel hiver à Québec que nous n'avons pas encore eu depuis que nous y habitons; peu de neige, temps plutôt doux avec un soleil qui ressemble parfois à celui du printemps, et ça fond devant nos maisons. Je suis certain que le ciel de Paris n'est pas aussi beau.

Je termine, je suis à bout de nouvelles, et pour cette fois encore, tu admettras que j'ai assez bien fait mon devoir; je n'écris pas souvent, mais ça compte.

Quelle sorte d'études fais-tu? Et comment aimes-tu la vie d'étudiant à Paris? Y a-t-il seulement différence avec celle de Québec, nonobstant la valeur des professeurs?

Saluts & amitiés de tous les membres de la famille.

Bien à toi

Ton père

Henri Grandbois

56. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 29 avril, 1926

Mon cher Alain,

Le mois de mai nous apporte cette année double Fête: ton anniversaire et le mariage de G. définitivement fixé au 25². Les préparatifs vont leurs petits trains, mais nous arriverons à temps, j'espère. Nous regrettons toujours que tu ne puisses prendre part à ces manifestations. Si tu nous arrivais? N'est-ce pas possible? En tout cas, je penserai à toi ce jour, tout particulièrement au pied de l'Autel et j'inclus dès aujourd'hui mon petit chèque-cadeau, que j'accompagne de tous les souhaits que peut former une maman pour un fils qu'elle veut à tout prix heureux. (À propos du chèque, m'avais-tu dit que tu avais reçu celui envoyé pour le jour de l'An, je suis restée inquiète à ce sujet.)

J'arrive de Montréal où j'ai passé quelques jours avec G. et M. Pour plus d'indépendance et d'économie nous avons loué une chambre dans la rue Drummond, chez Miss Connelley³. Nous étions très bien et au centre des affaires. Il nous en a coûté \$10.00 pour quatre jours, à trois. Nos repas, nous les prenions un peu partout, mais Madeleine était là pour surveiller les bonnes tables. Nous avons fait un voyage agréable. Raymond venu pour rencontrer G. a passé tout un jour. Nos tourtereaux ont pris leur essor et nous ne les avons guère vus. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils nous sont revenus tout joyeux, regrettant que les beaux jours soient si courts. Plus je

¹ Autographe, 2 f. (16.5 x 13 cm), encre bleue, écrits recto verso sur papier portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois. Enveloppe d'abord adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France », puis réacheminée au « 15 rue Delambre // Paris ». Cachet postal « Québec 11 PM May 1 1926 ». Cachet d'accusé de réception du Commissariat Canadien (BNQ, 204/9/19).

² Le 25 mai est également la date d'anniversaire d'Alain Grandbois.

³ Il s'agit de Mlle A. Connolly, qui réside alors au 61 de la rue Drummond, à Montréal. Aujourd'hui disparu, l'immeuble, une résidence privée, était situé entre la rue Sainte-Catherine et le boulevard René-Lévesque (BNQ, Service de cartographie).

connais mon futur gendre, plus je l'apprécie. C'est un vrai chrétien et il organise sa vie comme tel. C'est vraiment touchant de les voir s'aimer si bellement, si sainement je dirais. G. devient sérieuse, nous fait part de ses impressions et tout comme ton père elle possède le vrai sens de la vie bonne et heureuse. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'Il leur conserve une grande part de bonheur.

Louis J.¹ nous reviendra bientôt, enchanté de son séjour à New York. Tu verras probablement l'Oncle Maurice prochainement, embarqué jeudi dernier sur le « Majestic »². Louis a eu la bonne fortune de passer tout un jour (à son passage à New York) avec lui. Le dîner au Waldorf³ a impressionné agréablement le jeune homme assez serré dans ses finances. Ton père lui a donné suffisamment, mais de façon à ce qu'il ne puisse mener trop large vie, il y a tant d'occasions pour se perdre, surtout avec le gousset grassement garni. Nous avons toujours de bonnes nouvelles de Louis qui se conduit en gentilhomme. Il doit revenir dans les premières semaines de mai.

Louis Rousseau⁴ est organisé pour partir dès les premiers jours de juillet, mais ça à condition qu'il ait ses brevets de médecine, et il les aura, il n'y a pas de doute, car il étudie consciencieusement. Madeleine escompte un second voyage en Europe avant son mariage. Ce qui arrivera probablement puisque ton père se propose de traverser en l'automne 1927. Elle aimerait à

¹ Louis-Jérôme, frère d'Alain.

² On annonce le départ de Maurice Rousseau dans « L'événement mondain » du journal *L'Événement* du 27 avril 1926 : « M. Maurice Rousseau, avocat, de Montmagny, s'est embarqué samedi [24] à New York, à bord du « Majestic » pour un voyage en Europe. » (p. 5) Le « Majestic » fait la traversée New York – Londres. « L'événement mondain » signale son retour le 7 juin suivant (*L'Événement*, 7 juin 1926, p. 5).

³ Construit par le millionnaire William Waldorf Astor, l'hôtel Waldorf ouvre ses portes en 1893 au coin de la 5^e Avenue et de la 33^e Rue. L'hôtel doit cependant céder sa place lors de la construction de l'Empire State Building en 1929 et ouvre à nouveau ses portes sur Park Avenue, son emplacement actuel.

⁴ Rappelons que Louis Rousseau est le cousin d'Alain Grandbois.

se fiancer avant son départ, nous dit-elle, ce qui ne dépoétiserait pas son voyage à son avis. Elle dit encore mille autres choses semblables pour badiner, mais au fond j'y vois un fond de vérité, qu'en penses-tu? En attendant [marions] G., et après? Toi?

Les amies de Gabrielle se montrent très gentilles. Yolande donne un « shower » d'ustensiles de cuisine¹ et elle fait venir elle-même tous les morceaux afin qu'il n'y ait pas trop de répétition dans les articles, Simone un « shower » de cadres², toujours dans le domaine de l'art, elle reste, et Françoise de « toile »³. G. ne voulait pas accepter tout d'abord, mais ses amies en ont pris l'initiative d'elles-mêmes. Je n'ai pas besoin de te dire que G. est toute rayonnante — de bonheur — depuis la certitude de la réalisation de son rêve.

As-tu fait ton voyage en Bretagne? Dis-nous tout ce qui te concerne. Ça nous intéresse grandement, ne l'oublie pas. As-tu quelques nouvelles au sujet d'une place de Bureau d'avocat. À un autre tantôt.

Je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

¹ Il s'agit de Yolande Hudon, amie de Gabrielle Grandbois. « L'événement mondain » du journal *L'Événement* fait mention du « shower » qu'elle organise pour Gabrielle Grandbois en ces termes : « Mademoiselle Yolande Hudon, de l'avenue Laurier, reçoit demain après-midi [le 4] à un « shower » d'ustensiles de cuisine en l'honneur de mademoiselle Gabrielle Grandbois, à l'occasion de son prochain mariage avec M. le docteur Raymond Paquin, de Hull. » (*L'Événement*, 3 mai 1926, p. 5) *L'Événement* du mercredi 5 mai rendra compte de la fête, précisant les noms des personnes invitées (p. 5).

² Il s'agit de Simone Routier. « L'événement mondain » du 3 mai mentionne que « Mademoiselle Simone Routier recevra jeudi [le 6] à un « shower » de gravures en l'honneur de mademoiselle Gabrielle Grandbois, à la résidence de ses parents, M. et Madame A.-C. Routier. » (*L'Événement*, 3 mai 1926, p. 5).

³ Il s'agit de Françoise de Varennes. « L'événement mondain » du 8 mai rendra compte de la fête organisée en l'honneur de Gabrielle Grandbois (*L'Événement*, 8 mai 1926, p. 5).

57. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 9 mai, 1926

Mon cher petit,

Je te retrouve tout entier et je suis si heureuse de savoir que tu l'aimes cette maman un peu maniaque, un peu rêveuse tout de même, le cœur tout plein de vous tous – du désir de vous savoir heureux. Et vous le serez, je n'en doute pas, puisque tous je vous ai mis sous la protection de la Ste-Vierge et c'est une bonne mère qui ne peut que vous protéger. Déjà mes prières ont été exaucées dans G. qui rencontre un si bon mari. Je prierai encore et mieux ce me semble, ma confiance s'augmentant de toute ma reconnaissance. Oui, je la prierai cette incomparable mère, qu'elle te donne à toi une petite femme forte et pieuse, telle que déjà tu as entrevue sans doute. La *personne* dont j'entends dire tant de bien doit posséder un idéal bien haut, idéal chrétien et par là même donnant toutes les promesses d'un bonheur vrai. Je veux pour toi une femme telle et je prierai beaucoup à cette intention. Ma mission à moi, c'est d'intéresser le Ciel à votre bonheur. Ce que j'ai manqué par faiblesse, je chercherai à vous le *revaloir* par le recours d'une Puissance qui ne faiblit jamais elle, qui renferme d'inépuisables trésors de Miséricorde. Mon Alain, sais-tu, à cette heure de déclin, je vois mieux toutes choses, et ce qui me préoccupe davantage c'est votre âme. Après tout, n'est-ce pas le seul bien que l'on emporte après cette vie, et de nos jours on en fait si peu de cas et la mort peut nous surprendre puis c'est toute une éternité qui est en jeu. Avouons que nous sommes un peu fous. Allons, je m'arrête car je tourne macabre quand je n'avais l'intention de t'apporter que mes sourires. J'espère, mon Alain, que tu nous reviendras bientôt. N'attends pas que tu sois tout *disloqué*. Il y a ici un papa, une

¹ Autographe, 2 f. (16.5 x 13 cm), encre bleue, écrits recto verso sur papier portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France ». Cachet postal « Québec May 10 1926 » (BNQ, 204/9/19).

maman qui désirent bien revoir au complet leur grand. Tu sais le papa que tu reconnais dans tes lettres est bien le véritable. Plus tu avanceras dans la vie, plus tu sauras l'apprécier, le voyant à la lueur du vrai sens de la vie. C'est le meilleur et le plus tendre des hommes. C'est impossible que je ne le retrouve quelque peu dans mes enfants. Tel père, tel fils.

Sitôt que je serai libérée des organisations du mariage qui approche à grands pas, je me ferai un plaisir de causer et d'offrir le thé à M^{lle} Jeannette¹. Par la même, je t'envoie une lettre de faire-part qui te mettra au point des détails ou pour mieux dire te tiendra plus avec nous ce jour. Je t'écrirai plus longuement après le 25.

Je t'embrasse et je t'aime.

Une maman heureuse

58. *De Joseph-Émery Grandbois*²

14 mai 1926

Mon cher Alain,

J'ai été très sensible à l'attention que tu as eue pour moi, au début de l'année. De mon silence prolongé, tu as peut-être été tenté de conclure que l'oncle, pourtant traditionaliste lui aussi, oubliait. Mais tu n'as pas, j'en ai la certitude, cédé à cette tentation et, en bon psychologue, tu as pensé: l'oncle doit être malade. De là, en effet, ma lenteur à te confier que je garde fidèlement ton souvenir, que, chaque jour, je le porte à la sainte messe,

¹ Il s'agit peut-être de Jeannette Lamothe, fille de Georges Lamothe, de la rue Aberdeen, à Québec. Son frère, Alain Lamothe, était un ami de Mark Drouin et de Pierre de Varennes, beaux-frères d'Alain Grandbois (Voir lettre d'Henri Grandbois datée du 21 juillet 1926).

² Autographe, 1 f. (11 x 13.25 cm), encre noire, recto verso sur papier carton, écusson de l'Université Laval. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois avocat // Commissariat du Canada // 17, Boulevard des Capucines // Paris // France », réadressée « 15, rue Delambre », cachet « QUEBEC 10 PM MAY 14 1926 P.Q. ». Adresse de retour : « Université Laval // Québec » (BNQ, 204/9/21).

demandant à Dieu de te donner toutes les excellentes choses que tu m'as souhaitées... et si, par hasard, tu en avais besoin, quelques autres en plus.

Quelqu'un m'arrivant, il me faut, à regret, signer ce billet trop bref. Comme il t'arrivera probablement le jour-anniversaire de ta naissance, tu voudrais bien accepter, avec les meilleurs vœux de circonstances, la lettre qui l'enveloppe.

Ton oncle sincèrement dévoué,

J. Émery Grandbois, prêtre

59. *De Henri Grandbois*¹

Mardi, le 21 juillet 1926

Mon cher Alain,

Le courrier du matin m'apporte ta dernière lettre et je m'empresse d'y répondre, autrement je risquerais de retarder et peut-être trop longtemps.

Je suis heureux d'apprendre que tu jouis de ton voyage et que tu en fais une chose pratique pour ton avenir. Je ne répèterai pas ce que je t'ai dit assez longuement dans mes lettres précédentes, au sujet du prolongement de ton séjour en Europe. C'est bien mon point de vue, mais je puis me tromper, tu peux avoir raison de profiter de ce stage de ta vie pour accumuler une bonne dose de sciences et connaissances générales pour les utiliser, en temps opportun, dans ton avenir. Je sais que nos Canadiens sont routiniers et que, malheureusement, ils ne cherchent pas toujours à se présenter chez ces personnes d'élite possédant grande science et haute culture. L'histoire du

¹ Autographe, 2 f. (20.5 x 28 cm), encre noire, recto verso, papier à en-tête « Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Lumber and Pulp Wood Manufacturers. M. A. Grandbois (enregistré) // Saint-Casimir, P. Q. », paginés II à IV (BNQ, 204/9/20).

charlatan qui accapare les 90% de la clientèle du savant médecin, son patron, reste toujours vraie. Vivras-tu assez vieux, pour voir se réaliser l'époque où la masse, comprenant une bonne fois son meilleur intérêt, se tournera vers nos hommes sages et érudits pour en recevoir l'enseignement et la direction?

Je dis ceci non pour faire obstacle à tes idées qui me paraissent justes et pleines de bon sens, mais plutôt comme résultante de mes 50 ans d'expérience. Le peuple, j'entends la masse, est borné et il aime à se faire conduire par des esprits de son calibre. Ne cherche pas ailleurs la raison du succès de tant de nullités, elle est là et là seulement.

En causant avec M. Fontaine¹, l'autre jour, il m'avouait bien sincèrement que ses études à Paris, trois années durant, ne lui avaient apporté absolument rien pendant deux ou trois ans, mais qu'il pouvait maintenant en bénéficier quelque peu, et il espérait mieux même dans les années à venir.

Si tu es convaincu y trouver de l'avancement pour ta profession, en prolongeant d'une autre année, tes études en Europe, je ne puis m'opposer; avec tes 26 ans révolus, les connaissances que tu possèdes déjà et les longues années passées en compagnie de confrères, étudiants ou avocats, tu sais mieux que moi ce qui peut te [pousser] davantage. J'étais bien disposé à t'aider ici, au début surtout, pendant la première et la deuxième année, qui sont de dures années, paraît-il, et si je le puis, je le ferai quand même tu resterais quelques mois de plus; seulement je vieillis et, avec l'âge, la *machine* s'use et n'a plus la capacité de rendement des anciens jours; puis la rentrée des profits est bien petite, quand elle n'est pas nulle.

Le commerce de bois, parlons-en; j'ai vendu à peu près tout ce que j'avais en mains lors de ton départ — moins une valeur de 4 à 5,000.00 environ — avec le résultat que j'y ai perdu l'intérêt de mon argent avancé,

¹ Paul Fontaine, dont il est également fait mention dans une lettre antérieure d'Henri Grandbois, datée du 16 janvier 1926.

avec tout mon temps. Pour un succès, c'est un peu comme les *victoires morales* obtenues par nos amis les Conservateurs pendant les longues années passées dans les froides régions de l'opposition. Qu'en penses-tu?

J'ai toujours mon bureau à St. Cas¹ et ça suffit pour mes affaires de bois et de téléphone². Puis, je me suis intéressé dans une nouvelle laiterie, la Laiterie Champlain, laiterie en société et en parts égales, avec [Charles Laganière?] et Narcisse Naud, que nous installons actuellement en plein cœur du bon vieux quartier de St-Roch, afin de pouvoir abreuver de lait pur et de crème riche nos bons Québécois qui désirent tant se bien nourrir. Réussira-t-on? Je l'espère et mes amis de même. Nous aurons là une fabrique au coût total de \$60,000.00 sous le vocable du fondateur de Québec, tenant en main son drapeau fleurdelisé, haut et ferme.

Pour ce qui est du commerce de bois, j'ai soumis un projet de vente à M. Auger, avec contrat d'exploitation à la limite pendant une période de dix ans; s'il accepte, je continue, s'il refuse, je ferme l'établissement de Barraute, et j'attends un marché pour vendre le tout à une seule bonne compagnie.

J'ai des loisirs avec tout cela, et je les passe à faire un petit tour au lac Clair où je couche une fois par semaine, à Québec où je passe une journée par semaine, et à faire quelques petites randonnées en auto aux environs du pays natal. Adolphe, arrivant aujourd'hui avec Laurette, sera le compagnon des jours prochains; l'abbé Jos³ a passé dix jours avec moi au commencement de juillet pendant que ta maman était allée visiter Gaby dans sa maison de

¹ Saint-Casimir de Portneuf.

² Après des études de droit à l'Université Laval, Henri Grandbois abandonne la carrière du droit pour se consacrer à l'administration de l'entreprise familiale fondée par son oncle et son père en 1866. Il est également l'un des fondateurs, en 1903, de la *Cie de Téléphone de Portneuf* dont il sera gérant-directeur pendant vingt ans.

³ Joseph-Émery Grandbois.

bonheur à Hull¹. Elle en a rapporté les meilleures impressions de ce jeune ménage qui marche *comme sur des roulettes*². Et Madeleine et Jeanne ont eu la grande visite de leur bonne amie Marthe³ en compagnie du majestueux Pierre, du riant Mark⁴ et du *beau-frère Alain Lamothe*⁵. Trois parfaits gentils hommes; arrivés ici samedi soir, ils sont venus prendre le dîner dimanche midi, puis sont allés au lac pour en revenir mardi soir, enchantés de leur trop court voyage⁶. Ta maman les accompagnait avec Mad. Létourneau⁷; toutes deux ont vieilli – ne va pas leur dire, ni le dire à personne – tu comprends – mais elles sont encore bien <mot illisible>

Catherine te remplace dans le rôle de la critique, elle excelle même quand je ne l'arrête pas à temps. Petit Jean fait de la bicyclette du matin au soir et ne s'en fatigue pas. Et puis nos jours s'écoulaient ainsi; souvent nous nous entretenons de nos absents, le voyageur qui court les plages recherchées du vieux pays – c'est loin quand nous y pensons sérieusement et la petite Gaby qui est joliment éloignée, elle aussi, et nous tirons la

¹ Nouvellement mariée, Gabrielle Grandbois habite à Hull, d'où son mari Raymond Paquin est originaire.

² Souligné par l'auteur.

³ Marthe de Varennes est la fille d'Ernest de Varennes et la sœur de Pierre de Varennes, futur époux de Madeleine Grandbois. « L'événement mondain » du 22 juillet signale qu'elle a passé quelques jours au chalet des Grandbois au lac Clair à l'été 1926 (*L'Événement*, 22 juillet 1926, p. 5). La famille de Varennes était allée rejoindre, au début du mois de juin, la famille d'Arthur Rousseau, propriétaire d'une résidence d'été à Saint-Pétronille, Ile d'Orléans (*L'Événement*, 7 juin 1926, p. 5).

⁴ Mark-Robert Drouin (1903-1963), dont on orthographie ici différemment le prénom, a fait ses études de droit à l'Université Laval de Québec et a été reçu au Barreau en 1926, un an seulement après Alain Grandbois. En 1929, il épouse Jeanne Grandbois (née en 1907), sœur du poète. Mark Drouin a aussi été président du Théâtre du Nouveau Monde, directeur de l'École Nationale de Théâtre, conseiller de l'Association des Conservateurs du Québec (en 1949, 1953 et 1957), premier vice-président du Parti Progressiste Conservateur (en 1955), candidat défait aux élections fédérales de 1949, et sénateur de 1957 à 1962.

⁵ Souligné par l'auteur.

⁶ « L'événement mondain » du 23 juillet signale leur visite : « MM. Pierre de Varennes, Alain La Mothe et Marc Drouin ont passé quelques jours au Lac Claire, les invités de M. et Madame Henri Grandbois. » (*L'Événement*, 23 juillet 1926, p. 5).

⁷ Nous n'avons pu identifier cette personne.

conclusion: les départs sont commencés maintenant, et vont se continuer, c'est certain. Jamais plus, nous aurons toute la famille réunie près d'un bon dîner aux mets fumants & variés, comme nous nous sommes souvent trouvés, ta dernière année d'étudiant. *Louis*¹ ne se force pas, il prend *la vie* de son petit train, mais est bien raisonnable.

Sur ce, je signe, on m'attend à la maison pour le dîner et je ne voudrais pas être la cause du retard. Je t'enverrai de l'argent vers la fin de ce mois-ci. En attendant, reçois amitiés à profusion et un bon *shake-hand* à la façon de Louis.

Ton père

Henri Grandbois

60. De Henri Grandbois²

Dimanche soir, 24 octobre 1926

Mon cher Alain,

Ta lettre du 11 courant reçue, je m'empresse d'y répondre puisqu'elle traite finance et que la finance ne souffre pas de retard. C'est le 20, c.a.d. trois jours avant la réception de ta lettre que je t'ai envoyé un chèque de 10,000 fr. sur la banque de Montréal, Paris; je disais que ceci comprenait tes dépenses pour les trois mois à venir, mais si j'en juge par ce que tu me dis, la hausse de la vie justifie ta demande et au lieu de \$100. je t'enverrai 125.00 par mois. Disons que les \$300.00 envoyés mercredi paieraient les deux derniers mois de l'année avec les frais de reliure de tes

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

² Autographe, 1 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé III et IV. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Commissariat Canadien // 17, Boulevard des Capucines // Paris, France ». Cachet postal difficilement lisible. Adresse de retour « 11 Place George V // QUEBEC ». (BNQ, 204/9/20).

volumes achetés. Fin de décembre prochain je te ferai une autre remise. Tout cela est-il bien et à ton goût?

L'oncle Jos s'informe souvent quels sont les cours que tu suis assidûment? Veux-tu me faire la nomenclature pour mettre en état d'y répondre; tu me parles bien de ton inscription aux Sciences Sociales, mais d'autres, point.

Arthur Douv.¹ m'avait dit qu'à son passage à Paris, il irait certainement te faire une courte visite et je suis content que tu l'aies conduit à l'Opéra, car ça dû lui faire plaisir et il est charmant garçon. Je t'assure qu'il était fier de retourner à Rome reprendre ses études que la maladie l'avait forcé d'interrompre; j'ai peur cependant qu'une fois ses deux années écoulées, il soit contraint de revenir prendre un poste de secrétariat à l'évêché sans passer par les bancs de la Sorbonne, malgré le grand désir qui le hante de faire quelques études dans la Ville Lumière. Ta maman te racontera prochainement l'entretien qu'elle a eu ces soirs derniers avec tante Arthur², au sujet des réflexions que se permet l'oncle sur l'opportunité de tes études à Paris. Je crois bien qu'il n'y a pas malice de sa part, mais plutôt un besoin de critiquer sur un sujet qui ne le regarde pas, comme cela lui arrive de temps en temps sur d'autres propos, car enfin il t'a en grande estime — il ne s'est pas gêné pour le dire plusieurs fois, seulement il ne croit pas à l'efficacité d'un séjour d'études pour un jeune avocat à Paris et il n'est pas le

¹ Arthur Douville, fils de Trefflé Douville, aide de camp lorsque la famille Grandbois se rendait à leur propriété du lac Clair. Mgr Arthur Douville, (1894-1986) est né à Saint-Casimir, dans le comté de Portneuf, le 24 juillet 1894. « Il fit ses études classiques et théologiques au Petit et au Grand Séminaire de Québec. Après son ordination presbytérale le 25 mai 1919, il se rendit à Rome pour étudier la philosophie. De retour au Québec, il fut nommé directeur des élèves à l'École apostolique Notre-Dame, à Lévis, poste qu'il occupa jusqu'en 1926. Il retourna alors à Rome pour obtenir un doctorat en droit canonique. Il revint à Québec en 1930, où il occupa diverses fonctions reliées au domaine de l'enseignement. Il fut par la suite nommé évêque de Vita et auxiliaire au diocèse de Saint-Hyacinthe en janvier 1940. En novembre 1942, il succéda à Mgr Fabien-Zoël Decelles et fut nommé évêque du diocèse. » (Sources : site internet officiel du diocèse de Saint-Hyacinthe, à l'adresse suivante : www.diocese-st-hyacinthe.qc.ca/contenu_douville.htm)

² Bernadette Landry-Rousseau, épouse d'Arthur Rousseau.

seul à le penser dans la vieille cité de Champlain, sois-en assuré. Au reste, avoir attiré son attention sur ses remarques déplacées, ne peut que faire du bien. Tu ne devrais donc pas prendre trop à cœur ces plaisanteries du prochain qui sont malheureusement trop fréquentes et qui agacent malgré tout, car c'est dans l'ordre ordinaire de la vie et c'est un faible de notre pauvre nature humaine de parler, de juger même sans savoir.

Je t'ai déjà donné mon opinion ou plutôt ma manière de penser sur les avantages d'études légales à Paris et si tu veux bien te le rappeler, je t'ai dit qu'un séjour à Oxford, pour y apprendre parfaitement la langue anglaise avec quelques notions principales du droit anglais, serait d'un très grand secours pour un jeune praticien dans notre vieux Québec. Je n'ai pas changé d'idée depuis et quand on me dit qu'à Québec même, la moitié des causes se plaide en anglais, que les plus belles causes viennent de personnes ou lois anglaises, il est clair qu'un avocat doit alors bien savoir l'anglais pour arriver vite et bien. Tu devrais faire une bonne part à l'étude de l'anglais au milieu de tes études diverses, car c'est nécessaire aujourd'hui.

Je ne regrette pas encore le marché que j'ai conclu avec M. Auger et je me suis réservé le droit de reprise, au cas de non-paiement. Dès cet automne, M. Auger est à organiser ses chantiers pour faire 3 millions de pieds de billots et ça paraît bien aller. Naturellement, je garde mon *bureau de S-Casimir*¹ avec le même personnel, puisque tous nous ne sommes plus que des *employés de M. Auger*, avec grande latitude bien entendu, et beaucoup de liberté, mais c'est lui qui *nous paie*, c'est notre *patron*, quoi. Et avec ce bureau de S. Casimir, j'administre les affaires de la Cie de Téléphone comme auparavant, et je m'exempte d'en avoir un à Québec, ce qui vaut quelque chose comme 700 ou \$800.00 par an pour le moins. Ah!, je sais bien que tu ne trouveras pas l'utilité pour moi de maintenir ce bureau, tu ne l'as

¹ Il s'agit de Saint-Casimir de Portneuf. C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

jamais trouvé, et cependant j'y tiens, car sans bureau, je crois que je ne pourrais plus vivre.

Nous avons reçu ton câble, le 7, et Jean a aussi reçu ta carte postale de l'Espagne; il n'a pas paru attacher beaucoup d'importance aux quelques lignes incompréhensibles que tu lui adressais. La classe l'intéresse mieux cette année et sa santé est bonne.

Gaby fait une petite femme épatante, elle a tant de cœur et elle raffole de son Raymond qui sait l'apprécier et l'aimer davantage.

Tu me dis que l'automne a été merveilleux à Paris, quelle différence avec celui du Canada. Depuis longtemps nous n'avons eu aussi vilains mois que ceux de septembre et octobre; il a plu tous les deux jours et nous n'avons pas vu le soleil le tiers du temps; rappelle-toi Québec sous la pluie ou encore par un ciel noir avec vent du nord-est ou du sud-ouest. Dans plusieurs autres parties du pays, déjà la neige a fait son apparition, et nous aurons l'hiver bientôt, c'est sûr. Nous voyageons encore en auto, et dimanche dernier, nous sommes allés visiter Alice dans son Sweet Home de la Riv. du Loup¹. Magnifiquement installée dans l'ancienne résidence du Dr. Landry, elle coule de beaux jours de lune de miel avec son dentiste Provencher qu'elle a pris pour époux. Sa physionomie est différente depuis qu'elle s'est fait couper les cheveux; ça lui va bien. Lucienne² vient dîner souvent avec nous et nous voyons aussi les oncles, tantes et cousins Lacasse de temps en temps.

Je termine car j'ai épuisé plusieurs sujets et je ne sais plus de quoi t'intéresser.

Dis-moi si tu as reçu le chèque de 10,000 francs.

¹ Alice Rousseau, fille de Maurice Rousseau, épouse de M. Henri Provencher, chirurgien-dentiste à Rivière-du-Loup. Leur mariage a été célébré par l'abbé Joseph-Émery Grandbois (oncle d'Alain), à l'église de Montmagny (*L'Événement*, 5 juillet 1926, p. 5).

² Seconde fille de Maurice Rousseau.

Ta maman et les grandes sœurs t'embrassent bien fort; je me joins à eux¹ pour te souhaiter la santé et du succès dans tes études.

Ton père

Henri Grandbois

61. À *Gilberte Guillemeteau*²

[1926]³

Chère Gilberte,

Je reçois votre lettre à l'instant; c'est vous dire qu'il ne faut pas trop compter sur mes adresses pour avoir des réponses immédiates. Je regrette cependant d'avoir quitté Paris comme un sauvage, au printemps, sans faire suivre mon courrier. J'ai passé cinq semaines à St-Jean-de-Luz, et il m'eut été facile de vous voir à Biarritz, où je me trouvais assez fréquemment. Mais tout cela est passé. Je ne crois pas retourner au Canada avant quelques mois⁴. J'ai beaucoup voyagé cet été, Hollande, Suisse, Allemagne, Espagne, etc., mais point travaillé. Je souffre d'une paresse, d'une nonchalance

¹ En faisant usage du masculin. Henri Grandbois laisse entendre qu'il inclut ici le nom de Louis-Jérôme, frère d'Alain.

² Autographe, 1 f. (20.9 X 26.8 cm) à l'encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête de la Légation canadienne à Paris, 1 rue François I^{er}. Enveloppe: *Mademoiselle Gilberte Guillemeteau Chez Madame Abraham 6 rue Gambetta Biarritz*. Ne porte aucun cachet postal (BNQ, 204/10/5). Nous n'avons pu identifier Gilberte Guillemeteau.

³ Cette lettre de Grandbois n'a pas été expédiée. L'enveloppe qui l'accompagne a d'abord été scellée puis ouverte par l'auteur. Elle ne porte aucun cachet postal (BNQ, 204/10/05).

⁴ En fait, Alain Grandbois ne retourne au Canada que l'année suivante. Il s'embarque à bord de *l'Ascania* le 9 juillet 1927 en compagnie de son cousin Louis Rousseau et ne sera de retour à Paris qu'à la mi-octobre 1927 (*Paris-Canada*, 16 juillet 1927, p. 4 et 15 octobre 1927, p. 4).

incroyables. Il faut espérer que cela reviendra¹. De ce cher désabusé [mot illisible], point de nouvelles. Il m'est arrivé de rencontrer son cousin [Devervillers?], avec lequel j'ai passé des heures point trop catholiques, dans des bars où le plaisir consiste à boire plus que de raison². — O horreur, raconter de telles choses à une jeune fille! — Mais vous savez combien les hommes sont vilains.

Veillez m'excuser de ne parler que de moi, et de commencer toutes mes phrases par un « Je ». Cela est déplorable, mais très utile. J'espère que vous vous portez toujours bien, que vous êtes toujours optimiste, que vous vous gardez des amours, que la vie vous est facile, etc... et que j'aurai le plaisir de vous rencontrer à quelque carrefour des heures.

¹ Inscrit à la Sorbonne et à l'École libre des sciences sociales de Paris, Alain Grandbois a entrepris dès 1926 la rédaction d'un mémoire sur Rivarol. Antoine Rivarol (1753-1801) est l'auteur d'un *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784). Réputé pour son esprit et sa conversation, il a démontré toute sa verve et sa causticité avec la publication de son *Petit almanach des grands hommes* en 1788. Défenseur de la monarchie, il fut contraint à l'exil. Rivarol connaît en 1926 un regain d'intérêt de la part des intellectuels et écrivains parisiens, alors qu'on célèbre les cent vingt-cinq ans de sa mort et qu'on redécouvre son œuvre et ses écrits politiques. Deux biographies importantes sont publiées, celle de René Groos, *La vraie figure de Rivarol* (Paris, les Cahiers d'Occident, 1926, p. 7-126), et celle de Louis Latzarus, *La vie paresseuse de Rivarol* (Paris, Plon, 1926, 259 p.), dont Grandbois possédait un exemplaire. Alain Grandbois a colligé, dans l'un de ses carnets, quelques notes biographiques sur Rivarol et retranscrit de larges extraits de la préface du *Petit dictionnaire des grands hommes de la révolution*. Parmi les noms des « grands hommes » qu'il a retenu, mentionnons entre autres ceux du duc de Biron, Bouche, le comte de Mirabeau, Montesquieu, Camille Desmoulins et Condorcet. Une brève bibliographie se trouve aux dernières pages du carnet inédit de Grandbois. Nous y trouvons mentionnés les ouvrages suivants de Dimier (*Les maîtres de la contre-révolution au XIX^e siècle*), Gaubert (*Figures françaises*), André Le Breton (*Rivarol, sa vie, ses idées*), Jean de Ricault d'Héricault (*Notes sur les idées politiques de Rivarol*), Sulpice de la Platière (*Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol*), H. de Laporte (*Notice sur Rivarol*) et Léonce Curnier (*Rivarol, sa vie et ses œuvres*). Chacun des titres est suivi de la cote de leur localisation à la Bibliothèque nationale de France à Paris, où Grandbois a effectué ses recherches. Ce projet de mémoire restera toutefois à l'état d'ébauche (BNQ (204/6/48).

² Alain Grandbois n'a jamais caché le plaisir qu'il avait à boire de l'alcool, parfois excessivement. Certaines lettres nous laissent croire aujourd'hui qu'il aurait souffert d'une certaine forme d'alcoolisme, l'empêchant même de fonctionner pleinement par moment (Voir lettre à Marcel Dugas datée du 13 avril 1938). Au début de la quarantaine, atteint de la malaria, Grandbois supportera encore moins les effets de l'alcool, un problème que sa mère n'ignore pas et auquel elle est sensible (Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 26 juin 1944). Par ailleurs, signalons que le thème du narrateur assis dans un bar est fréquent dans l'œuvre de fiction de Grandbois et notamment dans plusieurs nouvelles d'*Avant le chaos*.

Envoyez-moi un mot de temps en temps, à cette adresse¹. Cela me ferait bien plaisir.

Croyez-moi, votre « léger » ami,

Alain Gr.

62. *De Henri Grandbois*²

Québec, dimanche le 19 décembre 1926

Mon cher Alain,

Je profite d'un de ces dimanches libres, à la veille des dimanches de fêtes, pour venir faire un bout de causerie avec toi; tu sais que durant la quinzaine de Noël et du Jour de l'An, il y a tant de va et vient, de visiteurs, et autres imprévus, que nous sommes invariablement dérangés au moment où nous pensions jouir d'un peu de solitude, sans s'entretenir avec ceux des nôtres qui sont éloignés. Ce sera bien comme de coutume cette année, puisque Gaby nous arrive vendredi avec Raymond pour un séjour de quelques temps, et puis nous recevrons les parents de Montmagny, de Neuville, de Mont Joli et de Québec...

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ta dernière où tu me donnes le programme de tes études, me laissant entrevoir tes aspirations futures; j'ai passé ce programme à ton oncle Jos pour avoir son opinion, et il croit bien qu'il faut y avoir avantage pour toi à préparer ton doctorat pour Laval et de décrocher quelques diplômes provenant de tes études dans la Cité Lumière... chose que nos Canadiens ne manqueront jamais de priser à forte

¹ C'est-à-dire Commissariat canadien, 17-19 boulevard des Capucines, à Paris, qui deviendra la Légation canadienne à partir d'octobre 1928 (située rue François 1^{er}).

² Autographe, 2 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux et paginés II (BNQ, 204/9/20).

dose. Pour ce qui est du cours de Maître S. Laurent¹, il est déjà passé à un plus jeune dont je ne me rappelle pas le nom dans le moment. Bref, accumule quelque chose de pratique dans toutes ces études que tu fais présentement et n'oublie pas que nos bons Canayens garderont longtemps la mentalité dont ils sont façonnés et que ça prendra de longues années avant de les changer. De nos jours ici, tes confrères et même les plus âgés en pratique, sont obligés de solliciter la clientèle, et cela sans le laisser voir, autrement ils ne réussiraient pas. Aussi, ils ouvrent des bureaux à la campagne partout où ils se rendent une fois ou deux par semaine, sans y prendre les quelques causes qu'ils peuvent attraper, et de cette façon ils peuvent se faire un sentier au milieu de leurs confrères en évidence. C'est d'ailleurs la même chose dans les autres professions comme aussi dans le commerce ou l'industrie. Les facilités de communications ont produit ce changement qui est aujourd'hui plus évident que jamais, et qui le sera encore davantage dans quelques années.

Jean Bruchési² nous a donné dans *le Devoir* le récit de la démonstration faite lors de l'inauguration de la Maison des étudiants à Paris, mais on ne parle pas du tout de la présence de notre Premier

¹ Futur Premier Ministre du Canada de 1948 à 1957, Louis Stephen Saint-Laurent (1882-1973) a étudié le droit à l'Université Laval, où il enseigne à partir de 1914.

² Jean Bruchési séjourne en France de 1924 à 1927, grâce à une bourse du Gouvernement de la Province de Québec. Il poursuit des études en politique, histoire et droit international. Garçon actif, il participe à de nombreuses manifestations et échanges franco-canadiens et est élu président de l'Association des étudiants canadiens de Paris en 1926. Jean Bruchési raconte quelques-uns de ses souvenirs d'étudiant dans un livre, *Jours éteints*, qu'il publie en 1929 et pour lequel il remportera le Prix d'Action Intellectuelle. L'article dont il fait mention ici, par Henri Grandbois, s'intitule « Croquis de Paris. Le Prince de Galles à la Maison des étudiants canadiens », et a été publié dans les pages du *Devoir* du 27 novembre 1926 (p. 2). Le texte a été repris dans *Jours éteints* sous le titre « Edward P. à la Maison canadienne » (Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 202-211).

Taschereau ni du fameux discours qu'il y a prononcé¹. A-t-il été aussi fort qu'on nous l'a dit ici? Et l'autre Premier, King, avec son collègue Lapointe², qu'ont-ils fait de bon à Paris? Quelle impression les Français ont-ils eue de ces politiciens habiles en parole, moins en action?

Ta maman a rencontré l'ami Picard³, deux minutes hier, rue de la Fabrique; il faisait un froid de loup, elle n'a pas pu causer longuement, mais il lui a dit t'avoir trouvé bien et sérieux, ajoutant qu'il avait toujours eu confiance que tu ferais quelque chose de bien et que tu serais *un homme*⁴... Sais-tu que ce type va réussir après des débuts aussi décourageants.

Nous attendons l'oncle Maurice cette semaine, et nous aurons d'autres nouvelles de toi par lui, il n'y a pas de doute. Il a câblé jeudi, disant

¹ Ainsi que le rapporte le journal *Le Devoir* du 6 décembre 1926, le Premier ministre Taschereau se trouve alors en Europe pour voir aux intérêts de son gouvernement au sujet du droit de propriété de la péninsule du Labrador. À Paris, il a assisté à l'inauguration de la Maison des étudiants canadiens. « La chose l'intéressait particulièrement, précise-t-on, car son gouvernement envoie chaque année un bon nombre de jeunes gens poursuivre leurs études à Paris. »

² Né à Québec, avocat de formation, Ernest Lapointe (1876-1941) a occupé plusieurs postes importants sur la scène politique fédérale. Il a notamment été Ministre de la marine et des pêcheries en 1921, puis Ministre de la justice de 1924 à 1941. À notre connaissance, le Premier ministre Mackenzie King et Ernest Lapointe ne se sont rendus à Paris que sur le chemin du retour, après avoir assisté à Londres à la conférence impériale. À Paris le 27 novembre, ils s'embarquent le 1^{er} décembre à bord du *Majestic* en direction du Canada. (« MM. King et Lapointe s'embarqueront le 1^{er} décembre à Cherbourg », *Le Devoir*, 18 novembre 1926, p. 1).

³ Reçu au Barreau en 1924, Louis-Philippe Picard (1899-1955) a fait partie de la délégation canadienne à la Conférence Impériale de Londres, en 1926. La même année, il devient le secrétaire du Ministre Ernest Lapointe. Il a également été député du Parti libéral de Bellechasse à la Chambre des communes (1940-1955) et Ambassadeur du Canada en Argentine (1955).

⁴ Souligné par l'auteur.

voir bonne confiance dans l'issue de son procès...¹ Ce serait une fameuse affaire pour lui s'il réussissait, au double point de vue de sa finance et du prestige à lutter et à vaincre des magnats comme les Price²!...

Et l'oncle Arthur est rendu dans le grand Paris, tu as dû le rencontrer, il nous a dit qu'il irait sûrement te visiter... Tu ne t'ennuieras pas cet hiver, ayant continuellement quelqu'un du pays pour te le rappeler et te donner des nouvelles de tout et de tous.

¹ Parti le 13 novembre, Maurice Rousseau rentre de Londres, où il vient de plaider une cause importante au Conseil privé. Afin de bien comprendre les enjeux de cette cause, il est utile de rappeler qu'en 1920, Maurice Rousseau met sur pied la *Corporation d'Énergie* de Montmagny et ses filiales, la *Compagnie Électrique de Montmagny* et la *Compagnie Électrique de Bellechasse*. Son objectif est de construire, développer et distribuer l'énergie de la future centrale électrique de Saint-Raphaël (Rivière du Sud, région Chaudières-Appalaches), mise en service en 1921. Dès le début des opérations, cette entreprise obtient un contrat pour l'alimentation d'une usine de laminage à Montmagny. Par des transactions encore inconnues aujourd'hui, la *Corporation d'énergie de Montmagny* a également le droit d'alimenter cette ville en électricité, mais sans utiliser la production de Saint-Raphaël. Elle fait aussitôt construire la centrale d'Armagh sur la rivière La Fourche. L'électricité produite par la centrale d'Armagh est transportée jusqu'à la centrale de Saint-Raphaël et, de là, est acheminée à Montmagny. La *Price Brothers* conteste aux promoteurs le droit de passage et le droit de corporation de la *Compagnie Électrique de Montmagny* et décide de faire valoir sa cause devant les tribunaux. Représentée par un des avocats les plus réputés de Montréal, Me Eugène Lafleur, elle décide d'entreprendre d'importantes poursuites judiciaires contre la *Corporation d'énergie de Montmagny*, pour laquelle Maurice Rousseau est avocat-conseil, en les accusant d'alimenter la ville de Montmagny avec l'énergie produite par la centrale de Saint-Raphaël. Après avoir entendu une première fois la cause en avril, le Conseil privé demande une nouvelle audition, démontrant ainsi l'importance du procès intenté contre la *Compagnie Électrique de Montmagny*. Le jugement du Conseil privé sera rendu quelques semaines plus tard, en janvier de l'année suivante (Sources : articles parus en janvier 1927 dans *Le Soleil* et *l'Événement* à la suite du jugement rendu dans la cause de Maurice Rousseau et le site officiel de la Municipalité de Saint-Raphaël – www.municipalite.saint-raphael.qc.ca).

² Homme d'affaires (commerce du bois et papeterie), William Price (1867-1924) a été député conservateur de Québec-Ouest à la Chambre des communes de 1908 à 1911. Il devient président et directeur général de la compagnie *Price Brothers* en 1889, spécialisée dans la production du papier. Par l'achat de la papeterie de Jonquière, il fait de son entreprise le plus grand producteur de papier journal du Canada. Il est également cofondateur avec William Gerard Power et Norman Brown de la *Quebec Forest Industry Association* (1924). La *Price Brothers* est aujourd'hui incorporée à la compagnie Abitibi-Price.

Tu as sans doute appris la faillite de [Neuville Belhan Mère], un désastre de près de \$400,000.00 affectant nombre de particuliers, dont le docteur Grondin¹ pour un fort montant, paraît-il.

Les affaires pourtant ne sont pas mauvaises, elles sont meilleures même qu'elles étaient il y a deux ou trois ans; cependant on voit encore de bonnes faillites et l'effet devient funeste pour plusieurs qui en sont affectés.

La Laiterie Champlain a commencé ses opérations le 23 novembre bien tranquillement; il y a progression et on espère équilibrer nos dépenses courantes dans trois ou quatre mois, si la progression se maintient.

Quant au commerce de bois, je m'en occupe aussi, parce que je tiens au succès de mon acheteur M. Auger, si je veux être bien payé de lui. Nous faisons une coupe de 3 millions de pieds cet hiver, et j'ai déjà placé un contrat de 2 millions sur cette coupe : ce qui est mieux que de coutume.

Tous les membres de la famille sont bien. Si j'avais su arranger mes affaires aussi vite cet automne, j'aurais été en position de faire le voyage d'Europe cet hiver, mais maintenant nous attendrons janvier 1928. Catherine aura terminé son cours d'étude; nous serons fixés au sujet de la maison (ayant loué ou acheté) et il me faut aussi ramasser dans la caisse les piastres nécessaires pour effectuer cette randonnée toujours assez coûteuse, tu le sais.

Te dire que nous sommes en plein hiver, avec un bon pied de neige, une température froide et agrémentée d'un fort vent d'ouest, des glaces couvrant à peu près complètement la surface de notre majestueux S. Laurent, la grande glissoire de la terrasse mise en place, des patinoires près du Château, sur l'Esplanade, tout près de la porte St-Louis, sur Grande Allée, et dans plusieurs autres coins du Québec pittoresque, n'aura pas lieu de te surprendre, puisque nous sommes au 20 de décembre et que c'est le temps

¹ Il s'agit sans doute du docteur Siméon Grondin, alors bien connu à Québec. Il a été le directeur de la Maison canadienne à Paris.

de l'hiver. Cependant nous avons tout ça depuis huit jours seulement et c'est ainsi que nous passons si facilement d'une saison à l'autre sans presque nous en apercevoir. La semaine dernière, nous pouvions encore circuler en auto de Québec à Montréal, de Québec à S. Casimir et à Montmagny, puis après une bordée d'un pied de neige, tout est fini pour ce mode de véhicule, excepté dans la ville et ses environs. Le changement des saisons convient très bien aux caractères inconstants et aussi à la jeunesse en général, qui demande du nouveau, toujours du nouveau, mais je t'assure que je ne le prise pas autant... pourquoi? Je ne sais pourquoi je n'ai jamais aimé les hivers, moins maintenant que j'ai dépassé la cinquantaine et de moins en moins à mesure que les années se succèdent plus vite et nous éloignent du temps où c'était fête de voir tomber la première neige...

Le franc a monté d'une manière marquante, c'est à toi de tirer des plans pour arriver à rencontrer tes dépenses avec le montant que j'alloue \$125.00 par mois... mettant de côté tout superflu pour te contenter du strict nécessaire.

Et maintenant il ne me reste plus qu'à te réitérer mes meilleurs souhaits de Noël et du Jour de l'An. Que cette nouvelle année t'apporte la santé, premier bien à posséder, le succès dans tes études, avec tout le bonheur qu'on puisse désirer sur cette terre. Qu'elle soit aussi et surtout une année qui compte pour l'au-delà; nos pères avaient coutume d'ajouter à leurs souhaits : avec *le Paradis à la fin de vos jours*¹. Je te le souhaite de grand cœur.

Écris souvent, nous te lisons toujours avec joie.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

¹ Souligné par l'auteur.

63. De Joseph-Émery Grandbois¹

Séminaire de Québec, le 29 décembre 1926

Monsieur Alain Grandbois, avocat
à Paris

Mon cher Alain,

Je suis en reste avec toi, à la bonne et longue lettre que tu m'as écrite, les premiers jours de cette année, je n'ai répondu que par un laconique et tardif accusé de réception. Je voudrais solder, aujourd'hui, ce que ma conscience tient pour une dette.

Les malades, affirme-t-on, aiment à gloser sur leurs infirmités, mais je ne te soufflerai mot des miennes. D'abord, il est inutile de t'en parler, car si tu comptes, parmi tes proches, plusieurs membres de la Faculté², voire un éminent doyen, tu es, tout comme moi, un profane en médecine. Puis, ces petites épreuves, qui n'ont d'autre objet que de former l'homme à une plus haute vertu, *virtus in infirmitate perficitur*³, enseigne S. Paul, ne sont pas intéressantes en soi.

Je préfère donc te dire, tout de suite, la fidélité du souvenir que je te garde en mes prières quotidiennes, l'intérêt que je porte à tes études et ma joie d'apprendre que tu as, à la fin de la dernière année académique, passé des examens à l'École des Hautes Études sociales!

¹ Autographe, 3 f. (25.75 20.5 cm), encre noire, paginés 2 et 3. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois, avocat // Commissariat du Canada // 17, Boulevard des Capucines // Paris // France ». Adresse de retour « Université Laval // Québec ». Cachet postal « QUEBEC 12 AM DEC 30 1926 P.Q. » (BNQ, 204/9/21).

² Faculté de Médecine de l'Université Laval.

³ Référence à 2 Cor. 12,9 qui se lit de la façon suivante : « car ma puissance se déploie dans ma faiblesse ». Signalons, par ailleurs, que Joseph-Émery Grandbois a été ordonné prêtre en 1896, l'année même où il quitte Québec pour aller étudier à l'École d'études bibliques de Saint-Étienne, à Jérusalem. De retour à l'été 1898, il enseigne aussitôt la lecture des Saintes Écritures au Grand Séminaire de Québec, tâche qu'il assumera jusqu'à sa mort en décembre 1930 (Sur Joseph-Émery Grandbois, voir *la Semaine religieuse de Québec*, Québec, Bureaux de la « Semaine religieuse », 21 janvier 1931, p. 330-335).

Il y a quelques semaines, ton père m'a confié que tu hésitais sur la voie à suivre dans tes études: ou préparer une thèse à l'École des Hautes Études, ou fréquenter, à la Sorbonne, des cours de littérature et de philosophie, sans t'astreindre à des examens, mais que tu t'étais inscrit pour une thèse.

Nous pensons, ton père et moi, que tu fais bien d'aiguiller sur le chemin de la thèse. Tu auras, sans doute, à porter, pendant quelques mois, une charge assez lourde, mais ce travail onéreux, couronné par un diplôme, tout d'abord, en bénéficiera; et c'est beaucoup pour un débutant au barreau. Déjà, Langevin Cimon¹ et L. P. Picard² ont dit que tu travaillais ferme là-bas; ton oncle Arthur ne manquera pas de le répéter, d'autant qu'il me semble avoir à cœur — certaines paroles me permettent de l'affirmer — de te faire oublier quelque chose. Si donc un diplôme vient consacrer ces dires, tu débuteras dans d'heureuses conditions. L'assiduité au travail et la vie rangée ne tarderont pas, ensuite, à réaliser cet espoir de légitimes succès, que tes études auront fournis.

J'ai vu le programme des cours donnés à l'École des H.E.S., du 15 au 20 nov. derniers, et noté les leçons que tu suis. Tu me sembles avoir bien choisi les matières de tes études: internationale, sociale, journalisme et philosophie. Comme tu es traditionaliste et que, par un sens critique suffisamment exercé, tu échappes à cette emprise que la souplesse de la pensée, l'élégance et le coloris de la phrase ont sur certains esprits. Je n'ai pas à te mettre en garde contre plusieurs assertions de Messieurs les philosophes. Au reste, je suis sûr que, plus d'une fois, tu as eu l'occasion de le constater; la philosophie de la plupart des universitaires, au lieu de s'appuyer, comme la nôtre, sur un sage et solide réalisme, s'inspire

¹ Langevin Cimon (1897-1957) est le fils du juge Ernest Cimon, de Charlesbourg.

² Louis-Philippe Picard. Voir lettre de Henri Grandbois datée du 19 décembre 1926.

exclusivement, ou à peu près, du nominalisme¹. Et la fragilité de ce système fait que plusieurs, même en haut lieu, ne cachent pas leur admiration pour le thomisme². J'aime à penser que, dans les années à venir, cette sympathie s'accroîtra considérablement. En attendant, Pierre Lasserre, dans son *Drame de la métaphysique chrétienne*³, se montre, avec un immense talent, aussi pauvre penseur que son idole Renan.

De Georges Guy-Grand, j'ai lu une étude publiée avec un travail de Gaëtan Bernoville⁴. Cette lecture, si ma mémoire n'est pas en défaut, m'avait révélé en Grand une âme droite et une philosophie... à lacunes. Qu'en est-il?

Ta famille est en excellente santé. Gabrielle est à Québec, avec le docteur Raymond.

L'oncle Maurice t'a dit qu'il était moralement certain de gagner sa cause. Il est enchanté de son voyage.

¹ Le nominalisme désigne la doctrine suivant laquelle la généralité d'une idée réside dans le nom qui lui est attaché et qui évoque certaines images concrètes et particulières, ou qui peut être évoqué par elles. Le nom, qui est nécessairement abstrait ou une pure construction de l'esprit, s'oppose ainsi, comme le laisse entendre l'abbé Grandbois, à la réalité elle-même, au concret.

² Le thomisme s'oppose au nominalisme. L'abbé Grandbois fait ici allusion à l'essor du néo-thomisme qui connaît alors un essor remarquable avec la présence de Maritain, Gilson et Massis.

³ Pierre Lasserre publie coup sur coup chez l'éditeur Calman-Lévy en 1928 *La Jeunesse d'Ernest Renan: Histoire de la Crise Religieuse au XIXe Siècle De Tréguier à Saint-Sulpice* et *La Jeunesse d'Ernest Renan: Histoire de la Crise Religieuse au XIXe Siècle Le Drame de la Métaphysique Chrétienne*. Le troisième et dernier volume de cette série paraîtra quelques années plus tard sous le titre *La Jeunesse d'Ernest Renan: Histoire de la Crise Religieuse au XIXe Siècle L'Initiation Philosophique d'Ernest Renan* (Paris: Calmann-Lévy, 1932). Aucun de ces volumes ne figure dans l'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois.

⁴ Gaëtan Bernoville est alors directeur de la revue catholique et traditionaliste *Les Lettres*. Il a été au centre d'une controverse importante au début des années vingt, controverse qui l'opposait d'abord à Julien Benda, puis à Maurras. Il adopte une position pro-romantique en affirmant que la « sensibilité » permet d'avoir accès, mieux que l'intelligence ou toute autre forme d'intellectualisme, à la part « obscure et mystérieuse » de la vie.

Jacques Dumoulin¹ a *quasi* vendu la maison à un M. Clarke². Ton père avisé...

Mes meilleurs souhaits de bonne et heureuse année,

Ton oncle dévoué,

J. Émery Grandbois, prêtre

64. De Henri Grandbois¹

Québec, le 15 février 1927

Mon cher Alain,

Je voulais toujours t'écrire assez longuement... et je crois que ce sera pour une autre fois encore; mon associé à la laiterie Champlain, Naud, me demande de descendre à l'usine pour lui signer quelques chèques en paiement de lait et crème, et il faut bien que je me rende à son appel.

Ta dernière m'a intéressé de même que toutes les bonnes nouvelles que nous ont apportées les oncles Arthur & Maurice et la tante Bernadette... tu as eu le don de plaire à tous ces parents puisqu'ils ne se lassent de nous faire des compliments sur ton compte.

¹ Jacques Dumoulin (1898-1988) a été admis au barreau de Québec en 1921. Il sera plus tard Conseiller du Roi en 1932, député du comté de Montmorency de 1939 à 1948, membre du Conseil d'instruction publique du Québec de 1942 à 1964, juge à la Cour de l'échiquier du Canada de 1955 à 1970, juge à la Cour d'appel de la Cour martiale en 1959 (Voir *Dictionnaire des parlementaires du Québec 1792-1992*, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 250-251). Il fut également passionné par les sites historiques du XIX^e siècle de la ville de Québec (Voir *Fonds Jacques-Dumoulin*, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa).

² Desmond A. Clarke est le président de la compagnie *Clarke Steamship Company* (*L'Événement*, 28 avril 1926, p. 5). Il louera quelques mois plus tard la résidence qu'habitaient les Grandbois, place George V, à Québec (Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 7 mai 1927).

Tu as sans doute appris que le gros oncle Maurice a gagné sa cause au Conseil privé¹; mais il a fait du mauvais sang, le jugement n'ayant été rendu qu'à la fin de janvier, c.a.d. cinq longues semaines après son retour. Il était devenu morose et muet dans les derniers jours; sa bonne humeur lui est revenue avec le résultat connu. Il est toujours fort occupé, plus ces temps-ci parce qu'il a dissout la société légale avec Laflamme, son associé qui se donne maintenant tout à la politique²; il reste donc seul avec Chouinard³, de sorte que son temps est pris et ça marche je te l'assure.

Quant au doyen⁴, ses confrères l'ont reçu royalement dans un magnifique dîner au Château et lui ont présenté leurs hommages en même temps que félicitations chaleureuses pour son titre de correspondant de la faculté de médecine de Paris⁵. Nous l'avons reçu à dîner en famille à la maison, le dimanche suivant son arrivée, et il était gai et enchanté de son voyage.

Ta maman t'a appris sans doute que nous laissons la maison Dumoulin en mai et que nous allons planter notre tente tout près [du]

¹ La nouvelle se retrouve en première page de *L'Événement* du 19 janvier 1927, qui titre : « Mtre Maurice Rousseau gagne au Conseil privé ». L'article rappelle les origines de la cause et conclut en disant que « le jugement rendu par le Conseil privé donne gain de cause à Mtre Maurice Rousseau et à la compagnie d'énergie électrique de Montmagny, un service d'utilité publique qui est très apprécié des citoyens des comtés de la rive sud du St-Laurent. Un câblogramme de Londres a appris l'heureuse nouvelle à Mtre Rousseau, qui est revenu d'Angleterre le mois dernier après un rapide voyage... et un beau succès. » (p. 1)

² Léo-K. Laflamme sera député libéral de Montmagny à la chambre des Communes de 1925 à 1930. Né aux États-Unis en 1893, il a été admis au barreau de Québec en 1918 et a d'abord exercé sa profession à Québec, avant de se joindre au cabinet de Maurice Rousseau et d'Alexandre Chouinard. Il sera nommé conseiller du Roi en 1930, puis substitut du procureur général à Montmagny en 1935.

³ Admis au Barreau de Québec en 1918, Alexandre Chouinard (né en 1891) a exercé sa profession à Montmagny de 1918 à 1930, en société avec Maurice Rousseau, Léo-K. Laflamme et René Paré. Il quitte Montmagny pour Québec en 1930 et devient l'année suivante député provincial de Gaspé-Sud.

⁴ Dr Arthur Rousseau, frère de Bernadette (mère d'Alain), sera doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval de 1923 jusqu'à son décès en 1934.

⁵ Il devient membre-correspondant de l'Académie de médecine de Paris et devient par la même occasion le premier médecin canadien à faire partie du prestigieux Institut de France.

Home de Louis et de Paul¹... Oui, c'est fait, nous avons acheté la propriété Châteauvert, 127 Grande Allée, et nous nous installerons convenablement au cours de l'été. La maison nous sera livrée le 15 avril, pour faciliter le déménagement durant la dernière quinzaine de ce mois, et pendant mai & juin, nous mènerons la vie de camp... puisque c'est notre intention d'y faire quelques rafraîchissements pendant notre séjour à S. Casimir, en juillet août septembre, et de compléter l'ameublement des pièces pour notre retour.

Je ne sais si nous aimerons cette nouvelle propriété comme la maison Dumoulin... elle offre des avantages que n'a pas celle-ci, mais elle peut avoir des défauts que cette dernière n'a pas. Attendons pour en juger.

Madeleine arrive d'une quinzaine passée à Hull, chez le *gendre idéal*² Raymond; elle a bien aimé son séjour, près de la Capitale, et le gros Pierre n'a pu s'empêcher d'aller la rejoindre pour passer un dimanche avec elle et jouir des agréments du retour, le trajet s'effectuant dans la journée.

Mark poursuit ses visites assidues auprès de Jeanne, deux et même trois fois par semaine, ce qui me fait dire que si tu ne te presses pas, nous pourrions faire deux mariages avant que ton tour arrive... évidemment tu renonces à tes droits d'aînesse et ton séjour à Paris, sous ce rapport, n'est pas de nature à avancer ta cause. Reviens au plus vite... autrement tu vas trouver la maison vide! Je me trompe un peu, car Louis tient le poste et paraît décidé de ne le céder en rien. Les filles ne l'occupant pas trop, trop, et il pourrait bien prendre beaucoup de temps avant de s'attacher à une.

¹ Louis et Paul Rousseau, fils d'Arthur, frère de Bernadette, habitent au 125 Grande Allée.

² Souligné par l'auteur.

Nous avons un hiver idéal, peu de neige, temps doux; déjà l'on sent les approches du printemps et ça nous fait du bien. J'inclus une traite de \$250.00 et je te fais mes meilleurs souhaits pour le succès dans tes études. Mille amitiés et bons becs de ta mère.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

65. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 7 mai, 1927

Mon cher petit Lin,

Il me faut anticiper sur le Grand jour² si je veux t'arriver à temps et être là, la première, pour t'assurer de mes souhaits les plus variés, comme les plus heureux, les plus selon les désirs les plus nobles. Je n'oublierai pas de communier pour toi le 25 mai et de supplier le Grand Maître en ta faveur, comme je le fais tous les jours d'ailleurs, mais avec plus de ferveur si possible, oui, qu'Il t'accorde tout ce que mon cœur de maman ambitionne pour toi.

Mon cher petit, ta dernière lettre m'a à la fois fait plaisir et fait de la peine. Elle m'a fait plaisir parce que c'est quelque chose de toi que je tiens en mains et dont je reste toujours si avide; elle m'a fait de la peine parce que ta santé me semble inquiétante et je me sens si loin, si impuissante que cette seule pensée de te savoir là-bas malade et seul, me bouleverse, m'attriste terriblement. L'air natal te serait salutaire ce me semble. Ton papa est sous

¹ Autographe, 3 f. (17.5 x 13 cm), encre violette, écrit recto verso sur papier portant les initiales de Bernadette Rousseau-Grandbois, paginés II à VIII. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 17, Boulevard des Capucines // Commissariat Canadien // Paris // France ». Cachet postal « QUEBEC 12 PM May 11 1926 » (BNQ, 204/9/19).

² Allusion à la date d'anniversaire de naissance d'Alain Grandbois, le 25 mai.

cette impression et nous sommes anxieux de te voir revenir pour tout de bon, te créer une position au milieu de nous, t'établissant enfin dans le bonheur comme dans le devoir. Si vraiment tu crois qu'il y a avantage de prolonger ton séjour là-bas, il serait opportun que tu en causes plus longuement avec ton papa et lui faire valoir toutes les raisons en ta faveur.

Notre aménagement est à peu près terminé et je constate tous les jours, de plus en plus, que nous avons fait un excellent marché. Notre maison est confortable à tous points de vue, pour le moins autant que celle Dumoulin, et les réparations faites, ce sera vraiment charmant d'y vivre. Je t'assure que ce n'est pas sans appréhension et tristesse que j'ai quitté place George V. J'y laissais tant de souvenirs! Mais comme me le disait Gaby, partout où l'on vit on apporte avec soi ses plus charmants souvenirs. Le cœur est bien à son avis, ajoute-t-elle, la seule demeure stable où l'on peut élever des autels sans crainte à nos meilleurs souvenirs. Tout de même, il n'y a pas à dire, on s'attache aux choses et on y sème un peu de soi partout. C'est pourquoi nous avons voulu établir, fixer notre demeure, notre home pour ne plus changer. Quand nous aurons vécu ici quelques années nous ne voudrons plus vivre nulle part ailleurs. C'est bien l'avis de ton papa qui est très satisfait de sa nouvelle acquisition, mais aussi satisfait de Maître Dumoulin qui nous a cherché noise pour mille bagatelles de son ménage. Pour lui plaire, il aurait fallu remettre à neuf toutes les vieilleries. La maison est louée à Desmond Clarke, avec offre de vente. Je ne regrette plus rien et suis très heureuse. Je me propose de faire prendre des photographies des pièces principales la semaine prochaine. Ainsi je pourrai mieux faire comprendre ce qu'il faut pour ces pièces. Nous ferons les travaux de menuiserie cette année. Ton papa aurait préféré éliminer le voyage d'Europe. Il trouve que nous forçons un peu trop notre bourse. Le lait Champlain ne nous engraisse pas encore, loin de là, et la politique libérale

dominera (encore) longtemps. Si tu vois quelques bonnes occasions de peintures¹, ne les manque pas.

Nous fêterons ton papa demain. Je lui ai acheté un joli cadre <mot illisible> la Madone et l'Enfant Jésus, un <mot illisible> en cuivre (joli) et une blouse d'Alpaga pour les grandes chaleurs d'été. Gaby nous adressait un colis devant être développé le 8. Nous ne saurons que demain le contenu, c'est ce qui ne fait pas l'affaire de Madeleine, toujours curieuse.

Dimanche soir — 8 mai — avant de fermer l'enveloppe, quelques mots, mon Alain, pour te parler un peu de la Grande Fête. L'Oncle Jos présidait le dîner et nous fîmes honneur au menu de circonstances. Au milieu du dîner, ton papa dépouillait les colis avec émotion. Le tout assaisonné de mots de circonstances. C'était assez gentil. Plus gentil encore de voir ton père si heureux, si attendri. Nous n'avons pas oublié les absents.

L'oncle Jos a profité de sa visite pour bénir la maison. Plus à redouter les mauvais esprits, ainsi gardée par les saines traditions.

Je reste fort préoccupée de ta santé, reviens-moi le plus tôt possible, parle-moi longuement de toi. Ton papa vient de nous proposer d'être de société avec lui pour l'envoi du cadeau. À savoir chacun 50 dollars, qu'il t'envoie par traite. Il est entendu que tu ne dois pas te priver des soins du médecin, du meilleur si tu le juges à propos, il ne faut pas compter quand il s'agit de maladie. Tu nous adresseras le compte sitôt que tu le jugeras à propos. Pour qu'il (le médecin) ne surcharge pas, il serait bon de leur laisser entendre que nous ne sommes pas des millionnaires américains.

J'ai excessivement hâte de te revoir, de t'entendre, de savoir mieux ta vie là-bas. Je vois tous les jours tante Arthur² qui s'informe de toi à chaque

¹ Expression populaire qui désigne des « tableaux » servant à décorer la maison.

² Il s'agit de Bernadette Landry-Rousseau, épouse d'Arthur Rousseau.

fois. L'oncle, je le vois moins souvent. Nous n'avons pas les mêmes heures de loisir.

Te répétant mes meilleurs souhaits, te redisant toute ma tendresse, je reste à jamais ton aimante

Maman

Tous s'unissent à moi pour t'offrir les meilleurs vœux. Joie, santé, bonheur. Je t'embrasse un millier de fois. Je t'aime, Maman.

66. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

St Casimir, 2 octobre, 1927.
Dimanche, 10 heures.

Mon cher Alain,

J'attendais toujours le moment qui me permettrait de t'écrire longuement, il n'est pas venu et je pars dans quelques heures pour Montréal avec Mad, Jeanne et Catherine; mais vraiment je ne résiste pas plus longtemps au désir d'une petite causerie qui te dira un peu combien nous pensons à notre petit Lin depuis ton départ. Je cherche à te suivre, je me préoccupe de tout ce que tu crois et dois faire et l'immense regret de n'avoir pas su mieux te retenir ici en t'intéressant davantage me hante sans cesse l'esprit, et le cœur. Mon cher petit enfant, ne va jamais douter du cœur de ta maman, qui pour n'être pas à la hauteur de sa grande mission de mère peut-être n'en a pas moins tous les désirs et l'amour profond. Tu auras revu sans doute Raymond et Gaby quand tu recevras cette lettre. J'espère qu'ils se plaisent convenablement et sans trop de frais. Les quelques jours que j'ai passés avec Gaby m'ont permis de toucher les points faibles et de plus convaincue que la surface seule est quelque peu trouble parfois, les

¹ Autographe, 1 f. (20 x 15.5 cm), encre violette, écrit recto verso, paginés II à III (BNQ, 204/9/19).

profondeurs gardent intact un amour qui m'apparaît de plus en plus solide de part et d'autre et Gaby est femme à tout faire pour sauvegarder cet amour qui fait sa vie.

Ton papa attend la fin d'octobre avant de décider notre voyage. D'une façon ou d'autre nous traverserons, mais peut-être pour Paris directement ce qui serait beaucoup moins dispendieux. Louis J. garde toujours son idée d'aller à Hollywood plutôt qu'à Paris. Ton papa ne mord pas à ce projet, il sait si bien que le résultat en sera mal. Qu'en penses-tu toi? Écris-moi longuement et dis-moi un peu tout ce qui te concerne. Je garderai tout pour moi... sans que tu aies à craindre la moindre indiscretion. Tout sera à clef. Je reviendrai te causer plus longuement aussitôt [fini] notre aménagement à Québec. Nous partons à 11 1/2 hres précises de Montréal, je reviens à Québec faire le ménage.

Les ouvriers sont encore à la maison pour toute une semaine. Nous ne penserons sûrement pas rentrer avant le 15 oct. Pense quelques fois à nous, à Dieu surtout. Je t'aime et je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

67. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

St Casimir, 16 octobre, 1927

Mon cher Lin,

J'ai reçu tes souhaits de fête et je reçois ta bonne lettre. Merci de tout cœur. Inutile de te dire la joie que j'éprouve quand on m'amène une lettre de mes chers absents. J'arrivais justement de Québec hier au soir quand on m'a remis la tienne. C'était ma récompense après une semaine de travail à la

¹ Autographe, 1 f. (18 x 14 cm), encre bleue, paginés I à III (BNQ, 204/9/19).

réorganisation de notre maison de Québec. Mad. et Jeanne m'ont aidée et j'aime à te dire que nous avons travaillé dur. Ces « demoiselles » se réconfortaient le soir avec leur bien-aimé. Je te certifie que c'était un excellent stimulant. Demain nous recommencerons pour y mettre la dernière main. Je regrette que tu n'aies pas vu la maison en meilleur état, mais une année c'est bien tôt passé, n'est-ce pas? Et tu nous reviendras, je compte sur ta promesse. Je prie Dieu tous les jours pour toi et j'espère qu'Il te bénira en toutes tes entreprises. N'oublie pas de dire 3 Ave Maria tous les jours et de porter une médaille de scapulaire sur toi. Tu me diras en ta prochaine si tout cela est correct? Nous ne serons rendus à Québec en famille que le 20. Tous ici languissent et ne prisent guère le paysage triste et monotone de St Casimir. J'ai hâte moi-même de reprendre avec ton papa notre petite vie de Québec, plus variée, plus satisfaisante sous tous rapports. La croisière est au second plan. Nous en reparlerons sérieusement à la fin d'octobre. Mad. et Jeanne seraient bien désappointées de ne point faire ce voyage. Elles calculent que ce sera un bienfait, même pour leur « amour ». Et je le crois moi-même. Louis J. semble aussi abandonner l'idée d'aller à Hollywood et vouloir nous suivre. Catherine n'est pas la moins intéressée à ces projets et je suis sûre qu'elle en profitera tout autant que les autres. Il reste notre Jean que nous ne savons pas encore comment nous le placerons, le pensionnat lui répugne à un tel point qu'on se demande s'il n'en tombera pas malade. Il faudra toujours en venir à une conclusion, si nous partons. Écris-moi souvent, ne fut-ce qu'un mot, parle-moi un peu de tout ce qui t'arrive, des Canadiens que tu fréquentes, de Gaby, de Ray, de Paul et Marguerite¹. Je t'écris de même quelques lignes chaque semaine. Aujourd'hui je suis à la course. Je n'ai que dimanche pour adresser plusieurs lettres et voir les personnes à qui je dois faire une dernière visite.

¹ Paul Rousseau, cousin d'Alain, et son épouse Marguerite.

Demain je ne m'appartiendrai plus, mais de cœur, je reste bien libre et mes aimés ont ma pensée constante. Mon souvenir des plus tendres et mon inaltérable amour de

Maman

Petit Lin, mille baisers de Maman

68. *De Henri Grandbois*¹

Les Rois, le 6 janvier 1928

M. Alain Grandbois
Londres

Mon cher Alain,

« Bonne et Heureuse Année », c'est mon premier souhait en prenant la plume ce matin pour t'apporter quelques nouvelles du pays. Bien des fois, j'ai pensé t'écrire, et je ne savais où t'atteindre, et depuis que tu es à Londres, tu ne nous as pas encore dit où t'adresser la correspondance, de sorte que nous ne savons que faire. À tout risque, j'adresse celle-ci à Paris et on te la fera parvenir, je pense bien.

Comment trouves-tu les bons Anglais avec qui tu coules présentement le temps des Fêtes? Sans les connaître, j' imagine qu'ils n'ont pas l'humeur, ni l'enthousiasme des Français... et il n'y a pas lieu de s'étonner puisque c'est dans leur caractère naturel. Au reste, ils ont leurs qualités et de belles où nous avons intérêt à aller y puiser ce qui nous manque. Profite bien de ton court séjour chez belle maman Albion, et fais

¹ Autographe, 2 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux et paginés II et VI. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Granbois avocat // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris. France // S.V.P. Faire suivre ». Cachet postal « QUEBEC JAN 8 28 P.Q. ». Adresse de retour « 127 Grande Allée // QUEBEC » (BNQ, 204/9/20).

profusion large et abondante de tout ce que tu peux en retirer de bon, au point de vue « science et langue ».

Avant de laisser Paris, as-tu passé tes examens que tu avais commencés à préparer avant ton départ en juin? Ton oncle Jos me pose souvent cette question et ne cesse de me dire et de me répéter qu'une licence ou un diplôme de Docteur vaut beaucoup ici pour occuper une chaire dans notre université où l'on tient compte du moindre titre... Et comme la chose est facile pour toi à qui la bonne Providence n'a pas ménagé les talents et les chances d'arriver, tu dois faire tout ton possible pour décrocher « diplômes » et autres titres honorifiques qui t'aideront lorsque tu viendras prendre place parmi les membres du barreau du Québec. On ne se fait pas l'idée de l'influence exercée sur nos populations par les titres conférés ainsi à ceux de nos compatriotes qui ont l'avantage d'aller parfaire leurs études à l'étranger... Alors, prends ta part d'avantages, c'est mon désir, sachant que cela te portera en route...

Mais revenons au Canada, car tu dois être anxieux d'en entendre dire quelque chose, surtout de ce qui touche la famille. À cause des travaux commencés à la maison de Québec, nous sommes revenus l'occuper seulement le 20 octobre : c'est te dire que les jours ont été courts de cette date au jour de l'An, d'autant que nous avons été fort occupés, ta maman à terminer l'aménagement et mettre une dernière main aux armoires, etc., moi à correspondre avec plusieurs agences pour notre prochain voyage, à <mot illisible> et discuter avec leurs représentants, enfin à décider, et pendant ce temps à transiger mes affaires ordinaires et préparer ma finance pour ne pas trop me gêner. *Rien ne marche*¹ sans finance, tu le sais... alors il faut y voir, et ça été ma préoccupation de l'automne. Les affaires de l'année 1927 ont été très ordinaires et bien peu profitables : je termine la saison, recouvrant mon

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

argent avec intérêt à 5%, mais M. Auger ne peut rencontrer le premier versement de \$4,000. qu'il s'était engagé à me faire. Il espère le faire cette année, ses dépenses étant moins fortes; avouons que le marché n'a pas été bon et qu'une partie de son bois reste encore non vendue dans la cour; les intérêts et les assurances à maintenir diminuent ses profits et le rendent incapable de remettre sur le capital. Dans la laiterie, c'eût été trop beau pour réaliser des profits pour une première année, alors qu'il nous faut solliciter une clientèle, et nous nous passerons de dividendes; cependant il y a lieu d'avoir de bonnes espérances. Malgré tout, je suis assez content et j'ai décidé de continuer le commerce de bois pour une nouvelle année, ayant fait un contrat de vente de tous les madriers & planches que nous manufacturerons l'été prochain avec M. Laferté, de Montréal. Le prix obtenu n'est pas très élevé, mais si nous sommes heureux dans les opérations diverses des chantiers, flottage et sciage, nous devrions arriver à sauver \$5,000. à \$6,000. toutes dépenses payées.

Les négociations avec *la Laurentide*, pour le camp du lac Clair, se sont continuées de temps en temps durant l'automne, et après réflexion, constatant que le tenue de trois maisons était trop lourde pour ta maman qui se dépense trop longuement pour faire plaisir à tout son monde, j'ai vendu¹. Évidemment, nous avons éprouvé quelques regrets lorsqu'il s'est agi de rompre avec ce coin de terre d'île et d'eau qui nous a été si cher et où nous avons passé d'aussi charmantes heures²... mais aujourd'hui nous sommes contents. L'occasion était bonne, nous en avons profité.

¹ Les Grandbois sont propriétaires d'un domaine au Lac Clair depuis 1920, domaine qu'ils ont acheté pour la somme de 1000\$ à M. Léon Mercier-Gouin. La transaction concernant la vente du Lac Clair entre *La Laurentide Paper Co Ltd* et Henri Grandbois a été signée le 9 décembre 1927 et inclut « divers immeubles, le lot 1 du rang 5 et les lots 1 et 2 du rang 6, au montant de 300\$, ainsi que les îles vis-à-vis du lot portant les lettres A, B, C, au prix de 15,000\$ » (Source : Alcide Tessier, « Le lac Clair », *Le Cageux*, Bulletin de la société d'histoire et de généalogie de Saint-Casimir, vol. 1, n° 3, automne 1998, p. 16).

² Henri Grandbois a acquis le domaine du Lac Clair le 11 septembre 1920.

Les Fêtes maintenant! Oh! Elles passent vite les Fêtes tant désirées par les jeunes et que les hommes mûrs voient s'en aller avec une certaine satisfaction, tant elles deviennent *corvée* pour eux. Cette année pourtant, elles ont été moins nombreuses. Noël et le Jour de l'An tombant jours de Dimanche. Récapitulons : à Noël, messe de Minuit à S. Cœur de Marie, tout le monde. Après, Mad & Pierre prennent le réveillon chez M. Dr. De Varennes¹; Jeanne & Mark chez Lucie Beaupré, nous à la maison, et on présente à petit Jean un cadeau magnifique, inattendu; cadeau qui lui cause une déception - en premier lieu - mais qu'il apprécie de jour en jour depuis. C'est un « Voyage en Méditerranée avec nous », départ 2 février et retour 5 mai. On avait décidé de l'envoyer chez tante <mot illisible> Sœur Gabrielle, à Lachine, pour les mois de notre absence; dans l'intervalle son couvent S. Jean <mot illisible> a été la proie des flammes; il s'est trouvé sans école, nous avons chargé Madeleine de lui faire une classe de français, d'arithmétique et Cat. l'anglais; ces classes se continueront durant la croisière, sur le bateau et au retour, nous lui ferons donner des leçons, même durant l'été afin qu'il entre en 6ème en septembre. Il a tout accepté avec plaisir, tu comprends. À cette croisière, s'est joint l'oncle Léon²; de sorte que nous sommes onze de notre groupe. Sept de notre famille, trois chez Maurice et Léon³. Nous espérons être à Paris pour Pâques, 8 avril, et nous t'invitons à venir nous rencontrer là avec Gaby et Ray.

Avons pris le dîner de Noël chez l'oncle Arthur, toute la famille et la nôtre. Au jour de l'An, ta maman, Louis et moi descendions prendre le dîner chez l'oncle Maurice à Montmagny avec le docteur & Mme

¹ C'est-à-dire Ernest de Varennes et Marie-Louise Cimon.

² Léon Rousseau, beau-frère d'Henri Grandbois.

³ Maurice Rousseau, beau-frère d'Henri Grandbois.

Arthur et Philippe¹, Bernard² & Marguerite. Il y avait en plus Léon, Lacasse, Alice & son mari³, Lucienne.

Puis mercredi le 4, à l'occasion des fiançailles de Madeleine & Pierre, nous avons donné un beau dîner ici réunissant parmi les parents : les Héros d'abord, Mesdames de Varennes, mère, Jos De Varennes, Jos Simard⁴, Arthur Richard, Marthe, Dr. <mot illisible>, Maurice, Philippe Grandbois⁵, B. Devlin⁶, Jeanne, Cat, <mot illisible> Abbé Jos, Dr. Arthur, Louis, Jean, maman et le soussigné. Nous étions 24; l'entrain a été de la partie, le dîner succulent, la fête belle. Pierre a donné une bague magnifique à Mad qui était fière & contente; tous ont semblé aimer cette petite soirée qui s'est terminée entre 11 hres et minuit. Aujourd'hui c'est la fête des Rois et celle de Jean - 12 ans - nous lui offrirons le cadeau traditionnel - \$12.00 - avec gâteau qui le fera Roi d'un jour. Nous n'oublions pas les absents durant ces jours de réjouissances et parlons souvent de toi, de Bizelle⁷, de Raymond que nous aimons bien tous et à qui nous souhaitons toutes les meilleures choses

¹ Philippe Rousseau (né en 1903), fils de Arthur Rousseau et de Bernadette Landry Rousseau. Admis au Barreau de Québec en 1928, il travaille à Montmagny au cabinet de son oncle Maurice Rousseau.

² Né en 1894, fils de Charles-R. Devlin, ancien ministre de la colonisation, des mines et des pêcheries, Charles-Bernard Devlin a été admis au barreau en janvier 1919 et a exercé sa profession à Québec, notamment avec M. Antonin Galipeault et Louis Saint-Laurent. Il épousera Marguerite Rousseau, cousine d'Alain (fille d'Arthur) en 1921.

³ Fille de Maurice Rousseau, mariée au docteur Henri Provencher, chirurgien-dentiste.

⁴ Il pourrait bien s'agir de Charles-Joseph Simard (1877-1931). Admis au Barreau de Québec en 1901, il exerce sa profession à Québec et devient en 1912 sous-secrétaire de la Province, poste qu'il occupe jusqu'en 1930. Il devient alors conservateur du Musée et directeur des beaux-arts de la province de Québec. Époux de Marie de Varennes, fille d'Ernest de Varennes, il se trouve être le beau-frère de Pierre de Varennes.

⁵ Louis-Philippe Grandbois, frère d'Henri Grandbois.

⁶ Bernard Devlin, avocat. Il épouse Marguerite Rousseau, cousine d'Alain Grandbois, en 1921 et ils auront quatre enfants : Patricia, Charles, Mark et Bernard. Le couple se séparera en 1939.

⁷ Surnom de Gabrielle Grandbois.

du monde, en attendant le plaisir de se revoir. Si je n'ai pas ton adresse, je te donnerai un crédit à la Banque de Montréal, pour tes dépenses courantes.

Ton père dévoué

Henri Grandbois

69. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

[12 février 1928]

Mon cher Alain,

Mon « bonjour » se rendra-t-il jusqu'à toi? Nous avons si peu ton adresse, n'empêche que nous pensons beaucoup à toi. Tout notre contingent se porte à merveille et jouit de la traversée qui est belle et reposante. Tous groupés ensemble par une suite de cabines, nous pouvons aisément et à toute heure du jour aller causer les uns avec les autres. À la salle à manger, nous avons deux tables dont une pour les « vieux », l'oncle Maurice et tante Blanche, l'oncle Léon, ton papa et moi. L'autre, de Madeleine, Jeanne, Catherine, Louis, Lucienne et Jean. Le service est très bon. Le temps passe vite pour tous même pour moi, c'est te dire que je suis tout à fait réconciliée avec la mer, pas l'ombre d'un petit malaise. Tout de même j'ai hâte de changer le programme. J'ai épuisé mon enthousiasme sur l'Immensité. Les premiers jours ont été nuageux et plus particulièrement mercredi. Le ciel s'est débarbouillé en pleurant beaucoup. Après cette pluie et un fort vent, le soleil s'est montré et des plus ravissants. Aujourd'hui vendredi, nous avons une journée telle que [je n'en] ai vue de pareille, demain nous débarquerons

¹ Autographe, 3 f. (19.5 x 12.5 cm), encre noire, écrits sur papier à en-tête : « CANADIAN PACIFIC // MEDITERRENEAN CRUISE // S. S. Empress of Scotland », paginés I à VI. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois // Quebec Government Office // 38 Kingsway W. C. // London // England », puis réadressée « a/s Commissariat Canadien // 17, Bld des Capucines // PARIS, FRANCE ». Cachet postal de « Venezia 10-10 I III 1928 Ferrovia » (BNQ, 204/9/19).

aux îles Madères à six heures où il doit y avoir un bal à l'hôtel de l'endroit. Hier au soir nous avons une mascarade, Jeanne endossa son costume du XVII^e siècle. Madeleine qui n'est pas en force de parti y renonça. La parade se fit vers les 10 heures. C'était vraiment intéressant et amusant. Il y en avait bien 300 costumés et nous étions appelés, nous les spectateurs, en aussi grand nombre, à donner notre vote. Beauté, original, comique. Le prix de beauté a été gagné par Jeanne. Un magnifique porte-cigarettes en nacre de perles. Les autres, je ne les connais pas. C'était par numéro. Le journal quotidien nous l'apprendra peut-être demain. Les petites filles trouvent que les « Scheiks » manquent de séduction, les danseurs pas attirants, plutôt collants. Hier Jeanne dut remercier un danseur qui la serrait de trop près. Madeleine et Jeanne ont adopté plus particulièrement le jeu de cartes, n'ayant aucun attrait pour la danse, et les danseurs. Pierre et Mark seraient ravis de voir leurs dispositions, eux qui craignaient mille occasions d'infidélité. Nos amoureuses sont bien convaincues qu'il n'y en a pas une [mot illisible] de supplanter leurs amis. Aussi faut-il dire que la plupart parmi les hommes sont plutôt âgés. Catherine malgré tout cela danse tant qu'elle peut. C'est un délice pour elle. C'est encore drôle comme elle sait s'en tirer. Hier elle était malade de se costumer, ce qui me fit regretter de ne lui en pas avoir fait faire, mais elle réussit quand même à danser presque toutes les danses. Nous avons été présentés aux Directeurs de la Croisière mais comme nous ne parlons pas beaucoup l'anglais nos relations se sont bornées là. Les petites, elles, les vénèrent dans les danses. Je t'écrirai un mot de Madère avant de maller cette lettre qui ne peut se rendre plus tôt. Je t'embrasse et je t'aime.

Maman

On vient de me dire que nos lettres partiront de Madère. Comme nous n'en avons plus que quelques minutes à nous, je me réserve de t'écrire un peu plus tard les beautés de Madère.

Je t'embrasse de tout mon cœur de maman. Ton papa a dû te donner l'adresse. Un petit mot de temps à autre nous fera bien plaisir.

À toi, de tout mon cœur.

Maman

70. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

25 février 1928

Mon cher Alain,

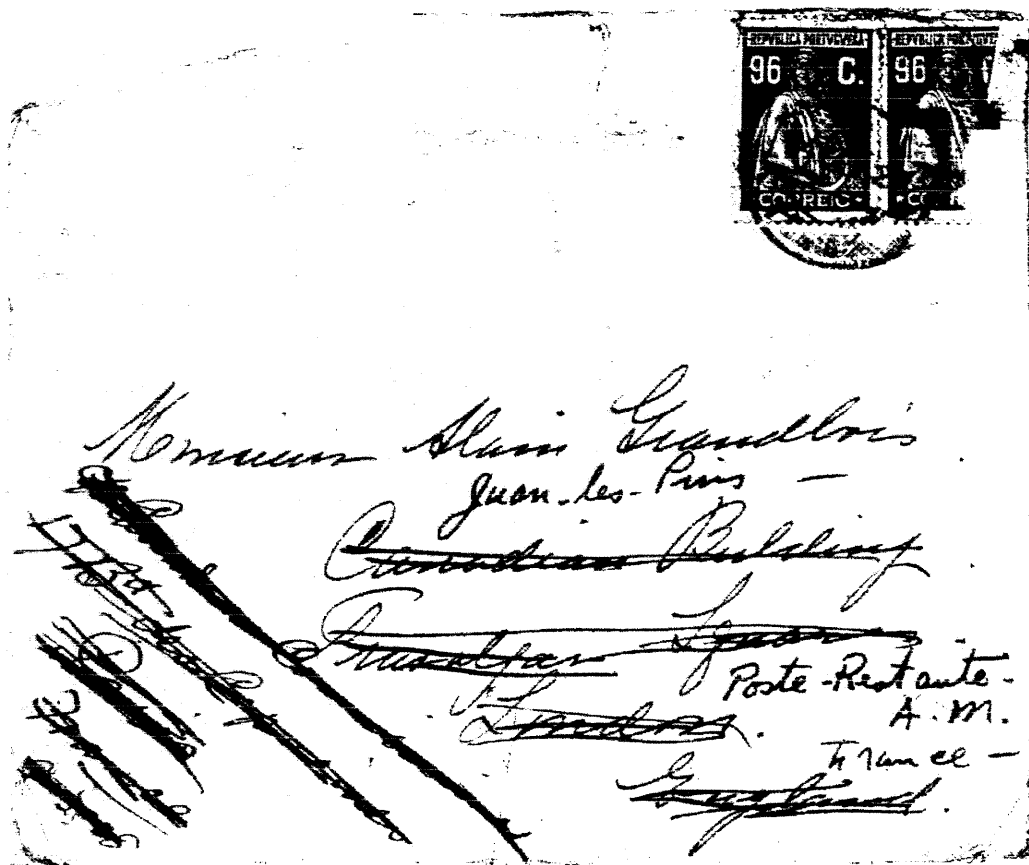
Du pays où fleurit l'oranger, où rayonne un éternel printemps, je t'apporte ma meilleure affection, toute embellie et parfumée des impressions que je puise dans ma course lumineuse. Notre voyage, comme tu vois, se continue heureux et rempli d'intérêt. Les Iles Madères, comme j'ai dû te l'écrire, m'ont laissé une impression ineffaçable. De l'Espagne, Cadix, Séville, ton papa a dû te donner quelques descriptions. Venait ensuite Gibraltar que j'ai passé au lit, malade de la grippe. Alger que tu as déjà visité, que j'ai bien aimé aussi. N'est-ce pas qu'on a bien l'impression de se trouver à la fois dans deux villes distinctes. C'est l'Orient et l'Occident se rencontrant. D'un côté, les traditionnelles conduites d'un peuple qui ne change pas, de l'autre Paris, avec tout son modernisme. Mais ce que j'ai particulièrement aimé, c'est la Sicile, resplendissante de couleurs, jardins et villas en fleurs, richesse d'art, climat merveilleux. De là, à Naples, que nous

¹ Autographe, 4 f. (19.5 x 12.5 cm), encre noire, écrits sur papier à en-tête : « CANADIAN PACIFIC // MEDITERRANEAN CRUISE // S. S. Empress of Scotland », paginés I à VI et VI-VII. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois // Canadian Building // Trafalgar Square // London // England », réadressée une première fois « a/s Commissariat Canadien // 17, Bd des Capucines // PARIS, FRANCE », et une seconde fois « Juan-les-Pins // Poste Restante // A. M. ». Cachet postal de « Venezia 10-10 I III 1928 Ferrovia » (BNQ, 204/9/19).

avons visité ensemble il y a quelques années. Madeleine et moi avons visité à pied quelques endroits de Naples pendant que le reste du contingent se rendait au Vésuve. L'Oncle Maurice, déjà fortement grippé, n'a pu supporter l'ascension du funiculaire au Vésuve. C'est une trop grande compression d'air, je suppose, qui le suffoqua. On dut le coucher pour le remettre, et [il] n'a pu naturellement se rendre jusqu'au cratère. Les autres ont souffert beaucoup du froid dans cette excursion. Vraiment nous n'avons pas encore eu de journées chaudes et il paraît qu'à Venise nous aurons encore plus froid. Après chaque escale, quand nous avons visité une couple de jours, nous sommes heureux de reprendre la mer qui nous berce en nous reposant. Je ne croyais pas pouvoir jamais l'aimer autant. Le bon Dieu a voulu cela, je suppose, pour que je comprenne mieux notre Louis qui ne semble jouir aucunement de son voyage, ni en profiter, bien entendu. Nous constatons quelque mieux ces jours-ci. Il est moins fatigué, moins perdu. Il souffrait assez de son état pour me répéter à tout instant : C'est bien triste, mais je suis incapable de me rappeler ou de faire quoi que ce soit d'utile à ce voyage. C'était comme un véritable enfant, plus enfant que notre Jean qui se débrouille d'une façon étonnante, écrit tous les jours son journal, et court partout dans le bateau, fait nos commissions. Je t'assure que nous n'avons pas à regretter de l'avoir fait suivre. Mais pour ce pauvre Louis, j'ai craint un moment que ce voyage ne lui soit fatal. J'ai bien hâte de te revoir. Nous parlerons plus à l'aise et moins à la hâte, j'espère. Écris-nous et dis un peu ta petite vie au milieu des fils d'Albion¹. Je t'embrasse de tout mon cœur et je t'aime avec tout mon cœur de

Maman

¹ Bernadette Rousseau-Grandbois croit que son fils séjourne alors en Angleterre, ainsi qu'en témoigne l'enveloppe de sa lettre adressée à « Monsieur Alain Grandbois, Quebec Government Office, 38 Kingsway, London, England ». Une main étrangère a réadressé l'enveloppe au 17, boulevard de Capucines, Paris. Albion est le nom celtique donné à la Grande-Bretagne. Il est parfois employé pour désigner péjorativement ou ironiquement l'Angleterre.



Fac-similé : Enveloppe d'une lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois (BNQ, 204/9/19).

71. De Henri Grandbois¹

Tibériade, lundi soir le 12 mars 1928

Mon cher Alain,

Un mot seulement de la mer de Galilée où nous avons dressé notre tente pour la nuit, après une promenade de deux heures sur cette mer qui a failli renverser la barque de Pierre & ses suivants pendant que N. S.² sommeillait. Au retour de cette promenade une petite bise venant de l'est a fait peur à notre guide qui a pressé les matelots à hâter leurs travaux de rame. La Syrie & la Galilée sont très accidentées, montagnes aux pics élevés où la neige est blanche comme au pays natal, pendant que des troupeaux paissent dans les plaines et aux pieds des mêmes montagnes. Les routes sont belles et passables pour l'auto et c'est par ce moyen de locomotion que nous traverserons ces lieux saints. Partis de Damas à 9 heures, nous étions à Capharnaüm à 1 hre puis à Tibériade à 2 heures. Quel pays, quelle belle nature, mais aussi quel triste peuple!

Nous logeons à l'hôtel Tibérias et c'est l'anglais qui domine ici en Galilée, quand c'était le français en Syrie, et je t'assure que ces deux puissances tiennent à leur influence par ici et ils y arrivent par leur régime militaire et l'enseignement de leur langue dans les écoles des villages et villes.

Mais toi, comment vas-tu? Qu'est-ce que le médecin dit de cette maladie qui semble s'attaquer à toi et vouloir persister? Nous avons hâte de rentrer à Paris, ce qui arrivera avant un mois, car c'est le 5 avril que nous prendrons le train à Monaco pour arriver le 6 au matin.

¹ Autographe, 4 cartes postales (9 x 13.5 cm), encre noire, paginé II à IV. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Granbois avocat // Commissariat Canadien // 17 Boulevard des Capucines // Paris // France ». Adresse de retour « Hôtel Tibérias // R. Grossmann // Tibérias // Galilée » (BNQ, 204/9/20).

² Abréviation pour « Notre Seigneur ».

Nous avons écrit à Raymond de retenir nos chambres à l'hôtel Palace, 105, rue du Four, boulevard S. Germain.

En attendant le plaisir de te revoir, je me joins aux membres de la famille pour te présenter nos meilleures salutations.

Ton père toujours dévoué

Henri Grandbois

Embrasse bien fort Gaby pour nous et donne une chaude poignée de main au *docteur*¹.

H. G.

72. De Henri Grandbois²

Le 24 mai 1928

M. Alain Grandbois

Paris

Mon cher Alain,

À l'occasion de ton anniversaire qui te donne 28 ans bien comptés demain permets-moi de venir te présenter avec nos meilleurs souhaits mes félicitations les plus paternelles. Nous aurions aimé t'avoir avec nous pour fêter plus intimement cet heureux jour... mais le destin ou plutôt la divine Providence le veut autrement. Je te souhaite donc une bonne santé et forme des vœux pour le succès de ton avenir qui reste toujours mystérieux pour nous. J'espère que tu atteindras sûrement le but vers lequel tu vogues sans

¹ Souligné par l'auteur. Il s'agit du mari de Catherine Grandbois, Paul Gagnon, docteur en chimie.

² Autographe, 2 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux et paginés II à IV, et VII. Un troisième feuillet manque pour que cette lettre soit complète (BNQ, 204/9/20).

nous le faire savoir... N'oublie pas cependant qu'ici il y avait place pour toi et que le succès – en y mettant un peu de bonne volonté – ne tarderait pas à venir. Enfin, tu n'es plus un enfant et tu sais, mieux que moi, ce qui te convient et ce qui fera ton bonheur.

Nous sommes rentrés au pays heureux et contents de notre voyage¹; nous y avons retrouvé parents & amis au quai, avec chaude réception chez l'oncle Arthur.

Le rude hiver canadien a disparu en nous voyant et la première quinzaine a été vraiment remarquable par sa température idéale : beau soleil, le printemps dans la nature, les oiseaux dans le ciel, et Québec se réveillant de sa longue léthargie et reprenant une activité inconnue jusqu'ici...

Le lendemain, et les jours suivants, malgré le beau soleil, il m'a fallu faire face à une crise terrible survenue à « la Laiterie Champlain »; crise qui a failli mettre cette compagnie à la ruine. Imagine-toi que Naud, le gérant et notre associé – nous ne sommes que trois dans cette affaire – avait laissé mettre de l'eau, en petite quantité c'est vrai... il n'avait pas raison d'en faire ou laisser ajouter une seule goutte – dans le lait, et soupçonné par les autorités municipales, il a été pris et jugé coupable, entraînant par sa faute et celle de ses employés, la compagnie dans une très mauvaise posture vis-à-vis des autorités et du public québécois. *Le Soleil* et *L'Événement* ont publié

¹ Les Grandbois sont revenus à Québec le 6 mai, à bord de *l'Empress of Scotland*. Un journaliste de *l'Événement* a profité du retour de Maurice Rousseau, beau-frère de Henri Grandbois, avec qui il a voyagé, pour relater l'itinéraire suivi au cours des trois mois d'absence. Me Rousseau livre rapidement quelques-unes de ses impressions de voyage et fournit certains détails sur les villes et pays visités. (« Me Rousseau a vu 14 pays en trois mois », *L'Événement*, 15 mai 1928, p. 1 et 13).

l'affaire¹... je te laisse juge du résultat... Il a fallu à [Charles Laganière] et moi, faire bien des démarches pour arrêter le mauvais effet d'une telle conduite, réorganiser la fabrique en essayant de maintenir nos positions le mieux possible, remplacé Naud à la gérance, les contre-maîtres & subalternes qui sont disparus promptement... etc., etc. Maintenant ça commence à avoir du bon sens, mais ce mauvais coup nous cause un retard de plusieurs mois, nous nous y attendons bien...

Nos affaires de bois ont été plus tranquilles; la saison extrêmement dure de l'hiver a empêché nos entrepreneurs d'atteindre la quantité qu'ils avaient entrepris de faire, et de ce côté, là aussi, j'escomptais des profits que je ne toucherai certainement pas.

Tout ceci ne me décourage aucunement; j'ai appris à connaître la vie au cours des 54 ans qui me sont dévolus, et ce qui m'arrive est le lot qui est réservé à la masse

<...>²

depuis, ils font une cour bien assidue à la maison. Ils paraissent réussir bien dans leur profession.

Je termine, on m'appelle au téléphone et je dois sortir pour rencontrer quelqu'un à la basse-ville, en passant au bureau je déposerai cette lettre.

¹ *L'Événement* du 28 avril (p. 27) fait mention de l'incident. Le journaliste parle du jugement rendu par le Recorder Des Rivières dans l'affaire de la *Laiterie Champlain* et de son gérant, Narcisse Naud, condamné à payer une amende de \$100 pour avoir ajouté de l'eau au lait, contrevenant ainsi à la loi. Des Rivières juge sévèrement le geste et affirme que la conduite de M. Naud est « tout à fait répréhensible ». « Vos explications, dit le président du tribunal en s'adressant au gérant de la laiterie, ne tiennent pas debout et je ne puis y ajouter foi. Je ne puis concevoir que de tels actes se sont commis dans une maison, dont vous aviez la gérance, sans que vous en ayez eu connaissance et vous ne devez pas faire tomber sur d'autres une faute dont vous me paraissez être le seul auteur. Je ne comprends pas que vous ayez agi ainsi envers une compagnie, prétendue sérieuse et dont le capital investi est assez important et je ne m'explique pas un tel état de choses, qui n'existe plus chez les petits laitiers depuis plusieurs années. » Précisons qu'à aucun moment il n'est fait mention d'Henri Grandbois, ni de son associé, dans cet article. Par ailleurs, nous n'avons pu retracer l'article du *Soleil* dont il est ici question.

² Le manuscrit original est déchiré à cet endroit précis du texte.

Donne-nous de tes nouvelles régulièrement, nous sommes toujours contents de te lire.

Louis est entré au bureau de M. Pineault, comptable, depuis une semaine; il paraît encouragé et décidé à se créer une position.

Ta maman et tes petites sœurs t'embrassent bien fort; maître Jean te salue avec une bonne poignée de main. Je la serre chaleureusement moi aussi et reste toujours

Ton père qui t'aime bien
Henri Grandbois

73. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

Québec, 18, sept., 1929
(Mercredi)

Mon cher grand garçon,

J'ai reçu ton bon mot; il m'a fait chaud au cœur et réconfortée — dans ma peine tenace et pleine de ces pensées qui accusent : « As-tu su les aimer? As-tu cherché à les bien comprendre ces enfants, au lieu de te complaire dans des rêves stériles? » Voilà ce qui souvent hante mon esprit.

Pauvre petit, va. Je me sens maladroitement avec toi, je n'ai pas su te suivre, je n'ai été qu'une pauvre rêveuse. Mais que je vous aime tout de même et de toute la profondeur de mon âme! Ce qui te touche me touche, ce qui te fait souffrir me fait souffrir. Le cœur peut-il suppléer à tant d'autres lacunes de mon moi? Je le voudrais et veux rester convaincue que l'amour est encore ce qu'il y a de plus fort sur terre et ce qu'il y a de plus désirable.

¹ Autographe, 2 f. (16.5 x 25.5 cm), encre bleue sur papier couleur lilas, paginés de I à VII. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation canadienne // Paris // France », cachet postal « QUEBEC 17 SP 18 28 » (BNQ, 204/9/19).

L'amour dans l'oubli de soi, j'entends dans le bonheur de ceux qu'on aime. Que je te veux heureux, mon Alain, je te veux une intelligente et aimante petite compagne pour réchauffer ton foyer, de beaux petits enfants pour l'orner. C'est très simple tout cela et dans mon humble expérience, c'est encore ce qui fait la vraie vie, le seul vrai bonheur de la terre – en attendant un plus parfait – éternelles aspirations de nos âmes – cela ne prouve-t-il pas assez l'Immortalité? Ce serait donc une aberration, et c'est ce que répète le grand « Pascal », que de négliger la seule Vie qui compte vraiment puisqu'elle ne finira jamais, tandis qu'ici-bas, ce n'est qu'un passage qu'il nous est bien permis d'agrémenter, n'est-ce pas, mais non au détriment de l'autre, incomparablement supérieure et meilleure. Allons, tu vas croire que je me pose en sermonneuse quand tout bonnement je ne dicte que ce que me suggère mon cœur de maman qui craint parfois pour ses petits – s'ils allaient faire fausse route – et manquer au grand rendez-vous. Non, il ne faut pas penser à de si terribles choses et rassure-moi, dis que tu portes toujours sur toi les médailles. Ces jours-ci, je t'ai acheté une petite chaîne ayant une médaille scapulaire que je t'envoie par la même. Tu me dis qu'ici les garçons portent ainsi la médaille du scapulaire – de cette manière, pas besoin de transporter les médailles d'une poche à une autre, et surtout pas moyen d'oublier. Tu voudras bien ajouter les médailles que je t'ai données avant ton départ. Elles sont précieuses car elles ont touché à tout ce qui a servi à la Passion de N. S.¹ Quand tu m'écriras, dis-moi si tu l'as reçue et si tu l'as mise à ton cou.

J'espère que tu vas réussir à te débarrasser de ton mal de gencives. À la première atteinte de mal, va voir un médecin.

Marguerite Grandbois est ici depuis lundi. Elle a profité d'une auto d'amies pour venir passer quelques jours avec nous. Hier soir se donnait la

¹ Abréviation de « Notre Seigneur ».

veillée chez Pierre, et Alice (Mde Provencher) en visite chez Gaby, depuis lundi aussi, avec Raymond, étaient du nombre des invités – Gaby reçoit à dîner ce midi – ces jeunes, Marg et Alice. Dimanche soir nous avons été souper chez l'oncle Maurice avec Ray, Gaby et Jean. L'oncle m'a dit : Alain n'est pas venu nous voir? Je lui ai dit que tu n'avais fait aucune sortie, étant très occupé. Comme toujours, nous avons eu un gros dîner. Robert était là, mais partait le soir même pour Ste-Anne de la Pocatière où il est professeur¹. Cathe. reçoit toujours la visite de Me Arthur, mais j'ai limité à 2 visites par semaine jusqu'à 10 ½ hres du soir. Je crois que Catherine s'arrange bien de cette décision car il est entendu qu'elle peut sortir avec d'autres garçons. J'ai tout lieu de croire qu'elle peut faire mieux. À part cela, rien de nouveau. Je te tiendrai au courant. Fais de même, tout m'intéresse et m'est bien sensible. La petite chaîne que tu m'as donnée ne me quittera plus. Ce sera le symbole de ton inaltérable affection, et je t'embrasse de toute la force de ma tendresse.

Maman

74. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*²

Québec, 9 déc., 1929

Mon cher Alain,

À grands pas nous arrivent les Fêtes; elles apportent avec elles tout un contingent de souvenirs, les meilleurs puisqu'ils sont faits des prémices

¹ Fils de Maurice Rousseau, et donc cousin d'Alain. Prêtre, il a été professeur au collège Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Il fut également, en 1928-1929, résident au Collège Canadien de Rome.

² Autographe, 2 f. (16.5 x 26.5 cm), encre bleue sur papier violet, paginés de I à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée poste restante « Grand Palais // Juan les Pins // (Alpes Maritimes). Cachet postal « QUEBEC 7 PM DEC 10 1929 P.Q. » (BNQ, 204/9/19).

d'un cœur confiant et plein de tous les espoirs. Il n'y a pas à dire nous avons laissé du bonheur à notre petite maison de St-Casimir. Il y eut là des jours que j'aime à remémorer avec ton papa. C'est la veille de Noël. Nous voyons toutes vos petites figures rayonnantes, [tout] l'espoir juvénile qui y dominait. C'est le bas de Noël qui fait sourire. C'est le « soulier » gros d'espoir. Enfin de toute cette joie qui vous illuminait nous faisons notre pur bonheur. C'était le bon temps alors, et nous ne songions nullement aux jours qui nous sépareront. Hélas, ils sont trop tôt venus et traînant avec eux l'éternel problème du *struggle for life*. Quand ces quelques lignes t'arriveront mon cher p'tit Lin, tu auras probablement fait toi-même un petit retour sur le passé. Tu te seras dit que c'est beau d'être jeune, et là passera peut-être aussi que de cette première jeunesse peut en résulter une autre plus virile, plus consciente des réalités et devoirs de la vie. C'est encore la jeunesse et n'est-ce pas que c'est bon de rester jeune. Que ta pensée nous accompagne plus particulièrement en ces jours, tu sentiras la nôtre sûrement bien près de toi, tout en toi. Les absents n'ont-ils pas le don d'absorber le meilleur de notre amour?

Ton papa t'écrit en ce moment. Je lui laisse donc le soin de te raconter toutes les nouvelles de la famille. Il conte tellement mieux que moi. Il y a bien quinze jours que je ne t'ai écrit, mais tu ne m'en tiendras pas compte quand je te dirai que tous mes loisirs étaient pris par l'étude de l'anglais. Pas besoin de te dire que ma mémoire est souvent revêche, ce qui me fait regretter de n'avoir pas mieux su utiliser mes loisirs de jeunesse. Mais vains regrets, ce qui est perdu se retrouve difficilement. *Avis aux jeunes*¹. Catherine est ma maîtresse. Je la paye 0.50 de l'heure, mais à condition qu'elle prépare son cours, ce qui la fait pratiquer elle-même et s'employer à quelque chose d'utile. Cette pauvre est toujours courtisée par

¹ Souligné par l'auteur.

son Greg¹ qui lui fait des scènes de continuelle jalousie. C'est malheureux qu'elle n'ait pas le courage de rompre. J'espère toujours qu'un petit voyage lui changera les idées.

Ton papa m'arrive avec ta dernière lettre. Je viens de la lire. Une note de désespérance me frappe tout particulièrement. « Si rien n'arrête cette course, je sens que je mourrai octogénaire avant Pâques. » Mais là, il ne faut pas, mon plus que jamais petit Lin, se laisser envahir par ce courant de désillusions. Il faut garder ta belle jeunesse. Toute ta force est là. Comme ta maman peut-être, tu as donné trop grande place aux rêves. J'ai eu à lutter, je te l'avoue et enfin, j'ai compris que rien ne valait mieux que la réalité pour éviter les tristes réveils. Mais après tout, elle est belle cette réalité, surtout si nous savons l'imaginer avec toute notre âme chrétienne. Conserve-toi bien afin que nous te revoyions plus jeune que jamais, nous donnant mieux par là l'illusion que nous aussi restons toujours jeunes. Je ne sais pas encore quand nous donnerons nos dîners de famille. Je t'écrirai en ce temps, les allées et venues de chacun. J'ai commencé à faire la liste des cadeaux et dès demain, je me mets à l'œuvre. Mais je commence par toi et c'est légitime et c'est souvent mon cœur de maman qui fait loi. N'oublie pas que je voudrais que ces quelques dollars fussent employés à te donner quelques douceurs. Reviens-tu à Paris pour Noël? Dis-nous bien ce que tu fais, comment tu es et je te redis mes meilleurs souhaits de Noël et du Jour de l'An. Avec toute ma tendresse de maman, je prierai le petit Jésus de la Crèche qu'il te fasse heureux et répande sur toi les faveurs qui donnent l'éternelle jeunesse.

Je t'embrasse et je t'aime avec tout mon cœur de

Maman

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

75. À Simone Routier¹

[fin décembre 1929]

Permettez-moi de vous adresser mes meilleurs souhaits d'heureuse et bonne année. Et ainsi, veuillez m'excuser d'avoir été aussi paresseux (je suis indulgent pour moi-même, comme il convient) et de ne vous avoir pas encore remerciée de l'envoi de votre livre².

Vous m'avez fait un très grand plaisir, d'autant que j'ai pu revivre, par certains vers, un passé déjà effroyablement lointain.

Je désire pour vous tout le succès que vous méritez.

Alain

76. De Bernadette Rousseau-Grandbois³

Québec, 27 fév., 1930

Mon cher Alain,

T'ai-je dit que notre voyage était décidé. Eh bien oui, nous embarquerons le 6 mars avec le groupe de l'Action Catholique. Nous serons à Liverpool le 17 et à Paris le 19, jusqu'au 20 seulement, une journée mais

¹ Autographe. 1 f. (9 X 14.2 cm), carte postale au recto de laquelle se trouve une reproduction de l'église "Notre-Dame de Paris -Le Transept (côté Est)". encre noire; numéroté "39" à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8). Reproduite dans *Rencontres avec Simone Routier, op. cit.*, p. 193.

² Grandbois fait ici allusion à la publication en 1928 de *l'Immortel adolescent* (*Le Soleil*, Québec. 190 p.; 2 éd. 1929. 2201 p.), qui remportera l'année suivante le Prix David. L'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois mentionne la dédicace suivante : « mars 1929, à Monsieur Alain Grandbois. j'attendais afin de pouvoir mettre votre nom en entier – comme auteur – au début du coffret, mais vous aurez tant tardé, ce sera bien votre faute, et je devine bien que vous en serez affreusement désolé! En toute cordialité. Simone Routier. Dis donc, tu n'écris pas souvent, et tu n'écris pas longtemps. » (Inventaire préparé et présenté par Simon Dupuis)

³ Autographe. 1 f. (16.5 x 26 cm), encre bleue sur papier de couleur mauve, recto verso, plié en deux, paginé II et III (BNQ. 204/9/19).

nous y revenons. Nous visiterons avec le groupe Orléans, Tours, Poitiers, Bordeaux, Lourdes, Toulouse, Carcassonne, Avignon, Marseille jusqu'à Nice. Du 26 mars au 1^{er} mai nous sommes indépendants et bien heureux de nous reposer. Quand te rencontrerons-nous? À Paris, le 20 mars? Nous serons à l'Hôtel [Bohey-Lafayette], place Mont-Thabor le 18 mars au soir, jusqu'au 20 au matin. Nous parlerons du reste du voyage ensemble et enfin de toute la part que nous y <mot illisible> et en sorte que nous nous séparions le moins possible. J'ai hâte de te voir, cher petit Lin. C'est beaucoup, pour ne pas dire toute la raison pourquoi je désire ce voyage. Catherine est aux oiseaux et compte bien que tu sortiras avec elle.

Notre Jean prend bien la chose maintenant. Je suis sûre qu'il sera heureux chez Gabrielle. Louis élira domicile chez Madeleine. Y restera-t-il longtemps? Tout de même, il n'a pas d'inquiétude à avoir à son sujet, il saura bien se débrouiller.

Ton papa vient de me dire qu'il préférerait te rencontrer à Nice le 25 mars où nous séjournons quelques semaines. Je crois que c'est à l'Hôtel Métropole ou Atlantic que nous serons. L'Oncle Maurice prend toujours du mieux.

À bientôt. Nous causerons plus longuement de toutes choses.
Je t'embrasse et je t'aime bien fort.

Maman

77. *De Henri Grandbois*¹

À bord, vendredi matin, 16 mars [1930]

Mon cher Alain,

Nous poursuivons notre course avec le même courage, heureux de nous trouver sur un bon navire, le « Lutzow », avec un groupe nombreux et important de la Germanie qui fait une croisière autour de la Méditerranée. Partis de Tunis mercredi midi, nous avons laissé le quai à 4 hres seulement, et au matin du lendemain, nous avons jeté l'ancre dans le port de Palerme. Afin de mieux employer les heures de la journée, nous avons refait les visites de 1928, la cathédrale, le musée national, le Palais Royal et ses jardins, la cathédrale de Monreale – celle-ci imposante, riche dans ses mosaïques variées – le verger d'un grand propriétaire, un Baron sicilien qui paraît être le protecteur de la région, et puis au retour, arrêt dans un café et la montée dans une barque qui nous a conduits au navire. Il y a fanfare et orchestre à bord, on nous donne souvent des airs militaires et entraînants qui finissent en chœurs par ces gros types ressemblant assez à Canayens qui aiment tant à chanter (beugler) et crier fort.

Dans quelques instants nous serons à Capri pour revoir la grotte et escalader la côte, comme en 1922, et à Naples à 7 hres ce soir seulement.

Ta maman n'a pas été bien du tout avant hier la nuit, mais l'escale à Palerme l'a remise, elle a dormi cette nuit et semble bonne ce matin pour la nouvelle journée.

Comme nous avons deux jours de retard à l'heure présente, nous modifierons notre itinéraire en conséquence: séjour à Rome, à Florence, à Venise, à Zurich et Oberammergau pour assister à la représentation du 1^{er} juin seulement, au lieu du 25 mai que nous avons fixé d'abord. C'est dire

¹ Autographe. 1 f. (19 x 27.5 cm), encre noire sur papier à en-tête « Norddeutscher Lloyd Bremen // Au Bord des D. Lützow », plié en deux et paginé II. III et IV. Incomplet (BNQ. 204/9/20).

que nous n'arriverons à Paris que vers le 2 ou 3 pour en repartir vers le 11 ou 12, si nous voulons garder deux jours pour faire la visite de Londres.

Notre itinéraire est très intéressant, surtout pour ceux qui sont à leur premier voyage en ce continent, on leur donne beaucoup à voir, je te l'assure, et, en général, l'accommodation est bonne.

À Tunis nous avons deux bonnes chambres avec salle de bains, ce qui nous a permis de nous délasser à notre aise et de suivre avec avantage les courses que nous faisons à Carthage et dans les alentours de la ville.

J'ai dû interrompre ma lettre pour faire la visite de Capri... et le voyage a si bien marché que nous voilà installés à Rome, au grand Hôtel Flora au moment où j'écris ces quelques mots. À Naples, nous n'avons fait que l'excursion du Pompéi, car nous tenions davantage à celle du Mont-Cassin, et cela avec raison. Le monastère est situé sur une haute montagne, entourée de grands pins et offrant un panorama ressemblant assez à l'un de ceux que nous voyons sur la route des Alpes, Grenoble-Paris. La Basilique des pères Bénédictins est un chef-d'œuvre de travail religieux représentant trois siècles d'ouvrage¹. Cet arrêt de trois heures nous a reposés agréablement, il était minuit quand nous arrivions à Rome, dimanche.

Hier nous avons fait l'excursion prévue de la Villa d'Este, qui comprend le fameux jardin de Tivoli, avec fontaines distribuées un peu partout au milieu du parterre; c'est un des beaux endroits de Rome, et c'est à 35 kilomètres de distance <manuscrit incomplet>

¹ Le monastère sera détruit lors des bombardements de 1944, puis reconstruit par les Américains.

78. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 17 oct., 1930

Mon cher Alain,

Je suppose que tu reprends des forces tous les jours et que bientôt tu pourras songer à nous revenir. Québec est la ville propre au repos, c'est de plus en plus tranquille. Il n'y a que les « jeunes » pour simuler quelques petits scandales, par exemple André Simard² qui vient de rompre ses fiançailles avec Mlle Dupont. Depuis son retour d'Europe, il ne sentait plus aucun goût pour elle, nous dit-on. Mais pour faire passer la pilule, paraît-il, il a délégué le docteur Laliberté auprès de la mère de Mathilde Dupont, lui disant qu'à cause de sa maladie de cœur des plus graves, il ne pouvait plus songer à se marier. Comme tu peux penser, chacun tire une conclusion différente. Qu'y a-t-il de vrai en tout ceci? Les fiançailles rompues – ça c'est sûr. Tant qu'au reste, il va s'en faire des potins. Le pauvre André mérite bien quelques blâmes, mais enfin, il vaut mieux rompre un mariage qui le rendrait malheureux. C'est tante Arthur qui me racontait ces choses hier au soir, qui les tient de Simone, je suppose.

Maintenant, j'ai de sérieuses demandes à te faire. Nous voudrions avoir des peintures³ pour parachever l'ornementation de la maison. Nous avons calculé ton papa et moi qu'il nous faudrait 6 grandes peintures, un peu dans la grandeur de celle du coucher de soleil de tante Arthur. J'aime bien les paysages mais aussi des personnages. Enfin, tu as du goût et tu pourrais choisir quelque chose d'avantageux, profite des enchères, comme

¹ Autographe. 1 f. (19 x 30.5 cm), encre bleue sur papier de couleur verte, recto verso, plié en deux, paginé II et III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », puis réadressée « Poste Restante // Cannes // (Alpes-Maritimes) (BNQ. 204/9/19).

² Il est le neveu de Charles-Joseph Simard, ami de la famille Grandbois. Médecin de formation, il exerce comme chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Québec.

³ Il s'agit de « tableaux » qu'Alain Grandbois devait choisir pour sa famille alors qu'il est en France (Voir à ce sujet la lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, datée du 7 mai 1927).

me le dit ton papa. Tu aurais peut-être des amis pour t'indiquer les endroits propices au bon marché, tout en étant des œuvres convenables.

Papa pourra te faire un crédit à cet effet, dans une prochaine, dis-lui ce qu'il pourrait t'en coûter. Il croit que pour \$300.00, dans les enchères, tu pourrais te procurer plusieurs peintures. Tu nous écriras à ce sujet. Tu pourrais emporter ces choses avec toi. Comme « œuvre d'art », paraît-il, il y a très peu de douanes.

Et ton livre¹, où en es-tu? As-tu pu enfin le faire imprimer. J'attends de tes nouvelles, et je t'embrasse de tout mon cœur de maman qui t'aime et te serre bien fort dans ses bras.

Maman

79. De Bernadette Rousseau-Grandbois²

Québec, 26 janv., 1931

Mon cher Alain,

Je reste anxieuse d'avoir de tes nouvelles. Comment es-tu? Ton travail va-t-il selon tes désirs? Pourrons-nous espérer encore avoir ta visite cet hiver? Je pense plus que jamais à toi, mon petit. Je ne suis plus à l'âge où on escompte l'avenir pour se dédommager. Je l'entrevois si incertain. Mais l'important c'est que vous soyez heureux dans cette vie, que vous continuerez après nous, et vous le serez si vous faites marcher de pair le devoir

¹ Il est fait allusion ici à *Né à Québec* qu'Alain Grandbois a entrepris d'écrire dès la fin des années 20.

² Autographe. 1 f. (18 x 27.5 cm), encre noire sur papier de couleur beige, recto verso, plié en deux, paginé II et III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation canadienne // Paris // France », puis réadressée « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // par Hyères // (Var) ». Cachet postal « QUEBEC 5PM JAN 27 1931 P.Q. ». Porte également le sceau d'accusé de réception de la Légation canadienne, daté du 5 février 1931.

et le bonheur. En ce faisant vous vous continuerez vous-mêmes, pour votre joie dans vos enfants, car vous en aurez j'espère, et c'est mon plus grand désir. Je ne veux pas partir sans m'entendre appeler : grand-maman. Souvent je m'informe aux nouvelles petites épouses, et chaque fois je suis déçue. Pourquoi n'ont-elles pas d'enfants? Pour une, la chose s'expliquerait¹, mais pour toutes trois, je ne sais plus que penser.

Te rappelles-tu que je t'avais demandé d'aller chez le coiffeur Pierre, 30, rue Vignon (1er étage). Il devait m'envoyer une transformation que je n'ai pas encore reçue. Si tu dois venir prochainement, tu pourrais me l'emporter, si non, tu lui diras de me l'envoyer au plus tôt. Tout est payé et j'ai le reçu (600 francs). Et pour les peintures auras-tu quelque'occasion de faire de bons marchés?

Parle-moi donc un peu de tout cela, si ce n'est pas trop te déranger. Dimanche soir le 25 nous avons été veiller, papa et moi, chez les Drouin, père et mère de Mark². Nous avons été reçus royalement et avons passé une très agréable soirée. Ce soir nous allons dîner chez Gabrielle avec le Dr. Paquin (père). Dans ce temps-ci, nous ne manquons pas de « thés ». Ça finit par être indigeste. Bientôt je vais faire comme votre papa, je vais me reléguer dans mon petit coin. Me réserver uniquement pour mes enfants.

Un petit mot fera un gros plaisir à ta petite maman qui t'aime de tout son cœur et t'embrasse bien fort. Ton papa me dit qu'il ne t'a pas encore écrit comme il devait le faire. Il devient un paresseux, avoue-t-il, en fait de correspondance. C'est un mal contagieux, il faut croire.

¹ Des trois sœurs d'Alain, Jeanne est la seule à ne pas avoir donné naissance à un enfant.

² M. Ulric Drouin et Mme Anita Côté.

80. De Henri Grandbois¹Québec, le 1^{er} février 1931

Mon cher Alain,

Jean est malade d'une mauvaise grippe et pendant que je le suis – car il veut toujours avoir quelqu'un près de lui – j'ai pensé m'installer dans ta chambre sur le petit pupitre et en profiter pour venir causer un peu avec toi. Oh, il y a bien longtemps que je voulais le faire, par deux fois même, je me suis pris en devoir de tirer mon papier, ma plume, et vlan, quelqu'un m'arrivait pour m'empêcher de continuer mon travail.

J'espère bien que la maladie de ce cher Jean se limitera à une simple grippe, mauvaise si tu veux, mais sans trop de complications... c'est Raymond qui le soigne et il lui donne toutes ses attentions. Cette maladie, si elle se prolonge, le retardera quelque peu dans sa classe, ce serait de valeur, car il a bien réussi la première partie de son année, il est arrivé 7^{eme} avec de bonnes notes sur toute la liste. Sans se fatiguer trop, il est régulier pour ses heures d'étude, de même que pour ses moments de récréation; il fait du patin, du ski, et aime aussi à jouer aux cartes, les jours ou soirs de mauvaise température. Bref, il fait un excellent emploi de son temps.

Nous voilà bien aujourd'hui au cours de l'hiver. C'est le premier de février, aussi la température nous l'indique bien, il fait un froid sec, avec un magnifique soleil de saison, déjà les jours ont allongé sensiblement et dans quelques semaines, nous goûterons les premières saveurs du printemps toujours bienvenu. Notre pays a ça de bon, qu'il nous ramène successivement les saisons avec leurs attraits et leur monotonie, et si celle de

¹ Autographe, 3 f. (21 x 27.5 cm), encre noire, recto verso, paginés de II à V. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois // Légation Canadienne // 1. rue François 1^{er} // Paris. France », puis à l' « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // par Hyères // (Var) ». Cachet postal « QUEBEC 3 PM FEB 2 1931 P.Q. ». Adresse de retour « 127 Grande Allée // Québec » (BNQ. 204/9/20).

l'hiver n'était pas aussi longue, nous habiterions le plus beau pays du monde, quoi!! ...

Rien de bien nouveau depuis que je t'ai écrit; dans les affaires, c'est plus tranquille que jamais auparavant, toutes les branches du commerce et de l'industrie languissent et attendent de meilleurs jours; on vit dans l'espérance, et en pratiquant une grande économie sur tout et partout, on finit par se faire à notre nouvelle vie et l'on ne se porte pas trop mal encore. Parfois, c'est long et ennuyeux, mais quand en regardant autour de nous, ce qui se passe chez nos voisins, nous constatons que le mal est général, eh bien, nous nous remontons et faisons la réflexion qu'un jour ça changera et pour le meilleur. En attendant, il faut de la patience, du courage et de l'économie.

J'ai loué mon bureau, à prix réduit, pour une autre année; si les affaires reprennent à l'été, je continuerai dans le commerce de bois, si elles languissent, je ne ferai pas d'autres travaux à l'automne. J'ai coupé dans les salaires de Louis et d'Hyppolite et les autres qui sont attachés à la maison. Je n'ai plus de chauffeur depuis octobre et je me demande si j'en engagerai un au printemps... ou si je ne devrai pas conduire moi-même ma machine, ayant un jeune homme pour faire les travaux du garage et de la maison de Québec ou de St. Casimir; c'est si facile maintenant pour ce qui est de l'entretien d'une auto, d'avoir ce qui nous faut dans les garages et pas trop cher aussi. Si je décide de conduire ma machine, j'achèterai une plus petite voiture, probablement à quatre ou cinq places, et à présent que la famille a diminué ce sera bien suffisant. Louis a toujours son Ford et ne se lasse pas de le conduire, c'est un bon passe-temps pour lui; actuellement encore, il le sort tous les jours et ensemble nous allons faire une petite promenade au port de Québec, à Cap-Rouge pour redescendre ensuite au bureau. Nous n'avons pas chauffé le garage une seule fois de l'hiver; avec une composition à l'alcool, nous avons réussi jusqu'à présent à faire face à tous les gros temps de l'hiver. Il est probable cependant que nous la remiserons pour février et

mars et que nous lui ferons faire un nettoyage, fin de mars, pour prendre la nouvelle saison.

Les gendres sont de bonne humeur; Raymond [se] fait une clientèle solide, Pierre brasse beaucoup de choses, y compris la *Star Shoe* qui a déménagé ses pénates à St Grégoire de Montmorency où elle est en pleine activité présentement¹, et Mark est content, satisfait d'avoir laissé l'oncle² pour se mettre à son propre compte, avec société nominale avec son frère Ross³. Gabrielle, Madeleine et Jeanne conduisent leur petit ménage avec ordre et intelligence, il n'y a qu'une chose qui ne vient pas... les petits-enfants; elles le regrettent et paraissent attristées de ce fait. Catherine est la vieille fille de la maison, à 21 ans résolu, elle croit avoir coiffé le bonnet de sa patronne; pourtant dans ce siècle de progrès rapide où nous vivons, c'est rare que nous assistions à un mariage avant que les partis aient atteint l'âge de 25 ans. Louis fait toujours la cour à Simonne, il a ralenti cependant, mais c'est elle qu'il aime de préférence à toutes autres.

L'oncle Jos ne vient pas aussi souvent prendre le dîner avec nous le dimanche, car l'hiver il sort très peu et il se plaint toujours de sa santé qui n'est pas bonne⁴. Je me rends tous les soirs le voir à sa chambre de 5 à 6

¹ Fondée par Joseph-Alphonse Asselin, la *Star Shoe* ouvre ses portes en 1926 dans la paroisse Sacré-Cœur à Québec. Compte tenu du nombre important d'usines de chaussures établies dans la région de Québec, Pierre de Varennes suggère à un des associés de M. Asselin de déménager l'usine à Saint-Casimir, où il pourrait profiter d'une main-d'œuvre disponible. Les dirigeants de la *Star Shoe* croient l'idée bonne et décident donc de s'établir rue Sainte-Anne. La compagnie fonctionne jusqu'en 1929, date à laquelle elle décide de quitter Saint-Casimir pour Saint-Grégoire de Montmorency. (Source : Ange-Aimée Asselin, « La venue d'une nouvelle usine à Saint-Casimir », *Saint-Casimir, 1847-1997*, [Saint-Casimir]. Éditeur : Comité du 150e anniversaire de Saint-Casimir, 1997, p. 183-185)

² Promu en 1926 à la faculté de droit de l'Université Laval, Mark Drouin intègre aussitôt comme associé le cabinet de son oncle Me Paul Drouin.

³ Frère de Mark Drouin. Né en 1904, il complète ses études de droit à l'Université Laval en 1929 et ouvre avec son frère un bureau sous la raison sociale de *Mark Drouin & Ross Drouin*. D'allégeance conservatrice, il partage avec son frère Mark une passion réelle pour la politique.

⁴ Joseph-Émery Grandbois mourra le 22 décembre 1931.

heures; inutile de te dire qu'il parle souvent de toi, de tes projets et qu'il prie pour le succès de tes entreprises.

Quand tu auras complété le travail de réfection de ton Jolliet¹ de manière à rencontrer les exigences de l'éditeur, si tu veux venir passer quelques mois avec nous, tu seras toujours le bienvenu, la maison est grande, tu y as toujours ta chambre et ta place en premier au foyer et puis je ne crains pas d'ajouter que tous les membres de la famille et tes amis seront toujours heureux de te voir et de s'entretenir souvent avec toi.

L'horizon politique est toujours aussi chargé d'événements de toute sorte; il est certain que nous sommes à l'approche des élections; les discussions qui se font actuellement en chambre et la générosité presque ridicule du gouvernement Taschereau, dans un temps aussi difficile, nous laissent bien entendre qu'il veut emporter d'assaut les forteresses qu'essaient de jeter dans son chemin les bons amis conservateurs. On croit que le mois de mai sera celui choisi pour convoquer les élections aux urnes. Que sera le résultat?²

M. Bennett n'a pas obtenu ce qu'il voulait à Londres³, mais, au moins, il a tenu tête aux impérialistes de la métropole, et leur a montré qu'un Canadien Colonial peut aussi avoir du crâne, de la ténacité et de la valeur. Il

¹ Il s'agit de *Né à Québec*, qui raconte l'histoire de l'explorateur Louis Jolliet.

² Les élections auront finalement lieu en août. Taschereau remportera 79 des 90 sièges de l'Assemblée législative.

³ Plusieurs journaux de l'époque font état du voyage de Bennett à Londres à l'automne 1930. Bennett tente alors tout ce qu'il peut pour signer des accords d'échanges économiques entre le Canada et la Grande-Bretagne. Ce faisant, il s'oppose farouchement au mouvement qui tente alors de séparer le Canada de l'Empire britannique. Ses démarches n'ont cependant pas les résultats escomptés. Quelques mois plus tard, le 11 décembre 1931, il y aura l'adoption du Statut de Westminster, lequel donnait force de loi aux documents issus de la Conférence impériale de 1926. L'autonomie du Canada devient maintenant un article du droit britannique, encore que le pouvoir d'amender la constitution du Canada, l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique, continue de relever du parlement britannique jusqu'à ce que le gouvernement fédéral et les provinces s'entendent sur une formule d'amendement. Il faudra attendre le gouvernement Trudeau, dans les années 80, pour que cet obstacle soit renversé.

espère, avec ses amis, que la conférence continuée à Ottawa l'été prochain, se terminera à l'avantage du Canada pour l'échange de ses produits naturels et cuivrés¹.

Je termine, il est midi, nos gens commencent à arriver et je dois aller leur tenir compagnie. Écris-nous souvent et parle de tout ce qui te concerne, ça nous intéresse aussi.

Saluts & amitiés de tous

Ton père dévoué

Henri Grandbois

81. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*²

Québec, 23 mars, 1931

Mon bien cher Alain,

J'arrive de Montréal où j'ai rencontré toute la famille à commencer par mes chères petites sœurs, tes tantes. Ça me fait du bien de me retremper à leur contact. L'atmosphère vertueuse que j'y respire, l'abnégation, dont je suis témoin et la sérénité qui marque la satisfaction du devoir sainement

¹ Une Conférence économique impériale aura lieu en effet à Ottawa en 1932, mais dans une atmosphère d'acrimonie profonde. Bennett s'y révèle un négociateur très dur et fait peu de concessions aux Britanniques. La conférence donne lieu non pas à un grand plan impérial, comme souhaité, mais plutôt à une série d'ententes bilatérales entre les participants. Rien ne contribue à atténuer le malaise économique qui perdure depuis la Crise de 1929.

² Autographe, 3 f. (18 x 27.5 cm), encre noire sur papier de couleur beige, recto verso, pliés en deux, paginés I à VII, (VIII) et IX. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France » et réadressée « Poste Restante // à Hyères // Var ». Cachet postal « QUEBEC 3 PM MAY 25 1931 P.Q. ». Porte également le cachet d'accusé de réception de la Légation canadienne, daté du 7 avril 1931 (BNQ, 204/9/19).

accompli, tout m'est bon, me fait du bien et rendue dans l'« Home », je suis à même de faire bien des réflexions, pas toujours à mon avantage, il est certain, l'ambiance y est pour quelque chose, je veux bien croire, mais toutefois il faut avouer que nous vivons sur terre comme si jamais nous devions la quitter. Pas besoin de te dire que j'ai fait là un séjour merveilleux, entourée d'attentions et de délicatesses de toutes sortes. Un jour nous avons fait le tour de la famille de Montréal. Talbot, chez qui nous nous sommes rendus en premier au Collège Jean-de-Brébeuf où il est sous-préfet, nous a reçus avec grande joie et s'est bien informé de tout le monde, tout particulièrement de toi¹. Ensuite, la tante Alain est installée à Outremont dans un coquet petit logement; n'empêche qu'elle est extrêmement pauvre et plus encore depuis la maladie de Suzanne², une forte fièvre typhoïde qu'elle a dû aller passer à l'hôpital. Les forces prennent du temps à revenir. Elle est toujours aux petits soins et durant ce temps le coût de la vie se fait sentir plus onéreux. Tu peux juger de leur situation quand je te dirai que mon oncle leur a laissé un capital de \$1,800.00. Suzanne commence à chanter dans les « thés » mais ça lui rapporte moins que l'an dernier, les prix étant baissés. Avant sa maladie elle faisait de la couture avec sa mère, c'est ce qui lui rapportait le plus, car elle a des doigts de fée. La meilleure solution serait le mariage, mais elle souffre d'un grand inconvénient : l'odeur du tabac la rend malade jusqu'à affecter son humeur. On appelle cette maladie hallucination nasale. Elle est à plaindre la pauvre enfant car de nos jours hommes et femmes fument. Du reste, elle nous a semblé depuis sa maladie, plus affinée, plus jolie fille sûrement et plus distinguée. J'ai encore vu une autre

¹ Issu du second mariage de Louis-Eugène Rousseau, Talbot Rousseau (né en 1892) est donc le demi-frère de Bernadette Rousseau-Grandbois. Il change son nom de Jean-Godfroi pour celui de Jean-Talbot, de manière à adopter le patronyme de sa mère, Clorinthe Talbot. Après avoir été ordonné prêtre en 1912, il devient vicaire à Saint-Léon-de-Standon, puis professeur au Séminaire de Saint-Victor-de-Beauce, où il enseigne de 1918 à 1925, date à laquelle il entre chez les Jésuites.

² Au sujet de Suzanne Alain, voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 13 novembre 1925.

tante que tu ne connais peut-être pas ou peu. Tante Arma, femme de l'oncle Théophile Alain (frère du docteur Alain) mort depuis plusieurs années. Celui-ci a laissé sa femme très pauvre. J'ai appris aujourd'hui même par Maurice qui est <mot illisible> avec sa femme et Lucienne, qu'il lui envoyait \$25.00 par mois. C'est le seul argent, m'a-t-on dit, qui la faisait vivre et elle ne s'en porte pas plus mal, car elle paraît avoir au plus 60 ans quand elle en a 75. C'est encore ce qu'on peut appeler une jolie femme. J'ai été bien surprise de la trouver aussi jeune d'apparence, ne l'ayant pas vue depuis une quinzaine d'années.

J'ai aussi fait visite à l'oncle et tante Jules¹. Je n'ai pu voir que cette dernière qui me paraît heureuse et bien portante. Je n'ai pas passé outre la famille Grandbois². Comme toujours, ils ne sont pas très favorisés. L'oncle B., au lieu de remplacer son chef de département dont le départ est annoncé pour une promotion, se voit lui toujours au second rang et au même salaire. C'était la question du jour lorsque je suis passée là. Et Marguerite, toujours peu chanceuse dans ses amours, à ce que me dit sa mère, se sent encore vis-à-vis de rien. Ce n'est pas naturellement sans leur donner un peu d'inquiétude. Mde B. me disait qu'elle serait plus tranquille si elle voyait sa Marguerite bien mariée parce que si un jour ils disparaissaient peut-être plus vite qu'ils ne s'y attendent, Laurette aurait un appui en Marguerite. Il serait cependant mieux qu'elle ne donne pas ces mêmes appréciations aux prétendants qui se présenteront. M. est [d']avis que cette question pourrait troubler bien des projets. Je ne vois pas le mari futur en question bien empressé d'hériter d'une Laurette. Le siècle est trop à l'égoïste pour prévoir une telle aubaine. N'empêche que ce serait la solution la plus enviable pour eux, et peut-être pour nous aussi, car cette enfant, Laurette, aura très peu de

¹ Jules Rousseau (né en 1876), frère de Bernadette Rousseau-Grandbois, entrepreneur-électricien à Montréal.

² Nous n'avons pu identifier les personnes mentionnées dans les lignes qui suivent.

chance de pouvoir gagner sa vie. Le cas est réellement triste. J'ai aussi entendu parler de Georges qui s'en tire bien paraît-il, comme avocat et même fait des conférences devant les classes de Montréal. Ta tante B. me dit qu'il parle bien, ce dont je ne doute pas, mais de sa manière de se présenter, de sa distinction, etc., c'est ce que je voudrais me rendre compte. Et aussi, se fait-il comprendre. Tu te rappelles comme il parlait la bouche à peu près fermée. Enfin, tant mieux s'il a du succès.

Je suppose que tu sais déjà la grande nouvelle du jour. Ton cousin Louis se marie en juin avec Yvette St-Jacques de Québec, que tu connais probablement¹. La petite fille est charmante, me dit-on, et sage et jeune (21 ans). Louis est tout rayonnant. Simone s'attend de se marier à la fin de l'été, mais, me dit-elle, il n'y a pas moyen de savoir au juste avec Raymond². Celui-ci trouve qu'il n'a pas encore les moyens de se mettre en ménage, et comme il disait devant Jeanne, il n'y a pas besoin de se presser, nous avons à peu près tout ce que nous voulons. C'est bien cela, je crois qui retardent les mariages et c'est un tort puisque les fréquentations sont toujours un danger. Nous sommes loin du temps où on n'embrassait son prétendant qu'aux fiançailles, et après, jusqu'au mariage avec de grandes réserves. C'est sûrement une meilleure préparation au bonheur futur, ne le penses-tu pas? Ton papa est parti hier matin pour Montréal dans l'intention de vendre son bois. Aucun marché acceptable, nous rapporte-t-il. Il perdrait \$20,000. en le vendant aujourd'hui, et demain le sait-on? D'aucuns diront qu'on n'en est pas encore au plus creux.

Écris-moi un mot, mon cher petit. Parle-nous de toi, de ta santé et enfin de tout ce qui te concerne. Tu as mes pensées constantes. Je prie tous

¹ Yvette Saint-Jacques est la fille d'Arthur Saint-Jacques. Le mariage d'Yvette Saint-Jacques et de Louis Rousseau aura lieu le 10 juin, en l'église de Notre-Dame des Laurentides. L'abbé Talbot Rousseau (frère d'Arthur Rousseau) présidera la cérémonie (*L'Événement*, 10 juin 1931, p. 5).

² Simone Rousseau et Raymond d'Auteuil se marieront en septembre suivant.

les jours pour toi particulièrement. Je te parlerai des autres à ma prochaine lettre. En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

82. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 17 mai, 1931

Mon cher petit Lin,

Je viens te donner mes meilleurs bonjours avant de me plonger dans la solitude. Eh bien oui, ce soir, je me rendrai chez les Dames Missionnaires de l'Assomption (ancienne maison des Landry, rue Simard) pour faire une retraite fermée avec mon groupe d'amies dont Mlle I. Royer². Pas de meilleure occasion pour méditer sur le sort de la vie et le cas que nous devons en faire. Peut-être deviendrais-je, après sérieuses réflexions, une maman d'une philosophie plus chrétienne, plus abandonnée aux desseins de la Providence. Mais transformer entièrement mon tempérament, c'est difficile, pour ne pas dire impossible. Le modifier, oui, c'est ce que tous les jours je m'efforce de faire.

Je t'avoue mon petit que j'ai été prise par surprise en ce qui regarde cette retraite. Il me semble que faisant pour le mieux, je ne saurais améliorer de beaucoup mon état spirituel, surtout dans les circonstances. Pour répondre aux directions de nos aviseurs spirituels, je deviendrais aux yeux de mes enfants, surtout de ma fille, une « cerbère » lui refusant les sorties,

¹ Autographe, 2 f. (18 x 28 cm), encre noire sur papier couleur pêche, recto verso, pliés en deux, paginés I à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée « Poste Restante // Hyères // (Var) ». Cachet postal « Québec 3PM MAY 18 1931 P.Q. ». Porte également le cachet d'accusé de réception de la Légation canadienne, daté du 27 mai 1931 (BNQ, 204/9/19).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

fréquentations selon les mœurs d'aujourd'hui. Ma conscience en est troublée parfois, mon cœur ne saurait rien refuser. C'est le cas de dire que le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. C'est mon impression que le bon Maître sera miséricordieux à des possibles faiblesses, ne le crois-tu pas? À mon retour, je viendrai te donner quelques-unes de mes impressions. Nous serons 14, et prêché par le R. P. Hudon. Tante Arthur n'en fait pas partie. Peut-être serait-elle venue si le Prédicateur eut été autre. Mais celui-ci a été mêlé à leurs affaires de famille au sujet de la succession. Elle ne tient pas à le rencontrer.

Enfin je ne venais pas pour te raconter si longuement ces choses qui ne t'intéressent guère je suis sûre, pardonne-moi, mais bien pour te dire que je penserai beaucoup à toi et surtout que je prierai avec ma plus grande ferveur durant ces jours de recueillement afin que tu sois heureux en tout et partout, que tes efforts, tes projets soient couronnés de succès. Quand tu recevras cette lettre, tes trente-[et]-un ans auront sonné. J'espère que l'an prochain nous aurons le bonheur de t'avoir au milieu de nous. Mais sois assuré que malgré la distance ton papa et moi seront de cœur avec toi.

Hier soir, nous dînions chez Raymond avec le docteur et Mde Paquin, puis le docteur Germain. Le mariage de Louis¹ approche, en attendant on donne des réceptions en leur honneur. J'ai eu le plaisir de les recevoir mardi dernier, pour leur faire rencontrer la famille des jeunes surtout. Simone R. et Ray. d'Auteuil², Louis et sa fiancée³ étaient les invités d'honneur. Avec tous nos enfants, nous étions quinze à table. Louis est sérieux comme un pape, ne semble pas follement amoureux d'après ceux qui

¹ Louis Rousseau, cousin d'Alain.

² Simone Rousseau et Raymond d'Auteuil, fils de l'Honorable Pierre d'Auteuil (1857-1933), alors juge de la Cour Supérieure à Québec.

³ Louis Rousseau et Yvette Saint-Jacques (Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 23 mars 1931).

le voient près de sa fiancée. Mais moi, je crois qu'il cache son jeu, et il a tant parlé contre *l'amour*¹ qu'il se tient sur la réserve. Sa fiancée sans être jolie me semble charmante et pleine de tact. Tu la connaîtras bientôt toi-même, ce sera déjà de vieux mariés en septembre. Simone R. soupire toujours après le dénouement qui ne vient pas assez vite à son gré. Ray. d'Auteuil me disait l'autre soir que tu n'avais pas pu aller à leurs fiançailles, mais que tu te réservais pour leur mariage. Ce ne sera pas avant septembre, je crois, peut-être plus tard.

Nous n'avons pas encore d'auto. Aller à pied coûte moins cher de gazoline et nous n'en souffrons pas. Louis² a sa chevrolet, de couleur pâle. Il eût préféré foncée, mais comme il attendait depuis un mois, il a pris la première arrivée.

N'oublie pas d'aller chez mon perruquier³. Je crois qu'il vaudra mieux lui faire donner et tu me l'emporteras en septembre. Ce sera facile de mettre cela dans quelque coin de tes malles.

Les enfants m'arrivent pour le dîner, je vais te dire un bonjour et te faire ma meilleure tendresse et t'embrasser de tout mon cœur de maman qui t'aime. Pense sans cesse à toi. Écris-moi, parle-moi de ta santé. Bonne fête!!!

¹ Souligné par l'auteur.

² Louis-Jérôme Grandbois, frère d'Alain.

³ Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 26 janvier 1931.

83. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 13 juin, 1931

Mon p'tit Lin,

Ta bonne lettre m'arrive ce matin. C'est déjà un grand plaisir, mais quel plus grand bonheur quand je te tiendrai toi-même dans mes bras. Non, tu ne peux croire comme il ne dure ce temps qui nous sépare de ton arrivée au milieu de nous. Ton Joliet est terminé? Tant mieux. J'ai tenté de prouver aux gens qui souvent s'informent de toi, demandent ce que tu fais, que tu n'as pas perdu ton temps de l'autre côté. Donc, si ta santé le permet, fais éditer le plus vite possible. Pour ton papa ce sera aussi une compensation à toutes ses tracasseries actuelles².

Par surcroît ce matin, ton papa revenant de la messe aperçoit notre auto sur le bord du chemin entièrement délabrée, quelques minutes avant une auto venant à toute allure frappait la nôtre qui se préparait à entrer dans le porche. Il paraît que le toit est de l'autre côté. C'est un jeune homme sans licence, paraît-il, qui allait reconduire son frère au séminaire déjà en retard et par une pluie diluvienne. Notre chauffeur venait de reconduire Jean. Imagine-toi le saisissement de ton papa quand il vit l'auto et qu'on lui dit qu'il y avait un garçon blessé qu'on venait de reconduire à l'hôpital. Naturellement, il s'imagina que c'est Jean. Je le vis arriver à la maison blanc comme un spectre. L'accident le laissa assez indifférent quand il sut que notre Jean était indemne. Tout de même, notre auto ne vaut pas grand chose à l'heure qu'il est. Toute la machinerie est tordue. On se demande comment les chauffeurs ont pu s'en tirer sans égratignure. On dit que le petit garçon

¹ Autographe, 2 f. (18 x 28 cm), encre noire sur papier couleur pêche, recto verso, pliés en deux, paginés (I), II à VI (BNQ, 204/9/19).

² *Né à Québec* ne sera finalement publié que deux ans plus tard, en 1933.

blessé en reviendrait parfaitement, mais nous n'en avons pas de nouvelles sûres aujourd'hui¹.

Ce matin, une bonne avec une femme de journée devait partir pour aller faire le ménage à St Casimir. C'est remis à demain. Oui, nous irons encore passer l'été à St Casimir. Personne n'est enthousiaste. Ces allées et venues, ce transbordement est plus un ennui que de l'agrément. Ah, si nous pouvions trouver un acheteur. Je suis sûre que Papa en serait heureux. Louis J. viendra avec nous cette année, n'ayant pas d'ouvrage au bureau. Catherine passera bien une bonne partie de son temps chez ses sœurs, rien ne l'attire à St Casimir. Pierre et Mad. se proposent un voyage de trois semaines dans la Gaspésie, je crois. En ce moment, nos jeunes sont lancés dans le Golf au Kent². Les petites femmes accompagnent leur mari. Ces jours derniers un M. Trudel (Larry Trudel et Piché), Grande Allée, est mort subitement sur le jeu. Pierre était là. Inutile de te dire qu'il en est revenu bien triste. Toutes les morts subites le bouleversent. Ça se comprend par toutes les choses arrivées dans sa famille.

T'ai-je dit que Gaby et Raymond, le 28 mai, 5ème anniversaire de leur mariage, se payaient un voyage de noces, en même temps, discrètement, se rendaient chez le Dr. Hosmond à Montréal³. Après examen, on dit à Gaby qu'elle avait une rétroversion de l'utérus. Ainsi elle ne pourrait jamais avoir de famille. Il fallait donc l'opération et c'est ce qu'elle [est] en train de régler. Elle est à l'hôpital du St Sacrement depuis huit jours. L'opération a bien réussi, on en a profité pour lui enlever l'appendice un peu malade. Cette opération n'est nullement grave, simplement un remplacement. Gaby désire

¹ On rapporte dans *L'Événement* du 15 juin 1931 qu'« au cours de la soirée [du 14] deux machines vinrent en collision au milieu de la côte à Pente Douce et la remorqueuse-ambulance dut conduire deux blessés à l'Hôpital du St-Sacrement. » (p. 1).

² Mark Drouin, époux de Jeanne, est alors membre du Kent Golf Club, aujourd'hui le Club de Golf Royal Québec, situé à un kilomètre des chutes Montmorency et du pont de l'Île d'Orléans.

³ Nous n'avons pu identifier cette personne.

tellement un enfant qu'elle ne recule devant aucun sacrifice. Les autres ont peut-être le même défaut, ce qui empêche la famille. Aussi suivront-elles l'exemple de l'autre si ça réussit. Nous sommes allés au mariage de Louis qui s'est fait à l'église N. Dame des Laurentides, puis le déjeuner au chalet des St Jacques au Lac St Charles¹. Louis partait en auto pour la Gaspésie avec sa petite femme². Quand tu reviendras, tu trouveras encore un nouveau nid. Ainsi va la vie. J'ai bien hâte de te revoir. Soigne-toi bien, sois prudent et je t'embrasse de toute la force de mon affection.

Maman

84. De Bernadette Rousseau-Grandbois³

St Casimir, 7 août, 1931.

Mon cher Alain,

L'Oncle B. et Laurette⁴ nous arrivent demain pour une quinzaine. Visite traditionnelle qui ne nous émeut pas plus qu'elle nous enthousiasme. Tout de même, il y a le plaisir de rendre service et de donner un peu de bonheur. C'est ce que j'essaie [de] faire comprendre à Louis et Catherine qui auront la tâche d'amuser Laurette.

¹ Situé dans la région de Loretteville.

² Le lieu du mariage, de la réception et le lieu de destination du voyage de noces de Louis Rousseau et d'Yvette Saint-Jacques figurent également dans le « Carnet Mondain » de *l'Événement* du mercredi 10 juin 1931 (p. 5).

³ Autographe, 2 f. (18 x 28 cm), encre noire, recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », puis réadressée « Hôtel le Royal // 212 Bd Raspail ». Cachet poste de « Saint-Casimir AU 8 31 QUE ». Porte également le cachet d'accusé de réception de la Légation canadienne, daté du 20 août 1931. (BNQ, 204/9/19).

⁴ De la famille des Grandbois vivant à Montréal. Nous n'avons toutefois pu trouver de plus amples détails biographiques sur ces personnes.

Paul et Marguerite R.¹ sont de retour au pays. Je ne les ai pas encore vus. Mais on nous rapporte que ladite dame a fait sensation par sa grande beauté. Elle avait même prévenu une de ses amies qu'elle voulait faire effet à son arrivée. Ses vœux ont été réalisés. Quelle personne heureuse <mot illisible>, puisque son bonheur est là, mais aussi quelle petitesse, et de la part de l'amie qui trahit, et de la part de Marguerite qui livre ce dont elle devrait taire. C'est bien assez qu'elle le pense.

Jeanne l'a vue longuement et la trouve « nature » comme le dit si bien son mari Paul. Elle n'a cessé de lui parler des faits et gestes de son petit chéri. C'est à laisser supposer que c'est sa plus grande passion. On dit Paul toujours le même et se préparant avec optimisme à faire face à la vie. Il rentrera probablement en société avec <mot illisible>

Simone se mariera à la fin de septembre ou octobre, probablement à l'Île². Les Rousseau font de grosses besognes cette année, deux mariages. De Louis, je n'en entends pas parler. Cet été chacun a pris son côté. Je sais qu'il est à Valcartier dans le camp qu'il a fait construire. On dit qu'il reçoit beaucoup.

Simone R.³ est au comble de ses désirs, elle craignait ne jamais se marier cet été. C'est pourquoi André Simard, l'hôte assidu de Pierre, se demande ce qu'ils vont manger après leur mariage (Simone et Raymond). Toujours critique l'ami André, aussi avec lui tout Québec y passe.

¹ Paul et Marguerite Rousseau, enfants d'Arthur Rousseau.

² Le mariage de Simone Rousseau et de Raymond d'Auteuil aura lieu le 29 septembre 1931 à l'église de Sainte-Pétronille, à l'Île d'Orléans (*L'Événement*, 29 septembre 1931, p. 5) Une réception suivra à la résidence d'été du docteur Arthur Rousseau, également située à Sainte-Pétronille.

³ Il s'agit ici de Simone Rousseau.

Gaby est tout à fait mieux maintenant, elle a fait un petit voyage aux Éboulements avec Raymond¹ et se propose d'aller cette semaine au Lac à Noël² rencontrer les amis Desrochers (Thérèse Legarde)³. Gaby est toujours la même, immorale *dans ses idées*. Tout de même, elle se modifie un peu pour ce qui regarde sa toilette, mais n'est pas encore une esclave de la mode, tant s'en faut. Madeleine est toujours grande dame, ne craint pas de forcer les cordons de sa bourse le plus souvent à sec. Pierre et elle sont allés passer une quinzaine à Carleton dernièrement. Mark et Jeanne à Bonaventure, se proposent un autre voyage à <mot illisible> avant septembre. Tu ne sais probablement pas que nous sommes en pleine campagne électorale. Le 24 notre sort en sera décidé. On a insisté auprès de ton père pour [qu'il se présente] dans Portneuf. Inutile de te dire qu'il a refusé, et Mark dans Québec-Est. Celui-ci a hésité quelque peu mais après réflexion croit préférable de se laisser vieillir. C'est Foley⁴ qui se présente de nouveau dans Portneuf. Les rouges sont confiants de la victoire, ton papa de son côté est optimiste, mais c'est un gros revirement à faire. Je me permets de douter du succès complet en faveur des conservateurs. Si nous gagnons (car je reste toujours un brin fanatique) je t'écrirai aussitôt. L'abbé Grandbois sera ici samedi prochain, probablement pour le reste des vacances. Je le vois déjà au radio recevant les résultats des élections.

La dernière fois que je t'ai demandé d'aller chez Pierre, rue Vignon (coiffeur) tu n'étais pas à Paris. Je reviens donc à la charge et tu me rendrais

¹ *L'Événement* du 4 août (p.5) mentionne le départ de la famille d'Auteuil (Raymond, sa sœur et son père) pour les Éboulements.

² À ne pas confondre avec le lac Clair. Il est fait mention du lac où réside un certain Noël (nous ne disposons ici que du prénom de cette personne), ami de Gabrielle Grandbois et de son époux Raymond Paquin.

³ Nous n'avons pu identifier ces personnes.

⁴ Tailleur de pierres, boulanger et commerçant à son compte, David Foley fut le fondateur de la Caisse Populaire de Saint-Stanislas. Engagé dans la vie sociale et économique de Saint-Casimir, il a tour à tour été marguillier, échevin, commissaire d'école, secrétaire d'une société de pompe à feu et secrétaire d'une société d'élevage de renards noirs argentés.

vraiment un grand service en t'occupant de l'envoi d'une « transformation » payée d'avance. Je t'avouerai qu'elle me serait nécessaire en ce moment, c'est ce que ton papa me faisait remarquer l'autre jour. Je crois qu'en allant à son atelier, tu pourrais enfin t'entendre avec lui. Écris-moi, parle-moi beaucoup de toi-même, cela me dédommage un peu de ton absence. Quand te prépares-tu à revenir? Je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

N'oublie pas de dire tous les jours tes trois Ave.

85. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 27 août, 1931

Mon cher Alain,

Je reçois à l'instant un mot de toi, merci beaucoup. Mais d'après ce que je vois tu n'as pas reçu ma dernière. Je te demandais d'aller chez mon coiffeur Pierre, rue Vignon, pour lui demander la « transformation » depuis longtemps payée et jamais reçue. Comme tu dois venir cet automne, remporte donc toi-même ce petit article que tu exigeras au besoin. J'ai son reçu au paiement que je lui ai fait. Tu n'oublieras pas, n'est-ce pas. Je voudrais bien ne pas perdre ces \$25.00. Ce n'est pas le bon moment et tu verras par la suite. Ton papa qui doit toujours t'écrire et qui remet toujours au lendemain, me dit de te dire que le plus tôt que tu pourras revenir, sitôt ton livre publié, ce sera mieux. Nous avons eu hier une longue causerie où il m'a démontré, livres en main, que nos ressources ne répondaient plus à nos dépenses. Outre la perte énorme qu'il fait dans le bois, ses valeurs ont baissé

¹ Autographe, 2 f. (18 x 28 cm), encre noire, pliés in-quatro, recto verso, paginés II à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris XIV // France », puis réadressée « Le Royal Hôtel // 21 Bv Raspail » (BNQ, 204/9/19).

à un point qu'il n'a plus pour vivre que \$6,000.00 par an. En comptant je crois le déboursement pour assurances. Il prend nécessairement sur un capital bien réduit par les pertes. Pour faire face à la situation, il faut que nous y mettions tous la main, sans pour cela ébruiter la chose, car il faut maintenir un certain décorum nécessaire au prestige dans les affaires. Nous ne sommes pas les seuls dans ce cas; il y a des fortunes mieux assises que la nôtre, écroulées. C'est pourquoi ton père est anxieux de ton retour, il voudrait avec toi trouver une solution pour maintenir l'argent qui lui reste. Tout est entre nous et déchire cette lettre.

Nous venons de clore la grande lutte électorale et ce sont les libéraux (malgré l'enthousiasme des conservateurs) qui ont remporté la victoire, et quelle victoire!!! Il ne reste plus que 4 comtés conservateurs au Provincial. Houde (chef <mot illisible>)¹ avait tellement proclamé la victoire que nous y croyions presque, mais la défaite a été d'autant plus humiliante. L'Oncle Jos et ton papa, au radio, le soir de la votation n'en revenaient pas de cette défaite. Une autre scène, mais plus gaie, se déroulait chez Pierre². Tous les de Varennes étaient conviés, pas besoin de te décrire leur délire à la vue de la déconfiture des bleus. Mad. me disait que c'était on ne peut plus amusant de les voir. Je m'imagine que chez Mark, c'était encore tout un autre tableau. Pauvre Mark, il était confiant en la victoire, aussi, il s'était dépensé pour la cause avec enthousiasme et dévouement. Nous avons revu Pierre depuis. Il paraît tout réjoui et confiant en l'avenir. Pourvu qu'il puisse arranger la *Star Shoe* et nous épargne au moins cette perte. C'est une bonne chose pour lui que le gouvernement soit maintenu. C'est toujours une compensation à nos défaites.

¹ Député du Parti conservateur de 1923 à 1927 et de 1928 à 1931, puis député indépendant de 1939 à 1944 de Sainte-Marie à l'Assemblée législative. Camillien Houde (1889-1958) a été Chef du Parti conservateur de la province de Québec de 1929 à 1932 et Chef de l'Opposition officielle à l'Assemblée législative de 1929 à 1931.

² Pierre de Varennes, époux de Madeleine Grandbois.

Tu me demandes de parler longuement sur chacun. Il me semble que dans une de mes dernières (car je t'écris au moins tous les quinze jours - les reçois-tu au moins?) je mentionnais tout le monde, sans beaucoup de détails peut-être, préférant attendre ton retour pour préciser. Ne crois-tu pas cela plus prudent. Aussi, j'avoue m'exprimer de plus en plus difficilement. Je ne sais quoi embrouille ainsi mon pauvre cerveau. Ce qui est toujours clair et lumineux, c'est mon amour pour vous, mes plus chers enfants, à commencer par mon aîné. Je ne passe pas un jour sans penser à toi, sans chercher le moyen de te donner tout le bonheur possible ici-bas. Ton papa aussi vous aime bien et voudrait vous voir rassurés sur votre avenir. Celui qui l'inquiète davantage, c'est Louis. Abandonnant le commerce de bois, que veux-tu qu'il fasse? Il n'y a pas de place nulle part, pour lui. Je ne te cache pas, c'est un peu angoissant. Il ne consentira jamais à commencer au bas de l'échelle. Il est trop habitué à être son propre maître. Comme je te l'ai dit, il a passé l'été à St Casimir, n'ayant pas de commandes de bois, ni ouvrage à Québec. Jean s'adonne et aime de mieux en mieux le pays natal. Je ne serais pas fâchée qu'il s'éloigne un peu de ce genre de compagnons, bons garçons je veux croire, mais rien pour le rendre plus distingué. Je ne t'ai pas dit que nous avons mis entre les mains d'un agent immeuble la vente de la maison de St Casimir, soit pour un échange avec petite maison de ville que nous pourrions louer, mais ce n'est pas encore fait. Les temps ne sont pas aux achats. Mais pour moi, je trouve que nous n'y gagnons pas à avoir deux maisons à entretenir et de déménager pour deux mois seulement. Qu'en penses-tu? Je crois que tu trouveras ton papa vieilli. J'ai hâte que tu reviennes et que tu sois pour lui un réconfort. Catherine a plusieurs prétendants, mais aussi pauvres les uns que les autres. C'est son François Henry qu'elle préfère, mais il est à New York depuis un an, interne dans un hôpital. Il n'a pas encore commencé à gagner sa vie. Il semble l'aimer toujours, mais [ils] n'ont aucun engagement définitif. Les petites sœurs mariées jacassent heureuses. J'ai hâte que nous parlions de vive voix

de tout et de nous. Je te serre bien fort dans mes bras et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

86. De Joseph-Émery Grandbois¹

Séminaire de Québec, le 23 novembre 1931

Monsieur Alain Grandbois
à Paris

Mon cher Alain,

Ton ouvrage sur Jolliet, me dit ton père, est maintenant sous presse². Ton titre épique, l'histoire du héros, intéressante en elle-même, attrayante, sans doute, par la fiction, les couleurs et l'art impeccable dont tu la pares, lui vaudront, j'aime à le penser, beaucoup de lecteurs. Mais tu le sais mieux que moi, le livre, quelle que soit sa valeur, ne trouve d'acheteurs que s'il est bien lancé³, que s'il est l'objet, dans les revues et journaux, d'appréciations ou recensions sympathiques. Ton éditeur est un expert en annonce, je ne l'ignore pas; mais tu ferais bien, *quand même*⁴, de déposer *Jolliet* au bureau des *Études* (revue des Pères Jésuites), 15, rue Monsieur. Les *Études* ont, en effet, un grand nombre de lecteurs en France et dans notre province. Les journaux reproduisent le sommaire de leurs livraisons et souvent aussi leurs articles. Et comme tu ne dois pas, en magnifiant Jolliet, diminuer son

¹ Autographe. 2 f. (11 x 13,25 cm). encre noire. écrit sur papier carton portant l'écusson du Séminaire de Québec. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Légation du Canada // 1 François 1^{er} // Paris // 16^e », cachet « QUEBEC <?> AM NOV 23 1931 P.Q. ». Adresse de retour : « Université Laval // Québec ». Porte également le cachet de la Légation canadienne. datée du 5 décembre 1931 (BNQ. 204/9/21).

² *Né à Québec* paraîtra finalement chez l'éditeur Messein à la mi-novembre 1933.

³ Souligné par l'auteur.

⁴ Souligné par l'auteur.

héroïque émule, le P. Marquette, les *Études*, vraisemblablement, feront volontiers connaître ton œuvre.

Tu m'avais parlé d'un exemplaire hommage de *Joliet* au Premier Ministre, M. Taschereau¹, très bien. N'oublie pas, non plus, le Secrétaire de la Province, M. David². Il sera sûrement sensible à cette attention. Il y a bien encore les rédacteurs de nos journaux: Héroux, Dorion, Harvey, Chassé (Edmond) et Francœur (du *Journal*, organe conservateur, de S. Rock)³. M. Francœur a écrit « à la manière de »⁴. Il y aurait enfin M. Maurice Dupré, Solliciteur général du Canada, Ottawa⁵. Je m'oublie, mon cher Alain, mais cela tient à l'intérêt que je te porte.

Ton oncle dévoué,

Jos. Émery Grandbois, pte

P.S. Mgr Roy⁶ te lirait avec plaisir, je pense.

J. É. G., pte

¹ Le libéral Louis-Alexandre Taschereau vient alors tout juste d'être réélu Premier Ministre (le 24 août 1931) et ce pour un quatrième mandat consécutif.

² Athanase David a été Secrétaire de la Province de 1919 à 1936.

³ Omer Héroux (1876-1963) est alors un des proches collaborateurs d'Henri Bourassa au *Devoir*. Jean-Charles Harvey (1891-1967) est rédacteur en chef du journal *Le Soleil* (fonction qu'il occupera jusqu'en 1934). Louis Francœur (1895-1941) dirige le *Journal de Québec*. Parmi les noms mentionnés, seuls Jules Dorion et Edmond Chassé accuseront réception du livre de Grandbois, le premier dans *l'Action catholique* avec un article intitulé « Petites notes : Né à Québec » (27 janvier 1934, p. 4), le second dans *L'Événement* avec « Né à Québec par M. Alain Grandbois » (16 décembre 1933, p. 3).

⁴ En collaboration avec Philippe Panneton, Louis Francœur publiait aux Éditions Variétés en 1924 *À la manière de...*, une série de textes parodiques calqués sur les œuvres ou les textes d'Henri Bourassa, René Chopin, Valdombre, Henri Letondal, *La Presse*, Paul Morin, l'abbé Camille Roy, l'abbé Groulx, Victor Morin, Marcel Dugas, Blanche Lamontagne, Gustave Comte, Édouard Montpetit et l'abbé Étienne Blanchard. Le livre connut un franc succès populaire.

⁵ Maurice Dupré occupe alors le poste de solliciteur général du Canada depuis août 1930, après avoir été élu député du comté de Kamouraska. Né en 1888, il est admis au Barreau du Québec en 1911. En 1930, il fait également partie de la délégation canadienne à la Convention Impériale.

⁶ Camille Roy.

87. De Sophie Jablonska¹

Hanoi, 20 janvier 1932.

Alain,

J'ai envie de crier ton nom, de crier fort pour que tu entendes ma voix où tu saurais lire mieux qu'entre ces lignes incertaines et hésitantes.

Après tes trois premières lettres, qui ne sont plus écrites pour moi, car à présent tu ne les écrirais pas pareilles, je n'ose plus t'écrire.

Je sens en toi un changement violent, hostile et presque volontaire. Tu veux te libérer de moi, tu cherches [à] m'anéantir.

Oh, n'hésite pas. Fais-le si tu le peux. J'obéirai à ton désir et je t'aiderai... Pour moi, je ne cherche même pas à te garder — je te garde, tu es en moi, tout au fond, compréhensif, calme et patient, tel que je te chéris et tel que je t'attends.

Tu traverses avec moi le monde, les nombreux pays et même il nous arrive parfois d'être heureux — de nous oublier et de contempler avec bienveillance le paysage filant, sachant qu'au bout de notre route nous serons libres et que nous pourrions rechanter tous les deux les chants tristes et inconnus que nous avons entendus le long du parcours.

¹ Autographe. 1 f. (20.8 X 27 cm) à l'encre noire. écrit recto verso. Enveloppe: « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée 127 // Québec Canada ». Cachet postal de Hanoi, daté du 18 février 1932. Adresse de retour: S. Jablonska // Poste restante // Hanoi Tonkin // Indochine (BNQ 204/9/23). Cette lettre a été adressée chez les parents d'Alain, 127 Grande Allée, Québec.

Par ailleurs, il existe vingt-neuf lettres de Sophie Jablonska, qu'elle signe parfois «Virgule», parfois «Jade», dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/9/23). D'après ces lettres, on comprend que Sophie Jablonska a vécu à Paris à la toute fin des années 1920. En avril 1931, elle séjourne avec Alain sur l'île de Port-Cros. De juillet à septembre, ils partagent un atelier, boulevard Raspail, à Paris. À l'automne, elle quitte Grandbois pour se rendre à Krinica (Pologne), sa ville natale, où, selon toute vraisemblance, la famille Jablonska était propriétaire d'une maison de santé. Située tout près de la frontière sud de la Pologne, Krinica était alors reconnue pour son sanatorium et son centre balnéaire que fréquentait l'aristocratie européenne. De Krinica, Sophie partira pour le Vietnam, où Grandbois la retrouvera au printemps 1934, lors de son premier voyage en Orient. Nous n'avons retenu de cette correspondance que deux lettres, l'une datée du 20 janvier 1932, la seconde du 4 mars 1932, parce qu'elles répondent directement à celles de Grandbois et qu'elles nous permettent de comprendre leur relation amoureuse, qui se situe tout juste, rappelons-nous, avant les *Lettres à Lucienne* et le départ du poète pour la Chine.

Dans cette lettre, je t'envoie deux pauvres petites photos de moi, pauvres à cause de la lumière trompeuse de ce pays qui rend l'image grise en plein soleil – mais je te les envoie tout de même, [ce] sont elles peut-être les dernières que tu voudras bien recevoir de moi.

J'attends toujours ta réponse [à] ma lettre de Port Saïd où je t'annonç[ais] mon départ. Que serait-elle, me répondras-tu? Ou rien.

Tu sais Alain que si d'ici un mois je ne reçois rien de toi – je défendrai moi-même ton désir de m'oublier. Compte sur moi – tu le peux.

Je suis, Alain, ta Virgule

si tu veux bien et

si tu le veux toujours.

As-tu reçu ma lettre de Hué (Annam) où je t'ai fait la proposition de nous revoir au Japon.

Sophie Jablonska
Hanoï
Poste-Restante
Tonkin
Indochine

C'est mon adresse stable. J'y reviendrai après chaque voyage. D'ici, on me fera suivre le courrier. Pendant longtemps. – Peut-être jusqu'à la fin.

88. À Sophie Jablonska¹

Lettre d'amour pour
Le cœur vide

Janvier 24-25/32².

Tu aurais choisi parmi mille blessures. Tu aurais imaginé de raffiner la plus dévastatrice. Puis de me l'offrir. Bien enveloppée de lueurs sombres, mortelles. Avec ton rire aigu³. De me l'apporter avec tes mains franches. Tes seules mains. Et tu n'aurais pas mieux réussi à m'accabler, à me détruire, à faire de moi un désert froid.

Je ne te reproche rien. Je n'ai rien à te reprocher. Tu es faite ainsi. Toi et moi, tu nous as placés sur le plan de l'orgueil. Tu vis par l'orgueil. Ton orgueil, ta chair. Tu tournes là-dedans, comme un écureuil dans sa cage. Je le savais. Je l'acceptais. Parce que je croyais voir, au fond, une lumière humaine. Parce que je t'aimais. Mais tu n'as jamais compris. Tu n'as jamais aimé que ta chair, ton orgueil. Tes mains franches m'ont menti. Elles mentiront aussi à cet homme quand tu le laisseras pour courir furtivement vers le bureau de poste, à Saïgon. Quand tu liras ces lignes, ces mots même que je trace lentement, un à un, cette nuit. Cette nuit dure, bleue, que j'imaginai encore, il y a une heure, nous rapprocher dans le

¹ Il existe dans le fonds Grandbois deux autres versions de cette lettre. L'une autographe, 6 f. (21 X 27 cm) au crayon noir, sur papier pelure, paginés de 1 à 5, au centre de la marge inférieure (il s'agit là de notre texte de base). La seconde version est dactylographiée et sans variante (BNQ, 204/9/16). Cette lettre a également été publiée dans *Délivrance du jour et autres inédits*, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, p. 25-31.

² D'après la chronologie de Marielle Saint-Amour et de Jo-Ann Stanton. Alain Grandbois débarque à New York le 10 janvier 1932, en transit vers le Canada. Il repartira quelques semaines plus tard pour la Terre Sainte et arrive à Jaffa le 28 mars (*Poésie I. op. cit.*, p. 39). Cette lettre adressée à Sophie Jablonska a donc possiblement été écrite à Québec, alors qu'Alain résidait chez ses parents.

³ On trouve, dans le fonds Grandbois de la BNQ, une photo de Sophie Jablonska, jointe à une lettre adressée de Djibouti et datée du 11 janvier 1932. Au recto de cette photographie, on peut lire la note suivante: «Ici, j'ai essayé de sourire. La grimace a tordu mes lèvres mais le regard s'en est défendu.» (BNQ, 204/9/23).

temps, et qui vient de m'apprendre ta lâcheté. Quand tu souriras, avec encore sur toi, son odeur à lui.

Chères mains malhabiles! Chère âme.

Mon Dieu! Cette effarante comédie! Ces tendres soins, ce dévouement! Et ce manque d'habileté, habileté suprême. Déjà, tout chez toi m'attendrissait. Mon amour chassait mes fiertés. Tu t'emparais de moi. Je redevenais nu. Tu devenais ma poitrine, mes bras, mon souffle.

Tu ne te souviens pas. Comment as-tu pu oublier?

Tuer cela. Fuir. Sans un mot, comme une voleuse. J'ai bu à toi. Ma bouche s'est emplie de ton frisson, du tremblement de ton corps. Ta chair, entre tes cuisses chaudes, se soulevait jusqu'à ma gorge. Mon visage baignait dans ta joie, en était inondé. J'ai dormi toute une nuit, seul, sur le divan, avec, sur ma face, le voile séché de ta liqueur secrète. Mes mains pleines de toi te cherchaient, t'imploraient. Ma chair tendue m'a brûlé jusqu'à l'aube. Je ne voyais plus que ta chair ouverte dans ma bouche. Jamais, tu entends, *jamais*¹ ma bouche n'avait touché la chair interne d'une femme. Ma crise de phosphate a eu lieu le lendemain². Le médecin m'avait formellement défendu de rester avec toi. Cela me tuait. Mais je t'aimais. Je te préférais à moi. À tout³.

Il aurait fallu, pour que tu comprennes, que je te dise tout. Et tu aurais ri. Avant de partir.

¹ Souligné par l'auteur.

² L'accumulation anormale du taux de phosphate dans l'organisme humain peut provoquer certains problèmes rénaux. La «crise de phosphate» dont parle ici Grandbois pourrait bien être la conséquence d'un dérèglement du métabolisme rénal (Source: Jean Waligora, «Urologie», *Encyclopédie de la Pléiade. Médecine II*, Paris, Gallimard, coll. «Pléiade», 1979, p. 725-726).

³ Sophie Jablonska écrivait à Alain Grandbois, le 11 janvier 1932: «Je voudrais... Oh je n'ose pas te le demander. Mais si tu pouvais le faire sans que tu ne dépenses rien de ton orgueil, sans que tes résolutions prises ne s'en opposent pas, je voudrais que tu m'envoies deux mots. Sans y rien ajouter. Dis-moi où tu en es avec tes phosphates. Cela te paraît enfantin. Mais tu ne sais pas combien cela me préoccupe. Recevoir de toi ces trois mots "Phosphates sont arrêtés" me paraît plus que je ne puisse espérer.» (BNQ, 204/9/23)

Et toi, pendant tout ce temps, tu préparais ton évasion. Je n'étais qu'une étape, entre Krynica et Saïgon. Une alerte. Une caresse entre deux caresses. Je te croyais plus courageuse. Un noble mensonge demande moins de force qu'une cruelle vérité. Peut-être aussi avais-tu pitié? Tu savais que je t'aimais.

Tu gardais ton monstrueux secret. Tu m'enchaînais. Tu resserrais les liens. Et tu me mentais comme à un enfant malade. Ta pitié me prêtait toutes les lâchetés. Tu as peut-être vu deux larmes, trois larmes. C'étaient des larmes d'amour. Le malheur me laisse les yeux secs. Cette nuit, je n'ai pas de larmes. Je n'en aurai pas demain, ni jamais. Tu as vu les dernières. Oublie-les. Leur souvenir me brûle de honte.

Ne mens plus. Tout le mal est fait. Rien n'importe plus. Si tu m'avais aimé, tu ne serais pas partie. Le temps et l'espace nous séparaient déjà. Tu as reculé davantage les limites du temps et de l'espace. Tu ne reviendras plus. Je serai mort pour toi. Mort vivant ou mort mort. Tu es veuve de moi. Libre.

Si tu m'avais aimé, tu aurais réfléchi. Et tu aurais pensé que l'époque où nous vivons ne crédite pas deux ans. Que deux ans signifient jamais. Que ce jamais se nourrit de ta vie, de la mienne, d'événements irrévocables, définitifs. Que la volonté ne peut rien sans l'espoir. Et que l'amour sans l'espoir devient une chose morte. Je n'ai plus d'espoir¹.

Je ne t'écrirais pas ainsi si je ne t'aimais plus. Je t'aime. Mais je n'habite plus en toi. Tu as tout pris. Et tout rejeté. Il te manquait ma souffrance inutile. Tu l'as. Il te manquait aussi de me retirer cette confiance que ta tendresse avait fait germer en moi, qui s'accroissait chaque jour, et qui me poussait vers toi avec la lenteur et la force prodigieuse d'une marée. Et

¹ Le 11 janvier 1932, Sophie Jablonska écrivait à Grandbois: «J'ai de quoi me nourrir d'ici deux ans, d'ici mon retour. Après, oh je n'en doute point que mon destin s'en chargera sans que j'y ajoute un seul brin de mes désirs.» (BNQ, 204/9/23. C'est nous qui soulignons)

qui nous aurait soudés l'un à l'autre jusqu'à la poussière de nos os. Je n'ai plus rien.

Je reprendrai ma route d'avant. Elle se perd déjà dans les ténèbres. Je ne marcherai pas longtemps. Les étoiles de ma nuit sont mortes. On perd pied, très vite. Agiter ses bras ne chasse pas l'ombre. Autant vaut se tourner vers le mur, tout de suite, et fermer les yeux. Et serrer les poings juste ce qu'il faut pour sentir la morsure de l'ongle. De ses ongles à soi. Et attendre que l'épaisseur de l'ombre vous écrase.

Je ne lutte plus. Depuis mon arrivée, je luttais pour toi. Je voulais te faire la surprise d'un retour rapide. (Tordant!) J'avais peur du temps. Je craignais qu'une guerre nous empêchât de nous rejoindre, ou une révolution, si je tardais. La carte du monde est fragile. Je me hâtais. J'avais confiance en toi. J'espérais. *J'étais sûr*¹. Comme un soir, à Toulon.

Je sais maintenant que nous ne nous reverrons *jamais*².

Et tu l'as voulu. Tu avais le choix. Notre amour, l'aventure. Tu as choisi. C'était ton droit. Tu étais libre de te rendre plus libre. Tu ne le seras pas, mais tu l'as cru. Tu es perdue pour moi. Un autre te prodiguera les conseils, la sollicitude, te guidera. Cette joie de protéger, la seule virile dans un amour d'homme, tu me l'auras refusée jusqu'au bout.

Je ne t'en veux pas. Tu m'as donné du bonheur. Tu m'as fait croire, pour un moment, à quelque chose de beau. Pour avoir cru, je saigne maintenant de toutes parts. C'est le jeu régulier. Je n'aurais pas dû jouer. J'ai perdu. C'est bien. Cette nuit, je devais boire du champagne. M'enivrer de toi. Il y a un mois. Seules, nos chairs nous séparaient. Noël.

¹ Souligné par l'auteur.

² Souligné par l'auteur.

Je te souhaite, ma Virgule, tout le bonheur humain. Je le veux du fond de ma tristesse. De mon sourd enfer. Oublie ton orgueil. Choisis un cœur solide. Et retourne dans ton pays. Deux ans d'Orient t'épuiseront.

Et pense quelquefois à moi, le soir, quand ta journée aura été heureuse. Avec douceur. Je serai si loin, si seul, si froid.

Je t'embrasse.

A.

89. *De Sophie Jablonska*¹

Hai-Phong, 4 mars 1932.

J'ai quelques lettres très urgentes à écrire, et celle-ci en étant commencée, mais je n'ai pas su la continuer. Toutes mes pensées se ramènent vers toi. Ce n'est qu'à toi que je sache écrire.

Alain. Alain. Si tu savais. Tu en serais effrayé et peut-être en aurais-tu pitié.

Mais tu ne peux et ne dois rien savoir jusqu'au jour [où] je pourrais te parler doucement et en reculant dans mon passé. Le jour où le présent ne ser[a] qu'un passé oublié et réglé définitivement.

Quand je pense à toi je recherche le plus absolu silence pour retenir les moindres détails — quand je t'écris je fuis les détails et les émotions violentes qui surgissent, voulant éviter l'attendrissement. Quand j'aurai une lettre de toi, je te parlerai avec plus de liberté. J'hésite. Je ne sais pas encore si ton silence n'[est] qu'un retard ou un abandon voulu et exécuté.

¹ Autographe, 1 f. (20.6 X 26.6 cm) à l'encre noire, papier de couleur bleue, écrit recto verso (BNQ 204/9/23).

Tu sais Alain que j'obéirai à ta résolution prise, sans protestation, sans un appel, sans révolte. De plus en plus tu deviens mon obsession et de plus en plus je m'habitue à cette forme abstraite de mon affection. J'y trouve une certitude que rien et personne ne peut plus dissoudre.

*Plus tard*¹ —

Ta lettre est venue. Dieu.

Combien douce était son attente.

Mon immense ciel est tombé en larmes noires. Il me faut Alain un véritable courage pour recevoir en ce moment ton mépris, ta condamnation et tes menaces.

Je suis en plein croisement de ma destinée, où je ne cherche pas à t'apitoyer. Sois dur, sévère, impitoyable. Fais-moi tous les maux possibles — mais essaie de comprendre, de deviner, de croire. Comprends donc que tu es le seul, seul au monde à [qui] j'appartiens. Que je suis tienne non par orgueil, vanité, besoin de ta souffrance, mais par l'attachement le plus durable, celui de ma chair, de notre vie commune, de mon désir, par mes espoirs, par mes souvenirs, par le besoin de te revenir et de te prouver que mes mains sont aussi franches qu'elles paraissent, que ma chair [est] aussi violente, que mes réactions et que ma destinée [ne sont] que le résultat obtenu de mes désirs. J'en suis responsable, entièrement (je ne cherche pas à me justifier), je l'ai voulu tel qu'il est, il y a un an et demi — je l'ai préparé, accepté, *d'avance*², prévoyant tous les risques — et j'ai tenu mes promesses, ma parole, vis-à-vis d'elle. Je suis quitte — et bientôt je serai libre. J'ai payé cher, Alain, mais je n'étais pas une lâche. Oh par rapport à toi, j'ai eu tous les

¹ Souligné par l'auteur.

² Souligné par l'auteur.

courages et les [mot illisible] tu ne comprendras jamais. Jamais. Tu préfères Alain, je te reviendrai si tu le veux. Rien n'a changé Alain.

Le jour où je sentirai en moi mon affection faiblir, je te le dirai Alain. Tu le sauras. N'oublie pas que Saigon est d'ici, à 3 jours et de deux nuits de voyage.

Ta Virgule, n'oublie pas que douze fois autant (12 X 2 mois) font deux ans.

90. À Lucienne Boucher¹

Carlton Hotel, Cannes².
10 septembre 32.

Je vous attends au bar —
et je vous manque
et je joue à imaginer que tu ne viendras pas, pour souffrir un peu
et pour la joie que ta présence m'apportera.

¹ Faute d'avoir eu accès aux manuscrits originaux, la datation de toutes les lettres adressées à Lucienne Boucher correspond, sauf indication contraire, à celle de l'édition des *Lettres à Lucienne*. Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 25.

² Lucienne Boucher (1894-1991) séjourne depuis la mi-juin au luxueux Hôtel Carlton lorsqu'elle rencontre Alain Grandbois, le 4 septembre, tout juste rentré du Canada. Elle y habite depuis quatre mois et joue les figurantes « starlettes » dans un des films de la maison de production Pathé-Nathan. Le cinéaste Pière Colombier tourne en effet dans la région, à Joinville, son prochain film, *Charlemagne*, qui sortira en salle en septembre de l'année suivante (durée 92 minutes). Alain Grandbois vient quant à lui de passer quelques jours en compagnie de son ami Marcel Dugas, qui habite au 3, square du Châtillon, à Paris (Voir « Chronologie de Marcel Dugas », *Poèmes en prose*, édition critique par Marc Pelletier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1998, p. 92). C'est tout à fait par hasard qu'Alain et Lucienne se rencontreront dans un casino de Cannes ; elle s'y amuse avec quelques-uns de ses amis, lui, en transit vers l'île de Port-Cros, joue au baccara. Ensemble, ils passeront les premiers jours de septembre à se balader en voiture le long de la Côte d'Azur (Voir *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 25, note 1).

91. À *Lucienne Boucher*¹

Dimanche
11 sept. 1932

Lucienne B.
Je t'aime je t'aime
je t'aime

Alain Grandbois

92. À *Lucienne Boucher*²

[Cannes] Mercredi-jeudi [21-22 septembre 1932], 4h 30. Nuit.

Lucienne,

Je me réfugie en toi, cette nuit, comme dans le coin le plus doux, le plus secret, le plus obscur du monde. Je n'ai jamais été plus seul, plus nu. Jamais plus près de cette mortelle limite qui sépare la lumière de l'ombre. Je n'ai pas de larmes. J'écris avec des yeux secs. Mais je veux cette dernière illusion, ce dernier mirage : ton amour.

Lis lentement. Comme je t'écris. Avec, entre chaque syllabe, des repos misérables. Le désespoir ne coule pas à pic, surnage. Des minutes. Laisse-moi ces minutes. Ne souris pas. Pleure si tu peux. Il me faut que, liés, nos doigts s'accrochent aux dernières épaves.

Écoute-moi. Je ferme mes yeux. Je ne veux pas encore voir. Je ne suis pas encore résigné. Je sais que tu vas venir. Je sais que tu viens. (Lis doucement, lentement, avec ton cœur. Ne ris pas.) J'entends venir tes pas

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 26.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 28-32. Après avoir passé deux semaines ensemble, Lucienne Boucher doit repartir pour Paris, où sa mère l'attend. Alain Grandbois demeure à Cannes encore quelques jours. Il fréquente des amis communs et passe ses soirées à boire et à jouer au casino. Il ne gagne Port-Cros que le 28 ou le 29 septembre suivant. Là, il se remet au travail dans le but d'achever la rédaction de son premier livre, *Né à Québec*.

près de la porte. Je feindrai de dormir. Et tu me prendras dans tes bras. Et rien ne sera changé. Tout recommencera. J'entends ton pas. Tu sais bien que je l'entendrai toute la nuit.

J'ai défendu que l'on fasse la chambre. Elle est restée telle que tu l'as quittée. Le lit t'attend. Ton odeur flotte encore dans les plis du drap. Je t'attends. Je ne veux pas croire que tu ne viendras pas.

Je veux imaginer que tu viendras. Je souffrirai encore un peu plus. Chaque jour, j'ai souffert davantage. Chacune de tes présences a ajouté à ma détresse. Je croyais que cette détresse était déjà trop lourde. Je ne savais rien. Rien n'est jamais assez lourd. Les morts seuls doivent connaître l'aveugle, le noir écrasement. Celui qui étouffe à jamais.

Il est presque cinq heures. J'ai lu ton télégramme en rentrant. Ton nom m'est encore si étranger. Lucienne! Ton nom me rejette au bout du monde. Et parce que je t'aime, vingt ans de ta vie nous séparent. Le sens-tu assez, que je t'aime!

Chaque heure que tu m'as donnée m'a enfoncé davantage dans mon amour, et dans ma solitude. Toutes ces raisons que, chaque jour, j'ai trouvées pour t'aimer mieux, toutes m'ont torturé un peu plus! Tu es trop vivante. Tu portes toute ta vie devant toi, aux coins de tes lèvres, au creux chaud de tes hanches. J'ai si souvent eu envie de te crier que tu me volais ta chaleur. Depuis vingt ans. Depuis toujours. Et je fermais les yeux, et je labourais ta chair, et tu gémissais doucement. Peut-être pour me faire plaisir. Comme nous sommes pauvres, et nus.

Tu es près de moi. Il fait presque jour. J'entends le coq. Et le même moustique mord mon poignet. Il n'y a que le lit, plus large, derrière moi. Des cloches sonnent. Je commence à ne plus t'attendre. Il faut bien que tout finisse. Je n'ai pas encore souffert. Dans un moment, je me coucherai sur le ventre. Sans bouger. Nu. Comme si j'allais mourir. Pour des heures et des heures. Sans pleurer. Et ma douleur montera du plus profond, du plus sombre de mon être. Il faut payer.

Je veux, avant cette fièvre, te raconter ce que j'ai fait après ton départ. J'ai d'abord porté ta lettre au Martinez¹. Je suis revenu à l'hôtel. À huit heures, au baccara. J'ai gagné 8000 francs. Avec des ruses de vendeur de cravates au rabais. (Je préfère être plongeur.) Puis je suis allé dîner à Juan. Je savais que si je revenais chez moi, je n'aurais pas le courage d'en sortir avant trois jours. Après dîner, je me suis rendu au baccara de Juan. Il n'y avait qu'une table, où des femmes vaguement seules et visiblement grues se disputaient des billets de dix francs. J'ai pris, par hasard, le plus gros banco de la soirée, qui s'élevait à quelque 300 francs. Je l'ai naturellement gagné. Ce fut un tollé général. Alors j'ai repris la route du Palm-Beach². Et puis...

Tu sais déjà le reste. Je suis allé rejouer au bac³. Comme j'avais 10 000, j'ai négligé les ruses du commis aux cravates. J'ai tout reperdu en cinq minutes. Les deux coudes sur la barre de cuivre, vêtue de bleu pâle, Laure J.⁴ me souriait. Je devais faire très millionnaire. J'ai obliqué vers le bar. J'ai bu deux whiskys. Et c'est alors que ton amie Moura⁵ est venue. Elle était accompagnée de la petite Goya et de M. Pière Colombier⁶. Quand je lui ai appris ton départ, elle m'a fait le coup de la surprise. Très mal, d'ailleurs.

¹ Luxueux hôtel de Cannes situé sur le boulevard de la Croisette. Le *Martinez* est renommé pour son intérieur de style art déco.

² Sur l'histoire de la construction de ce casino, ouvert en 1929, consulter l'ouvrage de Jean Bresson. *La fabuleuse histoire de Cannes* (Monaco. Éditions du Rocher, 1981, p. 315-325). Situé Place Franklin-Roosevelt, à Cannes, le casino Palm-Beach (créé par Henri Luhl) était surtout fréquenté par les Américains vivant alors en Europe.

³ C'est-à-dire au baccara (jeux de cartes dans lequel la carte « dix », appelée *baccara*, équivaut à « zéro »).

⁴ Nous n'avons pu identifier cette personne. Lucienne Boucher dit qu'elle était d'origine roumaine et qu'elle aurait remporté un concours de beauté à Bucarest (*Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 33, note 9).

⁵ Nous n'avons pu identifier cette personne.

⁶ Metteur en scène, Pierre (ou Pière, l'orthographe du prénom varie) Colombier a entre autres réalisé, en collaboration avec René Pujol, en 1930, *Le roi des Resquilleurs*, qui connut un immense succès à l'époque. Il signe *Théodore* en 1932 et *Charlemagne* l'année suivante. Nous n'avons cependant pu identifier Goya, dont parle Grandbois.

Car elle ne possède même pas l'honnête talent de la petite bourgeoise de Marne-en-Loire lorsque, le matin où saisi d'une folle terreur à la pensée qu'il a oublié deux francs soixante-quinze centimes dans les poches de son veston d'intérieur, son cher mari revient brusquement à la maison pour la trouver dans les bras du garçon laitier. Et elle m'a invité à aller boire du champagne au Waikiki. Elle m'a dit aussi qu'elle demeurerait encore une dizaine de jours à Cannes, que les soirées lui paraissaient longues, et que je pouvais lui téléphoner entre sept et neuf heures. Où as-tu jamais trouvé que les femmes étaient compliquées?

Mon amour, mon amour, j'ai donné des ordres pour que cette lettre parte ce matin, par avion. Quand tu la recevras, je serai encore couché sur le ventre, la face contre le mur. Pour nous survivre.

Je ne saurai s'il fait jour ou nuit. Je souffrirai. Je paierai. Puis je commencerai de sentir que tu t'éloignes peu à peu de moi. Que tout est néant. Que ce fleuve qui avait fait tourner nos pitoyables êtres dans le même remous nous arrache des bras l'un de l'autre. Que je suis plus nu que si l'on m'avait enlevé la peau. Et j'aurai des cris muets.

Et je t'aimerai, toi si vivante, comme on aime une morte.

Alain

93. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Cannes, le jeudi 22 septembre 1932]

SUIS AVEC TOI PLUS PROFONDES TENDRESSES
ALAIN

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 27.

94. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Cannes, le samedi 24 septembre 1932]

VU MÉDECIN DÉPART PROBABLE PORT-CROS MERCREDI
AMOUR

ALAIN

95. À *Lucienne Boucher*²

Dimanche-lundi [25-26 septembre 1932]. Nuit.

[Cannes]

Lucienne,

Mon amour, je voudrais te bercer doucement, te consoler, te dire des mots tendres. Je mettrais tes mains sur mes yeux. La nuit vivrait autour de nous, sur nous. Nous serions seuls au monde. Il n'y aurait rien que le battement de ton cœur et du mien. Rien que nous.

Pourquoi toute cette souffrance? Si j'avais su. J'ai tenté d'être juste vis-à-vis de toi. J'ai essayé de voir clair. Il y avait deux solutions : notre amour, ta vie. Après l'amour, il reste la vie. C'est pourquoi j'ai choisi que tu partes. Mais tu ne connais pas mes moments de révolte, mes cris.

Et je souhaite parfois que tu ne m'aimes pas. Des minutes de sagesse. Mais cela serait si affreux. J'ai besoin de toi. Telle que tu es, et tel que je suis. Peut-être demain, non. Tu montes l'échelle de ta vie. D'autres visages. Rien n'est stable. Moi aussi les heures me secouent, me changent, me diminuent ou m'augmentent. Mais ce soir, cette nuit, à cet instant où je t'écris, où je te pleure, où tu me laisses comme un infirme, comme un

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 40.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 34-38.

prisonnier froid entre quatre murs, j'ai besoin de toi comme mes poumons ont besoin d'air. Je t'aime. Je t'aime.

L'effroyable est que tu es trop vivante. Tu brûles les sentiments. Tu passes du bonheur au désespoir avec une rapidité sans nom. Je me rappelle Ortega¹, ton désarroi, ta nudité. Et ce choix que tu n'osais pas faire, et cette hésitation dont je ne voulais pas profiter. Pourtant, si tu l'avais moins aimé, nous serions aujourd'hui au Caire². Tu m'aimerais dans la joie. Tu m'aimes maintenant dans la tristesse. Comme on aime un vaincu.

Tu ne connais pas le repos. Tu es trop vivante. Et moi, j'ai besoin de quiétude. Je sais que je vais bientôt quitter tout cela, la mer, les êtres, le soleil, les nuits, les jours. J'ai tout absorbé. Je veux que mon soir me trouve détaché, dépouillé. Je veux mourir avec l'image d'une adorable porte d'or, qui ne finit pas de se refermer...

Je sais aussi ce qui arrivera. Peu à peu. Avec les jours, les semaines. Avec le temps. Tu auras oublié de pleurer. Tu ne sentiras plus ton cœur. Tu souriras. Tes yeux s'ouvriront sur d'autres visages. Tu me chasseras de ton souvenir comme on chasse une guêpe qui bourdonne. Tout sera rentré dans l'ordre.

¹ Lucienne Boucher raconte qu'Ortega était un prisonnier « évadé de la Carcel Modelo de Barcelone ». Il se serait joint, dit-elle, à son groupe d'amis à Cannes et aurait demandé son assistance (Voir *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 39, notes 2 et 3). Soulignons par ailleurs que Lucienne a une sœur, Gilberte, qui habite à cette époque la ville de Madrid.

² Voir le poème intitulé «Le Caire», paru dans *Depuis longtemps déjà* (Montréal, Éditions du Quadran, 1972, p. 18-19). Ce recueil de poèmes, que Lucienne Boucher publiait sous le pseudonyme de Marie Normand, a largement été inspiré de sa relation avec Alain Grandbois. Par ailleurs, une note des *Lettres à Lucienne* nous permet d'éclairer l'allusion faite ici : « Alain voulait, écrit Lucienne, que nous fuyions au Caire, où il aurait été correspondant spécial pour un journal de Paris qui lui avait offert ce poste, et moi, j'aurais pu donner des leçons de musique [Lucienne a reçu une formation de pianiste et de chanteuse] ou de français (Voir *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 39, note 4). Nous n'avons pu identifier le « journal » parisien dont Lucienne Boucher fait mention.

Comme tu me connais mal, mon petit. Tu croyais que ce fût possible, Moura et moi, *après toi*. Nous avons parlé cinq minutes. Je ne suis pas allé au Waikiki. Je ne l'ai pas revue. Et même si je l'avais désirée (je te jure bien que non, et que je pense toujours ce que je t'ai déjà dit d'elle), comment aurais-je pu boire avec elle, rire, prononcer les mots d'usage, l'embrasser? Et tout cela, dans les endroits où nous nous sommes aimés, où je découvrais mes flammes, mes mains, mon épouvante!

J'ai fait une autre conquête. Je te l'offre, ma bien-aimée, en holocauste. C'est Francesca Bertini¹. Ce soir, dimanche – quel anniversaire! – au baccara. (Je dois d'abord te dire que des 55 000 francs que j'avais apportés de Paris, et des 20 000 que j'ai fait venir par la suite, il me reste exactement 2 500 francs. Une phrase de toi m'avait frappé: «Il n'y a donc pas de Dieu pour les amoureux!» Je me suis accroché à cela comme à une planche, le noyé. Si j'avais gagné un peu, j'aurais pris l'avion ce matin pour Paris, je t'aurais embrassée, nous aurions eu toute une nuit pour pleurer et rire ensemble, et je serais revenu dans mon trou.) Elle était au bar, avec un gros monsieur à chemise bleue. Ils parlaient italien. Je comprends un peu la langue. Il lui a dit quelque chose d'assez amusant. J'ai ri. Elle était à côté de moi. Elle s'est retournée, m'a regardé, et m'a demandé si j'avais entendu. Cela a engagé la conversation. Je buvais du whisky. Elle a commandé un sandwich. Le gros monsieur perdait de sa gaîté. Il buvait un jus d'orange. Alors il lui a dit soudain, dans un mauvais français – et à mon intention – qu'il ne comprenait pas «qu'une femme comme elle pût s'intéresser à de vagues gigolos, etc.» Ce fut sa perte. Nous avons tous éclaté de rire, Bertini, moi, et le barman qui était en face. Le monsieur s'est mis à boudier, puis a disparu dans la salle de jeu. Alors Bertini s'est découvert une soif

¹ De son vrai nom Elena Vitiello. Francesca Bertini fut sans conteste l'une des grandes vedettes du cinéma italien entre 1911 et 1921. Elle revint au cinéma à la fin des années 1920 dans des films français de Mario Nalpas (*La fin de Monte-Carlo*), de Léonce Perret (*La possession*) et de Maurice Gleize (*Tu m'appartiens*).

impérieuse. Elle a commandé des whiskies. Elle m'a dit soudain qu'un metteur en scène de ses amis, à Rome, cherchait depuis un an un type pour remplir le rôle de Shelley¹, dont la vie doit être rendue au cinéma, et que j'étais exactement ce qu'il cherchait, et que le lendemain elle m'emmènerait chez son photographe. Je lui ai répondu qu'elle était fort aimable, mais que je partais au lever du jour pour Marseille, d'où je m'embarquais à destination des îles de l'Archipel, et que l'Europe ne me reverrait pas avant cinq ans. Là-dessus elle m'a pris les mains, et m'a dit «c'est dommage» d'une voix mouillée, et avec des yeux un peu fixes, car elle était un peu saoule. Et je suis revenu chez moi. Et je t'écris. Et je t'aime. Je t'aime.

J'irai vendre ma «voiture» demain. Je partirai pour Port-Cros mercredi matin. Je t'écrirai dès que je serai arrivé là-bas. Peut-être t'y verrais-je, plus tard. Aurons-nous d'autres heures? Si tu savais comme je t'aime. Et comme, surtout, je voudrais m'empêcher de te le dire. Mais je n'ai pas cette force, ce courage. Je suis plus las que si j'avais vécu mille ans.

Alain

96. À Lucienne Boucher²

Mardi [27 septembre 1932]. Automne.

Lucienne,

Il faut que je t'écrive un mot, un tout petit mot. Je t'aime.

Ne regrette pas Cannes. Il pleut. Il n'y a plus personne. C'est un désert humide.

¹ Poète anglais, Percy B. Shelley (1792-1822) est entre autres l'auteur de *La sensitive* (1820), *À une alouette* (1820) et *Défense de la poésie* (1821).

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 41.

Le plus grand désert est en moi, dans ma chair, dans mon cœur.
Quelle place as-tu prise partout? Et quel jeu cruel tu jouerais, si tu jouais.

Je t'embrasse à pleine bouche, partout. Comme je t'aime.

Alain

P.S. Tu es aussi renversée, près de moi, sans oreillers. Et mes deux bras serrent ton cou, serrent ton cou. Toute la détresse du monde, et toute la douceur.

97. À *Lucienne Boucher*¹

[Port-Cros] Samedi [1^{er} octobre 1932].

Lucienne,

Je ne t'écris pas aujourd'hui avec mon cœur. Comme je voudrais le faire. Comme j'aurais besoin de le faire. Il s'agit d'une chose plus importante. Il s'agit de toi, de ton immédiat, de ton proche avenir. Les plus jolies phrases du monde ne valent pas un moment de sage réflexion. Tentons de réfléchir. Tous les deux. (Oh, mon amour, comme je voudrais m'empêcher de t'écrire cela!)

Et d'abord, ne prends pas en mauvaise part ce que je te dirai. J'essaie de voir clair, d'être juste. Je ne parle pas pour moi, mais pour toi. Cela ne signifie pas que je ne t'aime pas. Je ne t'ai jamais aimée mieux, ni plus. Et je t'aime assez pour «réaliser» que mon amour ne peut rien pour toi. Mais le moment est venu de refouler les mots d'amour, de raisonner. Comme si je n'étais pas un amant, mais un ami. Je te sens seule, entourée de tendresses

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 45-51.

distraites. Je sais que j'assume un rôle ingrat: celui de la raison. Mais puisqu'il me semble que personne ne le remplit...

Tu me dis que S.¹ te rend la vie impossible, qu'il te menace, t'injurie. Et qu'il ne cesse de te répéter — c'est ici le point essentiel — que tu ne dois plus, pour l'avenir, compter sur lui. Je m'abstiens de commentaires. Lui n'est pas en question. Je te répète qu'il ne s'agit que de toi. Et maintenant, je ne comprends plus. Pourquoi continuer de le voir, d'aller chez lui, de l'écouter?

Tu le connais. C'est un faible, et un vaniteux. Il tient par conséquent à avoir raison. Il veut t'abattre pour t'avoir plus facilement. Quand il t'aura, c'est alors qu'il te jettera par-dessus bord, en triomphant. Ne lui laisse pas ce trop facile avantage. Tout ce que tu peux faire pour lui ne peut que te desservir. Quitte-le. Retourne chez ta mère. Refuse *absolument*² de le voir. N'attends pas son départ. Il compte là-dessus comme sur une délivrance. Laisse-le pleurnicher et frapper sa jolie tête contre les cloisons! Et t'insulter, et se ronger les poings. Mais hors de ta présence. Chez la concierge ou sur le palier. Sans qu'il te voie. Crois-moi, j'ai appris chez les femmes à connaître les hommes. Et il n'y a rien de plus terrible, pour eux, que de savoir, là, à un mètre, la présence vivante d'un être, et de piétiner, à l'autre bout du mètre, dans leur propre néant.

Tu le perdras? Mon Dieu, moins certainement que si, malgré toutes les avanies qu'il te prodigue, tu continues à demeurer près de lui. Il y a un proverbe arabe qui dit (tous les proverbes sont arabes à l'occasion): «Tu sècheras tes os à ne point vouloir abandonner l'emplacement de la citerne tarie.» (Et puis non, j'aime autant te confesser tout de suite que je viens de le

¹ D'après une note de Lucienne. Suzanne serait la fille de S., dont il est fait mention dans une lettre précédente (Voir *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 52. note 9).

² C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.

fabriquer, ce proverbe¹. À ton intention. Souris. C'est un pauvre enfant issu de nous deux, de notre détresse. On lui a donné un nom, pour lui faciliter son entrée dans le monde.)

De plus, j'ajoute que tu ne devrais considérer, sous aucun prétexte, la possibilité d'une entrevue, d'un rapprochement, sans exiger l'assurance de garanties matérielles *immédiates*. (Tu dois comprendre que ces choses-là me sont extrêmement pénibles à t'exprimer.) Mais ce sont des dettes à lui. *Des dettes qu'il te doit*. Je ne dis pas qu'il en viendra là. Je dis que s'il en venait là, tu devrais, à mon sens, agir de cette façon. Car il *faut* que tu commences enfin à penser à toi. Que tu ne te satisfasses plus de vagues promesses. Et que tu secoues ta nonchalance. (Je saisis l'équivoque de tout ceci. Si je devais vivre longtemps, je n'aurais pas le courage de tracer ces lignes. Je le fais parce que dans six mois, j'aurai cessé d'exister pour ce qu'on est convenu d'appeler le monde.) C'est avec des promesses que l'on finit par crever de faim. Et le fait qu'il clame et brame partout que tu es la cause de sa ruine n'est pas important. Ce qui importe, c'est qu'aujourd'hui, à la veille de cette fameuse rupture dont le tyranneau domestique ne finit pas de te menacer, tu te trouves, toi, dépouillée, nue, sans rien. Après neuf ans! et trois liards de bijoux que tu as pu misérablement mettre à tes doigts, à ton bras.

Il est possible aussi qu'il ne se contente que de veiller au grain, et qu'il se soit depuis longtemps décidé à retourner là-bas, afin de reprendre femme (riche). Alors il ne bougera pas. Il ne se mettra plus en frais de comédie. Il ménagera ses forces. Il ne jouera plus les collégiens. Mais il sera extrêmement mortifié. Tu l'auras lâché. Pour toi, maigre revanche! Je sais, je sais. Mais enfin... Cela le fera peut-être taire. Car cet homme, qui ne me paraît pas posséder exagérément le sens des responsabilités — autrement qu'en paroles — possède peut-être (sobre) celui du ridicule.

¹ Il pourrait tout de même être rapproché de la «Sixième exhortation du sage», intitulée «La fuite de la femme légère», du *Livre des proverbes* (5: 15-23).

Tu m'objecteras Suzanne¹. En effet. Il y a toujours des sacrifiés. Mais puisque tu me dis qu'elle est maintenant hors de danger, il me semble que tu pourrais lui faire comprendre, dans une certaine mesure, le «*fatum*» des événements et la nécessité de ton attitude. Je me doute bien qu'il essaiera de jouer d'elle pour t'attendrir, et qu'elle se prêtera volontiers, sans trop le savoir, à ce jeu. C'est là où il te faudra résister.

Il y a aussi ta mère. C'est une femme de jugement, et qui l'a prouvé. Explique-lui exactement ce qui se passe entre lui et toi. Dans une conversation genre «*affaires*». N'y mêle pas les sentiments. Les faits brutaux, concrets. Afin qu'elle puisse juger autrement que par les plaintes et les pleurnicheries de ce cher gentilhomme, de la précarité, de la *réalité* de ta situation. Elle te comprendra peut-être. Et si elle t'aime, comment ne pourrait-elle pas t'ouvrir ses bras?

Alors tu resteras chez elle. Mais chez elle, tu entends! Il ne faudra pas retourner chez lui, ni partir en voyage. Cela prendrait des allures de fugues. Il crierait plus fort, amèterait tout le monde, et tout le monde, depuis et avant les moutons de Panurge, donne toujours raison à celui qui hurle. Il faut qu'il y ait non pas fugue, mais séparation. C'est extrêmement différent.

Et il restera Gizèle². Je sais bien que tu ne peux, ni [ne] dois passer ta vie dans la «*couture*». Ce sera provisoire. Mais c'est dans le provisoire que se préparent les états définitifs. Ce sera dur, les premiers jours? Moins que tu ne crois. J'imagine même que cela t'amusera considérablement. (J'allais ajouter hélas.)

¹ Nous n'avons pu identifier de façon précise cette personne.

² Une note de Lucienne Boucher nous apprend que Gizèle dirigeait une «*maison de couture*» (Voir *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 52. note 12). Dans une lettre adressée à Marcel Dugas en décembre 1933, Grandbois parle de Norbert Morin et de son épouse qui «*fait maintenant de la couture à New York*». Nous pourrions croire ainsi que Gizèle était mariée à Norbert Morin.

J'allais aussi te parler du monsieur supérieur. De celui à qui tu as fait *déjà* des confidences. Je ne t'en parlerai pas. Je ne possède pas la patience d'un saint, ni son abnégation. Et d'autre part, je ne voudrais point finir cette lettre de «sagesse» sur une note de sarcasme, ou d'ironie. Je constate simplement mon impuissance à t'aider, et mes possibilités de souffrances. Et je les vois sans fin.

Si tu t'arranges avec Gizèle, et si elle t'accorde un délai, demande-lui trois semaines. (Et tu ne viendrais pas avant *son* départ. Autrement, il aurait la partie trop belle.) Tu pourrais rentrer, par exemple, le douze ou le treize novembre, pour prendre tes fonctions le quinze. — Il est bien entendu qu'ici, tu es *mon invitée*. — Si tu ne peux t'arranger avec elle pour ce délai, ne viens pas. Tu ne dois pas sacrifier la chance d'une situation qui, dans les circonstances, est inespérée. Nous nous reverrons plus tard à Paris.

Et pourtant!

Si j'étais libre de te libérer, je ne t'écrirais pas tant de pages. Je sauterais à Paris, je carillonnerais à ta porte, j'entourerais ton cou de mes bras, et personne ne nous reverrait plus.

Tu ne peux soupçonner ce que sont ici les nuits. Des heures d'ombre épaisse comme des murs. Le bruit de la mer enveloppe, protège le nœud même d'un silence profond, touffu, inimaginable. On devine les commencements du monde, avant les êtres, la vie. Et chacun de nos baisers rendrait dans ces nuits le son d'une chose éternelle. Ce serait trop beau. Nous n'avons pas de chance.

Alain

98. À *Lucienne Boucher*¹

Lundi soir [3 octobre 1932].

Lucienne,

Je reçois ta lettre, qui m'annonce des choses si belles. Celles que je croyais impossibles, que je désespérais de voir s'accomplir: tes mains, tes yeux, ta venue, toi. Je me refusais de croire à ce bonheur. Et j'ai encore un peu peur.

Viens aussitôt que tu le pourras. Pour le temps que tu voudras. Je t'attends avec mon cœur, mes épaules, avec ce qui me reste de joie intacte. J'essaierai de te rendre heureuse. Nous chercherons la joie au-dessus de nous, là où s'agitent les rêves, où bat le sang même des étoiles.

Mais il te faudra te munir d'indulgence. Je ne suis qu'un homme. Tu me connais mal. Tu me vois à travers ton amour. Les traits que tu me prêtes, tu les crées toi-même. Il y aura le tournant dangereux, celui où tes yeux de femme verront l'homme que je suis. Et nous sommes tous si laids, si pauvres.

Télégraphie-moi trois jours d'avance. Ici, la ligne téléphonique est rompue. On téléphonait les télégrammes d'Hyères, maintenant, il faut attendre que le bateau les apporte. Tu prendras le train n°15, qui part de Paris (Gare de Lyon) à 17h 40, 5h 40 le soir. Ce train est muni de couchettes, d'un wagon-restaurant. Il arrive à Toulon le matin, vers 7h 30. Je serai là. Puis nous prendrons un train — un tortillard — pour les Salins d'Hyères, où nous attendra le bateau qui fait le service de Port-Cros. Il faut surtout que tu ne rates pas le train de Paris.

Apporte des lainages. (J'ai d'ailleurs un tricot pour toi.) Et des pyjamas, pour les beaux jours, et une ou deux petites robes, pour ceux où l'on ne peut sortir. J'aimerais aussi que tu apportes une robe du soir, car

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 53-55.

nous aurons certains anniversaires à célébrer. Je m'habillerai. Nous serons tous les deux. Nous dînerons au champagne, comme des parvenus, ou des Russes. Nous divaguerons. Nous serons un peu fous. Nous imaginerons des destins formidables, magnifiques, irréels. Nous sommes des vagabonds, tous les deux.

Et puis nous nous aimerons. Mes doigts se crispent à tes épaules. Nous plongerons aux profondeurs originelles.

Viens vite, viens, viens. Je t'aime.

Je t'aime.

Alain.

P.S. Tes lettres sont mon pain quotidien.

Apporte le phono.

Je t'embrasse avec des cris.

A.

99. À *Lucienne Boucher*¹

Mercredi [5 octobre 1932].

Lucienne,

Cette méchante carte. Sale gosse.

Mon amour.

N'as-tu pas un peu honte?

Entre nous, déjà. *Entre nous*².

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 56.

² Souligné par l'auteur.

Nous n'avons pas encore commencé de nous aimer. Nous sommes encore des étrangers, avec des doigts de lumière. Et la route devant nous, immense, vaste...

Et tu écris comme si le cycle se refermait, comme si nous nous perdions déjà, au bas de la montagne, dans l'ombre des souvenirs éteints.

Je ne t'embrasse pas, pour me punir de t'avoir si peu inspiré de confiance. Mais je t'aime.

Alain

100. À *Lucienne Boucher*¹

Vendredi-samedi [7-8 octobre 1932].

Lucienne,

Comment exprimer tout ce qui monte en moi de douceur, de tendresse, de pitié, d'attente. Les mots n'ont pas de force. Mais ferme tes yeux. Je te dis tout bas, dans l'ombre, dans la nuit, que je t'aime, que je t'aime.

Je ne peux plus penser à rien qu'à toi, à nous. Chaque soir, je m'endors épuisé. Je te porte en moi comme une femme son enfant. Tu me fais mal. Parfois mon cœur arrête de battre, puis se précipite soudain, affolé. Je ne cesse de poursuivre ton image, les traits de ton visage, ton regard. Mais tout m'échappe. Tout est trop mobile, trop fuyant. Je me couche la tête dans mes bras. Il n'y a que le bruit de la mer, l'ombre. Je suis épouvantablement seul. Et cette solitude qui pèse sur moi de toutes parts, qui m'étouffe, je l'ai pourtant, jusqu'à ce jour, voulue, désirée, provoquée. Mon orgueil se jouait d'elle, la poursuivait, la traquait. Et je riais comme un

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 57-58.

homme au milieu d'une tempête, comme un homme sauvage avec un rire sauvage. N'ai-je plus d'orgueil, mon amour, mon amour.

Mes doigts montent à tes joues, à tes tempes, sous les cheveux. Tu dors. Ton souffle réchauffe les paumes de mes mains. Et je voudrais qu'il n'y eût jamais plus de réveil. Jamais rien, rien.

Alain

101. À *Lucienne Boucher*¹

[Dimanche, le 9 octobre 1932]

Lucienne,

J'ai ouvert ta lettre avec appréhension. Je flairais le passage, le travail du temps. J'y ai trouvé une sorte d'allègre résignation — pour ne pas dire joyeuse — à ton sort actuel, une heureuse disposition à trouver la vie de Paris belle, un imperceptible mais net détachement de ce qui fut «nous». Nous sommes encore «nous», mais sortis des profondeurs, du gouffre implacable où seuls nous pouvions nous déchirer, nous caresser, nous aimer. Il y a maintenant le flot de tes habitudes revenues. Il y a la vie normale, *rationnelle*². Vive Dieu! Tu es sauvée, ma toute belle.

Nous voguerons maintenant en surface. Tout sera charmant. Nous nous écrirons des lettres bien écrites. Il y aura tous les accords, y compris ceux du subjonctif. Je ne ferai plus de fautes d'orthographe. Nous serons nuancés, délicats, et distingués, extrêmement. Nous serons des amants gens

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 59-60.

² Souligné par l'auteur.

du monde. À Paris, nous irons même au cinéma des Ursulines¹, pour la version allemande. Tu me tromperas gentiment avec des messieurs bien mis, intelligents, supérieurs. Je comprendrai tout, tout². Car nous serons des amants modèles. Et sauf quelques centaines de milliers d'exemplaires, cette engeance ne court pas les rues.

Ce sera très bien. Mais c'est un peu dommage. Je t'espérais autrement. Il y a ici le vent, la montagne, la nuit. Des choses dures, vraies, qu'il faut mériter, qu'il faut conquérir. Il y a même, pour attendrir le décor, une lune qui surgit brusquement, vers les huit heures du soir, du sombre mur de la forêt. Et tout le pays s'éclaire soudain de bleu pâle. Et la mer prend une douceur de lait.

Et ton visage deviendrait grave et pâle. Comme je l'aime. Comme il faut qu'il soit, pour que je ne cesse plus de t'aimer.

Mais je repousse doucement cette image, afin de m'habituer aux autres, à celles qui me font déjà moins souffrir.

Alain

102. À Lucienne Boucher³

Lundi [10 octobre 1932].

Lucienne,

Hier, je t'ai écrit une lettre méchante. Il faut me la pardonner. La déception que m'a causée l'annonce de ton retard en était la raison. Il me

¹ Allusion au *Studio des Ursulines*, salle de cinéma située dans le 5^e Arrondissement de Paris, à deux pas de l'École normale supérieure. À l'époque, on y présentait des films d'avant-garde. Ce cinéma, qui existe toujours aujourd'hui, se spécialise dans les films de répertoire.

² Cette phrase est citée en tête de «Réponse 2» paru dans le recueil de poèmes de Lucienne Boucher (publié sous le pseudonyme de Marie Normand), intitulé *Depuis longtemps déjà* (*Op. cit.*, p. 81).

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 61-62.

semblait que j'attendais depuis si longtemps. Je tuais chaque minute, chaque jour. J'allais être enfin délivré. Puis j'apprends soudain qu'il faut tout recommencer, qu'il me faut me remettre à l'affût, rageusement, patiemment, que je dois m'acharner encore à ces meurtres inutiles, épuisants... C'est alors qu'est monté le flot des forces mauvaises.

Pour «faire le point», je répondrai aux questions que tu me poses depuis quelques jours.

1) Je n'aime pas du tout la photo 28. Je préfère la petite du Bois¹ à celle du balcon. Tu as l'air d'une petite fille coupable qui veut se faire pardonner, mais qui sait surtout qu'elle le sera.

2) J'ai acheté le tricot à Cannes avant mon départ. Il m'a plu parce qu'il m'a semblé un peu cocasse. Il y a trois losanges à la place du cœur, et deux à la ceinture. Je l'ai essayé, et il «allait». Et comme les choses «qui me font te vont» (ça peut se chanter) encore mieux, je l'ai acheté pour toi, en pensant à Port-Cros.

3) Apporte la robe noire.

4) Comme cadeau, je te demanderais vivement un petit hôtel particulier avenue du Bois, une Rolls et un orgue, une petite ferme pour des chevaux et des chiens, et un petit château pour donner une certaine valeur à la petite ferme, un trois-mâts, sans moteur, pour courir les mers, et un petit avion, avec moteur, pour courir les cieux. Mais si tu n'as pas le temps d'effectuer ces quelques achats avant ton départ, apporte-moi tes deux mains, que tu poseras sur mes yeux. Elles vaudront les plus belles aventures du monde.

Alain

P.S. Ai-je oublié de te dire que je t'embrassais?

A.

¹ Allusion au Bois-de-Boulogne, à Paris.

103. À *Lucienne Boucher*¹

Jeudi soir [13 octobre 1932].

Lucienne,

J'arrive de Toulon, où j'ai dû aller consulter un médecin pour mon cœur. On me remet ton télégramme. J'ai cru un moment, avant de l'ouvrir, qu'il allait m'annoncer ton arrivée. (Trois jours avant.) Il m'annonce la peine que je t'ai faite. Je recevrai ta lettre demain. Et demain, à ton tour, tu me feras souffrir. Je hais l'amour.

Mais moins que je ne t'aime. Ces révoltes, ces sarcasmes, ce refus de m'adapter, *de cœur*², aux situations que ma raison comprend, accepte, puisqu'elle reconnaît mon impuissance à te fournir cette apparence, ce minimum de sécurité, comment peux-tu les interpréter autrement que comme des cris d'amour blessé! La sagesse, l'amour, ce duel, sans cesse. Et que tu sembles ne pas comprendre. Pourtant!

Lorsque je pense à toi, uniquement à toi, lorsque je m'arrache de toi pour ne penser qu'à toi, et que je t'écris des choses que je crois raisonnables, tu te montres étonnée, surprise... Tu blâmes secrètement ce que tu appelles mon côté «pratique». Et tu protestes que tu ne saurais agir en «courtisane»! (J'aurais beaucoup à te dire sur ce point. D'abord, que tu es attachée à S.³ beaucoup plus que tu ne le crois, ou que tu ne veux l'avouer.)

Mais lorsque je pense à toi avec moi, à *nous*, à moi, à tes lèvres pour ma soif, à ton corps lisse, à ta chair ouverte pour le vertige de la mienne, comment peux-tu ne pas comprendre que certaines images me sautent à la gorge, m'étouffent. Que certains gestes, faciles à imaginer, me brûlent intolérablement.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 64-65.

² C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.

³ Voir lettre à Lucienne Boucher datée du 1^{er} octobre 1932.

Si je ne t'aimais pas, tout serait si facile. Et mes lettres seraient tendres. (Je t'aimerais juste assez pour cela.) Avoir seulement l'illusion de l'amour! Mais je t'aime. Tu entends, je t'aime. Et malgré ma volonté, je ne puis toujours fermer les yeux. Et je suis cruel parce que je t'aime. Comprends-tu. Comprends-tu?

Alain

104. À *Lucienne Boucher*¹

Samedi [15 octobre 1932].

Lucienne,

Je t'envoie ce petit mot dans la plus grande hâte. La vedette part dans quelques minutes. J'ai demandé qu'on attende. Et on attend. J'écris à la vapeur.

J'ai reçu ta lettre, méchante. Mais en même temps, la seconde. Et c'est celle-ci qui m'a le plus peiné. Mon petit, mon petit. Il *ne faut pas*² que tu me portes un amour résigné. Oublie. Que les choses soient, entre nous, comme elles étaient il y a huit, il y a quinze jours. Il le faut. Sans cela, nous descendrons le versant. Et nous deviendrons mesquins. Du mépris se glissera entre nous. Ne regarde pas, ne vois pas ce qu'il y a en moi de mauvais. Laisse s'éloigner le nuage. Le reste du ciel est si bleu.

Je t'embrasse et je t'aime. Et c'est parce que je t'aime au-delà de la limite de mes forces que je te fais souffrir. Et c'est parce que je ne puis t'embrasser que mon amour piétine, tourne en rond, s'aveugle. Mes nuits sont tendues vers toi. Ma chair *t'appelle* à coups durs, à battements

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 66-67.

² C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.

douloureux. Mes mains cherchent ta chaleur, ton flanc, ton frisson. Et c'est le vide, toujours le vide. Embrasse-moi comme je t'embrasse.

Alain

105. À *Lucienne Boucher*¹

[Lundi, 17 octobre 1932]

Lucienne,

J'ai reçu ta photo, qui est ravissante. J'espère que tu vas pouvoir m'en donner une copie. Je t'expédie l'original — pas toi naturellement — par le courrier de cet après-midi.

Il fait depuis deux jours un temps des dieux. Je rage à la pensée que tu serais ici, à côté de moi, si ce maudit retard n'avait eu lieu. Tout sent le printemps. Mais quand le soir tombe, les odeurs s'alourdissent, prennent la force des sèves mûries. Puis la première étoile se lève avec le vent de la mer. Je vois tes yeux, tes mains...

Je n'ose plus penser à ta venue. Il me semble que tu ne viendras jamais. Me glisser près de toi, approcher mon corps du tien, te prendre dans mes bras, chercher tes lèvres — tu es immobile, tes yeux sont clos — et sentir, sous moi, tes genoux s'ouvrir lentement... Mon amour, mon amour, cette heure vivra-t-elle?

Je ne sais plus rien de toi. Tu rejoins les ombres de la légende. Je doute que tu vives. Dix femmes passent et repassent devant moi. Neuf possèdent tes traits, tes yeux, ta voix. La dixième m'échappe, fuit, voilée. Celle-là seule est la vraie. Je crois parfois la saisir dans la nuit. Mes bras retombent dans le vide. Où es-tu?

J'ai peur du bonheur.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 68-69.

106. À *Lucienne Boucher*¹

Mercredi midi [19 octobre 1932].

Lucienne,

Ce petit mot est probablement le dernier que je t'adresse avant ton départ de Paris. Je ne m'occuperai à te dire que des choses «pratiques». Le reste, c'est-à-dire ce qui compte, nous aurons toutes les heures du jour et de la nuit pour en deviser. Et le vivre. Répète-toi seulement que je t'aime.

1) Au cas, très improbable d'ailleurs, où tu ne me verrais pas à la gare, à Toulon, le matin, tu devras prendre le train à 8h40, à cette même gare, pour les Salins d'Hyères, et à cet endroit, le bateau pour Port-Cros. Une seule chose pourrait m'empêcher d'aller à Toulon, c'est le gros temps. Car il n'y aurait pas de service.

2) Je ne sais pas s'il serait très prudent de t'enregistrer ici sous mon nom. Ayant vu mon passeport, on sait que je suis célibataire. On pourrait jaser, intriguer. (Ce sont de drôles de «cocos», ici). D'autre part, il serait peut-être préférable qu'on ne sache pas ton identité réelle. Les hasards sont parfois si bêtes. Pourrais-tu trouver un «pseudonyme», par le moyen duquel tes amis correspondraient avec toi? — Mais ce n'est qu'une suggestion. Fais comme tu veux.

3) Nous aurons une sorte d'appartement. Deux chambres contiguës, et une salle de bain. Puis des balcons, la mer... (Nous aurons aussi un tas d'autres choses, que je te dirai plus bas, à l'oreille.)

4) Le gilet est dans les teintes brunes. Je ne connais pas le nom des couleurs.

5) J'ai souffert d'une petite crise cardiaque à la suite d'un séjour trop prolongé dans la mer, qui est déjà froide. Et j'ai passé par toutes les teintes sombres de l'arc-en-ciel. Je suis maintenant très bien.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 70-71.

6) Pour terminer, je dois m'accuser d'une vilénie. J'ai souhaité, pour un moment, que ta grippe ne te laissât pas avant *son*¹ départ. Et je dois m'accuser d'une chose plus grave. C'est que *je le souhaite encore*.

Dépêche-toi, viens, viens!

5

Alain

107. À Lucienne Boucher²

10

[Télégramme expédié de Toulon, le 13 novembre 1932]

SUIS AVEC TOI TOUTES TENDRESSES

ALAIN

15

108. À Lucienne Boucher³

Dimanche [13 novembre 1932]. Soir.

Lucienne,

20

Je t'ai écrit deux ou trois lettres, que j'ai par la suite déchirées. Elles rendaient un son faux. La vérité est que je ne sais plus t'écrire. Il faudrait faire un choix, dire ceci ou cela. Ou tout dire. Je ne le peux pas. Trop de choses se pressent en moi, oscillant entre deux pôles, et qui se heurtent, se contredisent. Je te crie «Reviens, reviens», et je te crie «Je ne veux plus te

25

revoir jamais». Il n'y a pas de vérité au milieu. Tout tient dans les extrêmes,

¹ C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.

² Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 75.

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 26.

sauf pour les êtres morts. Réfléchir, c'est déjà faire des concessions, ronger le métal. Je suis vivant, et je te veux vivante. Je ne pense pas, je crie. Tu m'entends? Mets tes mains sur tes genoux, et ferme les yeux. Voilà. Et après?

5 Et après, il n'y a rien. C'est le jeu. On ne gagne pas, on ne perd pas. La vie marche, nous dedans. Le grand fleuve, les petits remous, tu sais tout cela.

Je ne te dirai pas que je souffre, parce que ce n'est pas vrai. Il me manque quelque chose comme un peu d'air, quelque chose comme un peu
10 de pain, quelque chose comme un peu de sang. Je suis encore engourdi. Tu n'es ni loin ni près. Je puis même me rappeler avec calme certains souvenirs d'une douceur résolument cruelle.

Il me fallait refaire connaissance avec l'Ile. Je ne pouvais vivre avec elle en hostilités. Nous nous sommes ligüés tous les deux contre toi. Nous
15 t'avons sacrifiée. Je suis allé du côté de la plage du Sud, du côté du château¹. J'ai eu la sensation d'effacer tes pas.

Je sais que tu me pardonneras ces trahisons nécessaires. Je ne veux pas me laisser envahir. Je sais que la plus sombre, la plus folle détresse me guette. Je ruse pendant que j'en possède encore les moyens. En avion, au-
20 dessus du plafond des nuages en tempête, tout peut aller. Jusqu'à ce qu'il faille redescendre. Alors vient le moment où la dernière étoile chavire.

Je ne veux pas te répéter les mots qui me montent à la gorge, qui m'étouffent. Les mots d'amour ne doivent être prononcés que dans l'espoir.

Alain

25

¹ Il s'agit en fait du «Manoir d'Hélène», appelé ainsi en souvenir de l'héroïne du roman intitulé *Jean d'Agrève* de Melchior de Vogüé, paru en 1897, qui a pour cadre l'île de Port-Cros.

109. À *Lucienne Boucher*¹

Lundi [14 novembre 1932].

Lucienne,

La vedette n'est pas venue. Ma lettre de dimanche ne partira donc
 5 que demain. Avec celle-ci. Tu les recevras mercredi, peut-être jeudi. Déjà,
 tu seras redevenue «l'autre». Celle dont j'ignore les gestes, les pensées, celle
 que je devine trop bien, ou trop mal.

Ce matin je t'ai cherchée, je t'ai appelée. Le soleil brillait entre les
 lames des croisées². J'entendais le clapotis de l'eau. La petite fille aux
 10 cheveux blonds devait jouer avec le chat, son rire montait jusqu'à moi.

Mais il faisait vraiment nuit quand je me suis réveillé pour la
 première fois. Le moteur d'un bateau ronflait doucement. Rien n'était
 changé. Tu dormais derrière la porte, comme aux premiers jours. Tu vivais,
 tu vivais. Vivante et endormie. Il y eut aussi le chant du coq inconnu. Et le
 15 souffle d'un vent très léger enveloppait toute cette paix. Et nous étions
 protégés par une grande force douce. Et nous vivions depuis toujours, pour
 toujours.

Je suis complètement seul à l'hôtel³. La porte de ta chambre qui
 donnait sur la mienne est fermée. Mais celle qui donne sur l'antichambre ne
 20 l'est pas. Et je respire encore un peu de ton odeur. Et notre amour
 m'étourdit, me submerge, me noie.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 26.

² Improprété de langage. Les croisées sont des fenêtres comportant des vantaux, non des lames. L'auteur fait sans doute référence à des persiennes qui filtrent la lumière.

³ D'après des copies de facture conservées dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/8/6), Alain séjourne alors à l'«Hostellerie Provençale», propriété de Marceline Jeanne Gaffet et de son mari, Marcel Henry. Cet hôtel est situé à l'entrée de l'île, en face du port d'accueil. Ce qui explique parfaitement le bruit des moteurs de bateaux auxquels l'auteur fait allusion dans sa lettre. Une photographie de l'établissement a été reproduite dans le livre de Denise Pérusse, *L'homme sans rivages. Portrait d'Alain Grandbois* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Itinéraires», 1994, p. 108).

110. À *Lucienne Boucher*¹

[15 novembre 1932]

Pigeon comme un baiser doux
 O Pigeon comme les plus doux baisers
 Pigeon avec une aile noire
 Pigeon, doux pigeon, doux doux pigeon
 O doux pigeon

Ton aile noire comme aile blanche
 Ton aile blanche comme un murmure
 Ô doux pigeon, ô mon doux pigeon
 Oiseau plein de départs et de fuites
 Seule migration d'une course éperdue
 Seul battement d'ailes sans fin

Voici la dernière manifestation de ce qui fut notre bonheur. Ce temps, déjà, ne nous appartient plus. Mais rien ne nous appartient!

[Non signé]

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 81. Cette lettre-poème d'Alain Grandbois n'a pas été reprise dans *Poésie II* (*Op. cit.*). Elle peut être rapprochée d'un poème de Lucienne Boucher intitulé «Pigeon», paru dans *Depuis longtemps déjà* (p. 20-21).

Le roman inutile

Dimanche soir.

Notes.

Je t'ai écrit deux autres lettres, que j'ai
par la suite déclinées. Elle voudraient un
souffrir la vérité est que je ne suis plus
franc. Il faudrait faire un choix, dire ceci
ou cela. Les choses se passent en moi
qui se haïssent, se contredisent. Occident, entre
deux pôles, et qui se haïssent, se contredisent
Je te cite Romain Rolland et je te cite
je ne veux plus te savoir jamais. Il n'y a
de vérité au milieu. Tout tient dans les ex-
trêmes, sauf pour les très rares. Réfléchir,
c'est déjà faire des concessions, rayer le
métal. Je suis devant, et je te veux vivan-
te. Je ne peux pas, je crève. Tu me tentes
dans ta main ou ta genouillère, et j'aime ça
jeant. Voilà ! Et après ?

Et après, il n'y a rien. C'est la fin. On
ne gagne pas, on ne perd pas, la vie
marche nous dehors. Le grand fleuve,
les petites rivières, tu vois tout cela.

111. À *Lucienne Boucher*¹

[16 novembre 1932]

Lucienne,

J'ai travaillé toute la journée. Je suis fatigué, dégoûté, malade. Tant
 5 d'heures, qui pourraient être heureuses, pour cette chose médiocre, sans
 intérêt². Je viens ce soir à toi comme à une récompense. Je relis tes lettres, j'y
 retrouve un peu de ton amour. Mais comme je crains que tu ne te trompes.
 Tu ne me vois pas. Tu m'imagines, tu me crées. Ma jeunesse te fait illusion.

Mon mal de gencives m'a repris. Je ne bois plus de vin, je
 10 m'empêche de fumer. Je dors mal. J'entre dans la tempête. L'horizon n'a
 jamais été aussi fermé, aussi sombre.

Je ne me plains pas, je constate mon impuissance. Je ne puis rien que
 te rendre malheureuse. Toutes mes anciennes rancunes, tous mes anciens
 dégoûts me montent à la gorge, m'étouffent. Tant que tu étais là, j'oubliais,
 15 je vivais chaque minute sans songer à la suivante. Et celle-ci m'apportait la
 même douceur. Ainsi des heures, des jours.

Je regrette chaque heure de sommeil qui m'a pris à toi, chaque page
 lue, chaque baiser non donné. Je ne me souviens plus du goût de ton baiser.
 Il y a si longtemps. Et maintenant je désire tes lèvres, même au moment où
 20 ma bouche s'emplit de sang.

Je t'aime.

Alain

25

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 82-83.

² En 1932, Grandbois termine alors la rédaction de *Né à Québec*.

112. À Marcel Dugas¹Mercredi, le [16]² nov. 32.

Mon cher ami,

Merci pour votre lettre. Vous avez une nièce qui porte un bien joli
 5 nom³. C'est frais, ça sent le printemps, etc. Par le temps qui court, un peu de
 printemps ne peut faire de tort à personne. Conservez-le le plus longtemps
 possible. Les loups parisiens ne sont pas plus à craindre que les loups de
 Montréal baptême (ou Christ, au choix). Veuillez présenter à cette jeune
 personne les lointains hommages d'un «oncle» inconnu.

10 Je ne suis pas brouillé avec Morin⁴ de Cannes. C'est plus compliqué
 que cela. Nous sommes des gens du monde, mon cher. — De quel monde,
 grands Dieux! — Je suppose et j'espère que vous avez gardé le silence au

¹ Autographe, 4 f. (20.9 X 27 cm) au crayon noir sur papier de marque «The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne» (ACA, fonds Marcel Dugas). Marcel Dugas (1883-1947) et Alain Grandbois se sont rencontrés en août 1925. Marcel Dugas est bien connu des milieux littéraires, ayant collaboré à de nombreux journaux, dont *le Nationaliste*, et participé activement à la fondation de la revue *Nigog*. À Paris, il travaille aux Archives du Canada de 1920 à 1940. Sur sa vie et son œuvre, voir Marcel Dugas, *Poèmes en prose*, édition critique par Marc Pelletier, Montréal. Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1998, 581 p.

² Erreur de datation. En effet, Grandbois écrivait en tête de lettre : «Mercredi, le 15 nov. 32». Or, le 15 novembre 1932 tombe un mardi, et non un mercredi. Nous corrigeons ce qui nous paraît être une simple erreur d'inattention.

³ Bérengère Courteau (1900-1986) était la fille de Corinne Dugas, sœur de Marcel Dugas, et du docteur Gaspard Courteau. Elle séjourna à Paris, chez son oncle Marcel, de 1932 à 1934. Le 6 septembre 1932, Marcel Dugas lui écrivait au sujet de Grandbois : « Mon ami Grandbois de Québec est revenu en France. Il n'est resté à Paris qu'une semaine. Il est à Cannes où il met la dernière main à un livre [*Né à Québec*] qu'il veut faire paraître cet hiver. Voilà un type qui te plairait beaucoup, mais c'est un volage, il ne sait pas s'attacher. » (BNQ, 35/1/17)

⁴ Le seul indice que nous ayons pour identifier cette personne consiste en une carte d'affaires, sur laquelle nous lisons: «Major Norbert Morin M.D. Chevalier de la Légion d'Honneur/ Croix de Guerre avec palme/ Officier du Dragon de l'Annam/ Officier de l'Ordre de la Santé Publique. Secrétaire Général du M.Y.C.C.A. Hôtel Carlton/ Cannes» (BNQ 204/8/5).

sujet de ma retraite¹. C'est tout ce qu'il voulait savoir. Et encore non, ce n'est pas exactement cela qu'il voulait savoir. Et si vous ne le devinez pas, vous ne méritez pas que je vous le dise.

Ne vous tourmentez pas exagérément à propos de votre Verlaine².
 5 Morin vous l'apportera, si le vinaigre réussit. Sinon, il est possible qu'à mon départ de Port-Cros, je fasse une fugue à Cannes. Et de retour à Paris, je vous rendrai heureux. Mais vous ne perdez rien pour attendre. Vous ne trouveriez pas en ce moment 100 francs pour la relique. Vous êtes le dernier
 10 prêtre de Lélian³. On s'en fout. Le reste, les anniversaires, les articles, les chroniques, les discours, les lettres, les gloses, les hôpitaux, l'Angleterre et le petit Rimbaud, c'est de la littérature à tant la ligne. Soyez calme.

Imaginez-vous que je suis malade. J'ai trop raillé la vie de cloporte que vous et vos quatre millions de congénères menez à Paris. Nous vivons à une époque où les mots vous reviennent sur la gueule. (À ce propos,
 15 j'aimerais assez voir celle de votre ami Ludwig⁴ qui s'est fait Genevois pour

¹ Après un séjour en Terre sainte, en mars et en avril 1932, on peut supposer que Grandbois s'est attardé au Moyen-Orient et en Afrique du Nord: Istanbul et Marrakech, voyages datés de 1933 par Jacques Blais, pourraient se situer sur cet itinéraire qui ne le ramène en France que le 6 août, date de son arrivée au Havre (*Poésie I, op. cit.*, p. 39). De novembre à décembre, il séjourne à Port-Cros, dont il avait fait, depuis quelques années déjà, un lieu privilégié de «retraite» (Voir *Visages du monde, op. cit.*, p. 249-256).

² Dans le contexte, on peut croire qu'il est question d'une édition de luxe d'un livre de Paul Verlaine, livre que Norbert Morin aurait emprunté à Marcel Dugas sans le lui remettre. Par ailleurs, soulignons que Marcel Dugas a écrit un essai sur Verlaine, ayant pour titre: *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, paru à Montréal, aux éditions Marchand Frères Limitée, en 1915. L'exemplaire de Grandbois, aujourd'hui conservé chez un antiquaire de Deschambault, porte la dédicace suivante: «Pour le fauve Alain Grandbois, brise-tout et brise-femmes en qui il recherche avidement l'image de la nymphe idéale. Marcel Dugas.» Cet essai a été repris sous le titre *Verlaine, essai* (Paris, Radot, 1928).

³ Allusion au célèbre anagramme de Paul Verlaine: Pauvre Lélian (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, coll. «Pléiade», 1962, p. 645).

⁴ Nous n'avons pu identifier cette personne.

avoir la paix). Je suis malade, et je suis satisfait de l'être. Ça m'occupe. Et ça me donne un but dans la vie, qui est de guérir. Chacun ses ambitions.

Quand publiez-vous *Fréchette*¹? Et quand retournez-vous au Canada dont le front est ceint de fleurons glorieux? Et quand aurais-je le plaisir de vous voir? S.B. et que D.V.G.².

Alain Grandbois

P.S. Faites mes amitiés à Royal et à son ami le Corse³.

10

113. À *Lucienne Boucher*⁴

Vendredi [18 novembre 1932].

Lucienne (mon doux doux pigeon),

J'aurais dû t'aider, t'encourager, te dire des mots de douceur, calmer ta peine. Je n'ai regardé que moi, je n'ai vu que ma propre misère. Il faut me pardonner, oublier.

¹ Marcel Dugas publiera l'année suivante *Un Romantique canadien: Louis Fréchette, 1839-1908*, aux éditions de la Revue Mondiale (2^e éd., Montréal, Beauchemin, 1946).

² Abréviation de «Soyez bon et que Dieu vous garde».

³ Il est fait allusion à Roy Royal et à son ami le Corse dans un texte de Grandbois publié dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, où il décrit le milieu des Canadiens français qui fréquentaient, à l'époque, le café des Deux Magots: «Il y avait des Canadiens [...] Roy Royal, beaucoup d'autres, et un petit Corse aux yeux vifs, François Quilici, rédacteur politique à l'agence Havas, qui devint plus tard à Londres, l'un des premiers lieutenants du général de Gaulle» (vol. 7, Montréal, p. 159). Le souvenir de François Quilici est également évoqué dans *Visages du monde* (*op. cit.*, p. 709 et note 3). Baryton, professeur et critique musical, Roy Royal (1895-1968) a séjourné en Europe entre 1919 et 1948. Il enseigne à Paris à partir de 1926. À son retour au Québec, il ne s'établit à Montréal qu'à partir de 1951 où il enseigne à l'école de musique Vincent-d'Indy. Entre 1951 et 1954, Roy Royal sera également chroniqueur musical pour l'hebdomadaire *Le Petit journal*, avant de devenir responsable du Service des enregistrements de musique canadienne et d'interprètes canadiens pour le compte du Service international de la Société Radio-Canada, et chef des émissions musicales jusqu'en 1964 (Helmut Kallman, Gilles Potvin et Kenneth Wonters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 895-896).

⁴ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 84-85.

Des beaux jours reviendront peut-être. Fermons les yeux, attendons-les. Il ne faut pas trop se retourner en arrière. Je veux aussi que tu aies confiance. Je ne ferai jamais rien contre nous. Je tenterai de nous protéger. Mais où sont les forces lumineuses?

5 Je ne vois que ténèbres. J'ai les pieds et les mains liés. Mais toi tu as ton destin, ta vie. Et j'en arrive à souhaiter pour toi les choses qui me blessent au plus profond. Où est la vérité?

Je ne sais plus. Et tout ce que je sais m'est intolérablement douloureux. Je n'ai rien à te donner, rien. Pas même moi. Et il m'est enlevé
10 le seul plaisir viril de l'amour: protéger. Tu es loin, à la merci des autres, des étrangers. Tu leur appartiens. Tu vis de leur vie. Vous partagez vos matins, vos soirs. À quoi peut-il servir que je t'aime, que tu m'aimes? Notre étoile nous fuit.

Ma solitude ne m'a jamais paru plus désolée, plus inutile. Je n'ai
15 plus de repos. Je dois nourrir chaque heure du jour pour qu'elle ne m'écrase pas. Et la nuit, je sombre. O mon petit, je m'étais fait un si beau rempart de dédain, d'indifférence et de dur isolement. Et cela prend des années, avec toutes sortes de luttes et de cris pour en arriver là. Et tu es venue. Et je flairais le poison. Et j'ai pris le poison. Et tout est à recommencer.

20 Si je savais au moins que tu es heureuse, que tu le seras. Mon tourment vient de toi. Je me priverais avec joie de ta présence, de toi, de toi que j'aime, si cette privation pouvait t'apporter la sécurité, la paix. Mais... Mais n'as-tu pas, au bout de tes doigts, une toute petite lumière, un reflet de lumière pour nous guider? Moi seul, ça irait. J'ai l'habitude. Mais tu es en
25 moi, je te porte. Et je ne sais plus rien que t'aimer.

Alain

114. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Port-Cros, le 19 novembre 1932]

MERCI POUR PHOTOS SOYEZ SANS INQUIETUDE RETARD
 5 COURRIER GROS TEMPS ANNONCE MEILLEURES & PROFONDES
 TENDRESSES

ALAIN

10

115. À *Lucienne Boucher*²

Samedi [19 novembre 1932].

Mon amour,

Le bateau, hier, n'est pas venu. Il est arrivé aujourd'hui, par gros
 temps. Il repart tout de suite. Je t'écris ce mot en courant.

15

J'ai reçu tes deux lettres, ta photo. Comment te remercier! Après tes
 lettres, j'ai eu envie de déchirer celle que je t'ai écrite hier, où je te laisse voir
 mon désarroi. Je te l'envoie quand même. Si tu savais comme je souffre! Ne
 m'envie pas une solitude qui par moment devient intolérable. Il faut se
 battre à chaque minute avec chaque souvenir, avec chaque rappel. Puis la
 20 troupe des images mauvaises surgit. Comment se défendre soi-même, et
 défendre son amour! Je voudrais tant, parmi tes attitudes fugitives,
 distinguer ton visage éternel.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 87.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 88-89.

P.S. Ce qui m'avait tant plu (avec un t?), quand tu me parlais de ton «entrevue» avec Mgr¹, c'était les mots que tu lui disais: «Mon jeune amant!». Et je voyais son visage papelard, ses mains croisées sur son ventre, sa bouche immobile qui retenait les phrases onctueuses — la chair est faible — et ton visage de gosse, et ton enfantine diplomatie. Tu es si jeune, mon doux pigeon. Si jeune. Et j'aime chez toi ces coins intacts.

Je n'ai pas signé le «poème» parce que le «poème» est à toi, vient de moi, et que chaque mot le signe. Et parce qu'il est inachevé².

116. À Lucienne Boucher³

Dimanche [20 novembre 1932].

Lucienne,
doux doux pigeon

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne. Cependant, depuis plusieurs années, Lucienne vit séparée de son premier mari, le musicien Alfred Laliberté (1882-1952), qu'elle avait épousé à Montréal en 1918. Après sa séparation d'avec Alfred, Lucienne a entrepris plusieurs démarches en vue de divorcer et faire annuler son mariage, expliquant du coup cette entrevue avec un membre du clergé, qui aura, par la suite, intercédé auprès des autorités de Rome. Après plusieurs séjours en Europe, à Berlin notamment, le pianiste Alfred Laliberté s'est établi à Montréal en 1911. Sa rencontre avec Lucienne remonte possiblement à l'année 1912, alors qu'Alfred Laliberté est invité à se produire au salon de Mme Normandin Boucher, rue Sherbrooke. Lucienne chante pour l'occasion quatre *Préludes* de Scriabine, des airs de Grieg et Dupont (Renseignements fournis par Marie-Thérèse Lefebvre, Université de Montréal, faculté de musique; voir également « Social world », *Montreal Star*, 5 février 1912). Il ouvre, peu de temps après, un studio à New York (1913-1914). La guerre l'oblige cependant à revenir à Montréal, où il enseigne à l'école de musique Vincent d'Indy (jusqu'en 1935). Wilfrid Pelletier compte alors parmi ses élèves. Alfred Laliberté ouvrira par la suite son propre studio de musique, rue Sainte-Catherine, que fréquenteront plusieurs musiciens, écrivains et poètes de l'époque, parmi lesquels on retrouve notamment Robert Choquette (Helmut Kallman, Gilles Potvin et Kenneth Wonters, *Encyclopédie de la musique au Canada*, Montréal, Fides, 1983, p. 551).

² Voir lettre à Lucienne Boucher datée du 15 novembre 1932.

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 95-101. Cette lettre-poème figure dans *Poésie II* (*Op. cit.*, p. 42-45). Il en existe une troisième version, soigneusement dactylographiée (BNQ, 204/10/02). En marge supérieure du premier feuillet, Grandbois a noté: «Cahiers du Sud. Marseille», ce qui pourrait laisser croire qu'il a adressé ce texte à la célèbre revue. Le poème n'y fut toutefois jamais publié.

Je veux t'écrire ce soir un poème du cœur
Je suis fatigué de la logique et des constructions
J'écris vite comme je pense et sans ordre aucun
étant las de presser les mots comme la meule de blé
voulant te donner les mots avec la terre et l'écorce
ceux qui craignent la nuque grasse du meunier
et ceux de la semaine rougissant de sortir le dimanche

Tu les garderas tous pour toi seule sans traduction
peut-être ne signifient-ils pas grand'chose
mais c'est reposant d'écrire un poème avec les mots du cœur
ce qu'ils n'expriment pas tu le comprendras
comme si tu étais dans mes bras ta tête
sous mon menton tes yeux fermés
et le ventre et les cuisses et les genoux et tout le corps
éteint sous la belle fatigue d'avoir trop fait l'amour

Car c'est un poème du cœur avec
des mots du lundi au samedi
les uns sont trop nus ou trop habillés
les autres comme un troupeau de moutons difficile
de distinguer celui-ci de celui-là
mais fermant les yeux on avale tout le troupeau
les plus mauvais même faisant le sang rouge

Il faut seulement fermer les yeux sans orgueil
alors les paupières closes voyant la montagne
dans une région fermée aux géographies
voyant la montagne et le plateau dessus
avec le plateau peut-être une mare sous des saules

peut-être un chien qui aboie
peut-être dans les lointains des brumes légères et bleues
comme dans les tableaux florentins
peut-être le silence quand se lèvent les paumes de la nuit
peut-être tout ou rien de cela il n'importe
Tu as vu la montagne ça suffit
avec au bout du plateau la maison
C'est pour cela que je t'écris un poème du cœur
moi ce soir ici avec la mer tout autour
et l'ombre de la mer et du ciel et l'ombre
de ma main sur ce papier
l'huile brûlant doucement sous le globe de la lampe
et moi te portant doucement
peut-être gênes-tu parfois ma respiration
c'est pourquoi je lève un peu la tête pour respirer

La maison du plateau tu la vois
avec tes beaux yeux tristes de certains soirs
elle a la couleur du sol originel
des pierres non cimentées
les pierres de vraies maisons n'étant pas hostiles
s'appuyant l'une sur l'autre avec des mains d'amitié
la maison s'élève comme l'humble croissance de la terre
le toit n'atteignant pas la branche basse des grands arbres
sans étage mais une pièce unique
contenant le feu pour la nuit et le jour pour le jour
c'est la maison du cœur au bout du plateau
que reste-t-il à t'expliquer
portant tes yeux dans mes yeux

mais soulevant parfois mes épaules pour respirer
 nous sommes un c'est l'essentiel

La maison du vrai cœur n'a qu'une porte pour entrée¹
 la porte est ouverte sans battant
 ouverte que pour entrer sans défense et sans retour
 doux pigeon doux inutile de vouloir sortir
 une forteresse est moins forte qu'une porte ouverte sans battant
 personne ne s'en est jamais douté cependant
 il se peut aussi que les saules promènent
 des reflets mauves sur l'étang
 ou que la forêt balance la tête rouge des chênes
 ou que le chien jappe à la lune
 ou que la brume se change en fantôme d'or
 ou que la plus jeune étoile trouble le silence de la nuit
 qu'importe tu as vu la vraie porte du cœur

Clos tes yeux tristes aussi pour la fenêtre
 par là tomberont toutes les nuits douces
 par là les jours clairs et les matins frais
 par là l'automne et l'été et l'hiver et le printemps
 – que tourne la roue des saisons! –
 parfois nous deux seuls à la fenêtre
 suivant un petit nuage blanc sans presque bouger
 suivant un vol d'oiseau avec le lent mouvement du cou

¹ Titre d'un poème de Lucienne Boucher, «Maison du vrai cœur», paru dans *Depuis longtemps déjà* (*Op. cit.*, p. 69).

suivant le feu rose de la plus vieille étoile
les doigts joints les épaules collées
alors on veut croire que Dieu existe
Tu vois les yeux clos la fenêtre du cœur
un jeune arbre est tout contre frêle et jeune
on peut compter ses feuilles le soleil passe à travers
on voit dans le vert tendre les veines brunes comme des pattes
d'oiseau
les soirs de tempête il s'abat aux carreaux gémissant
le matin il s'égoutte comme une fleur
le soleil lui fait mal ou va l'embrasser
Par la fenêtre on sort puis on rentre par la porte
c'est le cercle magique du cœur
c'est important ce n'est pas tout
Mes yeux dans tes yeux tu as vu la montagne et
le reste et ce cercle et nous deux
dans le cercle du cœur attends

Clos encore tes yeux parce qu'il faut voir encore
dans la plus grande ombre de la pièce
le seul vrai lit secret du cœur
avec tes bras et mes bras et tes jambes et mes jambes
et tes mains descendant le long de ma poitrine
et mes mains montant le long de tes genoux
Clos tes yeux pour nos doigts pleurent de joie
sur nos ventres attentifs et doux
pour nos mains charnelles guettant le premier frisson
ah bientôt toi fontaine ouverte et moi
fiévreux emportement
Clos tes yeux mon amour clos tes yeux pour mieux voir

ce cœur éternel en délire que le silence soit parfait
 nous sommes seuls vivant dans un monde endormi
 et voici le moment où ta chair vivra par ma chair
 et nous voici roulant sur la plus belle houle de la mer
 nous voici roulant aux surfaces et profondeurs
 et nous voici plongeant jusqu'aux racines du sang
 Et nous voici les yeux durs comme des pierres criant mille cris muets
 Roulons roulons toutes les houles de la chair
 brûlons brûlons jusqu'aux os ce splendide incendie
 plongeons plongeons jusqu'aux ténèbres du cœur
 Et clos tes yeux plus encore mon amour
 clos tes yeux comme des portes de fer
 pour mieux voir le fond du vrai cœur
 où tremble cet amour sombre et sacré

Alain

117. À *Lucienne Boucher*¹

Mardi [22 novembre 1932].

Lucienne,

Je viens de recevoir tes lettres. Je les ai lues à la course. Je ne puis te répondre tout de suite, le bateau repart à l'instant. Je t'écrirai ce soir.

Tu touches enfin le nœud du problème. C'est ce qui a empoisonné les derniers jours que nous avons passés ensemble. Je savais que le moment viendrait où...

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 102-103.

Je m'étonne que tu n'aies pas vu alors ce qui me torturait. Ou bien
avons-nous caché soigneusement, tous les deux, ce qui pouvait nous faire
trop mal. Nous avons peut-être eu tort. Il eût mieux valu que nous tentions
de voir clair l'un avec l'autre, avec les mêmes yeux. De loin, les mots
5 prennent parfois de fausses significations, et blessent à faux.

Mais comment peux-tu douter de mon amour, ma Lucienne? Mes
jours et mes nuits sont pleins de toi. Et je n'ai jamais eu tant besoin de toi.

Et si tu savais comment un «homme fort» peut être faible. Et sans
défense, et muet comme un enfant effrayé. À ce soir. J'embrasse tout de toi.

10

Alain

118. À *Lucienne Boucher*¹

Mardi soir [22 novembre 1932].

15

Lucienne,

Il n'y a rien, dans ce que je vais t'écrire, que tu ne saches déjà. Tu
m'as questionné, je réponds, et au meilleur de ma connaissance, comme
disent au témoin les juges d'instruction. Ces questions-là, sous d'autres
formes et dans d'autres moments, tu me les as posées, ou tout au moins
20 indiquées. Mais toutes ne peuvent se satisfaire d'un oui ou d'un non.

Tu me demandes d'abord si je t'aime. J'aime autant te dire tout de
suite que cette première question m'a attristé, et qu'il me semble que tu n'aies
pas beaucoup réfléchi avant de l'écrire. Je sais que tous les amoureux la
posent. Mais ils disent «M'aimes-tu» avec le sens de «Je t'aime». Le ton que
25 tu emploies est plus grave, et tu ajoutes «vraiment»... Mon tout petit, je ne
sais pas si je t'aimerai dans dix ans ou dans vingt ans, mais je puis te dire
qu'aujourd'hui une chose m'habite et me torture, et c'est l'existence en moi de

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 104-107.

cet amour dont tu doutes. Je dois t'avouer au surplus que j'ai pris un peu de temps à l'admettre. À Cannes, je ne pensais à rien, il y a eu cette pente, cette descente vertigineuse, qui enveloppaient tout. À ton départ, seul, j'ai vu. On commence à voir quand on commence à souffrir seul, et non quand on souffre à deux. Et puis il y a eu Port-Cros, et toi. Et déjà tu étais au fond de moi. Aujourd'hui, mon Dieu... Comment peux-tu, puisque tu m'aimes, ne pas voir que je t'aime!

Maintenant, le *nœud*. J'ai lu ta lettre, comme tu me l'avais demandé, avec mon cœur. Mais il me faut bien te répondre autrement. Nous sommes dans une impasse, qui n'a rien à voir avec le cœur. Nous sommes devant des faits. Si je te parle rudement, et crûment, n'accuse que les circonstances et la vie. Je ne puis tout de même exposer une situation qui me blesse, et qui te blesse, avec des mots tendres.

Un être normal qui aime désire et veut la possession intégrale de l'être aimé. C'est la loi légendaire du monde. C'est la plus ancienne et la plus forte. Je n'échappe pas à la loi. Je t'aime. Mais c'est aussi parce que je t'aime que je ne t'ai jamais demandé de te conserver *jalousement* pour moi. Si j'ai retenu mon élan, c'est que certaines raisons me le commandaient. Et ces raisons, je te les ai répétées cent fois. Si tu avais été libre matériellement, je te l'aurais demandé, je l'aurais *exigé*¹. C'est le droit de l'amour. Mais tu n'as rien, et je n'ai rien. Je ne peux même pas t'offrir la pauvreté. La pauvreté, c'est encore se nourrir, se vêtir, se loger, vivre enfin. Mais comprends donc que je ne sais pas ce que je ferai dans trois mois. Je n'ai pas peur de la réalité, je la vois. Et l'amour n'a pas que des droits. *Je ne peux pas*², dans les conditions présentes, *je ne dois pas* tenter d'influencer en quoi que ce soit la courbe de ta vie. Ce serait une faute, la plus grave. Parce que je n'ai rien à

¹ Souligné par l'auteur.

² C'est Grandbois qui souligne ici et dans la suite du texte.

t'offrir en échange de ce que tu m'apporterais. Je ne pourrais pas te garder, comprends-tu? Je m'en vais à l'aventure pour voir, essayer, trouver peut-être. Mais si l'aventure tourne mal!...

5 Mais tu sais tout cela, tu connais tout cela, pourquoi retournes-tu toujours ce fer dans cette plaie? Tu sais bien que je ne puis songer à accepter les sacrifices que tu me proposes! Pourquoi me forcer à refuser ce que ma folie, dans les moments de faiblesse, retient et appelle?

10 Quoi que tu fasses, je comprendrai. Je souffrirai un peu plus, cela me concerne. Mais je souffrirais davantage de me sentir impuissant devant ta privation et ton dénuement.

Mais il faudra que tu m'aides. Mes forces ont des limites. L'espoir pour nous, mon petit, je ne sais pas. Les rêves nous fuient sans cesse. Et cet espoir qui gîte tout au fond de moi, je n'ose le formuler.

Je t'embrasse. C'est encore mon droit.

15 Le droit d'amour!

Alain

119. À Lucienne Boucher¹

20 Jeudi [24 novembre 1932]. Soir.

Lucienne,
mon doux pigeon doux

25 Aujourd'hui encore, le bateau n'est pas venu. Hier, il ne m'apportait rien de toi. Dans la soirée, j'ai reçu ton message. J'attends toujours la photo promise, des lettres. Ce soir, il souffle un vent d'Apocalypse. Le Mistral, le

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p.108-113.

vrai. On imagine que tout va crouler. Et je songe avec pitié aux orgues de cinémas.

Je travaille. Et plus je travaille, plus je vois s'allonger, reculer la fin de ce cauchemar. Je regrette maintenant d'avoir tout brûlé¹. Ce que je fais est aussi médiocre. J'ai parfois envie de tout faire sauter, de fuir. Alors je cours jusqu'au manoir. Puis je reviens à ma table, docile, résigné. Et je me remets à écrire avec application des niaiseries sur le haut baron du Bois d'Avaugour², le petit Algonquin Atouta³, la belle Madame de Frontenac, le bienheureux de Brébeuf⁴, la traite des fourrures, le traité de Saint-Germain, la baie d'Hudson, les filles du Roy, les castors, bref, sur tout ce qui a préparé jadis le glorieux avènement de la remarquable génération des jeunes mâcheurs de gomme – Wrigleys ou Chiclets – qui font actuellement l'orgueil et la joie des foyers canadiens.

Mes gencives se calment un jour, puis me donnent le diable le lendemain. Elles me fournissent depuis une semaine l'agrément de ce jeu précis et méthodique, et si j'étais ramolli, j'en ferais un système infailible à l'usage du baccara. Touchons du bois, pour éviter le spectre de la chaise à roulettes⁵. Et jurons le saint nom de Dieu dans sept langues, ce qui a pour

¹ Il est question du manuscrit de *Né à Québec*, dont on ne trouve aujourd'hui, dans le fonds Grandbois de la BNQ, qu'une seule version dactylographiée, de même qu'un certain nombre de fragments autographes, constitués de brèves notes de lectures. Jean Cléo Godin émet l'hypothèse que Grandbois aurait «brûlé» son manuscrit de *Né à Québec* «à la fin de l'hiver 1929 ou au début de 1930» (Voir *Né à Québec*, *op. cit.*, p. 12). Ce qui laisse supposer, par ailleurs, qu'entre 1930 et 1932, l'auteur aurait entièrement réécrit le récit de l'explorateur Louis Jolliet.

² L'orthographe du nom varie. On trouve également Dubois Davaugour. Pierre Dubois Davaugour (? - 1664) fut gouverneur de la Nouvelle-France de 1661 à 1663 (*Né à Québec*, *op. cit.*, p. 95, note 6).

³ Il faudrait lire Satouta, non Atouta. Robert Satouta (? - 1637) fut le premier Algonquin à être élevé par les Jésuites (Voir *Né à Québec*, *op. cit.*, p. 59-60, note 23).

⁴ Jean de Brébeuf (1593-1649) fut canonisé le 29 juin 1930 par Pie XI, ce qui lui donne, en réalité, le titre de saint, plutôt que celui de bienheureux (René Latourelle, «Brébeuf», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1966, t. I, p. 124).

⁵ D'après le contexte, il s'agit probablement d'un fauteuil roulant.

effet d'adoucir la rigueur des destins. (Du moins, c'est un marin portugais qui me l'a affirmé, à Braga, par un petit matin froid d'avril 1931¹, alors que je n'avais pas mangé depuis deux jours.)

À propos de gencives — c'est un sujet si intéressant — je dois te dire que Madame Balyse², ayant eu vent de mes souffrances, est venue m'offrir un certain astringent, merveilleux, paraît-il. Comme je l'en remerciais, étant d'un naturel plutôt poli avec les dames (quand toutefois je ne les viole pas), elle s'est assise près de moi, puis a profité de la conversation que nous avons engagée pour me raconter l'histoire véridique et complète de sa vie. Par timidité, je n'ai pas cru devoir prendre de notes. Mais j'ai tout, tout retenu. Et un jour — ou une nuit — où nous n'aurons plus rien à nous dire, je te servirai fidèlement cette tranche de beauté et d'amour. En somme, elle est sympathique. Et elle s'exprime d'une façon suave, ainsi que les personnages des romans d'Octave Feuillet³ — éditions expurgées pour personnes pieuses — et avec la voix de cette actrice, dont j'ai naturellement oublié le nom, qui joue *Aimer* de M. Paul Géraldy, les soirs de pluie, à l'illustre Comédie-Française⁴.

¹ Aucune chronologie ne fait mention de ce voyage. La ville de Braga est située au Nord du Portugal.

² Lire Balyne, non Balyse. Claudie Balyne, de son vrai nom Marceline Jeanne Gaffet, est née à Marseille le 24 avril 1884. «Châtelaine» de l'île de Port-Cros, elle a bien connu Grandbois et entretenu avec lui, à la fin des années 30, une correspondance importante déposée aujourd'hui dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/10/10). Le nom de Claudie Balyne vient de celui de son amant Claude Balyne (pseudonyme de Jean Picard). Voir *Visages du monde*, *op. cit.*, p. 242, 255 et 594.

³ Octave Feuillet (1821-1890) mit en scène, dans ses romans, des personnages guidés à la fois par le sentiment d'honneur et la religion (comme ce fut le cas, par exemple, de *Histoire de Sibylle*), et s'assura ainsi, à l'époque, une grande popularité auprès des milieux catholiques français.

⁴ La pièce *Aimer* de Paul Géraldy fut créée à l'Odéon en 1921. À l'automne 1932, on présente à la Comédie-Française non pas *Aimer*, comme l'affirme Grandbois, mais une nouvelle pièce de Géraldy, intitulée *Christine*. Mary Marquet joue alors le rôle principal féminin (*Les nouvelles littéraires*, 19 novembre 1932, p. 10).

Je n'ai revu ni Olive ni Pépin¹. Parce que tu l'aimais, je m'attendrais peut-être sur Olive, qui ne le mérite pas. Quant à Pépin, je le bousculerais parce que tu ne l'aimais pas. Et tout cela serait d'une monstrueuse injustice. Je vois encore cette chenille qui avançait, avançait...

Ozenne est revenu hier², remorquant son petit-fils. Le petit-fils mesure environ 1 mètre 92. Comme il est encore plus maigre que moi, et que j'adore humilier ces jeunes «greluchons qui se croient tout permis», je me suis donné l'ultime satisfaction de faire des effets de torse, de reins, etc. Mais ce matin le greluchon m'a dit: «C'est bizarre, il me semble qu'il y a deux ans vous étiez moins... hem... fatigué, enfin plus, comment dire, plus... plus... costaud.» Le pauvre bafouillait. Car c'est aussi un jeune homme bien élevé. Et j'ai cessé mes effets de torse, de reins, etc.

Le capitaine poète néglige de plus en plus son service. Je sens venir le temps où il ne viendra que dans les années bissextiles, le 29 février. Sa garçonnière l'occupe et le préoccupe. Il m'a dit hier: «C'est très joli, Monsieur, une garçonnière, très joli, mais ça ne va pas, non, non, c'est pas ça, ça ne va pas...»

– Qu'avez-vous, capitaine, m'écriai-je, qu'avez-vous?

– Eh bien, Monsieur, me répondit-il, jetant un regard circulaire sur les alentours et baissant prudemment la voix, eh bien je m'aperçois que pour goûter pleinement les délices d'une garçonnière, il faut être garçon...

– M. de La Palice n'aurait pas trouvé mieux, capitaine.

– C'est encore un écrivain, ce M. de La Palice, m'a-t-il demandé, déjà flatté?

¹ D'après une note de Lucienne Boucher, Grandbois avait baptisé ainsi deux singes vivant sur l'île de Port-Cros (*Lettres à Lucienne, op. cit.*, 1987, p. 113).

² Nom du capitaine qui effectuait la navette entre Port-Cros et la côte (*Lettres à Lucienne, op. cit.*, 1987, p. 113).

Je n'ai pas eu le courage de le détromper. Je lui ai même raconté que c'était un des plus grands poètes du XVI^e siècle. Alors il m'a dit qu'il fouillerait son *Larousse* le soir même.

«Vous ne trouverez rien dans *Larousse*, répondit vivement Tit-Lin¹. Ce grand poète a été victime d'une cabale effroyable. On l'a écrasé, ignoré. *Larousse* ne mentionne que ce La Palice qui a été tué à la bataille de Pavie, et qui était le père du grand. Et encore, on a même fait des chansons sur lui, par vengeance. La jalousie, vous savez...»

Et je me suis étendu longuement sur la jalousie qui règne, à l'état endémique, dans le gendelettre.

J'aimerais bien que tu me fasses parvenir cette *Bible* dont tu m'as parlé. Un peu de sa lecture me reposerait des nourritures grossières que je dois assimiler ces temps-ci pour me garder dans l'atmosphère des coureurs de bois, nos aïeux, dont je retrace péniblement la vaine épopée. La Bible est d'ailleurs le bouquin le plus poétique qui soit². (En l'exceptant, bien entendu, les ouvrages de l'ex-belle-sœur de ta chère amie Lulu³.) Mais avant de me l'envoyer, ferme les yeux, ouvre-la au hasard, puis tu indiqueras, par un trait au crayon, la page — que tu pourras même lire — où tes doigts se seront posés. C'est une vieille coutume saxonne. Mais il ne faut pas tricher, ni s'y reprendre à deux fois.

¹ Grandbois joue sur le diminutif de son prénom: Alain, Tit-Lin, qu'emploie également dans quelques-unes de ses lettres la mère du poète. Bernadette Rousseau-Grandbois.

² Dans plusieurs entrevues, Alain Grandbois signalera la Bible parmi ses lectures préférées (Voir, notamment, *le Nouveau journal*, 7 avril 1962, p. 3).

³ Grandbois fait ici allusion, en la personne de «l'ex-belle-sœur», à Simone Routier. Son frère, Gustave Routier, avait épousé à l'automne 1920 Lucienne Quéniart, originaire de Lillers (Pas de Calais, France), et que Grandbois prénomme Lulu, une amie de Lucienne Boucher.

Et voici la rubrique des faits extraordinaires qui se sont passés à Port-Cros depuis ton départ. Je suis très las. Embrasse-moi. Encore. Et ne pleure pas, doux doux pigeon. C'est tellement inutile.

Alain

5

120. *À Lucienne Boucher*¹

Vendredi [25 novembre 1932]. Soir.

10 Lucienne,

J'ai reçu ta photo. Je l'ai mise sur ma table. Elle est là seule. Tu es seule aussi dans ma pensée, et au centre de mon cœur. Mais tu me fais souffrir comme si vous étiez mille.

15 Je ne sors plus du tout. Je ne suis retourné ni à la Vigie, ni à Port-Man². Je travaille jusqu'à ce que la fatigue m'assomme. Et je possède peu de souffle. C'est encore trop lent. J'imagine que je n'étais fait que pour flâner, rire, goûter les heures les unes après les autres, auprès d'une femme aimée. La femme aimée, c'est toi. Mais tu es si loin, si loin.

20 Le Mistral s'est tu. Il n'y a plus que le léger clapotis de la mer. Je l'entends en ce moment, qui me parle de toi, des jours passés, des jours perdus à jamais. Et toi, où es-tu, que fais-tu? Il est onze heures. Le monde est mort.

Il y a quinze jours, c'était notre dernière nuit. Tu étais près de moi, vivante, ardente, folle. On s'attristait, puis on oubliait. Nous étions riches!

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 114-115.

² Port-Man est l'une des forteresses que l'on retrouve à Port-Cros. Le fortin de la Vigie fut construit par Napoléon en 1810 sur l'un des plus hauts points de l'île. C'est là que se réunissaient, à l'époque, plusieurs écrivains associés à la *Nouvelle Revue Française*, parmi lesquels se trouvaient Jules Supervielle, Marcel Arland et Jean Paulhan, dont Grandbois mentionne les noms dans la première version d'un texte consacré à Port-Cros (Voir *Visages du monde*, *op. cit.*, p. 256, note 17).

Et voici que ce soir, mes mains tendent inutilement vers toi. Mes mains sont vides.

Le bonheur ne m'aime pas.

Alain

5 P.S. Je laisse pousser ma barbe.

121. À Lucienne Boucher¹

10 Dimanche [27 novembre 1932].

Lucienne,

Ainsi, tu t'étais trompée sur la valeur de ma «force». Je regrette de ne t'avoir pas fourni avant ces derniers jours cette marque de pauvreté, de faiblesse. Tu serais aujourd'hui moins *amèrement*² déçue. Je t'avais
15 cependant prévenue que tu t'illusionnais sur ma modeste personnalité. Tu me donnes maintenant raison.

C'est que tu commences simplement à me voir tel que je suis.

Seulement, tu oublies une chose. Si j'avais possédé ces brillantes qualités dont tu constates chez moi l'absence, il est extrêmement certain que
20 nous ne nous serions jamais rencontrés à Paris, Cannes ou Port-Cros. Je serais quelque part dans le monde où l'on fait des affaires. Selon toutes probabilités, je serais même riche. Et j'aimerais les chiffres et les villes, les automobiles, les théâtres, le Ritz, et je fréquenterais les ministres et les bordels chic, je serais marié depuis un lustre et j'aurais un enfant snob, et b...
25 toutes les femmes, excepté la mienne. En somme, je serais un monsieur honorable et respecté, dans le genre de ceux dont on dit qu'ils possèdent des ambitions et qu'ils aiment la vie.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 116-119.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Or, il arrive précisément que moi, je n'aime pas la vie. Que je m'en évade le plus possible. Que je fuis les hommes en général parce que je les méprise, et que je me fuis moi-même pour la même raison. De sorte que lorsqu'il me fut donné de choisir entre diverses carrières, puisque nous
 5 vivons dans une époque où il faut apparemment faire quelque chose – je me suis toujours demandé pourquoi d'ailleurs –, j'ai choisi celle qui me paraissait devoir me donner le plus de facilités à éviter le contact des hommes, mes chers semblables, et à oublier le plus possible le sentiment de ma propre existence. – Les conditions sont aujourd'hui différentes. Je suis
 10 pris au dépourvu. Il faudra bien faire quelque chose. Mais je ne puis décider de cela ce soir. Alors...

Tu me parles aussi de luttes et de batailles. C'est très joli. Mais pour se battre, il faut se trouver vis-à-vis de quelque chose de défini, de saisissable. Faute de mieux, Don Quichotte avait trouvé les moulins à vent.
 15 Mais pourquoi répéter l'histoire. Le temps du monde fini commence (dixit Valéry)¹. D'ailleurs, je ne puis m'empêcher de te dire que tu es injuste. J'ai toujours cru qu'aimer signifiait autre chose que de faire de grands gestes. Oh! je sais qu'il est puissamment romantique de tout chambarder, de couper tous les ponts derrière soi, de hurler sa passion sur le toit de l'Opéra, de se
 20 rouler tout nu sur le parquet de la chambre, de bondir sur les places publiques, un poignard dans les dents et deux revolvers aux poings, d'assassiner au besoin le frère et la tante, la grand'mère et la bonne d'étage, le neveu du concierge et la nièce du pape, bref d'agir comme un fou furieux. Et je sais aussi que les femmes appellent ça des preuves d'amour. Mais
 25 comme les femmes réfléchissent peu, et qu'elles ne voient que l'ampleur du geste, elles ne s'aperçoivent pas que le fou furieux n'aime que son adorable

¹ L'expression se retrouve telle quelle dans l'«Avant-propos» de *Regards sur le monde actuel* de Paul Valéry, paru chez Plon, à Paris, en juin 1931 (*Œuvres*, édition établie et annotée par Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1960, t. II, p. 923).

soi-même. (Je veux dire qu'elles ne s'en aperçoivent pas tout de suite. Mais le jour vient..) Aussi dois-tu m'excuser si je possède de l'amour des conceptions beaucoup plus humbles. Mais que je crois plus justes.

5 Dans le cas qui nous occupe, je n'ai pas voulu, de crainte de me tromper, exercer sur toi une influence qui eût pu, si plus tard les événements s'étaient montrés défavorables, te blesser, te nuire, et ne te laisser que des regrets. Je t'ai laissée libre.

10 Et si tu voulais te donner la peine d'examiner cinq minutes nos positions respectives, *si tu te mettais à ma place* pour un moment, peut-être finirais-tu par comprendre que ce que tu appelles un manque de force n'est après tout qu'un modeste essai à vouloir observer, dans une certaine mesure, un minimum de justice et de loyauté. Mais tu ne le veux pas.

15 Si je n'avais écouté que moi, si je n'avais pas pensé à toi, tu m'adorerais. Maintenant tu me méprises, tu me crois lâche. La vie est si bizarre qu'elle vaut la peine d'être vécue. Pour quelque temps. Car les trop longues plaisanteries deviennent intolérables.

Alain

20

122. À *Marcel Dugas*¹

[Port-Cros] Lundi. [28] Novembre 32.

Mon cher ami,

Votre invite à retourner à Paris ne me séduit pas. Du moins pour le moment. Je suis fidèle à mes goûts. Je vous disais il y a trois ans que

¹ Autographe, 3 f. (20.9 X 26.9 cm) au crayon noir, papier de marque «The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne» (ACA. fonds Marcel Dugas).

Paris ne m'intéressait plus, et je puis vous le répéter aujourd'hui sans mensonges. Mais alors vous ne me croyiez pas. (Il n'y a d'ailleurs pas que Paris qui me dégoûte). Le seul regret que j'aie d'en rester éloigné me vient de ce qu'il me prive de votre amitié, dont je suis plus que vous ne pensez reconnaissant.

Vous vous êtes trompé sur Verlaine, ou je me suis mal expliqué¹. Je vous disais que vous demeuriez son dernier prêtre, mais non son unique admirateur. Je me flatte de compter parmi ceux qui le préfèrent encore au «dernier roman paru», malgré les sanglots longs de l'automne² que turlutte avec amour et pudeur, de Saint-Lambert à Sorel, le bon petit jeune homme qui s'est découvert un profil de ténor et une petite amie.

Mais je me flatte moins d'avoir produit sur votre nièce au nom de printemps cette sinistre impression de séducteur-né³. Je ne croyais pas avoir l'air aussi profondément crétin. Je me console en pensant que ce jugement a été fait sur photo, et peut être sujet à révision. — Et conservez précieusement vos préjugés mon cher, et soyez illogique tant que vous le pourrez. Les meilleurs théologiens vous diront que c'est là la meilleure façon connue de gagner le ciel.

Vous êtes bien aimable de feindre la curiosité à propos de *Jolliet*. Possédant peu d'illusions, et pas plus de vanité, je vous répondrai que je ne cherche pas à faire de ce récit un chef-d'œuvre, ni même une œuvre plus ou moins brillante, mais que je tâche seulement à corriger cet ennui qui suinte à travers les lignes, et qui donne au travail cette atmosphère de pensum dans

¹ Voir lettre à Marcel Dugas datée du 16 novembre 1932.

² Les « longs sanglots de l'automne » ne sont pas sans rappeler ici les premiers vers du poème de Verlaine, intitulé « Chanson d'automne » : « Les sanglots longs / Des violons / De l'automne / Blessent mon cœur / D'une langueur / Monotone. », extrait du recueil des *Poèmes saturniens*.

³ Voir lettre à Marcel Dugas datée du 16 novembre 1932.

laquelle il a été exécuté. C'est déjà bien ambitieux. Et je manque d'ambitions.

Je ne me porte ni mieux, ni plus mal. Et vos médecins de Paris n'y peuvent rien. Je préfère mes pantoufles, qui du moins sont muettes. En outre, il m'est totalement indifférent de moisir ici ou là, de crever cette nuit, demain ou dans six mois. Je considère que j'ai pris ma bonne part des joies qui nous sont accessibles. (Et j'en remercie le Créateur de ce monde glorieux).

Gide vous a-t-il converti au bolchevisme?¹

Soyez toujours bon.

Alain Grandbois

123. À Lucienne Boucher²

Mercredi [30 novembre 1932].

Lucienne,

Je sombre dans le plus noir cafard. Rien n'existe plus. Je vis dans l'ombre, derrière le mur, comme un crustacé. Je ne bouge pas, c'est la crise.

Je ne vois plus rien ni personne. Ton visage n'est plus vivant. Tu es devenue anonyme. Sauf aux moments où la souffrance se fait plus aiguë. Alors je te vois, lointaine et détachée. Tu es passive, tu donnes à qui insiste, demande. Tu es l'étrangère.

¹ À propos du bolchevisme de Gide, Grandbois écrivait dans l'un de ses carnets daté de 1934: «Je dois ici faire un aveu. J'ai longtemps cru que le régime bolcheviste, ses idées, sa mystique, pouvaient apporter dans la confusion et l'obscurité actuelles une lumière neuve. Ce n'était pas chez moi une attitude littéraire mais un besoin, et M. André Gide, en ce moment, n'avait pas fait son retentissant acte de foi.» (BNQ, 204/6/22).

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 120-121.

Je sais qu'il te faut une présence matérielle, physique. Tu vis au gré des jours et des êtres. Tes sens te conduisent. Tu as une mentalité d'homme. L'amour d'un côté, le lit de l'autre, si l'amour n'est pas là. Et le lit détruit lentement l'amour.

Je suis à bout de force. Il vaudrait mieux que nous ne pensions plus l'un à l'autre en tant qu'amants. Trop de forces s'érigent entre nous. Pourquoi résister? Et rendre les armes aujourd'hui ou demain...

Séparons-nous. C'est le seul geste que nous puissions faire qui ne soit complaisant, veule, ou contre les lois. Celles de la vie. Et celles auxquelles tu t'es depuis longtemps soumise. L'ennemi est en toi, au creux de ta chair. Ces libertés que tu t'es toujours octroyées t'ont enchaînée à jamais.

Et je ne puis être ton maître.

Alain

124. À Lucienne Boucher¹

[Télégramme expédié de Port-Cros, le 1^{er} décembre 1932]

[À Lucien(ne)... – 10 rue La Motte-Picquet Paris 104²]

CHEER UP AND BE BRAVE KEEP TEARS FOR WORST DAYS
DON'T FORGET SPRING ALWAYS COMES BACK LOVE³

ALAIN

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 125.

² Adresse de la mère de Lucienne, Madame Georgine Normandin-Boucher, située tout près de l'Hôtel des Invalides (7^e Arrondissement).

³ « sois courageuse et brave garde tes larmes pour de plus mauvais jours n'oublie pas que le printemps revient toujours » (Trad. de l'éd.).

125. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 1 déc., 1932

Mon cher Alain,

Je reçois ta lettre et avec quel plaisir! Je n'avais jamais été aussi anxieuse de toi, et à propos de je ne sais quelle nouvelle qui vient de Camille D.², je crois. Tu devais partir pour la Chine avec un ami en avion. C'est de là que la « folle du logis »³ m'a fait perdre la tramontane, et à force d'errer j'en suis venue à m'imaginer des choses terribles. Un moment, je te croyais entre les mains de fanatiques chinois te faisant subir mille supplices ou encore mourant sans les secours de la religion et doutant de ton salut. Mon petit, non, tu ne peux comprendre tout ce qui peut s'accumuler de souffrances dans le cœur d'une mère. Ses petits ne sont-ils pas en quelque sorte la substance de ce qui fait sa vie. Qu'ils fassent bien, qu'ils fassent mal, elle en ressent inévitablement le contre-coup, ou heureux ou malheureux, bien entendu. Sans eux, donc, pas de bonheur ni dans le temps ni dans l'Éternité. Pour plus de sûreté, n'est-ce pas, suivant la même vie chrétienne, ne nous perdons jamais de vue. Qu'importe si au terme j'arrive avant mes chers petits. J'attendrai, oh!, avec quel bonheur. J'ai commencé ce matin pour nous tous, plus particulièrement pour toi mon cher grand, si loin, si exposé à tout ce qui fait mes craintes. Comme je te l'avoue, j'ai passé par des mois inimaginables. C'est fini et, je suis heureuse maintenant de te savoir à Port-Cros, moins à la pensée de tes maux de dents, mais qu'est-ce que mon imagination en déroute m'a fait voir. Tout de même, c'est grandement à désirer que ce fameux mal de dents disparaisse et j'espère qu'en ce moment

¹ Autographe, 2 f. (16.5 x 26 cm), encre noire, papier couleur beige, recto verso, pliés en deux et paginés I à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} / Légation Canadienne // Paris // France », réadressée « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // en Méditerranée // par Hyères // (Var) » (BNQ, 204/9/19).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Héritée de Malebranche, l'expression signifie « imagination ».

c'est chose du passé. Comme tu aurais dû les faire enlever toutes ! C'est moi qui peux t'affirmer mon bien être actuel, plus que ma soi-disante beauté disparue.

Sais-tu, ton papa est fort surpris que tu n'aies pas reçu de nouvelles de lui. Il t'a écrit 3 fois... dont une vers le 10 octobre, t'envoyant un chèque de l'assurance, soit \$600.00. Tu ferais bien de tirer d'inquiétude ton père et à chaque envoi répondre immédiatement, ainsi nulle crainte d'oubli. La dernière lettre de ton papa t'intéressera sans doute par les nouvelles qu'il te donne des affaires en général. T'ai-je dit que ta tante Sr Léon-Eugène¹ avait subi une très grave opération. Tout a bien été, reste à savoir si elle peut se prolonger plusieurs années, car c'est cancéreux. Personne ne connaît ce dernier verdict, hormis Arthur, toi et moi. C'est mieux de ne pas inquiéter la malade, ni Sr Godefroy². Celle-ci en ferait une maladie. L'Oncle Maurice se maintient. L'oncle Arthur ne s'est jamais si bien porté, mais il se dit bien pauvre. S'il était à notre place, je crois qu'il aurait lieu de crier encore plus fort. Je pense bien que la paye se fait attendre, mais il peut espérer tout de même. Les Fêtes approchent, recevras-tu ce mot avant? J'ai un lot de bons souhaits que je t'envoie en attendant les autres que je t'adresserai prochainement. Je les résume en une tendresse faite de tout ce qu'il y [a] de meilleur en moi. Avec tout mon cœur de

Maman

¹ Sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois, dépositaire générale des Sœurs de la Providence à Montréal.

² Autre sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois, supérieure de l'hôpital du Sacré-Cœur à Cartierville.

126. À Lucienne Boucher¹Jeudi [1^{er} décembre 1932]. Nuit.

Lucienne,

La tempête rage sur l'île. On ne voit pas à cinq mètres. Les vents viennent de l'est, frappent la montagne, rebondissent sur la baie. La mer, la pluie, tout hurle. On se sent perdus. Au bout du monde. Au commencement du monde. Je regarde ta photo. Tu es lointaine, irréelle, inexistante. Tu m'as abandonné. Et ce soir, demain...

L'amère joie de la solitude ne me grise plus. J'avais mon orgueil. Tu me l'as enlevé. Tu m'as tout enlevé. Ces forces que l'on cultive patiemment, ces besoins que l'on chasse, ces désirs que l'on tue, ce cœur que l'on assèche, tout, tu m'as tout pris. Jusqu'à cette pénible estime de *soi-même conservée jalousement* pour les temps les plus difficiles. Je suis nu dans la tourmente. Et je cherche quelque chose autour de moi pour m'y accrocher, je cherche avec des mains d'aveugle.

Cette nuit je suis entré dans ta chambre, j'ai ouvert la porte qui communique. Ton odeur est disparue. Tu n'es jamais venue. Où es-tu? Dans quels rêves, dans quels bras? Pour qui souris-tu, pour qui pleures-tu?

Ce n'est pas le désespoir. Le désespoir est vivant. Je m'agite parmi des formes éteintes. N'y a-t-il plus que le vent, la pluie, la nuit?

N'y a-t-il pas quelque part un trou, entre deux murailles, où l'on peut oublier, oublier. Où l'on ne résiste plus!

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 126-127.

127. À *Lucienne Boucher*¹

Vendredi midi [2 décembre 1932].

Lucienne,

Voici que je ne sais plus compter les jours. Je croyais qu'aujourd'hui était samedi. Hier, à six heures, je t'ai adressé un message. À la même heure, tu m'envoyais le tien.

Je suis si malheureux, si malheureux, mon petit.

Je viens de recevoir tes lettres de lundi et mardi. Ton «vieil ami» (G.², je suppose) a dû te dire des choses peu aimables sur mon compte, puisque tu ne me les répètes pas. Mais un peu plus, un peu moins...

Tu prêches un converti. Je sais depuis longtemps que les temps ne sont plus au «grand seigneur». Mais tu t'illusionnes sur les possibilités de gagner son pain avec sa plume. Ils sont cent mille qui crèvent de faim. Les autres sont des gens «en place», qui pérorent et jugent. Et quelques-uns ont même du talent. Mais ils ont oublié — et je ne parle pas seulement des gens de lettres — toutes les intrigues, les protections, les avilissements, les prosternations, les flatteries, les bassesses auxquels ils ont dû se soumettre pour en arriver là. Ils ont oublié ou feignent d'avoir oublié. C'est pourquoi, et depuis longtemps, j'ai choisi de partir.

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, à nous deux. Ou j'ai peur de le savoir. Tous sont contre nous. Ils finiront par te convaincre. Peut-être ont-ils raison. C'est ainsi que vont les choses. Dans son fauteuil de cuir, le bourgeois est le maître. Il possède aussi les éditions de luxe de Verlaine, dont il s'enchant. Mais il l'a laissé crever à l'hôpital comme un chien. Ça n'a aucune importance d'ailleurs. La vie est courte. Il ne faut pas trop penser à soi.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 128-129.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

128. À *Lucienne Boucher*¹

Dimanche [4 décembre 1932].

Lucienne,

C'est le 4². Je voulais t'envoyer un message. Ce jour *nous*³ appartient. Quoi qu'il arrive. Mais la poste ne marche pas. Il pleut, avec du vent. Il y a un mois, tu étais dans mes bras.

Il y a huit jours que je n'ai pas dormi. Il m'a été impossible de travailler. Une série de cauchemars, dans la fièvre, l'angoisse, le doute. La foi m'a abandonné. Tu es trop vivante pour moi. Cette dernière nuit a été épouvantable. Samedi. Je ne t'en veux pas, tu n'es pas responsable.

Mais j'ai fait mon effort. Maintenant, je laisse tout aller. Je ne suis pas un saint. Cette lettre de rupture que je t'ai écrite, peut-être t'a-t-elle rejetée vers l'autre. Je croyais qu'il était de mon devoir de te l'écrire. Je n'en ai pas encore eu de réponse. Je ne sais pas ce que demain m'apportera. Je veux encore croire que tu as su résister. Avec tes seules forces, ton seul amour. Autrement, quelle misère pour nous. Je ne pourrais plus jamais te revoir.

Je ne sais plus rien qu'une chose.

Je t'aime.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 130-131.

² La première rencontre de Lucienne Boucher et d'Alain Grandbois remonte au 4 septembre 1932, soit quatre mois, jour pour jour, avant la rédaction de cette lettre. Voir également le poème de Lucienne, intitulé «La durée» et paru dans *Depuis longtemps déjà* (p. 16-17).

³ Souligné par l'auteur.

129. À *Lucienne Boucher*¹

Mardi [6 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Je reçois cinq lettres à la fois. La plus ancienne est datée de jeudi, minuit. Et il y a les autres... Mon petit, mon petit!

Mais comment n'as-tu pas reçu celles que je t'ai adressées poste restante? L'incertitude me tourmente trop. Je t'enverrai tout à l'heure un télégramme chez toi. Le recevras-tu? Et ne déchaînera-t-il pas quelques nouvelles tempêtes? Je préfère encore cela à l'idée que tu me parais avoir que je ne t'aime pas, que je ne t'aime plus. Qu'on puisse même formuler que je me moque de toi! Mon amour, comment pourrais-je? Ah! si tu connaissais mes jours, mes nuits ici, depuis que je sais qu'*on*² va venir, qu'*on* arrive...

La menace de l'avenir m'avait entraîné loin du présent. Et voici que le présent se montre aussi riche en cauchemars, en détresse puissante et folle. Et je me sens enfoncer, couler à pic.

Je ne te pardonnerais pas d'avoir un instant douté de mon amour, si je n'avais traversé les heures démentes que je viens de vivre, que je vis. — Et ton état de santé me désespère. Je tremble quand sonne le téléphone.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime. Comprends-tu? M'entends-tu?

Écris-moi, télégraphie-moi. Dis-moi que tu crois. Pleure pour moi, qui ne sais pas pleurer, que les larmes intérieures brûlent, qui t'aime avec les feux arides des déserts.

Alain

Oh, pigeon doux, frais, ne laisse pas tomber tes ailes.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 132-133.

² Souligné par l'auteur.

130. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme non signé, expédié de Port-Cros, le 6 décembre 1932]

THANK YOU FOR LETTERS AM ALWAYS WITH YOU KEEP
SMILING BE BRAVE LOVE

131. À *Lucienne Boucher*²

Jeudi [8 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Je viens de lire tes deux lettres, datées de lundi et mardi. Et je vois que tu es rassérée. Après tout, tu as peut-être raison. Mais je me méfie un peu de ton calme, qui est acceptation. Nous sommes des êtres de tempête. Tous les deux. Là était le danger, le poison. Les mêmes rafales nous collent l'un à l'autre, nous broient et nous mélangent. Les accalmies nous éloignent étrangement.

Ce masochisme que tu me prêtes n'est en réalité que l'expression élémentaire d'un défi, d'un blasphème ou d'une révolte. Et tant que je serai vivant... Mais nous plongeons aux forces secrètes. Et c'est bien inutile. Il y a devant nous les faits, les réalités, la vie quotidienne. Et c'est ici où je ne comprends plus bien, je veux dire, où tu m'échappes. Tu devrais me dire où tu en es. «On» a accepté «l'amitié», puis «on» a fait des scènes, puis il m'apparaît que la vie continue tant bien que mal, puis ce voyage au Canada, puis... Tout cela est terriblement illogique. «L'amitié» ne peut exister s'il y a désir contrarié d'une part. Par ailleurs, il y a la vie «matérielle». Mais si

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 134.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 135-136.

celle-ci n'est plus assurée, ou... Mon Dieu, comprends-moi! Et tâche de m'expliquer. Et ne crains pas de me faire mal. Dis-moi, parle. Tu ne dois pourtant pas perdre à ce point le sens de ta propre liberté. Si les raisons pour lesquelles tu t'enchaînais n'existent plus, pourquoi tout cela, pourquoi? Qu'espères-tu? Qu'attends-tu?

Je viens de recevoir des lettres du Canada, qui ne sont pas très heureuses. L'ombre s'avance sur le monde. Cette terre s'obscurcit. Nos misérables tempêtes intérieures seront bientôt noyées dans un formidable tourbillon. Nos rires et nos pleurs ne perceront pas le tumulte. Nous redeviendrons ce que nous sommes en réalité, de petites choses obscures et sans consistance. Nous avons joué à la grenouille-bœuf¹.

Je t'embrasse si ta bouche est telle qu'il y a un mois. À moi. Mes lèvres, depuis le *IV septembre*², n'ont été qu'à toi.

Alain

132. À Lucienne Boucher³

Vendredi [9 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Aujourd'hui, le courrier ne m'apporte de toi qu'une «Bible». J'aurais préféré une lettre. Le capitaine ne vient pas demain, dimanche la poste est fermée, de sorte que je devrai attendre à lundi. Jusque-là, mes inquiétudes joueront, grandiront... C'est ce que l'on appelle les joies de l'amour.

¹ La Fontaine, «La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf», *Fables*, Livre Premier, III.

² Souligné par l'auteur.

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 138-139.

Au fait, je dois te remercier des différents envois que tu m'as adressés. J'ai reçu les cigarettes, les chocolats, et le livre saint. Pardonne-moi de ne pas t'en avoir parlé plus tôt.

J'ai reçu aussi une lettre de Y¹. Elle me dit être très déprimée, demande conseil, veut me voir. Sa lettre est adressée à L.C.² Si je réponds, elle saura que je suis à Port-Cros, et désirera peut-être venir. D'autre part, il me paraît difficile d'observer le silence intégral. Elle ne m'a jamais fait de mal. Enfin, qu'en penses-tu?

Il pleut encore. Ça fait penser à une chambre close, à l'amour. Je chasse les images trop vives. Mais les images me poursuivent, insistent. Et je vois ton corps immobile, tes yeux fermés. Pourquoi n'es-tu pas là, derrière moi, près du mur? Qu'avons-nous fait au destin pour qu'ils nous traitent aussi cruellement. Es-tu au moins demeurée la même?

Alain

P.S. Je viens de retrouver un bout de lettre de ton amie Y.

133. À *Lucienne Boucher*³

Soir. Samedi [10 décembre 1932].

Lucienne,

Il y a trop longtemps que je ne me suis pas penché sur toi, que je n'ai pas oublié tout ce qui nous entoure et tout ce qui nous sépare, que je ne t'ai

¹ Dans l'édition qu'elle présente des *Lettres à Lucienne*, Lucienne Boucher a voulu taire le nom de cette personne, une « Canadienne de Québec », dit-elle, qui aurait poursuivi Alain partout en Europe (*Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 129). Selon *L'Événement* du 30 août 1932, plusieurs Canadiens logeaient cet été-là à l'hôtel *Carlton* de Cannes. L'article mentionne notamment le nom d'Yvette McKenna, « petite-fille de l'honorable Narcisse Pérodeau, ancien lieutenant gouverneur de Québec [de 1924 à 1929] » (*L'Événement*, 30 août 1932, p. 5). Pourrait-il s'agir de la même personne?

² Légation canadienne.

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 140-141.

pas rejointe seulement avec mon cœur et mes yeux, il y a trop longtemps que je ne t'ai pas dit que je t'aimais, il y a trop longtemps que je ne t'ai pas dit que je t'aime, à voix basse, avec le dépouillement nécessaire et l'ombre voulue.

Nous avons fait depuis longtemps deux personnages distincts, nous n'avons assemblé que nos malheurs, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre pour pleurer, nous avons chicané sur la gravité de nos pleurs, nous nous sommes égarés dans le passé et dans l'avenir, et nous ne nous sommes retrouvés que pour douter de la sincérité de nos détresses respectives.

Je veux te dire ce soir — mais peut-être as-tu remarqué que je ne t'écris plus le soir — que je *t'aime*, que je t'aime, tu m'entends, et que mes yeux se mouillent de la plus pure tendresse en te le disant, que nul désir charnel ne m'habite ni ne me soulève, que je t'aime simplement pour ton repos et pour mon repos, que je t'aime pour le besoin qui me vient de toi, d'un coin de ton épaule et d'un léger sourire de ta lèvre, pour le besoin du rêve très fou sans doute qui nous réunirait et qui jamais sans doute ne se réalisera.

Voici ce mot insignifiant et puéril qui n'arrangera rien, qui continuera de nous laisser à mille kilomètres l'un de l'autre, qui ne t'empêchera pas de respirer l'air de Paris et moi celui de Port-Cros, mais que je veux t'envoyer ce soir parce que je te sens malheureuse et que je suis malheureux, parce que je veux te voir ce soir comme je t'ai aimée et comme je t'aime. Oublie tout ce qui t'entoure, lis-moi très lentement, ferme un peu les yeux, aime-moi un peu. Et cours embrasser tes lèvres dans la glace pour moi.

Alain

134. À *Lucienne Boucher*¹

Dimanche [11 décembre 1932]. Midi.

Lucienne,

Écoute-moi, mon tout petit, il ne faut pas faire cela. Il ne faut pas voir ces femmes². Vois un bon médecin, le meilleur. Il te dira ce qu'il faut faire. Prends tes «économies». Quand je pourrai, plus tard, je te rembourserai. Je ne t'ai pas parlé de cela avant aujourd'hui parce que je croyais que tu t'affolais inutilement. Ne sois pas imprudente. Les accidents les plus graves peuvent en résulter. Il ne faut pas que l'on te mutile. Il te faut demeurer *une femme*.

Je n'ai jamais souhaité autant qu'à cette minute d'être auprès de toi, et je n'ai jamais déploré plus cruellement l'impuissance qui résulte des circonstances. Tout cela pourrait être si beau, si joyeux, si doux. Si doux. Tu comprends! Si riche, et si doux.

Écris-moi. Tu me négliges. Tu ne réponds pas à mes questions. Je ne sais plus rien. Et n'essaie-t-on pas de spéculer sur ta faiblesse? La pitié est la meilleure arme des faibles. La plus dangereuse.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 142-143.

² Les propos tenus dans cette lettre de Grandbois laissent entendre que Lucienne aurait été enceinte et aurait décidé de se faire avorter. Alain ne tentera pas de l'en dissuader, mais cherchera à la convaincre de prendre les dispositions nécessaires afin qu'elle n'éprouve aucune complication et ne souffre pas. L'avortement étant alors interdit en France, il faut supposer que Lucienne a dû prendre rendez-vous dans une clinique clandestine, où l'on exerçait un tel type d'intervention, et payer. De là viendrait également l'insistance de Grandbois qui, même à cours d'argent, aura voulu assumer une partie des frais encourus par l'avortement.

135. *De Henri Grandbois*¹

Québec, le 11 décembre 1932

M. Alain Grandbois
Port-Cros, France

Mon cher Alain,

Quand tu recevras cette lettre, ce sera Noël, peut-être même la fête de famille par excellence, celle du Jour de l'An. Aussi je m'empresserai d'y inclure mes vœux les plus sincères pour que ces jours te soient heureux et que la nouvelle année que nous allons marquer dans ton existence, une date que tu te rappelleras avec joie & bonheur, au cours des années qui vont la suivre. Oui, je te souhaite une bonne, heureuse et fructueuse année pour 1933, à tous points de vue : la santé d'abord, l'avancement dans ta profession de publiciste, journaliste ou d'auteur, si le terme va mieux, et si tu crois bon de revenir vivre au milieu de nous et avec nous - ce que je souhaite ardemment - d'y trouver la paix et le bonheur. Puis-je souhaiter quelque chose de mieux? Il me semble que non! Alors je prie la divine Providence de réaliser ces vœux et de te tenir toujours sous sa bienfaisante et douce protection.

Tu demandais sur une lettre écrite à ta maman de t'écrire; mais n'as-tu pas reçu les trois épîtres que je t'ai adressées depuis ton départ? Dans l'une j'inclusais un chèque de *La Sauvegarde*, pour la balance qui te revenait pour le rachat de la police. Dans les autres, je te mettais au courant des nouvelles de nos familles, de mes affaires, surtout dans la dernière lettre, et je joignais mes impressions sur la crise économique qui nous pèse, nous fait réfléchir et nous ramène à des sentiments plus raisonnables d'envisager

¹ Autographe. 3 f. (21 x 27.5 cm), encre noire, recto verso, paginés de II, III, III. Les feuilles 2 et 3 sont écrites sur papier à en-tête « Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Lumber and Pulp Wood Manufacturers. M. A. Grandbois (enregistré) // Saint-Casimir. P. Q. ». Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // a/s de Légation Canadienne // 1, rue François 1^{er} // Paris, France ». Adresse de retour « 127 Grande Allée // Québec » (BNQ, 204/9/20).

et de vivre notre chère vie. Mais franchement, à part la perte du chèque de *La Sauvegarde*, si les lettres ne te sont pas parvenues, tu n'auras pas perdu grand chose. Je regretterais cependant de t'avoir privé de l'argent de l'assurance, car cela t'aurait mis à la gêne, et je suis certain que tu en aurais souffert. J'aime mieux croire que rien de cela n'est arrivé, que tu as bien reçu tout ce que je t'ai adressé, et que tout est bien maintenant. Et comment va ta santé? Ton mal de dent t'a-t-il laissé? Quand penses-tu revenir à Paris? Y seras-tu pour passer les Fêtes?

Ici, comme je te le disais dans ma dernière, nous sommes en plein hiver, il y a environ 15 pouces de neige et le thermomètre a marqué plusieurs fois déjà 4 ou 5 degrés sous zéro; c'est te dire que nos anciens hivers canadiens sont encore *à la mode*¹. Nos gens ont sorti skis, rondelles & bâtons, patins et les patinoires sont très achalandées. Jean y passe ses soirées, c'est son sport favori; Catherine n'a pas encore commencé ces jeux, depuis sa maladie, on lui a conseillé d'être prudente, elle occupe ses loisirs à suivre des cours de littérature à l'université, trois par semaine, et à faire des sorties avec ses amies et amis. Louis suit toujours assidûment le bureau, nous ne sommes pas encombrés par l'ouvrage, mais nous tenons le temps comme si *ça marchait en plein*. Les autres petites sœurs mariées vont bien, comme à l'ordinaire, et les beaux-frères, toujours les mêmes. Pierre & Mark ne paraissent pas souffrir de la crise; Raymond s'en ressent beaucoup plus, il a toujours assez de patients mais il est mal payé et touche juste assez d'argent pour vivre. Il ne fait jamais allusion au prêt que je lui ai fait... ça ne l'empêche pas de dormir sur *ses deux oreilles*! Louis Rousseau travaille beaucoup, je le vois rarement, mais sa mère et son frère m'en donnent des nouvelles; sa tâche va augmenter d'ici quelques mois, car ce pauvre Raymond d'Auteuil est forcé de prendre une année de repos complet et il

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

doit occuper une chambre à l'hôpital Laval dès demain; il sera remplacé par Louis & le Doyen qui se sont arrangés pour lui rendre ce service. Simone avec le bébé viendront s'installer à 125 Grande Allée¹ pendant ce temps. Bernard & Marguerite, avec leur petite famille sont bien; ils se plaignent cependant que les affaires ont diminué considérablement au grand bureau St Laurent, que les salaires ont été baissés, et que la vie devient dure pour ceux surtout qui ont assumé des responsabilités, comme propriétaire, etc. etc. J'en sais quelque chose moi, par les taxes de toutes sortes qu'il me faut payer, etc. Dimanche dernier, je suis allé voir l'oncle Maurice, avec le Doyen qui allait le visiter. Le cher *oncle riche d'Amérique* se maintient toujours à peu près au point où il était quand nous allions le voir l'été dernier; il ne s'illusionne pas sur son état, sachant que c'est fini, et il souhaite la « mort » qui sera une délivrance pour lui, et les « siens ». En attendant, nous pouvons dire qu'il fait son purgatoire, car il lui faut faire face à toutes les affaires douteuses, moyennes et mauvaises dans lesquelles il s'était engagé avant sa maladie – et tout cela dans son état physique délabré, paralysé. Il fait bonne contenance cependant et il est édifiant sous ce rapport. Robert était à la maison avec Alice², tous deux se sont informés de toi longuement. Petit Philippe³ paraît heureux dans sa suffisance, il vient de finir la société faite avec Paré⁴, et c'est maintenant le gérant du bureau *Rousseau & Rousseau*. Maurice dit qu'il va bien mieux, il en est content, il soumet tout ce qu'il fait à son oncle, ce dernier corrige, retranche ou ajoute suivant le cas... et tout marche. Philippe

¹ Adresse de la résidence du docteur Arthur Rousseau, père de Simone.

² Enfants de Maurice Rousseau et de Blanche Grandbois, sœur d'Henri Grandbois. Robert et Alice Rousseau sont donc les cousins d'Alain.

³ Philippe Rousseau (né en 1903), admis au barreau en 1928, pratique principalement à Montmagny.

⁴ Originaire de Montmagny, René Paré (né en 1904) a été admis au Barreau de Québec en 1929. Il a travaillé au sein du cabinet *Rousseau & Rousseau*, avec Maurice Rousseau, puis avec Philippe Rousseau. Il pratiquera seul à partir de 1932.

sera papa en janvier et son Alice est heureuse et paraît porter allègrement ses premiers mois de maternité. Paul & Marguerite font toujours leur petite vie tranquille, la clientèle est rare, mais la *profession* est là.

Je joins un nouvel article que l'oncle Arthur a fait paraître dans les journaux de « Québec » et au *Devoir*¹. Ces articles font du bien, et s'il se trouvait seulement cinq ou six personnes en vue comme lui, pour renchérir sur le sujet, il est certain que ces compagnies ou plutôt leurs monteurs seraient obligés de disparaître, peut-être même de délier les cordons de leurs bourses encore bien garnies. Mais ils sont forts, plus forts que les *gouvernements*, ils ne disparaîtront pas; seulement ils ne sont pas prêts d'obtenir un sous du petit épargniste et du moyen bourgeois!

À l'occasion des fêtes, ta maman s'est jointe à moi pour te faire un petit cadeau de cent dollars que tu utiliseras de ton mieux pour tes besoins variés. J'inclus donc un mandat postal – une traite sur B. Can. Nat. Paris² – pour ce montant ou son équivalent en francs.

¹ L'article d'Arthur Rousseau dont il est ici question a pour titre « Faits à retenir, corrections à faire » et a été publié en première page du journal *Le Devoir*, le 2 décembre 1932. Ce texte s'inscrit dans une série d'articles portant sur « les faillites et les réorganisations de grandes compagnies papetières ». Arthur Rousseau dénonce plus particulièrement dans ce texte la flambée spéculative survenue lors de l'achat de la *Donacona Paper Co.* par la *Royal Securities Corporation* en 1928, flambée qui aura eu pour effet de mener à la faillite la *Donacona*, sans compter les répercussions de celle-ci sur les petits investisseurs qui détenaient des obligations dans la compagnie. En conclusion, Arthur Rousseau demande à ce que réparations et justice soient faites. « Des répressions sévères sont devenues nécessaires, écrit-il, qui doivent être appliquées non seulement aux délits futurs mais à ceux mêmes dont nous déplorons les conséquences. Jamais, il ne fut si opportun pour la société d'affirmer par des actes et non pas seulement par des lois et des paroles son attachement aux vieux principes de morale et de justice rétributive qui sont le fondement de l'ordre. Mais rien ne se fait. Financiers véreux, corrupteurs des mœurs publiques et privées, spoliateurs du patrimoine des familles, maîtres banqueroutiers, chevaliers d'industrie de toutes nuances comptent sur la passivité des citoyens, sur leur inconcevable complaisance pour s'en donner à leur aise. Que faudra-t-il qu'il advienne pour qu'il soit à propos de rechercher, de poursuivre les coupables? Pourtant leur punition exemplaire peut seule accomplir le redressement nécessaire des consciences et des volontés. Les réformes de la loi ne serviront de rien si l'on n'applique des sanctions aux principes élémentaires de la justice. » (*Le Devoir*, 2 décembre 1932, p. 1 et 2)

² Abréviation pour la « Banque canadienne nationale à Paris ».

Avec mes meilleurs souhaits, et ceux de toute la famille, je te prie de me croire

Ton père toujours dévoué

Henri Grandbois¹

Mon Alain

Quoique ton papa n'ait rien oublié des bons souhaits que nous formons pour toi plus particulièrement en ces jours de Fêtes, je ne serais pas complètement satisfaite si je ne venais moi-même y joindre quelques mots. Oui, mon petit, je les répète, ils sont bien ardents et multiples les vœux que chaque jour j'adresse pour toi au bon Maître et s'Il m'exauce, ce que j'espère fermement, ton bonheur sera fait de tout ce qu'il y a dans la vie de bon, de grand, de généreux, de lumineusement pacifiant. Elles sont infinies quoi, les joies que je demande pour toi et sans cesse sur mes lèvres. Dieu se laissera-t-il enfin toucher? Tu le sais, n'est-ce pas, ton bonheur fera le nôtre aussi, nous ne vivons plus que dans l'attente de cette réalisation de tout ce que souhaite pour toi, pour nous tous, mon cher grand, le cœur affectueux de

Papa et Maman

136. À Lucienne Boucher²

Mardi midi [13 décembre 1932].

Lucienne,

Je reçois tes lettres de vendredi et samedi. Et tu m'annonces ce que je redoutais, ce contre quoi nous ne pouvons rien. Ton prochain départ. Je

¹ À cette lettre d'Henri Grandbois fait suite un mot de Bernadette Rousseau-Grandbois, écrit au recto du feuillet.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 144-145.

savais que la vie nous serait difficile, qu'il aurait fallu, un jour... Mais au moins j'espérais qu'un peu de répit nous serait accordé, donné, que nous aurions pu nous rejoindre, nous joindre, avant la grande étape. Je ne crois pas pouvoir regagner Paris avant le 15 ou le 20 janvier. D'ici ce temps, si mon état de santé ne s'aggrave pas, je crois que j'aurai terminé ce que j'ai commencé de faire. Mais ce travail n'est pas la raison première qui me retient ici. Avec un peu de volonté, je pourrais à la rigueur le terminer à Paris. Il y a surtout la question matérielle. Je n'ai pas de nouvelles du Canada. Cet arrangement peut retarder indéfiniment, ne pas se conclure. Je «n'en» ai plus que pour deux mois, alors...

Mais je ne veux pas trop réfléchir à tout cela. Cela n'aide en rien. Il se peut que tout s'arrange comme je l'avais prévu. Et j'avais espoir qu'avant mon départ pour l'Orient, nous aurions pu, quelques semaines ou quelques mois, essayer d'oublier, puiser de nouvelles forces, être heureux. Tu pars. Tu dois le faire. Mais encore un pauvre rêve, un humble rêve, qui s'échappe.

Mais à quoi bon regretter. Je serai peut-être obligé aussi de partir pour le Canada avant toi. De quelque côté que l'on se tourne, la voie est obscure, chargée d'ombre, murée. — J'ai l'impression que nous gaspillons de l'amour, que nous aimons à vide, que nous jetons nos forces au néant.

Je suis dépouillé.

Je préfère ne pas te revoir, si nous ne pouvons pas nous voir avec, devant nous, assez de temps pour pouvoir parfois imaginer que ce pauvre temps ne finira jamais. La dernière expérience a été trop cruelle. Je t'aime, mon pigeon. Je t'aime, Lucienne.

Alain

137. À *Lucienne Boucher*¹

Mercredi soir [14 décembre 1932].

Lucienne,

Encore un soir de tempête. À chaque instant, on attend que tout s'écroule, s'effondre. Il y aura demain une mer unie. Mais si tu étais là, près de moi, ce soir même serait plein de calme et de joie. Plein d'amour. Je mettrais mes bras autour de tes épaules, tu serais nue, tes jambes s'ouvriraient, et je m'enfoncerais en toi, je m'abîmerais en toi, doucement, lentement, et le cri muet des poèmes, le cri de nos chairs couvrirait tout le fracas de la tempête. Et tout au monde ne pourrait rien contre nous. Nous serions des dieux.

Et pendant que tu es là-bas, je suis ici. Rien ne te protège et rien ne me protège. Tout peut tout contre nous. Il n'y a que du danger et du vide. Chaque instant nous vieillit, nous détruit, nous ronge. Jusqu'aux os. — Je me sens parfois si las, qu'il me semble que jamais je ne sortirai plus d'ici.

Mais pourquoi t'es-tu fait aimer de moi. Tu en avais tant d'autres. Et tu en avais tant d'autres à aimer. Tu savais pourtant que nous ne pourrions que souffrir l'un par l'autre. Je te l'avais dit. Tu as peut-être souri alors. Mais pourquoi sourire quand les paroles sont vraies. — Et pourquoi ces mots de ce soir, puisque le mal est fait. On ne sait plus rien.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 147-148.

138. À *Lucienne Boucher*¹

Jeudi midi [15 décembre 1932].

Lucienne,

Mon petit, tu comprends bien que malgré ton télégramme je n'ai pu m'empêcher de lire ta lettre. C'était en somme quelque chose de toi. J'ai dû bien mal m'expliquer ce jour-là. Je n'ai pas songé un instant à la possibilité de «son» arrivée ici². C'est pourquoi je te faisais part de cette lettre. Je cherchais un moyen d'y répondre, et de ne pas laisser savoir où j'étais. J'ai pensé, avant toi, à faire adresser une lettre de Paris. (De passage entre deux trains, etc.) Mais j'ai eu un peu peur pour toi, tu aurais pu entendre dire que j'étais à Paris, tu aurais trouvé cela bizarre... Tu ne l'aurais pas cru à la réflexion, mais il en serait resté quelque chose. D'autre part, j'avais songé à D.³ pour remplir cet office. Mais je ne l'ai pas voulu, il aurait cru tremper dans quelque cachotterie, il aurait été mal à l'aise peut-être vis-à-vis de toi. Et je ne pouvais tout de même pas lui adresser, sous enveloppe, la lettre ouverte. De sorte que je t'ai tout raconté.

Il ne faut d'ailleurs pas ajouter trop d'importance à une chose qui n'en a guère.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 149-151.

² Il serait ici question de l'arrivée impromptue d'une femme, amie de Lucienne, qu'on désigne plus loin dans cette lettre par l'initiale Y. Une lettre à Lucienne datée du 9 décembre 1932 mentionne que Y. cherchait à revoir Alain et qu'elle aurait entrepris de nombreuses démarches pour le retrouver. Nous n'avons pu toutefois identifier cette personne.

³ Probablement Marcel Dugas. Dugas a fréquenté le salon littéraire que tenait la mère de Lucienne, Madame Georgine Normandin-Boucher. Ces soirées littéraires et musicales faisaient quelquefois l'objet de courts reportages dans le journal *Paris-Canada*. Voir également la chronologie préparée par Marc Pelletier dans *Poèmes en prose*, où il est fait mention des conférences données par Dugas au salon de Mme Boucher (M. Dugas, *Poèmes en prose*, édition critique par Marc Pelletier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1998, p. 89, 91 et 92).

Ce qui me blesse un peu, c'est que tu aies cru un moment que cela pouvait se faire. Par ailleurs, je ne suis pas assez naïf pour n'avoir pas envisagé aussi le degré de ruse ou de curiosité qui «l'a» peut-être incitée à écrire cette lettre. Si on a parlé de nous, de ton voyage mystérieux, elle aurait pu vouloir se rendre compte, tâcher de savoir. Je dis cela tout à fait gratuitement, mais il n'est pas besoin de connaître beaucoup les femmes pour savoir à quoi s'en tenir sur leurs capacités de jeux et d'intrigues.

D'ailleurs, ta lettre dans un sens m'a fait plaisir. Car si tu t'y montres très injuste et un peu folle, tu t'y montres aussi intelligente. Et c'est une qualité que les femmes vraiment «femme» — les seules qui comptent — ne possèdent guère.

Dois-je te dire que je n'ai pas encore répondu à Y.¹? Et ne crois-tu pas qu'il soit maintenant un peu tard?

Je t'en prie, parle-moi de toi, de ton état. Je n'ai plus de repos. Et si tu crois que je doive regagner Paris, dis-le moi. Tu sais bien que tu es ce qui m'importe.

Alain

P.S. Veux-tu toujours que je t'envoie un poème à traduire²? Je ne l'ai pas fait parce que je croyais que tu n'aurais pas le temps, que cela t'ennuierait.

¹ Peut-être Yvette McKenna (Voir lettre à Lucienne Boucher datée du 9 décembre 1932).

² Suivant Lucienne Boucher, Alain Grandbois et elle parlaient souvent l'anglais ensemble. Ce dont viendraient par ailleurs témoigner les quelques télégrammes adressés par le poète. « Il m'avait demandé, indique Lucienne, de traduire ses poèmes ». Le projet ne se réalisera cependant pas (Cf. *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 151, note 3).

139. À *Lucienne Boucher*¹

Samedi [17 décembre 1932].

Lucienne,

J'ai reçu tes télégrammes, tes lettres de mardi et mercredi. Je suis heureux de te sentir enfin moins triste. J'ai passé ces derniers jours au lit, grippé, malade. Je me lève aujourd'hui. J'ai trouvé le moyen de maigrir encore. Je deviens affreux.

Ne m'en veux pas si je ne t'écris pas très longuement. Je me reprendrai plus tard. Je ne sais plus beaucoup comment assembler mes idées. (Je n'en ai d'ailleurs pas.) Je suis très affaibli. Mais je me sens délicieusement bien. Je ferme les yeux, je respire.

Je t'écrirai ce soir ou demain. Ne t'inquiète pas des retards. Le capitaine est brouillé avec tout le monde, et il ne vient plus même tous les deux jours. Il s'en fout. (On m'a dit qu'il était millionnaire.)

Tes lettres prennent plus de temps à me parvenir que les miennes. Elles doivent séjourner aux Salins un jour ou deux. C'est irritant.

Je t'embrasse, mon pigeon.

Alain

140. À *Lucienne Boucher*²

Dimanche [18 décembre 1932].

Lucienne,

Je suis on ne peut plus heureux que certaines de tes inquiétudes soient disparues. Pour toi. Mais je te dirai un jour quelle effroyable et

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 152-153.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 154-157.

hallucinante image certains de tes mots ont suscitée chez moi. Tu ne t'en es pas rendu compte. Ton naturel est parfois étonnant.

Mon pigeon, tu es très émotive. Aussi, un peu naïve. Je vois ta bonne femme, et ton histoire de Chine comme ceci: «on» est allé chez le Col.¹ la veille du dîner. On a parlé. On s'est plaint. Ce petit voyou, qui va en «Chine», l'autre qui devient bigote, qui parle de missions, etc. Et une idée, tout à coup. Et c'est le truc classique de la dame complaisante et amie qui prophétise, les yeux dans les yeux, sur un ton biblique. Et puis l'Orient, la mort. Ça produit toujours son petit effet. Mais il y a la protection des proches, qui a toujours empêché les grosses sottises, et qui par conséquent (sous-entendu) pourra toujours les empêcher, etc., pour peu qu'on veuille être docile, et suivre les bons conseils et les airs désintéressés, etc. (toujours sous-entendu).

Et tout ça te bouleverse, mon pigeon!

Mais je vais te dire le contraire. Tes *surroundings*, en réalité — et le cas échéant, je le dirais volontiers à Madame-Mère² en toutes lettres — ont gâché au possible, par négligence, imprévoyance, ou faiblesse, tes meilleures chances de bonheur. Tu es responsable de tes erreurs premières. Mais ces erreurs étant faites, on n'avait pas le droit de t'engager, par une acceptation et même un encouragement tacites (!), à les prolonger, les reconnaître, les «légaliser» en quelque sorte. Oh, je sais combien tu es têtue, indépendante. Mais une pression énergique, longue, amicale et généreuse aurait eu raison de ta mauvaise tête (bon cœur). Je le sais, et c'est pour cela que je ne peux, ni ne pourrai jamais aimer ni ta mère, ni aucun de tes amis, ceux que tu comptes parmi les meilleurs. Tu te trouves aujourd'hui devant rien, à la merci, pour vivre, d'un homme nul, qui ne t'a rien assuré, que le hasard d'un

¹ Il s'agit vraisemblablement du Colonel Gustave Routier (Voir lettre à Lucienne datée du 24 novembre 1932).

² En l'occurrence, la mère de Lucienne Boucher, Madame Normandin-Boucher.

caprice peut séparer de toi demain, après onze années de liaison. «Presqu'un mariage», dis-tu! Et c'est toi, qui me reproches de fuir devant les réalités, qui me dis cela!

Mais vois donc qu'on t'a jouée magnifiquement. Tu entends, magnifiquement et bassement. Depuis onze ans, aux yeux de tous, tu es «l'amie» de M. S... Il t'a affichée partout. Et jamais il n'a osé t'assurer la plus normale indépendance. Il t'a fait vivre au jour le jour. Au mois. Comme on paie l'appartement, le garage. Et tu trouves encore, tu trouves encore le courage de le plaindre. Tu le vois, tu l'accueilles. Et rien ne change, et rien ne vient, que des gémissements, des menaces, et des promesses! Mais es-tu folle? Et ta jeunesse à toi, et ton avenir à toi, ta vie.

Your surroundings have prevented you from doing things which would have been catastrophic for you...¹

Très bien, la dame.

Je m'emporte. Je m'en excuse. Je t'aime, et tout cela m'indigne. Toute cette mollesse, cet aveuglement, cet égoïsme, ces prises de «responsabilités» par quoi on a usé et abusé de toi. Tu vaux cent fois tous ces gens. Mais tu les subis, et tu te plies à eux. Quand tu te montres faible, tu te crois bonne.

On a tout fait contre toi.²

Mets-toi ça dans la tête. On a pu t'aimer, oui. On t'aime, soit. Mais pense deux minutes à ce que cet amour a pu te causer de torts, à ce qu'il pourra encore t'en apporter, et à ce qu'il t'a donné. Et tu sauras me dire si

¹ «Ton entourage t'a empêchée de faire des choses qui auraient été catastrophiques pour toi...» (trad. de l'éd.).

² Souligné par l'auteur.

une petite dactylo, qui travaille à soixante dollars dans un bureau, n'a pas été plus heureuse. Et pour demain, sa réputation est intacte.

Alain

C'est une lettre rude. Si je ne t'aimais pas, je ne t'écrirais pas ainsi. Tu peux m'envoyer au diable si tu veux. Je ne peux m'empêcher de te dire ce que je t'écris. Et si j'étais avec toi, dans ta chambre je me promènerais de long en large, et mes termes seraient plus sévères. Je t'embrasse, sale gosse.

A.

141. À Lucienne Boucher¹

Lundi. [19 décembre 1932]

Lucienne,

Ne t'inquiète pas. Je suis tout à fait remis maintenant. Ces jours de maladies m'ont fait du bien en un sens, ont changé le cours de mes pensées. Il me fallait de nouvelles forces.

Je ne veux plus, moi aussi, ne songer à rien qu'à l'immédiat. Celui-ci est assez lourd par lui-même.

Il me prend parfois des désirs brusques de rentrer à Paris. Si je m'écoutais deux minutes, je ferais mes bagages. J'ai envie de m'écouter. Qu'en penses-tu?

Aujourd'hui, il pleut. J'ai épuisé l'Ile. Elle n'a plus rien à me donner.

Mais Paris! Les petits restaurants, l'économie, la vie médiocre, la gêne. — Et toi? Comment nous verrions-nous? Et crois-tu que nous

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 159-160

pourrions nous satisfaire du système cinq à sept. Après avoir été si libres, si l'un à l'autre, si amants véritables?

Peut-être est-il préférable que je reste ici, pour toi et pour moi. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Alain

142. À Lucienne Boucher¹

Mardi soir. [20 décembre 1932]

Lucienne,

Je viens de me pencher sur mon balcon. La nuit est noire comme un four. Une seule lumière rose au fond de la baie. Et ton visage soudain m'est apparu. Comme une étoile. Mais ne brillais-tu que pour moi?

Je dois aller cette semaine à Toulon. Je reviendrai ici dès le lendemain. Et j'y passerai la Noël. Tout cela sera bien triste. À Toulon, je ne fumerai pas². J'irai à cet hôtel que tu connais, où l'on entend siffler les trains. Je n'y suis pas retourné depuis ton départ. J'ai laissé pousser ma barbe. Tu ne me reconnaîtrais pas. Je n'ai plus d'âge.

Et toi, que feras-tu? N'es-tu pas lasse d'attendre? Ne t'irrites-tu pas?

Les nuits tournent en cercle autour de moi, promenant ton image, et les images de ton image. Ma chair se gonfle, tend vers toi sa chaude dureté, cherche en vain son apaisement. Et pourtant tes mains, tes lèvres, tes cuisses, cela existe, cela vit, cela est.

Et c'est comme si rien n'existait.

Alain

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 161-162.

² Peut-être s'agit-il d'opium? Nous savons, en effet, par une lettre adressée à Marcel Dugas (lettre 184), que Grandbois fumait de l'opium.

143. À Lucienne Boucher¹

Vendredi midi.

[23 décembre 1932]

Lucienne,

Tes lettres de lundi et mardi me parviennent. Je les attendais pour prendre une décision. La décision est prise. Je reste.

Cela te donne raison. Je suis probablement trop «canadien» pour comprendre ou accepter certaines choses. Je sais qu'il t'est impossible d'agir autrement. Je ne te blâme pas. Je ne t'en veux pas. Je sais aussi les risques que mon abstention peut me faire courir. Je sais tout cela. Mais je sais aussi que ces choses, que je devrais accepter, me seraient intolérables. Et pour équilibrer la situation, je ne pourrais m'empêcher de te rendre la pareille. Je verrais, moi aussi, des amies. «En tout bien, tout honneur.» Et alors...

Et puis ces rencontres furtives, ces cachotteries, ces tromperies, *non*². Ça peut être amusant pour un moment, et quand on n'aime pas. Autrement, ça devient assez vite ignoble. Nous avons encore de beaux souvenirs, gardons-les, ne les pourrissions pas. Rien ne peut nous enlever ce qui nous a été donné. Mais nous pouvons tout détruire nous-mêmes.

Cette nuit de Noël eût pu être autre. Je m'empêche de l'imaginer comme je l'aurais rêvée. Il faut croire que nous n'en étions dignes ni l'un ni l'autre. Je la passerai seul, sans illusion et sans joie. — Je n'ai pas été à Toulon comme je me l'étais proposé. Je suis complètement remis de mon indisposition, mais il me faut reprendre des forces. Surtout, que D. ne dise ni à B.³ ni à personne que je suis à Port-Cros. Je tiens à voir *personne*⁴.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 163-164.

² Souligné par l'auteur.

³ Il s'agit de Marcel Dugas et de sa nièce, Bérengère Courteau.

⁴ Souligné par l'auteur.

Je t'embrasse comme je t'aime, avec tout le bonheur que tu as su déjà me donner.

Alain

144. À Lucienne Boucher¹

[De Port-Cros, le 24 décembre 1932]

MERRY XMAS KISSES LOVE²

[Télégramme non signé]

145. À Lucienne Boucher³

Lundi.

[26 décembre 1932]

Lucienne,

Ton télégramme m'a peiné. Cette cruauté que tu me reproches existe peut-être chez moi, mais où sont les autres moyens de défense? Contre soi-même! Il faudrait que tu saches que ma propre dureté me blesse le premier.

Je serai à Paris cette semaine. Je te téléphonerai à mon arrivée. C'est ta lettre de jeudi qui a changé mes décisions. Je sais que je ne devrais pas quitter Port-Cros pour mon travail et pour ma santé. Et peut-être aussi pour nous. Mais tu me le demandes avec «notre» amour. Et je t'aime.

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 165.

² « JOYEUX NOËL BAISERS AMOUR » (Trad. de l'éditeur)

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 166.

Retiens-moi la dernière soirée de cette vieille année, et la naissance de l'autre.

Alain

P.S. C'est ma dernière lettre de Port-Cros. Port-Cros nous a été bon. Je le quitte un peu comme je te quitterais. Je me méfie de Paris, des êtres qui l'habitent, de moi. Sauras-tu ménager ce qui pourrait nous désunir, et le saurais-je moi-même?

A.

146. À *Lucienne Boucher*¹

[Dépêche expédiée de Toulon, le 27 décembre 1932]

VOUS TÉLÉPHONERAI DEMAIN MERCREDI 6H DE PARIS
AMITIÉS²

[Télégramme non signé]

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 168.

² Ce télégramme annonce que Lucienne Boucher et Alain Grandbois passeront la Saint-Sylvestre ensemble à Paris.

147. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

6 janvier, 1933

Mon cher Alain,

Tu ne sais quelle joie tu me fais en m'écrivant! Je m'habitue si peu à te savoir loin, aussi ces Fêtes sans toi, tu peux te l'imaginer, n'ont pu être complètes. C'est dans la prière que je cherche consolation, avec l'espoir qu'un jour tu te stabiliseras, tu édifieras un foyer qui te donnera la joie de vivre et une ambition saine mais nécessaire. À moins que tu te fasses moine, comme tu [vois] je ne laisse rien passer. Après tout, tu ris en me disant cela, mais n'as-tu pas songé que si Dieu te faisait cette grâce tu pourrais le remercier à deux genoux. Ce serait la meilleure part. Mais ta vieille maman n'en demande pas tant. Elle sera heureuse de ton bonheur quel qu'il soit. À mesure qu'on avance dans la vie, on constate que tout est fragilité, hormis ce que nous avons fait en Dieu et pour Dieu. Je t'ai dit, n'est-ce pas, que Raymond d'Auteuil était gravement atteint des poumons et qu'il n'en reviendrait probablement pas². On a espéré un certain temps mais le pauvre garçon, depuis [...] jours affaiblit terriblement et délire beaucoup. [On a] demandé à mon oncle Arthur de l'opérer, car [...] veut vivre. C'est un garçon si sympathique que tout le monde aurait de la peine [...] mort. Simone passe

¹ Autographe, 1 f. (18.5 x 30 cm), encre bleue, papier de couleur grise, recto verso, plié en deux et paginé (I), II et III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris VI // France », réadressée « 21 rue Racine ». Cachet postal « QUEBEC 7 PM JAN 7 1933 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 13 janvier 1933. Cette lettre a été accidentellement déchirée par l'auteur. Certains fragments du texte manquent donc. Les points de suspension entre crochets indiquent les endroits où le texte est incomplet ou très difficilement lisible. Les ajouts entre crochets sont également de l'éditeur (BNQ, 204/9/19).

² Raymond d'Auteuil mourra quatre jours plus tard, le 10 janvier 1933.

ses journées à l'hôpital, l'encourageant et le soignant. Quand elle parle de l'avenir à Raymond, il lui dit, « si je reviens *nous*¹ ferons une vie chrétienne ». Comme on devient toujours sérieux en face de l'éternité, n'est-ce pas? Ce pauvre Raymond a probablement attendu trop tard pour se soigner. Que cela te serve d'exemple. Suis l'avis de ton médecin et avant de laisser Port-Cros attends ton rétablissement complet. Je suis toujours si inquiète de ta santé, je ne me consolerais pas de ne pouvoir te soigner si tu étais gravement malade. Nous avons failli avoir un désastre hier, au dîner de famille. La bonne avait allumé des chandelles au-dessus d'un centre de fleurs de Noël. Comme nous retardions à descendre, une chandelle, il faut croire, est tombée sur le feuillage et a pris feu. À notre arrivée à table on pouvait voir une vraie flambée et ça menaçait de s'étendre considérablement. Germaine a eu la présence d'esprit d'emporter une nappe mouillée, ce qui a étouffé le feu. Nous avons un dommage pour une cinquantaine de dollars que nous allons réclamer à l'Assurance. Madeleine a conclu que nous étions treize à table et un vendredi. C'était inévitable. Voilà. Pour la confirmer davantage, Madeleine s'est répandue tout un verre de Quointrau sur une robe neuve. Le docteur Lavoie² et son jeune fils étaient avec nous, en visite pour voir Madeleine L., novice chez les missionnaires d'Afrique. Catherine est toujours la même, voltigeant de l'un à l'autre. La vérité, c'est qu'elle n'a pas encore rencontré un parti avantageux. François H. est un élu incomplet qu'à mon sens ne saurait rendre une femme heureuse, d'ailleurs Catherine réalise trop ce qu'il est en réalité pour l'aimer vraiment. Les autres ne valent guère mieux. Encore un souci que je mets entre les mains du bon Maître. [Louis] parle toujours des grandes questions de la Russie et verse dans le communisme [...] avec les petites filles en soirée, c'est la vacance, mais il est

¹ Souligné par l'auteur.

² Le docteur Martial Lavoie, marié à Jeanne Rousseau, demi-sœur de Bernadette Rousseau-Grandbois.

entendu [...] la vie sérieuse et pas de sorties. La prochaine fois, je te parlerai [...] longuement des enfants. Je veux maller cette lettre, suis déjà en [...] n'empêche que tous ces mois tu étais ma pensée constante et je suis avec toi par la pensée et le cœur. Je t'embrasse avec tout mon amour de

Maman

148. À *Lucienne Boucher*¹

[Samedi, 7 janvier 1933]

Lucienne,

Nous ne pouvons rien contre rien. Je ne crois pas aux symboles. Mais nous n'avons pas de «veine». D'ailleurs, autrement, et les circonstances nous ayant favorisés, notre bonheur eût été trop insolent. La vie rejette les dieux.

Écris-moi et dis-moi si tu vas mieux. Donne-moi des précisions. Pour ma part, cela paraît s'arranger. J'ai fait hier, à un moment, plus de 39. Ce matin, 36. Trop, et trop peu. La fièvre elle-même ne me traite pas en homme sérieux.

Je n'aime pas le chiffre de ton nouveau papier à lettre. Mais je t'aime, je t'aime. Et je t'embrasse sur la bouche.

A.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 170.

149. À *Marcel Dugas*¹

Port-Cros, Janvier [1933]

Mon cher ami,

Il faut me pardonner, bien que je sois impardonnable, de ne pas vous avoir écrit avant aujourd'hui, de ne pas vous avoir remercié de l'envoi du livre de Blum², d'avoir retardé [de] vous transmettre mes meilleurs vœux de bonheur pour la nouvelle année, enfin d'avoir négligé à peu près complètement l'exercice de ces devoirs essentiels que nécessite toute amitié. Du moins, comme je n'ai aucune excuse valable à vous apporter, ce pardon que j'anticipe de vous et de votre générosité n'en sera que plus méritoire.

J'arrive de Cannes, où j'ai passé quelques jours désagréables que se sont partagés l'ennui, un peu de dysenterie et des crises de rhumatisme. Vous demandiez à Norbert³ si j'avais, selon votre élégante expression, les mains nickelées⁴. Ce sont les pieds, mon cher. Mais vous brûliez, vous brûliez.

Norbert apporte le maximum d'optimisme dans une situation qui, à la bien considérer, est tout à fait sans issue. Pour le moment, il semble vivre des bontés(!) de Madame de X, mais il y a Monsieur X, qui me paraît de plus en plus agacé des prolongements d'une situation qu'il avait acceptée comme provisoire, et qu'il refuse de voir s'incruster dans le définitif. Et comme c'est Monsieur X qui fait vivre Madame X, laquelle... Pour tout dire, ces

¹ Autographe, 1 f. (20.9 X 26.7 cm) à l'encre noire, écrit recto verso sur papier velin de marque «Dualis, Paris (France)» (ACA, fonds Marcel Dugas).

² Écrivain et homme politique français, Léon Blum (1872-1950) a fait partie, au cours des années 1920, de la minorité socialiste opposée au bolchévisme. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont une biographie sur Stendhal, publiée en 1914. Aucun livre de Léon Blum n'a cependant été retrouvé dans la bibliothèque de Grandbois (Inventaire réalisé par Simon Dupuis).

³ Norbert Morin, ami commun de Marcel Dugas et Alain Grandbois (Pour note biographique sur N. Morin, voir lettre à Marcel Dugas datée du 16 novembre 1932).

⁴ Renvoi à l'expression: «Avoir les pieds nickelés», qui signifie «refuser d'agir, de "marcher", se montrer habituellement paresseux, indolent» (*Robert I.*).

différents jeux ont empoisonné le court séjour que j'ai fait à Cannes. Par le fait que tout le monde «bien» est au courant de cette liaison de Norbert, tout le monde «bien» ne voit plus Norbert. Ses amis se sont éloignés de lui. Les personnes qui m'ont invité m'ont parlé de lui en termes ne comportant aucune équivoque. Comment défendre une chose indéfendable? Et d'autre part je ne pouvais «lâcher» N., qui a toujours été gentil pour moi. J'ai foutu glorieusement le camp. (Pas un mot de tout ceci, je vous prie).

Mon île commence à me peser. J'ai passé l'âge des solitudes orgueilleuses. Où aller? La vie est bien emmerdante. Je commence à vous envier, d'avoir passé à travers tant d'ennuis, et de pouvoir encore croire à des joies, de la paix.

En tous cas, je souhaite que votre santé se rétablisse complètement cette année. Et je vous serre les mains et je vous remercie.

Alain Grandbois

150. À *Lucienne Boucher*¹

[Paris, 16 janvier 1933]

Je veux espérer quand même que tu seras là quand je rentrerai. Je ne ressentais pas de l'ennui, hier, mais je commençais à souffrir de cette sourde irritation que la pensée de ton départ soulève en moi, et qui a empoisonné nos derniers jours de Port-Cros². Il ne faut pas que tu doutes de mon amour. Cet agacement même en est une des tristes manifestations.

A.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 171.

² Le second séjour de Lucienne à Port-Cros prend fin le 13 novembre.

151. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Paris, le 20 janvier 1933]

MEILLEUR VOYAGE VOUS ACCOMPAGNE AMOUR²

ALAIN

5

152. À *Lucienne Boucher*³

[Paris] Samedi 21 janv. [1933].

Lucienne,

10 À l'heure où je t'écris nous étions, il y a une semaine, à vagabonder à
travers les Halles. Et à la même heure, hier, je t'attendais. Je t'ai attendue
toute la nuit. Je désirais ta présence comme je n'avais jamais rien désiré. Et
tu serais venue, ne fût-ce que pour un moment, si tu avais compris la force
de mon désir. Quand tu liras ces lignes, tu comprendras peut-être. Mais tu
15 seras loin. Et je suis dans une cage de fer. Mais qu'importe maintenant
l'importance de cette parcelle du temps où ta clef aurait grincé dans la
serrure. J'ai épuisé l'amertume des détails. Une chose est réelle:
l'épouvante de ton absence.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 172.

² Le même jour, Lucienne part pour le Canada, où elle va retrouver son père, M. Urgel P. Boucher, alors gravement malade. M. Boucher fut président de l'équipe de hockey *Canadien* de Montréal de 1913 à 1916.

³ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 173-174.

Et les remords m'assaillent. J'ai trop oublié mon propre amour pour
 penser à toi. Et mes inquiétudes à ton sujet ne t'apportaient rien que de
 l'irritation et du doute. J'aurais dû t'envelopper de douceur, t'engourdir de
 tendresse, vivre les choses comme elles doivent être vécues, dans un
 5 abandon parfait, et avec un total égoïsme. Ainsi tu aurais cru à mon amour.
 Et tu m'aurais aimé davantage.

Tu es en ce moment en pleine mer. Chaque seconde te vole à moi.
 Le temps, l'espace nous trahissent. Je suis en pleine nuit. J'ai perdu ton
 visage. Il faudra quoi, quels événements, quels malheurs sournois, quelles
 10 nouvelles détresses avant que je puisse le retrouver? La nuit m'isole comme
 t'isole la mer. Attendre quoi, quoi?

Alain

15

153. À *Lucienne Boucher*¹

Dimanche [29 janvier 1933].

Lucienne,

Je t'ai trop donné. J'ai trop misé sur toi. J'ai joué ce que je n'avais
 20 jamais joué: ma solitude, mes murs. Mais tu m'apportais davantage. Avec
 toi, l'inutilité de toutes choses s'effaçait. Je finissais par croire, espérer. Tu
 colorais l'ombre². Tu me donnais confiance en moi-même. N'est-ce pas le
 don le plus précieux qu'un être peut faire à un autre être? Et tu es partie. Et
 quelle épaule pour faire oublier la tienne?

25 Je pense à ce que tu as été pour moi, à ce que tu exprimais, à ce que
 tu me valais. Ton départ me laisse dans un vide affreux.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 175-176.

² Phrase citée en tête du poème «Grisaille» paru dans *Depuis longtemps déjà* (*Op. cit.*, p. 85).
 Voir également le poème «Variation sur le même thème» du même recueil (p. 86).

Comme je te manque, mon petit, comme je te manque. La nuit, je reste là, des heures, sur le divan, à t'attendre. Je veux croire aux miracles.

Je sais les embûches que te tendront ton désir de te rapprocher des êtres, ta naïveté, ta pitié, ton dépaysement, ta chair. Je sais tout cela. Peut-être succomberas-tu? Mais je veux que tu saches que rien ne pourra m'enlever le souvenir de ce qui fut entre nous, de ce qui est. Je ne serai jamais, quoi qu'il arrive, ton ennemi.

Jamais je n'ai été aussi près d'un être. Jamais la fusion ne s'est faite, de moi à un autre, de façon aussi totale. Tu es mêlée à moi. Tu es liée à moi comme la chair au muscle. Et je suis infirme. Pour jusqu'à quand?

Alain

Je t'embrasse comme si tu étais ce que mon angoisse veut malgré tout espérer, comme si tu souffrais comme je souffre.

15

154. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Paris, le 13 février 1933]

20

AM AWFULLY SORRY DONT LET YOURSELF PULL DOWN
KEEP FAITH BE COURAGEOUS HAVE ALL MY LOVE²

ALAIN

25

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 180.

² «Suis terriblement désolé ne te laisse pas abattre garde confiance sois courageuse avec tout mon amour» (Trad. de l'éd.).

155. À Lucienne Boucher¹

Lundi. 13 février [1933]

Lucienne,

Tes deux lettres, celle du bateau et celle de Montréal, m'apportent
 5 plus d'inquiétudes que je n'aurais cru. Jamais je n'ai tant réalisé mon
 impuissance vis-à-vis des événements dont sont accablés les êtres que
 j'aime. Les mots sont bien inutiles. Il faut regarder, toucher, bercer,
 consoler. Nous sommes si loin. Que faire? Les encouragements, parfois,
 semblent presque ironiques.

10 Pourtant, je ne crois pas que tu doives déjà trop désespérer. Le saut
 que tu viens de faire est trop brusque pour qu'il ne t'atteigne pas
 profondément. Mais le premier choc est le plus douloureux. Et il faut aussi
 que tu tiennes compte du dépaysement qui doit t'être affreux, de l'état —
 qui peut s'améliorer — dans lequel tu as trouvé ton père, et surtout de ta
 15 propre sensibilité, que tu as fort malmenée tous ces derniers temps. Et je
 crains que tout cela ne te trompe sur le réel visage des choses, qui n'est
 jamais aussi rayonnant, ni aussi sombre qu'on le veut voir.

D'ailleurs ce devoir que tu t'es imposé ne saurait te lier
 indéfiniment. Tu n'es pas perdue à la vie. Tu sais bien que des joies sont en
 20 réserve pour toi, t'attendent. Tu as un très mauvais moment à passer.
 Accepte-le. Ferme les yeux (comme tu les fermes dans le bonheur). Sois
 patiente. Il n'y a pas un mois que tu as quitté Paris. On ne compose pas
 avec le problématique, l'inconnu, dans un si court espace de temps. La vie
 est autrement exigeante.

25 Mais pour le moment, ce qui importe le plus, c'est que tu ne te
 laisses pas abattre. Il ne le faut pas. Tu as besoin de toutes tes forces. Ne
 les gaspille pas en des regrets stériles, ou en de sombres appréhensions. Le

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 177-179.

passé ne nous appartient plus et l'avenir ne nous appartient pas encore.
Mais c'est le présent qui prépare celui-ci. Vis-le avec courage.

Tout ce que je te dis là est bien banal. Tout est banal quand on
s'échappe du rêve. Mais il faut s'en échapper pour, le moment venu,
5 pouvoir le recréer.

Je t'embrasse avec tout mon cœur.

Alain

P.S. B.¹ mettra cette lettre sur le *Bremen*. Je t'écirai demain.

A.

10

156. À Simone Routier²

[Paris] Vendredi [17 février 1933].

Simone,

15 Si vous êtes libre demain soir, samedi, faites-moi le plaisir
d'accepter de venir dîner avec moi³. Nous aurons ainsi le loisir de bavarder

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Carte pneumatique (11.2 X 14.5 cm) à l'encre noire. Numérotée «50» à l'encre verte, datée au crayon noir de «1933», numérotée «110», une seconde fois, au crayon de bois de couleur bleue, ruban collant en marge supérieure. Signée «Alain Grandbois», d'une autre main que celle de l'auteur. Adressée au 47 rue Bonaparte (Paris) (BNQ, 234/4/8). Simone Routier (1901-1987) occupe alors le poste de dessinatrice-cartographe aux Archives canadiennes à Paris, là même où Marcel Dugas remplit les fonctions de secrétaire et messenger. Il ne s'agit pas de leur première rencontre parisienne. Alain Grandbois et Simone Routier se sont vus dès l'arrivée de cette dernière à Paris en 1930. D'après une lettre de Simone Routier à René Pageau, Grandbois lui aurait fait visiter la Ville Lumière (Fonds privé, René Pageau, Clerc Saint-Viateur, Joliette). Nous pouvons toutefois penser que Grandbois, en constants déplacements, n'avait pas revu Simone Routier depuis la date d'envoi de ce billet.

³ Simone Routier garde un souvenir heureux de cette rencontre avec Alain Grandbois. Dans une longue lettre qu'elle adressait à ses parents quelques jours plus tard, le 20 février 1933, elle écrivait au sujet de leur soirée: «Dîner, hier à l'auberge du Père Louis, avec Alain Grandbois rentré du Canada. Après une liqueur chez Vernet, nous avons été terminer à la boîte Sing-Sing et à la Coupole pour nous quitter sur les petites heures. Toujours aussi intéressant et si peu *m'as-tu vu* en dépit de ses déjà nombreux et excentriques voyages. Un de nos rares Canadiens à ne point colporter d'un continent à l'autre les confidences de tout un chacun. Évocation de Saint-Casimir, de nos jeunes années [...]» (BNQ, Fonds Simone Routier, 234/01/026-027. C'est Simone Routier qui souligne).

un peu, et peut-être, de retrouver certains points de contact égarés ou perdus. Envoyez-moi un mot. J'habite rue Racine au numéro 21.

Alain

5

157. À *Lucienne Boucher*¹

Samedi. [18] fév. [1933]

Lucienne,

Tu es nerveuse, tu es impatiente, tu piaffes comme un jeune cheval.

10 Quelle enfant tu fais. Pourquoi vivre ainsi? Je veux dire, pourquoi vouloir prendre ainsi la vie par les cornes, à la force du poignet. La vie ne se violente pas. Il faut ruser avec elle, l'apaiser, l'engourdir. Puis profiter tout à coup de la mauvaise bête. Car la bête est plus forte que nous.

Ta nervosité te porte à dramatiser. Tu vois tout en trop sombre. Tu
15 imagines les pires défaites avant de livrer les batailles. Et c'est chez toi la rançon de tes qualités. (J'allais dire vertus, tu aurais ri, ou tu aurais cru que je me moque.) Tu es généreuse jusqu'à la prodigalité, bonne jusqu'à l'égarement, ardente jusqu'au délire. Tu vis [à] un diapason toujours trop élevé. Tu voles ou tu plonges. Cette intensité, cette avidité, dans le
20 bonheur, sont magnifiques. Mais tu ne veux pas accepter le quotidien, qui est grisaille, attente, monotonie. Et tu transformes le quotidien en bon désespoir solide.

Je sais bien que tes plaintes sont justifiées. Tu es dans une mauvaise [passe]. Je souffre avec toi de ton impuissance à trouver le joint, l'issue.
25 Mais tu n'as pas le droit d'abandonner déjà la partie. Les jeux ne sont pas encore «faits».

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, op. cit., p. 180.

Mais je souffre davantage de mon impuissance à moi. Tu me dis que je suis l'«homme». Je le sais bien, parbleu. Mais je suis comme toi, je me heurte contre le mur.

Tu es injuste à propos de mon voyage en Orient. Ce projet, je ne
 5 puis le rejeter. Pourquoi me rendre mon départ plus pénible? Pourquoi te
 mettre, toi, que j'aime, entre *cela*¹ et moi? Tu comprendras, si tu y réfléchis
 deux minutes, que mon retour au Canada dans les circonstances actuelles
 ne pourrait améliorer en rien nos situations respectives. Il me faut aller là-
 bas. Je t'en ai donné les motifs, qui te paraissent insuffisants. Mais j'y suis
 10 poussé par une raison profonde, une raison d'instinct. Ce n'est peut-être,
 après tout, que le sens de la conservation. Je te dis qu'il faut engourdir la
 bête. Pourquoi frapper sans forces?

Je te fournirai tous les détails en temps voulu. J'aurai l'argent
 strictement nécessaire. Du moins pour m'y rendre. Après, je m'arrangerai.
 15 Mais je puis te promettre que je n'y resterai pas deux ans. Il est possible
 aussi — du moins je le désire — que j'aie passé trois semaines au Canada
 avant mon départ, si je le puis *matériellement*².

J'ai à peu près terminé *Jolliet*³. C'est d'une énorme médiocrité. Je n'y
 peux rien.

20 Je t'embrasse chair et âme.

Alain

¹ Souligné par l'auteur.

² Souligné par l'auteur.

³ C'est-à-dire *Né à Québec*, récit portant sur la vie de l'explorateur Louis Jolliet (Voir l'édition critique de Jean Cléo Godin, *op. cit.*).

158. À *Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

[Mars 1933]

Je reçois à l'instant votre lettre du 1^{er} mars², et je veux y répondre
 5 tout de suite. Autrement je tarderai, je remettrai au lendemain, et vous
 finiriez par croire que mon silence indique que je ne pense plus à vous. Ce
 serait bien faux, car il ne se passe pas de jour que je ne le fasse, avec toute la
 tendresse. Et toute la reconnaissance que je vous garde. Mais vous
 connaissez ma négligence...

10 J'ai peu de nouvelles à vous donner. Je me suis réacclimaté tant bien
 que mal à Paris. Ma santé sans être brillante, n'est pas trop mauvaise.
 J'habite toujours du côté de l'Odéon³. Mais j'ai déménagé, et me voilà
 maintenant perché au 7^{ième} étage, près du ciel (du ciel de Paris, qui ne
 vaut pas celui dont vous m'entretenez). Je possède de grandes baies vitrées,
 15 et je n'ai qu'à lever la tête pour apercevoir les toits du quartier, les tours de
 Saint-Sulpice, et celles de Notre-Dame. L'autre jour, Simone R.⁴ m'a envoyé
 un mot⁵, m'invitant à une soirée pseudo-littéraire à laquelle j'ai refusé
 naturellement de me rendre. J'ai dû la voir pour la remercier. Il y avait
 deux ans que je ne l'avais [pas] aperçue. Elle m'a confié ne plus vouloir
 20 retourner au Canada. Et d'après ce que j'ai pu comprendre, je crois qu'elle
 serait vaguement fiancée à un Français.

¹ Autographe, Carnet 52 de l'auteur (BNQ, 234/6/59).

² Cette lettre ne se trouve pas dans le fonds de l'auteur à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal.

³ La rue Racine, où loge Grandbois, est située à quelques pas seulement du théâtre de l'Odéon.

⁴ Simone Routier. Voir lettre à Simone Routier datée du 17 février 1933.

⁵ Non retrouvé dans le fonds Grandbois de la BNQ.

J'ai rencontré le jeune docteur P.¹ ici, à Paris il y a deux ou trois ans. Ce n'est pas un mauvais garçon, il n'est ni sot ni génial, mais ce n'est pas du tout là l'affaire de C². Il appartient à une famille d'ouvriers, ce qui n'est pas déshonorant (bien que gênant en certaines circonstances) mais, et voilà qui
5 est plus grave, à une famille de grands tuberculeux. Deux ou trois de ses frères sont morts en pleine jeunesse. Perron m'avait renseigné sur ces points³. Il voyait même en lui le type caractéristique du candidat à la tuberculose. En outre, certains détails de son caractère sont assez déplaisants – ne mentionnez rien de ceci devant Pierre⁴ qui s'empresserait
10 de raconter le tout à André⁵, lequel voit souvent P.

À propos d'André, des Canadiens ont répandu le bruit que sa femme l'avait quitté brusquement «pour une destination inconnue». Je vous offre ce potin tout chaud, et pour ce qu'il vaut.

La crise commence à se faire sentir à Paris. Les dernières élections
15 allemandes ont fort impressionné les Français. On parle couramment d'une guerre prochaine. On parle beaucoup aussi de la faillite américaine. Des voyageurs ont dû vendre automobile, bijoux afin de regagner leur pays. Il est évident que la situation générale s'assombrit de plus en plus. Mais nous sommes maintenant habitués à prévoir le pire. Je vous ai fait adresser la
20 semaine dernière un abonnement à *Candide*, ce journal littéraire que vous

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Catherine Grandbois.

³ La phrase suivante est écrite dans la marge gauche du feuillet.

⁴ Pierre de Varennes, époux de Madeleine Grandbois.

⁵ André Simard, ami de Pierre de Varennes, dont il est également question dans une lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 7 août 1931.

aimiez. Et à papa, *Je suis partout*, un hebdomadaire de politique internationale¹. Voudriez-vous me dire si vous les recevez régulièrement?

Je vous aime et je vous embrasse.

5

159. À *Lucienne Boucher*²

[9 mars 1933]

Lucienne,

10 Toujours la même. Impatiente, révoltée, bondissante. Pauvre, pauvre! Comme si la vie était un feu d'artifice. Comme si nous possédions la légèreté de la flamme, et sa violence, et la pureté qu'elle dégage. Ceci dit, je dois ajouter que j'ai souffert d'une très mauvaise grippe, que je suis à peine remis, que Paris est noyée sous toutes les averses du monde, et que les
15 appartements «chauffage central» devraient se vendre comme réfrigérateurs [*sic*], de sorte que je suis, du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au matin, d'une humeur animée des plus injustes fureurs. En outre j'ai dû, dès mon arrivée à Paris, corriger les secondes épreuves de mon maudit bouquin. Les

¹ Arthème Fayard a lancé *Candida* en 1924 et, en 1930, *Je suis partout*, deux hebdomadaires influents de l'époque et situés politiquement à droite.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 184-185.

premières l'avaient été, mais très mal. Je ne blâme pas la bonne volonté de notre ami, mais sa distraction et sa fatigue. Il m'a fallu tout refaire¹.

Et maintenant... Que dois-je te dire. Je voudrais te donner un conseil, un fil directeur, quelque chose qui puisse t'aider à prendre une décision qui te rendrait justice. Mais je ne sais vraiment pas. Tu as affaire à des gens qui changent d'idées cinq ou six fois par jour. Si l'un dit oui, l'autre dit non. Le lendemain, c'est le contraire. Je ne vois qu'un moyen: attendre. Cette situation ne peut se prolonger indéfiniment. D'ailleurs ta mère, qui s'effraie tant à la pensée de devoir aller habiter le Canada, s'y plairait peut-être après quelques semaines de séjour. Dans ce cas, tu serais plus libre.

Mais tu me demandes, de ta liberté, ce que tu dois faire! Tu sais bien que je ne suis pas en mesure de te donner des impératifs catégoriques. Je t'ai dit que, quoi que tu fasses, je saurai comprendre, et que le fond de ta nature, à mes yeux, n'en saurait être altéré. Je te le répète. Mais quelques décisions que tu prennes, il faut que les raisons qui t'y amèneront soient mûrement pesées, réfléchies. Il ne faut pas jouer sa vie comme on joue au baccara.

Je veux que tu saches que je serai toujours ton meilleur ami. Si je ne suis pas mieux que cela... lorsque d'autres années encore nous auront secoués davantage.

Et je t'aime

Alain

¹ Le livre en question est *Né à Québec* et, selon Jean Cléo Godin, le correcteur d'épreuves incompetent aurait été Marcel Dugas (*Né à Québec, op. cit.*, p. 12).

160. À *Lucienne Boucher*¹

[Télégramme expédié de Paris, le 14 avril 1933]

BEST GREETINGS FOR EASTER AND BEST LOVE²

ALAIN

161. À *Lucienne Boucher*³

[Note envoyée de Deauville, le 16 avril 1933]

BONJOUR CRUELLE OUBLIEUSE INCRÉDULE QUE J'AIME
 CETTE NUIT CHEZ BRUMMEL ON JOUAIT «THANK YOU FOR THE
 FLOWERS»⁴ JE TE TENAIS DANS MES BRAS J'AI VU TES MAINS OÙ
 SONT-ELLES TES MAINS?

ALAIN

162. À *Lucienne Boucher*⁵

[29 avril 1933]

Lucienne,

Et moi aussi, je ne sais plus t'écrire. Il me faudrait te répéter ce que
 je t'ai déjà dit mille fois. Mais tu prends pour de la dureté ce qui n'est que

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 187.

² « Joyeuses Pâques et tout mon amour » (Trad. de l'éditeur).

³ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 188.

⁴ Paroles et musique de Croom Johnson, cette chanson a été enregistrée sur étiquette Chappel de Londres. Lucienne fait allusion à cette chanson dans son poème «La chansonnette», *Depuis longtemps déjà, (Op., cit., p. 77)*.

⁵ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 189-190.

fermeté. Tu poses des conditions à l'amour. — Tu ne m'aimes pas si tu fais ceci, cela... — Mon amour, que l'amour vient-il faire là-dedans!

Dois-je encore te dire que mon retour au Canada ne pourrait en rien nous aider pour le moment. Nous pourrions à peine nous voir. Nous n'habitons pas la même ville. Mon absence de situation m'empêcherait d'être libre. Tu ne l'es pas davantage. Alors? Chacun de nous tapi chez soi, se rongant, attendant, guettant. Guettant quoi?

Il n'y a rien à faire aujourd'hui là-bas. Rien. Je m'en vais dans une direction opposée. Oh, sans illusions! Je n'attends rien de qui que ce soit, de quoi que ce soit. Mais il y a tout de même l'inconnu. Et puisque je sais que le connu n'a rien à me délivrer, pourquoi tourner en rond, pourquoi se détruire sur place [?]

Je veux encore espérer que malgré tout, nous aurons encore de beaux jours. Je ne veux pas croire que pour nous, le règlement des dettes soit déjà venu. J'accepte de payer, mais pour une chose due. Le temps nécessaire à notre amour ne nous a pas été donné.

Ton image ne me quitte pas. Ni l'image de ton image. Tu es intacte en moi. Le suis-je en toi? Tu te révoltes et tu m'uses. Du moins j'en ai peur. Si cela était, tu me considérerais bientôt comme un ennemi. Et jamais, jamais le fil ne pourrait se renouer.

Alain

163. À Simone Routier¹

[18 mai 1933]

Ma chère amie, si vous êtes libre demain soir, jeudi, faites-moi le plaisir de venir chez moi. Vous y rencontrerez Dugas et sa nièce², Garneau et sa femme³, et moi, à partir de 9h^{res} et demie.

Il y a un siècle que je vous ai vue. Êtes-vous fâchée, malade?

Alain

164. De Gerda-Maria Kizler⁴

8 juillet 1933.

Mon feu follet, tu ne sais pas comme je t'aime. Je le dis aujourd'hui — et il faut que tu crois cela — je t'aime comme jamais un homme dans ma vie, je sais que tu oublieras moi, parce que encore beaucoup des femmes

¹ Carte pneumatique. Numérotée «6», au crayon de bois de couleur bleue, puis «36» au crayon noir, et datée, à l'encre verte, par Simone Routier. Enveloppe: *Hôtel Récamier, Place Saint-Sulpice, Paris* (BNQ, 234/4/8).

² Marcel Dugas et sa nièce Bérengère Courteau (Voir lettre à Marcel Dugas datée du 16 novembre 1932.).

³ René Garneau (1906-1983) et son épouse Jacqueline Morin. René Garneau a publié plusieurs articles sur Grandbois et son œuvre, dont «Alain Grandbois, rue Racine» (*Liberté*, n^{os} 9-10, mai-août 1960, p. 174-178). Dans une conférence prononcée à l'Alliance française de Montréal, en octobre 1973, il racontait son amitié de jeunesse avec Alain Grandbois (publiée sous le titre «C'était hier», dans *les Écrits du Canada français*, n^o 43, 1981, p. 63-81).

⁴ Autographe, 1 f. au crayon noir (BNQ, 204/6/45). Gerda-Maria Kizler (? – 1934?) et Alain Grandbois se seraient rencontrés à Paris au printemps 1933. Alain lui aurait donné des leçons de français. Au cours de l'été suivant, Gerda voyage en Allemagne (Suttgart, Berlin). Elle séjournera l'année suivante en Espagne, où elle serait morte (Voir lettre de Marcel Dugas datée de septembre 1942). Nous publions ici quatre lettres de Gerda Kizler à Alain Grandbois. D'origine allemande, Gerda Kizler maîtrisait imparfaitement le français. Nous avons tout de même décidé de conserver l'orthographe originale de ses lettres. Toutes ont été adressées au 21 rue Racine, à Paris, où logeait alors Alain Grandbois.

seront dans ta vie, mais tu sais aussi que jamais je reverrai toi — tu dois savoir que ton image toujours — je dis toujours — n'oublie pas — sera devant moi, je veux penser à toi, comme on pense à un très beau rêve. Ton [mots illisibles] je t'aimerai toujours, pourquoi — je ne sais pas, je crois que tu devais être pour moi, Dieu voulait, que je crois une deuxième fois à les gens — à les hommes tu venais, et avec toi le bonheur, la vie.

Gerda

165. *À Gerda-Maria Kizler*¹

[Paris, juillet 1933]

Écoute-moi, Gerda, comme si je te parlais à voix basse, dans l'oreille, tout près. Je t'aime. Et depuis ton départ, je ne sais plus où je vais, je suis si seul, je n'ai plus d'espoir, je crois que je ne te reverrai plus jamais. Pourquoi t'es-tu fait aimer de moi? Je souffre par toi. Et tout est si inutile. J'avais tant voulu te garder. Je ne le pouvais plus. Je n'avais plus d'argent. Et tu commençais à croire que j'étais avaricieux [incomplet].

¹ Autographe, 1 f. au crayon noir. Se trouve dans le carnet 38 de l'auteur (BNQ, 204/6/45). Pour une description complète de ce carnet, voir *Poésie II* (*Op. cit.*, p. 600).

166. *De Gerda-Maria Kizler*¹

[Carte postale adressée de] Stuttgart, 23. 7. 33

Mon sale gosse,

Je pense à toi chacune minute. Demain je vais écrire une longue lettre pour toi. J'ai nostalgie <mot illisible>. Et toi? Dans cette minute devant une semaine, j'étais dans le bar de chinois. Ta Gerda

167. *De Gerda-Maria Kizler*²

[Carte postale adressée de Stuttgart, le 26 juillet 1933]

[Recto]

Beaucoup de saluts pour Mr. Dugas et Bérengère. Pour «ma chambre aussi» des saluts.

[Verso]

Alain,

Je te remercie. Aujourd'hui, mercredi, je voyage à Berlin. J'écrirai toi toute suite. Je suis très malade, mais, tu sais, je ne veux pas rester ici. As-tu reçu ma lettre? Je pense seulement à toi. Mes saluts,

Ta Gerda

¹ Carte postale représentant une vue aérienne de la ville de Stuttgart, écrite à l'encre violette. Porte l'adresse suivante: *Monsieur Alain Grandbois, Paris (6^e), 21 rue Racine 21* (BNQ, 204/9/24).

² Carte postale représentant un hôtel de la ville de Stuttgart, écrite au crayon noir. Porte l'adresse suivante: *France Monsieur Alain Grandbois, Paris (6^e), 21 rue Racine 21* (BNQ, 204/9/24).

168. *De Gerda-Maria Kizler*¹

Berlin, 30 juillet 33.

Toi –

Avec tes 3 lettres je suis endormie sur mon cœur. L'autre jour, j'étais réveillée, tes trois lettres dans ma main et cette main était sur mon cœur. Oh, je suis si heureuse, tu écris, mon amour, mon jeune garçon. Je voudrais crier dans le monde, crier, je suis la plus heureuse personne, sur le monde, parce que tu m'aimes. Je voudrais remercier toi, comme je dois montrer? J'ai beaucoup de douleur, mais je ris, tu m'aimes, c'est la plus belle chose – je serai guérir et je reverrai toi –, toi, je pense, comme tu es sur la gare et je m'embrasse toi, et après tu es à moi. Mon sang courir tout vite, quand je pense à cette heure. Oui, Alain, il faut que je revois (revoir) toi. Après toutes les choses sont égales, oui? Oh, Alain, ma nostalgie à moi est ainsi grande, que je presse parfois mes dents dans mon oreiller et parle avec toi. J'entends tes mots tout proches. Tes mots, que tu as dis: «Viens – je t'aime», et je suis heureuse. J'étais sur un grand lac avec un bateau, je suis nager – oh je voudrai montrer toutes les choses, je pense seulement à toi – Oui, Alain, le monde est beau, le soleil est cher moi, parce que tu m'aimes.

Tu es malade, pauvre Alain. Je voudrai prendre toutes les douleurs de toi, tu sais, tu es maintenant tout de moi, un morceau de mon corps, je suis très triste, je pense me penser, comme tu souffres. Mes pensées sont chères, toi, je prie (prier) pour toi, bientôt tu seras guérir.

Écris bientôt. Gerda Kizler, Charlottendurg, Postagernd, Postamt 4, Kantstrasse.

¹ Autographe, 1 f. (28.2 X 33.7 cm), plié en deux, écrit recto verso au crayon noir. Non paginé. Enveloppe: *France Monsieur Alain Grandbois, Paris (6^e), 21 rue Racine 21*. Cachet postal daté du 31 juillet (BNQ, 204/9/24).

Encore une fois:

G. K. CHARLOTTENBURG

POSTAMT 4

KANTSTRASSE

Tu écris très bien, mademoiselle en allemagne est très bien, et je comprends tous les mots bien.

Si mon frère revient, j'enverrai (envoyer) les photos. Comme sont les photos, lesquelles tu as fais! Mardi, j'ai une chambre. Mardi je commence à travailler. Tu es mon premier pensée chaque jour et mon dernier pensée à soir. Hier soir, j'ai bu un peu chez ma tante. J'ai bu pour toi – sur l'automne – pour notre amour.

Je joue après sa disque.

Je l'aimerai toujours aussi – quand tu oublié. Oh, elle est trop beau pour toi, quitter ton amour.

Je ferai un poème, si j'ai le temps.

Ici un baiser,

Ta Gerda

169. À Lucienne Boucher¹

[Télégramme non signé, expédié de Paris, le 5 août 1933]

AM ALL RIGHT NOW GOING CANADA² WRITE YOU THERE
KISSES³

170. À Lucienne Boucher⁴

[Télégramme expédié de Québec, le 8 septembre 1933]

RETOUR MONCTON⁵ REÇU TÉLÉGRAMME LETTRE SUIT
BAISERS NOT SIGNED⁶

¹ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 191.

² Le 5 août, Alain Grandbois s'embarque au Havre en destination du Canada (Voir chronologie dans *Poésie I, op. cit.*, p. 39). Il fera la traversée en compagnie de Bérengère Courteau, nièce de Marcel Dugas. Dès son arrivée au Canada, Bérengère informera son oncle des conditions dans lesquelles elle a voyagé et lui parlera du comportement de Grandbois. Voici un extrait de la lettre que Marcel Dugas fera parvenir à sa nièce le 31 septembre 1933 : « Ma chère nièce. // Les traversées en août sont généralement très agréables ; je suis content de savoir que tu avais une très bonne cabine. // Alain Grandbois avait, sans doute, tort de se saouler tous les soirs. Ce n'est pas ainsi qu'il prendra les forces qui lui sont nécessaires pour l'opération qu'il doit subir en octobre. Mais il avait une bonne raison : celle de souffrir et par ce moyen d'endormir sa douleur. Je conviens sans tarder que cela, en vérité, ne me regarde pas. » (BNQ, 35/1/17)

³ « Vais bien départ pour le Canada t'écrirai de là-bas baisers » (Trad. de l'éd.).

⁴ Télégramme reproduit dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 195.

⁵ De retour d'Europe, le navire qu'a pris Grandbois fait escale à Moncton, au Nouveau-Brunswick.

⁶ Ne disposant pas du télégramme original, il est impossible de savoir si Grandbois a signé ou non ce télégramme. Peut-être s'agit-il seulement d'une mention du service télégraphique.

171. À *Lucienne Boucher*¹

[Québec] Le 8 septembre 1933

Lucienne,

Rien n'est changé. Tout est comme tout a été. Ce nuage dans quoi tu t'es cru prisonnière n'existait pas. Tu l'as imaginé, créé. Il fallait regarder plus haut.

Mon silence? Mon Dieu, rien n'était moins important. Je sentais qu'à ce moment, il était devenu nécessaire. Certaines de tes lettres m'avaient peiné. Tu m'accusais de légèreté, d'insouciance. Que pouvais-je répondre? Je ne pouvais rien pour toi, pour nous. Il fallait me taire.

Tu m'avais aussi écrit que tu préférerais ne pas me voir si je venais au Canada. Moi, je voulais te voir. J'attendais le moment. J'ai dû voyager avec ma famille depuis mon retour. J'irai à Montréal dans une huitaine. Pourrons-nous recréer les adorables images?

Je t'aime.

Alain

172. À *Lucienne Boucher*²

[Québec, le 23 septembre 1933]

Ta lettre me fait regretter d'être allé te voir. Tu sais que je ne te veux pas de mal. Mais, sachant que je te fais mal, pourquoi me fais-tu jouer ce rôle de bourreau. Je souffre de ma peine, et je dois souffrir encore de la tienne parce que j'en suis la cause. Mon pigeon, tu n'es pas raisonnable.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 196.

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne, op. cit.*, p. 198.

La vie nous sépare. Mais nous pouvons parfois triquer. Et cela ne nous est pas dû. C'est tout bénéfiques. Pleure-t-on une joie?

J'ai appris à ne plus rien exiger, à ne plus rien espérer. Je ne compte plus sur le bonheur. Je vis dans une cave. Parfois des lumières brillent. Il ne faut pas trop ouvrir des yeux habitués à l'ombre. J'entr'ouvre mes yeux, mais à peine. Je sais que ma route se poursuit dans les ténèbres. Je la retrouve. Autrement...

J'ai peur maintenant de nous revoir. Encore se déchirer. Comme si nous étions des ennemis.

Je t'aime.

Alain

173. À *Lucienne Boucher*¹

[Québec, le 29 septembre 1933]

Lucienne,

Il ne faut pas que tu sois triste. Je veux dire qu'il ne faut pas te laisser aller à ta tristesse. La vie est trop riche pour, volontairement, en distraire une parcelle. Et la douleur ronge comme le feu.

Si mes lettres sont courtes, c'est que je veux moi-même me garder d'un affaiblissement inutile. J'ai besoin de toutes mes forces. Si je regardais trop en moi, je sombrerais encore.

¹ Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 200.

Je n'ai pas de mots pour te remercier. Tout cela a été magnifique.
Rien ne peut agir contre ces souvenirs que tu me laisses.

Garde-moi une place tout au fond de toi¹.

Je t'aime.

Alain

174. À Lucienne Boucher²

[Pointe-au-Père, le 30 septembre 1933]

On Board the Cunard RMS³

Aurania

Lucienne,

Un mot à la hâte. Nous approchons le point du dernier courrier. Je veux que tu saches que je t'aime, et que je comprendrai tout, quoi que tu fasses.

Je te remercie de ton télégramme.

Je t'embrasse avec tout mon cœur, avec toute ma chair.

Je t'aime.

Alain

¹ Cette phrase est reprise en tête du poème de Lucienne Boucher, intitulé «Réponse 4» et publié (sous pseudonyme) dans *Depuis longtemps déjà* (*op. cit.*, p. 83-84). Le texte varie cependant, puisque Lucienne écrit plutôt: «Garde-moi *toujours* une place au fond de ton *cœur*.» (C'est nous qui soulignons)

² Lettre reproduite dans *Lettres à Lucienne*, *op. cit.*, p. 202.

³ Abréviation pour *Royal Marine Ship*. Le navire « Aurania » de la compagnie Cunard a quitté Québec en direction de Plymouth, Le Havre et Londres (*L'Événement*, 2 octobre 1933, p. 2)

175. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 1 nov., 1933

Mon cher Alain,

Un siècle que tu es parti, et pourtant le calendrier marque à peine un mois. Je n'ose songer au jour qui te ramènera à nous, il me paraît tellement loin! Pas besoin de te dire que ma pensée te cherche sans cesse. Et quand elle est trop lourde de ton absence, je vais à l'église. J'en reviens forte de l'espoir que ma prière te protégera et te donnera le bonheur que je désire pour toi.

Tu as dû recevoir les journaux te parlant de la mort de l'Oncle Maurice². Je m'attendais à cette mort, mais je ne savais pas qu'elle laisserait dans mon cœur un vide aussi profond. C'est quand je repasse notre vie, notre jeunesse tissées des mêmes joies et mêmes peines que je sens en mon âme toute la tristesse de l'irréparable. Mais la foi est le baume qui adoucit, qui nous laisse entrevoir dans un merveilleux avenir le bonheur de tous ceux qu'on aime. Mon Alain, comment vont tes projets? J'attends ton Joliet³. N'oublie pas de l'envoyer à quelques personnalités avec un bon mot. Rien ne dispose comme cela. Dans ce bas monde, tout marche soit par intérêt ou ce qui est mieux, par le cœur. Il faut donc cultiver, l'un ou l'autre, ou pour mieux dire, il faut s'aider si l'on veut réussir. C'est la loi de notre pauvre humanité. Notre Louis est morose ces jours-ci. L'avenir lui apparaît bien sombre, je crois. Aucun travail en perspective. Simonne en jeu. Le pauvre enfant, je le trouve à plaindre et m'inquiète beaucoup sur son sort.

¹ Autographe, 1 f. (18.5 x 28 cm), encre noire, papier de couleur grise, recto verso, plié en deux et paginé de I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée « Hôtel Duminy // 3 rue du // Mont Thabor ». Cachet postal « QUEBEC 6 PM NOV 2 1933 P.Q. ». Porte le cachet de la Légation canadienne, daté du 13 novembre 1933 (BNQ, 204/9/19).

² Frappé de paralysie en décembre 1929, Maurice Rousseau meurt à Montmagny le 21 octobre 1933, à l'âge de 56 ans.

³ C'est-à-dire *Né à Québec*.

Catherine sort toujours avec les mêmes amis. Elle a connu dernièrement le jeune docteur Gagnon, qu'elle a trouvé très gentil. Mais il sort avec une des ses amies intimes, Mary Bédard. Elle ne veut pas se montrer trop aimable. Sa situation est fort délicate pour le moment. Ce garçon serait-il mieux que le docteur P.? Comme tu me le disais, je ne cesse de répéter à C. que rien ne presse, tant qu'elle n'aura pas mieux, et c'est bien ce qu'elle croit. Antoine Lacourcière¹ est fiancé à une américaine à ce qu'on m'a dit dernièrement. Je t'écrirai plus longuement prochainement. J'ai un lot de lettres de remerciements pour sympathie à écrire. Je te parlerai de tout et de tous. Écris-moi, tout ce qui te concerne. L'affection [de] ma tendresse sera garder bien discrètement tout ce que tu me diras. Je t'embrasse en te serrant bien fort sur mon cœur

Maman

176. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*²

Québec, 3 déc., 1933

Mon cher Alain,

J'ai eu ta bonne lettre du 29 et je reste inquiète en pensant au gros rhume qui te fait tant tousser. Fais-tu attention à tes sous-vêtements, à tenir les pieds bien chauds en ayant des bas de laine? Je te prie d'attacher une grande importance à ces détails, si prosaïques soient-ils, mais tellement

¹ Frère de Luc Lacourcière et d'Agathe Lacourcière, que Grandbois a rencontré et fréquenté à Paris au début des années trente, alors que celle-ci voyage avec Simone Routier. Né en 1904, Antoine Lacourcière a été reçu au barreau en 1927. Il exercera sa profession à Saint-Joseph de la Beauce, près de son village natal.

² Autographe, 1 f. (18.5 x 28 cm), encre noire, papier gris vert, recto verso, plié en deux, non paginé. Enveloppe déchirée, adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée aux services de « Messageries Maritimes » à Marseille. Cachet postal « QUEBEC 8 PM DEC 4 1933 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 13 décembre 1933 (BNQ, 204/9/19).

essentiels. Ici la vie est à peu près toujours la même. Je ne m'en plains pas, j'éprouve même une grande paix à vivre ma petite vie tranquille et bourgeoise. Je n'étais décidément pas faite pour les grandes envolées. Je m'attendris devant un bon feu de cheminée, je me réjouis à la pensée de me glisser le soir dans les couvertes avec un bon livre pour compagnon. Nos seules sorties sont d'aller chez les enfants, chez oncle Arthur tous les dimanches au soir. Ton papa, lui, rêve d'un petit voyage aux Bermudes pour cet hiver, mais il craint ne pouvoir le réaliser faute d'argent et tant de complications peuvent surgir... Notre Louis a eu une quinzaine fort inquiétante pour nous. Il a paru subir une pénible dépression pour le moins aussi accentuée que celle de la « croisière ». Devant cette menace de neurasthénie aiguë, ton papa en est venu à lui proposer de se marier avec Simonne et qu'il lui donnerait un salaire pour vivre. Problème bien compliqué dans la situation actuelle et d'autant plus que nous ne voyons pas le jour où le pauvre enfant pourra gagner sa vie. D'un autre côté ne valait-il pas mieux d'en arriver à une solution favorisant sa santé avant tout. Simonne B. le pousse à une décision je crois, pour la bonne raison qu'elle a un prétendant sérieux, un veuf (Soucy) dans l'armée et avec un emploi du gouvernement en lieu de bien vivre. C'est un très beau garçon paraît-il, mais avec un enfant de 10 ans. Nous avons bien de la peine à son sujet (Louis) et voilà qu'un jour l'idée nous vient de lui suggérer d'apprendre le chant avec Gravel - chansonnettes qu'il pourrait chanter au besoin au « radio » ou dans les concerts. Il a une très jolie voix mais qui demande beaucoup d'études. Aura-t-il la patience de poursuivre ses études? N'importe, pour le moment, il est encouragé et cet entraînement chasse ses papillons noirs.

La succession Rousseau est sans considération, il est probable qu'on ne pourra rencontrer toutes les obligations. La pauvre tante¹ restera tout juste [avec] de quoi vivre, étant donné que ses enfants lui passent leurs assurances. Elle est venue à Québec dernièrement demander chambre et pension au Couvent de Sillery. Je te parlerai des autres enfants à la prochaine. Je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

Nous attendons de jour en jour ton livre² et un mot de toi. Avec ma tendresse.

177. De Bernadette Rousseau-Grandbois³

Québec, 14 décembre, 1933

Mon cher Alain,

Je voudrais t'arriver pour Noël afin que tu te sentes plus près de moi, que ma pensée en ce jour t'enveloppe plus particulièrement de toute sa chaude tendresse; elle appellera sûrement sur toi mille bénédictions d'En Haut et le bonheur que mon cœur de maman ne cesse de désirer pour chacun de ses enfants et en particulier pour son cher grand fils à la fois si loin et si près.

Nous avons reçu avec émotion ton livre, ton père t'en écrit les impressions qui sont aussi les miennes. Ton Oncle Arthur en est enthousiasmé et se propose de te faire lui-même ses félicitations. ([Le]

¹ Allusion à la veuve de Maurice Rousseau, Madame Blanche Grandbois (sœur d'Henri Grandbois).

² En l'occurrence, les exemplaires de *Né à Québec* (Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois, datée du 1^{er} novembre 1933).

³ Autographe, 1 f. (18.5 x 28 cm), encre noire, plié en deux, non paginé (BNQ, 204/9/19).

libraire) Garneau ne l'a pas encore¹. Je te tiendrai au courant des appréciations et critiques. Pour commencer, hier au soir à la commission de la radio, Jean Chauvin, journaliste et auteur, donnait une liste des derniers livres parus dont le tien, *Né à Québec*². Il en a fait une brève analyse, commenç[ant] par dire ne rien connaître de l'Auteur si ce n'est qu'il est né à Québec comme son héros, mais qu'il a demeuré de longues années en Europe. Il est facile de constater que c'est un garçon très cultivé et qu'il a fréquenté les ateliers de Grands Maîtres, tel que Flaubert. D'après ce que j'ai pu comprendre (car j'étais excitée, vois-tu?), il a commencé par dire que cette histoire romancée comme toutes celles de ce genre avait de grandes qualités mais aussi ses défauts, qu'on ne savait pas où le réel commençait, ni où il finissait. Ce n'est pas textuel, tu sais, et je rapporte mal peut-être. Enfin, il a terminé en lisant une des pages du livre et en disant: vous trouverez en ce livre beaucoup de pages de cette force. Et il m'arrive un article de Chassé, je te l'envoie, pour les petits défauts que tu lui trouveras,

¹ Un journaliste de *L'Événement* (peut-être Edmond Chassé) signale que le livre de Grandbois a été mis en vente à la librairie J. P. Garneau de Québec le 16 décembre 1933 (Anonyme, « Succès d'un livre : l'œuvre de M. Alain Grandbois attire de grands éloges à son auteur », *L'Événement*, 18 décembre 1933, p. 3).

² Jean Chauvin prononce en effet une causerie le 13 décembre 1933 sur les ondes de la station radiophonique CRCM dans le cadre de l'émission *Revue des livres*. Le texte de cette causerie est publié quelques semaines plus tard dans la *Revue populaire* (vol. XXVII, n° 2, février 1934, p. 56-57). À l'instar du personnage historique de Louis Jolliet, Jean Chauvin fait naître Grandbois à Québec. Or Grandbois est né à Saint-Casimir et aucune preuve historique n'a encore pu préciser le lieu de naissance de Jolliet. Le journaliste insiste également pour dire combien le livre de Grandbois a toutes les qualités d'un roman historique : « intérêt soutenu et mouvement. Il en a aussi les défauts [...] : on ne sait pas où s'arrête la chronique, où commence l'invention. » Il ajoute que « la manière flaubertienne [...] convient exactement au genre historique » et qu'on la retrouve dans certaines pages du livre de Grandbois.

on ne peut s'empêcher de penser qu'il a fait son possible¹. Tu deviens quelqu'un, mon Alain, et ta maman est fière de son fils. Je te le répète, je te tiendrai au courant de tout. C'est avec crainte, je te l'avoue que je te vois partir pour des pays inconnus. Toutefois, j'ai compris que notre bonne mère du Ciel te guidera puis te ramènera le plus tôt possible au milieu de nous. Tiens-nous bien au courant de tes gestes et faits. Jeudi prochain le 21 nous irons fêter à l'Hôtel Clarenton, les fiançailles de Louis². C'est la tante de Simonne qui nous invite. Ce sera tout à fait intime. L'Oncle curé à Simonne, son frère, sa sœur, sa tante et nous de la maison.

Catherine est plus que jamais incertaine, le docteur Paquin est très assidu. Celui dont je te parlais est le docteur Gagnon, celui qui sortait avec Suzanne Legendre. C. aimerait à sortir avec lui mais la situation est très délicate. Il sort avec une de ses amies, elle ne peut qu'attendre les événements. Elle se lassera de celui-là peut-être tout autant que des autres. Les beaux-frères, y compris le « charmant Pierre³ » font beaucoup les louanges de ton livre. Je t'embrasse mon cher petit et je te serre fort dans mes bras. N'oublie jamais les 3 Ave, et si tu es dans le danger invoque cette bonne Mère. Je suis sûre qu'elle te protégera. Je t'aime. Maman.

Je t'écrirai souvent, très souvent. Puisse-tu n'avoir pas trop de retard dans ta malle. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

¹ Journaliste à *L'Événement*. Edmond Chassé signe, le 16 décembre 1933, un article sur Alain Grandbois, pour lequel il n'a que des éloges. Après avoir rappelé le parcours du jeune écrivain, Chassé évoque le talent « prédestiné » de l'auteur et signale la qualité d'écriture de *Né à Québec* : « Ceux qui connaissent Alain Grandbois, ses talents, son goût, sa finesse d'observation, son esprit critique, savaient qu'à Paris il ne perdrait pas son temps. Sans doute, il publierait un jour une œuvre qui le révélerait à ses compatriotes et ferait honneur au Canada français dans le monde des lettres. [...] On raconte qu'il a écrit deux livres avant et que, n'étant pas satisfait de leur valeur, il n'a pas voulu les publier. »

² Louis Grandbois épousera Simonne Boucher, fille de M. Demétrius Boucher, employé au ministère des Mines. Le mariage sera célébrée par l'abbé Jos.-V. Boucher, de Lauzon.

³ Pierre de Varennes, époux de Madeleine Grandbois (sœur d'Alain).

178. À *Marcel Dugas*¹

Marseille, le 15 [décembre] 33.

Mon cher ami,

Je cingle, comme on dit en langue héroïque, ce soir pour Singapour². Je serai seul pour faire mes adieux à l'Europe. Je prendrai donc mes deux mains, je les secouerai, puis je me balancerai un mouchoir, et ayant versé un pleur ou deux j'irai, délivré de cette traditionnelle corvée, boire un whisky au bar. Ainsi vont les choses, quand on est un petit garçon qui non seulement ne sait pas ce qu'il veut, mais aussi ce qu'il ne veut pas.

J'ai vu Morin³ à Cannes. Il se porte comme un Dieu. Il habite le *Carlton*. Il bricole à droite et à gauche, s'occupe encore de liquider certains biens, retire des commissions sur la clientèle du bar, et fait des profits sur la vente de son vinaigre. Mais son projet le plus sûr me semble être une dame malheureuse en ménage, qui possède un vieux mari, et des rentes, paraît-il, des plus solides. Elle désirerait le divorce, mais votre ami n'y tient pas pour le moment car le vieux souffre d'une santé précaire, et en cas de mort, la veuve hériterait d'une fortune considérable. En tout cas, Morin est plus joyeux que jamais. Nous avons bringué ensemble et vu se lever deux ou trois aubes. Sa femme fait maintenant de la couture à New York, et les deux jeunes filles sont mannequins. — Elles savaient probablement trop ce

¹ Autographe, 3 f. (21 X 27 cm) au crayon noir, papier de marque «De Ruyscher Bond Paper» (ACA, fonds Marcel Dugas).

² Le 15 décembre 1933, Alain Grandbois s'embarque sur le *D'Artagnan*, en route pour l'Orient. «Le *D'Artagnan* était un bateau fort agréable, fort confortable, aménagé pour les mers d'Orient, avec de larges ponts, des éventails et des ventilateurs à profusion, un service diligent et nombreux, des passagers sympathiques, et des officiers courtois qui vous traitaient davantage en ami qu'en client [...]» (*Visages du monde, op. cit.*, p. 512; également p. 459).

³ Norbert Morin, ami commun de Dugas et Grandbois (Voir note biographique, lettre à Marcel Dugas, datée du 16 novembre 1932).

qu'elles voulaient. — (Tout ceci entre nous, et surtout pas à qui vous savez¹).

Si vous avez quelque chose à me dire, ou si vous êtes tout simplement poli, écrivez-moi à la Légation, d'où Madame Boivin² me fait parvenir mon courrier.

Enfin, au revoir, soyez bon, etc.

Je demeure votre très respectueusement dévoué, Monsieur.

Alain Grandbois

À propos de Madame Boivin, si elle avait quelques déboursés de timbres ou autres à faire, voulez-vous vous charger de la rembourser? J'ai oublié de le lui demander³.

179. De Bernadette Rousseau-Grandbois⁴

Québec, 15 janv., 1934

Mon bien cher Alain,

Je t'écris à la hâte et pour t'apprendre une nouvelle bien triste. J'en suis toute bouleversée. L'Oncle Arthur tombait malade mardi le 9 d'un

¹ S'agirait-il de Lucienne Boucher qui, du temps de son séjour à Cannes, en 1932, fréquentait peut-être également Norbert Morin?

² Marcel Dugas mentionne le nom de cette personne, employé de la Légation canadienne à Paris, dans un texte intitulé «Ce que j'ai pu voir», paru dans *Pots de fer*. Il raconte dans ce texte les circonstances de son départ de la France. Partant de Bordeaux, il se rendit en Angleterre où il rencontre Vanier. « Avec beaucoup de difficultés, écrit Dugas, je finis par apprendre le nom de l'hôtel où était descendu le ministre du Canada. J'arrive à cet hôtel. Le ministre me reçoit immédiatement, me fait conduire à Margaux d'où, le lendemain, je partirai pour Biarritz. Madame Boivin, au service de la légation de Paris, me prépare un repas [...]. » (*Pots de fer*, Éditions du Chien d'Or, 1941, p. 28)

³ Cette note est écrite en marge gauche du feuillet de cette lettre.

⁴ Autographe, 2 f. (18.5 x 28 cm), encre noire, papier vert, recto verso, pliés en deux et paginés II, IV à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France ». Cachet postal « QUEBEC 3PM JAN 15 1934 P.Q. » (BNQ, 204/9/19). Porte également le cachet de la Légation canadienne (BNQ, 204/9/19).

poing au poumon. Il déclara aussitôt qu'il n'en reviendrait pas. Il fit venir le prêtre, se confessa, communia. Le troisième jour, il demanda l'Extrême-Onction, fit tous ses préparatifs avec le plus grand calme. Il marqua même l'heure de sa mort. Je vais mourir ce soir, répétait-il, et samedi, le 2^e jour, à minuit moins quart, il était devant Dieu. C'est bien consolant pour nous, et quelle belle leçon il nous a donnée par une fin aussi héroïque. Il admirait beaucoup dans ton livre la mort de Marquette, eh bien, en le voyant mourir si simplement, en même temps si héroïquement, nous avons pensé que Marquette n'avait pas fait une plus belle mort que lui¹. Il a montré une foi très vive - c'est une consolation pour nous - mais quel vide il laisse. C'est incroyable. C'est au moment où ton père et moi vivions, faisons une vie très intime avec eux, que nous en sommes séparés. Depuis octobre nous nous voyions régulièrement et comme c'était agréable nos rencontres. Ton père qui s'était pris d'une grande amitié pour l'oncle Arthur, en est beaucoup affecté. Il t'aimait beaucoup toi aussi, et ton livre l'a émerveillé, avec son autorité, il le lançait et malheur à qui ne savait l'apprécier². Je t'enverrai dans une prochaine les critiques parues. Québec reste sous le silence. Ce qui mettait en furie l'Oncle Arthur. Francœur n'en a pas encore soufflé un mot dans son journal. On dit qu'il est paresseux et que ça viendra à son heure. Je t'envoie pour aujourd'hui les articles sur la mort de l'Oncle³. Au plus tard la semaine prochaine, je te parlerai plus longuement de tout.

¹ Le récit de la mort du père Marquette se trouve aux pages 214-217 de *Né à Québec (Op. cit.)*. Grandbois raconte que Marquette avait prévu le jour de sa mort et rappelle les instructions qu'il donna aux hommes qui l'accompagnaient. Le père Marquette est décédé à Ludington le 18 mai 1675.

² Alain Grandbois publiera deux ans plus tard un texte dans les pages de *l'Action catholique*, rendant hommage à son oncle disparu (*l'Action catholique*, 28 janvier 1936).

³ Les funérailles d'Arthur Rousseau seront célébrées par Mgr Camille Roy, en présence de nombreux dignitaires parmi lesquels on comptera le Premier ministre L. A. Taschereau et Athanase David. Nous trouvons dans le fonds Grandbois de la Bibliothèque nationale du Québec un cahier dans lequel ont été précieusement découpés et conservés plusieurs articles de journaux au sujet du décès d'Arthur Rousseau (BNQ, 204/6/13).

Mon petit comme je voudrais que tu fus[ses] au milieu de nous. Je souffre de te voir si loin, si exposé, j'aimerais t'atteindre, te serrer dans mes bras, te garder, pour t'éviter surtout tout ce qui pourrait porter atteinte à ton âme. N'oublie pas les 3 Ave. Si tu es malade à l'exemple de l'Oncle Arthur demande un prêtre. Ma seule consolation dans un cas comme cela, c'est l'espoir de nous revoir tous dans la béatitude éternelle. Après le départ de tous, je t'écrirai à tête plus reposée.

Fais envoyer assez de livres chez Garneau. Il en a fait demander un autre cent à Paris, et il paraît qu'à Montréal il n'en ont presque pas eu. C'est un ouvrage qui semble exciter la curiosité d'un grand nombre, même de ceux qui n'aiment pas beaucoup à lire. Monseigneur Roy n'avait pas encore fini de le lire ces jours derniers, comme tu peux voir, on est très curieux, mais je sais qu'il en a parlé devant les séminaristes avec éloge tout en leur faisant remarquer les beautés de certaines phrases¹. Nous attendons maintenant les appréciations littéraires. On voit décidément que le livre plaît. C'est Montréal qui se signale le plus vite dans ses appréciations, et elles sont excellentes pour le livre. Dans *La Patrie* on disait ces jours derniers, tant on appréciait le livre: « M. Alain Grandbois, s'il n'était encore guère connu dans le monde des lettres, y gagnera du coup une réputation enviable. »² J'espère mon Alain que ce début appréciable de plus en plus,

¹ Un entrefilet de *L'Événement* du 18 décembre 1933 signale que Mgr Camille Roy a fait l'éloge de *Né à Québec* au cours d'une conférence prononcée devant les membres du Club canadien. « *Né à Québec (Louis Jolliet)*, le livre de M. Alain Grandbois, obtient un succès extraordinaire. On en parlait samedi à la réunion du Club canadien, où l'élite de Québec assistait à la conférence de Mgr Camille Roy et on pouvait entendre les éloges les plus flatteurs de cette œuvre de M. Grandbois, qui est reconnu déjà comme un écrivain de tout premier ordre. L'hon. Thomas Chapais, qui a lu le livre de M. Alain Grandbois, qui est un historien éminent et une autorité incontestable, en a fait lui-même de grands compliments. À la librairie J.-P. Garneau, où le livre est arrivé samedi, un grand nombre d'exemplaires se sont enlevés dans la journée. » (*L'Événement*, 18 décembre 1933, p. 1)

² Allusion à un entrefilet paru en page 6 de *La Patrie* du 26 décembre 1933. Le texte n'est pas signé.

j'espère, te conduira à une position stable, ce que je désire depuis si longtemps.

Ton papa lit et relit ton livre et il l'apprécie de plus en plus. Il guette tout ce qu'on peut dire. C'est sa préoccupation constante. Moi, je l'ai installé à mon chevet et avant de m'endormir, je relis certains chapitres. Nous en avons fait relier une dizaine¹. Maintenant parlons un peu de la famille. Raymond se maintient, mais semble plus pauvre que jamais. Gaby est obligée à des miracles d'économie, son petit Michel se développe beaucoup et devient plus intéressant que la plupart des enfants de son âge. Mark et Jeanne ne se ressentent pas de la crise et font bien des projets pour l'avenir. Au printemps, ils prendront un appartement au Château St Louis, ils ont toujours les mêmes amis: Parent, Lucie, Fred Kushner et Mad. Patry, sont souvent au « Winter Club ».

Je t'ai dit, n'est-ce pas, que Louis était fiancé le 21 décembre avec Simonne B. C'est une solution qui s'imposait, notre Louis ne pouvait plus souffrir de compétition. Cette mesure (les fiançailles) les comble de joie tous les deux et ils sont prêts à attendre les bonnes années pour le mariage. Catherine revoit toujours les mêmes amis, voudrait bien en connaître d'autres, mais les partis supérieurs sont presque inespérables, d'après ce que je puis voir. Mais Catherine ne semble pas pressée, elle ne voudrait pour tout au monde se fiancer maintenant. Jean jouit de ses vacances et ce en dormant. Son premier trimestre a été moins bon. Nous allons le tenir plus serré après les Fêtes. J'espère que tu auras la patience de me lire jusqu'au bout. N'y vois que mon cœur qui t'aime et ne pense qu'à toi ces jours-ci. Je t'embrasse et sur mon cœur je te serre de toutes mes forces.

Maman

¹ L'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois fait par Simon Dupuis comprend deux exemplaires reliés en cuir chez C. A. Dorion et Fils, Québec.

Si tu devenais malade gravement, cette chose terrible peut arriver, n'oublie pas de demander un prêtre. Ce serait ma seule consolation. Tu aurais du moins un appui, une force.

J'ai hâte d'avoir de tes nouvelles. Comme c'est long sans toi. Il n'y a que la prière qui me console encore et me calme.

Je t'embrasse et je te serre avec toute mon immense tendresse.

Bernadette

180. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 15 mars, 1934

Mon cher Alain,

Les jours passent et m'apportent bien peu de nouvelles de toi, tu ne comprends donc pas, mon petit, que je languis tout doucement, attendant sans cesse quelque chose de toi - une longue lettre quoi, me disant comment tu es, ce que tu fais, ce que tu espères. J'arrive de Montréal où j'ai passé une fin de semaine avec Catherine à l'Hôtel Windsor. J'allais là pour rencontrer mes petites sœurs religieuses à l'occasion de leur retraite annuelle. La tante Léon-Eugène n'est plus Supérieure à St Jean de Dieu, mais économe à la Maison-Mère, rue Fullum, en attendant paraît-il le rétablissement complet de sa santé. Elles se sont bien informées de toi, se sont réjouies grandement du succès de ton livre et prient de tout leur cœur pour ton plus grand bonheur *spirituel*² et temporel. Je suppose que tu n'oublies pas les 3 Ave de chaque

¹ Autographe. 1 f. (18.5 x 28 cm), encre noire, papier vert. recto verso, plié en deux, paginé I (BNQ, 204/9/19).

² Souligné par l'auteur.

jour. C'est promis, n'est-ce pas? À mon voyage, j'ai parlé à Georges¹ qui désirerait bien avoir un *Né à Québec* autographié, ce que tu ne pourrais [faire] avant ton retour, lui ai-je dit, mais tu lui ferais bien plaisir de lui adresser une carte, il n'en espère probablement pas, mais je te suggère la chose. Georges est lancé dans le journalisme, je vois souvent ses articles dans *Le Devoir*. Il passe pour une très bonne plume. Jacques le botaniste² vient de soutenir une thèse sur les astragales du Québec et a brillamment obtenu le grade de Ph. D. Les Rousseau se distinguent. Je vois de temps à autre ceux d'ici, surtout Louis, il a repris ardeur à l'ouvrage et ne néglige rien pour garder sa clientèle. Bernard et Marguerite sont venus passer la soirée hier avec tante Arthur. Quand tu en auras le temps et le plus tôt possible, écris donc quelques lignes de sympathie à chacun de ces membres de la famille. La tante Arthur sera certainement touchée ainsi que Marguerite et les autres. Il y a déjà deux mois qu'il est parti ce pauvre frère, c'est terrible de penser que nous ne le reverrons plus ici bas. Enfin, c'est Dieu qui l'a voulu et pour nous mieux faire songer, je suppose, à *tout ce qui*³ demeure. C'est la foi qui sauve, sans cela que deviendrions-nous? Tante <mot illisible> vient de subir une grosse opération: fibrome dans la matrice. Elle

¹ Georges Rousseau, frère de Jacques, a exercé le métier d'avocat et a été nommé juge à la cour de Montréal-Nord. Il est l'auteur d'un article sur *Né à Québec*, intitulé « Ainsi parle le lecteur... Autour de *Né à Québec*... Louis Jolliet : en marge d'une appréciation d'Albert Pelletier » et paru dans les pages du *Devoir* le 5 février 1934 (p. 1-2). L'auteur répond à un article d'Albert Pelletier dans lequel celui-ci accuse Grandbois de s'être mis « en bonne place devant son sujet », affirmant que le personnage de Jolliet et la recherche de la « vérité » historique ont été refoulés par l'auteur, pour faire place « au mode subjectif », à la « transformation artistique » et à la création d'une « biographie romancée » (*Le Canada*, 22 janvier 1934, p. 2). Georges Rousseau répond à Pelletier que, faute de disposer de données historiques suffisantes, Grandbois « a romancé la vie de Jolliet à sa guise dans les justes bornes d'un récit et à l'ombre des faits », ajoutant que la beauté du livre ne se trouve pas dans le contenu mais bien dans le style de l'auteur (p. 1).

² Fils de Lacasse Rousseau, de Saint-Casimir, Jacques Rousseau (1905-1970) a été botaniste et ethnologue. Il était le cousin de Marguerite Rousseau et d'Alain Grandbois. Sa thèse de doctorat a été publiée sous le titre *Les astragales du Québec et leurs alliés immédiats* (New York/Montréal/Leipzig, H.G. Fiedler/Institut botanique, Université de Montréal/T.O. Weigel, 1933, 66 p.) Alain Grandbois et Jacques Rousseau correspondront ensemble au début des années 1940.

³ Souligné par l'auteur.

est maintenant hors de danger. Louis J. se demande quelquefois s'il est bien fait pour le mariage, il craint une monotonie et n'aime pas les enfants, dit-il, c'est drôle de l'entendre faire ses réflexions. Ce n'est pas impossible qu'il recule un certain jour. Quand il pense à ces choses, il prévoit alors qu'il devra quitter la place pour laisser passer le chagrin de la fiancée. Autant de choses qui lui passent par la tête mais qui n'auront probablement de résultats. C'est pourquoi il vaut mieux prendre son temps, l'avenir se chargera lui-même d'éclairer les choses. Catherine rêve de voyage, en attendant reçoit à tour de rôle ses admirateurs en plus de Paul Gagnon, chimiste. Ce n'est pas encore l'idéal à ce qu'elle me dit, mais l'espérance est là. Je ne désespère pas qu'un jour elle trouve le bonheur dans celui qui doit être son mari.

Je t'embrasse, mon petit, et je te serre de toutes mes forces sur mon cœur de

Maman

181. *De Henri Grandbois*¹

Québec, le 18 mars 1934

M. Alain Grandbois
En Chine, à quelque part

Mon cher Alain,

C'est à mon tour de t'écrire, et je le fais aujourd'hui, ayant sous les yeux la lettre que tu m'adressais de Saïgon, en date du 4 février et reçue ici

¹ Autographe, 3 f. (21.5 x 27.5 cm), encre noire, recto verso, papier à en-tête « M. A. Grandbois (enregistré) // Manufacturiers de Bois de Sciage et de Bois de Pulpe // Québec // Casier Postal 35 », paginés II à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // s/de Légation Canadienne // 1 François 1^{er} // Paris // France // p. faire suivre ». Cachet postal « QUEBEC 12 PM MAR 19 1934 P.Q. ». Adresse de retour « M. A. Grandbois // (enregistré) // Casier Postal 35 // Québec ». (BNQ, 204/9/20).

le 15 mars. Tu vois comme ça voyage vite par correspondance, malgré tous les inconvénients de la route, du temps et des lieux.

Je suis content de t'entendre dire que ta santé est bonne et que tu endures bien les malaises de la grande chaleur; d'ailleurs, tu devais t'attendre à ce léger désagrément, et quand c'est passé on se rappelle avec une certaine satisfaction même ce qui est lourd à porter, à endurer de tous ces obstacles inévitablement semés sur les routes du grand voyageur.

Maman me dit t'avoir écrit hier, c'est te dire que je serai moins intéressant, et pourtant je veux bien tout de même te donner des nouvelles de nous tous, à ma façon qui est différente de celle de maman, tu le sais.

L'hiver que nous venons de traverser est le plus triste et le plus dur que nous ayons eu depuis des années; je l'ai éprouvé personnellement et l'ai dit à mon entourage, bien des fois. Ai-je besoin de rappeler les deux grands départs - Maurice & Arthur à deux mois et demi d'espace seulement. Ils étaient pour moi, non pas seulement deux beaux-frères unis par ce seul lien parfois assez étranger, mais ils étaient des camarades d'enfance, des amis de toujours, avec en plus ce chaînon de la parenté qui était venu plus tard augmenter cette amitié forte et grandissante à mesure que nous avançons dans la vie. J'ai souvent, dans mes promenades fréquentes et journalières, évoqué leur souvenir avec celui de l'abbé Jos et de tant d'autres qui nous ont laissés, parfois brusquement, parfois à pas ralentis, pour l'autre grand monde, vers lequel nous tendons et qui nous attire même malgré nos propres résistances. Je ne voudrais pas m'arrêter aux détails, nous t'avons envoyé tout ce qui a été dit ou écrit sur ces disparitions, et tu as pu toi-même te rendre compte, bien qu'à l'autre bout du monde, dans quelle haute estime on tenait ces deux hommes.

Je passe. Depuis, la vie a continué son cours amenant naturellement des changements inévitables. La maison de l'oncle riche d'Amérique est

déserte, fermée même¹. Tante Blanche a ses appartements au couvent de Sillery²; nous la voyons souvent, elle vient chaque semaine dîner, ou souper et coucher à la maison, et nous lui rendons régulièrement ses visites. La succession n'est pas encore définitivement réglée, mais les enfants lui ont remboursé l'argent qu'elle avait apporté de son père, et elle s'est constitué une petite rente viagère qui lui permet de vivre convenablement et sans aucune tracasserie. Les biens passeront pour payer les dettes, et il restera probablement quelques milliers de dollars, de 5 à 7 à chacun de trois enfants. Nous voyons assez souvent Robert, Alice & Lucienne³ quand ils viennent rencontrer leur nièce.

Chez Arthur, le changement est d'un tout autre ordre; il n'avait pas de dettes, ce côté reste ce qu'il était. Mde Arthur jouit d'une pension alimentaire ou usufruitière d'environ 3 à 3,500. dollars; ce qui, ajouté aux \$3,000. qu'elle possède déjà par sa famille, lui permet de continuer la vie non pas *gaie*⁴ comme avant, mais sur le même pied et de plus en plus *silencieuse* et *morose* !! Les enfants ont eu chacun \$10,000. ou le toucheront à l'âge de 35 ans, et plus tard à la mort de leur mère, ils partageront soit la rente ou les argents constituant la rente, en part égales. En plus de \$62,000. d'assurance-vie, Arthur laisse les maisons et une dizaine de mille dollars. Louis hérite d'une bonne partie de la clientèle, il me dit qu'il est très encouragé, et cela semble être vrai. Il a laissé l'hôpital du S. Sacrement pour s'occuper plus spécialement de l'Hôpital Laval et de sa clientèle privée; s'il

¹ Il s'agit de la résidence de Maurice Rousseau, à Montmagny.

² Blanche Grandbois, veuve de Maurice Rousseau, avait entrepris des démarches pour habiter au Couvent de Sillery dès la fin novembre, début décembre 1933 (Voir à ce sujet lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 3 décembre 1933).

³ Enfants de Maurice Rousseau et cousins d'Alain Grandbois.

⁴ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

veut profiter des circonstances, il n'aura certainement pas de misère à se bien tirer d'affaire.

Paul¹ s'estime chanceux de sa position aux Beaux-Arts, la crise est si affreuse surtout dans la spécialité de la construction, que les contrats se comptent très facilement sur les doigts. Et Philippe² pontifie à Montmagny, voyage régulièrement toutes les semaines à Québec, avec ou sans affaire, je ne sais pas? Simonne et le bébé sont à la maison et y apportent un peu de soleil; sans eux ce serait l'obscurité complète.

Ici, il n'y a pas de nouveau. Les affaires, on n'en parle plus; je n'en fais pas. J'ai essayé de rencontrer une couple de personnes à qui j'ai espoir de faire un contrat au sujet de ma limite à bois, mais jusqu'ici rien n'a marché. Aussi, il faut dire que c'est tranquille partout; c'est le moment où un changement doit se faire au point de vue économique, social et politique. Que nous réserve l'avenir? Dieu seul peut le dire. Cependant, on constate une amélioration depuis quelques mois; les bonnes compagnies, au cours de 1933, se sont allégées des dettes courantes qui les rivaient aux banques - beaucoup l'ont fait en supprimant intérêts et dividendes - mais enfin, elles sont en meilleure posture pour rencontrer leurs obligations premières - et elles ont ainsi acquis une meilleure valeur en bourse. D'une manière générale, ces compagnies industrielles ont augmenté de 25 à 35%; ce qui est déjà un gros succès. Je parle ici des bonnes compagnies, car les mauvaises et les moyennes ont sombré ou disparaîtront avant longtemps. Les gens sont plus économes, ils cherchent à régler leurs affaires, sollicitent des compositions au lieu de faillites et finissent par s'arranger. Mais l'argent disponible est rare, et je t'assure qu'il faut nous y prendre d'avance pour le faire rentrer en temps. En politique, c'est toujours la même histoire entre

¹ Paul Rousseau est architecte de formation.

² Philippe Rousseau, avocat, travaille au sein du cabinet de son oncle Maurice Rousseau.

« Bleus & Rouges », des paroles, encore des paroles, l'une vaut l'autre, et les deux ne valent pas grand chose. Le maire élu, l'avocat Grégoire¹ est un économiste en qui nous avons confiance qu'il apportera quelque mesure nouvelle pour sortir la ville du pétrin et des griffes des exploiters qui la tenaient bien enchaînée depuis longtemps. Réussira-t-il?

Et voilà! Maintenant nous espérons que le printemps nous viendra bientôt; le soleil a besoin de se faire voir, beau, chaud et fréquent pour fondre les 6 ou 7 pieds de neige qui couvrent la terre du S. Laurent depuis novembre dernier. J'ai hâte aux randonnées [en] auto, je ne suis pas sorti de Québec depuis novembre! Ton livre est toujours apprécié ici. Garneau a reçu le 4ème cent la semaine dernière et nous informe que la vente est régulière de *un* à *deux*² volumes par jour. Saluts & amitiés; écris-nous, nous recevons toujours tes lettres ou cartes avec joie.

Bien à toi,
Ton père
Henri Grandbois

182. À *Marcel Dugas*³

Marcel Dugas
Légation du Canada

[Deux cartes postales, 31 mars 1934]

[Recto]

Voici la maison de M. Bouddha. Elle a 1400 ans. Et vous vous croyez vieux!

¹ Joseph-Ernest Grégoire a été maire de la ville de Québec du 1^{er} mars 1934 au 1^{er} mars 1938.

² Souligné par l'auteur.

³ Autographe, deux cartes postales (8.8 X 13.8 cm) à l'encre noire (ACA, fonds Marcel Dugas). La première représente un temple bouddhiste, la seconde une maison sur pilotis, érigée au bord d'un fleuve ou d'une rivière.

Un bordel cantonnais. On y chante, fume, et boit. On y fait aussi des petits trucs civilisateurs.

[Verso]

Mon cher Monsieur,

Vous êtes un petit saligaud. Et sans excuses, cette goujaterie dont vous faites montre à mon égard.

Quand je pense que vous taxiez les Canadiens de grossiers personnages parce qu'ils ne répondaient pas aux lettres reçues, vous me faites assez rigoler. En outre, je vous ai demandé des nouvelles de Gerda¹, vous saviez (ou deviez savoir) que j'y tenais, vous ne m'avez rien répondu².

Il est assez inutile de vous dire que vous pouvez encadrer ces cartes, car que les Chinois me pendent par les couilles jusqu'à ce que mort s'ensuive si jamais vous recevez un mot de moi. — Mais peut-être faites-vous la bagarre, quartier Latin, avec vos amis les Camelots³. — En ce cas, vous seriez presque pardonné.

¹ Gerda Kizler. Nous n'avons retrouvé aucune lettre de Grandbois à Marcel Dugas datée entre janvier et mars 1933. L'orthographe du prénom varie fréquemment chez Grandbois qui écrit parfois «Gerta», parfois «Gerda».

² Grandbois n'apprécie visiblement pas ici le comportement de Dugas au sujet de leur amie commune Gerda Kizler. Trouverait-on réponse au ton de cette lettre dans une missive que Dugas adressait à sa nièce Bérengère Courteau et où il est question des rencontres que celui-ci avait avec Gerda Kizler : « Les coupures envoyées m'ont vivement intéressé. J'ai adressé à Grandbois celles qui le concernaient. Il est quelque part dans l'Océan Indien. Il m'écrit. Ces dernières cartes venaient de Colombo. Il souffre de la chaleur, le pauvre. Ici, la chaleur est à vingt pieds sous terre et dans le dixième ciel. Au Canada de même, où il fait un froid sibérien. Yves me le dit dans sa lettre de remerciements. Ne crains pas de m'envoyer aussi les « coupures » qui me seraient peut-être désagréables, car ma curiosité est grande. Il est bon d'entendre tous les sons de cloche. // Le succès de Grandbois me réjouit. J'ai eu bien raison de l'inciter au travail et je le ferai encore quand je le reverrai. Gerda est revenue à Paris. L'Adorable. Je l'ai beaucoup embrassée, trahissant mon ami Grandbois que j'ai, d'ailleurs, averti. C'est un ange avec un cœur d'enfant. Et si belle ! » (BNQ, 35/1/21).

³ Allusion aux «Camelots du roi», qui étaient en fait des vendeurs de journaux royalistes associés au mouvement de *l'Action française*. Fondés en 1908, par Pujo et del Sartre, les « Camelots du roi » sont connus pour leurs manifestations souvent violentes (d'abord celle de l'Affaire Dreyfus, puis celle des soulèvements de février 1934 à Paris).

On voyage en Chine dans des trains bondés de soldats très bien équipés, mais pieds nus. Ils sont armés jusqu'aux dents, et vous crachent sur le bas de vos pantalons. Mais il ne faut pas se fâcher. Ni rire. Il faut ne rien voir. Les petits Chinois du <mots illisibles> ne connaissent pas la chance qu'ils ont d'être traités comme ils le sont. Si jamais, à mon retour j'en rencontre un dans un coin sombre...

J'ai vu Sonia¹. Vous ne la reconnaîtriez plus. Nous avons beaucoup fumé (opium) ensemble. Je ne bois plus. De sorte que je peux vous emmerder sans défaillance.

Grandbois

183. À *Sophie Jablonska*²

Shanghai
Le 28 avril 34.

Jade³,

Très bien, la gosse. Je continuerai. Surtout, ni la pitié (la tienne), ni la rancœur (la mienne). La vie ne m'a enseigné qu'une chose: souffrir. Ça aurait été miraculeux pour moi qu'il en fût autrement. Je ne croyais pas en toi, t'espérais. Mais le rêve nous supporte souvent plus loin que le toi [*sic*]. J'attendais un miracle qui n'est pas venu. Je ne t'en veux pas. Nous ne nous verrons jamais plus. Autrement, j'aurais tenté de te rendre heureuse. Je crois que j'y aurais réussi. Je suis plus près de toi que n'importe qui au monde. Cela je le sais. Je connais tes faiblesses, tes

¹ Il s'agit de Sophie Jablonska. Sophie est la traduction française de Sonia ou Sofia en polonais.

² Copie d'une lettre insérée dans un livre de la bibliothèque d'Alain Grandbois déposée à Deschambault (Transcrite par Simon Dupuis).

³ Figure parmi les surnoms de Sophie Jablonska. Voir lettre à Sophie Jablonska datée du 24/25 janvier 1932.

mensonges, tes manques, tes qualités. Tu n'as pas eu confiance. Tu n'as pas cru. Permetts-moi sans ironie, de te souhaiter tout le bonheur qu'une vie peut apporter. Jamais je ne t'oublierai. J'aimerai d'autres femmes; il est possible que je les aime plus que je t'aurai aimée, mais je n'oublierai jamais que je t'ai aimée. Je ne te demande plus qu'une chose. Si un jour tu as besoin de moi, fais le sacrifice de ton orgueil, de ton amour-propre, demande à me voir. Je t'ai aimée trop pour que jamais ma dette vis-à-vis toi ne s'éteigne.

Alain

Adresse permanente: Légation canadienne
1, rue François I^{er}, Paris

Et voici, Virgule, comment finissent les romans d'amour. Mais je t'aime pour toujours.

184. À *Henri Grandbois*¹

10 mai, Chine, 34.

Mon cher papa,

C'est la première fois, depuis des années, que je ne vous ai pas télégraphié mes bons vœux d'anniversaire². Vous m'en excuserez, mais j'arrive de la partie la plus reculée de Chine, où il n'y a ni postes, ni

¹ Autographe, 2 f. (15 X 10.4 cm) au crayon noir. Non paginé (BNQ, 204/9/4).

² Henri Grandbois est né à Saint-Casimir de Portneuf le 8 mai 1874. Il est décédé à Québec le 20 juin 1954.

télégraphes, et avant-hier, le 8, je redescendais le Haut fleuve¹ à bord d'une jonque chinoise dans laquelle, d'heure en heure, on faisait brûler des papiers votifs pour écarter les mauvais dragons. C'est ainsi. Je suis allé jusqu'à Kia-T'ing, au pied des marches tibétaines. On ne peut pas aller plus loin. Je ne puis vous raconter ce que j'ai vu, cela prendrait des heures. Tout est étrange, *énorme*². Je viens de passer trois semaines sans voir un homme blanc, toujours ces jaunes (qui sont en cette saison tout nus) et cette atmosphère inexprimable d'être perdu parmi eux, de ne plus être soi. J'ai fait une semaine à dos de mulet, et deux à bord d'une jonque de douze rameurs, sur un confluent du Yang-Tsé. Il faisait une chaleur sans nom. Nous avons essuyé un soir des coups de feu d'une bande de pirates, et un de nos hommes, blessé, est tombé par-dessus bord. On ne l'a jamais revu. Ici, la vie ne compte pas. J'ai vu passer des dizaines de cadavres au fil de l'eau, gonflés, rongés. Personne ne s'en occupe. Dans cette région, communistes, soldats, bandits, c'est la même chose. J'ai fait deux jours de voyage avec un «général» qui portait une carabine, deux revolvers à sa ceinture, et qui marchait pieds nus. Ses quatre concubines le suivaient en chaise à porteurs. Il voulait m'en échanger une contre une paire de boutons de nacre que j'avais achetée à Canton³. Je les lui ai donnés, sans exiger le don, ce qui m'a valu sa grande reconnaissance, et de pouvoir rentrer avec lui dans une ville dont les portes étaient fermées (c'est ici comme au Moyen-

¹ Un court texte intitulé «Yang-Tsé», daté du 4 mai 1934, se trouve dans le Fonds Grandbois de la BNQ (204/2/23). Ce texte est reproduit intégralement dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français* (Ottawa, n° 8, 1984, p. 59-60). L'orthographe des noms de villes ou des noms géographiques correspond à celle que l'on trouve dans le texte original de l'auteur.

² Souligné par l'auteur.

³ Canton (Kouang-tcheou), ville de Chine, capitale de la province de Kuang-tung. Le nom de Canton résulte d'une confusion avec le nom de la province de Kuang-tang. Vraisemblablement, Grandbois se serait rendu à Canton vers la fin de février 1934 (*Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français, op. cit.*, p. 60). «Il fait ce voyage en partie sur le *Fook Yuan* de la compagnie Chiris, dont le capitaine se nomme André Loréal. Un français rencontré à Hong-chou (Pierre R. Spire) lui propose de publier son recueil de poèmes, dont la plupart des exemplaires ont disparu dans le naufrage d'une jonque.» (*Poésie I, op. cit.*, p. 40)

Age) et de coucher chez le gouverneur, sur une natte où l'on fumait l'opium. On m'a dit ce matin: «Vous avez bien fait de refuser la concubine, on ne vous aurait jamais revu.» Voilà comment la vertu est récompensée, même en ce bas monde. (Mais je dois vous dire entre nous que la petite Chinoise — 15 ans — était bien jolie!)¹.

Je vous écris de Tchong-King, dans la province du Se-Tch'oan, sur le Haut-Yang-Tsé. Je suis à deux mille deux cent kilomètres de Shanghai. C'est une ville prodigieuse, de plus d'un million d'habitants. Il y a ici une centaine d'Européens. Ils vivent presque tous à la chinoise. J'ai été reçu à bras ouverts. Je prendrai dans trois jours un petit bateau pour retourner à Shanghai. J'y serai dans 9 ou 10 jours.

Voilà, en gros, les nouvelles. Ma santé n'est pas mauvaise. Je ne souffre plus de ma dysenterie. J'ai eu deux ou trois petits accès de paludisme, mais c'est normal, et la fièvre est ici moins maligne qu'en Indo-Chine.

Je n'ai rien reçu de vous depuis presque deux mois, et je suis inquiet. J'aurai mon courrier en arrivant à Shanghai. J'espère y trouver des nouvelles rassurantes. Ne soyez pas surtout inquiet à propos de moi. J'ai terminé la partie la plus risquée de mon voyage. Je ne crois pas pouvoir rentrer à Québec avant la fin de septembre².

Embrassez bien maman pour moi, et dites-lui que je n'oublie pas les 3 Ave. Et permettez-moi de vous souhaiter mes meilleurs et mes plus sincères vœux de bonheur.

Alain

¹ En avril 1936, Grandbois racontera également cette histoire au journaliste Marcel Hamel (*La Nation*, 30 avril 1936, p. 3).

² Arrivé au Japon le 2 septembre 1934, Alain Grandbois s'embarque le 5, au port de Yokohama, à destination de Portland (Oregon, États-Unis), où il débarque le 22 septembre, en transit pour le Canada (*Poésie I, op. cit.*, p. 40).

Excusez la mauvaise écriture, je vous écris accroupi sur une natte, avec le papier sur mes genoux, et tout le monde autour de moi fume l'opium. (On fume cela comme chez nous les cigarettes, l'odeur est très agréable, mais étourdit. J'y ai goûté, ce n'est ni bon ni mauvais. Les fameux rêves sont des imaginations de romanciers)¹.

185. *De André Loréal*²

Nous aussi mon cher Alain Grandbois avons fait grâce à vous un beau voyage. Puisse cette modeste photo vous rappeler vos fidèles amis du Yangtsé.

Shanghai, 1^{er} juin 1934

André Loréal

¹ Cette note, écrite entre parenthèses, se trouve au verso et en marge gauche du dernier feuillet de cette lettre.

² Photographie noir et blanc (8.9 X 12 cm). Le mot de Loréal est écrit au verso de cette photographie, à l'encre noire (BNQ. 204/8/9). Reproduite dans l'édition critique d'*Avant le chaos* (*Op. cit.*, p. 198). André Loréal était le capitaine du *Fook Yuen*, de la compagnie Chiris, à bord duquel Grandbois s'est embarqué en avril ou mai 1934 pour remonter le fleuve Yang-Tse kiang. Dans *Avant le chaos*, Grandbois a présenté Loréal sous les traits du personnage André Le Douël, capitaine du *Fou-Tian* (*Avant le chaos, op. cit.*, p. 176 et suivantes).

186. À *Albert Laberge*¹

Pékin, juillet 34.

Monsieur Albert Laberge
Montréal.

Cher Monsieur Laberge,

M'excuserez-vous si j'ai tant tardé à vous remercier de l'article que vous avez fait à propos de mon livre *Né à Québec*²? Je me reproche ma négligence — d'autant plus que cet article a été le premier que j'ai reçu (mais il a pris du temps à me rejoindre, car je ne l'ai lu qu'à Hanoï, en janvier³) concernant mon travail, et ce que l'on pouvait en penser. Vous vous y montrez très indulgent, — et bien que je fasse la part des éloges que vous me faites, — je vous sais gré de m'avoir donné cette joie... Je vous connais un peu par Marcel Dugas, qui m'a très souvent parlé de vous. Mais j'espère avoir le plaisir de vous connaître un jour davantage.

Permettez-moi de vous remercier encore et veuillez me croire votre dévoué,

Alain Grandbois

¹ Autographe 1 f. (20.1 X 26) à l'encre bleue, écrit recto verso. Non paginé (Centre de Recherches en Civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, fonds Albert Laberge, P6-1/5).

² Cet article est paru sans nom d'auteur, ce qui permet de penser que Laberge lui-même a envoyé une copie de son texte à Grandbois. Dans un brouillon de lettre retrouvé dans le fonds Laberge du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, le journaliste demandait à ce qu'on publie dans «la colonne livres et publications» un article consacré au premier livre de Grandbois (Sources: Université d'Ottawa). Une copie du texte était jointe au dossier. Or seul le journal *la Presse*, où Laberge a longtemps travaillé, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite en 1931, publiait en effet une colonne «livres et autres publications». Vérifications faites, nous avons pu retrouver cet article de Laberge dans *la Presse* du samedi 16 décembre 1933 (p. 29).

³ En fait, Alain Grandbois est arrivé à Haipong le 19 février 1934. Il serait donc allé à Hanoï le 20 ou le 21 février, avant de repartir pour Huê, où il arrivera le 23 (*Poésie I, op. cit.*, p. 39).

187. À Michelle Le Normand¹

Pékin, 24 juillet 34.

Madame M. Desrosiers²
Ottawa.

Chère Madame,

Puis-je me permettre de vous dire que l'auteur de *Nord-Sud*³ est un homme bien heureux? Je le vois plus que quiconque, car je partage avec lui l'horreur malade de toute correspondance. Et je n'ai pas de femme, hélas, pour écrire mes lettres, de sorte qu'il m'arrive plus souvent qu'il ne faudrait de passer pour un monsieur d'une éducation assez douteuse. Mais je n'y puis rien.

En revanche, j'aime recevoir le courrier quand il m'apporte des lettres aussi aimables que la vôtre. Ici je dois m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. Mais j'arrive du fond de la Chine, et le temps m'a vraiment manqué pour mettre enfin un semblant d'ordre dans ma correspondance.

Il y a longtemps que je connais ce que vous faites, et puis-je me permettre de vous en féliciter, sans que cela paraisse trop vous renvoyer la balle, en l'occurrence, les choses aimables que vous avez eu l'indulgence de m'écrire? [Mais?] oui, et j'adorerais lire ce roman dont vous me parlez⁴.

¹ Autographe. 3 f. (20.3 X 26.4 cm) à l'encre bleue. Non paginés. Les deux premiers feuillets sont écrits recto verso (BNQ, 26/5/20).

² Michelle Le Normand (1895-1964) était l'épouse de Léo-Paul Desrosiers (1896-1967), auteur de *Nord-Sud* (publié en 1931), roman auquel Grandbois fait allusion plus loin dans cette lettre. Essayiste et romancière, Michelle Le Normand a publié plusieurs articles pour *le Nationaliste* et *le Devoir* et remporté la médaille de l'Académie française en 1931. Elle publiera deux ans plus tard *Le Nom dans le bronze* (Montréal, les Éditions du *Devoir*, 1933, 163 p.), roman dans lequel elle raconte l'histoire d'une jeune fille qui attend l'arrivée de son prince charmant: un Canadien anglais.

³ *Nord-Sud : roman canadien*, préf. d'Honoré Parent, Montréal, les Éditions du *Devoir*, 1931, 199 p.

⁴ Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Michelle Le Normand.

Pouvez-vous me le faire parvenir, à 127 Grande Allée, Québec¹? Je compte rentrer au pays vers le début d'octobre. (Mais diable, comme cela doit être difficile d'écrire pour les jeunes filles!).

La lecture de *Nord-Sud*, que j'ai faite il y a quelques années, m'a été une véritable révélation. C'est Marcel Dugas qui me l'avait apporté, une après-midi, à Saint-Jean-de-Luz. Et nous pouvions lire enfin des descriptions d'un paysage canadien qui ressemblait à lui-même, et non aux paysages de Tchéko-Slovaquie, de Pologne et du Venezuela, c'est-à-dire de partout ou de nulle part. Et sous ce rapport, nos écrivains ne nous ont guère gâtés. Mais comme ce n'est guère compromettant, ils continuent dans cette paisible et très sûre voie.

Vous me dites vouloir faire de votre jeune fils Louis² un intellectuel! Mon Dieu, je ne suis guère compétent en la matière, mais si j'avais un fils, je tenterais plutôt d'en faire un champion de boxe³, de ping-pong ou de n'importe quoi. Ces galères sont dorées. La nôtre me semble voguer sur une mer assez boueuse. Cependant, me sachant pessimiste, je tente toujours de me prouver à moi-même que j'ai tort.

Je vous remercie, Madame, de toute votre indulgence, et je vous prie de me croire.

Votre très dévoué,

Alain Grandbois

¹ Adresse des parents d'Alain Grandbois.

² Louis Desrosiers était alors âgé d'une dizaine d'années.

³ Alain Grandbois aurait lui-même pratiqué la boxe dans sa jeunesse. Dans la dernière émission qu'il consacre à Londres, dans *Visages du monde*, Grandbois disait «[qu'il fallait] être jeune pour fréquenter les docks de Londres, et ne pas être doué d'une timidité excessive: il est également utile de posséder quelques notions élémentaires de boxe afin d'éviter les coups trop durs, et par-dessus tout il ne faut pas imaginer que son visage soit d'une telle pureté de traits qu'il ne puisse être modifié brusquement par les circonstances hasardeuses des bagarres.» (*Op. cit.*, p. 281)

188. *De Pierre R. Spire*¹

[16 août 1934]

Mon cher Grandbois,

Toutes mes excuses pour vous avoir laissé si longtemps sans nouvelles. J'étais descendu à Shanghai et espérais vous voir – et vous étiez parti pour le Nord². Je ne suis cependant pas resté inactif et vous envoie la dernière épreuve avec pages de remplacement pour 3 pages qui étaient trop serrées.

Pour les bois, j'en avais fait deux mais un est loupé et je ne sais si l'autre vous plaira. Je vous en envoie une épreuve ci-jointe. Je n'ai pas pu faire faire en italiques. Ils³ n'avaient pas assez de caractères⁴.

J'espère que cela vous plaira ainsi. Dès que ce sera OK pour vous, il faut [dra] 8 jours pour avoir le tout. – Quel boulot pour corriger!

Reviendrez-vous ici? J'en serais ravi et vous donnerai le divan et la table en échange de maintes bonnes heures!

Bien cordialement vôtre,

Pierre R. Spire

¹ Autographe, 1 f. (12.5 X 16.3 cm) à l'encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête de la compagnie: *P. R. Spire Exchange Broker 2 rue Dubail tel. 679-791*. Non paginé. Enveloppe: *Monsieur Alain Grandbois, Cathay Mansions, Shanghai, Rue Can. Mercier*. Cachet postal daté du 16 août 1934. Adresse de retour: *Pierre R. Spire, Exchange Broker, 2 rue Dubail, F. C. Hankow (BNQ, 204/9/31)*. Pierre R. Spire s'occupa de l'édition de *Poèmes*, premier recueil de Grandbois, paru à Hankéou (Chine). Grandbois fait allusion à Spire dans *Avant le chaos*, qu'il présente sous le nom de Vernet, «poète, fantaisiste et... fumeur d'opium», et ami de Le Douël (*Avant le chaos*, op. cit., p. 179 et suivantes).

² En juin et juillet 1934, Grandbois aurait visité Che-fou, Pékin, avant de se rendre en Mandchourie, qu'il traversera jusqu'à la frontière de la Mongolie (Voir chronologie, *Poésie I*, op. cit., p. 40).

³ Les imprimeurs, sans doute.

⁴ Pour une description précise et complète du recueil, voir *Poésie I* (Op. cit., p. 78-79).

189. *De Olivar Asselin*¹

Le 11 octobre 1934.
À M. Alain Grandbois

Cher monsieur Grandbois,

Malgré la modicité de son budget, *l'Ordre* se fait un devoir de rétribuer sa collaboration. Il serait heureux de vous offrir un trop modeste cachet de \$5 par article de 1000 à 1500 mots, portant votre signature, si vous croyez pouvoir lui en fournir deux ou trois par mois². Si vous voulez bien m'indiquer une adresse plus précise, j'essaierai de faire votre connaissance au cours du congrès de la colonisation, auquel je dois assister³.

J'ai reçu de vous, il y a quelque temps, d'un port chinois, une aimable lettre à laquelle malheureusement je ne pouvais répondre. Deux ou trois jours après, je lisais qu'il s'était produit de ce côté un cataclysme qui avait fait de nombreuses victimes. Je n'ai été pleinement rassuré sur votre sort que ces jours derniers, en apprenant votre retour à Québec⁴.

Cordialement à vous,
le directeur de *l'Ordre*:
Olivar Asselin
OA/S

¹ 1 f. (21.5 X 28 cm) dactylographié. Papier à en-tête de *L'ORDRE Quotidien de culture française et de renaissance nationale* Directeur: Olivar Asselin 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal Case postale 4018 Téléphone: PLateau 8511* . Signé à l'encre noire (BNQ, 204/9/12). Nous n'avons pu retracer la réponse de Grandbois à cette lettre d'Olivar Asselin. Aucune lettre de Grandbois n'a été retrouvée dans le fonds Asselin déposé à la Bibliothèque municipale de Montréal (Salle Ernest-Gagnon).

² Ce projet de collaboration ne semble pas s'être réalisé, Alain Grandbois n'ayant publié, à notre connaissance, aucun article dans *l'Ordre*. Selon Maurice Lebel, toutefois, Alain Grandbois aurait été, à la même époque ou au cours de l'année 1933, correspondant pour un journal parisien. On peut croire qu'il s'agissait du journal *le Temps*, auquel André Thérive, ami de Marcel Dugas, collabore en tant que critique littéraire (Voir Maurice Lebel, *Le Droit*, 20 octobre 1979, p. 18).

³ Le congrès de la colonisation se tiendra à Québec les 17 et 18 octobre suivants. Le ministre Vautrin ainsi que le clergé proposeront alors de nouvelles politiques de colonisation provinciale (aides financières aux nouveaux colons, engagements de l'Église, etc.).

⁴ Alain Grandbois arrive à Québec au tout début du mois d'octobre et repart à la fin novembre.

190. *De Gerda-Maria Kizler*¹*Barcelona, poste restante*

Madrid, le 28. 11 [novembre]. 34.

Cher Alain,

Depuis 2 mois, je n'ai rien entendu de toi. Tu me disais dans ta dernière lettre, que tu viendrais vers le 29 décembre! Maintenant je ne sais pas pourquoi tu n'as pas encore écrit. Je t'écris, parce que je veux savoir, si tu es arrivé et j'espère que tu me répondras. Je travaille ici jusqu'à le 1.12, après je voulais venir à Paris. Mais je crois que tu ne me veux plus revoir. Je t'aime encore — tu le sais — je suis à toi — Alain — je t'en prie écrire tout de suite².

J'ai tellement peur — toi — tu ne devais pas oublier tout ça que nous avions ensemble.

Écris-moi à *Barcelona, poste restante*³.

J'irai tous les jours à la poste.

Ta Gerda-Maria

¹ Autographe, 1 f. (21 X 27 cm) au crayon noir. Enveloppe: *Francia. Senor Alain Grandbois, Paris, rue François I, Légation Canadienne. Adresse de retour: Gerda Kizler, Barcelona Lista de Torreos, Espania* (BNQ, 204/9/24).

² Une lettre inédite de Marcel Dugas datée du 23 décembre 1934, et adressée à sa nièce Bérengère Courteau, nous permet d'affirmer que Gerda et Alain se retrouveront finalement à Paris à la mi-décembre 1934. Voici ce que Marcel Dugas écrit à sa nièce à ce sujet : « Je vois assez souvent Alain Grandbois qui partira bientôt pour l'Italie. Gerda est revenue ; ils sont ensemble. » (BNQ, 35/1/17)

³ Souligné par l'auteur.

191. De Henri Grandbois¹

Québec, dimanche le 30 déc. 1934

M. Alain Grandbois

Paris

Mon cher Alain,

Il y a juste un mois que tu nous as laissés, et il me semble que ça fait un siècle! Tant d'événements se sont succédé depuis... Maintenant que le calme est revenu, j'en profite pour venir causer un brin. Quelques jours après ton départ, la question du mariage a été soulevée par Paul & Cat., il s'agissait de décider pour un mariage aux Fêtes ou la remise au printemps. Or, un bon midi Cat. nous annonce qu'elle avait choisi le 27 déc., un jeudi, surlendemain de Noël. Paul avait obtenu quelques jours de congé en plus de sa vacance ordinaire, et cela lui donnait près de trois semaines libres. Et les choses ont marché rondement, si bien que le 27 est venu, au lendemain d'une tempête de neige, avec un soleil brillant, une forte brise de l'ouest, et un jour vraiment favorable pour une telle cérémonie. L'église avait revêtu un cachet de grande fête; décorations, luminaire, opalines, orgue, musique et chant avec accompagnement de violon, bref ce fut très bien. Le frère de Paul, le R. P. Eustache, professeur au Collège S. Laurent fit la bénédiction nuptiale, pendant qu'au chœur figuraient le père Capucin Albert, le solennel abbé Vachon, l'abbé Laverdière, un confrère de Paul, et l'abbé Maurice Roy et autres.

¹ Autographe, 2 f. (21.5 x 27.5 cm), encre noire, recto verso, paginés II et III (BNQ, 204/9/20).

Paul était accompagné du juge Ferdinand Roy¹, son témoin, et j'assistais Catherine. Le chant fut rendu, en solos et duos, par Mademoiselle Bisson et [le] Dr. Marcel Langlois; un M. St. Hilaire, ami de Paul fit vibrer son violon de son mieux, pendant que l'organiste Chouinard tenait le clavier de son impressionnant instrument. La réception à la maison à la suite de la cérémonie a été gaie, joyeuse et pleine d'entrain; on pouvait compter une soixantaine de personnes, parents & amis, parmi lesquels je cite : les tantes Philippe², Maurice, Yvette & Marguerite Rousseau, Marguerite Grandbois, représentant la famille de l'oncle B., M. & Mde Ferdinand Roy, P. A. Alain, Dr. C. R. Paquin et dame³, Ulric Drouin, les abbés Vachon, Roy, les pères Eustache & Albert, frères de Paul, tous les nôtres, et les amis de Catherine avec leurs fiancés, les amis de Paul, tous les professeurs à l'école de Chimie et leurs épouses, bref, il y eut beaucoup de monde gai et sympathique. François⁴ & Jacques Rousseau & dame, de Montréal, etc.

À cinq heures, maman avait organisé un thé pour les amis qui n'avaient pu assister [à la cérémonie] le matin, et ce fut encore réussi.

Les nouveaux mariés ont laissé la maison vers midi et demi pour prendre le convoi, en route pour Montréal, Kingston où Paul⁵ devait arrêter le lendemain pour s'inscrire à un congrès de chimistes du Canada, dont il

¹ Né en 1873, Ferdinand Roy a été admis au barreau de Québec en 1896 et exerce sa profession pendant plus de trente ans au sein de l'étude « Fitzpatrick, Taschereau, Roy, Parent et Cannon ». Il a été professeur de droit criminel, de droit civil et est nommé doyen de la faculté de droit de l'Université Laval à partir de 1929. La même année, il est appelé à devenir juge en chef de la Cour du Magistrat.

² Philippe Grandbois.

³ Charles-Rosaire Paquin et son épouse Blanche-Alice de Varennes.

⁴ François Rousseau, frère de Jacques Rousseau, est ingénieur de formation.

⁵ Paul Gagnon, le mari de Catherine Grandbois, est chimiste de formation.

est le secrétaire, et continuer ensuite vers New York. Tous deux paraissaient les plus heureux du monde...

Catherine, malgré les quelques hésitations qui l'ont impressionnée un peu après les fiançailles, s'est reprise et s'est affermie dans sa décision; elle était beaucoup plus calme la veille et le jour du mariage. Quant à Paul, il ne s'est pas démenti un seul moment, il a conservé son sang froid et a mené sa petite affaire avec sûreté comme s'il était le plus *vif des hommes*¹. C'est un type épatant, et de toute part, on nous fait les plus grands éloges de lui. Catherine peut s'estimer chanceuse d'avoir rencontré un pareil compagnon.

Cet événement, tu peux te l'imaginer, a donné ou plutôt suscité à Louis une envie folle de se marier lui aussi cet hiver... il en parle encore; mais j'espère le convaincre que c'est dans son intérêt d'attendre au printemps, ce sera encore bien assez vite!

Ta maman, Dieu merci, est bien revenue de la crise aiguë dont elle a souffert avant ton départ et après aussi. Maintenant elle n'est plus assaillie par ces idées mauvaises qui lui faisaient tant de mal au cœur, et malgré quelques insomnies, elle dort mieux et digère mieux aussi. J'espère qu'elle sera complètement remise avant bien longtemps maintenant.

Les autres membres de la famille sont tous bien et occupés par les distractions des fêtes présentes, beaucoup plus que nous; pourtant j'ai bien ma part car des mariages, Alain, ça coûte cher! et il faut trouver le moyen de les payer. Aussi j'ai là suffisamment pour m'intéresser, et dès la semaine prochaine, je vais essayer de rencontrer un couple d'entrepreneurs pour leur demander leur avis sur les travaux projetés au logement de Louis. C'est entendu que je ne veux pas dépasser la somme de mille piastres, ne

¹ Souligné par l'auteur.

pas même l'atteindre, si c'est possible, car autrement, je pense qu'il vaudrait mieux songer à vendre la propriété.

Des projets de vente de la limite Abitibi, de la maison de S. Casimir, ou de la Laiterie Champlain, dont je t'ai entretenu plusieurs fois lors de ton passage, rien n'a marché... et ici personne ne parle plus d'argent, il n'y en a plus.

J'espère que tu te découvriras un petit coin pour bien travailler durant les prochains 4 ou 5 mois; prépare ton ouvrage sur la Chine¹, et si tu crois qu'un roman ferait meilleure figure avant ton deuxième ouvrage canadien, eh bien! publies-en un.

Je profite de l'occasion pour te réitérer mes meilleurs souhaits de « Bonne et Heureuse Année », santé et bonheur, et je me fais l'interprète de tous les nôtres, ta maman la première (elle t'écrira ces jours-ci) en te présentant ces souhaits sincères.

Ton père qui t'aime bien

Henri Grandbois

¹ Alain Grandbois travaille à cette époque à la rédaction des deux manuscrits : *Sun Yat-Sen* (BNQ, 204/3/22) et *Les chroniques de l'Empire* (BNQ, 204/3/19). Une première version du texte sur le révolutionnaire chinois Sun Yat-Sen, intitulée *Un dieu tout neuf. Sun Yat-Sen*, date de 1935. Quant aux *Chroniques de l'Empire*, elles avaient pour but de relater les « hauts faits du régime impérial chinois, de la dynastie mythique des Hia jusqu'à la chute du dernier empereur Yinn, vers 1200 avant notre ère ». Alain Grandbois cherchera à fondre ces deux manuscrits, en intercalant des chapitres des *Chroniques* entre les différents chapitres de la biographie sur Sun Yat-Sen. Ce projet demeurera cependant à l'état d'ébauche et ne sera jamais publié (Voir Luc Bouchard, « Édition critique de *Sun Yat-Sen* d'Alain Grandbois », M. A., Université de Montréal, Département d'études françaises, 1995, p. 4). Selon Nicole Deschamps et Stéphane Caillé, éditeurs des *Voyages de Marco Polo*, que Grandbois écrira au début des années quarante, les textes sur *Sun Yat-Sen* et *Les chroniques de l'Empire* « témoignent d'une importante recherche visant à fixer une image de la Chine esquissée à travers son histoire et condensée dans une figure héroïque contemporaine » (*Les voyages de Marco Polo*, éd. critique de Nicole Deschamps et Stéphane Caillé, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2001, p. 43).

192. À Marcel Dugas¹

Port-Cros, [fin janvier] 35.

Oui, mon cher ami, je suis au vent, et j'en avais besoin. Ma petite santé se porte maintenant tout à fait bien. Si bien même que je songe ces jours-ci à aller faire une petite escapade à Cannes. J'y laisserai encore des plumes, mais je suis aujourd'hui résigné à tout. Je regrette terriblement la Chine. Aussi ai-je à peu près arrangé mes affaires pour y retourner avant l'hiver². Le pire est de m'arranger pour vivre d'ici ce temps-là. La chance au baccara ne m'a guère souri. Enfin...

Je vous remercie pour l'envoi des journaux. Ce sont les seuls que j'ai lus depuis trois semaines. Comme ils dataient pour la plupart de cette année dont nous avons ensemble franchi le cap (et de façon si fastueuse, si vous vous rappelez bien), je dois vous avouer que je ne suis guère au courant des actualités. Je ne m'en porte pas du tout plus mal.

Vous trouverez ci-inclus 50 francs. Voulez-vous avoir l'obligeance d'en remettre 20 à P. Dupuy³ pour son Association (et le remercier) et

¹ Autographe, 1 f. (20.9 X 26.9 cm) au crayon noir, écrit recto verso sur papier de marque: «The Perfect Paper — S.V.C. Lyon-Villeurbanne» (ACA, fonds Marcel Dugas).

² Dans une entrevue qu'il accordera un an plus tard au journaliste Marcel Hamel, Alain Grandbois annonce son départ imminent «vers les terres jaunes» («Alain Grandbois... voyageur de Chine», *la Nation*, vol. 1, n° 12, 30 avril 1936, p. 3). D'après le tampon d'un passeport retrouvé dans le fonds Grandbois de la BNQ, on peut émettre l'hypothèse que Grandbois retournera en Chine entre novembre 1938 et janvier 1939 (Pour plus de précisions, voir à ce sujet l'article de Jean Cléo Godin, intitulé «Grandbois, lecteur de Chine», paru dans *Livres et pays d'Alain Grandbois*, Montréal, Fides-Cetuq, coll. «Nouvelles études québécoises», 1995, p. 63-64).

³ En 1922, Pierre Dupuy (1896-1969) entre au Ministère des Affaires extérieures du Canada à titre de commissaire général à Paris, et poursuivra par la suite une longue carrière diplomatique. Il ne publia qu'un seul roman, en 1930, ayant pour titre *André Laurence, Canadien français* (Paris, Librairie Plon, les Petits-fils de Plon et Nourrit [1930], 246 p.). Il présidera, en 1938, l'Association internationale des écrivains de langue française.

l'amabilité de m'envoyer un bouquin qui s'intitule *La fin des Mandchous*, qui a été fabriqué par un certain M. Jean Rodes, et qui a été publié chez Alcan¹.

Je respecte votre réserve; je ne vous parle pas de vous. Que les Dieux vous bénissent.

Alain G.

193. De Bernadette Rousseau-Grandbois²

Québec, [25] fév., 1935³

Mon cher Alain,

Je reste anxieuse de savoir si tu es complètement remis de ta mauvaise grippe. Il faudra faire bien attention à toi, veiller à ne pas prendre froid en mettant des sous-vêtements chauds. Quand j'ai reçu ton mot, j'étais encore en butte à des obsessions très pénibles. C'est à force de prière et d'abandon à la Divine Providence que j'ai pu prendre le dessus. Je constate que de nos propres forces nous pouvons bien peu pour réagir. Fais comme moi cher petit, cherche la Consolation là où seulement on peut la trouver. Tu es jeune, en pleine vitalité, tu sauras donc avec un peu de foi et confiance vaincre glorieusement. Sais-tu que je suis heureuse de te savoir à Port-Cros.

¹ Publié à Paris, chez l'éditeur F. Alcan, en 1919 (268 p.). Ce livre ne figure pas dans l'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois. Nous y retrouvons toutefois deux autres ouvrages de Jean Rodes, l'un intitulé *À travers la Chine actuelle* (Paris, Fasquelle, 1932), l'autre, *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine (1911-1914)* (Paris, Plon, 1917). Ces deux titres figurent sur la liste d'une facture de la Librairie d'Extrême-Orient de Shanghai, datée de 1934. Ces trois ouvrages auront permis à Grandbois d'accumuler des notes sur la Chine, alors même qu'il prépare une biographie sur Sun Yat-Sen et travaille à ses *Chroniques de l'empire*.

² Autographe, 1 f. (19 x 30 cm), encre noire, recto verso, plié en deux, paginé II et III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée « Hôtel Provençal // Ile de Port Cros // par les Salins d'Hyères // Var ». Cachet postal « QUEBEC FEB 25 1PM 1935 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 11 mars 1935 (BNQ, 204/9/19).

³ Lettre adressée à « Monsieur Alain Grandbois, Hôtel Provençal, Ile de Port-Cros par les Salins-d'Hyères. Var. » Le cachet postal de l'enveloppe indique la date du 25 février 1935.

Il me semble que tu es plus à notre portée et tu trouveras là probablement une vie tout aussi satisfaisante pour te rétablir et ensuite travailler.

Ce changement dans ta vie, dont tu parles, me fait faire bien des suppositions. Mais vraiment, je m'y perds. J'attendrai donc avec patience que tu me racontes toi-même. En attendant je prierai afin que tout arrive pour le meilleur.

Catherine est à la maison avec son mari depuis une huitaine, suivant le conseil du médecin prescrivant un changement d'air. C'est qu'elle est fort secouée par le mal de mère¹. Malgré mon grand désir d'être grand-maman, je ne [pouvais²] pas prévoir que cela pourrait tomber sur Catherine dont les projets étaient à cent lieux de cette prévision. Cela m'a replongée quelque peu dans mes idées noires. Mais avec la grâce de Dieu, je reprendrai le dessus.

J'ai besoin de l'affection de tous mes enfants, de leur bonheur, je devrais dire, pour vivre heureuse. Mon petit, je pense sans cesse à toi. Comme je voudrais te savoir heureux, en autant qu'on le puisse sur cette terre. Je t'embrasse et te serre bien fort dans mes bras.

Maman

194. À Marcel Dugas³

Mardi, le 23 [juin 1936]⁴

Mon cher ami,

La «British Broadcast Corporation» m'a demandé de réciter, le 7 juillet prochain, des poèmes canadiens. J'ai accepté sous la réserve que je

¹ L'expression désigne ici les nausées ressenties au cours de la grossesse.

² Madame Grandbois écrit «voulais», ce qui peut difficilement faire sens ici.

³ Autographe, 1 f. (19.1 X 30.3 cm), crayon noir, écrit recto verso. Daté de «1936», d'une autre main que celle de Dugas (ACA, fonds Marcel Dugas).

⁴ Grandbois séjourne alors à Londres.

ferais moi-même le choix des poèmes. Cette émission, qui est une émission de *l'Empire* (L'Empâââre, comme diraient nos jeunes nationalistes canadiens¹), atteint dix millions de personnes. Nos tirages n'atteindront jamais cela. Mais il me faut fournir le programme complet samedi le 27 au plus tard². J'aimerais lire ce poème de vous que j'aime tant, et que vous avez orné d'un titre latin. Pouvez-vous me faire parvenir le bouquin en question avant cette date? Adressez-le moi par avion – imprimé, ça coûtera moins cher – aussi, par le même moyen, un livre (de poèmes) de Choquette. Je vous les renverrai. Tout ceci, naturellement, si cela peut vous intéresser.

Je vous demanderais également de me faire parvenir les résultats du tirage du Sweepstake, Prix de Consolation, etc. J'ai des billets et pour une fois peut-être sont-ils porteurs de chance.

Il fait très beau et très chaud à Londres. Je n'ai encore rien trouvé dans le Devon qui pût me convenir. J'ai fait la semaine dernière une randonnée dans le Sussex avec des résultats négatifs. Je mène une vie d'ange, mais d'ange éveillé. Il est rare que je ne me couche avant l'aurore –

¹ Grandbois fait référence au groupe de la revue *Vivre*, cofondée par Jean-Louis Gagnon, alors âgé de 21 ans. Dans le numéro de novembre 1934, la direction de la revue fait part de ses objectifs et affiche clairement ses positions contre les influences de «l'Empâââââre» britannique (p. 4). L'expression sera d'ailleurs constamment reprise dans les numéros qui suivront. Olivar Asselin et Jean-Charles Harvey comptent parmi les collaborateurs influents de la revue. Fondée à Québec en mai 1934, *Vivre* cessera de paraître en septembre 1935, faute de budget (Voir également Jean-Louis Gagnon, *Les apostasies. Les Coqs du village*, tome I, Montréal, La Presse, 1985, p. 66-70).

² Alain Grandbois lira, dans le cadre d'une émission de *l'Empire Programme* de la BBC de Londres, dans la nuit du 7 au 8 juillet 1936, quelques textes de poètes canadiens-français, dont «Le Vaisseau d'or» et «Devant deux portraits de ma mère» d'Émile Nelligan, un fragment de *Salve Alma Parens* de Marcel Dugas, «À la mer» de Robert Choquette, ainsi qu'un de ses propres poèmes, «O tourments», publié pour la première fois dans *Poèmes* (Hankéou, 1934), repris plus tard dans *les Iles de la nuit* (en 1944).

ses doigts sont plutôt gris ici¹ — et toujours sans alcool. N'est-ce point merveilleux? C'est d'ailleurs uniquement vertu d'obligation.

Je vous serre les mains.

Alain Grandbois

P.S. Je vous ferai savoir l'heure de l'émission, de sorte que vous pourrez entendre ma voix enchanteresse. N'en dites rien à Sim. R.² elle pourrait être vexée que je ne fasse pas appel à l'*Immortel adolescent*³.

A.

Canada House
Trafalgar Square, London.

195. De Henri Grandbois⁴

Québec, dimanche le 20 décembre 1936

M. Alain Grandbois

France

Mon cher Alain,

C'est dimanche et je profite d'une heure libre, pendant la grande messe, pour venir faire une petite causerie avec toi. Tu trouveras peut-être

¹ Allusion à un passage de l'*Odyssée* d'Homère, Chant «XXIII», qui se lit ainsi : « La vue de son époux [Ulysse] lui semblait aussi douce : ses bras blancs ne pouvaient s'arracher à ce cou. L'Aurore aux doigts de roses les eût trouvés pleurants, sans l'idée qu'Athéna, la déesse aux yeux pers, eut d'allonger la nuit qui recouvrait le monde » (Homère, *Odyssée*, édition présentée et annotée par Philippe Brunet, traduction de Victor Bérard, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1999, p. 413-414).

² Simone Routier.

³ Simone Routier publiait en 1928 un premier recueil de poèmes, *L'Immortel adolescent* (Québec, Le Soleil, 190 p.).

⁴ Autographe, 1 f. (21.5 x 27.5 cm), encre noire, recto verso. Enveloppe dactylographiée adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois // s/de Légation Canadienne // 1 François 1^{er} // Paris, France », puis « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // (Var) ». Adresse de retour « Henri Grandbois // 127 Grande Allée // Québec » (BNQ, 204/9/20). Incomplet.

que je n'abuse pas de ces causeries, que je les fais rares, très rares même. Que veux-tu, je m'en confesse volontiers, parce que je puis bien l'avouer en toute sincérité, c'est toujours la même petite vie ennuyante qui se déroule un peu tous les jours, et les événements marquants ne le sont réellement que quand on les scrute quelques mois après qu'ils se sont passés. Ainsi depuis ton départ, nous avons eu la session, puis l'abdication du grand chef libéral Taschereau, la nomination de Godbout, les élections du 17 août¹, la rupture de l'Alliance Gouin-Duplessis², le grand succès de ce dernier, la formation de son cabinet, la rivalité de Hamel & Grégoire, et c'est Duplessis qui est l'âme, l'homme du jour, fort de son expérience des années passées dans l'opposition, bien au courant de tous les petits & grands moyens qui faisaient la force de la bande Taschereau, pour les avoir scrutés, dénoncés et combattus pendant le temps qu'il a passé dans l'opposition, c'est lui aujourd'hui qui est le maître devant qui vont se courber et s'aplatir ceux qui n'en voulaient pas avant le scrutin... C'est la politique... Le programme est chargé, lourdement chargé; pour le réaliser dans tous les domaines, il faudra des années, et il faudra probablement aussi la succession de quelques chefs autres que Duplessis. Franchement ce Duplessis a une main de fer, et déjà après trois mois d'accession au pouvoir, on commence à trouver un changement dans l'administration; il veut l'abolition des vingt-cinq commissions établies par le régime ancien, et son remplacement par

¹ Le 11 juin 1936, Louis-Alexandre Taschereau démissionne après qu'une enquête sur les comptes publics l'ait incriminé. Il est aussitôt remplacé par Adélard Godbout, alors Ministre de l'agriculture (1930-1936). Godbout conservera ses fonctions de Premier Ministre jusqu'aux élections du 17 août 1936, alors qu'il est défait par Maurice Duplessis.

² Dans le but de remédier à la situation difficile dans laquelle il se trouve en 1933, le Parti conservateur de Duplessis conclut une entente avec l'Action libérale nationale, organisée autour de Paul Gouin et formée de quelques dissidents du Parti libéral. Leur programme consiste essentiellement à mettre l'accent sur l'agriculture et la colonisation, la lutte contre les trusts étrangers, l'amélioration des politiques sociales et l'assainissement des mœurs électorales. L'alliance profite à Duplessis qui tire alors profit de la faiblesse du leadership de Gouin. Le 7 novembre 1935, il annonce la formation d'un nouveau parti : l'Union nationale. L'arrivée au pouvoir de Duplessis en août 1936 met fin à l'alliance conclue avec Gouin.

des officiers directement attachés aux ministères d'où dépendent ces anciennes commissions; enfin, il désire que tout vienne du cabinet composé de 10 ministères, et que ce cabinet en prenne la responsabilité pleine et entière. Ainsi, la commission des liqueurs, les commissions forestières, la commission laitière, la commission d'hygiène seront abolies et recevront leur direction des ministères d'où elles dépendaient. Ce changement nécessitera un grand déplacement d'employés, et c'est ici que surviendront les récriminations, les discussions et tout le patati-patata du patronage. Le patronage est devenu la plaie, une plaie aussi terrible que le chômage, et c'est de ça que Duplessis a et aura le plus à souffrir. Comment en sortira-t-il? L'avenir seul nous l'apprendra.

Les affaires maintenant!... on dirait qu'elles sont un peu meilleures, les élections faites dans le Québec, Ontario et aux États-Unis. Les hommes *d'affaires*¹ espèrent qu'une fois débarrassés de ces élections, nous [pourrons?] profiter de trois ou quatre années à venir pour achever l'épuration et la réorganisation des diverses compagnies qui ont pu traverser la période de la crise et les asseoir sur une base plus stable et plus solide. Actuellement la plupart de ces compagnies ont amélioré leur situation financière, elles sont réorganisées ou en voie de le faire, les conditions sont meilleures chez les cultivateurs qui obtiendront bientôt l'aide et le secours du prêt-agricole-provincial, les prix obtenus pour nos produits sont plus élevés, etc., mais il reste à régler les dettes énormes des gouvernements, des municipalités, des compagnies, et individus. Évidemment, il y aura nécessité de recourir au concordat ou abandon d'une partie du capital, avec les intérêts, dans plusieurs cas. Les usines, ces temps-ci, sont aussi fortes en bourse qu'elles l'étaient en 1929, avant la débâcle; le Noranda atteint 74, le nickel 65 et les autres à l'avenant, c'est exagéré, beaucoup trop, surtout à cause de

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

l'instabilité de toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie. Que veux-tu, le monde est toujours fou comme de coutume, et pendant qu'il se bat, se tue et se menace, chez nous, ici en Amérique et au Canada, il croit qu'il s'achemine vers la *prospérité*, cette prospérité dont il a joui après la guerre pendant une dizaine d'années, et dont il a tant souffert depuis 7 ans. Quant à mes propres affaires, il n'y a pas de changement encore... j'espère que le bois reprendra, que je finirai par me débarrasser de la laiterie et qu'un de ces bons matins

196. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 8 janvier, 1937.

Mon cher Alain,

Ce n'est pas sans beaucoup penser aux absents que nous avons passé ces Fêtes. L'an dernier vous étiez tous au complet. C'est ainsi que les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Que sera 1937? Nous sera-t-il heureux et doux? Mystère. Du moins, notre cœur, après une prière, peut toujours espérer, n'est-ce pas? Dis-moi as-tu reçu ma lettre d'avant Noël avec les souhaits de bonne et heureuse année. Je voudrais tant savoir un peu ce que tu fais, comment tu es. Je reste toujours anxieuse de toi, fils, donne-moi un peu de nouvelles.

Hier, nous nous sommes réunis pour fêter la majorité de notre Jean, et faire tirer la fève. Le hasard a favorisé notre Jean, devenu le Roi du jour. Madeleine a décroché le titre de Reine. Nous avons offert un petit cadeau à leurs Majestés, très fiers surtout des avantages de leur titre. Le repas a été gai mais non pas sans nous ramener au souvenir des chers absents. Le

¹ Autographe, 1 f. (17 x 26 cm), encre noire, papier vert, recto verso, plié en deux, paginé III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre », cachet postal « QUEBEC JAN 8 4PM 1937 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 21 janvier 1937 (BNQ, 204/9/19).

dimanche précédent j'avais invité à dîner tous les Rousseau. Louis et Bernard¹ doivent prendre la résolution de renoncer à tout alcool après nos Fêtes. Marguerite, la femme de Paul, subira l'opération d'un ovaire ces jours-ci. Les autres membres de la famille sont très bien. Marguerite D.² toujours très jolie, suit en ce moment une classe de gymnastique, danse, etc. dont fait partie Mad., Jeanne, Suz. L. et Mad. Simard³, etc. Jeanne nous fait parfois de ces représentations qui nous amusent beaucoup. Ce n'est pas encore la souplesse ni la grâce des nymphes. Raymond et Gabrielle⁴ n'ont pu venir se joindre à nous pour le jour de l'An. La clientèle se fait plutôt rare. Ton papa leurs envoie régulièrement un chèque tous les mois. J'irai à Montréal vers la fin de ce mois, cherchant à me rendre compte des choses. On dit que c'est très difficile de faire sa vie à Montréal. Si Raymond est bien, il parviendra sûrement à se faire une clientèle pour vivre, si ce n'est à Montréal, ce sera ailleurs. Louis G.⁵ attend toujours une situation que Mark pressent pouvoir lui obtenir. Espérons que nous verrons toutes ces améliorations en 1937. Ton papa est bien, toujours philosophe, il envisage les choses avec plus de calme que je puis le faire moi-même. J'envie son caractère. Je t'embrasse avec tout mon cœur de maman. Un mot me fera un immense plaisir.

¹ Louis Rousseau et Bernard Devlin.

² Marguerite Grandbois-Devlin, cousine d'Alain et sa futur épouse.

³ Madeleine Grandbois, Jeanne Grandbois-Drouin, Suzanne Legendre et Madeleine Simard.

⁴ Raymond d'Auteuil et Gabrielle Grandbois.

⁵ Louis-Jérôme Grandbois, frère d'Alain. L'abréviation du nom de famille permet ici de ne pas le confondre avec Louis Rousseau dont il est question plus haut dans cette lettre.

197. À Marcel Dugas¹

Port-Cros, Janvier [1937].

Mon cher ami,

J'ai un service à vous demander, et d'argent. Pouvez-vous, — si cela vous gêne en quoi que ce soit, ne le faites pas, je puis m'arranger autrement — disposer d'un billet de mille francs, le plier en deux, le glisser sous enveloppe recommandée, et me l'adresser? C'est du tapage, mais pas classique. La vérité est que j'ai de l'argent au Canada, mais que je préfère attendre un peu pour le réclamer — environ un mois — de sorte que je ferai figure de garçon très sage. Mais je vous répète de n'en rien faire si vous vous trouvez «de court», et ne considérez pas cette demande comme un S.O.S. — À propos d'S.O.S. notre ami N.² m'inquiète. J'ai reçu deux télégrammes de lui depuis trois semaines «besoin urgent argent»³. Je lui ai envoyé ce qu'il demandait, je ne le ferai plus parce que je ne le peux plus.

Nous avons ici en ce moment un temps effroyable, les dieux sont déchaînés, on rêve par certaines nuits d'îles qui s'engloutissent, d'astres qui tombent à pic, d'une pulvérisation soudaine et définitive. Ça ne manque pas de charmes. Je suis continent, mélancolique et rageur. J'achève mes *Chinois*⁴. J'en suis dégoûté pour la vie. La littérature gâte tout. Je viens de lire le *Journal* de Stendhal (c'est d'une fraîcheur, d'un cynisme ingénu qui enchantent), celui d'Amiel, émouvant au-delà du possible, et celui de

¹ Autographe, 1 f. (20.9 X 26.8 cm) au crayon noir, écrit recto verso sur papier velin de marque «Dualis, Paris France». Daté de «1937» par une autre main que celle de l'auteur (ACA, fonds Marcel Dugas).

² Sans doute Norbert Morin.

³ Nous n'avons pas retrouvé ces deux télégrammes.

⁴ Grandbois termine alors la rédaction d'un ouvrage sur la Chine, projet qu'il a entrepris dès la fin de l'année 1934 (Voir lettre d'Henri Grandbois datée du 20 décembre 1934). Le livre ne sera cependant jamais publié.

Renard, qui révolte¹. C'est un cul, un petit cul ambitieux, spirituel, vaniteux, acide. Il raconte la mort de sa mère, qui se jette dans un puits. C'est ignoble².

Je compte retourner à Paris fin mars ou début avril, où je m'installerai pour quelques mois³. Je travaille très peu et très difficilement. J'écris beaucoup de poèmes, mais ça n'est pas du travail. À part cela, je me porte assez bien.

Je n'ai aucune nouvelle du Canada. Que s'y passe-t-il? Renseignez-moi, vous qui êtes de toutes les festivités officielles.

Alain Grandbois

P.S. Je pense souvent à votre amie qui vient de mourir, et de qui je n'ai connu que la voix d'or, un soir⁴. La vie est extraordinaire. Il me semble que je saurais reconnaître son visage entre mille autres.

¹ Seuls les tomes I et II des *Fragments d'un journal intime* de Henri Frédéric Amiel (Paris, Librairie Stock, 1927) ont été répertoriés par Simon Dupuis dans l'inventaire de la bibliothèque Grandbois déposée chez un antiquaire de Deschambault.

² Jules Renard, *Journal*, Paris, Gallimard, 1935, p. 848-849. Grandbois interprète le texte de Jules Renard en retenant exclusivement l'hypothèse d'un suicide. Renard écrit plutôt ceci: «Je ne crois pas qu'elle se soit jetée dans le puits. Elle est allée s'asseoir sur la margelle après avoir dit quelques mots à quelqu'un qui passait. Elle a noué la chaîne; puis, *l'ambolie* [C'est l'auteur qui souligne]. Elle est tombée en arrière. Un petit gars qui était sur un chariot, tout près, l'a vue. La bonne d'Amélie a entendu «floc!» Elle l'a vue, dit-elle, dans le puits, sur le dos, et elle a crié.» Plus loin, l'auteur ajoute encore: «Morte par accident ou par suicide, quelle différence, du point de vue religieux? Dans le premier cas, c'est elle qui a tort, mais, dans le second, c'est Dieu.»

³ Alain Grandbois logera rue Racine, à Paris, entre avril et septembre 1937 (*Poésie I, op. cit.*, p. 41).

⁴ Marcel Dugas fait allusion à cette personne dans un texte paru en 1947. Dans *Parmi ceux que j'ai connus...*, il écrivait: «Et vous en souvenez-vous, Grandbois, au quai d'Anjou, une fenêtre s'ouvrait, de cette voix d'or, une voix à la fois de cristal et d'ambre qui disait: «Non, je ne peux faire cette promenade au Bois, il faut que je reste auprès de mon malade.» Moi, comme je me souviens de cette «voix chère qui s'est tue.»» (*Liaison*, vol. 1, n° 4, avril 1947, p. 216) Quelques années auparavant, Marcel Dugas publiait deux textes en hommages à des amies disparues. Le premier, intitulé «Mort d'Henriette Lagneau», est daté du 20 novembre 1936; le second, «Mort de Jeanne», est daté du 10 décembre 1936 (Voir *Nocturnes*, Paris, Jean Flory, 1938). Il pourrait s'agir de l'une ou l'autre de ces deux personnes.

198. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹Québec, 3 février, 1937.²

Mon cher petit,

Puissent-ils se réaliser tous les bons souhaits qu'avec toute la tendresse de ton cœur tu nous apportes dans ta dernière. Si Dieu veut bien les réaliser ces souhaits, vous serez heureux, car de votre bonheur dépend le nôtre. Je pense à toi beaucoup, et tous les jours je ne manque pas de prier pour que tes efforts soient couronnés de succès, que tu puisses enfin t'orienter vers un but stable. La vie passe vite. Il faut se hâter de la vivre, surtout de la bien vivre. Je déplore mon impuissance à t'aider davantage. Je me réfugie donc dans la prière, force des faibles, et je supplie le bon Maître de te diriger pour ton plus grand bien non seulement spirituel mais aussi temporel.

Je viens de passer une quinzaine à la chambre pour infection à la gorge. Je me suis demandée durant ces jours qui m'ont paru si longs, si ce n'était pas le commencement d'un mal qui ne pardonne pas. Mais non, le médecin a assuré que ce n'était pas grave, mais la négligence que j'avais apportée à soigner ma gorge nécessitait plus de soins. Je suis maintenant tout à fait mieux. J'irai probablement à Montréal vers la fin du mois. Gaby m'écrit que Raymond se démène beaucoup, et que sous peu, il croyait que ses efforts pour avoir une position seraient couronnés de succès. Louis aura aussi une place d'ici quinze jours d'après Mark. Mais non pas à la bibliothèque comme l'espérait Louis. Ton papa a en vue une société avec Eugène. Ce qui lui permettrait d'exploiter sa limite de l'Abitibi. Ton papa

¹ Autographe, 1 f. (17 x 27 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre », réadressée « Hostellerie Provençale // Ile de Port Cros // Var ». Cachet postal « QUEBEC FEB 3 5 PM 1937 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 15 février 1937.

² L'adresse indiquée sur l'enveloppe indique d'abord « 1, François 1^{er}, Légation canadienne, Paris. » Elle fut réadressée à Grandbois à l'« Hostellerie Provençale, Ile de Port-Cros, Var ».

nous dit toujours en riant: « c'est mon année de récupération ». Puisse-t-il ne pas se tromper dans ses prédictions! Tous les jours j'ai la visite des enfants et j'étais heureuse de les avoir durant ma réclusion, car tante Arthur ne s'est pas montrée. Sa peur de dame grippe l'a tenue au large, et pourtant ce n'était pas contagieux d'après mon médecin, Dr. Pichette, spécialiste de la gorge. Jean vient de passer ses examens, il n'a pas encore le résultat, mais semble sûr du succès.

J'espère avoir de tes nouvelles avant longtemps. Comptes-tu rester à Port-Cros jusqu'au printemps? À ta pension, y a-t-il quelqu'un qui puisse t'intéresser. Soigne-toi bien, maintenant que tu ne te laisses plus aller. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

199. *À Marcel Dugas*¹

Lundi, 1^{er} mars [1937]

[Port-Cros]

Mon cher ami,

Vous êtes un drôle de type. Vous croyez en Dieu, et parce que je vous entretiens de démons vous semblez manifester à mon égard de graves inquiétudes – sympathiques d'ailleurs – concernant l'équilibre de ma

¹ Autographe, 2 f. (25.3 X 20.2 cm), crayon noir, écrit recto verso (ACA, fonds Marcel Dugas).

raison. Pourquoi tenterais-je de vous rassurer? Je ne sais si je crois en Dieu, mais si je commence à percevoir l'existence des démons – non, non, je ne vous fais pas le coup de la conversion, que vous connaissez trop bien! – des démons, Belzébuth, Lucifer, quoi! Vous tremblez, vous me voyez donner du chef sur les murs matelassés d'un cabanon. On trouvait pourtant et partout le diable dans ce petit catéchisme que vous avez appris et oublié – un petit diable souple et rouge qui savait jouer merveilleusement avec le feu et dont l'image ravissait ma tendre enfance alors que Dieu-le-Père-à-la-Barbe-Blanche me laissait – et jusqu'à aujourd'hui – extraordinairement indifférent. Est-il donc si incompréhensible, si hors de la logique, si contre toute raison que ma solitude soit envahie parfois par ces images autrefois familières et amusantes qui, dans l'âge et à la suite des événements, prennent maintenant corps et âme et menacent et jouent le jeu d'un feu terrible qui n'est plus du tout merveilleux! Vous me dites que vous devriez comprendre, ou sentir. Je m'explique sans doute bien mal. Et puis comment expliquer ces choses! Vos démons ne sont pas les miens.

N'ajoutez pas trop d'importance au mouvement séparatiste de vos jeunes amis, ce sont de petits ambitieux que leur ambition noie¹. Ils s'agitent énormément pour des choses qu'ils ne comprennent guère, ils sont prêts à tout sauf au risque, à la franchise et à l'étude sérieuse de leur métier respectif. Je lis de Confucius le Sage (il valait après tout l'Abbé Groulx): «Celui qui n'a pas d'office dans le gouvernement n'a point à y voir, ni à juger les plans de ce gouvernement.» Repassez la maxime, à l'occasion, à vos jeunes ardents. Plus loin, un entretien que je reproduis dans mon travail sur la Chine, d'une morale plus générale, avec un autre sage, Lao-tseu (que d'érudition!). Lao-tseu disait: «Rendez le bien pour le mal.» À

¹ Lorsqu'Alain Grandbois écrit cette lettre, deux événements d'importance sont en cours : le couronnement de Georges VI et le Centenaire du soulèvement des Patriotes. La coïncidence historique soulève à nouveau, pour plusieurs jeunes nationalistes, la spécificité du Canada français à l'égard du Régime britannique.

quoi Confucius répondit: «Que rendrez-vous pour le bien?». Il ajoutait plus tard: «Rendez le bien pour le bien, et la justice pour l'injustice.»¹

À propos de mon travail, je voudrais bien hélas en être rendu au point du fignolage. Il me reste plus de cent pages à écrire. Je tenterai de le faire avant de regagner Paris. Car Paris est un endroit épatant pour le fignolage.

Je comprends «l'âpre vertu»² de l'économie. Mais vous, ô homme, croyez-vous vraiment qu'il soit suffisant de comprendre la vertu pour la pratiquer?

Je ne sais quand je rentrerai à Paris. Probablement pas avant les premiers jours d'avril. J'attends mon argent d'ici une dizaine de jours. Je vous ferai parvenir immédiatement ces mille francs que je vous dois, et pour lesquels je vous remercie.

Sans tomber moi-même dans un sentimentalisme exagéré, je puis ajouter que j'aurai un réel plaisir à vous revoir.

Soignez-vous. Méfiez-vous des Homais patriotards³. Et souvenez-vous de l'aventure de Bourassa, à laquelle vous participâtes⁴. Le moins que

¹ Au feuillet 43 du manuscrit de *L'Empire des Mandchous*, Grandbois écrivait en des termes à peu près identiques: «Lao-Tzeu disait: «Rendez le bien pour le mal.» Alors Confucius s'écriait: «Que rendrez-vous pour le bien?» Et il concluait: «Rendez le bien pour le bien, et la justice pour le mal.»» (BNQ, 204/3/22)

² Nous n'avons pu retrouver la source de cette expression. Grandbois cite peut-être une lettre de Dugas.

³ Grandbois fait allusion, non sans quelque ironie, au personnage de l'apothicaire dans *Madame Bovary*, que Flaubert a peint comme un anticléricaliste acharné, un matérialiste convaincu, rousseauiste, voltairien et encyclopédiste. Homais, pratiquant la médecine sans en avoir légalement le droit, se révèle comme un être médisant, un ambitieux sans scrupules et un vaniteux. (*300 héros et personnages du roman français, d'Atala à Zazie*, sous la direction de Pierre Ajame et Marion Brucker, Paris, Balland, 1981, p. 175-176)

⁴ De 1907 à 1910, Marcel Dugas a écrit dans les pages du *Nationaliste*, fondé par Henri Bourassa en 1904. D'abord dans la chronique «Estudiantina», où il signait sous le pseudonyme de «Persan», puis comme critique de théâtre. À cette époque, Bourassa s'est déjà dissocié du mouvement nationaliste canadien-français du journal, que dirige depuis peu Olivar Asselin, dont Marcel Dugas défendra toujours avec ardeur les idées.

je puisse dire est qu'elle était plus sérieuse que celle *qu'ils* croient vivre en ce moment¹.

Bien à vous,

A. G.

200. À Marcel Dugas²

Port-Cros, le 23 [mars] 37.

Mon cher ami,

Je ne m'inquiétais pas, ni ne m'énervais, mais je craignais simplement de vous avoir gêné. Mais j'ai reçu l'argent demandé, et je m'empresse, en vous remerciant encore une fois, de vous faire parvenir ce que je vous dois. Et puisque l'on ne rend jamais service sans le risque d'être au moins une seconde fois mis à contribution, voici: si vos promenades dans le quartier latin vous entraînent du côté de la rue Racine, faites-moi le plaisir d'entrer dans cette maison à appartements que j'habitais naguère, et demander si le studio que j'occupais serait libre pour le glorieux mois de mai, et à quel prix. Cette subtile enquête étant faite, veuillez, avec tout l'art que l'on vous connaît, m'en communiquer les résultats³.

Vous vous exprimez dans vos lettres comme un bouillant fasciste. Que se passe-t-il? Votre foi socialiste vacille-t-elle, et commencez-vous à brûler vos idoles?

¹ Grandbois pourrait faire allusion à Paul Dumas et Pierre Dansereau qui séjournent alors à Paris (1936-1938), tout comme André Laurendeau d'ailleurs (Laurendeau qui retournera au Canada en juillet 1937). Tous ont été membres de l'Association catholique de la Jeunesse Canadienne (ACJC), grandement influencée par la pensée nationaliste de Lionel Groulx.

² Autographe, 1 f. (20.9 X 26.7 cm), crayon noir, écrit recto verso sur papier velin de marque «Dualis, Paris France» (ACA, fonds Marcel Dugas).

³ Alain Grandbois a d'abord habité au 21 rue Racine au cours de l'année 1933. Une lettre de Claudie Balyne, lettre datée du 14 septembre 1937, permet de croire qu'il séjournera également à la même adresse, au début de l'automne 1937 (BNQ, 204/10/23).

Mon rocher¹ se tient toujours ferme et droit au-dessus de la mer, et je me tiens toujours ferme et droit sur le rocher. (Ferme et droit, mais surtout couché). Mes chinois n'avancent plus d'une semelle². Pour le reste, tout va très bien.

À vous,
Alain G.

201. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*

Québec, 15 mai, 1937.

Mon bien cher petit,

Bientôt ce sera le 25 mai. J'y pense, et quoique tous les jours. Je forme des vœux pour ton bonheur, plus spécialement et plus ardemment je prierai pour toi le 25. Puisse cette nouvelle année combler tes désirs, orienter ta vie pour ton plus grand bonheur. Nous ne serons pas là ce jour de ton anniversaire, il n'en restera pas moins mémorable à notre cœur toujours sensible à cette date. Les 37 dollars (il ne faut pas rompre la tradition) t'aideront à défrayer le dîner de fête que nous aurions voulu te donner. Es-tu encore à Port-Cros? Et ta santé? Et tes espérances? Laisse-nous donc entrevoir un peu de toi, de tes aspirations. Tout nous intéresse si vivement. Pour ma part, je ne tiens plus à la vie que par la vôtre. Le calme auquel on me soumet me reporte davantage vers mes activités. J'y ai tout le temps de construire une multitude de rêves que la vie, hélas, m'a appris à me défier, mais, c'est si bon de croire que pour ceux qu'on aime l'amour peut faire des miracles.

¹ De janvier à mars 1937, Grandbois séjournera à Port-Cros (Voir *Poésie I, op. cit.*, p. 41).

² Voir lettre à Marcel Dugas datée de janvier 1937.

Le 8 mai nous fêtons l'anniversaire de ton papa. Si l'on en croit la tradition qui veut laisser autant d'années au fêté du jour, qu'il y aura de chandelles restées allumées sur le gâteau, ton papa aurait à vivre encore 19 ans. Je lui avais bien recommandé de ne pas souffler trop fort, et voilà que, malgré cette croyance enfantine, je fus plus satisfaite ainsi.

Jeanne et Mark parlent d'aller en Europe en septembre. Bernard et Marguerite aussi, peut-être Bernard compte sur les profits de la Bourse. Mais en ce moment ils sont à la baisse. Marguerite se demande s'ils pourront malgré tout poursuivre leurs projets¹. Raymond et Gaby sont rendus et installés St-Casimir. Raymond finira-t-il par se débrouiller? Il en est rendu à ne pas se gêner de demander de l'argent à ton papa. Mais après de très belles promesses, nous souhaitons qu'il soit sérieux, l'avenir seul pourra nous le dire. Paul et Cat. partent la semaine prochaine en auto pour Kingston, congrès de la Société royale auquel Paul doit présenter deux travaux et ensuite ils continuent jusqu'à <mot illisible> toujours en auto, et passent par Chicago, Californie, etc. Ils seront absents cinq semaines. Madeleine s'en tient à la toilette. Elle vient de s'acheter deux beaux renards. Pierre fait les choses royalement, mais Mad. ne se doute pas combien il est dans la dèche. Ton papa n'est pas étranger à tout cela, il cherche à lui aider en signant - où tout cela nous conduira-t-il?

Ton papa se joint à moi ainsi que toute la famille pour te souhaiter bonne fête.²

¹ Bernard Devlin et Marguerite Rousseau partiront cette année-là pour l'Europe. Ils rencontreront Alain Grandbois à plusieurs reprises. C'est au cours de ce voyage, affirme Patricia Devlin-Watson, fille du couple, que la relation amoureuse entre Marguerite et Alain aurait pris naissance. *L'Événement* du 22 décembre 1937 signale que Bernard Devlin a donné une conférence sur son voyage à Paris au Club Rotary. Fondé à Chicago en 1905 par l'avocat Paul Harris, ce club a pour objectif de développer la probité commerciale et les relations entre hommes d'affaires et professionnels (Cf. *Dictionnaire encyclopédique Quillet*).

² La lettre prend fin par une note de M. Grandbois : « Je t'envoie un mandat postal – par lettre séparée – pour \$37.00. Meilleurs souhaits. Papa »

à cette date - les 37 dollars (il en faut
 pas moins la tradition) s'aident
 à défrayer le dîner de fête que
 nous aurons donné à dîner.
 Et la messe à 10h. C'est ? Et la
 santé ? Et les expériences -
 liées. Pour une culture
 un peu de toi, de tes aspirations -
 ont mes intentions s'imposent.
 Pour ma part, je ne tiens plus
 à la vie que par la soif, la culture
 auquel on me demande une espèce
 d'apportage lors des sélections. Je
 suis le temps de continuer avec
 multitudes à venir pour la vie
 mieux, m'a offert à me définir.

[Faint, mostly illegible handwriting]

15 mai
 Pointe à la croix le 25 Mai
 Je pense de faire une fois
 je forme des idées pour ton bonheur,
 plus spécialement de plus à d'aller
 ment si possible pour toi le 25.
 nous cette humble amie embler
 te disais, m'interdit de te faire ton
 plus grand bonheur - mais ne
 dans pas la ce jour à son anniversaire
 il a un retour par mon anniversaire
 à l'heure même l'expérience possible

Fac-similé: Lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois à son fils
 datée du 15 mai 1937 (BNQ, 204/9/19).

Mais, c'est à ton de croire que pour eux je me
 aime l'amour peut faire des miracles.
 L'année nous fêtons l'anniversaire de ton
 papa. Si l'on en croit la tradition qui veut
 l'anniversaire d'un ami on fête au jour, qu'il
 y aura de chandelle même allumée sur la
 table. Ton papa aurait à faire un peu d'argent
 je t'en ai bien recommandé de ne pas en faire
 trop fort, de brider que, malgré cette croyance
 superstitieuse, je suis plus satisfait ainsi.
 Jeanne et Marie parlent d'aller en voyage en
 septembre. Bernard et Marguerite aussi, peut-être
 Bernard compte avec les profits de la Pénurie.
 Mais en ce moment il est à la maison. Marguerite
 lui demande s'il pourrait malgré tout poursuivre le
 projet. Raymond et Oly ont vu des installations à
 St. Casimir, Raymond finira - il par se débrouiller ?
 Il en est sûr à ne pas se fier de demander d'argent
 à son papa. Mais après de très belles promesses
 sans substance, je n'ai rien dit, le soir, seul pour
 nous le dire - Paul et Céc. partent le samedi prochain à la
 pour Bristol, en face de la route royale auquel Paul lui présente
 deux hommes et ensuite ils continuent jusqu'à Vancouver
 tout sur une route et passent par Colby, Colby, Colby
 les arrivent à la fin de la semaine. Maxime à son tour
 à la tribune. Elle veut de s'inscrire dans deux semaines. Pierre fait
 les choses simplement mais Max. en la route pas courir. Il est dans
 la salle. Ton papa n'est pas fâché à tout cela, il est dans
 l'air. un peu fâché ! - ton papa est une bonne personne. 1-47

202. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 10 juin, 1937.

Mon cher Alain,

J'espère que nos souhaits te sont parvenus en temps. Quoi qu'il en soit, ce jour 25 mai, nous avons prié tout spécialement et plus ardemment pour toi. Es-tu à Paris en ce moment. Je cherche à te suivre et je me perds souvent en conjoncture. Ce que je ne cesse de désirer, c'est ton bonheur, et je finirai par l'obtenir, je n'en doute pas, mais pour cela il faut que tu y mettes toi-même toute ta bonne volonté. Nous avons fini par obtenir un dénouement à la situation de Louis. Celui-ci nage dans la joie depuis. Le travail ne lui pèse pas et son « boss », M. Eugène en est très satisfait. Son salaire est modeste, mais il espère les profits de fin d'année. Ton papa surveille le tout et cherche à assurer la stabilité de Louis. Ce qui sera facile, si celui-ci continue à y apporter l'application qu'il y montre en ce moment. Ton papa vieillit, sa seule préoccupation c'est votre avenir. Il parle souvent de toi et me dit : « avec ses talents, il finira bien par se créer une bonne situation ». Gaby nous inquiète davantage. Je t'ai dit que Raymond était rendu à St-Casimir pour y pratiquer. Ton papa, Louis, Simonne et Madeleine y sont allés dimanche. Ils les ont trouvés confortablement installés, mais Ray paraissait triste et changé. Il aime la place, mais y fera-t-il son affaire? Enfin, c'est un essai et il n'avait pas à choisir. S'il est libéré de son triste défaut², il finira bien par faire sa vie, mais voilà nous ne sommes

¹ Autographe. 2 f. (19 x 27 cm), encre noire, papier de couleur verte, recto verso, pliés en deux et paginés I à VI. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée au « 21 rue Racine VII ». Cachet postal « QUEBEC JUN 12 11 AM 1937 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 18 juin 1937 (BNQ, 204/9/19).

² Raymond Paquin, époux de Gabrielle Grandbois, souffre alors de problèmes de toxicomanie (consommation de morphine). Son « triste défaut » explique pourquoi il aura de la difficulté à se constituer une clientèle régulière et pourquoi Henri Grandbois devra subvenir en partie aux besoins matériels de sa fille et de son beau-fils (Voir également lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 21 décembre 1938).

sûrs de rien. Avec le logement nous leur donnons une trentaine de dollars par mois. Nous espérons qu'il puisse faire le reste. Catherine et Paul sont partis depuis trois semaines. Paul vient de nous écrire une longue lettre relatant les divers événements de leur voyage. En ce moment, ils sont à Los Angeles, visitent les villes les plus intéressantes jusqu'à Vancouver. Ils font un magnifique voyage mais pour Cat il y avait une ombre au tableau: laisser son bébé. Heureusement qu'elle comptait sur nous - et tout va bien. G-papa, grand-maman jouent un grand rôle dans la vie de ce petit monsieur. Il fait des joies à chaque fois qu'il nous voit. Tous les avant-midi le petit Claude¹ vient jouer avec Jean². Ces « petits » sont comme un rayon de soleil dans notre vie. En les regardant jouer, je revois toute ma jeunesse de jeune maman. Me sera-t-il donné de serrer dans mes bras un petit enfant de toi. Je prie tant pour que ta vie s'organise, ne fut-ce qu'à la bourgeoise. Je suis sûre que tu y trouverais le bonheur.

Jeanne et Madeleine songent aux voyages d'été. Je les vois tous les jours. Cela ajoute une note gaie dans ma vie qui serait peut-être monotone, étant donné le repos auquel on me soumet. Mais je suis heureuse ainsi. Ton papa et moi suivons anxieusement les faits et gestes de vous tous. C'est notre vie et celle qui nous intéresse plus que tout au monde.

Ton papa a eu une grippe inquiétante, tenace, qui a duré plus d'un mois. Le soleil l'a remis et l'auto le distrait. Après le départ de P. et C.³ avec leur bébé pour l'été nous ferons peut-être un petit voyage d'une quinzaine, ton papa me dit qu'il sent le besoin de changer d'air. Nous nous proposons

¹ Claude Grandbois, fils de Louis Grandbois et de Simonne Boucher.

² Jean Gagnon, fils de Paul Gagnon et de Catherine Grandbois.

³ Paul Gagnon et son épouse Catherine Grandbois, dont il est question plus haut dans cette lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois.

aussi d'aller passer quelques jours à St-Casimir avec Gaby. Pauvre petite, il ne faut pas trop s'arrêter sur son sort, car il y a-t-il quelque chose de moins sûr que son avenir. La tante Arthur est partie pour l'Île. J'ai perdu ma compagne de tous les soirs. Quelques fois je vois Yvette qui me dit avoir beaucoup de chagrin de n'avoir pas d'enfant. Elle aura fait son possible, car elle est allée dernièrement encore à l'hôpital à ce sujet. Tous les soirs ils partent et vont souper à leur camp du Lac St-Charles¹. L'oncle Léon est installé chez l'oncle Lacasse. Il a vendu sa maison, en a retiré quelque argent qui lui aidera à finir ses jours. D'après Louis R. il ne peut faire plus que deux ans. « Les Rousseau, me dirait-il, après soixante ans, ça ne vaut plus rien ». Et dire que je vais dans cette catégorie. Je n'en souffre pas trop ou cherche tellement autour de moi à me le faire oublier.

Gaby et Michel viennent de m'arriver pour passer une couple de jours. J'avais demandé au papa qui allait à St-Ubalde aujourd'hui, de tâcher de la ramener. Ce n'est pas qu'une petite fête. Nous allons tâcher de lui faire bien profiter de cette pauvre petite vacance. Je vais te dire à un autre tantôt, écris-moi, cela me fait tellement plaisir. Moi, je ne sais plus m'exprimer, mais par contre je sais plus que jamais aimer et je t'aime de toutes les forces de mon âme.

Maman

¹ Situé dans la région de Loretteville.

203. *De Marcel Dugas*¹

Paris, 14 juillet 1937.

*Cher ami*²

Si je meurs³, je vous autorise à vous présenter à la Banque Nationale pour y retirer les deux mille francs qui ont été déposés là par moi.

Vous irez voir mon éditeur et quand mes livres vous seront remis, vous lui donnerez ces 2000 mille francs.

Je vous lègue tout dans mon appartement: livres, tableaux et objets.

Je vous constitue mon légataire universel.

Mes hardes, ayez l'obligeance de les donner aux pauvres.

Je vous salue avec tristesse.

Votre ami,

Marcel Dugas

P. S. Vous saurez samedi si je suis encore vivant.

¹ Autographe, 1 f. (20.8 X 26.7 cm) à l'encre noire, écrit sur papier quadrillé (BNQ, 204/9/15). Alain Grandbois cite intégralement ce court billet dans un texte consacré à Marcel Dugas, publié dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (vol. 7, *Profils littéraires*, Montréal, [s. é.], 1963, p. 153-165). Au sujet de la parution de ce texte, voir la lettre à Victor Barbeau datée du 21 décembre 1961.

² C'est l'auteur qui souligne.

³ Selon la chronologie établie par Marc Pelletier dans *Poèmes en prose*, Marcel Dugas a été hospitalisé au mois de juillet 1936 pour un calcul à la vessie. Nous pouvons donc croire que Dugas a souffert à plusieurs reprises de cette maladie au cours de l'année 1936-37. (Voir *Poèmes en prose*, édition critique par Marc Pelletier, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1998, p. 93).

204. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 20 octobre, 1937.

Mon cher Alain,

Bernard² me dit que tu devais avoir subi une petite opération dans la bouche. J'espère que tout s'est terminé heureusement. Les Québécois sont enthousiasmés de leur voyage. Madeleine nous dira bientôt elle-même tout le plaisir qu'elle en a eu. Ici, c'est toute autre chose. La Bourse fait des siennes et ton papa en subit les conséquences... terriblement. Je crains pour la santé - tellement il est déprimé. La Bourse a subi un « krash » comme ça ne s'est pas vu depuis « 29 ». Ton papa n'a pas assez de valeurs pour répondre à ce qu'on lui oblige à verser, en plus de celles déjà données - soit \$35,000. qu'il cherche à emprunter - mais je ne crois pas qu'il réussisse. Si les valeurs ne remontent pas, ce sera donc la débâcle. Il faut bien se résigner à cette idée. Je ne t'invite pas à venir en ce moment, la maison est trop triste. Mais une chose qui ferait bien plaisir à ton papa, c'est que tu lui apprennes que tu as publié un de tes livres ou ébauches de ton dernier. Il m'en parlait dernièrement, ton avenir l'occupe. Je suis sûre que de te savoir en voie de succès compenserait pour les épreuves subies depuis quelques temps. Les sacrifices s'ajoutent aux sacrifices, mais ce n'est pas perdu. Tout est bien offert pour le plus grand bien de nous tous. Je tâche d'encourager ton papa de mon mieux. Je me trouve une force insoupçonnée et avec la grâce de Dieu, je tiendrai bien jusqu'au bout. Je ne perds pas confiance. Je te tiendrai au courant du pire ou du mieux. À part cela, il n'y a rien de bien marquant ici. Ray et Gaby passent l'hiver à St-Casimir. Mais d'après ce que je puis voir, ils ont d'autre chose en vue pour le printemps, ils n'en parlent pas pour

¹ Autographe, 1 f. (16.5 x 25 cm), encre noire, papier de couleur verte, recto verso, plié en deux et paginé I à III (BNQ, 204/9/19).

² Bernard Devlin et Marguerite Rousseau reviennent alors d'un séjour en Europe, au cours duquel ils ont fréquenté Alain Grandbois. Selon Patricia Devlin, c'est au cours de ce voyage qu'Alain et Marguerite connaîtront leur premier rapprochement amoureux.

le moment. Nous avons été tellement bouleversés depuis quelque temps que je me demande si je t'ai remercié de tes bons souhaits (par câble) à mon anniversaire. J'en avais le cœur tout de même et toujours extrêmement sensible de savoir que tu penses toujours à ta vieille maman. Je t'embrasse avec une tendresse renforcée par l'épreuve, ce qui veut dire que je t'aime immensément.

Maman

205. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[14 décembre 1937]

Maman est morte hier.²

Tout à coup si jeune si belle sur ce lit. Toute semblable à une sainte de pierre, avec de longues nattes et une tempe d'enfant.

Elle a dit: « Tu as demandé l'impossible à la vie et l'impossible t'a été donné. »

Et encore: « Cette fille avec son beau visage et ses beaux yeux bleus sauvera encore des choses et elle-même. »

Je ne sens pas ma peine mais je suis malade.

Et je ne sais même pas si vous êtes vivant.

Yiyi

¹ Autographe, 1 f. (26.8 x 20.7 cm), encre noire, non daté, filigrane « Canson & Montgolfier, The Strongest Paper », avec dessins de petites fleurs. Enveloppe : couleur crème (11.5 x 14.5 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 21 rue Racine // Paris 6^{ième} », encre noire, cachet postal « Paris, 15 X 1937 », coin supérieur gauche déchiré (BNQ, 204/10/10).

² Madame Gabrielle Richard Gaffet (1864-1937), née Fiderlé, est enterrée aujourd'hui au cimetière de Port-Cros.

206. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 1 février, 1938

Mon cher Alain,

J'ai reçu ta bonne lettre du 18 et je suis heureuse d'apprendre que tu es en voie de guérison. Ici ça n'a pas été bien pour ton papa. Les inquiétudes qui le rongent depuis l'automne dernier sont pour beaucoup dans son état de santé. Il y a à peu près huit jours on constata qu'il avait des selles noires. Je fis aussitôt demander Louis qui le mit au lit avec régime. Tous ici étaient pour qu'on le fit traiter à l'hôpital, mais ton papa qui se sentait un peu mieux me dit : « je préfère rester ici », mais le lendemain, il avait une faiblesse. Jeanne était ici et pendant qu'elle mettait des serviettes d'eau froide, je m'accrochai au téléphone pour avoir un médecin. Ce n'est qu'après plusieurs appels qu'on peut avoir le docteur Vézina². Celui-ci a souffert de la même maladie que ton papa. Aussi, il est rassurant et nous promet de remettre sur pieds assez vite ton papa. Les traitements aujourd'hui sont beaucoup mieux que sa première maladie. Mais il faut que je te dise qu'après cette alerte nous l'avons transporté à l'Hôtel-Dieu. Étant sûre qu'il serait plus à portée de tout. Louis avec Vézina sont les deux

¹ Autographe, 1 f. (17.5 x 27.5 cm), encre noire, papier de couleur verte, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France », réadressée « Hôtel des Dunes // rue // Georges Clémenceau // Dinard // Ile et Vilaine ». Cachet postal « QUEBEC FEB 1 9 Pm 1938 P.Q. » Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 14 février 1938 (BNQ, 204/9/19).

² Charles Vézina (1888-1955) fait ses études classiques au *Petit Séminaire de Québec* de 1899 à 1909 et ses études en médecine à l'Université Laval de 1909 à 1913. Il débute sa carrière à Québec en tant que chirurgien et devient, en septembre 1940, doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval, poste qu'occupait quelques années plus tôt le docteur Arthur Rousseau. (Fonds Charles Vézina, Musée de la civilisation du Québec, Québec).

médecins en charge. Je vais le voir tous les jours et il semble heureux d'être loin de tous soucis. Les bonnes religieuses sont édifiées par son esprit chrétien et clament partout qu'elles n'ont jamais vu de meilleur patient. Pendant l'absence de Pierre, Mark a été nommé son procureur (ce que Pierre n'a pas beaucoup aimé, je crois), mais alors c'était urgent, ton papa n'en pouvait plus. C'est pourquoi nous avons demandé Mark qui remplit très bien sa charge d'ailleurs. Et aujourd'hui nous n'avons pas de raison pour la lui enlever, au contraire, il se montre très vigilant dans les affaires de ton papa. Ne crois-tu pas? Dans le plus fort de la maladie, Madeleine a demandé au docteur Vézina si on devait t'avertir par câble. Nullement a-t-il répondu. Nous allons le remettre sur pieds et vite. Comme tu sais, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. D'ailleurs, je t'écrirai tous les huit jours pour te tenir au courant. En ce moment, je suis très occupée, mais ma santé est bonne. Gabrielle vient de m'arriver. Tous les mois, elle passe une journée avec nous. Je vais tâcher de la faire parler et me dire si vraiment ils pensent faire l'affaire à St Casimir. Je te raconterai cela. À bientôt. Je t'embrasse et je t'aime de tout mon cœur de

Maman

Si tu veux que je t'adresse mes lettres à Dinard, donne-moi ton adresse. Ça ira peut-être plus vite. Tendresses.

207. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

¹ Autographe, 1 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, papier vert, recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre », réadressée « Duminy // rue du Mont // Thabor // Paris I ». Cachet postal « QUEBEC FEB 9 12 PM 1938 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 21 février 1938 (BNQ, 204/9/19).

207. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 6 février, 1938

Mon bien cher Alain,

Je reçois à l'instant ta bonne lettre qui me réconforte. Merci de tout cœur, et me hâte de te dire que ton papa prend du mieux tous les jours, que nous l'avons fait transporter à l'Hôtel-Dieu samedi dernier où il est suivi attentivement par le docteur Grégoire. Celui-ci le voit deux fois par jour et le soigne avec d'autant plus de connaissance qu'il a souffert du même mal. Louis le voit aussi tous les jours. Rendu à l'hôpital il a eu une seconde faiblesse avec hémorragie. (Je ne l'ai su qu'après tout danger disparu.) C'est alors qu'on dut lui faire une transfusion de sang; c'est ce qui l'a sauvé. Après, on le mit à la glace pour une couple de jours, et en ce moment, après huit jours, il prend quotidiennement deux pintes de lait, du bouillon, fruits cuits, œuf battu, blanc-mange et une pomme de terre au four. Ton papa se sent revivre. Il a abandonné tout souci du dehors. Les affaires ne le préoccupent pas pour le moment et [il] se sent entre les mains de la Providence. Nous avons confiance. Louis J. fait la visite deux fois par jour à l'hôpital tout en parlant un peu des affaires du bois qui sont assez bien, d'ailleurs Louis est là pour faire valoir le côté optimiste. Les autres membres de la famille ne passent pas un jour sans le voir. Il peut maintenant

¹ Autographe. 1 f. (17.5 x 27 cm), encre noire, papier vert, recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France // Faire suivre », réadressée « Duminy // rue du Mont // Thabor // Paris I ». Cachet postal « QUEBEC FEB 9 12 PM 1938 P.Q. ». Porte également le cachet de la Légation canadienne, daté du 21 février 1938 (BNQ, 204/9/19).

recevoir sans se fatiguer. Les Sœurs lui ont offert pour la convalescence de belles chambres avec tuile¹. Elles s'imaginent sûrement avoir affaire à un riche client. Dans tous les cas nous voulons qu'il ne revienne à la maison que lorsqu'il sera parfaitement guéri et capable de reprendre sans se fatiguer les petits soucis journaliers.

Je suis heureuse de t'entendre dire que tu te soignes. J'espère que tu es mieux favorisé que nous pour la température sous ton coin de ciel, que tu as du soleil tout plein, du bon air, une nourriture substantielle pour refaire vite tes forces. Nous avons un hiver détestable, tantôt un froid sibérien et le lendemain un temps humide ou pluvieux. Tu as bien fait d'attendre au printemps pour venir. Je m'imagine que nous aurons alors du soleil et que tous [les] nuages se seront dispersés. De toute façon, ce sera une bien grande joie pour ta vieille maman de serrer son petit dans ses bras. Je relis ta chère lettre si pleine de tendresse attentive et je me trouve la plus heureuse maman d'avoir des enfants si bons pour moi. Votre affection me console de tout, même de mes erreurs involontaires, c'est sûr. Car j'ai toujours voulu faire toutes choses pour le plus grand bonheur de mes enfants. Ce n'est qu'aujourd'hui, regardant en arrière, que je vois les choses telles que souvent j'aurais dû les voir. C'est que peut-être j'ai trop écouté mon cœur sans y mettre le grain de raison qui équilibre. Mais à quoi bon s'attarder sur un passé qu'on ne peut ressaisir. Il me reste bien des choses à te dire et tante Lucille m'arrive pour toute la journée. La semaine prochaine je parlerai un peu de tout. Je t'embrasse avec toute ma tendresse de maman.

¹ Ce qui laisse supposer que la chambre, où l'on trouvait sans doute à l'origine des planchers de bois, a été rénovée, en remplaçant par mesure d'hygiène le bois par de la céramique.

208. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

Québec, 17 février, 1938

Mon cher Alain,

Ton papa a subi l'examen des Rayons X. Ils démontrent que c'est un ulcère d'estomac qui a provoqué les hémorragies. Il y aura trois semaines samedi, le 20, que notre malade est à l'hôpital. Il s'est levé pour la première fois hier et nous donnait des démonstrations de sa force en marchant de long en large dans sa chambre. Le docteur Vézina, avec nous en ce moment, nous dit qu'il lui permettrait de revenir à la maison samedi le 20². Il lui faudra encore se traiter longtemps pour reprendre les globules rouges qui lui manquent. Il n'en a que 2 millions quand il lui en faut près de cinq millions. Le médecin me dit qu'on remonte vite ces malades avec les traitements d'aujourd'hui. C'est encourageant surtout avec un moral comme le sien. Il s'abandonne à la Providence et ne voit dans les événements que le doigt de Dieu. Plus d'une fois, j'ai envié son équilibre.

Je rencontre les enfants à l'hôpital, ainsi que les gendres. Pierre s'occupe toujours de l'affaire Moulder³. Il vient de partir avec lui (pour Toronto je crois) pour quatre jours. Mad. qui vient prendre ses repas ici nous donne peu de détails. Depuis que nous avons pris Mark pour nos affaires, il est plus réticent, mais toujours aimable. Je constate tous les jours

¹ Autographe, 2 f. (18 x 27 cm), encre noire, recto verso, pliés en deux et paginés de I à VI. (BNQ, 204/9/19).

² D'après le calendrier, il s'agit du samedi 19 février 1938, et non le 20, ainsi que l'indique Madame Grandbois.

³ Nous n'avons pu éclairer cette allusion.

le bonheur d'avoir en vous tous de si bons enfants, mais souvent la tendresse exagère les maux de ceux qu'on aime (je n'en suis pas moins touchée) et tu vas voir. Ne me sentant pas bien l'autre jour, Jean me dit: « Écoutez, maman, vous allez prendre un médecin qui vous suivra plus régulièrement, soit le docteur Richard Lessard, spécialiste du cœur¹ ». C'est bien, c'est bien, on y verra, et il y a des jours qu'il (J.)² me parle dans ce sens. Louis est très bon pour moi mais mon état actuel qui n'est pas grave, l'intéresse moins peut-être. Il n'a qu'à me répéter, suivez bien votre régime et ne vous fatiguez pas. Donc, ce soir, je me suis mise au lit aussitôt après le souper et à peine étais-je installée que j'entends sonner à la porte. Jean vient à moi et me dit: « J'ai fait venir le docteur Lessard. » Je suis restée saisie et la visite s'en [est] ressentie. Je ne puis m'empêcher de dire au médecin que je ne savais rien et que je ne pouvais faire cela à Louis. Pas besoin de te dire que j'ai bredouillé, d'autant plus que j'étais sur le qui-vive. Tante Arthur devait venir ce soir-là et pour mal faire Louis pouvait bien nous arriver tout de même. Lessard prit ma pression et m'ausculta. À part ma pression qui était un peu haute, il n'y avait rien d'alarmant. Je lui parlai de son électrocardiogramme, ce qui lui fit me dire qu'il serait mieux de passer cet examen mais pas avant d'en avoir parlé à Louis. Je lui avais montré la constatation de « Baril » sur une feuille. Il a paru surpris de son travail et vraiment je crois qu'il est mieux outillé que Lessard et ce n'eût été toutes ces avances, j'aurais préféré aller à Montréal pour cet examen. Madeleine Roy (femme de Lessard) a dit à Catherine que Richard, de sa vie, n'avait été dans une situation aussi embarrassante, et tout cela pour avoir exagéré mon état. Si je ne puis me mettre au-dessus de certaines tristesses qui s'emparent de moi à certains moments, on croit à une aggravation de ma maladie. Mais

¹ A également poursuivi des études de chirurgie à Paris à l'automne 1932 (Source : *L'Événement*, 29 septembre 1932, p. 5).

² C'est-à-dire Jean Grandbois, dont il est précédemment question.

pour moi les médecins n'y peuvent rien. Mais là, rien d'alarmant encore et le temps fait son œuvre. Tu me comprends, mon petit, c'est mon moral qui se remet difficilement des perturbations qu'il a subies, car si je considère toutes choses, tout va pour le mieux. Gaby espère en l'avenir et se trouve heureuse avec son Raymond. Cat. fait un très bon ménage et son enfant fait son adoration. Où donc est le mal? Puis-je mieux m'expliquer qu'en disant: « J'ai voulu rêver ma vie et c'était une grave erreur. Le réveil a fait toucher des points réalistes que mon imprévoyante sentimentalité n'a pas su voir à temps ». Si je ne me reprochais rien, je serais la plus heureuse des mères, car vous avez tout fait pour me donner du bonheur. Je me relis et je regrette de m'être laissée aller à te dire certaines impressions. Je suis dans une de ces heures sombres, mais demain rien n'y paraîtra plus, avec la grâce de Dieu. Je prie beaucoup pour votre bonheur à tous, plus particulièrement pour toi, mon petit que je voudrais si heureux. J'offre mes souffrances à Dieu pour cela, si à ce prix je vous obtenais le bonheur, j'en remercierai la Providence à deux genoux. Soigne-toi bien. N'oublie pas l'Ave promis, et je te serre bien fort dans mes bras.

Maman

Jean a passé ses examens avec succès. En anatomie il est arrivé premier. Malheureusement en bactériologie il a fait une grosse erreur, qu'il aurait pu corriger s'il s'était relu, car il savait très bien la matière, cela lui a fait perdre plusieurs points. Dans l'ensemble il a 86 sur 100.

Je ne puis lire beaucoup maintenant car le soir il faut me coucher à bonne heure. Merci, mon petit. J'ai suffisamment ici pour m'entretenir. Je t'aime avec tout mon cœur

Maman

209. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[4 avril 1938]

Je suis accablée.

I. s'est tué...²

Si j'avais menti, il serait vivant. Si tu n'avais pas menti, il serait vivant. Avec mon intransigeante loyauté, avec tes flexibles mensonges, nous l'avons tué.

Je suis sans force devant la vie.

Tu m'es cher. Les mots pardon, indulgence, n'auront jamais de sens entre nous. Ne les redoute pas, et je ne redoute pas davantage ton repentir: nous ne sommes pas des îlots.

Nous ne nous devons que ce qui nous domine et pour avoir défendu des valeurs que tu savais mortes, j'ai tué.

Comprends maintenant que tu m'as murée dans le silence, et mieux, que tu m'as ensevelie vivante.

L'espace, le temps, l'attente, tout cela ne doit plus avoir de sens pour moi.

Va vers ton destin. Tu es assez riche, assez multiple pour draper d'arc-en-ciel le néant même et peut-être ce néant est-il le mur gris indispensable à la rêverie diaprée du poète.

Je ne pense pas sans douceur à ce grand bonheur que tu as, que tu tisses chaque jour et qui t'enveloppe.

Y.

¹ Autographe, 1 f (13.6 x 18.8 cm), encore bleue. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel des Dunes // Dinard // Ille et Vilaine », cachet postal de « Toulon-s/mer, 4-IV-1938 » et de « Dinard, 5 avril 38 » (BNQ, 204/10/10).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

210. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

de l'Ile
La semaine de Pâques
[9 avril 1938]

Je t'écris avec ce visage aux contours dessinés par tes sentiments: un visage grave, douloureux et plein d'une maturité que l'arbre et le vent accueillent avec une fraternité secrète.

Ce visage, reflet d'un cœur, n'a plus rien de commun avec les hommes. Ses retraites sont solitaires et nul n'a plus le droit de les déceler.

Un temple était bâti. Au sommet de la tour un jeune dieu y était érigé sur une stèle. Tout ce que la méditation, la conscience, la pureté, la force invincible d'un culte qui le dépassait, pouvait apporter de religion et de lumière sur un visage dont on avait clos les yeux pour qu'ils y enferment l'universel, toutes ces forces vives et puissantes comme le tournoiement des mondes, avaient été suspendues en légères guirlandes à ses frêles épaules.

Mais Dieu ne veut pas que les rêves des hommes aient une ressemblance et une possibilité humaine. Il les veut à sa seule image.

Et il a permis que le vent du désert passe.

Lorsque les souvenirs, ces pèlerins du soir, retrouveront parmi les ruines la stèle renversée et, sous la mousse, le dieu aux yeux clos, ils trembleront de l'orgueil et de l'intégrité de ce rêve qui ne se renonce pas, et leurs gémissements feront connaître au Père qu'il est temps d'attirer vers lui, «bien au-dessus du chemin qui domine la mer», la «femme au beau visage», qui attendait...

Y.

¹ Autographe, 1 f. (21.3 x 23.8 cm), encre noire, recto verso, filigrane "BANK-PAPER-J-ANNONAY". Enveloppe (11.2 x 14.5 cm) adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel des Dunes // Dinard // Ille et Vilaine », encre noire, cachet postal de « Port-Cros, 9-4-38 » et de « Dinard, avril 38 » (BNQ, 204/10/10).

211. À *Marcel Dugas*¹[Dinard, le 13 avril 1938]²

Mon cher ami, comme vous êtes bizarre. Malgré vos travers, votre distraction, vos éparpillements, vous êtes un de ces garçons avec qui l'on peut établir des relations d'amitié s'échelonnant le long d'une vie. On vous retrouve, plus ou moins intact, aux tournants de l'existence, vous irritez et il semble que vous y apportiez une sorte de complaisance, mais on vous retrouve et c'est l'essentiel. Cependant ce rôle de Narcisse douloureux que vous vous jouez à vous-même, qui vous torture, et qui vous est devenu indispensable, ne croyez-vous pas qu'il vous empêche, souvent, de voir chez vos amis ce qu'ils peuvent porter en eux de désenchantement, de peine secrète. Ce drame de l'âge, de la solitude, de la démence des hommes, de cette épouvantable poussée vers les ténèbres, ne croyez pas que vous êtes seul à le vivre. Des milliers d'êtres en souffrent, chez qui la sensibilité est aussi vive, aussi aiguë que chez vous.

La bière, la bière! Mais il y a ici le soleil, le vent, la mer, et des fleurs, et des arbres. Ça vous fait rire, mais je vous affirme que la pensée même de boire un verre d'alcool ne nous vient pas à l'esprit. Je n'ai pas bu depuis Paris, et je déteste Paris parce qu'il ne me rappelle que des souvenirs d'alcool. Je vis ici comme à Port-Cros — mais je préfère Port-Cros — sans besoins de coups de fouet, de stimulant.

Ça n'empêche pas d'être malade.

¹ Autographe, 1 f. (20.8 X 27 cm) crayon noir, écrit recto verso sur papier velin de marque «Dualis, Paris France». Daté d'une autre main que celle de l'auteur (ACA, fonds Marcel Dugas).

² Grandbois habite alors à l'Hôtel des Dunes.

Soyez bon. Écrivez. Supprimez les ifs. Ne sombrez point dans des colères indignes de vous. Et jouissez du printemps. (Souvenez-vous de celui de 33, c'était le temps de Gerda¹ et nous allions nous asseoir au Luxembourg et sa jeunesse nous enchantait).

Alain Grandbois.

P.S. Je viens de lire *Plongées* de Mauriac² et cela m'a beaucoup déçu. Le Salavin de Duhamel³ est mort à temps. Mauriac étire un peu trop sa *Thérèse*⁴. Il ratiocine sur des fonds de tiroirs. Son atmosphère de péché, d'inquiétude, franchement, elle m'emmerde.

212. De Marceline Jeanne Gaffet⁵

[22 avril 1938]

Oui, je puis encore être inquiète...

Y.

¹ Voir lettre à Marcel Dugas datée du 31 mars 1933.

² Paris, Éditions Grasset, 1938, 248 p.

³ Le romancier français Georges Duhamel (1884-1966) avait entrepris un vaste cycle, de 1920 à 1932, intitulé *Vie et aventures de Salavin*. À partir de 1933, jusqu'en 1945, il entreprendra *La Chronique des Pasquier*. Il aura sans doute été à une certaine époque, avec François Mauriac, l'un des écrivains les plus lus au Québec.

⁴ *Thérèse Desqueyroux*. Paris, Éditions Grasset, 1927, 184 p.

⁵ Autographe, 1 f. (12,4 X 17 cm), encre bleue, en-tête : « Cure de Raisin Frais Moillard ». Enveloppe adressée à « Monsieur Grandbois // Hôtel des Dunes // Dinard // Ille et Vilaine », cachets de « Port-Cros, 22-4-38 » et de « Dinard, 24 avril 38 » (BNQ, 204/10/10).

213. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[2 juin 1938]

J'essaie d'écrire, et les mots tremblent un peu. Les mots, pas le cœur.

Je suis très lasse. Ici c'est Chalon et 350 k depuis Paris².

Il semble que je t'aie tout dit ce matin avant le départ, chez toi — que pourrais-je dire d'autre? Je veux, de toute la force de ma tendresse, maintenir cet état tranquille. De calmes paysages semblaient vouloir y aider. Je les connaissais — mais jamais ils n'avaient été aussi doucement lumineux. De récentes pluies, un temps voilé leur donnait une sorte d'opulence mesurée si harmonieuse qu'elle en était réconfortante. Cependant un incident a manqué me faire perdre cette sérénité: un homme raidi au bord de la route. Des autos devant nous passant sans s'arrêter. Le malheureux sortait de l'hôpital. Crises d'épilepsie. Ton amie s'est assise auprès de lui, lui a tenu les mains. Je lui parlais doucement. Il pleurait. Enfant assisté, légion étrangère. Enfin j'ai arrêté un camion. Les conducteurs ont bien voulu le prendre. Sais-tu ce qu'il a dit lorsque j'ai mis un peu d'argent dans sa main? « Ça pourrait vous manquer... » Je me suis mise à pleurer et M.³ m'a ramenée à la voiture, en larmes...

Et toi? Aie du courage. Ma pensée ne te quitte pas. Ne te laisse pas abattre par les heures grises.

Je t'aime, Alain. Je prends ton front sur mon épaule très tendrement.

¹ Autographe, 1 f. (13 X 16,9 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe : (11,3 X 14,5 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel Duminy // 3 rue du Mont Thabor // Paris », cachets de « Chalon S/s, 2-VI-38 » et de « Paris, 3-VI-38 » (BNQ, 204/10/10).

² Chalon-sur-Saône, situé à près de 350 kilomètres au sud-ouest de Paris.

³ Tout probablement Marcel Henry, époux de Marceline.

214. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[Été 1938]

Je suivais ta route et non la mienne hier. Heure par heure je plaignais ta fatigue, les tracas qui t'attendraient. Autour de moi il n'y avait plus de paysage, mais une absence, mais une solitude qui vidait mon cœur de toute peine vivante. Il n'y avait plus de bruit, plus de chant et la vitesse elle-même semblait une chose amortie, inerte.

Cela je le savais. Ces jours, ce mois «doré» il faut les payer, comme s'ils n'avaient pas été payés d'avance. J'offre cette rançon avec le souhait profond que tu ne paies pas aussi cher.

Merci, mon Amour, pour ta joie et la mienne. Merci pour ton rire du matin, pour ton pas vif dans le fort, pour ta gaïté, pour tout ce temps donné à notre Amour et pour ces heures plus secrètes, plus rapprochées où ton cher petit visage retombait au creux de mon épaule. Merci de m'aimer, et merci ô vie, que je t'aime, toi, si fin si mouvant si proche.

Courage, toi, pour tout ce que tu as à accomplir. Tu le feras avec cette vision nette que tu as des choses, des êtres. Et tout mon cœur et toute ma vie seront tournés vers toi.

Je t'écris de mon lit où j'ai dormi cette nuit, écrasée de fatigue. Le soleil avait été si lourd pour ces derniers kilomètres que j'ai pris une sorte d'insolation. Je suis dans une grande chambre qui ouvre par cinq fois sur un large, calme horizon. Nous y passerons un jour de plus à cause de ma lassitude. Nous ne rependrons la route que dimanche.

J'aurai ta lettre en retard...

¹ Autographe, 1 f. (21 X 21 cm), encre noire, écrit recto verso: non daté par l'auteure (BNQ, 204/10/10).

Et cependant il faut vivre. Me dire que tu m'aimes, que tu reviendras. Que nous nous aimions. Avoir confiance. Et j'ai confiance. En toi. En ton cœur. Profondément. Entièrement.

Avoir du courage, du courage. Ne pas être ingrate. Attendre. Attendre. T'attendre. T'attendre.

Toi, mon amour.

Ton Yiyi.

215. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[2 août 1938]

Mon amour il faut un grand courage. Celui-ci on l'a. On le trouve dans l'espoir, dans l'attente, dans la confiance et dans cet éblouissement constant qu'est la pensée de ton amour.

Mais ce petit courage de tous les instants, ce petit courage du matin, du midi, du soir, où le trouver?

Cependant il faut aussi s'essayer à le tenir bien droit, bien constant, debout dans son cœur.

Je t'attends, mon amour.

Ma vie enveloppe la tienne, est enveloppée par la tienne.

Alain, est-ce cela l'amour?

¹ Autographe, 1 f. (13,5 X 21 cm), encre noire, écrit recto verso, en-tête : « Le Grand Nouvel Hôtel Lyon // tel. Franklin 56-21 ». Enveloppe (14,5 X 11,4 cm) adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel Duminy // 3 rue du Mont Thabor // Paris », encre noire, cachet postal : « Lyon-Gare Rhône, 2 août 38 ». Adresse de retour : « Grand nouvel hôtel Lyon » (BNQ, 204/10/10).

J'ai hâte maintenant que tu sois en route.¹ Le bateau, la mer, ton arrivée là-bas, tout cela sera encore lumineux pour toi. Je t'aime avec assez de profonde confiance pour te vouloir heureux, loin et séparés.

Et je sais que tu vas apporter aux tiens la joie de ta présence, la clarté de ton esprit, et ce secours gai dont ils ont besoin.

Ô cher petit visage auquel je ne dois pas penser pour ne pas pleurer. Cher petit rire qu'il faut écarter de mon souvenir.

Aie confiance. Non en moi cela serait vain de le dire. Mais aie confiance dans des heures lumineuses où ta vie s'accomplira.

Enfin je t'aime. Et mon amour sans le tien n'est rien. Mais mon amour et le tien, mais notre amour, cela peut soulever des montagnes et le lourd poids de la vie. À toi.

Y

216. *De Marceline Jeanne Gaffet*²

[4 août 1938]

J'avais tant couru la route hier pour avoir ta lettre plus tôt. 5h1/2
Lyon Toulon...

Et puis et puis dès le premier mot un froid a cerné mon cœur.

Ô mon bien-aimé il me semble que je n'ai plus la force de souffrir.
Il me semblait que tu rejetais volontairement dans le rêve ce mois passé l'un

¹ Grandbois est encore à Paris lorsqu'il reçoit cette présente lettre de Marceline. Il prépare alors peut-être activement son retour au Canada.

² Autographe, 1 f. (20,7 X 27 cm), papier avion, encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (15,2 X 10,1 cm), adressée à « Monsieur A. Grandbois // Hôtel Duminy // 3 rue Mont Thabor // Paris », cachets postaux « Paris 4/8/1938 ». Adresse de retour : « Grand Hôtel Toulon (Var), R.C. 1066 » (BNQ, 204/10/10).

près de l'autre. « Des lettres l'attendaient, qui déjà le détournent. » Alain, si tu m'aimes, songe que j'ai déjà beaucoup souffert dans cet amour. Fais que je n'ouvre plus tes lettres en tremblant.

Puis j'ai téléphoné. Je savais que tu savais m'avoir fait mal...

Courage mon Amour. Voici – pour toi – le bateau, des heures, des jours de mer et d'oubli. Repose-toi. Je t'aime assez profondément pour te vouloir heureux, loin. Courage. Là-bas tu auras des joies. J'en suis heureuse pour toi.

Je t'attendrai. Avec le plus de courage possible. Avec confiance.

Et crois bien que ce n'était pas un rêve ce mois doré. La vie, c'est cela, si simple, si facile, avec des heures de travail, des heures de rire et ce recommencement dans la lumière de chaque matin. Dis-toi cela, et dis-toi que ta tâche à toi, c'est de réaliser ce que tu portes, c'est d'être toi-même, de faire ton œuvre quelle qu'elle soit. C'est de tenter de la faire, toute la vie tenter de la faire.

À toi, mon amour. Garde-moi dans ton cœur. Au fond, au fond de ton cœur.

Ton Yiyi.

Et ceci qui m'a fait plaisir «pour nous»: Mme B.¹, notre amie, a un frère plus jeune, «trente-six ans». Il a passé une journée chez elle pendant que j'y étais. Et il a dit après à Mme B.: «Que ton amie est charmante! Quel âge? Trente ou trente-cinq!!...» Mme B. était un peu en colère... (Ris encore avec moi, chevreau...)

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

Université de Montréal

Correspondance d'Alain Grandbois. Édition critique

Volume II

par
Bernard Chassé

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Philosophiæ Doctor (Ph. D.)
en Études françaises

Juin 2001

© Bernard Chassé, 2001



010

PQ
35
U54
2002
V. 004
L. 2

11/16

U

U

217. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

21 août [1938]

Ce n'est plus toi, mon amour, qu'il faut consoler mais moi. Ces jours si longs où tu n'es plus épuisé non le courage mais la vie même. Et cependant je veux que tu sois heureux et aussi que tu travailles.

J'ai confiance j'ai confiance. Même si mon visage paraît s'enfoncer — un temps — dans l'oubli, même si tu me fermes les yeux, pour qu'ils ne te regardent pas, j'ai confiance.

Et je t'aime.

Que puis-je te dire d'autre, mon amour?

Y.

218. *De Marceline Jeanne Gaffet*²

[25 août 1938]

Cette route d'eau qui n'en finissait pas de s'étirer entre nous.

Comme ils ont été longs ces jours où je ne pouvais suivre ce bateau qui t'éloignait: New York! Québec! Mais te voici là-bas, et lorsque ces lignes seront entre tes mains cela fera plus d'un mois que le chemin d'absence déroulera ses inégales propositions.

Un mois. Cela n'est pas encore l'attente.

¹ Autographe, 1 f. (20, 7 X 27 cm), papier avion, encre noire. Enveloppe (15,2 X 10,1 cm) adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel des Dunes // Dinard // Ille et Vilaine », cachets postaux de « Toulon sur Mer, 4/4/38 » et de « Dinard 5 avril 1938 » (BNQ, 204/10/10).

² Autographe, 2 f. (20,5 X 26,5 cm), encre noire, écrite recto verso. Enveloppe (14 X 11,3 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada // Via Cherbourg », cachet postal de « Port-Cros 25/8/38 » (BNQ, 204/10/10).

C'est encore la dure côte qu'il faut gravir anxieusement. Un temps où toutes les heures sont contraintes, où elles retombent lourdement lorsqu'on essaie de les élever dans les paumes jointes.

Je ne savais pas que ce serait si dur.

Tu dis: «Console-moi». Mais tout mon espoir, et ma seule douceur, est que tu aies des heures de joie. Ce poids, que je le porte seule, et qu'il y ait pour toi, là-bas, les lumineux instants que peut te donner la vie.

Et ta tâche qu'il te faut essayer d'accomplir. Le mieux possible. Écris-moi. Ne sois pas longtemps sans écrire. Dis ce que tu fais, comment les jours sont emplis. Dis ce que tu veux dire... Et comme je voudrais que tu te penches — sans tarder — sur ta table de travail. N'attends pas à demain, mon aimé si cher.

Il semble que l'automne soit là. Du vent, de grands nuages qui se déchirent et sont emportés lambeaux par lambeaux vers ton ciel. Et tous les sentiers qui me paraissent déserts.

Mon amour j'étais — avant toi — une dure morte. Et tu m'as prise aux épaules et tu m'as ramenée dans le cercle enchanté de la vie. Et une sorte de tendre et reconnaissante émotion se mêle à mon amour pour toi.

S'il est doux que je te dise «Je t'aime»; je te le dis de tout l'être mais c'est encore au-delà de ce mot que je te garde en moi. S'il t'est doux que les mots te rassurent, je voudrais les dire, mais au-delà de cette certitude se mêlent la plus tendre confiance et une sorte de courageux et vaillant espoir. Je te dois beaucoup, et à l'aube ce matin j'étais si émue de ce que je te dois d'agrandissement de moi-même, de connaissances nouvelles de la vie, que j'avais un vif élan vers ce secret domaine et ces voies où je pénètre à ta suite, et à cause de ton amour pour moi. C'est sur cet accord secret, ce rythme si parfait et au-delà de nous même que j'appuie ma «certitude absolue». C'est sur notre rire apparent qui voile nos affinités profondes que je trouve le courage des heures présentes.

Et toi aie confiance en toi. Ne doute pas de ce que tu as à accomplir.
Et sache que tu l'accompliras. Ne crois ni aux louanges et encore moins au
blâme. Crois en ton destin.

Courage mon amour.

Et courage, courage. Yiyi.

Si tendrement, Alain.

219. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

14 sbre 38

J'avais à aller à Avignon d'où je t'ai télégraphié². Ce matin, couru à
la poste des Salins³ où l'on me dit avoir envoyé à Avignon une «lettre de
l'étranger». C'est toi, c'est toi. Elle me reviendra demain.

Alain, j'étais à bout de force et de santé. Depuis ta lettre écrite en
mer je n'avais plus rien reçu.

Non je ne doute pas. Non ma pensée ne se détourne pas: Tu l'as
demandé. Mais elle est douloureuse et s'épuise à vouloir —quand même—
garder intactes ces sources vives de bonheur qui te doivent attendre.

Si tu m'aimes —de façon vivante— comme tu le dis —écris-moi
toutes les semaines. Est-ce trop donner à un sentiment que nous savons vrai,
et nous donnant à tous deux le sens profond de notre destin?

Je t'aime.

¹ Autographe, 1 f. (21 X 27 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (14,4 X 11,4 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada // Via le Havre », cachet d'Hyères. Daté 14 septembre 1938 (BNQ, 204/10/10).

² Ce télégramme de Marceline n'a pas été répertorié dans le fonds Grandbois de la BNQ.

³ Salins-d'Hyères, sur la Côte d'Azur, situé tout juste en face de l'île de Port-Cros.

Depuis ton départ j'ai pris des yeux immenses et détachés de tout. On dit que je suis très belle. Je ne le crois pas. Mais j'aime qu'on le dise – à cause de toi – et que cela aille vers toi comme un hommage.

Je ne change pas – mon cœur est dans le tien. Il t'appartient que ce soit un cœur heureux, une vie secrète et souriante ou un martyr silencieux.

Moi je ne me plaindrai jamais. Tout cela est à toi – entièrement – et tu en disposes.

Y

Je t'écrirai longuement dès ta lettre.

220. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[21 septembre 1938]

Parce que tu le demandes Alain, j'écris avec une tendre et mélancolique confiance. Tu le sais: ton silence m'épuise et ta seule lettre ne m'a pas apporté le bonheur. Dès les premiers mots (oh! le «bonjour Y²» et le «je t'embrasse Y.») je savais quelle qualité de souffrance m'était offerte.

Cependant tu le veux et je te souris tendrement.

Je me rattache à la secrète certitude de ton amour. Tu es sûr de m'aimer, dis-tu, et tu ajoutes qu'il ne saurait plus y avoir de bonheur pour toi sans mon amour. Je veux en être sûre et de tout le courage que tu exiges, je défends cet avenir que tu dis vouloir et que j'attends. À travers cette attente

¹ Autographe, 1 f.: crème; (21 X 27 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (14,4 X 11,5 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada », cachet d'Hyères.

² Pour Yiyi, surnom de Marceline.

que tu m'imposes, je trace ma route vers la foi, mais aide-moi, aide-moi pour que je te garde, intacte, cette joie vivante qui est entre nous.

Écris. Écris mon bien-aimé. Tu dis être inquiet. Tu as raison. Comment veux-tu qu'un cœur résiste à l'absence qui n'est pas comblée par le don chaud et vivant du cœur? Si tu m'aimes écris avec tout toi-même. Défends-toi. Défends-moi à ton tour obstinément.

Oh! abrège l'hiver. Il est si long dans ton pays. Ici il est fini à Noël... Qu'as-tu promis qui te retienne là-bas? À quoi cherches-tu à t'accoutumer? Si tu savais comme je souffre (hors de mon amour) de te sentir sans révolte, de sentir que tu tolères une situation que les circonstances facilitent, et que ni ta droiture ni ta fierté ne te détournent. Je voudrais tant que tu sois bien droit devant toi-même et courageux devant la vie et net net si net.

Entends-moi mon bien-aimé.

Ici c'est l'automne. Un automne doré comme le beau mois. Mais il résonne tristement en mon âme. Un ami à toi (Gérard¹) ancre sous le fort. J'en suis émue car malgré lui il est chargé de ta présence. (Je fuis avec soin et ne me fais pas voir.)

Écris. Je suis si seule. D'autres sont comblés par la vie. Je n'ai que toi.. Souviens-toi que tu as pris ma vie, que tu n'as pas voulu me la rendre et que je t'aime mon amour.

Y.

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne. Peut-être s'agit-il de Gérard Morisset, ami de Grandbois, qui a séjourné plusieurs années à Paris au cours des années trente. Notaire de formation, diplômé de l'Université Laval (1921). Gérard Morisset (1898-1970) est d'abord connu pour ses nombreux ouvrages portant sur l'art canadien. En 1937, il est nommé au poste de directeur de l'inventaire des œuvres d'art, puis, en 1953, conservateur du Musée de la Province à Québec. Il fera entrer Alain Grandbois comme publiciste au Musée en 1961, poste que ce dernier occupera jusqu'en 1971.

J'attends que tu m'écrives. Je poursuis les projets dont je t'avais parlé. T'en inquiètes-tu?

Et travailles-tu? seulement un peu? quand envoies-tu ton livre sur la Chine¹? Je l'attends p[ou]r l'éditeur.

Et ce matin, 21 sbre, de sinistres bruits courent. Aurons-nous la guerre... Écris, je t'en prie si profondément si tendrement.

Je t'en prie écris une fois par semaine, si tu m'aimes si tu m'aimes.

221. De Marceline Jeanne Gaffet²

[Port-Cros, automne 1938]

Accueille un moment mon souvenir. Il vient vers toi avec une tendre mélancolie.

Sois sans remords, mon enfant chéri, et que Dieu te pardonne ce meurtre au lent raffinement. Accepte avec douceur que je te donne un nom que nous pourrons tour à tour échanger.

Si souvent, et sans que tu t'en doutes j'ai été comme une enfant auprès de toi.

La vie n'est pas toujours pitoyable aux âmes de bonne volonté. Je le sais, mais j'essaierai de garder ma bonne volonté.

Et qu'elle me garde de l'amertume, du mépris, de l'ingratitude et de l'oubli.

Je crois que nous avons connu le bonheur...

¹ Il s'agit du manuscrit *Sun Yat-Sen*, sur lequel Grandbois travaille depuis son retour de Chine. Une édition de ce texte a été présentée par Luc Bouchard dans la revue *Études françaises* (30:2, automne 1994, p. 83-107).

² Autographe, 1 f. (21 X 27 cm), encre noire, écrit recto verso, coin supérieur gauche déchiré (BNQ, 204/10/10).

Je t'écris de ma chambre. La pluie et les rafales cinglent les vitres. Nous sommes «coupés avec la terre» le câble étant rompu. Les services sont irréguliers, mais par la radio montent de lourdes rumeurs.

Toi là-bas. Cela est mieux ainsi. À l'abri de cet enfer s'il se déchaîne. Mais comme j'aurais aimé (avant avant de...—) te revoir quelques jours, quelques heures.

Il me semble que devant les obus, devant la mort, même obscure, nous ririons encore, si nous étions ensemble.

Dis-toi, quoi qu'il arrive, que je te garde toute ma tendresse...

Ô Alain, comment peux-tu comment peux-tu... J'étais digne d'un amour, vrai, entier, courageux, tout donné. Je le méritais... Et tu méritais de l'éprouver à ton tour.

Que Dieu te garde mon enfant bien aimé.

Ton Yiyi.

Le petit chevreau est réparé. Il est là, sur ma cheminée. Il a bien le temps d'être dans une petite tombe. Qu'il me tienne compagnie encore un peu. Je lui ai mis un petit fardeau de lavande. S'il veut, il peut tourner sa petite tête et brouter. Mais il est comme Yiyi il n'a plus faim...

222. De Marceline Jeanne Gaffet¹

12-10-38

J'ai eu ta lettre du 24 et ton télégr. hier. Cela faisait un mois de silence pendant lequel je suis arrivée au bord des régions opaques où se perdent les pistes douloureuses.

¹ Autographe, 1 f. (20,7 X 27 cm), papier avion, encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (11,5 X 14,4 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada // Via Cherbourg Le Havre », cachet « Hyères 12-10-38 » (BNQ, 204/10/10).

Ne demande pas pardon. *Ma confiance en toi, mon estime pour toi* sont telles que je ne puis comprendre que tu acceptes le mal que tu savais me faire. Et pour la première fois, mon amour, j'ai eu peur, *peur de douter de la qualité de ton cœur.*

Je remonterai lentement de cette zone sans contours, sans repères. Je m'en tirerai, si ton amour m'aide.

Ô Alain, veux-tu toujours, avec autant de force, que le mois doré soit l'avenir? Dis-le. Car si je sais tes mensonges, je sais qu'ils n'atteignent pas le fond de ton être et que tu te débats dans ta vérité.

Et je t'attends mon Amour. Ne parle pas d'enchantement, ne te défend pas de m'aimer. L'enchantement, entre nous, et cette fraternité secrète, ce secret univers où nous pénétrons, laissant loin derrière nous les cités des hommes, et où nous nous tenons par la main.

Veux-tu toujours que je t'aime? Et *est-ce l'essentiel*¹ pour toi? Voilà à quoi tu dois répondre. Et n'exige plus de moi cet inutile courage d'être sans nouvelles de toi. Ce courage je ne l'ai pas. Et si tu étais là tu comprendrais en me voyant qu'il ne faut plus...

Je t'écrirai longuement un peu plus tard.

Je suis si mal encore. Mais j'essaie — quand même — de te sourire. Et comme j'y parviens si mal je t'envoie une petite photo du mois doré. Il faut me la renvoyer. J'y tiens tant.

Aide-moi — si tu m'aimes — à me sauver.

Ton Yiyi.

¹ Le terme « essentiel » est ici souligné à deux reprises.

Sais-tu? Je pense en souriant à cette soirée après le 14 juillet, où nous étions si libres si heureux si confiants dans la pièce verte! N'y penses-tu jamais? Et ton amour est-il vivant?

Et *réponds, mon Dieu, réponds*, suis-je indispensable à ta vie? Vraiment, vraiment et tout au fond de toi? (et ceci est essentiel, car maintenant tu dois savoir...) et conçois-tu ta vie au Canada?

Réponds. Tu sais ce que je veux dire, Alain...

223. De Marceline Jeanne Gaffet¹

[26 octobre 1938]

Alain, m'aimes-tu assez pour réaliser le projet dont je t'avais parlé et que j'ai patiemment mis au point²? Il faut que tu m'aimes assez pour qu'il soit. Il faut que tu m'apportes enfin ce témoignage de confiance et d'amour.

Je ne veux pas te lier. Trouve cinq mille dollars pour deux ans, trois ans. Je ne veux pas me lier non plus. Après cette période nous verrons si nous voulons continuer.

Mais pendant deux, trois ans, tu seras pauvre, mais libre, libre de faire la tâche pour laquelle tu es né.

¹ Autographe, 1 f. (20,5 X 26,5 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (14,5 X 11,5 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada », cachet « Toulon sur mer, 26-X-38 » (BNQ, 204/10/10).

² Cette lettre de Marceline Jeanne Gaffet laisse entendre qu'elle aurait tenté de convaincre Alain d'investir dans la construction d'un immeuble (un hôtel ?) à Port-Cros. Ce projet aurait éventuellement procuré certains revenus à Grandbois et lui aurait permis d'habiter l'île où il aimait aller se reposer et écrire. Nous apprendrons dans les lettres suivantes que le projet de Marceline sera vite compromis, faute d'argent d'abord, et ensuite par la déclaration de la Seconde guerre.

Tu dis que je suis un loyal garçon et une tendre femme. Le garçon te soumettra des comptes stricts. La femme trouvera dans l'amour les leviers qui soulèvent les mondes.

Sois net, droit, franc, direct.

J'ai beaucoup souffert, Alain. Et tu le sais. Tu m'as demandé plus qu'à aucune autre. Et j'essaie sans cesse de tenir tes propositions, si insensées soient-elles. Mais le temps est venu où tu peux —à ton tour— donner un témoignage de ton amour. Et que ma récompense soit de te sentir travailler, travailler à ton œuvre et la réaliser.

Tu seras pauvre —mais libre. Pauvre car cet argent ne te rapportera que 36 à 45 000 par an (je fixe un minimum). J'ai des précisions absolues et les plans sont entre les mains de l'architecte.

Écoute: ta réponse a une gravité que tu sens, pour moi. Ne me dis pas qu'il te faut attendre, que tu n'as pas cet argent, que cela ne t'est pas possible —pour le moment— car devant ces prétextes je te répondrai que je puis, moi, te le faire trouver. Mais je sais que tu préféreras autrement...

Voilà. Il n'y a pas que «l'immonde Amérique» qui parle argent, tu le vois. Mais pour nous cela signifie des mois dorés, des routes ensoleillées et des livres qui sentiront l'encre fraîche et des épreuves à corriger, et du rire dans le vent.

Tendrement mon amour.

Réponds par courrier. Bientôt c'est Paris p[ou]r moi et dis aussi quand tu reviens...

224. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[6 novembre 1938]

Je sais, après ce téléphone et l'inquiétude de ta voix, je sais être au bout de l'espoir et de la force. Je sais aussi — sûrement— que tu détruiras tout si tu ne tiens pas ta promesse. Je me débats dans le mal que tu fais, car je n'ai cessé de vouloir —pour toi— défendre les seules valeurs auxquelles un humain doit tendre. Tu étais digne de ne pas rentrer dans le troupeau. Tu étais digne d'être « de grande classe ».

Que fais-tu toi-même? Que fais-tu de la tendresse courageuse que je t'ai donnée, et qui t'a déjà tant de fois soutenu, et peut-être aidé à vivre?

Tu parles d'un amour maladroit et peut-être « incomplet ». À ton départ après ce mois de tendresse et de joie confiante tu parlais d'un amour vivant et « comme ta vie même ». Tu prononçais là des mots dont tu savais la gravité. Mais qu'importe. Tel qu'il est (et je ne sais de mon côté s'il est incomplet ou non) il est propre, il est net, il est pur. Et quel qu'il soit, il est prêt, dressé devant la vie, et tout plein de cette intégrité, aux actes qui soulèvent un monde. Cela vaut mieux qu'un amour avili par le partage, la trahison facile et l'adultère courant.

J'ai eu des amies qui ont aimé. Et j'ai aimé. Ni le travail, ni la pauvreté, ni la maladie ne nous ont épouvantées. Certaines avaient des enfants. *Elles ont choisi*². Souvent l'amour l'a emporté. Mais elles n'ont pas été à deux vies, à deux hommes à la fois. Et la force de l'amour est telle qu'un univers à leur mesure s'est recréé autour d'elles.

¹ Autographe, 1 f. (19 X 15,2 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (15,5 X 10 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 grande allée // Québec, Canada », cachet « Autun 6-11-38 » (BNQ, 204/10/10).

² C'est Marceline Jeanne Gaffet qui souligne ici et dans la suite du texte.

Je te parle rudement et avec franchise: c'est l'heure. Même si la tendresse que je te porte devait sombrer, je veux, je veux te garder mon estime, je veux ne pas me détourner de ton souvenir. Je veux que *tu te trouves* enfin après t'*avoir* trouvé. Et je veux pouvoir continuer à t'aimer.

Y.

225. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[Automne 1938]

Comme je me sens gauche et malhabile.

Les mots ne veulent plus exprimer ma pensée.

Cependant ce que je voudrais dire paraît si simple et si facile.

Mais je ne sais rien de toi — pas même l'essentiel — et à travers les lignes de «Fontaine» (où tu as si souvent souligné ton secret accord avec l'auteur) je crois lire combien ce que je pourrais dire est mort pour toi.

Comme une belle œuvre musicale qui ne peut prendre son essor et vivre que si les voix s'accordent et montent et la libèrent, la tendresse, pour être², doit être partagée.

Veux-tu mon enfant chéri, que sur ces douleurs, ces épreuves, notre tendresse vive avec un élan si pur, si aérien, que rien de la terre ne l'atteindrait plus?

Éprouves-tu que ce souhait domine ton vouloir?

Ou bien tout est-il mieux ainsi et te sens-tu délivré? Heureux de ne plus feindre, apaisé de ne plus mentir et tout consacré à ton amour?

¹ Autographe, 2f.. (21,3 X 24,4 cm et 21,3 X 21,1 cm), encre noire, écrit recto verso, filigrane « Bank Paper Annonay » (BNQ, 204/10/10).

² C'est Marceline Jeanne Gaffet qui souligne.

Cette mort, ces responsabilités que je porte et que je n'écarte pas, toi, tous ces coups portés à la perfection m'ont enfin donné la secrète résonance de mon âme.

S'il n'est pas vrai, comme tu me l'as dit un jour, que « les êtres ne sont pour moi que des tremplins d'où je m'élanche dans mes propres espaces », il est vrai que je ne permets pas aux heures et aux gestes quotidiens d'avilir et altérer le secret idéal vers lequel je tends et sans lequel la vie n'aurait plus de sens pour moi.

Il t'est aisé aujourd'hui de dire la vérité, car aujourd'hui tu en as une et je puis l'entendre. Par courageuse fierté je prends ma part de responsabilités dans ton attitude, mais maintenant je n'ai peur de rien et la solitude ne m'épouvante pas.

Si les mots que je t'adresse ont un son « irrémédiablement perdu », s'ils ne font de « l'enchantement qu'une chose glaciale et permanente », s'il n'y a plus que le « poids d'une intimité glacée, la détresse que laisse une émotion tarie » (je cite ce que tu as souligné toi-même), alors ces mots sont aussitôt perdus pour moi-même et ils sont morts avant d'être formés.

Je sais aujourd'hui que tu aimes et que tu peux appeler celle que tu aimes « ta femme ». Je sais que ce n'est pas dans « des creux d'ombre que tu peux enfouir ton visage » mais que tu as ses bras. Et que si tu te refuses à appeler ton amour, ton bonheur, tu n'es cependant pas seul tant que dure l'enchantement qui te permet de revêtir celle que tu aimes de ton propre rêve.

Tu sais aujourd'hui que je porte des deuils et que je ne les renonce pas.

Vois toi-même.

Il faut du temps pour se dégager des ombres et ne les accepter que comme le relief de la lumière. J'ai été malade sérieusement. Je le suis sans doute encore. Mais j'ai un ferme vouloir et c'est cela seul qui compte.

Réponds.

Je t'estime assez pour croire, mes yeux dans tes yeux, que tu vas dire la vérité.

Et je prends ta tête sur mon épaule mon pauvre petit chevreau. Je reprends ce geste qui a ouvert l'année passée.

Soit qu'il ferme les heures écoulées, soit qu'il ouvre des heures à venir, qu'il soit le témoignage d'un cœur compréhensif, grave et plein d'une secrète méditation.

Y.

226. De Marceline Jeanne Gaffet¹

Le 1^{er} xbre [décembre] 38

Mon pauvre petit chevreau...

Voici soixante jours que j'attends une lettre. Puis ton télégr. du 27 octobre où tu disais « j'écris longuement ». Puis le téléphone où tu jurais, d'écrire le soir même et toutes les semaines...

Qu'y a-t-il mon pauvre petit chevreau?

Je ne te parle pas de moi: je te peinerai sans doute si tu as un peu de tendresse dans le cœur.

J'attends encore ta réponse à ce tendre appel de liberté. Cependant j'ai eu confiance et j'ai commencé les travaux. J'ai repris l'outil...

¹ Autographe, 1 f. (17,1 X 26,6 cm), encre noire. Enveloppe (9,6 X 14,2 cm), adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 grande allée // Québec, Canada », cachet « Toulon-Gare 30-11-38 » (BNQ, 204/10/10).

Écoute Alain: je veux ce que tu veux mon enfant. *Veux-tu que je t'attende avec la confiance « des mois dorés » « à venir »?*¹

N'y crois-tu plus, et veux-tu une fraternelle amitié? et fais-tu définitivement ta vie au Canada?

Je ne te fais pas l'injure de croire que tu as pensé que ton silence me laisserait. Que je me détournerais sans que tu aies à parler. J'ai pris des engagements envers toi –je les tiens sauf si tu n'en veux plus et si tu m'en délies. Et si j'y manquais, je te le dirais tout de suite. Et veux-tu que je te relève de tes promesses? Demande-le et ce sera fait...

Noël est bien proche. Les enfants ont demandé si tu serais là. J'ai songé à l'oiseau (tu sais le parfait amour) et je voulais que le même te porte la demande de venir, avec la même tendre formule.

Et puis j'ai craint ton refus...

Noël... l'an passé, pour être un jour de plus auprès de ta peine j'ai trouvé mon père mort².

O mon enfant, ô mon enfant...

Yiyi.

Surtout ne télégraphie plus cela me tue.

227. De Bernadette Rousseau-Grandbois³

Québec, 21 décembre, 1938

Mon bien cher Alain,

Un mot de toi m'a aussitôt donné du bonheur. J'en aurai davantage quand tu m'écriras plus longuement. Je ne veux cependant pas attendre

¹ C'est Marceline Jeanne Gaffet qui souligne.

² Henri Richard Gaffet (1854-1937) repose aujourd'hui dans le cimetière de Port-Cros.

³ Autographe, 1 f. (17 x 28 cm), encre noire, recto verso, plié en deux, paginé II. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1 François 1^{er} // Légation Canadienne // Paris // France ». Cachet postal « QUEBEC DEC 21 2 PM 1938 P.Q. » (BNQ, 204/9/19).

plus longtemps pour venir te faire mes vœux de bonne et heureuse année. Malgré toute la force que nous donnons à nos souhaits, ils ne se réalisent pas aussi vite que nous le voulons. Il faut les imprégner d'une prière constante, et attendre. L'attente est longue parfois, mais l'espérance n'est-elle pas là pour nous soutenir? Comme j'ai hâte que le bonheur que je souhaite pour toi se réalise!!! Tout s'arrangera avec le secours de Dieu, j'en ai la ferme conviction.

J'ai un cadeau à te demander moi aussi. C'est que tu me renouvelles ta promesse de dire tous les jours un Ave. La Ste-Vierge n'abandonne jamais ceux qui l'invoquent. C'est promis, n'est-ce pas? Ainsi je serai plus tranquille sachant que tu as près de toi une puissante protectrice. Les Fêtes s'annoncent ici plutôt monotones. La grippe est entrée dans la maison, les « bonnes » en sont affectées, ce qui dérange passablement le service. Moi, je garde la chambre depuis dix jours pour faire baisser ma « tension ». Je suis tout à fait bien maintenant sans avoir le droit de sortir encore pour quelques jours. Les Paquin viendront pour une couple de jours au 1^{er} de l'An. Gaby est venue faire des achats samedi dernier; paraît tout à fait encouragée et espère que Raymond décrochera une bonne place à salaire fixe. La difficulté est qu'il faut faire signer cinq médecins sur un questionnaire demandant si le proposé prend des narcotiques. Louis R. à qui j'ai parlé de la chose, m'a dit qu'il signerait car il a rencontré Raymond et l'a trouvé bien. Il m'a dit qu'il fallait donner une chance à un homme. Je te donnerai plus de nouvelles dans ma prochaine car Henri veut maller cette lettre aujourd'hui et il m'attend. Nous incluons notre petit cadeau du Jour de l'An, il est fait du

du plus tendre de notre cœur et ton papa se joint à moi pour t'exprimer avec notre amour nos souhaits les meilleurs. Je te serre dans mes bras de toute la force de ma tendresse,

Maman

Nous attendons [fermement?] le dénouement de nos affaires. Ton papa a repris un peu confiance, mais il faut attendre encore quelques mois.

228. De Marceline Jeanne Gaffet¹

Le [20-29] X^{bre} [décembre] 38

Je suis dans une clinique².

Ma vie y est incertaine. J'ai eu un choc à la tête et j'ai cru que ce ne serait rien. Dix jours après on diagnostiquait un phlegmon. Cela me tient du crâne à la gorge. Je ne quitte pas la salle d'opération. Ce que j'endure est inexprimable. Chaque pansement dure deux heures et j'en ai deux par jour.

M'en tirera-t-on? On ne peut pas se prononcer encore (on m'a transportée à Paris).

Je t'envoie mes vœux de nouvel an. L'an passé tu avais voulu réveillonner avec une ombre... Donne cette année le même tendre souvenir à cette ombre.

Si je meurs on te télégraphiera ce qui fait que si tu ne reçois rien avant cette lettre je ne serai ni mieux ni plus mal. Si je suis mieux je te ferai télégraphier

¹ Autographe, 1 f. (26,5 X 17,5 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe (9,5 X 14 cm), adressée à « M. Alain Grandbois // 127 grande allée // Québec, Canada », cachet « Paris, 1938 » (BNQ, 204/10/10).

² Marceline se trouve en clinique à la suite d'un grave accident d'automobile.

Et maintenant...

Écoute toi:

Travaille oh! travaille, ne disperse plus une vie qui peut être courageusement remplie. Mets-toi dans la bonne voie mon enfant chéri, car tu te manques à toi-même en ce moment.

Je ne peux plus écrire et je me cache pour le faire.

Encore tendrement chevreau

Yiyi

N'oublie jamais la tour...

229. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[Janvier 1939]

Mon chevreau je suis sauvée. Comme une petite ombre. Mais je vivrai et je ne serai pas défigurée. Le grand chirurgien qui me soigne depuis quinze jours n'a pas permis à une infirmière de toucher un pansement, deux fois par jour j'ai eu pendant quatre heures ce visage de bonté et ces doigts de miracle au-dessus de ma tempe.

Je lui dois la vie, je lui dois d'avoir gardé intact mon visage. Ce que j'ai souffert est indicible. Mais je souriais trois fois la salle d'opération sans piqûre et sans m'endormir. Et je m'évanouissais en souriant pendant les pansements.

Alain, mon enfant chéri, je crois à la valeur d'une « souffrance offerte », j'espère que ton amie² est sauvée que tu es rassuré pour elle et qu'après cette opération à Montréal elle sera plus belle et mieux portante. Tu

¹ Autographe. 1 f. (19,2 X 30,5 cm), encre noire, écrit recto verso, non daté et non signé (BNQ, 204/10/10).

² Il s'agit peut-être de Marguerite Rousseau.

as dû avoir tant de chagrin, toi qui l'aimes tant et je sais ce qu'est cette peine...

Ici, la semaine de Noël, j'étais si mal. J'ai reçu les sacrements. Beauté et douceur d'une religion où l'on peut ne pas renier le sentiment que l'on a au fond de son cœur...

J'ai connu les grandes nuits solitaires où je cherchais à cerner de plus en plus près les divins contours. Maintenant la septicémie a été vaincue: je vivrai.

Mon Dieu que j'en sois digne...

Comment c'est arrivé? Tout à fait par ma faute.

Le 8 X^{bre} [décembre] nous faisons des courses avec M.¹ en auto. J'ai voulu aller la poste aux Salins[-d'Hyères]. Toujours rien. Au retour j'avais des fleurs dans la voiture. Il m'a semblé qu'elles souffraient et j'ai dit: «Il y a tant de souffrance... ». Et puis j'étais dans les platanes. Cela n'a rien été. Qu'une bosse au front. La voiture peu de chose, moi rien en apparence. Trois jours après M. est parti pour Paris. J'ai commencé à souffrir. Mais je riais et je disais: « cela me distrait de l'autre souffrance ». Un matin je suis tombée sur les genoux.

Vu un docteur à Toulon: très grave opération etc. J'ai sauté dans un train et suis arrivée à Paris. Le soir on me transportait en chemise de nuit à la clinique...

Si je suis assez forte on m'emmènera demain à Châtenay². Je dois encore être soignée tous les jours...

¹ Marcel Henry, époux de Marceline.

² Tout vraisemblablement Châtenay-Malabry, chef-lieu de comté des Hauts-de-Seine, au sud de Paris.

Quand reverrai-je la tour¹? la mer battant les rochers? Et un jour un jour descendrai-je en courant à ton avance, et reprendrons-nous d'un pied insouciant et léger les chers sentiers?

Tu écriras quand tu voudras. Ce que je te demande, c'est de ne pas promettre. C'est cela qui m'a à moitié tuée, cette attente et cet espoir sans cesse retombant.

Si je vis, car si le danger immédiat est écarté restent les suites du vaisseau rompu dans la tempe (et quelles seront-elles?), si je vis, je veux être digne de ce don et garder une douceur d'âme et une tendresse sans égale.

Ô Alain, mes mains étaient déjà ouvertes pour laisser fuir leurs plus chères prises...

Courage toi. De si loin, de si près, je t'envoie ma tendresse. Une sorte de pudeur craintive m'empêche de dépasser ce mot. Mais cette tendresse vaut beaucoup, beaucoup et elle passe à travers les branches comme un « rire dans le vent ».

Je dois à P-C² une cicatrisation très rapide et le chirurgien m'appelle « beau petit visage d'embrun et de soleil... ».

230. De Marceline Jeanne Gaffet³

[Mai 1939]

Heureux anniversaire chère ombre.

Que la vie te soit belle.

Et que tu sois heureux.

¹ Allusion faite à la tour du fort de Port-Cros.

² Port-Cros.

³ Autographe, 1 f. (19,9 X 31 cm), encre noire (BNQ, 204/10/10).

Si longtemps depuis ton départ. J'ai été fidèle à ta demande: ma pensée ne s'est pas détournée.

Si je n'ai plus écrit c'est que je te voulais libre.

Je ne voulais pas que mes lettres te donnent le plus léger remords.

Je te sais heureux mon enfant chéri. C'est beaucoup.

Heureux anniversaire.

L'an passé mon cœur rejoignait ta maman. Les bougies s'allumaient à Chartres. Cette année tu es auprès d'elle et je songe à sa joie et sa joie tremble dans mon cœur.

Ce fils, qui court l'univers, enfin acclimaté, heureux...

As-tu travaillé? Ou en es-tu demeuré aux trois pages de la chambre verte? Nous disions en riant qu'elles allaient durer toute la vie. J'attends toujours le livre pour l'éditeur.

Et ma confiance en toi en ton destin, en ton être secret n'est pas atteinte. Intacte aussi la confiance que ta tendresse exige de moi. <mot illisible> intacte ma tendresse.

Frère des grandes routes, des heures dorées, du rire dans le vent, frère plus secret, plus douloureux des heures lasses où il faut tendre son courage pour tenir droit, frère charmant, tendre frère, ô fraternel amour, accueille mon cœur fidèle, mes mains si sûres, mon sourire d'attente, mes yeux de triste solitude et cette larme, cette larme... et cet espoir, cet espoir...

Ton Yiyi

(Royal en juillet. Le petit chapeau du Yang-tsé-Kiang)

It's time... my dear dear dear darling¹

¹ « C'est l'heure... mon cher cher cher bien-aimé » (Trad. de l'éd.).

Oh! je suis si jalouse lorsque je lis ces articles et que je songe que d'autres qui n'ont pas ton talent écrivent... Travaille mon <mot illisible> travaille. Viens travailler au Port... Tendrement <mot illisible>

231. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa, le 29 mars 1941.

Cher ami,

Vous avez perdu l'habitude d'écrire des lettres. Moi, pas. Cette fois-ci, je viens vous demander un service : vous employer auprès de Jean Bruchési² pour qu'il me prenne 300 exemplaires de mon livre³. Si une intervention de cette nature vous est possible. Autrement ne considérez plus cette demande.

J'aime à croire que vous vous portez bien.

Je vous salue cordialement,

M. Dugas.

P.S. Si vous y pensez, envoyez-moi l'adresse de M. et Mme Pierre de Varennes⁴. Je veux vous dire que je songe à vous, à votre santé, au travail⁵ que vous aviez promis de terminer en mars⁶.

¹ Autographe. 1 f. (21.6 X 26.1 cm), l'encre noire, écrit recto verso (BNQ, 204/9/15).

² Après avoir enseigné l'histoire et les sciences politiques à l'Université de Montréal, de 1927 à 1939, Jean Bruchési (1901-1979) occupe le poste de Sous-secrétaire de la Province de Québec de 1939 à 1959. Il quittera ce poste pour devenir ambassadeur en Espagne et en Amérique Latine.

³ Marcel Dugas publie en 1941 *Pots de fer* (Québec, Éditions du Chien d'or, 55 p.).

⁴ Madeleine Grandbois (née le 30 décembre 1903), sœur d'Alain, s'est mariée le 28 octobre 1928 avec Pierre de Varennes, avocat de profession. Le couple se sépare au cours de l'année 1941.

⁵ C'est Marcel Dugas qui souligne.

⁶ Au tout début des années 1940, Alain Grandbois entreprend plusieurs projets d'écriture. Il pourrait bien être question ici des *Voyages de Marco Polo* qui seront publiés en 1941 (Montréal, Éditions Bernard Valiquette).

Je vous divulgue aussi que le Secrétariat de la Province a pris 200 volumes à Simone¹ à 1.00 : ce qui fait 200 dollars. Moi, en demandant que le gouvernement m'en prenne 300 à .60, cela fait 180, si je ne m'abuse. Comptez : j'épargne 20 dollars au gouvernement. Ai-je bien calculé? Ne me pensez pas trop naïf, méchant homme.

M.

232. À Marcel Dugas²

[Deschambault, début avril 1941]

Mon cher ami.

J'ai écrit à Bruchési³. Je le verrai aussi dans le temps des Saintes Pâques, et je lui reparlerai de cette affaire. Je ne vous trouve pas naïf⁴, mais affligé d'un mal autrement grave, qui est de croire à la justice et au bon sens des gouvernements. La petite S. R.⁵ réussit parce qu'elle poursuit avec ténacité les petites intrigues qu'elle pratique depuis toujours.

¹ Il s'agit probablement de *Adieu, Paris! Journal d'une évacuée canadienne* de Simone Routier (Ottawa, Le Droit, 1940, 159 p.). L'auteur raconte, dans ce livre, l'évacuation des Canadiens français se trouvant encore à Paris lors de la déclaration de la Seconde Guerre. Il y est fait mention, entre autres, de Marcel Dugas et de Lucienne Boucher. Le nom de Grandbois n'apparaît cependant pas dans cet ouvrage.

² Autographe, 1 f. (13.8 X 21.4 cm), crayon noir, écrit recto verso sur papier de marque «Howard Smith Progress, Made in Canada» (ACA, fonds Marcel Dugas).

³ Cette lettre n'a pas été retrouvée.

⁴ Voir lettre de Marcel Dugas datée du 29 mars 1941.

⁵ Sans doute Simone Routier.

Je vous remercie de votre livre¹. Il est très bien fait, et fort intéressant, et écrit dans une langue qui fait plaisir à lire. Voilà encore une autre faute! —

Je vous envoie *Né à Québec*. Je termine cette semaine mon travail sur *Marco Polo*. C'est assez médiocre. Mais il ne faut pas le dire, les gens ne s'en apercevront peut-être pas.

Les Pierre de Varennes² habitent le Château Saint-Louis, à Québec.

Je vais bien. Les malheurs, dit-on, trempent l'âme. Je puise dans cette noble pensée mes plus fortes consolations.

À bientôt je l'espère,

Alain Grandbois

233. De Marceline Jeanne Gaffet³

[8 avril 1941]

QUE PAQUES SOIT JOIE BONHEUR QUE CE SOIT
L'ASSURANCE DE LA PLUS FIDÈLE ET INLISSABLE PENSÉE ALAIN
TRÈS CHER SUIS TRÈS MALADE MAIS MA MAISON DEMEURE VOTRE
MAISON ET MON ÎLE TON ÎLE

(NO SIG⁴)

¹ Il s'agit de *Pots de fer* (Voir lettre de Marcel Dugas datée du 29 mars 1941). Un exemplaire de ce livre figure dans l'inventaire de la bibliothèque personnelle de Grandbois déposée à Deschambault (Inventaire réalisé par Simon Dupuis).

² Voir lettre de Marcel Dugas datée du 29 mars 1941.

³ Télégramme (15 X 21,5 cm), adressé à « Alain Grandbois //127 Grande Allée, Québec », daté 8 avril 41, non signé, papier à en-tête « Canadian Pacific Telegraph. » (BNQ, 204/10/10).

⁴ Signifie « NO SIGNATURE » pour indiquer que le télégramme n'a pas été signé.

234. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[Avril 1941]

Mon enfant chéri, je t'écris avant de rentrer là-bas et sans savoir si tu répondras à mon télégramme.

Sans savoir si tu rompras ce silence auquel tu ne saurais plus trouver de raisons.

La guerre, la ruine, la douleur et plus encore: Noël, mes souhaits ont passé sans que tu les marques d'un témoignage de tendresse.

Trouve dans mon cœur un calme, un serein pardon.

Désormais, cher et jeune frère, je te porterai en mon cœur comme je porte mes morts. Avec courage. Tous, dégagés de ce qui altérerait la pureté de leur visage.

Ces morts, déjà si nombreux: Jean² le bien-aimé avec ces sombres et nobles traits et ce rire étincelant. Maman avec ses doux yeux et ses longues nattes. Et mon père avec cet air effacé et humble dans la mort et qu'il n'avait pas connu de son vivant. Et plus proche ce magnifique III[...]³ dont j'ai enfin le portrait et dont toi et moi portons le poids redoutable.

Es-tu vivant toi-même? Dans l'incertitude où je suis, je te couche dans la petite maison des rêves, et tu vis cependant à mon côté comme un bouquet d'immortelles...

Ô mon enfant, il n'est pas d'amour au monde qui eut dû effacer de ton cœur ce que nous nous étions donné et promis.

¹ Autographe, 1 f. (18,3 X 26, 8 cm), encre bleue, sur papier à en-tête « Hôtel Moderne Place de la République // Paris 11^e » (BNQ, 204/10/10).

² Jean Picard, également connu sous le nom de Claude Balyne, est décédé le 31 mai 1930.

³ Le nom est difficilement lisible. Sous toute réserve, il pourrait peut-être s'agir de « Illich ». Il est également question de cette personne dans une lettre antérieure de Marceline Jeanne Gaffet, datée du 4 avril 1938.

Vis heureux, si tu vis... Puisque ton bonheur est auprès de ta parente¹, puisque c'est là ta forme de bonheur, qu'elle soit.

Je prie pour toi. Vivant ou mort ma prière te rejoint et t'enveloppe. Nous vivons de grandes heures et il faut les vivre à fond et faire à fond la rude tâche de chaque jour. Je m'y efforce.

C'est là notre loi, à tous. Il faut tenter de vivre², même si le vent tardait à se lever. Et il ne doit pas être une heure de notre vie qui ne soit donnée à notre pays.

J'appelle sur toi le bonheur

Yiyi.

235. De Victor Barbeau³

2-VII-41.

Mon cher Grandbois,

Je viens de terminer la lecture de *Marco Polo*. Votre livre m'a plu à fond. Que dis-je? Il m'a enchanté. Avec quelle souplesse, avec quelle dextérité vous vous êtes joué de cette masse imposante de textes. Vous en avez fait le plus beau roman d'aventures et je ne doute pas un instant qu'il en aura le succès. Comptez sur moi pour en vanter les mérites. J'ai d'ailleurs commencé au cours d'été de McGill⁴.

¹ Marguerite Rousseau, cousine qu'Alain épousera en 1958.

² Rappel un des derniers vers du poème « Le cimetière marin » de Paul Valéry: « Le vent se lève!... / il faut tenter de vivre! / L'air immense ouvre et referme mon livre. / La vague en poudre ose jaillir des rocs! / Envolez-vous, pages tout éblouies! / Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies / Ce toit tranquille où picoraient des focs! » (Paul Valéry, *Charmes*, édition commentée par Alain, Paris, Gallimard, 1952, p. 239)

³ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), sur papier à en-tête de « La Société des Écrivains canadiens. Secrétariat Avenue Viger, 535, Montréal. Téléphone: Marquette 7815 ». Signé à l'encre bleue (BNQ, 204/9/13).

⁴ Victor Barbeau a été professeur à l'Université McGill entre 1937 et 1941.

Bien que je vous aie fait demander à plusieurs reprises si vous vouliez être des nôtres à la Société¹, vous n'avez jamais répondu. Aujourd'hui, c'est un ultimatum que je vous adresse. Vous n'avez pas le droit de refuser ne serait-ce que par esprit de solidarité. Je vous inscris donc au nombre de nos sociétaires. Ça ne vous coûtera rien et le seul inconvénient qui en résultera pour vous sera de lire (et encore!) nos circulaires. C'est dit? Alors c'est fait.

Bien amicalement,
Victor Barbeau

236. *De Serge Brousseau*²

Le 2 août 1941.

Monsieur Alain Grandbois,
8, rue Haldiman,
Québec, Qué.

Mon cher Alain,

Nous espérons que tout s'est bien passé relativement à l'expédition des 150 exemplaires de votre ouvrage *Les voyages de Marco Polo*, au

¹ C'est-à-dire la Société des écrivains canadiens, dont Victor Barbeau fut, avec Jean Bruchési et Albert Lévesque, l'un des fondateurs, en 1937. Victor Barbeau en assura la présidence jusqu'en 1944.

² Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm). Papier à en-tête des *Éditions Bernard Valiquette Limitée 1564, rue Saint-Denis, Téléphone: LANcaster 2386 MONTREAL*. Enveloppe: *Monsieur Alain Grandbois 8 rue Haldiman, Québec, Qué.* Cachet postal daté du 2 août 1941 (BNQ, 204/9/13). Serge Brousseau (1905-) a été le vice-président des Éditions Bernard Valiquette. Il fonde, en 1944, sa propre maison d'édition : les Éditions Serge, devenue par la suite les Éditions Serge Brousseau. L'entreprise ferme ses portes en 1948 (Mario Parent, «Les Éditions Serge Brousseau et les Éditions Mangin», *Éditeurs transatlantiques*, Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Sherbrooke/ Montréal, Éditions Ex Libris/ Triptyque, coll. «Études sur l'édition», 1991, p. 131-159).

Gouvernement, car il n'y a pas eu de délai de notre part¹. Tout a été fait tel que vous le désiriez. Une facture en blanc, à votre nom a aussi été expédiée et l'on doit vous faire remise directement à Québec.

À cet effet, nous vous incluons notre facture pour 150 exemplaires à \$0.60, soit \$90.00, plus la taxe : \$93.60 au total. Veuillez nous dire de quelle façon vous préférez en faire le règlement. Doit-on tout simplement déduire de ce montant, celui de notre billet de \$75.00? Ceci laisserait en notre faveur une somme de \$18.60 que vous pourriez nous faire parvenir à votre loisir.

Depuis son retour de vacances, Bernard² est pris comme un petit Adolphe³ et n'a même plus le temps de prendre un bon repas. Il me prie de vous dire bien des choses de sa part. Il n'a pas oublié non plus «ce que vous lui avez demandé»... il s'en occupe et vous donnera des nouvelles dans une lettre personnelle d'ici quelques jours.

Voulez-vous nous faire parvenir sans faute des notes biographiques sur votre sympathique personne. Ceci est très important et servira dans notre campagne de presse. Donnez-en plutôt trop que moins...

En attendant le plaisir de vous lire et de vous serrer la main, je demeure,

Bien sincèrement vôtre,

Serge

¹ Le livre est probablement achevé d'imprimer au début juin. L'exemplaire de Jeanne Grandbois, sœur d'Alain, porte la dédicace suivante : «19 juin 41. A Marc et Jeanne avec toute mon amitié. Alain» (citée par Marcel Fortin. *Histoire d'une célébration*. 1994, p. 360, note 4).

² Il s'agit de Bernard Valiquette, directeur de la maison d'édition Éditions Bernard Valiquette.

³ Allusion à Adolphe Hitler et au fait que Bernard Valiquette occupe à cette époque une place fort importante sur la scène de l'édition littéraire québécoise. La comparaison avec Hitler s'explique sans doute par le fait que Bernard Valiquette est un homme fort d'esprit, dynamique, à qui tout semble réussir.

237. *De Marcel Dugas*¹

[4 août 1941]

Cher ami,

Barbeau m'écrit qu'il vous a adressé une lettre par l'entremise de Valiquette² et qu'il n'a pas reçu de réponse. Je vous conseille de lui répondre.

Et comment ça va?

Haut les cœurs!

À vous,

M. Dugas

238. *À Serge Brousseau*³*Baie Saint-Paul* [Août 1941]

Mon cher Serge,

Vous m'excuserez de ne pas vous avoir répondu plus tôt, j'ai été souffrant — non, pas la malaria, mais une sale sinusite — toutes ces dernières semaines. Ce que vous me suggérez à propos de la prestigieuse commande que m'a faite le non moins prestigieux Gouvernement du Québec me paraît fort raisonnable, et je vous adresserai le chèque, avec mon endossement, dès que je l'aurai reçu. [Quant] aux «notes biographiques», je

¹ Autographe, 1 f. 20.3 X 25.3 cm à l'encre noire, écrit sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada*. Enveloppe: *Monsieur Alain Grandbois, 127 Grande Allée 127, Québec P. Q.*. Cachet postal daté du 4 août 1941 (BNQ, 204/9/15).

² Dugas fait très certainement allusion à son ami Victor Barbeau et à la maison d'édition Bernard Valiquette.

³ Autographe, 2 f. (11.3 X 14 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier carton. Non paginé (Collection privée, Georges Raby).

n'ai pas encore eu le courage de les dresser. Je dois vous avouer qu'il me répugne un peu de le faire. Mais je me déciderai ces jours-ci, et je vous les enverrai. Dites à Bernard que je regrette de n'avoir pu le voir lors de son passage à Québec, mais que je compte passer bientôt par Montréal, et nous pourrons bavarder tout à l'aise.

Les froids reviennent, mon cher Serge. Regrettons en chœur les Tropiques, c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment!

Amicalement vôtre,

Alain Grandbois

239. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa, le 23 août 1941.

Cher ami,

Souvenez-vous de ceci : Vous connaissez Québec avec tout ce que vous réprochez. Vous ne connaissez pas Montréal et ses officines d'intrigues, de petitesse, de menteurs et menteuses.

Je vous conseille de préférer Québec, malgré tout.

Il me semble que vous devriez publier vos poésies : celles qui sont faites².

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada* (BNQ, 204/9/15).

² Selon toute vraisemblance, Marcel Dugas fait ici allusion au recueil *Poèmes*, que Grandbois publia, en 1934, à Hankéou (Chine). *Poèmes* sera repris dans *Les îles de la nuit*, en 1944 (Cf. à ce propos *Poésie I, op. cit.*, p. 73-84).

Et le roman, j'espère qu'il avance, mais avant le roman, le récit du révolutionnaire chinois¹.

Je me mêle de ce qui ne me regarde pas. C'est évident.

Mais je désire vous stimuler, vous inciter au travail.

Croyez bien, cher ami, que personne ne m'en dit autant. On ne se soucie pas que je travaille pour moi. Considérez-vous donc heureux de savoir qu'il existe quelqu'un qui souhaite que vous terminiez ce que vous avez commencé, en dépit de la vacherie, de la malfaisance de certaines personnes trop connues. Il y a 12 millions d'habitants au Canada; ne confondez pas ces personnes avec les millions d'autres.

À vous,

M. D.

P. S. Je lis, ce matin, dans le *Journal*, ces lignes. On pourrait établir un parallèle entre ce trapu auvergnat (Pierre Laval²) et tel potentat oriental³ si bien décrit par Alain Grandbois dans ses *Voyages de Marco Polo*.

¹ Dès 1934, Grandbois entreprend d'écrire une biographie sur le révolutionnaire Sun Yat-Sen (Voir *Sun Yat-Sen*, introduction et établissement du texte par Luc Bouchard, *Études françaises*, 30 : 2, automne 1994, p. 83-107).

² On trouve dans les pages littéraires du *Journal*, du 23 août 1946, un article de Charles Lacombe intitulé « Les reniements de Pierre », consacré au livre de Henry Torrès, *Pierre Laval*, publié aux éditions Bernard Valiquette (1946). Pierre Laval (1883-1945) prôna, tout au long de la Seconde Guerre, des idées fascistes. Arrêté en mai 1945, il fut déféré devant la justice française pour haute trahison, condamné à mort et fusillé en octobre de la même année.

³ Allusion au personnage de Gengis Khan. Nicole Deschamps et Stéphane Caillé rappellent dans leur édition des *Voyages de Marco Polo* qu'Alain Grandbois établissait lui-même un parallèle entre Gengis Khan et Adolphe Hitler. Dans un texte radiophonique intitulé « Quelques aspects de la Chine », daté du 16 août 1942, Grandbois affirmait : « Il peut être intéressant d'établir un parallèle entre les méthodes de guerre du barbare d'autrefois et celles du barbare d'aujourd'hui. D'abord, Genghis Khan se sert et joue de la mystique raciale. Hitler n'a rien fait d'autre. Ensuite, Genghis Khan trahit. C'est une des meilleures armes. Il use d'un allié plus puissant que lui, gagne sa confiance, fait les serments d'usage, puis brusquement le surprend et l'égorge. Hitler n'a rien fait d'autre. » (*Voyages de Marco Polo*, op. cit., p. 76 note 2; également cité par Jean Cléo Godin, « Notes sur la Chine », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 8, 1984, p. 61).

240. De Marcel Dugas¹

Ottawa, le 27 sept. 1941.

Cher ami,

Nous nous sommes peu vus, mais vous n'avez fait que passer. Ce sera pour une autre fois.

Vous trouverez dans cette lettre l'article de Guy Sylvestre, paru dans *le Droit* d'aujourd'hui².

J'enverrai mon livre à Valiquette plus tard. Je ne désire [pas] que la chose paraisse avant le printemps. D'ici là, j'aurai peut-être écrit sur vous l'article que je projette et qui pourrait clore ce livre. Qui sait, si je peux secouer ma paresse, s'il ne me sera pas possible de gloser sur St-Denys-Garneau³.

Je savais que Barbeau présentait un livre au Prix David, mais je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Il sait aussi que vous présentez votre livre. Il court sa chance comme vous courez la vôtre. Il n'y a pas à s'émouvoir. Pourquoi ne pas envisager le cas où vous auriez un prix et Barbeau un prix aussi? Cela peut très bien arriver⁴.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // chez M. Henri Grandbois // 127 Grande Allée 127 // Québec // P. Q. ». Cachet postal daté du 27 septembre 1941 (BNQ, 204/9/15).

² Guy Sylvestre (1918-) publiait dans *le Droit* d'Ottawa, le 27 septembre 1941, un article intitulé «Les Voyages de Marco Polo» (p. 16).

³ *Approches*, dont il est question ici, paraîtra finalement aux Éditions du Chien d'or, en 1942. L'ouvrage comprend une étude sur Grandbois (p. 41-64) et une étude sur Saint-Denys Garneau (p. 79-98).

⁴ Victor Barbeau remportera en effet le prix David pour son ouvrage intitulé *Ramages de mon pays : le français tel qu'on le parle au Canada*, paru aux Éditions Bernard Valiquette en 1939 (225 p.). Alain Grandbois remportera, pour sa part, le prix David (premier prix, section de littérature, \$800.00) pour *les Voyages de Marco Polo*, et Rex Desmarchais, le second prix (\$400.00) pour *France immortelle*. Dans une lettre adressée à Victor Barbeau quelques semaines plus tard Marcel Dugas explique que Grandbois s'est senti mal à l'aise devant une telle situation : « 17 octobre 1941 // Cher ami // Vous n'êtes jamais chez vous le dimanche. Vous n'y étiez pas, en tous cas, dimanche dernier. Alain Grandbois et moi avions eu le désir de t'aller voir. Je téléphonai et la servante répondit que tu étais à la campagne. [...] Ce sera pour une autre fois. Peut-être en novembre. Je

J'ai fort compris que vous deviez réserver vos dernières heures à votre amie.

Je ne suis pas bon, mais doux : ce n'est pas la même chose. Vous ne devriez pas faire de telles confessions.

Je vous salue cordialement,

M. D.

241. *De Bernard Valiquette*¹

Le 28 octobre 1941.

Monsieur Alain Grandbois,
Hôtel St-Louis
Québec, Qué.²

Mon cher Lauréat,

L'autre samedi, nous avons réuni une quinzaine de personnes, qui voulaient voir votre sympathique binette et se réjouir avec vous de l'Honneur sans Prix qui vous est tombé sur la tête³.

Votre absence a mis un voile de tristesse sur l'assemblée (style *La Presse*). J'ai dû employer toute ma force de conviction pour empêcher le

n'ai pas envoyé de félicitations pour ton prix David. Je désirais franchement que ce fut Grandbois... mais je regrette que les 400 dollars décernés à Rex Desmarchais ne soient pas allés à toi. Pardonne-moi de te parler ainsi. Grandbois avait *matériellement* besoin de 800 dollars. Toi, tu as du pain sur la planche. Grandbois m'avait écrit pour me dire combien il était désolé d'être ton concurrent car il trouvait que tu avais toujours été très chic avec lui. Je lui avais répondu ceci : « Barbeau court sa chance, vous courez la vôtre. » Rien en cela, il me semble, de déloyal vis-à-vis de toi. » (BNQ, Fonds Victor-Barbeau). Le jury de la section littérature était composé cette année-là de R.-A. Benoît, Léon Lorrain, Jean Chauvin, Claude-Henri Grignon et Gérard Morisset.

¹ Dactylographie. 1 f. (17.2 X 24.7 cm), sur papier à en-tête des « Éditions Bernard Valiquette // Montréal 1564, rue Saint-Denis // Téléphone: Lancaster 2386 ». Signé à l'encre de couleur verte (BNQ, 204/9/34).

² Le Château Saint-Louis est un immeuble cossu, situé du côté sud de l'avenue Grande-Allée, non loin de la résidence familiale des Grandbois.

³ Prix David 1941.

suicide de deux jolies femmes chez qui votre absence avait amené une absence... de raison. Tout le monde a voulu se consoler — et ça m'a coûté beaucoup plus cher de scotch!

En désespoir de cause, j'ai téléphoné plusieurs fois au Carlton (sans Ritz ou Ris), et sans succès. Probablement, vous aviez aussi quelques suicides urgents sur les bras!...

Tout cela pour vous dire qu'on vous a regretté, et que la prochaine fois, il faudra faire mieux!...

Bien sincèrement à vous,

Bernard Valiquette

242. À *Guy Sylvestre*¹

Québec, le 9 nov. 41.

Monsieur Guy Sylvestre
Ottawa.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier très vivement pour l'article très intelligent, et très compréhensif, que vous avez bien voulu me consacrer dans votre page littéraire du *Droit*². Il est bien entendu que je fais la part des louanges que vous avez eu la gentillesse de m'accorder. Je ne suis pas né vaniteux. Mais j'aime surtout que vous ayez noté — et c'est là, je crois, un

¹ Autographe. 1 f. (21.5 X 27.8 cm), encre noire. écrit recto verso (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² Dans cet article. G. Sylvestre écrivait : « Un Alain Grandbois — qui a visité l'Orient — peut très bien écrire un *Marco Polo*, parce qu'il sait ce dont il parle. Que l'on cesse donc de vouloir limiter l'objet de notre considération à tel ou tel objet. L'univers entier est l'objet naturel de l'homme et tout homme peut parler de quoi que ce soit, pourvu qu'il connaisse ce dont il parle. L'objet de l'œuvre se détermine donc par le sujet seulement, et non à priori» (p. 16).

point très important — qu'un écrivain canadien-français ne soit pas forcé exclusivement, sous le prétexte d'un fallacieux patriotisme, de décrire *ad mortem* des bœufs, des sapins, la Gatineau, le Saint-Laurent, le dégel, l'amour du sol, l'hirondelle, le rossignol qui n'existe pas, et les affres du jeune paysan qui veut émigrer aux «States». (Qu'il émigre, mon Dieu, qu'il émigre si ça lui chante!) Ces choses-là sont excellentes. Mais il y a aussi autre chose! À propos de *Marco Polo* — et comme vos remarques étaient pertinentes! — j'ai reçu plusieurs lettres dans lesquelles on me blâmait de ne pas avoir traité un sujet canadien. Il y a quelques années, à Paris, j'ai publié un livre canadien¹. On m'écrivit à cette époque que, ayant le privilège de vivre en France, il était pour le moins bizarre que je choisisse un sujet canadien alors que tant d'écrivains du pays, qui n'avaient pas, eux, l'avantage de voyager, devaient se contenter de décrire ce qu'ils voyaient, etc., etc.² Pour un peu, on m'accusait de leur enlever le pain de la bouche! La Fontaine nous a appris que l'on ne peut satisfaire tout le monde et son père³.

Je vous remercie encore une fois, et veuillez me croire votre très dévoué,

Alain Grandbois

¹ Il s'agit de *Né à Québec*. Louis Jolliet. Récit publié aux Éditions Messéin. en 1933.

² Il faut également rappeler à ce propos ce que Grandbois écrira, dans *Visages du monde*, dix ans plus tard : «[...] il m'est arrivé d'écrire un livre d'inspiration canadienne dans la petite île de Port-Cros [*Né à Québec*], des contes asiatiques à Montréal [*Avant le chaos*] et des poèmes de nulle part à Provincetown. Peut-être voit-on mieux les choses quand elles ne sont pas devant nos yeux, quand elles ne nous entourent pas, ne nous cernent pas, quand elles ne font pas partie de notre paysage quotidien» (*Visages du monde*, *op. cit.*, p. 505).

³ Allusion à la fable de Jean de La Fontaine, «Le meunier, son fils et l'âne» (*Fables*, Livre Troisième, I).

P.S. Puis-je vous dire que votre page du *Droit* est très bien faite?¹ Et vous le dire sans que vous m'accusiez de flatterie. (Car ça n'est guère mon genre.) Elle m'a appris l'existence d'un vrai poète, Marchand². Et d'un bon critique. Son nom, je vous le donne en mille.

A. G.

243. De Marcel Dugas³

Ottawa, 12 nov. 1941.

*Cher ami*⁴,

Mais non : vous avez bien fait de m'avertir⁵. Comme vous, j'aime être informé de ce que l'on dit de moi. Je vous suis très reconnaissant d'avoir parlé. Car je comprends, je vois clair dans ce qui m'apparaissait ténébreux. Quelle astuce! Quelles faussetés! L'amitié de ces zébus ne vaut rien du tout. À la longue, mon cher, on perd patience, et l'on rage. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Toutes ces manœuvres qui tendent à vouloir détruire chez moi l'amitié que j'ai pour vous et celle que

¹ Guy Sylvestre a été critique littéraire au journal *le Droit* d'Ottawa de 1940 à 1948.

² Guy Sylvestre a réalisé une entrevue avec le poète Clément Marchand, publiée sous le titre : «Une heure avec Clément Marchand» dans le journal *le Droit* du samedi 25 octobre 1941, où l'on trouvait également deux poèmes de l'auteur : «La Solitude...» et «Toussaint». Clément Marchand avait remporté quelques années plus tôt, en 1939, le prix David pour son recueil manuscrit *Les soirs rouges*, qui ne sera publié qu'en 1947, à Trois-Rivières, aux Éditions du Bien Public.

³ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada*. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée 127 // Québec, P. Q. ». Cachet postal daté du 12 novembre 1941 (BNQ, 204/9/15).

⁴ C'est l'auteur qui souligne.

⁵ Nous n'avons pu retracer la lettre de Grandbois. D'après une lettre de Marcel Dugas adressée à Victor Barbeau en décembre 1941, il pourrait s'agir de Paul Dumas. Influencé par la pensée de Lionel Groulx, Paul Dumas a publié, en 1934, *Nos raisons d'être fiers*, un pamphlet dans lequel il en appelle à la «fierté» de la «race canadienne-française» (Série «Tracts Jeune-Canada», n° 1, Montréal, *Le Devoir*, 1934, 30 p.).

vous pouvez avoir pour moi me soulèvent de dégoût. Et, vous le savez, je suis un revenant.

J'aime mieux mon pays que tous ces gens-là. Mon pays, ce n'est pas eux. Mon pays, c'est bien autre chose : mon pays, c'est la foule de tous ces gens qui sont braves, qui ont des défauts et des qualités, mais qui sont bien supérieurs à ces individus qui sont des professionnels du patriotisme et qui se servent de leur pays pour leurs petites combines, leurs affaires d'exploitations et d'imbécillités.

Tâchez d'accepter ce que l'on vous offre, même si vous devez paraître quelque part. Le mieux, évidemment, serait d'arriver à leur faire accepter ce que vous désirez. J'ai hâte que la chose soit faite pour vous. Dans la suite, vous tâcherez de vous arranger pour le mieux. Il me faudra vos proses de Chine. J'ai commencé quelque chose, mais ce sera en décembre que je taperai dans le tas pour de bon. Je termine d'autres choses, mais j'ai commencé. Le début est fait : 5 petites pages. Le reste viendra s'il plaît à Dieu.

À vous,
M. D.

244. À Roger Duhamel¹

Montréal, le 15 janvier 1942.

Cher M. Duhamel,

Permettez-moi de vous remercier très vivement — et je m'excuse de ne pas l'avoir fait plus tôt — de l'article si généreux, et si compréhensif, que vous avez bien voulu accorder à *Marco Polo*, l'été dernier, dans vos colonnes

¹ Autographe, 1 f. (11.4 X 14 cm), encre noire, écrit recto verso (CRLG, fonds Roger Duhamel).

du *Canada*¹. (Il va de soi que je fais la part des louanges que vous aviez l'amabilité de m'y adresser, mais elles m'ont fait plaisir, quoique je ne sois pas né vaniteux!) Mais je suis sûr que votre chronique n'a pas été étrangère à la décision subséquente du jury du Prix David², ce dont je vous suis fort reconnaissant, quand ce ne serait que pour des motifs d'ordre matériel. Car il faut aussi manger.

Merci encore. Et veuillez croire à ma gratitude. Et que l'année nouvelle vous apporte toutes les joies.

Alain Grandbois

245. De Bernadette Rousseau-Grandbois³

Québec, 4 mars, 1942.

Mon cher Alain,

Je t'apporte mes meilleurs souhaits de Pâques, ainsi que ceux de toute la famille. J'ai bien pensé à toi, tout particulièrement ces jours derniers où j'ai prié de toute mon âme. Puisses-tu ressusciter avec le Christ dans la joie, tant spirituelle que temporelle! C'est le meilleur souhait que je puisse te faire. J'ai reçu ton mot. D'après ce que je comprends, il n'y a rien de changé dans ta situation. As-tu eu quelques nouvelles de Bruchési ou Garneau⁴? J'espère que le soleil te guérira tes rhumatismes. Tu verras

¹ Roger Duhamel (1916-1985) a été le directeur et le rédacteur en chef du *Canada* entre 1940 et 1942. Il publiait, dans les pages de ce journal, «*Les Voyages de Marco Polo* par Alain Grandbois», le 23 août 1941 (p. 2).

² Voir lettre de Bernard Valiquette datée du 28 octobre 1941.

³ Autographe, 1 f. (16.5 x 26 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé II et III (BNQ, 204/9/19).

⁴ Jean Bruchési est alors Sous-secrétaire de la Province de Québec, tandis que René Garneau travaille à la Commission de l'information en temps de guerre.

probablement à Montréal Jeanne ou Mark ces jours-ci, car je ne t'attends pas, si j'en juge par ce que tu m'as dit avant ton départ, et je n'insiste pas non plus, puisque je serai sans « bonne » jusqu'à lundi soir. Anne-Marie prend un petit congé. Cath. nous invite pour dîner à Pâques, mais comme il y aura Louis en plus, je n'abuserai pas plus qu'il faut. J'essaierai mes forces au cas où on soit obligé un jour de se passer de serviteur. Et toi, mon petit, je crains que tu ne te négliges pas trop quand il s'agit de tes repas. Je voudrais bien que tu me dises si au moins tu t'approvisionnes de lait pour le matin, et si ton dîner et souper sont réguliers. Ta santé, mon cher petit, en dépend. Je souhaiterais vraiment pour toi une chambre dans un appartement où tu pourrais prendre tes repas à bonne condition. Ça doit se trouver pourtant une accommodation de ce genre. Rien de nouveau ici. Louis attend encore sa situation. Ça n'arrive pas aussi vite qu'on nous le laissait croire. Jean est définitivement fixé pour la dermatologie. S'il n'est pas appelé dans l'année¹, il entrera en juillet pour ses nouvelles fonctions. Plusieurs de ses amis ont été appelés, ça lui donne le désir de se présenter de nouveau. Je lui conseille d'attendre les événements. Il a fait son devoir puisqu'il s'était engagé volontaire, tandis que les autres, ses amis, n'y vont qu'obligatoirement. D'ailleurs sa santé n'est pas encore très forte - une grosse grippe l'a abattu. Louis ne parle plus d'entrer dans l'armée depuis que son régiment est mobilisé; si on l'appelle il faudra qu'il se qualifie; cela paraît lui moins sourire. J'espère qu'il trouvera sa voie. C'est si triste de le voir ainsi désœuvré. Jeanne ne manquera pas de te donner les nouvelles de

¹ Le gouvernement canadien organise un plébiscite sur la conscription en avril 1942. Les Canadiens doivent répondre par OUI ou NON à la question suivante : " Consentez-vous à libérer le gouvernement de toute obligation résultant d'engagements antérieurs restreignant les méthodes de mobilisation pour le service militaire ? " Le Québec répond NON dans une proportion de 71.2 %, tandis que les huit autres provinces donnent une majorité de OUI. Le 18 août suivant, 6 100 soldats, parmi lesquels on compte une grande majorité de 4 963 Canadiens, s'embarquent pour Dieppe pour faire un raid majeur.

la famille. Tous se joignent à moi pour te souhaiter une Pâques fleurie. Je te redis toute ma tendresse tout en te serrant bien fort dans mes bras.

Ta Maman qui t'aime bien fort.

246. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

15 juillet, 1942.

Mon cher Alain,

Ton papa rentrera à l'hôpital vendredi. Il a vu le Dr Vézina² qui lui assure que d'après son expérience, il faut en venir à une opération quels que soient, au préalable, les traitements. Les nouveaux cas qu'il a eus ont très bien réussi et les patients sont très satisfaits. Au bout de quinze jours, il pensera revenir à la maison et bien soulagé, lui répète-t-il. J'ai confiance avec le secours d'En Haut que tout ira bien. Et toi, comment t'es-tu arrangé avec le ministre P³. Marguerite est venue me faire visite ce matin. Cela m'a fait plaisir et d'autant plus qu'elle m'a donné de tes nouvelles. Par la même tu recevras tes pantalons. Je n'ai pas trouvé deux gris. Jean commençait ce matin son hôpital. J'espère qu'il aimera cela. Avec toute ma tendresse de

Maman

¹ Autographe, 1 f. (9 x 16 cm), encre noire, recto verso, sur papier carton portant les initiales de Henri Grandbois et l'adresse du 17 Grande Allée, Québec. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hotel Ford // Rue Dorchester // Montréal // P.Q. », cachet postal « QUEBEC JUL 15 8 PM 1942 P.Q. » (BNQ, 204/9/19).

² Charles Vézina.

³ Il pourrait s'agir de l'honorable Hector Perrier, alors Secrétaire de la Province.

247. À Gérard Morisset¹

Montréal, mardi [8 septembre] 1942.

Mon cher Gérard,

Phil² t'avait dit que je devais te faire parvenir le dossier Fraser la semaine dernière³. Mais j'ai été souffrant, et je me rétablis à peine d'une crise de rhumatisme qui m'a tenu éloigné de toute activité, si j'en excepte cependant certains mouvements de l'esprit fort naturels, mais très inutiles, qui me portaient à blâmer en termes crus l'attitude des dieux qui règlent nos destins. — La crise est terminée, le travail promis le sera également dans quelques jours, et tu le recevras sans aucun doute avec une joie délirante. Je t'en préviens amicalement, car à nos âges, tous les chocs, de nature heureuse ou malchanceuse, risquent d'être fatals!

Il se passe peu de nouveau à Montréal. (Enfin que je sache.) Phil, pour des raisons extrêmement intimes que tu n'es pas sans connaître, joue au pendule, et se promène alternativement de l'optimisme le plus aigu au plus sombre désespoir. Je me suis permis de lui conseiller de ne pas cultiver un complexe faustien, — Ah, ce Docteur — lequel peut être aussi nocif que ce complexe bien connu d'un autre Dr. du nom de Freud, de se coucher sagement en pensant qu'il n'a pas atteint l'âge des Patriarches, de cultiver la petite [sic] sans heurts, et de s'alimenter sainement. Il m'a regardé comme si j'étais un habitant de la planète Mars, je n'en ai pas été

¹ Photocopie (Archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset).

² Le contexte de cette lettre laisse croire qu'il pourrait s'agir de Philippe Panneton (1895-1960), mieux connu sous le nom de Ringuet, auteur de *Trente arpents*. Depuis 1935, Philippe Panneton est professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal, où il enseignera l'histoire de la médecine de 1942 à 1950.

³ On trouve dans le fonds Grandbois de la BNQ un texte sur l'histoire de la bibliothèque de l'Institut Fraser de Montréal. Ce texte, qui comprend en tout sept feuillets dactylographiés, est daté du 19 octobre 1942, soit un mois après que cette lettre ait été envoyée (BNQ, 204/2/12). Grandbois a dressé l'inventaire de la bibliothèque de l'Institut Fraser pour le compte de la Bibliothèque Saint-Sulpice, où il occupe alors depuis peu le poste d'assistant-catalogueur (*Poésie I, op. cit.*, p. 42).

autrement surpris, je sais l'inutilité des conseils. Enfin... Mais Phil souffre d'avoir trop d'imagination.

Tu sais sans doute que Roger Duhamel vient de quitter *le Canada* pour *le Devoir*¹. Edmond T.² a avalé galamment la pilule, mais il a dû la trouver amère. Deux jours plus tard, le Chevalier Guillaume annonçait son prochain départ pour Londres, où la B.B.C.³ venait de lui offrir une situation, qu'il a acceptée. Cette seconde pilule n'était pas moins amère. Au téléphone, Edmond m'a dit : «Je ne sais plus où donner de la tête, je vis sur mes nerfs, je ne me soutiens plus qu'avec du Scotch.» Or, E. est un type qui n'a jamais commis d'excès dans ce sens-là. Je lui ai répondu posément (car je suis un donneur de conseils, que je n'applique jamais pour moi-même, hélas) qu'un homme seul pouvait à la rigueur chercher quelque soutien, pour un certain temps, dans quelques bouteilles de Scotch, mais que la partie n'était pas égale, car le certain temps passe, et l'habitude est prise, et que les bouteilles sont trop nombreuses et qu'elles finissent toujours par avoir raison de soi, surtout au moment où l'on commence à perdre sa propre raison. — Mon argument n'a pas semblé l'impressionner outre mesure.

Fais mes hommages à Jacqueline⁴. Si tu vois le major René⁵ (mais je fais peut-être une gaffe, il doit être maintenant colonel) porte lui mes amitiés.

¹ Après avoir été directeur et rédacteur au journal *Le Canada*, de 1940 à 1942, Roger Duhamel est nommé rédacteur au *Devoir*, poste qu'il occupera de 1942 à 1944.

² Edmond Turcotte est alors le rédacteur en chef du journal *Le Canada*. Il a été un important collaborateur de *La revue politique* fondée en 1936, de tendance anti-duplessiste.

³ Willie Chevalier (1911-1991) quitte son poste d'attaché spécial au cabinet du premier ministre Adélard Godbout (1941-1942). De janvier 1943 à octobre 1944, il devient rédacteur pour le compte de la British Broadcasting Corporation (B.B.C.).

⁴ Nous n'avons pu identifier cette personne.

⁵ René-Philippe Landry était le cousin de Marguerite Rousseau (Voir lettre de René-Philippe Landry datée du 11 juillet 1960).

Sois doux et patient. Et crois en mon amitié.

Alain Grandbois

248. *De Marcel Dugas*¹

[Septembre 1942]

Cher ami,

C'est bien! C'est fort intéressant. J'ai reconnu Sonia que vous avez un peu «arrangée»².

Tout est vrai, mais la fin de cette femme n'est-elle pas tout à fait inventée, comme il se doit dans un roman?

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.4 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada*. Au recto, Alain Grandbois a écrit, au crayon noir, l'adresse suivante: 4885 *Queen Mary Road Ap. 8 Ex. 1784* (BNQ. 204/9/15). Au bas du feuillet, Grandbois cite Nietzsche: « Voici l'heure du grand mépris. L'heure où vous dites: " Qu'importe mon bonheur? " » Ce passage est extrait du « Prologue de Zarathoustra » qui se lit ainsi: « Voici, je vous enseigne le Surhumain. Il est cette mer, votre grand mépris ira se perdre en lui. Quel peut être le plus grand événement de votre vie? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où vous prendrez en dégoût votre bonheur lui-même, et votre raison et votre vertu. L'heure où vous vous direz: " Qu'importe mon bonheur! Il n'est que misère, fange et pitoyable suffisance. Or mon bonheur devrait être une justification de l'existence. " » (Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. révisée de Geneviève Bianquis, prés., notes bibliographie et chronologie par Paul Mathias, Paris, Garnier-Flammarion, 1996, p. 49)

² Sonia est l'une des formes slaves du prénom Sophie. Marcel Dugas fait sans doute allusion ici à Sophie Jablonska qui aurait inspiré, selon lui, le personnage titre de la nouvelle «Tania» d'*Avant le chaos*. Cela contredirait, en fait, l'hypothèse que «Tania» fut inspirée de la vie de Tatiana Kousminsky, qu'Alain Grandbois aurait rencontrée lors de son passage à Shangai en 1934 (Voir *Visages du monde, op. cit.*, p. 30-31). En réalité, Tatiana Kousminski (ou Kousminskaïa, de son vrai nom) est décédée en 1925 et non en 1934; elle était la belle-sœur, et non la nièce, de Tolstoï, comme l'affirme Grandbois. T. Kousminsky a publié le récit d'une jeune paysanne russe, récit qui fut d'ailleurs revu et corrigé par Tolstoï lui-même, avant d'être traduit en français sous le titre *Ma vie* (Paris, Bernard Grasset, 1923). Tania Tolstoï (qui ne doit pas être confondue avec la personne précédente) fut bel et bien la nièce du célèbre romancier. Elle habitait Paris au début des années 1920, où elle s'occupait des exilés russes.

Et puis — je vous corrige — vous l'avez aimée. Vous savez bien que vous l'avez aimée. Mais il valait mieux dire le contraire : c'est plus roman¹.
O souvenirs! Que nous veulent-ils?

Votre nouvelle se lit avec l'intérêt le plus soutenu. Bérengère m'écrit et me dit son enthousiasme : elle a beaucoup aimé ce conte².

Félicitations et refaites-en d'autres avec vos souvenirs... Sonia n'est pas morte : elle revit, quoique si lointaine.

Peut-être est-elle morte?

C'est tout à fait bien. Je vais à Montréal. J'appellerai au téléphone.

À vous,

M. D.

P. S. Parlez-nous de la chère petite Allemande, morte, celle-là, à Madrid³. Inventez.⁴

¹ Marcel Dugas fait allusion aux premières lignes de la nouvelle de Grandbois qui commence ainsi : «Peut-être ai-je aimé Tania? Je ne le sais pas. Je sais cependant que, selon la formule de Stendhal, ce sentiment ne s'est jamais *crystallisé*. Elle m'a peut-être aimé? Je l'ignore.» (*Avant le chaos, op. cit.*, p. 66).

² Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

³ D'après quelques lettres déposées dans le fonds Grandbois, il pourrait s'agir de Gerda-Maria Kizler, d'origine allemande justement (Voir lettre de Gerda-Maria Kizler datée du 8 juillet 1933). Sa dernière lettre à Grandbois fut adressée de Madrid.

⁴ À la toute fin de cette lettre, Grandbois a écrit, tête-bêche : «Voici l'heure du grand mépris. L'heure où vous dites : "M'importe mon bonheur?" Nietzsche.»

249. *De Bernadette Rousseau-Grandbois*¹

Québec, 13 oct., 1942.

Mon cher Alain,

J'attendais toujours ta lettre annoncée avant d'écrire. Le retour de nos voyageurs, Mad. et Jean m'apprennent que tu as eu une grosse grippe, que tu n'étais pas encore parfaitement rétabli. Ce n'est pas pour me rassurer. Je t'en prie fais attention à toi. Je n'aimerai jamais ce régime d'hôtel qui t'oblige à prendre tes repas en dehors, repas bien irréguliers. Un jour viendra-t-il enfin où tu m'apprendras que tu es stabilisé? Mad. m'a dit ne t'avoir pas vu comme elle avait voulu, tu étais si malade. Je m'étais mise en tête que tu profiterais peut-être de leur visite pour venir faire une petite visite à Québec. Ton papa vieillit, ses affaires le tracassent plus que jamais, l'avenir est si problématique qu'il n'y a pas lieu d'espérer beaucoup. Dr Rochette doit avoir une entrevue avec P.² avant d'en venir à d'autres décisions capitales. Il serait facile pourtant de s'entendre avec de la bonne volonté, car en toute justice, c'est notre bien qu'on nous dispute. Déchire cette lettre aussitôt lue - ainsi que les autres mots compromettants, il ne faut pas mettre le feu aux poudres sans absolue nécessité, et je ne désespère pas que Dieu nous aidera à résoudre notre difficile problème. Louis est toujours sombre mais persévère quand même. Simonne cherche en ce moment un logement, c'est aussi difficile à trouver que l'or. Elle doit laisser celui actuel le 1^{er} nov. et elle n'a rien en vue. Mad. vient dîner tous les midis et Jeanne fait sa visite tous les jours. Cath. traîne les ailes, garde le lit certains jours. C'est vraiment méritoire que d'avoir un enfant en pareilles conditions. Si tôt

¹ Autographe, 1 f. (16.5 x 26 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel Ford // Rue Dorchester // Montréal // P.Q. », cachet postal « QUEBEC OCT 15 12 AM 1942 P.Q. » (BNQ, 204/9/19).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

que tu seras tout à fait bien, écris-moi un mot. N'oublie pas que mon bonheur est le vôtre. Je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur de

Maman

250. De Marcel Dugas¹

17 oct. 1942.

Cher ami,

Je crois qu'il vous amusera de connaître l'opinion de ma nièce Anne² et je joins à cette lettre celle que j'ai reçue d'elle hier. Vous pourrez la détruire³.

Je suis patient, et cela depuis vingt ans. Vous commencez de l'être : c'est un dur apprentissage.

J'attendrai bien une semaine avant d'être informé de ce que M. Beaudry aura décidé⁴. Va pour décembre! Et vous m'avez promis de corriger mes épreuves. Je compte sur vous.

Vous avez bien fait de retrancher le mot «ivre»⁵.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des Archives publiques du Canada (BNQ, 204/9/15).

² Il s'agit de Anne Côté, à qui Marcel Dugas dédia *Approches*.

³ Ce qu'a d'ailleurs peut-être fait Grandbois, puisque cette lettre ne se trouve pas dans le fonds de l'auteur à la BNQ.

⁴ Personne non identifiée.

⁵ Dans le contexte, il est certain que Dugas fait allusion aux épreuves de son livre, *Approches*, qui paraîtra à l'automne 1942 et dans lequel on trouve un texte sur Grandbois. Alain Grandbois en a peut-être relu les épreuves ou quelques versions antérieures, non publiées.

Avez-vous vu Barbeau? Voyez-le; téléphonez-lui et racontez-lui ma visite à Morin¹.

Je vais tâcher de vivre des jours heureux; mais je n'ai guère la foi en ces jours-là. Mais s'ils venaient, ils seraient fort bien accueillis.

Saluez votre aimée; buvez un peu de lait : c'est bon! Excusez-moi de veiller sur vous, votre santé, et de craindre ce qui pourrait vous faire du mal.

Votre ami,

D.

P. S. Vous ai-je remercié de ce que vous avez fait pour moi.

251. À Jacques Rousseau²

Dorion-Vaudreuil. [4 janvier 1943]

Mon cher Jacques,

C'est en trois temps, et bien marqués, comme dans les tragédies grecques. D'abord, je te remercie très sincèrement de l'envoi de tes livres. Je dois t'avouer que certains d'entre eux ne sont pas sans m'effarer, car je n'ai aucune culture scientifique. Mais j'ai goûté avec le plus vif plaisir certaines parties (car toutes ne me sont pas accessibles) de la *Botanique canadienne* et de ta biographie du docteur Crevier³. Je ne te parlerai pas,

¹ Dugas ferait ici allusion à son ami Paul Morin qui vit alors à Montréal, dans un état d'extrême pauvreté. Victor Barbeau publiera quelques années plus tard un «essai biographique» sur Morin dans *les Cahiers de l'Académie canadienne-française* (vol. 13, «Versions», Montréal, [s. é.], 1970, p. 45-119).

² Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

³ Cette biographie, intitulée «Le Dr. J. A. Crevier, médecin et naturaliste, 1824-1889», a été publiée dans *les Annales de l'ACFAS* en 1940.

bien que tu les proclames élémentaires, de tes notions de génétique, qui sont pour moi du plus pur sanscrit¹. (Car enfin, comment veux-tu que je sache ce que sont des gamètes?) Ensuite, je t'apporte mes plus sincères félicitations au sujet de ta nomination à la Société Royale². Cela fait doublement plaisir parce que tu mérites cet honneur plus qu'aucun.

Enfin, permettez-moi de vous apporter, à ta femme³ et à toi, mes meilleurs vœux de bonheur et de succès pour l'année qui commence.

Merci encore.

Amicalement,

Alain Grandbois

252. À Marcel Dugas⁴

Vendredi [19 février 1943].

[Dorion-Vaudreuil]

Mon cher ami,

Les deux lettres que vous avez écrites à Marg⁵. nous ont, pourquoi ne pas le dire, assez étonné⁶. M., je crois, vous avait répondu, et remercié.

¹ En 1941, Jacques Rousseau publie *Notions élémentaires de génétique* dans le «Bulletin du Jardin Botanique de Montréal» (Montréal, n° 2, 153 p., ill.).

² Jacques Rousseau fut élu à la Société Royale du Canada le 28 mai 1942.

³ Jacques Rousseau a épousé Madeleine Aquin le 17 juillet 1934. Madeleine Aquin-Rousseau a publié, suite au décès de son mari, survenu en 1970, «À la mémoire de Jacques Rousseau» (*Perspective*, vol. 22, n° 22, mai 1980, p. 4).

⁴ Autographe, 1 f. (8.1 X 13 cm), encre noire, écrit recto verso. Daté par Marcel Dugas (ACA, fonds Marcel Dugas).

⁵ Marguerite Rousseau, que Grandbois désigne ici, comme dans plusieurs autres lettres, avec la simple abréviation de « M. ».

⁶ Nous n'avons pas retrouvé ces deux lettres de Marcel Dugas à Marguerite Rousseau.

Et en plaisantant! «Mon silence» n'est dû qu'à une inclination naturelle, que vous connaissez trop bien, qui me porte à remettre au lendemain ce que je devrais accomplir le jour même. Et aussi, à mes ennuis du moment. Je vis depuis quinze jours sans domicile réel. À Dorion-Vaudreuil, tous mes bagages sont faits, mais je n'ai encore rien trouvé à Montréal. De sorte que je passe mon temps dans les gares, ou chez des amis, ou à la recherche d'une chambre, ou même à Saint-Sulpice, que dirige Nadeau avec une inflexibilité qui n'a rien à voir avec les idées révolutionnaires dont il faisait montre, il y a dix ans, à Paris. Ces idées révolutionnaires n'étaient que des idées réactionnaires¹... Enfin!

Vous avez fait un livre² extrêmement souple, et nuancé, et dont je goûte beaucoup la langue et aussi cette fantaisie que vous semblez vouloir me nier. J'ai beaucoup aimé ce que vous dites de moi en général. (Soyez assuré que je fais la part des compliments!) Mais j'ai infiniment apprécié que vous disiez de moi que ma «personnalité» n'est guère commode³. Vous n'auriez pu me faire davantage plaisir. (Une restriction : le sein de la belle et blonde amie va scandaliser tous nos grands-prêtres canadassiens⁴. Ce n'est point nous, mon cher et vieil ami, qui manquons de fantaisie, mais c'est le public que votre livre est susceptible d'atteindre.) J'ajoute que la dernière

¹ Jean-Marie Nadeau (1907-1960), avocat et ancien journaliste, a été l'un des fidèles compagnons d'Olivar Asselin, puis rédacteur en chef du *Canada*. Engagé dans l'action politique du Parti Libéral, il se sera tenu au côté de Georges-Émile Lapalme.

² Marcel Dugas publie *Approches*. L'auteur consacre un texte à Grandbois, fait allusion à la réception critique des *Voyages de Marco Polo* et rappelle la «naissance» de *Né à Québec*.

³ Dugas écrivait ceci : «La personnalité de M. Grandbois, qui n'est pas ce qu'on peut appeler commode, a créé dans tous les coins des hostilités qui relèvent la tête» (*Approches, op. cit.*, p. 63).

⁴ Dugas relatait la soirée au cours de laquelle fut lancé *Né à Québec* : «Cet enfant fut baptisé à Montparnasse, à la Coupole, si ma mémoire est bien exacte. Cet enfant, d'une espèce particulière, se présentait bien. On but à sa santé et à son avenir [...] Une jeune femme, très belle, le portait sur ses bras. Elle riait de cette maternité qu'on lui avait cachée [...] elle était belle et blonde. Son rire faisait ouvrir une bouche fraîche et, de son corsage, s'échappait un sein pour nourrir le nouveau-né» (*Ibid.*, p. 46-47).

phrase de votre avant-propos est une des plus belles choses littéraires que j'ai jamais lues¹. Vous avez là deux images extraordinaires de vérité et de poésie.

Je vous remercie. Et cessez de toujours soupçonner la loyauté de mon amitié.

Alain G.

253. De Bernadette Rousseau-Grandbois²

Québec, 27 août, 1943.

Mon cher Alain,

Les jours qui ont suivi ton départ, j'ai attendu des nouvelles au sujet de tes démarches auprès du sous-ministre. Je sais que tu n'as pu le voir, c'est peut-être bien ainsi, en septembre tu pourras sans doute t'arranger avec le ministre et, en mettant les choses au point, il finira par passer outre les mises en garde de B³. En attendant repose-toi bien, fais des réserves de force.

¹ Cette phrase est la suivante : «Elles [c'est-à-dire les raisons qui peuvent expliquer la mort] sont au-dessus de l'affreux carnage [allusion à la Seconde Guerre mondiale]; elles flottent dans cet univers de spiritualité qui persiste encore quand la plaine s'est endormie avec ses morts ou lorsque la mer est devenue silencieuse devant l'aube qui se lève, et que tout est disparu des armadas, des flottes orgueilleuses.» (*Ibid.*, p. 8).

² Autographe, 1 f. (20 x 25.5 cm), encre noire, recto verso, non paginé. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Manoir St Canut // St Canut // Près St Jérôme // P.Q. », cachet postal « QUEBEC AUG 27 8 PM 1943 » (BNQ, 204/9/19).

³ Peut-être s'agit-il de Jean Bruchési, alors sous-secrétaire de la Province. Le ministre auquel il est fait mention pourrait être l'honorable Hector Perrier, Secrétaire de la Province et auquel il est possiblement fait allusion dans une lettre précédente de Bernadette Rousseau-Grandbois, datée du 15 juillet 1942.

Pars-tu à St Canut le mois de septembre? Tandis que j'y pense, c'est le temps de te procurer un « carnet » de rationnement. Il doit y avoir un bureau à St Canut, ces jours-ci on distribue les nouveaux livrets. Mad. est revenue de son voyage tout à fait satisfaite. Elle t'en parlera probablement quand tu viendras. Elle doit reprendre ses activités de la Croix-Rouge ces jours prochains. Elle est revenue plus forte et bien grillée. Gabrielle m'écrit qu'elle viendra à Québec avec Ray et Michel le 6 août. Fête du travail. Ils doivent y passer une huitaine. Depuis ton départ Paul a eu une grippe assez inquiétante mais selon son habitude, il refuse de se faire soigner. Jean l'a ausculté toutefois et il trouve qu'il ferait bien de faire prendre une radiographie. Depuis que Paul est sur pied, il ne songe plus qu'à travailler. Il est à craindre qu'un jour il tombe pour y rester, mais tout de même il semble assez bien ces jours-ci. Tu as vu par la une des journaux que Jean a eu sa Bourse. Nous en sommes tous heureux. S'il avait fallu qu'il empruntât cet argent, c'eût été une grosse charge pour lui, car il était bien décidé d'aller aux É.-U. envers et contre tout. Ton papa est mieux de ses yeux. Il y a eu rupture d'une couple de petits vaisseaux et le sang a couvert un œil surtout, mais le spécialiste a dit qu'il n'y avait rien de dangereux. Écris-moi un mot quand tu pourras. Je t'embrasse avec tout mon cœur de

Maman

254. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa, le 6 déc. 1943.

Cher ami,

J'espère que cette entrevue vous aura rassuré et qu'il en est sorti bienfaits et troubles dissipés. Mettez-moi au courant.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso (BNQ, 204/9/15).

Notre visite à Barbeau fut bien courte. Mais explications données, elle a cessé d'être étrange.

Si vous passez à Ottawa, je pourrai vous offrir une chambre jusqu'en avril. Après quoi, nous déguerpirons pour je ne sais où, car celui qui nous a prêté son appartement reviendra à ce moment-là.

N'oubliez jamais de me dire, si cela est possible, ce qui pourra vous rendre heureux.

J'ai l'intention d'aller, à Noël, à Montréal, et probablement au jour de l'An, et je resterai plus longtemps.

J'ai été content de revoir votre amie qui, malgré la perte de sa mère et ses ennuis de Québec, m'a paru en assez bonne santé. Je vous prie de la saluer et de croire à mon amitié¹. J'ai le désir de faire une conférence un jour, chez vous. Et à Québec, ce serait un *défi* qui m'amuserait beaucoup. Il faudra me passer, si cela se fait, deux poèmes de vous que je lirai.

Amitiés,

M. Dugas

255. À Victor Barbeau²

Montréal, le 17 février 1944
1452 Union.

M. Victor Barbeau
Montréal.

Mon cher Barbeau,

¹ Il s'agit de Marguerite Rousseau (1899-1978) dont la mère, Bernadette Landry Rousseau, est décédée le 2 octobre 1943. Marguerite est séparée de son mari, Bernard Devlin, depuis 1939. Elle quitte Québec, où elle vivait depuis 1921, pour rejoindre Grandbois à Montréal. Ils n'habiteront cependant pas ensemble (Simon Dupuis, «Chronologie comparée de Marguerite Rousseau et d'Alain Grandbois», *Édition critique de L'anneau de feu d'Alain Grandbois et Marguerite Rousseau*, M. A., Université de Montréal, Département d'études françaises, 1991, p. 4-5).

² Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

Il est difficile de parler de la France en vingt lignes¹. Surtout dans les circonstances actuelles. Il faudrait des pages et des pages, ou ne rien dire. Mais pour que vous ne croyiez pas trop à une mauvaise volonté trop soutenue de ma part, je vous adresse ce «topo», qui dépasse légèrement les limites imposées, et que je soupçonne d'ailleurs, sans y rien connaître, assez mauvais comme publicité. — S'il peut vous servir, tant mieux!

Je me fais de plus en plus ours. Je deviens dégoûté de tout. (Et de moi-même.) Vive la caverne! Mais il n'y a plus de cavernes. Et les peaux de bêtes ne se trouvent plus qu'à New York, sur la cinquième, et tous les tomahawks reposent dans les musées, et les dernières viandes crues sont rationnées. Et il faut continuer de vivre. (Mais de fait, pourquoi le faut-il?).

Bien amicalement,

Alain Grandbois

256. De Victor Barbeau²

21/II/44.

Mon cher Grandbois,

Le topo est parfait et vous en remercie. Vous êtes un vrai beau lâche!

Je profite de la circonstance pour vous rappeler deux *devoirs* avant que vous ne rentriez dans votre <mot illisible> :

1) celui de répondre au questionnaire bio-bibliographique que nous vous avons adressé;

¹ «N'attendons pas que ses veines se vident» paraîtra dans le *Bulletin des études françaises* du Collège Stanislas de Montréal. en page liminaire du numéro de mars-avril 1944.

² Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, écrit sur papier à en-tête de *La Société des Écrivains canadiens*. Secrétariat Avenue Viger, 535, Montréal, Téléphone: Marquette 7815. Enveloppe: Monsieur Alain Grandbois, rue Union, 1452, Montréal. Cachet postal daté du 21 février 1944 (BNQ, 204/9/13).

2) celui d'être présent à la causerie de Dugas le dimanche 5 mars.

Mes consignes sont modestes et votre bon vouloir touchant.

Continuons à vivre,

Barbeau

257. *De Robert La Roque de Roquebrune*¹

[1944]

Cher ami,

J'ai lu et relu vos poèmes avant de vous en parler. Il en est de fort beaux et tous sont harmonieux dans ce recueil au titre magnifique. Il y a une intensité dans tout cela, une vie qui sont attachantes parce que la sensibilité des nerfs y est particulièrement intéressée. Vous êtes le poète des sensations. Mais personne n'aura prouvé avec tant de preuves verbales combien la douleur est attachée à la sensation.

Évidemment, votre illustrateur Pellan est bien coupable. Il me ramène au Montparnasse de ma jeunesse. Hélas! ma jeunesse est loin, mais Pellan, lui, est terriblement démodé, ce qui est la pire chose pour un artiste.

Mais ce sont vos poèmes qui sont le livre et eux sont émouvants, pleins d'une magie secrète. Je vous félicite, cher ami, de cette œuvre humaine où vous avez uni beaucoup de douleur mais aussi beaucoup d'art.

R. La Roque Roquebrune

¹ Autographe. 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada* (BNQ, 204/9/30). Robert La Roque de Roquebrune (1889-1978) a travaillé aux Archives du Canada, à Paris, entre 1919 et 1939. Il était collègue et ami de Marcel Dugas, avec qui il fonda la revue *le Nigog* en 1918, à l'origine de la querelle ayant opposé les «régionalistes» et les «exotistes». Auteur de plusieurs livres, romans, nouvelles, Robert La Roque de Roquebrune publia en 1968 un recueil de souvenirs, intitulé *Cherchant mes souvenirs 1910-1940* (Montréal/Paris, Fides, 1968, 243 p.), dans lequel il raconte ses années passées en Europe en compagnie de son épouse, Josée Angers, décédée en 1964. Dans cette lettre adressée à Grandbois, Roquebrune accuse réception du recueil des *Iles de la nuit*.

258. *De Louis Dantin*¹

24 Montgomery Street
 Boston 16, Mass.
 May 23, 1944

Dear Mr. Grandbois,

You will see by the language of this note that I had to use a friend's hand to write it. An eye affliction prevents me from any reading or writing, so I had not even the pleasure of enjoying the verses in your delightful volume, though I hope, occasionally to have some read aloud to me. But I know in advance they are full of mystic fire and worthy of your preceding works. Your fine artistic book may be one of the last ties binding me to the literary world and it will for that reason be doubly precious to me.

I can still add with my own hand my signature and assurance of gratitude,

Louis Dantin²

¹ Autographe, 1 f. (7.6 X 12.6 cm), encre noire, fiche lignée écrite recto verso (BNQ, 204/9/15). Réponse de Louis Dantin (1865-1945) à l'envoi du recueil des *Iles de la nuit*, dédié par son auteur : «Mai 1944. À Monsieur Louis Dantin, cette modeste expression de gratitude pour l'amour qu'il a toujours porté aux lettres françaises.» (BNQ, Coll. Dantin-Nadeau). Dantin n'a publié qu'un seul texte sur Grandbois, intitulé «La Chine du XIII^e siècle ravivée par un Canadien français : les Voyages de Marco Polo par Alain Grandbois» (*le Jour*, le 20 septembre 1941, p. 7).

² «Cher Monsieur Grandbois, Vous constaterez que j'ai dû faire appel à la main d'un ami pour écrire cette note. Une maladie des yeux m'empêche de lire ou d'écrire quoi que ce soit, ce qui fait que je n'ai pas encore pu apprécier les vers de votre ravissant volume; j'espère que quelqu'un aura l'occasion de me les lire à haute voix. Mais je sais d'avance que ces vers sont remplis d'un feu mystique et dignes de vos précédents travaux. Votre livre finement artistique peut être l'une des dernières attaches me liant au monde de la littérature et il sera, pour cette raison, doublement précieux pour moi. Je peux encore ajouter ma signature de ma propre main et vous assurer ma gratitude, Louis Dantin» (Trad. de l'éd.)

259. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

Québec, 23 mai, 1944.

Mon cher Alain,

Comme nous n'aurons pas le plaisir de t'avoir avec nous le 25 mai, je t'apporte nos meilleurs souhaits de Fête. Ton papa et moi évoquions hier au soir les beaux jours du passé. Il nous a plu tout particulièrement de revivre la joie de ta naissance. Que de rêves avons-nous fait sur ta petite tête chérie. Depuis tu as grandi, tu es devenu un homme, et la tendresse que nous portions au tout petit a grandi avec les années. Tes peines et tes joies ont été nôtres, tes espoirs, notre vie. Jeudi 25 mai, nous irons ton papa et moi communier à l'occasion de ton anniversaire. Nous parlerons de toi au bon Maître avec tout notre cœur qui t'aime. Qui mieux que Lui pourra combler nos désirs !

Je n'oublie pas que ton cadeau sera *des lunettes*², les as-tu achetées? Tu seras assez bon de me dire combien tu les as payées. En attendant, j'inclus un petit « billet » qui te permettra de faire un bon petit dîner le 25. En pensée nous serons avec toi.

Nous avons reçu ton beau livre de poèmes. Merci de tout cœur. Je t'assure, et tu le sais d'ailleurs toi-même, que je n'assimile qu'imparfaitement la poésie, mais je sais toutefois que ce qui m'échappe d'autres le saisissent pour en faire leurs délices. N'empêche que j'ai lu et relu tes poèmes avec beaucoup de goût, mettant en branle une imagination enlisée, hélas, dans la prose, mais qui tout à coup se sent renaître au contact de son cher poète. Je

¹ Autographe. 1 f. (20 x 25.5 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé I à III (BNQ, 204/9/19).

² C'est Bernadette Rousseau-Grandbois qui souligne.

me suis laissé dire que les véritables images ne sont pas celles que nous voyons. Ce sont celles des poètes qui les empruntent à la réalité, mais qui les transforment, selon la magie qui est leur secret, pour en faire une réalité de l'esprit supérieure à celle du monde sensible. Et voilà donc que convaincue, je me suis laissé glisser sur les rivages magiques et avec Muses, je répète. C'est MERVEILIEUX! Madeleine qui a lu quelques-uns de tes poèmes est enthousiasmée. Elle se réserve de les lire tous, puis de les relire. C'est une adepte celle-là, et non une convertie comme moi. Ton papa vient de recevoir ta lettre et te remercie. Je vois que tu as vu Albert Georges. Je suis heureuse que la glace soit rompue. C'est toujours mieux ainsi. J'espère que le dentiste saura enrayer tes maux de dents. C'est si souffrant. Nous attendons Gaby la semaine prochaine, et dans l'autre ce sera toi. Nous sommes des parents privilégiés de pouvoir voir ainsi nos enfants. À un autre tantôt. Je veux maller cette lettre pour que tu la reçoives à temps. Je te serre bien fort dans mes bras de tout l'infinie de ma tendresse de

Maman

Ton papa doit lire tes poèmes cet après-midi dans le parc devant la belle <mot illisible>

J'attends des nouvelles de Jean. Bientôt, il sera au milieu de nous. Probablement tu le rencontreras à la prochaine visite. Tu salueras Marg.¹ pour moi. Je serais heureuse qu'elle puisse représenter la famille en dînant avec toi le 25 mai. Bonne Fête.

¹ Marguerite Rousseau.

260. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa, le 25 mai 1944.

Cher ami,

Votre livre est beau; vous pouviez souffrir que je vous le dise après beaucoup d'autres... Je n'aime pas beaucoup les dessins de Pellan. Je les aurais voulu plus clairs². J'aime, sans doute, beaucoup «Ô tourments». Je m'y retrouve avec toute mon histoire. «Fermons l'armoire», «Que surtout mes mains», «O Fiancée», «Ah toutes ces rues», «Avec ta robe», «C'est à vous tous», sont peut-être ce que j'aime le mieux.

Je vous félicite. Barbeau vient de m'écrire qu'il est émerveillé³. Nous entendrons et lirons la critique. Elle est déjà faite. Il vaut mieux que ce soient d'autres que moi qui en parlent. J'en ai déjà parlé, et publiquement. Guy Sylvestre doit vous consacrer un article prochainement. *Le Canada*, *Le Jour* et autres tiendront à en parler⁴. Les Dominicains d'Ottawa qui, par Simone, ont vu votre livre en disent le plus grand bien⁵.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des Archives publiques du Canada (BNQ, 204/9/15).

² L'édition originale des *Iles de la nuit* incluait cinq dessins d'Alfred Pellan. Le papier choisi par l'imprimeur se prêta cependant fort mal à leur reproduction. Dans une entrevue accordée à Fernand Séguin, en 1969, Alain Grandbois parlera tout de même d'une «publication magnifique» (Voir *Poésie I, op. cit.*, p. 79, note 20), contredisant ainsi ce qu'il affirmait quelques années plus tôt. En effet, le poète avait déjà confié à Guy Robert «que Parizeau n'avait pas fait un travail très propre» (*le Devoir*, 26 octobre 1963, p. 19).

³ Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

⁴ Voir Marcel Fortin, *Histoire d'une célébration*, qui consacra un chapitre entier à la réception critique des *Iles de la nuit* (1994, p. 79-121). L'article de Guy Sylvestre que signale Dugas est paru dans *le Droit*, le 2 septembre 1944 (p. 2).

⁵ Simone Routier suivra, au début des années 40, des cours de philosophie à l'Institut des Dominicains d'Ottawa. Elle entrera, par la suite, au couvent des dominicaines de Berthierville, où elle séjournera dix mois, au cours de l'année 1942. On trouve aujourd'hui dans le fonds Simone Routier de la BNQ un *Journal du cloître*, journal inédit qui relate son expérience au couvent de Berthierville.

Je vous prie d'en préparer un autre, votre livre sur le révolutionnaire chinois retardant à cause de vous, il sera bon l'an prochain d'en produire un autre.

Bien! c'est un succès. Je vous «élogise» à nouveau et cette victoire présente doit faire germer en vous le désir d'une autre moisson d'éloges.

Je vous salue amicalement,

M. Dugas

Casier postal 106, Ottawa, Ont.

P. S. Puis-je vous rappeler que je vous ai demandé un exemplaire pour Mossé¹ que je paierai.

261. De Serge Brousseau²

Le 26 mai 1944.

Monsieur Alain Grandbois
1452, rue Union
Montréal.

Mon cher Alain,

Tu ne peux savoir combien tu m'as fait plaisir en m'adressant un exemplaire numéroté (770) des *Iles de la nuit* que mon ami Lucien Parizeau vient de publier pour toi³.

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête des ÉDITIONS SERGE Chambre 321, 1396, Ouest, rue Ste-Catherine Montréal, Canada tél. Plateau 7322. Signé à l'encre noire (BNQ, 204/9/13).

³ Exemplaire non retrouvé.

Si je suis en retard aujourd'hui dans mon travail, c'est ta faute, puisque j'ai passé la nuit à te relire. J'ai été tour à tour soumis au sublime, au désenchantement et à la poursuite des idéaux de l'auteur. Mon seul regret est de n'avoir eu l'honneur de publier moi-même tes vers magnifiques. Alain, tu es un grand poète. Je te le dis parce que tu n'as pas attendu après moi pour le savoir. Ta fierté légitime, mitigée par une modestie bien connue, te fera lire ces lignes sans crainte de flatterie de ma part. Tu connais d'ailleurs assez bien la rude franchise avec laquelle je t'ai toujours parlé...

Lucien a présenté au public un livre dont n'importe quel éditeur peut-être fier. Je lui dirai d'ailleurs moi-même toute mon admiration.

Je te sais gré de tes vœux de succès, que nous partagerons d'ailleurs tous les deux, chacun dans notre sphère.

Avec l'expression de ma plus vive gratitude, je te prie de croire, mon cher Alain, à celle de ma plus franche amitié et de mon admiration sincère.

Serge Brousseau, éditeur

ÉDITIONS SERGE

262. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

Québec, 27 mai, 1944.

Mon cher Alain,

Je viens de recevoir une lettre de Jean. Il aimerait bien te rencontrer à Montréal et me prie de te donner la date de son arrivée. Il sera à Montréal

¹ Autographe, 1 f. (19,5 x 25 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé I à III (BNQ, 204/9/19).

jeudi soir (8 hres p.m.) le 1^{er} juin. Il y restera jusqu'au samedi. Je lui ai donné ton adresse et le numéro de ton téléphone.

J'ai bien pensé à toi le 25 mai. J'ai commencé ma journée par la messe et la communion à ton intention. J'espère que tu as bien reçu ma lettre du 23 mai? Un moment donné j'ai été inquiète, me demandant si j'avais bien adressé ma lettre. Je suis si distraite. Mais de penser que tu n'aurais pas un mot de moi [en un] pareil jour me bouleversait. Qui plus que ta maman a pensé à toi le 25 mai?

As-tu fini tes séances chez le dentiste? Comment est ta santé? À ta prochaine visite, tu pourrais me dire, n'est-ce pas, combien t'ont coûté tes lunettes (afin que je remplisse mon obligation), je compte bien que tu ne négliges pas ce point de ta santé.

Ton papa vient de m'apporter *Le Jour* où il est question des *Iles de la nuit*. Nous avons été heureux de lire cette critique de Pierre Gélinas qui te fait honneur¹. Comme c'est à peu près le seul journal de Montréal qui se vend à Québec, tu voudrais bien, si on fait des critiques soit dans les journaux, d'Ottawa ou autres, nous acheter ces journaux. J'ai dans un livre spécial toutes les critiques de ton *Né à Québec* et *Marco Polo*². J'aimerais de même avoir ces dernières.

Ces jours derniers nous recevions une invitation de la part des Rousseau (Lacasse) pour assister à la première grande messe de Thomas, qui se chantera à Berthier en-bas à leur résidence d'été. Comme nous ne

¹ Pierre Gélinas conclut son article en affirmant que l'hermétisme de l'œuvre représente « la source d'un enchantement poétique que seule une parfaite sûreté de technique, jointe à un souffle authentique, peut créer. » (« Chronique des livres : *Les Îles de la nuit* par Alain Grandbois chez Parizeau, éditeur », *Le Jour*, 27 mai 1944, p. 5).

² Ce « livre spécial » est aujourd'hui conservé dans le fonds de l'auteur à la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal. Nous y retrouvons en effet diverses coupures de presse sur la réception critique de *Né à Québec* et sur celle des *Voyages de Marco Polo*, de même que plusieurs articles de journaux sur les familles Grandbois et Rousseau (avis nécrologiques, articles parus à la suite des décès d'Arthur et Maurice Rousseau et de Joseph-Émery Grandbois, avis de mariage de Louis-Jérôme Grandbois et Simonne Boucher, etc.) (BNQ, 204/7/13).

pourrons pas y assister nous trouverons peut-être un de nos enfants pour nous représenter. Il y a tout le temps d'y penser, ce n'est que pour le 2 juillet. Ça ne te tenterait-il pas d'y aller à notre place? Ce sera l'occasion de voir la famille au complet sans compter les amis. Il paraît qu'on veut faire une grande fête. Nous en reparlerons. Écris-moi un mot. Rien d'extraordinaire ici. Tout est tranquille. Notre cause est inscrite, paraît-il, pour être plaidée. Mais Mark croit, vu les retards continus, [qu'elle] ne sera jugée qu'en septembre, il est probable.

Avec toute ma tendresse, je t'embrasse. Maman¹

263. À Émile-Charles Hamel²

[15] Juin 1944.

M. Émile-Charles Hamel
Montréal

Mon cher Hamel,

Permettez-moi de vous remercier très sincèrement de la chronique que vous avez bien voulu consacrer aux *Iles d'I n³* dans le *Canada* de l'autre lundi⁴. — Il y a là cependant un point qui ne laisse pas de me gêner.

¹ Ajout en marge droite du feuillet.

² Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, non paginé. Enveloppe adressée à « Monsieur Émile-Charles Hamel // au journal *Le Jour* // 180 est rue Sainte-Catherine 180 est // Montréal ». Cachet postal daté du 15 juin 1944 (Collection privée, François Côté).

³ Pour les *Iles de la nuit*.

⁴ Cet article de Émile-Charles Hamel est le suivant : « Une œuvre de beauté : *les Iles de la nuit* » (*le Canada*, 5 juin 1944, p. 5). Émile-Charles Hamel (1914-1961) fut successivement journaliste au *Clairon* de Saint-Hyacinthe, au *Jour* et au *Canada*, et collaborateur à la *Revue dominicaine*, aux *Ateliers d'arts graphiques*, à *Place publique* et à *Québec inédit*. Il travaillera également au Service des nouvelles internationales de Radio-Canada. En 1951, il publie un roman, *Solitude de la chair* (Montréal, Cercle du livre de France, 1951, 242 p.). Mentionnons également son roman intitulé *Prix David*, paru à titre posthume en 1962, dans lequel il est fait mention de Grandbois (Montréal, les Éditions de l'Homme, [1962], 286 p.).

Comment diable puis-je vous féliciter d'un travail dans lequel vous me témoignez tant de sympathie, et qui renferme des louanges aussi flatteuses? Ce serait m'applaudir moi-même, ce qui n'est ni dans mon caractère, ni dans mes goûts. Cependant, cette part du feu étant faite, je dois très naïvement vous avouer que vous m'avez donné le plus grand plaisir. Un plaisir qui ne tient pas de la vanité, je vous le répète, mais de la réalité d'une voix *extérieure*¹ qui semble comprendre et approuver – ou tout au moins ne pas condamner. Car vous savez aussi bien que moi que nous souffrons tous, à des degrés divers, de cette inquiétude indéracinable que les gentils psychiatres de notre époque exploitent sous le terme très bien connu de complexe d'infériorité. (Freud avait sans doute du génie, mais il ne s'est jamais douté du massacre qu'il allait provoquer dans la langue française!)

Donc, merci encore, et soyez assuré de ma gratitude,

Alain Grandbois

264. De Bernadette Rousseau-Grandbois²

Québec, 26 juin, 1944.

Mon cher Alain,

Je t'ai trouvé l'air si fatigué lors de ton passage à Québec, que je suis restée inquiète. J'ai bien hâte que tu sois installé à la campagne³. Là seulement tu pourras te remettre tout à fait. Des repas réguliers, un certain

¹ Souligné par l'auteur.

² Autographe, 1 f. (19.5 x 25 cm), encre noire, recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal // P.Q. », cachet postal « JUN 26 8 PM 1944 » (BNQ. 204/9/19).

³ Grandbois passera une partie de l'été à Belœil (Voir lettre à Bernadette Rousseau-Grandbois, juillet 1944).

règlement dans ta vie, peu d'occasions d'alcool, car il faut bien se rendre à l'évidence, ta santé ne te permet plus ces légitimes satisfactions. Pour la conserver (ta santé) il te faut faire quelques petits sacrifices, n'est-ce pas? Tu es appelé à faire de belles et bonnes choses. Il faut donc te garder en forme. Je compte beaucoup sur ton séjour à la campagne. Quand pars-tu? Avant ton départ, pourras-tu m'envoyer les deux livres dont il a été question? (*Vieille fille et réponse* par Simone R.¹).

Samedi, on a demandé chez Garneau le *Canada français*². On ne l'avait pas encore reçu. Jean doit aller le redemander aujourd'hui. Je te l'enverrai si tôt en mains.

Jean a sa Bourse pour l'an prochain, mais de nouveaux règlements l'obligent à demander un permis du Ministère du travail à Ottawa. On a tant besoin de médecins que Jean redoute un peu ces dernières décisions. Jean ne semble pas goûter son séjour à Québec comme l'été dernier. Ses amis sont tous absents et Pauline n'a plus ses faveurs. Comme toujours, il allait à la dernière minute pour inviter une jeune fille à sortir avec lui. Aussi est-il refusé assez souvent. Il se propose d'aller passer une fin de semaine au camp de Mark. Je t'écris au milieu du brouhaha des enfants. Ils sont une demi-douzaine dans la cour et tapagent à qui mieux mieux. Je m'amuse à les voir agir mais je m'aperçois qu'ils me donnent un peu trop de

¹ Il s'agit des livres de Thérèse Tardif, *Désespoir de vieille fille* (Montréal, Éditions de l'Arbre, 1943, 124 p.) et de Marie de Villiers [pseudonyme de Simone Routier], *Réponse à Désespoir de vieille fille* (Montréal, Éditions Beauchemin, 1943, 125 p.).

² Ne disposant pas de la lettre de Grandbois à sa mère, il est difficile de comprendre cette allusion au *Canada français*. Un dépouillement du journal pour les dates de mai à juillet 1944 ne nous a pas permis de retracer un article portant sur Grandbois et son œuvre. Par contre, nous trouvons en première page du 25 mai, sous la plume de Jean Frederick, un article intitulé « Lendemain de Conférence » relatant le passage de Roger Duhamel à Saint-Jean d'Iberville. Duhamel avec qui Grandbois entretenait des liens étroits à cette époque. Le journaliste rappelle les propos tenus par Roger Duhamel, « venu traiter de nationalisme, dit-il, et exposer, sans en avoir l'air, des théories chères au Bloc de moins en moins Populaire. » Il conclut en affirmant « que le monde des lettres, où M. Duhamel excelle, ne parle pas le même langage que le monde politique. » Grandbois a-t-il eu vent de cet article fort peu élogieux à l'égard de Duhamel, et aura-t-il demandé à sa mère de lui faire parvenir un exemplaire du journal ?

distractions. Je perds de la suite dans les idées. À un autre tantôt donc.
Écris-moi ta nouvelle adresse et dis-moi comment tu es. Je t'aime de tout
mon cœur de

Maman

265. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa [8 juillet] 1944.

Cher ami,

Vous ai adressé mon livre rue Union².

Je sais qu'un article de Chopin sur votre livre doit paraître au
*Devoir*³.

Rencontré Rudel-Tessier⁴. Il m'a dit : «J'ai vu André Spire qui m'a
fait un bel éloge de Grandbois.»⁵ Je crois qu'il a dit que vous étiez un grand
poète, ce qui est vrai.

Je viens de recevoir un téléphone de M. Mathieu⁶. Il doit venir dans
une demi-heure.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm) à l'encre noire, écrit recto verso. Enveloppe: *Monsieur Alain Grandbois Belœil <raturé> 1452 Union Montréal Province de Québec*. Cachet postal daté du 8 juillet 1944 (BNQ, 204/9/15).

² C'est-à-dire à l'adresse postale suivante : 1452 rue Union, à Montréal.

³ René Chopin, «*Les Iles de la nuit* par Alain Grandbois», *le Devoir*, 2 septembre 1944, p. 8.

⁴ Joseph Rudel-Tessier (1913-) est d'abord connu pour sa carrière de journaliste au *Droit* d'Ottawa (1929-1939). En 1945, il sera nommé directeur littéraire des Éditions Bernard Valiquette, où Grandbois a déjà publié *Les voyages de Marco Polo* (1942).

⁵ En 1944, André Spire (1868-1966) vit en exil aux États-Unis. Il publie la même année un recueil intitulé *Poèmes d'ici et de là-bas*. En 1949, il publie *Plaisir poétique et plaisir musculaire* (José Corti), un essai portant sur l'évolution des techniques poétiques.

⁶ Non identifié.

Que faites-vous à Québec? Poète doublé du *politicien*¹ que vous êtes.

Sans doute, êtes-vous rentré de vacances?

Je serai à Montréal samedi, dimanche, lundi et mardi. Je tâcherai de vous voir.

Vous vous portez bien, sans doute, et caressez le nouveau pouvoir. Vos hommes ont l'assiette au beurre. Puisque je vous dis tout, je verrai Robert Masse² à mon passage à Montréal.

À vous,

M. Dugas

266. À *Bernadette Rousseau-Grandbois*³

Mercredi [12 juillet 1944]

Ma chère maman,

Je suis installé à «Belœil». Je dis installé, mais c'est une façon de parler, car tout est un peu primitif. Ma chambre est de la grandeur de celle de Philomène à Saint-Casimir⁴. De sorte que les grandes réceptions n'achèveront pas de me ruiner! La nourriture est convenable, sans plus. C'est le petit hôtel canadien dans un petit village canadien. Belœil me fait beaucoup penser à Saint-Casimir, en plus joli parce que la rivière est plus

¹ Ce terme est souligné par deux fois.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Autographe, 3 f. (13.8 X 21.5 cm) au crayon à mine, marge gauche rognée. Paginé de 1 à 3. Enveloppe: *Madame Henri Grandbois, 127 Grande-Allée, Québec*. Adresse de retour indiquée au recto de l'enveloppe: *Auberge des Brises, Belœil*. (BNQ, 204/9/4).

⁴ Jusqu'en 1922, Philomène Noreau a été la gouvernante de la famille Grandbois à Saint-Casimir (Archives du Projet Grandbois, Université de Montréal).

belle. Je pense qu'ici je pourrai bien travailler¹. Mais je n'y voudrais pas passer mon existence.

Dites à Madeleine que j'ai reçu son manuscrit². J'aurais voulu le voir bien avant de quitter Montréal, mais elle me l'a fait parvenir plus tard qu'il n'était convenu. J'ai été très pris ces jours derniers par mes affaires et mon déménagement, de sorte qu'il lui faudra attendre au moins une semaine avant que je le lui renvoie.

Rien de nouveau.

J'inclus dans ce mot deux lettres que j'ai reçues. Mais j'aimerais que vous me les renvoyiez. J'espère que vous avez reçu *Désespoir de vieille fille*³.

Je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur.

Alain.

P.S. Il y a aussi un article pour Mark, à propos de peinture. Voulez-vous le donner à Jeanne, qui le lui remettra.

A.

¹ Alain Grandbois rédige ou achève, à cette époque, certaines des nouvelles du recueil *Avant le chaos* qui paraîtra l'année suivante (Introduction de Chantal Bouchard et de Nicole Deschamps, *Avant le chaos, op. cit.*, p. 23-24).

² Madeleine Grandbois publiait l'année suivante, chez Lucien Parizeau, là même où Alain faisait paraître les *Iles de la nuit*, un recueil de contes intitulé *Maria de l'hospice* (Présentation, chronologie, bibliographie d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1980, 197 p.). Alain Grandbois a revu, corrigé et commenté le manuscrit de sa sœur.

³ Voir lettre de Bernadette Rousseau-Grandbois datée du 26 juin 1944.

267. *De Marcel Dugas*¹

Ottawa, [mi-juillet] 1944.
Samedi.

Cher ami,

Comme il y a quinze jours – dimanche dernier, c'était la fête de la confédération et je suis allé à Montréal afin d'avoir le plaisir de vous aller voir – comme il y a 15 jours, je suis à Ottawa, bien tranquille, n'ayant pas le désir de retourner à Montréal pour vous entendre dire des folies, renoter les élucubrations d'un cerveau en délire, des imaginations qui ne peuvent être que le fruit d'un cerveau qui travaille à faux, se complaît dans l'imaginaire, se retourne sur lui-même pour produire, mettre à jour des phantasmes délirants. Le romancier, le conteur chez vous se liguent contre moi. Vous pensez de vos amis ce que vous imaginez dans vos nouvelles ou romans. Lunatique, vous battez la campagne. Ce que vous dites, et fasse le ciel que ce ne soit pas sur les toits, porte la marque du funambule, de l'arrangeur de drains, du fourbi sur des situations compliquées. Ce n'est que du pur romanesque, du romanesque de table d'hôte, du romanesque de début d'après-midi, de la fin d'un beau jour. J'espère que vous allez vous calmer au sein des herbes, des verdure et de la montagne, prendre une notion plus juste de la réalité. Je me défends, dites-vous; mais certainement car je suis trop heureux de vous avoir pris en faute d'extravagance. Ce n'est, d'ailleurs pas la première fois, que vous pataugez dans des erreurs d'interprétation. Je vous surprends encore. C'est, laissez-moi le dire, un peu désolant pour l'amitié. C'est, à coup sûr, un manque de confiance. Je vous reconnais, on dirait que vous ne savez pas que la vie, c'est autre chose que le roman, la fantaisie d'une intelligence qui se jette à corps perdu dans la divagation. Et pourtant, vous ne l'ignorez pas. Vous savez aussi que je ne vous dis

¹ Autographe, 2 f. (20.3 X 25.3 cm), crayon noir, écrits recto verso, non paginés. Daté par Marcel Dugas (BNQ, 204/9/15).

toujours que la vérité, sans fards et sans voiles. Et vous persistez calmement, sourd comme une pierre. Vous me faites vraiment de la peine et vous me faites aussi rigoler. Quand serez-vous plus calme, plus désireux de toucher la vérité et non ce que vous croyez tel? Couchez-vous dans l'herbe, à l'ombre d'un hêtre ou d'un sapin et rentrez en vous-même. Redevenez sérieux et travailleur. Vous devez travailler : je vous rappelle à votre devoir au lieu de créer de toutes pièces des chimères sur vos amis. Le révolutionnaire chinois vous supplie de l'orner, de narrer son histoire¹. Ne batifolez pas avec tant d'abusives errances. Je vous prie, aspirez l'air de la campagne et chassez sans pitié les nuées qui vous inclinent en tentation. La pire des tentations chez vous, c'est ce défaut que vous manifestez pour le drame, les subtilités, les randonnées à travers la chimère... quand vous pensez à vos amis. Soyez plus simple, plus discret, moins adonné à la valse des abusivités [*sic*]. Il ne faut pas gâter vos jours de repos par les petites sources de l'erreur où vous trempez vos livres. Buvez du lait, mangez des œufs frais, baignez-vous dans la rivière².

À vous, amicalement,

M. D.

¹ Voir lettre de Marcel Dugas datée du 23 août 1941.

² En juillet 1944, Alain Grandbois passe un certain temps à Belœil, ville située sur la rive sud de Montréal, en bordure de la rivière Richelieu.

268. De Bernadette Rousseau-Grandbois¹

Québec, 19 juillet, 1944.

Mon cher Alain,

Je t'avoue que j'ai été un peu désappointée de ta décision de revenir en ville, je comptais tellement sur un séjour à la campagne pour te remettre en forme. Je crois avec toi que tu seras plus tranquille dans ta chambre en ville, mais il reste les repas que tu prendras un peu à la diable et irrégulièrement, c'est ce qui me chiffonne passablement. Je te souhaite un été sans trop grande chaleur, comme ces jours-ci. La température est merveilleuse, ni chaud, ni froid, un ciel sans nuage, tout ce qu'il faut pour agréablement influencer le moral.

Jeanne et Mark reçoivent cette semaine M. et Mme Lopez de Porto-Rico et un Mr. Doyle. Ils attendent aussi Grace Moore avec son mari. Mark, malgré les sollicitations pressantes de Duplessis, a refusé de se présenter, mais on croit que Ross se présentera². Ce n'est pas encore officiel. Jeanne parlera à la « radio » en faveur de l'Union Nationale. On l'a même demandé pour parler au palais Montcalm, ce qu'elle a refusé net. Elle ne se sent aucune assurance pour parler en public. Mad. doit t'écrire un mot pour te remercier de l'envoi de son manuscrit³. Elle te dira probablement qu'elle se propose de partir pour sa villégiature à <mot illisible> au commencement d'août. Jean prendra aussi quelques jours de vacances en août. Louis a congé en ce moment. Hier soir, il soupa avec nous, il était d'une humeur

¹ Autographe, 1 f. (16 x 26 cm). encre noire. recto verso, plié en deux et paginé I à III. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal // P.Q. », cachet postal « JUL 19 7 PM 1944 » (BNQ. 204/9/19).

² Deux jours après que Mme Grandbois ait écrit cette lettre, *L'Événement* annonce la candidature officielle de Ross Drouin (pour l'Union nationale) dans Québec-Ouest. Il sera défait par le libéral Wilfrid Samson, seul candidat à être également échevin à la ville de Québec.

³ Grandbois a revu le manuscrit de *Maria de l'hospice* que sa sœur Madeleine publiera l'année suivante chez l'éditeur montréalais Lucien Parizeau (Voir lettre à Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 juillet 1944).

extravagamment [*sic*] joyeuse. Simonne et Claude doivent l'accompagner à la plage de l'Île d'Orléans demain. La vie est belle, répète-t-il. Simonne l'apprécie beaucoup maintenant, elle disait à Cath. combien elle le trouvait fin son Louis. N'est-ce pas que c'est un couple bien assorti? Cath. ne passe pas un été à son goût. Ces jours derniers, on lui conseillait de prendre une « délinquante » comme « bonne » sous caution - honnête, paraît-il, mais d'humeur vagabonde. Elle a fait trois jours et s'est enfuie. Cath. ne l'a pas trop regrettée, elle avait si peu confiance en elle. Elle devra donc se mettre à la besogne sans espérer avoir de l'aide. D'ici à quelque temps, rien à faire. As-tu reçu ma lettre à Belœil? Ton papa est fort occupé à écouter les discours politiques à la radio. Il me semble que les cartes se mêlent. Que sortira-t-il de tout cela? Pour nous, rien de mieux à faire que d'attendre en silence le dénouement. Mme Paquin venue ici hier, est sûre que Godbout arrivera au pouvoir, mais d'autres ne sont pas moins sûrs que Duplessis ou le « Bloc » arriveront au pouvoir. Pour ma part je ne me sens pas d'intuition. Je suis aussi mêlée que les esprits actuels. Au revoir, j'ai hâte de te voir et je prie de toutes mes forces pour que tu trouves enfin le bonheur que désire pour toi une maman qui t'aime infiniment

Bernadette

269. À Roger Duhamel¹

Le 15 juillet [1944].

Bonjour, homme.

Homme, veux-tu me rendre un léger service. Me faire parvenir certains journaux canadiens, le tien², *le Canada*, *le Devoir*, *la Gazette*, qui

¹ Autographe, 1 f. (10.4 x 12.8 cm), crayon noir, écrit recto verso (CRLG, fonds Roger Duhamel).

² Roger Duhamel a été directeur de *La Patrie* de 1944 à 1947.

paraîtront le lendemain du jour de votation¹.

Mon voyage m'a fatigué. La chaleur est intense, il faut respirer à petits coups pour ne point se brûler les poumons.

Mes hommages à Hélène². Sois bon.

Alain Grandbois

General Delivery
Provincetown, Mass. U.S.A.

270. À Roger Duhamel³

Août [1944]

Mon cher Roger,

Merci ami, j'ai tout reçu, et je constate avec joie qu'outre ta rare vertu de l'exactitude, tu possèdes aussi celle de la diligence pour les petits services, lesquels sont le plus souvent plus ennuyeux à rendre que les grands. (Sans allusions aux Cinq)⁴. Et pour cela, lors de ton dernier soupir, ou râle — au choix — tu rejoindras d'un bond, d'un seul jet, le Septième Ciel, où tu prendras place à quelque petite droite du Père. Notre

¹ Il s'agit des élections fédérales, tenues le 8 août 1944.

² Hélène Duhamel a toujours écrit son prénom de la manière suivante : Elayne.

³ Carte postale (9.8 X 12.7 cm), au crayon noir. Reproduction d'une eau-forte du peintre Eliot Beveridge imprimée par « Cape Shore Paper Products, South Portland, Maine » (CRLG, fonds Roger Duhamel).

⁴ À l'époque de la Seconde Guerre, on désignait par l'expression «les Cinq Grands» les cinq pays les plus puissants du monde, qu'étaient alors la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union Soviétique, la Chine et la France. Tant dans *La Patrie* que dans l'hebdomadaire *Le Bloc*, organe de presse du Bloc populaire, où il signait sous le pseudonyme de Paul Laliberté, Roger Duhamel fait paraître en 1944 et en 1945, de très nombreux articles sur la politique internationale. En 1947, il publiera un recueil d'études ayant pour titre *Les cinq grands* (Montréal, Éditions Fernand Pilon, [1947], 238 p.).

«magnifique victoire»¹ m'eut exalté davantage si je n'avais été durant dix ou quinze jours, malade comme une douzaine ou deux de chiens, de sorte que mes vacances ne m'ont guère profité, comme disent les mères de famille. En plus Provincetown n'est plus le même, et la vie y est devenue d'une cherté redoutable et extravagante². Je n'y reviendrai plus.

M. se joint à moi pour vous adresser à tous deux nos meilleures amitiés.

À bientôt, et sois toujours bon dans le sens du meilleur Parti³.

Alain

271. À Bernadette Rousseau-Grandbois⁴

[26 août 1944]

Ma chère maman,

J'espère que vous vous reposez *complètement*⁵, que votre séjour à «l'Hôtel»⁶ ne vous ennuie pas d'une façon intolérable. D'ailleurs, votre supplice achève, et je vous reverrai à la maison, inquiète et trottinante⁷. Je

¹ Le 8 août 1944, l'Union nationale remporte 48 sièges, les Libéraux 37 sièges, le Bloc populaire 4 sièges. Maurice Duplessis défait Adélard Godbout et est élu pour la seconde fois Premier ministre du Québec.

² Alain Grandbois reprend des propos semblables dans deux émissions de *Visages du monde* consacrées à Provincetown (*Visages du monde, op. cit.*, p. 495-509).

³ Il faut comprendre, dans le contexte, le Bloc Populaire.

⁴ Carte postale (9.1 X 14 cm), crayon noir. Reproduction d'une photographie de l'*Indian Church* de Tadoussac Québec. Enveloppe: *Madame Henri Grandbois Hôtel-Dieu de Québec* (BNQ, 204/9/4).

⁵ Souligné par l'auteur.

⁶ Hôtel-Dieu de Québec, où la mère de Grandbois est alors hospitalisée.

⁷ Bernadette Rousseau-Grandbois est décédée le 8 septembre 1944, à l'âge de 70 ans.

serai de retour lundi ou mardi. Le temps est¹ médiocre. Cela manque de soleil.

Je vous embrasse.

Alain

272. *De Henri Grandbois*²

Québec, jeudi midi le 28 sept. 1944

Mon cher Alain,

Merci pour ta bonne lettre de mercredi reçue ce matin. Elle me donne le réconfort, comme le faisaient toutes celles que nous adressait « la chère petite maman » quand elle nous écrivait avec tout son grand cœur et sa délicatesse douceuse d'épouse et de mère bien-aimée. T'entendre me dire ce qu'elle t'a rappelé dans sa belle journée lucide du mercredi le 6 septembre, me fait du bien et me fortifie dans ces jours douloureux qui suivent la séparation... Oh! ne crois pas que je suis seul... de cœur comme d'esprit, nous nous entretenons continuellement et à tous les instants du jour, même pendant mon travail, mes prières surtout, voire quand je fais mes marches à travers les rues du Vieux-Québec qu'elle aimait tant... Conservons-lui donc, notre tendresse, nos douceurs et efforçons-nous de nous aider à suivre la voie droite qu'elle nous a si bien marquée, par son exemple, sa grande foi et son esprit si fin et si pondéré.

Pour ce qui me concerne, ne prends pas d'inquiétude, je saurai me soigner, et me faire une petite vie aussi douce et raisonnable que possible.

¹ La fin de cette lettre est écrite dans la marge gauche du feuillet.

² Autographe, 1 f. (21.5 x 28.5 cm), encre noire, recto verso, paginé II. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal ». Cachet postal « SEP 28 9 PM 1944 » (BNQ, 204/9/20).

Fais de même, et la petite Maman sera contente. Surtout, prends quelques nuits de repos, de sommeil, car tu étais bien énervé quand tu nous as laissés vendredi.

Je suis content de la bonne réception que Madeleine a eue de tes amis, Parizeau, Pellan¹ & autres, lors de son passage; et aussi pour le succès de son nouveau livre, c.-a.-d. des arrangements préliminaires, - et toujours ennuyeux, c'est entendu - concernant l'édition de ce premier ouvrage. Tu as bien fait de faire les remarques que tu as cru devoir lui donner dans ces circonstances un peu extraordinaires pour elle. Je sais que tu es *sage* et avec ton expérience, tout bon conseil a sa raison d'être. C'est ton droit d'aïnesse d'en agir ainsi, et au besoin fais-le.

Jugement a été rendu mardi, au cours de la journée, pour plein montant du billet avec les frais. C'est Jean qui m'a appris la nouvelle au téléphone à 6 hres mardi. Voilà un premier bon point de gagner... Attendons maintenant le règlement...

J'espère que Jean va pouvoir se refaire un peu de force, avant de partir pour N. Y., il aurait dû prendre au moins une semaine de congé... mais il ne le pouvait...

Madeleine fait bien de prolonger son séjour à Montréal, elle va s'éviter le froid de la maison... le chauffage commence aujourd'hui et a été retardé à cause de l'absence de [Mde Morris?] qui n'est pas encore arrivée. Louis vient me voir tous les jours ou à peu près... il est toujours optimiste. Gabrielle m'a aussi écrit lundi, Raymond projette d'aller résider à Frampton, à 9 milles de S. Malachie, paroisse de 1800 âmes et où le médecin résident doit laisser pour Montréal, ces jours-ci.

¹ Lucien Parizeau et Alfred Pellan.

Voilà en peu de mots, le va-et-vient de la maisonnée ces temps-ci.
Mon « clou » diminue graduellement.

Saluts & amitiés à Mad., Jean & autres

Ton père

Henri.

Dans tes troubles, tes difficultés, demande toujours conseil à « Maman », elle se tient là pour nous protéger et assurer notre bonheur...

Écris-moi souvent, je te répondrai. J'inclus un chèque de cent pour aujourd'hui et la balance plus tard. H. G.

J'ai lu la belle lettre que Simone¹ t'a adressée, je la relirai encore et la conserverai pour te la remettre à ton prochain voyage. Au revoir. Dad.

273. À Victor Barbeau²

Montréal, octobre 44.

Mon cher Barbeau,

Votre visite à Québec m'a très touché, et je vous en remercie profondément. Mais je vous dois des excuses. Je vous ai reçu de façon peu courtoise, sans vous inviter à vous asseoir un moment, sans vous présenter à ma famille, qui vous connaît d'ailleurs de réputation. Cependant je sais que vous me pardonneriez ces manques. Car il me faut vous dire que la mort de ma mère m'a bouleversé, j'étais très lié à elle, je l'aimais plus que je n'ai jamais aimé personne. Et aussi, quand vous êtes venu, je n'avais pas dormi

¹ Sans doute Simone Routier. Cette lettre n'a toutefois pas été retrouvée.

² Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

depuis plus d'une semaine. J'étais comme un somnambule, un automate.
Merci encore, et de tout cœur. Et à bientôt.

Alain Grandbois

274. *De Henri Grandbois*¹

Québec mardi matin 10 oct. 1944

Mon cher Alain,

Un mot seulement ce matin; nos lettres se sont croisées hier et je n'ai rien à ajouter sur le terrain des nouvelles.

Seulement je veux te dire ceci: ne sois pas triste, et fuis la solitude, si la bonne petite maman te voyait, elle en aurait du chagrin... et il ne le faut pas. Sois gai plutôt, vis de son souvenir, de sa présence si douce, si bienfaisante, elle saura bien t'apporter comme à nous d'ailleurs, le courage, la force et les moyens de passer l'épreuve et de la surmonter. Il est certain que sa puissance d'influence heureuse s'est augmenté du fait qu'elle est encore mieux placée pour travailler à nous obtenir le « Bonheur » qu'elle avait tant désiré nous donner. Donc, courage, confiance et repose-toi tranquillement pour récupérer tes forces. C'est son désir et le mien. Nous t'attendons [en] fin de semaine et descends droit à la maison; tu occuperas la chambre de Jean. En attendant je te salue,

Ton père

Henri

¹ Autographe, 1 f. (8.5 x 15.5 cm), encre noire, recto verso, paginé II. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 1452 Union Street // Montréal ». Cachet postal « OCT 10 3 PM 1944 » (BNQ, 204/9/20).

275. De Marcel Dugas¹

[Ottawa, le 16 octobre 1944]

Cher ami... et Monsieur,

R. de Roquebrune vient de me dire qu'il lit un livre de Léo Larguier intitulé : *Avant le déluge*². Avis au jeune découvreur, mettez, si bon vous semble : «Avant la bouillabaisse», «Avant le grain ou durant l'orage», etc... etc... Mettez tout ce que vous voudrez. Mais vous êtes averti. Comme je suis bon!!!

Tiens, je vous suggère : «Avant le micmac». Pour simplifier vous pourriez peut-être mettre «Tania et autres contes»³.

Je m'en fous, croyez-le bien. Et [ne] prenez pas ça mal, surtout, espèce de loufoque.

Vous êtes averti.

À vous,

Dugas

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête: PUBLIC ARCHIVES OF CANADA. Enveloppe: Monsieur Alain Grandbois 1152 ou 1452 rue Union 1152 ou 1452 Montréal P. Q. Adresse de retour, raturée par Marcel Dugas: St-Regis Hotel Toronto Ontario (BNQ, 204/9/15).

² *Avant le déluge. Souvenirs*, Paris, Éditions Grasset, 1928, 257 p. Grandbois changera le titre de son recueil et optera pour *Avant le chaos*.

³ «Tania» est le titre d'une nouvelle d'*Avant le chaos*. Parue pour la première fois dans *la Revue moderne* en septembre 1942 (p. 5-6 et p. 40-45).

276. *De Marcel Dugas*¹

[Ottawa] Mars, 1945.

Cher ami,

Je m'empresse d'accuser réception de votre livre² avant même de l'avoir lu. Si, je l'ai lu lorsqu'il paraissait dans les revues³. Il paraît bien et je sais déjà qu'il l'est quant au fond et à la forme.

Je ne puis vous cacher, l'épithète collée à ami m'a fait beaucoup rire, venant de quelqu'un qui dépasse tout ce que l'on peut appeler fantaisie⁴. C'est vous, la fantaisie, et c'est moi qui suis la gravité, la raison, la conscience. Je vous le dis sans trop rire.

Il m'a fait plaisir que vous ayez changé votre titre. Vous avez fini par comprendre qu'il n'y avait rien de blessant de ma part de vous avertir que le titre choisi d'abord *Avant le déluge* avait été pris par Larguier⁵. Ainsi de toutes les choses dont vous m'accusez avec votre fantaisie spéciale.

¹ Autographe, 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada* (BNQ, 204/9/15).

² À Montréal, Alain Grandbois publiait au début de l'année 1945 *Avant le Chaos*, aux Éditions Moderne. L'achevé d'imprimer ne précise cependant aucune date.

³ De mai à décembre 1942, Alain Grandbois fait paraître successivement quatre nouvelles dans *La revue moderne* : «Le 13», «Tania», ainsi que «Ils étaient deux commandos» et «Le Noël de Jérôme». Ces deux derniers textes ne figureront pas dans la première édition d'*Avant le chaos*. Ils seront cependant repris dans la seconde édition, datée de 1964.

⁴ Dans «Grégor», Grandbois écrit à propos de Dugas : «À mon retour de Constantinople, après un court séjour à Paris, et après une semaine de vacances ensoleillées passées sur les rives du golfe de Gascogne en compagnie de mon *ami le poète* Marcel Dugas, qui poursuivait à Guéthary le souvenir du délicieux Paul-Jean Toulet» (*Avant le Chaos*, 1991, p. 153. C'est nous qui soulignons).

⁵ Voir lettre de Marcel Dugas datée du 16 octobre 1944.

Je souhaite un vif succès à votre livre et je crois qu'il vous apportera toutes les satisfactions que vous en attendez. Je ne suis pas un sauvage, du moins je le pense.

Amitiés,
M. Dugas

P.S. *Avant le chaos* est un bon titre à mon sens. Souffrez que je me permette de le croire, et de ne pas être blessé parce que c'est *moi*¹ qui le dis.

277. De Victor Barbeau²

Montréal, le 16/3/45.

Mon cher Grandbois,

J'ai eu la curiosité de feuilleter votre livre, en rentrant hier soir, et je n'en suis sorti qu'à la dernière page en dépit du travail pressant qui m'accule.

Indiscutablement vous êtes le plus inspiré de nos auteurs et le plus exotique aussi. Vos histoires sont alertes, vivantes et discrètes dans leur indiscretion. Bien des gens vous envieront votre expérience et votre art. Pour ma part, je vous félicite des dons en regrettant, cependant, que ce parfum étranger et pénétrant ne porte pas la marque de l'Académie.

Amicalement,
Victor Barbeau

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, écrit sur papier à en-tête: *Fondée le 7 juin 1937. La Familiale Coopérative de consommation constituée en vertu de la loi des syndicats coopératifs du Québec, 5271, rue Saint-Hubert Tél: Calumet 1119 (BNQ, 204/9/13).*

278. *De Robert La Roque de Roquebrune*¹

[1945]

Cher ami,

Je viens de lire vos contes avec le plus profond plaisir. Quel talent vous avez! Et écrire des contes, ce n'est pas si facile que le croient certains braves types qui publient toutes les pauvretés que l'on peut voir dans les revues canadiennes.

Vos contes, je les avais lus dans *la Revue moderne*. J'y avais pris plaisir. Réunis en volume, ils ne m'ont pas déçu. Ils ont d'admirables qualités. Notamment, le don que vous avez de créer une atmosphère. Ils sont, aussi, remplis d'une vie souterraine qui leur donne un très grand charme. Et, enfin, cher Grandbois, ils sont intelligents, ce qui n'est pas rien dans un pays comme le nôtre où la littérature est bête.

Josée² se joint à moi pour vous féliciter de votre œuvre et vous remercier de nous avoir aimablement gratifiés d'un volume.

Bien amicalement,

Roquebrune

¹ Autographe. 1 f. (20.3 X 25.3 cm), encre noire, écrit sur papier à en-tête des *Archives publiques du Canada* (BNQ, 204/9/30).

² Josée Angers, épouse de Roquebrune (Voir lettre de Robert L. de Roquebrune datée de 1944, note 1).

279. De Simone Routier¹

Le 16 avril 1945.

Cher Alain,

Seul le séjour à Ottawa d'une amie de Paris, d'ailleurs infiniment agréable, m'a empêchée de lire plus tôt votre dernier très intéressant ouvrage que vous avez eu la gentillesse de m'adresser².

Enfin nos compatriotes commenceront à soupçonner ce qu'il y a derrière ces tempes maintenant grisonnantes peut-être!

En général, les ouvrages des nôtres se présentent comme un brave coffre de cèdre duquel on déballe force catalognes et couvre-pieds usagés, y ayant voisiné avec quelques almanachs et calendriers jaunis et quelques paires de bretelles éventées emmêlées à un foulard de chantier encore tout fleuri de jurons ou à quelque brassard de Premier-Communiant qui n'a jamais ouvert son beau paroissien romain.

Si encore il n'y avait qu'étoffes du pays! Et qu'elles fussent d'honnêtes origines.

Car si l'on sait que même les tissus <mots illisibles> ont d'abord, eux aussi, ondulé et gambadé dans les champs du <mot illisible>, on sait aussi qu'ils ont depuis rencontré, avant le métier, de fiers dessinateurs et, après, d'adroites artisanes.

Vous êtes, grâce à Dieu, écrivain de cette dernière... étoffe.

Et, par une autre comparaison, je puis dire que, au lieu de la tranche de lard salé habituelle, votre livre nous apporte une terrine magnifique de foie truffé. Et si c'est une autre... foi qu'on voudrait y substituer, je m'en console personnellement par l'appétit où ces expériences laissent leur auteur

¹ Autographe, 2 f. (17.2 X 20 cm), encre noire. écrit recto verso. Paginés 3 et 4 (BNQ, 204/9/300).

² *Avant le chaos.*

même. Il a été à tout avec passion. C'est avec passion qu'il arrivera un jour à la vérité — là où, enfin, son appétit sera satisfait à sa mesure.

«Celui qui aime sa vie la perdra.»¹ Or l'auteur de ces trois contes² n'aime pas sa vie. Je suis donc tout à l'espoir qu'un jour il la retrouvera.

Amen

Cher Alain, lisez *The Robe* de Lloyd Douglas et dites si, étant Marcellus, vous eussiez pu réagir autrement³.

J'ai reçu, il y a quelques jours le livre de Madeleine⁴. Je l'ai tout lu dans ma journée d'hier. À côté de l'impétueux torrent — plein de franchise et de danger — vous — c'est le discret ruisseau qui jase fièrement et glisse alertement [*sic*] sur les gros et fins cailloux son fil de souvenirs pleins de choses. Je voudrais bien posséder une prose aussi fluide, précise et correcte. N'est-elle pas une de nos meilleures prosatrices? Sauf Germaine Guèvremont peut-être, je ne place aucune de nos prosatrices au-dessus d'elle⁵.

Sûrement son recueil pourrait être signé d'un nom parisien. Et comment ne pas se réjouir de cette belle carrière qui s'ouvre à elle, si elle veut y persévérer.

Merci encore.

Bonnes vacances et en toute amitié,

Simone Routier

¹ Évangile selon Saint-Jean. 12 : 25.

² L'édition originale d'*Avant le chaos* regroupait quatre nouvelles, non «trois contes», comme l'affirme Simone Routier.

³ L'écrivain américain Lloyd Cassel Douglas (1877-1951) s'est surtout fait connaître par son roman intitulé *The Robe*, publié en 1942 et porté à l'écran quelques années plus tard.

⁴ *Maria de l'hospice* (Voir lettre à Bernadette Rousseau-Grandbois datée de juillet 1944).

⁵ Germaine Guèvremont publiait *Le Survenant* en 1945. Le succès de ce livre fut immédiat. Avec cette œuvre, Germaine Guèvremont s'inscrivait dans la lignée de Louis Hémon et de Ringuet, traduisant l'univers paysan d'une époque.

280. À Victor Barbeau¹

Montréal, le 14 mai 45.

Mon cher Barbeau,

Vous n'auriez pu me faire don plus magnifique que l'envoi de vos *Cahiers*², et vous n'auriez pu me faire plus grand plaisir. Car si je n'ignore pas que la collection en est devenue très rare — mais je ne suis guère bibliophile dans le sens de la seule rareté — je sais surtout, parce que je viens de lire chacun de ces *Cahiers*, ce que vous y avez mis de jeunesse, de courage, de dureté logique, de rigueur insolente et juste, de talent fichtre si personnel, qu'il ne doit rien, même aux meilleurs pamphlétaires que je connaisse.

Il me faudrait communiquer avec vous, vers la fin de cette semaine, au sujet de cet article dont je vous ai parlé. Il est en partie terminé, mais il me manque certains détails que vous pourriez me fournir. Demain, mercredi et jeudi, *je déménage*³. Plaignez-moi!

Merci encore, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Il s'agit des *Cahiers de Turc*, d'abord parus en 1921 et 1922, puis en 1926 et 1927. Victor Barbeau s'y révéla un chroniqueur redoutable, ferme, parfois même violent. Nous avons retrouvé les seize *Cahiers de Turc* dans la bibliothèque personnelle de Grandbois, déposée aujourd'hui chez un antiquaire de Deschambault.

³ Souligné par l'auteur. Depuis 1942, Alain Grandbois habite au 1452 de la rue Union, à Montréal. Au printemps 1945, il emménage au 2151 avenue Lincoln, appartement 5a.

281. *De Henri Grandbois*¹

Québec, le 24 mai 1945

Mon cher Alain,

Quand tu recevras ces quelques mots, ce sera le jour anniversaire de ta naissance, 25 mai. À cette occasion, tu me permettras de venir te faire mes bons souhaits pour une bonne fête anniversaire et mes vœux les plus ardents pour garder la santé, le succès dans tes projets et surtout une grande confiance dans l'avenir. À 45 ans, c'est la pleine maturité, c'est le meilleur temps de constater le chemin parcouru et la route à poursuivre pour atteindre le bon port. C'est aussi le meilleur moment pour s'en remettre à la bonne Providence, et en toute confiance, car rien n'arrive sans elle. Je suis sûr que c'est ce que dirait notre bonne petite maman, si elle était encore au milieu de nous. Alors, suis sa direction, et va en toute confiance vers l'avenir. C'est la meilleure manière de prendre la vie présente, c'est la seule.

À ces vœux, je veux ajouter un tout petit cadeau que j'inclus ici. Bonne et joyeuse fête et viens nous voir, quand cela fera le mieux ton affaire.

Ton père qui t'aime bien

Henri Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (9 x 15.5 cm), encre noire, recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Haddon Hall Apartm. // 2151 Lincoln Avenue // Montréal ». Cachet postal « QUEBEC MAY 24 3 PM 1945 » (BNQ. 204/9/20).

282. De Henri Grandbois¹

Québec, vendredi le 19 octobre 1945

Mon cher Alain,

Je n'ai pas souvent de tes nouvelles, c'est pourquoi je prends la plume ce matin. As-tu quelque chose de nouveau? Ta santé, comment est-elle? Qu'est-ce que tu fais de bon?

C'est un questionnaire, comme tu vois. Que veux-tu, toutes ces choses m'intéressent et beaucoup plus que tu penses. À mon stage de la vie, je reste loin des brouhahas de la vie active et souvent troublé du temps où je faisais des affaires, et je pense plutôt à celles de mes chers enfants et j'en prends ma grande part, veuille le croire. Ici, je n'entends parler de rien, je ne vois à peu près personne, excepté ceux des miens qui viennent me voir à la maison et ce sont toujours les mêmes; alors, ce sont toujours les mêmes nouvelles. Dans les loisirs, je fais quelques lectures. C'est ainsi que dans la dernière quinzaine, j'ai lu, avec grande satisfaction, *Le vieillard* de Mgr Baunard², et j'en reste encore sous tous ses charmes; c'est bien le livre qu'il me faut, maintenant que j'ai touché le soir de ma vie. Oh! j'avais déjà parcouru ce volume, il y a bien 15 ou 20 ans. Mais à cette époque, j'étais encore trop mêlé à la vie active pour en goûter toute la saveur. Il faut être vieux pour sentir comme les vieux. Je me rappelle aussi que la chère petite maman aimait bien lire et relire ce *Vieillard* qu'elle aimait profondément, car de temps en temps elle m'en lisait des pages... Raisons de plus pour me faire aimer ce beau livre que vous verrez souvent maintenant parmi les

¹ Autographe. 1 f. (21.5 x 28.5 cm), encre noire, recto verso sur papier à en-tête « Henri Grandbois // 127 Grande Allée // Québec. Télé. Résidence 2-8310 Bureau - 3-2664 », paginé II (BNQ, 204/9/20).

² Louis Baunard (1828-1929) est l'auteur de *Le Vieillard : la vie montante : pensées du soir*, paru à Paris en 1910. Ce livre a été réédité à Montréal, par les Éditions Variétés, en 1945.

volumes préférés qui reposent sur mes petites tables, au fumoir et dans la chambre à coucher.

Rien de mauvais, à Québec, ici, autour de moi. Paul n'est pas encore revenu de voyage d'Europe, mais nous l'attendons d'ici une quinzaine. Louis vient faire son tour, au moins deux fois la semaine; il tient bon à l'Arsenal, en sa qualité de « Vétéran »¹, mais il a hâte de voir revenir son ministre Barrette², pour obtenir sa position que maintenant, il désire plus que jamais. Il voit bien que la fin approche à l'Arsenal, alors il a hâte de s'en aller; c'est bien légitime, surtout s'il peut obtenir ce qu'il convoite... mais il faut attendre la bonne volonté des *Chefs*, et c'est souvent énervant!... Gaby & Raymond viennent me visiter tous les dimanches soirs, et pour souper et y passer un bout de la veillée; un dimanche, c'est Simonne & Louis, puis l'autre Gabrielle & Ray, avec Michel³, mais Louis vient tous les dimanches, et je n'en suis pas fâché, car il sait si bien égayer ces heures qui seraient peut-être un peu moroses, sans ses réparties ou histoire un peu folles mais bien vivantes...

Jeanne vient tous les jours, le midi à l'heure du dîner, quelques fois avec sa Julie, et le plus souvent seule. Mark, je ne le vois que rarement, seulement que quand je vais causer une fois par-ci par-là, un soir que

¹ Louis J. Grandbois, comptable, n'a pas été appelé à la guerre et ne peut donc pas, conséquemment, être considéré comme un « vétéran ». L'allusion faite ici par M. Grandbois renvoie sans doute au fait que l'on tient à Québec, en novembre et décembre 1945, une Commission d'enquête sur l'intégration des vétérans comme stagiaires au sein de cabinets comptables. « On a besoin de comptables agréés actuellement, lit-on dans *L'Événement*, et il ne faudrait pas décourager les démobilisés qui voudraient se diriger vers cette profession » (p. 1). Les vétérans étaient alors moins bien rémunérés que les étudiants universitaires stagiaires et réclamaient de meilleures conditions de travail.

² Fondateur en 1930 et président jusqu'en 1936 de l'Association des jeunes conservateurs du comté de Joliette, Antonio Barrette (1899-1968) a été Ministre du Travail de 1944 à 1960 dans les cabinets Duplessis et Sauvé. Le journal *L'Événement* du 13 octobre 1945 (p. 1) signale la présence de M. Barrette à la conférence de l'« Organisation internationale du Travail » tenue à Paris. M. Barrette ne sera de retour au pays qu'en novembre.

³ Fils de Raymond Paquin et de Gabrielle Grandbois.

j'arrête en faisant mes promenades. Les petits Jean & Marco¹ sont toujours intéressants et amusants. Malgré les petits moments d'ennui qu'ils me font - pas souvent, c'est entendu - je m'ennuierai de ne plus les avoir dans la maison.

Et voilà, c'est la vie qui continue, toujours la même, au soir de la course comme en son plein midi.

Saluts & amitiés les plus affectueux, surtout écris et viens me voir quand tu le pourras.

Ton père dévoué

Henri G.

Dans tes moments de dépression, pense à la petite Maman qui veille toujours sur nous, prie-la même, elle te soutiendra et te consolera.

Ton père

H. G.

283. *De Henri Grandbois*²

Québec, le 31 octobre 1945

Mon cher Alain,

Je constate à la lecture de ta dernière lettre que tu as été malade et que ton moral en a été aussi affecté quelque peu. Mais il ne faut pas s'en faire, surtout s'en faire trop; ce qui est important, c'est qu'il faut prendre les choses et les gens comme ils sont... pas mieux, pas pires. Alors, maintenant

¹ Tous deux fils de Paul Gagnon et Catherine Grandbois.

² Autographe, 1 f. (9 x 15.5 cm), encre noire, recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Haddon Hall Apartm. // 2151 Lincoln Avenue // Montréal ». Cachet postal « QUEBEC OCT 31 8 PM 1945 » (BNQ, 204/9/20).

que la santé revient, force le moral à suivre sa trace et tout reviendra en place. Au cours de ma longue vie, que j'en ai éprouvé de ces moments de hausse et de baisse avec ma santé délicate, fragile, qui brisait non pas seulement mon corps mais aussi mon moral, ma volonté et mon énergie, et la vie reprenait... C'est naturel que veux-tu! Et les gens, ô mon Dieu, ils sont restés toujours les mêmes... puisqu'on apprenait dans la grammaire latine de mon temps (il y a maintenant 60 ans passés!!!) le précepte déjà vieux : *Donec eris felix, multos amicos numerabis!*¹.

Donc trêve à ces tristes pensées, et courage pour continuer la vie, jusqu'au bout.

Ces temps-ci, je lis *Le Vieillard* de Mgr Baunard et le *Temps d'une conversion* de Paul Féval ; j'y trouve de belles pensées avec une couleur bien réelle de notre passage sur la planète terrestre; tout ça prépare pour le « grand voyage » qu'il me faudra entreprendre bientôt. C'est le soir, tu sais, et je m'efforce de le bien passer pour pouvoir entrer dans l'autre vie qui sera, elle, exempte de tous ces tracas dont est fait le présent. Soigne-toi bien et pense souvent à ton vieux père qui veut ton bien et ton bonheur pour toujours. J'inclus un chèque pour acquitter ton loyer.

H. G.

¹ Allusion à un passage d'Ovide, extrait de *Tristes* (1.9, 5-6) : « Donec eris sospes, multos numerabis amicos : Tempora si fuerint nubila, solus eris. », pouvant être traduit de la manière suivante : « Tant que tu seras heureux, tu compteras de nombreux amis, mais si le temps devient sombre, tu seras seul. » (Ovide, *Tristes*, texte établi et traduit par Jacques André, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 1968, p. 27)

284. À Roger Duhamel¹

[Automne 1945]

Bonjour Roger la Honte²,

Je viens de recevoir ton article³, qui m'a fait le plus grand plaisir. Et je t'en remercie de tout cœur. J'espère que dès mon retour à Montréal, nous pourrons nous rejoindre pour célébrer la victoire de ton chef⁴.

Je me porte fort bien. Je fais [de] la pêche et [de] la chasse. Petite pêche et petite chasse. Mais ça donne l'illusion de...

Mes hommages à Hélène, et crois à mon amitié.

Alain Grandbois

285. À Marcel Dugas⁵

Montréal. Janvier 46.

Mon cher ami,

D'abord je dois, comme toujours hélas!, m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. J'ai passé deux semaines à Québec, où tout était

¹ Deux cartes postales écrites à l'encre bleue. Reproduction de *Harp of the four winds* et *The Road to the spring* de Marshall Gardiner, Nantucket Island, Massachusetts (CRLG, fonds Roger Duhamel).

² Grandbois fait allusion ici à la défaite de Roger Duhamel, candidat du Bloc Populaire dans la circonscription de Saint-Jacques aux élections de juin 1945.

³ Roger Duhamel publie dans le courrier des lettres de *L'action nationale* une chronique sur *Avant le chaos* (vol. XXV, n° 4, avril 1945, p. 291-293). Sous le pseudonyme de Paul Laliberté, il fait paraître un article consacré au recueil de nouvelles de Madeleine Grandbois, *Maria de l'hospice*, dans *Le Bloc* du 11 avril 1945 (p. 6).

⁴ André Laurendeau est élu chef du Bloc Populaire en février 1944. Il sera député du district Montréal-Laurier de 1944 à 1948.

⁵ Autographe, 2 f. (21.5 X 27.8 cm) au crayon noir, écrit recto verso sur papier «Berkshire Bond, Made in Canada». Seul le recto du second feuillet est paginé: «3/». Enveloppe: *Monsieur Marcel Dugas 173 rue Cooper, 173 Ottawa Ontario*. Cachet postal daté du 24 janvier 1946 (ACA, fonds Marcel Dugas).

assez triste, j'ai rapporté certains lambeaux de cette tristesse à Montréal, et je me suis tapi dans ma tanière. De sorte que j'ai tout négligé.

Ensuite, je dois vous remercier de m'avoir prévenu du *Passage de l'Homme*¹, et je m'étonne que vous puissiez imaginer que j'en sois fâché. Au contraire, vous me rendez là un très grand service, et j'aurais été très embêté de me servir d'un titre qui appartient à un autre, même si les Goncourt ne l'avaient point couronné. À ce propos, c'est un double remerciement que je vous dois, car je me rappelle l'aventure d'*Avant le déluge*², que vous m'avez évitée aussi. Mon cher, je suis votre Moïse, vous me sauvez des eaux! Pour être plus sérieux, vous me sauvez d'un certain ridicule, ce qui est bien plus grave. Mais entre nous, avouez que je n'ai point de chance avec mes titres.

Et ensuite encore, je vous remercie pour Marguerite et moi de la charmante invitation de Bérengère³, que nous acceptons avec le plus vif plaisir, pour la date qui vous conviendra, car je ne crois pas que je sois obligé de retourner à Québec, sauf imprévu, avant quelques semaines. Donc, à votre choix.

J'ai aperçu votre ami Barbeau l'autre jour au restaurant *Pierre*⁴. Il semble complètement remis de sa mauvaise alerte de l'automne dernier, et sa cravate à pois, de dernier chic, semble prophétiser de belles saisons frissonnantes de jeunesse et d'optimisme.

¹ *Passage de l'homme* a d'abord été l'un des titres choisis par Grandbois pour son second recueil de poèmes. C'était également le titre d'un roman de l'auteur français Marius Grout, publié en 1943 et primé par le Goncourt. (Dans *Présence d'Alain Grandbois*, Jacques Blais résume ce roman de Grout (Presses de l'Université Laval, «Vie des Lettres québécoises», 1974, p. 146-147)). Grandbois révisera son choix et le recueil *Rivages de l'homme* paraîtra finalement à compte d'auteur, achevé d'imprimer sur les presses de Charrier et Dugal, le 21 mai 1948 (*Poésie I, op. cit.*, p. 85-90).

² Voir lettre de Marcel Dugas datée du 16 octobre 1944.

³ Bérengère Courteau, nièce de Marcel Dugas.

⁴ Restaurant français situé sur la rue Labelle. Le groupe de *La Relève* s'y rencontrait au début des années 1930.

Et vous mon cher ami, comment la vie vous traite-t-elle? Vous soignez-vous un peu, au moins? Il le faut, les temps sont ingrats, et pour ma part, je ne me sens pas le besoin d'escalader la plus haute montagne du monde pour apercevoir les premières paupières mauves du crépuscule.

À bientôt. Et tout à vous.

Alain G.

286. *De Marguerite Brosseau*¹

Montréal 24
2-II-1946

Monsieur,

À la Bibliothèque Municipale, un Comité s'occupe d'établir des contacts entre les écrivains canadiens et leurs lecteurs. On connaît la passion du public pour tout ce qui concerne ses auteurs préférés. Malheureusement, les lecteurs les plus assidus d'un écrivain n'ont que très rarement la bonne fortune de le rencontrer et de lui manifester leur sympathie et leur admiration. De leur côté, il semble que les auteurs eux-mêmes seraient heureux de connaître les plus fervents et de sentir chez eux une compréhension et un enthousiasme qui les stimuleraient et les reconforteraient. Le Comité invite donc les meilleurs auteurs canadiens à venir faire, à la Bibliothèque municipale, une causerie familière dont les auditeurs sont pour la plupart des abonnés de l'institution. On bannit de la réunion tout ce qui pourrait lui donner un caractère guindé et solennel.

¹ Dactylographie, 2 f. (21.5 X 28 cm) (Bibliothèque municipale de la Ville de Montréal, fonds «Votre auteur préféré», lot 5, cartable 1 et 2, chemise datée de 1945-1946-1947).

L'auteur invité entretient l'auditoire de ses expériences, de ses difficultés, de sa manière de travailler, de la façon dont ses personnages s'imposent à lui, bref de tout ce qu'il veut bien révéler de lui-même à ses lecteurs. Après la causerie, les personnes présentes peuvent poser des questions à l'écrivain, discuter un peu avec lui, lui faire signer des volumes. Le Comité veut que son hôte se trouve dans une ambiance toute simple et cordiale et qu'il ait vraiment l'impression d'être le héros d'une fête intime.

Pour connaître les auteurs préférés des abonnés de la Municipale, le Comité a décidé de recourir au scrutin, et, depuis le début, le nom d'Alain Grandbois est revenu si souvent, qu'il sera impossible à celui-ci de ne pas se rendre au désir d'un si grand nombre de lecteurs qui veulent l'entendre et le connaître. Nous avons donc pensé que vous accepteriez de venir à la Municipale, à titre «d'auteur préféré», un soir de votre choix, dans la semaine du 25 mars. S'il vous était impossible de venir à ce temps-là, dites-nous quelle autre époque vous conviendrait mieux.

Nous pouvons vous offrir pour cette causerie un cachet de cinquante dollars. Si vous désirez d'autres renseignements, n'hésitez pas à nous les demander.

Nous nous plaignons à croire que vous voudrez bien nous faire l'honneur d'accepter notre invitation et nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'assurance de notre haute considération.

Pour le Comité de «Votre auteur préféré»,

La présidente,

Marguerite Brosseau

à Monsieur Alain Grandbois
App. 5a, 2151, avenue Lincoln, 2151
Montréal 25

287. À Marguerite Brosseau¹

Montréal, le 6 mars 1946.

Mademoiselle,

Je vous dois quelques centaines de mille excuses pour n'avoir pas répondu plus tôt à votre si charmante et si amicale invitation. Et vous m'en voyez tout à fait navré. Mais aussi, permettez-moi de me disculper. J'ai retardé le moment de vous répondre parce que je conservais l'espoir de pouvoir accepter cette invitation. Ma santé, qui est extrêmement médiocre, paraissait s'améliorer, ces derniers temps. Mais ce n'était qu'illusions. Si je m'engageais vis-à-vis de vous pour une date fixe, ce serait tenter la chance du joueur. Et je ne crois plus, hélas, ni à la chance, ni au jeu. Il m'est déjà arrivé d'être obligé de me «décommander» la veille, et c'est fort ennuyeux.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi, et je regrette d'autant plus mon abstention obligatoire que des écrivains que j'estime beaucoup, comme Panneton, Desrosiers, Rina Lasnier m'ont fait le plus grand éloge de votre public, de sa sensibilité et de sa très grande compréhension. Je souhaite cependant que vous ne considériez pas ce refus comme définitif et perpétuel. Le soleil viendra avec le printemps, l'été. Peut-être pourrions-nous alors arranger quelque chose pour l'automne ou le début de l'hiver?

Je vous remercie encore et veuillez me croire votre très dévoué,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 3 f. (21.5 X 28 cm). encre noire, non paginés (Bibliothèque Municipale de la ville de Montréal, fonds «Votre auteur préféré», lot 5, cartable 1 et 2, chemise datée de 1945-1946-1947).

288. À Victor Barbeau¹

Montréal, etc... [Fin mai 1946]

Monsieur Victor Barbeau
de l'Académie canadienne-française
À Montréal

Mon cher Barbeau,

Vous êtes un homme selon ma fantaisie, c'est-à-dire selon mon cœur, mais je ne puis aller vous voir vendredi, cela m'est rigoureusement impossible. Et puisqu'il vous faut tout savoir, c'est que j'aurai, entre vendredi et samedi, 46 ans, et que, M. et moi, nous avons établi déjà une sorte de convention qui veut que nous célébrions nos anniversaires seuls tous les deux, dans une gaieté factice naturellement, car chaque année ajoutée de plus à nos âges n'est pas la chose la plus rigolote du monde. Vous comprendrez, vous m'excuserez, je verrai Chauvin² jeudi, je serai chez vous samedi, et M. qui me charge de vous remercier, Lucile³ et vous, viendrez dimanche, si le temps n'est pas à la tornade, au raz de marée, ou aux tremblements de terre.

À très bientôt, mon cher ami. Si j'étais évêque, je vous bénirais. Mais je ne suis même pas sous-diacre. Et continuez d'être bon.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Il pourrait s'agir d'Édouard Chauvin ou de Jean Chauvin, son frère. Édouard Chauvin (1894-1962), poète et journaliste, collabora au *Canada*, à *La Patrie*, à *La Presse*, au *Bien Public* et au *Nouvelliste de Trois-Rivières*. Il fut également très lié à Philippe Panneton, Honoré Parent et Roger Maillet, avec qui il fonda le groupe littéraire «La Tribu des Casoars». Jean Chauvin (1895-1958) fut journaliste au *Devoir* et à *La Revue populaire*. Mais il s'intéressa davantage aux arts plastiques (Membre du comité des finances du Musée des Beaux-Arts de Montréal) et publia, en 1928, *Ateliers. Études sur vingt-deux peintres et sculpteurs canadiens* (Montréal, Louis Carrier & Cie. Les Éditions du Mercure, 1928, 266 p.).

³ Lucile Clément, épouse de Victor Barbeau.

289. À Victor Barbeau¹

Samedi, [8] août [1946].

Mon cher Victor Barbeau,

Êtes-vous fâché vous aussi? Vous ai-je blessé? Des esprits jaloux vous ont-ils fait entendre, par glissements, par insinuations, par l'intermédiaire de petites larves insignifiantes, mais grouillantes, que j'étais votre ennemi, l'homme impossible, et très infrequentable?

Sans doute, je suis doué de tous les péchés d'Israël, et des autres. Et je me suis gorgé, et je vous l'avoue sans trop de fausse honte, de tous ces péchés d'Israël, qui possédaient la peau fine et blanche, la cuisse alerte et l'œil romantique. C'était dans ma jeunesse, que je ne regrette que pour ne pouvoir plus la recommencer. Le reste m'est égal, et l'âge, qui me diminue, je l'accepte avec une grande philosophie. — Les raisins verts, etc... — en somme, comme il faut se faire une raison, je me suis fait, et je continue de me faire, chaque jour, une petite raison, à ma taille, et bien sur mesure², une petite raison à moi. Et je suis ainsi à peu près tranquille.

Pour parler de choses moins sérieuses, voici un chèque de ma sœur Madeleine, signé depuis plus d'un mois, pour *Liaison*³. Une autre sœur à moi⁴ devait m'en fournir un plus nourri, je l'attendais, il n'est pas venu, il viendra, j'en suis sûr, mais comme il tarde vraiment trop. — J'aurais voulu vous envoyer les deux ensemble, pour un peu vous encourager! — Je me contente de.

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Victor Barbeau a publié *Mesure de notre taille* (Montréal. Le Devoir, 243 p.).

³ Fondée en 1947 par Victor Barbeau, *Liaison* cessera de paraître en 1950. Consacrée à l'art et à la littérature, cette revue fut la première du genre au Québec à être la propriété d'un syndicat coopératif.

⁴ Sans doute est-il fait allusion ici à Jeanne Grandbois-Drouin.

J'ai vu Dugas. Je l'ai trouvé diminué et vieilli. Il était fâché lui aussi, beaucoup contre vous, un peu, bien qu'il ne l'ait jamais avoué, contre moi. À propos de la «Familiale», et de sa dernière causerie¹. J'ai tenté de lui expliquer que vous n'étiez pour rien dans la maigreur de l'assistance. Il a semblé comprendre. Nous avons passé une journée ensemble. Il avait soudain des absences de mémoire, des arrêts de mots. Je pense qu'il est très atteint, je pense qu'il est assez foutu.

Soyez heureux dans votre campagne, continuez de faire votre petit dictateur, avec du charme pour les belles voisines, et soignez-vous bien. Car nous vieillissons.

Permettez-moi de baiser d'une façon extrêmement élégante et très galon rouge, l'un des dix doigts de votre femme Lucile.

Alain Grandbois

290. À *Guy Sylvestre*²

Le 19 octobre 1946.

Monsieur Guy Sylvestre
Ottawa.

Mon cher Critique,

Les dieux ont chargé les hommes de lourds dons précieux, qu'ils se sont empressés de rejeter avec la plus grande désinvolture. La malheureuse

¹ Président fondateur d'une coopérative de consommation (de 1937 à 1960). Victor Barbeau avait invité Marcel Dugas à venir prononcer une conférence à la salle de la «Familiale». Dugas choisit de parler, le 14 avril 1946, de Louise Read et de la Comtesse de Noailles, qu'il avait fréquentées à Paris. L'accueil du public, ce soir-là, aurait cependant été plus que réservé.

² Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), signé à l'encre noire (BNC, fonds Guy Sylvestre).

aventure de P.¹, ne tient pas du manque des dieux. Que puis-je vous dire de plus?

Je vous remercie de l'attention que vous voulez bien me porter, et j'accepte avec joie l'invitation que vous me faites de vous donner quelques poèmes pour votre *Revue*². Mais il faudrait qu'ils paraissent avant la fin de cette année, car je suis en pourparlers avec une maison d'édition de Montréal³, qui doit, si cela s'arrange naturellement, les publier tout au début de la saison prochaine.

Autrement, j'imagine que cela serait assez délicat. Et il y a autre chose aussi. Vous me parlez dans votre lettre des *Iles de la nuit*⁴. Les poèmes qui composent ce manuscrit que devait publier P.⁵, sont plus durs, plus hermétiques que ceux des *Iles*. Mais pourquoi pas?

Je vous ferai parvenir, dans le milieu de cette semaine, quelques-uns des poèmes de *Rivages de l'homme*⁶. Si vous les publiez, je sais que, comme vous me le promettez, vous y poserez votre attention. J'attache beaucoup d'importance au jeu de la typographie, à une nette composition.

¹ La «malheureuse aventure» dont il est ici question ne peut être que la faillite de la maison d'édition Lucien Parizeau & Cie, en 1946, après avoir publié une cinquantaine de titres depuis son ouverture, trois ans plus tôt (Silvie Bernier, «Un résistant canadien : l'éditeur Lucien Parizeau», *Éditeurs transatlantiques*, Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Sherbrooke/Montréal, Éditions Ex Libris/ Triptyque, coll. «Études sur l'édition», 1991, p. 43-80).

² Guy Sylvestre dirigeait alors la revue *Gants du ciel* fondée en septembre 1943.

³ On ignore de quelle maison d'édition il pouvait s'agir. Alain Grandbois publiera finalement son troisième recueil de poèmes à compte d'auteur.

⁴ Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Guy Sylvestre dans le fonds Grandbois de la BNQ.

⁵ Lucien Parizeau.

⁶ Quatre poèmes de *Rivages de l'homme* paraîtront dans diverses revues. Il s'agit de «Corail» (*Poésie* 46, n° 1, 1946, p. 72-74), «Poème» (*Liaison*, vol. 1, n° 1, 1947, p. 9-11), «La route invisible» (*l'Action universitaire*, vol. 14, n° 2, janvier 1948, p. 136-138) et «Libération» (*Ibid.*, p. 139-141). On annoncera dans la revue *Gants de ciel*, un poème ayant pour titre «Saga». Aucun texte n'a cependant été répertorié sous ce titre dans le fonds Grandbois de la BNQ.

Soyez sûr de mon estime intellectuelle,
Alain Grandbois.

Alain Grandbois, 2151, avenue Lincoln, Montréal.

291. À *Victor Barbeau*¹

Montréal, le 5 nov. [1946]

Mon cher Barbeau de la Barbotière²
Je n'ai reçu votre lettre du 1^{er} que ce soir
Le 5 de ce mois de novembre
La poste se fout des solitudes pulmonaires
(pulmonaires est pour la rime naturellement)
Et des repos «pleurésiques» et de nous tous
en somme
Elle nous a trompés elle nous a trahis c'est
une grande putain véritablement
N'en parlons plus n'en parlons plus

Pour aller vous voir c'est impossible
Margharita loge deux fils une fille un neveu³

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Nom donné à la maison d'été de Victor Barbeau, située à Morin-Heights, dans les Laurentides.

³ De son premier mariage, en 1921, avec Bernard Devlin, Marguerite Rousseau (qui épousera Grandbois en 1958) a eu quatre enfants : Charles, Mark, Bernard et Patricia (Simon Dupuis, *op. cit.*, p. 4). Le neveu dont il est question ici pourrait être Pierre d'Auteuil.

Je pars pour Québec demain soir
Afin d'améliorer une situation qui ne tient
qu'à quelques fils
Tout cela n'a aucune sorte d'importance
Sauf pour
Ne pas s'abandonner soudain ne pas crouler
ne pas abandonner¹
Il n'y a jamais eu d'invitation qui m'ait
plus tenté que la vôtre
Votre accueil cordial rieur votre sens de
la vie courageuse
Et cet entêtement que vous avez de garder
ceux du choix du vôtre
Malgré ces idées qui nous séparent
comme... mais comme quoi?
(Je ne fais jamais de signes pour l'amitié
les signes étant inscrits partout)

Alas alas nous n'irons pas froisser dans
vos sentiers les feuilles mortes
J'adore le dernier automne plus que tout
Serez-vous encore
À la Barbotière la semaine prochaine
Nous irions vous voir et vous tenterez de nous
faire rire

¹ La suite de cette lettre se trouve reproduite sous la forme d'un poème dans *Poésie II*, intitulé « Il n'y a jamais eu... » (*Poésie II, op. cit.*, p. 282).

Ou nous tenterions de vous faire rire
Nous vous aimons beaucoup parce que vous êtes
un type propre très rare
Au musée, mon cher ami, au musée!

Mon cher Victor B.,

C'est J. Chauvin qui m'a dit, il y a déjà trois semaines, que vous étiez malade. Il y a eu également, et dans le même temps, une séance de l'A. C.-F. La séance a été miteuse, et mon inquiétude était grande, non pour l'A. C.-F., mais pour votre état de santé. J'ai téléphoné, deux ou trois fois à votre maison, en ville, mais la communication était «engagée». Je vous croyais à Montréal, je croyais que vous continuiez d'être le bavard charmant, malgré les «choses pleurales», que vous êtes d'habitude. (Que vos rebuts de pleurésies ne vous enlèvent pas votre sens d'ironie, d'humour!) — Je suis allé chez Rocarri¹, par deux fois, le vendredi. Vous n'y étiez pas. Ne nous attendrissons pas, ne pleurons pas, votre heure — l'HEURE — n'est pas venue. Écrivez-moi un mot, je reviens de Québec vendredi soir. — Et dites-moi si vous venez à ce déjeuner du samedi pour Duhamel². Et si des invités étrangers à l'Académie sont admis.

A. G.

M. aimerait voir Duhamel.

¹ Il s'agit, en fait, du restaurant *Chez Roncari*, et non «Rocarri», comme l'écrit Grandbois, qui était alors situé au 1115 boulevard Saint-Laurent, à Montréal.

² À l'occasion du 1^{er} Congrès des journalistes de la Province de Québec, tenu à l'hôtel Windsor à Montréal, Roger Duhamel prononcera le 9 novembre une conférence sur les «qualités et les qualifications nécessaires à un journaliste» (*La Presse*, 11 novembre 1946, p. 10).

292. *De Victor Barbeau*¹

ce jeudi 8-XI-4[6]

Mon cher Grandbois,

Votre lettre est charmante, presque une île dans ma nuit, mais je ne suis pas homme à m'en contenter. C'est votre compagnie qu'il me faut ou celle du diable. Ne soyez pas aussi lent et aussi tortillard que la poste. Il y a un train qui quitte Montréal lundi vers trois heures et demie (informez-vous à la gare Centrale de Morin Heights). Que Marguerite fasse de son mieux pour vous accompagner. Sinon, j'en serai de nouveau réduit à l'aimer à distance et en silence. Arrivé à Morin, prenez un taxi et faites-vous conduire chez moi (50 sous). Je vous garderai toute la semaine et vous empoisonnerai pour la vie. Si le temps vous paraît trop long, je vous mettrai à la porte jeudi matin. Je ne le pourrai pas plus tôt car il n'y a pas de train. On ne s'habille pas à la Barbotière; votre petit baise-en-ville suffira donc. Si vous avez besoin d'autres renseignements, demandez-les à ma femme (FI-8807). Quant à Duhamel, je ne ferais pas deux pas pour aller l'entendre : c'est un trop petit bourgeois.

À très bientôt,

Barbeau

¹ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), signé encre noire (BNQ, 204/10/17).

293. À Victor Barbeau¹

Le 12 nov. 46.

M. Victor Barbeau
Montréal

Mon cher ami,

Je devais vous écrire plus tôt pour cette fin de semaine, à la Barbotière, qui a été parfaite, malgré votre sens inné de la dictature, du commandement. Mais vous avez réussi de camoufler, de voiler ce mauvais instinct, et vous avez été l'hôte magnifique!

J'aurais aimé vous voir, pour vous remercier de vive voix, mais je dois partir pour Québec demain, et je ne sais qu'en j'en (*qu'en j'en*², quel français, bon dieu?) reviendrai. Je vous ferai signe. Mes hommages à Lucile votre femme, qui a un sourire que j'aime beaucoup.

Alain Grandbois³

294. À Simone Routier⁴

Le 11 décembre 1946.

Ma chère Simone,

Dugas me demande de t'écrire pour te remercier des fleurs magnifiques — je les ai vues — que tu as eu la générosité, et la bonté, de lui

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² C'est l'auteur qui souligne.

³ Alain Grandbois ajoutait en marge gauche de ce même feuillet, après avoir esquissé le buste d'une femme : «Mais voilà le type de sourire que je n'aime pas beaucoup. Je vous laisse le soin de deviner qui elle peut être!»

⁴ Autographe, 3 f. (21.5 X 28 cm), encre noire. Non paginé. Numéroté «45», «45²» et «45³», encre verte, par Simone Routier. Enveloppe: *Mademoiselle Simone Routier Aux Archives du Canada Rue Sussex Ottawa*. Cachet postal daté du 12 décembre 1946 (BNQ. 234/4/8).

envoyer¹. Il se meurt lentement. Et c'est affreux. Il espère cependant. Il s'accroche aux moindres mots, aux plus petits regards d'espoir. Mais dans la nuit, quand il est seul, il doit comprendre. Il attend le jour, et les visites, et la rumeur du monde pour retrouver une sorte de plain-pied qui lui échappe sans cesse. Et cela doit être encore plus affreux. Il faudrait mourir jeune, d'un coup. Je vais voir Dugas tous les jours. Mais ce n'est pas Dugas que je vois, c'est une sorte de vieillard anonyme qui hoquète [*sic*] et qui vomit. Et qui se défend. Mais qui est encore lucide. Avec la lucidité que pourrait avoir un ouvrier, un paysan, n'importe qui. Et d'autres brèves lueurs. Sa grande joie, — et plus que mes visites — ç'a été tes fleurs. Et ensuite une lettre de M. Lanctot².

Il a été, il y a une semaine, tout à fait mourant. On lui a donné l'Extrême-Onction. Dimanche, il s'est confessé et a communié. Je ne te dis pas ces choses pour ou contre. Je sais que tu es très croyante. Comme tu as bien connu Dugas, et que les êtres comme toi s'inquiètent du salut de chacun, sois rassurée. (Il n'y a aucune espèce d'ironie dans ce que je t'écris. Il y aurait beaucoup d'envie, au contraire. Car je ne suis pas un être comme

¹ Le 15 novembre 1946, Marcel Dugas était hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Montréal des suites d'une crise cardiaque (Louis-Guy Gauthier, «Que sont mes amis devenus...», *Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947 : chronologie*, Joliette, Édition privée, 1987, p. 13). Marcel Dugas est décédé le 7 janvier 1947.

² Historien, archiviste, Gustave Lanctot (1883-1975) a écrit, de 1926 à 1969, de nombreux ouvrages et articles sur l'histoire du Canada. Il fut, entre autres, Président de la Société Historique du Canada, membre de la Société Royale du Canada, occupa plusieurs fonctions aux Archives du Canada à Ottawa entre 1912 et 1920, avant d'être nommé chef des Archives françaises, sous-ministre (1922-1937) et archiviste du Dominion (de 1937 à 1948). Le 13 décembre 1946, G. Lanctôt écrivait à A. Grandbois : «Cher M. Grandbois, Votre lettre, la seconde, me désespère. J'avais espéré que ce grand enfant par le cœur et par l'enthousiasme, qu'est notre ami Dugas, aurait encore quelques années de vie agréable au milieu de ses livres et de ses amis, dans ce Montréal qu'il aime tant! Hélas! D'autre part, je suis heureux d'avoir, par le ton intentionnellement léger de mes lettres, participé à lui jouer la comédie de l'espoir. C'est un service inestimable que vous lui rendez d'ainsi le laisser glisser, sans qu'il s'en doute, vers l'inévitable issue [...]» (BNQ, 204/9/25). Aucune lettre de Grandbois à Lanctôt n'a été retrouvée dans le fonds Gustave Lanctôt des Archives nationales d'Ottawa.

toi, et je le regrette. *Je n'ai pas trouvé la voie!* je te raconte cela simplement, et sans pathétique, veuillez bien me croire.)

Si maintenant tu lui écrivais un petit mot, d'encouragement, de lumière, je suis sûr que cela lui ferait encore du bien. Ne lui parle pas de Dieu, avec qui il est réconcilié, mais du soleil, des fleurs, du printemps, de n'importe quoi, ma chère Simone, qui tienne à la jeunesse. Il n'en sera jamais sorti que pour mourir. Beaucoup de poètes sont ainsi.

Dis-lui que je t'ai remerciée de sa part. Il se méfie de moi, qu'il connaît comme l'être le plus négligent au monde. Cela ne t'empêche pas non plus de m'envoyer un petit mot.

Alain G.
2151 Ave. Lincoln
Apt. 5A. Montréal

295. *De Victor Barbeau*²

— SERVIR —

syndicat coopératif des lettres et des arts S. R. (1941) ch. 290

Votre coopérative vous présente ses meilleurs vœux de Noël et du Nouvel An et vous rappelle que le premier numéro de *Liaison* paraîtra en janvier prochain. Au sommaire figure : Léo-Paul Desrosiers, Rina Lasnier, Lionel Groulx, Enrique Amorim, Alain Grandbois,

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Carte de souhaits (8.7 X 14 cm) dactylographiée. Enveloppe adressée à « M. Alain Grandbois // 2151 Lincoln // Montréal ». Cachet postal daté du 22 décembre 1946 (BNQ, 411/1).

Germaine Guèvremont, Michel Veber, F. A. Angers, T. A. Birch, J. Simard, Léon Lorrain, Victor Barbeau, Alfred Laliberté, etc.

L'assemblée générale, dont vous lirez le compte rendu dans *Liaison*, a exprimé le vœu que *chaque*¹ sociétaire recrute un nouveau membre d'ici le 20 janvier. Nous mettons donc toute notre confiance en vous. Notre service de librairie pourra vous procurer, dès le mois prochain, tous les livres que vous désirez.

Le président,
Victor Barbeau

21-XII-46

296. De Henri Grandbois²

Québec le 31 déc. 1946

Mon cher Alain,

Merci pour tes bons souhaits du Nouvel An et aussi pour les vœux de Noël dans ton message reçu la veille. Je n'ai pas répondu plus tôt, j'espérais t'exprimer de vive voix les *miens*³ les plus ardents *demain* avec tous les autres membres de la famille, en même temps que ma *bénédictio*n que j'étendrai, - sois-en assuré - jusqu'aux pays de Montréal, pour que tu puisses en profiter avec tous les autres membres de la famille.

Rien de nouveau non plus à Québec; il fait aussi un dur temps, bien que nous ayons eu un automne beau et doux.

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Autographe, 1 f. (9 x 15.5 cm), encre noire, recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Haddon Hall Apartm. // 2151 Lincoln Avenue // Montréal ». Cachet postal « QUEBEC DEC 31 2 PM 1946 » (BNQ, 204/9/20).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Nous aurons beaucoup de choses à se raconter quand tu viendras aux Rois. En attendant soigne ta santé, ménage-la, c'est encore le plus grand et plus précieux bien que nous puissions avoir. Dieu te bénisse, et n'oublions jamais la *petite maman* qui, elle, ne nous oublie certainement pas.

Ton vieux père

H. G.

297. À *Victor Barbeau*¹

QUÉBEC QUE JAN 8/47 — 905PM
VICTOR BARBEAU
109 CÔTE ST-ANTOINE, MONTRÉAL, QUÉ.

SERAI MONTRÉAL DEMAIN SOIR VOUS TÉLÉPHONERAI.
GRANDBOIS

298. De *Marceline Jeanne Gaffet*²

Port-Cros le 9-1-47

Bonjour Cavalier.

La noble dame d'Ekebu³ te salue. Crois-tu aux revenants?

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Autographe. 2 f. (18.7 x 15.4 cm). encre bleue, écrit recto verso. Enveloppe adressée d'abord à « Monsieur Alain Grandbois // 127 Grande Allée // Québec, Canada // Faire suivre », puis au « 2151 Lincoln Avenue // Haddon Hall Aparts // Montréal », cachet de « Port-Cros, 9-1-47 » (BNQ, 204/10/10).

³ Allusion à l'opéra du compositeur italien Riccardo Zandonai, intitulé *I Cavalieri d'Ekebu*, produit pour la première fois à Milan en 1925. Zandonai (1883-1944) a complété ses études musicales au Lycée de Pesaro, composé de nombreux opéras et s'est fait connaître comme chef d'orchestre (Marc Honegger dir., *Dictionnaire de la musique*, Bordas, Paris, 1979, p. 1209-1210). Inspiré d'un roman de Selma Lagerlof, *La légende de Gösta Berling*, cet opéra raconte l'histoire d'une femme, la « Commandante », reconnue pour être aussi riche qu'excentrique. Elle est

Il faut y croire. Sans eux l'univers ne serait qu'une pauvre aventure. Mais que notre mémoire fasse surgir de tous côtés nos revenants, et voilà la terre recouverte de nos plus beaux rêves.

Cavalier boujour.

Qu'es-tu devenu depuis ta dernière ou ma dernière lettre? As-tu épousé la Chinoise¹, et alors pourquoi n'ai-je pas été la marraine des chinoisons? Es-tu devenu un Monsieur important qui-se-promène-avec-une-serviette? Es-tu rageur, découragé? heureux et gai?

Et as-tu toujours un grand amour au cœur?

Réponds réponds Cavalier...

Nous, nous avons été chassés de P-C² en 1943. Des combats s'y sont déroulés en 44 et en 45 lorsque nous y sommes revenus tout était ruiné³.

propriétaire d'un manoir appelé « Ekebu ». Un groupe de vagabonds, qu'elle appelle sa « cavalerie », travaille pour elle à l'exploitation d'une mine de fer. Mais cette femme cache aussi un grand secret à son mari actuel et à l'ensemble de ses « cavaliers » : le fait que sa richesse lui provient d'une relation adultère. Elle s'en ouvrira à Gösta Berling, un prêtre défroqué et alcoolique, qu'elle introduira à sa « cavalerie » et présentera à l'une de ses protégées, Anna. Celle-ci déclarera un jour son amour à Gösta, un amour malheureusement impossible puisque son père, Sintram, a la réputation d'être le diable en personne. Sintram méprise Gösta, qu'il considère comme un voyou alcoolique, et sera encore plus outré de voir que le jeune couple vit sous la protection de la châtelaine d'Ekebu. Pour se venger, il dévoile le secret de la châtelaine. S'ensuivra une révolte des « cavaliers », au cours de laquelle la châtelaine doit abandonner le pouvoir, prédisant toutefois la perte de tous. Un an plus tard, la ville sera en effet au bord de la faillite, les mineurs ne travailleront plus et vivront dans une sorte d'indolence, et Anna aura quitté Gösta. On lui demandera pardon et on implorera son retour. La châtelaine acceptera. Le dernier acte de l'opéra se termine dans la joie : les miniers étant retournés travailler à la mine, Anna ayant retrouvé son Gösta. L'allusion faite ici à l'opéra de Zandonai démontre toute l'ironie de Marceline Jeanne Gaffet vis-à-vis sa propre vie. Elle-même a connu la fortune grâce à son premier mari, très tôt elle a pris un amant (Claude Balyne) et ne se gêne pas pour obliger Grandbois à écrire et à produire son œuvre.

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² C'est-à-dire de Port-Cros.

³ Les combats auxquels Marceline fait référence pourraient s'être déroulés à la suite du débarquement survenu en Provence. Des commandos américains et canadiens sont débarqués sur l'île de Port-Cros dans la nuit du 14 au 15 août. (*Mémorial de la seconde guerre mondiale*, tome III, p. 267).

Avec un grand courage nous avons rebâti, sauf notre cher vieux fort à peu près irréparable. Mais l'Île est toujours l'Île. C'est toujours la terre enchantée.

Naturellement, j'ai vieilli. Et je songe avec une douceur charmante au temps où tu étais comme un bouquet passé dans ma ceinture.

Je crois que notre affection est vivante et joyeuse.

Et je te reverrais avec une grande et fraternelle joie.

Mirine¹ est une très belle jeune femme de dix-huit ans. Grande, sérieuse et un beau visage. Ses parents, « la famille », vont bien. Marcel Henry aussi.

La pauvre des Courbis² est étendue et a peu de chances de pouvoir reprendre un peu d'activité. Elle t'a entendu à la radio, mais fort mal.³

Nous avons beaucoup souffert et de tous côtés. Il faut lentement émerger de ces années d'angoisse et de torture. Cela marque quand même.

Chevreau je t'envoie toute ma tendresse. Je parlais de toi avec Marius⁴ hier. J'ai eu plaisir à savoir qu'il te gardait une véritable affection.

Et n'as-tu pas envie de revoir la Méditerranée?

Le Yiyi

¹ Nous n'avons pu identifier cette personne.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ À la demande de son ami René Garneau, Grandbois réalise une série de 43 émissions sur la littérature canadienne-française, intitulée *Écrivains canadiens de langue française*. Cette série a été diffusée sur les ondes courtes de Radio-Canada international en 1946-1947. Ces textes ont été publiés par Jean Cléo Godin dans *Proses diverses*, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1996, p. 129-366.

⁴ Marius Ferri, habitant de l'île de Port-Cros.

299. À Earle Birney¹

[Printemps 1947]

Monsieur,

Je dois d'abord m'excuser de vous écrire en français. Ce n'est point par des <mots illisibles>. Je connais l'anglais pour le lire très couramment (je lis à peu près autant de livres anglais que français), mais souffrant peut-être d'un léger complexe d'infériorité, je n'aimerais pas très particulièrement, vis-à-vis de vous, confondre le *shall* et le *should*, et commettre des fautes élémentaires de grammaire.

Si je me permets de vous envoyer ces poèmes — extrêmement en retard — mais je suis toujours en retard — c'est que vous avez eu la très grande gentillesse, par M. Waddington², dont je vous envoie la lettre — de me les demander. Je vous inclus dans le même temps une photo de moi. Ce n'est point par vanité ni par orgueil. J'ai 46 ans, j'ai passé 20 ans à courir le monde. De Paris à Moscou. Ces poèmes que je vous envoie n'ont naturellement pas été publiés en librairie.

Je vous demanderais cependant, cher Professeur, si vous croyez les publier³, et si vous [ne] les publiez pas, sachez bien, que je ne vous en tiendrai pas rancune, ils sont très ésotériques, très peu populaires — et si vous aviez un jour à les faire traduire dans votre langue, de laisser en regard l'original.

Je demeure votre très dévoué,

Alain Grandbois

¹ Brouillon de lettre, autographe, 5 f. (12.5 X 20.2 cm), crayon noir, écrit sur papier tablette, non paginé. Le dernier feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/11). Earle Birney (1904-) est alors professeur au Département des Études anglaises de l'Université de Vancouver et dirige, depuis septembre 1946, le *Canadian Poetry Magazine* (fondé en 1936).

² Une copie de cette lettre de Patrick D. Waddington, éditeur associé du *Canadian Poetry Magazine*, se trouve aujourd'hui dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/9/35).

³ Nous n'avons pu retrouver ces poèmes. L'un d'eux pourrait cependant être «Ah grands déserts», puisque nous retrouvons sur l'une des versions manuscrites du texte la note suivante : «Poèmes pour Vancouver» (Voir *Poésie II, op. cit.*, p. 498).

300. À *Simone Routier*¹Le 1^{er} avril 1947.

MOA 396 18 NL=MR MONTRÉAL QUÉ 1
SIMONE ROUTIER, ARCHIVES CANADIENNES = OTTAWA

FÉLICITATIONS. SUIS HEUREUX ET FIER DE TE COMPTER
PARMI NOUS. VOTE TRIOMPHAL POUR TOI. LA POÉSIE RAMASSE
SES FIDÈLES².

ALAIN GRANDBOIS

301. À *Michel Champagne*³

Montréal, le 28 avril [1947].

Monsieur le Secrétaire
Concours littéraire et scientifique
Québec

Monsieur,

J'ai l'honneur de soumettre au jury du Concours littéraire un livre de
poèmes intitulé *Les Iles de la nuit*, publié le 9 mai 1944, dont je vous fais
parvenir six exemplaires par colis postal.

J'attends un certificat de naissance que je vous adresserai dès que je
l'aurai reçu.

¹ Télégramme 16.3 X 20.3 cm) sur papier à en-tête: *EXCLUSIVE CONNECTION WITH WESTERN UNION CABLE SERVICE, CANADIAN NATIONAL, WM ARMSTRONG GENERAL MANAGER, TORONTO, TELEGRAPHS*. encre bleue et crayon noir. marge droite déchirée (BNQ, 234/4/8).

² Le 31 mars 1947. Simone Routier est reçue membre de l'Académie canadienne-française. Rina Lasnier prononça le discours de réception.

³ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises. Université de Montréal).

Veillez me croire votre tout dévoué,
Alain Grandbois

2151
Lincoln Ave
Montréal

302. À *Guy Sylvestre*¹

Montréal, le 16 mai 4[7].

Mon cher Sylvestre,

Quand vous m'avez annoncé que vos *Gants du Ciel* ne paraissaient plus, j'en ai été très sincèrement désolé². Mon premier geste a été de comprendre que mes poèmes ne seraient pas publiés chez vous. Mais j'ai compris tout de suite que vous perdiez votre Revue, c'est-à-dire une petite partie de votre jeunesse, de votre enthousiasme, de vos espoirs. J'ai voulu vous écrire, pour vous en dire tout mon regret. Désintéressé tout à fait, je vous prie de le croire. — Je vous remercie de m'avoir envoyé cet article belge³ —. Mais écrire une lettre pour moi est une sorte de supplice insensé. Je pense tous les jours aux lettres que je dois écrire, aux lettres de gratitude et d'amitié, elles me torturent sans que je puisse me délivrer d'elles, ce sont des lettres-fantômes que je ne puis poursuivre dans le mot, sur du papier. Notre vieil ami Dugas aurait pu vous dire beaucoup de choses à propos de moi, à ce sujet. Nous avons tous des vices. Mon vice principal est une

¹ Autographe, 2 f. (21.3 X 27.8 cm), encre noire. Seul le second feuillet est paginé: II (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² *Gants du Ciel* cessa de paraître en 1946.

³ Nous n'avons pu retracer «l'article belge» dont il est question ici.

répugnance totale et complète non pas à l'art mais à l'exercice normal de l'épistolaire.

Je vous remercie et veuillez me croire votre dévoué,

Alain Grandbois.

Si vous avez l'occasion de passer par Montréal, envoyez-moi un petit mot, nous pourrions déjeuner ou dîner ensemble. Mais un petit mot l'avant-veille. (Je n'ai pas d'appareil téléphonique).

A. G.

303. À Victor Barbeau¹

Quatre jours plus tard.

[Mont Saint-Pierre, le 22 juillet 1947]²

Mon cher ami,

Je suppose que tout est rentré dans l'ordre et que vous jouissez maintenant de votre ravissante petite maison de campagne. Je suis sûr aussi que Lucile est complètement remise, que ses forces se retrouvent au soleil, à l'air pur.

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Cette lettre d'Alain Grandbois à Victor Barbeau fait suite, sur le même feuillet manuscrit, à une lettre de Marguerite Rousseau datée du 18 juillet 1947 : «Mon cher Victor, [nous] voici rendus dans la Gaspésie. Alain devient très bourgeois, il mange trois fois par jour, et dort la nuit. On se baigne à la mer, on fait une collection de cailloux. Alain tire sur les corneilles et lorsqu'il est seul regarde les baigneuses de plus près! Avec ce régime vous aurez beaucoup de pensées pour remplir les fins de pages de *Liaison*, et vous aurez peu d'articles notre consigne étant «paresse». Il n'y a que Boucher [Lucienne?] qui demeure à côté de notre Hôtel, qui pond comme une grosse poule. Alain veut maintenant vous écrire un mot. Donnez-nous des nouvelles de Lucile, et ne piochez pas trop dans votre jardin, vous aurez beau faire les mauvaises herbes reviendront toujours, soyez philosophe comme nous! Marguerite.»

La Gaspésie est un beau pays – il y en a de plus beaux – et la vie y est d'une cherté remarquable. De sorte que nous retournons à Québec cette semaine. J'y passerai une dizaine de jours, à 127 Grande Allée.

Soyez toujours bon, et continuez d'être parfois injuste. À la réflexion, c'est un excellent composé, qui en vaut bien d'autres.

Mes amitiés à Lucile et à vous.

Alain Grandbois

304. À *Victor Barbeau*¹

[20 septembre 1947]

Mon cher Barbeau,

Il n'y a rien à dire. C'est ridicule et niais. L'art dit moderne facilite malheureusement ce genre de sottise².

À bientôt,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (13 X 15 cm), signé à l'encre noire, déchiré en marge gauche. Daté au crayon rouge Victor Barbeau (BNQ, 411/8).

² Écrite de la main de Victor Barbeau, on trouve sur cette lettre de Grandbois la note suivante : «Liaison». En septembre 1947, Géraldine Bourbeau publiait dans cette revue un article intitulé «Les jeunes exposent», qui rendait compte des récentes expositions du groupe des automatistes (n° 7, septembre 1947, p. 429-430).

305. *De Henri Grandbois*¹

Québec, le 13 oct. 1947

Mon cher Alain,

J'ai reçu ta lettre avec son contenu et j'ai versé à Bruneau le versement dû, pour lequel il m'a remis le reçu que j'inclus dans la présente. Merci pour le beau cadeau que tu y as ajouté, je vais l'appliquer à m'acheter quelque chose de pratique, soit une paire de gants ou de chaussures pour les froids à venir; encore une fois merci. Jeanne est venue me chercher hier après-midi pour aller faire un petit voyage au lac S. Joseph. La nature était splendide, avec ses teintes colorées et mille et une nuances. Franchement avec un ciel pur et un soleil suffisamment chaud, nous avons joui d'un des plus beaux jours de la Saison. Mark tenait le volant et se délectait à écouter les harmonies du concert que donnait la Columbia, à l'assistance du Carnegie Hall de New York. Son radio est bon, la musique reposante, ça remplaçait merveilleusement le décousu de la conversation. Au lac, il construit présentement un petit garage, et améliore le terrain du côté de la grève où il a coupé plusieurs petits arbustes & gros arbres, puis rapporté de la terre franche. Quand le gazon y aura sorti des pousses, il y aura sûrement amélioration. Louis nous a parlé longuement de son voyage en Abitibi; il semble, à ce qu'il dit, qu'il préfère rester à Québec que dans ces colonies!...

Quand tu nous viendras dans la semaine du 20, tu seras le bienvenu toujours.

Amitiés et saluts de nous tous.

Ton père

H. G.

¹ Autographe, 1 f. (9 x 15.5 cm), encre noire, recto verso (BNQ. 204/9/20).

306. À Jacques Rousseau¹

Montréal, le 22 nov. 47.

Mon cher Jacques,

En effet, les petits-fils du grand-père Louis-Eugène Rousseau² ne sont guère conformistes. Pour ma part, j'en ai souvent souffert. Mais je veux persister à croire qu'un certain sentiment de liberté — très soigneusement cultivé — vaut tous les ennuis.

Je suis navré de t'avoir dérangé inutilement. Et je m'excuse aussi de mon retard. J'ai dû passer cette semaine quelques jours hors de Montréal.

J'espère avoir le plaisir de te voir bientôt.

Amicalement,

Alain Grandbois

307. À Lionel Groulx³

Montréal, le 16 décembre 47.

M. le Chanoine,

Voici ce mince chèque pour votre belle *Revue*⁴. J'aurais aimé prendre rang parmi vos Mécènes, mais je suis à peu près pauvre, et cela

¹ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Louis-Eugène Rousseau était le grand-père maternel d'Alain. Toute sa vie, il pratiqua la médecine à Saint-Casimir de Portneuf.

³ Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre noire (CRLG, fonds Lionel Groulx).

⁴ Lionel Groulx a fondé, en 1946, l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. Il assumera durant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, la direction de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (1947-1967).

serait aux dépens de mes créanciers. Permettez-moi cependant de profiter de cette occasion pour vous exprimer toute l'estime et toute l'admiration que je vous porte. Je ne partage pas la plupart de vos idées. Mais j'admire précisément, chez les êtres que je respecte, les vertus que je ne possède pas. Vous êtes un grand apôtre, je suis un «asocial». Le monde ne m'a jamais fourni, jusqu'ici, que des formules de désespoir. J'ai tenté de me créer un univers à part, dans quoi je tente de vivre, ou plutôt, de supporter la vie. Vous avez la foi, vous êtes altruiste, généreux. Je suis un égocentrique. Mais soyez assuré que personne ne peut me blâmer plus que je ne le fais moi-même. Et peut-on changer la couleur de ses yeux, la composition de son sang?

Pardonnez-moi de vous apporter ces brèves confidences, qui peuvent vous sembler incongrues — je n'en ai d'ailleurs guère l'habitude — mais je n'oublie pas aussi que vous êtes prêtre, et croyez à mon entier dévouement.

Alain Grandbois

2151 Ave Lincoln
apt. 5A
Montréal

308. À *Lionel Groulx*¹

Le 28 juin 1948.

M. le Chanoine,

Vous m'excuserez sans doute — car je connais votre générosité — de n'avoir point renouvelé mon abonnement, plus tôt, à votre belle *Revue*². J'ai

¹ Autographe, 1 f. (21,5 X 28 cm), encre noire et crayon (CRLG, fonds Lionel Groulx).

² Voir lettre à Lionel Groulx datée du 16 décembre 1947.

été absent, souffrant, et pris aussi par un tas de petites choses très idiotes, qui permettent de manger une fois ou deux le jour.

Je me permets de vous adresser par le même courrier des poèmes¹ qui ne sont point tellement réjouissants.

Veillez me croire votre très obligé.

Alain Grandbois.

309. À Rina Lasnier²

Le 15 juillet 1948
Québec

Ma chère poétesse, je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt. D'abord, je ne réponds jamais, ou presque, aux lettres. C'est maladif chez moi. Aussi, j'ai été assez souffrant, et dans ces moments noirs, je suis comme l'animal, la bête, je me tourne vers le mur, je ne veux plus voir personne, je n'entends plus personne. Refuge ou prison. Tort ou raison. Il n'importe pas beaucoup.

Je vous remercie de votre gentillesse et de votre générosité. Cependant, je dois vous dire que le sentiment de la mort — de notre mort à tous, charnelle, et surtout et par-dessus tout de notre mort d'âme — me hante beaucoup plus que «l'impuissance de l'homme»³, laquelle ne m'importe pas. Je ne crois ni à l'impuissance, ni à la puissance, ni à la

¹ Il s'agit probablement de *Rivages de l'homme*, achevé d'imprimer le 21 mai 1948. Ce recueil de poèmes de Grandbois n'a cependant pas été retrouvé dans la bibliothèque du Chanoine Groulx déposée au Centre de recherche Lionel-Groulx (Montréal).

² Autographe, 3 f. (22.5 X 29 cm), encre noire et au crayon vert, non paginé (BNQ, 264).

³ Nous n'avons pu retracer la source de cette citation.

dignité, ni à la noblesse, ni à l'esprit de l'être humain. *Je veux Dieu*¹. Le reste, malgré le talent, le génie, n'est même pas la poussière. Je vous envie – et croyez bien que je ne fais pas d'ironie – de vous baigner dans Sa connaissance comme dans une source fraîche et merveilleuse et créatrice de beauté.

[Mais]² revenons sur cette terre. On est en train de traduire certains de mes poèmes en portugais et en espagnol, ça traîne depuis un an. J'ai refusé deux ou trois fois la traduction anglaise, parce que ceux qui me l'avaient proposée m'apparaissaient comme de braves types préparant un combat de boxe³. On ne lutte pas contre une langue. Au contraire, il faut la cerner, la guetter, la séduire, la prendre comme au piège. Si le cœur vous en dit, allez-y. Vous êtes poète. J'aimerais cependant que vous me fassiez parvenir une copie de votre traduction. Non pas que je doute de votre compréhension, mais parce que je suis curieux de voir comment vous pouvez vous en tirer. Je vous souhaite le courage et la patience, et je vous souhaite surtout de revenir à Saint-Jean le plus tôt qu'il vous sera possible, afin de continuer d'écrire vos très beaux poèmes.

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Alain Grandbois a d'abord écrit «Nous revenons [...]».

³ Aucun poème de Grandbois ne sera traduit ou publié en espagnol ou en portugais à cette époque. Quelques années plus tard cependant, la revue bimestrielle *Sur*, de Buenos Aires, publiera dans son numéro de mai-juin 1956 deux poèmes de Grandbois traduits en espagnol. Il s'agit de «Con tu vestido» («Avec ta robe»), tiré du recueil des *Iles de la nuit* (1944), et de «El alma amortajada» («L'aube ensevelie»), extrait de *Rivages de l'homme* (1948). On trouve par ailleurs dans le fonds Grandbois de la BNQ une copie dactylographiée mais non datée du poème «Glaïeuls» traduit en anglais par Rina Lasnier. Sur le premier feuillet nous lisons la note suivante de la main de Rina Lasnier : «Vous pouvez garder ou détruire. Je terminerai les autres sous peu... Rina Lasnier» (BNQ, 204/9/43).

N'embrassez pas (surtout) et ne tuez pas! Il ne faut pas mettre la vie entre ces deux pôles. Mais moi, je me permets de vous embrasser sur la joue droite.

Alain Grandbois

127 Grande Allée
Québec.

310. *De Gustave Lamarche*¹

Joliette
455, boulevard Querbes
Le 24 août 1948.

M. Alain Grandbois
Québec

Cher poète unique et sincère,

J'ai lu avec une grande émotion de l'âme et une profonde satisfaction de l'esprit les *Rivages de l'homme* que vous m'avez fait la belle amitié de m'adresser.

Vous ignorez vous-même combien votre vocation est belle, combien elle est noble.

Je me suis tassé à dix-huit ans dans la main de Dieu, sans mérite et sans bien savoir ce que je faisais. Je l'ai appris ensuite, et je suis allé de joie en joie, non sans passer par des voies rudes, car je marchais derrière un Maître qui n'était pas seulement un Dieu immuable.

Vous, vous avez été désigné pour autre chose. On ne vous a pas placé dans un itinéraire tout fait. Vous n'avez pas hérité d'une expérience toute faite. Vous semblez avoir été invité à créer votre chemin, et cela pour accuser davantage je ne dirai pas l'infirmité de l'homme mais sa force.

¹ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), copie carbone (BNQ, 280/16).

C'est pourquoi bien des hommes que je n'aurais pas aidés vous les aiderez; bien des hommes qui ne m'auraient pas cru vous croiront. Tel est le sens, me semble-t-il, de l'universelle sympathie qui vous entoure et qui est faite d'une égale estime pour l'homme en vous et pour l'artiste. La puissance incantatoire se dément à peine dans votre œuvre, sans doute parce qu'elle se fonde sur les assises mêmes de l'âme. On ne trouve pas les mots comme vous les trouvez quand ils n'expriment que des états superficiels. Votre œuvre est une poésie totale. Avec les *Rivages*, dans des poèmes, par exemple, comme «Libération»¹, on se sent plus à l'aise pour respirer que dans les *Iles de la nuit*², mais, même si on croit à la³ vérité, on ne vous demanderait pas d'y arriver autrement que par *vo*tre vérité. Plaiguez-vous si vous voulez d'être plus libre que d'autres et peut-être alors d'aller moins vite, mais la poésie canadienne, pour paraître mûre, avait besoin de cet effort, de cet attardement [*sic*] qui ne reste jamais sans chercher.

Gustave Lamarche.

Excusez-moi de vous traduire ainsi mes pensées en abusant peut-être de ma *certitude*. J'ai voulu simplement vous dire ce que j'ai trop retardé : ma fraternelle sympathie, très réfléchie, et mon assurance que vous nous enrichissez d'une œuvre de premier plan.

De tout cœur.

¹ «Libération» est le troisième poème du recueil de *Rivages de l'homme* (*Poésie I, op. cit.*, p. 171-172).

² Sous le pseudonyme d'Aristocritos, Gustave Lamarche publiait un court article sur le recueil des *Iles de la nuit*. Il conclut ainsi : «Il ne manque pas à Alain Grandbois un instrument. Il lui manque une confiance. Son livre est un livre de doute et de lourde inquiétude.» (*les Carnets viatoriens*, n° 4, octobre 1944, p. 294).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

P.S. Vous seriez toujours le bienvenu si vous désiriez offrir à nos *Carnets*¹, qui tirent maintenant à 5 000, des primeurs lyriques ou narratives. Nous rémunérons nos collaborateurs, et ce me serait un grand plaisir de vous offrir ainsi en plus quelques secours si vous n'êtes pas tout à fait millionnaire. Dès notre prochaine livraison si vous voulez, c'est-à-dire octobre (date-limite [...]²).

311. À *Gustave Lamarche*³

Montréal, le 27 sept. 1948.

Révérend P. Lamarche
Joliette.

Mon cher Père et poète,

Votre lettre m'a profondément touché, et je vous en remercie du cœur. Non pas parce que vous me dites des choses aimables, que je ne mérite d'ailleurs point — et ne voyez pas ici quelque fausse modestie, je sais à peu près ce que je vaudrais, mais très exactement ce que je ne vaudrais pas! — Mais parce que vous m'écrivez en toute simplicité, et qu'en me parlant de moi, vous me parlez de vous, de votre être intérieur. Vous êtes un véritable poète, et aussi un véritable homme de Dieu et je sais que les poètes-hommes de Dieu doivent, pour ne point s'écarter de Lui, bondir de piège en piège, laisser une plume ici, un morceau de chair là, et de petites gouttes de sang

¹ Gustave Lamarche a dirigé *Les Carnets viatoriens*, revue trimestrielle d'intérêt général. de 1936 à 1955.

² Le feuillet a été déchiré à cet endroit.

³ Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, non paginés. Ajout au crayon rouge (BNQ, 280/16).

partout, le long de la «voie rude»¹, comme le petit Poucet. Mais à l'encontre de celui-ci, vos marques ne sont pas de cailloux blancs, mais de sang pourpre, et ne sont point semées pour le chemin du retour. Ce qui nourrit le poète en vous. Le chemin désigné, vous le suivez. Le mien ne forme qu'une piste très maladroite où je me suis égaré, où je m'égare encore, et peut-être suis-je trop égaré pour retrouver le chemin du Roy. Ou trop aveuglé! Quoique je veuille.

Le plus sûr, c'est la «main de Dieu», et les «voies rudes»². Vous conservez votre liberté de poète et vos pas vous guident vers la grande lumière éternelle, et votre poésie vous sert de projecteur immédiat, contre l'Éblouissement du Tout. Vous possédez la meilleure part – la seule part – qui est celle de la certitude. De la certitude avec l'enchantement permis des ailes blanches de la poésie. Je vous remercie et je vous envie.

Alain Grandbois

P.S. : J'ai reçu votre lettre trop tard pour vous envoyer quelque petit manuscrit. (Je vis depuis trois mois comme le juif errant, courant de ville en ville, fuyant tout le monde. Et surtout tentant de me fuir moi-même. Car je ne m'aime pas). Je serais très heureux de vous donner quelque chose pour le prochain numéro de votre revue.

A. G.

2151, ave Lincoln
Montréal.

¹ Voir lettre de Gustave Lamarche datée du 24 août 1948.

² Ces deux passages sont également extraits de la lettre de Gustave Lamarche datée du 24 août 1948.

312. À *Rina Lasnier*¹

Montréal, le 27 septembre 1948.

Mademoiselle Rina Lasnier
Saint-Jean.

Ma chère poète,

Merci pour votre chère lettre². Vous vivez parmi les dieux; je ne suis que parmi les hommes. C'est plus décevant. Vous êtes naïve et confiante. Je suis sceptique et crédule. Cela pourrait revenir au même. Mais cela ne revient jamais au même.

Continuez d'écrire de beaux vers. (Vous en écrivez de très beaux, et souvent de très grands.) Il me reste une consolation, celle d'être né, comme vous, poète. Un jour, peut-être, nous deviendrons des astres d'or, mais d'or chaud, magnétique, répandant, diffusant la chaleur dans l'univers cosmique — et éternel — comme autant de petites parcelles bleu vif, étincelantes, de radium. Je vous embrasse déjà, pour ces temps futurs, ou plutôt pour ces temps en dehors du temps.

Alain Grandbois

2151 Ave Lincoln
Montréal.

P.S. Vous m'excuserez. J'ai vécu comme un ermite depuis des mois. Et comme j'ai joué vraiment le jeu de l'ermite, je n'ouvrais même pas mon courrier. C'est idiot, mais c'est ainsi!

A. G.

¹ Autographe, 1 f. (22.5 X 29 cm), encre noire. Ajout au crayon vert (BNQ, 264).

² Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Rina Lasnier à Alain Grandbois.

313. À *Gustave Lamarche*¹

17 décembre 1948.

Mon cher Père Lamarche,

Je vous adresse ce poème², tel que promis. Si, pour des raisons qui vous appartiennent, vous jugez qu'il ne doit pas paraître dans votre revue, dites-le moi tout simplement. Je comprendrai.

Vous m'avez fait confiance, il y a quelques mois, dans une lettre où vous me confiez certaines de vos angoisses de prêtre et du poète que vous êtes. (À ce propos, j'aimerais bien parler poésie avec vous). J'en ai été très touché. Je dois vous dire encore que j'ai la plus grande admiration pour vos poèmes, malgré que votre art, ou plutôt la conception de votre art, soit aux antipodes de la mienne (de ma conception). Je m'incline et je vous remercie.

Alain Grandbois

314. De *Lionel Groulx*³

Outremont, 30 décembre 1948.

Cher Monsieur Grandbois,

Enfin, à la faveur des jours où tout se pardonne, je puis réparer quelque peu mon irréparable négligence. Je vous ai déjà glissé, à

¹ Autographe, 1 f. (11.3 X 13.5 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier carton (BNQ, 280/16).

² «Poème» sera publié dans *les Carnets viatoriens* en janvier 1949 (vol. 16, n° 1, p. 57-58) avant d'être repris sous le titre «Je savais» dans le recueil de *l'Étoile pourpre* (*Poésie I, op. cit.*, p. 243-244).

³ Autographe, 2 f. (21 X 26 cm), encre noire, non paginé (CRLG, fonds Lionel Groulx).

l'Académie¹, quelques-unes des raisons qui m'ont empêché d'accuser réception plus tôt de vos *Rivages de l'homme* : surcroît de besogne par absence prolongée de ma secrétaire; habitude peut-être scrupuleuse de ne pas remercier d'un livre sans l'avoir lu. Je pourrais ajouter un autre motif tout aussi acceptable et qui serait mon incompetence notoire à juger une poésie savante et subtile comme la vôtre. Voici plus de trente-trois ans que le devoir d'état m'a entraîné, non seulement bien loin de la poésie, mais vers le genre en prose le plus austère : l'histoire. J'ai dû, sinon tuer en moi tout penchant à la fantaisie poétique, du moins me tenir en garde contre le périlleux sortilège.

J'ai cédé quand même sans me défendre, à la tentation et au plaisir de vous lire. *Rivages de l'homme!* Le titre attire par lui seul pour ce qu'il évoque de pensée philosophique et de paysage à dépassement. Je n'ai pas trouvé vos poèmes aussi «païens» qu'il vous a plu de les qualifier dans la dédicace que vous m'avez écrite². Vous dirai-je que j'y ai retrouvé, par exemple, la nostalgie dont s'empreint, inconsciemment peut-être, toute votre littérature, nostalgie du songe où s'évader, nostalgie d'un monde, d'une vie dont on saisit à grand'peine l'image fuyante? Et vous m'accuserez, sans doute, d'insistance importune; mais j'ai pensé aux poèmes qui jailliraient de votre esprit pour peu qu'il vous plût de regarder ce pauvre monde et les *rivages de l'homme* avec votre foi de chrétien. Les beaux et somptueux vers que, ce jour-là, vous allongeriez sur la page blanche, sans feinte, sans *pieusarderie*³, simplement parce que vos perspectives n'auraient changé que

¹ Lionel Groulx fut un des membres fondateurs de l'Académie canadienne-française.

² Cette dédicace du recueil *Rivages de l'homme* au Chanoine Groulx est la suivante : «Pour M. Le Chanoine Lionel Groulx, ces poèmes peut-être trop *païens*, avec cependant ma reconnaissance et mes hommages admiratifs. Alain Grandbois» (Centre de Recherche Lionel Groulx. C'est nous qui soulignons).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

pour s'élargir et se hausser. La «terre rongeuse»¹, vous la verriez, sans doute, préparant, dans le mystère de ses germinations, de merveilleuses résurrections pour l'homme. Et les rivages de ce pauvre homme, comme ils se reculeraient sur la mer infinie habitée par la souveraine et paternelle Présence!

Et voilà comment un indigne prosateur se mêle de donner la leçon au grand poète que vous êtes. Croyez bien, en tout cas, que j'envie la liberté qui vous fait vous jeter dans le monde sans bornes des images et des rêves et où vous *avionnez* avec tant d'aise. Croyez aussi, cher Monsieur Grandbois, à tout le cas que je fais de votre littérature. Et mes souhaits de bonne et heureuse année ne vont pas sans le souhait de lire bientôt de vous quelque œuvre nouvelle.

Bien vôtre,

Lionel Groulx, ptre

315. *De Gustave Lamarche*²

Le 10 février 1949.

Cher poète et ami,

Comment aviez-vous pu penser que nous hésiterions seulement à publier votre beau poème? Nous ne *pouvons pas*³ être d'une école resserrée, close, privée d'air. Sans doute d'autres pourraient nous forcer à des règles plus étroites, mais alors ce ne seraient plus ceux que vous avez devant vous.

¹ «Ah terre rongeuse» est le titre du septième poème du recueil *Rivages de l'homme* (*Poésie I, op. cit.*, p. 176).

² Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm), copie carbone, annotée au crayon rouge (BNQ, 280/16).

³ C'est l'auteur qui souligne.

La carte qui accompagnait votre envoi me fait désirer encore plus de vous voir et de pouvoir causer un peu intimement, de poésie et de tout autre chose. Peut-être vers le milieu de la semaine prochaine essayerai-je de vous rejoindre à Montréal, par exemple pour un déjeuner ensemble, sans Académie². Comme je dois quitter Joliette³ pour Québec lundi matin, vous n'auriez pas le temps de me dire d'avance si vous seriez libre ou non. Je tâcherai donc d'improviser une fois à Montréal, vers mercredi ou jeudi.

Sous pseudo, j'ai eu plaisir à vous dédier dans les *Carnets*⁴, pour vous intriguer, un crayon éclair qui pourra vous montrer combien celui qui a trouvé n'a jamais fini de chercher ou plutôt n'est qu'au premier pas de la recherche tant qu'il reste hors de la Présence, du Face-à-face. Et j'aurai autre chose à vous dire avant longtemps, derrière le voile.

Nous enverrez-vous d'autres poèmes? Votre place est là. Est-ce que Madeleine Grandbois⁵ ne consentirait pas à nous offrir parfois une nouvelle, un essai? Je m'en réjouirais beaucoup.

Bien cordialement vôtre,

G. Lamarche

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² Membre-fondateur de l'Académie canadienne-française, en 1944, Gustave Lamarche occupa le fauteuil du théâtre.

³ La maison des Clercs de Saint-Viateur se trouve à Joliette.

⁴ Dans *les Carnets viatoriens*, Gustave Lamarche publiait sous le pseudonyme de Philéas Le Bel, «L'Idée», un poème dédié à Alain Grandbois (n°1, janvier 1949, p. 59; repris dans *Œuvres poétiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des Lettres québécoises», tome 2, 1972, p. 60).

⁵ La sœur du poète Alain Grandbois, Madeleine Grandbois, auteure de *Maria de l'hospice*, ne publiera aucune nouvelle dans *les Carnets viatoriens*.

316. À *Gustave Lamarche*¹

Dimanche, le 20 février 1949.

Le R. P. Gustave Lamarche,
Joliette.

Mon cher Père et Poète,

D'abord, je dois tout de suite vous remercier de la sympathie si généreuse que vous avez bien voulu me témoigner. J'en demeure extrêmement touché. Vous pensez bien que le monde si sottement cruel, si lâchement dur, parmi quoi nous sommes tenus de vivre, m'a enlevé beaucoup d'illusions. Je me suis donc fabriqué une petite carapace assez close, sous laquelle je tente de respirer sans trop de conviction un oxygène qui se raréfie de plus en plus. Personne ne m'y dérange beaucoup. C'est précisément pourquoi les moindres mouvements marqués de gratuité me sont plus sensibles. Comme celui que vous venez de poser à mon égard.

Je ne vous ai pas répondu, croyant que vous alliez à Québec comme vous me le disiez, et que ma lettre n'aurait pu vous rejoindre avant votre retour à Montréal. Mais je vous attendais, et votre second mot m'a un peu déçu. Je vous l'avoue, car je me faisais une joie de vous rencontrer «sans Académie»², de pouvoir bavarder, en toute confiance, avec le poète que vous êtes. Le hic, c'est que je devais m'absenter à mon tour ces jours prochains. Québec précisément. Et cela peut avoir aussi des retards. De sorte que, *pratiquement*³ (c'est le mot le plus sordide de la langue française, mais...) me permettez-vous de vous suggérer ceci : vous êtes, il va sans dire, mon invité, pour déjeuner, ou dîner, le jour qui vous conviendra, mais pourriez-vous me téléphoner de Joliette le moment précis, enfin, midi ou

¹ Autographe, 3 f. (21.5 X 28 cm), encre noire. Non paginé (BNQ, 280/16).

² Voir lettre de Gustave Lamarche datée du 10 février 1949.

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

soir, de notre rendez-vous. Comme je sais que vous appartenez à un ordre religieux, faites, comme on dit ici, renverser les charges du téléphoniste à mon compte. (Ce qui vient de la poésie doit retourner à la poésie!)

Vous avez *touché*, pour réussir, de m'intriguer à propos de Philéas Le Bel¹. Vous avez réussi pour quelques minutes. Car après ma première surprise, je me suis repris, et comme ces vers étaient d'un poète, et d'un poète qui par surcroît possédait son métier, je vous ai soupçonné d'en être le charmant et coupable auteur anonyme. Ensuite, ce fut plus facile... les initiales... etc., et je me suis mis à sourire, et à rire, et comme j'aime par-dessus tout la délicatesse, et la gentillesse du cœur, je vous ai porté dans mon cœur.

Or donc, mon cher Père et Poète Gustave Lamarche, tâchez de me prévenir de votre prochain voyage à Montréal. Vous me trouverez ravi de vous y rencontrer. Je connais un petit restaurant sans cohue, où l'on mange très honnêtement, où l'on peut goûter d'un excellent petit vin français, où nous pouvons converser tout à l'aise.

Je vous remercie encore, et je vous attends.

Alain Grandbois.

Tel. FI. 9739 –

¹ *Ibid.*

317. À *Gustave Lamarche*¹Montréal, le 1^{er} juin 1949.P. Gustave Lamarche
Joliette.

Révérend Père et cher poète,

Je vous adresse — naturellement à l'extrême limite du temps que vous m'avez fixé — quelques parties du poème dont nous avons parlé il y a quelques semaines², lorsque vous avez eu l'amabilité d'accepter de dîner avec moi. — Les divisions que j'indique par des chiffres sont provisoires.

Quand vous passerez par Montréal, faites-moi le grand plaisir de me faire signe, nous pourrions continuer nos conversations.

Veillez croire à mon estime et à ma respectueuse amitié.

Alain Grandbois

P.S. «Psyché» est un *admirable* poème³. Cela ruisselle d'images douces et violentes, de couleurs et de secrets, de tendresse et d'amour. C'est une œuvre d'une grande beauté. Que celui qui signe «Trois Étoiles» soit béni!

A. G.

¹ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre noire (BNQ, 280/16).

² Il s'agit du poème le «Poète enchaîné (fragments)» qui paraîtra dans *les Carnets viatoriens* en juillet 1949 (XIV^e année, n^o 3, p. 191-193). Ce poème devait en partie être le poème source de «L'étoile pourpre» qui paraîtra dans le recueil du même nom quelques années plus tard (*Poésie I*, *op. cit.*, p. 406-414).

³ «Psyché» est paru dans *les Carnets viatoriens*, en juillet 1949, ainsi qu'en octobre de la même année (XIV^e année, n^{os} 3 et 4, p. 124-129 et p. 276-277).

318. *De Gustave Lamarche*¹

Le 19 août 1949.

Très cher poète et ami,

Il est bien temps que je vous donne un peu signe de vie. Vous comprendrez et excuserez mon silence si je vous dis que le 23 juillet j'ai eu la douleur immense de perdre mon très cher vieux père, subitement. Ma chère mère l'a trouvé mort dans le lit, à 4 h. du matin, sans qu'il eût été malade. Il allait avoir quatre-vingts ans. La veille il avait vaqué à toutes ses occupations ordinaires (il avait pris le bureau de poste de Laval-des-Rapides depuis un an et demi). Inutile de vous dire le choc produit sur ma mère, âgée elle-même de soixante-dix-huit ans; étant demeurée très vigoureuse malgré l'âge, elle a pu passer à travers mais non sans nous donner de vives inquiétudes. Heureusement que ma plus jeune sœur, garde-malade, loge avec elle et a pu ainsi constamment s'occuper d'elle. Je ne pouvais pas ne pas être bien bouleversé par ces événements... J'ai compris une fois de plus quels liens attachent les hommes entre eux. On a tout laissé et c'était comme se créer une plus grande dépendance. Ce que les grandes lois ont fait est transformable mais demeure indestructible, et je vois là la beauté inaliénable de toutes choses! Mon vieux père était un homme d'une foi quasi «voyante», peut-être vous l'ai-je dit dans cette si amicale conversation de notre dîner de juin; son contentement était la prière; comme il le faisait tous les matins, il était allé à la messe et avait communiqué le jour précédent sa mort. Depuis lors, ma mère, qui est plutôt au contraire «raisonnable» et «naturelle», prétend le sentir constamment auprès d'elle comme un «ange gardien». Et je vous dirai que cette sorte de permanence entre eux demeure ma plus grande consolation. Tout passe, mais tout demeure...

¹ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), signé encre noire (BNQ. 204/9/25).

Je vous envoie notre livraison de juillet. Vous auriez dû la recevoir beaucoup plus tôt, c'est-à-dire vers la fin du mois, mais la revue nous est arrivée ici le jour même de la mort de mon père et nos services ordinaires se sont trouvés désorganisés pour plus de deux semaines que j'ai dû passer auprès de ma mère. Si par hasard il s'était glissé des fautes de typographie dans votre poème (rempli comme les autres d'éclairs surhumains), veuillez m'en avertir et nous mettrons des *errata* en octobre. Je vous fais envoyer nos trois exemplaires rituels, mais si vous en désirez plus, je me ferai un plaisir d'ajouter le nombre qui vous conviendra. Le petit honoraire suivra aussitôt que notre comptable, absent, sera rentré.

Si pour octobre vous aimiez à nous faire tenir une prose, nouvelle ou conte, ou récit d'histoire, soyez le bienvenu. Vous êtes aussi bon conteur que Barbey¹. Je pense, par exemple, à votre «Rire» d'*Avant le chaos*², qui est une chose grande par le sens et parfaite dans la technique. Enrichissez-nous... Si la proposition vous allait (dix douze pages de la revue, moins ou plus, soit environ quinze pages à la machine, double interligne), nous envoyons à l'impression autour du 8 septembre. En attendant de renouer la conversation de juin...

Bien amicalement,

G. Lamarche

¹ Barbey d'Aurevilly.

² «Le Rire» est d'abord paru dans la *Revue Moderne* en octobre 1944 (*Avant le chaos*, op. cit., p. 170-198).

319. À *Gustave Lamarche*¹

Montréal, le 17 septembre 1949.

Révérénd Père, poète et ami.

Pardonnez-moi mon trop long silence. Je pourrais vous apporter beaucoup d'excuses — voyages, courrier non reçu (envoyé de Montréal à Québec, de Québec à Montréal, etc.) lorsque j'étais aux États-Unis, et vers la fin d'août, dans les Laurentides du Québec. Ces excuses seraient valables. Mais la *raison*², c'est que j'ai voulu, pour quelques semaines, me détacher du monde réel, quotidien, couper tous les faibles ponts qui m'y relient. Ma façon de couper ces ponts, très asociale d'ailleurs, est de ne point même regarder mon courrier, où qu'il me rejoigne. Ce petit système a du bon, et du mauvais. Le mauvais, c'est de n'avoir pas lu votre lettre, si confiante, si amicale, avant le 15 septembre. On veut se protéger (contre les fadaises, les invitations, les ceci cela) et on y réussit, mais on risque aussi de décevoir certains très rares êtres, que l'on sent près de son cœur, de son sang, dont vous êtes.

Vous me parlez de la mort de votre père. Et de cette «permanence» qui subsiste, entre votre mère et lui. C'est très beau. D'une beauté que seuls les mystiques, les poètes peuvent éprouver. Il me semble vous avoir confié déjà que je n'avais jamais été guéri de la mort de ma mère. Il se passe peu de nuits que je ne la voie dans mes rêves, vivante et rieuse et douloureuse et pathétique à la fois. (Et soyez assuré qu'il n'y a point chez moi de troubles complexes d'Edipe, à la freudienne, je suis de ce côté-là un homme tout à fait normal). Je ne suis pas guéri.

¹ Autographe, 4 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, paginés de 2 à 4, ajout au crayon de couleur bleue et encre bleue (BNQ, 280/16).

² C'est l'auteur qui souligne.

Je voudrais vous apporter des mots d'encouragement, de sympathie. Je ne le puis guère. Mais comme je vous connais, ou plutôt vous devine, vous ne guérirez pas. Vous êtes à la fois très mystique, et grand poète. C'est une combinaison malheureuse pour le bien-être moral, qui empêche les cicatrisations. Vous possédez cependant votre foi, que je vous envie. Vous m'écrivez «Tout passe, mais tout demeure»¹. Et je ne puis croire, hélas, qu'au «tout passe». N'allez pas croire que mon attitude soit dirigée par l'orgueil. Elle tient davantage de l'impossibilité d'accepter que du refus. Mes luttes sont vaines. Je cherche et ne vois pas.

Vous m'avez adressé un bien beau sonnet et je désire ardemment que la «gloire du port»² nous trouve un jour réunis. Votre générosité m'y conduit avant la lettre. Vous êtes poète, vous créez. Aux tout petits côtés de Dieu. Mais je doute que le seul désir de la route de Dieu soit suffisant pour rencontrer Dieu.

J'ai reçu les exemplaires des *Carnets* et je vous en remercie. Je vous ferai parvenir au cours de la saison prochaine, quelque chose, conte ou nouvelle, puisque vous avez l'amabilité de me le demander. Pour le moment, je suis très pris par un long travail, — de prose — qui suppose une très longue patience, patience qui n'est pas celle du génie, naturellement. (Ce serait trop facile!)

Quand vous viendrez à Montréal, faites-moi signe. J'aurai le plus grand plaisir à vous rencontrer.

Merci encore, et croyez à mon estime et à mon admiration.

Alain Grandbois

¹ Voir lettre de Gustave Lamarche datée du 19 août 1949.

² Fait partie du sonnet intitulé «Sillages», dédié à «A. G...» (*Œuvres poétiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. «Vie des Lettres québécoises», tome 2, 1972, p. 211).

320. À *Victor Barbeau*¹

[11 janvier 1950]

Mes meilleurs souhaits, à Lucile, à vous, à vos enfants, à vos petits-enfants, et à toute votre progéniture, dans les siècles et les siècles.

Alain Grandbois

321. À *Lionel Groulx*²

Montréal, le 12 juin [1950].

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Voici mon chèque pour le renouvellement de mon abonnement à votre belle *Revue d'histoire*. Vous me pardonnerez, car je sais votre indulgence, si je vous arrive avec quelque retard. Mais j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et cela ajouté à ma nonchalance naturelle...

Permettez-moi de vous féliciter de votre magnifique livre³. Je viens de le lire avec avidité. C'est, à mon avis, une grande réussite.

Veillez me croire très respectueusement vôtre.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Autographe. 2 f. (10.4 X 14 cm). encre noire. écrit recto verso. non paginés, ajout au crayon rouge et bleu (CRLG, fonds Lionel Groulx).

³ Selon toute vraisemblance, il s'agit du second tome de l'*Histoire du Canada français depuis la découverte* ([Montréal], l'Action nationale, 1951, 302 p.). Ce livre figure dans l'inventaire de la bibliothèque Grandbois déposée à Deschambault.

322. À Guy Sylvestre¹

Montréal, le 12 juin 50.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je dois m'excuser de mon retard et de ma négligence à vous répondre, mais je dois ajouter que j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et j'élève, à tort ou à raison, durant ces périodes sombres, un petit rideau de fer — c'est la mode dans le monde politique!² — entre le monde extérieur et ma modeste personne.

Je vous fais parvenir deux exemplaires des *Rivages*, pour me faire pardonner.

Veuillez croire à toute mon estime,

Alain Grandbois

323. De Guy Sylvestre³

Ottawa, le 23 juin 1950.

Monsieur Alain Grandbois,
a/s de la Société des Écrivains,
535, avenue Viger,
Montréal, P. Q.

Mon cher Alain Grandbois,

Je vous remercie de votre carte ainsi que des deux exemplaires des *Rivages* que vous avez bien voulu m'envoyer.

¹ Autographe, 1 f. (10.5 X 12.6 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² L'expression «rideau de fer» est de Winston Churchill qui, en 1946, désigna ainsi la coupure entre l'Union soviétique et les puissances occidentales. Un poème de Grandbois, intitulé «Churchill le Grand», a été publié dans *Poésie II* (*Op. cit.*, p. 211-212).

³ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), copie carbone (BNC, fonds Guy Sylvestre).

J'ai déjà lu vos poèmes deux fois et je puis déjà vous dire qu'ils occuperont la place royale dans la chronique que je dois préparer au mois d'août sur notre récente production littéraire¹.

Si la revue me donne des tirés à part, je vous en réserverai un sinon, vous pourrez toujours me lire si le cas vous en dit, dans la revue de l'Université d'Ottawa, octobre-décembre.

Donnez-moi donc votre adresse afin que je puisse à l'avenir vous écrire directement.

Confraternellement à vous,

Guy Sylvestre

324. À Roger Duhamel²

Provincetown, le 22 juillet [1950?].

Mon cher Roger,

Nous sommes à Provincetown depuis plus de quinze jours³. C'est encore l'endroit qui me plaît. Il y a la mer, le soleil, les jolies femmes, de la couleur, c'est-à-dire de quoi s'occuper – innocemment – le jour. [Quant] aux occupations de nuit, elles sont ce que l'on veut qu'elles soient. Il y a

¹ Guy Sylvestre a publié dans la *Revue de l'Université d'Ottawa* un article intitulé : «Où en est notre littérature?» (vol. 21, n° 4, octobre-décembre 1951, p. 435-436).

² Autographe, 5 f. (12.6 X 20.3 cm) au crayon noir, paginés de 2 à 5 (Centre de recherche Lionel-Groulx, fonds Roger Duhamel).

³ La description de Provincetown ressemble, à quelques variantes près, à celle que fera Grandbois dans *Visages du monde*, deux ans plus tard, soit en 1952 : «J'ai toujours aimé la mer et l'océan, et la péninsule du Cap Cod est généreuse à cet égard. [...] Provincetown possède aussi sa vie de nuit. D'abord son théâtre [...] Et les personnes plus frivoles – mais qui ne l'est à certains moments de sa vie ! – ont le choix de nombreux restaurants, bistrotts, cafés-dansants, cabarets avec spectacles [...]» (*Visages du monde*, *op. cit.*, p. 503-509).

trois ou quatre boîtes «chic», aussi des boîtes à matelots, qui ne manquent pas d'un certain pittoresque. Il y a aussi le petit dodo bien sage.

Il est inutile de te répéter que nous t'attendons. Nous comptons repartir vers le 10 août¹. Tu devrais donc t'arranger pour nous ramener à cette date. Donc, vérifier ton calendrier, et partir de Montréal assez tôt pour que tu puisses passer ici au moins quatre ou cinq jours, que tu ne regretteras pas, j'en suis sûr, car il y a de la variété dans les récréations, et le temps pour faire tout ce que l'on désire faire semble extrêmement court. En somme, il te faudrait une semaine au moins Montréal-Montréal. (Mettons 8 ou 9 jours comprenant les allers-retours.)

Réponds-moi tout de suite, à l'adresse que je t'indique plus bas, et je t'enverrai des indications plus précises pour les détails du voyage.

Je tiens aussi à te dire que tu seras notre invité pour les repas majeurs. Nous avons un petit chalet, mais nous ne pouvons pas malheureusement te loger, car il n'y a que deux lits. Je te retiendrai quelque chose à un hôtel voisin.

M. fait de la peinture et est heureuse. Moi aussi, mais par fugues, autrement je ne fais rien, et je suis heureux.

Nous t'attendons expressément.

Et puis sois bon!

Avec mon amitié.

Alain G.

P.S. Voici un petit service que je te demande. (Les «petits services» sont toujours dans les P. S.). Veux-tu demander à la librairie Pony² que l'on m'envoie les journaux français que j'ai l'habitude de retenir. Je leur en ai parlé avant mon départ.

¹ C'est l'auteur qui souligne.

² La librairie Pony était située au 554 de la rue Sainte-Catherine Est, à Montréal.

Mon adresse :

A. G.
 Post-Office. General Delivery.
 Provincetown, Cape Cod.
 Mass. U.S.A.

325. À *Guy Sylvestre*¹

Québec, le 13 février [1951?].

Hôpital du Saint-Sacrement
 Ch. 412
 Chemin Sainte-Foy
 Québec

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous dois encore des excuses pour n'avoir pas répondu à votre mot de la fin de décembre². J'étais alors malade, et fermé comme une huître — une huître malade, il va sans dire — à toutes choses extérieures. Me voici maintenant à l'hôpital où sous le fallacieux prétexte d'art médical on me pique et repique, larde et relarde, sans compter l'ingestion de mille breuvages plus saugrenus les uns que les autres. Je patiente, il le faut bien, mais rageusement.

Je compte retourner à Montréal dans la dernière semaine de ce mois. Je vous y verrai avec plaisir.

Bien à vous,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 2 f. (12.5 X 20.3 cm) au crayon noir, non paginés. Daté au crayon noir par Guy Sylvestre (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² Cette lettre de Guy Sylvestre ne se trouve pas dans le fonds Grandbois de la BNQ.

326. À *Guy Sylvestre*¹

Sainte-Adèle [Début mars 1951].

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous ferai parvenir pour la date indiquée le texte à propos de Gide². J'ai hâte de voir votre revue, quelle en est la présentation, la disposition, etc. En attendant, je vous souhaite du courage, et toutes les chances du monde.

À bientôt, je l'espère.

Amicalement,

Alain Grandbois

327. À *Guy Sylvestre*³

Le 31 mars 51.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous avais promis pour telle date. J'ai manqué. J'attache plus d'importance à mon manque qu'au papier que je vous envoie. Cependant, si vous jugez que vous devez en retrancher quelque chose, ne le publiez pas. J'ai la manie d'aimer tout ou rien.

Amicalement,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 2 f. (10 X 12.5 cm), encre noire, papier carton, non paginés. Daté au crayon noir par Guy Sylvestre (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² Ce texte de Grandbois, écrit à l'occasion du décès de Gide, survenu en février 1951, paraîtra dans la *Nouvelle revue canadienne* en avril 1951 («André Gide. Opinions», vol. 1, n° 2, p. 53-54). Dans ce court texte, Grandbois situe la place de Gide dans sa propre formation littéraire.

³ Autographe, 1 f. (10 X 12.6 cm), encre noire, papier carton (BNC, fonds Guy Sylvestre).

328. À Lionel Groulx¹

Montréal, [23] novembre [1951].

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Je m'excuse tout de suite, et je suis véritablement désolé. Votre petit mot, à quoi j'ai tardé de répondre, ajoute davantage à mon indignité². Je sais cependant que votre générosité de prêtre, et votre expérience d'homme, pardonneront à ma faiblesse, laquelle, dans ce cas-ci, ne tient que de la négligence, et non du mauvais vouloir. Ces derniers mois ne m'ont pas été très favorables. J'ai été souffrant, un jour sur deux, je dois gagner ma vie en écrivant des choses qui ne me plaisent pas particulièrement d'écrire³, je suis dispersé, je vis à la pointe de ce siècle fou.

Je me permets de vous écrire ceci, parce que je n'ai pas oublié que vous m'avez écrit, il y a quelques années, une lettre merveilleuse qui m'avait fort touché. La grâce, hélas, ne me touchait pas. Mais soyez bien convaincu que je l'ai comprise par le cœur.

Voici ce petit chèque. Pour la *Revue*, et aussi, pour votre *Histoire* que vous nous donnez depuis un an ou deux. J'avais acheté le premier tome, je l'avais prêté à un ami, qui ne me l'a jamais rendu. C'est classique.

¹ Autographe, 2 f. (11 X 12 cm), encre noire, écrits recto verso sur papier carton, paginés 2 et 3 (CRLG, fonds Lionel Groulx).

² Ce «petit mot» ne se trouve pas dans le fonds Grandbois de la BNQ.

³ À cette époque, Alain Grandbois travaille à l'écriture de deux séries radiophoniques, diffusées sur les ondes de Radio-Canada. *Visages du monde* sera diffusée à raison d'une émission par semaine, du 18 avril 1950 au 22 septembre 1952, avec interruption du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951. On peut croire que cette interruption, dans le contexte de cette lettre, soit due à l'hospitalisation de Grandbois. D'autre part, Alain Grandbois collabore à la série intitulée *Rythmes de Paris*, diffusée du 29 décembre 1950 au 24 octobre 1952.

Pardonnez-moi encore et croyez à toute ma reconnaissance et à mon admiration.

Alain Grandbois

329. À *Yvette Aubray*¹

Février 1952.

Mademoiselle Aubray,

Je vous remercie du service que vous m'avez rendu, et permettez-moi – c'est strictement une question d'affaires, comme je vous l'ai dit – de vous offrir, sous cette forme un peu rude, une boîte de chocolats ou les dragées du carême.

Croyez-moi votre dévoué,

Alain Grandbois

330. À *Guy Sylvestre*²

2 avril 52.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous ferai parvenir un poème d'ici une huitaine de jours. Au vrai, depuis quelques semaines, j'ai été très souffrant, et j'ai dû me borner à

¹ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal). Yvette Aubray a travaillé avec Alain Grandbois en 1950-51 et collaboré à la série radiophonique *Rythmes de Paris*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada. Grandbois lui a offert, en décembre 1951, deux de ses recueils dédiés. *Les Iles de la nuit* et *Rivages de l'homme*.

² Autographe, 1 f. (10 X 12.5 cm), encre noire, écrit sur papier carton (BNC, fonds Guy Sylvestre).

l'essentiel immédiat, c'est-à-dire à l'exercice d'un travail strictement voué à la subsistance quotidienne.

Ai-je négligé de vous féliciter à l'occasion de votre entrée à la Société Royale¹? Si je ne l'ai pas fait, veuillez croire que j'ai été très heureux de ce choix.

Amicalement,
Alain Grandbois

331. À Guy Sylvestre²

Dimanche, le 6 avril [1952].

Mon cher Guy Sylvestre,

Voici le poème promis³. S'il ne vous convient pas, je vous demanderais de me le renvoyer. Car il est absurde, apparemment, comme toute la poésie qui ne courbe pas le dos sous la férule des professeurs de belles-lettres de nos séminaires canadiens. Ces messieurs ont peut-être raison. Je n'en sais rien, et je dois vous avouer que je m'en «fiche» éperdument. La poésie que j'écris peut ne pas valoir le papier sur laquelle elle est tracée. Je ne l'écris ni pour le «siècle», ni pour les temps à venir. Je le

¹ Présenté par Pierre Daviault, Guy Sylvestre a été reçu membre de la section française de la Société Royale du Canada, le 23 février 1952, à la Salle Académique de l'Université d'Ottawa. La soirée fut présidée par l'abbé Arthur Maheux qui fit l'éloge du rapport de la Commission Massey-Lévesque (*Le Droit*, 5 mars 1952, p. 11). Guy Sylvestre a également signé dans le supplément «Magazine» du journal *le Droit*, les samedis 22 mars (p. 5) et 27 mars 1952 (p. 7), deux articles dans lesquels il retrace les grandes lignes historiques et l'organisation de la Société Royale du Canada.

² Autographe, 2 f. (10.4 X 12.6 cm), crayon noir, écrit recto verso sur papier carton, paginés de 2 à 4 (BNC, fonds Guy Sylvestre).

³ Le poème «Voiles», dont il est ici question, sera d'abord publié comme deux poèmes, «O Douleurs» et «Peupliers», dans *la Nouvelle revue canadienne* (vol. 2, n° 2, juin-juillet 1952), que dirige alors Guy Sylvestre. «Voiles» sera repris plus tard, et intégralement, dans l'édition de *L'Étoile pourpre*, en 1957 (*Poésie II, op. cit.*, p. 227-228).

fais parce que cela me plaît tout simplement, que c'est pour moi une sorte de délivrance, de soupape et d'évasion.

Je n'ai pas eu le courage de recopier au propre. Les petits signes = signifient l'interligne.

Je vous serre la main.

Alain Grandbois

332. À *Guy Sylvestre*¹

Le 17 juin 52.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous renvoie, avec les retards coutumiers, l'épreuve du poème. [Quant] à votre projet de cinéma², prenez, s'il vous est utile de le faire, tout ce que vous pouvez trouver dans mon œuvre, qui est mince. Je ne sais pas ce que vous avez conçu. Mais je dois vous dire tout de suite de ne pas compter sur moi pour paraître devant l'écran d'un cinéma. Je ne suis ni Gide, ni photogénique, et je persiste à croire que l'on ne doit pas faire la publicité de l'écrivain comme celle de la *Campbell Soup* ou de la *Lucky Strike*.

Remarquez bien que c'est un point de vue tout à fait personnel.

Soyez assuré de mon amitié.

Alain Grandbois

(P.S.) Si vous publiez votre [*sic*] poème «Douleurs», vous est-il possible de signer mon nom à gauche de la page. C'est une douce manie. Il en est ainsi, quand on vieillit.

¹ Autographe, 2 f. (10 X 12.5 cm), crayon noir, écrit recto verso sur papier carton, paginé de 2 à 4 (BNC, fonds Guy Sylvestre).

² Guy Sylvestre devait écrire le scénario et le texte d'un film que devait réaliser l'Office National du Film. Le titre de ce projet, qui ne sera jamais réalisé, était «Poètes du Canada français (Robert Choquette, Rina Lasnier, Alain Grandbois)» (BNQ, 204/9/42).

333. À Gilles Duhamel¹

[Québec, le 10 février 1953.]

Mon cher Gilles,

Voilà. Je te confie le plus grand secret. Maladie, hôpital, examens, etc., tout n'était que camouflage, subterfuge, ruse géniale. Mais ruse d'amour. Bref, j'ai voulu *La* suivre². Son absence de Montréal m'était intolérable. Elle est ici, dans nos murs, les bras ouverts. Quels doux instants, quelles joies ineffables! *L'Événement* de ce matin *Lui* prête ces mots historiques : «Durant trois jours, je serai à la disposition de ce bon peuple. J'essaierai d'être du bon pain afin que ce bon peuple me mange!» (Textuel)³

À part cela, je ne me porte pas trop mal. On me joue avec les bras, les fesses, à coup de seringues. Je me dirigeais tout doucement, — mais sûrement — vers l'avenue pernicieuse. On m'arrête à la frontière. Je me sens déjà ragailardi.

Mes hommages à Daphnée la charmante. Sois bon. Je prie pour toi.

Alain

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal). Gilles Duhamel a été journaliste, premier annonceur de langue française à la radio de CKVL, publiciste et réalisateur à Radio-Canada. Alain Grandbois lui dédicace le recueil des *Iles de la nuit* : «Mercredi, au XX^{ème} siècle. Pour mon ami Gilles Duhamel, grand maître du «ralliement du rire», et charmant camarade, ces poèmes très hurluberlus» et *Né à Québec* : «Février, le 23. Pour mon ami Gilles Duhamel, avec le sourire des grands fleuves, et cette camaraderie qui m'enchantent toujours, surtout quand Daphnée nous apporte sa grâce et son sourire.» Daphnée Keith a été l'épouse de Gilles Duhamel.

² Grandbois se moque ici du voyage du Cardinal Paul-Émile Léger à Québec en février 1953. L'usage de la forme féminine renvoie au titre d'Éminence accordée au Cardinal Léger.

³ *L'Événement* du mardi 10 février 1953 relatait le venue de son Éminence le Cardinal Paul-Émile Léger à Québec. En gros titre, nous lisons : «Foule immense à la gare —Trois jours pour mieux nous connaître», et en sous-titre: «Je suis heureux de rencontrer ici ce bon peuple de Québec, comme se plaît à le qualifier Son Excellence Monseigneur l'Archevêque. Durant trois jours, je serai à la disposition de ce bon peuple. J'essaierai d'être du bon pain afin que ce bon peuple me mange. Je viens à vous avec tout mon coeur. Ensemble, durant ces trois jours, nous allons mieux nous connaître et mieux nous aimer» (p. 3).

334. À Gilles Duhamel¹

Jeudi, le 12 février [1953].

Mon cher Gilles,

Je traverse des heures tragiques et bouleversantes, et mon cœur sombre dans les plus noirs désespoirs. Car *Elle* est partie. *Elle* m'a quitté, abandonné. *Elle* m'a laissé dans un désert aride et nu. Enfer et damnation! Ah!

Une seule lueur de consolation. *Elle* s'est rapprochée de vous tous, Omer Renaud², Paul Langlais³, Paul Dupuis⁴, Robert La Palme⁵, Jacques Desbaillet⁶, la tribu des Baulu⁷, et *Elle* vous distribuera ses inépuisables trésors. Chacun son tour. C'est la loi inéluctable de la vie.

¹ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Journaliste, il a notamment été le narrateur d'une série intitulée *Les reportages*, portant sur l'actualité canadienne et internationale. Cette série a été réalisée par Georges Ayotte et produite par Vincent Paquette pour le compte de l'Office national du film.

³ Paul L'Anglais (1905-1982) a très largement collaboré, en tant que producteur, à la vie culturelle du Québec des années cinquante. Associé à Paul Gury, il a entre autres produit, en 1948, le film *Un homme et son péché*. L'année suivante, il adapte, toujours pour le cinéma, le populaire radioroman de Robert Choquette, *Le curé du village*, diffusé sur les ondes de CKAC. En 1952, il produira l'adaptation cinématographique de la pièce *Tit-Coq* de Gratien Gélinas.

⁴ Acteur, Paul Dupuis (1916-1976) a joué dans plusieurs films tant à l'étranger qu'au Québec. En 1952, il a joué dans *Tit-Coq*. À la télévision, il a interprété le rôle de l'écrivain Arthur Buies dans *Les belles histoires des Pays d'en Haut*.

⁵ En 1950, Robert La Palme (1908-1997) publie un livre bilingue faisant le bilan de ses vingt premières années de caricaturiste (*La Palme. Les 20 premières années du caricaturiste canadien : 1930-1950*, Montréal, le Cercle du Livre de France, 1950, 189 p. Trad. par Irène et Charles Spilka). Il exposa entre 1945 et 1951, dans plusieurs villes du monde, une série très importante de gouaches intitulée *Il n'y a pas d'armes secrètes*. La Palme a collaboré à plusieurs journaux, notamment à *L'Ordre*, au *Droit* et au *Devoir*.

⁶ Pendant plusieurs années, Jacques Desbaillet donna la réplique à Jovette Bernier dans la série radiophonique intitulée *Quelles nouvelles?* Cette série, qui se voulait un reflet de la vie quotidienne d'un couple «ordinaire», connut un immense succès et fut diffusée sur les ondes de CBF, CKAC, CHLP et CHLT (Sherbrooke) entre 1939 et 1957.

⁷ Les frères Marcel Baulu et Roger Baulu se sont surtout fait connaître par leur carrière radiophonique. En collaboration avec Raymond Taillefer, Roger Baulu a publié *CKAC, une histoire d'amour : l'histoire magnifique du pionnier des ondes radiophoniques françaises dans le monde* (Montréal, Stanké, 1982, 174 p. ill.).

Malgré ce profond accablement, je ne me porte pas trop mal. Je lutte, je lutte, et je me saoule à l'eau de Vichy (Célestins) et à l'insuline.

Bien à Toi,

Alain G.

335. À Jean-Guy Pilon¹

Mardi, le 10 mars 53.

Mon cher M. Pilon,

Vous êtes un vrai poète. Et vous me voyez navré de ne pas vous avoir répondu plus tôt. Je suis malade depuis des mois, et j'ai dû faire dernièrement un séjour à l'hôpital, de sorte que j'ai négligé davantage une correspondance que je néglige ordinairement, car je persiste à ne pas vivre selon les lois du siècle, lesquelles ne me plaisent pas.

Mais je dois vous dire tout de suite qu'il y a maldonne à propos des Éditions Roche, et Rina Lasnier, qui m'a écrit à votre sujet², imaginait sans doute que je faisais partie de cette maison. Il n'en est rien. Cette maison ne publie d'ailleurs qu'à compte d'auteur – *in partibus*³ –.

¹ Photocopie. Enveloppe adressée à « Monsieur Jean-Guy Pilon // 6702 rue Saint-Denis 6702 // Montréal ». Cachet postal daté du 13 mars 1953 (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Rina Lasnier à Grandbois. André Roche, qui travaille pour le compte des Éditions de Malte de Montréal, a proposé à Alain Grandbois, en janvier 1950, une redistribution et une réimpression du recueil *Rivages de l'homme* paru pour la première fois à compte d'auteur, à Québec, en 1948. Toutefois, ce projet n'eut aucune suite. Plusieurs journalistes et critiques de l'époque feront tout de même de Grandbois l'un des écrivains des Éditions de Malte. En fait, le seul texte que Grandbois ait jamais publié chez cet éditeur consiste en la préface du recueil de Sylvain Garneau, *Objets trouvés*, paru en 1951. Le malentendu persistera tout de même longtemps (À ce propos, voir Marcel Fortin, *Histoire d'une célébration*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994, p. 221-223).

³ *In partibus* : signifie « dans les pays ». Se dit de l'évêque dont le titre est purement honorifique et ne donne droit à aucune juridiction. L'expression peut également désigner un fonctionnaire sans fonction.

Vous n'êtes pas du tout un inconnu pour moi. J'ai lu certains de vos poèmes dans *le Devoir*, et je les ai trouvés remarquables. (Veuillez bien croire que je ne suis guère prodigue en louanges ou compliments). Le manuscrit que vous m'avez adressé renferme de très belles choses. Je voudrais bien sincèrement vous aider, je ne sais par quels moyens, ni comment¹.

Je vous félicite encore.

Bien à vous,

Alain Grandbois

336. À Simone Routier²

Le 23 mars 1953.

Ma chère Simone,

Je crains qu'il ne soit trop tard pour ce que vous me demandez³, et vous m'en excuserez. J'ai été souffrant tous ces temps derniers, et dans ces moments je coupe généralement toute communication avec le monde extérieur, je ne vois plus personne, je ne dépouille même pas mon courrier,

¹ Jean-Guy Pilon a fait parvenir un exemplaire manuscrit de son premier recueil de poèmes, *la Fiancée du matin*, paru à compte d'auteur, en 1952. Pour s'assurer de couvrir les frais encourus par l'édition, Alain Grandbois avait offert de vendre, avant la parution du recueil, un certain nombre d'exemplaires à plusieurs de ses amis (Conversation téléphonique avec J.-G. Pilon, le 11 juin 1992).

² Autographe, 3 f. (13.6 X 20.2 cm), encre noire. Paginés 2 et 3. On trouve également une transcription autographe du poème intitulé «Le songe», ainsi qu'une courte biobibliographie, dactylographiée, d'Alain Grandbois (Collection privée, René Pageau).

³ À cette époque, Simone Routier prépare une anthologie, qui sera publiée en Belgique, en 1954. Pour cette occasion, elle avait demandé à Grandbois un poème et une courte biobibliographie. Au sujet de Grandbois, elle écrivait un jour au critique René Pageau: «Alain n'a jamais recherché la publicité et je m'étonnais, dans ces années 20, de ne jamais le voir publier ces poèmes (vers toujours réguliers) qu'à cette époque il avait déjà en carton. De la Belgique, où se préparait une *Anthologie des poètes universels*, avec un poète de chaque pays, je dus insister pour qu'il expédie poème, autographe et notes biographiques.» (Collection privée, René Pageau)

je lèche mes plaies. Tout cela peut sembler outrageusement romantique, et quelque peu ridicule, mais c'est ainsi.

Vous trouverez ci-inclus le manuscrit d'un court poème que j'ai raccourci davantage¹, une photo prise par Gérard Morisset² il y a déjà quelques années, — je n'en ai pas d'autres, et le fusain de Iacurto³ est depuis longtemps perdu —, et une biographie qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis nourrir davantage.

Et vous, comment la vie vous traite-t-elle? J'ai appris votre passage à Québec — et j'ai regretté de ne pas vous avoir vue. Mais ne vivons-nous pas dans un perpétuel chassé-croisé? Le printemps s'est annoncé ici, d'une manière éclatante, dans une bourrasque de neige et de vent. Je songe avec quelque nostalgie au vert tendre des marronniers.

Croyez à mon souvenir affectueux,

Alain G.

P.S. Je vous remercie de votre attention, qui m'a touché, et veuillez remercier aussi M. Flouquet⁴ de ses bonnes dispositions.

A.

¹ Ce poème, intitulé «Le Songe», a également été publié dans *le Journal des poètes*, en septembre 1954 (p. 4). Retravaillé et considérablement augmenté, il sera plus tard publié dans *L'Étoile pourpre (Poésie I, op. cit., p. 237)*.

² Alain Grandbois et Gérard Morisset (1898-1970) se connaissaient depuis 1944. Gérard Morisset fera entrer Alain Grandbois au Musée de la Province (aujourd'hui le Musée du Québec), en 1961, où celui-ci occupera le poste de publiciste jusqu'en 1971.

³ Le seul portrait d'Alain Grandbois fait par le peintre Iacurto a été reproduit sur la page couverture de l'ouvrage de Jacques Brault, *Alain Grandbois*, paru en 1968 (Paris, Seghers, coll. «Poètes d'aujourd'hui», n° 172).

⁴ Pierre-Louis Flouquet (1900-1967) a d'abord connu une importante carrière comme peintre. Devenu l'un des chefs de file en vue de la «Plastique pure» (mouvement de peintres belges), il expose régulièrement à l'étranger lorsque vers 1928, revenu avec exaltation à la foi chrétienne de son enfance, il oriente sa peinture vers un expressionnisme marqué par une profonde angoisse existentielle et de puissants élans mystiques. Délaissant peu à peu la peinture, il consacre sa vie à la poésie moderne et dirige *Le Journal des poètes*, mensuel de création et d'information poétique fondé en 1930. *Le Journal des poètes* fut directement associé à la Biennale de poésie de Bruxelles.

337. À *Serge Brousseau*¹

[27 avril 1953]

Mon cher Serge,

Voici le mot officiel, le Vous, le Vous, et la phraséologie nécessaire – et à l'encre! – qui me plaît à peu près autant que la corde du pendu. Mais il faut cela pour les archives.

Sois toujours bon, baise avec componction, et bois avec le moins de pondération possible.

Ton vieil ami,

Alain G.

338. À *Fernand Ouellette*²

Montréal, le 4 mai 54.³

M. Fernand Ouellette,
Montréal.

Mon cher poète,

Je m'excuse tout de suite d'avoir un peu tardé à vous répondre, j'ai été souffrant, et je suis allé prendre le frais à la campagne. Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de votre «rappel» du 10^e anniversaire des *Iles de*

¹ Autographe, 1 f. (10.3 X 13 cm) au crayon noir, écrit recto verso sur papier carton (Collection privée, Georges Raby).

² Autographe, 3 f. (21.5 X 28 cm), encre noire. Paginé 2 et 3. Enveloppe adressée à « Monsieur Fernand Ouellette // 9579, rue Bellerive, 9579 // Montréal Qc ». On trouve également dans le fonds Fernand Ouellette de la BNC une copie dactylographiée du recueil *Ces Anges de sang* annotée par Alain Grandbois (BNC, fonds Fernand Ouellette).

³ Souligné par l'auteur.

la nuit, je n'y aurais pas songé moi-même! Mais vous m'avez fait plaisir en y pensant, j'en ai été à la fois surpris et touché¹.

Et maintenant, parlons de vous. J'ai lu vos poèmes avec beaucoup d'intérêt². Vous me demandez mon avis. Je vous le donne très simplement. Vous êtes très doué, vous avez des accents qui ne trompent pas. D'autre part vous sacrifiez trop volontiers, quand l'inspiration vous laisse, à des mouvements, à des vers qui se rapprochent plus de l'habileté provocatrice que de la poésie authentique. Toute poésie moderne, et si échevelée soit-elle, doit être marquée du signe sur le mur, de la blessure de l'intelligence ou du cœur, ou d'une révolte qui transperce les mots, les défonce et les broie. Le reste est de la mauvaise littérature.

Je me suis permis de souligner, au crayon, ce que j'ai particulièrement aimé dans vos poèmes³. Je peux me tromper. Je ne suis pas un augure, un dieu.

¹ Dans son *Journal dénoué*, Fernand Ouellette fait allusion aux *Iles de la nuit*, qu'il lut, précise-t-il, en août 1952 : «Je m'enthousiasmai pour Alain Grandbois et Saint-John Perse. Ne pouvant me procurer *les Iles de la nuit*, je les transcrivis à la main» (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974, p. 48).

² Fernand Ouellette avait donc fait parvenir à Grandbois, tout comme à Clément Lockquell et à Pierre Jean Jouve d'ailleurs, une version manuscrite, soigneusement dactylographiée, de son premier recueil, *Ces anges de sang*, alors en préparation (Cf. *Journal dénoué*, op. cit., p. 60).

³ Le manuscrit original comprend six poèmes. Nous signalons ici les titres de ces poèmes, ainsi que les vers soulignés par Grandbois. 1) *Ressac de songes*; où Grandbois souligne les vers suivants : «et l'aube fume au sein des flots/ au sein des plaintes// la cendre boit la mer// la cendre pétrifie l'épave»; 2) *Pesanteur des paysages* : «au travers des paupières// à fleur de nuit»; 3) *Citernes de soleil* : «Et tout fasciné de légendes, // avide de pouvoirs jadis mutilés :// j'ai bêché fiévreusement les tombeaux», et les deux vers de la fin, «et de soifs sans racines, // et d'orgies du vertige»; 4) *Pas d'ange sur les ruines* : «Il est venu d'un paysage, // il est venu au lac de cendre, // au lac balaféré de lunes englouties, // Il est venu au lac de pierre // Il est venu au lac de nuit // cet ange des faims limpides»; 5) *Comme une tour de soif*, il souligne les vers «et seul! ô solitude! // comme une tour de faim, // comme une tour de soif sur la mer des os // j'affronte la fosse aux anges de sang»; 6) *Naissance* : «Et l'odeur de la neige, // au nid des cimes». En marge de ce dernier poème, Grandbois ajoute la remarque suivante : «C'est une image admirable! Je voudrais bien l'avoir trouvée moi-même!»

Mais soyez surtout vous-même. N'ajoutez pas trop de crédit aux modes du jour. Je relis votre lettre¹. Non, vous ne devez pas vous taire. Vous avez beaucoup de talent. Vous saurez très bientôt distinguer, chez vous, le bon grain de l'ivraie. Je vous félicite d'être jeune et... poète.

Bien amicalement,
Alain Grandbois

339. De Fernand Ouellette²

Montréal, le 14 juin 1954.

M. Alain Grandbois
2151 rue Lincoln,
Montréal.

Cher Monsieur,

Il est un sentiment semblable à l'amour, qui jaillit de la grande noblesse de l'homme, et de la pureté et de l'intensité de sa source si lointaine est son expression, que toute forme verbale lui semble une sorte de déchéance, un genre de compromis : c'est la reconnaissance. À quoi bon tergiverser! Je vous remercie de tout cœur d'avoir lu et aimé mes poèmes. Votre témoignage m'a radicalement enthousiasmé et ému. Il était très normal que le grand frère aîné qui soulève tant mon admiration, soit aussi celui dont la foi envers mes essais me touche et m'épaule le plus.

J'espère que mes poèmes futurs seront moulés de ce respect sacré envers la Poésie, et dignes témoins de la confiance d'un grand poète envers un jeune.

¹ Cette lettre n'a pas été retrouvée dans le fonds Alain Grandbois de la BNQ.

² Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue (BNQ. 204/10/12).

Je me ferai un devoir de vous envoyer mon recueil dès sa parution en novembre. Son titre sera *Ces anges de sang*. Il groupera environ seize poèmes.

Agréez, cher monsieur, l'hommage de ma profonde admiration et sincère reconnaissance.

Fernand Ouellette

9579 rue Bellerive
Mont. (5)

340. À Willie Chevalier¹

Le 26 juillet [1954].

Mon cher Willie,

Merci pour les hauts documents². Il n'y a pas à dire, à la S. R.-C.³, on fait les choses avec méthode. Ça me fascine, moi qui n'ai jamais eu d'ordre, sauf dans mon désordre.

J'aurais passé de bonnes vacances si je n'avais eu un petit accident idiot qui m'a fortement froissé deux ou trois côtes, jusqu'à quel point, je ne le sais pas, je le saurai à Montréal.

¹ Carte de vœux écrite au crayon noir. Reproduction d'une œuvre de Eliot Beveridge «Cape Shore Paper Products, South Portland, Maine» (Collection privée, Willie Chevalier).

² Willie Chevalier a proposé à Grandbois de traduire l'histoire de la famille Molson écrite par l'historien Merrill Denison. Le livre paraîtra l'année suivante sous le titre original anglais de *The Barley and the Stream* (Toronto, McClelland and Stewart Ltd.) et, en français, sous le titre *Au pied du courant. L'histoire Molson* (Montréal, Beauchemin, 423 p.). Marguerite Dufresne-Critchley (1930-), alors secrétaire à Radio-Canada, a revu le texte de Grandbois. Ce dernier lui dédicacera *Rivages de l'homme* [Québec, 1948] : «1954. P. M. D. Alain Grandbois»; *Né à Québec* [réédition chez Fides, 1948] : «Le 15 août 1954. Pour Mademoiselle Margo Dufresne, que je remercie pour sa très précieuse collaboration, avec mes hommages. Alain Grandbois»; et *Les îles de la nuit* [édition originale sur vergé byronic, exemplaire n° «A»] : «Septembre 1954. À Margo, très amicalement, ces poèmes d'autrefois. Alain Grandbois». Il n'existe aucun manuscrit de cette traduction.

³ Abréviation pour « Société Radio-Canada ».

Sois toujours bon, c'est-à-dire angélique.

Amicalement,

Alain G.

341. À Roger Duhamel¹

Lundi [30] août² [1954].

Mon cher Roger,

Je ne sais pas quelles sont tes réactions à propos de cet incident, qui aurait pu arriver à chacun d'entre nous, et qui a été relevé dans les journaux avec une telle indécence³. Nous sommes quelques-uns, — Willy⁴ entr'autres — qui sommes indignés de cette attitude, et je tiens à ce que tu le saches. Tu sais fort bien que les envieux n'attendaient qu'une occasion pour distiller leur poison. Le monde n'est pas joli-joli! Laisse passer l'orage. Ces culs trouveront bientôt d'autre gibier. Je voudrais surtout, car il est inutile que je te dise que j'ai pour toi beaucoup d'estime et d'amitié, que tu ne te laisses pas

¹ Autographe, 3 f. (13.2 X 20.5 cm), crayon noir, paginés II et III (CRLG, fonds Roger Duhamel).

² C'est l'auteur qui souligne.

³ Relevé de ses fonctions d'animateur de l'émission intitulée «Le Nez de Cléopâtre», pour état d'ivresse, Roger Duhamel défraie à cause de cela la manchette de quelques «journaux à potins». Alain Grandbois fait d'ailleurs sans doute allusion à un article paru dans *Le Petit journal* du 29 août 1954, intitulé «Roger Duhamel perd son "Nez"». Un chroniqueur anonyme écrivait : «notre estimé confrère est arrivé au studio pas très en forme, mais il a tenu le coup durant tout son programme, grâce à une énergie dont tout le monde s'est émerveillé. Mais les spectateurs de l'émission ont bien remarqué que Roger n'était pas dans son assiette... Radio-Canada n'a guère prisé la chose et a suspendu l'animateur pour une période indéfinie.» (p. 72) Philippe Panneton [Ringuet] remplacera, pour un certain temps, Roger Duhamel.

⁴ Willie Chevalier.

abattre par ce coup dur. Tout ce que tu représentes de dons, de talents, de vitalité, tout cela est parfaitement intact.

Il fera soleil demain.

Alain G.

342. À Simone Routier¹

Le 27 avril 1955. Montréal.²

Ma chère Simone,

Je vous écris à tout hasard à cette adresse, me demandant si c'est bien celle que vous m'aviez donnée, quand nous nous sommes rencontrés à Montréal. Depuis ce temps, votre ami M. Flouquet m'a écrit, et me dit que vous lui aviez envoyé un chèque, pour les livres que je vous avais demandés. Je ne sais comment vous en remercier. Mais je tiens naturellement à vous le remettre, et pour ceci, il me faut savoir où je puis vous rejoindre, au bout d'un bout de papier. Je suis hélas très négligent pour ma correspondance, mais je suis très chatouilleux dans les affaires [d']argent, surtout quand elles concernent mes amis, dont vous êtes.

¹ Autographe, 2 f. (10.2 12.7 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton, paginés de 2 à 4. Numéroté «47» et «47b» à l'encre verte par Simone Routier. Enveloppe adressée à « Mademoiselle Simone Routier // a/s Canadian Consulate Genl. // 80 Boyl 80 // Boston Mass. // U.S.A. » Cachet postal daté du 29 avril 1955 (BNQ. 234/4/8). Après avoir été attachée de presse et d'information à l'ambassade du Canada à Bruxelles (1950-1955), attachée au Consulat du Canada à Boston (1955-1957), Simone Routier est nommée vice-consul à Boston, en 1957.

² C'est l'auteur qui souligne ici et dans le texte.

Je vous demande simplement un petit mot, au revers d'une carte postale.

Soyez heureuse (comme si on pouvait l'être!),

Alain G.
2151 Lincoln Ave.
Montréal

343. À Simone Routier¹

Lundi, le 9 mai 1955.²

Ma chère Simone,

Vous êtes tout à fait généreuse, mais je ne puis accepter cet «échange» que vous me proposez. Vous trouverez donc ci-inclus un chèque de 19 dollars, et je vous demanderais de le «tirer» à votre banque le plus tôt possible, c'est-à-dire d'ici quelques jours. Car vous savez, les comptes bancaires sont choses fragiles, et ce que l'on a aujourd'hui, on risque de ne pas l'avoir demain. Et je suis, hélas, si mauvais financier. (C'est de famille!)

Quant au reste, vous me permettez de vous l'offrir, avec ces réserves. Je n'ai plus d'exemplaires des *Iles de la Nuit*, ni de *Marco Polo*, ni d'*Avant le Chaos*³. Il n'y en a d'ailleurs plus nulle part, et je retiens, depuis

¹ Autographe, 7 f. (12.6 X 20.3 cm). encre bleue. paginés de 2 à 8. Enveloppe adressée à « Mademoiselle Simone Routier // Au Consulat général canadien de Boston // U.S.A. » Cachet postal daté du 10 mai 1955. Numéroté «48» à l'encre verte par Simone Routier (BNQ. 234/4/8).

² C'est l'auteur qui souligne.

³ Deux ans plus tard, Alain Grandbois aura fait parvenir à Simone Routier un exemplaire de *L'Étoile pourpre* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1957), portant la dédicace suivante : «Pour mon compère Simone Routier, avec mon meilleur souvenir et mes hommages. Alain Grandbois» (Lettre de Simone Routier à René Pageau datée du 12 février 1977, collection privée).

deux ou trois ans, à la vieille maison Ducharme¹, les exemplaires qui pourraient y aborder, à la suite de deuils, de ventes à l'encan, etc. Veuillez bien croire que je ne vous écris pas cela sous le signe bien connu de la vanité de l'écrivain, ou du moins, de ce que l'on nomme par cela. Elle existe sans doute chez certains écrivains, mais pas plus que chez les gros avocats, les médecins cossus, et les industriels qui deviennent millionnaires du jour au lendemain. Non, chez moi, c'est que les différents éditeurs qui ont publié mes livres ont tous fait faillite, ou à peu près. De sorte que... Ce n'est pas l'avidité très vorace du public, que vous connaissez, j'imagine, qui est la cause de cette rareté!

Je vous ferai parvenir, ces jours prochains, les livres de ces auteurs que vous m'avez mentionnés. Permettez-moi de vous les offrir à titre amical. Je ferai ajouter à l'envoi deux petits livres de moi, *Né à Québec* et *Rivages de l'homme*, et aussi un livre de ma sœur Madeleine, composé de contes «canadiens»².

Après vous avoir parlé de ces choses plutôt ennuyeuses, je dois vous remercier encore pour votre charmante invitation, nous ne pourrons probablement pas l'accepter, mais Marguerite se joint à moi pour en reconnaître la gentillesse et la grâce. Mais de toutes façons, je passerai cet été par Boston, et j'espère que vous me ferez le plaisir de déjeuner ou de dîner, ou de prendre un verre avec moi.

Bonjour Simone,

Alain Grandbois

¹ La librairie Ducharme, située 995 rue Saint-Laurent (près de La Gauchetière), était spécialisée dans la vente et l'échange des livres «canadiana et americana».

² Madeleine Grandbois n'a publié qu'un seul recueil de contes, *Maria de l'hospice* (Voir lettre à Bernadette Rousseau-Grandbois datée de juillet 1944).

344. À Rina Lasnier¹

Montréal, le 13 juin [1955].

Chère Rina et amie,

Votre petit mot — d'une tigresse indignée — m'a fait rire². Non pas de vous, croyez-le bien, mais de moi, de ma négligence, de ma nonchalance, de mon apathie, etc. Il ne s'agit pas, ainsi que vous terminiez votre lettre, d'un concours d'indépendance entre nous. Vous êtes indépendante, je le suis. Un point, c'est tout. Mais je dois vous avouer que ce n'est pas par indépendance que je ne réponds pas généralement aux lettres. Je suis allergique à l'art épistolaire, comme aux fraises du printemps. C'est une infirmité. J'en souffre, j'ai manqué par là de bonnes amitiés, je suis ainsi. Et plus je vieillis, plus je me retire dans ma coquille. Je suppute parfois les quelques années, les quelques mois, les quelques semaines qui me seront donnés de vivre. Ce sont des cadeaux. Dans ma jeunesse, la vie m'a prodigieusement favorisé. Argent, santé, amour, etc. J'aimais le risque, l'aventure, j'ai été comblé. De sorte que la vie aujourd'hui, ne me doit plus rien. C'est au contraire elle, en quelque sorte, qui me fait flotter. Je lui en suis reconnaissant.

Vous me dites dans votre petit mot que je suis un être charmant. Rien ne pouvait me blesser davantage, on me l'a dit trop de fois, au moment où je pouvais donner l'impression de l'être (entre 20 et 40 ans). Entre nous, et très sincèrement, je ne l'ai jamais cru.

Mais les femmes — que j'adorais — sont presque aussi folles que les hommes. Je suis celui qui n'écris (un T ou un S) jamais, je vous inflige cette longue épître.

¹ Autographe. 11 f. (13.5 X 22 cm). encre bleue, paginés de 2 à 3, 4, 5 à 11. Lettre datée au crayon rouge par Rina Lasnier (BNQ, 264).

² N'a pas été retrouvé dans le fonds Grandbois de la BNQ.

Vous me voyez désolé quand vous me dites que votre déménagement ronge vos forces, et que vous ne pourrez pas venir à Montréal dans le cours de l'été. Vous savez *bien*¹ que vous pouvez fort *bien* venir. Et nous déjeunerions, ou dînerions, avec votre amie Sylvia Daoust². Vous avez le téléphone. Saint-Jean n'est pas diable en Alaska. Prévenez-moi tout simplement deux ou trois jours à l'avance. Pour qu'il n'y ait point de malentendus. Autant je suis [mot illisible] dans ma correspondance, autant je suis fidèle, — et à l'heure fixée — à mes rendez-vous. Pourquoi? Je n'en sais fichtre rien. C'est peut-être que mon horreur d'attendre, — je suis toujours impatient et nerveux — je la prête aux autres qui ne l'ont pas. De sorte que j'attends.

Je tiens encore à vous remercier de votre patience amicale, et de votre générosité.

Ce que j'ai dit à votre sœur³ n'avait pas le sens péjoratif que vous avez peut-être imaginé. Je devais partir le lendemain pour Québec, je suis un peu bousculé en ce moment, j'ai un tas de petites affaires à régler — la succession de mon père⁴, etc. — (des dettes!) et c'est pourquoi!

Vous savez, ou vous ne savez pas, de quelle façon je tiens en estime votre talent. Autrement, je ne me donnerais pas la peine de venir ainsi

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

² Sylvia Daoust (1902-) fut l'une des premières sculpteuses au Québec. Elle séjourna à Paris en 1929, puis, à son retour, enseigna à l'École des Beaux-Arts de Québec (1930-1943) et à l'École des Beaux-arts de Montréal (1943-1968). Son travail, d'inspiration religieuse, orne plusieurs églises du Québec. Elle réalisa également des monuments importants du patrimoine québécois, dont la statue du Frère Marie-Victorin, en 1954, et celle d'Édouard Montpetit, en 1967 (Université de Montréal). Rina Lasnier a fait paraître, en 1946, dans *les Carnets viatoriens*, un article sur Sylvia Daoust (vol. XI, n° 3, juillet 1946, p. 202-207).

³ Rina Lasnier a eu deux sœurs : Rébecca et Alda. Selon toute vraisemblance, il s'agirait ici de Alda, qui fut étroitement liée à Rina (Voir Eva Kushner, *Rina Lasnier*, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», Montréal et Paris, Fides, 1964, p. 21).

⁴ Henri Grandbois est décédé le 20 juin 1954, à l'âge de 80 ans.

bavarder, librement, avec vous. Cette lettre doit être la plus longue que j'aie écrite depuis 25 ans. Je parle avec vous comme si vous étiez devant moi.

Ne m'en veuillez pas trop. Et soyez assurée que vos petits signaux d'amitié, une ou deux fois par année, auxquels je ne répondais pas, me faisaient cependant le plus grand plaisir.

Je vous embrasse sur la joue droite, ou gauche, choisissez. Ou sur les deux.

Alain Grandbois

345. À *Victor Barbeau*¹

Samedi, le 1^{er} oct. 55. [Paris²]

Mon cher Victor,

Voici. Je suis navré. Le poème que je vous destinais a été perdu dans un sac — avec mes certificats d'assurances, et des papiers importants — perdu et retrouvé. Hier seulement. (C'est à cause des grèves de chemins de fer, des débardeurs, des commissionnaires, etc. On fait ici de petites grèves quotidiennes. Hier, c'était la grève de l'eau). J'ai retrouvé le sac, mais j'ai encore à repêcher une malle-armoire où sont mes complets, et dont on a perdu toutes traces. Ce qui ne laisse pas de me gêner, je n'ai qu'un veston sport et deux paires de pantalons pour me mettre sous la main, si l'on peut dire.

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Une bourse de la Société royale du Canada permet à Grandbois de séjourner en Europe jusqu'à l'automne 1956.

Mais pour en revenir à notre propos, puisque j'ai retrouvé les papiers nécessaires, serait-il trop tard, si je vous envoyais le tout, vers la mi-octobre, pour votre projet de publication. Dites-le moi, ces poèmes font partie d'un livre qui sera publié ici même, dans le cours de l'année¹.

Paris m'a d'abord stupéfait, et irrité. Un bruit d'enfer. Des voitures en fer-blanc, des vélomoteurs, des motocyclettes, des camionnettes, des camions poids-lourds, etc., et tout cela, à une vitesse prodigieuse. St-Germain-des-Prés, que j'aimais pour cette sorte de paix provinciale qu'il nous apportait, est devenu plus bruyant que l'angle Peel et Ste-Catherine de Montréal. On s'y habitue. Il y a aussi que Paris pour moi est peuplé de fantômes. J'y retrace une jeunesse perdue.

Des amis cherchent un appartement pour moi. C'est très difficile. J'irai probablement habiter les «beaux quartiers», obligatoirement. Le XVI^e. Je n'aime pas cela. Mais il n'y a rien d'autre. En attendant, je demeure dans un petit hôtel de la rue Cassette, qui sent légèrement la vinaigrette et le [mot illisible]. \$6.00 dollars par jour, mon cher ami. Oui, oui, c'est ainsi. La vie est extrêmement chère.

Répondez-moi, dites-moi à propos des poèmes, faites mes hommages à Lucile, et croyez-moi votre ami.

Alain Grandbois

¹ Grandbois prépare alors *L'Étoile pourpre*, son troisième recueil de poèmes.

346. *De Victor Barbeau*¹

15-X- 55.

Mon cher Grandbois,

Il n'est pas dans mes habitudes de répondre aux lettres quinze jours après les avoir reçues. Si j'ai mis si long temps à vous remercier de la vôtre, c'est que Lucile a oublié de me la remettre en venant me retrouver à la campagne. Je ne l'ai donc trouvée qu'en rentrant à mon tour à la ville. Je n'étais même pas ici quand Marguerite s'est envolée. Et c'est grand dommage qu'elle soit partie sans que j'aie pu même la voir une seule fois en votre absence. Je ne m'en console pas. Faites-lui part de mes regrets et de mon affliction. Et j'en viens à votre poème. Sans aucun doute l'avez-vous retrouvé depuis. Vous avez trop le sens et le goût de l'ordre pour perdre quoi que ce soit. Je reste donc confiant de recevoir votre manuscrit sous peu. Je vous en préviendrai dès qu'il aura franchi les flots. Ce que vous m'écrivez de Paris me confirme dans mon opinion qu'il est beaucoup plus sage de rester chez soi que de courir le monde. Le bruit, les grèves, St-Germain, rien de ça, Dieu merci, ne trouble la paix de la Barbotière. Et quel exercice sain que de ramasser les feuilles, d'épandre du fumier sur les plates-bandes, de poser les fenêtres doubles! J'ai laissé, ici et là, quelques souches pour votre retour. Quand vous aurez refait vos forces (physiques) vous serez bien heureux de me rappeler que vous avez été, jadis, champion de boxe, de natation, d'escrime, et du saut en longueur. Il importe donc que vous vous nourrissiez bien, que vous vous reposiez bien et que vous ne vous tracassiez pas trop de savoir ce que deviennent les lettres canadiennes et leur reposoir officiel, l'Académie. Au besoin, je vous tiendrai au courant des dernières

¹ Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier pelure de couleur bleue. Papier à en-tête: 115, Côte Saint-Antoine, Montréal 6e Morin Heights Argenteuil. Signé au crayon rouge. Enveloppe: Monsieur Alain Grandbois à l'Ambassade du Canada, Paris, FRANCE. Adresse de retour, indiquée au recto: 115, côte St-Antoine, Montréal 6e, Canada. Cachet postal daté du 17 octobre 1955. (BNQ, 204/9/13).

productions de votre ami Gélinas¹. Il ne vous est pas cependant interdit d'écrire et même de publier des livres. J'aurais bien des amis à qui vous recommander. L'oserais-je, connaissant votre timidité? Si jamais, pourtant, il vous plaisait de rencontrer un intellectuel authentique, je vous conseillerais d'aller voir René-Louis Doyon², 2, Impasse Guéminée (IV^e), le plus charmant, le plus renseigné des hommes. Mais je sais bien que vous n'en ferez rien. Tant pis, «tête dure». Je vous aime quand même tel que la nature vous a fait et Marguerite non moins que vous pour des raisons contraires mais non contradictoires. *Vale*³.

Barbeau

347. À Victor Barbeau⁴

Le 14 nov. 55.

Mon cher Victor,

Je m'excuse encore de vous avoir déçu. Mais vous êtes si généreux. (Je le dis sans rire). Vous ne m'avez peut-être pas cru quand je vous écrivais disant qu'une de mes valises, dans laquelle se trouvaient tous mes papiers d'assurances, etc., et ce maudit poème, avait été égarée ou volée ou perdue.

¹ Dramaturge. Gratien Gélinas (1909-1999) est l'auteur de *Tit-Coq*. Créée à Montréal en 1948, cette pièce connaît un énorme succès. Grandbois fait allusion à cette pièce, en 1952, dans *Usages du monde* (*Op. cit.*, p. 497).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Salutation latine qui signifie « portez-vous bien ».

⁴ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault). On trouve en marge supérieure gauche du premier feuillet le dessin d'une femme nue, réalisé par Alain Grandbois. Sur le second feuillet, également en marge supérieure gauche, se profile le dessin d'un couple, l'homme regardant une femme nue.

Mais voilà, je l'ai récupérée ce matin. De sorte que je vous l'adresse, par voies naturelles(!), alors que je vous fais parvenir ce petit mot par avion¹.

Je me familiarise peu à peu avec Paris. Mais point avec Montmartre, que je n'aime pas. Mais je n'ai pu trouver rien d'autre. J'habite — ce qui peut vous rassurer pour le salut de mon âme — à deux minutes de la basilique, dont j'entends les cloches à toutes heures du jour, et même au petit matin. Mais le son de ces cloches est si grave, — c'est un peu comme un gong chinois — que si elles venaient à se taire, j'en souffrirais. (Ah, une toute petite souffrance, à fleur de peau, ou plutôt d'oreilles, mais j'en souffrirais quand même.)

J'ai transmis vos hommages à Marguerite. Je lui ai proposé d'ajouter quelques mots à ce mot. Comme elle est fort indépendante, elle m'a répondu qu'elle se proposait de vous écrire elle-même. Je suppose qu'elle tient à vous remercier, ainsi que Lucile, des attentions et de la gentillesse que vous lui avez tous deux témoignées².

Que vous dire de plus! Tous les gens, ici, sont charmants pour nous. De l'épicier à l'Ambassadeur.

¹ Alain Grandbois fera parvenir une version dactylographiée du poème «L'étoile pourpre (fragments)» à Victor Barbeau. Cette version, qui comprend en tout 9 feuillets, sera publiée dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* en 1956 (vol. 1, p. 59-64). Le premier feuillet est daté : «19 et 20 sept. À bord du *Flandres*». En marge gauche de ce même feuillet, on peut lire la note suivante : «Victor : Le poème a été amoché par les hasards des grévistes et des gares. Je n'ai pas le courage de le recopier. A. G.» (*Poésie I, op. cit.*, p. 483-484).

² De Paris, le 28 novembre 1955. Marguerite Rousseau écrivait à Victor Barbeau : «Paris m'a enchantée et m'enchantera toujours. Alain n'y trouve que joies passées, mais notre poète tragique y puise une source intarissable pour sa poésie (ce qui ne nous rend pas gais tous les jours). Il ne parle que de «ses fantômes», mais toutefois avoue vouloir les tuer. Comme je suis devenue un peu sceptique, je sais que se promenant un peu trop dans la nuit il en trouvera toujours.» (BNC, fonds Jacques Brault).

Je travaille beaucoup. Cela peut encore vous faire sourire, c'est la vérité. J'ai été fort malade, je suis mieux. Je ne sais pas si je vous l'ai écrit – j'étais plein de quinine, laquelle drogue vous fait des trous dans la mémoire, la crise est passée, et je me contente d'une petite dose quotidienne¹. Le médecin, la semaine dernière, m'a dit que ma fièvre était devenue chronique, qu'il n'y avait rien à faire, mais que je pouvais éviter de temps en temps si je n'y ajoutais pas de veilles trop prolongées, et des excès d'alcool. Je lui ai répondu que je buvais précisément parce que je souffrais, il s'est mis à rire, et nous avons conclu que c'était un cercle vicieux.

Ne pas pouvoir en sortir. Il m'a dit cependant – c'est un spécialiste des maladies tropicales – que j'aurais moins d'attaques si je me couchais raisonnablement, à minuit, comme tout le monde et si je prenais un peu moins d'alcool.

Tout ça est très facile à dire. Il est cependant difficile de changer les habitudes d'un homme de mon âge.

Et puis, je ne peux travailler que la nuit. Donc.

Vous savez que j'ai horreur d'écrire des lettres. Vous êtes un cas spécial. Si vous m'écriviez, disons, tous les quinze jours, ou toutes les semaines, je vous répondrais.

Apportez mes hommages à Lucile, et à vous, très amicalement.

Alain Grandbois

¹ La quinine était à l'époque le seul remède disponible qui permettait de soulager les excès de fièvre que provoque le paludisme. En fait, il est plus que probable que Grandbois ait contracté la malaria lors de son premier voyage en Chine (en 1934).

P. S. J'ai rencontré, l'autre jour, à l'Ambassade, votre petit ami Hertel¹. En civil, il n'est point beau. Mais au demeurant, toujours sympathique. Il m'a offert ses services pour la recherche d'un appartement, pour l'achat d'une voiture, pour un voyage en Italie ou en Espagne, bref, il allait m'offrir, je crois, sa première négresse. Je ne veux ni médire, ni calomnier, mais j'ai l'impression qu'il «s'en tire» en offrant ses services de guide aux innombrables Canadiens qui viennent à Paris, je l'avais invité à dîner, l'autre dimanche, mais j'étais grelottant de fièvre dans mon lit. Je le reverrai. Et je vous donnerai de ses nouvelles. Au vrai, c'est vous qui avez raison, il a du talent, mais humainement, c'est un pauvre type. De là ses gasconnades, ses vantardises. Et sa situation équivoque vis-à-vis du clergé. Mais comme il est moche, avec son petit complet de confection! Il en devient attendrissant.

Écrivez-moi. Vous pouvez pousser dans vos lettres jusqu'à l'ironie, ça ne me gêne pas. Je suis assez coriace, malgré mes airs d'enfant de chœur vieillissant.

Je vous serre la main,

Alain Grandbois

2° P.S. Et je vous remercie de votre amitié².

¹ Ordonné prêtre en 1939. François Hertel (1905-1985) quittera les ordres en 1946. Il s'établira en France à partir de 1949 et ne rentrera au Canada que peu de temps avant sa mort. À Paris, il fonde la revue *Rythmes et couleurs*, qui deviendra *Fer de lance*, puis *Radiesthésie Magazine*. Il anime et fonde également la maison d'édition «La Diaspora française», et collabore à la revue *Temps des hommes*.

² La note suivante est écrite en marge gauche du dernier feuillet de cette lettre. Grandbois avait esquissé quelques objets : un sapin, une voiture, un hôtel et un palmier, à côté duquel une ligne d'horizon semble correspondre à celle de la mer.

Je pourrais vous faire de petits dessins plus colorés. Pour aujourd'hui, je ne dispose que d'un crayon rouge, et d'un bleu.

Juan-les-Pins. La beauté est multiple.

348. *De Victor Barbeau*¹

22-XI-55.

Mon cher Grandbois,

Merci du poème², qui nous a ravis Lucile et moi, merci de votre lettre que je reçois à l'instant. Je savais de toujours que, malgré votre apparente fantaisie, vous êtes un homme de parole et de fidélité. Il n'y a donc pas lieu que je m'émerveille que vous vous soyez acquitté, avec autant de grâce et de talent, de votre promesse. C'est le contraire qui m'aurait, à la fois, étonné et peiné. Nous devons nous réunir, ces jours-ci, Charbonneau³ et moi, pour décider du caractère, du format, du papier de notre almanach

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête: 115, Côte Saint-Antoine, Montréal 6e Morin Heights Argenteuil. Signé à l'encre noire (BNQ, 204/9/13).

² Voir lettre à Victor Barbeau datée du 14 novembre 1955.

³ Romancier et essayiste. Robert Charbonneau (1911-1967) a participé à la fondation de *La Relève* (en 1934), devenue *La Nouvelle Relève* (à partir de 1941), dont il assumera la direction, avec Claude Hurtubise et Paul Beaulieu, jusqu'à la disparition de la revue en 1948. Il est l'auteur d'un important essai, *La France et nous*, paru en 1947 (Montréal, Éditions de l'Arbre). Il fut également l'un des membres fondateurs de l'Académie canadienne-française en 1944.

poétique¹. Je vous tiendrai, bien entendu, au courant de nos projets. Je compte même sur vos lumières et votre goût. Coïncidence curieuse, j'attends, d'une minute à l'autre, la visite d'un jeune professeur de Brébeuf² qui prépare une thèse sur vous et qui désire prendre connaissance de vos poèmes chinois. Je l'en ai autorisé à la condition qu'il vienne les lire chez moi. Ai-je été indiscret? Encore que je ne sois pas médecin, j'approuve entièrement la Faculté de vouloir vous mettre au régime de la Vitelloise. C'est ce que j'ai fait moi-même, l'autre fin de semaine, à Sainte-Adèle, chez ma fille Nicole. Les invités, dont les Marty³ que vous connaissez, devaient, eux aussi, souffrir de la malaria car ils ont piconné [sic] du jeudi au dimanche. J'en avais mal au foie pour eux. Mais le tout était agrémenté de chères si abondantes et si fondantes que j'ai su garder le sourire. Je viens d'adresser mon chèque à Hertel pour son volume sur l'Afrique⁴. Il m'est plus agréable de le lire que de l'entendre, quoique, dans le fond, j'ai une grande sympathie pour lui. Une lettre de vous tous les quinze jours, ce serait trop bon. N'abusez pas de votre enthousiasme. Gardez-vous aussi le temps de travailler et de vous amuser. Écrivez-moi au gré de vos loisirs.

¹ Le terme de «almanach» doit être entendu comme «anthologie». Victor Barbeau fait allusion ici au premier numéro des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, paru en 1956. «Ce volume a été conçu et réalisé», lit-on en page liminaire. «par Victor Barbeau avec la collaboration pour le choix des textes de Robert Charbonneau, Alain Grandbois, Rina Lasnier et Jean-Guy Pilon. La composition avec pour lettre la Garamond et l'impression sur papier de luxe Rolland sont de Pierre Des Marais. Le tirage a été fixé à 1200 exemplaires numérotés.» En guise d'«Avertissement», Victor Barbeau signale que ce cahier se veut avant tout un «hommage à la poésie, sans exclusivisme d'école ou d'appartenance.» Alain Grandbois y publie trois poèmes : «L'étoile pourpre» (*Poésie I, op. cit.*, p. 223-226), «Ton Sommeil» (*Ibid.*, p. 231), et «Ah nous bercés...» (*Ibid.*, p. 293). Cependant seuls les deux premiers poèmes ont été repris dans le recueil de *L'Étoile pourpre*.

² Il s'agit de Léopold LeBlanc qui devait présenter, deux ans plus tard, un mémoire de maîtrise à l'Université de Montréal intitulé *Alain Grandbois ou la tentation de l'absurde*. Léopold LeBlanc était alors professeur au collège Brébeuf de Montréal.

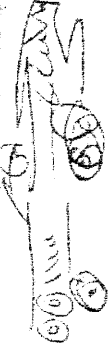
³ Nous n'avons pu identifier ces personnes.

⁴ En 1955, François Hertel publiait une série de reportages sur l'Afrique (*Afrique*, Paris, Nouvelles Éditions de l'Ermitte, 61 p., ill. par Marcel Baril).

Tenez-moi au courant de vos travaux. Voici votre admirateur qui sonne. À vous, toute mon amitié. Si elle vous le permet, embrassez Marguerite pour moi. Je sais bien que ce n'est pas «du pareil» mais, elle-même, qu'en sait-elle? Que la basilique vous protège.

Barbeau

Revue hebdomadaire



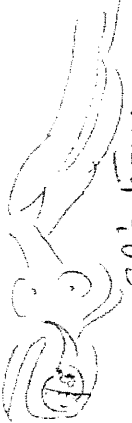
l'Angleterre
 daine français habitant d'Affaires
 que, comme il est connu de tous, car la
 aussi que cela se doit les
 France sur tout son territoire
 à l'étranger, à l'exception de la France
 dite. Mais maintenant Victor

et l'opinion entre nous - je n'ai
 jamais eu un seul ami riche
 que la France l'ait. Tout est
 à l'étranger cher, on se peut
 défendre convenablement à moins
 de trois dollars (chaque) et
 des hommes ont mangés ^{pour manger} les
 Mexicains, le Japon, l'Espagne
 à l'est de nous. Les Français
 l'Amérique, je lui les joignant,
 et les grands revendicateurs et
 sociaux.



été indiscret. A nos yeux, mon
 cher Victor, nous avons toute la
 la lune. Que ce femme comme s'en-
 ve n'importe quel, est n'importe
 comment, à propos de moi, qu'il
 s'égare ou non, je m'en fiche avec
 Totalment. (Bien que ça ne
 laisse pas de m'flatter!)

Paris! Mon cher ami, Oui,
 oui, je me réjouissais! On j'aurait
 que les choses magnifiques. A l'O-
 rient, il y a une exposition
 extraordinaire, des Remon, des Ceylan,
 me, des Roualt, des Roussseau,
 qui nous arrivent d'un collac-
 tion américaine, comme il con-
 vient de la part d'un million-



5

et la faire
 au Café de la Paix,
 chez Maximie à la Roseraie
 du Bois, chez Calvat, et dans
 tous les petits salons d'occasions,
 etc. ~~depuis~~ plus que moi.

Je les per les journaux. Ils
 me donnent la ~~confiance~~. Note de
 Maximie est ~~très~~ de ma
 humanité. Parce que je le suis. Elle
 s'en va que tous les jours.

Je me souviens des premiers
 trois jours. Vous m'en écoutez.
 Après mes accès de fièvre, et les
 quinquines, et les trépanations, la



6

Médéric m'a obligé de partir
 pour la province. Je n'aime pas
 beaucoup que l'on m'oblige à faire
 quoi que ce soit. ~~Et le moment, à Paris.~~
 Et le moment, à Paris.

Vous pourriez répondre là-dessus
 que ce n'est pas une attitude très
 intelligente, je le sais aussi, mais
 le "toffe". J'ai passé déjà à tra-
 vers beaucoup de choses, et je ne
 me la pance encore à travers
 de (ou à l'ouïe du tout) celle-
 ci.

Vous n'avez pas confiance en
 moi. Et m'importe, je n'en écris
 tout les 15 jours. Ou l'Équivalent.

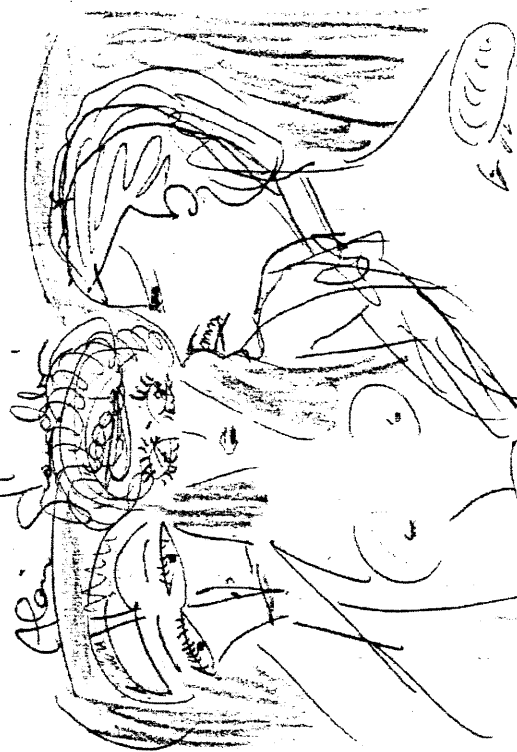
8

Ce dont elle me blâme, M. in se
mi malade comme bruta ou
querante cochon, j'aspire à faire.

Bonjour.

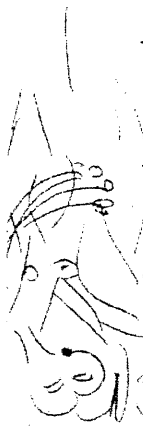
M. vos salue.

Mes affectives à Lucile



P.S. Pour ces petits dessins je n'ai
que deux crayons, rouge et noir. Vous savez.

11



Il se produit chez moi un
phénomène assez bizarre. Je
regrette Montreal, le Canada.
Pouquoi, je n'en sais rien. Pour-
être pour... etc. Vous êtes en
sorgoloppe, je m'en porte.
Mais je n'aurai jamais rien
que... Par contre, Marguerite
votre amie adore Paris. Elle
est active comme l'abeille au
la palette, elle se lève très tôt
le matin, elle s'en va dans
Paris avec le plus grand plaisir.
Puisque, elle se trouve parmi les
petits pois tout-à-fait (voir semaine,
et moi je suis resté chez moi.

349. À Victor Barbeau¹

Le 7 décembre 55,
envoyé le 13 décembre.

Mon cher Victor,

Vous me voyez navré de n'avoir pu vous adresser ce que vous m'avez demandé. Je n'ai reçu votre lettre qu'hier soir, je me suis absenté de Paris une huitaine de jours, suivant les instructions du médecin. Je ne fais plus de fièvre, et mon état grippal s'est amélioré. Maintenant, puis-je vous suggérer ceci? Pourquoi ne pas me rédiger une procuration, que je vous signerais, et qui servirait jusqu'à mon retour au Canada, disons jusqu'à l'automne prochain?² Il me semble que cela serait plus simple ainsi. Car vous aurez certainement d'autres réunions, et d'autres occasions de prendre le vote. Voici pour ce sujet.

À propos du jeune homme de Brébeuf³, vous n'avez pas du tout été indiscret. Mais l'exemplaire édité en Chine ne lui rendra guère service. La plupart des poèmes qu'il contient ont été publiés plus tard, dans les *Iles de la nuit*⁴.

Je me réconcilie peu à peu avec la France. Mon court séjour en province — Moret-sur-Loing — a été tout à fait agréable. Comme cette toute petite ville est située à quelques kilomètres à peine de Chartres, j'ai pu revoir, à plusieurs reprises, la fameuse cathédrale et ses vitraux. D'autre

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault). Nous trouvons dans le fonds Grandbois de la BNQ un brouillon de cette lettre, daté du 30 novembre 1955. Le texte original, qui comporte plusieurs variantes, est présenté en fin de volume.

² Cette procuration aurait permis à Victor Barbeau d'agir ou de voter à la place de Grandbois lors des réunions de l'Académie canadienne-française.

³ Allusion à Léopold LeBlanc (Voir lettre de Victor Barbeau datée du 22 novembre 1955).

⁴ Alain Grandbois publiait *Poèmes* à Hankéou, en 1934. Il reprendra, avec de légères modifications et dans un ordre différent, tous ces premiers poèmes dans le recueil des *Iles de la nuit* publié dix ans plus tard, à Montréal, aux éditions Lucien Parizeau & Cie (*Poésie I. op. cit.*, p. 77-84).

part, à Paris, à l'Orangerie¹, il y a une exposition magnifique, des Renoir, des Cézanne, des Rouault, des Rousseau, etc., et une autre à la «Maison de la Pensée française», de Toulouse-Lautrec, et encore une autre, au Louvre, pour l'art étrusque. J'allais parmi ces diverses manifestations de l'art dit pictural muni d'une demi-douzaine de mouchoirs. Ma grippe m'a empêché de me rendre au théâtre, et à quelques conférences où j'étais invité, car dans ces endroits les mouchoirs et les quintes de toux sont plus ou moins appréciés, et peuvent même susciter, comme l'on s'exprime dans le langage de la politique, des mouvements divers.

Je suis encore un peu fatigué. J'ai beaucoup travaillé, n'ayant rien d'autre à faire. C'est-à-dire que j'ai travaillé davantage, depuis deux mois, que durant deux ans à Montréal. Soyez rassuré, cela ne durera pas.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

P.S. Il faut compter, par avion, environ cinq jours. Le courrier ordinaire, quinze jours. Tout cela semble excessif, mais c'est généralement ainsi, avec les grèves multiples et les mauvais temps.

A. G.

Mes hommages à Lucile.

¹ Le titre de l'exposition présentée au Musée de l'Orangerie en juin 1955 était *Les maîtres français du XIX^e siècle dans les collections américaines* (*The Art Index*, novembre 1953-octobre 1955).

350. À René Garneau¹

Le 28 décembre 55.

Il a été tiré de cet ouvrage un unique exemplaire, numéroté I. Plus ou moins vergé byronic, c'est-à-dire sur papier japonais, il est agrémenté d'une gouache de l'auteur (et d'une seconde gouache).

À mon ami René Garneau,
Alain Grandbois

*Le prix de ce soir*²

Les feuilles des peupliers
Hautement renversées
La sirène des transatlantiques
Le sourire rare de la femme que j'aime
Et je suis vivant
Je possède la lumière lueur des hommes
Et le feu et le feu
Je respire et l'allégresse s'empare de moi
Je gîte aux faîtes des glaciers interdits
Mais soudain soudain
Elle arrive elle m'arrache de mes déserts
Elle m'enveloppe de ses doux bras nus
Nous tremblons comme dans l'amour

¹ Cette lettre-poème est parue sous le titre « Le prix du don » dans *Poésie I, op. cit.*, p. 229-230. En 1955, René Garneau occupe le poste d'attaché culturel à l'Ambassade du Canada à Paris. Il est, à cette époque, le grand coordonnateur de l'exposition Pellan, dont le succès sera sans précédent dans l'histoire de la peinture moderne au Québec.

² Souligné par l'auteur.

Je m'enfonce en elle comme jusqu'au fond des âges
Son flanc bat comme la mer
Son gémissement trouve l'odeur le son des marées montantes
Ses jambes nouent mes reins
On crie on crie
C'est alors la grande paix ténébreuse

Et c'est le long cortège des rêves extravagants
La nudité comme un monastère violé
Ma joie glissant tout au long de ses membres nacrés
Comme d'autres perles absurdes
Ah les grandes expéditions
Les Himalayas les Rocheuses
Les Sahara et les Gobi
Et toutes ces jungles sensationnelles
Et le blanc mensonge des altitudes

Il y a cependant
Le regard interrogateur
Les doigts qui descendent sur la chair
Comme les minutes descendent des heures de la nuit
Afin de retrouver le fruit du soleil
Il y a la fête des lèvres
Celle de l'humidité
Le grand oubli innombrable qui recommence
Il y a le visage des milliards de planètes
Ces feux brillants d'étoiles déjà mortes
Le songe véhément de la misère des hommes
Nous souhaiterions sous le Signe du Berger
Que les jours viennent

Sans bruits sans fracas
Dans un soleil doux
Comme le cœur d'une femme amoureuse
Comme une lente procession d'archanges
Comme le désir de l'adolescent
Par une aube fraîche
Car vient le Jour prochain
Et tous les jours seront réunis

Ah belles feuilles mortes
Allées solitaires et bois dépouillés
Secrets insolites des alcôves
Crucifixion biblique
Et tous ces cœurs naufragés
C'est assez plaisant
De posséder la science et l'autorité
Je ne possède ni l'une ni l'autre
Je préfère les déchirements coléreux
Des révolutions et des bûchers

Je suis libre (ou peut-être) mais je commence à être fatigué de sorte que cela devient quelque peu vaseux. Il ne faut pas mêler la poésie à ses opinions politiques.

351. De Victor Barbeau¹

31-XII-55

Mon cher Grandbois,

J'avais projeté de m'accouder au bar du 400, en cette fin d'année, pour y retrouver votre fantôme mais la grippe (qui est ma malaria à moi) m'en a empêché. À quoi bon vous chercher ici puisque vous y êtes venu si peu souvent! Je bois quand même à votre bonne santé et à celle de Marguerite. Je suis bien heureux d'apprendre que les dieux (à moins que ce ne soit la Déesse) vous aient ouvert les veines. C'est peut-être un peu fort comme image. Je veux simplement dire que je me réjouis que vous soyez redevenu poète tant je craignais que le *Daily News* et les comiques ne vous conduisent à la Société royale. À ce propos, il conviendrait que vous m'adressiez, au plus sacrant, une dizaine de pages de poèmes pour notre album car votre offrande est trop mince à côté de celle de vos confrères. Ajoutez-y quelques branches de mimosa. Et, surtout, ne rouspétez pas. Il y va, non de votre gloire, mais de la beauté de ma mise en page. C'est une raison majeure. J'ai passé la semaine à la maison à corriger des copies d'examen et à vider des petits gobelets pour chasser les microbes. Noël a pris toutes mes forces et je n'ai pas eu le temps de les refaire pour le premier de l'An alors que toute la tribu viendra rendre hommage à ma cuisine d'abord et, ensuite, à la pureté de ma vie. Il y manquera, hélas, le poète et sa muse. Je ne m'en console pas. Voilà que Lucile m'appelle pour la soupe. En votre mémoire à tous deux, j'y verserai deux doigts de sherry. Une dernière gerbe de bons vœux.

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 26 cm) sur papier à en-tête: 115, Côte Saint-Antoine, Montréal 6e Morin Heights Argenteuil. Signature de l'auteur au crayon rouge (BNQ, 204/9/13).

J'embrasse Marguerite et vous tends les deux mains.

Académiquement,

Barbeau

Devlin et <mot illisible> (au propre) seraient-ils synonymes?

352. *Secrétaire de la Société royale du Canada*¹

Janvier, le 22, 1956.

Monsieur le Secrétaire,
Comité des Bourses de la Société Royale du Canada,
Ottawa.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser ce petit rapport concernant la première partie de mon séjour à Paris. Depuis mon arrivée, je me suis efforcé de reprendre contact avec la vie intellectuelle de la grande capitale, d'en retrouver certains aspects particuliers, n'appartenant qu'à elle, et que j'avais pu, avant la dernière guerre, apercevoir et même goûter vivement. Je les apprécie encore davantage aujourd'hui.

Mais tout cela appartient à une sorte d'ambiance, d'atmosphère ou de milieu qu'il est difficile de définir avec précision. Telle promenade sur «les bords fleuris de la Seine», ou dans les allées du Bois, ou dans les environs merveilleux de Paris, telle conversation avec des poètes ou des critiques, telle visite à des galeries d'art, tout cela ne peut qu'apporter à un écrivain un stimulant que j'estime, du moins pour ma part, puisque je viens de le constater, nécessaire. Mais voici des choses plus concrètes, concernant

¹ Dactylographie. 2 f. (21.5 X 28 cm). copie carbone. Signature à l'encre bleue (BNQ. 204/9/11.

mon travail personnel. Je viens de terminer une suite de poèmes, formant la matière d'un volume intitulé provisoirement *Pourpre*, j'en achève un autre, dans la même veine, — quelque peu ésotérique! — et je commence un travail d'inspiration nettement canadienne, d'abord beaucoup plus facile, que chacun pourra lire sans tourments. J'ai également d'autres débuts manuscrits — contes, nouvelles — que je laisse et que je reprends tour à tour, pour ne pas perdre le sens de la prose, et aussi pour mon propre amusement.

Et voici, M. le Secrétaire, le recensement de mes dernières, ou de mes premières activités de Boursier. (La langue française est d'une subtilité fort embarrassante parfois.)

Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance à la Société Royale, et je vous prie de lui en apporter le témoignage. Je tiens également à remercier deux de vos membres très distingués, Son Excellence Jean Désy¹, qui m'a accueilli de la façon la plus copieuse et la plus généreuse, et M. René Garneau, qui s'est ingénié à faciliter l'obtenance [*sic*] de mes papiers de nouvel arrivant, et qui surtout s'est empressé de m'ouvrir les portes mystérieuses du climat intellectuel de ce moment².

Je demeure, avec toute ma gratitude,

Votre dévoué

Alain Grandbois

¹ Jean Désy (1893-1960) a occupé de nombreux postes dans la fonction publique fédérale. Nommé ambassadeur du Canada, d'abord au Brésil, en 1944, puis de 1949 à 1958, à Paris. Jean Désy a publié, en 1954, un recueil d'essais intitulé *Les sentiers de la culture* (Montréal. Fides, 1954, 222 p.)

² Présenté par René Garneau. Grandbois est reçu en compagnie de Ringuet à la Société des gens de lettres de France, réunie en l'hôtel de Massa, à Paris. Le texte de Garneau paraîtra dans la *Chronique de la Société des gens de lettres de France*, vol. I, 91^e année, 1956, p. 51-52.

353. À *Jeanne Grandbois Drouin*¹

Mercredi, le 7 mai 56.

Mon cher Jeannot,

Voilà. Je crains que cette lettre ne te déçoive. Mais je crois véritablement que tu ne devrais pas publier ton roman tel qu'il est². Je vais t'en donner les raisons. Je l'ai lu très attentivement, tu le constateras d'ailleurs toi-même, je préférerais t'en parler de vive voix que de te l'écrire, on peut ainsi mieux s'expliquer, mais nous n'avons pas le choix. À Paris, je l'avais parcouru hâtivement, et dans les «vapeurs du vin», de sorte que je n'ai pu me rendre compte exactement de sa valeur. C'est aujourd'hui différent. Je n'ai pas pris d'alcool depuis quelques semaines (je m'en porte fort bien) et je suis redevenu lucide.

Pour l'ensemble : tu n'as pas su rendre tes personnages sympathiques. Hélène, l'héroïne, est une femme naïve et frivole, qui borne son univers à ses petits plaisirs charnels, à la jouissance de ses petites fesses, elle n'est pas intéressante (littérairement parlant). Elle manque de profondeur. Elle n'aime pas Franz, il la prive de sa volupté quand il est absent, c'est tout. Elle ne souffre d'aucune angoisse, d'aucun remords, elle se trouve charmante et jolie. Elle se fiche de Maria, elle ne fait qu'exprimer, très superficiellement, une sorte de pitié, elle n'en continue pas moins à agir à sa guise. Le chagrin qu'elle éprouve, à la fin de sa vie, n'est tissé que de névrose et d'ennui. Elle ne pense qu'à elle, et ce n'est pas parce qu'elle s'entoure de négrillons qu'elle est devenue un être d'élite.

Franz est un parfait fiasco. Il a agi avec l'inconséquence d'un collégien, il est supposé aimer deux femmes, il n'en aime aucune. Il

¹ Autographe, 10 f. (13.4 X 20.8 cm), encre bleue, paginés de 2 à 6, 7, et de 8 à 11 (BNQ. 204/10/4).

² Ce projet de roman de la sœur de Grandbois ne sera d'ailleurs jamais publié.

s'exprime aussi comme un potache. «Viens, dis !», etc. Ce n'est pas le fait d'un homme du monde de se confesser à la première venue, même si elle est journaliste et si elle lui apporte un manuscrit de la femme qu'il a cru aimer et d'étaler sa vie très intime. Ce sont là des choses que l'on ne raconte, à la rigueur, qu'à des personnes avec qui l'on est très lié, et en qui l'on a une confiance parfaite.

La journaliste que tu décris n'est pas vraisemblable, surtout au Canada. La rédactrice d'une page féminine ne rencontre pas les grands hommes d'État, ne se promène pas à la Jamaïque ni en Pologne. Ce n'est pas Claire Luce, du *Life* et du *Time*, desquels le mari, comme tu le sais, est propriétaire¹.

Maintenant, pour la langue. Ton vocabulaire est trop pauvre. C'est plein de canadianismes. Dans la conversation, cela peut passer, mais pas dans la langue écrite. Si tes personnages étaient les personnages de Roger Lemelin² — des ouvriers, des gens du peuple — ça pourrait passer à la rigueur. Mais tu les situes dans la bourgeoisie aisée, ils sont supposés avoir acquis une certaine éducation, quelque raffinement. Ils n'en donnent aucunement l'impression. Ils ne raffinent que dans les gestes de l'amour, ce qui arrive à tout le monde. Mais ces gestes, tu les décris avec trop de complaisance, certains passages dépassent l'érotisme et deviennent de la pornographie trop facile. Tu me répondras que tous les romans de l'après-guerre sont érotiques, d'accord, mais les héros qu'ils mettent en scène ont

¹ Dramaturge, journaliste et figure politique importante des États-Unis. Clare Boothe Luce (1903- ?), dont Grandbois francise ici le prénom, fut d'abord associée aux revues *Vogue* et *Vanity Fair*. En 1935, elle épousera en secondes noces l'éditeur Henry Robinson Luce, co-fondateur, en 1923, de l'hebdomadaire *Time*, puis, en 1936, de *Life Magazine*. Produite en 1937, la pièce de théâtre la plus connue de Clare B. Luce a pour titre *The Women*, qui met en scène la vie de femmes riches et divorcées. Elle fut également correspondante en Indochine au cours de la Seconde Guerre.

² Roger Lemelin (1919-1993) est d'abord connu pour ses deux romans, *Au pied de la pente douce* (1944) et *Les Plouffe* (1948) dans lesquels il a dépeint les milieux sociaux défavorisés de Québec.

vécu des temps bouleversés, ont perdu leur équilibre. Tes héros, ton héroïne en particulier, n'ont pas ces excuses. Et puis ces romans, que personne ne lit plus d'ailleurs, ont été écrits pas des jeunes gens de vingt ans. Tu en as cinquante. Je suis convaincu que tu te ferais le plus grand tort en publiant ce manuscrit. On se moquerait. Pour la note *bien*¹, voici. Tu as le sens de la phrase, tu écris librement, tu possèdes un rythme de continuité qui me plaît beaucoup. C'est la substance même de la phrase qui fait défaut. Tu peux me répondre encore que *cela* a été vécu. Sans doute. Mais la vie, et la transformation, la transposition de la vie dans l'art, c'est différent.

Ce que je te suggérerais. Lis quelques bons livres. Tiens, lis et relis *Chéri* de Colette². C'est plein de sensualité, mais c'est vivant. Procure-toi une grammaire française. Use de ton dictionnaire. Fouille davantage tes personnages. Travaille. (La littérature est un travail comme un autre, aussi compliqué, aussi nuancé, et bien plus hasardeux, que celui du médecin ou de l'ingénieur, ce n'est pas aussi facile que les gens que tu fréquentes se l'imaginent, autrement tout le monde écrirait.) Tu as cru que c'était un jeu, comme la canasta ou le bridge, que l'on peut exercer par fantaisie, entre deux cocktails. Ce n'est pas ainsi. François Mauriac écrit un roman de 250 pages par année, c'est un écrivain de métier pourtant, il va se réfugier six mois dans sa maison de campagne pour oublier les exigences de son métier de journaliste, et ne penser qu'à son livre.

Henry Bernstein écrivait une pièce de théâtre par année, il y travaillait 8 heures par jour, c'est sa principale interprète, Gaby Morlay, qui

¹ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

² *Œuvres complètes*. [s. l.]. Le Fleuron. 1949. tome VI. L'édition originale de *Chéri* est parue en 1920, chez Arthème Fayard, à Paris.

me l'a dit à maintes reprises¹. Tu vois que ce n'est pas un petit jeu pour petites dames qui s'ennuient. Il te faudrait, pendant un an, travailler deux ou trois heures au moins par jour, lire des livres bien faits, non pas pour l'intrigue, pour savoir ce qui va se passer, mais pour tenter de déceler les secrets, c'est-à-dire l'art de l'écriture.

Tu as dû sans doute, dans des moments d'euphorie, annoncer à tes amies, qui ne sont pas particulièrement des intellectuelles, que tu allais publier un roman. Pour t'en sortir, et sauvegarder ton amour-propre (ce que je comprends fort bien), tu n'as qu'à leur dire, négligemment, que tu as décidé d'allonger ton livre, de lui donner plus d'ampleur, d'en faire un bouquin deux fois plus long, par exemple.

Les conseils que l'on pourrait te donner, dans ton milieu (Ernie² et Mark³!) ne valent absolument rien. Ce sont de brillants hommes d'affaires, ce ne sont pas des critiques. [Quant] à tes petites amies, c'est moins que rien, et elles seraient les premières, si tu avais un échec, à te bombarder. (Dans le dos, naturellement). Je t'expédie ton manuscrit aujourd'hui même. (Je l'envoie sans chemise, à cause de la poste)⁴. Ne sois pas trop déçue. Si tu persistes à continuer, j'aimerais voir, à mon retour au Canada, — à la fin de septembre — un ou deux chapitres plus soignés, plus attentifs, en somme, moins superficiels. Ne t'en fais pas «accroire» avec le succès de Françoise

¹ Associée au théâtre du *Gymnase*, Gaby Morlay (1897-1964) a été l'interprète, durant près de 13 ans, d'Henry Bernstein (Pierre Descaves, «Treize ans chez Bernstein», *Gaby Morlay*, Paris, Calmann-Lévy, coll. «Masques et visages», 1951, p. 77-104). On trouve dans un des carnets de jeunesse de Grandbois, en date du «mardi 15 janvier 1929», la note suivante : «Travail. Théâtre Gymnase. Doublé Gaby Morlay» (BNQ, 204/6/54).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Mark Drouin, époux de Jeanne Grandbois.

⁴ Cette parenthèse constitue un ajout de la part de l'auteur.

Sagan¹. Elle écrit une langue classique. Elle en a l'instinct. Et c'est une sorte de phénomène. Il ne faut jamais penser que l'on peut faire ce que d'autres — exceptionnellement — peuvent faire. Des gens, — des têtes de linottes — peuvent bien te dire à Québec, ou à Montréal : «Vous pourriez bien en faire autant!» Mais ils n'y connaissent rien, ils ne lisent, et hâtivement, que les «best sellers», ce qu'il est de *bon ton* de lire. Ce n'est pas sérieux.

J'aurais préféré, je te le répète, revoir ton manuscrit avec toi, te donner les indications nécessaires de vive voix. T'expliquer pourquoi ceci est bon et cela n'est pas bon.

Adresse-moi un petit mot avant ton départ.

Je t'embrasse affectueusement,

Alain

P.S. Si tu as vraiment la «vocation» d'écrire, même un peu tardivement, tu ne seras pas blessée par mes remarques. Je les ai faites sans aucun plaisir, et en pensant à toi,

A.

2° P.S. Non, ton titre n'est pas bon. *Trop genre Musset*². Pourquoi ne pas l'intituler tout simplement *Le Refuge?* ou bien *Refuge illusoire*. Enfin, le titre est important, mais il est mieux de le trouver dans son propre texte. Il faut se méfier aussi des titres qui ont été déjà pris, j'ai dû changer, pour *Rivages de l'Homme*, trois ou quatre fois³.

A.

¹ Françoise Sagan a publié son premier roman, *Bonjour tristesse*, en 1954. La même année, elle remporta le «Prix des Critiques», et connut un très grand succès. Elle était alors âgée de 19 ans.

² Souligné par l'auteur.

³ Voir lettre à Marcel Dugas datée de janvier 1946.

354. À *Jean-Guy Pilon*¹

[13 septembre 1956]

Mon cher Jean-Guy,

Mais naturellement, je serais ravi de vous voir. Vous savez l'admiration et l'estime que j'ai pour votre talent².

Voici. Il faudrait me téléphoner si possible entre 11^h et midi, et nous prendrons rendez-vous, vous serez mon invité pour déjeuner ou dîner. Si je pose des «ou» partout, c'est que je présume que votre séjour en France est limité. (Mon adresse à Paris, je l'ai oubliée. Vous n'avez qu'à la demander à l'Ambassade, et aussi mon numéro de téléphone). (J'ai tout oublié).

[Carte pneumatique non signée]

355. À *Victor Barbeau*³

Paris, le 21 septembre 1956.

Mon cher ami,

J'ai eu un petit accident, de sorte que je demande à Marguerite de vous écrire ce petit mot à mon endroit. M. s'est prêtée volontiers à cette situation. L'année que nous avons passée en France, sur la Côte ou quelques jours en Italie m'a énormément plu. Il a été cependant dommage que nous

¹ Photocopie d'une carte pneumatique adressée à *Monsieur Jean-Guy Pilon 32 rue des Saints-Pères 32 Paris 7ème*. Cachet postal daté du 13 septembre 1956 (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Jean-Guy Pilon a remporté le prix David de la Province de Québec en janvier 1956, pour son recueil *les Cloîtres de l'été* (repris, plus tard, dans *Comme eau retenue*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1968, p. 7-31). L'auteur adressa un exemplaire dédié à Alain Grandbois : «À Alain Grandbois, le phare d'intense poésie dans notre apprentissage hésitant, avec une vive reconnaissance et l'assurance de toute ma disponibilité. Déc. 1954.»

³ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault). Cette lettre est écrite de la main de Marguerite Rousseau.

ayons gelé comme des chiens, il a plu toute l'année. M. trouve quand même Paris et la France magnifiques. Moi, je serai très heureux de retourner au Canada, car Paris et la France et la Côte d'Azur m'ont fortement déçu (l'éternel déçu, ceci est de moi, Marguerite). Paris est devenu une ville où il y a un bruit infernal. Et la nuit et le jour le tintamarre est insupportable.

M. et moi, nous vous embrassons sur les quatre joues, Lucile et vous, et nous serons heureux de vous revoir.

J'ai le bras fracturé (le droit) c'est pourquoi j'ai demandé à M. de me servir de secrétaire provisoire. Pour le reste, ça va. Je vous verrai dans trois semaines.

Mes meilleures amitiés,

Alain G.¹

356. De Jean-Guy Pilon²

4222, rue Northcliffe,
Montréal, le 8 novembre [1956].

M. Alain Grandbois
Mont-Rolland,
P.Q.

Cher Monsieur Grandbois,

En relisant un peu votre manuscrit³, je me suis rendu compte qu'il y

¹ À la suite de cette lettre d'Alain Grandbois, Marguerite écrit à Victor Barbeau la lettre suivante : «La secrétaire provisoire de monsieur Grandbois, étant libre d'écrire ce qu'elle veut, elle vous dit qu'elle sera bien heureuse de retourner au Canada dans quelques jours et de revoir ses amis. Je ne quitterai tout de même pas la France, sans beaucoup de regrets, ayant un amour tout spécial pour ce pays. Mais les ciels changent ici, comme ailleurs, et nous sommes d'une autre époque. Nous vous conterons bientôt notre voyage.»

² Dactylographie, 3 f. (20.5 X 25.4 cm) non paginés. Signature à l'encre verte (BNQ, 204/9/29).

³ Gaston Miron raconte dans *l'Histoire comme ils l'ont faite*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 4 février 1967, que c'est le jeune poète Jean-Guy Pilon qui avait d'abord invité Alain Grandbois à publier un recueil de poèmes aux Éditions de l'Hexagone, nouvellement fondées.

avait quelques répétitions de parties de poèmes. Ça pose un problème que je ne peux résoudre moi-même. Je vous envoie donc sous pli les poèmes qui demandent des précisions. Je vous ai indiqué quelles étaient les précisions dont j'avais besoin.

Je vous serais reconnaissant de me retourner les versions définitives et exactes de ces poèmes le plus tôt possible, car nous nous mettons au travail dès lundi.

Je vous remercie et vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs saluts.

Jean-Guy Pilon
4222, rue Northcliffe,
Montréal.

[Addenda¹]

Ici le poème 113 est constitué de la première partie du poème 57 et de la deuxième partie du poème 127. Par ailleurs le poème 9 contient le poème 127. Lequel ou lesquels voulez-vous garder?

Dans ce premier poème, il y avait deux fois la page 6 et deux fois la page 8 cela, à des endroits différents. J'ai reconstitué le poème comme ceci, j'aimerais savoir si c'est exact. Sinon, voudriez-vous faire les corrections.

Ne vous préoccupez pas des traits rouges, ce ne sont que des indications pour la mise en page à venir.

L'Étoile pourpre, qui paraîtra le 12 décembre 1957, devait clore le «triptyque» ouvert avec *Les Iles de la nuit* (paru en 1944) et *Rivages de l'homme* (paru en 1948) (Voir également *Poésie I*, op. cit., p. 90-96).

¹ Aucun des poèmes, dont il est question ici, ne sera publié dans *L'Étoile pourpre*. Le «Poème 113» — rattaché au «Poème 57» — et le «Poème 9» auront été, par contre, édités dans *Poésie I* (Op. cit., respectivement aux p. 285-286 et aux p. 280-281). Seul le «Poème 127» n'a pas été retrouvé.

Voudriez-vous indiquer par un petit signe comme ceci [une flèche] au bas des pages, lorsque la strophe se poursuit sur la page suivante.

357. À *Jacques Brault*¹

Le 1^{er} juillet 57.

Monsieur Jacques Brault,
Montréal.

Cher monsieur,

En principe, je suis tout à fait d'accord, et j'aurais grand plaisir à vous rencontrer. Le moyen le plus facile, je crois, est que vous veniez me voir à Mont-Rolland, si vous disposez du temps nécessaire. Dans ce cas, téléphonez-moi, ou écrivez, de préférence la veille ou l'avant-veille. Nous pourrions déjeuner ici ensemble.

Je comprends fort bien votre attitude vis-à-vis du style officiel, je souffre de la même incapacité.

Je vous remercie de la générosité que vous voulez bien témoigner à l'égard de mes livres.

Votre bien dévoué,
Alain Grandbois

Tél : Ca. 9-4055.

¹ Autographe, 2 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

358. À Jacques Brault¹

Le 4 juillet 1957.

M. Jacques Brault,
Montréal.

Cher monsieur,

Si vous êtes d'accord, tout va bien pour lundi. J'ignore l'horaire des autobus, il y en a certainement dans l'avant-midi, et comme vous devez arrêter à Sainte-Adèle, téléphonez-moi de cet endroit, et j'irai vous prendre en auto.

Bien à vous,
Alain Grandbois
Tél : CA. 9-4055

359. À Jacques Brault²

Le 15 août 1957.

Mon cher Jacques Brault,

Mais non, mais non, votre visite m'a beaucoup plu, et mon silence n'est qu'accidentel. Je suis parti brusquement pour les États-Unis, dans l'intention d'y passer une dizaine de jours, j'ai été souffrant, et je ne suis revenu que la nuit dernière. Je comptais vous écrire de là-bas, mais je n'avais pas votre adresse.

¹ Autographe, 1 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

² Autographe, 2 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

Je viens de parcourir votre petit livre¹. Vous avez là de bien beaux vers, je vous le dis sans flatteries. Je vous en remercie.

Je vous enverrai un petit mot la semaine prochaine, quand je serai tout à fait rétabli, et nous conviendrons d'une «visite»!

Veillez croire à toute ma sympathie confraternelle.

Alain Grandbois

360. À Jacques Brault²

Dimanche, le 8 sept. 57.

Mon cher Jacques Brault,

Si vous n'avez pas renoncé à votre projet, vous conviendrait-il de venir me voir mercredi le 11, ou jeudi le 12³? Je serai absent la semaine suivante. Et comme le courrier prend deux ou trois jours à me parvenir, téléphonez-moi demain, lundi, ou mardi, dans la soirée. Vous direz à la téléphoniste de «renverser les charges» (Style Louis XIV).

Avez-vous communiqué avec Fides?

Bien à vous.

Alain Grandbois

¹ En collaboration avec Richard Pérusse et Claude Mathieu, Jacques Brault a publié en 1957 *Trinôme* (Montréal, Jean Molinet, 57 p.).

² Autographe, 2 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Dans *O saisons, O châteaux*, Jacques Brault raconte l'une de ses rencontres avec le poète Alain Grandbois, alors que celui-ci habitait à Mont-Rolland (Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1991, p. 67).

361. À Jean-Guy Pilon¹

Dimanche, le 15 s. 57.

Mon cher Jean-Guy,

J'ai reçu votre petit livre², et je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Vos poèmes ne sont pas tous d'égale valeur, — à mon avis —, certains sont d'une grande beauté, et j'aurais été fort heureux de pouvoir signer, par exemple, la dernière partie de «Balises prochaines»³.

Je me propose d'aller à Montréal mercredi ou jeudi de cette semaine, j'essaierai de vous rejoindre à votre bureau⁴, et nous parlerons de tout cela. Nous parlerons aussi de ce voyage à Québec.

Je vous félicite et je vous remercie.

Alain Grandbois

362. À Jean-Guy Pilon⁵

[Octobre 1957]

Mot personnel

Pour le projet dont nous avons parlé⁶, j'y ai réfléchi, et l'aventure me semble moins aléatoire. (Je parle du risque d'argent.) Car je pourrais

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal). Cette lettre est datée de septembre 1957.

² Il s'agit du recueil *l'Homme et le jour*, publié à Montréal aux Éditions de l'Hexagone en 1957 (53 p).

³ «Balises prochaines» sera repris dans *Comme eau retenue 1954-1963*. Les vers de la dernière strophe sont les suivants : «O la tendre frayeur/ O la lenteur/ Radeau qui entre dans la mer/ Pour les étoiles après le jour/ Pour la pâle fumée/ Qui entourera les nuages/ Et recouvrira de sa paix/ Le tapis bleu/ Déroulé jusqu'au couchant» (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Rétrospective», 1968, p. 50).

⁴ C'est-à-dire au bureau de Pilon à Radio-Canada.

⁵ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

⁶ À leurs débuts, les Éditions de l'Hexagone fonctionnent par souscription auprès du public qui achète, à prix spécial et avant parution, les œuvres annoncées par la maison. Le «projet» dont

compter sur des achats substantiels de la part du gouvernement, où j'ai des amis personnels. Il vaudrait mieux cependant que l'édition paraisse au plus tard au début de décembre. Serait-ce possible?

Je suis curieux de connaître le résultat de votre «congrès»². Communiquez avec moi, je pourrai aller à Montréal pour l'après-midi, le jour où vous serez libre.

A. G.

Tel. CA. 9-4055

363. À Jacques Brault³

Le 7 déc. 57.

Pourriez-vous venir passer la journée du jeudi, le 12, à Mont-Rolland? Cela nous permettrait d'établir définitivement les bases du travail que vous faites pour Fides. Mais prévenez-moi, j'irai vous cueillir à la gare.

Soyez très prudent vis-à-vis de vos élèves lorsqu'il s'agit de mes poèmes. Une petite étude, dans un livre publié précisément chez Fides, met en garde les adolescents vis-à-vis de mes écritures⁴! Bigre!

Bien amicalement,

Alain Grandbois

¹ À leurs débuts, les Éditions de l'Hexagone fonctionnent par souscription auprès du public qui achète, à prix spécial et avant parution, les œuvres annoncées par la maison. Le «projet» dont parle ici Grandbois pourrait être lié à un tel mode de financement. On trouve reproduite dans l'ouvrage de Marcel Fortin la lettre d'«Appel de souscription» que Jean-Guy Pilon écrit pour le recueil de *L'Étoile pourpre (Histoire d'une célébration, op. cit., 1994, p. 349-350)*.

² Gaston Miron a été le fondateur-organisateur, avec Jean-Guy Pilon, de la première *Rencontre des poètes*, tenue du 27 au 29 septembre 1957, sous le thème «La poésie et nous», à la Maison Montmorency, près de Québec. Les Actes de cette rencontre seront publiés sous le titre *La poésie et nous* en 1958 (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Les Voix», 93 p.). L'exemplaire que Jacques Brault adressa à Grandbois porte la dédicace suivante : «Pour Alain Grandbois, poète que j'admire et à qui, avec mon amitié, j'offre ce petit essai. Fidèlement, Jacques Brault.»

³ Autographe, 2 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

⁴ Nous n'avons pu éclaircir précisément cette allusion faite par Grandbois. Peut-être s'agit-il ici des «fiches de lecture» publiées par la maison Fides et qui étaient destinées à guider moralement les élèves.

364. À *Gustave Lamarche*¹

Le 6 février 1958.

Révérénd P. Lamarche,
Joliette.

Révérénd Père et ami,

Je ne sais comment vous remercier de ce que vous avez écrit à propos de mes poèmes, lesquels sont difficilement analysables, mais la logique poétique, comme vous le savez, n'a que peu de rapport avec les rigueurs cartésiennes². Il y a cependant un autre point beaucoup plus important, que vous abordez avec une franchise ne manquant pas d'audace, qui est celui de la révolte — bien futile, il faut l'avouer — de l'être vis-à-vis de sa condition humaine, et qui peut sembler prendre l'aspect du refus cynique et blasphématoire, alors que cette même révolte n'est faite que d'une sorte d'impuissance angoissée vis-à-vis des seuls problèmes qui comptent, et dont la solution nous échappe parce que la Connaissance nous a été refusée. Et pourquoi? Mais je m'excuse tout de suite, tout ceci n'entre pas dans le cadre d'une lettre, et nous entraînerait trop loin.

Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite, et je ne l'ai pas tenue parce que j'ai été souffrant tous ces derniers mois, et que la pensée même d'écrire vingt lignes m'était intolérable. Cela revient peu à peu.

Je vous félicite de votre revue, d'une très belle tenue, et je vous souhaite de tout cœur le succès que vous méritez. Je me désole que les circonstances nous aient empêchés de nous voir plus fréquemment. Mais je compte bien, dès que la saison se fera plus souriante, avoir le plaisir de vous

¹ Autographe. 3 f. (21.5 X 28 cm). encre bleue sur papier pelure. non paginés. Ajout au crayon noir et rouge (BNQ, 280/16).

² Sous les initiales et le pseudonyme de R. D., pour Réginald Dupuy. *Gustave Lamarche* publiée dans *Les Cahiers de Nouvelle-France* un article intitulé «L'Étoile pourpre d'Alain Grandbois» («Critiques», vol. I, n° 4, octobre-décembre 1957, p. 326-328).

accueillir dans ma retraite¹. Je conserve le souvenir de quelques heures passées avec vous — il y a longtemps déjà — à Montréal, qui m'avaient infiniment plu.

Veillez croire à toute mon affection.

Alain Grandbois

365. *De Gustave Lamarche*²

Joliette, 455 ave. Querbes
Le 8 février 58

Cher «frère» Alain,

Votre lettre chaleureuse et amicale m'a touché très profondément. Je savais que vous comprendriez certaines rigueurs. Oui, la Connaissance nous est refusée, et c'est notre condition. Néanmoins la porte reste entrouverte, surtout à notre âme d'enfant, celle-là même qui en vous se fait souvent si éloquente, qui se cherche même passionnément. Comme vous êtes ambitieux et timide! Vous voulez connaître l'autre côté du soleil et vous tremblez devant le miroir qui nous le renvoie... Ce n'est pas qu'il n'y ait pas de quoi! Mais il faudrait saisir l'éclair par les cornes et l'Inconnaissable par le cou! Nos mères, <mot illisible> cela, qui murmuraient sur nos berceaux tragiques un ave. Laissez-moi, un peu comme elles, vous aimer, cher ami, et prier pour vous. La lumière est meilleure, plus difficilement conquise, et la

¹ À cette époque, et jusqu'en 1960, Alain Grandbois habite Mont-Rolland.

² Photocopie (BNQ, 280/16).

«délivrance du jour»¹, plus durement rançonnée... [mot illisible] sur vous de temps en temps en reflet consolateur, etc. l'Étoile bleue.

Bien affectueusement,

G. Lamarche

Faites-nous un poème d'ici deux semaines (2 grandes [semaines]).

366. De Lionel Groulx²

Outremont, 10 fév. 58.

Cher Monsieur de Grandbois,

L'histoire m'a fait rompre, depuis trop longtemps, avec la littérature, pour que je goûte pleinement les splendeurs de votre poésie. Ce sont des beautés que je sens mieux que je ne les comprends. Il me semble toutefois que vous vous acheminez, non vers ce que l'on appelle l'angoisse métaphysique, angoisse trop à la mode pour que votre tempérament vigoureux vous permette d'y sacrifier. Au lieu d'angoisse, je parlerais plutôt d'anxiété, au bout de laquelle, j'en ai l'assurance, se lèvera, un jour prochain, quelque grande Lumière. Ce ne sera point *L'Étoile pourpre*. Ce sera l'étoile la plus brillante et la plus chaleureuse jamais apparue dans les cieux : l'étoile de Bethléem qui aura séduit et fait accourir vers elle, non pas uniquement des bergers, mais des mages d'âme magnifique d'Orient et d'Occident. Celle-là vous arrachera peut-être quelques déchirements, mais surtout de beaux cris et de beaux vers. Cette œuvre-là sera votre œuvre suprême, celle

¹ On trouve dans *l'Étoile pourpre*, à la fin du «Petit poème pour demain», le vers suivant : «La grande délivrance du Jour» (*Poésie I, op. cit.*, p. 242). «Délivrance du jour» est aussi annoncé dès la fin des années quarante comme étant le titre du dernier recueil du triptyque des *Îles de la nuit* et de *Rivages de l'homme* (*Poésie I, op. cit.*, p. 321-323)

² Photocopie (BNQ, 204/9/21).

que vos amis, au nombre desquels je me flatte d'appartenir, attendent de vous et que vous seul pouvez écrire.

Pardonnez-moi, cher monsieur de Grandbois, ces propos de convalescent. Vous savez peut-être que la maladie m'a encore durement secoué, en ces derniers temps. D'où ces zigzags que ma plume qui suit ma pensée se permet sans façon.

Cordialement vôtre,

Lionel Groulx, ptre.

367. *De Jean-Guy Pilon*¹

Montréal, le 21 février 1958.

M. Alain Grandbois
Mont-Rolland
P. Q.

Cher Monsieur Grandbois,

Je vous envoie sous pli un rapport aussi précis qu'il m'ait été possible de le dresser sur la vente de *l'Étoile pourpre*. Ce rapport n'est qu'un rapport préliminaire. En juin, nous vous en adresserons un plus précis et nous vous paierons en même temps à ce moment-là le montant des droits d'auteur que nous aurons à vous verser.

Je vous envoie également sous pli un chèque au montant de \$225.00 du Secrétariat de la Province en paiement des 150 exemplaires de *l'Étoile pourpre* dont M. Bruchési a recommandé l'achat. Le chèque a été fait à votre nom parce qu'il est plus admis d'acheter des auteurs que des éditeurs; mais

¹ Dactylographie. 1 f. (21.3 X 25.5 cm) sur papier à en-tête: *Les Éditions de l'Hexagone, Casier Postal 31 Station «N», MONTREAL P.Q.* Signature à l'encre bleue (BNQ, 204/10/27).

vous voudrez bien l'endosser exclusivement à l'ordre des éditions et nous le retourner.

Si d'autre part, ainsi que vous me l'aviez déjà mentionné, il vous était possible de vendre à d'autres ministères certaine quantité de volumes, sachez que nous ne nous y opposerions pas. Loin de là. Car actuellement, compte tenu de ce chèque du Secrétariat de la Province, nous réussissons à payer les frais de cette édition, et même que nous faisons un bénéfice qui est situé entre \$11. et \$14. Une telle situation qu'un éditeur commercial verrait d'un œil différent, nous semble bonne à nous puisque nous faisons nos frais. C'est le principal. Cependant plus nous en vendrons encore, mieux ce sera et pour vous-même et pour nous.

Lorsque vous passerez par Montréal, ne manquez pas de me donner un coup de téléphone.

Veillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Jean-Guy Pilon

P. S. Si vous avez terminé de le lire pourriez-vous me retourner le roman de Gérard Prévot intitulé : *Les chemins de Port-Cros*¹ que je vous ai prêté il y a deux ou trois mois : j'aimerais le faire lire à quelqu'un. Merci.

¹ Gérard Prévot publie en 1957 *Les Chemins de Port Cros*, chez l'éditeur parisien Denoël.

368. À Bernard Valiquette¹

Mont-Rolland
Le 25 février 58.

Mon cher Bernard,

J'ignorais en effet que tu avais gagné les grandes et magnifiques(!) solitudes du Nord, je vais si rarement à Montréal, je me contente de regarder tomber la neige de Mont-Rolland, et j'ai de quoi satisfaire abondamment ce plaisir ingénu depuis un mois ou deux.

J'avais remis à l'éditeur de l'Hexagone, le jeune poète Jean-Guy Pilon, une liste de presse — j'ai la copie de cette liste sous les yeux — où je trouve naturellement ton nom. Cette liste aurait-elle été réduite, je n'en sais rien. Car je ne crois guère aux erreurs de la Poste, que les étourdis exploitent trop allégrement lorsqu'ils négligent leur correspondance. Mais tout cela n'est pas important, et je te fais parvenir par le même courrier un exemplaire de cette *Étoile Pourpre* qui a rendu perplexes certains critiques : angélisme ou satanisme!² Rien que ça. Mais tant qu'à y être, comme on dit élégamment! Ne va pas te battre les flancs pour ton émission littéraire, bien que je ne puisse douter que les populations de l'Abitibi ne se jettent avec autant de voracité sur l'*Étoile Pourpre* que sur le postulat d'Euclide.

Mon cher Bernard, la «solitude morale» nous cerne de plus en plus, où que l'on soit, et quoi que l'on fasse. Mais évidemment, à Rouyn, ça ne doit pas être tous les jours d'une gaieté et d'une folâtrerie étourdissantes. Pour ma part, je souffre de douloureux rhumatismes, alors, autant ici

¹ Autographe. 3 f. (12.6 X 20.1 cm), encre bleue, paginés 2 et 3 (BNQ. 216/1/28). Après la fermeture des *Éditions Bernard Valiquette* en 1945, Bernard Valiquette collabore au journal *Le Canada* (disparu en 1953), puis en 1961 et 1962 au *Nouveau journal*. Au cours des années 50, il devient journaliste et animateur à Radio-Nord, à Rouyn, avant de devenir chercheur pour le compte de Radio-Canada (à Montréal), poste qu'il occupera un peu plus d'une dizaine d'années.

² Nous n'avons pu retracer la source exacte des allusions que fait Grandbois.

qu'ailleurs. Je te quitte sur ces propos d'une profondeur abyssale, et je te prie de croire en ma vieille amitié.

Alain Grandbois

P.S. Tiens-moi au courant de tes pérégrinations. Le ton de ta lettre m'incite à penser que tu ne tiens pas à faire trop long feu dans ce coin de notre si belle Province¹.

A.

369. De Gustave Lamarche²

Joliette, 6 mars 1958.

Cher Ami Alain, votre poème est beau, jusque dans ces mystères où j'ai plaisir à le suivre. Je vous remercie de nous l'avoir donné. Si la poésie tourne en rond et qu'elle répète, comme saint Jean, le mot unique : «Entr'aimez-vous»³, le rond où elle tourne se rapproche du Cercle éternel. Dès avant de connaître vos *Iles* entourées de nuit, je lui disais dans mes Litanies :

¹ Nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Bernard Valiquette.

² Dactylographie, 1 f. (inséré dans une carte 12 X 22.5 cm), reproduction d'une œuvre de Betty Baldwin, *Stanislas Street* (BNQ, 280/16).

³ Gustave Lamarche fait sans doute référence à cette parole de l'Évangile de saint Jean : «Voici mon commandement : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis [...] Ce que je vous ordonne, c'est de vous aimer les uns les autres» (15 : 12-17).

*Embarquez-nous vers l'Île ardente...
Pour nous passer l'Enfer de Dante,
Dans votre ventre prenez-nous...*

*Et nous verrons le rendez-vous,
Et Béatrix fidèle au port,
Et l'Amour remplaçant la Mort...¹*

C'était écrit pour la Vierge, mais la «métaphore» est facile d'une divinité à l'autre, sans rien profaner.

En grande amitié,

G. Lamarche

370. À Victor Barbeau²

Mars 58.

De l'hôpital, avant d'en sortir.

Mon cher Victor,

Je croyais que les malentendus, les choses que l'on ne pense pas de la même façon, les erreurs même, ne brisaient pas l'amitié. Mais vous êtes boudeur. Je viens de passer huit jours à l'hôpital — Saint-Sacrement — à la suite d'une crise cardiaque. C'est le petit commencement, j'imagine, de la fin. Sans mélo. J'aimerais bien que nos petites disputes, vous avez votre

¹ Ces vers font partie du sonnet «Foederis Arca (Choeur des Jeunes Gens)» écrit et publié dans *Palinods. Poèmes à la Vierge* (dessins gravés de Maximilien Boucher, Éditions du Lévrier, Montréal, 1944, p. 135). En 1972, Gustave Lamarche adressa à Alain Grandbois le second tome de ses *Oeuvres poétiques*, qu'il dédiait ainsi : «30 déc. 72. + À mon très cher Alain, à qui je pense souvent devant le Dieu qui l'aime, Gustave Lamarche. Mes vives amitiés à Madame.» (Inventaire de la bibliothèque Grandbois déposée à Deschambault)

² Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

mauvais caractère, soient dissipées et lavées. Et puis tout cela, est-ce si important? Je vous ai attribué tous les défauts, sauf celui de la rancune.

Pour une fois, soyez indulgent. Les grands examens de cardio — je ne sais quoi — suspendent l'épée de D¹, etc. (car nous sommes lettrés!) sur ma tête, pourquoi nous obstiner. Je suis devenu serein, pacifique, et tout à fait souriant.

Je baise les doigts de Lucile. (Je serai à Mont-Rolland à partir de lundi).

Alain Grandbois

371. À Lionel Groulx²

Le 21 mars 1958.

M. le Chanoine Groulx,
Montréal.

M. le Chanoine,

Votre lettre m'a bouleversé³. Et puis — quelques jours plus tard — ce n'est pas votre lettre. J'ai souffert d'une attaque cardiaque, on m'a emmené à Québec, à l'hôpital du Saint-Sacrement, où j'ai passé huit ou dix jours, et puis voilà. Je ne suis pas encore assez «rétabli» pour répondre à votre lettre, qui était pleine de générosité, d'indulgence, et de blâme aussi.

¹ Lire "Damoclès".

² Autographe, 4 f. (15.9 X 23.6 cm), encre bleue sur papier pelure gris, rognés sur les quatre tranches, non paginés. Le dernier feuillet est écrit recto verso (CRLG, fonds Lionel Groulx).

³ Voir lettre de Lionel Groulx datée du 10 février 1958.

J'ai été très sensible — et plus que vous ne le croyez — et c'était avant l'attaque — aux prières que vous me destiniez. Je ne les mérite pas. Ce que je puis vous dire, c'est mon estime, mon admiration, et si je puis m'exprimer ainsi, — je ne suis pas efféminé! — mon affection pour vous. Je sais, et vous le savez autant et plus que moi, qu'il est difficile de s'exprimer avec des mots.

Permettez-moi aussi de vous dire, puisque vous [y] faites allusion, que je ne joue pas, genre Cocteau, — les lettres à Maritain, etc. — à la conversion littéraire¹. L'angoisse, que vous appelez inquiétude², dans ces poèmes³, je la souffre depuis que j'ai l'âge de réfléchir, donnez-moi au moins ce crédit de la sincérité. Je tiens à votre estime, comme à celle, très restreinte de trois ou quatre personnes au monde. Ce n'est pas beaucoup. Je sais que votre caractère religieux ne peut pas accepter ce que l'on peut appeler ma fantaisie. Et c'est pourquoi j'ai hésité à vous envoyer ce petit livre, qui aurait pu vous choquer en tant que prêtre.

Vous excuserez, avec votre indulgence, cette lettre maladroite, et sans esprit. Les médecins, qui nous sauvent, — je n'ai plus de papier, c'est pourquoi le verso — nous perdent également.

Vous me pardonneriez d'être un peu fatigué, je vous trace ces mots tels que je les vois, et qui expriment ma pensée.

¹ Grandbois fait allusion à la correspondance de Jean Cocteau avec Jacques Maritain, parue en 1926 (Paris. Librairie Stock). À l'instar de plusieurs autres écrivains et artistes de l'époque, Cocteau fait part de sa «conversion» au catholicisme. Cette correspondance est aujourd'hui publiée dans *Correspondance (1923-1963)* avec la *Lettre à Jacques Maritain* et la *Réponse à Jean Cocteau*, édition établie par Michel Bressolette et Pierre Glaudes. Paris. Gallimard, *Cahiers Jean Cocteau*, n° 12, 1993, p. 257-352.

² Lionel Groulx écrivait plutôt dans sa lettre datée du 10 février 1958 : «au lieu d'angoisse, je parlerais plutôt d'anxiété...».

³ Il s'agit des poèmes de *L'Étoile pourpre*.

Et permettez-moi de vous remercier encore, et de vous exprimer toute ma gratitude.

Alain Grandbois.

P.S. Je vous ai vu et entendu à l'écran de la T.V.¹, et cela m'a un peu rassuré. J'étais très inquiet au sujet de votre santé.

372. À Lionel Groulx²

Le 17 juillet 1958.

M. le Chanoine Groulx,
Outremont, Montréal.

M. le Chanoine,

Je dois compter sur votre indulgence, car en tardant ainsi à vous répondre, j'ai bien mal répondu à votre générosité. De là, toutes ces excuses que je vous dois et que je vous offre de tout mon cœur. Je dois ajouter que mon état de santé, très médiocre, a provoqué chez moi une sorte de névrose me portant à repousser — ce qui est classique — le monde extérieur.

Non, si je n'ai pas renouvelé mon abonnement à votre *Revue*, dont je ne peux qu'apprécier la très belle tenue, ce n'est point du tout en signe de désapprobation, mais par une haïssable négligence.

¹ Lionel Groulx participa à l'émission de télévision ayant pour titre *Carrefour*, diffusée le 4 mars 1957 sur les ondes de Radio-Canada. Il accordait une entrevue au journaliste André Laurendeau.

² Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue, non paginé (CRLG, fonds Lionel Groulx).

Permettez-moi de vous dire que j'ai été fort inquiet de votre santé et que j'ai appris avec joie votre rétablissement. Mais il faut que vous vous ménagiez. — Et puis-je vous féliciter de votre entretien avec Laurendeau, à la télévision!¹

C'était la première fois que je prenais vraiment plaisir à ce genre de dialogue, qui sont généralement marqués de la plus haute confusion. Votre exposé était clair, lucide, précis, et ne laissait que le regret qu'il fut trop court.

Je vous remercie de l'intérêt que vous avez bien voulu me porter — je n'oublie pas ce que vous m'avez écrit — et veuillez croire, M. le Chanoine, à toute mon estime et à mon affectueux respect.

Alain Grandbois

373. À *Gustave Lamarche*²

Le 18 juillet 1958.

Le Père Gustave Lamarche,
Joliette.

Mon très cher et fidèle Père Lamarche,

Pardonnez-moi d'avoir si mal répondu à vos signes d'amitié. J'ai été souffrant, d'où névrose, débats dans le noir, refus du monde extérieur, enfin, le processus est bien connu. Mais comment vous remercier de l'affection que

¹ À l'émission *Confédération*, diffusée en juillet 1958 dans le cadre de la série «Pays et merveilles» sur les ondes de la Société Radio-Canada. le Chanoine Groulx répondait aux questions du journaliste André Laurendeau.

² Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue (BNQ. 280/16).

vous m'avez témoignée! Soyez au moins assuré qu'elle m'a été tout droit au cœur, et qu'elle m'a fait le plus grand bien.

Dès que j'aurai repris complètement pied, je vous ferai parvenir une nouvelle pour votre belle revue¹.

J'espère avoir la joie de vous rencontrer très bientôt, et croyez à ma gratitude et à mon affection.

Alain Grandbois

374. À Jacques Brault²

Le 21 juillet 1958.

Mon cher Jacques,

J'ai été souffrant, donc peu porté aux jeux poétiques, de là mon excuse pour ce retard. Vous trouverez sous pli ce petit poème quelque peu ésotérique, et on ne peut plus inédit, puisque je l'ai fait ce matin à l'aube³. Et pour continuer sur ce thème de l'inédit, qui n'est qu'un état éphémère, l'éditeur en modifie d'avantage la nature que l'écrivain. L'inédit ne se conserve pas indéfiniment dans les congélateurs. (Je vous écris au triple galop, je dois porter cette lettre à la poste dans cinq minutes). [Quant] à la critique, qui semble se désaffecter de moi au profit de certains de mes jeunes cadets qui me pillent ici et là en détournant la tête, comme des gosses dans les cerisiers du voisin, et qui se réclament de René Char, St-John Perse,

¹ Alain Grandbois ne publiera aucune nouvelle dans *les Carnets viatoriens*.

² Autographe, 4 f. (12.5 X 20.3 cm), encre bleue, paginés de 2 à 4 (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Paraîtra sous le titre «Poème», dans le livre que prépare alors Jacques Brault pour le compte des éditions Fides (coll. «Classiques canadiens», 1958, p. 95). Ce poème a été repris sous le titre «Désert fatal...» dans *Poésie I* (*Op. cit.*, p. 300).

Prévert, etc., parce que ça fait très bien dans le décor, et que moi je suis Canadien, donc encombrant pour ces enfants, quant à la critique, elle ne peut atteindre chez moi qu'une très légère surface, minces piqûres d'amour propre, mais elle ne modifie en rien ce qu'il me plaît d'exprimer, ni dans la forme ni pour le fond. (Eh, voici une longue phrase!)

Vous me voyez très heureux de cette bourse que vous venez d'obtenir, et je vous en félicite de tout cœur¹.

En effet, je compte bien vous rencontrer avant votre départ. Le plus facile serait peut-être, quand vous aurez terminé le gros de vos préparations, que vous veniez avec votre femme passer quelques heures chez moi².

Croyez en mon amitié,

Alain Grandbois

375. *De Jacques Brault*³

Le 24 juillet 1958.

Cher monsieur Grandbois,

En effet, les inédits, de par leur nature même, appellent la publication. Mais la sacro-sainte maison Fides ne semble penser que sous le signe de la piastre.

Comment vous remercier pour votre poème? Je paraîtrai banalement poli en disant que je l'aime. Je ne le trouve pas ésotérique, mais (comme plusieurs de vos textes) plein de mystère et même de magie; je ne

¹ Bachelier en philosophie et maître ès arts (Université de Montréal). Jacques Brault obtient au printemps 1958 une bourse du Conseil des Arts du Canada qui lui permettra de poursuivre des études supérieures en Europe, notamment à Poitiers et à l'École pratique des Hautes Études à Paris.

² Jacques Brault épousait Madeleine Breton le 4 août 1955.

³ Autographe, 1 f. (21.3 X 27.5 cm), encre noire (BNQ, 204/9/13).

me risquerai cependant pas à une interprétation impressionniste ou vaguement psychanalytique... Je me contente de lire votre poème à haute voix et d'écouter son bruissement qui me revient en paroles fraternelles. J'aime en particulier le vers : «Bel œillet brûlant sous la furie de l'outrage».

Vous avez raison à propos de la critique : elle n'entame jamais que l'écorce de nous-mêmes et sa maladresse (ou sa sottise) nous rend service en ce qu'elle nous dépouille de vaniteux oripeaux.

Vous m'excuserez de terminer cette lettre en queue de poisson : je pars en voyage (quelques jours). Je vous écrirai à mon retour. Votre invitation me laisse confus, mais je l'accepte!

Fidèlement vôtre,

Jacques Brault

P.S. À quelqu'un qui me demandait pourquoi j'aimais tant votre œuvre, j'ai répondu : «Parce qu'elle est belle. J'aime la beauté, qu'elle soit issue du Canada ou d'ailleurs».

376. À Rina Lasnier¹

Le 14 octobre 1958.

Ma chère Poétesse,

Merci pour les photos, et pour l'invitation du Père², que je m'empresse d'accepter avec le plus grand plaisir, et ceci dans un avenir rapproché. Car pour l'instant, je suis encore souffrant, et je ne puis songer à

¹ Autographe, 1 f. (11.3 X 14 cm), encre bleue, écrit recto verso (BNQ, 264).

² Gustave Lamarche

quitter ma retraite¹. Je vous préviendrai. Je tiens *absolument*², selon votre expression, à cette rencontre.

Vous avez toute mon amitié.

Alain Grandbois

377. À Jean-Guy Pilon³

Le 17 oct. 58.

Mon cher Jean-Guy,

Vous m'excuserez encore une fois de ne pouvoir assister à votre rencontre des poètes canadiens⁴, je suis assez sérieusement souffrant, et je ne puis quitter la maison pour le moment.

J'aurais aimé vous voir, parler de votre dernier voyage à Paris⁵, etc.

Bien amicalement,

Alain Grandbois.

¹ Alain Grandbois habite toujours à cette époque à Mont-Rolland.

² C'est l'auteur qui souligne.

³ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

⁴ La seconde Rencontre des écrivains, sous le thème «La Poésie et les poètes», se tiendra à Morin Heights. Les actes de cette rencontre seront distribués sous forme de photocopies.

⁵ Jean-Guy Pilon a été boursier de la Fondation Canada en 1958. Cette bourse lui permet de séjourner en France durant l'été 58.

378. À Roger Duhamel¹

Le 26 novembre 1958.

Mon cher Roger,

Toutes mes félicitations. Voilà enfin une nomination qui ne tire, ni ne tient, de l'absurde². J'aurais aimé célébrer l'événement avec toi, je ne le puis, on m'a imposé un régime extrêmement rigoureux, que j'observe à peu près, et avec rage. — Je songe avec mélancolie à certain petit voyage à Trois-Rivières!³ —

Peut-être as-tu appris que nous étions mariés⁴. Cela s'est fait comme dans les mauvais romans. À 9 heures du soir, avec deux témoins. Et l'Officiant naturellement. Les familles ignoraient tout.

Si tu as un après-midi ou une soirée libres, viens avec Elayne déjeuner ou dîner avec nous. Le voyage est court, les routes sont bonnes, et nous serons heureux de vous recevoir.

Marg. se joint à moi pour les salutations d'usage.

À bientôt, je l'espère.

Alain G.

tél : CA. 94055

¹ Autographe, 1 f. (10.3 X12.6 cm), encre bleue, écrit recto verso (CRLG, fonds Roger Duhamel).

² De 1958 à 1960, Roger Duhamel a occupé le poste de vice-président du Bureau des gouverneurs de la radio-télédiffusion du Canada à Ottawa, devenu aujourd'hui la Commission de Radio-Télédiffusion du Canada (CRTC).

³ Madame Elayne Bélanger, épouse de Roger Duhamel, se souvient que son mari prononça une conférence à Trois-Rivières, où Grandbois l'accompagnait. Ils rendirent visite à la cousine germaine de Roger Duhamel, Marcelle Duhamel, mariée au docteur Jos Normand.

⁴ Alain Grandbois a épousé sa cousine Marguerite Rousseau le 31 octobre 1958, à l'église Notre-Dame de Sainte-Foy.

379. *De Roger Duhamel*¹

Le 2 décembre 1958.

Mon cher Alain,

Je te remercie beaucoup de ta carte. J'avais appris ces jours derniers votre mariage et je m'en réjouis beaucoup. Il me ferait grand plaisir de vous revoir tous deux, mais je ne vois pas beaucoup la possibilité de grimper jusqu'à votre retraite. En revanche, quand tu prévois passer quelque temps à Montréal, écris-moi ou téléphone-moi d'avance et il nous serait bien agréable d'aller faire un petit dîner à quatre. J'attends donc de toi l'initiative dans ce domaine.

J'espère que ta santé est convenable ainsi que celle de Marguerite, à qui je te prie d'exprimer nos meilleurs sentiments, de ma femme et de moi.

Bien cordialement toujours,

Roger Duhamel.

Monsieur Alain Grandbois
Mont-Rolland,
Qué.

¹ Copie carbone dactylographiée (CRLG, fonds Roger Duhamel).

380. De Jean-Guy Pilon¹

Le 8 février 1959.

M. Alain Grandbois
Mont-Rolland,
P. Q.

Cher Monsieur Grandbois,

Je vous ai parlé l'automne dernier de notre projet de revue². Et je vous demandais, dans le temps, s'il ne vous serait pas possible de nous donner des poèmes pour les premiers numéros. Vous m'aviez dit à ce moment-là que vous étiez d'accord.

Après beaucoup de difficultés, nous avons réussi à organiser et à lancer la revue. Le premier numéro est sous presse et paraîtra dans une semaine ou dix jours. J'aimerais beaucoup que vous puissiez nous donner quelques poèmes pour le deuxième numéro. La quantité et la longueur qui vous plairont³.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Jean-Guy Pilon

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête de la revue *Liberté* 58 Case Postale 97, Station H. Montréal P. Q. (BNQ, 426/1/2).

² Il s'agit de la fondation de la revue *Liberté*, dont le premier numéro est paru en janvier-février 1959.

³ En 1959, Grandbois ne publiera aucun poème dans *Liberté*. L'année suivante, par contre, il publiera trois poèmes, dans les numéros 7 (janvier-février) et 9-10 (mai-août).

381. *De Jean-Guy Pilon*¹

Le 21 juin 1959.

M. Alain Grandbois
 Mont-Rolland,
 P. Q.

Cher Alain Grandbois,

Je voudrais publier des poèmes de vous dans le prochain numéro de *Liberté 59* qui paraîtra au cours du mois d'août. Pourriez-vous, si vous êtes toujours d'accord, m'envoyer sous peu quelques poèmes.

Merci d'avance et croyez à ma meilleure amitié.

Jean-Guy Pilon

382. *À Jacques Brault*²

[Octobre 1959]

Mon cher Jacques Brault,

Ce petit mot, très à la hâte. Je ne vous ai pas répondu plus tôt, j'ai été très souffrant. J'ai beaucoup aimé votre petit livre³, et je dois vous avouer que je l'ai distribué très largement parmi mes amis et connaissances, lesquels, d'ailleurs, m'en ont fait des compliments qui paraissaient sincères.

Je ne sais quels sont vos projets actuels⁴. Croyez-vous demeurer encore quelque temps à Paris! Je le souhaite vivement pour vous. Si je puis

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête de la revue *Liberté 58 Case Postale 97, Station H. Montréal P. Q.* (BNQ. 426/1/2).

² Une carte postale (8.9 X 14.1 cm), encre bleue. Représente une vue de l'Empire State Building, à New York. Datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Voir lettre à Jacques Brault datée du 21 juillet 1958.

⁴ Au cours de l'été 1959, Jacques Brault séjournera à Paris, et voyagera également un peu partout en Europe.

vous aider de quelque façon, pour ce faire, écrivez-le moi. Écrivez-moi de toute façon. Je vous répondrai un peu moins brièvement. Je vous remercie et je demeure votre très amical,

Alain Grandbois

383. À *Victor Barbeau*¹

[New York, octobre 1959]

Mon cher Victor,

Vous m'avez sans doute excusé, encore une fois, pour l'Académie. J'ai été très souffrant.

À New York, les gens sont toujours aussi pressés². Il fait très beau. Le musée Guggenheim, avec l'architecture de Lloyd Wright, est une pure merveille³. Nos amitiés à Lucile et à vous.

Alain G.

P.S. Je ne bois que des jus de fruits depuis mon arrivée ici (!)

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Grandbois n'a consacré qu'un seul texte à la ville de New York, diffusé dans le cadre de la série radiophonique de *Visages du monde*. Il disait beaucoup aimer cette ville, mais pour y vivre tout au plus deux semaines. « New York est la plus grande ville du monde, la plus bruyante et la plus agitée, mais aussi la plus riche. [...] je n'aimais New York que pour une quinzaine de jours. Mais comme une liqueur très forte et très rare. On peut en savourer un verre. On ne boit pas la bouteille tout entière, d'un coup, si l'on ne veut pas gâter son plaisir. » (*Visages du monde, op. cit.*, p. 246-247)

³ L'Américain Frank Lloyd Wright (1869-1959) promut une architecture dite «organique», qui avait essentiellement pour but d'accorder le mode de vie des habitants à leur cadre naturel. Précurseur de l'architecture moderne, il proposa un nouvel usage du béton et du verre. On lui doit, entre autres, le *Guggenheim Museum* de New York, dont la collection renferme avant tout des oeuvres modernes. Ce musée a été inauguré en 1959.

384. À Jean-Guy Pilon¹

New-York, le 30/ 59.

Mon cher Jean-Guy,

Lorsque vous m'avez demandé des poèmes pour votre revue, l'été dernier, j'étais absent de Mont-Rolland, à mon retour, il était trop tard, et comme vous étiez absent vous aussi!

Vous pouvez compter sur moi pour vos enregistrements².

New York en ce moment est très beau. Et il y a aussi une chose étonnante, c'est l'intérieur du Musée Guggenheim, «arrangé» par Lloyd Wright. On y trouve par surcroît des Modigliani (3) extraordinaires, et un Picasso éclatant. Il y a aussi un tout petit Douanier Rousseau que l'on pourrait³ regarder pendant des heures.

Amicalement,

Alain G.

385. À Jean-Guy Pilon⁴

Le 23 nov. 59.

Mon cher Jean-Guy,

Voici un court poème⁵, qui vaut ce qu'il vaut! Je n'ai pas eu le temps

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal). Cette lettre est datée du 30 octobre 1959.

² De 1960 à 1970, Jean-Guy Pilon a été superviseur du Service des émissions littéraires de la Société Radio-Canada. Le contexte de cette lettre nous permet de croire que Grandbois devait alors se rendre à Radio-Canada afin d'enregistrer la lecture de son poème «Fermons l'armoire...», poème qui sera diffusé le 21 avril 1960 dans le cadre de la série «L'anthologie sonore de la poésie canadienne-française» (Société Radio-Canada).

³ La fin de cette lettre est écrite dans la marge supérieure du feuillet manuscrit.

⁴ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

⁵ Il s'agit du poème intitulé «Poème (Cependant demain...)», qui paraîtra dans *Liberté* (n° 7, janvier-février 1960, p. 1). Ce poème sera également repris, quelques années plus tard, dans *Poetry Australia* (n° 16, juin 1967, p. 35). Pour détails et variantes, voir *Poésie I* (*Op. cit.*, p. 529-533).

encore de ranger mes écrits, — le temps ou le courage! — de sorte que je suis en pleine confusion.

J'étais absent lorsque vous m'avez écrit à propos des projets de Bosquet¹. Je n'ai plus à disposer d'exemplaires des *Iles de la nuit*. J'ai tenté de m'en procurer chez Ducharme <mot illisible> depuis des mois, il n'y en a plus. C'est d'ailleurs la même chose pour *Né à Québec* et *Marco Polo*. Je ne comprends guère ce phénomène, puisque les gens ne lisent pas, ou peu, dans notre chère province. Mais je vous envoie un *Rivages de l'homme*, dont je n'aime pas du tout l'édition, c'est gris, genre vieille fille, couleur d'arrière-automne.

J'espère que vous vous portez bien.

Amicalement,

Alain Grandbois

386. À Jean-Guy Pilon²

Le 1^{er} décembre 59.

Mon cher Jean-Guy P.,

Soyez gentil, et renvoyez-moi le poème. Je n'en étais pas du tout satisfait, je vous l'avais promis, j'étais en retard, je le regrette, je vous le renverrai, revu et augmenté, ou je vous en ferai parvenir un plus consistant *d'ici une dizaine de jours*³.

¹ Alain Bosquet prépare une anthologie de poètes canadiens-français. Il retiendra trois poèmes de Grandbois : «Aube», «Demain Seulement» et «L'étoile pourpre», qui ouvriront le recueil (*La poésie canadienne*, préf., choix et notices par A. Bosquet. Montréal/Paris, HMH/Seghers, 1962. 222 p.).

² Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises, Université de Montréal). Date soulignée par l'auteur.

³ C'est l'auteur qui souligne.

Je suis en train en ce moment de ramasser et classer les nombreux manuscrits se trouvant dans tous les tiroirs et coins de ma maison, cette tâche n'est pas facile, avec ma mémoire défectueuse (vous savez à quoi vous en tenir), car je dois distinguer de ce qui a été publié ou non, ce qui est variation sur le même thème ou non, c'est extrêmement ingrat, cela m'oblige à relire mes œuvres dites complètes!

Si le hasard ou les circonstances vous conduisent du côté du Nord, prévenez-moi, venez déjeuner ou dîner, nous bavarderons. J'aimerais beaucoup avoir vos impressions de vos derniers voyages.

Veillez présenter mes hommages à votre charmante femme¹.

Amicalement,

Alain Grandbois

387. À Jean-Guy Pilon²

Le 26 décembre 59.

Mon cher Jean-Guy,

Voici le poème, que j'ai tenté d'améliorer³.

¹ Le 4 mai 1955. Jean-Guy Pilon épousait Céline Chartier.

² Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises, Université de Montréal).

³ Grandbois a beaucoup retravaillé le poème intitulé «Poème (Cependant demain...)», adressé une première fois, le 1^{er} décembre, à Jean-Guy Pilon. L'une des versions comprend plusieurs notes inscrites en marge du texte. On peut d'ailleurs croire que ces notes constituaient, ou auraient très certainement pu constituer le brouillon d'une lettre à J.-G. Pilon. Nous lisons en marge supérieure sur le premier feuillet : «J'ai très peu de lumière. On vient d'interrompre le courant. C'est à la lumière du cierge que je fais ces corrections. Ma femme est malade, au lit, le médecin vient de venir, la grippe, etc.». Dans la marge droite de ce même feuillet : «Les [flèches] annoncent les blancs, c'est très important! Vous le savez d'ailleurs, vous appartenez à la petite demi-douzaine de poètes authentiques de notre temps canadien, sans flatterie aucune, ce n'est pas mon genre. A. G.». Enfin, en marge inférieure du troisième feuillet, nous trouvons : «Vous pouvez penser que je fais un tas de chichis pour un poème, et vous avez peut-être raison, mais je suis très consciencieux vis-à-vis de mes poèmes: du moment qu'ils sont faits, je les oublie totalement, si on me les demande, j'y reviens avec inquiétude.» Ce texte ne fut jamais adressé à Jean-Guy Pilon.

Pour ce projet d'un numéro spécial dans votre revue, cela me ravirait. (Je vieillis!)

Je suis très fatigué, et malade. Je reste dans mes montagnes pour ce qu'on appelle les «Fêtes».

Veillez accepter mes meilleurs vœux de succès et de bonheur. Marguerite se joint à moi pour ces souhaits, à votre charmante femme et à vous.

Bien amicalement,
Alain Grandbois

388. À Jean-Guy Pilon¹

Mercredi, le 13 j. 60²

Mon cher Jean-Guy,

Entendu pour mardi le 19. Je serai au studio 06³ une dizaine de minutes avant l'heure fixée.

Bien amicalement,
Alain Grandbois

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Souligné par l'auteur. Il s'agit du mercredi 13 janvier 1960.

³ De la Société Radio-Canada, où Jean-Guy Pilon vient d'être nommé superviseur des émissions culturelles.

389. De Albert W. Trueman¹

Le 29 février 1960.

Monsieur Alain Grandbois,
Mont-Rolland,
Comté de Terrebonne (Qué.)

Cher monsieur Grandbois,

Vous savez sans doute que le Conseil des Arts décerne annuellement quelques bourses spéciales à des artistes et universitaires de grand renom qui se sont particulièrement illustrés dans leur domaine respectif. À cette bourse d'une valeur de \$8,000 sont ajoutés également les frais de voyage du récipiendaire et les deux tiers des frais de voyage de son épouse.

Je suis des plus heureux de vous informer que le Conseil des Arts vous a désigné comme récipiendaire de cette bourse. Nous espérons tous que vous l'accepterez et qu'elle vous sera d'un grand profit pour vos travaux de création littéraire. Je vous félicite personnellement et au nom du Conseil des Arts.

Le Conseil désirerait savoir à quelle création littéraire vous comptez travailler, où et quand vous désirez commencer vos travaux.

Veillez nous faire savoir, le plus tôt possible, si vous acceptez votre bourse et comment vous en désirez le versement.

Croyez, cher monsieur Grandbois, à mes sentiments distingués.

A. W. Trueman
Directeur.

¹ Photocopie (ANC. RG 63, volume 41). Le Dr. Albert W. Trueman (1902-) a occupé diverses fonctions académiques et a été à la présidence de l'Office National du Film de 1953 à 1957, avant d'être nommé directeur du Conseil des Arts du Canada en 1957. Comme directeur, il s'était donné pour mandat «la réconciliation des éléments anglais et français de la population canadienne» (Laurent Mailhot et Benoît Melançon, *Conseil des Arts du Canada*, Montréal, Leméac, 1982, p. 99).

390. À *Albert W. Trueman*¹

[3 mars 1960]

STE ADÈLE QUÉ 3 1150A

A. W. TRUEMAN

CONSEIL DES ARTS DU CANADA 140 RUE WELLINGTON
OTTAWA ONT.ACCEPTTE BOURSE AVEC GRANDE JOIE CROYEZ À TOUTE MA
GRATITUDE

LETTRE SUIV

ALAIN GRANDBOIS

391. À *Albert W. Trueman*²

Mont-Rolland, le 5 mars 1960.

Monsieur A. W. Trueman,
Au Conseil des Arts du Canada,
Ottawa.

Cher monsieur Trueman,

Il est inutile de vous dire, je crois, que c'est avec la plus grande joie que j'accepte cette bourse, et je ne sais vraiment comment vous en exprimer ma reconnaissance. Soyez bien convaincu que je m'efforcerai de justifier la confiance que le Conseil des Arts me témoigne.

J'ajoute à ce petit mot une sorte de résumé des réponses aux questions que vous me faites, et si vous désirez d'autres informations, je m'empresserai naturellement de vous les fournir. Il me semble également

¹ Photocopie (ANC. RG 63. volume 41).

² Photocopie (ANC. RG 63. volume 41).

possible de vous rencontrer à Ottawa, au jour et à l'heure que vous m'indiquerez.

Ma femme, qui m'accompagne en Europe, se joint à moi pour vous remercier.

Veillez croire, cher monsieur Trueman, à ma gratitude et à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

I- Voyage

J'ai pu arranger mes affaires pour partir dans la première semaine de juin. Si cela n'était pas trop abusif, j'aimerais me rendre directement de Montréal à Vienne. De cette dernière ville je descendrais par petites étapes à Paris, en passant par Prague, Nuremberg, Stuttgart et Strasbourg. Cela pourrait prendre environ dix ou douze jours. Je compte séjourner à Paris une autre quinzaine de jours. Puis j'ai l'intention d'aller m'installer dans un petit coin du Var ou des Alpes-Maritimes, où je me mettrai sérieusement au travail. J'y passerais une dizaine de mois. Retour ensuite à Paris, une huitaine de jours à Londres, et puis Montréal.

Cet itinéraire peut être modifié, ou tout simplement annulé, si vous le jugez à propos.

II-Travail

Si j'ai mentionné plus haut Vienne et ces autres villes, ce n'est point par fantaisie, ni pour jouer au touriste, mais c'est que je termine en ce moment un recueil de contes ou nouvelles, et comme je n'ai pas revu cette

partie de l'Europe depuis la dernière guerre, et qu'elle a dû fort changer, cela pourrait donner à ces nouvelles un ton plus juste¹.

J'ai également des poèmes, déjà écrits, mais que je dois rassembler et corriger pour publication².

Cependant mon travail principal consisterait en une sorte de «Géographie poétique du Canada». (Ce titre est tout à fait provisoire³.) Je connais mon pays pour l'avoir visité, à plusieurs reprises, de Halifax à Vancouver, je possède la documentation nécessaire, textes, cartes, photographies, etc. Je pense à ce livre depuis longtemps, mais je n'avais ni le loisir ni les moyens financiers de le faire. Votre générosité m'en fournit magnifiquement la possibilité.

Écrire sur le Canada dans un endroit perdu du Var peut paraître singulier, mais un certain dépaysement, du moins pour moi, facilite beaucoup de choses, et c'est ainsi que j'ai écrit *Né à Québec* à Port-Cros en Méditerranée, *Marco Polo* dans un petit village canadien, et des nouvelles intitulées *Avant le Chaos*, dont l'action se passait principalement en Asie, à Montréal. [Quant] à ces poèmes que l'on dit hermétiques, et qui n'appartiennent pas au monde réel, je les écris partout.

¹ Grandbois laissa derrière lui plusieurs nouvelles inédites. Certaines ne représentent que quelques feuillets manuscrits, plus ou moins à l'état d'ébauches; d'autres, par contre, ont été dactylographiées et suggèrent que l'auteur a peut-être voulu les retravailler dans un but de publication. Ce projet ne se réalisa cependant pas (Voir introduction de Chantal Bouchard et Nicole Deschamps, *Avant le chaos*, op. cit., p. 32-33).

² Après avoir publié *l'Étoile pourpre* en 1957, Gaston Miron et Jean-Guy Pilon, des Éditions de l'Hexagone, ont offert à Alain Grandbois de publier en un seul volume ses trois recueils de poèmes. L'Hexagone créait ainsi sa collection «Rétrospective» (Cf. *Microportraits*, entrevue réalisée avec Gaston Miron pour le compte de la radio de la Société Radio-Canada, le 7 janvier 1985).

³ Alain Grandbois aurait entrepris ce recueil dès 1956. Trois ans plus tard, en 1959 donc, *Le Petit journal* annonce que l'auteur travaille «à une géographie poétique du Canada» (*Poésie I*, op. cit., p. 320-321). Le titre du recueil subira toutefois plusieurs transformations. L'ensemble de ces poèmes, regroupés finalement sous le titre de «Suite canadienne», est paru dans *Poésie I* (Op. cit., p. 369-385).

III- Argent

Vous pourrez peut-être déposer, un mois avant mon départ, c'est-à-dire au début de mai, le montant total, ou une partie de ce montant, – je crois que la première solution est moins compliquée, mais vous en jugerez vous-même –, à la Banque Royale du Canada, à Montréal, angle de la rue Stanley¹ et Sainte-Catherine, je puis avoir besoin d'un peu d'argent avant mon départ pour certains préparatifs, je ferai virer ensuite ce montant à la succursale de cette même banque, à Paris, 3 rue Scribe.

Et voici, en gros, mes réponses. J'ajoute encore mes remerciements, et que je suis à votre entière disposition pour toute autre explication.

Alain Grandbois

392. À Rina Lasnier²

Le 12 mars 1960.

Madame Rina Lasnier,
Joliette.

Ma chère Rina Lasnier,

Je fais l'Évêque, je vous accorde le *nihil obstat*³. Il est bien entendu que je fais la part des éloges que vous me faites si généreusement. Mais je

¹ L'auteur a d'abord écrit "Drummond", qu'il a raturé pour "Stanley".

² Autographe, 2 f. (15.5 X 20.5 cm), encre bleue, non paginés (BNQ, 264).

³ Formule employée autrefois par la censure ecclésiastique pour autoriser l'impression d'un ouvrage contre lequel aucune objection doctrinale ne peut être retenue. Le *nihil obstat* précède l'*imprimatur*.

trouve votre travail à la fois très juste, très réfléchi, et très audacieux. C'est un travail de poète, dans le bon sens du mot. Et je vous en remercie¹.

J'espère bien avoir le grand plaisir de vous voir bientôt. Pour le moment, la neige a envahi mes toits. Donc, au premier petit bourgeon — vert, si possible —.

Veillez me rappeler au souvenir du Père Lamarche, que je regrette toujours de voir si peu. Nous vivons tous dans le même pays comme si nous étions séparés par des centaines de mille lieues.

Marguerite et moi vous embrassons,
Alain Grandbois

393. De Eugène Bussière²

Le 16 mars 1960.

Monsieur Alain Grandbois,
Mont Rolland,
Comté de Terrebonne, P.Q.

Cher monsieur Grandbois,

Dr. Trueman m'a prié de vous remercier de votre aimable lettre du 5 mars qu'il a fort appréciée. Nous sommes heureux de savoir qu'il vous est possible d'accepter la bourse que le Conseil vous a offerte, et le programme que vous nous soumettez nous agréé en tous points.

¹ Rina Lasnier avait sans doute adressé à Grandbois une copie du texte qu'elle lira, en juin, lors d'une émission rendant hommage à Alain Grandbois et diffusée sur les ondes de la radio de Radio-Canada. La plupart des textes lus seront repris, peu de temps après, dans *Liberté 60*, exception faite toutefois du texte de Rina Lasnier qui ne figurera pas au sommaire de la revue.

² Photocopie (ANC, RG 63, volume 41). Ancien élève de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, Eugène Bussière a été directeur associé du Conseil des Arts du Canada, de 1957 à 1965.

Tel que vous nous le demandez, nous vous ferons parvenir au début de mai le montant total de votre bourse, plus les frais de déplacement pour vous et votre épouse, si vous voulez bien nous en indiquer le montant. Nous adresserons le tout aux soins de la Banque Royale du Canada, angle des rues Stanley et Ste-Catherine, à Montréal.

Je vous souhaite ainsi qu'à votre épouse un séjour agréable et fructueux, et vous prie d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Eugène Bussière
Directeur associé.

394. À *Eugène Bussière*¹

Mont-Rolland, le 19 mars 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa.

Cher monsieur Bussière,

Vous me voyez très heureux de l'honneur et de la confiance que le Conseil des Arts vient de me témoigner, et je l'en remercie très vivement.

J'irai à Montréal cette semaine, où je prendrai les informations nécessaires au sujet des frais de déplacement, et je vous en communiquerai aussitôt la teneur.

Ma femme se joint à moi pour vous exprimer toute notre gratitude.

Je vous prie, cher monsieur Bussière, d'agréer, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (ANC. RG 63. volume 41).

395. À *Victor Barbeau*¹

Le 23 mars 60.

Mon cher Victor,

Vous m'excuserez peut-être encore une fois de vous répondre si tardivement, vous me dites que vous avez été souffrant, mais je l'ai été aussi – et souffrant dans le sens littéral du mot – des rhumatismes incessants, extrêmement douloureux, etc. – de sorte que...

J'espère que vous vous portez mieux. Je me porte aussi mal que possible, je ne dors plus qu'à l'aide de soporifiques, un jour je me sens mieux, le lendemain cela recommence de plus belle, enfin, il y a trop de bancs de neige cernant la maison.

Je vous tiens des propos de vieille fille, tant pis.

Donnez-moi de vos nouvelles, des nouvelles de Lucile.

Marguerite se joint à moi, etc...

Alain G.

396. À *Eugène Bussière*²

Mont-Rolland, le 30 mars 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa

Cher monsieur Bussière,

Voici les informations que j'ai reçues de l'Agence Malavoy³.
Comme vous le voyez, on ne me fournit que les prix de première classe. Si

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Photocopie (ANC, RG 63, volume 41).

³ Agence de voyages de Montréal, aujourd'hui disparue.

vous les jugez excessifs, je lui demanderai les prix de la classe économique, car je ne voudrais certes pas abuser de votre générosité.

En déduisant un tiers sur ce billet que vous voulez bien attribuer à ma femme, celui-ci se chiffre à \$730.00 environ. Ce qui fait un total, pour les deux billets, de \$1820.00.

Je ferai expédier le bagage lourd par bateau, à mes frais.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Bussière, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

397. De Eugène Bussière¹

Le 8 avril 1960.

Monsieur Alain Grandbois,
Mont-Rolland,
Comté de Terrebonne, P.Q.

Cher monsieur Grandbois,

Je désire accuser réception de votre lettre du 30 mars dans laquelle vous nous indiquez que vos frais de déplacement se chiffreront à \$1,820.00 pour vous et votre épouse. Ce montant vous sera donc versé en même temps que le montant total de votre bourse, au début mai.

Veillez agréer, cher monsieur Grandbois, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Eugène Bussière
Directeur associé.

¹ Photocopie (ANC. RG 63. volume 41).

398. À Eugène Bussière¹

Mont-Rolland,
le 21 avril 1960.

Monsieur Eugène Bussière,
Ottawa.

Cher monsieur Bussière,

Je vous prie de m'excuser de ne pas avoir accusé réception — plus tôt — de votre lettre du 8 avril. Je me suis absenté de Mont-Rolland.

Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Si vous me le permettez, je vous tiendrai au courant, très sommairement, de mes voyages et de mon travail.

Veuillez agréer, cher monsieur Fugère [*sic*], l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

399. À Jacques Brault²

Le 24 avril 1960.

Mon cher Jacques Brault,

Votre petit livre est *tout à fait* bien³. Ici, je fais la part des éloges que vous me faites. Il est difficile de parler d'un livre qui a été écrit à votre sujet. J'ai été très malade et je sors de l'hôpital. Je dois me rendre à Ottawa demain soir. Je prends le risque de ne pas y aborder sur une civière.

¹ Photocopie (ANC. RG 63. volume 41).

² Autographe. 1 f. (10.1 X 12.8 cm). encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Jacques Brault).

³ C'est l'auteur qui souligne. Voir lettre à Jacques Brault datée d'octobre 1959.

Je vous écrirai la semaine prochaine.

Je vous remercie et je vous félicite¹.

À bientôt,

Alain Grandbois

400. À René-Philippe Landry²

Le 10 mai 60.

Mon cher René,

Je te prie de m'excuser pour ce long retard. J'ai été vraiment très souffrant — assez sérieusement cette fois — je n'ai pas écrit une lettre, ni un mot, ma correspondance la plus importante a été complètement négligée.

Tu n'as pas «bêtement» détruit «l'œuvre», tu as au contraire fort bien fait. D'ailleurs, je ne me le rappelais plus, c'est M. qui me l'a raconté le lendemain. Je te promets que je te ferai quelque chose en France, que je t'enverrai, et qui sera sérieux³.

Tu es toujours le très bienvenu à la maison, tu le sais bien, nous t'aimons beaucoup, M. et moi.

¹ Dans la marge gauche de cette lettre. Alain Grandbois avait dessiné deux personnages. D'une flèche, il avait pointé l'ombre du premier et écrit : «Le philosophe». L'autre personnage, également pointé par une flèche, représente «Le poète». Il avait ajouté la remarque suivante, parlant de Jacques Brault : «Mais vous êtes à la fois poète et philosophe».

² Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises, Université de Montréal). René-Philippe Landry (1898-1983) était le cousin de Marguerite Rousseau, épouse de Grandbois. Il aurait beaucoup fréquenté Alain Grandbois durant les années 1950, alors qu'ils habitaient tous deux à Montréal. «En souvenir d'une soirée amicale», Alain Grandbois lui a dédié un fragment du poème, «Ceux-là ne sont plus les mêmes...», daté du 18 juillet 1957 (Voir *Poésie I, op. cit.*, p. 74). Jusqu'en 1933, René-Philippe Landry a fait carrière dans le service militaire canadien et dans quelques entreprises financières de Montréal et de Québec. En 1933, il est devenu Secrétaire de la commission canadienne de la radiodiffusion. En 1936, il participe à la fondation de Radio-Canada, où il occupe successivement les postes de directeur du personnel et des services administratifs, directeur régional du Québec et, enfin, vice-président et adjoint au président. Pendant la Seconde Guerre mondiale, R.-P. Landry a fait partie du comité de coordination de la censure, à titre de Chef de la censure radiophonique du Canada («Note biographique», ANC, fonds René-Philippe Landry).

³ Il s'agirait ici d'une «œuvre» peinte de Grandbois.

Cette dame se joint à moi pour vous dire bonjour, à P.¹ et à toi.

Alain

Je te ferai parvenir d'ici quelques jours une biographie de moi².
Pour le moment, je n'ai pas le courage de remuer mes papiers.

A.

401. De René-Philippe Landry³

1900 Alta Vista Drive,
Ottawa, le 11 juillet 1960.

Monsieur Alain Grandbois,
a/s *American Express*,
11, rue Scribe,
Paris, FRANCE.

Mon cher Alain,

Nul doute que depuis votre départ vous avez eu l'occasion de renouveler connaissance avec les cousins de France. Je vous ai manqué par deux heures la journée même de votre départ de Montréal; j'en ai été chagrin car j'aurais beaucoup aimé vous redire au revoir. Ne sachant au juste où vous rejoindre en France, j'adresse cette lettre aux soins de l'*American Express* croyant que cette dernière pourra faire suivre.

Je n'ai pas oublié la discussion que nous avons eue lors de notre dernière rencontre à Mont-Rolland. Aussi, déjà, je me suis mis en rapport

¹ René-Philippe Landry épousa Pauline Lanctôt le 6 octobre 1925.

² Grandbois fait ici allusion à l'ouvrage de Jacques Brault, *Alain Grandbois* (Montréal/Paris, Fides, coll. «Classiques canadiens», 95 p.).

³ Dactylographie, 2 f. (21.5 X 28 cm), signature à l'encre noire (BNQ 204/10/28).

avec un de mes bons amis, Bob Keyserlingk, le président de la *British United Press*, à qui j'ai fait parvenir *Né à Québec* et *les Voyages de Marco Polo*. Il en a été impressionné et a déjà fait des démarches pour voir s'il n'y aurait pas moyen de faire publier ces volumes en anglais¹. Bob est directeur de la *International Publishers Canada Limited*, compagnie qui distribue en Angleterre, aux États-Unis et dans les pays de langue anglaise, les livres susceptibles d'intéresser l'intelligentsia. Il m'a parlé favorablement de tes deux livres. Il s'agit donc de savoir, de ta part du moins, quels engagements peuvent exister quant aux droits d'auteur et autres droits de publication.

Évidemment, même si Bob obtenait les moyens de faire traduire les livres en question, il ne pourrait le faire à moins que la question des droits ne soit réglée et c'est à ce propos que je t'écris. Pour ta gouverne, je te transmets, sous pli, copie d'une lettre que je reçois aujourd'hui de Bob, de même que copie d'une lettre de lui au Dr Leddy² qui est membre du Conseil des Arts³. Veux-tu, s'il te plaît, te détacher des attractions ou distractions que tu [peux] avoir pour quelques instants et me répondre le plus tôt possible.

Vous êtes rendus dans le beau pays de France. As-tu commencé tes écrits? Comment est Marguerite?

Chez nous tout va pas mal; j'ai dû passer plusieurs jours à Montréal ces dernières semaines en vue de négocier avec la Cité de Montréal l'achat d'un terrain qui servira à la centralisation de nos services dans la métropole et aussi en rapport à l'érection d'une nouvelle tour sur le sommet du Mont-

¹ L'ensemble de la correspondance autour de ce projet d'édition a été déposé dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/10/28). Seul *Né à Québec* sera traduit en anglais sous le titre *Born in Quebec, A Tale of Louis Jolliet*, par Evelyn M. Brown, en 1964 (Montréal, Palm Publishers, 198 p.).

² J. F. Leddy a été secrétaire général du Conseil des arts du Canada de 1960 à 1963.

³ Ces lettres se trouvent dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/10/28).

Royal. À discuter les problèmes enfantins qui se posent dans de telles transactions, l'on pourrait croire que le Tubalcaïn, le père des forgerons, veut répéter la tour qu'il construisit pour cacher à Caïn l'Oeil de la science¹. J'espère terminer ce travail la semaine prochaine. Quoique la tour qui remplacera celle qui existe maintenant servira tant à Radio-Canada qu'aux entreprises privées et sera construite immédiatement, il n'en est pas de même pour le site dont la construction ne commencera qu'en 1964 pour être terminée vers 1969. Je sais bien que ce monument, qui n'en est encore qu'à l'état de rêve, lorsqu'il sera terminé et que ses formes esthétiques se découperont dans l'azur du firmament de Ville-Marie, sera agréable à la vue d'un chacun, mais je souhaite surtout que l'esprit qui en rejaillira sur les ondes sera de nature à rehausser l'âme du public (moins ou meilleure qualité d'annonces commerciales, et rehaussement général dans la programmation).

Nous discuterons. Embrasse Marguerite pour moi et écris au plus sacrant!

Amitiés et bien à toi,

R.-P. Landry

¹ Personnage biblique. Tubalcaïn est l'un des descendants de Caïn (Genèse. IV. 22).

402. À René-Philippe Landry¹

Le 23 juillet 60.

Colonel Landry
Ottawa.

Mon cher René,

En effet, nous avons fait connaissance avec les cousins de France, et surtout avec les moustiques de Loing, de Moret-sur-Loing, où nous sommes allés pour une dizaine de jours, de là ce retard à te répondre, car je n'avais pas fait suivre le courrier. Mais j'en arrive aux «affaires» tout de suite.

À propos de *Né à Québec*, quand les Éditions Fides en ont fait la réédition², j'ai signé un contrat, lequel comportait les clauses ordinaires de ce genre de choses, peut-être aussi le droit de réédition. Je n'en sais rien. Le contrat se trouve je ne sais diable où, mais si M. Keyserlingk a vraiment l'intention de faire traduire ce livre, il n'aurait je crois qu'à en demander l'autorisation à ces chers religieux, ils ne sont pas méchants, ils ne mordent pas, ils sont même très indulgents puisque notre ami la basse chantante Jacques Auger³ a récité naguère à la radio ces deux bouquins, de la première ligne à la dernière, y compris points, virgules, pauses respiratoires et le reste, sans que la maison Fides ait éprouvé la moindre intention <mot illisible>. Je suis d'ailleurs en excellents termes avec ces Pères, et si j'étais à

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal). En marge supérieure, écrite de la main de René-Philippe Landry, nous trouvons la note suivante : «J'ai dû, avec peine et misère, relire et ajouter les mots presque illisibles sur l'original qui a été atteint par l'eau ou a servi de sous-verre!» Cela explique pourquoi notre édition présente certaines difficultés de lecture, que nous signalons entre crochets.

² *Né à Québec* est paru chez Fides, dans la «Collection du Nénuphar», en 1948 (207 p.: note liminaire de Luc Lacourcière, p. 9-10).

³ Jacques Auger a lu *Les voyages de Marco Polo* dans le cadre de la série «Poésies d'Alain Grandbois», diffusée sur les ondes de Radio-Canada en 1948 et 1949. Il a également lu les textes de la série radiophonique de *Visages du monde*, diffusée à raison d'une émission par semaine, entre le 18 avril 1950 et le 22 septembre 1952. Du 9 janvier 1951 au 19 juin 1951, Jacques Auger lira des extraits de *Né à Québec*.

Montréal, je rassurerais tout de suite, au moyen d'un coup de fil, M. Keyserlingk, dont je comprends d'ailleurs le soin légitime de savoir, ce qu'il est [mot illisible].

[Quant] à *Marco Polo*, tous les droits m'appartiennent en propre, aucune ambiguïté.

Voilà, mon cher colonel, pour les «affaires».

Pour le reste, tout va bien — relativement! — ce relatif concerne ma santé. Au pays du vin, du foie gras, des champignons et des grenouilles, il est peu facile de résister, de sorte que ma nature et mon [mot illisible] se prêtent à la moindre résistance. J'ai abusé et maintenant je paie. Le foie qui prend sa revanche sur mon foie. Je dis amen.

La vie à Paris, à ce moment de l'année, est extrêmement compliquée. Il nous faut changer d'hôtel tous les huit jours. Tout est retenu, réservé, engagé. Nous sommes les bohémiens de la Ville lumière. Nous ne sommes pas les seuls, il se fait dans la Ville un va-et-vient incessant, bougeant, grouillant comme les termites dans la termitière. Il y a du monde partout. L'Europe a la bougeotte. Paris est plein d'Arabes, de Congolais, de Chinois, de Japonais, d'Américains, je ne parle ni des [Tchécoslovaques], ni des Roumains, ni des Russes ni des Finlandais. [Quant] aux Français, ils sont tous aux bains de mer.

J'espérais bien te voir avant notre départ, j'aime bien rire, et je crois que nous rions facilement tous les deux. Ce qui est très précieux. Veux-tu me dire pourquoi, avec tes hautes attributions, — je le dis sans moquerie — tu ne pourrais pas, au cours de l'année, trouver non pas un prétexte, mais une raison pour venir en France?

Embrasse Pauline pour nous.

Et toutes mes amitiés.

Alain G.

P.S. J'attends de me «boucler» quelque part pour peindre et façonner l'immortel chef-d'œuvre que je t'ai promis depuis deux ou trois

ans, et que je t'enverrai malgré le scepticisme [mot illisible] avant que l'année 1960 ne soit révolue. J'aurai des pinceaux, de la peinture, de l'encre de Chine, un papier papyrus, et je chanterai la gloire des Landry, et du Colonel en particulier.

A. G.

403. À Jean-Guy Pilon¹

Le 30 novembre 1960.

M. Jean-Guy Pilon
Montréal

Mon cher Jean-Guy,

D'abord, les affaires. Sans doute je vous donne l'autorisation de la réédition des *Iles de la nuit*². Cependant, je ne sais si le Conseil des Arts vous en fournira les subsides, ce Conseil ayant été déjà fort généreux pour moi, peut-être pourrait-il penser que je suis un garçon abusif. De toutes façons, nous ne risquons rien de tenter la chose. Si elle réussissait, j'aimerais que vous suiviez, autant qu'il est possible, l'apparence formelle de l'édition originale³, c'est-à-dire papier assez épais, et caractères typographiques assez gras (je ne connais pas les termes du métier) car en somme le texte lui-même est assez mince. [Quant] aux illustrations de Pellan, j'imagine qu'il vous serait difficile, sans avoir les originaux, de les reproduire (Pellan en avait fait d'abord des toiles, «inspirées!», des poèmes, et ensuite, par des procédés

¹ Autographe. 6 f. (13.5 X 20.9 cm). encre bleue. papier pelure. paginés de 2 à 5 (BNC. fonds Jacques Brault).

² En 1960. Jean-Guy Pilon. pour le compte des Éditions de l'Hexagone. souhaite rééditer le recueil des *Iles de la nuit*, paru en 1944 et depuis longtemps introuvable. Une subvention du Conseil des Arts du Canada sera accordée en 1961 (Voir lettre de J.-G. Pilon datée du 1^{er} février 1961). Pour des raisons que l'on ignore. le projet ne se réalisera cependant pas tel que prévu.

³ Voir *Poésie I*, op. cit., p. 77-85.

que j'ignore, l'on avait réduit et reproduit cela noir sur blanc. Or les toiles de Pellan ont été vendues depuis longtemps)¹. Si vous preniez un autre artiste, j'imagine que cela serait fort coûteux, et d'ailleurs j'aimerais les voir avant que nous en décidions, et tout cela prendrait beaucoup de temps.

Voici maintenant pour des choses moins sévères. Je dois tout d'abord vous remercier pour ce numéro de *Liberté* que vous avez bien voulu me consacrer, et plus particulièrement pour le texte extrêmement généreux que vous avez écrit à propos de moi². Croyez bien que j'en ai été fort touché. Quant à vos collaborateurs, qui se sont montrés si attentifs, je me promets de les remercier, mais comme j'ignore leur adresse, je vous ferai parvenir ces petits mots, que vous aurez l'obligeance de leur faire parvenir³.

J'en arrive maintenant à vous. J'ai vu dans les journaux que vous venez de publier un nouveau livre de poésie. J'espère bien que vous me ferez l'amitié de me l'envoyer. — Mon adresse est au bas de cette lettre. — Je vous avais dit, à Mont-Rolland je crois, comme j'avais aimé votre petit poème de 1958, *La mouette et le Large*, il m'avait charmé, si votre livre est dans cette très heureuse veine, vous aurez tous les succès⁴.

¹ On trouve aujourd'hui certains dessins et toiles d'Alfred Pellan, ayant servi à illustrer *les Iles de la nuit*, au Musée de Québec et à l'Université de Montréal (Collection du Recteur).

² La revue *Liberté* rend hommage à Grandbois dans son numéro de mai-août 1960. Jean-Guy Pilon y signe un court texte intitulé «Un geste nécessaire» (*Liberté* 60, n^{os} 9-10, mai-août 1960, p. 147).

³ Les collaborateurs à ce numéro spécial de la revue *Liberté* étaient les suivants: Jacques Brault, Alfred DesRochers, Pierre Emmanuel, René Garneau, Jacques Godbout, Michèle Lalonde, Wilfrid Lemoine, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Guy Sylvestre et Pierre Trottier.

⁴ Le poème «La mouette et le large», publié dans le recueil du même nom, est paru non pas en 1958, mais en 1960, à Montréal, aux Éditions de l'Hexagone. L'exemplaire de Grandbois comporte la dédicace suivante : «À Alain Grandbois, pour le remercier d'avoir ouvert à ce pays de neiges les portes de la poésie. Hommage et amitié de Jean-Guy Pilon.» En 1957 (plutôt qu'en 1958), Jean-Guy Pilon publiait *L'homme et le jour* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, 23 p.). Grandbois confond ici les titres et les dates de parution de ces deux recueils, qui seront repris, par ailleurs, dans *Comme eau retenue. Poèmes. 1954-1963* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1968, 197 p.)

Je vous remercie pour le tout, et croyez bien à mon amitié et à mon estime confraternelle.

Veillez embrasser votre femme pour moi. C'est permis. C'est déjà le temps des fêtes. Marguerite ma femme se joint à moi pour tous les souhaits d'usage.

Alain Grandbois

a/s American Express
64, La Croisette,
Cannes.
A.M.

2° P.S.¹ Je reçois à l'instant cette lettre que je vous fais parvenir². Pourriez-vous expédier les livres au Conseil des Arts? Comme je ne me rappelle plus exactement les clauses de notre contrat, je ferai venir le montant ici-même, et dites-moi ce qu'il vous revient, que je vous enverrai d'ici.

A. G.

Comme vous pouvez le voir par la date de la lettre, elle a fait un assez long détour avant de me rejoindre. C'est l'inconvénient des voyages.

¹ Cette lettre comprend en tout six feuillets manuscrits (Voir description en fin de volume). Le premier post-scriptum semble avoir disparu; à moins qu'il s'agisse d'une erreur de numérotation de la part de Grandbois, auquel cas il faudrait lire: «1^{er} P.S.»

² Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

404. À *Fernand Ouellette*¹

[5 décembre 1960]

Je dois tout de suite, et très hâtivement, — mais je vous écrirai plus tard — vous remercier de l'étude que vous avez bien voulu me consacrer dans *Liberté*, et qui m'a beaucoup plu². Et je vous apporte mes meilleurs souhaits pour 1961.

Alain Grandbois

405. À *André Laurendeau*³Le 18 décembre [1960] (S^t Gatien⁴)

Cannes

Veillez accepter, mon cher André Laurendeau, mes meilleurs souhaits pour 1961. Il n'y a pas de prince des poètes, tous les poètes sont

¹ Carte de souhaits 15.4 X 13.2 cm), encre bleue. Le recto de la carte représente une vue de Monte-Carlo. Enveloppe: *Monsieur Fernand Ouellette, écrivain, a/s LIBERTE 60, Case postale 97, station H, Montréal, Canada*. Cachet postal daté du 5 décembre 1960 (BNC, fonds Fernand Ouellette).

² À partir de plusieurs entrevues qu'il avait réalisées avec Alain Grandbois et dont les bandes enregistrées se trouvent aujourd'hui déposées à la Bibliothèque nationale du Canada (Ottawa, fonds Fernand Ouellette), Fernand Ouellette a publié dans la revue *Liberté* un article intitulé «Il est d'étranges destins...» (n^{os} 9-10, mai-août 1960, p. 149-153).

³ Carte de Noël (12.2 X 16.8 cm), encre bleue. Reproduction de *Le quintette* de Raoul Dufy (CRLG, fonds André Laurendeau). On trouve également une photocopie de cette carte dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/9/7).

⁴ Vénéralisé comme disciple de saint Denis de Paris, il fut le premier évêque du diocèse de Tours (III^e siècle). Saint Gatien est fêté le 18 décembre de chaque année. Ce même jour, Grandbois écrira deux autres lettres, l'une adressée à Gérard Morisset, la seconde à Rina Lasnier.

princes¹. Vous le prouvez bien avec votre livre, que je viens de relire, et qui est charmant². Et j'espère bien que vous donnerez suite à ce très heureux début.

(Je me rappelle votre visite de l'aube qui fait partie, selon l'expression de MacOrlan, du «fantastique quotidien»³).

Bien amicalement,
Alain Grandbois.

406. À Gérard Morisset⁴

Cannes, le 18 décembre 1960.

Jour de la fête de St-Gatien,
ne l'oublie pas!

Mon cher Gérard,

Tous nos livres, mon cher ami, sont destinés à rejoindre le sens de cette vignette, que je t'adresse en pensant à nous⁵. Mais il n'importe. Nous

¹ Grandbois ferait allusion à la Société des poètes canadiens fondée, entre autres, par Alonzo Cinq-Mars, Alphonse Désilets, Avila de Belleval. «Ce sera tout d'abord, lit-on dans *L'Événement* du 9 juin 1923 (p. 4), un cercle d'études et de critique littéraire, tous les membres s'engageant à fournir aux réunions hebdomadaires des travaux qui seront étudiés, disséqués en comité.» Louis-Joseph Doucet sera élu «Prince des poètes du Canada» en février 1924. À la suite de sa mort, survenue en 1959, la Société des poètes du Canada élira en 1961 Robert Choquette, nouveau Prince des Poètes.

² André Laurendeau (1912-1968) publiait à Montréal, aux Éditions Beauchemin, en 1960, *Voyages au pays de l'enfance*.

³ Alain Grandbois confond ici l'expression de «fantastique social» de Pierre MacOrlan (1882-1970) et celle de «fantastique quotidien», que l'on doit plutôt à Franz Hellens (1881-1972). Dans un texte ayant pour titre «Le fantastique quotidien. Préface pour un livre imaginaire», Franz Hellens s'interroge davantage sur l'aspect «inquiétant», «étrange», du quotidien, d'où l'idée, chez lui, d'un «fantastique quotidien» (*L'Art libre*, 15 septembre 1919, p. 143).

⁴ Photocopie (Archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset).

⁵ Nous n'avons pas retrouvé cette «vignette» dont parle Grandbois. Il s'agissait peut-être d'une carte postale.

te souhaitons, M. et moi, la meilleure année, la meilleure santé, et aussi, de nous revoir en 61 à Paris.

Ton vieil ami,
Alain Grandbois

407. À *Rina Lasnier*¹

[Saint-Gatien, 18 décembre 1960]

Je vous prie d'accepter, mon cher poète Rina, mes meilleurs vœux de bonheur pour 1961.

Alain Grandbois

408. À *Lionel Groulx*²

Le 20 décembre 1960.

Veillez me permettre, M. le Chanoine, de vous apporter mes meilleurs vœux de bonheur et de santé pour l'année 1961.

Alain Grandbois.

¹ Carte de Nouvel An (16 X 25 cm), encre bleue. Reproduction d'une vue de Cannes (BNQ, 264).

² Autographe, 1 f. (12.5 X 26 cm), encre noire, glissé à l'intérieur d'une carte de souhaits (CRLG, fonds Lionel Groulx).

409. À Jean-Guy Pilon¹

Le 22 déc. 1960.

Mon cher Jean-Guy Pilon.

Tout est très bien ainsi. Vous trouverez ci-joint le chèque au montant de \$50.00. Non, je n'ai pas encore reçu votre livre², mais il est vrai qu'en ce moment les Postes sont débordées.

J'ai adressé des petits mots de remerciement à vos collaborateurs de *Liberté*, à cette même *Revue*, ignorant leur adresse. Aurez-vous l'obligeance de les leur faire parvenir!

Je vous remercie, et croyez à mes sentiments amicaux.

Alain Grandbois.

410. À Jacques Brault³

[Décembre 1960-janvier 1961]

Permettez-moi, mon cher Jacques Brault, de vous remercier très vivement pour le petit livre que vous avez bien voulu écrire à mon sujet, et pour le travail très heureux et très réussi que vous avez donné à *Liberté*⁴. Je vous écrirai bientôt, et longuement. Et que la nouvelle année vous apporte toutes les joies.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

² Voir lettre à Jean-Guy Pilon datée du 30 novembre 1960.

³ Carte de vœux 15 X 24 cm). encre bleue. Reproduction d'une vue de Cannes. Datée par Jacques Brault (BNC. fonds Jacques Brault).

⁴ Jacques Brault, «Le temps irréversible», *Liberté 60*, n^{os} 9-10, mai-juin 1960, p. 166-173.

411. À René Garneau¹

[1961]

<feuillant manquant> trop d'odeurs <mot illisible>, trop de bruits, ma nature est un peu (trop) véhémence et nerveuse. On ne se corrige jamais. Un petit point d'amélioration peut-être, je crois que ça même n'en vaut pas la peine.

Je regrette de n'être pas passé par Bruxelles². Et très vivement. Les choses ne se sont pas accordées ainsi. J'ai été par moments très souffrant — je te passe les détails, la dysenterie amibienne —, de sorte qu'il faut plutôt rester chez soi, je n'osais pas sortir de ma chambre d'hôtel.

Autrement, et malgré tout, et peut-être à cause de mon état de santé, j'ai beaucoup travaillé — des poèmes, des nouvelles, un roman, c'est en vrac, je ferai le tour de tout cela à mon retour. J'en aurai d'ailleurs le loisir, je suis le Chômeur no. I, intégral, de pure essence. Je ne suis bon à rien, sauf pour écrire, et pour [distinguer] les Arts picturaux, etc., et encore, mon cher René, et encore, je te vois lever les bras, je pourrais sans doute faire partie d'un Comité Consultatif, je n'en sais rien. Le monde actuel, sa pensée, pour peu qu'il en ait une, me dépasse et me rejette.

Je te dis très franchement, s'il n'y avait pas M. ma femme,
[Incomplet]

¹ Brouillon autographe. 3 f. (13.5 X 21 cm), encre bleue, paginés II à IV. Le premier feuillet manque (BNQ, 204/9/11).

² René Garneau séjourna à Bruxelles entre 1959 et 1961, où il travailla à titre d'attaché culturel de l'Ambassade du Canada.

412. À Gilles Duhamel¹

[Janvier 1961?]

Mon cher vieil ami Gilles,

On m'avait caché que tu allais être opéré. Ma femme Marguerite et [Ben?²]. Ils avaient convenu ensemble, connaissant mon amitié pour toi, et comme je ne suis pas moi-même en excellente santé — je suis devenu squelettique, je ne pèse plus 100 livres — et comme je souffre moi aussi du foie — de ne pas m'inquiéter. Ce que j'ai trouvé absurde, et du moment que M. ma femme me l'a dit, j'ai téléphoné à Daphnée, très inquiet. Je ne savais rien. (Je te fais remarquer tout de suite que les femmes n'ont aucune idée de ce que peut être l'amitié entre hommes, elles en sont vaguement jalouses, etc., elles sont comme elles sont, comme dit la chanson, elles veulent ménager la sensibilité que nous avons, il y a toutes sortes de circonstances atténuantes, mais moi, c'est dans mon caractère, je préfère que l'on me dise ce qui se passe, nous sommes des hommes).

J'ajoute que je t'ai depuis déjà quelques années considéré comme mon meilleur ami, malgré nos différences d'âge et de métier. Et malgré l'horreur que j'ai toujours éprouvée d'écrire des lettres, mais l'amitié, c'est une chose qui se sent, qui se devine, nul besoin, du moins pour ma part, de l'exprimer par la correspondance. En outre, mon métier est d'écrire. Et j'écris beaucoup plus que je ne publie. Les contacts d'éditeurs, de gens de lettres, de Sociétés culturelles ou autres, je les refuse absolument, sauf dans des cas d'extrême obligation, car cela m'ennuie au plus possible. Quand je suis arrivé à Paris, en juin, des types m'ont appelé, de la Radio-française, de la Société des Poètes, de la Société des Gens de Lettres, etc., j'ai dit non. Je sais que tout cela m'aurait fait une certaine publicité, que j'en aurais profité,

¹ Photocopie Projet Grandbois. Université de Montréal.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

il y avait les salons de la duchesse de La Rochefoucault, de la princesse de Polignac, de Madame André-Georges¹, j'ai tout refusé, parce que ce que j'aime au-dessus de tout, c'est ma tranquillité, et de profiter, à ma façon, tel que je l'entends, du temps X qu'il me reste à vivre.

Si je te dis tout ceci, c'est pour que tu comprennes — mais tu l'as déjà compris depuis longtemps — que mes silences, lorsqu'il s'agit d'amitié, ne veulent rien dire, et que, ce qui peut te faire rire et te paraître assez paradoxal — quand je dois une lettre à un ami, si je lui réponds tout de suite, je serai délivré, si je ne lui réponds pas, j'en ai des remords, de sorte que je pense à lui beaucoup plus souvent. Réfléchis à tout ça.

Maintenant, parlons de toi. Ton foie, ta prochaine opération. Si les médecins anglais, qui sont les meilleurs chirurgiens du monde, décident de t'opérer, vas-y sans crainte. Vas-y surtout avec un bon moral. (Il paraît que pour ce genre de choses, le moral, la confiance, l'optimisme en somme, sont pour un bon tiers dans le succès de l'intervention, et pour une moitié dans la promptitude de la convalescence). Ne souris pas, quand je te parle de toutes ces choses, je suis aussi très atteint du foie, et à Vichy, le professeur Daryg², un spécialiste, m'a examiné longuement hochant la tête. Pour moi, l'opération serait inutile, je suis vieux et je n'ai aucune réserve graisseuse. Il m'a donné un régime fort sévère à observer, j'y pense une fois par semaine. Il m'a donné aussi certaines drogues, que je prends quand j'y pense, de sorte que ce n'est pas très sérieux. Je m'en fiche, je suis au déclin de mon âge, ton cas est différent, tu es en pleine possession de la maturité.

Sois bien assuré que tout ceci est entre nous, que je suis discret quand on me demande de l'être, et que personne au Canada, ni ailleurs, ne

¹ Voir Laure Rièse. *Les Salons littéraires parisiens, du Second Empire à nos jours*. Toulouse. Privat éditeur, 1962. 274 p.

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

saura par moi ou par M., que tu es malade actuellement. [Ben?] a fini par me dire qu'il s'agissait pour toi d'une excellente situation, quand tu seras rétabli. Mais pourquoi m'avoir caché tout cela!

Le médecin de Cannes me demande de demeurer encore quelques semaines sur la Côte. Il me donne une série de piqûres pour le foie, pour le cœur. Il faut cependant que je retourne à Paris au début de février. Le Conseil des Arts du Canada ne m'a pas donné une bourse pour venir me soigner à Cannes, au Lavandou ou à Hyères. Au vrai, il ne me l'aurait pas donnée du tout s'il avait su que j'étais un grand malade. Tout cela est assez ironique. — Mais j'écris beaucoup, et comme je te l'ai promis, mon prochain bouquin de poèmes te sera dédié.

Que puis-je ajouter! Si mon écriture te semble assez irrégulière, c'est que je t'écris du fond de mon lit, entre deux oreillers, M. dort dans le lit voisin.

Embrasse bien Daphnée pour nous. Et nos hommages à Madame Mère. Et pour les petites, des baisers aussi.

Ton vieil ami fidèle

Alain G.

P.S. Cette lettre, comme tu le vois, est écrite sans aucun souci de correction. C'est une lettre d'ami. Tu me ferais le plus grand plaisir si tu m'écrivais de la même façon, le plus tôt possible, ici, au Lavandou. Quand nous retournerons à Paris, je compte bien aller faire un petit tour à Londres, pour vous voir tous.

Et une bonne nouvelle pour moi. Un éditeur américain m'a écrit, me demandant une «option» pour *Né à Québec*, et *Marco Polo*, qu'ils traduiront en plusieurs langues, et qu'ils lanceraient dans les «Pocket

Book»¹. Mon cher Gilles, je finirai peut-être par gagner une petite fortune, quand je serai moribond! C'est ainsi!

A. G.

B.

Auberge La Calanque, le Lavandou, Var, France.

2° P.S.² J'ajoute aussi que le Professeur Daryg m'a dit que l'ennemi n° 1 des hépatiques que nous sommes est la cigarette. Il m'a expliqué que la cigarette agissait indirectement, mais d'une façon très nocive, sur les parois de ... ou provoquait des contractions de ceci ou de cela, bref, cela <mot illisible> et assèche les fonctions normales du foie. Il m'a recommandé de n'en fumer qu'une dizaine par jour et de diminuer peu à peu. Il ne croit pas, en homme intelligent, à l'arrêt brusque! Je n'ai pas encore restreint mon extravagance de fumeur. Mais je me propose de le faire.

¹ Par l'entremise de René-Philippe Landry, Bob Keyserlingk, président de la British United Press et directeur de *l'International Publishers Canada limited*, avait proposé à Alain Grandbois de publier en édition de poche, traduits en anglais, *Né à Québec et les Voyages de Marco Polo* (Voir lettre à René-Philippe Landry datée du 23 juillet 1960).

² Écrit en marge supérieure du premier feuillet.

413. De Jean-Guy Pilon¹Le 1^{er} février 1961.

M. Alain Grandbois
a/s *American Express*,
64, La Croisette,
Cannes,
France.

Cher Monsieur Grandbois,

Le Conseil des Arts du Canada offre aux Éditions de l'Hexagone une petite subvention (\$400.) pour rééditer *les Iles de la Nuit*. Je suis très heureux de cette nouvelle et j'espère que vous vous en réjouirez avec nous.

J'ai l'intention, et cela rejoint le désir que vous m'exprimiez dans une lettre, de rééditer l'ouvrage en m'en tenant le plus près possible [à] l'édition originale; j'espère qu'il sera possible d'avoir une typographie à peu près semblable². Les titres cependant ne seront pas sur une page séparée, mais au haut du poème. Il en coûterait vraiment trop cher pour faire autrement. Le meilleur estimé qu'il m'ait été possible d'obtenir d'un imprimeur est celui de notre ami Clément Marchand : il nous en coûtera environ \$800 pour rééditer l'ouvrage.

Un autre petit problème se pose cependant : le copyright n'a pas été enregistré, à Ottawa, au moment de la publication de l'édition originale. D'autre part, M. Lucien Parizeau est introuvable. J'en conclus donc que

¹ Dactylographie, 1 f. (21.6 X 35.5 cm), daté et signé à l'encre noire (BNQ, 204/10/27).

² Pour une description détaillée de cette édition, voir *Poésie I* (*Op. cit.*, p. 79-80 et p. 431).

vous êtes détenteur du droit d'auteur sur l'ouvrage¹. En ce cas, il n'y a pas de problème.

Je me permets donc de vous envoyer sous pli un contrat d'édition. Je vous saurais gré de le signer et de me le retourner au plus tôt. Sur réception de ce contrat, je donnerai le livre à l'imprimerie. Il devrait paraître dans deux mois.

J'espère que tout ceci vous conviendra et vous prie de présenter mes hommages à Madame.

Cordialement,
Jean-Guy Pilon

414. À Jean-Guy Pilon²

Le 19 mars 1961.

M. J.-G. Pilon
Montréal.

Mon cher poète,

Voici le contrat, en retard naturellement. J'ai été réellement souffrant, et j'ai dû déménager une demi-douzaine de fois, avec livres, bagages, manuscrits, etc., c'est excédant.

¹ Une copie du contrat original liant Grandbois et la maison d'édition Lucien Parizeau, signé le 28 mars 1944, se trouve dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/10/37). Il est clairement fait mention que « l'auteur est le seul et unique propriétaire de l'ouvrage intitulé *Les îles de la nuit* » et que « l'éditeur se propose de publier ledit ouvrage », suivant les conditions entendues entre l'auteur et l'éditeur.

² Autographe, 3 f. (13.4 X 20.5 cm), encre bleue, papier pelure, paginés 2 et 3 (BNC, fonds Jacques Brault).

Malgré ce retard, si vous pouvez vous arranger pour rééditer avant l'été, j'en serais fort aise¹.

Je ne vous ai pas encore dit tout le bien que je pense de vos derniers poèmes. Une très vieille dame, une amie très ancienne à moi, qui a couru tous les milieux littéraires depuis un demi-siècle, et particulièrement celui de la NRF, et à qui j'avais prêté votre «mouette», me récitait l'autre jour «Nous franchirons les glaces» (par cœur)². Elle n'aime que les vrais poètes.

Je compte retourner au Canada vers le début de juin. Et ce n'est pas sans une certaine appréhension, car le changement de régime me laisse sans aucun revenu. Enfin, ce sont des choses qui arrivent!

Croyez bien à ma plus grande estime «poétique», et à mon amitié. Et tous mes hommages à votre charmante femme.

Alain Grandbois

415. À Georges-Henri Lévesque³

[Printemps 1961]

Paris est rempli de merveilles. Il y a sans doute ce côté bruyant, insupportable presque.

¹ Le recueil des *Iles de la nuit* ne sera finalement pas réédité, comme le souhaitaient Grandbois et Pilon. Il sera toutefois repris, en 1963, dans l'édition de *Poèmes* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Rétrospective», 246 p.).

² Il s'agit de Marceline Jeanne Gaffet. Le poème «Nous franchirons les glaces», dont il est ici question, est extrait du recueil *La mouette et le large* (repris dans *Comme eau retenue* (Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Rétrospective», 1968, p. 80). Au cours des années 1920 et 1930, plusieurs écrivains de la célèbre *Nouvelle Revue Française*, dont Jean Paulhan, Jules Supervielle et Marcel Arland, ont très souvent séjourné à Port-Cros (À ce propos, voir Marcel Arland, «Ce que fut la Vigie», *Proche du silence*, Paris, Gallimard, 1973, p. 55-92).

³ Brouillon de lettre retrouvé dans un des carnets de l'auteur (BNQ, 204/6/16). Le Père G.-H. Lévesque était alors vice-président du Conseil des Arts du Canada.

Je n'imagine pas sans une certaine appréhension mon retour au Canada. Les changements de pouvoir me laissent sans aucune situation¹, de sorte que je ne puis songer à recommencer l'aventure de Mont-Rolland, où j'ai passé de belles années de solitude.

J'ai beaucoup travaillé, et selon mes goûts, grâce à cette bourse très «spéciale» que je vous dois, et pour laquelle je ne cesse, soyez-en bien convaincu, de vous être reconnaissant. (Il est dommage pour moi que cela ne soit pas renouvelable, mais il ne faut pas tirer sur le pianiste). Ce travail, en gros, voici : j'ai écrit un autre bouquin de poèmes, une sorte de prolongation de mes livres précédents, je n'ai pas terminé une «Suite canadienne» (titre provisoire). Il s'agit d'une sorte de géographie poétique des 10 provinces canadiennes. Enfin, une série de nouvelles, mais tout cela à réunir et à mettre au propre.

[Incomplet]

416. À *Marceline Jeanne Gaffet*²

[Printemps 1961]

J'ai la singulière impression d'appartenir à un monde qui me dépasse, qui m'écrase. Je ne conduis plus rien. Même ma propre vie. Les courants m'emportent. Tu ne me reconnaîtrais plus.

Mais tout ce que j'ai conservé, c'est la faculté de rire. Parfois. Et je voudrais rire avec toi. Une fois encore, une seule, petite fois encore. Mais

¹ Les libéraux de Jean Lesage remportent les élections de juin 1960 et mettent fin au règne de l'Union nationale de Maurice Duplessis (décédé en 1959).

² Brouillon de lettre, autographe, 6 f. (14 X 21.5 cm), crayon noir, marge gauche rognée, paginés de I à VI (BNQ, 204/9/11).

une fois. Tu penchais ta tête, tu riais. C'était comme le soleil, et la mer et le bleu de la mer. Et comme «mon Arbre»¹.

Tout nous déserte et surtout soi-même. Je suis assez désespéré. Je n'ai jamais beaucoup cru à l'intelligence des hommes, mais je croyais naïvement à certaine bonne foi, à quelque générosité. Je ne crois plus rien du tout. Je suis devenu un organisme vieillissant, flétri, taré. Je mange le soir pour ch... le matin. C'est tout. Et c'est parfaitement infect. Je te parle librement, sans pudeur. À qui parlerais-je avec cette liberté?

Je suis devenu une sorte d'homme célèbre dans mon petit pays. Pauvre et glorieux. Plus moche que nature. Ce jeu ne m'a pas pris encore. C'est le jeu de l'âge qui me prend, qui me cerne, qui me presse de toutes parts. Ah Claudie Claudie, nous sommes maintenant à bord du même bateau, avec le même capitaine.

*... ... il est temps, jetons l'ancre!*²

Mais où, Belle de paon blanc? Où jeter cette ancre fatale?

Ces effusions terminées, dis-moi, toi, toi, si tu as besoin de quelque chose. Café, thé, sucre, savon. Je t'amènerai cela, par petits colis. J'aimerais que tu boives une tasse de café en pensant à Alain le Canadien, belle reine, mais reine quand même. Laisse ta pudeur, ta dignité de côté, dis-moi. L'époque ne convient plus à rien sauf à la franchise des derniers êtres libres. Il n'y en aura plus après nous. Je veux dire ni de franchise ni d'êtres libres et vivants.

Mon «grand amour», comme tu m'écris avec quelque ironie, se porte bien. C'est mon bras, ma jambe. Que veux-tu que je te dise d'autre? Je te

¹ Nous n'avons pu éclaircir l'allusion que fait ici Grandbois.

² Grandbois introduit une variante au célèbre poème «Le voyage» de Baudelaire, extrait des *Fleurs du mal*. Le vers original va ainsi : «O mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre» (*Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois. Paris, Gallimard, «Pléiade», 1975, vol. I, p. 134).

vois sourire. Il n'y a pas de quoi. Devant tout ce qui nous guette, nous assassine. Je commence à avoir beaucoup de respect pour la vie, dans la mesure où elle s'éloigne de moi. Et pour les êtres. Chacun a son aventure étonnante. Même Marius¹?. C'est miraculeux. De rire encore. De rire.

[Incomplet]

417. *De Marceline Jeanne Gaffet*²

[1 avril 1961]

Heureuses Pâques à tous deux.

Claudie³

¹ Marius Ferri (1907-1997) confiait au journaliste Carl Leblanc avoir connu Grandbois au début des années 1930. «Nous discussions de pêche. Il était très gentil. Il travaillait beaucoup... Parfois je passais lui dire bonjour à sa chambre. Il y avait plein de papiers, il écrivait un livre. «Les Grands Lacs», je crois... [il s'agit, en réalité, de *Né à Québec*].» (*Lectures*, vol. 2, n° 3, novembre 1994, p. 9) Grandbois mentionne également le nom de Marius dans un poème intitulé : «Et toutes les cloches solennelles...», daté de 1960-1961 (*Cf. Poésie II, op. cit.*, p. 113).

² Carte postale, autographe (9 x 14 cm), encre noire, adressée à « Alain et Madame Grandbois // 6 avenue Victor Hugo // Hôtel Métropole // Paris », cachet postal « Ile de Port-Cros, 1-4-1961, Var ». Le recto de la carte représente une vue de Port-Cros (BNQ, 204/9/22).

³ Rappelons que Marceline Jeanne Gaffet ne portait pas ce nom, mais celui de Claudie Balyne, sous lequel Grandbois l'a connue à Port-Cros. Le prénom Claudie correspond à celui de son amant Claude Balyne (pseudonyme de Jean Picard).

418. À Gilles Duhamel¹

Le 25 avril 1961.

Mon cher Gilles,

Tous les événements se sont précipités, comme tu le sais, et non sans inconvénients. Nous sommes M. et moi chez une très vieille et très chère amie à moi, à Port-Cros². Nous rejoignons Paris cette semaine.

Il est inutile de te dire que nous te remercions de ta lettre si amicale, et de ton invitation à Londres. De retour à Paris, nous te tiendrons au courant. J'embrasse Daphnée et te salue. Je t'écrirai plus sérieusement dans quelques jours. Ton ami,

Alain Grandbois

419. De Marceline Jeanne Gaffet³

[Printemps 1961]

Très chers,

Je suis inquiète de votre retour. N'avez-vous pas eu d'ennuis? Dites-le moi dès que vous le pourrez?

Inclus un petit entrefilet gentil, n'est-ce pas?⁴

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

² Marceline Jeanne Gaffet.

³ Autographe. 1 f. (26.75 x 21 cm), encre bleue sur papier à en-tête : « Ile de Port Cros (Var) » (BNQ. 204/9/22).

⁴ Ce document ne se trouve pas dans le dossier Marceline Jeanne Gaffet déposé dans le fonds Alain Grandbois à la BNQ.

Retour mélancolique dès le lendemain, mer bousculée². Cœur bousculé.

Prendre son courage à deux mains. Faire cela. Pas Facile. Je vous aime tendrement tous deux.

Claudie

420. *De Marceline Jeanne Gaffet*³

[Printemps 1961]

[Mai 1961]

Ta voix était lointaine ce matin. Mais c'était ta voix. La même, toujours. Je ne l'ai jamais entendue sans avoir un élan de tendresse.

Ma pensée te suivra, Alain, et Marguerite avec toi, dans ce que tu vas entreprendre, et qui sera peut-être difficile et dur. Mais garde-toi « pour les heures heureuses qui ne peuvent manquer d'arriver... ». Pour sûr, je compte Port-Cros au nombre de celle-ci.

Souviens-toi, mais Marguerite ne l'oubliera pas, qu'il y a une Île, dans cette Île, un Fort, dans ce Fort, un cœur tendrement amical et que la vie y peut être simple, lumineuse et pleine de joie.

J'ai le cœur serré à vous savoir bientôt en route. Il faut avoir du courage. Sourire. Attendre. Tout cela je sais le faire.

Toi aussi, il le faut, toi aussi.

¹ Ce document ne se trouve pas dans le dossier Marceline Jeanne Gaffet déposé dans le fonds Alain Grandbois à la BNQ.

² Retour à Port-Cros, où Marceline Jeanne Gaffet habite en permanence. Par conséquent, nous devons croire qu'elle a rencontré Alain et Marguerite à Cannes, où le couple séjourne alors, ou à Toulon, sur la Côte d'Azur.

³ Autographe, 1 f. (26.75 x 21 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier en-tête : « Ile de Port Cros (Var) ». Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // Hôtel Métropole // 6 av. Victor Hugo // Paris », cachet postal difficilement lisible (BNQ, 204/9/22).

Je voudrais que tu gardes le visage des derniers jours qui était semblable à celui d'autrefois. Tous deux vous êtes au fond de mon cœur
de Claudie.

421. À *Eugène Bussière*¹

Le 27 juin 1961.

Monsieur Eugène Fugère [*sic*],
Au Conseil des Arts,
Ottawa.

Cher monsieur Fugère [*sic*],

Voici, très brièvement, ce que j'ai fait en Europe, grâce à cette bourse que votre Comité m'a fait la confiance et l'honneur de m'accorder. J'ai écrit des contes, des nouvelles, des poèmes et je terminerai bientôt un long poème, intitulé provisoirement «Suite canadienne», et qui est une sorte de géographie poétique des dix provinces du Canada². Tout cela paraîtra au cours de cette année, et si vous me le permettez, dans un petit mot en guise d'introduction ou de préface, je dirai que j'ai accompli ces travaux parce que le Conseil des Arts m'en a donné l'opportunité.

Je ne suis pas allé en Autriche, ni en Allemagne, mon médecin me l'ayant déconseillé, de sorte que je suis allé vers le Sud.

Je dois ajouter que cette année a été en tous points merveilleuse pour moi, — sauf mon état de santé — et très enrichissante et très stimulante. J'espère bien avoir le plaisir de vous rencontrer

¹ Photocopie (ANC, RG 63, volume 41).

² Voir lettre à Albert W. Trueman datée du 5 mars 1960.

personnellement bientôt. Et si vous désirez un rapport plus précis, plus «officiel» de mon séjour en Europe, je m'empresserai de vous l'adresser.

Et puis il me reste quelque chose à vous demander. Faites-moi le grand plaisir d'exprimer ma gratitude et ma reconnaissance à vos collègues du Conseil des Arts.

Veillez croire à mes considérations.

Alain Grandbois

422. À Gérard Morisset¹

Montréal, le 28 septembre 1961.

M. Gérard Morisset,
Québec.

Mon cher Gérard,

Ce petit mot au galop pour te remercier. Je compte retourner à Québec lundi ou mardi de la semaine prochaine. Je t'appellerai.

Toutes mes amitiés,

Alain Grandbois

¹ Photocopie (Archives du Musée du Québec, fonds Gérard Morisset).

423. *De Guy Robert*¹

[Septembre 1961]

Monsieur Alain Grandbois

Il me fait plaisir de vous envoyer copie de la *Revue dominicaine* qui contient un article de moi concernant votre poésie².

J'ose espérer que je n'aurai pas trop mal compris et trop mal expliqué le monde mystérieux de votre poème. De toutes parts, je l'ai certainement bien aimé.

Veillez accepter, Monsieur Grandbois, les respectueuses salutations d'un jeune poète et critique.

Guy Robert
2899 Boulevard Bernard
Montréal 5

424. *De Marceline Jeanne Gaffet*³

[Octobre 1961]

Je m'inquiète de vous deux, très cher Alain. Et plus encore de tes occupations (et préoccupations à leur sujet).

Septembre est passé, qui devait vous ramener. Et octobre va s'achever. Ne laisse pas ces zones de silence que nous avons pu franchir

¹ Autographe. 1 f. (25.5 x 17.5 cm). écrit à l'encre bleue. non daté par l'auteur (BNQ, 204-9-30). Le contexte nous permet de dater cette lettre de septembre 1961.

² Il s'agit de "Rivages de l'amour dans la poésie d'Alain Grandbois", paru dans la *Revue dominicaine* de septembre 1961 (vol. 67, n° 2, p. 84-96). Au moment où il adresse cette lettre à Alain Grandbois, Guy Robert (1933-2000) termine ses études de maîtrise ès art à l'Université de Montréal.

³ Autographe. 1 f. (26.75 x 21 cm). encre noire sur papier à en-tête : « Ile de Port Cros (Var) » (BNQ, 204/9/22).

dans la tendresse, mais fais quelque effort pour les marquer des quelques pierres blanches qui les rendent vivantes.

Et que je vous sache — tous deux — en santé, courage et douceur de vivre.

Bientôt, en novembre, ce sera Paris pour quelques semaines. Port-Cros demande ce séjour. Je voudrais vivre au Fort le plus possible. Et il est tout prêt à vous accueillir.

Je vous embrasse tous deux — de tout mon cœur.

de Claudie

Le petit poème est dans sa boîte nacrée près de moi.

425. *Marceline Jeanne Gaffet*¹

[Automne 1961]

Me voici un peu rassurée Alain très cher. Et comme je te suis gré de m'avoir dit très vite que tu avais un poste qui te permettait de respirer un peu.

Il ne semble pas que les scalps, les momies et autres fariboles puissent perturber ton temps et ta vie. Laisse-les s'empoussiérer en paix. L'éternité est pour eux, tandis que pour nous il n'y a que le moment qui passe.

Oui Alain, nous nous reverrons. Une fois, et plusieurs fois si les Dieux ne soufflent pas à vent contraire dans nos voiles. Et c'est bien parce que je suis femme (du talon aux cheveux comme tu le dis) que je proteste

¹ Autographe, 1 f. (26.75 x 21 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier à en-tête : « Ile de Port Cros (Var) » de couleur bleue (BNQ, 204/9/22).

lorsque tu affirmes que nous aimons le succès, la gloire, la réussite pour l'homme que nous aimons. Non, non, nous l'aimons tel que nous l'aimons. Et tel qu'il est. Nous voudrions seulement qu'il ne porte pas atteinte lui-même à sa vie. Et tu sais bien que c'est tout à fait vrai ce que je te dis.

Je t'écris au coin du feu. Le vent de l'ouest, l'arbre des enchantements, tes yeux, nos yeux tissent leur rêve. Tu es dans mon cœur enfant chéri.

Yiyi

426 De Marceline Jeanne Gaffet¹

[Fin octobre 1961]

Veux-tu bien te souvenir que la mer est si bleue, le ciel si doux et la forêt d'un vert plus tendre que mon cœur?

Voilà des choses qu'il ne faut pas oublier, et qui mettent leur rayon de lumière sur les visages.

Poète où as-tu mal, aujourd'hui?

Ou bien ton corps te laisse en paix et souffres-tu seulement de te sentir silencieux et si paresseux pour écrire?

Je vais écrire à la très chère et belle et douce Marguerite.

En attendant dis-lui ma tendre gratitude d'être auprès de toi.

Des souvenirs charmants passent dans ma rêverie. Et toutes les fois que je pense à toi (c'est souvent), je me prends à sourire tant nos rencontres ont été toutes emplies de joie délicate et pure.

¹ Autographe. 1 f. (26.75 x 21 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête : « Ile de Port Cros (Var) » (BNQ. 204/9/22).

J'ai sur ma table une chronique qui te concerne. On y parle de ton séjour à Port-Cros. Ah, travaille, écris, et ne te renonce pas.

Je t'embrasse de tout mon cœur

Yiyi

427. *De Marceline Jeanne Gaffet*¹

[2 novembre 1961]

Très chère Marguerite, et toi, le muet, l'homme à la « Manāna », le petit sablier qui laisse indifféremment passer les minutes, les jours et la vie, où êtes-vous, que faites-vous? Je n'ai cessé de penser à vous deux avec cette tendresse sûre, solide, et pleine de joie.

Et ne croyez pas que je me lasserai de vous interroger, même lorsque vous aurez répondu...

Je suis dans ces grandes anémones, d'où je vous écris, au coin du feu de bois. Tous mes yeux, un quadrigé [d'opaline], m'aident à inventer les plus belles histoires.

Et parfois je les tiens au creux des mains et les vis intensément. Et il y a toujours « l'Arbre des enchantements » et les continents abolis.

Chère Marguerite, servez de secrétaire, de trait d'union, et de lien. Faites un pont avec vos beaux cheveux entre le Canada et Port-Cros.

Tous deux, je vous ai tout contre mon cœur.

Claudie

¹ Autographe, 1 f. (26.75 x 21 cm), encre noire, écrit recto verso sur papier à en-tête : « Ile de Port Cros (Var) ». Enveloppe adressée à « Madame et Alain Grandbois // 1180 de Saltery // Québec P. Q. // Canada » (BNQ. 204/9/22).

428. À Victor Barbeau¹

Dernier jour de l'automne [21 décembre] 1961.
Solstice, hiver, c'est charmant.

Mon cher Victor,

Je vous remercie de votre lettre², de vos attentions, qui sont celles de l'amitié. Je vous écris à la hâte, je me rends au Musée dans quelques minutes³. L'affaire est arrangée. Les émoluments sont modestes, nous devons vivre modestement. Lorsque je vous ai écrit l'autre jour, c'était dans un moment de légère dépression⁴. Je ne manque pas de cran, je manque de vitalité, il y a aussi que j'ai toujours vécu en dehors — ou en marge — de la vie réelle, c'est-à-dire sociale, dans laquelle chacun doit obligatoirement s'intégrer. Il n'y a que l'argent qui puisse vous apporter une illusion d'homme libre.

M. est un peu souffrante ces jours-ci. Ce sont les effets du déménagement.

C'est entendu pour Dugas⁵. Mais pas avant deux ou trois semaines — limitons vers le 10 janvier, si cela peut encore vous convenir. C'est que mes caisses ne sont pas encore toutes ouvertes, ma chambre est pleine de

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Nous ne retrouvons pas cette lettre dans le fonds Grandbois de la BNQ.

³ Alain Grandbois occupera un poste de publiciste au Musée de la Province (aujourd'hui le Musée du Québec) de 1961 à 1971. Il déménage donc de Montréal, pour habiter rue Moncton, à Québec.

⁴ Nous n'avons pu retracer cette lettre de Grandbois.

⁵ Alain Grandbois consent à écrire un texte sur Marcel Dugas, où il racontera son amitié avec l'auteur. Ce texte, tout simplement intitulé «Marcel Dugas», paraîtra, en 1963, dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* (vol. 7, *Profils littéraires*, Montréal, [s. é.], p. 153-165).

livres qui gisent sur le parquet, on doit nous livrer des tablettes ces jours-ci. Je n'ai pas encore retrouvé les livres de Dugas¹.

Je redeviens peu à peu un homme sage, le «hic» est que cela m'arrive au moment où je devrai me préparer à quitter cette adorable vallée de larmes. Si j'écris «je redeviens», c'est que je fus sage, aux alentours de ma dix-septième année, je lisais Pascal et Montaigne, *l'Histoire des civilisations*², j'ai lu beaucoup de choses depuis ce temps, trop de choses.

Je vous remercie de l'envoi des *Cahiers de l'Académie*³, et je vous félicite du travail que vous avez fait.

M. se joint à moi pour vous exprimer à tous deux nos sentiments véritables.

Alain G.

¹ L'inventaire de la bibliothèque de Grandbois, déposée chez un antiquaire de Deschambault, fait effectivement mention de plusieurs ouvrages de Marcel Dugas. Nous y trouvons, entre autres, deux exemplaires de *Un romantique canadien, Louis Fréchette (1839-1908)*. Un exemplaire de 1946 porte la dédicace suivante : «Pour Alain Grandbois. Enfin quelques exemplaires. Voici les vôtres : qu'ils vous redisent ma vieille amitié. Cordialement, Marcel Dugas». Figurent également dans cet inventaire *Feux de Bengale à Verlaine glorieux*, paru en 1915, à Montréal, chez Marchand Frères Limitée, et dédicacé ainsi : «Pour le fauve Alain Grandbois, brise-tout et brise-femmes en dui il recherche avidement l'image de la nymphe idéale. Marcel Dugas».

² Grandbois fait peut-être allusion à l'ouvrage de Gustave Le Bon, *Les premières civilisations*, paru chez C. Marpon et E. Flammarion à Paris, en 1889.

³ En 1962, l'Académie canadienne-française a déjà fait paraître six de ses *Cahiers*. Voici l'ordre de leur publication : 1) Poésie (1956), 2) Histoire (1957), 3) Essais critiques (1958), 4) Contes et nouvelles (1959), 5) Linguistique (1960) et 6) Humanisme (1961).

429. À *Victor Barbeau*¹

Le 11 janvier 62.

Mon cher Victor,

Toujours à la hâte. (Je ne sais vraiment d'ailleurs pourquoi!) Mais je vous écrirai au début de la semaine prochaine, du Musée, parmi les oiseaux empaillés. Je vous remercie de vos encouragements très amicaux, qui m'ont réconforté.

C'est entendu pour Dugas. Et vous aurez le texte avant la limite prévue. J'ai déjà rassemblé les notes essentielles. Je vous en reparlerai.

Et puis, M. et moi, tous nos meilleurs vœux, à Lucile et à vous.

Alain G.

430. À *Victor Barbeau*²

Mercredi, le 17 janvier 62.

Mon cher Victor,

Il m'est malheureusement impossible d'assister à la prochaine réunion académique. M. ma femme et moi vous remercions de tout cœur de votre invitation si pleine d'amitié. Mais nous nous reprendrons, si vous le voulez bien.

Soyez sans crainte au sujet du travail concernant notre ami Dugas, vous l'aurez avant le temps limite, et il ne dépassera pas les huit pages prévues. Je possède tous les ouvrages de notre ami, sauf un, dont j'ai oublié le titre, et dans quoi il me dépeint sous le nom de Carol, si je me rappelle bien, lequel était un petit jeune

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

² Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

homme loufoque adorant le whisky et couvert de vierges (!) très peu farouches. Je suis sûr que vous avez ce petit livre¹.

L'hiver à Québec est extrêmement rigoureux. Il neige et il vente comme aux premiers temps de la création. (Mais que diable savons-nous des conditions atmosphériques des premiers temps du monde!) C'est le triomphe des rhumes, bronchites, rhumatismes, etc... M. et moi n'y échappons pas. Il nous reste comme consolation de penser au mois de mai.

Mon travail au Musée s'organise peu à peu. Je commence à connaître les journalistes du cru, qui me publieront de petits articles. Mais je ne peux leur en fournir beaucoup, car un Musée ne représente pas précisément l'actualité². Et la matière est plutôt maigre. Au vrai, et entre nous, ce n'est qu'une sinécure, qui n'a même pas l'avantage d'être dorée. Je n'ai cependant pas le choix, et je me résigne.

Nous espérons vous voir bientôt, tous les deux, nous pensons très souvent à vous, nous vous donnons l'accolade fraternelle.

Alain G.

¹ Allusion à *Nocturnes*, que Marcel Dugas a publié sous le pseudonyme de Sixte le Débonnaire (Paris, Jean Flory, 1941 [1936]). L'un des personnages dit du narrateur principal, en l'occurrence Carol : «Qu'on étrangle ce bavard, cet ivrogne hilare qui se saoule de mots après des whiskies ingurgités. La camisole de force...» (*Ibid.*, p. 138). Un peu plus loin, Tristan, un autre personnage, écrit dans une lettre adressée à Carol : «Je suis jaloux de toutes celles avec qui vous avez dormi un soir; je les voudrais à mon tour» (*Ibid.*, p. 151). Dugas a aussi peint Carol sous les traits d'un «génie» : «Vous possédez un génie neuf et abondant, qui prend butin partout où il le trouve; vos yeux sont ouverts à la connaissance des choses et des êtres. Vous tâchez de les atteindre jusque dans leurs replis les plus cachés. Vous vous enivrez d'art, de littérature, de peinture. Vous exercez un goût de curiosité qui va vers chaque chose; de tout spectacle, vous tirez un motif d'admiration, une leçon de grandeur et de foi» (*Ibid.*, p. 158-159).

² Alain Grandbois écrira pour le compte du *Petit journal* de Montréal une série d'articles intitulée «Prosateurs et poètes du Canada français» et qui paraîtra entre le 24 mars 1963 et le 28 août 1966.

431. À *Guy Robert*¹

Québec, le 22 janvier 1962.

M. Guy Robert,
Montréal.

Cher M. Guy Robert,

Je dois tout d'abord vous demander d'excuser ce retard, qui peut vous sembler excessif, mais j'ai erré depuis quelques mois de ville en ville, d'hôtel en hôtel, et mon courrier en a souffert.

Je vous remercie très vivement du travail que vous avez bien voulu me consacrer dans la *Revue dominicaine*². Il est fort bien fait, très compréhensif (je fais naturellement la part des louanges!) et je l'ai lu avec le plus grand intérêt.

Je serais très heureux que vous me teniez au courant de vos activités littéraires. J'envie - dans le bon sens du mot, naturellement - votre jeunesse et tous les espoirs qu'elle renferme. J'y suis d'autant plus sensible que je me sens appartenir, et de plus en plus, à un monde qui s'efface, qui s'estompe et qui s'écroule dans ce gouffre qui s'appelle le passé. Mais on n'y peut rien.

Veillez accepter mes félicitations, et croire à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

¹ Autographe, 2 f. (21.5 x 13.75 cm), encre bleue (BNQ, 378/21-28).

² Voir lettre de Guy Robert, septembre 1961.

432. À Jacques Brault¹

Québec, le 23 mars 1962.

Mon cher Jacques Brault,

Je vous recevrai avec le plus vif plaisir à Québec, faites-moi signe quand vous viendrez, et j'espère bien que vous pourrez dîner avec nous à la maison. Nous bavarderons tout à notre aise. J'ai tenté, moi aussi, mais en vain, de vous rejoindre l'automne dernier à Montréal.

Vous me voyez fort aise d'apprendre que vous me consacrez un nouveau travail². Votre premier livre m'a beaucoup plu, et je ne sache pas que vous ayez écrit des «sottises sur mon compte». Tout cela était d'une fort belle tenue. D'ailleurs, je vous ai exprimé l'intérêt avec lequel je l'ai lu dans une lettre qui doit reposer dans quelque basse-fosse postale de Montréal ou de Paris.

Ce journaliste dont vous me parlez est très jeune, sympathique au demeurant³. Il me semble cependant appartenir à cette nouvelle vague qui tient les hommes de trente ans pour des vieillards égrotesques et ceux de soixante pour des rescapés de Neandertal. Ça lui passera, pour peu que Dieu lui prête vie.

Non, je ne vis plus hélas à Mont-Rolland, et je ne cesse de le regretter. Seules des conditions d'ordre économique m'ont empêché de poursuivre cette forme d'existence de plein air et de liberté.

¹ Autographe, 3 f. (13.5 X 20.2 cm), encre bleue, écrits sur papier à en-tête du *Musée de la Province*, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

² Jacques Brault publiera, quelques années plus tard, soit en 1968, un essai suivi d'un choix de textes extraits de l'œuvre de Grandbois. Le livre paraîtra dans la collection des «Poètes d'aujourd'hui» (Seghers/l'Hexagone, Paris/Montréal, 1968, 186 p.).

³ Nous n'avons pu identifier cette personne.

Ma femme Marguerite se joint à moi pour vous exprimer nos sentiments amicaux.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton
Québec

433. À *Jean-Guy Pilon*¹

Mardi, le 2 (ou le 3) avril [1962]².

Mon cher Jean-Guy,

En effet, naturellement. Mais que devenez-vous? Et votre poésie?

Vous savez, ou vous ne savez pas, que je vous avais fait, comme poète, mon héritier «spirituel» (dans le sens original du mot).

Venez-vous parfois à Québec? Téléphonnez-moi, cela me ferait plaisir de vous voir. Car moi, je ne vais plus à Montréal, j'ai été très souffrant, j'ai eu des ennuis d'argent, etc. De sorte que j'en suis réduit à une portion congrue.

Tout à fait amicalement, malgré mon poids d'aïnesse.

Alain Grandbois.

Veillez donner mes hommages à votre charmante femme.

A. G.

¹ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

² Grandbois hésite quant à la date exacte du jour où il écrit cette lettre. Si on se fie au jour mentionné, il faudrait lire mardi 3 avril 1962, le 2 étant le lundi.

434. À Jacques Brault¹

Mercredi, le 11 avril 1962.

Mon cher Jacques Brault,

Nous vous verrons avec le plus grand plaisir. Téléphonnez-moi dès votre arrivée à Québec, et nous pourrions nous entendre à ce sujet. Nous aimerions vous avoir à déjeuner, ou à dîner, tout cela dépend du temps dont vous disposez.

Bien amicalement,

Alain Grandbois
Tél : 681-5545
Ad. 958 Ave. Moncton

P.S. Je ne suis pas libre l'après-midi, je dois me rendre au Musée!
(Les beaux jours de Mont-Rolland sont finis hélas!)²

435. De Fernand Dansereau³

C.P. 6100,
Montréal 3,
P. Qué.

Le 11 avril 1962.

Monsieur Alain Grandbois
958, rue Moncton
Québec, P. Qué.

¹ Autographe. 1 f. (13.5 X 20.2 cm). encre bleue, écrit sur papier à en-tête du *Musée de la Province* (BNC, fonds Jacques Brault).

² Ce post-scriptum est écrit dans la marge gauche du feuillet.

³ Dactylographie. 2 f. (21.6 X 28 cm) sur papier à en-tête de l'*OFFICE NATIONAL DU FILM — Canada*, paginé -2- (BNQ, 204/9/15). Réalisateur, producteur, scénariste, Fernand Dansereau (1928-) a été successivement journaliste à *La Tribune* de Sherbrooke et au *Devoir* (1950-1955). Jusqu'en 1960, il réalise ou scénarise plusieurs fictions et documentaires. Entre 1960 et 1964, il occupe d'abord le poste de producteur exécutif, puis de directeur adjoint de la production à l'Office national du film du Canada (O.N.F.).

Cher monsieur Grandbois,

J'apprends avec plaisir que vous acceptez de faire pour nous les dialogues du film intitulé *Ville-Marie*.

Vous trouverez ci-inclus les scénarios anglais et français de ce projet. Vous allez constater que les deux versions diffèrent sensiblement, des problèmes de budget et de forme nous ayant obligés à raccourcir considérablement le texte original. De ce point de vue, c'est le texte anglais qui représente le plus fidèlement nos intentions, Bernard Devlin s'en étant servi pour faire la mise au point finale¹.

La tâche que vous voulons vous confier me semble comporter un double aspect :

1) approfondir, dans le cadre de la forme déterminée par le scénario, la psychologie des personnages en leur fournissant un dialogue qui soit le plus riche possible en résonance humaine.

2) recréer par ces dialogues l'atmosphère d'époque qui va de soi dans une tentative semblable de reconstitution historique.

Je mesure bien que cela est plus tôt dit que fait, et je me permets de vous avouer qu'en vous demandant de faire ce travail pour nous, l'Office du film tente une expérience qui lui semble aussi neuve qu'elle vous la paraîtra à vous.

Je crois qu'il serait difficile pour le moment d'établir des principes qui puissent vous servir de directives précises. D'une certaine façon, vous allez rencontrer les problèmes avant nous. Je voudrais vous assurer à ce

¹ Bernard Devlin (1923-1983) est l'un des quatre enfants de Marguerite Rousseau. Bernard Devlin est entré au service de l'O.N.F. en 1946. En 1958, il réalise son premier film, *Les brûlés*, diffusé la même année, en plusieurs épisodes, à la télévision de Radio-Canada. En 1959, il réintègre l'O.N.F., où il occupe le poste de producteur exécutif et réalise alors deux courts métrages, dont l'un, intitulé *l'Héritage*, est inspiré de l'œuvre de Ringuet. En 1961, il met en chantier le projet d'une série consacrée aux «Artisans de notre histoire», projet qu'il abandonne en 1962 (avant d'être repris, deux ans plus tard, mais en anglais seulement). La participation de Grandbois, en tant que traducteur du scénario du film «Ville-Marie», pourrait bien s'inscrire dans le cadre de cette série.

propos qu'il me paraît essentiel de vous laisser la plus grande liberté d'expression possible afin que l'expérience porte fruit, cette liberté devant s'exercer, bien sûr, à l'intérieur du scénario mis en forme.

Ce que nous espérons en définitive obtenir de vous, c'est un dialogue dont la structure grammaticale sera correcte et d'un entendement facile pour nos auditoires, un dialogue qui en surplus, — par le choix du vocabulaire j'imagine— amènera nos spectateurs à l'impression d'un véritable retour dans le passé. Vous comprenez évidemment aussi bien que moi que cet effort de style doit être relativement fidèle à la vérité historique et ne pas offenser surtout les quelques certitudes que nous possédons quant à la langue parlée au Canada, au milieu du XVII^e siècle.

L'Office du film vous enverra sous pli séparé un contrat, tel qu'entendu verbalement. Il prévoira une rémunération de \$250.00 sur réception et acceptation du travail demandé.

Il va de soi que vous n'avez pas à traduire les descriptions de mise en scène qui accompagnent dans la colonne de gauche les dialogues provisoires des textes ci-joints. Votre travail se limite aux dialogues et aux commentaires.

Veillez accepter, cher Monsieur Grandbois, mes vœux de succès et l'expression de ma grande estime.

Fernand Dansereau,

Directeur adjoint de la production.

436. À *Fernand Dansereau*¹

Le 1^{er} mai 1962.

Monsieur Fernand Dansereau,
Montréal.

Cher Monsieur Dansereau,

Je fais parvenir ce matin à Bernard Devlin le travail demandé. Je me suis contenté de suivre de très près, en la traduisant, la version anglaise, et je n'ai rien changé à l'action ni aux personnages, qui me semblent justes. Le vocabulaire est à peu près celui de nos jours, autrement tout cela paraîtrait «affecté».

Je crois que l'action est très dramatique et très vivante, et par-dessus tout vraisemblable.

J'ai dû recopier le tout à la main, la dactylo m'ayant fait faux bond, à la dernière minute, pour cause de maladie.

Je souhaite que cela ne vous ait pas été tout à fait inutile.

Veillez croire, cher Monsieur Dansereau, à mes meilleurs sentiments.

[Non signé]

437. À *Jean-Guy Pilon*²

Le 4 mai 1962.

Mon cher Jean-Guy,

Dans tout le désordre de mes paperasses, j'ai égaré le papier que

¹ Brouillon de lettre, autographe. 2 f. (12.8 X 20.2 cm), encre bleue. non paginés (BNQ. 204/9/3).

² Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

vous m'avez envoyé, concernant l'anthologie chez Seghers. Pourriez-vous m'en expédier une autre copie? À ce propos, j'ai déjà répondu à un M. Rouault¹, l'autorisation [de] reproduire un poème de *Visages de l'homme*². Et c'est tout pour cela. Et vous, que devenez-vous? J'ai appris que vous aviez séjourné dans des îles, et que vous songiez à un nouveau départ. Si cela est exact, je vous en félicite, profitez de tout, l'âge vient trop vite!

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt.

Bien amicalement,

Alain Grandbois.

958, Ave Moncton
Québec

438. À Victor Barbeau³

Vendredi, le 18 mai 62.

Mon cher Victor,

Non, il ne m'est pas possible de me rendre à Montréal lundi. Je le regrette très sincèrement, j'aurais eu le grand plaisir de vous voir, et je me vois privé de ce plaisir, et de quelques autres, depuis déjà longtemps.

¹ Il s'agit en fait de Roger Piauult, secrétaire général des Éditions Seghers, qui souhaitait publier «Poème (Demain seulement...)» dans l'anthologie d'Alain Bosquet (BNQ. 204/10/24). Ce poème ne sera pas publié comme prévu et c'est finalement le poème intitulé «Aube» qui paraîtra dans *La Poésie canadienne* (Paris/Montréal, Seghers/HMH, 1962, p. 27-28). Ce poème fait aujourd'hui partie des «Poèmes épars» parus dans *Poésie I* (*Op. cit.*, p. 303).

² Il faut voir que l'auteur procède ici par condensation de termes, réutilisant les titres de deux de ses oeuvres antérieures, en l'occurrence le titre de la série radiophonique de *Visages du monde* (1950-1952) et le titre du second recueil du poète, *Rivages de l'homme*.

³ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

La vie à Québec, malgré ce printemps miraculeux, continue d'être résolument statique. Les marmottes dorment aussi l'été.

Vole, cher enfant.

Alain G.

439. À *Bill Bantey*¹

Le 26 juillet 1962.

M. Bill Bantey
Musée des Beaux-Arts de Montréal
1379 ouest, rue Sherbrooke
Montréal.

Cher monsieur,

Permettez-moi de vous remercier tout de suite des renseignements que vous avez bien voulu me communiquer au sujet du Musée de Montréal.

Et je suis heureux de pouvoir répondre à votre lettre à propos de l'exposition Paul-Émile Borduas. Je me suis informé, et il y a eu, depuis l'ouverture de l'exposition de Borduas, et jusqu'à la fermeture, entre trente et trente et un mille visiteurs². Tous ne sont peut-être pas venus pour l'exposition même de Borduas, car vous savez qu'il y a ici, au Musée, deux

¹ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), copie carbone (BNQ, 204/9/1).

² Cette exposition *Paul-Émile Borduas 1905-1960* au Musée de la Province, sera à l'origine d'une véritable controverse. En effet, le chroniqueur Carl Dubuc révèle dans les pages du *Nouveau journal* du 24 février 1962 que Gérard Morisset, conservateur du Musée, a d'abord refusé d'accueillir la rétrospective Borduas. Le scandale éclate aussitôt. Le sous-ministre Guy Frégault et Georges-Émile Lapalme, ministre des Affaires culturelles, interviennent rapidement afin que Morisset revienne sur sa décision. Ce qu'il fera. Après les villes d'Ottawa et de Toronto, Québec accueillera donc l'exposition Borduas du 20 juin au 16 juillet. Le catalogue du Musée des Beaux-Arts de Montréal est repris tel quel pour l'événement (Montréal, 1962, 64 p., ill. Introduction de Evan H. Turner). D'après les chiffres avancés par Grandbois, on peut supposer que le public a répondu plutôt favorablement à l'exposition.

ou trois salles consacrées à l'histoire naturelle. Mais il apparaît, d'après les renseignements que j'ai obtenus, que plus de quatre-vingt-dix pour cent de ces visiteurs sont allés voir les toiles de Borduas.

Ce sont les chiffres les plus précis que je puis vous apporter.

Je vous prie d'agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Alain Grandbois,

Chef de la publicité.
AG/JM

440. À Victor Barbeau¹

Lundi, le 27 août 62.

Mon cher Victor,

Soyez bon et généreux — tel le «lion bien connu»! — et dites-moi s'il ne sera pas trop tard pour «Dugas», au début de la semaine prochaine. Je n'ai pu l'écrire auparavant. Des semaines sans dormir, malgré les barbituriques; les coups de poignard au foie, la fièvre, les angoisses, tout cela a été mon lot. Et ces états n'ont rien à voir avec le «cran». On ne peut faire marcher un homme qui a les jambes coupées. Je vais mieux, je respire enfin. M. a été fort patiente et courageuse.

Nous vous embrassons, Lucile et vous, bien affectueusement.

Alain Grandbois

958, ave Moncton

¹ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

441. À *Guy Robert*¹

Le 8 septembre 1962.

Monsieur Guy Robert,
Montréal

Cher Monsieur,

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre lettre² parce que j'étais absent de la ville. Il me fera grand plaisir de vous rencontrer. J'aimerais cependant que vous me préveniez un jour ou deux à l'avance, ce sera plus sûr.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

442. De *Jacques Brault*³

Paris, le 2 octobre 1962.

Cher Monsieur Grandbois,

Il faut nous résigner : je serai toujours à vous demander pardon de mes silences... mais il est curieux comme ce petit carrefour de Paris où je me trouve (je vous écris sur un coin de table), me parle de vous et me rend heureux, atténue mes sentiments de culpabilité.

Depuis le mois de mai, j'ai fait beaucoup de choses. Mais j'ai un grand regret d'avoir raté un voyage à Port-Cros. Un ami devait m'emmener, tout était parfaitement organisé, et crac! à la dernière minute,

¹ Autographe, 1 f. (10 x 12.5 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

² Ne se trouve pas dans le fonds Grandbois de la BNQ.

³ Autographe, 1 f. (13 X 20.5 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier pelure. Enveloppe adressée à « Monsieur Alain Grandbois // 958, Ave. Moncton // Québec, P. Q. // Canada ». Cachet postal daté du 10 octobre 1962 (BNQ, 204/9/13).

tout a été fichu par terre. Ainsi donc, je n'aurai pas vu cette île de rêve où, j'en suis sûr, j'eusse mieux compris certains aspects de votre poésie.

Lors de la visite que je vous rendis en avril dernier vous me demandiez ce que je pourrais bien ajouter à ce que j'ai déjà écrit sur votre œuvre (quelle phrase bancale!). Eh bien!, je suis mieux en mesure de vous répondre. Il a été question que mon ouvrage sur vous paraisse dans la collection «Poètes d'aujourd'hui» chez Seghers. Qu'en pensez-vous? J'espère que vous serez d'accord. Vous savez que chaque volume de cette collection comprend : une étude, un choix de textes, des renseignements bio-bibliographiques et une documentation photographique. C'est donc dire qu'encore une fois, pour réaliser ce volume, j'aurais besoin de votre aide (documents et photos). Les gens que j'ai vus à Paris à propos de ce volume se sont montrés fort intéressés. Si vous voulez, je pourrai vous entretenir de ce projet lorsque je serai de retour (je reviens fin octobre).

J'espère que vous vous portez bien et qu'il en est ainsi pour Madame Grandbois. Veuillez dire à Madame combien j'ai apprécié son hospitalité et croyez bien que je vous demeure toujours fidèle.

Jacques Brault

re :

Faculté de Philosophie
Université de Montréal
C. P. 6128
Montréal, Qué.

P.S. À compter de janvier, j'irai à Québec chaque semaine, pour donner des cours.

443. À *Gaston Miron*¹

Québec, le 4 octobre 1962.

Mon cher Gaston Miron,

Me voici devenu pour le moment un invalide. Des côtes fracturées. Ce n'est pas grave, mais très douloureux.

Merci pour le livre de Turcotte². Vos projets de cette édition m'intéressent beaucoup.

À bientôt, je l'espère, et en attendant de vous voir, je vous salue amicalement.

Alain Grandbois
958 Moncton
Québec

444. À *Guy Robert*³

Québec, le 4 oct. 1962.

Mon cher Guy Robert,

Me voici retenu à la chambre pour fractures des côtes. Et je suis corseté comme Barbey d'Aurevilly. Ce n'est pas grave, mais très douloureux. Impossible de dormir. Tout cela pour vous dire que je n'ai guère le cœur au travail.

Mes nouvelles ne seront pas prêtes avant l'hiver. De sorte que l'on ne peut songer à une édition - et votre projet m'intéresse beaucoup - avant le

¹ Autographe, 1 f. (12.6 X 20 cm), encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

² Grandbois semble faire erreur sur le nom de l'auteur du livre que lui a offert Miron. Il s'agirait de Gilles Marcotte (non Turcotte) qui publiait, en 1962, chez HMH, *Une littérature qui se fait*. Nous trouvons dans ce livre un court essai consacré à la poésie d'Alain Grandbois (rééd., Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, 338 p.; présentation de Jean Larose).

³ Autographe, 2 f. (21.5 x 13.75 cm), écrits à l'encre bleue, non paginés (BNQ, 378/21-28).

printemps prochain. Je vous enverrai des poèmes dans une semaine ou deux.

Veillez assurer Pellan¹ de ma vieille amitié, et je vous salue avec toute la grâce d'un infirme.

Alain Grandbois
958 Moncton
Québec

445. À *Gaston Miron*²

Le lendemain (lundi), [29] oc. 1962³.

Mon cher poète et éditeur,

Vous trouverez notre contrat ci-inclus et signé. La huitième clause m'a fait un peu sourciller⁴. J'aime farouchement ma liberté. Mais nous ne sommes pas des sauvages.

Vous avez eu tort de vous évader, hier soir, si rapidement dans la nature. Je venais de vous faire inviter, à titre d'ami personnel, ainsi que votre ami l'Acadien⁵, à toute la suite des petites festivités qui se sont succédées. Ce n'était pas très, très drôle, mais cela peut-être vous aurait amusé, et vous auriez rencontré «l'intelligentsia» de Québec, avec son snobisme obligatoire. Nous sommes rentrés à 3 hres du matin, ma femme et moi. J'ai oublié de vous demander, à propos de ma femme, et pour cette

¹ Alfred Pellan, que Grandbois a rencontré à Paris à la fin des années vingt, était également un ami personnel de Guy Robert.

² Autographe, 1 f. (12.6 X 20 cm), encre bleue (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Cette lettre fut écrite le lendemain de la soirée de clôture du Salon du Livre à Québec, tenu entre le 22 et le 28 octobre 1962.

⁴ Aucune copie de ce contrat ne se trouve dans le fonds Grandbois de la BNQ.

⁵ Il serait ici question de Léopold Leblanc, d'origine acadienne.

édition des poèmes de vouloir bien mettre, en une page préliminaire, «pour M. R.». Chacun de mes livres de poésie a été dédié ainsi. Et pour ne rien vous cacher, c'est le nom de jeune fille de ma femme actuelle¹. Nous ne sommes mariés que depuis quatre ans, mais nous nous connaissons depuis toujours. C'est ma cousine germaine. Je vous raconterai les détails une autre fois, pour peu que cela puisse vous intéresser.

Je vous demanderai aussi, si vous pouvez le faire, de m'envoyer ce très beau poème que vous avez écrit, et dont nous avons parlé hier². Ceci n'est pas de ma part de la flagornerie, de la flatterie. Pourquoi ? Je l'ai beaucoup aimé, et vous avouerais-je que, sauf de très rares exceptions, je goûte assez peu la poésie de nos concitoyens.

À bientôt, je l'espère. Faites-moi signe quand vous viendrez à Québec. Vous serez toujours le bienvenu chez moi.

Amicalement,

Alain Grandbois

446. À Michel Champagne³

[18 janvier 1963]

M. Michel Champagne

Permettez-moi, avec cependant quelque retard dû à la maladie, de vous remercier de vos bons souhaits et de venir vous offrir les nôtres.

Alain (et Marguerite) Grandbois

¹ Née Marguerite Rousseau.

² Il s'agit fort probablement du poème «La marche à l'amour», dont certains fragments sont parus le 14 avril 1962 dans *le Nouveau journal* (section «Arts et Lettres», p. 111).

³ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal). Michel Champagne est alors conservateur d'art moderne au Musée de la Province, où Grandbois travaille depuis 1960-61.

447. À *Guy Robert*¹

[Début 1963]

Monsieur Guy Robert,

Permettez-moi, avec cependant quelque retard dû à la maladie, de vous remercier de vos bons souhaits et de venir vous offrir les miens.

Bien amicalement

Alain Grandbois

448. À *Victor Barbeau*²

Dimanche, le 20 janvier 63.

Mon cher enfant-Victor,

Voici une lettre décousue, à très [*sic*] bâtons rompus. Mon long silence est dû à l'état, qui fut déplorable, de ma santé. Je ressuscite enfin, non pas comme Lazare, tout d'un bloc, fort et frais et droit comme un I, mais d'une petite résurrection lente, et plutôt malingre et penchée.

Votre hommage est très bien, et je vous remercie de m'en avoir fait parvenir un exemplaire³. Je sais certes que vous êtes le plus beau des hommes, mais il est réconfortant que l'on le proclame pour l'éternité, ou du moins pour le temps que dureront les écrits. J'ai cependant moins goûté la coquille et le contre-sens que l'on m'a infligés. J'avais écrit ceci : (*Cahiers* n°

¹ Autographe. 1 f. (21.5 x 13.75 cm). écrit à l'encre bleue. Datée par Guy Robert « début 1963 » (BNQ, 378/21-28)

² Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

³ À l'occasion du départ à la retraite de Victor Barbeau, les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* publient un numéro spécial intitulé : *Présence de Victor Barbeau*. À titre de collaborateur, Alain Grandbois publie alors un bref hommage consacré à «l'écrivain» Victor Barbeau (Montréal, [s. é.], n° 3, 1963, p. 3-8). Ce volume paraît sous la direction de Lucie Robitaille.

3, page 6, en haut : «Avec une violence *accrue*. *La douceur ...*»). Pour un texte aussi court, le correcteur eût dû être plus soigneux¹.

Pendant ma maladie, au lieu de relire Proust, selon mes chères habitudes, j'ai relu Dostoïevski, Julien Green, la Bible encore, et la collection de *Liaison*². Vous voyez que je me nourrissais de choses folâtres, très aptes à relever le moral.

Les gazettes m'apprennent que vous vous lancez dans une nouvelle aventure hautement patriotique³. Je pense au cristal dextrogyre⁴. Ha, à quand Arcand⁵!

Avant d'être malade, j'avais réuni la documentation nécessaire au sujet de Dugas, et commencé la rédaction du texte. Si vous m'accordez jusqu'à la fin de ce mois, je pourrais vous l'apporter. (Jeudi, le 31). Si cela retarde trop la publication de votre *Cahier*, dites-le moi. J'aurais aimé cependant rappeler son souvenir. Nous demeurons maintenant si peu

¹ La version publiée est la suivante : «Il épouse une charmante jeune fille et part pour l'Europe. À son retour, muni de divers diplômes, il embrasse, si l'on ose dire, la carrière du professorat. Et il reprend ses «Cahiers» [allusion aux «Cahiers de Turc»]. *Avec une violence accrue, la douceur des soirs de Paris, les marronniers du Luxembourg, les quais de la Seine, la noble perspective des Champs-Élysées ne l'ont point apaisé.*» (*Ibid.*, p. 6. C'est nous qui soulignons.)

² Revue fondée par Victor Barbeau (Voir lettre à Victor Barbeau datée du 8 août 1946).

³ Nous n'avons pu retracer dans les journaux de l'époque «l'aventure hautement patriotique» à laquelle Grandbois fait allusion. Par ailleurs, rappelons que *Le Devoir* du 27 décembre 1962 titrait : «Barbeau : le parti républicain, avec l'appui des SSJB, peut remplacer l'UN» (p.1). Grandbois aurait-il confondu Victor Barbeau avec Raymond Barbeau, président de l'Alliance laurentienne et un des membres fondateurs du parti républicain du Québec? Cette hypothèse paraît d'autant plus probable que Victor Barbeau est connu pour ses positions à l'égard du nationalisme culturel québécois.

⁴ Qui dévie à droite le plan de la lumière qui traverse le cristal. L'allusion renvoie aux positions de droite, voire d'extrême-droite, que Grandbois prête au mouvement indépendantiste du Parti républicain du Québec.

⁵ Au cours des années 1930, Adrien Arcand (1899-1967) fut le chef de file du mouvement antisémite canadien-français. Il fonda plusieurs journaux de propagande, dont le *Le Fasciste canadien* publié entre 1935 et 1938 (Voir Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf: fascist Movements in Canada in the thirties*, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1975, 167 p.).

nombreux, qui l'avons vraiment connu, et aimé. À part Plouffe¹, vous, moi, et... Pas les dix doigts de la main. (Mais j'allais oublier Bérengère)².

J'ai retrouvé ce testament dont je vous ai déjà parlé. Je vous l'apporterai³.

Sur la demande de Frégault, on m'avise officiellement que j'aurai congé, le jeudi 31, pour votre séance⁴. C'est gentil de la part de Frégault. Sans ironie.

Pourquoi ne songez-vous pas à réunir en volume ces critiques de *Liaison*, et celles que vous avez distribuées dans plusieurs revues et journaux, en y ajoutant certaines conférences quelques peu meurtrières. Tout cela est trop éparpillé un peu partout.

Ce n'est qu'une suggestion.

À mon avis, le portrait au fusain de L. G. est très réussi⁵. Mais il y manque la moustache, que vous avez portée si longtemps. Ainsi, vous avez l'air tout nu. C'est presque indécent.

¹ Né à Montréal en 1887, décédé en 1971, médecin diplômé de l'Université de Montréal en «hygiène publique», capitaine au corps médical de l'armée canadienne, officier de l'Instruction publique (France), membre de la Société Royale du Canada. Adrien Plouffe a fort bien connu Marcel Dugas. Il publia à la mort de ce dernier, dans les pages du *Canada*, le 17 janvier 1947 (p. 4), un long article intitulé «Les Dieux avaient soif», dans lequel il rendait hommage à l'homme et à l'œuvre de son ami (Voir également Louis-Guy Gauthier, «*Que sont mes amis devenus...*» *Correspondance adressée à Marcel Dugas de 1912 à 1947*, Joliette, Édition privée (Réjean Olivier éd.) 1987, p. 139).

² Bérengère Courteau. Voir lettre à Marcel Dugas datée du 16 novembre 1932.

³ Voir lettre de Marcel Dugas datée du 14 juillet 1937. Cette lettre fut reproduite intégralement dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française* («Profils littéraires», vol. 7, 1963, p. 158).

⁴ Nous ne retrouvons pas cette lettre dans le fonds Grandbois de la BNQ.

⁵ Il s'agit d'un fusain de Louise Gadbois, reproduit en page liminaire de *Présence de Victor Barbeau* (*Op. cit.*). Louise Landry Gadbois (1896-1985) a publié des articles dans *Liaison* (notamment en septembre 1948) et dans *Géraldine Bourdeau*, ouvrage que Victor Barbeau consacrait à l'artiste, au professeur et à la critique d'art, décédée en 1953 (Montréal, Presses de Pierre Des Marais, 1954). Louise L. Gadbois a également illustré plusieurs livres, dont *Le Repas du soir* d'Alice Lemieux-Lévesque (Québec, Éditions Garneau, 1974).

Vous me trouverez desséché, déplumé, et très vraisemblablement d'une charmante humeur. Car à part le plaisir que j'aurai de vous revoir, il reste aussi que je ne suis pas sorti de Québec depuis plus d'un an. Pour un ex-«grand voyageur», ainsi s'expriment les journaux du samedi dans leurs pages pseudo-littéraires, la vieille Capitale et son Musée et la rue Moncton risquent à la longue de devenir étouffants.

J'ai souffert, pendant huit jours d'une amnésie quasi totale. Je battais lourdement des ailes et comme suspendu dans une sorte de nuit sépulcrale. Ce doit être ce qui précède la mort chez ceux qui sont malheureusement affligés d'une longue agonie. — Ceci n'est pas de la littérature.

M. et moi nous embrassons, L. et vous.

Alain Grandbois

449. À Victor Barbeau¹

Mercredi. Février [1963?].

Mon cher Victor,

Je n'ai pas retrouvé le premier feuillet, j'en avais un mauvais brouillon, je le transcris ici². Le nom du journaliste est FRANÇOIS QUILICI. Par la famille de sa mère, il était allié à la famille des Bonaparte.

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Il s'agit du texte de Grandbois sur Dugas qui paraîtra en 1963 dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

Mais les deux familles étaient farouchement ennemies, on est Corse ou on ne l'est pas¹.

Il fait ici un temps épouvantable. Le Musée, au milieu des Plaines, semble vaciller sur ses bases. Je reste chez moi, par prudence!

Marguerite et moi regrettons de vous avoir si peu vu. Votre retraite me paraît singulièrement active. Les journaux locaux ont beaucoup parlé de vous, et ce d'une façon fort élogieuse².

Toute notre affection, et à bientôt.

Alain G.

P.S. J'ai peut-être fait une erreur. Ce n'est pas Derain que Pellan a présenté à Montréal il y a une vingtaine d'années, mais Fernand Léger³.

A. G.

¹ Député d'Oran, de 1948 à 1951, François Quilici (1905-1977) a dirigé le journal *la Bataille* depuis sa fondation à Londres, en 1942, jusqu'à sa dernière année de parution, à Paris, en 1949. Voir également *Visages du monde* (*Op. cit.*, p. 709).

² On trouve dans *l'Événement* du vendredi 15 février 1963 un article sur Victor Barbeau : «Victor Barbeau s'étonne des carences de français de nos étudiants». En sous-titre, on peut lire cette déclaration de V. Barbeau : «Il nous faut un séparatisme intellectuel et non politique» (p. 9). Dans *l'Action nationale* du 15 février 1963, Pierre de Banné signe un article intitulé «L'infantilisme de l'étudiant, miroir de celui du maître», et dans *Le Soleil*, également daté du 15 février 1963, on trouve le titre suivant : «Séparatisme politique? Non. Séparatisme intellectuel? Oui (M. Victor Barbeau)».

³ André Derain (1880-1954) fut, avec Vlaminck et Matisse, à l'origine du fauvisme. Fernand Léger (1881-1955) s'imposa, de son côté, avec une peinture de couleurs vives et aux formes géométriques denses et contrastées. Léger séjourna brièvement à Montréal à deux reprises. En 1943 d'abord, il prononça le 28 mai une conférence à la salle de «l'Ermitage» et présenta son film *Le Balai mécanique*, réalisé en 1924. L'événement inaugurait au même moment une exposition de ses œuvres à la Galerie Dominion (rue Sherbrooke). Lors de sa seconde visite, il prononcera le 10 mai 1945, au Jardin Botanique, une conférence intitulée «La libération de la couleur». Alfred Pellan le présente au public montréalais. André Derain, quant à lui, ne serait jamais venu à Montréal.

450. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 18 février 1963.

M. Alain Grandbois
958, Avenue Moncton
Québec, P.Q.

Cher Alain Grandbois,

encore une fois quelques mots pour vous tenir au courant de l'édition des *Poèmes*².

Nous progressons plus lentement que prévu, en raison de difficultés d'ordre technique (maquette & imprimeur). La mise en page est maintenant terminée; la semaine prochaine nous commencerons les premières compositions typographiques.

J'espère que nous ne mettons pas trop votre patience à l'épreuve, car c'est bien malgré nous. De toute façon, les *Poèmes* sortiront avant, juste avant le Salon du livre de Montréal (le 4 avril)³, c'est promis.

Avant l'impression définitive, je ferai un saut à Québec, comme entendu, & vous soumettrai le tout, afin que vous puissiez faire les corrections, s'il y a lieu, & nous recommander des changements, s'il y a lieu également.

Mes meilleures salutations, ainsi qu'à votre femme.

Gaston Miron

¹ Autographe. 1 f. (21.6 X 28 cm) écrit à l'encre bleue. Au recto. Grandbois a écrit au crayon noir: *Éditions Miron* (BNQ. 204/9/26).

² *Poèmes*, qui rassemblait pour la première fois les *Iles de la nuit*, *Rivages de l'homme* et *L'Étoile pourpre*, inaugurerait la collection «Rétrospectives» des Éditions de l'Hexagone. Dans le cadre de la série radiophonique *L'histoire comme ils l'ont faite*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 4 février 1967. Gaston Miron exposera les raisons, tant économiques que littéraires, qui l'ont incité à publier *Poèmes*.

³ Sous le patronage de Georges-Émile Lapalme, alors ministre des Affaires culturelles du Québec, le Salon du livre de Montréal eut lieu du 6 au 13 avril 1963, au Palais du Commerce, rue Berri.

451. À René-Philippe Landry¹

Québec, le 5 mars 63.

Mon cher René,

Ce petit mot, à la hâte, je suis très pressé, on vient de me commander, au ministère, un travail fastidieux qui doit être terminé dans quatre jours (!) Belle fin de semaine en perspective.

Quant à «l'affaire», en principe, cela pourrait marcher². Nous en reparlerons. J'irai à Ottawa à la fin du mois.

M. et moi saluons, à notre tour, vos Excellences.

Alain G.

452. À Gaston Miron³

Québec, le 19 mars 1963.

Mon cher Gaston Miron,

C'est entendu pour le début d'avril. Je m'excuse de ne pas vous avoir répondu plus tôt, j'ai été souffrant, les hivers canadiens ne me vont plus. Ou est-ce mon âge, ma santé, mon humeur, mes artères, mon «ego» qui ne vont plus? Je n'en sais rien, et ne tiens pas à le savoir.

Quand venez-vous à Québec?

Bien amicalement

Alain Grandbois

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

² Dans une lettre datée du 8 janvier 1963. R. W. Keyserlingk, directeur de *Palm Publishers*, demande à Grandbois son accord pour retarder la parution de la traduction anglaise de *Né à Québec*, dont le projet a été entrepris depuis plus de trois ans déjà (BNQ. 204/10/28). Il explique ce délai par « les difficultés de traduction et de publication ». *Born in Quebec* paraît l'année suivante.

³ Autographe. 1 f. (10 X 12.8 cm). encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Jacques Brault).

453. *De Guy Robert*¹

[Printemps 1963]

Monsieur Alain Grandbois

Bonjour,

Et merci de votre livre *Poèmes*. Splendide. Puis-je m'informer de votre santé, et des résultats de votre voyage aux États-Unis? J'espère qu'il en est résulté quelque amélioration de vos malaises fébriles.

Et je reviens encore à la charge pour obtenir quelques poèmes inédits de vous pour mon premier tome de la *Poésie du Québec*: ces poèmes accompagneraient l'interview que j'ai rédigée à partir de notre dernière rencontre. Je pense toujours à la formule à employer pour faire un livre vous concernant: j'aurais besoin de plusieurs photographies et documents². Nous en reparlerons à la neige, tel qu'entendu.

D'ici là, nous espérons toujours avoir le plaisir de vous accueillir ici, Madame Grandbois et vous, et à qui je renouvelle

mon amitié

Guy Robert

¹ Autographe. 1 f. (23 x 15 cm), écrit à l'encre bleue sur papier à en-tête « Maintenant // Revue mensuelle de culture et d'actualité chrétiennes // 2715 Chemin Côte Ste-Catherine, Montréal 26. P.Q. Tél. 739-4002 (BNQ, 204/9/30).

² Ce projet de livre ne verra jamais le jour. Guy Robert publiera cependant dans les pages du *Devoir* du 26 octobre suivant le texte de son entrevue réalisée avec Alain Grandbois (« Rencontre avec Alain Grandbois », *le Devoir* (suppl. litt.), 26 octobre 1963, p. 49). Alain Grandbois parle entre autres de la publication récente du recueil *Poèmes* aux Éditions de l'Hexagone, du rôle du poète et de son engagement dans la société, des raisons qui le poussent à écrire, de sa collaboration avec Pellan lors de l'édition du recueil des *Iles de la nuit* en 1944. Le texte de cette entrevue sera repris intégralement l'année suivante dans *Littérature du Québec*.

454. À *Guy Robert*¹Québec, le 1^{er} mai 1963.Monsieur Guy Robert,
Montréal.

Mon cher critique,

Veillez m'excuser de ne pas vous avoir répondu plus tôt, j'ai été encore souffrant, et fort éloigné de la poésie. Car il me faut jouir d'une santé à peu près normale pour goûter la poésie, m'en enchanter, ou tenter d'en écrire.

Je suis d'accord avec vous - en principe - pour ce que vous me demandez. Deux questions cependant, la première est conditionnelle. 1° Quelle date limite fixez-vous pour ces témoignages et ces poèmes? 2° Vous me demandez ce qu'est « la poésie pour moi ». Désirez-vous savoir ce que je pense de la poésie en général, de la poésie du vaste monde, ou si votre « interrogatoire » concerne plus particulièrement ma propre poésie!

Ma femme et moi vous remercions de votre très amicale invitation, et nous l'acceptons avec joie, mais pour un peu plus tard, que « les beaux jours... »

Croyez à mes sentiments les meilleurs,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (27 x 21 cm), écrit recto verso à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28).

455. *De Guy Robert*¹

Monsieur Alain Grandbois

Bonjour,

Et meilleure santé, en ce printemps qui hésite entre la neige et le bikini.

Au sujet de votre témoignage que vous voulez bien m'accorder, vous êtes entièrement libre d'écrire au sujet de la poésie « du vaste monde », de la poésie de notre petit monde canadien, de votre poésie personnelle, ou de la poésie tout court, puisque, comme le disait Montaigne, en parlant des autres, on parle aussi de soi, et l'inverse. L'aspect du témoignage personnel, ou personnalisé, serait une formule bienvenue - et les autres « itou ».

Joindre à ce témoignage de quelques pages (entre 3 ou 4 et 10 ou 12...) quelques poèmes (3 ou 4, peut-être davantage) - et le tout au plus tôt. Le premier tome doit paraître en septembre, mais je considère votre participation - puisque vous acceptez d'y participer - comme centrale: je préfère retarder de quelques semaines la publication, et y trouver votre participation. Le plus tôt, c'est le seul délai que je me permets de vous suggérer! Tout en espérant que ce sera bientôt... Et surtout, grand merci de bien vouloir m'épauler de votre présence: vous ai-je déjà dit l'amitié qui me lie à votre poésie (ce que je fais d'abondance dans mes cours²)?

¹ Autographe, 1 f. (25.5 x 17.75 cm), écrit à l'encre bleue, non daté (BNQ, 204/9/30).

² Tout en poursuivant ses études de doctorat, Guy Robert entreprend une carrière d'enseignant et donne des cours de littératures française et québécoise, d'histoire de l'art et d'esthétique dans plusieurs institutions, notamment à l'Université de Montréal, à l'École des Beaux-Arts, au collège Sainte-Marie. Il enseignera également à l'Université du Québec à Montréal ainsi qu'au cégep du Vieux-Montréal qu'il quittera en 1977.

Et toute l'amitié que j'éprouve à votre égard, du lointain de mes trente ans?

Bonjour à Madame, et à vous,

Guy Robert
4000 Joffre, Montréal 5

456. *À Guy Robert*¹

Le 15 mai 63.

Bonjour,

Vous me dites des choses fort aimables, et croyez bien qu'elles me font plaisir, même si je ne les mérite pas.

Puisque vous ne publiez qu'en septembre, je vous demanderai trois semaines environ, de sorte que vous n'avez pas à subir de retards par ma faute.

Pour le « témoignage », j'opte pour les 3 ou 4 pages. Plus cela est court, moins l'on risque de dire des sottises.

Ma femme et moi vous saluons, et sachez bien que vous serez toujours les bienvenus à Québec, rue Moncton.

Alain Grandbois

¹ Autographe. 1 f. (12.5 x 10 cm), écrit à l'encre bleue (BNQ, 378/21-28)

457. À René-Philippe Landry¹

Le 15 mai 63.

Mon cher René,

Sois rassuré, j'ai enfin écrit à M. Keyserlingk, qui se propose de venir à Québec dans quelques semaines.

Et sois surtout prudent à notre âge, l'influenza n'est pas une plaisanterie, j'en ai souffert tout l'hiver, et je ne suis pas encore complètement rétabli.

Bonjour, et toutes nos amitiés, à Pauline et à toi.

Alain

458. À Léopold LeBlanc²

Jeudi, le 16 mai 1963.

Mon cher Biographe,

Merci de votre petit mot³, et des nouvelles que vous m'apportez. Avez-vous enfin réussi à «régler» définitivement votre voyage⁴? Je vous le souhaite de tout cœur. Et vous me feriez plaisir en me tenant au courant.

Amicalement,

Alain Grandbois

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

² Autographe. 1 f. (10.3 X 13 cm). encre bleue. écrit recto verso. Au recto du f., en marge inférieure, Alain Grandbois a dessiné un voilier. Enveloppe adressée à « Monsieur Léopold LeBlanc // Université de Montréal // Montréal ». Cachet postal daté du 16 mai 1963 (Collection privée, Léopold LeBlanc).

³ N'a pas été retrouvé dans le fonds Grandbois de la BNQ.

⁴ En juin 1971, Léopold LeBlanc présentera à l'Université de Caen (France), une thèse de doctorat intitulée *Poésie et thématique d'Alain Grandbois* (423 f.).

459. À Gaston Miron¹

Le 8 juillet 1963.

Mon cher Gaston Miron,

Vous avez écrit un bien beau poème, pourquoi ne le publiez-vous pas en tirage spécial, plaquette de luxe, enfin, ce genre-là!² Rien ne vous empêcherait, plus tard, et dans une édition plus accessible, de le joindre à ceux que vous préparez. Mais ne voyez ici qu'une suggestion, je n'oserais pas m'occuper de ce qui vous regarde.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'ai été très souffrant, cette fois-ci, le coup vraiment dur, et que je commence à peine à reprendre pied.

Agissez comme vous l'entendrez avec Peter Miller³. Je suis d'accord pour la traduction, je l'ai relue⁴, elle me semble maintenant excellente (c'est extrêmement difficile de traduire des poèmes).

Félicitations rigoureusement sincères, remerciements, et soyez assuré de mes sentiments amicaux.

Et quand sortez-vous mes «poèmes»?

Alain Grandbois

¹ Autographe, 2 f. (14 X 21.5 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

² Le poème «La marche à l'amour», d'abord paru dans *le Nouveau journal*, sera repris sept ans plus tard, à quelques variantes près, dans *L'homme rapaillé* (Presses de l'Université de Montréal, 1970). Une édition de luxe de «La marche à l'amour» sera publiée en 1977, aux Éditions Erta, illustrée de cinq eaux-fortes et d'une gouache originale du peintre Léon Bellefleur.

³ En accord avec Gaston Miron, Peter Miller, directeur de la maison d'édition Contact Press de Toronto, publiera *Alain Grandbois. Selected Poems with Translation* (1964, 101 p.; avec introduction de P. Miller, p. IX-XI).

⁴ Une version dactylographiée (copie au carbone) de *Selected Poems* se trouve dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/10/3).

P.S. J'ai égaré le mot dans lequel vous me donniez votre adresse personnelle. Pourriez-vous me la fournir de nouveau?

A. G.

460. De Gaston Miron¹

Montréal, le 8 juillet 1963.

Cher Alain Grandbois,

Ci-inclus, le dépliant de souscription à l'édition des *Poèmes* – qui sert de propagande par la même occasion.

Nous en avons posté 500 les 3 & 4 juillet; aujourd'hui, 8 juillet : 44 réponses. Cela augure bien.

Le bon à tirer a été donné à l'imprimeur; les presses rouleront dès le 10 juillet. Le bon de livraison de l'imprimeur est pour le 18 juillet.

Je serai donc à Québec le 20 juillet avec les volumes! (J'espère que ces douze jours ne mettront pas trop votre bienveillance à l'épreuve.)

À bientôt, cher Alain Grandbois, & mes meilleures salutations à votre femme.

Gaston Miron

(verso)

P. S.

1- Je vous joins également une carte du P[ère] Angers (de l'Université de Montréal) & qui témoigne de l'accueil fait aux *Poèmes*².

¹ Autographe. 2 f. (14 X 21.5 cm). encre bleue. non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

² Cette carte ne se trouve pas dans le fonds Grandbois de la BNQ. Pierre Angers (né en 1912) fut ordonné prêtre en 1943. Membre de l'Académie canadienne-française, professeur au Collège Jean-de-Brébeuf, il fut professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal entre 1949 et 1968. Il a notamment publié *Commentaire à l'Art poétique de Claudel avec le texte de l'Art poétique* (Paris. Mercure de France, 1949, 383 p.) et *Foi et littérature* (Montréal. Beauchemin, 1959, 105 p.)

2- J'espère que la réalisation technique vous plaira : c'est un alliage de classique & de moderne dans la présentation.

3- J'apprécierais que vous me disiez, lors de notre prochaine rencontre, votre sentiment sur la traduction anglaise de vos poèmes — que je vous ai laissée — par P. Miller — afin que je puisse aviser ce dernier de votre décision.

4- Il se pourrait que vous receviez la visite de 2 journalistes qui désirent écrire un article sur vous (l'un pour *Châtelaine*, l'autre pour *MacLean*). Dites-moi si vous avez quelque objection, ou si vous êtes opposé à ces entreprises?

G.M.

461. À *Gaston Miron*¹

Le 11 juillet 1963.

Bonjour Gaston Miron,

Nos lettres ont dû se croiser. Mais je résume.

1. D'accord pour la traduction.

2. Je me fie à votre bon goût pour la réalisation technique.

3. Je n'ai aucune objection de principe à recevoir des journalistes.

Cela fait partie de la règle du jeu. De là à en éprouver une joie infinie, non. Et puis je n'ai rien à leur dire que je n'aie déjà répété trois ou quatre douzaines de fois. (Et aussi je suis d'humeur variable, parfois exécrable. C'est une question de foie, paraît-il.)

4. Je vous verrai avec plaisir le 20 juillet.

Alain Grandbois

P.S. Ma dernière lettre a été adressée 1029, Côte du Beaver Hall.

¹ Autographe, 2 f. (13.8 X 21.5 cm), encre bleue, paginés 2 (BNC, fonds Jacques Brault).

462. À *Guy Robert*¹

Québec, le 16 juillet 63.

M. Guy Robert,

Bonjour, je vais sans doute vous décevoir, car je n'ai rien à vous apporter d'inédit. J'ai été très souffrant depuis quelques semaines. Je ne me suis employé qu'à demeurer en surface, je n'ai eu ni la force ni le courage ni le goût de rassembler des manuscrits, de les mettre au point, il me faut être en bonne santé, physique et mentale, pour m'enfoncer dans les régions oniriques. Alors voici.

Comme vous me l'avez suggéré, la préface d'*Objets trouvés* devrait faire l'affaire². Pour les poèmes, je vous ai dressé une petite liste. Je crois cependant qu'il vous faudrait l'autorisation de Gaston Miron, de l'Hexagone, à qui j'ai cédé mes droits. Quant à moi, je suis d'accord.

Je n'oublie pas nos conversations de ce printemps, et si ma santé se rétablit, je vous donnerai des textes pour l'hiver prochain. Rappelez-moi au bon souvenir de Pellan.

Bien amicalement

Alain Grandbois

*Les Iles de la nuit:*O Tourments (p. 12)³
Avec ta robe... (p. 66)*Rivages de l'Homme:*Poème (p. 77)
ou
L'Aube ensevelie (p. 73)

¹ Autographe. 3 f. (21.5 x 13 cm). écrit à l'encre bleue. numéroté 2 par l'auteur (BNQ. 378/21-28).

² Il s'agit de « La poésie est une très vieille et très grande dame... », préface au recueil de Sylvain Garneau, *Objets trouvés*, paru à Montréal aux Éditions de Malte / André Roche, en 1951 (repris dans *Proses diverses, op. cit.*, p. 390-392).

³ La pagination renvoie aux éditions originales de chacun des recueils mentionnés par l'auteur.

L'Étoile pourpre:

Noces (p. 68)
Le songe (p. 31)

Je mets « ou » car je ne sais quel espace vous avez à disposer.

A. G.

463. À Gaston Miron¹

Québec, le 21 août 1963.

Mon cher Gaston Miron,

Vos dates m'agrément. Mais essayez de venir cette semaine, car je dois partir la semaine prochaine pour Boston, où je rencontre un spécialiste du «foie»!

Je n'ai pas reçu cet exemplaire dont vous me parlez². Mais la poste est plutôt fantaisiste à Québec.

Vos poèmes sont *très beaux*³. (J'accorde à ces mots leur signification originelle.)

Bien amicalement,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (13 X 21.3 cm), encre bleue, écrit sur papier à en-tête du « Musée de la Province » (BNC, fonds Jacques Brault).

² Il s'agit sans doute des exemplaires de *Poèmes*.

³ Souligné par l'auteur. Gaston Miron publiait dans la revue *Liberté* de mai-juin 1963 la suite de «La vie agonique» (n° 27, p. 210-221).

464. À Gaston Miron¹

Vendredi, le 13 septembre 1963.

Mon cher Gaston (poète) Miron,

Voici, j'ai reçu vos livres, mais je n'ai pas encore commencé le service de presse. J'étais trop fatigué et souffrant. J'ai mis les exemplaires dans une malle, avant mon départ de Québec, et ensuite, à Boston, l'on n'a pas cru devoir m'opérer, mais on m'a donné à suivre un régime alimentaire extrêmement sévère, que je ne pourrai d'ailleurs jamais observer à la lettre.

Ne venez pas à Québec dimanche prochain (le 15) mais si vous le pouvez, le dimanche suivant (le 22).

J'espère que vous vous portez bien, ici le temps est affreux, pluies et vents, et tout le monde est grippé, même ces fameux marins de l'endroit qui ont parcouru les sept mers.

À bientôt, et bien amicalement

Alain Grandbois

465. À Victor Barbeau²[Québec, le 2 octobre 1963]³

Mon cher enfant, M. et moi sommes à la fois furieux et ravis. Furieux pour votre extravagance, et ravis parce que vos chrysanthèmes (oui,

¹ Autographe. 1 f. (13.8 X 22.6 cm) écrit encre bleue. On trouve également une carte postale jointe à cette lettre, sur laquelle Grandbois a écrit: «Voici un coin de Provincetown». Date et salutation soulignées par l'auteur (BNC. fonds Jacques Brault).

² Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

³ Cette lettre d'Alain Grandbois fait suite à une lettre de Marguerite Rousseau à Victor Barbeau, datée du 2 octobre 1963 : «Cher Victor, Lucile et vous avez un bien joli jardin pour cueillir de telles fleurs! Je vous remercie d'avoir ensoleillé notre appartement. Nous espérons vous voir tous les deux bientôt. Notre amitié la plus affectueuse, Marguerite.»

oui, j'ai dû prendre mon dictionnaire) sont merveilleux, d'un or splendide.

Soyez bon, et encore merci.

Alain G.

466. À Victor Barbeau¹

Le 5 décembre 1963.

Mon cher Victor,

Il faut bien que vous excusiez encore tous mes retards, mes manques de remerciements, etc. Je suis vraiment très souffrant depuis quelques semaines, et j'imagine parfois que... Enfin, je conserve ma sérénité, mais comme je suis d'un naturel curieux, j'aimerais savoir ce dont il s'agit vraiment, et quelles en seront les proches conséquences. Mes deux médecins — frère et cousin² — se tiennent plutôt cois.

Nous nous proposons d'aller à Montréal la semaine prochaine, pour l'affaire France-Canada³. J'espère que nous nous verrons. De toute façon, je communiquerai avec vous par téléphone.

Tous deux nous vous embrassons tous deux.

Alain Grandbois

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Il s'agit de Jean Grandbois (1916-1971), frère d'Alain, et de Louis Rousseau.

³ Grandbois recevra, le 12 décembre 1963, le prix France-Canada pour son recueil *Poèmes*.

467. À Jacques Brault¹

Dimanche, le 9 décembre 1963.

Mon cher Jacques Brault,

Vos scrupules vous honorent certes, mais à mon sens sont superflus. Savez-vous que le petit livre que vous m'aviez consacré — je crois vous l'avoir dit déjà — m'a parfois servi de passeport en Europe et aux États-Unis, enfin, d'une sorte de passeport intellectuel, si je puis m'exprimer ainsi, et je dois vous en remercier.

Avez-vous l'occasion de venir à Québec ces temps prochains? Ma femme et moi vous recevrons avec plaisir et amitié.

C'est ici un mot bien court, j'ai été souffrant, j'ai laissé accumuler mon courrier, je ne sais trop comment m'en tirer, j'aimerais vivre dans une île déserte.

À bientôt je l'espère, et tentez de chasser les sombres nuages qui semblent vous envahir. Mais la vie est ainsi.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

958, Moncton
Québec

¹ Autographe. 2 f. (12.5 X 20 cm), encre bleue, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

468. À Rina Lasnier¹

Le 9 décembre 1963.

Mademoiselle Rina Lasnier,
Joliette.

Ma chère Rina,

Je ne sais comment vous remercier de vos beaux poèmes. Certains de vos quatrains sont magnifiques, avec la densité et la pureté des meilleurs haïkaï japonais, et j'aimerais posséder une meilleure mémoire pour pouvoir me les réciter à volonté, selon ma fantaisie, en me promenant, comme l'on écoute une musique intérieure².

Je crois qu'il est inutile de vous féliciter, et je vous embrasse confraternellement.

Alain Grandbois

469. À Victor Barbeau³

Le 16 décembre 63.

Mon cher Victor,

Ce couronnement s'est bien passé⁴. J'ai dansé le «twist» avec la présidente (15 secondes). Il fallait ouvrir la sauterie qui suivait la dégustation de crustacés. Je lui ai demandé : «Avez-vous déjà dansé ça?»

¹ Autographe. 2 f. (13.3 X 21 cm), encre bleue, non paginés. Au recto du second feuillet, on trouve l'adresse de Rina Lasnier, 299 rue Lavaltrie Sud, Joliette, tél: PL3-7808 (BNQ, 264). Cette lettre a été reproduite dans l'ouvrage d'Eva Kushner, *Rina Lasnier*, Montréal/Paris, Fides, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1964, p. 184.

² Alain Grandbois possédait un exemplaire du recueil *Les gisants suivi des Quatrains quotidiens* de Rina Lasnier, publié à Montréal, aux Éditions de l'Atelier, en 1963 (109 p.).

³ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

⁴ Voir lettre à Victor Barbeau datée du 5 décembre 1963.

Elle ma répondu : «Jamais, et vous?» Je lui ai répondu : «Jamais. Mais je l'ai vu à la T.V. Nous n'avons qu'à prendre l'air tout à fait idiot, fixer les yeux dans le vague, balancer ses bras comme un chimpanzé, etc.» Ce qui fut fait. Mon co-lauréat et moi avons reçu chacun une sculpture esquimaude¹.

L'autre prix sera sans doute selon mon cœur, mais, je le crains, léger à ma bourse². Je ne sais guère thésauriser. Cependant je compte être très raisonnable. Nous n'avons encore fait aucun projet. Marguerite se rétablit. Mon amitié à Lucile. Je vous remercie pour l'accolade et pour la bénédiction académique.

Soyez toujours bon, et à bientôt.

Alain Grandbois

470. De Gaston Miron³

Montréal, le 15 janvier 1964.

Cher Alain Grandbois,

j'espérais bien vous offrir mes vœux pour la nouvelle année de vive voix vers le milieu de janvier, & nous y sommes, & je ne suis pas encore venu à Québec!

la raison en est que les événements ont pris pour moi une tournure nouvelle, & de manière soudaine. En effet la Société pour laquelle je

¹ L'Association France-Canada rendait hommage à Alain Grandbois et à Gilles Marcotte qui remportait, de son côté, le prix de journalisme pour son livre *Une littérature qui se fait*.

² *Le Devoir* du 13 décembre 1963 (p. 6) annonce qu'Alain Grandbois reçoit le Prix Molson du Conseil des Arts du Canada. Ce Prix, accompagné d'une bourse de \$15 000, lui sera remis le 31 mars 1964 par le juge en chef de la Cour suprême du Canada, Robert Taschereau.

³ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue, écrit recto verso (BNQ, 204/10/27).

travaille (la Sté Fomac, entreprise de diffusion des éditeurs français) a décidé, fin décembre, de cesser toute activité. Il y a donc fermeture.

en conséquence, je me vois dans l'obligation de différer mon voyage à Québec jusqu'au début de février, devant, dans l'immédiat, prendre des dispositions afin de me trouver un nouvel emploi qui assure ma subsistance & mon entretien personnels.

cependant, ce changement n'affecte en rien la continuation & l'activité de l'Hexagone (au contraire, puisque je disposerai de plus de temps libre!).

il reste encore une centaine d'exemplaires de *Poèmes* disponibles (& j'ai 12 exemplaires à vous remettre, je vous les fais parvenir par la poste, vu les circonstances).

cette centaine d'exemplaires devrait s'écouler en un mois & demi. Je prévois donc une réimpression vers le mois de mars.

ci-joint, une découpure que je trouve dans le journal des *Jeunesses littéraires du Canada français* (no. 1, vol. 1)¹.

espérant vous rencontrer sous peu,
Gaston Miron

P. S. Meilleur souvenir à votre femme.

¹ On y publiait un compte rendu intitulé : «Alain Grandbois vu à travers ses poèmes des *Iles de la nuit* par un groupe de jeunes filles» (*Jeunesses littéraires du Canada français*, vol. I, n° 1, décembre 1963, p. 5).

471. De Jacques Brault¹

Le 31 janvier 1964.

Cher monsieur Grandbois,

Je me suis laissé convaincre de participer à un hommage que désirent vous rendre le journal *Le Droit* et l'Université d'Ottawa. Voici de quoi il s'agira.

a) *Le Droit* vous consacrera sa page littéraire du samedi 7 mars. Articles, études, etc. On m'a demandé de vous demander une photo et un poème inédit².

b) Mercredi le 11 mars, à l'Université d'Ottawa (8 hres p.m.), je ferai une conférence sur «La poétique d'Alain Grandbois». Bien entendu, vous recevrez une invitation officielle³.

Croyez bien que je me sens mal à l'aise de jouer auprès de vous les publicistes et les intercesseurs; mais ces messieurs d'Ottawa ont insisté pour que je vous communique moi-même la nouvelle. J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur de ces manières compassées.

Pour ma part, je ne cesse de travailler, dans mes loisirs, à l'ouvrage que depuis quelques années je prépare sur votre œuvre. La poésie requiert une longue et lente habitation, et plus je vous relis, plus je constate que votre œuvre ne passera pas [Incomplet]

¹ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre noire (BNQ, 204/9/13).

² Dans le cadre du Festival des arts à l'Université d'Ottawa, *le Droit* publiait, dans sa page littéraire du samedi 7 mars 1964 (p. 13), un article de Jacques Brault, «D'une tendre géographie», ainsi qu'un article de Roger Duhamel, «Alain Grandbois ou le bonheur de l'écriture».

³ Le texte de cette conférence de Jacques Brault sera publié dans le *Devoir* du 7 novembre 1964, sous le titre : «Poétique d'Alain Grandbois: une manière d'être au monde par la parole la plus fidèle et la libre joie de parler» (p. 24-25).

472. À Jacques Brault¹

Le 4 février 1964.

Mon cher Jacques Brault,

Merci pour votre lettre. Et aussi pour le temps que vous accordez à mon «personnage»! Je vous ferai parvenir d'ici quelques jours une photo et un poème. (Il me faut chercher les photos parmi des caisses qui n'ont pas été ouvertes depuis deux ans).

Je ne sais si je pourrai assister à votre conférence. Ma santé est encore fragile. Et puis, pourquoi ne pas vous l'avouer, cela me gêne un peu d'être présent lorsque l'on parle de moi. Vous qui êtes un homme de pudeur, vous pouvez fort bien comprendre cela.

Ma femme se joint à moi pour vous souhaiter toutes sortes de bonnes choses. Et ne nous oubliez pas quand vous viendrez à Québec. Nous vous voyons toujours avec joie.

À bientôt je l'espère,

Alain Grandbois

473. À Victor Barbeau²

Le 5 février 1964.

Mon cher Victor,

Je ne sais comment vous remercier de m'avoir envoyé votre livre³. C'est un travail d'une portée considérable, pour peu que l'on se donne la

¹ Autographe. 2 f. (14 X 21.5 cm). encre bleue. non paginé (BNC. fonds Jacques Brault).

² Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

³ En 1963. Victor Barbeau publiait à Montréal *Le français du Canada* (Presses de l'Académie canadienne-française. 252 p.).

peine de le lire, surtout dans les milieux que cela concerne plus particulièrement, celui des étudiants, instituteurs, professeurs, journalistes, écrivains, etc. Mais vous savez tout cela mieux que moi. Pour ma part, j'ai passé une nuit entière à le parcourir. Je ne sais si j'en tirerai beaucoup de profit, parce que je n'ai à peu près plus de mémoire, mais je dois vous avouer que cette lecture m'a plus intéressé qu'un roman — un bon roman! —. Et quel travail cela peut représenter! Cela vaut mille fois toutes les parolotes, depuis sa fondation, de notre chère Académie. Au moins, avec votre ouvrage, celle-ci aura-t-elle servi à quelque chose. Je vous félicite très chaleureusement. (Je suis ainsi fait que j'admire ce que les autres font que je n'aurais ni le talent ni le courage de faire moi-même.)

Vous venez rarement à Québec. Mais j'apprends que vous présiderez un «colloque!» à la fin de ce mois. Et moi aussi, bien que je ne sache diable en quoi cela peut consister de présider un colloque¹. Enfin... M. ma femme est souffrante. Un disque déplacé et meurtri. C'est douloureux. Il lui faudra dormir sur une planche. N'en soufflez mot à personne, M. a horreur que l'on parle de ses maladies. Nous vous embrassons tous deux.

Alain Grandbois

¹ Du jeudi 27 au samedi 29 février 1964, se tiendra à l'Université Laval le second colloque de la revue *Recherches sociographiques*, organisé conjointement par les Départements de sociologie et d'anthropologie. Victor Barbeau présidera la séance du jeudi soir, consacrée à la «littérature comme expression de la société». Alain Grandbois présidera, quant à lui, la séance du vendredi matin portant sur quelques thèmes de la littérature canadienne-française et où Michel Van Schendel, Jean Filiatrault et Gilles Marcotte prendront successivement la parole. Les actes de ce colloque paraîtront sous le titre *Littérature et société canadienne-françaises* (Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau éd., Québec, Presses de l'Université Laval, 1964, 272 p.).

474. À Joseph Lacoursière¹Mardi, le 11 février 1964².

Monsieur Jos Lacoursière
Saint-Casimir

Mon cher Jos,

Je te remercie tout d'abord de t'être donné la peine de m'écrire et de m'avoir fait parvenir le mot de LeBlanc³.

LeBlanc est un garçon sympathique, mais fort indiscret. Il est venu me voir à quelques reprises. Je lui ai répété qu'une thèse sur la littérature ne ressemble pas à une enquête sur la vie intime et privée des gens. Mais il ne semble pas avoir compris. Et d'ailleurs, la plupart de ces titres, papiers, reçus, etc., ont été égarés ou détruits depuis longtemps. Ce qui n'empêche [pas] que si je les avais conservés, je ne les lui donnerais pas. Je te renvoie sa lettre.

Je ne crois pas aller à Saint-Casimir avant le printemps. Je n'ai pas de voiture. Mais si tu viens à Québec, ne manque pas de m'appeler, tu viendras prendre un verre à la maison, et nous bavarderons.

¹ Autographe. 2 f. (13.4 X 21.3 cm), encre bleue, écrit sur le papier à en-tête du *Musée de la Province*, non paginé (Collection privée, fonds Léopold LeBlanc). Joseph Lacoursière est alors notaire à Saint-Casimir de Portneuf, village natal de Grandbois. Le notaire de la famille Grandbois, au début du siècle, s'appelait Napoléon-Édouard Lacoursière.

² Alain Grandbois a d'abord daté cette lettre du 11 février 1934, année de son premier voyage en Chine. Nous corrigeons.

³ Dans une lettre datée du 17 janvier, Léopold LeBlanc tentait d'obtenir, auprès du notaire Lacoursière, des informations sur les dispositions testamentaires du grand-père paternel et sur celles du père d'Alain Grandbois. LeBlanc voulait ainsi vérifier les allégations voulant qu'Alain ait hérité d'une fortune considérable, fortune qui lui aurait donc permis de voyager tout au cours des années de l'entre-deux-guerres. Aucun détail ne fut divulgué par le notaire, qui adressa une copie de la lettre de Grandbois à Léopold LeBlanc (Fonds privé, Léopold LeBlanc).

Au revoir Jos, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois.

958 Ave Moncton Tél : 681-5545.

475. À Jacques Brault¹

Mardi, le 2 mars 1964.

Mon cher Jacques Brault,

J'ai de nouveau été très souffrant, de là mon retard. De là aussi que je n'ai pu vous adresser un poème inédit; il m'eût fallu comparer aux autres pour éviter les redites, etc., donc je vous adresse un poème déjà publié².

Cette photo est tout ce que j'ai pu trouver. Cela a l'air bien prétentieux!

J'espère que je ne suis pas trop en retard. Enfin, je prends le risque.

Bien amicalement, et merci.

Alain Grandbois

¹ Autographe, 2 f. (13 X 21.2 cm), encre bleue, écrit sur le papier à en-tête du *Musée de la Province*, non paginés (BNC, fonds Jacques Brault).

² *Le Droit* ne publiera aucun poème de Grandbois.

476. À *Jean-Charles Harvey*¹

Le 10 mars 64.

Mon cher Jean-Charles,

Je suis un homme un peu lent (mais j'ai été souffrant tout l'hiver).
Tu vois que je n'ai pas encore terminé mon service de presse et d'amitié.
Mais enfin, voici, tel que promis.

À bientôt,

Alain Grandbois

477. À *Jean-Charles Harvey*²

Québec, le 21 avril [1964].

M. Jean-Charles Harvey
Montréal

Bonjour. As-tu reçu un exemplaire numéroté de *Poèmes*? J'ai égaré
ma liste. Et puis j'ai été souffrant. Envoie-moi juste un mot.

Amicalement,

Alain Grandbois

958 Ave Moncton
Québec

¹ Photocopie (Fonds Jean-Charles Harvey. Archives de l'Université de Sherbrooke).

² Photocopie (Fonds Jean-Charles Harvey. Archives de l'Université de Sherbrooke).

478. À Guy Robert¹

Le 9 juin 1964.

Bonjour Guy Robert,

Je vous félicite de tout cœur pour votre récente nomination². Et elle me rassure. Je craignais en effet que vos multiples activités ne finissent par vous abattre. Vous avez sans doute la force d'abuser de vos forces, mais il y a certaines frontières qu'il est interdit de franchir.

Permettez-moi maintenant de vous remercier du livre que vous avez eu la gentillesse de m'adresser³. (Il y a déjà quelque temps!) J'ai vu que vous aviez été sujet à des attaques plutôt violentes. J'ai été rassuré quand j'ai encore vu, par la suite, que vous saviez vous défendre. Vous avez du cran. C'est du sport comme je l'aime⁴.

¹ Autographe, 3 f. (21.5 x 13 cm), écrits à l'encre bleue sur papier à en-tête du « Musée de la Province », numérotés 2 et 3 par l'auteur. On trouve en marge inférieure gauche du dernier feuillet un dessin de Grandbois représentant un nu de femme (BNQ, 378/21-28).

² En juin 1964, Guy Robert est nommé directeur du Musée d'art contemporain de Montréal, poste qu'il occupera jusqu'en février 1966.

³ Il s'agit de *Littérature du Québec* publié chez l'éditeur Déom (tome 1, 333 p.), qu'il fait parvenir à Grandbois en deux exemplaires.

⁴ Allusion à un article de Guy Sylvestre paru dans *Le Devoir* du 18 avril 1964, dans lequel l'auteur ne mâche pas ses mots à l'égard de l'ouvrage de Guy Robert, la *Littérature du Québec*. G. Sylvestre écrivait entre autres : « Ce volume n'est certes pas dépourvu de tout intérêt, au contraire : mais il nous donne une idée si incomplète du domaine qu'il entend explorer et révéler qu'il ne remplit que très mal la fonction qui doit être celle de ce genre de recueils. De plus, les textes liminaires de Guy Robert, qui ne sont d'ailleurs qu'un ramassis d'idées mal digérées, de concepts vagues et de définitions discutables parsemés de notations judicieuses et rédigées dans un jargon prétentieux, ne nous éclairent guère sur l'intention générale du projet non plus que sur les modalités de sa réalisation. » (G. Sylvestre, « L'auteur a lu : *Littérature du Québec*, tome I, de Guy Robert », *Le Devoir*, 18 avril 1964, p. 14). Quelques semaines plus tard, Guy Robert accordait une entrevue au journaliste Gaston Saint-Pierre du *Devoir*. À la question : « Quelle est votre réaction aux critiques que vous recevez ? », Guy Robert répondait : « Pour moi, c'est du sport. J'en fais, j'en reçois. On me reproche ma suractivité ? Les circonstances m'obligent à être actif. Les nombreuses commandes d'articles que je reçois, je les considère chacune comme un défi à surmonter. Je n'ai pas le mythe de la perfection. J'ai une conception rigoureusement expérimentale de l'expression, de l'écriture. Je n'ai pas plus de problèmes d'écriture. » (Gaston Saint-Pierre, « Guy Robert : " Il faut remplacer certains contextes par d'autres : j'ai choisi l'art " », *Le Devoir*, 9 mai 1964, p. 10)

Il y a dans votre poème¹ des passages magnifiques. Ma seule réserve, c'est qu'il soit trop riche, et que par là même certaines étincelles y perdent de leur éclat. N'allez pas surtout cesser d'écrire de la poésie. En somme, c'est le seul et vrai refuge. (Et seul maître à son bord.)

Enfin, vous voici au port d'attache. Je soupçonne bien que ce ne sera pas de tout repos, mais au moins vous pouvez concentrer vos énergies.

J'ai été encore très souffrant, et j'ai négligé toute correspondance.

Je vous remercie encore, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

479. À Gaston Miron²

Lundi, le 6 juillet 1964.

Mon cher Gaston Miron,

Je dois vous avouer tout de suite que j'ai été fort inquiet à votre sujet. Je ne vous l'ai pas écrit, cela aurait pu, peut-être, ajouter à votre propre inquiétude. Je parle ici de votre santé. Car pour la chose matérielle, je sais que vous pourrez toujours vous en tirer — toujours la santé, tout tourne autour de ce maudit moteur! — avec l'énergie et l'audace que je vous connais. Mais tentez cependant de suivre un peu votre régime. Non à la lettre, c'est impossible — et alors à quoi bon vivre — mais un peu. Ainsi, pour ma part, il y a déjà sept ans, un éminent professeur de Vichy me condamnait à mort, dans deux ans, c'est-à-dire que je devrais être mort depuis cinq ans, si je n'observais pas rigoureusement ses recommandations

¹ Guy Robert publiait dans *Littérature du Québec* un poème inédit intitulé « Neige de mai » (*Op. cit.*, p. 226-255).

² Autographe. 5 f. (14 X 21.5 cm), encre bleue. paginés de 2 à 5 (BNC, fonds Jacques Brault).

restrictives (cigarettes, sauces, gras, beurre, œufs, etc.) il me vouait définitivement à la biscotte, à la laitue sans vinaigrette, au topinambour tout nu, à la grillade sèche, il est inutile de vous dire, cher Gaston, que je n'ai rien fait de tout cela, j'ai mangé ce qui me plaisait, je ne me porte pas très bien il est vrai, mais j'ai 64 ans, et tout m'est assez égal (toujours à ce propos, si vous avez à boire dans vos fonctions, prenez des alcools purs, ou à peu près, tels que gin, scotch, rhum, mais *jamais*¹ de cocktails, ce que le Professeur appelait des «mélanges». Bref, si je me donne l'incongruité de vous écrire tout cela, et au risque de passer pour un cuisinier, c'est que vous me paraissez souffrir des mêmes maux que je ressens. L'ennui pour vous, c'est que vous êtes plus jeune que moi, que vous avez beaucoup d'années devant vous, «les miennes sont en arrière de moi», et qu'il vous faut par conséquent vous tenir debout.

Je vous félicite de votre nouveau directorat². Et je souhaite vivement que vos embarras d'argent se fassent moins cruels. J'irais probablement à Montréal au début de la semaine prochaine, et je m'empresserai de vous faire signe. [Quant] à la réédition de *Poèmes*, si vous avez trouvé mes conditions premières un peu rigoureuses, nous pourrions les réviser.

¹ Souligné par l'auteur.

² Miron travaille depuis peu à la Librairie de la Paix, située en face du théâtre Gesù, rue Bleury (Voir *À bout portant. Correspondance de Gaston Miron à Claude Haefly (1954-1965)*, Montréal, Leméac, 1989, p. 161).

Vous serez toujours le bienvenu chez moi. Ma femme M. vous adresse son bonjour amical.

*dans l'amitié de la poésie et de la vie*¹ (voir Gaston Miron).

Alain Grandbois

P.S.² Je suis présentement cousu de rhumatisme, et je peine à écrire. Veuillez ainsi excuser les fautes de calligraphie ou d'orthographe.

A. G.

480. À Victor Barbeau³

Le 2 octobre 1964.

Mon cher Victor,

Excusez-moi, j'ai eu un accident, côtes brisées, etc. Je dois garder la chambre et le lit. Il n'y a là rien de grave, mais c'est très douloureux, et je ne puis dormir. Bref, la saison débute mal.

Nos amitiés à vous deux.

Alain Grandbois

¹ Source non identifiée. Souligné par l'auteur.

² En marge gauche, Grandbois a dessiné le corps nu d'une femme.

³ Photocopie (BNC, fonds Jacques Brault).

482. À Robert Choquette¹

Le 19 novembre 1964.

Mon cher Robert,

Permetts-moi de venir te féliciter, tu me vois fort heureux de ta nomination². Les Canadiens de ton mérite, de ton talent et de ta distinction ne courent pas les rues. (Ceci dit sans aucune flatterie, ce n'est pas mon genre.)

Je suppose que tu connais un peu Bordeaux. J'y ai fait plusieurs séjours autrefois. C'est une ville assez secrète, mais que l'on apprend à beaucoup aimer. Et puis il y a la mer, tout près, et tu es son poète en quelque sorte officiel³!

Je te souhaite tous les succès, diplomatiques et autres. Veuille bien présenter mes hommages à Margot ta femme⁴.

Alain Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (11 X 14 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton, annoté au crayon noir. On trouve également dans le fonds Choquette de la BNQ une lettre de Marguerite Rousseau-Grandbois, ainsi qu'un poème de Robert Choquette lu lors des funérailles de Grandbois, enterré à Saint-Casimir de Portneuf le 21 mars 1975 (BNQ, 413/1. Ajout en 1990.

² Après avoir été nommé commissaire associé de la Commission du centenaire de la Confédération (1963-1964), Robert Choquette occupera le poste de Consul général du Canada à Bordeaux de 1964 à 1968.

³ Robert Choquette a publié *Suite marine. Poème en douze chants*, à Montréal, aux presses de La Société d'édition et de la librairie Paul Péladeau, en 1953. Cette édition était illustrée par Lomer Gouin. En 1976, il publiait *Suite marine (extraits)*, à Québec, aux Éditions Michel Nantel (349 p.), avec 6 eaux-fortes de Indira Nair. De R. Choquette, Alain Grandbois a lu sur les ondes de la B.B.C. de Londres, en 1936, le poème «À la mer» (Voir lettre à Marcel Dugas, datée 23 juin 1936).

⁴ Le 1^{er} avril 1937, Robert Choquette épousait Marguerite Canac-Marquis (décédée le 13 août 1994).

483. À Peter Miller¹

Québec, le 3 décembre 1964.

M. Peter Miller,
Toronto

Cher Monsieur,

Je dois tout d'abord m'excuser de ne pas vous avoir écrit plus tôt. C'est impardonnable de ma part. Mais j'ai été très souffrant, avec de trop courtes accalmies, depuis près d'une année. Rien ne m'intéressait plus, même la poésie. Et particulièrement la mienne. Vous comprenez certainement ces états puisque vous êtes poète!

Je dois vous dire maintenant combien j'aime votre traduction. C'est un tour de force. C'est une gageure, et vous l'avez remportée. Il est déjà difficile de traduire de la prose, alors, la poésie! Vous avez fait là un travail magnifique. Tout semble aisé, libre, spontané. Bref, on n'a nullement l'impression d'une traduction. Je vous en félicite vivement, et je vous en remercie de tout cœur.

Je me permettrai de vous adresser, ces jours prochains, un exemplaire de *Poèmes*, parus l'automne dernier, et dont je n'ai pas terminé encore, pour les raisons que je vous donnais plus tôt, le service de presse, de courtoisie et d'amitié. Je vous ferai parvenir aussi, par le même envoi, un recueil de nouvelles.

¹ Autographe, 3 f. (14 X 21.5 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette, non paginés. Enveloppe adressée à « Monsieur Peter Miller// Contact Press // 28 Mayfield Avenue // Toronto Ontario // Canada. Au verso de l'enveloppe, Peter Miller a écrit ce qui suit: « à Alain Grandbois cet exemplaire d'une «gageure» antérieure avec les amitiés de P. M. » (Université de Toronto, fonds «Contact Press»).

J'espère bien avoir le grand plaisir de vous rencontrer. Peut-être vous arrive-t-il parfois de passer par Québec. Dans ce cas, je serais fort heureux que vous communiquiez avec moi.

Encore une fois, merci, et veuillez me croire bien confraternellement
vôtre,

Alain Grandbois

Seriez-vous assez aimable de me faire parvenir, par Contact Press,
les exemplaires suivants :

Peter Miller
Louis Dudeck
Alain Grandbois
Hardbound (3x.)
Softbound (6 ex.)

Shifty Pattern (6 ex.)
The Transparent Sea (4 ex.)
Selected Pœms

Croyez-moi votre très obligé,

A. G.

484. De Peter Miller¹

M. Alain Grandbois
958 Avenue Moncton
Québec, Qué.

9 Ivor Road,
Toronto 12, Ont.

Le 7 décembre 1964.

Cher Monsieur Grandbois,

Je vous remercie de votre très aimable lettre, et de vos remarques si généreuses à l'égard de mes traductions de vos poèmes. Je suis fort content qu'elles vous plaisent, et je vous offre mes remerciements les meilleurs de votre permission pour les publier.

À mon avis, la poésie contemporaine du Québec est d'un intérêt passionnant; elle est beaucoup plus riche que la poésie des autres régions du Canada, et pour mon propre goût elle est plus rémunératrice [*sic*] que celle même de la France de ces années dernières. Il faut, il faut absolument traduire les plus grands de ces poètes, pour que leur œuvre puisse enrichir la vie littéraire du pays entier.

Parmi ces poètes je trouve (si vous me permettez, à moi qui suis tellement votre cadet, un jugement) que c'est vous qui montrez surtout l'essor, la grandeur et la vision d'un poète international ou plutôt supranational, en ne vous bornant pas à des questions régionales mais en chantant, à travers votre propre expérience, les déceptions ou les aspirations de l'humanité.

¹ Dactylographie. 1f. (22.5 X 28 cm), copie carbone, papier pelure de couleur verte. Ajout encre bleue. Peter Miller a noté l'adresse de Grandbois en marge supérieure (Université de Toronto, fonds «Contact Press»).

Vous êtes très généreux en nous donnant (à Contact Press) votre commande, et votre chèque, pour nos publications. Je vous enverrai les livres par un prochain courrier, et vous allez trouver les paquets, avec mes compliments, une autre traduction, celle du poème «Piedra de Sol (Sun-Stone)» du grand poète-diplomate mexicain Octavio Paz¹. J'espère que ce poème vous intéressera.

Merci, d'ailleurs, d'avoir pensé à m'envoyer vos *Poèmes* et vos nouvelles. J'attends leur arrivée avec un vif plaisir.

Je vous prie de bien vouloir noter que l'adresse officielle de Contact Press (dont je suis l'un des trois éditeurs) a changé dernièrement de 28 Mayfield Avenue à ma propre adresse à 9 Ivor Road, Toronto 12.

Si jamais j'ai la bonne chance de me rendre à Québec, je vais certainement profiter de votre invitation à vous visiter. Entre temps, je vous remercie de nouveau de votre gentillesse en m'écrivant, et je vous offre mes meilleurs vœux pour votre bonne santé, et mon espoir que vous allez vous intéresser de nouveau à votre propre poésie, qui est vraiment d'une beauté qui réjouit le cœur.

En toute amitié, votre

Peter Miller

¹ *Sun-Stone*. Toronto. Contact Press. 1963. 67 p. Ce livre fait partie de l'inventaire de la bibliothèque Grandbois déposée à Deschambault.

485. À *Fernand Ouellette*¹

Québec, le 9 février 1965.

Mon cher Fernand Ouellette,

Vous excuserez mon retard, j'ai été fort souffrant. Mais je tiens à vous remercier de l'envoi de vos poèmes². Je les aime beaucoup, et j'aurais aimé avoir fait certains d'entre eux. Votre titre est excellent, et s'adapte et se fond merveilleusement avec votre poésie.

Je vous souhaite tous les succès.

Bien amicalement, et à bientôt, je l'espère, cher poète,

Alain Grandbois

486. À *Jacques Brault*³

Lundi, le 22 février 1965.

Mon cher Jacques Brault,

J'ai reçu en effet une lettre de M. Piault⁴, des éditions Seghers, et je dois lui répondre par ce même courrier. Vous me voyez très heureux qu'il vous ait écrit à ce sujet. Mais... Mais il faudrait nous rencontrer, pour les choses que vous me demandez. L'ennui, c'est que je sors aujourd'hui même

¹ Autographe. 1 f. (10.7 X 13.9 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton. Enveloppe du Ministère des Affaires Culturelles, Musée du Québec, Québec, adressée à Monsieur Fernand Ouellette, 22 Terrasse Paquin, Pont-Viau P. Q. Cachet postal daté du 9 février 1965 (BNC. fonds Fernand Ouellette).

² *Soleil sous la mort* a été publié en 1965 aux Éditions de l'Hexagone (64 p.). Un exemplaire de ce livre, non découpé par ailleurs, a été retrouvé dans la bibliothèque de Grandbois déposée à Deschambault.

³ Autographe. 1 f. (9.7 X 13.9 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton (BNC. fonds Jacques Brault).

⁴ Cette lettre n'a pas été retrouvée dans le fonds Grandbois de la BNQ.

de l'hôpital, et que je dois y retourner dans une huitaine de jours, pour une intervention chirurgicale. Et je comptais partir pour l'Italie vers la fin de mars. Les médecins exigent du soleil! Bref, vous voyez que tout cela est assez compliqué, d'autant plus que vos cours ne vous laissent pas entièrement libre!¹ Cependant, et parmi tout cela, il me semble qu'il serait possible de nous voir. Il s'agit de communiquer. Tout-à-fait vôtre et amicalement,

Alain Grandbois

Tél : 681-5545

Je suis chez moi tous les matins — sauf l'hôpital — jusqu'à 1 hre.

487. À Jacques Brault²

Le 16 mars 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Je suis navré d'apprendre la mort de votre mère³, et veuillez accepter mes plus profondes sympathies — qui ne sont point du bout des lèvres —. Ce même malheur m'est arrivé, il y a déjà de nombreuses années, et je n'ai jamais pu m'en consoler⁴. Ce sont des blessures qui ne se cicatrisent pas. Je vous souhaite tous les courages.

¹ Jacques Brault enseigne depuis 1960 à l'Université de Montréal, d'abord au Département des études médiévales, puis au Département d'études françaises (jusqu'en 1996).

² Autographe, 1 f. (10.7 X 13.9 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Née en 1895, Émilienne Dagenais est décédée à Montréal le 23 février 1965.

⁴ La mère d'Alain Grandbois, Bernadette Rousseau-Grandbois (née le 7 octobre 1874) est décédée le 8 septembre 1944 (Voir lettre à Gustave Lamarche datée du 17 septembre 1949).

Pourriez-vous venir à Québec ce samedi, le 20? Nous pourrions établir une sorte de plan de travail. Je dois partir d'ici deux ou trois semaines, les médecins me l'ordonnent. De sorte que... Et quand devez-vous livrer le manuscrit? Je dois revenir en juin.

J'attends un mot de vous.

Amicalement,

Alain Grandbois

P. S. Je sors de l'Hôtel-Dieu. J'ai pu éviter l'intervention chirurgicale.

A. G.

488. À Jacques Brault¹

Québec, le 6 avril 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Si monsieur Roger Piauult vient à Montréal pour la Semaine du Livre, voulez-vous le saluer de ma part? Je lui ai écrit, lui disant que nous nous sommes vus et entendus. Je lui ai dit également que je tenterai de le voir à Paris, vers la mi-juin².

¹ Autographe. 1 f. (9.7 X 13.9 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton. Daté par Jacques Brault (BNC. fonds Jacques Brault).

² Le dernier voyage de Grandbois en Europe date de mai-juin 1965. Il séjournera alors, en compagnie de Marguerite, son épouse, en France, au Portugal et en Italie («Chronologie», *Poésie I*, *op. cit.*, p. 47).

Et maintenant, à bientôt. Nous nous reverrons à la fin de juin. J'ai relu vos poèmes hier soir¹. Je les trouve très beaux, et je vous félicite encore.

Amicalement,

Alain Grandbois

489. À Alfred Pellan²

[Printemps 1965?]

Une bonne journée, ou soirée, serait pour nous beaucoup plus profitable que dix échanges de lettres. J'ai horreur d'écrire (malgré que je sois écrivain), et je crois que tu m'as dit déjà la même chose. Enfin nous verrons.

Rien ne me plairait plus que d'accepter ton hospitalité, et d'aller chez toi passer un jour ou deux, cet été qui vient. Si ton invitation tient, ce serait tout-à-fait d'accord. Je te téléphonerai une semaine d'avance, de sorte que vous ne serez pas surpris, et si vous avez d'autres invités, tu n'auras qu'à me le dire.

¹ Jacques Brault publiait, en 1965, *Mémoire* (Montréal, Librairie Déom, coll. «Poésie canadienne», 79 p.), recueil qu'il dédicace à Grandbois : «Pour Alain Grandbois qui par son exemple m'a appris ce qu'est la poésie. Jacques Brault, 10/3[mars]/65».

² Brouillon de lettre, autographe, 3 f. (13.4 X 20 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette portant l'en-tête du *Musée de la Province*, paginés III à V. Les deux premiers feuillets manquent (BNQ, 204/9/25). Il s'agit là de la seule lettre adressée à Alfred Pellan, ce dont témoigne Madeleine Pellan elle-même : « Monsieur, Du poète, j'ai trouvé quatre ouvrages dédicacés et deux cartes de vœux. Aucune trace de lettres. À ma connaissance, les fréquentations ont été plutôt clairsemées. La communication a dû s'établir à un autre niveau. J'ai souvenir de brèves rencontres au hasard des mondanités caractérisées cependant par des marques d'affection et d'estime réciproques les plus chaleureuses. Aussi d'une soirée chez lui à Montréal avec sa femme Marguerite où était également présent le sculpteur Brunet et feu mon époux naturellement. Gadbois [*sic*] avoue lui-même dans une dédicace datant de juillet 1964 (*Avant le Chaos*, collection L'Arbre, Éditions HMH, 1964) et je cite : « pour Alfred Pellan et pour sa femme, souvenirs d'autrefois, avec mon amitié indéfectible, malgré mes longs silences... » (Lettre de Madeleine Pellan à l'éditeur, 30 octobre 1989).

L'automne prochain, je repars pour l'Europe, et peut-être aussi pour faire le tour-éclair du monde (par bateau, 4 ou 5 mois). Pas par avion, on ne voit rien par avion, l'Atlantique ça va, je l'ai fait quelquefois, mais pour un écrivain, ou pour un peintre, c'est tout-à-fait <mot illisible>!

Sois bien assuré, mon cher Freddy, que je suis un de tes meilleurs amis, parce que j'ai beaucoup d'estime pour ton très grand talent, et aussi parce que nous nous sommes rencontrés, il y a déjà 20 ou 30 ans, au [mot illisible] du Dôme.

(Le remercier pour son Pellan.)

[Incomplet et non signé]

490. À *Peter Miller*¹

Le 15 mai 1965.

M. Peter Miller,
Toronto.

Mon cher poète,

Ce tout petit mot pour vous dire bonjour. Je suis parti à la hâte de Québec. Je vous écrirai plus tard.

Mes hommages amicaux,

Alain Grandbois

¹ Carte postale 10.4 X 14.8 cm), encre bleue. Reproduction d'une «Vue de la première tour» du fort de San Marino Italie. Enveloppe adressée à « Monsieur Peter Miller // 9 Iron Road // Toronto 12 // Ontario Canada » (Université de Toronto, fonds «Contact Press»).

491. À Gaston Miron¹

15 mai 1965 [San-Marino]

Mon cher Gaston,

Les troupes sont en alerte. Bigre. Bonjour. Amitiés.

Alain Grandbois

492. À Jacques Brault²

[San-Marino, le 19 mai 1965]

Mon cher Jacques Brault,

Ce petit mot, de la plus petite république du monde. Il fait beau et doux. J'ai été très souffrant. Le soleil commence à réparer tout cela.

Je reviendrai au Canada vers la fin de juin, tel que convenu. Avec un peu plus de forces, je l'espère. Portez-vous bien, et je vous salue bien amicalement,

Alain Grandbois

¹ Carte postale (10.2 X 14.8 cm), encre bleue. Enveloppe adressée de San Marino à « Monsieur Gaston Miron // 4451 rue Saint-André // Montréal // Canada » (BNQ, 410/9).

² Carte postale (10.3 X 14.8 cm), encre bleue. Datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

493. À Guy Frégault¹

Le 27 mai 1965.

Santa-Margherita.
Monsieur Guy Frégault
Québec.

Mon cher Guy Frégault,

Je vous avais promis de vous adresser un mot, le voici. Ce n'est naturellement pas au sous-ministre, ni à l'académicien non plus que j'adresse ces quelques lignes², car la carte postale n'est guère protocolaire, mais à l'écrivain-voyageur.

Bref, jusqu'ici, ce fut un voyage *assez*³ merveilleux. Je dis assez, c'est une réserve que vous allez comprendre par la suite. Tout d'abord Lisbonne, où s'amorçait une petite révolution de palais. Sous le soleil, on ne peut prendre les révolutions très au sérieux, du moins ceux qui n'y sont pas engagés. J'ai rencontré durant ces quelques jours deux ou trois écrivains-poètes, dont l'un tout-à-fait remarquable. Mais il était traqué par la police de Salazar⁴, il lui fallait partir tout de suite, il est venu me demander quelqu'argent, très peu, il s'agissait pour lui de se réfugier dans un petit coin de campagne, il m'a dit qu'il me rembourserait dans deux ou trois semaines, je n'en croyais rien; à Rome, exactement dix jours après, je recevais une longue

¹ Cinq cartes postales (10.4 X 14.8 cm). encre bleue, paginées de I à V. Reproduction I: Chapelle Sixtine. *Le péché originel* Michel Angelo; II: vue de la première tour de la République de San Marino; III: panorama de la ville de Santa Becocci; IV: le port de Santa Margherita; V: la tour de Pise (BNQ, 203).

² De 1961 à 1966, Guy Frégault a occupé le poste de sous-ministre des Affaires culturelles de la Province de Québec. Il fut également un des membres fondateurs de l'Académie canadienne-française en 1944.

³ Souligné par l'auteur.

⁴ António de Oliveira Salazar (1889-1970) instaura la dictature politique au Portugal. Il fut au pouvoir pendant près de quarante ans, de 1928 à 1968.

lettre de lui, avec l'argent que je lui avais passé¹. Vous voyez, mon cher Guy, que le romantisme n'est pas mort à l'intérieur des parapets de la vieille Europe. Ni l'honnêteté!

Ensuite, pour nous (ma femme Marguerite et moi), ce fut une sorte de chassé-croisé en Italie. D'abord Rome. Le Vendredi-Saint, et Pâques. Je suis assez coriace, mais je dois avouer que j'ai été ému. Le midi de Pâques, il y avait bien 5 ou 6 mille personnes à Saint-Pierre du Vatican. Le Saint-Père² a parlé, et fort bien, pendant au moins une demi-heure. Sous une pluie agrémentée d'un petit vent glacé. Le lendemain, j'ai dû m'aliter avec une forte grippe, pour deux ou trois jours. Mais ne faut-il pas souffrir pour sa foi, que diable! (Je plaisante, mais tout cela était véritablement impressionnant.)

Ensuite encore, Florence, la belle d'autrefois, que je chérissais parmi toutes les villes de Toscane — quand j'habitais Cannes, j'y allais deux ou trois fois par année — déception immense, *ce bruit infernal, nuit et jour*³. Nous habitons un hôtel charmant, sur l'Arno, devant le *Ponte vecchio*. Impossible de fermer l'œil, ni le jour, ni la nuit. Et cette odeur d'essence et d'huile brûlée!

Et la grippe continuait.

Et puis un *dottore* m'a conseillé les sains rivages de l'Adriatique. Nous sommes donc allés à Rimini. Du soleil tout le jour. Au crépuscule, à la nuit, humidité et froid.

¹ Nous n'avons pu identifier cet écrivain dont parle Grandbois..

² Allusion à Paul VI, 260^e Pape (de 1963 à 1978).

³ C'est l'auteur qui souligne ici et dans la suite du texte.

Et la g. c.¹

Trois jours à San Marino. La plus petite et la plus ancienne république du monde. Dit-on. (Mais vous savez ça aussi bien que moi). Tout-à-fait exquis. Nuits très froides.

Et la g. c.

Retour vers la Méditerranée, avec arrêt à Pise pour trois ou quatre jours. La célèbre tour penche toujours. Je l'avais vue pour la première fois il y a 45 ans. Elle m'a paru plus malade. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion d'optique.

Et la g. c. Atténuée cependant.

Enfin nous sommes à Santa-Margherita. Il fait vraiment beau.

Et la g. disparaît peu à peu. Et voilà.

Je ne vous ai pas parlé de la splendeur de Rome, de la beauté de Florence, malgré ses odeurs et ses bruits, des musées, des œuvres d'art, de Michel-Ange, de Vinci, etc, et surtout de ces petites villes adorables engourdies sous le soleil, chacune possédant sa galerie de peintres, et célébrant sa gloire locale, parfois devenue une gloire universelle, vous connaissez encore tout cela.

La semaine prochaine, nous partons pour la côte française. Ensuite Paris, Londres, Montréal, Québec et le Musée.

Nous vous saluons bien amicalement, et veuillez présenter nos hommages à votre charmante femme.

Alain Grandbois.

C'est un petit croquis du port. Très mauvais. On ne peut dessiner avec un stylo. Et un journal sur les genoux en guise de chevalet.

¹ Pour la « grippe continuait ». Grandbois utilise également cette abréviation dans la suite du texte.

IV

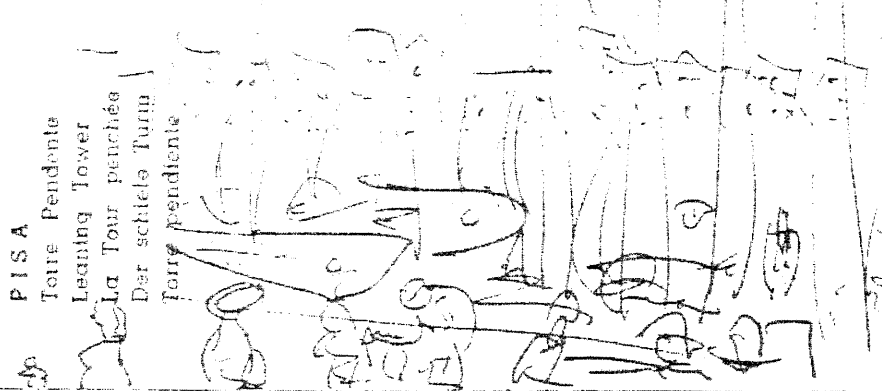
pour la Côte française, En route
Paris, Londres, Montréal, Québec,
et de Mexico.

Non, nos salons bien aimés,
et veuillez présenter nos bon-
nages à votre charmante

AL FOTOCOLOR
Kodak
LITHÉRIE

Stad Omvald Centre Capello-Huana

↓ C'est un petit avion de nos. Très maniable. C'est un
petit avion avec un pilote. Et un pilote me les
pour la ligne de l'écran.



PISA
Tour Pendante
Leaning Tower
La Tour penchée
Der schiefe Turm
Torre pendente

Ediz. G. S. - Pisa - Riproduzione vietata

Fac-similé: Carte postale à Guy Frégault, 27 mai 1965 (BNQ, 203).

494. À Jacques Brault¹

Le 8 juillet 1965.

Mon cher Jacques Brault,

Je vous remercie de votre lettre. J'y réponds un peu en retard, je ne suis arrivé à Québec que le 3 juillet.

J'ai rencontré M. Piault à Paris, qui m'avait invité fort gentiment à déjeuner à la Closerie des Lilas². Tout paraît s'arranger tel que convenu. D'autre part, je préférerais que vous veniez, comme vous me le dites, dans la troisième semaine du mois d'août. Et voici pourquoi. Peu avant mon départ de Paris, j'ai eu un accident de taxi, on m'a transporté à la clinique d'urgence de Lariboisière, où l'on a constaté par radiographie une fracture de l'os malaire(!)³, et deux fractures des côtes dorsales. De sorte que j'ai une joue tuméfiée, et que je suis corseté comme un vieux beau de la belle époque. Tout cela est pénible, et très douloureux. On m'a affirmé, si je suis bien sage — éviter les faux mouvements, etc. — que je serai en bon état d'ici deux ou trois semaines. (À mon âge, les fractures sont lentes à guérir.) Bref, et pour en revenir à des propos plus sérieux, j'aurai le temps de rassembler ce que vous m'avez demandé, de réunir des inédits et des photographies, etc., et je vous confierai la petite plaquette d'Hankéou.

M. Piault compte sur le manuscrit pour l'automne, afin de pouvoir éditer le livre au printemps 1966⁴. Ces dates me paraissent convenir. Qu'en pensez-vous? Écrivez-moi un petit mot. Et si par hasard vous passez par Québec avant le mois d'août, j'espère bien que vous me ferez signe.

¹ Autographe, 3 f. (13.9 X 21.5 cm). encre bleue. paginés 2 et 3 (BNC. fonds Jacques Brault).

² Célèbre café de la Rive Gauche. situé au 171 boulevard du Montparnasse.

³ Os de la joue (de la pommette).

⁴ En fait, le livre de Jacques Brault, *Alain Grandbois*, ne sera publié qu'en 1968.

Bien amicalement, mon cher biographe et confrère.

Alain Grandbois

495. *De Jacques Brault*¹

Le 15 août 1965.

Mon cher Alain Grandbois,

Me voici enfin revenu à Montréal, après un voyage aux États-Unis où j'ai cédé à deux de mes vices : fouiller dans les bibliothèques, regarder la mer, de loin, de près, la nuit, le jour.

Un ami, Claude Mathieu², écrivain, me propose de m'emmener à Québec, cette semaine ou la semaine prochaine, à mon gré. J'ai pensé que je profiterai de l'occasion pour aller vous voir et vous emprunter les textes et le matériel dont j'ai besoin pour compléter mon livre. Dites-moi le jour et l'heure qui vous conviennent, et je vous assure d'ores et déjà que votre choix sera le mien.

Gaston Miron me dit que Radio-Canada a déjà fait un film d'une demi-heure sur vous³. Que pensez-vous de ce film? Croyez-vous qu'on pourrait en tirer des photos propres à illustrer le livre?

¹ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue (BNQ, 204/9/13).

² Claude Mathieu (1930-1985) a collaboré à diverses revues, dont *Amérique française*, *Liaison*, la *Nouvelle Revue canadienne* et *Incidences*. En collaboration avec Jacques Brault et Richard Pérusse, il publiait un recueil de poèmes, *Trinôme*, en 1957 (Montréal, Éditions Jean Molinet, 57 p.).

³ En réalité, Jacques Brault fait allusion à l'enregistrement de l'émission *Présence de l'art*, présentée à Radio-Canada le 13 octobre 1963. Renée Larochelle s'entretient avec Grandbois. Maurice Dallaire récite quelques poèmes de Grandbois «illustrés par des danses de Suzanne Vaillancourt» (Voir Marguerite Béchar, «Au canal 2, dimanche : *Présence de l'art* rend hommage à la poésie et à Alain Grandbois», *le Devoir*, 11 octobre 1963, p. 6, et Nicole Charest, «La télévision : courir après les idées», *le Devoir*, 19 octobre 1963, p. 11).

Je compte toujours envoyer le manuscrit à Seghers cet automne, mais pour ce faire il me faudra mettre les bouchées doubles, dans les semaines à venir.

J'espère que vous vous rétablissez et que je ne vous ennuie pas trop avec toutes mes questions. Veuillez croire que l'amitié respectueuse que je vous porte n'a fait que s'accroître à l'occasion de ce livre que je prépare avec plaisir.

Je vous prie de présenter mes hommages à Madame Grandbois et de croire en ma fidèle amitié,

Jacques Brault
30, avenue Hazelwood
Montréal

P.S. Mon ami Claude Mathieu aimerait beaucoup vous connaître. Mais si vous préférez qu'il ne m'accompagne pas chez vous, il ne s'en formalisera aucunement.

496. À Jacques Brault¹

[18 août 1965]

Mon cher Jacques Brault,

Merci de votre lettre. Je ne suis pas encore tout-à-fait remis de mon accident. Cette chaleur très humide ne convient pas aux fractures.

La semaine prochaine me conviendrait davantage. Samedi le 28 vous irait-il? Mais je ne pourrai malheureusement pas vous loger. Je rencontrerai avec plaisir votre ami Claude Mathieu.

Je dois vous dire que M. Piault de Seghers compte sur le manuscrit pour octobre, il me l'a répété à plusieurs reprises. J'imagine que vous aurez à mettre les bouchées triples.

Bien amicalement, et à bientôt je l'espère.

Alain Grandbois

497. À Jacques Brault²

[22 septembre 1965]

Mon cher Jacques Brault,

J'ai reçu le cahier et les photos, et je vous en remercie.

Je n'ai pas retrouvé la photo de Mao, je l'avais pourtant avant mon départ pour l'Europe. Je l'ai peut-être apportée là-bas, donnée à un journaliste, je n'en sais rien. De toute façon, avec les oscillations de la politique actuelle, il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi.

¹ Autographe, 2 f. (13.5 X 21.2 cm), encre bleue, écrits sur papier à en-tête du *Musée de la Province*, non paginés. Lettre datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

² Autographe, 1 f. (10.7 X 13.9 cm), encre bleue, écrit recto verso. Lettre datée par Jacques Brault (BNC, fonds Jacques Brault).

Je vous ferai parvenir ce que vous m'avez demandé dans le cours de la semaine prochaine. Pour l'instant, je suis perclus de rhumatisme, j'ai peine à écrire lisiblement.

Et comment allez-vous, et comment votre travail avance-t-il?

Bien amicalement,

Alain Grandbois

498. À *Victor Barbeau*¹

Mercredi, [20] octobre [1965].

Mon cher enfant Victor,

Je vous répons tout de suite, si je ne le faisais pas, cela pourrait prendre un an ou deux, et comme les années, je présume, me sont comptées, etc., etc...

Venez-nous voir, je vous en prie, malgré la fermeture du Château². Il y a une petite chambre, chez moi, pour vous. Mar. me disait hier, précisément, que vous tardiez à venir faire votre visite annuelle à Québec.

Les feuilles sont splendides, le pourpre et l'or sont partout, il faut que vous vous dépêchiez, un jour d'orage avec vent et pluies peut détruire toute cette féerie.

À très bientôt, je l'espère. Secouez votre paresse (!). (Comme si c'était à moi de vous donner ce genre de conseils.)

Bonjour, et toujours mes très fidèles amitiés,

Alain Grandbois

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Les employés du Château Frontenac sont en grève depuis le 6 septembre 1965. L'hôtel rouvrira ses portes le 1^{er} novembre suivant.

499. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 29 décembre 1965.

Cher Alain Grandbois,

en premier lieu, avec toute mon amitié, je vous offre ainsi qu'à votre femme, suivant la parole de nos coins de pays : «une bonne et heureuse année» 1966.

Je sais que vous auriez aimé avoir à votre disposition des exemplaires de *Poèmes* à l'occasion des «Fêtes». Malheureusement, en dépit de mes efforts à cette fin, je n'ai pu en obtenir la réédition en décembre. C'est un peu toujours la même histoire avec l'imprimerie chez nous. Presque tous les éditeurs font imprimer à St-Hyacinthe (Yamaska). On allègue à propos de tout et du temps, une surcharge de travail, et il s'ensuit des délais plus ou moins longs. Misères et grandeurs de la «chose littéraire» – comme le raconte Bernard Grasset dans *L'Évangile de l'édition selon Péguy*².

Toutefois, nous en sommes aux deuxièmes épreuves. J'avais déjà relevé une faute de typo à la page 31. Et lors de mon passage chez vous, en novembre, vous m'avez dit que vous en aviez remarqué deux de votre côté. Je vous saurais gré de me les signaler; si vous pouviez le faire dans la semaine du 4 au 8 janvier, ça tomberait à point pour les troisièmes et dernières épreuves. Car j'aimerais bien que cette troisième édition paraisse vers le 20. Je vous ferai parvenir immédiatement après la sortie une douzaine d'exemplaires d'auteur.

Par ailleurs, je vous rappelle le *Alain Grandbois* de la collection «Poètes d'aujourd'hui» (Seghers). Jacques Brault a pratiquement terminé le texte de présentation et effectué le choix de poèmes et proses. Le manuscrit

¹ Autographe, 2 f. (21.3 X 27.7 cm), encre bleue, paginés 2 (BNQ, 204/9/26).

² Bernard Grasset a publié, en 1929, un ouvrage ayant pour titre *La chose littéraire* (Paris, Gallimard, 206 p.). En 1955, il publiera à Paris, chez André Bonne, un second ouvrage : *Évangile de l'édition selon Péguy* (363 p.).

devrait partir sous peu à l'intention de Piault et Seghers. C'est pourquoi je vous demande s'il vous est possible, d'ici le 15 janvier, de nous envoyer (à J. Brault ou à moi) un poème manuscrit, les deux poèmes inédits dont vous avez parlé, de même que cette photo de vous et de Mao T'sé Toung si vous la retrouvez¹.

J'irai peut-être à Québec vers le 15 janvier. À tout événement, je passerai un coup de fil vers le 10 janvier.

Encore une fois, bonne année; j'espère que vous êtes maintenant complètement rétabli de votre accident d'Europe; sinon que 1966 en efface toute trace. Comme je suis un Capricorne (8 janvier)², la saison m'est supposée être favorable, et il paraît que mes vœux et souhaits sont presque des oracles ou des ordres!!!

dans l'amitié de la vie et de la poésie,

Gaston M.

P.S. Je vous ai envoyé l'édition de Roland Giguère *L'Age de la Parole*³. J'espère que votre exemplaire est en bon état — car il s'en est trouvé hélas qui ne l'était pas. Dans ce cas, prévenez-moi. Merci.

¹ Alain Grandbois ne publiera qu'un seul poème inédit, «L'enfance oubliée» (*Alain Grandbois*, Paris, Seghers, p. 94). La photo de Mao T'sé Toung n'a jamais été retrouvée (Voir lettre à Jacques Brault datée du 22 septembre 1965).

² Gaston Miron est né le 8 janvier 1928, à Sainte-Agathe-des-Monts, comté de Terrebonne.

³ Roland Giguère publiait en 1965, dans la collection «Rétrospectives» des Éditions de l'Hexagone, *L'Age de la parole (poèmes 1949-1969)* (170 p.).

500. À *Guy Frégault*¹

[1966?]

Permettez-nous de venir vous offrir à vous et à votre charmante femme, nos meilleurs vœux de bonne et heureuse année. Et nous espérons avoir le grand plaisir de vous rencontrer bientôt.

Alain et Marguerite Grandbois

P.S. Ces souhaits sont plutôt tardifs. Mais j'ai été très souffrant durant toute cette période que l'on appelle «les Fêtes», célébrées par moi sur un lit de douleurs, ainsi que l'on s'exprimait du temps de Madame Desbordes-Valmore².

A. G.

501. À *Gaston Miron*³

Le 10 janvier 1966.

Mon cher Gaston Miron,

D'abord, à mon tour, mes meilleurs vœux, et que 1966 vous apporte au moins une partie de la moitié de ce que vous désirez, ce qui est énorme,

¹ Photocopie (Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Université d'Ottawa, fonds Guy Frégault. P-168/2).

² Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) est l'auteure, entre autres, d'un recueil de poèmes intitulé *Élégies et romances* et de nouvelles regroupées sous le titre d'*Élégies à pauvres fleurs*. Sa vie a été marquée par le drame de la perte de plusieurs de ses enfants et par l'abandon de son premier mari. En 1817, elle épouse le comédien Valmore, abandonne sa propre carrière d'actrice pour le suivre dans ses tournées et s'occupe de ses nombreux enfants, dont un seul lui survivra. À sa mort, Baudelaire affirma que « jamais aucun poète ne fut plus naturel » qu'elle (Claude Bonnefoy, *La Poésie française. Des origines à nos jours. Anthologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 224-225).

³ Autographe, 2 f. (14 X 21.5 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette, non paginés (BNQ, 410/9).

même si l'on désire peu. Vous me voyez enchanté d'apprendre que vous êtes «capricorne», et j'en profite immédiatement pour vous demander de me donner une petite place dans votre constellation, car depuis Noël, j'ai dû garder la chambre et le lit. Cet accident d'Europe, eh bien, j'ai remis ça, comme on dit dans les milieux distingués. J'ai fait un mouvement maladroit, et voilà. Les côtes d'un descendant d'Adam vieilli sont extrêmement fragiles.

J'ai reçu l'exemplaire de l'*Âge de la Parole*, il était en parfait état. Je vous en remercie. Vous faites de bien belles éditions, et je souhaite — voici Capricorne! — que vous publiiez vos propres poèmes, dans la même forme, en 1966.

J'espère bien vous voir à Québec sous peu. [Quant] à notre ami Jacques Brault, il semble voué aux calendes grecques, à l'an 2000, etc.

Je n'ai relevé qu'une autre faute de typo. Page 158, 3^{ème} ligne, bas de la page. «Nourisant» au lieu de «Nourrissant». Un simple courant d'R, en somme¹.

Je vous serre la main, et à très bientôt je l'espère.

Bien amicalement,

Alain Grandbois

¹ Alain Grandbois fait ici référence au vers suivant : «Nourrissant la revendication», extrait du poème «Rivages de l'homme» (*Poésie I, op. cit.*, p. 198).

502. À Victor Barbeau¹

Vendredi, le 4 février 66.

M. Victor Barbeau,
Montréal.

Mon cher enfant, que faites-vous, que devenez-vous? Vous aviez pourtant l'habitude de venir à Québec en cette saison! Nous vous attendions, M. et moi. Reprenez-vous, et venez.

Je dois vous avouer que j'ai été très souffrant depuis quelques semaines. Cela va mieux.

Nos amitiés à Lucile et à vous.

Grand-papa

p.c.c.²

Alain Grandbois

503. De Jean-Guy Pilon³

Le 25 février 1966.

Monsieur Alain Grandbois
958 avenue Moncton,
Québec, P. Q.

Cher Alain Grandbois,

Je viens de découvrir avec stupéfaction dans les dossiers de *Liberté* — et je m'en excuse, même si ce n'est pas moi qui avais ces dossiers en mains

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Abréviation de «Pour copie conforme».

³ Dactylographie, 1 f. (21 X 27.7 cm) sur papier à en-tête de la revue *LIBERTE* case postale 97, station H — Montréal, Canada. Signature à l'encre verte (BNQ. 204/9/29).

— un très beau texte que vous avez écrit, il y a, je pense, assez longtemps en préface aux *Lettres d'une religieuse portugaise* et qui n'a jamais été publié.

Je vous demande ceci :

A. Accepteriez-vous que nous nous en servions, à Radio-Canada, au cours d'une émission spéciale d'une heure, en préface justement, à un choix de lettres de la religieuse portugaise? Pour l'utilisation de ce texte à la radio, je puis vous proposer un cachet de \$100.

B. Accepteriez-vous que nous publiions ce texte dans *Liberté* après, évidemment, que l'émission soit diffusée? Et j'aimerais qu'elle soit diffusée bientôt, c'est-à-dire en avril par exemple¹.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir me répondre rapidement.

D'autre part, je vous transmets sous pli votre texte; peut-être voudrez-vous le revoir, y apporter quelques modifications de détail ou alors me dire que vous n'avez pas à le retoucher, ce qui est bien mon opinion.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Jean-Guy Pilon

504. À Gaston Miron²

Québec, le 16 août 66.

Mon cher Gaston Miron,

Pas de veine pour les poètes, vous m'apprenez que vous avez été malade, eh bien moi, je me suis offert une charmante villégiature de plus

¹ Ce projet ne se réalisera finalement que l'année suivante, soit en 1967. Le texte de Grandbois sera diffusé dans le cadre de la série «Documents», le 17 février 1967. Il paraîtra dans le numéro de mai-juin de la revue *Liberté* (n° 51, 1967, p. 6-11).

² Autographe. 3 f. (12.8 X 20.4 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette. Seul le second feuillet est paginé 2. En marge inférieure du dernier feuillet, l'auteur a esquissé un squelette à côté duquel il a ajouté la note suivante : «l'homme coupé en deux» (BNQ. 410/9).

d'un mois à l'Hôtel-Dieu de Québec, à la suite d'un stupide accident qui a causé une fracture de la colonne vertébrale, laquelle a failli me faire perdre complètement et définitivement l'usage de mes jambes. (Je m'excuse de mon écriture, je suis au lit et c'est la première lettre que j'écris depuis sept semaines.) Je recommence à marcher, dix pas, quinze pas, trois ou quatre fois par jour, à cause de l'ankylose possible, prétendent les petites Esculapons qui me soignent. L'ennui, c'est que c'est extrêmement douloureux, et je ne puis dormir quelques heures sans l'aide de puissants soporifiques.

Venez me voir quand vous passerez à Québec. Peut-être devrais-je vous recevoir au lit, comme Louis XIV.

Je suis heureux pour le 3^{ème} tirage, et je vous remercie.

Continuez-vous de brûler la chandelle par les deux bouts? C'est la chose la plus captivante du monde, tant que l'on peut tenir.

Au sujet de Guy Sylvestre, ça va, si vous êtes d'accord¹.

Amicalement,

Alain Grandbois

¹ Guy Sylvestre prépare alors, en collaboration avec H. Gordon Green, une anthologie de poètes et écrivains canadiens. Deux poèmes de Grandbois seront retenus : «Parmi les heures» et «Fermons l'armoire», extraits du recueil des *Iles de la nuit*, et paraîtront donc l'année suivante dans *Un siècle de littérature canadienne/ A Century of Canadian Literature* (Montréal/ Toronto, HMH/ Ryerson Press, 1967, p. 252-256).

505. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 5 septembre 1966.

Cher Alain Grandbois,

Ce que vous me dites de votre nouvel accident — et de ses suites désagréables et douloureuses — m'a vraiment attristé. J'espère que vous allez mieux maintenant. (Tenez-moi au courant.)

Nous venons tout juste de recevoir le troisième tirage des *Poèmes*. Ça tombe en plein pour la rentrée. Je vous ai fait tenir un exemplaire — par courrier séparé. Cette semaine, je vous enverrai une douzaine d'exemplaires, afin que vous puissiez en disposer quand vous en aurez besoin.

Je n'ai, à proprement parler, pas pris de vacances. Cependant, j'ai fait un voyage de cinq jours à New York, fin juillet. J'en étais à ma première visite et ça m'a assez impressionné. (Je vous en reparlerai.) Par ailleurs à quelques reprises au cours de l'été, je me suis fait le mentor de quelques écrivains français de passage à Montréal.

Beaucoup de projets d'édition pour la saison qui vient (en dépit du marasme général dans ce domaine au Québec, présentement.) Je rencontre Rina Lasnier demain, en vue de deux rééditions (*Echelles* et *Présence de l'Absence*)². Enfin, cinq nouveaux recueils paraîtront d'ici janvier, d'auteurs de la maison et nouveaux.

Voilà pour le front intérieur. Encore une fois, je ferai un saut de quinze jours en Europe (du 20 sept. au 5 ou 6 oct.), étant de nouveau délégué des Éditeurs canadiens à la Foire de Francfort. (Ça, ce sont mes vacances!)

¹ Autographe, 1 f. (21.3 X 27.5 cm), encre noire. écrit recto verso (BNQ, 204/9/26).

² *Echelles* est d'abord paru aux Éditions du Bien Public de Trois-Rivières, en 1950 (149 p.), et *Présence de l'absence* aux Éditions de l'Hexagone en 1956 (67 p.).

Je viens de lire, en manuscrit, une étude du critique français Michel Bernard sur la littérature canadienne¹. Au chapitre de la poésie, il vous consacre une étude très importante où il démontre que toute la jeune poésie découle de votre œuvre. (C'est aussi mon avis.) J'espère que ce manuscrit sera publié; en tout cas, j'ai donné mon approbation à l'éditeur.

Jacques Brault a fait parvenir à Seghers son étude d'introduction pour la collection «Poètes d'aujourd'hui». À Francfort ou à Paris, je verrai où ils en sont à ce sujet².

J'ai bien peur de paraître encore velléitaire, mais encore une fois : je finirai bien par arriver à Québec un de ces jours. — Meilleur souvenir à votre femme.

Amitiés,

Gaston M.

506. À Gaston Miron³

Québec, le 15 septembre 1966.

Mon cher Gaston Miron,

J'ai reçu l'exemplaire de *Poèmes* et je vous en remercie. Je ne cesse d'en admirer la forme matérielle, et je ne suis pas sans deviner quels efforts et quel travail — avec les moyens du bord! — cela a dû vous coûter. On ne

¹ Le manuscrit de ce livre ne fut jamais publié. Michel Bernard est l'auteur de *Le Québec change de visage*, ouvrage paru chez Plon, à Paris, en 1964 (217 p.).

² Depuis 1963, jusqu'en 1969, Gaston Miron sera le représentant et l'agent littéraire des Éditeurs canadiens-français à la Foire internationale du livre, tenue chaque automne à Francfort, en Allemagne (sauf en 1967).

³ Autographe, 2 f. (12.6 X 20.1 cm), encre bleue, non paginés (BNQ, 410/9).

fait pas mieux en Europe. J'attends cette douzaine, elle est déjà promise à des parents et amis.

Vous n'aurez sans doute pas le temps de venir à Québec avant votre départ. Mais je compte sur vous dès votre retour. Vous me raconterez Francfort et Paris. Si vous rencontrez Pierre Emmanuel¹, rappelez-lui mon bon souvenir, Henri Pichette², dites-lui que je suis *maintenant contre*³ toute guerre, et Madame Clara Malraux⁴, que j'ai été fort affecté d'apprendre la mort de Claudie de Port-Cros⁵.

Je vous souhaite le meilleur des voyages.

Alain Grandbois

Ne vous en excusez pas. Nous sommes tous des velléitaires. Et c'est heureux pour notre équilibre mental. Car si nous commençons de faire tout ce qu'un jour nous nous sommes proposés de faire, nous deviendrions tous dingos.

Ma santé ne s'améliore guère. Je souffre beaucoup, seuls des barbituriques me procurent un bout de sommeil. Mais ils me laissent hébété

¹ Lors d'une première conférence à la Salle des Compagnons de Montréal, en 1951, Pierre Emmanuel faisait l'éloge d'Alain Grandbois. Par la suite, il prononcera plusieurs autres causeries sur Alain Grandbois à la radio de Radio-Canada (Archives de Radio-Canada). Dans *Liberté 60*, consacré à Grandbois, Pierre Emmanuel faisait paraître un texte intitulé «Le droit à l'universel» (Montréal, n^{os} 9, mai-juin 1960, p. 154-155).

² Alain Grandbois a sans aucun doute rencontré Henri Pichette à l'automne 1958. Miron relate, de son côté, sa rencontre avec Pichette dans une lettre à Claude Hæffely, datée du 21 octobre 1958 : «le passage à Montréal du TNP m'a fait connaître Henri Pichette [...] Ce fut pour moi très enrichissant. Il est socialiste et militant, je le suis; nous avons tout de suite fraternisé.» (*À bout portant*, Montréal, Leméac, 1989, p. 108)

³ Souligné par l'auteur.

⁴ Clara Goldschmidt (1897-1982) épousa André Malraux, à Paris, le 21 octobre 1921. Ils divorceront en 1947.

⁵ Marceline Jeanne Gaffet (également connue sous le nom de Claudie Balyne) est décédée à Hyères, le 26 mars 1966. Elle est enterrée à Port-Cros.

plus que de raison, et quelque peu amnésique. Ainsi va la vie, la fin de la vie. Mais prenez un peu soin de vous. Car vous ne faites que la commencer vraiment.

A.

New York est une ville étonnante. Mais pour moi, maintenant, ce n'est plus qu'un autre fruit défendu¹.

507. De John Glassco²

Foster, Qué.
Le 23 novembre 1966.

Monsieur Alain Grandbois
958 avenue Moncton
Québec Qué.

Monsieur,

On m'a demandé d'aider le Dr A. J. M. Smith à rédiger une petite anthologie de la poésie canadienne en français et en anglais, qui sera publiée dans un numéro spécial de *Pœtry : Australia* ce printemps.

Je vous prierais donc de bien vouloir me faire parvenir deux ou trois poèmes inédits (pas plus longs que 60 vers chacun), afin que je puisse en

¹ Ces propos rappellent ce que Grandbois disait de New York dans *Visages du monde* : «Vous aimez sans doute New York! Je l'aime beaucoup moi aussi. Mais pour une quinzaine de jours. [...] Car la vie, qui est toujours plus courte que nous l'imaginons, semble encore plus courte à New York qu'en aucun autre endroit de la terre. C'est que, comme s'exprimaient nos grands-mères, on y brûle plus qu'ailleurs la chandelle par les deux bouts». (*Visages du monde, op. cit.*, p. 245)

² Dactylographie, 1 f. (21.5 X 28 cm), signé à l'encre bleue (BNQ, 204/9/18). En 1962, John Glassco (1909-1981) publiait *Complete poems of Hector de Saint-Denys Garneau* (Ottawa, Oberon Press, 172 p.). *Memoirs of Montparnasse*, son autobiographie, paraît en 1970 (Toronto; New York : Oxford University Press, 241 p.). Glassco raconte dans ce livre quelques-unes des années passées à Paris, au cours de l'entre-deux-guerres, de ses rapports avec les milieux littéraires de l'époque, sa vie amoureuse, etc. La revue *Ellipse* consacrera, en 1974, un numéro spécial à John Glassco et à Alain Grandbois (n^{os} 14/15).

choisir un pour ce numéro de la revue littéraire la plus importante d'Australie. Je crois qu'une petite somme sera payée pour chaque poème accepté.

Puis-je espérer recevoir de vos nouvelles dans un avenir rapproché?

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

John Glassco

John Glassco
Foster
Qué.

508. À *John Glassco*¹

Québec, le 1^{er} décembre 66.

Monsieur John Glassco
Foster
Québec

Monsieur,

Vous trouverez ci-inclus deux poèmes pour cette revue d'Australie dont vous me parlez².

Puis-je espérer que vous me ferez parvenir une copie de cette revue?

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton,
Québec

¹ Autographe. 1 f. (10.8 X 14 cm). encre bleue. écrit recto verso (ANC. fonds «Poetry Australia». John Glassco. MG30. D163. vol. 14).

² Il s'agit des poèmes «Te souviens-tu» (*Poésie II. op. cit.*, p. 123-124) et de «Poème (Cependant demain)» (*Poésie I. op. cit.*, p. 301-302). John Glassco a retenu le second poème de Grandbois. «Poème (Cependant demain)» (*Poetry Australia*, n° 16, juin 1967, p. 35).

509. À *Jacques Brault*¹

Le 5 janvier 1967.

Mon cher Jacques Brault,

Ces vœux que je vous apporte pour le Nouvel An sont un peu tardifs, mais la maladie m'a empêché de le faire plus tôt.

Donc, bonne et joyeuse année.

Alain Grandbois

510. À *Gaston Miron*²

Le 5 janvier 1967.

Merci pour le tout. Vous excuserez ce retard, j'ai été et je suis encore très souffrant, j'ai l'impression, si je m'en tire, et je n'y tiens pas tellement, que cela sera difficile, long, et superbement ennuyeux.

Je vous verrai avec joie quand vous pourrez venir à Québec.

Et puis, mes meilleurs souhaits de bonheur et de réussite.

Enfin, vous allez publier vos poèmes. J'en suis très heureux.

Alain Grandbois

¹ Carte de souhaits (10.4 X 15.3 cm), encre bleue (BNC, Jacques Brault).

² Carte de Noël (14.6 X 23.3 cm), encre bleue (BNQ, 410/9).

511. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 14 janvier 1967.

Cher Alain Grandbois,

vos souhaits me sont arrivés le jour de mon anniversaire de naissance: j'ai été très heureux de cette coïncidence.

je l'espère très affectueusement, je suis même sûr que les mois prochains vous vous rétablirez et retrouverez une forme à faire envie. «Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron», dit Nerval²; je crois qu'il parle pour tous les poètes. C'est curieux, votre pessimisme disons, ou indifférence, au chapitre de votre santé, me le fait croire; on dirait, pour l'avoir éprouvé moi-même, qu'il se produit à notre insu une mobilisation générale de nos ressources, ne fut-ce que pour nous faire «enrager», ou contrarier dans nos prévisions, pour nous faire admettre que c'est elle, la vie, la plus forte! (Ce qui m'embête, c'est de devoir, en même temps, vous voir souffrir; et vous souhaiter de traverser cette souffrance pour reprendre votre santé. Sacré paradoxe! Personnellement je déteste la souffrance physique, et pourtant je dois m'en accommoder. J'ai beaucoup plus d'endurance pour la souffrance que l'on qualifie de «morale».)

vous trouverez, ci-joint, un cachet pour la lecture d'un (ou deux?) poème, sur les ondes de Radio-Canada au cours de décembre; il vous revient en entier³.

Jacques Brault a fait parvenir son étude-présentation à Seghers, avant les Fêtes, pour la collection «Poètes d'aujourd'hui». Par ailleurs,

¹ Autographe. 2 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue. non paginés (BNQ. 204/10/27).

² Extrait du poème «El desdichado» de Gérard de Nerval, paru dans *Les Chimères* (*Œuvres*, H. Lemaître éd., Paris, Garnier, 1958, p. 693).

³ Suite à la diffusion de l'émission radiophonique «Des livres et des hommes», diffusée sur les ondes de Radio-Canada le 27 décembre 1966. Interviewé par Gilles Marcotte, Alain Grandbois parle des *Voyages de Marco Polo*.

Roger Piault, le secrétaire général, m'a fait savoir que le livre devrait paraître pour l'Expo — donc dans deux mois, trois au plus¹. J'ai bien hâte. Et j'imagine que vous aussi, depuis le temps que c'est en marche! Ce sera un événement poétique à l'échelle mondiale. J'ai bien hâte.

je vous tiens au courant.

je termine en vous priant, cher Alain, de transmettre à votre femme mes meilleurs souvenirs,

et à très bientôt je l'espère, à Québec.

avec mon amitié et mon admiration, toujours.

Gaston Miron

512. À *Gaston Miron*²

Québec, le 26 janvier 67.

Mon cher Gaston Miron,

Vous me faites sourire avec votre généreuse assertion que je vais retrouver une «forme à faire envie»³! Envie à qui? Au pithécantrophe? Mais je vous remercie tout de même. C'est très gentil à vous.

La vie est sans doute la plus forte, et jusqu'à la dernière convulsion même. Mais je n'apprécie pas outre mesure les formes très douloureuses que prend cette force dans ma situation actuelle. Je l'ai adorée, cette vie, mais cet état d'invalidé souffrant — et pour qui, pour quoi souffrir! — ne m'affole pas précisément. D'autant plus que je ne me fais aucune illusion.

¹ Il s'agit de l'Exposition Universelle de Montréal.

² Autographe. 2 f. (12.7 X 19.6 cm), encre bleue, non paginés. En marge inférieure du second feuillet. Grandbois a dessiné le profil d'une femme nue (BNQ, 410/9).

³ Voir lettre de Gaston Miron datée du 14 janvier 1967.

Les jeux sont faits, ou à peu près, et je dis banco. Merci pour le chèque, j'espère que je vous reverrai bientôt.

Alain Grandbois

P.S. J'ai reçu un mot de Jacques Brault¹. Je vais lui répondre incessamment. Une lettre par jour suffit à ma léthargie. (Ici, j'exagère. Cela ferait 365 lettres par année, sans compter les bissextiles. Je n'en ai pas écrit autant de toute ma vie.)

Et, mon cher Gaston, il n'y a pas d'événement poétique à l'échelle mondiale. À cette échelle, il ne peut y avoir de possible que les mini-jupes, le yé-yé, les révolutions peut-être, l'Expo de Montréal, peut-être, et très assurément la profonde sottise humaine.

A. G.

513. À René-Philippe Landry²

[29 janvier 1967]

Bonjour jeune homme. Je sympathise avec toi, et ce d'autant plus que je suis à peu près immobilisé moi-même. Mais tu as des ressources, pour te distraire en attendant la guérison complète, celles de te réciter les poèmes de Victor Hugo. Il me manque cela.

Bonjour, et à bientôt.

Alain G.

¹ Ce «mot» n'a pas été retrouvé dans le fonds Grandbois de la BNQ.

² Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

514. À Victor Barbeau¹

Le 24 [février?] 67.

Mon cher Victor,

Voici la procuration, que vous aurez à temps si les postes de Sa Majesté remplissent leur devoir.

Ma santé a été extrêmement mauvaise durant ces dernières semaines, jours et nuits très douloureux. Petit état de neurasthénie. Marc Aurèle² n'a plus aucun pouvoir. Peut-être me mettrai-je à Tintin³!

Nous vous embrassons.

Alain Grandbois

515. À Gaston Miron⁴

Le 28 février 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Êtes-vous souffrant? Ou en voyage? Ou ma lettre vous a-t-elle fâché? Dans ce dernier cas, j'en serais désolé. J'étais de fort mauvaise humeur quand je vous ai écrit, je n'avais [pas] dormi depuis des jours.

¹ Photocopie (BNC. fonds Jacques Brault).

² Empereur romain, de 161 à 180, également reconnu comme un habile administrateur. Marc Aurèle (121-180) protégea les arts et les lettres. Il a laissé un recueil de *Pensées*, sorte de journal orienté vers un stoïcisme pratique.

³ Héros des bandes dessinées du créateur belge Hergé, pseudonyme de Georges Remi (1907-1983) (Voir Thierry Smolderen et Pierre Sterckx, *Hergé : portrait biographique*, Tournai, Casterman, 1988, 457 p., ill. Post. de Michel Serres).

⁴ Autographe, 3 f. (13.7 X 21.4 cm), encre bleue, écrits sur le papier à en-tête du *Musée du Québec*, paginés 2 et 3. Sur le troisième feuillet, Grandbois a esquissé le dessin d'une femme (BNQ, 410/9).

Je vous ai un peu attendu toutes ces dernières fins de semaines. Je me remets très lentement. Je souffre encore beaucoup. J'ai une montagne de lettres – en retard – à écrire, et je ne sais par quel bout commencer.

Re. l'Achéron¹, voici Horace, Odes 1.3. Je vous transcris ces quelques lignes, pour mon plaisir. Vous les connaissez peut-être. Cela peut sembler un peu cuistre, mais il faut bien se distraire.

«Dans son audace à tout braver, l'espèce humaine se rue, sacrilège, à travers l'espace défendu; dans son audace, le fils de Japet a, par ruse néfaste, apporté le feu aux nations. Une fois le feu dérobé au séjour éthéré, la Faim, la cohorte inconnue des Fièvres se sont abattues sur la terre; et l'inévitable Mort, jadis tardive et lointaine, a pressé son allure. Dédale s'est risqué dans le vide des airs sur des ailes refusées à l'homme. L'effort d'Hercule a forcé l'Achéron. Rien n'est trop ardu aux mortels; il n'est pas jusqu'au ciel que nous ne visions dans notre folie; et par notre crime nous ne permettons pas à Jupiter de déposer ses foudres irritées.»²

Ne croyez-vous pas qu'il y a deux mille ans, les gens savaient écrire aussi bien (!) qu'aujourd'hui?

Eh bien, bonjour, et j'espère vous revoir bientôt.

Amicalement,

Alain Grandbois

¹ Voir lettre de Gaston Miron datée du 14 janvier 1967.

² Les traductions d'Horace étant fort nombreuses, nous n'avons pu identifier la source exacte de cette citation que fait Grandbois. Le passage cité se retrouve cependant bel et bien dans le Livre 3 des *Odes*.

516. À Jacques Brault¹Le 1^{er} mars 1967.

Mon cher Jacques Brault,

Merci pour votre bonne lettre du 16 janvier. Me voici encore en retard. J'ai été très souffrant, incapable de tracer une ligne.

Je vous envoie un petit poème, j'ai tenté de l'écrire avec de l'encre de Chine (noire) je n'ai réussi qu'à me tacher les doigts et à éclabousser mes feuilles de papier². Donc.

Je vous envoie aussi ces deux photos. S'il était possible, j'aimerais que ma femme M. paraisse à mes côtés³. Pourriez-vous me les renvoyer? Et peut-être est-il trop tard!

Quand aurais-je le plaisir de vous voir à Québec? Pour ma part, je ne puis songer à quitter mon appartement, et cela pour un temps que j'ignore, et que le médecin semble ignorer aussi.

À bientôt je l'espère.

Amicalement,

Alain Grandbois

¹ Autographe. 2 f. (14 X 21.5 cm). encre bleue. paginés 2 (BNC. fonds Jacques Brault).

² Un fac-similé de cette transcription manuscrite paraîtra dans l'ouvrage de Brault (1968. p. 94).

³ Cette photographie de Grandbois, accompagné de Marguerite Rousseau, aura été prise à Cannes en 1960 et sera reproduite dans *Alain Grandbois* (*Op. cit.*, p. 96).

517. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 24 mars 67.

Cher Alain Grandbois,

vous savez bien que toute lettre de vous me fait chaud au cœur, même s'il vous arrive de me décocher quelques traits de scepticisme (avec humour) au sujet de la certitude que j'entretiens de votre retour à la santé. Surtout que c'est maintenant Pâques, ce qui signifie pour moi la fin de cet hiver (si long!), enfin le printemps. Je récidive : ce qui me confirme dans mon intuition, ce que j'admire en vous dans le cours de ces suites fâcheuses & douloureuses à vos accidents, c'est votre humour d'une part, cette manière de tenir à distance & à votre merci ce qui vous menace — et d'autre part, sous le couvert d'une feinte qui consent à la fatalité, dans votre for intérieur un irréductible non-consentement aux forces qui nous veulent terrasser, un refus qu'il revient à vous de rompre ou de ne pas rompre. Je crois qu'un grand poète s'écrit toujours «à l'avance». Or tout cela est clairement inscrit dans votre beau poème (*Rivages de l'homme*) intitulé : «Demain seulement»².

quant à moi, j'ai été, particulièrement en janvier, affecté par mes maux d'estomac. Quel curieux mal : pas d'ulcères, mais une inflammation chronique de la partie supérieure de l'estomac & de l'œsophage (ce qui s'appelle une «œsophagite»). Ce mal a pour effet de me vider de toute énergie — douleurs lancinantes, brûlures à me faire tordre, régurgitation, répercussion sur le rythme cardiaque. Les médecins me conseillent un séjour à l'hôpital pour un examen approfondi & un traitement (voire opération) suivant l'étendue des dégâts — je traîne cette histoire depuis dix ans. En attendant, je suis un régime sévère, non sans quelques accroc

¹ Autographe, 3 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue, paginés 2 et 3 (BNQ. 204/10/27).

² Voir *Poésie I. op. cit.*, p. 178-180.

(comme le dit une sentence de Brecht : «Dans la règle, découvrez l'abus; dans l'abus, découvrez la règle»¹).

pour le reste, je suis dévoré par toutes sortes de petits travaux & de petites occupations, la plupart non lucratifs, ce qui n'arrange guère l'état de «mes finances». Enfin, je finis tant bien que mal, plutôt modestement, par joindre les deux bouts.

je vous joins une page du journal *Les lettres françaises*, que dirige Aragon. Lacôte critique l'attitude & le choix de de Boisdeffre qui vient de publier une *Anthologie de la poésie française/ de Baudelaire à nos jours*. Non seulement conteste-t-il le choix des poètes du domaine canadien, mais, sur le plan plus vaste de l'ensemble, il déplore de grandes omissions, dont certains grands initiateurs, comme Tzara, Reverdy, Grandbois, Deguy². Je n'avais donc pas tort de vous dire, dans une précédente lettre³, que la parution d'un Alain Grandbois dans la collection «Poètes d'aujourd'hui», constituera un événement de portée universelle, obligeant à une révision des valeurs de l'ensemble de la poésie française!

aux dernières nouvelles – j'ai reçu une lettre de Piauult voici trois semaines – le livre est en voie de réalisation⁴. Ils ont en main les documents

¹ Gaston Miron cite de mémoire la pièce de Bertold Brecht ayant pour titre *l'Exception et la règle*. Le passage exact se lit ainsi : «Discernez l'abus dans ce qui est la règle/ Et là où vous avez discerné l'abus/ Trouvez le remède!» (*Théâtre complet*, Paris. L'Arche, 1974, tome 3, p. 30).

² C'est Gaston Miron qui souligne. Dans *les Lettres françaises*, René Lacôte écrivait : «Puisqu'il a plu à Pierre de Boisdeffre de grouper spécialement les poètes de toutes les nations francophones, sa tendance, dans le raccourci, se fait aveuglante. [...] Il ne connaît de même que deux Canadiens, qui sont Saint-Denys Garneau et Anne Hébert, poètes remarquables, mais le premier nom à citer aurait dû être celui d'Alain Grandbois qui ouvrit la poésie canadienne-française à son fulgurant destin actuel [...]» («La chronique de poésie. Anthologies françaises», *les Lettres françaises*, 2 au 8 février 1967, p. 10).

³ Voir lettre de Gaston Miron datée du 14 janvier 1967.

⁴ Une lettre de Roger Piauult à Alain Grandbois datée du 24 juillet confirme les propos de Gaston Miron (BNQ 204/10/24).

iconographiques, et seule leur manque encore la copie révisée du texte de Brault. Celui-ci m'assure qu'il la poste ces jours-ci.

je fais amende honorable au sujet de mes «promesses de visite» à Québec. Ce n'est pas mauvaise volonté, mais mauvaise fortune. Je ne désespère pas.

écrivez-moi un mot quand vous en aurez le loisir, & me dites des nouvelles de votre santé & de vos projets d'écrivain.

à bientôt je le souhaite cher Alain

toutes mes amitiés

(sans oublier mes respects à votre femme)

Gaston M.

P.S. n'ai pas encore reçu les rapports d'inventaire du distributeur. Je le presse de le faire le plus tôt possible, afin de vous envoyer vos redevances.

518. À *Gaston Miron*¹

Le 17 mai 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Je vous écris de mon lit, ce qui n'est guère favorable à la belle rondeur des lettres, comme on le disait à la petite école. Tout d'abord, je dois m'excuser de ce retard insensé. Tous les jours, je me promettais de vous répondre, et tous les jours, je remettais au lendemain. Ni force, ni courage. Et suprêmement abruti par la douleur et par les drogues. Mais j'en avais des remords, de sorte que je pensais à vous tous les jours, à vos maux

¹ Autographe, 4 f. (14 X 21.5 cm), encre bleue, écrit sur papier tablette, paginés 2 et 4 (BNQ. 410/9).

d'estomac, etc., et mon amitié pour vous s'accroissait à la mesure de mon silence. Je vous disais que les aphorismes ou paradoxes de Brecht, c'est très joli, mais ne peuvent guérir «l'œsophagite» (la médecine a de ces termes! On dirait une araignée de cauchemar), que pour cela, il vous faudrait, du moins pour quelques mois, observer un régime très sévère, renoncer à votre très cher noctambulisme — ici je sais ce dont je parle, j'ai passé près de vingt ans de ma vie à vivre la nuit — vous résigner [à] vous terrer dans votre chambre, et comme compensation(!), pour vous occuper, pour tromper l'hostilité des circonstances, hostilité provisoire si vous y prenez garde, je vous recommanderais de rassembler vos poèmes, d'en écrire d'autres, d'exalter vos révoltes et de les canaliser, enfin d'oublier l'enchantement, souvent dérisoire, de la magie nocturne.

Le 24 mai.

Je reprends cette lettre interrompue. Mon mal n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, un certain répit.

Merci pour l'article des *Lettres françaises*¹, et pour votre enthousiasme généreux, que je m'efforce en vain de partager.

J'aurais beaucoup de choses à vous raconter, qu'il serait fastidieux d'écrire. Et donnez-moi des nouvelles de votre estomac! Tant qu'aux «redevances», oubliez-les pour le moment. Je conclus hâtivement, on doit venir me chercher pour d'autres examens radiologiques à l'hôpital.

À bientôt, et mon amitié, ainsi que celle de M. ma femme.

Alain Grandbois

¹ Voir lettre de Gaston Miron datée du 24 mars 1967.

P.S. Pouvez-vous me donner l'adresse de Marcel Dubé à Montréal. Je dois le remercier — depuis 2 ou 3 mois — de choses très aimables qu'il a bien voulu dire à mon propos¹.

A. G.

519. À Victor Barbeau²

Jeudi, le 8 juin 67.

Mon cher Victor,

Le ciel vous a comblé³. Vous n'êtes pas le dernier à vous incliner devant le «bonnet», mais le premier. Je vous en remercie. Tant qu'à moi, peut-être serais-je le dernier à m'incliner devant le vôtre! (Il est vrai que votre Université fait un peu figure de nouveau riche devant la mienne, maison-mère, fondatrice, etc. Hé, Hé!)

De toute façon, nous voici jouant du bonnet. Cela peut devenir inquiétant, à nos âges de super-croulants. (Au fait, est-ce le premier qui couvre votre honorable chef? Je ne suis pas très au courant des gentillesse universitaires.)

Allons-y pour l'accolade. Nous vous embrassons tous les deux, nous deux.

Alain Grandbois

¹ En 1966, Marcel Dubé a prononcé une conférence à l'Institut canadien, conférence résumée par Christiane Brunelle-Gagnon dans *Le Soleil* de Québec, le 13 décembre 1966 (p. 28). Le texte de cette conférence, intitulée «Alain Grandbois ou l'amour de la vie», paraîtra dans *l'Action Québec*, le 30 décembre 1966 (p. 10).

² Autographe. 1 f. (10.8 X 14.1 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNQ, 411/5).

³ Le 26 mai 1967, l'École des Hautes études commerciales décernait un doctorat *honoris causa* à Victor Barbeau. Le 9 juin suivant, au lendemain donc de cette lettre adressée à V. Barbeau, Alain Grandbois recevait également un doctorat *honoris causa*, décerné par l'Université Laval.

520. À *Guy Sylvestre*¹

Québec, le 5 juillet 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour cette «Rencontre Mondiale de Poésie»², et j'accepte avec grand plaisir votre généreuse invitation.

Et veuillez bien m'excuser du retard que j'apporte à vous répondre. Un très fâcheux accident — fracture de la colonne vertébrale — m'a tenu depuis des mois en dehors de toutes activités, même épistolaires. Hôpitaux, médecins, traitements, drogues... Tout cela [est] très charmant! Enfin, je me rétablis peu à peu.

Je serai heureux de renouer connaissance avec vous. Les années passent, au galop.

Croyez à mes sentiments amicaux,

Alain Grandbois.

521. À *Guy Sylvestre*³

Québec, le 12 août 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Si toutefois cela peut vous convenir, je compte partir pour Montréal le 5 septembre, et en revenir le 11. Je pourrais ainsi suivre à peu près toutes les rencontres.

¹ Autographe, 1 f. (20.1 X 25.1 cm), encre bleue. Guy Sylvestre a noté à l'encre noire l'adresse de Grandbois, qui habite alors rue Moncton, à Québec (BNC, fonds *Rencontre mondiale de la poésie* de Guy Sylvestre).

² Dans le cadre des manifestations spéciales de l'Expo 67, Guy Sylvestre présida la *Rencontre mondiale de Poésie*, tenue du 6 au 10 septembre 1967.

³ Autographe, 1 f. (10.1 X 12.6 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Guy Sylvestre).

Pouvez-vous me faire parvenir le programme détaillé des séances?
Je vous remercie, et veuillez croire à mes sentiments les meilleurs.

Alain Grandbois
958, Ave Moncton,
Québec.

522. À *Gaston Miron*¹

Le 2 septembre 1967.

Mon cher Gaston Miron,

Je me demande la raison de votre silence. Politique? Non, j'écarte cette idée. Ou serait-ce le passage à Québec d'un jeune dadaïste manquant tellement d'humour, mais non d'ambition, qui est venu me voir et qui vous aurait rapporté des propos que j'ai tenus, et qui auraient pu vous blesser justement, si mal interprétés!² Je vous ai déjà dit que la sottise était sans fin, comme l'Éternité³. Si je vous vois à Montréal cette semaine, comme je l'espère, je vous raconterai le tout, ce qui ne sera pas sans vous remplir de confusion, car vous serez obligé de vous excuser! (En souriant, en souriant.)

Toujours amicalement,

Alain Grandbois

¹ Autographe, 1 f. (10.2 X 12.8 cm), encre bleue. écrit recto verso sur papier carton (BNQ, 410/9).

² Nous n'avons pu identifier cette personne.

³ Voir lettre à Gaston Miron datée du 26 janvier 1967.

523. À *Guy Sylvestre*¹

Lundi, le 18 sep. 1967.

Mon cher Guy Sylvestre,

Je tiens à venir vous remercier de la gentillesse et de l'amabilité que vous avez bien voulu me témoigner lors de la «Semaine de la Poésie». Et puis je vous félicite de la façon dont vous avez su diriger, avec tant de tact et de virtuosité — et de patience! — tout cet ensemble! Cela ne devait être guère facile.

Pour ma part, je suis ravi de ces quelques jours passés à Montréal, et je ne regrette qu'une chose, c'est que mon état de santé ne m'ait pas permis de prendre une plus grande part aux activités de cette *Rencontre*.

Ma femme se joint à moi pour vous exprimer nos sentiments les plus amicaux.

Alain Grandbois

P.S. Si les hasards vous amènent à Québec, faites-moi le plaisir de communiquer avec moi.

A. G.

¹ Autographe. 1 f. (10.7 X 13.9 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Guy Sylvestre).

524. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 9 février 1968.

M. Alain Grandbois
958 Ave Moncton
Québec (Qué.)

Cher Alain,

ci-inclus, un chèque (endossé) de la Société des Écrivains Canadiens, laquelle assure le paiement des droits accordés par l'Hexagone pour la reproduction de deux poèmes, tirés de *Poèmes*, dans l'anthologie intitulée : *Un siècle de littérature canadienne / A Century of Canadian Literature*. Ces deux poèmes sont : «Parmi les heures», cf. p. 252, et «Fermons l'armoire», cf. p. 255.

au sujet de droits d'auteur, je pensais avoir fin janvier, comme je vous l'avais annoncé en décembre, l'inventaire de notre distributeur (Déom). Je ne l'ai pas encore, mais il me l'a promis pour cette fin de mois. Dès que je connaîtrai le nombre d'exemplaires vendus de *Poèmes* pour l'année 1967, je vous ferai tenir un chèque correspondant.

d'autre part, j'ai reçu, fin janvier, des nouvelles de Seghers. Il m'apprenait que le livre qui vous est consacré dans sa collection «Poètes d'aujourd'hui» doit paraître vers le 15 de ce mois-ci. (D'ailleurs, Brault en a corrigé les dernières épreuves fin janvier.) Je m'en réjouis et j'ai bien hâte d'en tenir un exemplaire dans mes mains.

quant à moi, je continue une activité multiple. Je veille cependant à ne pas oublier mes deux projets 1967-68 : a) me reconstituer du point de vue «matériel»; b) grouper mes poèmes et les publier à l'automne (à ce sujet,

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm). Signé à l'encre bleue (BNQ. 204/10/27).

j'attends des nouvelles du Ministère des Affaires culturelles, à qui j'ai demandé une bourse d'aide à la création).

voilà de quoi il en retourne pour le moment. Bref, dès que j'aurai le livre de Seghers, je vous fais signe et, si vous êtes d'accord bien entendu, nous envisagerons une manifestation pour en signaler la parution.

d'ici là, mes salutations à votre femme, et mes amitiés «en bois debout».

Gaston Miron

525. À *Gaston Miron*¹

Le 24 avril 1968.

Mon cher Gaston M.,

Merci pour tout. Et excusez-moi pour tout. Je sors de l'hôpital. Je pars demain pour Ottawa. Je vous écrirai la semaine prochaine.

Quand vous m'avez téléphoné, je n'avais pas encore vraiment lu le livre de Jacques Brault². Les médecins (2) m'entouraient, à la maison³. Alors, comme vous voyez, 2 médecins ne sont pas assez nombreux pour vous entourer. C'est un abus de langage. Mais je l'ai lu depuis ce temps, et je l'ai trouvé tout à fait remarquable. D'autant plus que je ne lui avais guère donné de chances. Voulez-vous lui dire que je suis très heureux — et ravi — de son travail.

¹ Autographe. 1 f. (10.2 X 12.8 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton. En marge supérieure, au recto, Grandbois a dessiné le profil d'une femme nue (BNQ, 410/9).

² *Alain Grandbois*. Paris. Seghers. «Poètes d'aujourd'hui», n° 172, 1968. 186 p.

³ La phrase constitue un ajout en marge supérieure.

Je vais lui écrire naturellement, mais la semaine prochaine. Je n'ai pas encore répondu à Seghers¹. J'ai été très malade, vous savez, et très éloigné de tout.²

Avec mes amitiés,

Alain Grandbois

526. À *Jean-Guy Pilon*³

Le 24 avril 1968.

Mon cher Jean-Guy,

Je sors tout droit — enfin, c'est une façon de m'exprimer! — de l'hôpital. Je pars demain pour Ottawa, où je vais recevoir des honneurs fédéralistes⁴. Je regrette que vous ne soyez pas là, j'aurais aimé rire avec vous comme nous l'avons fait, en septembre dernier, à Montréal⁵.

Je dois vous écrire, je dois écrire aussi à beaucoup de personnes, la semaine prochaine, quand je serai reposé.

Croyez-moi votre très fidèle ami.

Alain Grandbois

¹ Pierre Seghers écrivait à Alain Grandbois, le 28 février 1968 : «Cher Poète. Permettez-moi de vous adresser par avion le premier exemplaire de votre livre. Je tiens à vous dire combien je suis heureux d'avoir publié vos poèmes. Je souhaite que le livre vous plaise. Dans trois jours nous recevrons d'autres exemplaires de notre imprimeur, qui travaille en province. Nous ferons parvenir à Jacques Brault ses exemplaires, ainsi qu'à Gaston Miron. Nous allons nous employer ici à diffuser dans les meilleures conditions, ce n° 172 auquel je tiens particulièrement. Laissez-moi vous redire, cher Monsieur, cher Poète, mon meilleur et amical souvenir. Pierre Seghers» (BNQ, 204/10/24).

² La fin de cette lettre est écrite en marge gauche du second feuillet.

³ Photocopie (Projet Grandbois, Département d'études françaises, Université de Montréal).

⁴ Le 26 avril suivant, Alain Grandbois sera fait Compagnon de l'Ordre du Canada. La cérémonie d'investiture aura lieu au Rideau Hall, à Ottawa (BNQ, 204/10/11).

⁵ C'est-à-dire en septembre 1967, lors des événements de l'Exposition Universelle de Montréal.

527. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 14 mai 1968.

M. Alain Grandbois
958, avenue Moncton
Québec (Qué.)

très cher Alain,

les inventaires sont enfin complétés et je vous fais tenir ici le relevé des divers tirages et des droits, pour *Poèmes*.

je vous joins également deux chèques : l'un (\$75.00) couvrant le deuxième tirage, l'autre (\$50.00), une partie du troisième tirage. Je vous réglerai le *solde dû*² (\$150.00) du troisième tirage d'ici à septembre.

le quatrième tirage est en cours de vente depuis janvier, mois de la dernière réimpression.

j'ai — enfin! encore une fois — reçu lundi dernier les 2000 exemplaires du *Alain Grandbois* («Poètes d'aujourd'hui») de l'édition conjointe Seghers/Hexagone (la mention est à l'intérieur). Je vous en fais parvenir 6 exemplaires pour le moment.

la distribution a été faite cette semaine en librairie. La demande et les commandes sont des plus intéressantes. (Garneau, à Québec, en a commandé 75 exemplaires.)

comme Jacques Brault partira peut-être pour l'Europe vers le 27 mai, peut-être ferions-nous mieux d'attendre la rentrée de septembre pour marquer la sortie de cet ouvrage, et ainsi mieux préparer la réception. À

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête : *L'Hexagone a/s Librairie Déom* 1247 rue St-Denis, MONTREAL 18 Québec. Signé encre noire (BNQ, 204/10/27).

² Souligné par l'auteur.

moins que vous ne soyez libre et assez bien pour venir à Montréal en fin de semaine prochaine, c'est-à-dire vers les 23-24 mai.

qu'en dites-vous?

vous trouverez aussi un compte rendu de Jean-Yves Thériage, du journal *le Canada français* (Saint-Jean, Qué.)¹. Vous avez sans doute pris connaissance des comptes rendus de *La Presse* et du *Devoir*².

ne désespérez pas trop de moi, cher Alain, je vous rendrai visite bientôt, oui je vais finir par m'amener à Québec, du moins je l'espère, avant la fin du mois. C'est promis (après tant de promesses) pour de «de vrai» cette fois. J'ai hâte de vous voir et de faire la conversation avec vous et avec votre femme.

amitiés
Gaston M.

528. À Gaston Miron³

Le 20 mai 1968.

Mon cher Gaston Miron,

Merci pour le Tout. Je vous attends avec impatience. J'ai été encore très souffrant. Les médecins sont muets. Ou bien ils ne savent pas, ou ils

¹ Jean-Yves Thériage. «Alain Grandbois», *le Canada français*, 9 mai 1968, p. 36.

² Il s'agit des articles suivants : Alain Pontaut. «Un poète. un patriarche. un humoriste», *la Presse*, 27 avril 1968, p. 29; et Jean-Éthier Blais. «Un essai de Jacques Brault consacré à Alain Grandbois. Le poète et son commentateur», *le Devoir*, 20 avril 1968, p. 13.

³ Autographe, 1 f. (10.1 X 12.7 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron // L'Hexagone // a/s Librairie Déom // 1247 rue St-Denis // Montréal // P. Q. » (BNC, fonds Jacques Brault).

cachent. Enfin, j'espère vous voir le plus tôt possible. C'est une excellente idée, pour le lancement, que septembre. Et surtout avec les événements actuels [en] France, en ce moment, on ne doit guère songer à la littérature¹. J'ai hâte de bavarder avec vous.

Amitiés,

Alain Grandbois

529. À Jacques Brault²

Le 20 mai 1968.

Mon cher poète et biographe,

Je ne vous ai pas encore écrit cette lettre que je vous dois, au sujet de *votre*³ livre. J'ai de nouveau été très souffrant. Mais je suppose – et je souhaite – que j'aurai le plaisir de vous voir avant votre départ pour la France, que les circonstances actuelles ont dû vous faire remettre, du moins je l'imagine.

Veillez croire en mon amitié,

Alain Grandbois

¹ Allusion aux manifestations des mouvements étudiants à Paris.

² Autographe, 1 f. (10.1 X 12.7 cm), encre bleue, écrit recto verso sur papier carton (BNC, fonds Jacques Brault).

³ Souligné par l'auteur.

530. À Victor Barbeau¹

[Fin mai 1968]

Mon cher Victor,

Hélas, hélas, j'aurais aimé aller vous voir dans toute votre splendeur, à l'Université², mais la maladie m'oblige à garder la chambre. Mais permettez-moi de vous apporter toutes mes félicitations, bien que vous fussiez «docteur» cinq ou six fois, j'imagine. Cependant, ce doctorat est de mon Alma-Mater (!), donc plus précieux.

Mes hommages à Lucile, à vous deux l'accolade.

Alain G.

531. De Victor Barbeau³

15/VI/68

Mon cher Grandbois,

Quelle heureuse nouvelle que celle de l'honneur qui vous échoit!⁴ Et Dieu sait combien il est mérité! Je m'en réjouis pour vous et pour Marguerite. Nous vous embrassons tous les deux.

Santé et joie,

Victor

¹ Autographe. 1 f. (10.8 X 14 cm). encre bleue. écrit recto verso sur papier carton (BNQ. 411/7).

² Le 7 juin suivant, l'Université Laval décernera un doctorat *honoris causa* à Victor Barbeau.

³ Autographe. 1 f. (10.8 X 14 cm). encre bleue. écrit sur papier à en-tête de l' *Académie canadienne-française* (BNQ. 204/9/13).

⁴ Le 26 avril, Alain Grandbois était fait Compagnon de l'Ordre du Canada (Voir lettre à Jean-Guy Pilon datée du 24 avril 1968).

532. *De Jacques Brault*¹

J. B.
 Études médiévales
 Université de Montréal
 Case Postale 6128
 Montréal.

Le 19 juin 1968.

Très cher Alain Grandbois,

Gaston Miron m'a dit au téléphone que vous aviez été fort souffrant. J'espère que vous prenez du mieux et que j'aurai avant longtemps la joie de vous voir.

Pour ma part, j'ai fait le voyage jusqu'à Paris. Je ne regrette aucunement d'avoir vu tout «cela» de près. Pour le professeur que je ne cesse pas d'être, l'aventure a été des plus instructives.

*Notre*² livre, semble-t-il, est apprécié. Surtout, il est LU! J'en suis très heureux pour vous et pour votre poésie.

Je me permets de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit livre de poèmes³.

Fidèlement,
 Jacques Brault

¹ Autographe. 1 f. (10.9 X 14.1 cm), encre bleue. écrit recto verso sur le papier à en-tête de l'Université de Montréal (BNQ, 204/10/13).

² Souligné par l'auteur.

³ *Mémoire*. 2^e édition. Paris. Grasset. 1968. 108 p. L'exemplaire de Grandbois porte la dédicace suivante : «Pour Alain Grandbois qui m'a montré le chemin de la poésie; avec mon amitié et toute mon affection respectueuse. Jacques Brault, le 19 juin 1968».

533. À Gaston Miron¹

Le 8 juillet 68.

Mon cher Gaston Miron,

J'ai beaucoup de chemin à faire pour reprendre le retard de mon courrier, et cela m'effare.

Merci pour le chèque. Mais j'aurais préféré vous voir.

On me demande deux ou trois choses chez Fides. Quand vous êtes venu chez moi, l'autre semaine, j'avais reçu ces lettres (fin février). Il eût été facile de vous les faire lire. J'étais si abruti par les drogues et l'insomnie que je n'y ai pas pensé. Alors, voici pour les «affaires».

M. Pinsonneault me demande, toujours fin février², et non répondu :

1- l'autorisation de reproduire dans une anthologie des poètes canadiens-français cinq poèmes. Je vais répondre demain par l'affirmative. Je ne crois pas que vous y voyiez d'inconvénients, et nous nous arrangerons pour les droits³.

2- Dans une édition de grand luxe, illustrée et à tirage limité (vente 75.00) la publication de *Poèmes*⁴.

¹ Autographe, 2 f. (12.8 X 20.3 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette. Le second feuillet est paginé 2 (BNQ. 410/9).

² Jean-Paul Pinsonneault (1923-) a été le rédacteur en chef de la revue de bibliographie critique *Lectures* de 1951 à 1954. De 1961 à 1974, il assumera les fonctions de directeur littéraire aux éditions Fides. C'est à ce titre qu'il écrira à Grandbois, les 23 et 26 février 1968 (BNQ. 204/10/25).

³ Cette anthologie de poètes canadiens-français a d'abord été intitulée *Poètes canadiens-français: De Crémazie à Gilles Vigneault*. Le titre sera abandonné en cours de route et l'anthologie constituera finalement le quatrième tome des Archives des Lettres canadiennes, consacré à la poésie canadienne-française. On retrouvera dans ce volume une étude de François Gallays sur Alain Grandbois (p. 333-344). En seconde partie, Grandbois publiait deux (et non cinq) poèmes : «Temps fini» (*Poésie I, op. cit.*, p. 310) et «Le silence» (*Poésie I, op. cit.*, p. 165-168).

⁴ Cette édition paraîtra effectivement chez Fides en 1970, et sera illustrée de plusieurs gravures de Richard Lacroix.

Quant à moi, je suis d'accord en principe, et je vais demander à M. P.¹ de communiquer avec vous.

Mais tout cela est peut-être trop tard!

Quand venez-vous à Québec? Et l'Europe? Et votre santé?

Envoyez-moi un mot.

Amicalement,

Alain Grandbois

Jacques Brault a écrit de bien beaux poèmes.

534. *De Gaston Miron*²

Montréal, le 8 septembre 1968.

M. Alain Grandbois
958, Avenue Moncton
Québec (Qué.)

très cher Alain,

d'abord, un salut de tout cœur.

1. je vous joins un chèque de \$50.00 (solde du troisième tirage), ainsi qu'un relevé des divers tirages et des droits payés, pour *Poèmes*.

2. le quatrième tirage est en cours de vente depuis janvier 1968, mois de la dernière réimpression. Je prévois qu'il sera écoulé vers décembre; nous procéderons alors à un cinquième tirage (1000 ex.). En décembre, donc, je vous réglerai le quatrième tirage.

¹ M. Jean-Paul Pinsonneault.

² Dactylographie 1 f. (21.5 X 28 cm). signature à l'encre noire (BNQ. 204/10/27).

3. les 2000 ex. du *Alain Grandbois* («Poètes d'aujourd'hui»/ Seghers) ont été mis en vente dès leur arrivage, fin mai. Le distributeur me dit qu'il s'en est vendu, à ce jour, environ 400 ex. Avec la rentrée littéraire, la vente devrait augmenter; j'ai bon espoir de les écouler au cours de 1968-69.

je vous signale un article intitulé : «Grandbois entre dans la gloire», fort élaboré, paru dans le magazine *Sept-Jours* du 31 août 1968, et signé Gilles Rioux.

brèves nouvelles de ma personne :

ai passé trois semaines de vacances en Gaspésie, en juillet. Ça m'a fait un bien immense.

l'association des Éditeurs m'a de nouveau délégué à la *Foire du Livre* de Francfort, en Allemagne. Je pars cette semaine, soit le 12 sept. Serai de retour le 3 octobre. En profiterai pour faire un saut à Paris (7 jours).

à mon retour, je quitte ma petite chambre de la rue Saint-André (après huit ans!) et m'installe dans un logement de quatre pièces, au 269, Carré Saint-Louis. Enfin, je vais pouvoir écrire!

Et vous? Comment s'est passé l'été? Et la santé? — Je vous verrai en novembre, à l'occasion du Salon du Livre de Québec. — Vous me raconterez.

Salutations à votre femme, et amitiés affectueuses.

Gaston M.

P.S. / Fides m'ont écrit au sujet de l'édition des *Iles de la nuit*, grand format de luxe, à 150 ex. — Je rencontre Pinsonneault demain, à ce sujet; je

ferai en sorte qu'il [vous¹] verse intégralement les droits d'auteur pour cette édition, et que le contrat soit établi directement avec vous : j'estime que cette édition n'affecte en rien celle de *Poèmes*, au contraire, et que le bénéfice doit vous en revenir entièrement.²

535. À *Gaston Miron*³

Septembre 1968.

Mon cher Gaston Miron,

Heureux homme! Je vous envie basement, j'éprouve une cruelle nostalgie des bords de la Seine. Faites un beau voyage. Si vous rencontrez Pierre Seghers, faites-lui toutes mes amitiés. Je lui écrirai cette semaine, ainsi qu'à Jacques Brault⁴. (Négligences très coupables, et que je ne cesse de regretter. Mais j'ai passé un été infernal. Tortures physiques, sans arrêt. Puis le moral cède trop souvent.)

Enfin, soignez-vous bien. J'espère vous voir avant votre départ.

Toute mon amitié (malgré nos discussions).

Alain Grandbois

¹ Gaston Miron a écrit «vont». Nous corrigeons.

² De la main de Gaston Miron, nous trouvons la note suivante en marge gauche du feuillet : «Pardonnez-moi mon style télégraphique!».

³ Autographe. 1 f. (10.8 X 14 cm), encre bleue, écrit recto verso. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron // 4451, rue Saint-Denis, 4451 // Montréal Canada ». Cachet postal daté du 18 septembre 1968 (BNQ, 410/9).

⁴ Cette lettre n'a pas été retrouvée dans les archives de Jacques Brault.

536. À *Gaston Miron*¹

Québec, le 10 octobre 1968.

Mon cher Gaston,

Merci pour votre mot², et pour cet arrangement avec Fides. J'aurais aimé vous voir dès votre retour, porteur des nouvelles «fraîches» des vieux pays. Enfin! J'ai deux petites choses à vous demander :

- 1) l'adresse personnelle de Marcel Dubé.
- 2) Pourriez-vous vous procurer ce numéro de *Sept-Jours* du 31 août, dont vous m'avez parlé! J'ai tenté de le faire, mais vainement à Québec.

Venez, cher Gaston, quand il vous conviendra. Je vous vois toujours avec le plus grand plaisir.

Amitiés,

Alain Grandbois

P.S. Je ne doute pas de la «vertu» de la parole du grand Général³. Mais cette «vertu», au sens latin du mot, est-elle faste ou néfaste! Vous vivrez assez longtemps pour le savoir.

A. G.

¹ Autographe. 1 f. (10.8 X 14 cm), encre bleue. écrit recto verso sur papier carton. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron // 1247, St-Denis, 1247 // Montréal Canada ». Cachet postal daté du 11 octobre 1968 (BNQ. 410/9).

² En septembre 1968. Gaston Miron adressera à Alain Grandbois une copie de sa correspondance avec J. P. Pinsonneault de Fides (BNQ. 204/10/27).

³ Lors de sa visite officielle à l'Expo 67, le Général de Gaulle déclarait du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal : «Vive le Québec libre!». De Gaulle chercha à renforcer les rapports et les échanges entre le Québec et la France. Le nouveau Premier Ministre du Canada, Pierre-Elliot Trudeau, tenta d'imposer la présence d'Ottawa entre le gouvernement de Québec et le gouvernement français. À quoi De Gaulle répondit que les relations ne changeraient pas (*le Devoir*, 10 septembre 1968, p. 1).

537. À Jean-Guy Pilon¹

Québec, le 7 novembre 68.

Mon cher Jean-Guy,

Permettez-moi de vous féliciter de tout cœur. Vous me voyez très heureux de l'honneur qui vous échoit, et que vous méritez pleinement². J'aurais aimé vous voir, ainsi que vos amis, mais mon état de santé ne me permet malheureusement pas de me rendre à Montréal samedi. Mais je penserai à vous. (Je me rappelle ce soir, il y a déjà longtemps, où vous m'aviez invité si gentiment chez vous, vous veniez à peine de vous marier, vous étiez si jeune, si confiant, si neuf devant la vie!)

Sachez aussi que vous ne me devez rien du tout³. Si j'ai pu vous recommander, un jour, je l'ai fait pour ma propre satisfaction, car je croyais en vous, en votre talent, ce qui me fait regretter davantage de ne pas me joindre à vous samedi.

Veillez embrasser votre charmante femme pour moi, et croyez toujours à mes sentiments d'estime et d'amitié.

Alain Grandbois.

P.S. Ma femme M. se joint à moi pour vous féliciter.

¹ Photocopie (Projet Grandbois. Département d'études françaises. Université de Montréal).

² Jean-Guy Pilon rendait un vibrant hommage à Grandbois lors de sa réception à la Société royale du Canada le 9 novembre 1968 («MM. Jean-Guy Pilon et Jean Marchand reçus à la Société royale du Canada», *la Presse*, 13 novembre 1968, p. 149). J.-G. Pilon fit parvenir à Grandbois une version dactylographiée de son «Discours de réception à la Société royale du Canada». Le premier feuillet comporte la note suivante : «Avec tous mes hommages respectueux, et en vous remerciant de tout cœur de tout ce que vous m'avez donné depuis vingt ans. Jean-Guy Pilon» (BNQ, 204/9/29). Le «Discours de réception» de Pilon a été reproduit dans *Présentation*, n° XXIII, achevé d'imprimer le 12 février 1969, p. 35-42.).

³ Grandbois fait ici référence au discours que prononça Jean-Guy Pilon devant les membres de la Société royale. Pilon confiait : «Je dois à Alain Grandbois de grandes émotions. Je lui suis très reconnaissant de m'avoir raconté le monde, de m'avoir, par la poésie, transmis la maladie du voyage.» (*Présentation*, *op. cit.*, p. 37)

538. De Gaston Miron¹

Montréal, le 14 nov. 1968.

Très cher Alain Grandbois,

Que la neige a neigé, *dixit* Nelligan (?)!²

Je vous joins photocopie d'un compte rendu du *Alain Grandbois*, coll. «Poètes d'aujourd'hui», paru dans *les Nouvelles littéraires* (France) du 16 mai dernier³. Quand je vous dis votre «grandeur exacte», ce n'est pas parce que je suis votre ami et votre éditeur — comme vous sembliez le croire une de ces fois de l'an dernier — je parle alors d'une vérité irrécusable, d'un fait objectif. La preuve, ci-jointe, en est faite une fois de plus!

Voici l'adresse de Marcel Dubé — je l'ai vu hier à l'occasion d'une réception en son honneur.

M. Marcel Dubé
1545 McGregor, app. 401
Montréal
tél. 933-2406

Je n'ai pas encore mis la main sur l'article de *Sept-Jours* — à vous consacré. Ça ne tardera pas.

¹ Autographe. 1 f. (21.5 X 27.8 cm). encre noire (BNQ, 204/9/26).

² Ce vers « Ah! comme la neige a neigé » est extrait du poème intitulé «Soir d'hiver» d'Émile Nelligan (*Poésies complètes*, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, coll. «Nunéphar», 1985 [1952], p. 82).

³ Ce compte rendu d'Edith Mora est paru sous le titre «La Muse et le cosmos» (*Les Nouvelles littéraires*, 16 mai 1968, p. 4). La copie de ce texte que Miron a fait parvenir à Grandbois se trouve aujourd'hui dans le fonds Grandbois de la BNQ (204/7/10). Miron a souligné les passages suivants : «un des plus authentiques poètes de notre siècle», «sa prosodie ne doit rien à personne» et «si le grand poète des *Iles de la nuit*».

Salutations à votre femme et mon amitié toujours recommencée et neuve, comme «la mer» de Valéry¹.

Gaston Miron

539. À Maurice Genevoix²

[Automne 1968]

Mon cher maître,

Veillez m'excuser de ce retard. Je suis très souffrant, — une fracture [illisible] par accident, de la colonne vertébrale, je suis devenu à peu près infirme. Je marche chez moi, mais [mots illisibles], la douleur est si aiguë. — Et je ne sais comment vous remercier, Madame Genevoix et vous, de votre très généreuse et très aimable invitation, pour le 19 décembre. Je ne puis malheureusement pas l'accepter. Sachez bien que j'aurais été très heureux, et très flatté de rencontrer l'auteur de *Raboliot*³, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir, qui m'avait enchanté, lors de sa publication à Paris, en 1925 ou 26. J'habitais Paris à cette époque — La Sorbonne, etc. — mais d'une façon assez [mot illisible]. Je fréquentais plus volontiers Montparnasse et Montmartre, et les ateliers libres de peinture, car je me destinais à la peinture à cette époque. Par la suite, mon Dieu, d'autres attrait, les voyages, l'inconnu, le risque — j'étais fort jeune — et l'aventure, tout cela me séduisait énormément. Je vivais au jour le jour — avec un petit revenu familial —

¹ Allusion au vers suivant : «La mer. la mer. toujours recommencée!», extrait du poème intitulé «Le cimetière marin» (Paul Valéry, *Charmes*, éd. commentée par Alain, Paris, Gallimard, 1952, p. 223).

² Brouillon de lettre, autographe. 6 f. (10.9 X 16.8 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette, non paginés (BNQ, 204/9/11). L'écrivain Maurice Genevoix est alors le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Il a été président du jury du Prix France-Canada en 1968.

³ Prix Goncourt en 1925.

sans penser au lendemain. Le choc est venu plus tard. En 1921-22, je vivais à Florence, je faisais de la peinture, du dessin surtout, mon père est venu et m'a dit: «Tu sais, Alain, je t'ai laissé toujours faire tes quatre volontés – ce qui était exact – mais tu n'as en ce moment que ton bachot, il faut que tu reviennes au Canada, pren[nes] une «profession quelconque», médecine, droit, génie civil, n'importe quoi, mais dans la vie il faut avoir un diplôme, quel qu'il soit, nous sommes riches, mais demain?» Mon père avait toujours été généreux et très gentil pour moi. J'étais l'aîné de la famille, etc. (nous avons encore convenu à cette époque les vertus pour les [mêmes]), de sorte que j'ai fait mes études de droit. (Trois ans à cette époque, médecine, cinq ans, j'étais plus attiré par la médecine, mais deux de plus, quand on a vingt ans, on trouve ça extrêmement long, et je voulais retourner en Europe le plus tôt possible [Incomplet])

540. *De Pierre de Menthon*¹

Le 3 février 1969.

Cher Monsieur,

Le Secrétariat de l'Académie française vient de me faire parvenir la Médaille d'Or qu'elle vous a décernée pour couronner votre œuvre poétique.

Je serais très heureux de pouvoir vous remettre personnellement cette distinction, au cours d'une petite réception qui pourrait avoir lieu à ma résidence.

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête du *Consulat général de France à Québec*, signature à l'encre noire (BNQ, 204/9/26). Élu Ministre plénipotentiaire le 15 septembre 1968 par Charles De Gaulle. En 1968-1969, Pierre de Menthon occupe la fonction de Consul général de France à Québec.

Je vous saurais gré de bien vouloir me faire connaître votre accord à ce sujet. Nous fixerons alors une date pour cette cérémonie.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

P. de Menthon

541. À Pierre de Menthon¹

[Mars 1969]

Votre si généreuse invitation m'a fait grand plaisir, et je vous remercie, très sincèrement [Incomplet]

542. De Guy Robert²

[Montréal, 24 mars 1969]

Mon cher Alain Grandbois,

C'est avec grande tristesse que j'ai appris l'hospitalisation de votre femme et vos propres malheurs, lors d'un rapide coup de téléphone à Québec, il y a une dizaine de jours déjà.

J'aurais aimé vous revoir quelque peu, mais j'ai préféré remettre notre rencontre à mon prochain voyage à Québec, dans quelques semaines, si vous voulez bien. Je vous téléphonerai alors.

Entre-temps, j'écris toujours, impitoyablement! Et j'enseigne. Et j'ouvre mes propres éditions, où j'aimerais plus que tout publier des inédits

¹ Brouillon de lettre, autographe. 1 f. (10.8 X 16.9) encre bleue. Comporte de nombreuses ratures et variantes (BNQ. 204/9/11).

² Autographe. 1 f. (21.5 x 14 cm) écrit à l'encre noire. Le f. porte l'adresse de retour suivante : « Guy Robert // 4850 Côte des Neiges. App. 1609. Montréal, Canada ». Enveloppe adressée à : « Monsieur Alain Grandbois // 958 rue Moncton // Québec, Québec », cachet postal daté du 24 mars 1969.

d'Alain Grandbois, poèmes et/ou nouvelles. C'est pour vous une rude tâche que de vous arrêter à un tel projet, je le sais bien, mais peut-être voudrez-vous y penser un peu d'ici notre prochaine rencontre?

Et comme toujours, mon admiration la plus amicale, et mes souhaits de rétablissement les plus chaleureux à votre femme et à vous-même.

Guy Robert

23 mars 1969

543. *De Pierre de Menthon*¹

12 juillet 1969.

Cher Monsieur,

Nous avons reçu avec joie les deux volumes si aimablement dédiés que vous avez bien voulu nous envoyer et nous vous en remercions vivement.

Déjà mon épouse est plongée avec intérêt et admiration dans *Né à Québec* et, pour ma part, je grappille, lorsque j'ai quelques moments de libres, de belles strophes de vos *Poèmes*.

Nous avons été très heureux d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer et nous espérons que d'autres occasions se présenteront de faire plus ample connaissance avec vous.

Veillez, je vous prie, transmettre à Madame Grandbois mes respectueux hommages et partager avec elle, cher Monsieur, notre meilleur souvenir.

P. de Menthon

¹ Autographe. 1 f. (14.5 X 20 cm), encre bleue sur papier à en-tête du *Consul Général de France à Québec*, 1110 avenue Laurentides (BNQ. 204/9/26).

544. À *Gaston Miron*¹

Dimanche, 20 juillet 1969.

Mon cher poète et Gaston,

Il me faut vous écrire une longue lettre, pour des explications. Comme je n'ai pas le goût, ni le don, d'épistolier, et que je suis souffrant par surcroît, veuillez être indulgent pour la calligraphie et le style. J'écris appuyé sur deux oreillers, dans mon lit, et je grogne car c'est une position inconmode. Ceci dit, voilà ce qui s'est passé.

La remise de la médaille a eu lieu le jeudi, 3 juillet². Le vendredi précédent, vous m'aviez téléphoné, me disant que vous seriez à Québec mercredi le 2. Le Consul m'avait demandé, quelque temps auparavant, si je désirais une grande réception, ou une petite. Je lui ai répondu, que j'aimerais plutôt une «mini-réception». Il m'a demandé si je voulais lui faire parvenir une liste des invités que je désirais voir, ce que j'ai fait. Il y avait environ 15 personnes, mais personne de l'extérieur, sauf vous, qui deviez être à Québec, et j'ai votre invitation sur ma bibliothèque, adressée chez moi, puisque vous deviez être à Québec le mercredi. Et voilà!

Vous pouvez vous demander maintenant : pourquoi n'ai-je pas fait inviter nos amis de Montréal, ou Rina de Joliette, etc.? Eh bien, dans le milieu de la semaine, un jeudi, je ne l'ai pas fait par une sorte de pudeur. On ne dérange pas les gens pour venir voir un monsieur recevoir une médaille d'un autre monsieur, un «spectacle» durant une heure environ. Je craignais de les gêner. Venir, c'eût été pour eux beaucoup de temps dépensé, ne pas venir, ils auraient été tenus de s'excuser, etc. De sorte que,

¹ Autographe. 5 f. (12.8 X 20.2 cm), encre bleue. écrits sur papier tablette. paginés de la manière suivante : 1 à 4 et 5 (BNQ, 410/9).

² En décembre 1968, Alain Grandbois recevait le Prix de l'Académie française (médaille d'or) pour l'ensemble de son œuvre.

ces scrupules aidant, vous étiez le seul invité de Montréal, *parce que vous deviez être à Québec*¹.

Naturellement, j'aurais aimé voir Jean-Guy Pilon, Jacques Brault, le «Père» Fides², Pellan, et d'autres. Mais pour les raisons que je viens de vous donner, je n'ai pas mis leurs noms sur la liste. Il n'y avait même pas un journaliste convoqué. La réception a été charmante, discrète. Je me suis excusé au bout d'une heure, 1^h1/4 peut-être, et je me suis remis au lit à 7^{hres}, et je le suis encore. Quand vous viendrez à Québec, je vous raconterai des choses amusantes à propos de la médaille. Le «Consul» a un certain sens de l'humour.

Et voici, mon cher Gaston, la mini-chronique de la Médaille. Il me faudrait maintenant écrire à M. Genevoix, de l'Académie, et je n'ai pas encore le courage.

Croyez bien à mon amitié, et soyez gentil, téléphonez à nos amis, ceux que j'ai mentionnés plus haut, et à qui je dois des réponses, des lettres, etc. que j'ai été très souffrant, et que je m'en excuse.

Avec mon amitié,

Alain Grandbois

¹ Souligné par l'auteur.

² Il s'agit, en fait, du Père Paul-Aimé Martin, fondateur de la maison d'édition Fides.

545. De Gaston Miron¹

Montréal, le 9 décembre 1969.

Très cher Alain,

ci-joint, le relevé des tirages de *Poèmes* à ce jour, ainsi qu'un chèque de \$75.00 couvrant le 4^e tirage.

le 5^e tirage — en cours — celui de janvier '69 — est en voie d'être épuisé. Je vous ferai rapport à nouveau à l'inventaire de fin janvier prochain, & vous ferai le règlement de ce 5^e tirage également à cette date.

je prévois donc, pour janvier également, un 6^e tirage (soit le 6ième mille).

aussi, vous ferai tableau des droits connexes (reproduction dans les anthologies) pour l'année '69. Et règlement.

P. S.

j'ai fait «deux sauts» à Québec — en octobre & en novembre — à l'occasion du fameux *Bill 63* (maintenant loi)². Malheureusement, le temps m'a manqué de vous rendre visite : arrivé à 5 hres, je prenais la parole au cours de la soirée, & repartais aussitôt sur Montréal en fin de soirée. Ouf! quelle vie, & quelle histoire! Je me débats dans ces temps que nous vivons, à tort ou à raison?

¹ Autographe. 1 f. (21.5 X 28 cm), encre bleue (BNQ, 204/10/27).

² Gaston Miron agit alors à titre de «représentant des écrivains au sein de l'exécutif du Front du Québec français, formé à l'occasion de la présentation du Bill 63» (Voir Yrénée Bélanger. *Chronologie de Gaston Miron (1926-1983)*. Rapports de recherche. Centre de documentation des études québécoises (CÉTUQ). Université de Montréal. Département d'études françaises. juin 1987, p. 28). La Loi pour promouvoir la langue française (Bill 63) sera adoptée en 1969.

enfin, vous écrirai des choses plus personnelles pour les Fêtes.
mes amitiés — & mon amitié indéfectible, ainsi qu'à votre femme.

Gaston M.

546. *De Jacques Brault*¹

Le 19 décembre 1969.

Très cher Alain Grandbois,

Nous devons vous voir à Québec, ainsi qu'il était convenu entre nous et Gilles Archambault, mais... si vous le voulez bien, ce ne sera que partie remise (au cours du mois prochain?).

Il y a longtemps que je souhaite vous reparler comme nous le faisons si bien, à cœur ouvert, sans complication. Ai-je besoin de vous redire à quel point vous m'avez aidé à vivre et à espérer? Vos poèmes sont toujours là, sur ma table, et je ne cesse de les méditer, me frayant avec eux un chemin vers quelque lumière.

Croyez, je vous prie, à l'affection que je vous porte. À très bientôt, j'espère. Mes respects à Madame Grandbois.

Jacques Brault
3799, rue Kent
Montréal 249, Qué.

¹ Autographe. 1 f. (21.5 X 28 cm). encre bleue. écrit sur papier à en-tête de l'Université de Montréal (BNQ. 204/10/13).

547. *De Gaston Miron*¹

Montréal, le 23 janvier 1970.

Très cher Alain,

Félicitations intenses & nombreuses — de l'ami, de l'homme, du poète, de l'éditeur, de l'homme d'action, de l'animateur! — pour ce prix David qui vient de vous être décerné.

Je suis navré de n'avoir pu être avec vous à Québec en cette occasion pour vous saluer dans cet événement & cet honneur, & partager votre joie chaleureusement. Des raisons d'austérité pécuniaires personnelles (à l'exemple du Gouvernement; austérité budgétaire!) m'en ont empêché. D'ici la fin du mois, je ne peux bouger. Ne vous alarmez [pas] à mon sujet ni ne me plaignez, c'est une situation qui arrive à tout le monde, un mois ou l'autre.

N'ayez crainte non plus pour l'Hexagone. L'Hexagone & moi, sur ce point, c'est deux.

J'ai donné le bon à tirer pour le 6^e mille de *Poèmes* — le 5^e mille étant épuisé depuis la fin novembre. Le 6^e mille sera disponible vers le 3 février. À la même époque, je vous ferai les premiers versements pour le 5^e mille.

J'associe votre femme à mes félicitations & à mes vœux pour 1970 — nous sommes encore en janvier! —.

Avec beaucoup d'amitié & d'affection,
Gaston Miron

¹ Autographe. 1 f. (21.5 X 28 cm). encre noire (BNQ. 204/9/26).

548. À Roger Duhamel¹

Lundi, le 16 février [1970].

Mon cher Baron,

Ma nature de fier Sicambre² mord enfin la poussière. La poussière d'hôpital. Ce n'est pas exagérément folâtre, et les réjouissances n'abondent pas. Il y a cependant des compensations. Les nurses sont jolies, jolies, et d'un tendre! Ah! De bons, de braves petits cœurs.

Je ne parle que de moi, ce qui n'est guère courtois. (Tiens, le titre d'une chanson.) Mais c'est le strict privilège du malade, et je suis convaincu que tu sauras t'en prévaloir avec l'énergie que l'on te connaît aux alentours de 1975 ou 80.

Je ne m'informe pas non plus de ta santé, laquelle est insolente, et même outrageante. Fais-moi le plaisir de prendre un petit verre à la mienne. Avec dédicace orale. Cette pensée me reconforte.

Mes hommages à Hélène.

Amicalement.

Alain G.

549. De Gaston Miron³

Mtl 31. 7. 70

Cher Alain,

voici un chèque de \$100.00, couvrant le 5^e tirage.

¹ Autographe, 3 f. (12.2 X 20.4 cm) au crayon noir, paginés 2 et 3 (CRLG, fonds Roger Duhamel).

² Rappelle l'allocution célèbre de saint Remi, évêque de Reims, à Clovis: «Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré», invitant ce dernier, lors de son baptême, à l'humilité et à une totale conversion.

³ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm), encre noire (BNQ, 204/10/27).

un autre chèque suivra vers le 20 août pour la couverture des droits connexes pour les 2 dernières années.

la réorganisation de l'édition va bien, en septembre la reprise sera formidable.

je vous écris bientôt plus longuement.

Amitiés

Gaston

550. De Gaston Miron¹

Montréal, le 28 août 1970.

Très cher Alain,

1. Ci-joint un chèque de \$279.90 se décomposant ainsi : a) une partie couvrant les droits connexes perçus par l'Hexagone au cours des années 67/68/69, et, b) un acompte sur le 6^e tirage de *Poèmes*. Vous trouverez le détail de ces perceptions dans un mémo sur une feuille ci-attachée.

2. Le mois prochain je vous ferai tenir le solde du 6^e tirage de *Poèmes* (un autre \$100.00) ainsi qu'une nouvelle perception de droits connexes au montant de \$112.50.

Le 6^e tirage (6^e mille) tirant à sa fin, j'ai mis en marche le 7^e tirage qui sera disponible vers le 15 septembre prochain.

À l'Hexagone, j'envisage une année record de production de livres. Qualité et quantité feront bon ménage. Depuis avril 1970, j'ai réorganisé de fond en comble la structure de l'Hexagone; c'est maintenant un nouveau départ (notre troisième en quinze ans). Avez-vous reçu *L'homme rapaillé* de

¹ Dactylographie. 1 f. (21.5 X 28 cm) sur papier à en-tête de *L'Hexagone a/s Librairie Déom* 1247 rue St-Denis MONTREAL 18 P. Q. Signature à l'encre noire (BNQ, 204/10/27).

Gaston Miron¹? Avec l'état des Postes, on ne sait jamais, chaque jour j'apprends que des lettres, des colis, etc., ne sont pas parvenus aux destinataires.

Cher Alain, tous les mois amènent de nouvelles études, de nouveaux commentaires, sur votre œuvre. Chaque année on en découvre de nouvelles dimensions. C'est formidable. Je me dis souvent que c'est un insigne honneur que d'être votre éditeur, et je vous réitère ici encore une fois ma reconnaissance, et surtout pour ceci : nous avoir fait confiance à nous, les jeunes d'alors, à l'Hexagone. Il y a désormais un phénomène nouveau qui existe dans le monde: la littérature – la poésie – québécoise. Et tout cela a commencé avec cette confiance.

Si je fais un saut à Québec cet automne, la première chose que je ferai ce sera de prendre un taxi pour l'avenue Moncton.

Salutations de tout cœur à votre femme.

Mon amitié fervente.

Gaston Miron

551. À *Gaston Miron*²

Le 23 septembre 1970.

Mon très cher poète,

Tout d'abord, mes plus vives félicitations pour le «Prix»³. Vous l'avez amplement mérité... Et puis, d'autres plus vives félicitations pour

¹ Le recueil de Miron est paru aux Presses de l'Université de Montréal, en 1970.

² Autographe. 3 f. (10.9 X 16.8 cm). encre bleue, paginés 2 et 3. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron // L'Hexagone // a/s Librairie Déom // 1247 rue Saint-Denis // Montréal // P. Q. » Cachet postal daté du 23 septembre 1970. Adresse de retour indiquée au verso de l'enveloppe: « A. G. // 958 Ave Moncton // Québec » (BNQ, 410/9).

³ Gaston Miron remportait le Prix de la revue *Études françaises* en 1970.

L'homme rapaillé. J'ai beaucoup aimé entre autres certains poèmes de «La vie agonique», je vous parlerai de tout cela quand je vous reverrai.

Dans un autre ordre, merci pour votre dernier chèque. Je suis très heureux du succès de *Poèmes*. Si je vous ai fait confiance à l'Hexagone, vous m'avez fait confiance aussi. Et votre présentation était impeccable, ce qui exige beaucoup de travail et de goût.

Je vous attends toujours à Québec. Prévenez-moi un peu à l'avance, par téléphone, si possible. Car je suis très souvent à l'hôpital.

Il y a encore autre chose. Un Monsieur Saint-Germain, et Alain Pontault [*sic*] sont venus me voir, il s'agit d'une édition spéciale pour les «Prix David», ils m'ont demandé mon accord, je leur ai dit de voir mes éditeurs, que j'avais des engagements préalables.

Par ailleurs encore, le Père Martin, de Fides, demande un accord pour des «Œuvres complètes»¹. Je lui ai répondu la même chose que ci-dessus, qu'il fallait vous rencontrer, etc. Cela fait beaucoup d'accords, il nous faudrait apprendre le solfège.

Ma femme se joint à moi pour les meilleures salutations.

Alain Grandbois

P.S. Vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Une petite révolution organique s'est faite en moi. Le foie, les reins, le cœur, une nouvelle fracture de la clavicule gauche, je ne suis pas sorti de chez moi depuis trois mois.

Les médecins ont fini par diagnostiquer mon cas, je fais de «l'ostéoporose». Mes os s'effritent. Follement gai, n'est-ce pas?

¹ Cette lettre du Père Martin n'a pas été retrouvée dans le fonds Grandbois de la BNQ.

Mon ami Gaston, profitez de votre jeunesse, usez, abusez même. Je vous quitte sur ce bon — ou mauvais — conseil.

Amicalement.

A. G.

552. À *Gaston Miron*¹

Le 8 décembre 1970.

M. Gaston Miron
Montréal.

Mon cher poète,

Tout d'abord, toutes mes félicitations. J'ai été très particulièrement heureux d'apprendre la nouvelle de votre dernier prix². Ensuite, merci pour le chèque. Mais... mais n'êtes-vous pas un peu imprudent? Les cinq mille [exemplaires] ne sont pas encore vendus? J'ai cependant hâte de voir *Les Iles*³ en poche.

Je vous reverrai bientôt. Marguerite ma femme se joint à moi pour un salut très amical.

Alain Grandbois

¹ Autographe. 1 f. (20.3 X25.5 cm). encre bleue. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron. // L'Hexagone. // a/s Librairie Déom // 1247 rue Saint-Denis // Montréal » Cachet postal daté du 11 décembre 1970 (BNQ. 410/9).

² Le 24 novembre. Miron recevait le Prix France-Canada, créé en 1961 par le Ministère des Affaires culturelles du Québec dans le but de diffuser les écrivains québécois en France.

³ Le recueil des *Iles de la nuit* sera réédité chez Fides, dans la collection de la «Bibliothèque canadienne-française», au printemps 1972.

553. *De Gaston Miron*¹

Montréal, 21. 12. 70

Très cher Alain,

à vous, & à votre femme, mes meilleurs vœux pour la Noël & le
Nouvel An.

moult & grande amitié

Gaston Miron

P. S. (1) — Ci-joint, un autre chèque couvrant les droits connexes qui
sont rentrés dernièrement.

— Je vous envoie, par colis, vos exemplaires d'auteur sur le
nouveau tirage de *Poèmes* (2000 ex.) qui vient d'entrer cette
semaine.

P. S. (2) — Ai bien reçu votre lettre & vos félicitations pour le prix
France-Canada. Merci.

GM

554. *À Gaston Miron*²

Samedi, le 20 mars 1971.

Mon cher poète,

Mes plus vives félicitations. Vos prix sont mérités³, ce qui n'est pas
toujours le cas. Et puis, vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt.

¹ Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm). encre noire (BNQ, 204/10/27).

² Autographe, 1 f. (21.5 X 28 cm). encre bleue (BNQ, 410/9).

³ Après avoir reçu le Prix de la revue *Études françaises* (mai 1970) et le Prix France-Canada (novembre 1970), Miron recevra, en mars 1971, le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal, doté d'une bourse de \$3, 000.

La nouvelle année ne m'a pas été favorable. Un de mes frères est mort¹, l'autre est gravement malade², et quant à moi, je viens de passer plusieurs semaines au lit, avec une broncho-pneumonie. La convalescence est difficile, ma fatigue demeure intense. Tout cela est extrêmement folâtre, n'est-ce pas! Je suis claustré comme un moine dans sa cellule. (Je veux dire un moine d'autrefois, aujourd'hui on ne le voit plus qu'à la T.V. ou dans les discothèques. Enfin, tout cela les regarde). Je ne reçois personne, mais j'aimerais bien vous voir. Vous êtes revigorant, mon cher Sylvio³. Qu'advient-il de cette édition des *Iles de la nuit* pour laquelle vous m'aviez fourni une avance aussi généreuse qu'imprudente? — J'ai reçu également les chèques que vous m'avez fait parvenir. Merci. — Bravo aussi pour votre nomination à Ottawa⁴. Cette dernière ville, quoique l'on en dise, possède des coins charmants. Il suffit de les découvrir. On y mange mal, mais il y a Hull. Il me paraît invraisemblable que votre petite Emmanuelle⁵ ait déjà près de deux ans. Il me semble que c'était hier que vous m'annonciez sa naissance. Avec ce nom-là, elle sera sûrement poète — si toutefois il y a encore de la poésie, dans quinze ans! À très bientôt, je l'espère. Marg. ma femme se joint à moi pour les félicitations et les amitiés.

A. G.

¹ Louis Grandbois est mort le 28 janvier 1971 (né le 6 mars 1905).

² Il s'agit de Jean Grandbois. Né le 5 janvier 1916, il meurt le 1^{er} septembre 1971.

³ Nous trouvons dans l'inventaire de la bibliothèque d'Alain Grandbois un exemplaire de *L'homme rapaillé* portant la dédicace suivante: «Pour Alain Grandbois, mon ami et maître, le premier d'entre nous, le plus grand de tous, avec admiration et affection. Gaston Miron (alias Sylvio Pellico, le 12/11/70, après mes prisons!)». Miron fait allusion aux événements de la crise d'Octobre 1970 et à son emprisonnement.

⁴ Gaston Miron est écrivain résident à l'Université d'Ottawa durant l'année 1970-1971.

⁵ Fille de Gaston Miron, née en juillet 1969.

P.S. Voulez-vous me rappeler votre adresse personnelle à Montréal, carré Saint-Louis! Je l'ai égarée quelque part dans les fouillis de mes paperasses.

555. À *Victor Barbeau*¹

Dimanche dans la nuit du 16-17 mai 1971.

Mon cher Victor,

Je vous écris du fond de mon lit, je suis là depuis à peu près deux mois, la colonne vertébrale et des complications, et pour ajouter à ces choses charmantes, une broncho-pneumonie, de sorte que je suis devenu, je me vois dans la salle de bain, un vieillard livide et un dégoûtant. Il paraît, dans les diverses thèses de philosophie que l'on lit (pardon pour l'allitération) qu'il ne faut jamais se haïr soi-même. Eh bien, malgré tous ces philosophes, je me hais profondément, et si je n'avais pas encore conservé, comme des petites pierres précieuses, et malgré ma vie plutôt désordonnée, certaines croyances – catholiques – j'avalerais un tube de ces pastilles – contre la douleur, pour dormir, pour dormir à jamais – dont ma table de chevet est garnie. Voici pour moi.

Permettez-moi de vous plaindre très sincèrement d'avoir à quitter votre maison. Quand vous me l'avez appris, je dois vous avouer que j'ai ressenti une petite chose au cœur. Je m'étais attaché au «115»², moins que Lucile et vous naturellement, mais à Montréal, pour moi, c'était la maison la plus accueillante que j'ai connue. Mon caractère, comme le vôtre d'ailleurs,

¹ Brouillon de lettre, autographe. 22 f. (12.7 X 20.1 cm), encre bleue, écrits sur papier tablette, paginés de la manière suivante : II à VII, de X à XVI, 18 et 19, 20 XX, et de 1 à 4. De nombreux dessins se trouvent en marge de chacun des feuillets (BNQ. 204/9/1).

² Allusion au «115», Côte Saint-Antoine, à Montréal. Ancienne adresse de Victor Barbeau.

n'est pas des plus faciles. Vous rappelez-vous, une fois, que j'étais parti du «115», tout de suite après le dîner, ce qui était à la fois grossier et incongru, car nous n'avions eu aucune discussion, il me semble, qui eût provoqué un tel manque d'usages. Mais j'ai toujours été un garçon assez bizarre et (voir plus haut), mais sans méchanceté.

Je vous plains de tout cœur, je ne tiens pas à retourner le fer dans la plaie, mais c'est ainsi.

Vous allez habiter un 10^{ième} étage. Vous ne me donnez ni votre adresse ni votre numéro, — il faut bien s'exprimer ainsi! (Allez-vous comprendre mon écriture, je suis dans mon lit, ma main tremble, je dois me retourner pour continuer ce bavardage, à gauche et à droite¹, je ne puis «demeurer» sur le dos, puisque la fracture est là, elle grossit, elle a maintenant la taille d'une prune d'automne, je ne puis dormir beaucoup, malgré les somnifères et autres médecines «contre la douleur» que me donnent les médecins, et malgré même Marguerite, qui tous me conseillent et exigent que je prenne ces drogues. Je me borne à prendre, ce que je fais depuis quelques années, un somnifère. Je ne veux rien prendre davantage, je ne veux pas traîner avant de mourir tout à fait abruti. Déjà l'âge s'est abattu sur moi, creux soudain de la mémoire, un nom ou un mot qui me manquent soudain — on les rattrape 20 secondes plus tard, mais c'est trop tard. Puisque je continue de vous parler de moi — pourquoi les lettres, si nous ne parlons pas de nous, après les salutations conventionnelles. Il m'arrive des choses singulières. Un cinéaste est venu me proposer de faire un film (une heure)². J'ai refusé sèchement, il voulait [que je] me promène

¹ Souligné par l'auteur.

² Dans la série *les Écrivains québécois*, subventionnée par le Ministère de l'Éducation du Québec et produite par l'Office national du film, Roger Frappier réalisera en août 1971 un film d'une durée de 28 minutes sur Alain Grandbois. Pour des raisons évidentes de santé, Grandbois refusera de figurer dans ce film. Aussi Frappier a-t-il eu l'idée de faire témoigner des écrivains de la jeune génération de l'Hexagone, parmi lesquels on trouve notamment Jacques Brault.

dans mon village de Saint-Casimir, Mont-Rolland, Montréal, enfin dans tous les endroits où j'ai vécu, le monsieur, il est revenu le lendemain, croyant me séduire en m'offrant la somme considérable de \$800.00, huit cents dollars. Comme je n'ai ni la santé, ni le goût, ni le physique (j'ai vu Mauriac à la télévision, c'était lamentable, mais il a toujours aimé l'argent). <Mot illisible> le monsieur, gentil garçon par ailleurs, est allé jusqu'à excuser mon écriture, et mon style épistolaire. Je n'oublie pas que vous êtes notre Président¹. Au risque de vous déplaire, et malgré le mot très gentil que vous m'avez écrit, ma décision est formelle et définitive, quant à l'Académie. Je vous dirai de vive voix pourquoi. Tant que vous êtes là, c'est très bien. Si vous laissez les rênes à d'autres, et quels et quelles qu'ils soient, cela ne va plus.

Je regrette que vous n'ayez pu venir à Québec (Kébec, ainsi que vos éblouissants jeunes poètes ont imaginé d'écrire²). Pour moi, je ne puis songer à aller à Montréal maintenant. Peut-être si... Mais il vous faudrait me dire où vous passez l'été, ou si vous êtes à Montréal, du haut de votre «dixième», pour admirer la ville!

Je ne contemple plus rien, moi. Je relis Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov et même Victor Barbeau. Je deviens sec et hargneux – la douleur, malgré [ce] que disent les Évangélistes, ne rend pas meilleur. Et c'est Marguerite qui en souffre le plus, elle est près de moi. Elle souffre de mon isolement, de mon refus de recevoir des personnes dites de la «société», nous sommes invités à certaines réceptions, je ne peux naturellement m'y rendre, je lui demande de se faire accompagner, s'ils sont invités, par un de ses frères ou cousins, elle s'y refuse, et dans le fond, elle doit m'en blâmer et

¹ Président de l'Académie canadienne-française, fondée en 1944.

² Les Éditions du Jour publiaient, en 1971, *Musique du Kébec*, recueil de textes portant sur la musique contemporaine présenté par Raoul Duguay.

avec raison. C'est moi qui ai tort. Car elle sent bien que même si je n'étais pas malade, que je refuserais d'aller à ces petits cirques, à ces clowns et clowneries qui singent le vrai monde. (Mais où est-il, le vrai monde?).

Je vous félicite de votre livre¹. Je crois que je ne vous ai pas écrit depuis ce temps. Où vous ai-je vu? Je ne me rappelle pas. Vous êtes un peu trop sévère pour Félix Leclerc², un peu indulgent pour Paul (*Paon d'email*) Morin³, un peu louangeur pour Rina Lasnier, laquelle à mon avis fait la timide et la très réservée, mais qui sait fort bien arranger ses petites affaires, comme la plupart des femmes de lettres d'ailleurs.

Je m'aperçois que je deviens méchant, que j'attaque vos amitiés, qui ne sont pas nécessairement les miennes, soyez assuré cependant, mon cher Victor, que malgré vos défauts — hélas j'en ai peut-être beaucoup plus que vous — et vos injustices de pamphlétaires, que je conserverai l'amitié que je vous porte jusqu'à la fin.

J'aimerais bien vous voir. Et Lucile aussi. Vous me manquez tous les deux.

Nous vous embrassons, Marguerite et moi, Lucile et vous.

Ah j'oubliais que vous me demandiez des nouvelles de ma famille. Désastreuses. Un frère mort, un autre très malade⁴, ses enfants également,

¹ *La face et l'envers: essais critiques*. Montréal. Académie canadienne-française. 1966. 158 p.

² À propos duquel Barbeau écrit: «Je ne connais pas un seul de ses livres qui résiste à l'épreuve de la lecture, d'un tête-à-tête réfléchi. L'artifice, la niaiserie suintent à chaque page.» (*Ibid.*, p. 102).

³ Le texte de Barbeau porte le titre suivant: «Paul Morin. *La tour d'ivoire*» (*Ibid.*, p. 119-121). Paul Morin (1889-1963) est l'auteur d'un recueil de poèmes intitulé *Le paon d'email*, paru en 1911, à Paris. Victor Barbeau dit de lui qu'il fut le premier et dernier poète «exotique» de la littérature canadienne-française.

⁴ Voir lettre à Gaston Miron datée du 20 mars 1971. Marc Grandbois a connu plusieurs hospitalisations psychiatriques.

son aînée est internée, ma filleule, dans un hôpital psychiatrique. Je crains, hélas, pour sa vie, la pauvre a 18 ans et fort jolie, la cadette semble suivre le même chemin noir, mon frère est naturellement ahuri (tout ceci strictement entre nous). Ma sœur Madeleine [mot illisible] de Marguerite, je ne peux me pencher, je suis devenu bossu mon cher Victor, non pas à la nuque comme les classiques ou romantiques, voir V. H.¹, mais à la 5^{ème} vertèbre exactement.

Je crois que c'est la plus longue lettre que j'ai écrite de ma vie. Déchirez-la, je vous en prie. Et donnez-moi l'adresse, mais je crois que je vous l'ai demandée plus haut, de votre gratte-ciel. Je vous ai expédié une lettre par «express», la correspondance de Montréal me parvient 8 jours plus tard. Et ce n'est pas un «truc» de ceux qui m'écrivent. Je vois l'estampille de la poste de Montréal, par exemple, du 8 avril, je reçois la lettre à Québec le 16 ou 17. L'appareil de la chose publique ne semble pas tourner rond. Vous excuserez ces choses qui traînent dans tous les journaux. Je me laisse aller à vous écrire comme si nous parlions ensemble. Cependant, l'avantage ou le désavantage d'une lettre, ce n'est pas le dialogue, mais le monologue. (Encore ces sacrées banalités.) Je suis très fatigué, je vous redis bonjour et bonne nuit, ne manquez pas d'embrasser Lucile pour nous et je vous le demanderai la prochaine fois que je vous verrai si vous l'avez fait.

Avec la nuit dépassée, c'est déjà l'aube qui point à travers (ou au, je ne sais pas) de ma fenêtre, avec notre affection,

Alain Grandbois

pardon un oubli : de l'Académie canadienne-française.

P.S. Pour votre gouverne, mon cher Victor, j'ai vu dans trois livres français, ces semaines dernières, le terme *canoë*, c'était je crois, le thème de

¹ Victor Hugo.

nos dernières discussions, le canot, que les Normands et les Bretons de la Côte prononcent «canotte», étant une barque avec des rames.

Le canoë, d'écorce autrefois, de toile aujourd'hui, se conduit avec une pagaie. Vous voyez, plus le jour point, je deviens plus fatigué et plus désagréable. Car j'ai appris, dans un monde à peu près civilisé, — non pas celui de notre belle province — qu'il est malséant d'avoir raison contre celui qui a tort, et qu'il ne faut surtout pas appuyer. Mais nous habitons «la Belle province». Donc, nous nous disputons pour des sottises. Vous vous rappelez sans doute que Mgr de Laval, dans une de ses lettres, disait de Québec, — ah ah ah, notre fameuse métropole de Montréal n'existait pas encore — que dans cette ville [de] Québec, deux bourgeois sur trois «étaient en procès»¹! De là, nous les fiers descendants de nos procréateurs, de là je suppose notre goût de la controverse, de la chicane, de la dispute.

Je pense à tout ceci, Victor, pourquoi n'écrivez-vous pas la suite de votre livre *Mesure de notre taille*², depuis 20 ans, vous auriez beaucoup de matière à gloser. Je suppose, et je vous comprends, que vous n'avez pas le courage de lire mes inepties jusqu'au bout. Vous allez me croire tout à fait détraqué. Non, non, mais je suis très fatigué, je fais de la fièvre, 100³, je souffre de partout, mes cheveux tombent, je me lavais la tête tous les matins, depuis 3 mois, impossible, je me sens malpropre et répugnant.

On en revient toujours à soi. Excusez-moi.

A. G.

¹ Nous n'avons pu repérer la source exacte de cette citation.

² Montréal, *Le Devoir*, 1936. 243 p.

³ C'est-à-dire 100 degrés Fahrenheit. La température normale du corps est d'environ 98.6 degrés Fahrenheit ou 37 degrés Celsius.

556. À Gaston Miron¹

Le 3 août 1971.

M. Gaston Miron
Montréal.

Mon cher poète,

Tout d'abord, veuillez excuser ce retard. Mais je plaide certaines circonstances atténuantes. Je me remets très lentement d'une broncho-pneumonie double qui me laisse dans une sorte d'état de prostration fort pénible. Je n'ai pu sortir de chez moi depuis la fin de l'hiver. Je tente de lutter contre la neurasthénie, laquelle est favorisée par d'intolérables insomnies. Le médecin insiste pour que je double ma ration de soporifiques, car je souffre beaucoup physiquement, rhumatismes, douleurs vives à la poitrine, etc. Je ne double rien, je ne tiens pas à devenir tout à fait hébété. Enfin!

Laissez-moi vous féliciter, cette fois doublement, pour vos prix², que vous méritez largement. (Et ce n'est pas toujours le cas). J'ai tenté de vous rejoindre par téléphone, à votre appartement, il y a deux ou trois semaines environ. La «centrale» m'a dit que vous aviez annulé [sic] votre abonnement. Peut-être avez-vous déménagé? C'est pourquoi je vous adresse ceci à l'Hexagone.

Et puis maintenant, j'ai reçu vos chèques, et «l'avance» pour les *Iles*, que vous deviez publier au printemps, je crois. Avez-vous changé d'avis? Je le regretterais, mais j'ignore vos motifs, dites-les moi simplement, je les comprendrai sans aucun doute. Et je vous rembourserai.

¹ Autographe, 2 f. (21.2 X 27.5 cm), encre bleue, écrits sur papier pelure, paginés 1 et 2. Enveloppe adressée à « Monsieur Gaston Miron // a/s Éditions de l'Hexagone // 1247, rue Saint-Denis, 1247 // Montréal // P. Q. » (BNQ, 410/9).

² Voir lettre à Gaston Miron datée du 20 mars 1971.

M. ma femme se joint à moi pour les félicitations et salutations. Nos divergences d'opinion n'ont rien à voir, du moins pour nous, avec l'amitié que nous vous portons. Embrassez de notre part votre petite Emmanuelle. Quelles transformations du monde verra-t-elle! L'imagination la plus vive ne peut le concevoir.

Alain Grandbois

P.S. J'imaginai que vous viendriez à Québec pour la «Nuit de l'Île d'Orléans»¹, ou pour vos affaires, et que nous aurions eu le plaisir de vous voir. Écrivez-moi, ou téléphonez-moi, je ne quitte pas la maison. Et venez nous voir, si vous le pouvez.

A. G.

P.S. 2 Je retrouve, dans mes paperasses, que j'essaie de rassembler, un début de lettre que je vous avais écrite il y a deux mois. Je retrouve aussi un courrier effarant, à quoi je dois répondre. On doit me prendre pour un joli monsieur!

A. G.

¹ Il s'agit en fait de la «Nuit des poètes», tenue le 23 juin au soir, dans le cadre des festivités de la Saint-Jean-Baptiste sur l'Île d'Orléans. Gaston Miron ne participera pas à cet événement.

557. *De Jacques Brault*¹

Le 28 octobre 1971.

Très cher Alain Grandbois,

Depuis cette «visite à plusieurs» que nous vous avons faite l'hiver dernier, j'ai songé souvent à vous écrire. Mais je n'osais pas, craignant de vous importuner. Et voici que je vais, aujourd'hui, non pas vous importuner, mais vous ennuyer...

Monsieur Roger Frappier, à la demande du Gouvernement du Québec, a réalisé un film sur votre œuvre. Il déplore que dans ce film on ne vous voie pas. Par ailleurs, il a réalisé un montage sonore à l'aide des archives de Radio-Canada (qui conserve les entrevues que vous avez accordées pour la radio, etc.). Donc, Roger Frappier souhaiterait vivement vous filmer, marchant dans les rues de Québec. Cela se ferait rapidement, et vous n'auriez pas à parler².

Ouf! voilà que je me suis acquitté de ma tâche... Car je ne vous cacherai pas à quel point je me sens mal à l'aise de servir ainsi «d'appât». C'est un rôle ingrat et qui dément l'amitié respectueuse que je vous porte. Mais j'ai passé outre à mes sentiments pour la raison que je suis de plus en plus persuadé que votre poésie doit être entendue par les jeunes (et le film de Frappier sera distribué dans les cégeps et les écoles secondaires).

Bon. Si tout cela vous agace ou vous impatiente, ne m'en tenez pas rigueur. Je vous aime et vous admire trop pour ne pas comprendre et même approuver votre refus éventuel.

¹ Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, non paginés (BNQ, 204/9/13).

² Voir lettre à Victor Barbeau datée du 16-17 mai 1971.

Je reviens de Paris, où l'automne a été admirable de douceur et de subtilité. Longuement j'ai marché dans la campagne du Valois, me redisant des poèmes du cher Gérard de Nerval. Des amis et des écrivains de là-bas m'ont parlé de vous et de vos poèmes; j'étais heureux de constater qu'on vous lisait de plus en plus, en toute liberté, sans vous coller une étiquette (nationale ou autre) sur le dos.

J'espère qu'avant longtemps je pourrai vous revoir, gratuitement, pour le plaisir simple de parler de ce qui nous tient à cœur. L'édition Fides (avec les gravures de Lacroix), que j'ai examinée attentivement, est une belle réussite, mais je ne suis pas toujours d'accord avec les illustrations. Il eût mieux valu utiliser vos dessins et peintures.

De mon côté, je continue à écrire, enfin, j'apprends à écrire...

Dites mes hommages et mon bon souvenir à Madame Grandbois. Croyez en mon amitié fidèle et totale.

Jacques Brault

P.S. Je n'ai guère vu Gaston Miron, ces derniers temps. Sa fille l'occupe beaucoup.

558. *À Jacques Brault*¹

[Novembre 1971]

D'abord, vous ne m'importunez pas. Et vous ne m'ennuyez jamais. Mais... mais... Enfin plusieurs «mais».

¹ Autographe. 2 f. (12.7 X 20.1 cm), encre bleue, non paginés (BNQ. 204/9/1).

Je tente de vous expliquer. Il y a environ six mois que je ne suis sorti de chez moi. Retombé de pneumonie, poumons touchés, etc..., je vous fais grâce des détails. Je veux bien tenter de marcher dans les rues de Québec, mais quel sera le jour, la température? Il y a déjà plus de six mois que je ne suis sorti de chez moi.

Je ne doute pas des bonnes intentions de M. Frappier, cependant... Et pour vous, mon cher Jacques Brault, ne m'accordez pas, je vous prie, l'amitié «respectueuse» mais l'amitié tout court. Vous êtes poète. La poésie n'a pas d'âge(!) Je ne suis pas sûr du tout de cette assertion. (Du moins pour une ou deux générations, et j'entends ceci pour les vrais poètes, dont vous êtes, et non pas pour tous les faiseurs de fausse poésie actuelle, qui pullulent trop malheureusement.)

[Incomplet et non signé]

559. À Meery Devergnas¹

[10] novembre 1971.

Mademoiselle,

Tous mes remerciements pour l'envoi des articles². Et puis j'ai lu vos poèmes avec beaucoup d'intérêt³. Je vois qu'il est inutile de vous

¹ Autographe. 1 f. (12.6 X 20.1 cm). encre bleue (BNQ. 441). Essayiste et poète. Meery Devergnas (pseudonyme de Marie Demers) est née en Russie en 1912. Elle émigra au Canada en 1963. Elle a publié plusieurs recueils de poèmes et des contes pour enfants.

² Série d'articles portant sur la littérature russe (en particulier Cholokhov, Pasternak, Ehrenbourg, Soljenitsyne et Akhematova), parue dans les pages du *Devoir* en 1971.

³ Dans une lettre qu'elle faisait parvenir à Marguerite Rousseau-Grandbois le 22 octobre 1971, Meery Devergnas écrivait: «Permettez-moi de vous faire parvenir, ci-inclus [mon poème] «Religieuse portugaise» (Prix Expression française 1963) dont j'ai eu l'occasion de vous entretenir dimanche dernier, le 17 octobre. J'y ajoute deux autres poèmes [c'est-à-dire «Tsiganes de ma jeunesse» et «Les chevaux de la steppe»] qui seront un rappel de la Russie ou des Russes qui tiennent une si grande place dans *Avant le chaos*. J'espère que revues et poèmes feront plaisir à notre grand poète et que j'aurai l'honneur de lire, oh, ne serait-ce que quelques lignes, de sa main, cette main qui a reçu et qui, sans doute, transmet à son [mot illisible], le si mystérieux fluide de la poésie » (BNQ.

transmettre «le si merveilleux fluide de la poésie». Vous le possédez.

Alain Grandbois

560. À *Gaston Miron*¹

Le 27 mars 1972.

Mon cher poète,

Tout d'abord, bravo pour tous ces honneurs, qui, pour une fois, sont mérités. Je vous ai écrit une longue lettre, il y a déjà quelques temps, je ne sais si elle a été interceptée, ou perdue, elle était adressée, à votre nom naturellement, à l'Hexagone, comme celle-ci.

Maintenant, voici. Je vous remercie des sommes généreuses que vous m'avez fait parvenir. Mais je ne comprends pas. Pourquoi n'avez-vous pas publié *Les îles de la nuit*, tel que nous avons convenu, en édition populaire. Alors, tout cet argent!

Je dois vous demander aussi, — pour les impôts — le montant total des sommes que vous m'avez adressées durant l'année 71. Pouvez-vous me répondre le plus vite possible.

En attendant, pour moi, les nouvelles sont mauvaises. Je viens de passer un mois au lit. Suites de la broncho-pneumonie, complications, etc. Et pour comble — je me tiens à peine debout — je suis forcé de déménager,

441). À cette lettre, Marguerite Rousseau-Grandbois répondait. « Québec // le 10 novembre 1971 // Chère Meery Devergnas. // Je m'excuse d'avoir mi si longtemps à vous répondre. Grâce à vous, nous avons reçu de Pilon, les deux exemplaires que vous lui avez demandés pour nous. Nous vous en remercions de tout cœur. // Nous avons lu avec intérêt votre poème sur la Religieuse portugaise qui vous a fait avoir le prix de l'Expression française 1963. Toutes mes félicitations, ainsi que pour vos beaux poèmes sur la Russie. // Je laisse maintenant à mon mari de vous écrire quelques mots. // Avec toute ma reconnaissance de nous avoir obligés, et je vous assure du plaisir que j'ai eu à vous rencontrer // Marguerite R. Grandbois » (BNQ, 441).

¹ Autographe. 3 f. (12.6 X 19.8 cm). encre bleue. non paginés (BNQ, 410/9).

dans le milieu du mois d'avril. Je vous donnerai ma nouvelle adresse dès que j'aurai reçu un mot de vous.

Embrassez pour moi votre petite Emmanuelle.

Et répondez-moi aussitôt que possible.

Marg. ma femme vous dit bonjour.

Avec mes amitiés,

Alain Grandbois

P.S. Veuillez excuser ce papier, tout déjà est dans les caisses.

561. À *Joseph-Marie Quirion*¹

Le 25 juillet 1972

Monsieur le Doyen J.-M. Quirion
Ottawa

Monsieur le Doyen,

Veillez tout d'abord m'excuser du retard que j'apporte à vous écrire. J'ai dû passer les dernières semaines au lit, avec une très forte fièvre, ce qui m'a empêché de venir vous remercier plus tôt, de tout cœur, de ces deux grands honneurs que vous m'avez faits, celui de votre venue chez moi, et celui de votre doctorat². Ma femme et moi [avons] été ravis de vous rencontrer.

¹ Autographe. 1 f. (20.9 X 27 encre bleue. La signature de Grandbois est soulignée à l'encre rouge (Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, fonds J.-M. Quirion. P-109).

² Le samedi 24 juin 1972. Alain Grandbois recevait chez lui le doyen Joseph-Marie Quirion, venu lui remettre un doctorat *honoris causa* de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

Je conserverai précieusement l'allocution par trop aimable que vous avez rédigée à mon sujet¹. Elle m'aidera dans mes moments dépressifs.

Veillez bien croire, M. le Doyen, à mes meilleurs sentiments.

Alain Grandbois

562. *De Gaston Miron*²

Montréal, le 10 février 75.

Très cher Alain,

Vous trouverez, ci-joint, des traductions anglaises de quelques-uns de vos poèmes, par M. Fred Cogswell, à paraître dans une anthologie intitulée *Quebec Poets*, chez Harvest House (à Mtl)³.

Pourriez-vous jeter un coup d'œil sur ces traductions et me faire savoir si vous êtes d'accord, et, s'il y a lieu, faire vos remarques si vous ne les jugez pas satisfaisantes? J'aurais besoin de votre accord, ou pas, pour le 21 février.

Également, vous trouverez un chèque couvrant les droits perçus (droits dérivés & connexes) pour l'année '74.

Et vous, comment allez-vous, que devenez-vous? Et la santé, ça va?

De mon côté, ça se défend. J'ai eu des troubles d'estomac sérieux au début de janvier, mais les choses se tassent maintenant, avec du repos et un régime.

¹ Ce texte ne se trouve pas dans le fonds Grandbois de la BNQ.

² Autographe, 2 f. (21.5 X 28 cm), encre noire, écrits sur papier à en-tête de *L'Hexagone*, C. P. 337, Bureau N, Montréal, 129, Québec (BNQ, 204/10/27).

³ L'anthologie de Fred Cogswell paraîtra sous le titre *The Poetry of Modern Quebec* en 1976 (Montréal, Harvest House, 206 p.). Huit poèmes de Grandbois y seront publiés.

Par ailleurs, le fait que ma petite Emmanuelle (5 1/2 ans) devienne plus autonome & qu'elle ait entrepris sa maternelle en octobre dernier, m'a considérablement libéré des tâches de maternage. Je peux me consacrer davantage à l'édition — nous avons publié 11 livres cette année à l'Hexagone. Je donne aussi des cours de littérature québécoise à l'École nationale de théâtre à Mtl. Et sur un plan plus général, je participe plus encore à la lutte culturelle, notamment dans le domaine de la langue où nous subissons un recul inquiétant, surtout à Montréal.

C'est là un petit tableau de mon activité. J'ai aussi l'intention de me remettre à la poésie au cours de cette année.

Au début du printemps, je compte bien faire un saut à Québec, & j'ai bien hâte de vous voir.

Mes amitiés à votre femme,

& mon fidèle souvenir

Gaston M.

VARIANTES

p. 93-94, lettre 4, à Simone Routier (16 août 1920)

Manuscrit de 1 f. (18.4 X 20.9 cm), écrit au recto d'un papier à en-tête: Manufacturiers de BOIS de SCIAGE et de PULPE M. A. GRANDBOIS (ENREGISTRE) SAINT-CASIMIR, P.Q., marge supérieure rognée, encre noire, non paginé (BNQ, 204/9/10).

[p. 93] 8 sont [AR <illisible >] tellement 9-10 je ne puis [A *n'ai jamais senti comme ce soir, l'impossibilité,*] avec des mots 10 adoration <souligné> [R *Je suis a*] [R *Lisez cela, comme vous m'écouteriez, dans l'ombre*] Lisez [R <illisible>] Écoute-moi 13 aime [R *mieux* <souligné par l'auteur>] plus 15 vous [R *tueriez*] me *tueriez* 15 revolver [R *si jamais un jour vous m'abandonniez*] le jour 15-16 me retiriez [S *eriez*] votre 16 amour [R *Et*] *croyez-moi*. Ce ne sont pas 16 vaines *paroles des réminiscences romanesques...* [R *Notre amo*] 16-18 <Ces deux dernières phrases n'apparaissent pas sur la première version>.

Les autres variantes de ce même brouillon se trouvent à la suite de cette lettre, datée cette fois du mardi 17 août 1920. Sur le brouillon, donc, Grandbois a écrit ces deux lettres l'une à la suite de l'autre

[p. 93] 23-25 <Les trois premières phrases ne figurent pas sur la première version>
 [p. 94] 1 est *plus haut plus pur* 2 des mots. *Et* [R *ne riez pas*] *n'allez pas en rire*
 Ne riez pas 3 *comprenez que tout ce* [R *que l'on ne peut exprimer, tout l'Infini*] *qui ne s'exprime pas, vous comprendrez pourquoi l'on aime trop* <souligné>, *pourquoi*] l'on 4 *chansons* [R *Pourquoi les saints, autrefois, se mouraient-ils d'amour divin.*] Nous 5 de l'Infini <souligné par l'auteur> 5-6 <Cette phrase ne figure pas sur le brouillon> 9 vous *doucement* très 9 voudrais que *vous me parliez* apprendre 10 que rien <souligné par l'auteur> 10 nous [R *divise A sépare*] plus 11 cœur [R *Puisque nous nous sommes rencontrés pourquoi ne pas faire route ensemble. Vous me demandez pourquoi la vie. Il n'y a rien qui* <illisible> *faux*

entre nous, Simone] Je vous aime 12 douloureusement [R Mais vous savez, lorsque l'on parle trop fort dans une plaque téléphonique, la plaque vibre tellement que le son.].

p. 98, lettre 7, à Simone Routier (3 septembre 1920)

Manuscrit de 2 f. (16.3 X 26 cm) pliés en deux, écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés par Simone Routier, "7" et "7 bis", à l'encre verte. Se trouvent sur ces 2 f. les lettres datées des 3 et 5 septembre 1920 (BNQ, 234/4/8).

[p. 98] 23 sombre [R *presque*] noir

p. 101-102, lettre 9, à Simone Routier (7 septembre 1920)

Manuscrit de 1 f. (13.4 X 21.2 cm), crayon, écrit au recto d'un relevé de compte, non paginé (BNQ, 204/9/10).

[p. 101] 19-20 quelques [R *six mois A temps*] *s'avise de le réveiller* <n'est pas souligné> de cette vie 20-21 réussi *après quelques passes magnétiques* <ne figure sur le brouillon> *que* [A *en moins d'une minute*] tout le 21-22 du [R <illisible > A *patient*] *s'émiette* 22 <l'ordre des mots *se fonds* et *s'émiette* est inversé> 22-23 était *mort* <souligné par l'auteur> [R *depuis six mois, il ne vivait que par l'autre*] réellement 23 *vitale magnétique, du spirite* le pénétrait [p. 102] 1 infusait *la vie* de 1-2 *vie* [A *malgré la mort*] [R *Simone, ne me réveillez pas*] Mon âme vit par 2 *votre s'y nourrit* y puise 3-4 ne l'éveillez pas *Simone*. Si vous saviez 4 *besoin* <l'ordre des mots *d'appui* et *de soutien* est inversé> 5 suis [R *tout*] désorienté 5-6 loque [R *Je suis d'un* <illisible>] Le mauvais temps 6 moi *presque physiquement*. Le croiriez-vous 8-9 *vient qui grandit, qui nous touche, à nous pénétrer, presque*. <ne figure pas sur le brouillon> *Il me semble* [AR *que*] *que je fais partie de la nature, de la forêt, des champs vieilliss déjà*. Des frissons 9 réels, *alors* que 10 *chaud passent en moi*, rien qu'à regarder 10-11 *vitres jouer le vent et la pluie dans les arbres agités*. <*agités* est souligné>.

p. 104-106, lettre 11, à Simone Routier (14-15 septembre 1920)

Manuscrit de 2 f. (16.3 X 26 cm) pliés en deux, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés par Simone Routier à l'encre verte, "11" et "11 bis", et datés par elle, d'abord au crayon, du "sept. 15", puis à l'encre bleue, corrigé en surcharge, du "13". Cette description comprend les lettres datées du 13 et du 14 septembre 1920 (BNQ, 234/4/8).

[p. 105] 9-10 je souffre de vous [R *sa*] voir.

p. 106-107, lettre 12, à Simone Routier (24 septembre 1920)

Manuscrit de 1 f. (13.4 X 21.2 cm), encre noire, au recto d'un relevé de compte de la compagnie forestière d'Henri Grandbois: *Saint-Casimir, le 191. Monsieur, l'intérêt sur votre billet ou obligation est échu depuis... Veuillez, s'il vous plaît, faire remise de ce montant sans délai. Bien à vous...* (BNQ, 204/9/10).

[p. 106] 11-12 samedi. *Et* soyez sûr 15 quoique [R *notre*] le souvenir 15 tout *vous* <souligné par l'auteur> 16 je sache [R *qu'une visite*] que rien 17 manquée. *J'ai presque peur.* Les habitudes 17-18 amour [R *sont A deviennent*] tellement 19 pressentiments. [R *Je*] D'ailleurs 21-22 *petite fille, vous n'êtes ni ridicule, ni primitive, vous le savez bien.* Je 22-23 êtes [R *je n'ai rien trouvé en vous qui ne me déplaie*] *et tout ce que je souhaite, c'est que vous restiez* [A *ainsi*] *comme je vous ai connue.* Et soyez sûre 25 *vous pensez, les convenances,* puisqu'il [p. 107] 2 belles [R *C'est la monnaie*] Et 3 ce qu'il y a *d'inconvenant* <est souligné> 3 dans le sens *réel* du mot 3 à ce que [R *je vous*] vous 4 disiez que vous *m'aimez,* <souligné par l'auteur> et moi de même 4-5 *longs, tristes,* et désolants.

p. 113-115, lettre 17, à Simone Routier (15 octobre 1920)

Manuscrit de 2 f. dont le 1^{er} f. (13.2 X 21 cm) est écrit au crayon au verso d'un relevé de compte de la compagnie forestière d'Henri Grandbois; le second feuillet (12.9 X 16.2 cm) est écrit au crayon et à l'encre noire sur papier blanc (BNQ, 204/9/10).

[p. 113] 12-13 de n'être pas allé [R *chez*] passer ma dernière soirée à Québec [A *avec vous.*] [R *Je me suis aperçu, ce soir là*] [S *J'ai vu*] combien 16-17 *assomante parce que, depuis que je vous connais, c'était la première, passée* [R à Q] *loin de vous, à Québec* 20-21 *j'en suis arrivé à croire qu'il aurait mieux valu* [R *pour nous*] *de ne* [A *s'être*] *jamais rencontré, pour vous.* Vous seriez 22 *l'être* [R *et vous goûteriez la seule* <illisible> *qui*] en goûtant 22 *seule* [R *vie* <illisible>] *véritable* [p. 114] 1 *l'entendrez.* *Si ce n'eut point été du bonheur, c'eut été de la Paix.* Qu'avez-vous 2-7 <Ne figure pas sur la première version manuscrite> 10 *problème très difficile* 12-13 *l'amour est* [R *presque* A *plus que*] *la vie* 12 *dépend l'amour* <est souligné> 13 *forces quand* <n'est pas souligné> *cesse-t-il d'agir, pourquoi, par exemple, je vous aime, vous et non une autre!* Nous ne savons rien 16 *Ariane* [R *un fil qui est notre amour*] *notre* 15-16 *amour. Et la vie de l'âme est* [A *si*] *troublante, si incertaine.* Je vous aime 18 *je ne vous ai* [R <illisible>] *vue* 18 *goûté la* [R *douceur*] *la paix* 21 *un an, qu'un an peut être une* <souligné par l'auteur> *heure. Peut-on mesurer la profondeur* 21-23 *la puissance d'une caresse? Le temps n'est peut-être qu'un cadre* [R *au milieu duquel*] *dont nos émotions* 24-25 *par le fond* [R *s'étirerait à l'infini, tout en restant dans les limites du cadre, s'allongerait,*] *s'étirerait, s'allongerait* [R *à l'infini*] *démesurément, infiniment, tout en restant* 26 *cadre* [R *Il y a des homm*] *On a vu* [p. 115] 1 *vécu* <souligné> 1-2 *années* [R *condensées à l'extrême, en* <illisible> *heures! ramassées*] *pressées, condensées* 2 *extrême* [R *en quelques heures*] *en ce que l'usage* 4 *Alain et sont* <imprégnées?> *de* [R *cet ab... ce vague désir*] [A *d'autres vagues et très obscur désir,*] *de quelque chose qui* [R *vous serait calme et repos*] *de meilleur, et de plus doux, qui vous apporterait du calme.* 8 *l'automne est beau et magnifique* 8 *ce* [R *matin* A *soir.*] 9 *Du rouge, du rose, des vieux roses, du vert pâle* 9 *noyés dans un jaune* [R *infini.*] *Toute* [A *l'ombre du* [R *le*] *soir* 11 *comme une* [A *grande*] *tristesse* [R *infinie* A *immense*]. 12 <La dernière phrase n'apparaît sur la première version du texte>.

p. 117-120, lettre 20, à Simone Routier (1^{er} novembre 1920)

Manuscrit de 2 f. (16.5 X 26 cm) pliés en deux, écrits recto verso, encre noire, non paginés par Grandbois; numérotés à l'encre verte, "19" et "19 bis", et datés

au crayon par Simone Routier de “nov. 3” (BNQ, 234/4/8).

[p. 118] 11 et les [R *bottes fines A dieux*] lui 28 très bas, [R *lui*] effleurait.

p. 124, lettre 23, à Simone Routier (1920)

Manuscrit de 1 f. (10.1 X 16.3 cm) écrit recto verso, sur papier ligné, encre noire; numéroté “42” à l'encre verte par Simone Routier (BNQ, 234/4/8). Le poème de cette lettre a été publié dans *Poésie II, op. cit.*, p. 32.

20 sanglant [R *une trace*] long trait.

p. 125, lettre 24, à Simone Routier (1920)

Manuscrit de 1 f. (13 X 16.3 cm), poème écrit au crayon, et dont la première strophe a été écrite deux fois. Ce poème-lettre est écrit au verso du poème “Il est des mots...” daté du 17 septembre 1920 (BNQ, 204/1/10), publié dans *Poésie II, op. cit.*, p. 34.

14 Et des larmes [R *coulaient A se mouraient*] sur 16 moi [R *plaintives A vivantes*] pour 18 Frissonne éperdument dans [R *Elles se sont penchées sur moi, mes tristes pensées*] 21-22 <Ces deux vers n'apparaissent pas sur le brouillon>.

p. 136-137, lettre 35, à Simone Routier (27 juillet 1922)

Autographe, 1 f. (20.4 X 26.2 cm) écrit recto verso, crayon de mine et encre violette, non paginé (BNQ 204/10).

[p. 136] 5 *Je pense à toi. Je pense à toi. Je veux te voir. Je te voudrais tout, pour toujours* <ce dernier terme seulement est souligné par l'auteur> 11-12 en moi, [R *dans mon principe, dans mon essence. Je ne vibre, je ne vis que par toi. A Tu es mêlée à ce que j'ai de meilleur.*] Je sais 13-14 *notre vie, peut-être, en serait illuminée...* Je ne peux 15 *t'aimais plus, je* [R *serais*] *deviendrais fou, mon cerveau* 19 dire, [R *parce que*] tu ne l'as 21 *je t'aime* [R *mais*] *plus pour toi que pour moi.*

Je ne ferai 22 et [R *c'est celles*] ce sont [p. 137] 3 tout ton *âme*. *Et je ne penserai 3 n'aime pas. Il est minuit, Simone.*

p. 137-138, lettre 36, à Simone Routier (juillet 1922)

Autographe, 1 f. (20.3 X 26 cm), plié en deux, crayon, corrigé à l'encre violette, non paginé (BNQ, 204/9/10).

[p. 137] 13 connaître [A *plus*] et 13 tu ne *connais* <*rien*> de moi 20 mortes [A *et*] qui sont 21 Dans [S *dix* D *vingt*] ans 22 plus *dans* la foule [p. 138] 2 demeurent [A *des minutes infinies*] et si jamais 5 aimé plus [R *que lui*] que tout.

p. 140-141, lettre 38, à Simone Routier (28 juillet 1922)

Manuscrit de 2 f. (12.5 X 20.1 cm) crayon, gribouillis à l'encre noire au centre de la marge supérieure. Le 1^{er} feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/10). Cette version manuscrite correspond aux lettres 38 et 41, écrites l'une à la suite de l'autre.

[p. 140] 25 et [A *que*] tu [p. 141] 1 lorsque les [R *beaux* A *autres*] jours 2 viendront, [S *j'aurai* D *je serai*] [A *peut-être l'apaisement*] [R *heureux de t*] du calme 4 n'avoir [R *rien*] à te dire que [S *mon amour* D *je t'aime*] parce que 5 je [R *me désole*] *souffre de partout; je n'en peux [R presque] plus, Simone, Simone.* Je voudrais 6 tout [AR *tout*] *soit fini* [A *tout* R <*illisible*>] Et tu serais 8-9 mort. *Les mots provoquent des sanglots terribles, mais courts, parce qu'elles [R ont ceci de spécial qu'elles sont <illisible> [A sont les premières d'entre les choses] inévitables. J'en ai vus qui se tordaient, de rage, d'impuissance, de mal, de douleur inouïe, et qui m'ont tendus la main, quinze jours après, avec du calme [R dans les yeux], de la paix dans les yeux. La résignation: [R de l'oubli] ils vous ont menti: [R c'est de l'oubli, de la lacheté] de la lacheté. Ils ne pleurent plus afin [R de ne pas mourir A de pouvoir], vivre la mort. Et nous sommes tous comme cela, nous, qui somme faits d'un peu de boue. [R Tous les jours] Je t'aime* <À partir d'ici l'écriture de Grandbois change passablement. Elle est beaucoup plus petite, plus serrée. Ce qui pourrait laisser croire qu'il a sans doute écrit ce brouillon de lettre en

deux temps.> 131 peux [S pas D plus] étudier [A Je n'ai plus qu'un mois, pour l'examen] Je vois 133 amour que je [Sne Dn'ai][R pas connu A connais pas] Je voudrais 136 seule lorsque tu penses; je t'aime toujours.

p. 142-143, lettre 40, de Simone Routier (8 septembre 1922)

Manuscrit de 1 f. (14.1 X 19 cm) plié en quatre, écrit recto verso sur papier gris, encre bleue, non paginé (BNQ, 234/4/8).

[p. 142] 12 groupes [R se] passer [p. 143] 8 le *Vide* : une [R espèce de] chose immense 22 courir sur [A une] place 23 rêve [R survit] vit-il [A plus] aux brumes 28 confiance [R celui qui me fait A Et je] rougis.

p. 144-145, lettre 41, à Simone Routier (septembre 1920)

Manuscrit de 2 f. (12.5 X 20.1 cm) crayon, gribouillis à l'encre noire au centre de la marge supérieure. Le 1^{er} feuillet est écrit recto verso (BNQ, 204/9/10). Cette version manuscrite correspond aux lettres 38 et 41, écrites l'une à la suite de l'autre.

[p. 144] <Dans la marge droite on trouve la phrase suivante (avec variantes): *J'ai vue* [S mes D mon R cœur A yeux], *dehors dans la nuit* [R mauve et blanche A frémissante] *et mes yeux qui ne* [R voyaient A fouillaient] *mes yeux glauques et fous.* > 4 inquiet de [R votre A l'] état 4 de [A votre] santé 6 plus qu'un petit paquet de nerfs frémissants à toutes les émotions 9 que je ne devrais pas <n'est pas souligné> 9-10 aimer [R Je vous aime trop; cela n'est pas bon ni pour vous ni pour moi,] vous forcer <n'est pas souligné> à m'aimer 13-14 été égoïste et vous me l'aviez dit, un soir 15 quittés. *Se peut-il que nous nous soyons quittés?* Si vous saviez 15-16 et [R comment A de quelle façon] j'ai endormi 18 comme [R l'on chasse]un voleur, et que je ne pensais [p.145] 1-2 vous vous [S êtes D étiez] guérie 4 Il est minuit *Monne, Monne.* Je t'aime 5 yeux [S pour D afin] [R que je t'embrasse] pour 5-6 bras [R et que pour baiser A et que je baise] *si doucement, si longuement,* tes paupières 8 ce soir [A dans tes bras] mes lèvres 9 réveiller jamais, jamais, *jamais* <n'est pas souligné>.

p. 149-150, lettre 45, à Simone Routier (1920-1922)

Manuscrit de 1 f. (13.6 X 20.6 cm), crayon et encre violette, paginé I au centre de la marge supérieure (BNQ, 204/9/10). Il existe deux versions de ce brouillon de lettre. La première, la plus ancienne des deux, est indiquée par le chiffre « I », la seconde par le chiffre « II ».

16 II pensé [S *au* D *que*] retard 17 I définitif. *Et ce sera* 17-18 I pourras [R *plus*][A *voudras plus*] 18 I parce que tu [R <illisible >] [S *te* A *créeras*] de nouveaux 19 I regretteras [A *parce qu'on te séparera davantage de moi*] ou tout I <n'apparaissent pas sur la première version les lignes 20 à 27 [p. 149] et les lignes 1 à 3 [p. 150]> 20 II Je [R <illisible >] serai 21 II verras pas [R *et*] tu verras 21-22 II et [S *nos* D *mes*] yeux 24 II détachera [R <illisible>] des mots 25 II même [R *plus prononcer*] [AR <illisible>] [A *écrire*] écrire par crainte 26-27 II peu à peu [S *par* D <illisible>] l'oubli 27 II a été [R *notre pauvre amour malheureux*] [S *dans*] la beauté [p. 150] 1 I pour *toi*. Je n'ai 1-2 I [R *J'ai réalisé de plus* [A *aussi*], *qu'il est impossible que* <illisible> *plus tôt ne* <fera? > *produira ce retard*][A *Je n'ai jamais réalisé* [R *comme aujourd'hui*] *combien qu'il serait préférable* 17 I *ta pauvre vie* 17 I inutilement [S *Notre* D *Mon*] *amour, à quoi te sert-il*, [A *en vérité*] *te donne-t-il du bonheur*, *te rend-il* 17-18 II T'a-t-il [R *rendu*] donné 18-19 I meilleur *t'aide-t-il à passer les heures mauvaises, les heures tristes* Ma pauvre 5-6 I tristes [R *Ma pauvre enfant. Il n'y a*] une chose 6-8 I <n'apparaît pas sur la première version> 7 II souffrir [R *de t'avoir* <enlevé?> *A de t'avoir fait pleurer*] Je t'ai 8 II je t'aime. [R *Non*] Il ne faut pas 9 II cela [R *continue*] dure que 10 I *Ma pauvre enfant. Il y a* 11-12 I lumineux [R *de ton âme loyale et fière, et il faut qu'il soit notre amour* [R *indigne*] *de ta jeunesse, de ton âme loyale et fière, et il faut* [A <illisible>] *que ce soit notre amour, mon amour*. Je voudrais 13-15 I <La fin de la lettre n'apparaît pas sur la première version> 13 II infinies [R <illisible> *à jamais, dans l'inconnu*] épuiser 13-15 II A vie [A *toutes les larmes*] [R *te pénétrer tellement que tu serais en moi pour toujours, dans ma vie, dans mon amour*] pour toujours [R *que* <illisible>][A *te fondre en moi*] *parce que tu n'es pas moi* <souligné par l'auteur>, *faire mon regard de tes yeux*, <illisible>

mourir larmes te fondre en moi, [R souffrir][A afin crier] de ta douleur, pleurer [R les larmes] ma douleur de tes yeux, mourir.

p. 288-289, à Lucienne Boucher (13 novembre 1932)

Cahier de 89 f. quadrillés, de marque «Sigurd Toulon» (22.1 X 11.7 cm), couverture brune, écrit au crayon noir, non paginé par l'auteur (BNQ, 204/6/59).

[p. 288] 22 cela. [A *Ou tout dire. Je ne le peux pas.*] Trop 23 moi, [R *qui se heurtent, se contredisent*] oscillant [p. 289] 8 parce que [R *cela*] ce 15 la *Plage du Sud*, [R *et*] du 16-17 pas. [D *Tu S Je*] [R *dois A sais que*] tu me pardonneras 19 *Je ruse*, [R *parce A pendant*] que 21 redescendre. *C'est [D alors S A] [A vient] le 21 chavire. Je suis complètement seul à l'hôtel. La porte de ta chambre, qui donnait sur la mienne, est fermée. Mais celle qui ouvre sur l'antichambre ne l'est pas. Et je respire encore ton odeur. Et notre amour m'entourait, [A me submerge] me noie. Je n'ai pas eu le courage d'aller revoir ton amie et mon ami Pépin.* <Note: ce paragraphe sera récupéré dans la lettre suivante, datée du 14 novembre 1932.> 22 Je ne veux [A *pas*] te [...] dans le [D *bonheur S espoir*].

p. 290, lettre 109, à Lucienne Boucher (14 novembre 1932)

3-4 Lucienne, [D *Le S La*] [R *bateau A vedette*] n'est 6-7 pensées, [R *et*] celle que je [R *connais A devine*] trop [A *bien*] [R *ou trop peu*] ou 8 *Ce matin, je t'ai* 9 *entre les croisées. J'entendais 14 endormie. Il y a eu aussi 15 inconnu.* [R *Parmi tout cela,*] [D *des S Et le*] *souffles [D de S d'un] vent 15 paix. [A Et] nous 16 douce. [R *Personne, ni rien ne pouvait rien contre nous. A Et] Nous vivions 16-21* <Le dernier suivant, qui commence par «Je suis complètement seul [...]», provient du brouillon de la lettre datée du 13 novembre 1932. >*

Faisant suite à ce brouillon de lettre daté 14 novembre, le texte suivant :

Mardi.

La petite fille [A *économe*] qui, [R *traversant*] avec son jeune frère [A *le prodige*],

traversant la salle où nous regardions brûler les bûches, venait nous [D rendre S refaire] des politesses, m'a dit aujourd'hui après m'avoir tendu la main:

- Où est la dame?
- [R Elle est à La dame est à Paris] Elle est partie.
- Pourquoi?
- Parce qu'elle devait retourner à Paris.
- Et vous?
- Moi je suis resté.
- Pourquoi?
- Parce que je devais rester ici.
- Alors pourquoi la dame n'est-elle pas restée?
- Parce que... parce qu'elle habite Paris.
- Alors pourquoi n'êtes-vous pas allé à Paris où elle habite?
- Parce que...

[R Et] [D la S La] vieille gouvernante [D en S aux] jupe [A s] courte [A s] est venue interrompre une conversation qui commençait à m'embarrasser. Les enfants [A seuls] possèdent la seule logique qui vaille, celle de l'immédiat.

p. 293, lettre 111, à Lucienne Boucher (16 novembre 1932)

4 suis [R las,] fatigué, *malade, dégoûté. Toutes ces heures pour cette* [R médiocrité] chose 6 Je viens à toi comme 6-7 tes lettres. J'y trouve ton 8 vois pas, tu m'imagines 8-9 illusion. [R Et je n'ose me livrer complètement.] Mon 9-10 vin, [R come si tu étais là.] Je m'empêche 10 tempête. *Je cherche un point d'appui, un refuge. Je ne vois rien. Je ne puis rien que te rendre malheureuse. Et tu ne peux me rendre heureux. L'avenir n'a* 11 été [R si bouché], *aussi sombre, aussi fermé.* Je 12 plains pas. *Je ne pleure pas. Mais toutes mes* 13 tous mes dégoûts me montent 16-17 jours. *Quand te reverrais-je maintenant! Quand! //* [R O] mon amour, [A mon amour,] *comme on reconnaît le bonheur à son absence!* Je regrette 17 toi, [R quand tu étais ici,] chaque [R lecture] page 18 donné. *Je savais que je regretterais. Mais on est si riche quand on est heureux, on*

gaspille. J'ai gaspillé. Je 19 longtemps. Depuis le 5 novembre. Je désire

p. 296-297, lettre 113, à Lucienne Boucher (18 novembre 1932)

13-14 [R *Pardonne-moi. Je*] [D *devrais S aurais dû*] t'aider 15 je [D *ne cesse S n'ai*] [R *de*] regardé 15 je [D *ne vois S n'ai*] [A *vu*] que 15-16 misère. [R *Pardonne m*] Il faut me *pardonner. Il faut oublier.* [p. 297] 1-2 les yeux. *Attendons-les. Il 2 trop regarder en 3 ne ferai rien contre 4 forces* [R *heureuses A lumineuses*] *Indique-les moi.* <La fin du paragraphe est encerclé> [A *Et*] *Je connais si peu ton vrai caractère, [R en somme]. Il eût fallu plus de temps pour te dépouiller, te libérer des couches anciennes, te voir intacte, nue, originelle. Je n'ai fait que t'aimer. Je ne connais ni tes tendances, ni les poussées véritables de ta nature. Tu m'aimes. <Phrase raturée illisible> Mais l'amour même nous est refusé. Et si tu savais avec quelle joie je me priverais de ta présence, [R ni] de toi, de toi que j'aime <soulignés par l'auteur>, si cette privation pouvait te donner la sécurité, [D le bonheur S la paix]. Je t'ai connue malheureuse. Je n'aurais pas touché à ton bonheur, si j'avais su que tu étais heureuse. Il faut que tu croies cela. Mais que puis-je faire, moi, pour ton bonheur? Je ne peux rien te donner. Rien. Pas même moi. <Phrase illisible> 5 ténèbres. Et j'en arrive à souhaiter, pour toi les choses qui me blessent [D le S au] plus profond [R ément] <mots illisibles> J'ai les mains et les pieds liés. Mais toi, tu as ton destin. Ta vie. <Phrase illisible> Où est 7-8 vérité? // Je t'aime si fort, si bien, si douloureusement, mon tout petit. // [R Ma solitude ne m'a jamais [D paru S semblé] plus désolée, plus inutile.] Je 8 sais plus rien. Je n'ai 9 te donner. Il m'est 9 m'est même enlevé 14 inutile. [R *Chaque heure de mon temps, je dois la nourrir de force.*] Je 15 chaque heure, parce que chaque heure m'est devenue une ennemie. Et 16-17 de [R *mépris A mépris A dédain*], d'indifférence 18 de luttés, [R *de* <mot illisible>, de fuites, A et de cris] pour 19 poison. [R *C'est tout.*] Et 19-23 recommencer. *Tu n'es pas heureuse. Je ne [R le] suis pas heureux. Et je [A veux] croire que tu m'aimes parce que je t'aime. Alors! // N'as-tu 25 plus rien. Que t'aimer**

p. 299, lettre 116, à Lucienne Boucher (20 novembre 1932)

En date du dimanche 20 novembre 1932, nous trouvons également dans le carnet 52 de l'auteur, ce brouillon de lettre inédit:

« Dimanche.

Tu es malheureuse parce que tu n'as rien à toi. [A *Tu ne vis que par les choses, extérieures, [A les êtres extérieurs].* Il faut se créer quelque chose, un intérieur, tout au fond de soi. [D *Je sais que c'est difficile* S *Oh ce n'est pas si facile, et c'est très*] ennuyeux. Mais il n'y a pas d'exemples qu'on n'y arrive [R *pas*] point. Tu commenceras par jeter par les fenêtres tout ce qui encombre, pour faire la place. Ce n'est jamais la place qui manque. C'est le courage de choisir, [A *de rejeter*] de réagir, [R *puis de meubler. Cela est long. Mais la vie est plus longue.*] Ensuite, tu meubleras, peu à peu. Une idée ici, une pensée là. Et tous les jours, tu te forceras à descendre chez toi. Après les [R *premières difficultés* A *luttés*] du début, [R *je te promets des* A *viendront les premières*] joies. D'humbles joies, pour commencer. Mais des joies chez soi, à soi, [A *de soi*], au fond de l'être de sang. Et les dieux visitent parfois ces domaines [R *là*]. [A *Et*] Ça embaume pour longtemps. // Et quand les tempêtes viennent, on a tout-de-même un refuge. »

p. 305-307, lettre 118, à Lucienne Boucher (22 novembre 1932)

19 moments, *tu les as posées* 20 *Mais elles sont malheureusement de celles dont la réponse, [A sauf la première,] ne peut se* 20-21 *non. Essayons d'abord de mettre un peu d'ordre dans ce qui nous occupe, de classer.* 21 *demandes [R d'abord] si je* 21 *t'aime. Tu m'annonces ensuite l'arrivée de Z. // Puis tu me demandes si je [D désire S veux] que tu te gardes [R chaste A irréprochable]. Ce qui en d'autres termes, et pour le moment, signifie à me demander, si je ne m'abuse, si tu dois continuer de voir Z comme auparavant. Je [D vais S dois R vais] te dire* 9-10 *que [R seule la première question m'étonne A cette question m'attriste], et [A qu'il] il me semble* 6 *de la poser, [R et d'un ton aussi grave]. Je sais* 23 *amoureux le font. Mais* 24 *t'aime. [R Ce sont] Le ton* 25 *plus grave. Mon [D pe S tout] petit* 26 *t'aimerai dans cinq ans, dans <mots illisibles> ans (c'est soi-*

même qui change par l'objet de l'amour) mais une chose est [A aujourd'hui] malheureusement et véritablement vivante en moi, et c'est l'amour que j'ai pour toi. [R Et A Au surplus] je dois <l'avoir ?> que j'ai pris un peu de temps à l'admettre, [R et si je sentais pour toi une vif attrait grande attirance A moi-même <réalisais ?> pas,] [R que A et si] je me laissais aller au charme sans vouloir trop le «voir», [R que A si] je me refusais à tenter de réagir, c'est peut-être que je croyais t'aimer «comme cela», tu sais. (D'ailleurs je te dis ceci après-coup. A ce moment-là je ne pensais à rien, mais inconsciemment peut-être...) Mais je sais aujourd'hui que je ne t'aime pas comme cela <termes soulignés par l'auteur>, je t'aime. Et comment peux-tu, en m'aimant, ne pas l'avoir compris! Voilà pour la première question. Nous nous aimons. [R Bon. Et] Jusqu'à présent, cela ne concerne que toi et moi. Nous sommes tous les deux seuls dans cet amour. Parfait. // Mais tu m'annonces l'arrivée de Z. Et c'est alors que tu me demandes si [R au fond] tu désires dans le fond de ton cœur, me garder à toi, uniquement. Ce qui veut dire pour le moment, [R si je] à moins que je ne m'abuse, que tu me demandes quelles attitudes [A tu devrais] garder vis-à-vis de [D lui S Z]. Et c'est là le noeud <terme souligné par l'auteur> [R D'abord], un être [A normal] qui aime désire [R toujours A et veut] la possession [p. 306] 5 déjà. Tu questionnes et je réponds. Ces questions 15-16 aimé. [R Et] [D c' S C'] est la plus vieille force [R du monde], le plus [R ancien A vieux] désir du monde. Je n'échappe pas à la loi. [R si je ne l'ai jamais demandé] puisque je t'aime. [R Mais j'ai d'autre part assez vécu pour avoir vu autour de moi s'agiter tant de souffrances, de passions.] Mais c'est aussi 16 aussi parce que <souligné par l'auteur> je t'aime 17-25 moi. [R Et c'est là une question uniquement matériel. Il m'est pénible d'avoir encore à insister sur ce fait et tu peux penser] [R J'avais] Certaines raisons vous empêchent de perdre la raison. Dois-je te répéter qu'elles sont uniquement d'ordre matériel? Je l'ai dit cent fois. Tu n'as rien, et je n'ai rien. La pauvreté, c'est encore [R manger, avoir chaud] [...] vivre [A enfin.] [R C'est encore joli. Mais je n'ai même pas cela. Je ne sais ce A Mais comprends donc que je ne sais pas <ce>] que je ferai dans trois mois. Je vais à l'aventure. Les alouettes sont lucides devant le miroir. [A Je n'ai pas peur des réalités. Je les vois.] Et je te réponds que je n'ai pas le droit [A de moins pour le moment], d'influencer 26 vie.

Tu me dis que tu me donnes les droits, là. Mais ils ne t'appartiennent même pas. Je veux que tu retiennes ceci: si je pouvais t'assurer [R une A le minimum d'une] sécurité relative, je prendrais [R ce A tous ces] droit<s>, et j'en userais pour te parler d'autre façon. [A Mais je ne le peux pas. Et tu le sais bien. Alors pourquoi retourner toujours ce fer dans cette plaie!] [R Je ne peux <mots illisibles> A Que puis-je te dire de plus.] Je [R comprends A vois] tout le pénible de ta situation. Et j'en souffre d'autant plus que je ne peux rien faire pour l'éclaircir. Ne me jette pas trop la pierre. Et mets-toi aussi un peu à ma place. // Tu seras seule juge. Quoi que tu fasses <termes soulignés par l'auteur>, je comprendrai. [R <phrase illisible>] Tu me parles de ta famille, etc. Tu n'avais pas besoin de le faire. // Tu me demandes de lire avec mon cœur. Nous sommes devant une sorte d'impasse qui n'a rien à voir avec mon cœur. C'est pourquoi tu devras excuser le ton rude de cette lettre, qui est [A en somme] une lettre d'affaires.

<En marge gauche du manuscrit, nous trouvons la note suivante, soulignée par l'auteur: *Pas exact.* >

p. 312-313, lettre 120, Lucienne Boucher (25 novembre 1932)

18 toi. <Fin du paragraphe. La phrase suivante fut ajoutée par Grandbois lors de la retranscription de cette lettre> 20-21 passés, [A des jours] perdus [A à jamais.] [R Où es-tu, que fais-tu? Il est onze heures.] (Toujours, jamais, les deux [R seuls] mots [R qui ne devraient pas exister]), d'où nous viennent toutes souffrances) Et toi 22 mort. // Ce soir, il y a 24 étions [R encore] riches. Le sommes-nous encore? Mes mains [p. 313] 2 vides. A quoi cela peut-il servir de nous aimer. // Et puis ne m'aimes-tu que pour souffrir? Tu me dis que tu regrettes de ne pas [A avoir] aimée [R <mots illisibles> A A. F.] Pourquoi, et comment m'aimes-tu alors? // Peut-être vaudrait-il mieux aussi pour toi que tu ne m'aimes pas. Le bonheur ne m'aime pas. // [R Je laisse pousser ma barbe.] // Je te serre dans mes bras.

p. 313, lettre 121, à Lucienne Boucher (27 novembre 1932)

12 sur [A la valeur de] ma «force». [AR Et] [R Tu es [A aujourd'hui] amèrement déçue.] Je regrette [R t'avoir] de ne 13 cette [R belle] [R preuve A marque] de

[R *ma*] pauvreté, de [R *ma*] faiblesse 13-17 *déçue. Pourtant, je t'avais [R bien] prévenue <mot illisible> sur moi. [R Avoue que j'avais A Tu me donnes raison] raison. Tristement raison soit — il n'est pas obligatoire de prononcer «soitte» — mais raison tout de même. [A comme <...> R un vieil oncle] un [R oncle à] de mes vieux oncles) // Tu commences 19 extrêmement sûr que 20 rencontrés à Cannes, ni à Paris, ni même à Port-Cros. Je serais 21 dans un coin du monde où l'on fait des affaires <le mot affaires est souligné par l'auteur> 21-24 affaires. Je serais probablement très riche, j'aimerais les chiffres <mot illisible> Ritz, les bordels chics, je serai marié <mot illisible> snob, [R et j'aimerai toutes les] et je b... 25-26 monsieur [A honorable] respecté et respectable, [R et A dans le genre] de ceux <mot illisible> qu'ils [A possèdent des ambitions et] aiment la vie. [R Or] [p. 314] 2-10 je [R n'aime pas les hommes] fuis les hommes parce que j'ai donné d'avoir à choisir [...] nous [R <mot illisible>] vivons [...] chose (je [...] pourquoi [A d'ailleurs]) j'ai choisi [...] qui [R me] paraissait [...] le [R <moins d'obligations?>] plus [...] mes [A chers] semblables. [A Les conditions sont différentes aujourd'hui] et 11 Alors... // [R En outre A D'ailleurs] je <Les six premières phrases n'apparaissent pas dans la version antérieure> 17-18 gestes en ne regardant pas où ces gestes peuvent conduire. Oh 18-24 est impunément plus romantique <mot illisible> de [R tout] couper <mot illisible> de l'Opéra, d'assassiner le <mot illisible> la [R sœur A tante], la grand-mère [...] bref de se conduire comme un [R <mots illisibles>] triple crétin ou un fou furieux. [R <phrase illisible>] [R Et les femmes adorent ça, appellent ça des preuves d'amour.] 24 d'amour. [A <en marge gauche> Mais comme les femmes réfléchissent peu, [A et qu'elles ne voient que l'ampleur du geste] elles ne [D voient S s'aperçoivent] pas que l'homme, dans ce cas, n'aime pas que son [R cher A adorable] [D lui S moi]-même. Je veux dire qu'elles ne s'en aperçoivent pas tout de suite.] Aussi [p. 315] 3-4 justes. [R Et j'imagine qu'aimer véritablement, c'est oublier quand il le faut ses propres désirs pour] [A Je n'ai pas voulu, de crainte de me tromper, exercer sur toi une influence qui eut pu, si plus tard les événements s'étaient montrés défavorables, ne t'apporter que des regrets] Dans le cas 4-7 <La suite du paragraphe ne figure dans la version antérieure. Le texte ne comporte pas non plus de subdivisions en paragraphes comme*

dans l'édition des *Lettres à Lucienne*> 11-12 qu'un [A *modeste*] essai à vouloir [R *demeurer dans les limites du possible*] *conserver*, [A *dans*] une certaine mesure, [R *de loyauté et de justice* <*mots illisibles*>] un minimum de *loyauté et de justice*.
 Mais 13 je *n'écoutais* que moi, [R *tu entends*], *et si je ne pensais pas à toi*
 14 Maintenant, tu me *méprises un peu*. La vie 15-16 vécue. [D *Au S Du*] *moins pour un moment*. Car les trop longues plaisanteries sont [R *insup*] intolérables. // P. S. Tu me dis que tu regrettes de ne pas avoir aimé André F. C'est assez charmant pour moi. Et regrettes-tu déjà de m'avoir aimé? Il faudrait [R *en ce cas me le dire*. Ne pas craindre de me le dire.] [A *qu'alors*] tu ne craines pas de me le dire. [A *Car*] [D *Je S je*] *ne suis pas [faible au point aussi] faible*, [R *je crois, que tu sembles l'imaginer*] *au point que je ne le puisse entendre*.

p. 352-353, lettre 152, à Lucienne Boucher (21 janvier 1933)

8 Samedi matin R *Vendredi, 21* 10 t'écris, nous ... *semaine, aux Halles.* 11-16 Et A *à la même heure, je t'attendais. Tu n'es pas venue.* R *Pourtant je n'avais R jamais rien désiré pourtant jamais rien désiré avec une telle force. Tu serais venue si tu l'avais compris.* R *Mais à l'heure où tu* A *Quand tu liras ces lignes, tu* R *me comprendras R pas encore A peut-être. Et tu seras si loin. Je suis ... D Qu' S Mais importe R tout cela. J'ai épuisé déjà A maintenant l'importance de cette R seconde A parcelle du temps où D la S ta clef* 17 chose seule est [p. 353] 1-3 R *J Les remords m'assaillent. Je regrette D de S d' R n'avoir pas davantage A avoir voulu trop oublié avec toi, quand tu étais là, mon propre amour, pour penser à toi. Mes inquiétudes ... rien, t'irritaient. J'aurais* 4-5 vécues, R *avec dans un abandon R total parfait, avec du total* 5 égoïsme. A *Ainsi Tu aurais cru que je t'aimais.* 8 temps, R *nous trahit. Tu emportes ma seule richesse., l'espace* 9 événements, R *quelles nouvelles larmes, quels malheurs R cachés A sournois, D quels S quelles R nouvelles nouvelles* 10 nuit R *m'enveloppe comme la mer* m'isole

p. 353-354, lettre 153, à Lucienne Boucher (29 janvier 1933)

19 J'ai A *trop misé* 20 joué: *mon isolement, D nos S mes murs, moi-même.*
 20 tu m'as R *plus apporté A plus encore.* 21 croire, *par espérer* 22 l'ombre.

Et tout bas, tout bas, je puis te dire que tu me donnais 22-23 *moi-même. C'est le don* 24 *pour A faire oublier* 24-25 *tienne? // Je ne désespère pas. Je pense à moi. Je pense uniquement à ce que tu exprimais, à ce que tu valais pour moi et R à ce que le vide de ton départ comment ou A ce que me laisse le vide R de ton départ, affreux de ton départ.* A <en bas de feuillet> *Comme je te manque, mon petit, comme je te manque. Je reste là, des heures, assis sur le divan, dans la nuit, à t'attendre. Je crois aux miracles. // Je ne sens déjà plus que tu m'aimes. // Cela eut été pourtant si merveilleux, si rien ni personne ne nous eussent séparés.* [p. 354] 1-10 <L'ordre des paragraphes qui suivent sera modifié lors de la transcription du manuscrit. Le paragraphe débutant par «Jamais je n'ai...» sera inversée avec l'avant-dernier paragraphe de la lettre («Comme je te manque...») et le dernier paragraphe («Cela eut été...»), qui figurent, dans le brouillon original, en toute fin de lettre> 8 d'un être *que de toi.* 9 *Tu t'es mêlée* 10 *au muscle. // Et je suis infirme. // Pour* 13-14 *Je t'embrasse comme si tu étais ce que mon angoisse R imagine veut malgré tout R imaginer A espérer, comme si tu souffrais comme je souffre.*

p. 357-358, lettre 157, à Lucienne Boucher (18 février 1933)

9 *nerveuse, A tu es impatiente* 10-11 *pourquoi R pren vouloir* 12 *elle, lui parler doucement, R l'apaiser A l'apaiser, l'engourdir.* 12-13 *profiter tout-à-coup de* 15 *batailles. C'est chez* 17-18 *jusqu'à R l'emportement A la prodigalité, bonne jusqu'à la faiblesse, sensible jusqu'à* 18 *Tu R vis vis* 19-20 *plonges. Dans le bonheur, R tout cela A cette intensité est magnifique. Mais* 20 *pas R te résigner accepter* 21 *monotonie. Tu transformes* 23 *Je ne nie pas que tes plaintes ne soient justifier. A Je sais que Tu es* 24-25 *à R voir clair, trouver l'issue, le joint. Mais* [p. 258] 4-5 *propos du voyage projeté. Tu sais bien que je ne puis R ne pas abandonner A rejeter ce projet. Pourquoi* 5 *rendre ce départ ... Et pourquoi te* 6-7 *Tu sais bien, si tu réfléchis deux* 7-8 *actuelles R ne changerait rien n'améliorerait en rien* 9 *donné A déjà les* 10 *d'instinct. Et ce n'est* 13 *te donnerai tous* 14 *Après, R cela A je s' A m'arrangera A i* 15 *te R promettre A dire une chose, c'est que je ne crois pas y*

demeurer deux 17 départ, R *mais si* 18-19 Je *le signerai probablement d'un pseudonyme.*

p. 359-361, lettre 158, à Bernadette Rousseau-Grandbois (mars 1933)

5 suite. R *Car* Autrement 5-6 vous R *pourriez croire que ma négligence finiriez*
6 croire R *que je ne pense plus à vous devant mon absence* que 7 car R *je pense il*
7 fasse, R *et* avec 8 tendresse R *que je vous garde et toute* 11 santé R *n'est*
pas A *sans être* brillante, R *mais* A *n'est pas* 11-12 mauvaise. R *Je traîne une*
bronchite. J'habite 17 soirée A *pseudo-* littéraire A *à laquelle j'ai refusé*
naturellement de me rendre. J'ai [p. 360] 3 C. R *Je n'aimerai pas le changer,*
nous avons entretenu ensemble des relations plutôt sympathiques. *Sa famille habite*
du côté de Lévis. Il 4 *mais,* R *ce* et voilà 5 de R *tuberculeux* grands 12 quitté
R *subitement* A *brusquement* pour 16 parle R *aussi* beaucoup 17 pays R
naturelle. Il est 18-19 Mais R *comme* nous R *nous* sommes A *maintenant*
habitués R *doucement* à prévoir le pire, R *nous nous nous...* Je

p. 624, lettre 349, à Victor Barbeau (7 décembre 1955)

Autographe, 9 f., tous écrits à l'encre noire ; les 4 premiers f. (12.5 x 20.2 cm) sont paginés de 2 à 3 ; les 5 autres f. (13.5 x 20.1 cm) sont paginés de 4 à 8 (BNQ, 204/9/1). Nous reproduisons intégralement ici le brouillon de cette lettre.

Le 30 novemvre 55 <souligné par l'auteur>

Mon cher Victor,

En effet, mon enthousiasme peut être fatal. C'est la fleur au calot, aux dents, etc... Je serais capable – terme extrêmement canadien – de vous écrire quatre fois par semaine durant un mois, et [A *de*] ne plus vous écrire du tout pendant des années. Je suis fait ainsi, c'est-[R *à-dire* A *qui veut dire*], je le suppose du moins, mal fait. Je n'en suis point responsable, ceux qui m'ont engendré, et qui sont dans le ciel, [A *du moins*] je [R *le leur*] le souhaite, parmi les petits archanges blonds et parmi les nuages roses, en ont le démerite. Je suis un homme de mauvaise humeur, à la mesure de mon âge. Lorsque j'étais jeune et point [A *tout-à-fait*] hideux, j'étais volontiers rieur, [A

et comme] je plaisais [R *à toutes A volontiers à*] ces dames, la vie était belle et sereine [A *comme elles*] comme la mer méditerrané [R *e A enne*] [A *<mots illisible> et pour rompre la monotonie des petits <mot illisible> de Montréal*] Je suis aujourd'hui crachottant, grippé à l'année longue, paludéen, avec l'humeur qui en résulte. Or donc ! [R *et pourquoi ?*] Amen !

Vous êtes tout à fait gentil de m'écrire parmi tous vos travaux, et je tiens à vous en remercier. A propos du jeune homme de Brébeuf, vous n'avez pas du tout été indiscret. A nos âges, mon cher Victor, nous avons toute honte bue. Que ce jeune homme écrive n'importe quoi, et n'importe comment, à propos de moi, qu'il s'égare ou non, je m'en fiche assez totalement. (Bien que ça ne [R *<mot illisible>*] laisse pas de me flatter !)

Paris ! Mon cher ami. Oui, oui, je me réconcilie ! On y trouve [A *encore en cherchant bien*] des choses magnifiques. A l'Orangerie, il y a une exposition extraordinaire, des Renoir, des Cézanne, des Rouault, des Rousseau, qui nous arrivent d'une collection américaine, comme il convient, de la part d'un milliardaire français habitant l'Angleterre [R *l'Amérique, comme il convient encore, ainsi que cela se doit.*] Car la France est toujours [R *aussi A très*] pauvre [R *à travers les journaux, que l'on le dit A d'après ce que racontent les journaux*]. Mais mon cher Victor – et toujours entre nous – je n'ai jamais vu un pays aussi riche sur la planète terre. Tout coûte extrêmement cher, on ne peut déjeuner convenablement à moins de trois dollars (chacun), et des hommes aux ongles [A *plutôt sombres R nous*], des mécanos, je suppose, déjeunent à côté de nous [R *le prix est le même*] Je lis les journaux, et les grandes revendications sociales et [R *je déjeune à côté*] l'on trouve des ouvriers [A *endimanchés*] chez Wéber, au Café de la Paix, chez Maxims, à la Roseraie du Bois, chez Calvet, et dans tous les petits bistrot d'occasion. [R *ils dépensent plus que moi. Je lis peu les journaux. Ils me donnent le cafard. Notre amie Marguerite est souvent de mauvaise humeur. Parce que je le suis. Ou bien parce que tout doit s'épuiser.*]

Je ne vous tiens pas des propos très gais. Vous m'en excuserez. Après mes accès de fièvre, et les quinine, et les tralalas, le médecin m'a obligé de partir pour la province. J'aime pas beaucoup que l'on m'oblige à faire quoi que ce soit. [R *De*

sorte que je reste, pour le moment, à Paris. A Mais j'y suis allé tout de même. Et je <suis ?> un peu mieux.] Vous pourriez me répondre là-dessus que ce n'est pas une attitude très intelligente, je le sais aussi, mais je « toffe ». J'ai passé déjà à [A « ou au »] travers beaucoup de choses, il se peut que je passe encore à [A voir plus haut <souligné par l'auteur>]travers de (ou à) (ou rien du tout) celle-ci.

Vous n'avez pas [A très] confiance en moi. Il n'importe, je vous écrirai tous les 15 jours. Ou l'équivalent. Il se produit chez moi un phénomène assez bizarre. Je regrette *Montréal, le Canada* <souligné par l'auteur> Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-être pour... etc. Vous êtes un psychologue, je suis un poète. Mais je n'aurais jamais crû que... Par contre, Marguerite votre amie adore Paris. Elle est active comme l'abeille de la fable, elle se lève très tôt le matin, elle s'en va dans Paris avec le plus grand enthousiasme, elle revient parmi les petits soirs tout-à-fait exténuée, et moi je suis resté chez moi. Ce dont elle me blâme. Mais je suis malade comme trente ou quarante cochons. Je respire à peine.

Bonjour.

M. vous salue

Mes affections à Lucile

Alain Grandbois

P.S. Pour ces petits dessins, je n'ai que deux crayons, rouge et noir. Vous excuserez..

A.

BIBLIOGRAPHIE

I- Lettres publiées d'Alain Grandbois

«Lettre d'amour pour le coeur vide» dans *Déliorance du jour*, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, pp. 25-31.

Lettres à Lucienne et deux poèmes inédits, avec avant-propos, introduction et notes de Lucienne [Boucher-Dumas], Montréal, Hexagone, 1987, 202 p.

(René Pageau éd.), *Rencontres avec Simone Routier: suivies de lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978, 219 p. III.

II- Oeuvres d'Alain Grandbois (incluant mémoires de maîtrise consacrés à l'édition des textes de Grandbois)

L'anneau de feu, éd. critique préparée par Simon Dupuis, M. A., Université de Montréal, Département d'études françaises, août 1991, 131 f.

Avant le chaos, éd. critique préparée par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1992, 376 p.

Déliorance du jour et autres poèmes, Montréal, Éditions du Sentier, 1980, 79 p. Dessins de l'auteur.

Fragments de journaux intimes, éd. critique préparée par Suzie Lalancette, M. A., Université de Montréal, Département d'études françaises, avril 1992, 184 f.

Né à Québec: Louis Jolliet, récit, éd. critique préparée par Estelle Côté et Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1995, 288 p.

Poésie I et II, éd. critique préparée par Jo-Ann Stanton et Marielle Saint-Amour, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 574 p. et 640 p.

Visages du monde, éd. critique préparée par Jean Cléo Godin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1990, 790 p.

Les Voyages de Marco Polo, éd. critique préparée par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 2001, 368 p.

Sun Yat-Sen, éd. critique préparée par Luc Bouchard, M. A., Université de Montréal, Département d'études françaises, août 1995, 118 f.

III- Principales études (articles et livres) sur l'oeuvre d'Alain Grandbois

Nous ne mentionnons ici que les articles, revues et livres parus depuis 1990. Le lecteur se reportera aux bibliographies des cinq volumes de Grandbois parus de la collection de la «Bibliothèque du Nouveau Monde» aux Presses de l'Université de Montréal.

«Bibliographie générale», *Poésie II*, p. 603-626.

«Bibliographie», *Visages du monde*, p. 763-765.

«Bibliographie», *Avant le chaos*, p. 369-373.

«Bibliographie», *Né à Québec...*, p. 265-273.

L'archipel Grandbois (Actes du colloque « L'archipel Grandbois », tenu les 10 et 11 novembre 1994, à la Salle d'Auteuil du Gesù, à Montréal), Marcel Fortin (dir.), *Littératures*, n° 15, 1997, 134 p.

BOLDUC, Yves. *L'étoile mythique. Lecture de L'étoile pourpre*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», no. 22, 1994, 210 p.

CLOUTIER, Cécile (dir.). *Grandbois vivant*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990, 244p. Actes du colloque organisé par le Centre de recherches en poésie québécoise d'aujourd'hui de l'Université de Toronto et tenu du 14 au 17 mars 1985.

DESCHAMPS, Nicole et Jean Cléo GODIN (dir.), «Alain Grandbois, lecteur du monde», *Études françaises*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 30-2, automne 1994, p. 7-107.

DESCHAMPS, Nicole et Jean Cléo GODIN, *Livres et pays d'Alain Grandbois*, Montréal, Fides-Céтуq, coll. «Nouvelles études québécoises», 1995, 152 p. Illustré.

FORTIN, Marcel. *Histoire d'une célébration. La réception critique immédiate des livres d'Alain Grandbois 1933-1963*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Essais littéraires», no. 21, 1994, 226 p.

GODIN, Jean Cléo. «Le voyage et l'écriture chez Alain Grandbois», *Canadian Issues/ Thèmes canadiens*, vol. XVI, 1994; *voyages réels et imaginaires, personnels et collectifs*, Montréal, Association d'études canadiennes, p. 45-56.

MAUGEY, Axel. «Alain Grandbois et Paul Morand: réception de leurs œuvres en France et au Québec», *Destin du livre*, textes réunis par Colette Demaizière, Programme Rhône-Alpes, coll. «Recherches en sciences humaines», Lyon 1994, p. 39-50.

PÉRUSSE, Denise. *L'homme sans rivages: portrait d'Alain Grandbois*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. «Itinéraires», 1994, 214 p. Illustré.

IV- Réception critique des Lettres à Lucienne

BASILE, Jean. «Les parfums innombrables de Lucienne et d'Alain: *Lettres à Lucienne* », *La Presse*, le 12 décembre 1987, p. J4.

BRAULT, Jacques. «Lettres à Lucienne», *Le Devoir*, le 16 janvier 1988, p. C12.

BLAIS, Jean-Ethier. «Une conversation à plusieurs voix avec Alain Grandbois», *Le Devoir*, le 5 novembre 1988, p. D8.

CLOUTIER, Guy. «Le récit d'une passion secrète et douloureuse: *Lettres à Lucienne* », *Le Soleil*, le 5 décembre 1987, p. D13.

MARCOTTE, Gilles. «Nelligan, Aquin, Grandbois: la tragique trinité», *Actualité*, 13, no. 4, avril 1988, p. 187.

TROTTIER, Barbara. «Amour et rancoeur», *Écrits du Canada-français*, no. 62, 1988, p. 185-188.

THERIO, Adrien. «Des lettres d'amour avec un grand A», *Lettres Québécoises*, no. 49, printemps 1988, p. 70.

BEAUDOIN, Réjean. «La maison du vrai coeur», *Liberté*, no. 176, avril 1988, p. 56-64.

POPOVIC, Pierre. «Célébrations excessives», *Spirale*, no. 77, mars 1988, p. 12.

V- Ouvrages et articles portant sur le genre de la correspondance, sur la génétique textuelle et les questions éditoriales:

Avant-texte, texte, après-texte, Paris, Éditions du CNRS, 1982, 217 p.

«Les correspondances inédites», (Colloque, 9 et 10 juin 1983, Paris, Sénat-Salle Médicis), éd. André Françon et Claude Goyard, Paris, *Economica*, 1984, 387 p.

Écrire, publier, lire: Les Correspondances (problématiques et économie d'un «genre littéraire»), Actes du colloque international: *Les Correspondances*, Presses de l'Université de Nantes, novembre 1983, 474 p.

«Les éditions de correspondance de Voltaire, Rousseau, Balzac, Mallarmé, etc...», Colloque du 20 avril 1968, *Société d'Histoire de France*, Paris, Colin, 1969, 80 p.

Essais de critique génétique (Louis Hay, dir.), coll. «Textes et manuscrits», Paris, Flammarion, 1979, 236 p.

«Genèse du texte», *Littérature*, VII, no. 28, décembre 1977; en particulier Jean Bellemin-Noël, «Reproduire le manuscrit, présenter les brouillons, établir un avant-texte», p. 3-18.

De la genèse du texte littéraire: manuscrit, texte, auteur, critique (Almuth Grésillon, dir.), Paris, Éditions Du Lérot, 1988, 198 p.

Leçons d'écriture. Ce que disent les manuscrits. Textes réunis par A. Grésillon et M. Werner en hommage à Louis Hay, Paris, Édition Minard, coll. «Lettres modernes», 1985, 361 p.

«La lettre d'amour», *Textuel*, no. 24, Revue de l'U.F.R., coll. «Sciences des textes et documents», 1992, 200 p.

«L'Inconscient dans l'avant-texte», *Littérature*, Paris, no. 52, décembre 1983, 126 p.

«Manuscrit-Écriture-Production linguistique» (Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave dir.), *Langages*, Paris, 17^e année, no. 69, mars 1983, 125 p.

Le Manuscrit inachevé, Paris, Éditions du CNRS, 1986, 155 p.

«Le manuscrit sous l'angle génétique», *Urgences*, Montréal, no. 24, juillet 1989, 117 p.

«Men/women of letters», *Yale French Studies*, (Charles A. Porter dir.), New Haven, 1986, 210 p.

«Des mots et des images pour correspondre», Actes du 2^{ème} Colloque Internat, *Les correspondances*, 13-14-15 septembre 1984, Jean-Louis Bonnat dir. (en coll. avec J. Dermay et H. Girard), Université de Nantes, 1986, 208 p.

ARBOUR, Roméo, MAILHOT, Laurent et MAJOR, Jean-Louis, *Protocole d'édition critique pour les ouvrages de la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde»*, Université d'Ottawa, février 1983, 40 p.

BELLEMIN-NOEL, Jean. *Le texte et l'avant-texte*, coll. «L», Paris, Éditions Larousse, 1972, p. 13-14.

BERTHET, F. «L'amour des lettres», *Critique*, no. 367, 1977, p. 1098-1113.

BEUGNOT, Bernard. «Débats autour du genre épistolaire. Réalité et écriture», *Revue Histoire Littéraire de la France*, LXXIV, no. 2, 1974, pp. 195-202.

BROSSEAU, Marie-Claude. *Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Eva Senécal et Simone Routier*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, 127 p.

BUISINE, Alain. *Proust et ses lettres*, Lille, Presses Universitaires de Lille, coll. «Objet», 1983, 127 p.

CHARTIER, Roger et Christian JOUHAUD. «Pratiques historiennes des textes», *L'interprétation des textes* (Claude Reichler dir.), Paris, Éditions Minuit, 1989, 222 p.

CORNILLE, Jean-Louis. *L'amour des lettres ou le contrat déchiré*, Mannheim, Universitat Mannheim Lehrstuhl Romanistik, I, 1986, 318 p.

DELEUZE, Giles et Félix GUATTARI. *Kafka. Pour une littérature mineure*, Éditions de Minuit, 1975, p. 51-63.

- DERRIDA, Jacques. *De la carte postale: de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980, 551 p.
- DUCHENE, Roger. «Réalité vécue et réussite littéraire. Le statut particulier de la lettre», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, LXXI, no. 2, 1971, p 177-194.
- FUKUI, K. «Une théorie sur l'art épistolaire vers 1625. Contribution à l'étude sur la formation de l'esthétique classique», *Études de langue et de littérature française*, no. 6, 1965, p. 42-48.
- FUMAROLI, Marc. «Genèse de l'épistolographie classique: rhétorique humaniste de la lettre, de Prétarque à Juste Lipse», *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, LXXVIII, 1978, p. 886-900.
- GOTHOT-MERSCH, Claudine. «Sur le renouvellement des études des correspondances littéraires: l'exemple de Flaubert», *Romantisme*, XXI^e année, no. 72, 1991, p. 5-29.
- HAY, Louis. «La critique génétique: origines et perspectives», *Essais de critique génétique*, Paris, Flammarion, p. 227-236.
- HOPP, L. «Les problèmes du genre épistolaire à l'époque du baroque et du classicisme en Europe», *Acta litteraria* 5, 1962, p. 390-398.
- KAUFMANN, Vincent. «Relations épistolaires. De Flaubert à Artaud», *Poétique*, XVII, 1986, p. 387-404.
- KAUFMANN, Vincent. *L'équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, 201 p.
- MELANÇON, Benoît. *Diderot épistolier. Éléments pour une poétique de la lettre au XVII^e siècle*, thèse de doctorat déposée à l'Université de Montréal, Département d'études françaises, 1992, 2 vol. (A paraître chez Klincksieck).
- MELANCON, Benoît et Pierre POPOVIC (dir.), «Les facultés des lettres. Recherches récentes sur l'épistolaire français et québécois», Centre universitaire pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), Département d'études françaises, Université de Montréal, 1993, 242 p.
- MELANCON, Benoît et Pierre POPOVIC (dir.), «Les femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique?», Centre universitaire

pour la sociopoétique de l'épistolaire et des correspondances (CULSEC), Département d'études françaises, Université de Montréal, 1994, 162 p.

MISSAC, Pierre. «La correspondance comme genre littéraire et phénomène sociologique», *Critique* XXXVII, 1981, p. 1317-1328.

PAGES, Alain. «Correspondance et genèse», *Leçons d'écriture, ce que disent les manuscrits*, texte réunis par Almuth Grésillon et Mickaël Werner en hommage à Louis Hay, Paris, Lettres Modernes/Minard, XIV, 1985, p. 207-214.

ROSSET, Clément. «L'écriture épistolaire», *Nouvelle Revue Française*, LV, juin 1980, p. 89-98.

ROUGEOT, Jacques. «La littérature épistolaire», *Littérature et genres littéraires*, Paris Librairie Larousse, 1978, 255 p.

SPITERI, Gérard. «Histoire littéraire et jeux épistolaires», *Les Nouvelles Littéraires*, Paris, 22 novembre 1979, p. 24.

VIALA, Alain. «La genèse des formes épistolaires en français, et leurs sources latines et européennes. Essai de chronologie distinctive (XVI-XVIIe siècle)», *Revue de littérature comparée*, LV, 1981, p. 168-183.

VAN ROEY-ROUX, Françoise. *La littérature intime du Québec*, Éditions Boréal-Express, Montréal, 1983, 256 p.

VOISE, Waldemar. «L'art épistolaire, son passé et son avenir», *Revue de Synthèse*, XCVII, Paris, janvier-juin 1976, p. 23-29.

INDEX CHRONOLOGIQUE

1. À Simone Routier, 3 août 1920.....	86
2. À Simone Routier, 8 août 1920.....	89
3. À Simone Routier, 10 août 1920.....	90
4. À Simone Routier, 16 août 1920.....	93
5. À Simone Routier, 25 août 1920.....	95
6. À Simone Routier, 28 août 1920.....	96
7. À Simone Routier, 2 septembre 1920.....	98
8. À Simone Routier, 5 septembre 1920.....	100
9. À Simone Routier, 7 septembre 1920.....	101
10. À Simone Routier, 11 septembre 1920.....	103
11. À Simone Routier, 13 septembre 1920.....	104
12. À Simone Routier, 24 septembre 1920.....	106
13. À Simone Routier, 30 septembre 1920.....	108
14. À Simone Routier, 3 octobre 1920.....	109
15. À Simone Routier, 7 octobre 1920.....	111
16. À Simone Routier, octobre 1920.....	112
17. À Simone Routier, 15 octobre 1920.....	113
18. À Simone Routier, 20-21 octobre 1920.....	115
19. À Simone Routier, octobre 1920.....	117
20. À Simone Routier, 1 ^{er} novembre 1920.....	117
21. De Simone Routier, novembre 1920.....	120
22. À Simone Routier, 9 novembre 1921.....	122
23. À Simone Routier, 1920.....	124
24. À Simone Routier, 1920.....	125
25. De Simone Routier, 1920.....	126
26. À Simone Routier, 19 janvier 1921.....	127
27. À Simone Routier, 8 février 1921.....	128
28. De Simone Routier, mars 1921.....	129
29. À Simone Routier, été 1921.....	130
30. À Simone Routier, 25 mai 1922.....	131
31. À Simone Routier, 5 juillet 1922.....	131
32. À Simone Routier, juillet 1922.....	133
33. À Simone Routier, 25-26 juillet 1922.....	134
34. À Simone Routier, 1922.....	135
35. À Simone Routier, 27 juillet 1922.....	136
36. À Simone Routier, juillet 1922.....	137
37. À Simone Routier, 21 juillet 1922.....	138
38. À Simone Routier, 28 juillet 1922.....	140
39. À Simone Routier, 22 août 1922.....	141
40. De Simone Routier, 8 septembre 1922.....	142
41. À Simone Routier, septembre 1922.....	144
42. À Simone Routier, novembre 1922.....	145

43. À Simone Routier, 27 décembre 1922.....	147
44. À Simone Routier, 31 décembre 1922.....	148
45. À Simone Routier, 1920-1922.....	149
46. De Simone Routier, 1920-1922.....	156
47. À Simone Routier, été 1923.....	158
48. De Simone Routier, été 1923.....	159
49. De Simone Routier, 10 juillet 1923.....	160
50. De Simone Routier, 8 novembre 1924.....	161
51. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 novembre 1925.....	162
52. De Henri Grandbois, 20 novembre 1925.....	164
53. À Simone Routier, décembre 1925-janvier 1926.....	166
54. De Henri Grandbois, 16 janvier 1926.....	167
55. De Henri Grandbois, 26 février 1926.....	172
56. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 29 avril 1926.....	176
57. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 mai 1926.....	179
58. De Joseph-Émery Grandbois, 14 mai 1926.....	180
59. De Henri Grandbois, 21 juillet 1926.....	181
60. De Henri Grandbois, 24 octobre 1926.....	185
61. À Gilberte Guillemeteau, 1926.....	189
62. De Henri Grandbois, 19 décembre 1926.....	191
63. De Joseph-Émery Grandbois, 29 décembre 1926.....	197
64. De Henri Grandbois, 15 février 1927.....	200
65. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 mai 1927.....	203
66. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 2 octobre 1927.....	206
67. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 16 octobre 1927.....	207
68. De Henri Grandbois, 6 janvier 1928.....	209
69. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 12 février 1928.....	214
70. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1928.....	216
71. De Henri Grandbois, 12 mars 1928.....	219
72. De Henri Grandbois, 24 mai 1928.....	220
73. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 18 septembre 1929.....	223
74. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 9 décembre 1929.....	225
75. À Simone Routier, fin décembre 1929.....	228
76. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 février 1930.....	228
77. De Henri Grandbois, 16 mars 1930.....	230
78. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 octobre 1930.....	232
79. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 janvier 1931.....	233
80. De Henri Grandbois, 1 ^{er} février 1931.....	235
81. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mars 1931.....	239
82. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 mai 1931.....	243
83. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 juin 1931.....	246
84. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 7 août 1931.....	248
85. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1931.....	251
86. De Joseph-Émery Grandbois, 23 novembre 1931.....	254
87. De Sophie Jablonska, 20 janvier 1932.....	256

88. À Sophie Jablonska, 24-25 janvier 1932.....	258
89. De Sophie Jablonska, 4 mars 1932.....	262
90. À Lucienne Boucher, 10 septembre 1932.....	264
91. À Lucienne Boucher, 11 septembre 1932.....	265
92. À Lucienne Boucher, 21-22 septembre 1932.....	265
93. À Lucienne Boucher, 22 septembre 1932.....	268
94. À Lucienne Boucher, 24 septembre 1932.....	269
95. À Lucienne Boucher, 25-26 septembre 1932.....	269
96. À Lucienne Boucher, 27 septembre 1932.....	272
97. À Lucienne Boucher, 1 ^{er} octobre 1932.....	273
98. À Lucienne Boucher, 3 octobre 1932.....	278
99. À Lucienne Boucher, 5 octobre 1932.....	279
100. À Lucienne Boucher, 7-8 octobre 1932.....	280
101. À Lucienne Boucher, 9 octobre 1932.....	281
102. À Lucienne Boucher, 10 octobre 1932.....	282
103. À Lucienne Boucher, 13 octobre 1932.....	284
104. À Lucienne Boucher, 15 octobre 1932.....	285
105. À Lucienne Boucher, 17 octobre 1932.....	286
106. À Lucienne Boucher, 19 octobre 1932.....	287
107. À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932.....	288
108. À Lucienne Boucher, 13 novembre 1932.....	288
109. À Lucienne Boucher, 14 novembre 1932.....	290
110. À Lucienne Boucher, 15 novembre 1932.....	291
111. À Lucienne Boucher, 16 novembre 1932.....	293
112. À Marcel Dugas, 16 novembre 1932.....	294
113. À Lucienne Boucher, 18 novembre 1932.....	296
114. À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932.....	298
115. À Lucienne Boucher, 19 novembre 1932.....	298
116. À Lucienne Boucher, 20 novembre 1932.....	299
117. À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932.....	304
118. À Lucienne Boucher, 22 novembre 1932.....	305
119. À Lucienne Boucher, 24 novembre 1932.....	307
120. À Lucienne Boucher, 25 novembre 1932.....	312
121. À Lucienne Boucher, 27 novembre 1932.....	313
122. À Marcel Dugas, 28 novembre 1932.....	315
123. À Lucienne Boucher, 30 novembre 1932.....	317
124. À Lucienne Boucher, 1 ^{er} décembre 1932.....	318
125. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1 ^{er} décembre 1932.....	319
126. À Lucienne Boucher, 1 ^{er} décembre 1932.....	321
127. À Lucienne Boucher, 2 décembre 1932.....	322
128. À Lucienne Boucher, 4 décembre 1932.....	323
129. À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932.....	324
130. À Lucienne Boucher, 6 décembre 1932.....	325
131. À Lucienne Boucher, 8 décembre 1932.....	325
132. À Lucienne Boucher, 9 décembre 1932.....	326

133.	À Lucienne Boucher, 10 décembre 1932.....	327
134.	À Lucienne Boucher, 11 décembre 1932.....	329
135.	De Henri Grandbois, 11 décembre 1932.....	330
136.	À Lucienne Boucher, 13 décembre 1932.....	334
137.	À Lucienne Boucher, 14 décembre 1932.....	336
138.	À Lucienne Boucher, 15 décembre 1932.....	337
139.	À Lucienne Boucher, 17 décembre 1932.....	339
140.	À Lucienne Boucher, 18 décembre 1932.....	339
141.	À Lucienne Boucher, 19 décembre 1932.....	342
142.	À Lucienne Boucher, 20 décembre 1932.....	343
143.	À Lucienne Boucher, 23 décembre 1932.....	344
144.	À Lucienne Boucher, 24 décembre 1932.....	345
145.	À Lucienne Boucher, 26 décembre 1932.....	345
146.	À Lucienne Boucher, 27 décembre 1932.....	346
147.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 janvier 1933	347
148.	À Lucienne Boucher, 7 janvier 1933.....	349
149.	À Marcel Dugas, janvier 1933	350
150.	À Lucienne Boucher, 16 janvier 1933.....	351
151.	À Lucienne Boucher, 20 janvier 1933.....	352
152.	À Lucienne Boucher, 21 janvier 1933.....	352
153.	À Lucienne Boucher, 29 janvier 1933.....	353
154.	À Lucienne Boucher, 13 février 1933	354
155.	À Lucienne Boucher, 13 février 1933.....	355
156.	À Simone Routier, 17 février 1933	356
157.	À Lucienne Boucher, 18 février 1933	357
158.	À Bernadette Rousseau-Grandbois, début mars 1933.....	359
159.	À Lucienne Boucher, 9 mars 1933.....	361
160.	À Lucienne Boucher, 14 avril 1933	363
161.	À Lucienne Boucher, 16 avril 1933	363
162.	À Lucienne Boucher, 29 avril 1933	363
163.	À Simone Routier, 18 mai 1933	365
164.	De Gerda-Maria Kizler, 8 juillet 1933.....	365
165.	À Gerda-Maria Kizler, juillet 1933.....	366
166.	De Gerda-Maria Kizler, 23 juillet 1933	367
167.	De Gerda-Maria Kizler, 26 juillet 1933	367
168.	De Gerda-Maria Kizler, 30 juillet 1933.....	368
169.	À Lucienne Boucher, 5 août 1933.....	370
170.	À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933.....	370
171.	À Lucienne Boucher, 8 septembre 1933.....	371
172.	À Lucienne Boucher, 23 septembre 1933.....	371
173.	À Lucienne Boucher, 29 septembre 1933.....	372
174.	À Lucienne Boucher, 30 septembre 1933.....	373
175.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1 novembre 1933	374
176.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 décembre 1933.....	375
177.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 14 décembre 1933.....	377

178.	À Marcel Dugas, 15 décembre 1933.....	380
179.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 janvier 1934.....	381
180.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mars 1934.....	385
181.	De Henri Grandbois, 18 mars 1934.....	387
182.	À Marcel Dugas, 31 mars 1934.....	391
183.	À Sophie Jablonska, 28 avril 1934.....	393
184.	À Henri Grandbois, 10 mai 1934.....	394
185.	De André Loréal, 1 ^{er} juin 1934.....	397
186.	À Àlbert Laberge, juillet 1934.....	398
187.	À Michelle Le Normand, 24 juillet 1934.....	399
188.	De Pierre R. Spire, 16 août 1934.....	401
189.	De Olivar Àsselin, 11 octobre 1934.....	402
190.	De Gerda-Maria Kizler, 28 novembre 1934.....	403
191.	De Henri Grandbois, 30 décembre 1934.....	404
192.	À Marcel Dugas, fin janvier 1935.....	408
193.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 25 février 1935.....	409
194.	À Marcel Dugas, 23 juin 1936.....	410
195.	De Henri Grandbois, 20 décembre 1936.....	412
196.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 8 janvier 1937.....	415
197.	À Marcel Dugas, janvier 1937.....	417
198.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 3 février 1937.....	419
199.	À Marcel Dugas, 1 ^{er} mars 1937.....	420
200.	À Marcel Dugas, 23 mars 1937.....	423
201.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 mai 1937.....	424
202.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 10 juin 1937.....	428
203.	De Marcel Dugas, 14 juillet 1937.....	431
204.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 20 octobre 1937.....	432
205.	De Marceline Jeanne Gaffet, 14 décembre 1937.....	433
206.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 1 ^{er} février 1938.....	434
207.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 6 février, 1938.....	436
208.	De Bernadette Rousseau-Grandbois, 17 février 1938.....	438
209.	De Marceline Jeanne Gaffet, 4 avril 1938.....	441
210.	De Marceline Jeanne Gaffet, 9 avril 1938.....	442
211.	À Marcel Dugas, 13 avril 1938.....	443
212.	De Marceline Jeanne Gaffet, 22 avril 1938.....	444
213.	De Marceline Jeanne Gaffet, 2 juin 1938.....	445
214.	De Marceline Jeanne Gaffet, été 1938.....	446
215.	De Marceline Jeanne Gaffet, 2 août 1938.....	447
216.	De Marceline Jeanne Gaffet, 4 août 1938.....	448
217.	De Marceline Jeanne Gaffet, 21 août 1938.....	450
218.	De Marceline Jeanne Gaffet, 25 août 1938.....	450
219.	De Marceline Jeanne Gaffet, 14 septembre 1938.....	452
220.	De Marceline Jeanne Gaffet, 21 septembre 1938.....	453
221.	De Marceline Jeanne Gaffet, automne 1938.....	455
222.	De Marceline Jeanne Gaffet, 12 octobre 1938.....	456

223. De Marceline Jeanne Gaffet, 26 octobre 1938.....	458
224. De Marceline Jeanne Gaffet, 6 novembre 1938	460
225. De Marceline Jeanne Gaffet, automne 1938	461
226. De Marceline Jeanne Gaffet, 1 ^{er} décembre 1938.....	463
227. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 21 décembre 1938.....	464
228. De Marceline Jeanne Gaffet, 20-29 décembre 1938.....	466
229. De Marceline Jeanne Gaffet, janvier 1939	467
230. De Marceline Jeanne Gaffet, mai 1939.....	469
231. De Marcel Dugas, 29 mars 1941	471
232. À Marcel Dugas, début avril 1941	472
233. De Marceline Jeanne Gaffet, 8 avril 1941	473
234. De Marceline Jeanne Gaffet, avril 1941	474
235. De Victor Barbeau, 2 juillet-1941.....	475
236. De Serge Brousseau, 2 août 1941.....	476
237. De Marcel Dugas, 4 août 1941	478
238. À Serge Brousseau, août 1941	478
239. De Marcel Dugas, 23 août 1941	479
240. De Marcel Dugas, 27 septembre 1941.....	481
241. De Bernard Valiquette, 28 octobre 1941	482
242. À Guy Sylvestre, 9 novembre 1941	483
243. De Marcel Dugas, 12 novembre 1941	485
244. À Roger Duhamel, 15 janvier 1942	486
245. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 4 mars 1942.....	487
246. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 15 juillet 1942.....	489
247. À Gérard Morisset, 8 septembre 1942	490
248. De Marcel Dugas, septembre 1942.....	492
249. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 13 octobre 1942.....	494
250. De Marcel Dugas, 17 octobre 1942.....	495
251. À Jacques Rousseau, 4 janvier 1943	496
252. À Marcel Dugas, 19 février 1943	497
253. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 août 1943.....	499
254. De Marcel Dugas, 6 décembre 1943.....	500
255. À Victor Barbeau, 17 février 1944	501
256. De Victor Barbeau, 21 février 1944	502
257. De Robert La Roque de Roquebrune, 1944	503
258. De Louis Dantin, 23 mai 1944.....	504
259. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 23 mai 1944.....	505
260. De Marcel Dugas, 25 mai 1944	507
261. De Serge Brousseau, 26 mai 1944.....	508
262. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 27 mai 1944.....	509
263. À Emile-Charles Hamel, 15 juin 1944.....	511
264. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 juin 1944.....	512
265. De Marcel Dugas, 8 juillet 1944.....	514
266. À Bernadette Rousseau-Grandbois, juillet 1944	515
267. De Marcel Dugas, mi-juillet 1944.....	517

268. De Bernadette Rousseau-Grandbois, 19 juillet 1944.....	519
269. À Roger Duhamel, 15 juillet 1944	520
270. À Roger Duhamel, août 1944	521
271. À Bernadette Rousseau-Grandbois, 26 août 1944.....	522
272. De Henri Grandbois, 28 septembre 1944.....	523
273. À Victor Barbeau, octobre 1944.....	525
274. De Henri Grandbois, 10 octobre 1944.....	526
275. De Marcel Dugas, 16 octobre 1944.....	527
276. De Marcel Dugas, mars 1945.....	528
277. De Victor Barbeau, 16 mars 1945	529
278. De Robert La Roque de Roquebrune, 1945	530
279. De Simone Routier, 16 avril 1945.....	531
280. À Victor Barbeau, 14 mai 1945	533
281. De Henri Grandbois, 24 mai 1945.....	534
282. De Henri Grandbois, 19 octobre 1945.....	535
283. De Henri Grandbois, 31 octobre 1945.....	537
284. À Roger Duhamel, automne 1945.....	539
285. À Marcel Dugas, janvier 1946	539
286. De Marguerite Brosseau, 2 février-1946	541
287. À Marguerite Brosseau, 6 mars 1946	543
288. À Victor Barbeau, fin mai 1946	544
289. À Victor Barbeau, 8 août 1946	545
290. À Guy Sylvestre, 19 octobre 1946.....	546
291. À Victor Barbeau, 5 novembre 1946	548
292. De Victor Barbeau, 8 novembre 1946	551
293. À Victor Barbeau, 12 novembre 1946	552
294. À Simone Routier, 11 décembre 1946	552
295. De Victor Barbeau, 21 décembre 1946	554
296. De Henri Grandbois, 31 décembre 1946.....	555
297. À Victor Barbeau, 8 janvier 1947.....	556
298. De Marceline Jeanne Gaffet, 9 janvier 1947.....	556
299. À Earle Birney, printemps 1947	559
300. À Simone Routier, 1 ^{er} avril 1947.....	560
301. À Michel Champagne, 28 avril 1947.....	560
302. À Guy Sylvestre, 16 mai 1947.....	561
303. À Victor Barbeau, 22 juillet 1947.....	562
304. À Victor Barbeau, 20 septembre 1947.....	563
305. De Henri Grandbois, 13 octobre 1947.....	564
306. À Jacques Rousseau, 22 novembre 1947.....	565
307. À Lionel Groulx, 16 décembre 1947.....	565
308. À Lionel Groulx, 28 juin 1948.....	566
309. À Rina Lasnier, 15 juillet 1948.....	567
310. De Gustave Lamarche, 24 août 1948.....	569
311. À Gustave Lamarche, 27 septembre 1948	571
312. À Rina Lasnier, 27 septembre 1948.....	573

313.	À Gustave Lamarche, 17 décembre 1948.....	574
314.	De Lionel Groulx, 30 décembre 1948.....	574
315.	De Gustave Lamarche, 10 février 1949.....	576
316.	À Gustave Lamarche, 20 février 1949.....	578
317.	À Gustave Lamarche, 1 ^{er} juin 1949.....	580
318.	De Gustave Lamarche, 19 août 1949.....	581
319.	À Gustave Lamarche, 17 septembre 1949.....	583
320.	À Victor Barbeau, 11 janvier 1950.....	585
321.	À Lionel Groulx, 12 juin 1950.....	585
322.	À Guy Sylvestre, 12 juin 1950.....	586
323.	De Guy Sylvestre, 23 juin 1950.....	586
324.	À Roger Duhamel, 22 juillet 1950.....	587
325.	À Guy Sylvestre, 13 février 1951.....	589
326.	À Guy Sylvestre, début mars 1951.....	590
327.	À Guy Sylvestre, 31 mars 1951.....	590
328.	À Lionel Groulx, 23 novembre 1951.....	591
329.	À Yvette Aubray, février 1952.....	592
330.	À Guy Sylvestre, 2 avril 1952.....	592
331.	À Guy Sylvestre, 6 avril 1952.....	593
332.	À Guy Sylvestre, 17 juin 1952.....	594
333.	À Gilles Duhamel, 10 février 1953.....	595
334.	À Gilles Duhamel, 12 février 1953.....	596
335.	À Jean-Guy Pilon, 10 mars 1953.....	597
336.	À Simone Routier, 23 mars 1953.....	598
337.	À Serge Brousseau, 27 avril 1953.....	600
338.	À Fernand Ouellette, 4 mai 1954.....	600
339.	De Fernand Ouellette, 14 juin 1954.....	602
340.	À Willie Chevalier, 26 juillet 1954.....	603
341.	À Roger Duhamel, 30 août 1954.....	604
342.	À Simone Routier, 27 avril 1955.....	605
343.	À Simone Routier, 9 mai 1955.....	606
344.	À Rina Lasnier, 13 juin 1955.....	608
345.	À Victor Barbeau, 1 ^{er} octobre 1955.....	610
346.	De Victor Barbeau, 15 octobre 1955.....	612
347.	À Victor Barbeau, 14 novembre 1955.....	613
348.	De Victor Barbeau, 22 novembre 1955.....	617
349.	À Victor Barbeau, 7 décembre 1955.....	624
350.	À René Garneau, 28 décembre 1955.....	626
351.	De Victor Barbeau, 31 décembre 1955.....	629
352.	Au secrétaire de la Société royale du Canada, 22 janvier 1956.....	630
353.	À Jeanne Drouin, 7 mai 1956.....	632
354.	À Jean-Guy Pilon, 13 septembre 1956.....	637
355.	À Victor Barbeau, 21 septembre 1956.....	637
356.	De Jean-Guy Pilon, 8 novembre 1956.....	638
357.	À Jacques Brault, 1 ^{er} juillet 1957.....	640

358.	À Jacques Brault, 4 juillet 1957	641
359.	À Jacques Brault, 15 août 1957	641
360.	À Jacques Brault, 8 septembre 1957	642
361.	À Jean-Guy Pilon, 15 septembre 1957	643
362.	À Jean-Guy Pilon, octobre 1957	643
363.	À Jacques Brault, 7 décembre 1957	644
364.	À Gustave Lamarche, 8 février 1958.....	645
365.	De Gustave Lamarche, 6 février 1958.....	646
366.	De Lionel Groulx, 10 février 1958.....	647
367.	De Jean-Guy Pilon, 21 février 1958.....	648
368.	À Bernard Valiquette, 25 février 1958	650
369.	De Gustave Lamarche, 6 mars 1958.....	651
370.	À Victor Barbeau, mars 1958.....	652
371.	À Lionel Groulx, 21 mars 1958.....	653
372.	À Lionel Groulx, 17 juillet 1958.....	655
373.	À Gustave Lamarche, 18 juillet 1958	656
374.	À Jacques Brault, 21 juillet 1958.....	657
375.	De Jacques Brault, 24 juillet 1958	658
376.	À Rina Lasnier, 14 octobre 1958.....	659
377.	À Jean-Guy Pilon, 17 octobre 1958.....	660
378.	À Roger Duhamel, 26 novembre 1958.....	661
379.	De Roger Duhamel, 2 décembre 1958.....	662
380.	De Jean-Guy Pilon, 8 février 1959.....	663
381.	De Jean-Guy Pilon, 21 juin 1959.....	664
382.	À Jacques Brault, octobre 1959.....	664
383.	À Victor Barbeau, octobre 1959.....	665
384.	À Jean-Guy Pilon, 30 octobre 1959.....	666
384.	À Jean-Guy Pilon, 23 novembre 1959.....	666
386.	À Jean-Guy Pilon, 1 ^{er} décembre 1959	667
387.	À Jean-Guy Pilon, 26 décembre 1959.....	668
388.	À Jean-Guy Pilon, 13 janvier 1960	669
389.	De Àlbert W. Trueman, 29 février 1960.....	670
390.	À Àlbert W. Trueman, 3 mars 1960	671
391.	À Àlbert W. Trueman, 5 mars 1960	671
392.	À Rina Lasnier, 12 mars 1960	674
393.	De Eugène Bussière, 16 mars 1960.....	675
394.	À Eugène Bussière, 19 mars 1960.....	676
395.	À Victor Barbeau, 23 mars 1960	677
396.	À Eugène Bussière, 30 mars 1960.....	677
397.	De Eugène Bussière, 8 avril 1960	678
398.	À Eugène Bussière, 21 avril 1960	679
399.	À Jacques Brault, 24 avril 1960.....	679
400.	À René-Philippe Landry, 10 mai 1960.....	680
401.	De René-Philippe Landry, 11 juillet 1960.....	681
402.	À René-Philippe Landry, 23 juillet 60	684

403.	À Jean-Guy Pilon, 30 novembre 1960	686
404.	À Fernand Ouellette, 5 décembre 1960	689
405.	À André Laurendeau, 18 décembre 1960.....	689
406.	À Gérard Morisset, 18 décembre 1960.....	690
407.	À Lionel Groulx, 20 décembre 1960.....	691
408.	À Rina Lasnier, fin décembre 1960	691
409.	À Jean-Guy Pilon, 22 décembre 1960.....	692
410.	À Jacques Brault, décembre 1960-janvier 1961	692
411.	À René Garneau, 1961.....	693
412.	À Gilles Duhamel,, janvier 1961.....	694
413.	À Jean-Guy Pilon, 1 ^{er} février 1961.....	698
414.	À Jean-Guy Pilon, 19 mars 1961.....	699
415.	À Georges-Henri Lévesque, printemps 1961.....	700
416.	De Marceline Jeanne Gaffet, printemps 1961.....	701
417.	De Marceline Jeanne Gaffet, 1 ^{er} avril 1961	703
418.	À Gilles Duhamel, 25 avril 1961.....	704
419.	De Marceline Jeanne Gaffet, printemps 1961.....	704
420.	De Marceline Jeanne Gaffet, printemps 1961.....	705
421.	À Eugène Bussière, 27 juin 1961	706
422.	À Gérard Morisset, 28 septembre 1961.....	707
423.	De Guy Robert, septembre 1961.....	708
424.	De Marceline Jeanne Gaffet, octobre 1961.....	708
425.	De Marceline Jeanne Gaffet, automne 1961	709
426.	De Marceline Jeanne Gaffet, fin octobre 1961	710
427.	De Marceline Jeanne Gaffet, 2 novembre 1961	711
428.	À Victor Barbeau, 21 décembre 1961.....	712
429.	À Victor Barbeau, 11 janvier 1962.....	714
430.	À Victor Barbeau, 17 janvier 1962.....	714
431.	À Guy Robert, 22 janvier 1962.....	716
432.	À Jacques Brault, 23 mars 1962	717
433.	À Jean-Guy Pilon, 3 avril 1962	718
434.	À Jacques Brault, 11 avril 1962.....	719
435.	De Fernand Dansereau, 11 avril 1962.....	719
436.	À Fernand Dansereau, 1 ^{er} mai 1962.....	722
437.	À Jean-Guy Pilon, 4 mai 1962.....	722
438.	À Victor Barbeau, 18 mai 1962	723
439.	À Bill Bantey, 26 juillet 1962.....	724
440.	À Victor Barbeau 27 août 1962	725
441.	À Guy Robert, 8 septembre 1962.....	726
442.	De Jacques Brault, 2 octobre 1962	726
443.	À Gaston Miron, 4 octobre 1962.....	728
444.	À Guy Robert, 4 octobre 1962.....	728
445.	À Gaston Miron, 29 octobre 1962.....	728
446.	À Michel Champagne, 18 janvier 1963.....	730
447.	À Guy Robert, début 1963	731

448.	À Victor Barbeau, 20 janvier 1963.....	731
449.	À Victor Barbeau, février 1963.....	734
450.	De Gaston Miron, 18 février 1963.....	736
451.	À René-Philippe Landry, 5 mars 1963.....	737
452.	À Gaston Miron, 19 mars 1963.....	737
453.	À Guy Robert, printemps 1963.....	738
454.	À Guy Robert, 1 ^{er} mai 1963.....	739
455.	À Guy Robert, lettre non datée.....	740
456.	À Guy Robert, 15 mai 1963.....	741
457.	À René-Philippe Landry, 15 mai 1963.....	742
458.	À Léopold LeBlanc, 16 mai 1963.....	742
459.	À Gaston Miron, 8 juillet 1963.....	743
460.	De Gaston Miron, 8 juillet 1963.....	744
461.	À Gaston Miron, 11 juillet 1963.....	745
462.	À Guy Robert, 16 juillet 1963.....	746
463.	À Gaston Miron, 21 août 1963.....	747
464.	À Gaston Miron, 13 septembre 1963.....	748
465.	À Victor Barbeau, 2 octobre 1963.....	748
466.	À Victor Barbeau, 5 décembre 1963.....	749
467.	À Jacques Brault, 9 décembre 1963.....	750
468.	À Rina Lasnier, 9 décembre 1963.....	751
469.	À Victor Barbeau, 16 décembre 1963.....	751
470.	De Gaston Miron, 15 janvier 1964.....	752
471.	De Jacques Brault, 31 janvier 1964.....	754
472.	À Jacques Brault, 4 février 1964.....	755
473.	À Victor Barbeau, 5 février 1964.....	755
474.	À Joseph Lacoursière, 11 février 1964.....	757
475.	À Jacques Brault, 2 mars 1964.....	758
476.	À Jean-Charles Harvey, 10 mars 1964.....	759
477.	À Jean-Charles Harvey, 21 avril 1964.....	760
478.	À Guy Robert, 9 juin 1964.....	761
479.	À Gaston Miron, 6 juillet 1964.....	762
480.	À Victor Barbeau, 2 octobre 1964.....	763
482.	À Robert Choquette, 19 novembre 1964.....	764
483.	À Peter Miller, 3 décembre 1964.....	765
484.	De Peter Miller, 7 décembre 1964.....	767
485.	À Fernand Ouellette, 9 février 1965.....	769
486.	À Jacques Brault, 22 février 1965.....	769
487.	À Jacques Brault, 16 mars 1965.....	770
488.	À Jacques Brault, 6 avril 1965.....	771
489.	À Alfred Pellan, printemps 1965.....	772
490.	À Peter Miller, 15 mai 1965.....	773
491.	À Gaston Miron, 15 mai 1965.....	774
492.	À Jacques Brault, 19 mai 1965.....	774

493. À Guy Frégault, 27 mai 1965.....	775
494. À Jacques Brault, 8 juillet 1965.....	779
495. De Jacques Brault, 15 août 1965.....	780
496. À Jacques Brault, 18 août 1965.....	782
497. À Jacques Brault, 22 septembre 1965.....	782
498. À Victor Barbeau, 20 octobre 1965.....	783
499. De Gaston Miron, 29 décembre 1965.....	784
500. À Guy Frégault, 1966.....	786
501. À Gaston Miron, 10 janvier 1966.....	786
502. À Victor Barbeau, 4 février 1966.....	788
503. De Jean-Guy Pilon, 25 février 1966.....	788
504. À Gaston Miron, 16 août 1966.....	789
505. De Gaston Miron, 5 septembre 1966.....	791
506. À Gaston Miron, 15 septembre 1966.....	792
507. De John Glassco, 23 novembre 1966.....	794
508. À John Glassco, 1 ^{er} décembre 1966.....	795
509. À Jacques Brault, 5 janvier 1967.....	796
510. À Gaston Miron, 5 janvier 1967.....	796
511. De Gaston Miron, 14 janvier 1967.....	797
512. À Gaston Miron, 26 janvier 1967.....	798
513. À René-Philippe Landry, 29 janvier 1967.....	799
514. À Victor Barbeau, 24 février 1967.....	800
515. À Gaston Miron, 28 février 1967.....	800
516. À Jacques Brault, 1 ^{er} mars 1967.....	802
517. De Gaston Miron, 24 mars 1967.....	803
518. À Gaston Miron, 17 mai 1967.....	805
519. À Victor Barbeau, 8 juin 1967.....	807
520. À Guy Sylvestre, 5 juillet 1967.....	808
521. À Guy Sylvestre, 12 août 1967.....	808
522. À Gaston Miron, 2 septembre 1967.....	809
523. À Guy Sylvestre, 18 septembre 1967.....	810
524. De Gaston Miron, 9 février 1968.....	811
525. À Gaston Miron, 24 avril 1968.....	812
526. À Jean-Guy Pilon, 24 avril 1968.....	813
527. De Gaston Miron, 14 mai 1968.....	814
528. À Gaston Miron, 20 mai 1968.....	815
529. À Jacques Brault, 20 mai 1968.....	816
530. À Victor Barbeau, fin mai 1968.....	817
531. De Victor Barbeau, 15 juin 1968.....	817
532. De Jacques Brault, 19 juin 1968.....	818
533. À Gaston Miron, 8 juillet 1968.....	819
534. De Gaston Miron, 8 septembre 1968.....	820
535. À Gaston Miron, septembre 1968.....	822
536. À Gaston Miron, 10 octobre 1968.....	823
537. À Jean-Guy Pilon, 7 novembre 1968.....	824

538. De Gaston Miron, 14 novembre 1968	825
539. À Maurice Genevoix, automne 1968.....	826
540. De Pierre de Menthon, 3 février 1969.....	827
541. À Pierre de Menthon, mars 1969.....	828
542. À Guy Robert, 24 mars 1969.....	828
543. De Pierre de Menthon, 12 juillet 1969.....	829
544. À Gaston Miron, 20 juillet 1969.....	830
545. De Gaston Miron, 9 décembre 1969.....	832
546. De Jacques Brault, 19 décembre 1969	833
547. De Gaston Miron, 23 janvier 1970.....	834
548. À Roger Duhamel, 16 février 1970.....	835
549. De Gaston Miron, 31 juillet 1970.....	835
550. De Gaston Miron, 28 août 1970.....	836
551. À Gaston Miron, 23 septembre 1970.....	837
552. À Gaston Miron, 8 décembre 1970.....	839
553. De Gaston Miron, 21 décembre 1970.....	840
554. À Gaston Miron, 20 mars 1971	840
555. À Victor Barbeau, 16-17 mai 1971	842
556. À Gaston Miron, 3 août 1971	848
557. De Jacques Brault, 28 octobre 1971	850
558. À Jacques Brault, novembre 1971	851
559. À Meery Devergnas, 10 novembre 1971.....	852
560. À Gaston Miron, 27 mars 1972.....	853
561. À Joseph-Marie Quirion, 25 juillet 1972	854
562. De Gaston Miron, 10 février 1975	855

INDEX ONOMASTIQUE

- Alain, Arma, 241
 Alain, P. A., 405
 Alain, Suzanne, 163, 164, 240
 Alain, Théophile, 241
 Amiel, Henri Frédéric, 417, 418
 Amorim, Enrique, 554
 André-Georges, Madame, 695
 Angers, F. A., 555
 Angers, Josée, 503, 530
 Angers, Pierre, 744
 Aquin, Madeleine, 497
 Aragon, Louis, 804
 Arcand, Adrien, 732
 Archambault, Gilles, 833
 Arland, Marcel, 312, 700
 Asselin, Joseph-Alphonse, 237
 Asselin, Olivar, 402, 411, 422, 498
 Aubray, Yvette, 592
 Auger, Anthyme, 170, 174, 183,
 187, 195, 211
 Auger, Jacques, 684
 Bailleul, Louis, 107
 Balyne, Claude, 309, 474, 703
 Balyne, Claudie voir
 Gaffet, Marceline Jeanne
 Bantey, Bill, 724
 Barbeau, Lucile Clément, 544, 546,
 552, 562, 563, 585, 611, 612, 614,
 615, 617, 625, 629, 638, 653, 665,
 677, 714, 725, 734, 748, 752, 788,
 817, 842, 845, 846
 Barbeau, Victor, 431, 475, 476, 478,
 481, 485, 496, 501, 502, 503, 507,
 525, 529, 533, 540, 544, 545, 546,
 548, 551, 552, 554, 555, 556, 562,
 563, 585, 610, 612, 613, 614, 617,
 618, 619, 624, 629, 630, 637, 638,
 652, 665, 677, 712, 714, 723, 725,
 731, 732, 734, 735, 748, 749, 751,
 755, 756, 763, 783, 788, 800, 807,
 817, 842, 844, 845, 850
 Barrette, Antonio, 536
 Baudelaire, Charles, 101, 702, 804
 Baulu, Marcel, 596
 Baulu, Roger, 596
 Baunard, Louis, 535, 538
 Beatty, E. W., 169, 170
 Beaudry, 495
 Beaulieu, Paul, 617
 Beaupré, Lucie, 212
 Bellefleur, Léon, 743
 Bennett, Richard Bedford, 238, 239
 Benoît, R.-A., 482
 Bernard, Michel, 792
 Bernoville, Gaëtan, 199
 Berstein, Henry, 634, 635
 Bertini, Fancesca, 271
 Birch, T. A., 555
 Birney, Earle, 559
 Blais, Jacques, 295, 540
 Blais, Jean-Éthier, 815
 Blanchard, Étienne, 255
 Blum, Léon, 350
 Boisdeffre, Pierre de, 804
 Boivin, Madame, 381, 516
 Bordeaux, Henri, 144
 Borduas, Paul-Émile, 724
 Bosquet, Alain, 667, 723
 Boucher, Georgine Normandin,
 318, 337, 340
 Boucher, Lucienne, 264, 265, 268,
 269, 270, 272, 273, 278, 279, 280,
 281, 282, 284, 285, 286, 287, 288,
 290, 291, 293, 296, 298, 299, 304,
 305, 307, 310, 311, 312, 313, 317,
 318, 321, 322, 323, 324, 325, 326,
 327, 329, 334, 336, 337, 339, 340,
 342, 343, 344, 345, 346, 349, 351,
 352, 353, 354, 355, 357, 361, 363,
 370, 371, 372, 373, 472

- Boucher, Simonne, 237, 374, 376,
 379, 384, 390, 428, 429, 494, 520,
 536
 Bourassa, Henri, 255, 422
 Bourget, Paul, 144
 Brault, Jacques, 501, 525, 533, 544,
 545, 548, 552, 556, 562, 585, 599,
 610, 613, 614, 624, 640, 641, 642,
 644, 652, 657, 658, 659, 664, 665,
 677, 679, 680, 681, 686, 687, 692,
 699, 712, 714, 717, 719, 723, 725,
 726, 727, 728, 729, 731, 734, 737,
 743, 744, 745, 747, 748, 749, 750,
 751, 754, 755, 758, 761, 763, 769,
 770, 771, 772, 774, 779, 780, 781,
 782, 783, 784, 785, 787, 788, 792,
 796, 797, 799, 800, 802, 805, 812,
 813, 814, 815, 816, 818, 820, 822,
 831, 833, 843, 850, 851, 852
 Brébeuf, Jean de, 308
 Brecht, Bertolt, 804, 806
 Bresson, Jean, 267
 Breton, Madeleine, 658
 Brosseau, Marguerite, 541, 542, 543
 Brousseau, Père, 172
 Brousseau, Serge, 476, 478, 508,
 509, 600
 Brown, Norman, 194
 Bruchési, Jean, 192, 471, 472, 476,
 487, 499, 648
 Bussière, Eugène, 675, 676, 677,
 678, 679, 706
 Canac-Marquis, Marguerite, 765
 Cézanne, Paul, 625
 Champagne, Michel, 560, 730
 Chapais, Thomas, 383
 Char, René, 657
 Charbonneau, Robert, 617, 618
 Chartier, Céline, 668
 Chassé, Edmond, 255, 378, 379
 Chauveau, Charles-Auguste, 169
 Chauvin, Édouard, 544
 Chauvin, Jean, 378, 482, 544, 550
 Chevalier, Willie, 491, 603, 604
 Chopin, René, 255, 514
 Choquette, Robert, 299, 411, 594,
 596, 689, 764, 765
 Chouinard, Alexandre, 201
 Churchill, Winston, 586
 Cimon, Langevin, 198
 Cimon, Marie-Louise, 212
 Clarke, Desmond A., 200, 204
 Cocteau, Jean, 654
 Cogswell, Fred, 855
 Colette, 634
 Colombier, Pierre, 264, 267
 Comte, Gustave, 255
 Côté, Anita, 234
 Courteau, Bérengère, 294, 344, 365,
 367, 493, 540, 733
 Courteau, Gaspard, 294
 d'Auteuil, Pierre, 244
 d'Auteuil, Raymond, 242, 244, 245,
 249, 332, 347, 348
 Dagenais, Émilienne, 770
 Dallaire, Maurice, 780
 Dansereau, Fernand, 719, 721, 722
 Dansereau, Pierre, 423
 Dantin, Louis, 504
 Daoust, Sylvia, 609
 Daryg, 695, 697
 Davaugour, Pierre Dubois, 308
 Daviault, Pierre, 593
 David, Athanase, 255, 382
 Deguy, Madeleine, 804
 Denison, Merrill, 603
 Derain, André, 735
 Desbaillet, Jacques, 596
 Desbordes-Valmore, Marceline,
 786
 Desmarchais, Rex, 481
 Desrosiers, Léo-Paul, 399, 543, 554
 Desrosiers, Louis, 400
 Désy, Jean, 631
 Devergnas, Meery, 852
 Devlin (fils), Bernard, 720, 722
 Devlin, Bernard, 213, 332, 386, 416,
 425, 432, 501, 548, 630
 Devlin, Charles, 548
 Devlin, Charles-R., 213

- Devlin, Mark, 213, 548
 Devlin, Patricia, 213, 548
 Dorion, Jules, 255
 Dostoïevski, F. M., 732
 Doucet, Louis-Joseph, 689
 Douglas, Lloyd Cassel, 532
 Douville, Arthur, 186
 Doyon, René-Louis, 613
 Drouin, Jeanne Grandbois, 163,
 166, 167, 171, 173, 184, 202, 206,
 208, 212, 213, 214, 237, 242, 247,
 249, 250, 384, 416, 425, 429, 434,
 477, 488, 494, 516, 519, 536, 545,
 564, 632, 635
 Drouin, Julie, 536
 Drouin, Mark, 180, 184, 202, 212,
 215, 234, 237, 247, 250, 252, 331,
 384, 416, 419, 425, 435, 438, 488,
 511, 513, 516, 519, 536, 564, 635
 Drouin, Ross, 237, 519
 Drouin, Ulric, 234, 405
 Dubé, Marcel, 807, 823, 825
 Dudeck, Louis, 766
 Dufresne-Critchley, Marguerite,
 603
 Dugas, Corinne, 294
 Dugas, Marcel, 255, 294, 295, 296,
 315, 316, 337, 350, 356, 362, 365,
 367, 380, 381, 391, 392, 398, 400,
 402, 408, 410, 411, 417, 418, 420,
 422, 423, 424, 431, 443, 444, 471,
 472, 473, 478, 479, 481, 485, 492,
 493, 495, 497, 498, 500, 503, 507,
 514, 517, 518, 527, 528, 539, 540,
 546, 552, 553, 561, 712, 713, 714,
 715, 725, 732, 733, 765
 Duguay, Raoul, 844
 Duhamel, Daphnée Keith, 595, 694,
 696, 704
 Duhamel, Elayne Bélanger, 521,
 661
 Duhamel, Georges, 144, 444
 Duhamel, Gilles, 595, 596, 694, 704
 Duhamel, Roger, 486, 487, 491,
 520, 521, 539, 550, 551, 587, 604,
 661, 662, 754, 835
 Dumas, Paul, 423, 485
 Dumoulin, Jacques, 200, 201, 202,
 204
 Duplessis, Maurice, 413, 414, 519,
 520, 522, 536, 701
 Dupont, Mathilde, 232
 Dupré, Maurice, 255
 Dupuis, Paul, 596
 Dupuy, Pierre, 408
 Dussault, Lucette, 87
 Emmanuel, Pierre, 687, 793
 Fafard, Gabrielle, 167
 Fafard, Norbert, 167
 Fauteaux, André, 165
 Fayard, Arthème, 361, 634
 Fégrault, Guy, 724, 733, 775, 778,
 786
 Féo, Georges de, 163
 Ferri, Marius, 558, 703
 Feuillet, Octave, 309
 Féval, Paul, 538
 Filiatrault, Jean, 756
 Flaubert, Gustave, 378, 422
 Flouquet, Pierre-Louis, 599, 605
 Fontaine, Paul, 168, 182
 Fort, Paul, 144
 Francoeur, Louis, 255, 382
 Frappier, Roger, 843, 850, 852
 Gadbois, Louise, 733
 Gaffet, Gabrielle Richard, 433
 Gaffet, Marceline Jeanne, 290, 309,
 423, 433, 441, 442, 444, 445, 446,
 447, 448, 450, 452, 453, 455, 456,
 458, 460, 461, 463, 466, 467, 469,
 473, 474, 556, 700, 701, 703, 704,
 705, 708, 709, 710, 711, 793
 Gagnon, Albert, 405
 Gagnon, Eustache, 404, 405
 Gagnon, Jean, 429, 537
 Gagnon, Jean-Louis, 411
 Gagnon, Marc, 537

- Gagnon, Paul, 387, 404, 405, 406, 425, 429, 500, 536
- Galipeault, Antonin, 213
- Garneau, Alfred, 144
- Garneau, Jean, 160
- Garneau, René, 365, 487, 558, 626, 631, 687, 693
- Garneau, Sylvain, 597
- Gaulle, Charles de, 296, 823, 827
- Gélinas, Gratien, 596, 613
- Gélinas, Pierre, 510
- Genevoix, Maurice, 826, 831
- Géraldy, Paul, 309
- Gide, André, 317, 590, 594
- Giguère, Roland, 785
- Glassco, John, 794, 795
- Gleize, Maurice, 271
- Godbout, Adélar, 413, 491, 520, 522
- Godbout, Jacques, 687
- Gouin, Lomer, 765
- Gouin, Paul, 413
- Goulard, Léon, 107
- Grandbois, Bernadette Rousseau, 162, 167, 168, 176, 179, 203, 206, 207, 214, 216, 217, 223, 225, 228, 232, 233, 239, 240, 243, 246, 248, 251, 319, 320, 334, 347, 359, 374, 375, 377, 381, 385, 409, 415, 419, 424, 426, 428, 434, 436, 438, 464, 487, 489, 494, 499, 505, 509, 512, 515, 516, 519, 522, 532, 770
- Grandbois, Catherine, 167, 173, 184, 195, 206, 208, 212, 214, 215, 225, 226, 229, 237, 247, 248, 253, 331, 348, 360, 375, 379, 384, 385, 387, 404, 405, 406, 410, 425, 429, 439, 440, 488, 520
- Grandbois, Claude, 429, 520
- Grandbois, Gabrielle, 86, 97, 158, 160, 163, 166, 167, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 183, 184, 188, 191, 199, 204, 205, 206, 208, 212, 213, 220, 225, 229, 234, 237, 247, 250, 384, 416, 419, 425, 428, 430, 432, 435, 440, 465, 500, 506, 524, 536
- Grandbois, Henri, 97, 113, 164, 166, 167, 168, 172, 175, 181, 183, 185, 189, 191, 192, 196, 198, 200, 203, 209, 211, 214, 219, 220, 221, 222, 223, 230, 235, 239, 330, 334, 387, 391, 394, 404, 407, 412, 481, 489, 522, 523, 526, 534, 535, 537, 555, 564, 609
- Grandbois, Jean, 167, 171, 173, 184, 188, 208, 212, 213, 214, 217, 223, 225, 229, 235, 246, 253, 331, 384, 415, 420, 439, 440, 488, 489, 494, 500, 506, 509, 513, 519, 524, 525, 526, 749
- Grandbois, Joseph-Émery, 168, 180, 183, 188, 197, 213, 237, 250, 254, 255
- Grandbois, Louis-Jérôme, 164, 167, 172, 177, 185, 202, 207, 208, 212, 213, 214, 217, 223, 229, 236, 237, 245, 247, 248, 253, 331, 374, 376, 379, 384, 387, 406, 416, 419, 428, 429, 436, 439, 488, 494, 519, 520, 524, 536, 564, 841
- Grandbois, Madeleine, 97, 163, 166, 167, 173, 176, 177, 184, 202, 205, 206, 208, 212, 213, 214, 217, 229, 237, 247, 250, 252, 348, 415, 416, 425, 428, 429, 432, 435, 438, 471, 494, 500, 506, 516, 519, 524, 525, 532, 539, 545, 577, 607, 846
- Grandbois, Marguerite, 224, 405
- Grandbois, Marguerite Rousseau voir Rousseau, Marguerite
- Grandbois, Philippe, 213, 405
- Grasset, Bernard, 784
- Green, Julien, 732
- Grégoire, Joseph-Ernest, 391, 413
- Grignon, Claude Henri, 255
- Grignon, Claude-Henri, 482
- Groulx, Lionel, 255, 421, 423, 554, 565, 566, 567, 574, 575, 576, 585,

- 591, 647, 648, 653, 654, 655, 656,
691
Grout, Marius, 540
Guérin, Charles, 144
Guèvremont, Germaine, 532, 555
Guillemeteau, Gilberte, 189
Gury, Paul, 596
Guy-Grand, Georges, 199
Hamel, Émile-Charles, 511
Hamel, Marcel, 396, 408
Harvey, Jean-Charles, 255, 411, 759
Hellens, Franz, 690
Hémon, Louis, 532
Henry, Claudie voir
 Gaffet, Marceline Jeanne
Henry, François, 253, 348
Henry, Marcel, 290, 445, 468, 558
Hergé, 800
Héroux, Omer, 255
Hertel, François, 616, 618
Horace, 801
Houde, Camillien, 252
Hudon, Jean, 160
Hudon, Yolande, 178
Iacurto, 599
Jablonska, Sophie, 256, 257, 258,
259, 260, 262, 393, 394, 492
Johnson, Croom, 363
Jouve, Pierre Jean, 601
Keyserlingk, Robert, 682, 684, 685,
697, 737, 742
Kizler, Gerda, 365, 366, 367, 368,
392, 403, 493
Kousmisky, Tatiana, 492
Kushner, Fred, 384
La Fontaine, Jean de, 326, 484
La Palme, Robert, 596
La Rochefoucault, Duchesse, 695
Laberge, Albert, 398
Lacombe, Charles, 480
Lacôte, René, 804
Lacourcière, Antoine, 375
Lacourcière, Luc, 684, 757, 825
Lacoursière, Joseph, 757
Lacroix, Richard, 819, 851
Laflamme, Léo-K., 201
Lafleur, Eugène, 194
Laganière, Charles, 183, 222
Lagerlof, Selma, 556
Laliberté, Alfred, 299, 555
Lalonde, Michèle, 687
Lamarche, Gustave, 569, 570, 571,
572, 574, 576, 577, 578, 579, 580,
581, 582, 583, 584, 645, 646, 647,
651, 652, 656, 659, 675, 770
Lamontagne, Blanche, 144, 255
Lamothe, Alain, 180, 184
Lamothe, Georges, 180
Lamothe, Jeannette, 180
Lanctôt, Gustave, 553
Landry, Joseph-Philippe, 168
Landry, Pauline Lanctôt, 681
Landry, Philippe, 168
Landry, René-Philippe, 491, 680,
681, 684, 697, 737, 742, 799
Langelier, Auguste, 144
L'Anglais, Paul, 596
Langlois, Marcel, 405
Lapalme, Georges-Émile, 498, 724,
736
Lapointe, Ernest, 193
Larguier, Léo, 527, 528
Larochelle, Renée, 780
Lasnier, Alda, 609
Lasnier, Rébecca, 609
Lasnier, Rina, 543, 554, 560, 567,
568, 573, 594, 597, 608, 609, 618,
659, 674, 675, 691, 751, 791, 830,
845
Lasserre, Pierre, 199
Latzarus, Louis, 190
Laurendeau, André, 423, 539, 655,
656, 689, 690
Laval, Pierre, 480
Lavoie, Madeleine, 348
Lavoie, Martial, 348
Le Normand, Michelle, 399
Lebel, Maurice, 402
LeBlanc, Léopold, 618, 624, 742,
757

- Leddy, J. F., 682
 Legarde, Thérèse, 250
 Legendre, Suzanne, 157, 379, 416
 Léger, Fernand, 735
 Léger, Paul-Émile, 595
 Lemelin, Roger, 633
 Lemieux-Lévesque, Alice, 733
 Lemoine, Wilfrid, 687
 Lesage, Jean, 701
 Lessard, Madeleine Roy, 439
 Lessard, Richard, 439
 Letondal, Henri, 255
 Lévesque, Albert, 476
 Lévesque, Georges-Henri, 700
 Lockquell, Clément, 601
 Loréal, André, 395, 397
 Lorrain, Léon, 482, 555
 Lozeau, Albert, 144
 Luce, Claire Boothe, 633
 Mackenzie King, W. L., 164, 165,
 168, 193
 MacOrlan, Pierre, 690
 Maheux, Arthur, 593
 Maillet, Roger, 544
 Malraux, André, 793
 Malraux, Clara, 793
 Mao Tsê-Tung, 782, 785
 Marc Aurèle, 800
 Marchand, Clément, 485, 698
 Marchand, Jean, 824
 Marcotte, Cécile, 89, 112
 Marcotte, Gilles, 728, 752, 756, 797
 Maritain, Jacques, 654
 Marquet, Mary, 309
 Martin, Paul-Aimé, 831, 838
 Marty, 618
 Mathieu, Claude, 642, 780, 781, 782
 Matisse, Pierre, 735
 Maupassant, Guy de, 144
 Mauriac, François, 144, 444, 634,
 844
 Maurois, André, 144
 Meighen, Arthur, 164, 165, 168, 169
 Menthon, Pierre de, 827, 828, 829
 Mercier-Gouin, Léon, 211
 Miller, Peter, 743, 745, 765, 766,
 767, 768, 773
 Miron, Emmanuelle, 841, 849, 854,
 856
 Miron, Gaston, 638, 644, 673, 728,
 729, 736, 737, 743, 744, 745, 746,
 747, 748, 752, 753, 761, 762, 774,
 780, 784, 785, 786, 789, 791, 792,
 793, 796, 797, 798, 800, 803, 804,
 805, 806, 809, 811, 812, 813, 814,
 815, 818, 819, 820, 822, 823, 825,
 826, 830, 832, 834, 835, 836, 837,
 838, 839, 840, 841, 845, 848, 849,
 851, 853, 855
 Modigliani, Amedeo, 666
 Montaigne, Michel de, 713, 740
 Montpetit, Édouard, 255
 Mora, Edith, 825
 Morin, Jacqueline, 365
 Morin, Joseph, 165
 Morin, Norbert, 276, 294, 295, 350,
 351, 380, 381, 417
 Morin, Paul, 144, 255, 496, 845
 Morin, Victor, 255
 Morisset, Gérard, 454, 482, 490,
 599, 690, 707, 724
 Morlay, Gaby, 634, 635
 Nadeau, Jean-Marie, 498
 Nalpas, Mario, 271
 Naud, Narcisse, 183, 200, 221, 222
 Nelligan, Émile, 144, 411, 825
 Nerval, Gérard de, 797, 851
 Nietzsche, Friedrich, 492
 Noreau, Philomène, 515
 Ouellette, Fernand, 600, 601, 602,
 603, 687, 689, 769
 Ovide, 538
 Panneton, Philippe (Ringuet), 255,
 490, 532, 543, 544, 604, 631, 720
 Paquin, Charles-Rosaire, 168, 405
 Paquin, Michel, 384, 536
 Paquin, Raymond, 168, 173, 176,
 188, 191, 199, 202, 206, 208, 212,
 213, 220, 225, 235, 237, 244, 247,

- 250, 331, 379, 384, 416, 419, 425,
428, 432, 440, 465, 500, 524, 536
- Paré, René, 201, 332
- Parent, Honoré, 544
- Parent, Lucie, 384
- Parizeau, Lucien, 507, 508, 516,
524, 547, 698, 699
- Pascal, Blaise, 224, 713
- Patenaude, Ézioff-Léon, 169
- Patry, Madeleine, 384
- Pauhlan, Jean, 312, 700
- Paz, Octavio, 768
- Pellan, Alfred, 503, 507, 524, 626,
686, 687, 729, 735, 738, 746, 772,
773, 831
- Pellan, Madeleine, 772
- Perret, Léonce, 271
- Perrier, Hector, 489, 499
- Pérusse, Denise, 290
- Pérusse, Richard, 642, 780
- Piault, Roger, 723, 769, 771, 779,
782, 785, 798, 804
- Picard, Jean, 309, 474, 703
- Picard, Louis-Philippe, 193, 198
- Picasso, Pablo, 666
- Pichette, Henri, 793
- Pilon, Jean-Guy, 597, 598, 618, 637,
638, 639, 643, 644, 648, 649, 650,
660, 663, 664, 666, 667, 668, 669,
673, 686, 687, 692, 698, 699, 700,
718, 722, 788, 789, 813, 824, 831,
853
- Pinsonneault, Jean-Paul, 819, 821,
823
- Plouffe, Adrien, 733
- Poe, Edgar Allan, 101
- Polignac, Princesse de, 695
- Pontaut, Alain, 815
- Power, William Gerard, 194
- Préfontaine, Yves, 687
- Prévert, Jacques, 658
- Prévoit, Gérard, 649
- Price, William, 194
- Proust, Marcel, 732
- Provencher, Henri, 167, 188, 213
- Prud'Homme, Sully, 144
- Quilici, François, 296, 735
- Quirion, Joseph-Marie, 854
- Renard, Jules, 418
- Renaud, Omer, 596
- Renoir, Auguste, 625
- Reverdy, Pierre, 804
- Rimbaud, Arthur, 295
- Rioux, Gilles, 821
- Rivarol, Antoine, 190
- Robert, Guy, 507, 708, 716, 726,
728, 731, 738, 739, 740, 741, 746,
760, 828, 829
- Roche, André, 597
- Rodes, Jean, 409
- Roquebrune, Robert La Roque de,
503, 527, 530
- Rostand, Edmond, 144
- Rouault, Georges, 625
- Rousseau, Alice, 167, 188, 213, 225,
332, 333, 389
- Rousseau, Arthur, 168, 194, 198,
200, 201, 212, 213, 221, 320, 333,
347, 376, 377, 381, 382, 388, 389,
434
- Rousseau, Bernadette Landry, 168,
186, 200, 205, 213, 232, 244, 386,
420, 430, 501
- Rousseau, François, 405
- Rousseau, Georges, 242, 386
- Rousseau, Henri le Douanier, 625,
666
- Rousseau, Jacques, 167, 386, 405,
496, 497, 565
- Rousseau, Jeanne, 348
- Rousseau, Jules, 241
- Rousseau, Lacasse, 167, 188, 213,
386, 430, 510
- Rousseau, Léon, 167, 212, 213, 214,
430
- Rousseau, Louis, 177, 189, 202, 242,
244, 248, 249, 331, 332, 386, 389,
416, 430, 434, 436, 439, 465, 749
- Rousseau, Louis-Eugène, 240, 565

- Rousseau, Lucienne, 167, 213, 214, 241, 389
- Rousseau, Lucille, 163
- Rousseau, Marguerite, 168, 213, 249, 332, 386, 405, 416, 425, 467, 489, 497, 506, 522, 540, 544, 550, 551, 588, 607, 612, 613, 614, 619, 629, 630, 637, 638, 661, 662, 669, 675, 677, 680, 682, 683, 688, 691, 693, 694, 696, 704, 705, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 718, 725, 730, 734, 735, 737, 748, 752, 756, 762, 764, 776, 786, 788, 802, 806, 817, 824, 839, 841, 843, 844, 845, 846, 849, 854
- Rousseau, Maurice, 167, 177, 188, 193, 194, 199, 200, 201, 212, 213, 214, 217, 221, 225, 229, 241, 320, 332, 374, 388, 390, 405
- Rousseau, Paul, 202, 208, 249, 333, 390, 416
- Rousseau, Philippe, 213, 332, 333, 390
- Rousseau, Robert, 167, 332, 389
- Rousseau, Simone, 232, 242, 244, 245, 249, 332, 347
- Rousseau, Sr Godefroy, 320
- Rousseau, Sr Léon-Eugène, 320, 385
- Rousseau, Talbot, 240
- Rousseau, Yvette, 405, 430
- Routier, Ernest, 89, 95, 123, 166
- Routier, Gustave, 123, 311, 340
- Routier, Robert, 123, 166
- Routier, Simone, 86, 89, 90, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 117, 119, 120, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 144, 145, 147, 148, 149, 156, 158, 159, 160, 161, 166, 167, 178, 228, 311, 356, 359, 365, 412, 472, 507, 513, 525, 531, 532, 552, 560, 598, 605, 606
- Routier, Thérèse, 166
- Roy, Camille, 168, 255, 382, 383
- Roy, Ferdinand, 405
- Roy, Maurice, 404, 405
- Roy, Paul-Eugène, 172
- Royal, Roy, 296
- Royer, I., 243
- Rudel-Tessier, Joseph, 514
- Sagan, Françoise, 636
- Saint-Denys-Garneau, Hector de, 481
- Saint-Germain, Clément, 308, 838
- Saint-Jacques, Yvette, 248
- Saint-John Perse, 657
- Saint-Laurent, Louis Stephen, 192, 213, 332
- Salazar, Antonio de Oliveira, 775
- Samson, Joseph, 172
- Samson, René, 173
- Samson, Wilfrid, 519
- Satouta, 308
- Sauvé, Paul, 536
- Seghers, Pierre, 781, 785, 792, 797, 811, 813, 822
- Simard, André, 232, 249, 360
- Simard, Charles-Joseph, 213, 232
- Simard, Jean, 555
- Simard, Madeleine, 416
- Smith, A. J. M., 794
- Spire, André, 514
- Spire, Pierre R., 395, 401
- Spire, André, 514
- Stendhal, Henri Beyle, 350, 417, 493
- St-Jacques, Yvette, 242
- Supervielle, Jules, 312, 700
- Sylvestre, Guy, 481, 483, 485, 507, 546, 547, 561, 586, 587, 589, 590, 592, 593, 594, 687, 790, 808, 810
- Taillefer, Raymond, 596
- Taschereau, Louis-A., 193, 238, 255, 382, 413
- Taschereau, Robert, 752
- Tellier, Jean, 160
- Théberge, Jean-Yves, 815

- Thérive, André, 402
Tolstoï, Léon, 492, 844
Torrès, Henry, 480
Toulet, Paul-Jean, 528
Toulouse-Lautrec, Henri M., 625
Tranquille, Henri, 511
Trottier, Irène, 87
Trottier, Pierre, 687
Trudeau, Pierre-Elliott, 238, 823
Trudel, Larry, 247
Trueman, Albert W., 670, 671, 672,
675, 706
Turcotte, Edmond, 491, 728
Tzara, Tristan, 804
Vachon, Alexandre, 404, 405
Vaillancourt, Suzanne, 780
Valéry, Paul, 314, 475, 826
Valiquette, Bernard, 477, 478, 479,
481, 482, 483, 487, 650, 651
Van Schendel, Michel, 756
Varennes, Blanche-Alice de, 168,
405
Varennes, Ernest de, 173, 184, 212,
213
Varennes, Françoise de, 178
Varennes, Jos de, 213
Varennes, Marie-Louise de, 213
Varennes, Marthe de, 184
Varennes, Pierre de, 173, 180, 184,
202, 212, 213, 215, 225, 237, 247,
250, 252, 331, 360, 379, 435, 438,
471, 473
Vautrin, Iréné, 402
Veber, Michel, 555
Verlaine, Paul, 144, 295, 316, 322
Vézina, Charles, 434, 438, 489
Vigny, Alfred de, 144
Villon, François, 144
Vlaminck, Maurice, 735
Voguë, Melchior de, 289
Waddington, Patrick D., 559
Wright, Frank Lloyd, 665, 666
Zandonai, Riccardo, 556